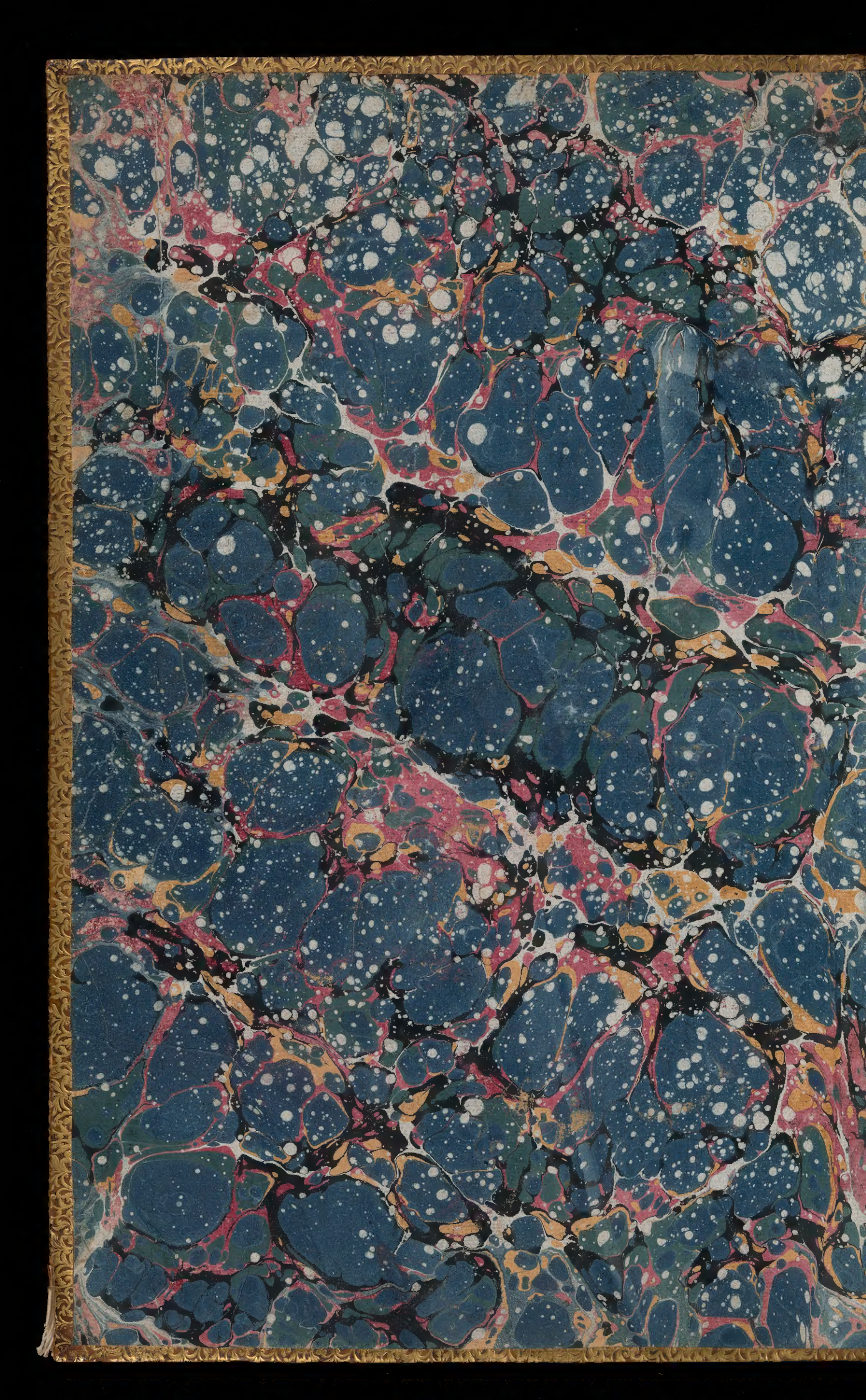
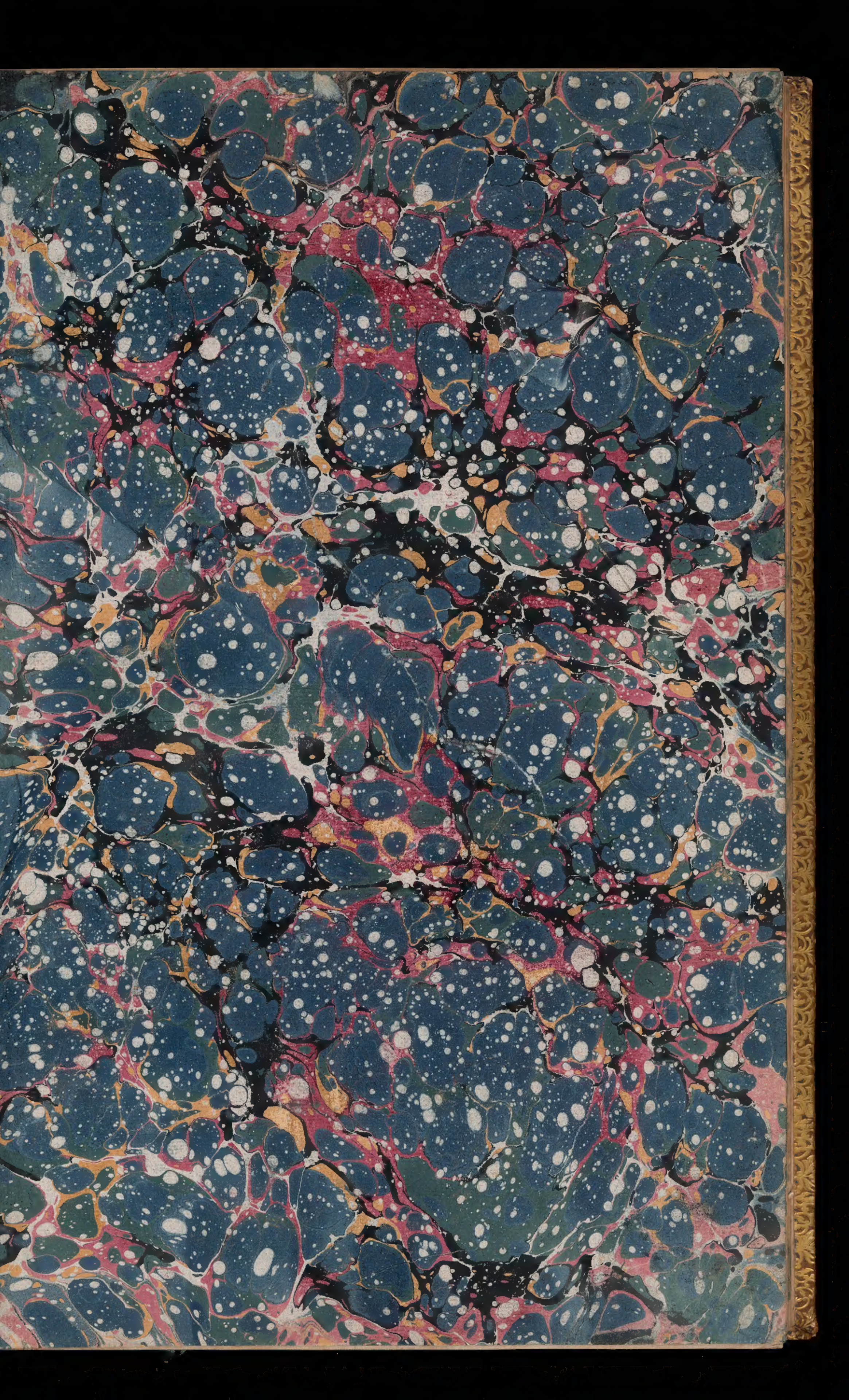






PHYSIQUE
SACRÉE,
OU
HISTOIRE-NATURELLE
DE LA
BIBLE,
TRADUITE DU LATIN DE
Mr. JEAN-JAQUES SCHEUCHZER,

Docteur en Médecine, Professeur en Mathématiques à Zurich, Membre de l'Académie Impériale des Curieux de la Nature, & des Sociétés Royales d'Angleterre & de Prusse.

Enrichie de Figures en Taille-douce, [illegible]

[illegible]

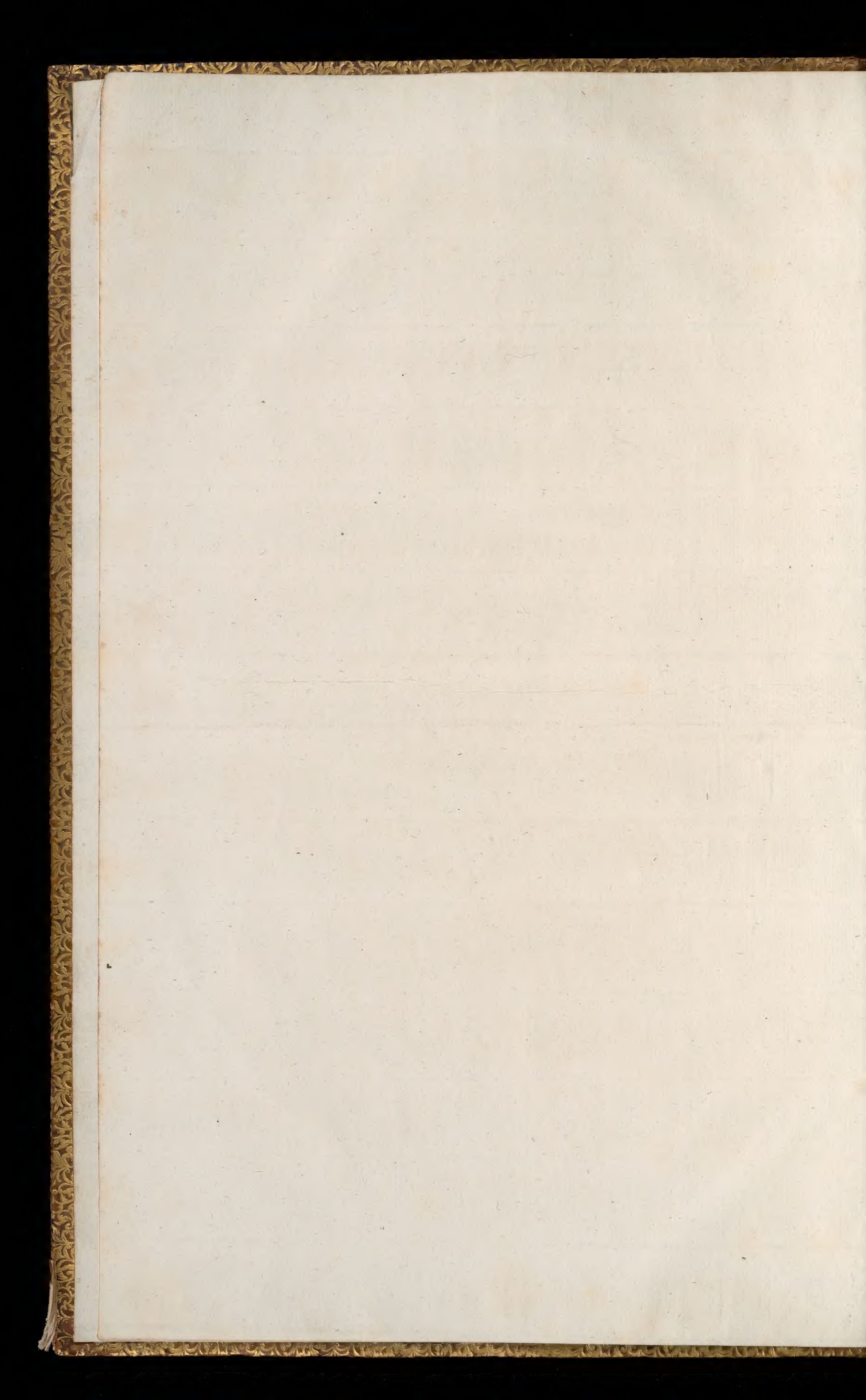
[illegible]

TOME SIXIÈME.

A AMSTERDAM,

Chez { PIERRE SCHENK, PIERRE MORTIER.

M. DCC. XXX[illegible]



PHYSIQUE SACRÉE,

OU

HISTOIRE-NATURELLE

DE LA

BIBLE.

TRADUITE DU LATIN DE

MR. JEAN-JAQUES SCHEUCHZER,

Docteur en Medecine, Professeur en Mathématiques à Zurich, Membre de l'Académie Impériale des Curieux de la Nature, & des Societés Royales d'Angleterre & de Prusse.

Enrichie de Figures en Taille-douce, gravées par les soins de

JEAN-ANDRÉ PFEFFEL,

Graveur de S. M. Impériale.

TOME SIXIEME.



A AMSTERDAM,

Chez { *PIERRE SCHENK.*
{ *PIERRE MORTIER.*

M. DCC. XXXV.



ESR. Cap. II. v. 64. 65. NEH. Cap. VII. v. 66. 67.
Exitus Iſraelitarum ex Babele.

Buch Eſr. Cap. II. v. 64. 65. B. Neh. C. VII. v. 66. 67.
Iſrael ziehet aus Babel.

I. G. Pintz sculps.



PHYSIQUE SACRÉE.

ESDRAS
OU I. LIVRE
D'ESDRAS.

PLANCHE DIII.

Les Israëlites remis en liberté sortent de Babylone.

ESDRAS, ou I. ESDRAS, Chap. II. verf. 64. 65.

Toute l'Assemblée étoit de quarante-deux-mille trois-cens soixante;

Toute cette multitude étoit comme un seul homme, & comprenoit quarante-deux-mille trois-cens soixante personnes;

Sans leurs ſerviteurs & leurs ſervantes, qui étoient ſept-mille trois-cens-trente-ſept : & ils avoient deux-cens tant Chantres que Chanteuſes.

Sans les ſerviteurs & les ſervantes, qui étoient ſept-mille trois-cens trente-ſept : & parmi eux il y avoit deux-cens Chantres, hommes & femmes.

NEHEM. ou II. ESDRAS, Chap. VII. verſ. 66. 67.

Toute l'Aſſemblée enſemble étoit de quarante-deux-mille-trois-cens ſoixante ;

Sans leurs ſerviteurs & leurs ſervantes, qui étoient ſept-mille trois-cens trente-ſept : & ils avoient deux-cens quarante-cinq tant Chantres que Chanteuſes.

Toute cette multitude étant comme un ſeul homme, ſe montoit à quarante-deux-mille trois-cens ſoixante perſonnes ;

Sans leurs ſerviteurs & leurs ſervantes, qui étoient ſept-mille trois-cens trente-ſept : & parmi eux il y avoit deux-cens quarante-cinq Chantres, tant hommes que femmes.


Es Paſſages ſont de ceux qui ſouffrent le plus de difficultés dans l'Ecriture Sainte, & ſur leſquels les Ennemis de l'authenticité du Texte Sacré fondent ou leurs argumens, ou leurs railleries. *Spinoſa* (*Tract. Theol. Polit.* c. 10. p. 133.) tient le prémier rang parmi ceux qui examinent à la rigueur le nombre des 42360 perſonnes, qui par l'ordre & ſous le bon-plaiſir de Cyrus ſortirent de la Captivité de Babylone, & retournerent à Jeruſalem. Ils remarquent, qu'en additionnant les diverſes ſommes qui compoſent le Total, il ſe trouve une erreur contraire aux prémieres règles de l'Arithmetique, le Total de l'addition ne montant en effet qu'à 29818. Ils prétendent donc qu'il s'eſt gliſſé une erreur, ou dans le Total, ou dans ſes parties, & plutôt dans celles-ci que dans l'autre, parce qu'il étoit plus facile de conſerver dans la mémoire un nombre entier, que celui de chaque Famille en particulier. Ajoutez à cela, que Néhémie & Eſdras marquent le même Total, mais que dans l'énumeration des Familles ils diffèrent beaucoup, les nombres particuliers ſe trouvant tantôt augmentés, tantôt diminués dans Néhémie, & ſe montant enfin tous enſemble à 31089. Ecoutons *Spinoſa*, qui ſe donne carriere ſur cet endroit. *Les Commentateurs*, dit-il, *qui tâchent d'accorder ces contradictions manifeſtes, employent toutes les forces de leur génie pour imaginer des moyens de conciliation ; & cependant, tandis qu'ils adorent la lettre & les paroles de l'Ecriture, ils ne font autre choſe qu'expoſer au mépris les Auteurs des Livres Sacrés, comme s'ils n'avoient pas ſu parler, ni mettre en ordre ce qu'ils avoient à dire : ils ne font même qu'obſcurcir la clarté & l'évidence de l'Ecriture. Car s'il étoit permis à chacun d'eux d'interpreter par-tout les Livres Saints à ſa fantaiſie, il n'y auroit point de paſſage du ſens duquel on ne pût douter. Mais ce n'eſt pas la peine de m'arrêter à prouver ce que j'avance : car je ſuis perſuadé que ſi quelque Hiſtorien s'aviſoit d'imiter tout ce que les Interpretes permettent dévotement aux Ecrivains Sacrés, eux-mêmes ſe moqueroient de lui en mille manieres. Mais s'ils traitent de Blaſphemateur celui qui oſeroit dire qu'il y a des fautes dans quelques endroits de l'Ecriture, de quel nom les qualifierai-je, eux qui accommodent l'Ecriture comme il leur plait ? eux qui proſtituent tellement les Auteurs Sacrés, qu'on croiroit qu'ils n'ont fait que bégayer & confondre tout ? eux enfin qui nient les ſens les plus clairs & les plus évidens de l'Ecriture ? - - - Ridicule piété, que de vouloir concilier les choſes claires avec les obſcures, les vérités avec les doutes, & que de corrompre les endroits ſains par des paſſages défectueux !* *Louis Capel* & Mr. *Le Clerc* ſont plus moderés. Ils avouent bien qu'il y a des erreurs dans Eſdras & dans Néhémie ; mais ils les rejettent ſur les Copiſtes, qui, ſur-tout à l'égard des nombres, ont pu aiſément commettre des fautes, telles qu'ils prétendent qu'il s'en eſt gliſſé dans *Joſeph* (*Ant. Jud.* L. XI. c. 1.) où on lit : *Le nombre de ceux qui ſortirent de captivité, & revinrent à Jeruſalem, étoit de quarante-deux-mille quatre-cens ſoixante-deux* ; & où au-lieu de υξβ' qui ſe trouve dans les Exemplaires imprimés, Mr. *Le Clerc* prétend qu'on doit écrire τξ, parce que les *Septante* ont mis comme il y a dans le Texte Hébreu, τριακόσιοι ἑξήκοντα. Les Orthodoxes, qui ſoutiennent l'authenticité des lettres, des points & des accens de l'Ecriture, comme un point des plus eſſentiels, avouent, auſſi bien que moi, qu'Eſdras diffère de Néhémie tant dans les nombres particuliers des Familles, que dans le Total ; mais ils nient la conſéquence qu'on en tire au préjudice de l'authenticité du Texte. Ils cherchent

chent le nombre des 12542, qu'on doit ajouter aux Familles pour remplir le total de 42360, en partie dans les Iſraëlites des autres dix Tribus leſquels s'aſſocierent aux Juifs; en partie dans les Lévites, & d'autres encore, qui ne purent pas prouver leur Généalogie. Tant qu'il s'offre de pareils ſubterfuges, & que l'on peut par des raiſons probables expliquer le Texte ſans lui porter d'atteinte, on ne doit pas aiſément s'écarter de la lettre. Il eſt certain qu'Eſdras & Néhémie ne firent pas le voyage en même tems; & il pouvoit facilement arriver que pluſieurs des compagnons de Néhémie ſe fuſſent joints à ceux, qui déja auparavant étoient allés à Jeruſalem ſous la conduite d'Eſdras: d'où vient peut-être que la plupart des nombres de Néhémie, lorsqu'ils diffèrent de ceux d'Eſdras, ſe trouvent plus grands. Ajoutez, que pluſieurs ont pu mourir avant l'arrivée de Néhémie, & d'autres avoir pris naiſſance; de ſorte que Néhémie a dû tantôt ajouter, tantôt retrancher de ſon énumeration. Ceci paroîtra plus clairement par la comparaiſon des nombres de chaque Famille, que j'ai placés vis à vis l'un de l'autre ſur deux colomnes:

	Selon Eſdras.	*Néhém.*
Les Enfans de Parhos -	2172	2172
de Sephatja - -	372	372
d'Arah - -	775	652
de Pahat-Moab	2812	2818
d'Elam - -	1254	1254
de Zattu - -	945	845
de Saccaï -	760	760
de Bani -	642	648
de Bebaï - -	623	628
d'Asgad -	1222	2322
d'Adonikam - -	666	667
de Bigvaï -	2056	2067
d'Adin - -	454	655
d'Ather - -	98	98
de Bezaï - -	323	324
de Jorah - -	112	112
de Haſçum - -	223	
de Gibbar -	98	98
de Beth-lehem -	128 }	188
de Netopha -	56 }	
d'Anathoth -	128	128
d'Aſmaveth -	42	42
de Cirjath-arim		
de Cephirah		
de Beeroth -	743	743
de Rama & de Gaba	621	621
de Michmas -	122	122
de Beth-el & d'Aï	223	123
de Nebo -	52	52
de Magbis -	156	
d'un autre Elam -	254	1254
de Harim -	320	320
de Lod, de Hadid, d'Ono - - -	725	721
de Jericho -	345	345
de Senaa -	3630	3930
Sacrificateurs.		
Les Enfans de Jedaja, -	973	973
d'Immer -	1052	1052
de Pashur -	1247	1247
de Harim -	1017	1017
Les Lévites Enfans de Jeſçuah & de Kadmiel d'entre les Enfans de Hodauia -	74	74
Les Chantres Enfans d'Aſaph - - -	128	148
Les Portiers - - -	139	138
Les Nethiniens & les Enfans des Serviteurs de Salomon - - -	392	392
Les Enfans de Delaja, de Tobiah, de Nekodah -	652	642
Addition des nombres cideſſus - -	29918	31089
Total exprimé dans le Texte	42360	42360
Difference - -	12442	11271

ESDRAS, ou I. ESDRAS, Chap. VIII. verſ. 26. 27.

Je leur peſai donc, & délivrai ſix-cens cinquante talens, & des plats d'argent à cent talens; & cent talens d'or.

Et vingt plats d'or qui montoient à mille dragmes; & deux uſtenciles de cuivre reſplendiſſant & fin, autant précieux que s'ils euſſent été d'or.

Je peſai entre leurs mains, ſix-cens cinquante talens d'argent, cent vaſes d'argent, cent talens d'or.

Vingt taſſes d'or du poids de mille dragmes; & deux vaſes d'un airain clair & brillant, auſſi beau que s'ils euſſent été d'or.

Voici une ſomme conſiderable d'Or & d'Argent, que ce Peuple, remis en liberté après avoir été longtems captif & accablé de toutes ſortes de calamités & de miſeres, remporte avec lui à Jeruſalem, pour être employée à rebâtir le Temple! C'eſt un exemple bien rare de gé-

généroſité, dans les Rois Cyrus & Artaxerxes, que de reſtituer, ſans que rien les y obligeât, non-ſeulement ce qui avoit été enlevé du Temple de Jeruſalem & porté à Babylone dans le Tréſor Royal, mais de permettre & d'ordonner même l'impoſition d'un Tribut ſur des Nations Payennes, pour être employé à un Culte étranger! *Eſdras peſe* à ceux à qui ce tréſor avoit été confié, 650 *Talens d'Argent*, c'eſt à dire, 975000 Ecus d'Allemagne; *des plats d'argent de* 100 *Talens*, qui font 150000 Ecus; & 100 *Talens d'Or*, leſquels ſe montent à 1222000 Ducats d'Or. Enſuite, *vingt plats d'or, qui montoient à* 1000 *dragmes*. Le Texte original porte *adarconim*, que les uns interpretent par *Dragmes*, les autres par *Dariques*, qui eſt une monnoye d'or des Perſes, laquelle, ſelon *Rich. Cumberland*, revient à une Livre ſterling, & ſelon *Eiſenſchmid*, à 20 Dragmes Attiques, ou 4 florins d'Allemagne & 30 Creutzers, en mettant la Dragme à 13½ Creutzers. Nous avons traité plus au long cette matiere, ſur I. Chron. ou Paralip. XXIX. 7. L'énumeration de ces dons ſacrés eſt terminée par *deux uſtenciles de cuivre reſplendiſſant & fin, autant précieux que s'ils euſſent été d'or*. Les *Septante* traduiſent, σκέυη χαλκȣ̃ ϛίλβοντος; la *Vulgate* & *Caſtalion*, *vaſa æris fulgentis*; la Verſion Arabe, *vaſes d'un airain reſplendiſſant*; la Syriaque, *vaſes d'airain de Corinthe*; & *Junius*, *des Inſtrumens d'un Léton excellent*. Toutes ces Verſions indiquent un *Airain* précieux, & peut-être cet Airain de *Perſe* ou des *Indes*, qu'Ariſtote (*in Mirabilibus*) décrit en ces termes: *On dit qu'il y a aux Indes un Airain ſi luiſant, ſi pur, & ſi exempt de rouille, que ſa couleur ne diffère en rien de celle de l'Or. On dit même que parmi les vaſes de Darius, il y en a quelques-uns, dont l'odorat ſeul peut juger s'il ſont d'Or ou d'Airain. Bochart* (*Hieroz.* P. II. L. VI. c. 16.) eſt d'opinion que l'Airain dont il eſt ici queſtion, eſt le même que le *Chaſmal* d'Ezéchiel I. 27. & le χαλκολίβανον, *l'Airain fin*, de l'Apoc. I. 15. II. 18. ou l'*Electrum* des Anciens. Nous aurons peut-être occaſion de nous étendre davantage, en traitant du *Chaſmal*, ſur cet Airain des Indes Orientales, qu'on nomme *Suaſſa* en Langage du Païs.



NEHE-

N E H E M I E

OU II. LIVRE

D'E S D R A S.

NEHEM. ou II. ESDRAS, Chap. VII. verſ. 70. 71. 72.

Or quelques-uns des Chefs des peres contribuerent pour l'ouvrage. Attirſçatha donna au tréſor mille dragmes d'or, cinquante baſſins, cinq-cens trente robes de Sacrificateurs.

Et quelques autres d'entre les Chefs des peres donnerent pour le tréſor de l'ouvrage, vingt-mille dragmes d'or, & deux-mille deux-cens mines d'argent.

Et ce que le reſte du peuple donna fut vingt-mille dragmes d'or, & deux-mille mines d'argent, & ſoixante-ſept robes de Sacrificateurs.

Or quelques-uns des Chefs des familles contribuerent à l'ouvrage. Atherſatha donna mille dragmes d'or pour être miſes dans le tréſor, cinquante phioles, & cinq-cens trente tuniques Sacerdotales.

Et quelques Chefs des familles donnerent au tréſor deſtiné pour l'ouvrage, vingt-mille dragmes d'or, & deux-mille deux-cens mines d'argent.

Le reſte du peuple donna vingt-mille dragmes d'or, deux-mille mines d'argent, & ſoixante & ſept tuniques Sacerdotales.

TOus ces dons ſe firent pour la réédification du Temple, comme il paroît par Eſdras ou I. Eſdras II. 68. 69. *Et quelques-uns d'entre les Chefs des peres, après qu'ils furent venus pour rebâtir la Maiſon de* L'ETERNEL *qui habite à Jeruſalem, offrant volontairement pour la Maiſon de* DIEU, *afin de la rétablir en ſon état, donnerent au Tréſor de l'œuvre, ſelon leur pouvoir, ſoixante & un-mille dragmes d'or, & cinq-mille mines d'argent, & cent robes de Sacrificateurs.* Ou: *Quelques-uns des Chefs des familles étant entrés dans Jeruſalem au lieu où avoit été le Temple du* SEIGNEUR, *offrirent d'eux-mêmes dequoi rebâtir la Maiſon de* DIEU, *au lieu où elle étoit autrefois.* A l'égard des *Dariques* d'or, il en a été parlé ci-devant. Les 41000, ſelon *Cumberland*, font autant de Livres ſterling; ſelon *Eiſenſchmid*, 184500 Florins; & ſelon *Ed. Bernard*, 221400, car ce dernier n'évalue le Darique qu'à 16 Chelings. On trouve enſuite 4000 *mines d'argent*. Les *Septante* mettent, v. 71. μνᾶς δισχιλίας τριακοσίας, *deux-mille trois-cens*, (au-lieu de quoi, je ne ſai pourquoi le Traducteur a mis *deux-mille quatre-cens*;) & v. 72. δισχιλίας διακοσίας, *deux-mille deux-cens*. Le Texte original porte *manim*. Or la Mine Hébraïque fait 60 Sicles, comme il paroît évidemment par Ezech. XLV. 12. *Et le ſicle ſera de vingt oboles; & vingt ſicles, vingt-cinq ſicles, & quinze ſicles feront la Mine.* Ou: *Le ſicle doit avoir vingt oboles; & vingt ſicles, vingt-cinq ſicles, & quinze ſicles font la Mine.* On lit dans *Joſeph* (*Ant. Jud.* L. XIV. c. 12.) *la Mine chez nous vaut deux livres & demie*, c'eſt à dire, 30 onces. *Eiſenſchmid* réduit le prix de la Mine à 30 Ecus d'Allemagne: ſelon cette évaluation, les 4000 donneront 120000 Ecus.

PLANCHE DIV.

La Fête des Tabernacles.

NEHEM. ou II. ESDRAS, Chap. VIII. verſ. 15.

- - - Sortez dehors en la montagne, & apportez des rameaux d'Oliviers, & des rameaux d'autres arbres huileux, des rameaux de Myrte, des rameaux de Palme, & des rameaux de bois branchus, afin de faire des Tabernacles, ainſi qu'il eſt écrit.

- - - Allez ſur les montagnes, & apportez des branches d'Oliviers, & des plus beaux arbres, des branches de Myrte, des rameaux de Palmiers, & des arbres les plus touffus, pour en faire des couverts de branchages, ſelon qu'il eſt écrit.

On trouve dans l'Hiſtoire de la *Fête des Tabernacles*, que *Joſeph* appelle *la plus grande & la plus ſainte de toutes*, diverſes choſes qui occupent les Théologiens, les Critiques, & les Hiſtoriens, qui s'appliquent à la recherche des Antiquités Judaïques. Nous nous arrêterons ici à ce qui eſt de notre reſſort. Nous cueillerons de la verdure avec les Juifs, & nous couperons avec eux des branches d'arbres, que nous comparerons avec ce qui en eſt dit Levit. XXIII. 40. où il eſt fait mention *du fruit d'un bel arbre, des branches de Palme, & des rameaux d'arbres branchus, & des Saules de riviere.* Ou: *des branches du plus bel arbre avec ſes fruits, des branches de Palmiers, des rameaux de l'arbre le plus touffu, & des Saules qui croiſſent le long des rivieres.* Les Tabernacles devoient être conſtruits à l'air, avec des rameaux de la plus belle verdure, & de l'odeur la plus agréable; ces rameaux devoient auſſi s'apporter dans les mains. Mais il eſt vraiſemblable que les Arbres marqués dans notre Texte, & au Lévitique que nous venons de citer, n'étoient pas les ſeuls qu'il fût permis d'employer à la conſtruction des Tabernacles; car ſi cela eût été, quel Païs auroit ſuffi, dans un ſeul & même tems, à tant de milliers de Tabernacles? Il étoit donc permis de ſe ſervir de tout autre Arbre, comme du Lierre, du Pin, du Peuplier, & du Bouleau; mais il convenoit ſur-tout d'employer, autant que cela ſe pouvoit, des branches d'Arbres qui fuſſent remplis de ſuc glutineux ou réſineux, de crainte qu'ils ne ſechaſſent, ou ne perdiſſent trop tôt leur verdure.

L'Hébreu *Ale tſajith* eſt traduit par les *Septante*, φύλλα ἐλαίας, & dans la Verſion qui nous ſert de Texte, par *des rameaux d'Olivier.* Cet Arbre abonde en ſuc huileux. Il eſt d'une conſtante verdure, & c'eſt le ſymbole du Peuple de Dieu, Rom. XI. 17. Hoſ. XIV. 6. & des Prédicateurs de l'Evangile, Zach. IV. 3. 13. Il étoit ſur-tout conſacré à *Minerve* chez les Athéniens, ſelon *Pline* (L. XII. c. 1.) Il étoit même ſi ſacré, qu'il *n'étoit pas permis de l'employer à des uſages profanes, ni même de s'en ſervir pour le feu des ſacrifices, quoiqu'ils ſe fiſſent en l'honneur des Dieux pour ſe les rendre propices.* (*Le même*, L. XV. c. 30.) Le nom Hébreu de cet Arbre ſubſiſte encore chez les Orientaux: l'Olivier chez les Turcs s'appelle *Zeitun*, *Zeitunet aghagi*; & l'huile d'Olive, *Zeitun jaghy*, *Zeit jaghi.* (*Meninzki Lex.* p. 2497.)

On trouve enſuite dans l'Original, *Ale ets ſchemen*, (*des rameaux d'autres arbres huileux.*) Les *Septante* mettent φυλλα ξύλων κυπαρισσίνων, *feuilles de Cyprès*; notre Verſion Allemande, le *Baume*, (*Balſam-Zweige*) qui convient bien au but, mais qui eſt trop précieux, & extrèmement rare en Judée. C'eſt pourquoi on pourroit plutôt donner ici la préférence au *Cyprès* ou à quelque autre Arbre réſineux, qu'au Baume. Il eſt certain que chez les Turcs encore, le Cyprès ſe nomme *Senw* & *Zebri Zemim*, (*Meninzki Lex.* 2488. 2870.) Je préfererois l'Eſpece entiere du *Jaſmin*, à cauſe de ſa verdure, de ſa bonne odeur, & de ſes fleurs qui ſont ſi eſtimées. Le mot de *Jaſmin*, & le *Jaſemin* des Turcs, reſſemble fort au *Schemen* des Hébreux; les Perſes encore nomment cet Arbriſſeau *Semen*, *Samſæk*, *Simſyk*, *Siimſuk*; & le Jaſmin blanc & ſon Huile, *Zæmbæk*, (*Meninzki Lex.* 2672. 2674. 2470.

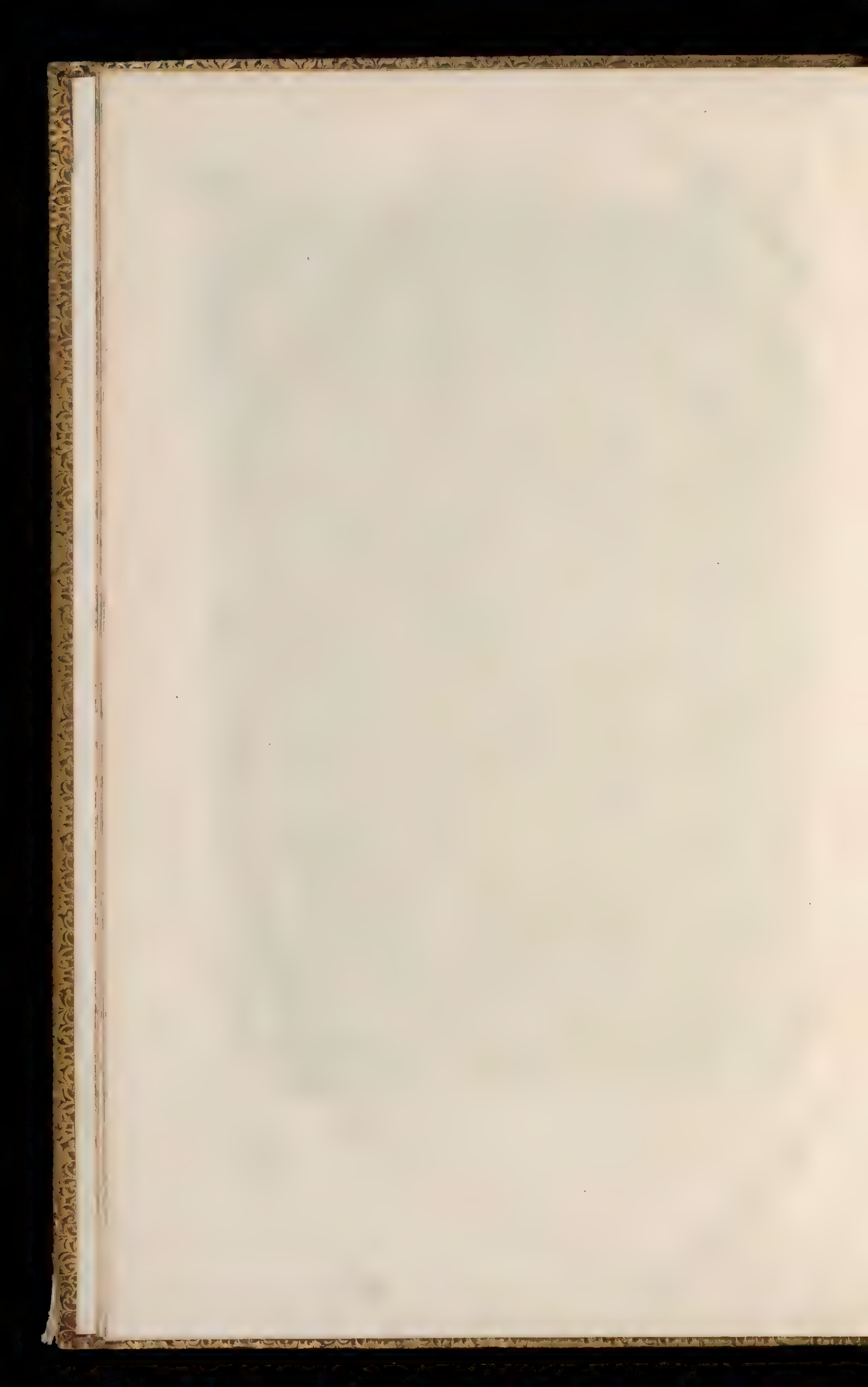
Il étoit encore permis de couper (Héb.) *Ale hadas*, (*des branches hada*) c'eſt à dire, comme l'exprime notre Verſion Allemande, *des rameaux*



NEHEM. Cap. VIII. v.15
Festum Tabernaculorum.

Buch Nehem. Cap. VIII. v. 15.
Lauberhütten-Fest.

I. G. Pintz sculp.



rameaux de Myrte, *Myrthe-Zweige*. Le Myrte est recommandable par la constante verdure de ses feuilles, & par son agréable odeur; c'est un Arbre, qui à cause de la solidité de son bois (1), étoit le Symbole les Fideles, & servoit autrefois à faire les Couronnes de ceux qui recevoient l'honneur du Triomphe.

Mais rien n'étoit plus propre à la construction des Tabernacles, que ce qui est nommé dans l'Original, *Ale Themarim*, dont il est fait aussi mention Lev. XXIII. 40. & qui étoient le Symbole de Tyr, de Damas, de la Judée, d'Alexandrie, & des Colonies des Phéniciens en Sicile, en Afrique & en Espagne; comme on le trouve très souvent dans leurs Médailles: c'étoit aussi le signe de la Victoire. Les *Septante* ont traduit φύλλα φοινίκων, *des feuilles de Palmier*; & notre Version Françoise, *des rameaux de Palme*.

On trouve en dernier lieu dans le Texte, *Ale ez aboth*, (*des rameaux de bois branchus*;) selon la Version Allemande de Zurich, *Zweige von dicken Bäumen*. Ces mots semblent indiquer des branches de toutes sortes d'Arbres, qui par leur souplesse, & leur feuillage, pouvoient être propres à bâtir & lier les Tabernacles, & à donner une ombre agréable.

Parmi les Arbres & les Arbrisseaux, dont il est fait mention ci-dessus, je donne ici la figure du *Jasmin*, nommé par les Botanistes *Jasminum vulgatius flore albo*, *C. B. Jasminum sive Gelseminum flore albo*, *J. B.* Voyez la Fig. A. On en fait des Cabinets de verdure, & d'autres ornemens dans les Jardins. Ses Caracteres se voyent Fig. B.

La Fig. C. représente le *Myrte d'Italie*, nommé *Myrtus Italica*, ou *Myrtus sylvestris foliis acutissimis*, *C. B. Myrtus vulgaris nigra & alba sativa & sylvestris*, *J. B.* qui se trouve non-seulement en Italie, mais qui est commun en Orient. Ses rameaux sont souples, lians; son écorce est rouge; ses feuilles longuettes, toujours vertes, & semblables à celles du Grenadier; ses fleurs sont blanches, & de bonne odeur; son fruit est oblong, & à peu près semblable à celui de l'Olivier sauvage. Voyez ses Caracteres, Fig. D.

(1) *Solido Paphia de robore Myrtus.*
Virg. Georg. L. II.



LE LIVRE D'ESTHER.

PLANCHE DV.

Magnificence du Palais d'Assuerus.

ESTHER, Chap. I. vers. 6.

Les Tapisseries de couleur blanche, verte, & d'hyacinthe, tenoient avec des cordes de fin lin & d'écarlate à des anneaux d'argent, & des piliers de marbre: les lits étoient d'or & d'argent, sur un pavé de porphyre, de marbre, d'albâtre, & de marbre tacheté.

On avoit tendu de tous côtés, des tapisseries de fin lin, de couleur de bleu céleste, & d'hyacinthe, qui étoient soutenues par des cordons de fin lin teints en écarlate, qui étoient passés dans des anneaux d'yvoire, & attachés à des colonnes de marbre: des lits d'or & d'argent étoient rangés en ordre sur un pavé de porphyre & de marbre blanc, qui étoit embelli de plusieurs figures avec une admirable variété.

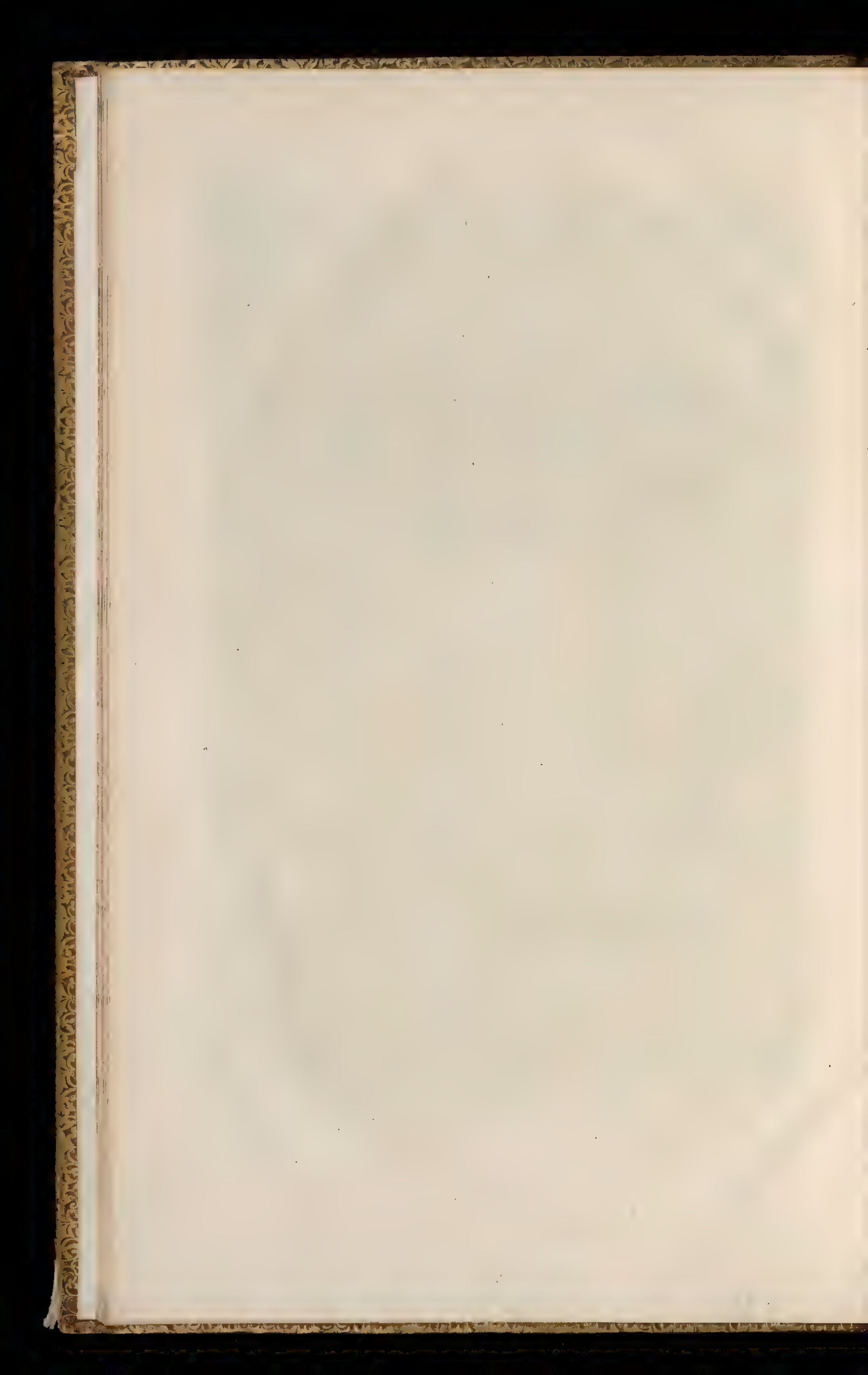
ON voit briller ici dans le Palais d'Assuerus, Monarque des Perses, un monument de la magnificence Royale, plus grand peut-être, & plus pompeux qu'il ne paroît au prémier coup d'œil. Nous avons plusieurs termes à expliquer; & nous devons donner des choses mêmes une idée qui convienne au lieu, & à celui qui en étoit le possesseur. Il est difficile de conjecturer ce que c'étoit que ces Tapisseries de couleur blanche, en Hébreu *Chur Carpas*, (car je croi que ces mots doivent être joints ensemble, comme a fait *Arias*, qui traduit *candidum carpasi*); selon les *Septante*, καρπάσινα. *Pausanias* dans ses *Attiques* parle d'un *Lin Carpasin*, de *Carpasus* ou *Carpasia*, Ville de Cypre. Seroit-ce donc un tissu d'*Amiante*, de cette pierre que le feu ne peut consumer, & qu'on appelle aussi λίθος καρύστιος, d'où quelques-uns mettent ici λίνον καρύστιον? *Dioscoride* L. V. c. 156. fait mention de cette pierre, & de la toile qu'on en faisoit: *L'Amiante*, dit-il, *croît en Cypre. C'est une pierre semblable à de l'Alun fendu; & comme elle est flexible, on en fait de la toile & des voiles (mais pour la curiosité seulement) qui étant jettées au feu, s'embrasent à la vérité, mais résistent aux flâmes & en sortent plus belles.* Ecoutons ce que dit *Pline* L. XIX. c. 1. touchant le Lin incombustible: *On a trouvé aussi*, dit-il, *une sorte de Lin qui ne se consume point au feu. On l'appelle Lin vif, & j'en ai vu des napes qu'on jettoit au feu à la sortie de table, & qui s'y nettoyoient cent fois mieux qu'elles n'eussent fait dans l'eau, & cela sans être endommagées. Daus les funerailles des Rois, on met les corps dans cette toile, afin d'en pouvoir séparer la cendre d'avec celle des parfums & du bois. Cette sorte de Lin croît dans les Deserts des Indes, où il ne pleut point, où la contrée est toute brulée du Soleil, & où il n'habite que des Serpens; ainsi il est accoutumé à vivre en brulant. Il est fort rare à trouver, & très difficile à ourdir, à cause qu'il est fort court. Il est naturellement roux, & néanmoins fort luisant quand*



ESTH. Cap. I. v. 6.
Regia Ahasveri magnificentia.

Buch Esth. Cap. I. v. 6.
Ahasveri Königlicher Pracht.

B. Probst sculps



on le jette au feu. Ceux qui en ont, l'eſtiment autant que des Perles. Ce Paſſage a plus de rapport à la matiere préſente, à cauſe de la rareté & du prix de ce Lin incombuſtible, ſuppoſé que ce ſoit-là ce Lin *Carpas* dont il eſt parlé dans l'Original: car ſi l'on connoiſſoit aujourd'hui cette ſorte de Lin, on en orneroit certainement les Palais des Princes.

Les *Theceleth* (Hébr.) βύσσινα (*Septante*) ou le *Lin d'hyacinthe*, étoit preſque auſſi précieux. *Le Byſſus*, dit *Pline* au même endroit, *tient le ſecond rang. Les Dames aiment fort à s'en parer. Il croît en Achaïe, au territoire d'Elis. Je trouve même qu'on le vendoit anciennement au poids de l'or; puiſqu'un ſcrupule coûtoit quatre deniers Romains.* Le *Byſſus* étoit une eſpece de Lin, que l'on tiroit de la Laine des Arbres. On l'appelle aujourd'hui du *Coton*, & *Strabon* le nomme de la *Soye*, τοιαῦτα δὲ τὰ Σηρικὰ ἐκ τινῶν φλοιῶν ξαινομένης βύσσυ. Mais à l'égard de cette Laine ſi précieuſe, nommée en Hébreu *Scheſch*, en Grec & en Latin *Byſſus*, & qui eſt de couleur d'Or plutôt que blanche, nous en avons parlé au long ſur Exod. XXV. 4. où nous renvoyons le Lecteur; de même que pour ce qui regarde le mot תְּכֵלֶת qui ſemble indiquer une couleur bleue pourprée. Le *Byſſus* eſt marqué dans l'Original par le mot *buz*, auquel ſe rapporte le mot Grec *Byſſus*; de ſorte que l'on peut dire que celui-ci dérive de celui-là.

Nous ne nous arrêterons pas non plus à expliquer le mot *Argaman* qui ſuit immédiatement, & dont nous avons déja donné l'explication au même endroit de l'Exode que nous venons de citer. Il eſt certain que ce mot ſignifie *Pourpre* ou *couleur de Pourpre*, ſi précieuſe chez les Anciens, & qui provient d'un Animal.

Ces Tapiſſeries, ſuperbes tant par la couleur, que par la rareté de la matiere & le prix, tenoient *avec des cordes de fin lin & d'écarlate, à des anneaux d'argent, & des piliers de marbre.* Les *Septante* traduiſent ἐπὶ σχοινίοις βυσσίνοις καὶ πορφυροῖς, ἐπὶ κύβοις χρυσοῖς καὶ ἀργυροῖς, ἐπὶ στύλοις Παρίνοις καὶ λιθίνοις, *avec des cordes de fin lin & d'écarlate, à des cubes d'or & d'argent, & des colomnes de marbre & de pierre.* Cette Paraphraſe inſinue que les colomnes étoient dreſſées le long des murs, ſur des baſes ou Stylobates en forme de cubes; que les anneaux étoient attachés aux corniches; & qu'à travers ces anneaux paſſoient des cordons qui ſuſpendoient les Tapiſſeries, c'eſt à dire le long des murailles, ſelon l'uſage ordinaire des Tapiſſeries. C'eſt de cette maniere qu'il me ſemble qu'on doit concilier les *Septante* avec le Texte original. Le mot *ſcheſch*, qui n'eſt qu'une abbréviation de *ſchajiſch*, 1 Chron. ou Paralip. XXIX. 2. ſe trouve ici employé pour ſignifier du Marbre. Celui de *Ritzphath*, veut dire *Pavé*, ſelon les *Septante* λιθόστρωτον; c'eſt à dire, un Pavé de pierres de prix, comme étoient les *teſſellata*, ou *Pavés de marqueterie* des Romains. Mais les pierres, dont étoient formés ces Pavés, donnent la torture aux Interpretes. Le mot Hébreu *Bahat*, ſelon *Arias*, ſignifie du *Cryſtal*; ſelon les *Septante*, σμαραγδίτης λίθος, *pierre d'Emeraude*; & *S. Jerôme* a traduit de même, *Smaragdus*. Pour le Cryſtal, j'y vois peu d'apparence, à moins qu'on n'ait changé le ב en מ. Cette pierre ſe nomme chez les Arabes, *mehat*, Plur. *meha*, *mehewat*, *mehejat* (*Meninzki Lex.* p. 5043.) Le *Maha* de la Verſion Arabe, Ezech. I. 27. & le *Mahu* ou *Machu* de l'Ethiopique, ſignifiera plutôt du Cryſtal, que cette ſorte de Verre foſſile nommé en Grec *Huelos*, eſpece de pierre que l'on tiroit de la terre dans la Thébaïde & en Ethiopie, comme l'atteſtent *Herodote* L. III. & *Diodore* L. III. Le *Batu Dyng* des Indiens de Batappa, c'eſt à dire, la *pierre du Diable*, ſemble revenir encore mieux au mot Hébreu *Bahat*. Cette pierre reſſemble au Cryſtal, ſelon *Rumph.* (*Amboinſche Rariteitk.* p. 232.) *Villalpand* (*Explan. in Ezech.* T. II. P. II. c. 27.) ſe déclare pour l'Emeraude. *Theophraſte* (περὶ λίθων) répand du jour ſur cette mattere: c'eſt ſur ſon témoignage que *Pline* (L. XXXVII. c. 5.) rapporte *qu'un Roi de Babylone avoit fait préſent à un Roi d'Egypte d'une Emeraude de quatre coudées de long, & de trois de large; & qu'il y avoit au même païs dans un Temple de Jupiter, un Obéliſque fait de quatre Emeraudes, qui avoit quarante coudees de long, quatre de large en certains endroits, & deux en d'autres.* Que ſi l'on veut parler en Naturaliſte, on donnera l'excluſion à l'*Emeraude* proprement dite, qui eſt une Pierre précieuſe; & par le mot *Bahat* on entendra plutôt le *Jaſpe*, dont la couleur verte fait la plus grande beauté. *Dioſcoride*, L. V. c. 160, *Pſellus*, *S. Epiphane*, & *Pline* L. XXXVII. c. 9. parlent d'un Jaſpe qui reſſemble à l'Emeraude. On peut auſſi, ſi l'on veut, choiſir le *Marbre*, & en particulier (comme fait *Villalpand*) celui que les Anciens connoiſſoient ſous le nom d'*Ophites*, *qui reſſemble aux Serpens marquetés, d'où il tire ſon nom*, *Pline* L. XXXVII. c. 7. *Lucain* l'appelle *Ophites de Thebes*; *Denys*, *Pierre de Serpent*; & les Italiens, *Verde Serpentino*, *Serpentino antico.* Comme il y en a de diverſes ſortes, il pouvoit s'en trouver de differentes couleurs dans les Pavés d'Aſſuerus. Car il y en a d'un vert obſcur, avec des taches plus pâles, la plupart quadrangulaires, & quelquefois en partie d'un vert jaunâtre. Il y en a de vert, avec des taches d'un verd plus foncé, noirâtres & blanches. Et il s'en trouve encore d'un vert clair, avec des taches verd ſombre, pourpre obſcur, noires, & blanches. Celui-ci eſt peut-être cette eſpece de *Marbre vert & précieux des Lacédémoniens*, que *Pline* eſtime *le plus beau de tous.* On en trouvera d'autres ſortes encore, dans mon *Dictionaire des Foſſiles*, mais que je paſſe maintenant ſous ſilence. Suivant cette explication, *Pagninus* ſera d'accord avec nous, puiſqu'il ſe détermine pour le *Porphyre*. Cette eſpece de Marbre Oriental eſt le

plus précieux & le plus dur. Les Italiens l'appellent *Porfido*, & il eſt non-ſeulement de couleur pourpre ou rouge, mais auſſi noir & blanc. Ceci ſuffit pour le mot *Bahat*.

Suit celui de *Schesch*, dans le Texte Hébreu; mais les *Septante* portent πίννινος (λίθος) *pierre de Pinne*. La plupart des Interpretes joignent ces deux mots, de même que les pierres *Dar* (Hébr.) qui ſuivent immédiatement, avec les *pierres de marbre* (πάρινος λίθος); faute de faire attention aux tranſpoſitions qui ſont ſi fréquentes dans la Verſion Grecque. Car le *Schech* des Hébreux, & le πάρινος λίθος des Grecs, ſignifient du *Marbre blanc* ou de *Paros*, comme il paroît conſtamment par 1 Chron. ou Par. XXIX. 2. où les *Septante* traduiſent *Abne ſcheſch* par πάριος πολὺς, & la Bibles d'Alcala, par λίθυς παρίυς, *pierres de marbre*. Les mots *ammude ſcheſch*, Cant. V. 15, *Aquila* & *Theodotion* les rendent par ςύλοι πάρινοι, *colomnes de marbre*, leſquelles dans notre Texte même ſont déſignées par les mêmes mots. Il s'enſuit donc que l'on doit joindre le mot *Dar* avec *la pierre de Pinne*. *Munſter* le rend par *pierre de Dar*, pierre dont pas un des plus habiles Lexicographes ou Lithologiſtes n'a aucune connoiſſance. *Pagninus*, *Mercerus* & *Buxtorf* croyent que c'eſt le *Marbre blanc*; & d'autres l'*Albâtre*, qui eſt auſſi une eſpece de Marbre, ſouvent très blanc, ainſi que le Marbre de Paros. Si l'on conſulte les Talmudiſtes, on trouvera ici, comme ailleurs, des obſcurités au-lieu d'éclairciſſemens. *Samuel* (*in Megilla* c. 1. f. 12.) dit que la Pierre précieuſe *Dara* a cette propriété, *qu'etant placée au milieu d'une Salle, elle éclaire tous ceux qui ſont à table.* C'eſt ſur ce fondement, que *Fullerus* a fait du *Dar* une *Eſcarboucle*. Il conviendroit plutôt, au-lieu de cette chimere, d'admettre la pierre *Lychnites*, eſpece de Marbre qui, ſelon *Pline*, eſt le même que celui de Paros. Voici ce qu'il en dit, L. XXXVI. c. 5. *Tout le monde ſe ſervoit de Marbre blanc de l'Ile de Paros; & on appelloit ce Marbre Lychnites ou Marbre de flambeau, à cauſe que, ſelon Varron, on le tiroit des Carrieres aux flambeaux.* Mais, ſelon moi, *Lucien* dans la *Déeſſe de Syrie* donne une meilleure raiſon du nom de cette pierre, & qui eſt fondée ſur ſon effet. *C'eſt*, dit-il, *parce que le Lychnites brille d'un tel éclat pendant la nuit, que toute la maiſon ſemble être éclairée par des flambeaux, de ſorte qu'on diroit que la Pierre eſt enflamée.* Et *Denys le Géographe* (v. 329.) dit:

- - - λυχνίς τε πυρὸς φλογὶ πάμπαν ὁμοίη.

Le Lychnis reſſemble à la flâme par ſa lumiere éclatante. J'en dis davantage ſur cette pierre, dans mon *Dictionaire des Foſſiles*. On peut voir d'autres remarques ſur cette matiere, dans *Bochart* (*Hieroz.* P. II. L. V. c. 8.) qui par le mot Hébreu דר entend une *Perle*, & en donne des raiſons qui ne ſont point à rejetter, & que nous appuyerons par de nouveaux argumens. L'Interprete Chaldéen nous met ſur les voyes, en traduiſant le mot *Dar* par *Dura*, c'eſt à dire *Perle*, ainſi que les Rabbins l'expliquent dans le Livre de *Midras*. *Dur*, *Dor*, chez les Arabes, au Plur. *Dar*, ſignifie *Perle*. On trouve dans le *Lexicon* de *Meninzki*, p. 817. 820. *Durret*, Plur. *Dür*, *Dürr*, *Dürrat*, & *Dürer*: conſultez auſſi p. 2042. 2048. 2054. 5591. 5428. où *Har* ſignifie des Perles enfilées. Les mots que nous avons juſqu'ici rapportés, ſont Perſans; le mot Arabe eſt *Dürr* (le même p. 347. 797. 2042.) Ce que les *Septante* appellent πίννινος λίθος (*Pierre de Pinne*) eſt une Perle engendrée dans le Coquillage nommé *Pinne*. Les Grecs modernes ſe ſervent du mot πίννικον ou πίνικον, pour dire *Perle*; & πινίκιος κόγχος, ou abſolument πίνα, eſt employé par *Iſidore Characene*, dans *Athenée*, pour marquer *le Coquillage qui porte des Perles*: voy. *Du Cange* (*Gloſſar. Græcit.* au mot Πίνα.) Mais le lieu où cette Pierre devoit être placée, ſelon notre Texte, de même que ſon uſage, fait naitre des doutes: car il s'agit des Pavés du Palais d'Aſſuerus, à quoi la Perle ſemble n'être pas propre. Il eſt certain que ſi c'étoit des Perles qui brilloient dans ce Pavé, cela marque bien le luxe exceſſif des Perſes, qu'*Ariſtote* décrit, *Lib. de Mundo*, où il atteſte que *les toits des Maiſons Royales de Suſe & d'Ecbatane éclatoient d'yvoire, d'argent, d'or, & d'ambre.* Et dans *Æſchyle*, *Atoſſa* Reine des Perſes, (qui étoit peut-être la Reine *Eſther* elle-même, appellée auparavant *Adaſſa* Eſth. II. 7.) avoit des Palais tout brillans d'or. Mais l'abondance des Perles n'étoit pas moins grande que celle de l'Or, chez les Perſes & les autres Peuples d'Orient, car on voyoit ſouvent chez eux des Pavés incruſtés de Perles ou de Pierres précieuſes. Dans *Philoſtrate* (*Vie d'Apollonius* L. II. c. 11.) on trouve la deſcription d'un Temple du Soleil dans les Indes, où *le pavé étoit de Perles, par une raiſon ſymbolique, qui en a établi l'uſage chez tous les Barbares dans leurs Temples.* *Pline* rapporte, L. XXXIII. c. 3. que *Pompée avoit à Rome un Cabinet de Perles*; & L. XXXVII. c. 2. que *Neron avoit fait conſtruire des chambres de Perles.* Et même les Romains *avoient pouſſé le luxe au point, de ne vouloir plus marcher que ſur des Pierres précieuſes*: c'eſt la plainte que fait *Seneque* (*Epiſt.* 86.) Je croirois néanmoins, que c'étoient les Plat-fonds & les murailles d'Aſſuerus qui étoient enrichis de Perles & de Pierres précieuſes, & les Pavés de differentes ſortes de Marbre. C'eſt à cette derniere eſpece de pierre que ſe rapporte le mot Hébreu *Sochereth*. Les *Septante* mettent, ςρωμναὶ διαφανεῖς ποικίλως διηνθισμέναι; & ajoutent, κύκλῳ ῥόδα πεπασμένα, ce qui n'eſt point dans le Texte original. La Verſion Latine de Zurich traduit, *varicolor marmor*, & notre Verſion Françoiſe par, *marbre tacheté*. On expliquera parfaitement le Texte, ſi je ne me trompe, & l'on conciliera les differentes Verſions & Interpretations,

tions, ſi l'on dit que ces Pavés étoient de Marbres de differentes couleurs, non-ſeulement d'ouvrage de rapport, mais ſi artiſtement arrangés qu'ils repréſentoient par leurs couleurs & leurs figures, des Fleurs (comme des Roſes qui ſont nommées dans les LXX.) des Oiſeaux & autres differens Animaux. Tels ſont les Pavés & les incruſtations de Marbre de toute eſpece, & de Pierres précieuſes, que l'on voit aujourd'hui dans les Cabinets & dans les Chapelles du Grand-Duc de Toſcane, qui peut-être ne cedent en rien pour le prix ni pour l'art, à ce qui ſe voyoit dans le Palais d'Aſſuerus.



LE LIVRE DE JOB.

PLANCHE DVI.

Richesses de Job.

JOB, Chap. I. vers. 3.

Et il possedoit sept-mille brebis, trois-mille chameaux, cinq-cens paires de bœufs, & cinq-cens anesses, & un grand nombre de serviteurs; & cet homme étoit le plus grand de tous les Orientaux.

Il possedoit sept-mille moutons, trois-mille chameaux, cinq-cens paires de bœufs, & cinq-cens anesses; il avoit de plus un très grand nombre de domestiques: & il étoit grand, & illustre parmi tous les Orientaux.

S'Il y a un Livre de l'Ecriture qui mérite d'être appellé une Ecole de Physique, & un Abregé de Théologie-naturelle, c'est certainement le Livre de Job. J'ai démontré ceci en détail, dans ma Préface sur la *Physique Sacrée de Job*, que je donnai au Public en Allemand l'année 1721, comme un échantillon de l'Ouvrage complet qui paroît maintenant au jour.

La prémiere chose qui s'offre à nous dans ce Livre, ce sont les *richesses de Job.* Mais, ce qui surprendra peut-être, c'est qu'il n'y est point fait mention de millions d'or ou d'argent; ni de revenus provenans d'un fonds fixe de ces métaux si précieux; ni de Vases fabriqués de cette matiere; ni de Bijoux, de Pierres précieuses, ou de Colliers de pierreries; ni de Palais somptueux, de magnifiques Tapisseries, de Cour brillante, telle que celle des Rois & des Princes; ni enfin de Sujets nombreux. Il n'est parlé que de Bêtail. Job menoit donc une vie de Patriarche; & les Interpretes le placent ordinairement entre les tems de Moïse & de Joseph: Age d'or, auquel ces précieux Métaux, qui aujourd'hui gouvernent le Monde, y étoient à peine considerés (1). Il paroît par toute l'Histoire de cet homme pieux, que l'Or, l'Argent, & les Pierres précieuses étoient non-seulement connus alors, mais qu'on en faisoit quelque usage; puisqu'étant sorti de toutes ses adversités & de ses miseres, & plus riche qu'auparavant, *tous ses freres, & toutes ses sœurs, & tous ceux qui l'avoient connu auparavant - - - lui donnerent chacun une piece d'argent, & chacun une bague d'or,* XLII. 11. Les Métaux précieux ne manquoient point aux Patriarches; mais ils faisoient toujours plus de cas des biens vivans, que des biens morts, & ne mettoient leur confiance ni aux uns ni aux autres, mais en Dieu seul. *Si j'ai mis mon esperance en l'or, & si j'ai dit au fin or, Tu ès ma confiance.* Ou: *Si j'ai cru que l'or étoit ma force; si j'ai dit à l'Or le plus pur, Vous êtes ma confiance:* Job XXXI. 24.

Les richesses de Job consistoient prémierement en *sept-mille brebis*, qui devoient être d'un grand revenu, par leur lait & leur laine. Il faut remarquer ici, qu'il exprime la quantité de son Bêtail par un nombre fixe & certain, quoique ce nombre dût changer toutes les semaines, & même d'un jour à l'autre: ce qui donne tout lieu de présumer que cet Homme de bien ne vouloit pas l'augmenter au-delà de ce nombre, & qu'il distri-

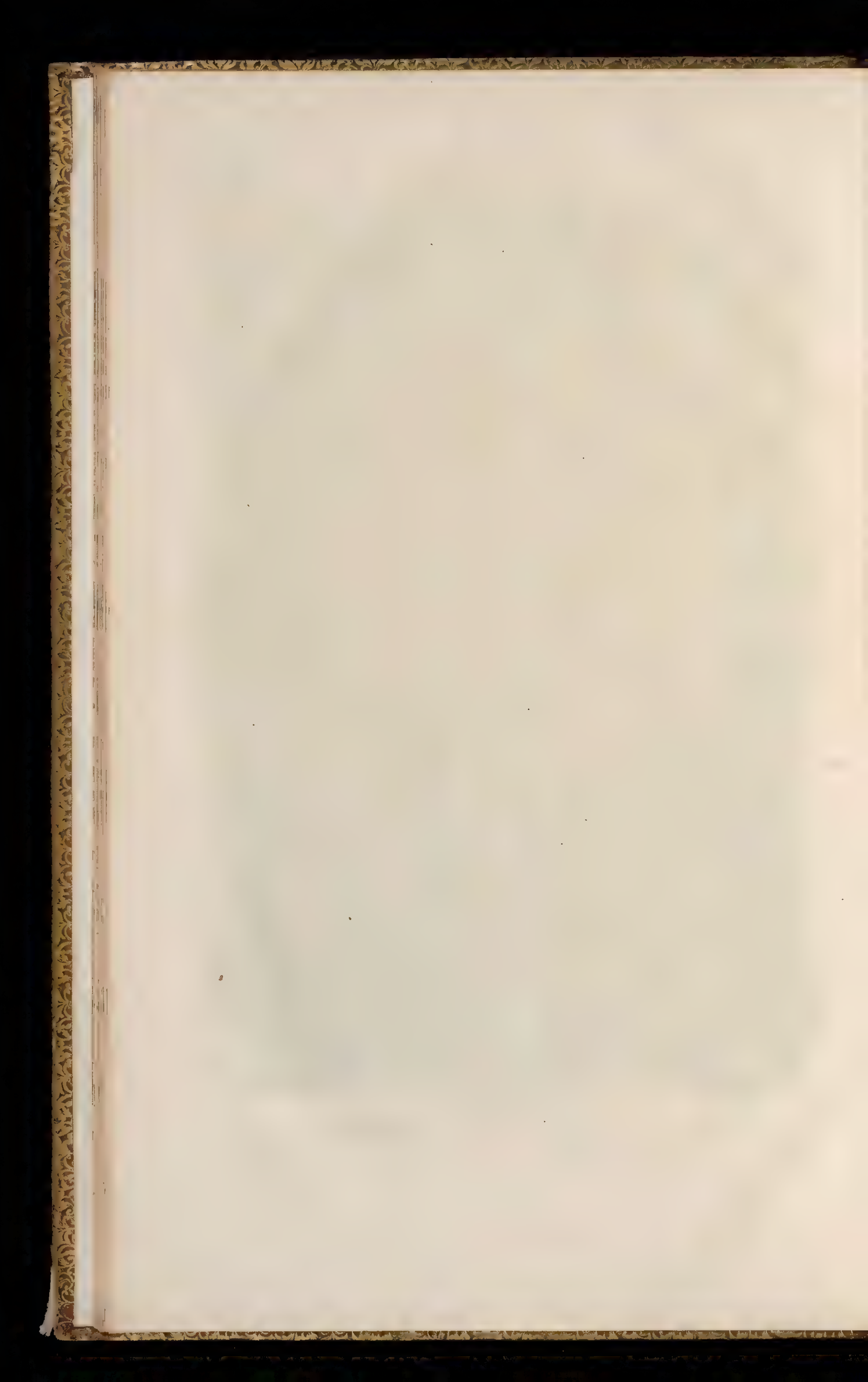
(1) *Posterius res inventa est aurumque repertum,*
Quod facile & validis & pulchris dempsit honorem.
Ovid. Metam. I.



IOB. Cap. I. v. 3.
Hiobi Divitiæ.

Buch Hiob Cap. I. v. 3.
Hiobs Reichthum.

I. G. Pintz sculps



diſtribuoit ſon ſuperflu aux Pauvres. Cette conjecture s'accorde avec ce qu'on lit dans Job même, XXXI. 25. *Si je me ſuis réjoui de ce que mes biens étoient multipliés, & de ce que ma main en avoit trouvé beaucoup.* Ou: *Si j'ai mis ma joye dans mes grandes richeſſes, & dans les grands biens que j'ai amaſſés par mon travail.*

Il eſt fait mention enſuite de 3000 *Chameaux*, dont le nombre doubla après le retour de la proſpérité de Job; de même que celui des 7000 Brebis, qui monta à 14000, XLII. 12. De nos jours encore, dans la Paleſtine, l'Arabie, la Perſe, la Turquie, & les autres Provinces de l'Aſie & de l'Afrique, les Chameaux ſont conſiderés comme des richeſſes précieuſes & utiles. Mais on doit mettre au rang des Princes, ceux qui poſſedent 3000 Chameaux, comme autrefois du tems d'*Ariſtote*, κέκτηνται δὲ ἔνιοι τῶν ανθρώπων καμήλυς καὶ τριχιλίας, *Hiſt.* L. IX. c. 50. Les Chameaux faiſoient les richeſſes des Patriarches; voyez Gen. XII. 16. XXX. 44. XXXII. 7. *Madian & Hamalec & tous les Orientaux*, qui firent irruption dans la Terre Sainte, *avoient des Chameaux ſans nombre*, ils étoient *comme le ſable qui eſt ſur le bord de la mer, tant il y en avoit*, Jug. VII. 12. *Les Arabes les regardent comme leurs richeſſes, & s'il arrive que l'on parle de l'opulence d'un Prince ou de quelque Noble, on ne dit pas qu'il a tant de milliers de Ducats d'or, mais qu'il poſſede tant de milliers de Chameaux*, (*Leon Afric.* L. IX.) De même dans nos Contrées fertiles en Beſtiaux, la richeſſe d'un homme eſt ordinairement eſtimée par le nombre du bétail ou des bêtes de ſomme; & c'eſt ainſi que nous diſons, *Er hat ſo viel und ſo viel Haupt-Viehe im Stall.* Les Chameaux ſont dans l'Orient, ce que ſont en Europe les Chariots, les Chevaux, & les Anes, qui ſervent à tranſporter les denrées d'un lieu à un autre. On lit dans *Suetone* (*in Nerone* c. 11.) & dans *Lampride* (*in Heliogabalo*) qu'on avoit vu des Chars attelés de Chameaux, dans les Jeux du Cirque. Ces Animaux ſont auſſi utiles pour la Guerre. On n'a qu'à voir le Livre des Juges en pluſieurs endroits, 1 Sam. XXX. 17, *Pline* L. VIII. c. 18, & *Strabon* L. XVI. A l'égard de la maniere de combattre monté ſur un Chameau, voici comme en parle *Diodore* L. II. p. 96. *L'on mène auſſi (en Arabie) les Chameaux au combat. Deux Cavaliers ſe mettent deſſus, dos contre dos, & l'un repouſſe l'ennemi par devant, & l'autre par derriere.* Ces Animaux ſupportent extraordinairement la ſoif & le travail, *& ne cedent point en viteſſe aux chevaux*, ſelon *Herodote* L. VII. où il parle de l'Armée de Xerxès. Le *Poil de Chameau* ſert pour les vêtemens; & c'eſt de-là que vient le nom de *Camelot*, qui à la vérité a aujourd'hui un ſens plus étendu. Les Paſſages de Matth. III. 4. Marc I. 6. nous fourniront l'occaſion de traiter plus au long cette matiere. Le *Lait* enfin, & la *Chair* des Chameaux, ſervent auſſi de nourriture.

Cinq-cens paires de Bœufs que Job poſſedoit dans ſon prémier état, & *mille* après ſon rétabliſſement, ſont encore une grande richeſſe. A l'égard du grand uſage qu'on tire de ce genre d'Animal, nous aurons ailleurs une occaſion plus favorable d'en parler. Les Suiſſes, les Hollandois, & quelques autres Nations de l'Europe, diſent ordinairement des Bœufs & des Vaches, ce que les Orientaux diſent de leurs Chameaux. Ces Animaux, vivans ou morts, ſont d'un très grand uſage. Ecoutons l'éloge du *Bœuf*, tiré de *Vegece* (*Prolog.* L. III. *Veterin.*) *Tous les légumes & les grains ſont dûs aux Bœufs & à la charrue. La Vigne même deviendroit inutile, ſi les Bœufs n'y voituroieut des échalas pour lui ſervir d'appui. Que dirons-nous de quantité d'autres fardeaux, puiſque les choſes les plus peſantes, mais néanmoins mobiles, ne changeroient preſque pas de place, s'il n'y avoit des voitures? Les autres Animaux, juſqu'à la Volaille des baſſes-cours, tirent leur ſubſiſtance du travail des Bœufs. Où l'induſtrie des Maitres prendroit-elle l'avoine pour les Chevaux, la nourriture pour les Chiens & les Porcs, ſi les Bœufs ne travailloient à la préparation des Blés? En un mot, tout ce qui a beſoin de nourriture, la doit aux Bœufs. Parmi les autres Nations, celles-ci ont des Mulets, celles-là des Chameaux, quelques-unes des Eléphans; mais tous ces Animaux ſont de peu d'uſage: nulle Nation ne peut ſe paſſer de Bœufs.*

Je croi qu'il n'eſt pas néceſſaire de m'étendre ſur tous les uſages, que l'on peut tirer des Bœufs: je toucherai ſeulement en peu de mots celui qui regarde l'*Agriculture*, dont quelques Grecs attribuent l'invention à Cérès, les autres à Buzygis, & d'autres à Bacchus, ou Oſiris, ou Triptoleme. Mais comme Moïſe donne des Loix concernant les Terres, & la conduite qu'on doit tenir à l'égard des Bœufs, il faut néceſſairement la rapporter à des tems plus anciens. *Tu ne laboureras point*, dit-il, *avec le prémier-né de ta Vache*, Deut. XV. 19. *Tu ne laboureras point avec un Ane & un Bœuf accouplés*, Deut. XXII. 10. *Les Anciens de la Ville* (dans laquelle ou près laquelle devoit ſe faire l'expiation d'un meurtre par des victimes) *prendront une jeune Vache du troupeau, dont on ne ſe ſoit point ſervi, & qui n'ait point tiré au joug.* Deut. XXI. 3. Moïſe a précédé Job, & il eſt par conſéquent hors de doute, & d'ailleurs évident par Job I. 14. que les 500 ou 1000 paires de Bœufs qu'il poſſéda, ſervoient à l'Agriculture. Mais Iſaïe remonte à la prémiere origine, en attribuant à Dieu cette invention ſi utile, XXVIII. 26. *Celui qui laboure pour ſemer, labourera-t-il tous les jours? ne ceſſera-t-il pas, & ne rompra-t-il pas les mottes de ſa terre? Quand il en aura égalé le deſſus, ne ſemera-t-il pas la veſce, & n'épardra-t-il pas le cumin, & ne mettra-t-il pas le froment dans la meilleure place, & l'orge en ſon lieu aſſigné, & l'épautre en ſon quartier? Car ſon* Dieu *l'inſtruit & l'enſeigne touchant ce qu'il faut faire.* Ou: *Le Laboureur labourera-t-il toujours afin de ſemer?*

femer? Travaille-t-il fans ceffe à fendre les mottes de la terre, & à la farcler? Lorsqu'il l'a applanie & égalée, n'y feme-t-il pas du gith, & du cumin; & n'y mettra-t-il pas du blé, de l'orge, du millet, & de la vefce, chacun à fa place & en fon rang? Car DIEU *lui a donné du fens pour cela, & il lui a appris ce qu'il doit faire.*

L'on trouve enfin en dernier lieu, parmi les Troupeaux de Job, 500 Aneffes dans fa prémiere profperité, & 1000 dans la feconde. Il eft fait mention des Anes, dans plufieurs autres endroits de l'Ecriture, comme faifant partie des richeffes des Patriarches & de l'opulence des Rois. Jadias de Méronath tenoit à grand honneur, que David lui donnât l'infpection fur les Anes, 1 Chron. ou Paralip. XXVII. 30. Cette Dignité d'Infpecteur des Anes n'eft pas aujourd'hui titrée, mais bien celle qui donne infpection fur les Chevaux. Ces Juifs miferables qui fortirent de la Captivité de Babylone, amenerent avec eux 6720 Anes, Efd. ou 1 Efdras, II. 67. On pourroit dire bien des chofes fur les ufages auxquels on peut employer les Anes, & en particulier dans les Païs Orientaux. Il paroît par l'Ecriture, que ces Animaux étoient employés à porter des fardeaux; qu'ils fervoient de monture aux perfonnes confiderables; qu'on les employoit à tirer les voitures, au labourage, & à la guerre; & que dans une néceffité preffante, leur chair fervoit de nourriture. On peut voir tout ceci au long dans *Bochart* (*Hieroz.* P. I. L. II. c. 2. 13. 32.) & dans *Pineda* (*fur Job* p. 37.)

PLANCHE DVII.

Le Feu du Ciel & la Tempête font périr les Troupeaux, les Serviteurs & les Enfans de Job.

JOB, Chap. I. verf. 16. 18. 19.

Cet homme parloit encore, lorsqu'un autre vint, & dit: Le feu de DIEU eft tombé des Cieux, & il a brulé les brebis, & les ferviteurs, & les a confumés; & je fuis échapé moi feul pour te le rapporter.

Cet homme parloit encore, lorsqu'un autre vint, & dit: Tes fils & tes filles mangeoient & buvoient dans la maifon de leur frere ainé;

Et voici, un grand vent s'eft levé au-delà du defert, qui a donné contre les quatre coins de la maifon, fi fortement, qu'elle eft tombée fur ces jeunes-gens, & ils font morts; & je fuis échapé moi feul pour te le rapporter.

Cet homme parloit encore, lorsqu'un fecond vint dire à Job: Le feu du Ciel eft tombé fur vos moutons, & fur ceux qui les gardoient, & il a tout réduit en cendres; & je me fuis fauvé feul pour vous en venir dire la nouvelle.

Cet homme parloit encore, quand un quatrieme fe préfenta devant Job, & lui dit: Lorsque vos fils & vos filles mangeoient & buvoient dans la maifon de leur frere ainé;

Un vent impétueux s'étant levé tout d'un coup du côté du defert, a ébranlé les quatre coins de la maifon, & l'ayant fait tomber fur vos enfans, ils ont été accablés fous fes ruines, & ils font tous morts. Je me fuis échapé feul, pour vous en venir dire la nouvelle.

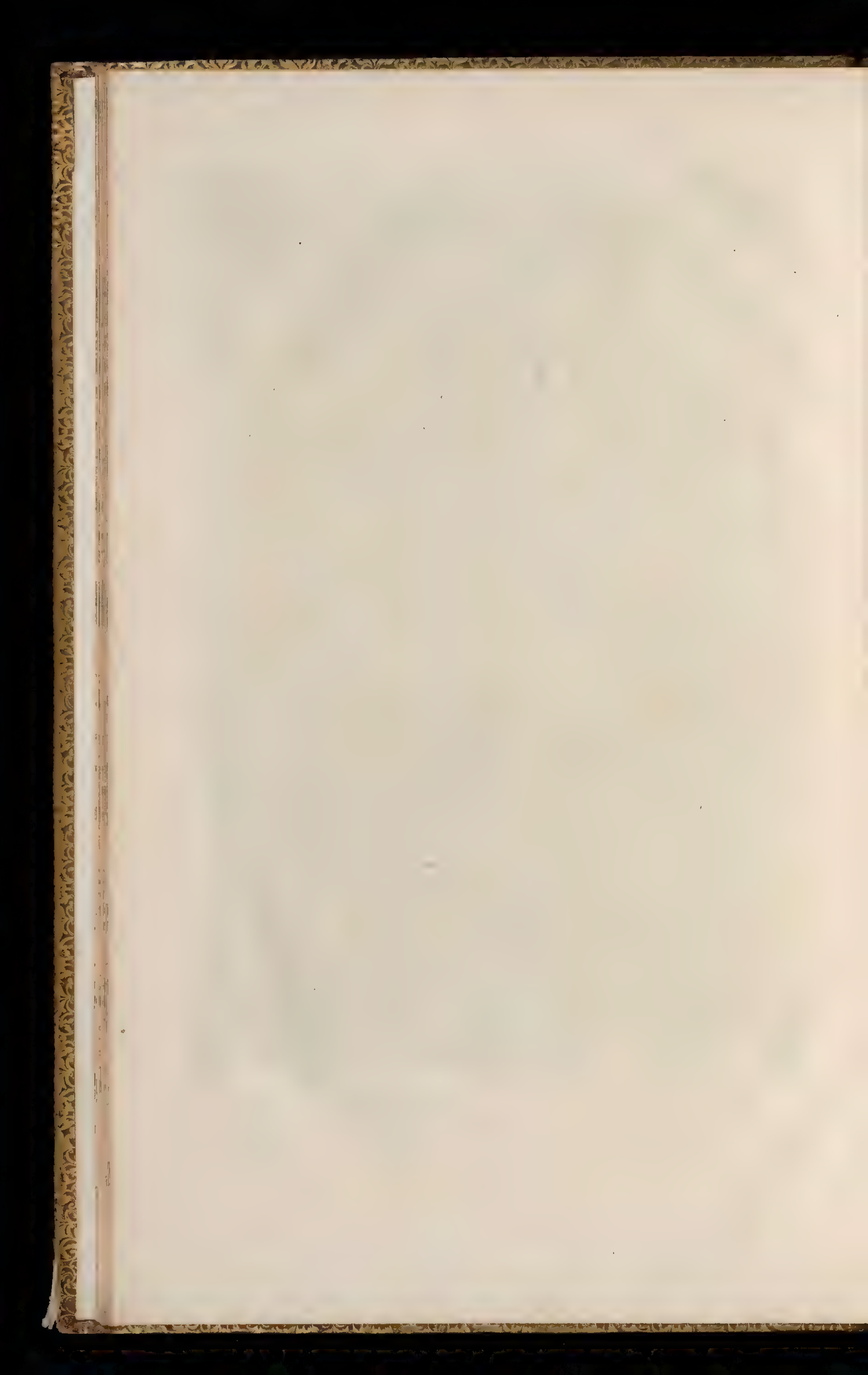
Satan



IOB. Cap. I. v. 16. 18. 19.
Decora et Pecora Iobi proſtrata.

Buch Hiob Cap. I. v. 16. 18. 19.
Hiobs verunglückte Kinder u. Rinder.

I. G. Pintz sculps.





IOB. Cap. II. v. 7. 8.
Hiobus pauper et æger.

Buch Hiob Cap. II. v. 7. 8.
Der arme und krancke Hiob.

G. D. Heüman sculps.

SAtant met en mouvement le Ciel, la Terre, les Elémens, & les Hommes, pour ébranler la Foi & la Conſtance de Job. Sans nous arrêter aux ravages commis par les Voleurs Sabéens & Chaldéens, nous examinerons ce Feu de DIEU deſcendu du Ciel, & ce Tourbillon violent; & nous les repréſentons dans une ſeule & même Planche, perſuadés que les deſaſtres qu'ils cauſerent furent l'effet d'une ſeule & même Tempête, afin que cet homme pieux n'eût pas le tems de ſe conſoler du prémier, avant que de voir arriver le ſecond. Ce *feu de* DIEU n'étoit pas, comme l'ont prétendu *Origene* & *Chryſoſtome*, une ſimple apparence de feu, ou Satan lui-même tombant du Ciel: c'étoit un feu réel, un feu du Ciel, un feu de foudre, allumé par le Démon à qui DIEU l'avoit permis; un feu que l'Ecriture déſigne par les mêmes expreſſions dans pluſieurs autres endroits; & que DIEU envoyoit tantôt dans ſa colere, tantôt dans ſa faveur. Mais cette foudre étoit des plus ſingulieres, puiſque les *Brebis* & les *Enfans* non-ſeulement en furent frappés, mais *conſumés*, *brulés*, *dévorés*. Elle étoit encore des plus rares, ſi l'on conſidere que toutes les Brebis ayant été ou dévorées, ou tous les Paſteurs & le Troupeau ſuffoqués, il ne s'en ſauva qu'un ſeul pour en porter la nouvelle. Toutes les Brebis périrent, pour apprendre à Job que les Sacrifices de ces Animaux avoient déplu à DIEU, & qu'il n'en reſtoit aucun qui pût ſervir de Victime pour appaiſer la Divinité irritée. Les corps frappés de la foudre étoient auſſi, chez les Payens, une marque funeſte de la colere des Dieux; & on les regardoit comme exécrables. *On ne doit pas offrir aux Dieux, des vins d'une vigne qui n'a point été taillée, ou qui a été frappée de la foudre: Pline*, L. XIV. c. 19. Les Hommes qui avoient été frappés de la foudre, étoient auſſi un préſage de quelque évenement ſiniſtre. Voyez *Tite-Live* L. II. Dec. 3. & *Julius Obſequens de Prodigiis*, c. 71. 83. 87. Dans cette même Tempête il s'éleva un *grand vent*, un Tourbillon violent, qui ſaiſiſſant *les quatre coins de la maiſon*, *la fit tomber*, *& écraſa les jeunes-gens* qui étoient au banquet, & qui ſe réjouïſſoient à boire du meilleur vin. Ce Tourbillon, qu'on appelle ordinairement *Ouragan*, venoit *de de-là le Deſert*, ou *du côté du Deſert*, ayant peut-être rencontré un Vent du Nord, qui le fit tournoyer en rond; comme on en voit fréquemment dans la Mer des Indes, qui *font ſoulever des flots horribles*, *les heurtent & les briſent les uns contre les autres*, *& ôtent aux navigateurs tout eſpoir de ſalut.* (*Varen. Geogr.* p. m. 284.) Peut-être auſſi étoit-ce ce que les Portugais nomment *Travado*, qui eſt fréquent dans la Mer d'Ethiopie, & dont *Kolbe* (*Cap. Bon. Spei* p. 312.) donne une deſcription exacte.

PLANCHE DVIII.

Job accablé de miſere & de maux.

JOB, Chap. II. verſ. 7. 8.

Ainſi Satan ſortit de devant l'ETERNEL, & frappa Job d'un ulcere malin, depuis la plante de ſon pied juſqu'au ſommet de la tête.

Et il prit un têſt pour s'en gratter, & il étoit aſſis dans les cendres.

Satan étant ſorti de devant le SEIGNEUR, frappa Job d'une effroyable playe, depuis la plante des pieds juſqu'à la tête.

Et Job s'étant aſſis ſur un fumier, ôtoit avec un morceau d'un pot de terre la pourriture qui ſortoit de ſes ulceres.

L'*Homme entier*, ſi l'on conſidere l'extrême délicateſſe de ſon corps, & la corruption de ſon ame, *n'eſt que Maladie* (1). Ces paroles de *Démocrite* conviennent ſur-tout à Job, grand Théologien & grand Philoſophe; tantôt Prince opulent, tantôt plongé dans la plus affreuſe miſere;

(1) Ὅλος ἄνθρωπος νόσος ἐστι.

ſere; maintenant en parfaite ſanté, & tout à coup rempli d'ulceres, & couché ſur la pouſſiere.

On diſpute beaucoup ſur la Maladie de Job. Le mot Hébreu marque un Ulcere inflammatoire & douloureux. Cet Homme pieux auroit eu ſuffiſamment dequoi ſe plaindre, s'il eût été rempli de Froncles depuis la tête juſqu'aux pieds; mais du moins ces Froncles n'auroient pas été de longue durée: au-lieu que ſa maladie fut auſſi longue que douloureuſe, ſi l'on en croit *S. Chryſoſtome* qui la fait durer quelques mois, *Origene* 3 ans & demi, *Suidas* 7 ans, & les *Septante* un long eſpace de tems. Ce Mal, que notre Texte nomme *Schechin*, & qui étoit ordinaire aux Egyptiens, Dieu en menace ſon Peuple, comme d'un châtiment particulier, qui ſans doute leur devoit être aſſez ſenſible. La Verſion Allemande de Zurich porte, *Drüſen Ægypti*, comme qui diroit des Ulceres de longue durée, qui attaquent ſur-tout les glandes du cou, tels que ceux dont *Aretæus* fait la deſcription, L. I. *de cauſ. ſign. acut. morb.* c. 9. *C'eſt*, dit-il, *une douleur vive & brulante, comme celle du Charbon de Peſte. Les Malades ont l'haleine corrompue, parce que leur corps exhale une infection horrible, qu'ils attirent dans les poumons par la reſpiration. Ils ſont ſi ſales & ſi infects, qu'ils ne peuvent ſupporter leur propre odeur. Ils ont le viſage livide & pâle, une fievre aiguë, une ſoif des plus ardentes; mais les douleurs que la boiſſon augmente, les empêchent de boire: car leurs Amygdales enflées ne peuvent ſouffrir la compreſſion, & font rejaillir la boiſſon par les narines. Sont-ils couchés? ils ſe levent pour s'aſſeoir, ne pouvant ſupporter le lit; mais dès qu'ils ſont aſſis, l'inquiétude les prend, & les contraint de ſe recoucher. La plupart du tems, ils ſe tiennent debout pour ſe promener, car ils ne peuvent demeurer en repos; ils fuyent la ſolitude, & tâchent de chaſſer une douleur par une autre. Ils tirent leur haleine avec force, & la rendent foiblement, parce que les ulceres du gozier étant déja comme brulés par le feu, ne peuvent ſupporter la chaleur de l'haleine dans l'expiration, qui les irrite encore plus. Ils ont la voix enrouée, & ne peuvent articuler. Enfin ils vont toujours en empirant, juſqu'à ce qu'ils tombent par terre, & expirent ſubitement.* Ces inflammations n'attaquoient pas la gorge ſeulement, mais il y en avoit de répandues ſur tout le reſte du corps, *depuis la plante des pieds juſqu'au ſommet de la tête.* C'étoit ulcere ſur ulcere, inflammation ſur inflammation; en un mot, Job étoit un compoſé de douleurs. *Il m'a briſé*, dit-il en ſe plaignant, *& fait playe ſur playe.* Ou: *Il m'a déchiré, il m'a fait playe ſur playe.* L'une étant guérie, il en paroiſſoit d'abord une autre; & ſi la peau ſe fermoit dans un lieu, elle s'ouvroit ſur le champ ailleurs. Ces ulceres étoient des ulceres inflammatoires, qui venoient quelquefois à ſuppuration. La racine שחן, *chauffer, allumer*, marque une ardeur. On peut recueillir de toutes les plaintes de cet Homme patient, qu'il ſouffroit une douleur violente. *Et ils s'aſſirent* (ſes Amis) *à terre avec lui, pendant ſept jours & ſept nuits; & nul d'eux ne lui dit aucune parole, car ils voyoient que ſa douleur étoit grande*, II. 13. *Si je parle, ma douleur n'en ſera point allégée: & ſi je me tais, qu'en aurai-je moins?* Ou: *Si je parle, ma douleur ne s'appaiſera point, & ſi je demeure dans le ſilence, elle ne me quittera point*, XVI. 6. Ces douleurs n'étoient point ſuperficielles, mais pénétrantes juſqu'aux os. La cauſe n'en étoit pas ſeulement une circulation interrompue, d'où nait une tenſion douloureuſe des fibres, comme dans toutes les inflammations; mais c'étoit encore une acrimonie pénétrante, ſoit alcaline ou acide. Les pointes ſalines perçoient jour & nuit, non-ſeulement les parties entamées, mais pénétroient juſqu'aux parties membraneuſes, nerveuſes, & peut-être même juſques aux os. *Il ma percé de nuit les os, & mes arteres ne ceſſent point de battre.* Ou: *Mes douleurs pendant la nuit tranſpercent mes os, & les vers qui me dévorent ne dorment point*, XXX. 17. La Verſion Allemande de Zurich porte, *Meine nerven ſchlaffen nimmer*, (*Mes nerfs ne dorment jamais*;) expreſſions qui ne laiſſent pas d'avoir leur énergie. A l'égard de ces mots, *Mes arteres ne ceſſent de battre*, elles marquent un pouls dur, cauſé par l'agitation du ſang; la fievre, & de-là l'inſomnie. Le pus ſortoit de ces ulceres, comme d'autant de fontaines. Quel changement dans la perſonne de Job! Tout cela le défiguroit tellement, que ſes Amis *levant de loin leurs yeux, ne le reconnurent point*, II. 12. Sa peau étoit crevaſſée, comme dans l'*Elephantiaſis* ou *Ladrerie*, de ſorte que les Vers pouvoient nicher dans ces fentes abreuvées de pus. *Ma chair eſt couverte de vers, & de mottes de poudre; ma peau ſe crevaſſe & ſe diſſout.* Ou: *Ma chair eſt couverte de pourriture, & d'une ſale pouſſiere; ma peau eſt toute ſeche & toute retirée*, VII. 5. *Tu m'as rendu tout ridé, ce qui me ſert de témoin; & la maigreur de mon viſage s'eſt élevée contre moi, & témoigne contre moi.* Ou: *Les rides qui paroiſſent ſur ma peau, rendent témoignage de l'extrémité où je ſuis; & un homme s'éleve en même tems contre moi, pour me contredire & me réſiſter en face par de faux diſcours*, XVI. 8. L'acrimonie prédominant dans la maſſe du ſang, & les douleurs augmentant jour & nuit, les particules nourricieres ne pouvoient s'appliquer au corps, & les fibres ſolides devoient même être rongées auſſi; d'où s'enſuivit la maigreur. *Je marche tout noirci, mais non point par les rayons du Soleil. - - - - Ma peu eſt devenue noire ſur moi, & mes os ſont grillés par l'ardeur du feu qui me conſume.* Ou: *Je marchois tout triſte, mais ſans me laiſſer aller à l'emportement. Je me levois tout d'un coup, & je pouſſois des cris - - - - Ma peau eſt devenue toute noire ſur ma chair, & mes os ſe ſont deſſechés par l'ardeur qui me conſume.* Ces ſignes conviennent aſſez

aſſez à la plus mauvaiſe ſorte d'*Elephantiaſis*. Ecoutons ſur cette Maladie *Celſe*, L. III. c. 23. *Tout le corps eſt attaqué, juſques-là qu'on aſſure que les os même ſe gâtent. La partie ſupérieure du corps eſt toute couverte de taches & de tumeurs, dont la rougeur ſe convertit peu à peu en une couleur noire. La peau extérieure eſt inégalement épaiſſe, mince, dure & molle; & ſe couvre comme d'une eſpece d'écailles. Le corps s'amaigrit; le viſage, les jambes, & les pieds s'enflent. Quand la maladie a duré longtems, les doigts des pieds & des mains ſont entierement cachés par l'enflure. Il ſurvient une petite fievre, qui conſume aiſément un homme accablé de tant de maux.* Cette Maladie étoit commune autrefois en Egypte & dans la Paleſtine. *Lucrece* l'attribue aux eaux du Nil, L. VI.

Eſt Elephas morbus, qui Nili flumina propter
Gignitur Ægypto in media, neque præterea uſquam
Atthide tentantur greſſus, oculique in Achæis
Finibus - - - - - -

Un corps ainſi rempli d'ulceres ne peut pas être gratté avec les ongles, & les écailles lépreuſes ne ſe ſéparent pas de la peau: c'eſt pourquoi le malheureux Job *prit un teſt pour ſe gratter*. Le ſpectacle horrible de ce Mal, & l'odeur qui l'accompagne toujours, exclud du commerce des hommes celui qui en eſt atteint. *Mes proches m'ont abandonné, & ceux que je connoiſſois m'ont oublié.* Ou: *Mes proches m'ont abandonné, & ceux qui me connoiſſoient plus particulierement m'ont oublié*, XIX. 14. *Ceux qui habitoient dans ma maiſon, & mes ſervantes, m'ont tenu pour un inconnu, & m'ont réputé comme étranger.* Ou: *Ceux qui demeuroient dans ma maiſon, & mes ſervantes, m'ont regardé comme un inconnu, & je leur ai paru un étranger*, v. 15. *Mon haleine eſt devenue étrange à ma femme.* Ou: *Ma femme a eu horreur de mon haleine*, v. 17. On peut conclure que cette Maladie opiniâtre fut de longue durée, de ces paroles du Ch. VII. 3. *Mais on m'a donné pour mon partage des mois qui ne m'apportent rien, & on m'a ordonné des nuits de travail.* Ou: *Ainſi je ne vois dans ma vie que des mois vuides & ſans fruits, & je n'y compte que des nuits pleines de travail & de douleurs.* Et v. 19. *Juſques à quand ne te retireras-tu point de moi, & ne me permettras-tu point d'avaler ma ſalive?* Où: *Juſques à quand differerez-vous de m'épargner, & de me donner quelque relâche, afin que je puiſſe un peu reſpirer?*

On peut juger de la grandeur du mal, des douleurs & des autres ſymptomes dont il étoit accompagné, par pluſieurs Paſſages. Il eſt fait mention, VII. 3. & XXX. 17. *de nuits fâcheuſes*, paſſées ſans dormir. Job avoit une grande difficulté de reſpirer; il étoit triſte, & extrêmement débile du corps: XVII. 1: *Mes eſprits ſe diſſipent, mes jours vont être éteints, le ſépulcre m'attend.* Ou: *Toutes mes forces ſont épuiſées, mes jours ont été abregés, & il ne me reſte plus qu'à attendre le tombeau.* v. 11: *Mes jours ſont paſſés, mes deſſeins ſont rompus, & les penſées de mon cœur.* Ou: *Mes jours ſe ſont écoulés, & toutes les penſées que j'avois ayant été renverſées ne ſervent qu'à me déchirer le cœur.* VII. 11: *C'eſt pourquoi je ne retiendrai point ma bouche, je parlerai dans l'affliction de mon eſprit, & je m'entretiendrai dans l'amertume de mon cœur.* Ou: *C'eſt pourquoi je ne retiendrai pas ma langue plus longtems, je parlerai dans l'affliction de mon eſprit, je m'entretiendrai dans l'amertume de mon cœur.* Ces douleurs du corps & de l'eſprit lui arrachoient des larmes & des ſoupirs: III. 24: *Car je ſoupire avant que de manger, & mes rugiſſemens coulent comme des eaux.* Ou: *Je ſoupire avant que de manger, & les cris que je fais ſont comme le bruit d'un débordement de grandes eaux.* XVI. 16: *Mon viſage eſt couvert de boue à force de pleurer, & l'ombre de la mort eſt ſur mes paupieres.* Ou: *Mon viſage s'eſt bouffi à force de pleurer, & mes paupieres ſont couvertes de ténèbres.* XXIII. 2: *Encore parlerai-je aujourd'hui en repliquant, ma main s'appeſantira ſur mon gémiſſement.* Ou: *Mes paroles ſont encore pleines d'amertume, & la violence de ma playe eſt beaucoup au-deſſus de mes gémiſſemens.* Son eſprit étoit toujours rempli d'idées triſtes: IX. 27: *Si je dis, J'oublierai ma plainte, je ceſſerai d'être en colere, je me renforcerai; je ſuis épouvanté de tous mes tourmens.* Ou: *Lorſque je dis en moi-même, Je ne parlerai plus; je ſens que mon viſage ſe change auſſi-tôt, & que la douleur me déchire. Je tremblois à chaque action que je faiſois.* Si l'accablement que lui cauſoient ſes douleurs le plongeoit quelquefois dans le ſommeil, ſon eſprit étoit tourmenté de ſonges ou de fantômes affreux: VII. 13. 14: *Quand je dis, Mon lit me ſoulagera, ma couche emportera quelque choſe de ma plainte; alors tu m'étonnes par des ſonges, & tu me troubles par des viſions.* Ou: *Si je dis en moi-même, Mon lit me conſolera peut-être, & m'entretenant avec mes penſées, je me repoſerai ſur ma couche; vous me tourmenterez par des ſonges, & vous me troublerez par d'horribles viſions.* Ainſi ſon eſprit, ſoit qu'il dormît ou qu'il veillât, n'étoit jamais tranquille, à cauſe des idées triſtes qui l'occupoient ſans ceſſe: XXI. 6: *Quand il me ſouvient de mon état, je ſuis éperdu, & un tremblement ſaiſit ma chair.* Ou: *Quand je me ſouviens de mon état, j'en ſuis épouvanté moi-même, & j'en tremble de tout mon corps.* XXIII. 16: *Parce que le* Dieu *fort a matté mon cœur, & le Tout-puiſſant m'a étonné.* Ou: Dieu *a amolli mon cœur, & le Tout-puiſſant m'a épouvanté.* Des dégoûts continuels l'affligeoient: VI. 7: *Les choſes*

ſes que mon ame refuſoit de toucher, ſont des vilenies qu'il faut que je mange. Ou: *Dans l'extrémité où je me trouve maintenant, je me nourris des choſes que je n'oſois auparavant toucher.* Dans cet état, & la nourriture même ſe corrompant par l'acrimonie, les parties balſamiques étant par-tout anéanties, étoit-il étonnant que *les os fuſſent attachés à la peau, & qu'il ne reſtât d'entier que la peau des dents?* XIX. 20. Ou: *Mes chairs ont été réduites à rien, mes os ſe ſont collés à ma peau, & il ne me reſte que les levres autour des dents.* Etoit-il ſurprenant que Job reſſemblât plutôt à un Squelete, qu'à un Homme vivant? Que l'acrimonie même infectât les Parties nobles, & qu'elles fuſſent ſujettes à de fréquentes inflammations? XXX, 27: *Mes entrailles bouillent, & ne ſe peuvent taire; les jours d'affliction m'ont prévenu.* Ou: *Un feu brule dans mes entrailles, ſans me donner aucun repos; les jours de l'affliction m'ont prévenu.* Etoit-il étonnant encore, que Job perdît toute eſperance de ſe revoir en ſanté, ſes forces étant épuiſées? VI. 4: *Car les fleches du Tout-puiſſant ſont dans moi; mon eſprit en ſuce le venin: les frayeurs de* Dieu *ſe dreſſent en bataille contre moi.* Ou: *Car je ſens que le* Seigneur *m'a mis en butte à ſes fleches. L'indignation qu'il répand ſur moi, épuiſe mes eſprits; & les terreurs qu'il me donne, m'aſſiegent de tous côtés.* XVI. 12. &c. *J'étois en repos, & il m'a écraſé, il m'a ſaiſi au collet, & m'a briſé, & il m'a mis comme en butte à ſes traits. Ses Archers m'ont environné, il me perce les reins, & ne m'épargne aucunement, & répand mon fiel par terre. Il m'a briſé, & fait playe ſur playe: il a couru ſur moi, comme un homme puiſſant.* Ou: *J'ai été tout d'un coup réduit en poudre, moi qui étois ſi puiſſant autrefois. Le* Seigneur *m'a fait plier le cou ſous ſa violence, il m'a briſé, & m'a mis comme en butte à tous ſes traits. Il m'a environné des pointes de ſes lances, il m'en a percé les reins de toutes parts; il ne m'a point épargné, & il a répandu mes entrailles ſur la terre. Il m'a déchiré, il m'a fait playe ſur playe; il eſt venu fondre ſur moi, comme un Géant.* Enfin doit-on s'étonner qu'un homme accablé de tant de maux, ſoit dégoûté de la vie, & qu'il ſouhaite la mort comme le dernier remede à ſes peines? VII. 15: *C'eſt pourquoi je choiſirois plutôt d'être étranglé, & de mourir, plutôt que de conſerver mes os. Je ſuis ennuyé de la vie.* Ou: *C'eſt pourquoi je choiſirois plutôt de mourir d'une mort violente, & il vaudroit mieux que mes os fuſſent en poudre. J'ai perdu toute eſperance de pouvoir vivre davantage.* v. 20: *Je ſuis à charge à moi-même.* IX. 21: *Je ſouffre avec regret la vie.* Ou: *Ma vie m'eſt à charge à moi-même.* Il ſe voit enfin à deux doigts de la mort: XVII. 1: *Mes eſprits ſe diſſipent.* Ou: *Toutes mes forces ſont épuiſées*, &c.

Nous nous étendrons ſur les ſymptomes de l'état miſerable de Job, en examinant les differens Paſſages où il en eſt parlé. On peut aſſigner des cauſes naturelles à ce grand nombre de maux, ſans pourtant exclure le doigt de Dieu. Les Acteurs de cette Tragédie étoient, Dieu, Satan, & la Maladie. Dieu permit que Satan affligeât le Corps & l'Ame de cet Homme pieux; l'Ame, par des idées triſtes, & des tentations preſque deſeſperantes; le Corps, par des traits aigus, ou ſi l'on aime mieux, par des Vers d'une petiteſſe extrème. Job reconnoit lui-même, que ſon mal lui étoit envoyé d'en-haut: XIX. 21. *La main de* Dieu *m'a frappe.* Les Cauſes, quoique naturelles, ſont des inſtrumens dans la main de l'Eternel.

Je ne diſputerai avec perſonne ſur le nom de cette Maladie, qui paroit ſous tant de formes differentes; & je ne déciderai pas ſi c'étoit le Scorbut, ou la Lèpre, ou même le Mal Vénérien, comme le prétend *Pineda*; ou bien une Gale de la plus méchante eſpece, comme le veut *Wedelius* (*de Morbo Hiobi*, Dec. IV. Exercit. II.) Ce qui eſt certain, c'eſt que tout le corps de Job étoit rempli d'une grande acrimonie, féconde ſource de pluſieurs maux. Le Malade lui-même ſemble l'indiquer, XIX. 27. *Mes reins ſe conſument dans mon ſein.* Ou: *C'eſt-là l'eſperance que j'ai, & qui repoſera toujours dans mon ſein.* XVI. 23. *Il répand mon fiel par terre.* Ou: *Il a répandu mes entrailles ſur la terre:* par des Diarrhées bilieuſes & ſéreuſes, dans leſquelles l'acrimonie de la matiere rongeoit les glandes des inteſtins; & la Bile, qui fait le baume du chyle & du ſang, ſortoit par les ſelles; d'où s'enſuivoit la maigreur & le deſſechement du corps.

Ce qui eſt dit de Job, qu'il étoit *aſſis dans les cendres*, peur s'expliquer comme la marque d'une pieuſe humiliation. XLII. 6. *C'eſt pourquoi j'ai horreur d'avoir ainſi parlé, & je m'en repens ſur la poudre & ſur la cendre.* Ou: *C'eſt pourquoi je m'accuſe moi-même, & je fais pénitence dans la pouſſiere & dans la cendre.* Mais on peut dire auſſi, que la Cendre étoit un remede naturel, auquel Job avoit recours dans ſa miſere, pour ſecher & déterger ſes playes: conſultez *Dioſc.* L. V. c. 135. περὶ τέφρας κληματίνης, & *Galien*, (*de ſimpl. Med. ad Paternianum*) où l'on trouve entre autres choſes, que *la Cendre introduite au fond des playes toutes fraiches, en arrête le ſang. C'eſt pourquoi, quand on châtre les beſtiaux, on en applique utilement à l'endroit où l'operation s'eſt faite.* Voy. *Bartholin* (*de Morbis Biblic.* p. m. 33.) *Pineda* (*Comm. in Job.* p. 134. &c.) & *Coccejus* (*in Job.* p. 23.)

PLAN-



IOB. Cap. IV. v. 10. 11.
Leo Rex, et vile insectum.

Buch Hiob Cap. IV. v. 10. 11.
Der Löw ein König, und elendes Unziefer

I. A. Fridrich sculps.

PLANCHE DIX.

Le Lion, & le Formica-Leo.

JOB, Chap. VIII. verſ. 10. 11.

On étouffe le rugiſſement du Lion, & le cri d'un grand Lion; on arrache les dents des Lionceaux.

Le Lion périt faute de proye, & on écarte les petits du vieux Lion.

Le rugiſſement du Lion, & la voix de la Lionne ont été étouffés; & les dents des Lionceaux ont été briſées.

Le Tigre eſt mort, parce qu'il n'avoit point de proye; & les petits du Lion ont été diſſipés.

LEs Lions ſont déſignés en Hébreu par cinq noms differens, dont quatre ſe trouvent dans les deux Verſets qui s'offrent ici à notre examen.

I. *Arjeh*, ſignifie toute ſorte de Lions, ſans difference d'âge. Voy. ſur Gen. XLIX. 9.

II. *Schachal*, eſt un Lion des plus rares, de couleur noire. *Oppien* (*Venat.* L. III.) en fait mention: *Sa face & ſon encolure ſont terribles. Il eſt de couleur noirâtre, tirant ſur le fauve* (1). Le même Auteur fait la deſcription d'un autre Lion d'Ethiopie, qu'il dit avoir vu. *Il vient quelquefois d'Ethiopie en Libye*, dit-il, *des Lions admirables à voir. Ils ſont noirs, & ont une très belle criniere* (2). Il y a auſſi de ſemblables Lions dans les Indes, au rapport d'*Elien* L. XVII. c. 26. & en Syrie, ſelon *Pline* L. VIII. c. 17. C'en eſt un de cette eſpece, que Job ſemble avoir eu en vue. Parmi les noms ſynonymes des Lions, connus chez les Orientaux, je n'en trouve point qui ſe rapportent à notre mot Hébreu, à moins que par tranſpoſition de lettres on n'admette le *Selkæm* des Turcs, Plur. *Sülakym*, ou bien le nom de *Saki*, *Sayk*, (*Meninzki Lex.* p. 2660. 2752.) Mais le *Sæghal* des Arabes, & le *Chakal* ou *Schakal* des Perſes, par où ils indiquent le *Hylax* & la *Hyène*, approche davantage du *Schachal* des Hébreux: (Le même, p. 5868, & *Chardin*, *Voyage de Perſe* T. IV. p. 83.) Ce qui feroit croire que les deux Verſions de Zurich, qui traduiſent *Léopard*, s'accordent mieux avec le Texte. Les *Septante* portent Φωνὴν λεαίνης, *voix de Lionne.*

III. *Cephir*, ſignifie un *Lionceau*, qui diffère du *Gur Arjeh*, *Petit de Lion*, comme un Bouvillon d'un Veau. C'eſt ce qui paroît clairement par Ezech. XIX. 2. 3. *Qu'étoit-ce que de ta mere? une Lionne qui a gîté entre les Lions, qui a élevé ſes Petits parmi les Lionceaux? Elle a fait croitre un de ſes Petits* (מִגֻּרֶיהָ) *qui eſt devenu un Lionceau* (כְּפִיר) *qui a appris à déchirer la proye; il a dévoré les hommes.* Ou: *Pourquoi votre mere qui eſt une Lionne, s'eſt-elle repoſée parmi les Lions, & pourquoi a-t-elle nourri ſes Petits au milieu des Lionceaux? Elle a produit un de ſes Lionceaux, & il eſt devenu Lion, il s'eſt inſtruit à prendre la proye, & à dévorer les hommes.* *Horace* L. IV. Od. 4. fait la deſcription d'un Lionceau ſemblable (3). On doit remarquer que le nom de *Lion*, chez les Grecs & les Romains, ſe donne auſſi à d'autres Animaux, & même aux Inſectes. On trouve le *Lion marin*, parmi l'Eſpece des *Ecreviſſes de Mer*; le *Lion terreſtre*, parmi les *Lézards*; & le *Lion bigarré*, parmi les *Serpens*. Le *Cephir* en Hébreu a autant de ſignifications diverſes, que le *Lion* en Grec ou en Latin. Il eſt même pris ici pour le *Dragon*, par les *Septante* Interpretes. Car au-lieu de וְשִׁנֵּי כְפִירִים נִתָּעוּ *on arrache les dents des Lionceaux*, ils traduiſent, *& la joye des Dragons eſt éteinte*: je laiſſe à d'autres à juger s'ils ont raiſon. Cependant il eſt à propos d'obſerver auſſi, que de cent noms ſyonnymes, qui ſervent à déſigner le Lion chez les

(1) Σμερδαλέος δὲ πρόσωπα καὶ ἀυχένα, πᾶσι δὲ γυίοις
Ἦκα μέλαν κυάνοιο φέρει μεμορυγμένον ἄνθος.

(2) Ἐκ δέ ποτ' Αἰθιόπων Λιβύην ἠμείψατο γαῖαν,
Θαῦμα μέγ' εἰσιδέειν, μελανόχροος ἠυκομός τε.

(3) *Qualemve lætis caprea paſcuis
Intenta, fulvæ matris ab ubere
Jam lacte depulſum leonem
Dente novo peritura vidit.*

les Orientaux, il ne s'en trouve pas un qui approche du mot *Cephir*.

IV. Mais on trouve encore des veſtiges du mot *Lajiſch*. Un grand Lion eſt appellé par les Turcs, *Dehlas*, *Delhas* (*Meninzki Lex.* 2203.) & par les Arabes, *Aijs*, *Æijus*, *Æijas*, (3201. 3358. 3367.) *Lais*, (4127) *Læhaſet*, (4154) & *Dilhas*, *Dilhæs*, *Dülahis*, *Dilham*, (6064.) Ce mot, dont la ſignification eſt ſi étendue, n'eſt point entierement banni non plus de la Langue Arabe: *Leis*, plur. *Lüjus*, ſignifie un Lion, & une eſpece d'*Araignée* qui attrape les Mouches en ſautant deſſus; & *Leiſii üfrine* ſignifie auſſi un Lion, & un autre Animal ſemblable au *Caméléon*, qui attaque un Cavalier ſur le chemin. (Le même, 4217.) Les Interpretes entendent communément par le mot *Lajiſch*, un Lion décrépit, qui ne peut plus chaſſer, ni enlever ſa proye; & ils s'appuyent ſur notre Texte même, où il eſt dit que le Lion (dans la Verſion Latine de Zurich, *le Tigre*) *périt faute de proye*. *Bochart* au contraire (*Hieroz.* P. I. L. III. c. 1.) prouve par le Texte même, qu'il s'agit plutôt d'un Lion vigoureux, & des plus cruels. Eliphas, dit-il, parle immédiatement auparavant (v. 8. 9.) des hommes impérieux, avares, ambitieux, qui comme des Lions courent ſans ceſſe après la proye, font tout ce qu'ils peuvent pour ravir le bien du prochain, déchirent ſa réputation, & lui ôtent la vie; & il montre en même tems, comment Dieu, par ſa Juſtice & ſa Providence, dompte & châtie leur férocité, & reprime ſouvent tout à coup leurs entrepriſes furieuſes. *J'ai toujours vu que ceux qui labourent l'iniquité, & qui ſément l'outrage, les moiſſonnent. Ils périſſent par le ſouffle de* Dieu; *& ils ſont conſumés par le vent de ſes narines.* Ou: *Ne voyons-nous pas au contraire, que ceux qui travaillent tant à faire des injuſtices, qui ſément les maux & les recueillent, ſont renverſés tout d'un coup par le ſouffle de* Dieu, *& ſont emportés par le tourbillon de ſa colere?* Eliphas donc compare à ces ſortes d'hommes féroces, à qui l'on a donné communément l'épithete de Loups, de Lions, & de Tigres, la férocité avide de ces mêmes Animaux. On lit dans le divin Pſalmiſte, XXXIV. 11. *Les Lionceaux ont diſette & ont faim; mais ceux qui cherchent* l'Eternel *n'auront faute d'aucun bien.* Ou: *Les riches ont été réduits à la faim; mais pour ceux qui cherchent le* Seigneur, *aucun bien ne leur manquera.* Il eſt certain que ce qui eſt dit du Lion, que Dieu le perd du ſouffle de ſa colere, & qu'il le réduit à périr faute de proye, ne convient point à un Lion décrépit & ſans force. Les Loix de la Critique demandent un ſens qui convienne à la choſe même dont il s'agit, & qui réponde aux Perfections de Dieu. Le mot *Lajiſch* ſignifie donc un Lion dans ſa force, un Lion grand & féroce.

L'une & l'autre Verſion de Zurich mettent au lieu de Lion, un *Tigre*, de même que la Vulgate. Les *Septante* portent μυρμηκολέων, mot qui n'embaraſſe pas peu les Interpretes. Il ſignifie, à en juger par les mots dont il eſt composé, *un Lion de Fourmi*, auquel les Fourmis ſervent de proye & de nourriture. *Gregoire* (*in Jobum*) entend par-là un petit Animal, qui pourſuit les Fourmis, comme le Lion pourſuit ſa proye; & *Iſidore* (*Orig.* L. XII. c. 3.) ſouſcrit à ce ſentiment. Il y en a qui prétendent que cet Animal reſſemble au Lion par la partie de devant, & à la Fourmi par la partie de derriere; & que c'eſt une production du mêlange de pluſieurs Genres. *Euſtathe* (*in Hexaem.*) & *le faux Jerome* (*Epiſt. ad Præſidium de Cereo Paſchali*) croyent auſſi qu'il s'agit de ce Monſtre. D'autres au contraire nient qu'un tel Animal exiſte dans la Nature, & prétendent que c'eſt une expreſſion allégorique, qui marque le Démon, lequel eſt comparé au Lion & à la Fourmi: voy. *Euloge d'Alexandrie* (*in Novatianos* Lib. IV.) *S. Auguſtin* & *Bede* (*in Job.*), *Olympiodore* & *Theophylacte* (*in Lucam.*) *Buſtamantin* qui a écrit un *Hierozoïcon*, croit qu'il s'agit d'une eſpece d'*Eſcarbots*, dont parle *Pline* L. XXX. c. 5. *On appelle les Taurus, Eſcarbots terreſtres ſemblables à la Tique. Ils tirent leur nom de leurs petites cornes: d'autres les nomment Poux de terre.* Mr. *Poupart* (*dans les Mém. de l'Acad. des Sciences* 1704. p. 235.) donne une deſcription exacte de l'Inſecte nommé *Formica-Leo* (*Fourmi-Lion*), qui eſt le même nom que celui de μυρμηκολέων employé par les *Septante*. Il dit que cet Animal eſt de couleur griſe, ſemblable à peu près à l'Araignée; qu'il tend des pièges aux Fourmis, & qu'à cauſe du ſtratagème dont il uſe pour les prendre, il mérite plutôt le nom de *Fourmi-Renard*, que de *Fourmi-Lion*. Il ajoute, qu'il ſe tient ſous les vieilles murailles, où il eſt à l'abri de la pluye; qu'il creuſe un nid ou une petite foſſe, en forme de cone renverſé, ou de tremie; c'eſt à dire, que formant d'abord un trou rond, il continue de foüir ſous le ſable par un mouvement ſpiral, & qu'en travaillant il jette en-haut & derriere lui, le ſable qui lui couvre la tête. Que ce nid en forme de cone étant fait, le ſable qui tombe dans la foſſe lui annonce ſa proye; qu'alors il jette vîte du ſable en-haut, que la Fourmi ou quelque autre petit Animal s'en trouve couverte, tombe dans le trou, où elle eſt ſaiſie par le *Formica-Leo*, qui la ſuce, & jette enſuite ſa dépouille hors du nid. Cette Chaſſe eſt élégamment décrite dans ces Vers d'un Poëte Latin: (*Petavian. Biblioth.* n. 1344.

Eſt Formicoleon formicarum leo, qui ſe
Pulvere conſepelit, hicque latendo manet.
Formicæ dum prætereunt, pia farra trahentes,
Prodit ab inſidiis, has ſpoliando necat.

„ Le Formica-Leo, le Lion des Fourmis, ſe „ couvre de pouſſiere, & y demeure caché. „ Lorsque la Fourmi, chargée de grain, paſſe „ devant ſon trou, il ſort de ſon embuſcade, „ la dépouille, & la tue". Si l'on ſouhaite



IOB Cap IV v. 12-16.
Eliphas inſpiratus.

Buch Hiob Cap. IV. v. 12-16.
Der begeiſterte Eliphas.

C. D. F.

te quelque chofe de plus fur cette matiere, on peut confulter l'Ouvrage même de Mr. *Poupart*, dont les Obfervations font confirmées par l'exact Obfervateur d'Infectes *Vallifnieri* (*Nov. Offervaz.* p. 75.) J'ai fait graver dans cette Planche, Lettre A. un de ces Infectes.

Mais il ne paroît pas vraifemblable qu'*Eliphas*, ou les Interpretes même, ayent entendu par le mot *Lajifch*, cet Infecte qui attend tranquillement fa proye dans fon nid, & auquel on donne le nom de *Formica-Leo*; mais plutôt une certaine efpece de Lions. On trouve dans *Agatharchide*, c. 34. fur la fin, où il eft parlé des *Lions d'Arabie*, un paffage qui porte: *Or à l'égard de ces Lions qu'on nomme Myrmecoleon*, (ou *Fourmi-Lion*) *la plupart ne different en rien des Lions ordinaires, excepté que leurs parties génitales avancent par derriere, au rebours des autres.* *Strabon* L. XV. appelle fimplement *Fourmis*, μύρμηκας, ces Lions qui fe trouvent dans l'Arabie Troglodytique, qui font de couleur d'or, & pas fi velus que les Lions d'Arabie. C'eft de ces fortes de Lions, qu'on doit entendre ce que difent *Elien* (L. VII. c. 42. 47.) & *Herodote* (*Thalie* L. III. c. 102.) qu'*il y a des Fourmis plus petites que des Chiens, & plus grandes que des Renards.* *Pline* compare ces Fourmis aux Loups, & *Solin* à des Renards; comparaifons qui ne conviennent abfolument point aux Fourmis proprement dites, mais à des Quadrupedes qui portent le nom de Fourmis. Remarquons en paffant, que ces expreffions des Anciens ont donné lieu à la fable qu'on a débitée fur les Fourmis des Indes, qu'on dit être de la grandeur des Chiens; quoique les Ecrivains de l'Antiquité ayent entendu par le mot de *Fourmi*, un autre forte d'Animal, different de ces Infectes.

V. Refte un cinquieme nom Hébreu du Lion, favoir *Labi*, qui veut dire une Lionne qui allaite, comme il eft clair par le Paffage d'Ezechiel XIX. 2. ci-deffus allégué, & par notre Texte même. L'Ecriture fait fouvent mention de la Lionne, comme d'une bête très vaillante & très cruelle: Gen. XLIX. 9. Nomb. XXIII. 24. XXIV. 9. Deuter. XXXIII. 20. & Job XXXIX. 1. *Herodote* (L. III. c. 108.) l'appelle un Animal très courageux & très hardi. *Elien* (*Var.* L. XII. c. 39.) s'exprime de même. Pour ce qui regarde ce Lion, & les differens noms Arabes qui peuvent avoir du rapport à l'Hébreu *Labi*, on n'a qu'à voir notre Commentaire fur Gen. XLIX. 9. & celui de *Bochart* (à l'endroit cité, & P. II. L. VI. c. 4.) fur notre Texte.

Je laiffe à d'autres l'application myftique des Lions, aux Ennemis de DIEU & de fon Eglife. Conferez *Bochart* (*Hieroz.* P. I. L. III. c. 1. p. 711. c. 5. p. 775. II. L. VI. c. 4. p. 813.) & *Ludolf.* (*Comm. in Hift. Æthiop.* p. 193.)

PLANCHE DX.

Vifion d'Eliphas.

JOB, Chap. IV. verf. 12-16.

Pour moi, une parole m'a été adreffée en fecret, & mon oreille en a emporté quelque peu.	*Cependant, une parole m'a été dite en fecret, & à peine en ai-je entendu les foibles fons qui fe déroboient à mon oreille.*
Pendant les penfées diverfes des vifions de la nuit, quand un profond fommeil affoupit les hommes,	*Dans l'horreur d'une vifion de nuit, lorsque le fommeil affoupit davantage tous les fens des hommes,*
Une frayeur & un tremblement me faifit, qui étonna tous mes os.	*Je fus faifi de crainte & de tremblement, & la frayeur pénétra jufque dans mes os.*
Un Efprit paffa devant moi, qui me fit hériffer les cheveux.	*Un Efprit fe vint préfenter devant moi, & les cheveux m'en dresserent à la tête.*
Et il fe tint là, mais je ne connus point	*Je vis quelqu'un, dont je ne connoiffois point*

ſon viſage: une repréſentation étoit devant mes yeux; & j'entendis une voix baſſe, qui diſoit.

point le viſage: un Spectre parut devant mes yeux, & j'entendis une voix foible comme un petit ſouffle, qui me dit.

Eliphas parle dans notre Texte, comme ayant été inſpiré. Savoir s'il le fut en effet, ou s'il n'eut qu'une Viſion; ſi cette Inſpiration lui vint de Dieu, ou du Démon; c'eſt ce que je laiſſe à ceux qui ont le don d'examiner les Inſpirations, & qui s'en arrogent le droit. Cependant Eliphas confeſſe que *ſon oreille* n'en a *emporté* que *quelque peu*; c'eſt à dire, qu'il n'avoit entendu qu'un bruit ſourd, une voix obſcure, telle que celle des perſonnes qui parlent tout bas. Et cela, v. 13. *pendant les penſées diverſes des viſions de la nuit, quand un profond ſommeil aſſoupit les hommes.* Ou: *Dans l'horreur d'une viſion de nuit, lorsque le ſommeil aſſoupit davantage tous les ſens des hommes.* De-là il s'enſuit, pour tout dire en un mot, que c'étoit une Viſion nocturne, dans un ſonge d'un prémier & par conſéquent d'un profond ſommeil. A l'égard du *Sommeil*, on doit s'en former cette idée, ſelon le méchaniſme du corps: Que le fluide nerveux eſt retiré, pour ainſi dire, des organes des Sens extérieurs au Cerveau; ou qu'il ne coule point du Cerveau dans les parties extérieures, comme il arrive quand on veille: & que dans le même tems, les organes vitaux jouïſſent toujours du même cours des eſprits, d'un cours conſtant, non interrompu, & même plus animé, comme étant abſolument néceſſaire à la conſervation de la vie. On peut, ſi on veut, comparer un Homme qui veille, à un Moulin, ou à tout autre Automate, dont toutes les parties, les meules, les poids, les roues, & les leviers, ſont dans un mouvement perpétuel; & un Homme endormi, à cette même Machine, quand elle eſt dans le repos. Cependant, lorsque notre Machine eſt en repos, les eſprits, comme on les appelle, vont & viennent dans le Cerveau, & l'Ame penſe conformément à leurs mouvemens: tantôt un objet lui eſt repréſenté, tantôt un autre; & il ſemble que l'on voye, que l'on entende, & que l'on touche telle ou telle choſe. Tout ceci dépend de l'union de l'Ame avec le Corps, & des loix & des effets de cette Union (1).

Verſ. 14. *Une frayeur & un tremblement me ſaiſit, qui étonna tous mes os.* Ou: *Je fus ſaiſi de crainte & de tremblement, & la frayeur pénétra juſque dans mes os.* Ce qu'on appelle les *Affections de l'Ame*, ſont un effet du dérangement de l'équilibre entre l'Ame & le Corps, entre le mouvement du fluide nerveux & du ſang, du ſyſtème nerveux & du Cœur. Des flots écumeux s'élevent dans cet Océan du Corps ou de l'Ame. Et dans la *Terreur* en particulier, ou dans la repréſentation effrayante de quelque objet, le fluide nerveux emporte la balance, la peau ſe retire comme pour ſe dérober au mal, la circulation du ſang ſe fait difficilement par les extrémités, le Cœur trouve plus de réſiſtance à pouſſer le ſang, & on ſe ſent oppreſſé comme ſi l'on étoit chargé d'un poids. Tant que dure cette eſpece de contraction convulſive des parties éloignées, la chaleur les abandonne, comme étant un effet de la libre circulation du ſang, & de l'attrition. Le mouvement des muſcles & des fibres ſe dérange dans tout le corps, & toute la Machine tremble, ſur-tout les *os* (2). Cette frayeur fut l'avant-coureur de la Viſion qu'eut Eliphas, & qui ſuivit d'abord après. Ainſi *l'eſprit manqua* à Daniel *dans ſon corps, & les viſions de ſa tête le troublerent.* Ou: *Mon eſprit fut ſaiſi d'étonnement. Moi Daniel je fus épouvanté de ces choſes; & ces viſions qui m'étoient repréſentées, me jetterent dans le trouble*, Dan. VII. 15. Mais la circonſtance du tems ne laiſſa peut-être pas de contribuer à la frayeur d'Eliphas. Il étoit nuit, & c'eſt alors que d'ordinaire les moindres choſes nous effrayent, parce que les objets ne nous diſtrayent pas comme quand il fait jour. L'Ame eſt, pour ainſi dire, concentrée en elle-même, & la plus petite Colline lui paroît une grande Montagne. De même qu'un bruit, fût-il mal fondé, trouble une Armée qui dort en ſureté, & ſans ſentinelles; de même la moindre impreſſion trouble l'Ame, ſi le Corps eſt endormi.

Verſ. 15. *Un Eſprit paſſa devant moi, qui me fit hériſſer les cheveux.* Ou: *Un Eſprit ſe vint préſenter devant moi, & les cheveux m'en dreſſerent à la tête.* Quel fut cet Eſprit, bon ou mauvais, c'eſt à d'autres à en juger: mais il eſt de mon reſſort d'expliquer d'où vient que les cheveux ſe dreſſent d'horreur, comme il arriva à Eliphas. *Symmaque* appelle ceci ὀρθοτριχεῖν, & les Latins *horripilatio*. *Le diſcours de celui qui jure ſouvent, fera dreſſer les cheveux à la tête*, (ὀρθώσει τρίχας) Eccleſ. XXVII. 14. Si l'on reçoit le Syſtème que j'ai expoſé ſur les Affections de l'Ame, & que je confeſſe avoir appris du ſavant *Verdries*, il ne ſera pas difficile d'aſſigner la cauſe de ce ſymptome. La peau ſe retire violemment, & ſe ride, pour ainſi dire, par le cours impétueux du fluide nerveux: de cette maniere les cheveux ſe dreſſent, comme les piquans du Hériſſon; d'où vient l'expreſſion Françoiſe, *hériſſer*. Voyez *De Mey* (*Phyſ. Sacr.* p. 291.) *Bochart* (*Hieroz.* P. II. L. IV. c. 2. p. 454.)

(1) *Tempus erat, quo prima quies mortalibus ægris*
Incipit, & dona Divum gratiſſima ſerpit.
In ſomnis ecce ante oculos mœſtiſſimus Hector
Viſus adeſſe mihi. Virgil. Æn. II.

(2) ——— *Geliduſque per ima cucurrit*
Oſſa tremor.
Virgil.



IOB. Cap. IV. v. 19.
Tinea miseriæ Symbolum.

Buch Hiob Cap. IV. v. 19.
Die Schabe ein Bilde menschlichen Elendes.

G. D. Heumann sculp.

PLANCHE DXI.

La Tigne, Symbole de la Miſere.

JOB, Chap. IV. verſ. 19.

Combien plus en ceux qui demeurent dans des maiſons d'argile, dont le fondement eſt dans la poudre, & qui ſont conſumés à la rencontre d'un vermiſſeau.

Comment donc ceux qui habitent en des maiſons de boue, qui n'ont qu'un fondement de terre, ne ſeront-ils pas beaucoup plutôt conſumés, & comme rongés par les (1) *vers.*

(1) Pluſieurs Verſions mettent *la Tigne.*

L'Expreſſion qu'Eliphas employe pour marquer la miſere des Mortels, eſt très énergique. *Ils habitent*, dit-il, *dans des maiſons de boue*; en Hébreu *Batthe chomer*; ſelon les *Septante*, οἰκίας πηλίνας. C'eſt cette *Loge terreſtre* dont il eſt parlé 2 Cor. V. 1. Le mot Hébreu *Chomer* ſignifie Boue, Argile, Limon; en un mot, une terre des plus mauvaiſes, & qui ſe diſſout facilement dans l'eau. C'eſt dans ce ſens, d'une boue diſſoute dans l'eau, que le mot *Chomer* ſemble être employé Habac. III. 15. *Tu marcheras avec tes chevaux dans la mer, par la fange* (Chomer) *des groſſes eaux.* Ou: *Vous avez fait un chemin à vos chevaux au travers de la mer, au travers de la fange des grandes eaux.* Et Iſaïe LXIV. 8. *Nous ſommes l'argile* (Chomer), *& tu ès celui qui nous a formés.* Notre *fondement*, ſelon notre Texte, *eſt dans la poudre*, en Hébreu *Beaphar*; ce que les *Septante* rendent encore par le mot πηλὸς, *Boue*: καὶ αὐτοὶ ἐκ τοῦ αὐτοῦ πηλοῦ ἐσμεν. En effet, l'admirable ſtructure de notre Machine eſt ſi foible & ſi délicate, ſi facile à ébranler & ſi aiſée à diſſoudre, qu'il n'eſt pas beſoin pour cela d'aucun appareil de guerre, de Béliers, de Baliſtes, de Canons, ni d'une nombreuſe Armée d'ennemis. Elle ſe diſſout d'elle-même, elle ſe détruit par la vieilleſſe; & une légere alteration d'air, un ſouffle de vent, une affection violente, & mille autres dérangemens dont les cauſes paroiſſent les plus légeres, la font crouler. Eliphas raiſonne ici par analogie; il compare la ſtructure du Corps humain, cette maiſon de boue, faite d'une vile matiere, aiſée à diſſoudre, à ces Eſprits angéliques & purs, qui ne ſouffrent aucune altération; il compare même les maiſons de boue que les Mortels habitent, aux demeures céleſtes des Anges. Si ces Habitans du Ciel ſubiſſent la ſévérité du Jugement divin, que devons-nous attendre, nous chétifs Habitans de la Terre, qui ſommes formés d'argile? Ce ſont-là les pieds d'argile de la Statue d'or. Oh que le fondement de la vie, de la gloire, & des grandeurs humaines, eſt foible! puiſque nous ſommes enfin *conſumés à la rencontre d'un Vermiſſeau* (ou *d'une Tigne.*) Le mot Hébreu *Aſch* ſe trouve ſouvent employé pour marquer la *Tigne*: Job XIII. 28. XXVII. 18. Pſ. XXXIX. 12. L. 9. Iſaïe LI. 8. & Oſ. V. 12. Les Chaldéens ſe ſervent du mot *Aſcha.* Aujourd'hui encore chez les Arabes, *Uſſet*, Plur. *Uſs*, *Uſes*, diminutif d'*Uſeïſet*, ſignifie la *Tigne* qui mange la Laine, & la *Mite* qui ronge les Livres: (*Meninzki Lex.* 3215.) *Bochart* (*Hieroz.* P. II. L. IV. c. 25.) lit *Atthſa*, *Otthſa.* Les Grecs diſent σὴς, mot qui deſcend ſans doute de l'Hébreu *Sas*, qu'on trouve dans Iſaïe LI. 8. *Aquila* dans le paſſage d'Iſaïe L. 9. traduit par ἡ βρῶσις. Et dans celui de Matth. VI. 19. σὴς καὶ βρῶσις ſont preſque ſynonymes, comme *Blatta* & *Tinea* chez les Poëtes Latins. On lit dans *Horace* L. II. Sat. 3.

- - - - Cui ſtragula veſtis,
Blattarum ac tinearum epulæ, putreſcat in arca.

Et dans *Martial*, L. VI. Epigr. 60.

Quam multi tineas paſcunt blattaſque diſerti.

C'eſt le propre de la *Tigne*, de conſumer la Laine, & les habits qui en ſont faits. La Laine eſt ſa demeure, & peut-être même ſa mere, ſi cette Génération équivoque, reconnue par les Anciens, eſt vraye. *Ariſtote* (*Hiſt.* L. V. c. 32.)

32.) rapporte que certains Animaux s'engendrent *dans les laines, & dans tout ce qui eſt de laine; les Tignes, par exemple, s'y multiplient abondamment, lorsque les laines ſont remplies de pouſſiere.* *Pline* L. XI. c. 35. dit que *la pouſſiere dans les laines & les habits, engendre des Tignes.* L'Ecriture employe ſouvent l'image de la deſtruction cauſée par le rongement de ces ſortes d'Inſectes; lorsqu'elle nous apprend que par les jugemens ſecrets de Dieu, les Méchans languiſſent & ſont conſumés, comme la Tigne conſume les vêtemens les plus prétieux, en les rongeant ſans qu'on s'en apperçoive. Job XIII. 28. *Et cet homme s'en va par pieces, comme du bois vermoulu, & comme une robe que la Tigne a rongée.* Ou: *Moi qui dans un moment ne ſerai que pourriture, & qui deviendrai comme un vêtement mangé des vers.* Iſaïe L. 9. *Eux tous ſeront uſés comme un vêtement; la Tigne les rongera.* Iſaïe LI. 8. *Car la Tigne* (Hébr. *Aſch*) *les rongera comme un vêtement, & la Gerce* (Hébr. *Sas*) *les dévorera comme la laine.* Le ſens du Pſeaume XXIX. 2. revient à celui de notre Texte: *Auſſi-tôt que tu châties quelqu'un, le reprenant de ſon iniquité, tu conſumes ſon excellence comme la Tigne.* Ou: *Vous avez puni l'homme à cauſe de ſon iniquité, & vous avez deſſéché ſon ame comme l'Araignée.* La *Tigne*, dont le Lecteur me demandera ſans doute une deſcription & une repréſentation, eſt un petit Animal volatile, dont les ailes ſont blanches, tachetées de noir. Ces ailes, vues au Microſcope, ſont très artiſtement tiſſues de plumes blanches & noires; & ſont aſſez longues, eu égard à la petiteſſe de l'Animal. Les Tignes pondent pluſieurs œufs, d'où nait un petit Animal que l'on nomme *le Loup* (*der Wolff*), & qui ronge le Blé dans les greniers. Les Figures que je donne ſont tirées de *Leeuwenhoek* (*Experim. & Contemplat.* p. 263.)

La 1. Figure repréſente la Tigne même, A. A.

La 2. Figure repréſente l'envelope ou la membrane qui renferme les Vers jusqu'à ce qu'ils ſe changent en Tignes; ainſi qu'on peut le voir ſans Microſcope.

Fig. 3. La partie poſtérieure de la Tigne, qu'elle étend depuis A. jusqu'en B. lorsqu'elle va pondre. De cette partie elle étend en dehors la partie du corps B. C. D; & hors de celle-ci elle étend l'autre C. D. E. qui eſt couverte de poil à l'extrémité.

Fig. 4. Le même corps extrèmement étendu, & par où l'œuf en paſſant s'allonge, & prend une forme commode pour s'inſinuer dans le grain.

Fig. 5. Le Ver ſortant de l'œuf, vu par le Microſcope.

Fig. 6. Un œuf caſſé.

Fig. 7. Trois des plus grandes plumes, qui couvrent les ailes.

Fig. 8. Autres plumes plus petites.

Fig. 9. Autres plumes plus longues, & qui couvrent le bord des ailes.

JOB, Chap. V. verſ. 2.

Certainement, la colere tue le fou, & le dépit fait mourir le ſimple.

Certes, la colere fait mourir l'inſenſé, & l'envie tue les petits eſprits.

On voit ici deux Affections de l'Ame, la *Colere* & l'*Envie*; l'une une fureur courte, l'autre une fureur de durée; mais toutes deux très pernicieuſes, & qui font horreur. La *Colere* eſt d'autant plus à redouter, qu'elle eſt fille du Deſir & de la Douleur. Selon l'hypotheſe cideſſus expoſée, tantôt le fluide nerveux domine, & le ſang étant repouſſé des extrémités du corps vers le Cœur, cauſe une pâleur ſur le viſage; tantôt c'eſt le Cœur qui a le deſſus, & qui chaſſant avec une violence extrème le ſang jusques dans les petits tuyaux les plus reculés du corps, produit ſur le viſage une rougeur enflâmée. Ainſi le corps, & toutes ſes parties tant fluides que ſolides, ſe trouve comme balancé par deux poids égaux, & ſouffre des aſſauts violens. Auſſi, celui qui s'abandonne à la Colere, a le viſage terrible & l'aſpect funeſte, ſes yeux & ſa bouche ne reſpirent que menaces; mais bien-tôt un air lugubre & qui excite la pitié, ſuccede à cette fureur. On voit par-là, pourquoi & comment, tantôt les vaiſſeaux qui charrient le ſang, ſe gonflent, la peau devient rouge, les yeux étincellent, le corps s'échauffe; & puis tout à coup les levres tremblent & pâliſſent, les dents craquetent, & les cheveux ſe hériſſent. On voit encore, pourquoi l'Inſenſé dans ſa colere a tantôt la reſpiration forte, précipitée, tantôt foible, lente: pourquoi la douleur le fait battre des mains, frapper des pieds, & vomir des menaces. On voit enfin pourquoi, les digues étant rompues, la bile ſe répand, & le pouls devient ſi violent, que le ſang ſort par la bouche, les narines, les oreilles, (& dans les Femmes par la matrice;) que l'ame même ſe ſépare du corps; & qu'en un mot, *la colere tue le fou*, ſelon l'énergique expreſſion d'Eliphas. Le *Fou*, eſt appellé dans l'Original *Evil*: ce mot marque proprement un Homme qui agit ſans raiſon, ſans conſeil, ou ſans prudence; & qui, comme un Navire ſans Pilote, eſt emporté par ſes paſſions, & obeït ſans réſiſtance à leur moindre choc. Un Homme de cette trempe eſt fou à plus d'un égard: La Raiſon chez lui n'eſt pas la maitreſſe, mais elle eſt l'eſclave de ſes Affections furieuſes; il eſt fou non-ſeulement

ment parce qu'il ſe rend lui-même mépriſable, & foule aux pieds la dignité de ſon Etre, mais parce qu'il ſe donne la mort en s'abandonnant à des mouvemens violens.

L'*Envieux* ſe trouve ici dans le même Catalogue des *Fous*. Le mot Hébreu *Poteh* ſignifie *infatué*, *ſéduit*, *errant*. Errant, parce que c'eſt un Fou, qui ſe rend eſclave d'une maligne Envie. Ici le cours des eſprits animaux dans les extrémités du corps tient le deſſus, la circulation du ſang eſt interrompue, le cœur eſt accablé; les os, la moelle, & les jointures ſe conſument & dépériſſent. Celui-là en effet eſt bien fou, qui s'abandonne à un genre de folie dont il devient la victime: plus ennemi de ſoi-même, que du prochain à qui il porte envie. L'Envie eſt un tourment plus grand, que tous ceux qu'ont inventés les Tyrans de Sicile. Sans parler de l'énormité du péché, par où ces inſenſés qui s'abandonnent à la Colere, & qui ſe laiſſent ronger par l'Envie, allument le courroux de DIEU: ce qui n'eſt point de mon ſujet.

JOB, Chap. V. verſ. 9.

Qui fait des choſes ſi grandes qu'on ne les peut ſonder, & qui fait tant de choſes merveilleuſes qu'on ne les peut compter.

Qui fait des choſes grandes & impénétrables, des choſes miraculeuſes & qui ſont ſans nombre.

LE même témoignage eſt rendu à DIEU, Jérémie X. 6. *Il n'y a point de ſemblable à toi, ô* ETERNEL. *Tu ès grand, & ton nom eſt grand en force.* Ou: SEIGNEUR, *il n'y a point de* DIEU *qui vous ſoit ſemblable. Vous êtes grand, & votre nom eſt grand en vertu & en puiſſance.* Pſeaume CXXXV. 5. *Certainement, je connois que* l'ETERNEL *eſt grand, & que notre* SEIGNEUR *eſt au-deſſus de tous les Dieux.* Ou: *Car j'ai reconnu que le* SEIGNEUR *eſt grand, & que notre* DIEU *eſt élevé au-deſſus de tous les Dieux.* Il eſt dit encore ailleurs: *Lui ſeul fait des miracles.* Grande, infiniment grande eſt ſa Puiſſance; grande eſt ſa Sageſſe; grande & éternelle ſa Bonté; toutes les Perfections de DIEU ſont grandes & immenſes. On trouve des démonſtrations de la Grandeur de DIEU, non-ſeulement dans les plus grands Corps qui compoſent le Monde, dans l'Univers dont l'étendue eſt, ſinon infinie, du moins indéfinie; mais dans les corpuſcules les plus petits, les Atomes: non-ſeulement dans la Baleine & dans les Eléphans, mais dans les Animaux qui ne ſont qu'un point, dont 1000. 000, 000. ne ſurpaſſent pas la grandeur d'une petite Araignée, ſi l'on en croit les obſervations faites au Microſcope par *Leeuwenhoek* (*Arcan. Nat. detect.* p. 26.): non pas ſeulement enfin, dans les Cedres du Liban, mais dans la moindre petite parcelle de Mouſſe. DIEU infiniment bon, infiniment grand, fait, entant que Créateur & Conſervateur, *des choſes merveilleuſes*, des Miracles, non-ſeulement, lorsque le feu tombe du Ciel par ſon commandement, ou lorsqu'il ôte à la flâme ſa vertu brulante & conſumante; mais toutes les fois qu'en quelque lieu que ce ſoit, la moindre pouſſiere ſe remue. On voit des Miracles dans les Ouvrages qui ſurpaſſent les Loix de la Nature, & dans ceux qui ſuivent les Loix que DIEU lui a preſcrites. Toujours Miracles, par-tout Miracles. Car dans un ſens, la multiplication de quelque Semence que ce ſoit, n'eſt pas moins un Miracle que celle des cinq Pains. DIEU, admirable en ſes œuvres, *fait tant de choſes merveilleuſes, qu'on ne peut les compter*, ſoit dans la Nature, ou au-deſſus de la Nature; dans la Grace & la Redemption des Hommes, & dans leur Condamnation; dans la Vie, & dans la Mort.

JOB, Chap. V. verſ. 10.

Qui répand la pluye ſur la face de la terre, & qui envoye les eaux ſur les campagnes.

Qui répand la pluye ſur la face de la terre, & qui arroſe d'eaux tout l'Univers.

QUand on conſidere avec attention, de quelle maniere les vapeurs s'élevent, comment les petites bouteilles d'eau nagent dans l'air, où par un choc mutuel elles ſe changent en Pluye: Quand on réfléchit ſur la diſpenſation règlée de cette Pluye par tous les lieux de la Terre, depuis l'Equateur juſqu'aux Poles; ſur la juſteſſe de cette diſpenſation, conforme au beſoin de chaque choſe; & ſur l'extrème néceſſité dont elle eſt aux Plantes, aux Animaux & aux Hommes: Quand enfin on meſure tout cela à la règle & aux loix de la Philoſophie-Naturelle moderne; auſſi-

auffi-tôt brille avec éclat cette Vérité, que c'eft DIEU, & non pas la Nature ni le Hazard, ce DIEU qui mérite feul les titres d'admirable, de grand, & de puiffant, *qui répand la pluye fur la face de la terre, & qui envoye les eaux fur les campagnes:* Cette Pluye, qui n'eft pas feulement néceffaire aux Terres enfemencées, aux Prairies & aux Pâturages, mais auffi aux Deferts, aux Villes, Bourgs, & Villages, pour rafraichir les Habitans, & pour remplir leurs Citernes. Les Hollandois fur-tout, qui pour les ufages de la Cuifine n'ont gueres que de l'eau de pluye, fentent & reconnoiffent en cela la bonté de DIEU: de même que les Peuples Orientaux, qui habitent des climats brulans, tel qu'étoit celui de Job. Ce pieux Philofophe avoue lui-même, XXVIII. 26. que DIEU *prefcrit une loi à la pluye, & qu'il marque le chemin à l'éclair des tonnerres.* Ou: que DIEU *prefcrit une loi aux pluyes, & qu'il marque un chemin aux foudres & aux tempêtes.* Et le Pfalmifte, Pf. LXV. 10. 11. *Tu vifites la terre, & après que tu l'as rendue alterée, tu l'enrichis amplement. Le ruiffeau de* DIEU *eft plein d'eau; tu apprêtes leurs bleds; après que tu l'as ainfi préparée. Tu arrofes fes fillons, & tu applanis fes rayons; tu l'amollis par la pluye menue, & tu bénis fon germe.* Ou: *Vous avez vifité la terre, & vous l'avez comme enivrée de vos pluyes; vous l'avez comblée de toutes fortes de richeffes. Le fleuve de* DIEU *a été rempli d'eaux, & vous avez par-là préparé dequoi nourrir les habitans de la Terre; car c'eft ainfi que vous préparez la terre pour leur nourriture. Enivrez d'eau fes fillons; multipliez fes productions; & elle femblera fe réjouïr de l'abondance de fes rofées par les fruits qu'elle produira.* Pf. CXLVII. 8. *Qui couvre de nuées les Cieux, qui apprête la pluye pour la terre, qui fait produire le foin aux montagnes.* Enfin l'Apôtre des Gentils, Act. XIV. 17. *Et néanmoins il n'a point ceffé de rendre toujours témoignage de ce qu'il eft, en faifant du bien aux hommes, en difpenfant les pluyes du Ciel, & les faifons favorables pour les fruits.* Je paffe fous filence d'autres Paffages paralleles. Cette difpenfation fage des eaux de Pluye fait, entre autres, que *ceux qui font abaiffés font élevés, & que ceux qui font en deuil font fauvés dans une haute retraite.* Ou: que *ceux qui étoient abaiffés font élevés, & que ceux qui étoient dans les larmes font confolés & guéris.* C'eft la conféquence que tire Eliphas, V. 11. & c'eft dans le même fens, tant litteral que myftique, qu'on doit entendre ce Paffage de Joël II. 23. *Et vous enfans de Sion, égayez-vous & réjouïffez-vous en* L'ETERNEL *votre* DIEU, *car - - il a fait couler fur vous la pluye de la premiere & de l'arriere faifon au prémier mois.* Ou: *Et vous enfans de Sion, foyez dans des tranfports d'allegreffe, réjouïffez-vous au* SEIGNEUR *notre* DIEU, *parce qu'il - - - répandra fur vous comme autrefois les pluyes de l'Automne & du Printems.*

JOB, Chap. VI. verf. 4.

Car les fleches du Tout-puiffant font dans moi; mon efprit en fuce le venin. Les frayeurs de DIEU fe dreffent en bataille contre moi.

Car je fens que le SEIGNEUR m'a mis en butte à fes fleches. L'indignation qu'il répand fur moi épuife mes efprits, & les terreurs qu'il me donne m'affiegent de tous cotés.

Le pieux Job eft ici dans une extrème affliction, de corps & d'efprit. Il peut avec grande juftice appeller fes playes, fes ulceres, fes vers rongeans, l'acrimonie de fon fang, ces particules acres qui le rongent & le déchirent, il peut bien, dis-je, les appeller les *fleches du Tout-puiffant*, puifqu'elles piquent comme des fleches qu'on enfonceroit dans la chair: mais ce font des fleches du SEIGNEUR, car elles font lancées par la main de fa Providence & de fa Sainteté. Job fe plaint, que *fon efprit en fuce le venin.* Cette métaphore élégante, prife des fleches & des playes empoifonnées, marque des douleurs brulantes, une ardeur femblable à celle du feu répandue par tout le corps, infupportable, & qui enfin le confume entierement, & lui donne la mort(1). Les *Septante* ajoutent à notre Texte, ὅταν ἄρξωμαι λαλεῖν, κεντοῦσί με: *Elles*

me

(1) Voici quelques defcriptions de cette ardeur brulante, tirées des anciens Poëtes. *Sophocle (in Trachiniis):*

—— Πνεύμονάς τ' ἀρτηρίας
Ροφεῖ ξυνοικῶν. Ἐκ δὲ χλωρὸν αἷμά με
Πέπωκεν ἤδη.

Seneque (in Hercule Oetæo):

—— —— Sanguinis quondam capax
Tumidi jecur pulmonis arentes fibras
Diftendit: ardet felle ficcato jecur:
Totumque lentus fanguinem avexit vapor.

Et ailleurs:

Exedit artus penitus & totus malum

Haufit



IOB. Cap. VI. v. 5.
Onager.

Buch Hiob Cap. VI. v. 5
Wald - Esel.

P. G. Harder sculps.

me piquent, me percent, me pénètrent, toutes les fois que j'ouvre la bouche pour parler: parce que le moindre mouvement qu'il ſe donnoit, augmentoit ſa douleur. Job enfin appelle avec emphaſe les maladies de ſon eſprit, les *terreurs de* Dieu, qui troublent l'Ame & l'accablent preſque, en lui préſentant des idées affligeantes qui ſe ſuccedent ſans ceſſe. C'eſt de quoi je parle ailleurs plus amplement.

Hauſit medullas, oſſibus vacuis ſedet.

Voici comme il exprime les plaintes qu'arrache cette douleur univerſelle, Act. 3.

—— Hic cœlum horrido
Clamore complet, qualis impreſſa fugax
Taurus bipenne, vulnus & telum ferens,

Delubra vaſto trepida mugitu replet.

Et dans *Ovide* (*Met.* 9.) en parlant d'*Hercule*:

—— Perque altam ſaucius Oeten
Haud aliter graditur, quam ſi venabula Taurus
Corpore fixa ferat.

PLANCHE DXII.

L'Ane ſauvage.

JOB, Chap. VI. verſ. 5.

L'Ane ſauvage brait-il auprès de l'herbe? & le Bœuf mugit-il auprès de ſon fourage?

L'Ane ſauvage crie-t-il lorsqu'il a de l'herbe? ou le Bœuf mugit-il lorsqu'il eſt devant une auge pleine de fourage?

Nous devons conſiderer les Animaux dont il eſt parlé dans ce Texte, leur nourriture, leur voix, & l'application morale qu'on en doit faire. L'Ane ſauvage eſt appellé dans l'Original *Pere*, ou *Fere*; & aujourd'hui encore *Fera*, *Feere*, Plur. *Fira* & *Efra*, de même que *Ferw*, par les Arabes: (*Meninzki Lex.* 3480.) *Ariſtote* (*Hiſt.* L. VI. c. 36.) fait auſſi mention de cet Animal, qui eſt tout à fait ſemblable à l'Ane domeſtique, ſi l'on en croit *Luitprand* Evêque de Cremone, qui fut envoyé en Ambaſſade en 968, à l'Empereur *Nicephore Phocas. Il eſt*, dit-il, *de la même couleur, il a la même forme, les mêmes oreilles, & la même voix quand il commence à braire; ſa grandeur eſt toute ſemblable, de même que ſa légereté, & il eſt également ſenſible au mords.* Mais il y en a d'autres, qui les font differer en pluſieurs choſes. 1°. On dit qu'il ſurpaſſe l'Ane domeſtique en vîteſſe, τὴν ταχύτητα διαφέρων, (*Ariſtot.* loc. cit.) & même les Chevaux, ſelon *Xenophon* (*Cyr. min.* L. I.) Qu'il a *les jambes fortes, qu'il eſt très leger à la courſe, allant comme le tourbillon, & ayant les cornes des pieds fortes & robuſtes:* ἐύσφυρος, κραιπνὸς, ἀελλοπόδης, κρατερώνυχος, ὀξύτατος θεῖν, ſelon *Oppien* (*Cyneget.* L. III. v. 182.) Enfin *Elien* (L. XIV. c. 10.) affirme par ſerment, que les Anes ſauvages de Mauritanie vont comme le vent & les oiſeaux; mais qu'ils ſe laſſent bientôt, & qu'alors ils ſont ſi doux, qu'on peut facilement les lier & les emmener. On fait même dériver l'Hébreu *Pere* du mot de *Courſe*. 2°. On dit qu'ils ſont plus beaux & plus grands: *Martial* (L. XIII. Epigr. 100.) donne l'épithete de *beau* à l'Ane ſauvage:

Pulcher adeſt Onager. - - -

Et *Oppien:*

- - - - - - - - αἰπὺν ὄναγρόν,
Ὅς τε πέλει φαιδρὸς δέμας, ἄρκιος, εὐρὺς ἰδέσθαι,
Ἀργύρεος χροιήν.

- - - - - - *L'Ane ſauvage eſt beau & grand, vigoureux & de bonne mine, & a le poil argentin.* Et plus bas:

Ταινίη δὲ μέλαινα μέσην ῥάχιν ἀμφιβέβηκε,
Χιονέης ἑκάτερθε περισχομένη στεφάνῃσι.

Il a une bande noire au milieu de l'épine du dos, & à chaque côté ſont des couronnes blanches comme la neige. Selon *Philoſtorge* (L. III. c. II.) ſa peau eſt magnifiquement marquée de taches blanches & noires, & de bandes qui vont depuis le dos juſqu'au ventre. Quelquefois auſſi, il eſt de la même couleur que l'Ane commun.

Il eſt dit que l'Ane ſauvage ſe nourrit d'*Herbe*, (en Hébr. *Deſche*), mot auquel le *Wadſon*, *Wedaſon* des Arabes a du rapport, ſelon *Hiller.* (*Hierophyt.* P. II. p. 4.) & peut-être encore plus l'*Æſis* des Turcs, (*Meninzki Lex.* 3267.) Le fourage du Bœuf eſt exprimé par le mot *Belil.* Ainſi dans Iſaïe XXX. 24. *Et les Bœufs & les Anons qui labourent la terre mangeront le pur fourage* (Belil) *de ce qui aura été vanné avec la pêle & le van.* Ou: *Vos Taureaux & vos Anons qui labourent la terre, mangeront toutes ſortes de grains mêlés enſemble, comme ils auront été vannés dans l'aire:* où les Interpretes entendent par *Belil*, du fourage mêlé, du fourage de foin & de froment, ou d'orge & d'avoine, mêlés enſemble.

A l'égard du *braire* de l'un, & du *mugiſſement* de l'autre, remarquons en paſſant, que la Faim contraint les Animaux deſtitués de Raiſon, à ſe plaindre & à pouſſer des cris, pour marquer le beſoin qu'ils ont de manger. Telle a été à cet égard la volonté du Créateur, que ces Automates vivans, lorſqu'ils ſont preſſés de la Faim, la marquent par des ſignes, & adreſſent leurs cris à celui de qui ils attendent & reçoivent la nourriture. Joël I. 20. *Auſſi chacune des bêtes des champs a bramé, (a regardé,* ou *regardera en-haut) après toi, parce que les cours des eaux ſont taris, & que le feu a conſumé les cabanes du deſert.* Ou: *Les bêtes mêmes des champs lèvent la tête vers vous, comme la terre alterée qui demande de la pluye; parce que les ſources des eaux ont été ſechées, & que le feu a dévoré ce qu'il y avoit de plus agréable dans les prairies.*

Tout de même, l'Homme qui tombe dans la calamité, & qui ſe voit ſans ſecours & ſans conſolation, pouſſe au Ciel ſa triſte plainte; & c'eſt l'argument dont Job ſe ſert pour répondre à Eliphas, lui faiſant ſentir en même tems par un modeſte reproche, qu'il n'entre point dans ſes peines, & qu'il eſt facile à celui qui ne ſouffre point, de conſoler un affligé. Pour bien juger de l'état des autres, il faut être dans le même cas.

> Ἐλαφρὸν, ὅςις πημάτων ἔξω πόδα
> Ἔχει, διδάσκειν νυθετεῖν τε τὺς κακῶς
> Πράσσοντας. Æſchyl.

Il eſt aiſé de conſeiller & de reprendre un miſerable, quand on eſt ſoi-même à ſon aiſe. Et ſuivant la maxime de l'Apôtre, Hebr. V. 1. 2. le Souverain-Pontife devoit être Homme, pour pouvoir *être touché d'une juſte compaſſion pour ceux qui péchent par ignorance & par erreur, comme étant lui-même environné de foibleſſe.* Voy. *Bochart* (*Hieroz.* P. I. L. III. c. 16. p. 867. L. II. c. 31. p. 300. c. 41. p. 407.)

JOB, Chap. VI. verſ. 6.

Mange-t-on ſans ſel, ce qui eſt fade? Y a-t-il de la ſaveur dans le blanc d'un œuf.

Peut-on manger d'une viande fade, qui n'eſt point aſſaiſonnée avec le ſel? Ou quelqu'un peut-il goûter ce qui fait mourir celui qui en goûte?

LA Providence de DIEU ſe manifeſte hautement, dans la conſervation de tous les Etres en général, & de chaque corps de l'Univers en particulier, ſoit animé ou inanimé. Elle ſe manifeſte ſur-tout dans les moyens qui ſervent aux Hommes pour la conſervation de leurs corps: dans leur appétit pour le boire & pour le manger, qui eſt toujours proportionné à la néceſſité & à l'uſage. Les Bêtes brutes jouïſſent de ce bienfait dans un degré plus éminent & plus parfait, en ce qu'elles ne deſirent que ce qui leur eſt bon, & qu'elles ont en averſion ce qui peut leur nuire: mais l'Homme en jouït auſſi, quoique dans un moindre degré; l'Homme, dis-je, dont le corps devoit être compoſé de particules de tout genre, ſalées, terreuſes, aqueuſes, ſulphureuſes, huileuſes. Rien n'excite plus ſon appétit, que le Sel; les alimens ſans Sel déplaiſent preſque tous, d'autant plus qu'ils ne fourniſſent point de nourriture ſolide, qu'ils cauſent des obſtructions, & empêchent les ſécrétions plus qu'ils ne les facilitent. Il y auroit dequoi s'étendre ſur les divers uſages du Sel, ſi les bornes de cet Ouvrage le permettoient. Le Sel étoit employé dans tous les Sacrifices, Levit. II. 13. Marc. IX. 45. Les Payens auſſi avoient leur *Mola ſalſa*, Gâteau fait de Farine & de Sel, qu'on offroit aux Dieux. Il n'y a point de repas ſans Sel: ſouvent c'eſt le ſeul aſſaiſonnement des Pauvres; & autrefois, ſelon *Plutarque*, ils n'en avoient point d'autre que *le Sel & le Cumin.* C'eſt pourquoi *Diogene* aima mieux *lecher du Sel*, que d'aſſiſter au magnifique feſtin de *Cratere.* De même *Tigellius*, dans *Horace* L. I. Sat. 3. vivoit content, *avec ſa petite table, & ſa ſaliere:*

> - - *modò ſit mihi menſa tripes, &*
> *Concha ſalis puri.*

Et *Perſe* (Sat. V.) pour marquer que la Frugalité doit accompagner la Piété, dit:

> *Varo reguſtatum digito terebrare ſalinum*
> *Contentus perages, ſi vivere cum Jove tendis.*

Si



IOB. Cap. VIII. v. 11. 12.
Impii felices ut plantæ paluſtres.

Buch Hiob Cap. VIII. v. 11. 12.
Glücks-Glantze wie ein Morast-Pflantze.

G. D. Heiman sculps.

Si vous voulez être agréable aux Dieux, contentez-vous de prendre du ſel avec le bout du doigt. Le Sel Alcali ni le Sel Acide, purs, ne conviennent pas pour l'uſage journalier de l'Homme, parce qu'ils engendreroient des Maladies, connues ſous le nom d'*acrimonies*. Le Sel commun eſt moins dangereux, à moins qu'on n'en prenne à l'excès. Ce Sel eſt ou foſſile, ou cuit, ou marin, compoſé, ou d'une nature de ſaumure.

Job appelle *le blanc d'un œuf*, qui eſt la nourriture du Poulet avant qu'il ſoit éclos, *Rir challamuth*, *la ſalive d'un jaune d'œuf.* Expreſſion très énergique: car le Blanc d'œuf eſt comme la Salive, qui eſt inſipide, afin de ſervir à diſcerner les differentes ſaveurs, & qui ſe mêle avec la viande & ſe change en nourriture.

On pourroit s'étendre beaucoup ſur l'application morale de cette épithete, mais je vais le faire en peu de mots. Job reproche à ſon Ami, qu'il n'y a point d'aſſaiſonnement, point de ſel dans ſes diſcours; que ſes paroles ſont fades & inſipides: à quoi ſe trouvent diametralement oppoſés (*nimretſu imre*) des *diſcours pleins de force*, & aſſaiſonnés de ſel. La converſation enfin lui déplaiſoit. *Les choſes que mon ame refuſoit de toucher, ſont des vilenies qu'il faut que je mange.* Ou: *Dans l'extrémité où je me trouve maintenant, je me nourris des choſes que je n'oſois auparavant toucher*; v. 7. Il eſt d'un bon Paſteur, quand il conſole les affligés, de s'attacher plutôt à bien aſſaiſonner ſes diſcours, qu'à les faire longs; & tout ce qui ſe dit dans la Converſation, au Barreau, en Chaire, doit tendre à la gloire de Dieu, au maintien de la Juſtice, & à l'avancement du Salut du prochain: tout doit être utile, bien aſſaiſonné; & non pas inſipide & ſans ſel. Notre grand Réformateur *Bullinger* (*Epiſt. ad Col.* IV. 6.) inculque bien cette leçon aux Miniſtres de la Parole de Dieu. *Aujourd'hui*, dit-il, *il s'en trouve quelques-uns, qui par la liberté qu'ils ſe donnent de parler & d'écrire ſans jugement & ſans goût, nuiſent beaucoup au Miniſtere de l'Egliſe, & aux Vérités Evangéliques. Plût à* Dieu *qu'ils commençaſſent par aſſaiſonner leurs diſcours de ſel céleſte, & par s'abſtenir de cette multitude de paroles mauvaiſes!* O combien cet Homme pieux auroit-il ſenti de dégoût, à l'ouïe de ces Sermons indigeſtes & ſans ſel, de ces phraſes qui excitent la riſée, qui paſſent en Proverbe chez le vulgaire, & qui même quelquefois ſont ſcandaleuſes! Il en eſt d'un mauvais Paſteur, comme d'un mauvais Medecin, qui faute de diſcernement dit ſouvent plus qu'il ne ſait auprès du lit d'un Malade, & par ſon babil fatigue & le Malade & les aſſiſtans.

PLANCHE DXIII.

Le Bonheur des Méchans comparé à la verdeur des Plantes aquatiques.

JOB, Chap. VIII. verſ. 11. 12.

Le Jonc montera-t-il ſans le limon? l'Herbe des marais croîtra-t-elle ſans eau?

Ne ſe flétrira-t-elle pas même avant toutes les herbes, bien qu'elle ſoit encore en ſa verdure, & qu'on ne la cueille point?

Le Jonc peut-il reverdir ſans humidité? où l'Herbe du pré peut-elle croître ſans eau?

A peine eſt-elle en fleur, qu'avant qu'on la cueille, elle ſe ſeche plutôt que toutes les herbes.

Il eſt ordinaire aux Syriens, & aux habitans de la Paleſtine, (de même qu'à tous les Peuples d'Orient) *de mêler des Paraboles dans leurs diſcours, afin que les auditeurs puiſſent retenir par des ſimilitudes & des exemples, ce qu'ils ne pourroient faire par un ſimple précepte.* Ce ſont les paroles de *S. Jerôme Tom. VI.* ſur Matth. XVIII. On trouve par-tout de ces exemples dans l'Ecriture, & ſur-tout dans les Ecrits de David, de Salomon, & de Job. Les *trois-mille Paraboles de Salomon*, dans leſquelles il donna une preuve ſinguliere de ſa Sageſſe, étoient ſelon *Joſeph* (*Ant. Jud.* L. VIII. c. 2.) autant d'applications morales, priſes des Plan-

Plantes & des Animaux: c'étoient *des Proverbes & des Similitudes; car il avoit fait des Paraboles ſur toutes les Plantes, depuis l'Hyſſope juſqu'au Cedre; pareillement, ſur les Bêtes de ſomme, & tous les autres Animaux terreſtres, de même que ſur ceux qui nagent dans l'eau & qui volent dans l'air.* Combien auſſi notre divin Sauveur n'a-t-il point uſé de Paraboles, ſoit pour découvrir ou pour envelopper les myſteres de ſon Royaume? Si l'on veut faire de ces ſortes de Paraboles, ou les expliquer & en faire l'application dans le ſens myſtique, il faut néceſſairement connoitre les propriétés & les vertus des Corps naturels. La vérité de ce précepte paroîtra dans pluſieurs endroits de notre Commentaire ſur Job, & en particulier dans ce Texte-ci, où Bildad compare excellemment le bonheur des Hommes, & ſur-tout celui des Méchans, aux Plantes aquatiques, qui ſont pour l'ordinaire ſpongieuſes, véſiculeuſes, demandant beaucoup d'eau, faute de quoi elles ſe flétriſſent ſur le champ; de même que les Impies tombent, avec les Richeſſes, les honneurs, & les biens, qui faiſoient leur orgueil.

Le mot Hébreu *Gome*, de notre Texte, ſe trouve auſſi dans l'Hiſtoire de Moïſe expoſé ſur le Nil, Exod. II. 3. & dans d'autres endroits de l'Ecriture; mais les *Septante* ne s'accordent point avec eux-mêmes ſur ſa ſignification. Ici, (dans Job) ils le rendent par πάπυρον, *Papier*; dans Iſaïe XXVIII. 2. בִּכְלֵי גֹמֶא par ἐπιστολὰς βιβλίνας; & Iſaïe XXXV. 7. par ἕλη, *Marais.* Les Zuricois & d'autres traduiſent *Scirpus*, ou *Jonc.* Mais le *Papyrus Nilotica ſive Ægyptiaca, C. B. J. B.* dont j'ai donné la repréſentation Planche CXV. convient auſſi à notre Texte. Il ne reſte en Orient aucun veſtige de ce mot, à moins qu'on ne veuille rapporter ici le *Kamys, Kæmys, Kamyſcyk*, des Turcs, qui ſignifie chez eux un Roſeau, un petit Roſeau, (*Meninzk. Lexic.* p. 3598. 5123. 5294. 5301.) Le *Jonc* a la fleur roſacée. Celle du *Scirpus* eſt ſans queue, ramaſſée en forme de tête écailleuſe, & ſes tiges ſont rondes. Je donne à la bordure ſes Caracteres, d'après *Tournefort* (*Elem. Bot.* 300.) Fig. A. & ceux du *Jonc* Fig B. Si l'on ſouhaite des marques plus diſtinctes du *Jonc* (que *Tournefort* met au nombre des Herbes) on n'a qu'à conſulter l'*Agroſtographie* de mon Frere *Jean Scheuchzer*, p. 337. 353. Cependant je donne ici pour échantillon, Fig. C. le *Juncus maximus ſive Scirpus, C. B. Juncus maximus holoſchoenos*, qui eſt le *Juncus altiſſimus* de *Tournefort.* A côté eſt un morceau de la tige, où l'on peut voir ſa ſubſtance fongueuſe ou véſiculeuſe, telle qu'elle paroît avec le Microſcope. Voyez *Pline* L. XIII. c. 2; *P. Alpin. de Plantis Ægypt.* c. 36; *C. Bauh. Theatr. Plant.* p. 323.

L'Herbe des Marais, dont il eſt parlé dans notre Texte, eſt nommée dans l'Original *Achu.* Les deux Verſions de Zurich traduiſent, l'une, *Carex*, l'autre, *Graſſ am ufer*: mais Gen. XLI. 18. elles portent, *Locus paluſtris*, & *Weide im graſſ.* Les *Septante* auſſi, Gen. XLI. 2. 18. portent ἄχος, ὄχθη, *plant d'herbe menue*, lieu où croiſſent des Herbes de marais; & dans Job ils mettent *Butomus* ou *Butomon*, qu'*Heſychius* définit par φυτὸν βουσὶ διδόμενον τροφὴ, οἷον χόρτος: *Plante dont on nourrit les Bœufs, ſemblable à l'Herbe*; & *Suidas* par Φυτάριον παραπλήσιον καλάμῳ, ὅπερ ἐσθίουσιν οἱ βόες: *Plante ſemblable au Roſeau, & dont les Bœufs ſe nourriſſent.* Si l'on conſulte les anciens Botaniſtes, on trouve le mot βούτομος ou βούτομον dans *Theophraſte Hiſt. Plant.* I. 8. 16. IV. 9. 11. où il eſt dit que ſa tige a une reſſemblance particuliere à celle du Glayeul, qu'elle a beaucoup de feuilles angulaires & ſemblables à celles du Roſeau, qu'elle porte un fruit noir, & qu'enfin elle aime les Rivieres & les lieux aquatiques. *Conſtantin* (*Geopon.* L. II. c. 5.) dit que ſes feuilles ſont ſemblables αἰγείροις, c'eſt à dire, à celles du Peuplier noir, & que c'eſt une Plante dont les Bœufs mangent volontiers. Si l'on conſulte les Modernes, & que nommément on s'en tienne à *Lobel, Anguillara, Ruel, Dodonée, Geſner*, & *Caſp. Bauhin*, l'on reconnoitra pour le *Butomus* des Anciens, le *Sparganium ramoſum C. B. Sparganium quibusdam J. B.* dont les Caracteres ſe voyent à la bordure Fig. D. & la Plante même Fig. E. *Dioſcoride* L. IV. c. 21. fait la deſcription du *Sparganium*, & dit qu'*il a des feuilles comme le Glayeul, mais plus étroites, & plus panchées vers la terre; & qu'au haut de ſa tige il y a de petites boules, qui renferment la ſemence. Hiller.* (*Hieroph.* II. 216.) donne auſſi ſon ſuffrage au *Sparganium. Cæſalpin* prend pour le *Butomus*, le *Juncus floridus major C. B. Juncus floridus J. B.* dont la Fig. F. repréſente les Caracteres ſelon *Tournefort*, & la Fig. G. la Plante même. Elle naît ſur une racine épaiſſe, blanche, qui ſe ſépare comme un porreau, un peu courbée, fort chevelue, & d'un goût qui n'eſt point deſagréable dans ſa partie tendre. De cette racine ſortent pluſieurs feuilles plus étroites que celles du *faux Acorus*, & plus longues que celles de l'*Aſphodele*; elles ſont tranchantes par le dos, triangulaires, & ſe terminent en pointe. Du milieu de ces feuilles ſort une tige verte comme l'herbe, très unie & très égale, ronde, nue, ſimple & ſans nœuds, ayant deux ou trois coudées de long, & en-haut un paraſol, qui renferme de petites fleurs d'un pourpré blanchâtre. Ces fleurs tiennent chacune à un pédicule particulier, qui ſortent tous d'un même point; elles ſont compoſées de ſix feuilles, trois grandes & trois petites, rangées alternativement; elles ſont ſans odeur, & ont ordinairement neuf étamines, au bout deſquelles ſe trouve une petite pouſſiere jaune, qui teint les mains de ceux qui y touchent: au milieu de ces fleurs eſt une petite tête pourprée, preſque ronde, qui ſe diviſe en ſix parties, ayant une pointe au haut, & qui renferme une ſemence menue. Si l'on conſulte *Cluſius Hiſt. Rarior* (*ex C. B.*) on reléguera le *Butomus* à la Claſſe des *Iris*, & l'on conclura que c'eſt la même choſe que l'*Acorus adulterinus C. B.* & l'*Iris paluſtris lutea ſive Acorus adulterinus J. B.* Fig. H.

H. On peut enfin aſſocier à toutes ces Plantes, le *Tribuloides vulgare aquis innatans Tournef.* ou le *Tribulus aquaticus C. B. J. B.* puisqu'*Anguillara* le reconnoit pour le *Butomus* de *Damocrate*. Et en effet, ſi l'on veut faire attention aux veſtiges du mot *Achu*, & qu'on les cherche dans les Langues d'Orient, on ſe déterminera pour le *Tribule*, que les Egyptiens modernes, ou les Turcs habitans d'Egypte, appellent *Æchyllet*, ſelon *Meninzki* (*Lex.* p. 5683.) J'ai donné la figure & la deſcription de ce *Tribule*, Planche XXXI. Chacun, parmi tant de Plantes qui ne croiſſent que dans les Marais, peut choiſir celle qui lui plaira. Elles ont toutes des Caractères, qui peuvent déterminer en leur faveur. Le ἕλος même, ou le *Pré marécageux*, peut entrer ici ſur les rangs, ſi l'on veut expliquer par-là le mot *Achu*: car il faut le faucher lorsque l'eau manque, ou y laiſſer paitre le Bêtail; parce qu'autrement les Plantes des Marais, n'ayant pas l'eau en abondance, ſechent bien-tôt, ſur-tout l'Herbe, le Jonc & le Glayeul. *Ne ſe flétriront-elles pas même avant toutes les herbes, bien qu'elle ſoit encore en ſa verdure, & qu'on ne la cueille point?* Ou: *A peine ſont-elles en fleur, qu'avant qu'on les cueille elles ſechent plûtôt que toutes les herbes.* Les autres Plantes au contraire, qui ont une ſubſtance plus ſolide, & qui ſont accoutumées à un terrein ſec, durent plus longtems. Ecoutez l'Eccléſiaſtique, XL. 16. 17. comment il oppoſe la courte durée des Impies, à la Félicité conſtante des Hommes pieux. *L'Herbe verte qui croît ſur les eaux & au bord d'un fleuve, ſera arrachée avant toutes les herbes des champs. Les œuvres de grace ſont comme un jardin délicieux & béni du Ciel, & les fruits de la miſéricorde dureront éternellement.* Ecoutons Bildad lui-même, ſur la félicité des Impies, v. 13. *Il en ſera ainſi*, (dit-il par comparaiſon à l'Herbe des marais) *des voyes de tous ceux qui oublient le* DIEU *fort; & l'attente de l'Hypocrite périra.* Ces Plantes, ſoit Roſeau, Jonc, Glayeul, eſpece de Cyperoïdes, ou Herbes qui naiſſent dans un lieu aquatique, ſervent toutes de fourage aux Bêtes de ſomme & aux Beſtiaux; mais c'eſt un fourage maigre, âpre & leger, & qui dans beaucoup d'endroits ne ſert que de paille ou de litiere aux Animaux. Cependant ces Plantes levent leurs têtes cotonneuſes, plumeuſes ou écailleuſes, comme ſi c'étoit des crêtes; mais en les conſiderant de plus près, on ne les trouve remplies que d'une ſubſtance fongueuſe & véſiculeuſe, qui faute d'eau tombe bien-tôt, & ſeche. Il en eſt de même des Impies.

JOB, Chap. IX. verſ. 5. 6.

Il tranſporte les montagnes, & elles n'en ſentent rien, quand il les a renverſées dans ſa fureur.
Il fait trembler la Terre & la remue de ſa place, & ſes piliers ſont ébranlés.

C'eſt lui qui tranſporte les montagnes, ſans que ceux qu'il renverſe dans ſa fureur s'en apperçoivent.
C'eſt lui qui remue la Terre de ſa place, & qui fait que ſes colomnes ſont ébranlées.

CE Paſſage eſt un de ceux de l'Ecriture, qui contrediſent le Syſtème de Copernic, ſi l'on en croit les partiſans de Ptolomée, qui preſſent à la rigueur cette expreſſion, *remuer la Terre de ſa place*, c'eſt à dire, du lieu où elle repoſe, ou de celui où elle repoſoit auparavant; en ébranlant les *Colomnes* ſur leſquelles elle eſt immobile. Les Coperniciens, en ſuppoſant qu'il s'agit ici de la Terre en ſon entier, de tout le Globe terreſtre qui fait notre demeure, & que Job parle même d'un remuement violent de tout ce corps hors de ſon centre, n'avouent pas pour cela la conſéquence. Car ſans détruire l'Hypotheſe du mouvement tant journalier qu'annuel de la Terre, le ſaint Homme Job a pu décrire élégamment la Puiſſance infinie de DIEU, en diſant qu'*il peut remuer la Terre de ſa place*, la déplacer de l'orbite qu'elle trace dans cet Ether dont la ſubtilité approche de la nature du Vuide, & de cette maniere changer totalement le Syſtème du Monde: qu'il peut, en détruiſant l'équilibre entre les Forces centripetes & centrifuges, élever la Terre vers la région de Saturne, ou l'abaiſſer vers le Soleil; & expoſer ainſi tout ce qu'elle contient, ou à être gelé par un froid exceſſif, ou à être conſumé par une chaleur immoderée. D'ailleurs il eſt conſtant que les *Colomnes*, dont Job parle, ne doivent pas être priſes dans le ſens qu'on les prend ordinairement dans l'Architecture civile, c'eſt à dire, pour ces piliers ronds qui ſoutiennent les Edifices: car en prenant ce ſens litteral, il s'enſuivroit du Paſſage de Job XXVI. 11. que tout le Syſtème & des Cieux & de l'Univers eſt ſoutenu ſur de pareils appuis, puiſqu'il eſt dit que *les colomnes des Cieux ſont ébranlées, & s'étonnent à ſa menace.* Ou: *Les colomnes du Ciel frémiſſent devant lui, & il les fait trembler au moindre clin d'œil.* Pour nous, nous entendons dans un ſens moins matériel, mais plus ſublime & qui s'accorde mieux à l'immenſe Sageſſe de DIEU; nous entendons, dis-je, par les *Colomnes de la Terre*, en partie l'intérieur même du Globe terreſtre,

plus ſolide que le reſte, & ſur lequel repoſe la croûte extérieure que nous habitons; en partie, la preſſion ou la gravitation réciproque de l'Air & de l'Ether, qui ſerre & joint enſemble cette grande maſſe en l'environnant de toutes parts; en partie, l'équilibre de la preſſion réciproque par laquelle le Tourbillon entier de la Terre ſe ſoutient contre les Tourbillons voiſins; & en partie enfin, l'immobilité de l'Axe de la Terre. Il eſt donc clair par toutes ces raiſons, qu'il n'y a abſolument rien ici qui favoriſe le Syſtème du mouvement de la Terre, quand même par le mot de *Terre* on entendroit notre Globe en ſon entier.

Mais nous prétendons avec plus de droit & ſur un meilleur fondement, que Job ne parle ni d'un repos naturel, ni d'un déplacement violent de la Terre; mais d'un ébranlement de ſes parties, d'un ſecouement, en un mot d'un *tremblement de terre.* Voici ſes paroles: *Il transporte les montagnes, & elles n'en ſentent rien quand il les a renverſées dans ſa fureur.* Ou: *C'eſt lui qui tranſporte les montagnes, ſans que ceux qu'il renverſe dans ſa fureur s'en apperçoivent.* Nous en avons pour triſtes témoins tant de Villes, dans la Sicile ſur-tout & dans le Royaume de Naples, qui ont été englouties; les ruïnes de tant de Palais; & dans la Suiſſe même, *Plur*, Village preſque auſſi grand qu'une Ville, lequel fut abîmé par la chute d'une Montagne en 1618, & englouti dans les entrailles de la Terre avec 1800 Habitans, de ſorte qu'il n'en demeura ni marque ni veſtige, & qu'on paſſe aujourd'hui la charrue ſur le terrein qu'il occupoit. Je ne rapporterai point d'autres exemples de chûtes de Montagnes; ſi le Lecteur ſouhaite en voir davantage, il les trouvera dans mon Hiſtoire-Naturelle de la Suiſſe. Mon deſſein n'eſt pas non-plus de m'arrêter ſur la cauſe des Tremblemens de Terre, que l'Antiquité a mis au nombre des Météores; ſavoir, s'ils ſont cauſés par un feu ſouterrain, ou par la raréfaction de l'air extraordinairement comprimé, ou par la chute de groſſes pierres dans les entrailles de la Terre, ou enfin par une matiere qui fermente dans les plus baſſes parties de notre Globe? Nous aurons ailleurs une occaſion plus favorable de parler des cauſes de ce Phénomene.

Je remets à d'autres l'application morale & myſtique de notre Texte; auſſi bien que les Queſtions qu'on peut agiter ſur cette matiere, comme entre autres: Si la *tranſpoſition des Montagnes* doit ſe rapporter à l'Egliſe & à la Nation Judaïque, qui en effet a été tranſportée comme une Tente, & diſperſée par toute la Terre, de telle ſorte qu'on a vu s'accomplir cette prédiction d'Iſaïe XXIV. 20. *La Terre chancellera entierement comme un homme ivre, & ſera tranſportée comme une loge.* Ou: *Elle chancellera & ſera agitée comme un homme ivre; elle ſera tranſportée, comme une tente dreſſée pour une nuit?* Ou bien, Si l'emblème des Montagnes repréſente l'Orgueil exceſſif des Hommes, ou même des Anges tombés? cet Orgueil dont parle l'Apôtre 2 Cor. X. 5. lorsqu'il dit: *Détruiſant les conſeils & toute hauteur qui s'éleve contre la connoiſſance de* Dieu. C'eſt de cette puiſſance invincible de la Foi dont parle le Sauveur, Matth. XXI. 21. *Si vous dites à cette Montagne, Ote-toi, & te jette dans la Mer; cela ſe fera.* Ou ſi ce déplacement des Montagnes regarde la fatale cataſtrophe du Déluge, où les prémieres Montagnes furent détruites, & d'autres miſes en leur place? Ou bien enfin, ſi l'on doit entendre par-là le Jour du Jugement? Jour auquel, *les montagnes ſe fondront comme de la cire, à cauſe de la préſence de* l'Eternel, *à cauſe de la préſence du Seigneur de toute la Terre,* Pſeaume XCVII. 5. Jour encore, où *les Cieux paſſeront avec un bruit ſifflant de tempête, les Elémens embraſés ſe diſſoudront, & la Terre ſera brulée avec tout ce qu'elle contient.* 2 Pier. III. 10. Voy. *Zimmermann (Script. Sacr. Coperniz.* p. m. 53.)

JOB, Chap. IX. verſ. 7.

C'eſt lui qui parle au Soleil, & le Soleil ne ſe leve point; & c'eſt lui qui tient les Etoiles ſous ſon cachet.

C'eſt lui qui commande au Soleil, & le Soleil ne ſe leve point, & qui tient les Etoiles enfermées comme ſous le ſceau.

Il n'eſt pas étonnant qu'on trouve ici, & dans d'autres endroits, de la diverſité de ſentimens parmi les Commentateurs, ſur la Phyſique de Job: car le ſtyle de ce ſaint Homme eſt également ſublime & concis. Il y a des Interpretes qui par ces paroles, Dieu *parle au Soleil, & le Soleil ne ſe leve point*, entendent le *lever* & le *coucher* naturel & journalier de cet Aſtre, qui éclaire tous les Habitans de la Terre. Il y en a qui les prennent comme une alluſion au Solſtice miraculeux du tems de Joſué. D'autres entendent par-là les Eclipſes. Quelques-uns croyent qu'elles regardent l'obſcurciſſement de l'Atmoſphere, cauſé par des nuages qui dérobent à nos yeux les rayons du Soleil. D'autres enfin les rapportent à la fameuſe Eclipſe d'Egypte qui dura trois jours, & dont la mémoire pouvoit encore être récente, tant à Job qu'à ſes Amis.

On trouve un exemple de l'obſcurciſſement naturel du Soleil par les nuages, Act. XXVII. 20. *Le Soleil ni les Etoiles ne parurent point durant pluſieurs jours.* Et dans Ezech. XXXII. 7. 8. *Et quand je t'aurai éteint, je couvrirai les Cieux, & je ferai obſcurcir leurs Etoiles. Je couvrirai le Soleil de nuages, & la Lune ne donnera plus ſa lumiere. Je ferai obſcurcir ſur toi tous les Luminaires qui donnent la lumiere aux Cieux, & je mettrai les ténèbres ſur ton païs, dit le* Seigneur l'Eternel. Ou: *J'obſcurcirai le Ciel à votre mort, & je ferai noircir ſes Etoiles. Je couvrirai le Soleil d'une nuée, & la Lune ne répandra plus ſa lumiere. Je ferai que toutes les Etoiles du Ciel pleureront ſur votre perte, & je répandrai les ténèbres ſur votre Terre, dit le* Seigneur *notre* Dieu. Paſſage qui peut recevoir un ſens myſtique. *Coccejus* (*in Job.* p. 62.) explique *le Soleil qui ne ſe leve point, & les Etoiles que* Dieu *tient ſous ſon cachet*, par le mouvement annuel du Soleil ſur l'Ecliptique, qui fait que le point du *lever* & du *coucher* de cet Aſtre varie, & que certaines Etoiles qui brillent en Eté, ſont en Hiver *enfermées ſous le cachet*; & que d'autres au contraire qui brillent pendant l'Hiver, ſont inviſibles pendant l'Eté: révolution annuelle du Soleil ſur l'Ecliptique, qui produit la difference des Saiſons, ſi utile & ſi néceſſaire aux Habitans de la Terre. Le diſcours métaphorique de Job eſt très élégant: il eſt tiré d'un Cahier, d'un Livre, ou d'un Tréſor, qui étant cacheté ne peut ni être vu, ni être lu, quoiqu'il renferme des choſes précieuſes. En effet, on peut dire à bon droit, du Soleil, des Etoiles, & de tout le Syſtème des Cieux, qu'ils ſont comme un Livre ouvert, où les Mortels peuvent lire l'Eloge de la Puiſſance, de la Sageſſe, & de la Bonté de Dieu; mais que ce Livre, en même tems, nous eſt comme fermé & ſcellé, parce que la véritable nature de l'eſſence & des propriétés particulieres de chacun de ces grands Corps, nous ſont impénétrables dans cette vie mortelle. On ne doit pourtant point négliger ce divin Livre, mais le conſiderer au contraire avec toute l'application d'eſprit dont nous ſommes capables. *Elevez vos yeux en-haut & regardez, qui a créé ces choſes? C'eſt celui qui fait ſortir leur Armée par ordre, & les appelle toutes par leur nom. Il n'y en a pas une qui manque, à cauſe de la grandeur de ſes forces, parce qu'il excelle en puiſſance.* Iſaïe XL. 26.

JOB, Chap. IX. verſ. 8.

C'eſt lui ſeul qui étend les Cieux, qui marche ſur les hauteurs de la Mer.

C'eſt lui qui a formé ſeul la vaſte étendue des Cieux, & qui marche ſur les flots de la Mer.

L'*Etendue des Cieux*, ou les *Cieux étendus*, ſont des expreſſions familieres aux Ecrivains ſacrés, & au Livre de Job en particulier. Par cette façon de parler énergique on peut entendre ces vaſtes Eſpaces qui ſéparent tous ces grands Corps, & qui ſont remplis de la Matiere ètherée, laquelle par ſon extrême ſubtilité approche preſque du Vuide: ou bien l'Atmoſphere qui entoure la Terre, & qui Gen. I. 8. eſt nommée *l'etendue des Cieux* ou *le Firmament*. C'eſt dans ce Ciel, ou étoilé ou éthérien, qui eſt d'une grandeur immenſe & d'une réſiſtance infiniment petite, que les Planetes ſe meuvent dans des Orbites elliptiques, & cela d'une maniere ſi préciſe & ſi conſtante, que depuis la Création elles ne s'en ſont jamais écartées. Elles roulent dans une matiere, (ſi toutefois on peut l'appeller matiere) qui eſt d'une fluidité infinie; mais leur cours y eſt très reglé, & invariable. Dieu *étend les Cieux comme une courtine*, (en Hébreu *caddok*,) comme un Voile délié & ſi délié, qu'il approche du néant ou du vuide; *même il les a étendus comme une tente pour y habiter.* Ou: *Il a ſuſpendu les Cieux comme une toile, & il les étend comme un pavillon qu'on dreſſe pour s'y retirer.* Iſaïe XL. 22. *Il étend les Cieux comme une courtine.* Ou: *Il étend le Ciel comme une tente.* Pſ. CIV. 2. La Raiſon & les Expériences nous enſeignent que l'Air, à meſure qu'il s'éleve, devient plus ſubtil, & que ſa denſité répond préciſément aux forces qui le preſſent: de ſorte que cet Elément, ſelon le calcul du ſubtil *Newton*, à 210 lieues de nous, eſt 1000. 000. 000. 000. 000. 000. fois plus ſubtil que ſur la ſuperficie de la Terre. Cette expanſion ou dilatation graduelle de l'Air, qui augmente par degrés juſqu'aux Aſtres, & qui eſt ſi utile & ſi néceſſaire aux Créatures, eſt une marque admirable & toute particuliere de la Puiſſance, de la Sageſſe, & de la Bonté de Dieu; & quiconque a la moindre teinture de la Philoſophie-naturelle moderne, ne peut s'empêcher de s'écrier avec le Pſalmiſte, *Les Cieux publient la gloire du* Seigneur, Pſ. XIX. 1. Cette étendue ſurpaſſe entierement des eſprits auſſi bornés que les nôtres; & Dieu lui-même, qui eſt infini, la compare à la hauteur, à la profondeur & à la longueur de ſes voyes, de ſa grace, & de ſa miſericorde, Iſaïe LV. 9. *Car autant que les Cieux ſont élevés par deſſus la Terre, autant mes voyes ſont élevées par deſſus vos voyes, & mes penſées par deſſus vos penſées.* Ou: *Mais autant que les Cieux ſont élevés par deſſus la Terre, autant* mes

mes voyes font élevées au deffus de vos voyes, & mes penfées au deffus de vos penfées. C'eft cet excès de la Grace Divine, que David éleve jufqu'au Ciel, Pf. XXXVI. 6. ETERNEL, *ta gratuïté atteint jufques au Cieux, ta fidelité jufques aux nues.* Ou: SEIGNEUR, *votre mifericorde eft dans le Ciel, & votre vérité s'éleve jufqu'aux nues.* Comme notre Ciel aërien fe fubtilife peu à peu à mefure qu'il s'éleve, il fe condenfe auffi par degrés à mefure qu'il defcend, ainfi que les Barometres le montrent aux yeux. Une colomne d'air, haute de 36 toifes de France fur la furface de la Terre, & chargée du poids de l'Atmofphere, ne pefe qu'autant qu'une colomne de Mercure de 3 lignes; & Mr. *Amontons (dans les Mem. de l'Acad. des Sciences*, 1703. p. 101.) démontre par un calcul, qu'il y a vers le centre de la Terre 6451538 toifes remplies d'un air, dont la pefanteur excede celle des corps les plus pefans. Mais fi, felon la fupputation de *Bellini* (*Giorn. de' Letterati d'Italia* T. IV. 156.) une particule de notre Air eft 400000 fois plus menue qu'un cheveu, quelle idée nous formerons-nous de la fubtilité de l'Ether qui fépare les Planetes & les Etoiles fixes? Or cette expanfion ou dilatation en particules infiniment petites, n'eft point l'ouvrage de la Nature, mais de DIEU, *qui feul étend les Cieux.* Les Docteurs Juifs ajoutent à cet article de la Confeffion de Foi de Job, בלא אמצעי ובלא השרה לשלית הסבות, *immédiatement, & fans enchainement de caufes.* Les Princes & les Rois font bâtir avec beaucoup de travail & de dépenfe, de vaftes Palais, des Trônes magnifiques, & de fuperbes Arfenaux. Mais DIEU a pour Siege, & pour Arfenal, ce Ciel, infiniment fluide & fubtil. L'ETERNEL *marche parmi les tourbillons & les tempêtes, & les nuées font la poudre de fes pieds.* Ou: *Le* SEIGNEUR *marche parmi les tourbillons & les tempêtes, & il s'éleve fous fes pieds des nuages de pouffiere.* Nah. I. 3. *Il abaiffa donc les Cieux, & defcendit ayant une obfcurité fous fes pieds. Et il étoit monté fur un Cherubin, & il voloit; & il étoit guindé fur les ailes du vent - - - - Et* L'ETERNEL *tonna aux Cieux, & le Souverain jetta fa voix avec de la grêle & des charbons de feu.* Pf. XVIII. 10. 11. 14.

Comme DIEU eft le *feul qui étend les Cieux*, de même il eft le feul qui *marche fur les hauteurs de la Mer.* Il exerce auffi fon pouvoir fuprême fur cet impétueux Elément, qui quelquefois fait retentir au loin le mugiffement de fes flots, & qui d'autres fois eft fi tranquille, que fa furface eft à peine ridée par les vents. Il ne faut pas prendre ici dans un fens litteral, la hauteur ou l'élevation de la Mer, comme fi fa fuperficie étoit plus haute que fes rivages. Il eft bien vrai que la Mer paroît plus élevée que la Terre, & que quelquefois elle femble s'élever en Montagne; mais c'eft une erreur d'Optique, dont les moins habiles dans l'Art favent la raifon. Ce qui eft dit ici de la hauteur de la Mer, peut fort bien s'entendre de la pleine Mer. DIEU *marche* avec majefté fur ce terrible & bruyant Elément, comme un vaillant Guerrier marche fur notre Terre à pas de Héros. Ainfi le Sauveur du Monde exerça fon empire fuprême fur la Mer, en appaifant fes flots en faveur de fes Difciples.

PLANCHE DXIV.

Les Pleiades, Orion, la petite Ourfe.

JOB, Chap. IX. verf. 9.

Qui a fait le Chariot & l'Orion, & la Pouffiniere, & les Signes (1) *qui font dans le fond du Midi.*

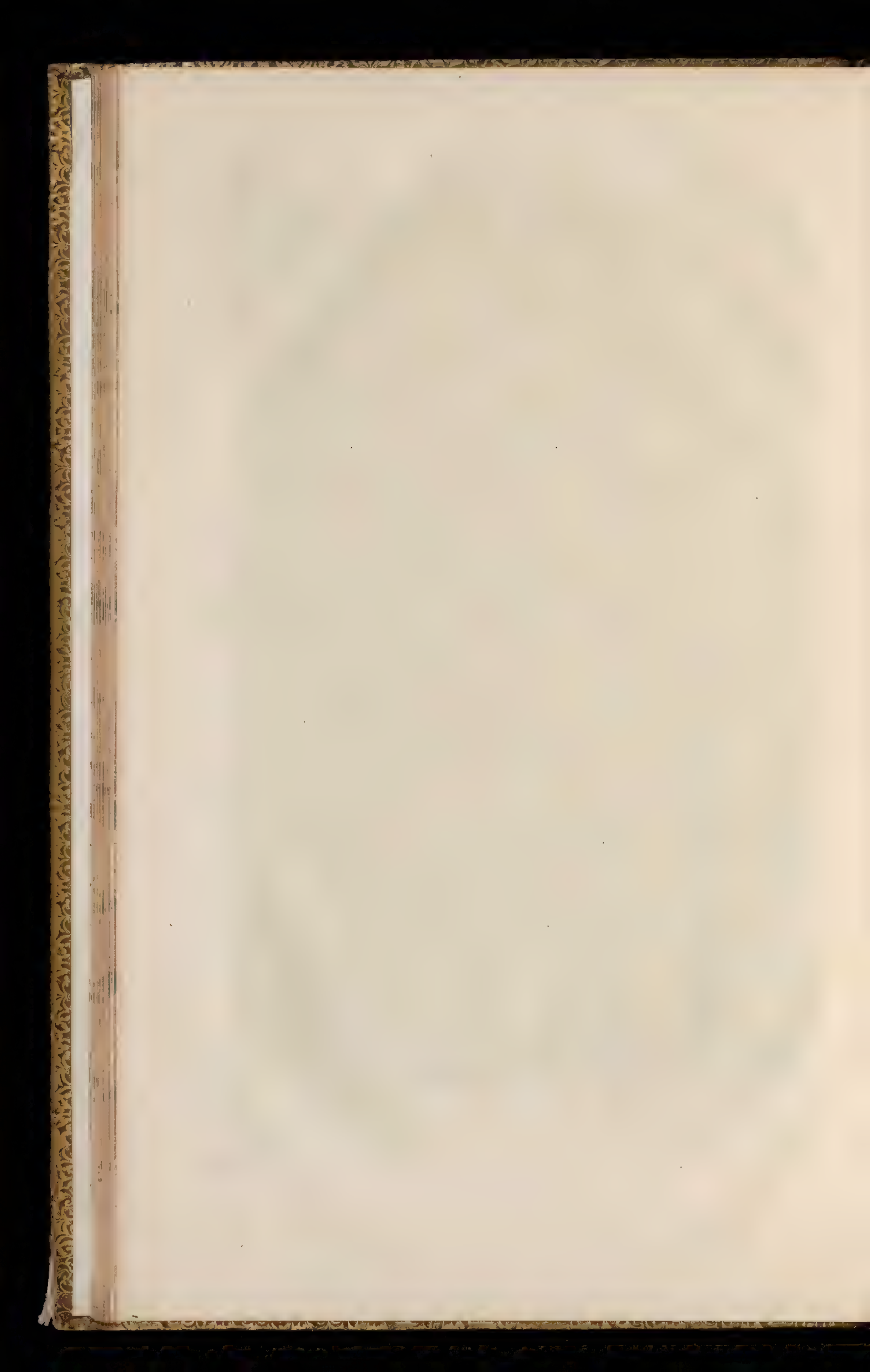
C'eft lui qui a créé les Etoiles de l'Ourfe, de l'Orion, des Hyades, & celles qui font plus proches du Midi.

(1) Parce que les Etoiles qui font vers le Pole Auftral, ne font point vifibles aux habitans de l'Hémifphere oppofé.

ON trouve un Paffage parallele à celui-ci, Amos V. 8. C'eft L'ETERNEL *qui a fait la Pouffiniere & l'Orion.* Notre grand Philofophe ne fe contente pas de contempler les Miracles de la Nature, qu'on remarque dans ce Globe qui eft le fiege de notre demeure; il porte fes idées au-delà même du Tourbillon Solaire, jufqu'aux Etoiles fixes, & à ce Ciel éthérien, dont la plus petite diftance, felon *Tycho-Brahé*, eft de 12000 demi-diametres de la Terre,

IOB. Cap. IX. v. 9.
Plejades; Orion, Ursa minor.

Buch Hiob Cap. IX. v. 9.
Siebengestirn, Orion, [illegible]



re, & ſelon *Kepler*, de 6000000. *Huigens* va juſqu'à dire, qu'un boulet de canon qui iroit toujours avec la même vîteſſe que lorſqu'il part, ſeroit 691600 ans à parvenir à l'Etoile *Sirius*. Sur la diſtance de cette Etoile, qui eſt peut-être celle de toutes les Etoiles fixes la moins éloignée de nous, voyez la Planche I. Fig. V. Il eſt vrai que parmi les Aſtronomes modernes du prémier rang, il y en a qui, à cauſe du défaut de Parallaxe, doutent qu'on puiſſe bien déterminer à quelle diſtance les Etoiles fixes ſont de nous, & qui par-là laiſſent indéciſe la queſtion du Sage, Eccléſiaſtiq. I. 2. *Qui a meſuré la hauteur du Ciel, l'étendue de la Terre, & la profondeur de l'Abîme?*

La Raiſon enſeigne aux Hommes, & la néceſſité même les y a contraint, de partager les Etoiles en certaines Conſtellations, comme ils les appellent, que les Aſtronomes modernes forment à leur fantaiſie, ainſi que les Anciens ont fait. Job nomme ici quelques-unes de ces Conſtellations. Il eſt vrai qu'on ne ſait pas bien leſquelles, puiſque les Interpretes ſont en diſpute là-deſſus.

I. La Conſtellation nommée *Aſch* dans notre Texte, & *Ajiſch* Job XXXVIII. 32. eſt appellée *Pleiades* par les *Septante*. Elle eſt repréſentée Planche LXXV. telle qu'on l'apperçoit avec les Lunettes. *R. Mardochai & Kimchi* prétendent que ce n'eſt qu'une ſeule Etoile, appellée la *queue du Bélier*. *Aben-Eſra* eſt pour la *petite Ourſe*, compoſée de ſept Etoiles brillantes près du Pole Arctique. Mais la plupart ſont pour *Arcturus*, par où l'on peut entendre en particulier la derniere de ces Etoiles, l'*Etoile polaire* proprement dite, ou l'*Etoile de Mer*, *der Polar-Sten*, *la Tramontana*, *Ruccabah*, qui eſt connue du Vulgaire même, & qui l'a dû être néceſſairement des Phéniciens & des autres Peuples d'Orient, qui avant l'invention de la Bouſſole étoient obligés de la prendre pour guide: c'eſt pourquoi elle eſt appellée כּוּשְׁרָא, la *Cynoſure*, & le *Nombril*, à cauſe qu'elle eſt au milieu du Ciel, toujours au même endroit, & que tout le Firmament tourne autour d'elle comme étant à l'extrémité de l'Axe Polaire; c'eſt là auſſi que ſe concentrent tous les cercles tirés par l'Equateur: de ſorte qu'on peut fort bien faire dériver ſon nom du mot Hébreu *Uſch*, *aſſembler*; & que c'eſt avec beaucoup d'élégance que *Virgile* dit que le Pole conduit les Aſtres, comme un Berger conduit ſon Troupeau, *Polum paſcere ſidera*. *Tycho-Brahé* (*Progymnaſm.* T. I. p. 362.) obſerve que cette Etoile Polaire approche de 20 minutes tous les ans plus près du Pole, & qu'en l'année 2103, elle n'en ſera éloignée que de 7 minutes, mais qu'alors elle recommencera à s'en éloigner. Il eſt fort vraiſemblable que Job, parmi la troupe nombreuſe des Aſtres, ait choiſi une Etoile, ou une Conſtellation, qui par ſa grandeur, ſa beauté, ou ſon uſage, ſe fît remarquer par deſſus les autres; quoique, ſi l'on parle de l'uſage, les Anciens, & ſur-tout les Orientaux, attribuoient aux Conſtellations des influences ſur la Terre, beaucoup plus fortes que ne font les Modernes. C'eſt ainſi qu'on lit dans *Pline* (L. II. c. 39.) que *l'Arcturus ne ſe leve preſque jamais, qu'il n'amène la grêle & les tempêtes*. Et L. XVIII. c. 28. que *les maux que le Ciel nous envoye, ſont de deux ſortes. Savoir, les tempêtes qui produiſent la grêle, les orages, & autres choſes ſemblables, que l'on appelle* Vis major, *& qui ſont cauſées, comme je l'ai dit ſouvent, par des Aſtres horribles, tels que l'Arcturus, l'Orion, & les Chevreaux.* (1) Les Anciens ſe ſont trompés à cet égard, en aſſignant pour cauſe ce qui ne l'étoit point. On remarque bien, à la vérité, que les tempêtes qui amènent la grêle, viennent du Septentrion; mais on n'en doit pas chercher la cauſe dans les Aſtres, qui ſont à 6000000 demi-diametres de nous, lorſqu'on la trouve plus près ſur la Terre, où les vents de Nord & d'Eſt, nous amenant un air groſſier & froid, changent les gouttes qui tombent, en glace & en grêle. C'eſt un défaut aſſez ordinaire aux Hommes, que d'aller chercher bien loin ce qu'ils ont à leur porte. Les Européens vont chercher avec beaucoup de dépenſe le Thé aux Indes, & les Indiens font venir d'Europe la Sauge & la Véronique. Nous autres Philoſophes, qui faiſons parade de ce titre, nous cherchons dans les Cieux la cauſe des tempêtes; nous y cherchons, ce qui n'eſt pas moins ridicule, des jours heureux pour les Ventouſes, pour la Saignée, pour ſe faire couper les cheveux, & pour la culture des Champs & des Jardins; tandis que nous devrions plutôt tourner notre attention vers la Terre & l'Air qui nous environnent, & vers nos propres corps. Mais cette digreſſion ne regarde point du tout Job, puiſqu'il eſt exempt de toutes ces ſortes de fables & de ſuperſtitions.

II. On trouve enſuite le mot *Ceſil*, qui ſelon l'interpretation commune ſignifie *Orion*; ſelon les *Septante*, *Heſperus* (nom que l'on donne communément à *Venus*, l'Etoile du ſoir, qui paroît après le coucher du Soleil); ſelon la Verſion Latine de Zurich, *Cynoſura*, ce qui, comme nous l'avons vu ci-deſſus, convient plutôt aux Etoiles Polaires. Cette Conſtellation eſt la plus belle de toutes. On la nomme encore *Arion*, *Hyriades*, la *Hardie*, la *Furieuſe*, la *Haute*, la *Géante*, la *Guerriere*, *Jugula*, *Elgeuze*, *Sugia*, *Alſugia*, *Elgebar*, *Algebar*, *Algebra*, *Geuze*. Elle eſt placée au-deſſus du Taureau & des Gémeaux; & *Schikard* la transforme en *Joſué*, *Schiller* en *Joſeph*

(1) *Arcturus ſignum ſum omnium quam acerrimum,*
Vehemens ſum exoriens, occidens vehementior.
Plaut. in Rudent.

Deſiderantem quod ſatis eſt, neque
Tumultuoſum ſolicitat Mare,
Nec ſævus Arcturi cadentis
Impetus, aut Orientis Hædi.
Horat. Carm. III. Od. I.

ſeph Epoux de la bien-heureuſe Vierge, & *Weigelius* en la *double Aigle Impériale*

III. Le mot *Cimah* du Texte ſignifie *Pleiades*, *Hyades*, *das Siebengeſtirn*, quelquefois auſſi la *Poule*, *die Gluck-Henne*. Les Romains l'appellent *Virgiliæ*: Etoiles qu'on remarque dans le Taureau, & dont *Schikard* a formé la Poule dont parle Jesus-Christ, Matth. XXIII. 27. *Weigelius* en a fait l'*Abaque* ou la *Table de Pythagore*, pour ſervir d'Emblême aux Marchands. Les *Septante* traduiſent le mot *Cimah* par *Arcturus*, lequel déſigne, ſelon les Aſtronomes modernes, une Etoile de la premiere grandeur qui paroît dans le bas des vêtemens du *Bouvier*, entre les cuiſſes: *Pline* l'appelle *Sidus horridum*, *Etoile horrible*; & les Arabes la nomment *Aramech*, *Alramech*, *Azimech*, *Alkameluz*, *Kolanza*.

IV. Enfin il eſt parlé des *Chadré theman*; ſelon les *Septante*, ταμεῖα νότα; *Olympiodore*, καὶ πάντα τὰ ἄϛρα τὰ κυκλῶντα νότον; la Verſion Latine de Zurich, *interiora Auſtri*; l'Allemande, *die heimlichen Gemächer der Sud-Winds*; & ſelon notre Verſion Françoiſe, *les Signes qui ſont dans le fond du Midi*. Par tous ces noms on peut fort bien entendre les Aſtres ſitués près du Pole Antarctique, qui étant inconnus du tems de Job, n'étoient déſignés par aucun nom. Car il paroît que Job, ayant en vue de montrer que *les choſes que* Dieu *fait ſont ſi grandes qu'on ne les peut ſonder, & qu'il fait tant de choſes merveilleuſes qu'on ne les peut compter:* Ou: *Qu'il fait de grandes choſes, qu'il en fait d'incompréhenſibles & de miraculeuſes qui ſont ſans nombre*, (verſ. 10.) il paroît, dis-je, que Job, pour mettre ceci en évidence, a choiſi parmi le nombre infini des Etoiles, les plus remarquables de celles qui ſont placées, non-ſeulement vers les principales Régions Polaires que l'Equateur ſépare en coupant l'Ecliptique; mais auſſi les équinoxiales: de ſorte que *Aſch* marque des Etoiles ſituées près du Pole Arctique; *Chadré theman*, celles qui ſont vers le Pole Antarctique; *Ceſil* & *Cimah*, (ſelon l'opinion d'*Aben-Eſra* qui eſt fort probable) celles qui ſont placées dans les points équinoxiaux, telles que ſeroient aujourd'hui les *Poiſſons* & la *Vierge*, mais qui du tems de Job étoient le *Bélier* & la *Balance*. Car il faut remarquer, que le Ciel des Aſtres fait dans l'eſpace de 70 ans, (ſelon l'Hypotheſe de Mr. *Caſſini*) un degré de ſa révolution entiere de 360 degrés, & que par conſéquent il acheve cette révolution propre dans l'eſpace de 25200 ans. C'eſt cette *grande Année Platonique*, que les Anciens étendoient juſqu'à 36000 années. Le Bélier, ou la premiere Etoile de ce Signe, qui du tems d'Alexandre le Grand & d'Eudoxe (qui eut Platon pour Précepteur) né 330 ans avant la venue de Jesus-Christ, cette Etoile, dis-je, qui alors étoit dans le point de l'interſection de l'Ecliptique & de l'Equateur, a avancé depuis ce tems-là juſqu'au nôtre, d'un Signe preſque entier, ſavoir de 29 degrés, vers l'Orient. Que ſi depuis la Création du Monde juſqu'en 1730, nous comptons avec *Siegesbeck*, 5696 ans, nous trouverons que le Ciel a fait un mouvement de 81 degrés 22 minutes, ou de preſque 2 Signes & demi. Or on doit encore remarquer à l'égard de ce mouvement général de toutes les Etoiles fixes, que ce n'eſt qu'un mouvement apparent, ſelon le Syſtême de Copernic; parce que la Terre, dans ſon mouvement à l'entour de ſon propre axe, change tellement, que les interſections de l'Equateur & de l'Ecliptique s'avançent peu à peu; & que ce ne ſont pas les Etoiles qui rétrogradent, comme le veulent les Partiſans de Ptolomée; enfin qu'il ſuffit pour cela, que chaque Pole décrive dans l'eſpace de 25200 ans, un petit cercle de l'Orient au Couchant. On peut conſulter là-deſſus les Aſtronomes. Si quelqu'un prétendoit que Job n'a pas eu en vue les Conſtellations en entier, mais ſeulement une des principales Etoiles de la prémiere grandeur, il trouvera, (en ſuivant *Aben-Eſra*) *l'Oeil du Taureau* dans l'un des points équinoxiaux, & dans l'autre le *Cœur du Scorpion*. Il s'enſuivra même, par la force de l'explication que nous venons de donner, que cet Homme pieux aura indiqué la variation des Saiſons de l'année: car le Soleil entrant dans le Signe du Bélier, nous amène le Printems, & donne aux habitans de toute la Terre des jours égaux aux nuits: ſon entrée dans la Balance, nous amène l'Automne: lorſqu'il entre dans le Cancer & qu'il s'approche du Pole Boréal, nous avons l'Eté: & enfin, ſon entrée dans le Capricorne & ſon approche du Pole Aſtral, nous donne l'Hiver.

Ces paroles, *Les Signes qui ſont dans le fond du Midi*, ne marquent pas certains lieux qu'on regardoit comme les ſources des Vents. Aujourd'hui nous trouvons les cauſes des Vents dans l'Atmoſphere qui nous environne, & dans la Terre même. Nous ne vivons plus dans ces Siecles, où l'on croyoit que rien n'arrive ici-bas que par l'influence des Aſtres.

Le Lecteur fera bien de conſulter ſur notre Texte, entre autres Ouvrages, celui du célèbre *Salomon Hottinger*, (*Specimen Phyſiologiæ Sacræ, Th.* 14. *ſeqq.*) & *De Mey* (*Phyſ. Sacr.* p. 300.)

JOB, Chap. IX. verſ. 26.

Ils ont paſſé avec la même vîteſſe que des barques de poſte, comme un aigle qui vole après la proye.

Ils ſont paſſés avec la même vîteſſe que des vaiſſeaux qui portent du fruit, & qu'un aigle qui fond ſur ſa proye.

JOb, au v. 25. compare avec beaucoup d'élégance le peu de durée de la vie humaine, à un Courier qui paſſe. *Et mes jours ont été plus legers qu'un Courier; ils s'en ſont fuis, & n'ont point eu de bien.* Ou: *Les jours de ma vie ont paſſé plus vîte qu'un Courier; ils ſe ſont évanouïs, ſans que j'y aye gouté aucune douceur.* Dans notre Texte, il la compare à *des Barques de poſte*, & à un *Aigle* qui fend les airs. Ceci peut recevoir un ſens phyſique, & un ſens moral. Un Courier, une Barque, un Aigle, ſont autant d'Images ſemblables; & le mouvement de tous ces corps eſt fondé ſur les Loix méchaniques, que Dieu a établies. Le mouvement d'une Barque & celui de l'Aigle, doivent s'expliquer par la troiſieme Règle du Mouvement, ſelon laquelle, *la réaction eſt toujours contraire & égale à l'action.* L'eau eſt repouſſée par les rames, lorſqu'il s'agit d'une Barque; mais elle agit par la réaction ſur les rames avec la même force, & fait aller en avant la Barque à laquelle elles ſont attachées. Un Vaiſſeau qui eſt à la voile, eſt pouſſé par le vent avec la même force, avec laquelle les voiles réſiſtent au vent. De même lorſqu'un Aigle, ou quelque Oiſeau que ce ſoit, frappe l'air de ſes ailes, l'air agit pareillement ſur lui, & l'éleve ou le balance çà & là. Tous ces mouvemens ſe font par des leviers; & ce que les rames, les mâts & les antennes font à un Vaiſſeau, les muſcles attachés aux os le font aux Hommes & aux Animaux, & en particulier les muſcles de la poitrine aux Oiſeaux, & ceux des jambes aux Animaux qui marchent. Mais il faut faire attention à une difference conſiderable, qui ſe trouve entre la Méchanique divine dans la ſtructure des Corps vivans, & la Méchanique humaine qui agit par le moyen des Machines: ſavoir, que la prémiere avec peu de forces produit de grands effets, & celle-là de petits effets avec de grandes forces; que dans la derniere le mouvement eſt plus vîte, & plus lent dans l'autre. La Méchanique humaine eſt parvenue à faire ſoulever à un Enfant, & à lui faire mouvoir d'un lieu à un autre, 100, ou 1000 quintaux. Mais un Oiſeau qui ſe ſouleve pour ſauter, par le ſeul effort de ſes muſcles, a beſoin pour ce mouvement d'une force 3000 fois plus grande que le poids de ſon corps, & 12000 fois pour voler. J'en pourrois dire beaucoup davantage ſur cette matiere, ſi le tems & les bornes de mon Commentaires me le permettoient. Si des Vaiſſeaux & des Oiſeaux nous paſſons aux Hommes, nous trouverons que le Corps humain eſt une Machine compoſée avec un art tout divin, dont les mouvemens ſe font par les mêmes loix. Toutes les fibres de notre Corps ſont des leviers très artiſtement faits, qui étant mus par le fluide nerveux, facilitent la circulation du ſang, & toutes les ſécrétions. Mais de même que dans les Machines hydrauliques & méchaniques, les roues, les aiſſieux ou autres parties, s'uſent à force d'agir; de même tout dépérit avec le tems dans l'Homme. Une abondance incroyable d'humeurs s'évapore ſans ceſſe par la tranſpiration; les parties ſolides s'uſent, ou inſenſiblement, ou rapidement; de ſorte que la vie s'affoiblit, & que la mort vient détruire la Machine.

Les Interpretes ſont partagés ſur le mot Hébreu *Ebheh*. *R. Salomon*, *Pagninus*, *Cajetan* & *Iſidore* prétendent que *Ebham*, ou *Ebheh*, eſt le nom d'un certain Fleuve rapide de l'Arabie, dont le cours peut parfaitement être comparé à la vie paſſagere de l'Homme, comme il l'eſt ici à celle de Job. Les jours, ſurtout les jours heureux, ſont en ſi petit nombre, & paroiſſent ſi courts, qu'ils paſſent comme un torrent rapide, pour ne revenir jamais. Mais la plupart des Interpretes entendent par *Ebheh*, des *Navires qui ont le vent en pouppe*. Les *Septante* mettent auſſi, *des Navires*; & *Symmaque*, *des Navires legers*, comme en ont les Corſaires, en un mot, *de bons voiliers*. Il s'en trouve d'autres qui font dériver ce mot, de *Ebh*, qui ſignifie *Pomme*, *Fruit*; comme ſi l'on devoit entendre par-là des Navires chargés de fruits, de choſes de peu de valeur, & qui ſe corrompent aiſément. Toutes ces choſes peuvent être appliquées à la Vie humaine, de même que l'*Aigle qui vole après la proye.* On ſait que ces Oiſeaux ont le vol très rapide: d'où vient que Saül & Jonathan, 2 Sam. ou 2 Rois I. 23, ſont dits être *plus légers que des Aigles*; & qu'on lit dans les Lament. de Jérémie, IV. 19. *Nos perſécuteurs ont été plus légers que les Aigles des Cieux, ils nous ont pourſuivis ſur les montagnes*; & Hab. I. 8. *Des gens de cheval viendront de loin, ils voleront comme une Aigle qui ſe hâte pour repaitre.* Ou: *Ses cavaliers viendront de loin charger l'ennemi, comme un Aigle qui fond ſur ſa proye.* Les jours heureux paſſent rapidement, comme les Aigles; & il en eſt de même des richeſſes, ſelon ces paroles des Proverb. XXIII. 5. *Jetteras-tu tes yeux ſur ce qui ſoudain n'eſt plus? car certainement il ſe fera des ailes, il s'envolera aux Cieux comme un Aigle.* Ou: *Ne levez point les yeux vers les richeſ-*

ſes que vous ne pouvez avoir, parce qu'elles prendront des ailes comme l'Aigle, & s'envoleront au Ciel. Je paſſe ſous ſilence les hyperboles des Arabes, rapportées dans *Damir*, comme par exemple, que le vol de l'Aigle eſt ſi rapide, qu'il parcourt en un ſeul jour tous les lieux, depuis l'Orient juſqu'à l'Occident. Voy. *Bochart* (*Hieroz.* P. I. L. I. c. 3. p. 15.)

JOB, Chap. IX. verſ. 30.

Si je me lave de l'eau de neige, & que je nettoye mes mains en pureté.

Quand j'aurois été lavé dans de l'eau de neige, & que la pureté de mes mains éclateroit.

C'Eſt à dire: Quand je ſerois innocent & ſans tache, les maux qui aſſaillent toujours les gens de bien, mes calamités, ne m'abandonneroient point: *Tu me plongerois dans un foſſé.* Ou: *Tu me ferois paroitre à moi-même tout couvert d'ordure*, v. 31. Toute ſorte d'eau eſt propre à laver le corps, & à nettoyer la peau de ſes ordures, ou à ôter celles qui s'amaſſent dans les pores; c'eſt pourquoi les Ablutions extérieures ſont le ſymbole de la Purification intérieure ou ſpirituelle, & du nettoyement des Péchez par le Sang de Jesus-Christ. Mais les eaux de *neige* & de *fontaine* ſont préférables aux autres pour cet uſage, parce qu'étant plus froides, elles reſſerrent davantage les pores de la peau, & rendent la circulation du ſang vers les extrémités plus difficile, & la peau par conſéquent plus blanche. L'habitude de ſe laver le corps eſt ſur-tout néceſſaire dans les Païs Orientaux, & très utile à la ſanté; & cet uſage y étoit très fréquent autrefois, & l'eſt encore aujourd'hui chez les Turcs. Les Ablutions ont été introduites dans preſque toutes les Religions. Les Juifs ſous l'ancienne Oeconomie avoient quantité d'Aſperſions & de Purifications, par le Sang & par l'Eau, qui étoient le ſymbole de la Purification intérieure de l'Ame par le S. Esprit & le Sang de Jesus-Christ: & elles ſont priſes en ce ſens myſtique, dans pluſieurs endroits de l'Ecriture. Ainſi David dit, Pſ. LI. 9. *Lave-moi, & je ſerai plus blanc que la neige.* Ou: *Vous me laverez, & je deviendrai plus blanc que la neige.* Et voici les magnifiques promeſſes que Dieu fait, Ezech. XXXVII. 25. *Et je répandrai ſur vous des eaux nettes, & vous ſerez nettoyés; je vous nettoyerai de toutes vos ſouillures, & de tous vos Dieux de fiente.* On lit dans le Titre que ſe donne l'Apôtre, 1 Pier. I. 1. 2. *Apôtre - - - ſelon la préconnoiſſance de* Dieu *le Pere, en ſanctification d'Eſprit, à l'obeiſſance & à l'aſperſion du ſang de* Jesus-Christ. Il y a des Chrétiens, parmi leſquels les Aſperſions d'Eau conſacrée ſont très fréquentes. Elles ſe pratiquoient auſſi chez les Payens, qui faiſoient précéder les Sacrifices par des Ablutions. C'eſt ce que l'on voit, entre autres, par ce que Virgile fait dire à Enée, qui ſouillé de ſang & de carnage, n'oſa toucher ſes Dieux Pénates, juſqu'à ce qu'il ſe fût lavé dans une eau courante (1); & à Didon, qui ſe préparoit à ſacrifier aux Divinités Infernales (2). On employoit auſſi les Ablutions avant les Prieres qu'on adreſſoit aux Dieux (3). S'il arrivoit à quelqu'un de commettre un Meurtre ou quelque autre crime, on diſoit ordinairement de lui, qu'il n'y avoit point d'eau qui pût le laver (4). Les Allemands diſent de même: *Es wird es ihme der Rhein nicht abwaſchen; Toutes les eaux du Rhin ne ſauroient le laver*; & les Eſpagnols en diſent autant de celles du Guadalquivir: *No ſe lavara deſta con quanta aqua trae Guadalquivir.*

Pour revenir à l'eau de neige, je remarque qu'on s'en lavoit autrefois les pieds & les mains (5). Il eſt certain que l'eau de neige non-ſeulement blanchit la peau, mais fortifie les membres en reſſerrant les fibres par le froid & en empêchant la tranſpiration. C'étoit peut-être pour cette raiſon que Diogene le Cynique embraſſoit une Statue d'airain, dans le plus grand froid (6), ſelon *Plutarque* (*Apophth. Lacon.*) &

(1) *Tu genitor, cape ſacra manu patrioſque penates;*
Me bello è tanto digreſſum, & cæde recenti,
Attrectare nefas, donec me flumine vivo
Abluero.
Æneid. II.

(2) *Dic corpus properet fluviali ſpargere lympha.*
Æneid. IV.

(3) *Hæc ſancte ut poſcas, Tyberino in gurgite mergis*
Mane caput, bis, terque, & noctem in flumine purgas.
Perſ. Sat. II.

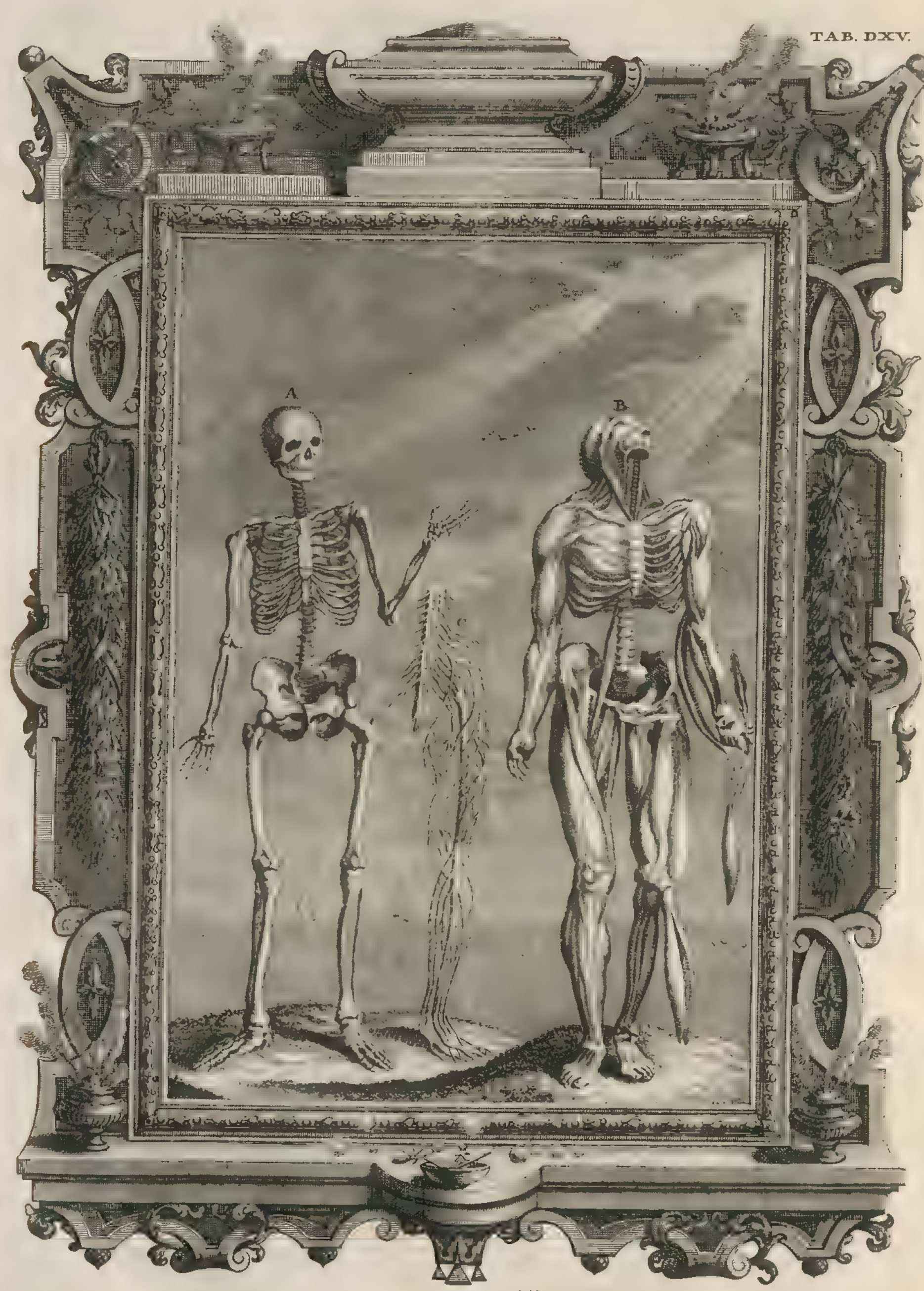
(4) *Ah nimium faciles, qui triſtia crimina cædis*
Fluminea tolli poſſe putatis aquâ.
Ovid. Faſt. II.

Suſcipit, ô Gelli, quantum non ultima Thetis,
Nec genitor lympharum abluit Oceanus.
Catull.

(5) *Tandem diſcubuimus, Alexandrinis pueris aquam nivatam in manus infundentibus, aliiſque inſequentibus ad pedes.* Petronius in Satyr.

(6) Περιλαμβάνων ἀνδριάντα χάλκεον, ψύχους ὄντος σφοδροῦ.

TAB. DXV.



IOB. Cap. X. v. 8-12.
Γνῶθι σεαυτόν

Buch Hiob Cap. X. v. 8-12.
Lerne dich selbst erkennen.

B. Probst sculps.

& *Diogene Laërce (de Vit. Philof.* L. VI.) Si nous avons égard à cet ufage, nous ne nous oppoferons pas à voir faire aux Enfans en Hiver des pelotes de neige pour fe divertir.

On trouve dans le Texte le mot *Bor*, qu'*Arias* & la Verfion Latine de Zurich rendent par *puritas (Pureté)*, & d'autres par Citerne, Fontaine, Puits. Mais *Olaüs Rudbeck le Fils*, (*Ichtyologiæ Biblicæ* P. II. p. 28.) cherche dans ce mot une plus grande emphafe; & prétend qu'il approche du *Borith des Foulons*, dont il eft parlé Jer. II. 22. & qui eft un excellent *Savon.* Il cherche auffi dans le mot זָכַךְ quelque chofe de plus que dans le précédent רָחַץ qui fignifie *laver*; favoir, *embellir*, *nettoyer*, *polir*, *rendre luifant.*

PLANCHE DXV.

Merveille & fragilité de la ftructure de l'Homme.

JOB, Chap. X. verf. 8-12.

Tes mains ont pris la peine de me former, elles ont arrangé toutes les parties de mon corps. - - -

Souvien-toi, je te prie, que tu m'as formé comme de la boue, & que tu me feras retourner en poudre.

Ne m'as-tu pas coulé, & ne m'as-tu pas fait cailler comme le fromage?

Tu m'as revêtu de peau & de chair, & tu m'as compofé d'os & de nerfs.

Tu m'as donné la vie, & tu as ufé de miféricorde envers moi; & par tes foins continuels tu as gardé mon efprit.

Ce font vos mains, SEIGNEUR, qui m'ont formé, ce font elles qui ont arrangé toutes les parties de mon corps. - - -

Souvenez-vous, je vous prie, que vous m'avez fait comme un ouvrage d'argile, & que dans peu de tems vous me réduirez en poudre.

Ne m'avez-vous pas fait d'abord comme un lait qui fe caille, comme un lait qui s'épaiffit & qui fe durcit?

Vous m'avez revêtu de peau & de chair, vous m'avez affermi d'os & de nerfs.

Vous m'avez donné la vie, & comblé de bienfaits; & la continuation de votre fecours a confervé mon ame.

NOtre grand Philofophe nous repréfente l'excellence de l'Homme, & fa caducité; fa nobleffe, & tout à la fois fon néant. Qui eft-ce en effet qui ne voit briller cette excellence de l'Homme dans fon prémier état, dans fa création immédiate? *Puis* Dieu *dit: Faifons l'homme à notre image, felon notre reffemblance, & qu'il domine fur les poiffons de la mer, & fur les oifeaux des cieux, & fur les animaux domeftiques, & fur toute la terre, & fur tout reptile qui rampe fur la terre.* Ou: *Il dit enfuite: Faifons l'homme à notre image & à notre reffemblance, & qu'il commande aux poiffons de la mer, aux oifeaux du ciel, aux bêtes, à toute la terre, & à tous les reptiles qui fe remuent fous le ciel.* Gen. I. 26.

Job nous enfeigne ici par fon exemple, à *nous connoitre nous-mêmes:* connoiffance qui, après celle de Dieu, eft la plus utile & la plus excellente de toutes. Les autres Sciences nous rendent favans, mais celle-ci nous rend pieux; les autres nous enflent d'orgueil, celle ci nous humilie. Quiconque réfléchit avec attention fur fon *Ame*, ne peut fe laffer d'admirer l'étendue extrême & la force de fon intelligence, la rapidité incroyable de fes penfées, la fubtilité de fes inventions, les tréfors de fa mémoire, la variété infinie de fes defirs, & la profondeur inépuifable de fa volonté. Si de l'Ame on paffe au *Corps*, on y admirera l'affemblage merveilleux de tant de diverfes parties, fon changement de figure, les differens mouvemens de fes parties

fluides & ſolides, la perfection de toute ſa ſtructure; mais en même tems ſa fragilité. Enfin, ſi l'on conſidere l'*Union de l'Ame & du Corps*, de ces deux Subſtances ſi differentes, la penſée s'y perdra ſur le comment, ſans que jamais l'admiration ceſſe ſur le fait. C'eſt ici le *non plus ultra* de la Raiſon, & le plus habile Philoſophe conviendra qu'on eſt obligé d'avoir recours à la ſeule & libre volonté d'un Créateur infiniment parfait.

Job n'ignoroit pas qu'il n'y a pas moins d'art dans la ſtructure des Animaux, que dans celle des Hommes: mais ſon Corps, ſon propre Corps, déchiré jour & nuit des douleurs les plus cruelles, lui étoit plus préſent & plus à portée. Il ſe convainc lui-même, & nous avec lui, que c'eſt Dieu *qui a formé l'Homme*, Gen. II. 7. qui a mis *dans le corps pluſieurs membres, & qui les y a placés comme il lui a plu*, 1. Corint. II. 18. *Tes propres mains*, dit-il, *ont pris la peine de me former, elles ont arrangé toutes les parties de mon corps.* Ou: *Ce ſont vos mains*, Seigneur, *qui m'ont formé; ce ſont elles qui ont arrangé toutes les parties de mon corps*, v. 8. *Tes propres mains*: non pas celles d'un malin Eſprit, comme le veulent les Manichéens; ni d'un bon, comme le prétendent Philon & d'autres: mais ta ſeule puiſſance infiniment ſage. *Tu me tiens ſerré par derriere & par devant, & tu as mis ſur moi ta main.* Ou: *Vous avez* Seigneur, *une égale connoiſſance de toutes les choſes, & futures & anciennes. C'eſt vous qui m'avez formé, & qui avez mis votre main ſur moi*, Pſ. CXXXIX. 5. *Les Cieux ſont l'ouvrage de tes mains*; Pſ. CII. 26. Dieu dit de lui-même, Iſaïe XLVIII. 13. *Ma main auſſi a fondé la Terre, & ma dextre a meſuré à l'empan les Cieux; quand je les appelle, ils comparoiſſent enſemble. Tes mains*, dit Job, *ont pris la peine de me former; elles ont arrangé toutes les parties de mon corps.* Le Texte original porte עִצְּבוּנִי וַיַּעֲשׂוּנִי; & les *Septante*, ἔπλασάν με καὶ ἐποίησάν με, les Schol. ἡτοίμασαν: mots qui ont de l'énergie, & qui ſignifient former avec application, avec un ſoin tout particulier, achever, conduire à la perfection, & même travailler avec quelque douleur ou quelque peine; car les racines ſont, עֶצֶב, *douleur*, & עָשָׂה, *il fit*, *il prépara*. Le mot סָבִיב *Sabhibh* ſignifie *tout à l'entour*, *entierement*; toutes les petites veines & les fibres du Corps, & toutes les idées de l'Ame; en un mot, le Corps & l'Ame entiers. C'eſt dans ce ſens qu'on doit entendre les paroles de David, Pſ. CXXXIX. 5. *Tu me tiens ſerré*, ou *tu m'as formé par derriere & par devant:* & celles que Notre Sauveur adreſſe aux Phariſiens, Luc XI. 40. *Inſenſés que vous êtes! celui qui a fait le dedans, n'a-t-il pas fait auſſi le dehors?* Il y en a d'autres qui prétendent que Job, par le mot סָבִיב, *tout à l'entour*, fait alluſion à un Potier qui fait des vaſes par le moyen d'une machine qu'il tourne; parce qu'il ajoute enſuite, *Souvien-toi que tu m'as formé comme un ouvrage d'argile.* Le but du raiſonnement de Job revient donc à ceci, ſavoir, que Dieu qui s'eſt donné la peine de le former avec tant d'art & de ſageſſe, n'abandonnera point l'ouvrage de ſes mains. C'eſt la Morale des Peres, & en particulier de *S. Ambroiſe* qui dit: Seigneur, *ne délaiſſez point votre ouvrage. Je vous reconnois pour mon Créateur, je ſai que vous m'avez formé, & je n'eſpere qu'en vous.*

Verſ. 9. *Souvien-toi, je te prie, que tu m'as formé comme de la boue, & que tu me feras retourner en poudre.* Dieu forma l'Homme, non pas d'or, d'argent, de pierres précieuſes, ou du corps de quelque Animal déja créé; mais *de la poudre de la terre*, Gen. II. 7. Il employa une matiere impropre par elle-même à former un Corps où brille un ſi grand art, afin de nous montrer par-là ſa puiſſance infinie, & de nous enſeigner que nous ſommes *poudre*, 1 Cor. XV. 47. que *nous retournerons en poudre*, Gen. III. 19. 23. que *nous ſommes formés de boue*, Job XXXIII. 6. Le Créateur vouloit auſſi par-là mettre un frein à notre orgueil, empêcher notre mépris pour les autres, graver dans notre mémoire notre fragilité & notre mortalité, & nous porter enfin à diriger toutes les actions de ce Corps à la gloire de celui qui l'a formé. D'autant plus encore, que ce Corps conſtruit avec tant d'art, cet aſſemblage ſi merveilleux de parties fluides & ſolides, *doit* un jour *retourner en poudre.* Ici Job ſe rencontre avec Iſaïe. Celui-ci dit, LXIV. 8. *Maintenant, ô* Eternel, *tu ès notre pere; nous ſommes l'argile, & tu ès celui qui nous as formés, & nous tous ſommes l'ouvrage de ta main.* Eternel, *ne ſois point ému à indignation outre meſure*, &c. Job par cette deſcription de ſon miſerable Corps, de ce vil compoſé de boue, veut fléchir Dieu ſon Auteur, & cherche à s'encourager lui-même à la patience. Il étoit parfaitement inſtruit de cette vérité, qu'Iſaïe n'annonça que pluſieurs ſiecles après, XLV. 9. *Malheur à celui qui débat contre celui qui l'a formé. Que le pot débatte contre les autres pots. L'argile dira-t-elle à celui qui l'a formée; Que fais-tu?* Ou: *Malheur à l'homme qui diſpute contre celui qui l'a créé; lui qui n'eſt qu'un peu d'argile & qu'un vaſe de terre. L'argile dit-elle au Potier; Que faites-vous?* Cet Homme pieux connoiſſoit non-ſeulement la *compoſition* de ſon Corps, mais ſa *décompoſition*: il ſavoit non-ſeulement que ſon Corps n'étoit qu'un compoſé d'eau & de terre; mais que ce compoſé ſeroit un jour diſſous en eau, en boue & en pouſſiere, comme il arrive à tous les cadavres qui tombent en pourriture, leſquels d'abord ſont couverts d'une putréfaction liquide, mais qui bien-tôt ſechent & s'en vont en cendre & en pouſſiere.

Verſ. 10. *Ne m'as-tu pas coulé comme du lait, & ne m'as-tu pas fait cailler comme le fromage?* Ces paroles ont une énergie toute particuliere, & méritent qu'on y faſſe une ſérieuſe attention. Job attribue l'ouvrage de ſa Génération à Dieu, & non pas aux Hommes: Pro-

Propoſition que la Raiſon & l'Expérience prouvent également. Notre Corps eſt une Machine hydraulico-pneumatique, dont l'artifice infini ſe dérobe aux regards perçans des plus habiles Anatomiſtes. Suppoſons, ce que nul homme de bon-ſens, & qui a quelque connoiſſance, n'oſeroit ſoutenir; ſuppoſons que toutes les petites fibres, même les plus cachées, ſoient entierement découvertes, & que la nature des fluides, & ſur-tout celle du Sang, ſoit pleinement connue: Suppoſons encore, que quelque Ame formatrice puiſſe conſtruire un Corps conforme à ces idées parfaites: il s'enſuivroit ſeulement, qu'il n'y auroit que les Anatomiſtes, & même les plus habiles, qui ſeroient capables de produire des Corps ſi artificiels; & que les Païſans ſeroient hors d'état d'en pouvoir faire autant: quoique l'expérience nous prouve qu'ils ſont auſſi entendus ſur l'article de la Génération, que ceux qui ont le plus de ſcience. Qui ne ſait, que des hommes de la lie du Peuple, & même ſi ignorans qu'ils ne ſavent pas qu'ils ont un eſtomac, n'en ſont pas pour cela moins habiles à former leur ſemblable? Tous s'entendent & réuſſiſſent à ce métier-là; les Indiens auſſi bien que les Européens, & ceux qui ſont nés dans un air épais, comme ceux qui naiſſent dans de plus heureux climats. Cela vient de ce que la Génération des Hommes n'eſt autre choſe que le dévelopement des Principes ou des Germes infiniment petits, créés en même tems que le Monde; & il en eſt de même de la Génération des Animaux & des Végétaux. Ecoutons ſur la formation de l'Homme, Dieu lui-même parlant au Prophete Jérémie, I. 5. *Avant que je te formaſſe dans le ventre de ta mere, je t'ai connu:* Et le Pſalmiſte, Pſeau. CXXXIX. 15. *L'agencement de mes os ne t'a point été caché, lorsque j'ai été fait en un lieu ſecret, & façonné comme de broderie aux lieux bas de la terre.* Ou: *Mes os ne vous ſont point cachés, à vous qui les avez faits dans un lieu caché; ni ma ſubſtance, que vous avez formée comme au fond de la Terre.* Et comment, je vous prie, & ſous quel prétexte pourroit-on attribuer à l'Homme la Formation du Corps humain; puisqu'il eſt encore indécis parmi les Anatomiſtes & les Philoſophes, ſi l'on doit chercher les principes de notre Machine artificielle, ou dans les grains de l'Ovaire, ou dans les petits Animaux de la Semence virile? Que ſi l'on conſulte les anciens Scholaſtiques, ils nous donneront ſur le Texte de Job cette ridicule explication, ſavoir: que la Semence qui tire ſon origine de toutes les parties du corps, porte avec elle leurs mêmes figures, & ſe trait comme du Lait. Voilà quelles ſont les idées monſtrueuſes de cette monſtrueuſe Philoſophie! Ceux qui comparent la Génération avec la maniere dont ſe fait le Fromage, approchent plus de la vérité. On ſait que les Bergers des Alpes ſéparent prémierement le Lait en ſes differentes parties, la ſéreuſe & la caſéeuſe; qu'ils verſent le Lait coagulé dans un moule, & qu'ainſi ſe font les Fromages. On peut dire de même, que Dieu, en ſéparant la matiere épaiſſe de la matiere fluide & déliée, forma le Corps de l'Homme. Mais cela ne ſuffit pas encore, pour ſe former une idée claire ſur une choſe ſi importante. Selon *Coccejus*, ceux qui attribuent l'origine de l'Homme à de petits Animaux ou Vermiſſeaux, qu'on n'apperçoit dans la Semence de l'Homme qu'avec le Microſcope, peuvent appuyer leur ſentiment ſur l'autorité de Job. *Le Lait*, cette *goutte puante*, ſelon le langage des Rabbins, *ce lait preſſé*, ſeroit la Semence même de l'Homme; & le ſang ſuperflu de la Femme, ſeroit le *Fromage.* La meilleure explication de notre Texte, eſt ſans doute celle qui ſuit, ſavoir: que les Embryons ſont tout à fait ſemblables *au lait coulé*, & *au fromage coagulé*, dans les prémiers jours de la Conception; en ayant non-ſeulement la couleur & la conſiſtence, mais auſſi la forme, puisqu'avec les meilleurs Microſcopes, on ne ſauroit dans ces foibles commencemens diſtinguer les parties, quoiqu'elles ſoient déja réellement contenues & figurées dans cette maſſe fluide. Mr. *Ruyſch*, un des plus ſubtils Anatomiſtes de nos jours, fait voir dans ſon *Tréſor Anatomique* VI. pag. 31. Planc. II. Fig. I. deux de ces petits Embryons qui n'ont que peu de jours, dont l'un eſt comme un œuf de Fourmi, & l'autre pas plus gros qu'un Pou, ou qu'une ſemence de Laitue. Voyez ces petits commencemens, Planche XXIII. Si l'on deſcend avec les Anatomiſtes à ces prémiers principes de l'Homme, l'on s'écriera avec *Pline*, L. VII. c. 7. *Je ſuis ſaiſi de honte & de pitié, quand je conſidere la chétive origine du plus ſuperbe de tous les Animaux. - - - Celui-là ſeul, qui a ſans ceſſe devant les yeux la fragilité humaine, vivra toujours dans la juſtice & la droiture.* La honte naitra ſur-tout, ſi l'on conſidere que nous ſommes renfermés pendant neuf mois dans la priſon étroite du ventre de nos Meres, où nous ſommes placés entre l'urine & les excrémens.

Verſet 11. *Tu m'as revêtu de peau & de chair, & tu m'as compoſé d'os & de nerfs.* L'Homme ne nous eſt plus repréſenté ici comme un Lait coagulé; mais comme ayant un corps parfait, & en état de faire toutes ſes fonctions. Job fait mention de quelques-unes des parties principales & communes, ſans leſquelles la machine du Corps ne ſauroit ſubſiſter. La *Peau* ſert de couverture à l'Homme; la *Chair*, c'eſt à dire la Chair muſculeuſe, le rend propre au mouvement; les *Os* le ſoutiennent & lui ſervent d'appui; les *Nerfs* lui fourniſſent des forces & lui donnent le ſentiment. Je pourrois, ſi je cherchois à m'étendre, parcourir ici une grande partie de l'Anatomie, ſavoir, la *Dermatologie*, la *Myologie*, l'*Oſtéologie*, & la *Neurologie*, c'eſt à dire, la deſcription de la Peau, des Muſcles, des Os & des Nerfs. Mais les bornes que je me ſuis preſcrites, ne me permettent pas d'entrer dans le détail. Il ſuffira d'en toucher quelque choſe en paſſant, & d'en faire l'application à la connoiſſance de Dieu. Sous le nom de *Peau*, notre Philoſophe comprend ſans doute tout

tout le Tégument commun qui ſert d'envelope au Corps, & qui eſt compoſé de l'*Epiderme* ou *Sur-peau*, laquelle eſt très mince, & de la *Peau* proprement dite, laquelle eſt un aſſemblage très induſtrieux de petites Arteres, de petites Veines, de petits Nerfs, & de petites Glandes, extrèmement délicates, par où circule ſans ceſſe l'humeur ſanguine; & à travers laquelle, par une infinité de pores, tranſpire ſans ceſſe un fluide imperceptible, pour le bien de la ſanté. On compte enſuite parmi les Tégumens, la *Graiſſe*, cette humeur huileuſe renfermée dans ſes cellules; & le *Pannicule charnu*, ou *Membrane charnue*, étendue par deſſus les Muſcles. Toutes ces parties du Tégument commun ont chacune leurs uſages, & des uſages très nobles & très néceſſaires. Cette Peau ſe montre à nous tous les jours: mais qu'il y en a peu qui la regardent comme ils devroient, c'eſt à dire, avec les yeux de l'Entendement, pour en glorifier le Créateur! Qu'il y en a peu qui examinent de près ce merveilleux Tiſſu, pour y obſerver que, ſelon le beſoin des parties agiſſantes, il eſt plus épais en certains endroits qu'en d'autres, comme dans la paume des mains & ſous la plante des pieds; tandis qu'ailleurs il eſt plus tendre & plus délicat! Qu'il y en a peu qui conſiderent les pores de cette eſpece de crible, qui ſont ſi petits qu'un ſeul grain de ſable peut en couvrir 125000! Nous toucherons quelque choſe de ceci, à la fin de ce Commentaire. Qu'il y en a peu, dis-je, qui avec Ezechiel, XXXVII. 6. 8. réfléchiſſent que *c'eſt* Dieu, & non pas l'aveugle Idole de la Nature, *qui met les nerfs, qui fait croitre la chair*, & *qui étend la peau!* Nous mangeons tous les jours de la *Chair*, c'eſt à dire les muſcles, ſans réfléchir à l'art infini de ces machines, ni à la maniere dont elles ſont attachées aux parties ſolides, comme des eſpeces de Leviers animés par l'action des Eſprits animaux; lequels ſeroient eux-mêmes tout à fait ſans mouvement & ſans force, s'ils n'étoient continuellement agités par une matiere encore plus ſubtile, & mue immédiatement par la main de Dieu. Ces Leviers muſculeux ſont compoſés de petites fibres ſans nombre, comme d'autant de cordes; & celles-ci le ſont de véſicules ſphéroïdes, qui étant enflées par le fluide nerveux, & par conſéquent accourcies, ont une force incroyable: fibres ſi menues, que 16 font à peine une ligne de Paris, qui eſt la douzieme partie d'un pied, & dont il faut par conſéquent 192 pour faire un pouce, & 36864 pour un pouce quarré. Combien peu de perſonnes enfin élevent leurs penſées vers l'Inventeur & l'Auteur de ces Leviers, vers celui qui a arrangé les Muſcles, & diſpoſé leurs petites fibres & leurs véſicules, de maniere que toutes les parties agiſſent & font leurs fonctions, ſans s'empêcher les unes les autres; qui a donné à ces mêmes petites fibres une figure tantôt empennée, tantôt ſpirale! Il eſt certain qu'il faut avoir perdu le ſens, pour ne pas reconnoitre & adorer Dieu comme l'Architecte, le Méchanicien, le Géometre, en un mot l'Auteur de toute notre Machine; lequel n'a pas ſeulement fabriqué cette Horloge, mais la meut encore lui-même à tout moment: qui forme, comme dit Job, l'Aſſemblage des Os, cet Aſſemblage admirable, que le plus ſage des Rois met au nombre des ſecrets les plus cachés de la Nature, Eccleſ. XI. 5. *Comme tu ne ſais point quel eſt le chemin du vent, ni comment ſe forment les os dans le ventre de celle qui eſt enceinte; ainſi tu ne ſais pas l'œuvre de* Dieu, *lequel fait toutes choſes.* Ou: *Comme vous ignorez par où l'ame vient, & de quelle maniere les os ſe lient dans les entrailles d'une femme groſſe; ainſi vous ne connoiſſez point les œuvres de* Dieu, *qui eſt le créateur de toutes choſes.* Conſiderons, je vous prie, que cette merveilleuſe machine du Corps humain eſt ſoutenue ſur des colomnes mobiles, flexibles, ſur divers Os, dont chacun eſt précisément de la ſtructure qu'il faut pour ſon uſage: Que les baſes de ces colomnes ne ſont pas ſeulement compoſées d'un ſeul Os, mais de pluſieurs, joints enſemble par la peau & par les nerfs: Que le Pied pris en ſon entier, & compoſé du Tarſe, du Metatarſe & des Orteils, eſt ſi bien conſtruit, que le Corps s'appuyant deſſus peut ſe mouvoir en tout ſens, ſe tenir debout, marcher, courir, ſauter, ſans perdre l'équilibre: Conſiderons les Côtes en forme d'arc, attachées par un bout aux vertebres du dos, & par l'autre au Sternum, & qui comme un bouclier défendent le cœur & les poumons; ſervant auſſi à la reſpiration, conjointement avec les muſcles qui ſont placés entre elles, & ceux qui les couvrent: L'Epine du dos qui forme une colomne compoſée de pluſieurs Os, & va en diminuant ſelon les règles de l'Architecture; de ſorte que le Corps ſe tenant debout, eſt ferme, & peut néanmoins ſe plier; ce qui ne ſeroit pas poſſible, ſi toute l'Epine n'étoit que d'un ſeul Os. Pour ne parler ni du Crane, qui comme un caſque couvre & défend le Cerveau, matiere très molle & le ſiege précieux de l'Ame: ni des Dents, de leur figure, & de leur inſertion faite en *Gomphoſe*, (ſorte d'Articulation ſerrée, ou d'inſertion ſemblable à celle d'un clou ou d'une cheville qu'on enfonce dans du bois:) ni de la mobilité de la Mâchoire inférieure: ni de la ſtructure admirable des petits Os de l'Ouïe. Tout ceci nous meneroit trop loin; c'eſt pourquoi je me reſſerre, pour m'en tenir à ce que dit Job lui-même, ſavoir aux *Nerfs*, qui tirant leur origine de tout le Cerveau, s'étendent par tout le corps, & donnent le mouvement & le ſentiment à toutes les parties, charriant une liqueur qu'on appelle Eſprits animaux, ſi ſubtile, qu'elle échape même aux yeux armés d'un Microſcope. Cependant, pour éviter d'être trop long, je ne parcourrai point toute la Neurologie, que *Willis* & *Vieuſſens* ont traitée avec autant d'applaudiſſement que de travail.

Verſet. 12. *Tu m'as donné la vie, & tu as uſé de miſericorde envers moi; & par tes ſoins continuels tu as gardé mon eſprit.* Ou: *Vous m'a-*

m'avez donné la vie, & comblé de bienfaits; & la continuation de votre ſecours a conſervé mon ame. Ceci s'accorde parfaitement avec ce qu'on lit Gen. II. 7. *Or* L'ETERNEL DIEU *avoit formé l'homme de la poudre de la terre, & il avoit ſoufflé dans ſes narines une reſpiration de vie; & l'homme fut fait en ame vivante.* Ou: *Le* SEIGNEUR DIEU *forma donc l'homme du limon de la terre, il répandit ſur ſon viſage un ſouffle de vie; & l'homme devint vivant & animé.* DIEU ayant créé le Corps, cette machine ſi admirable, devoit, pour achever ſon ouvrage, y joindre l'*Eſprit*, c'eſt à dire une Ame raiſonnable. Ces deux Etres ſi differens de leur nature, & dont l'union par cela même eſt au deſſus des forces naturelles & de toute conception humaine; ces deux Etres, dis-je, conſtituent l'Homme, dont la vie conſiſte dans le commerce mutuel de l'Ame & du Corps, & dans une telle diſpoſition des parties tant fluides que ſolides, que tous & chacun des membres, comme autant de roues dans une Horloge, peuvent faire leurs fonctions; & que l'Ame & le Corps peuvent agir l'un ſur l'autre réciproquement. Arrêtons-nous ici un moment, pour ne pas perdre l'occaſion de célébrer les louanges du Créateur. Qu'on me diſe, d'où vient que toutes les impreſſions & tous les mouvemens du Corps paſſent au même inſtant dans l'Ame? D'où vient que l'Ame les reçoit, même malgré elle? D'où vient qu'en conſéquence des impreſſions qu'elle a reçues, s'excitent en elle de certaines idées, qui répondent préciſément aux mouvemens dont elle a été frappée? D'où vient que certains mouvemens du Corps ſuivent certaines penſées de l'Ame? D'où vient que l'Ame & le Corps ne ſauroient faire divorce? Eſt-ce l'Ame qui a fait avec le Corps ce Contract indiſſoluble, ou le Corps avec l'Ame? L'Ame ſe ſouvient-elle du tems, où elle s'eſt jointe ſi intimement au Corps? Pourquoi, comme maitreſſe de ce Corps, ne s'eſt-elle pas réſervé de plus grands droits? Pourquoi dépendelle du Corps malgré elle? Pourquoi n'a-t-elle ſoumis à ſon empire que les Membres ſeulement, & non pas les Parties vitales, le Cœur, l'Eſtomac, & toute la circulation du Sang? Pourquoi s'eſt-elle ſoumiſe à recevoir, non-ſeulement les ſenſations flateuſes & agréables, mais les douloureuſes & les deſagréables? Eſt-ce donc le hazard qui a produit une Police ſi merveilleuſe, & ſi pleine d'harmonie? Que les Moqueurs & les Libertins répondent, s'ils le peuvent, à tous ces points, & article par article. Ils ſeront contraints d'avouer à la fin, s'il leur reſte une étincelle de Raiſon, que toutes ces choſes ſont des effets admirables de la Toute-puiſſance de celui qui n'a qu'à dire, *Que la choſe ſoit*; & de ſouſcrire à cette déclaration de notre grand Philoſophe & Théologien: *Tu m'as donné la vie, & tu as uſé de miſericorde envers moi; & par tes ſoins continuels tu as gardé mon Eſprit.* Si l'on veut faire l'application de toutes ces choſes à un ſens myſtique, & à la Régénération de l'Homme, le paſſage d'Ezech. XXXVII. 5. peut ſervir de baſe. *Ainſi a dit le* SEIGNEUR L'ETERNEL *à ces os-ci: Voici, je m'en vais faire entrer l'eſprit dans vous, & vous revivrez. Je mettrai des nerfs ſur vous, je ferai croitre de la chair ſur vous, & j'étendrai ſur vous de la peau; puis je remettrai l'eſprit en vous, & vous revivrez, & vous ſaurez que je ſuis* L'ETERNEL. Ou: *Voici ce que le* SEIGNEUR *notre* DIEU *dit à ces os: Je vais envoyer un eſprit en vous, & vous vivrez. Je ferai naitre des nerfs ſur vous, j'y formerai des chairs & des muſcles, j'étendrai de la peau par deſſus; & je vous donnerai un eſprit, & vous vivrez, & vous ſaurez que c'eſt moi qui ſuis le* SEIGNEUR. Voy. *De Mey* (*Phyſ. Sacr.* 305.) & *Ruyſch* (*Theſ. Anat. VI.* p. 31.)

Ce que nous allons rapporter maintenant, ſervira à éclaircir ce que nous avons dit ci deſſus de l'extrème petiteſſe des pores de la peau; & à convaincre les Incrédules, qui ſouvent tournent en raillerie ce qu'ils n'entendent pas. Par le Microſcope, on voit qu'un globule rouge du Sang eſt compoſé de ſix autres plus petits; & à prendre au plus bas pied l'hypotheſe des Modernes, le diametre de l'extrémité d'une des plus petites Arteres eſt égal à $\frac{1}{500}$ partie du diametre d'un cheveu. Il ſuit de là, que les globules du Sang qui ne peuvent pas paſſer par les petits rameaux lateraux de la peau, ſont au moins 500 fois plus petits que l'épaiſſeur d'un cheveu; & que chacun des 6 globules plus petits dont ils ſont compoſés, $\frac{1}{6} \times \frac{1}{500} = \frac{1}{3000}$, c'eſt à dire, eſt 3000 fois plus petit qu'un cheveu. Mais il y a dans notre Corps, comme nous le verrons bien-tôt, de petits tuyaux, dont l'ouverture eſt à peine $\frac{1}{125000}$ d'un grain de ſable. Par conſéquent, il faut que notre Sang contienne des particules ſi petites, qu'elles n'égalent pas $\frac{1}{125000}$ d'un grain de ſable. Ceci eſt peu de choſe encore, ſi l'on compare à ces globules du Sang, ceux de ces petits Animaux, que *Leeuwenhoek* a remarqués dans les œufs d'un Merlus, leſquels, ſelon le calcul de *Keil*, ne ſont pas

$$\frac{8}{1000\ 000\ 000\ 000\ 000\ 000\ 000\ 000\ 000\ 000\ 000}$$

d'un pouce cubique. Mais pour achever de remplir ma promeſſe, je reviens aux petits Tuyaux que l'on remarque aux parties extérieures de notre Corps. Si l'on peut s'en rapporter aux Obſervations de *Leeuwenhoek*, un grain de ſable couvre 250 écailles de la Sur-peau, faites en forme de rézeau; (car la Sur-peau paroît au Microſcope comme des écailles de Poiſſon;) & chaque écaille a 500 petits Canaux excrétoires, par où ſe fait une tranſpiration continuelle. Un ſeul petit grain de ſable couvre donc 125000 de ces pores. Le poids toutes de ces particules infiniment petites qui tranſpirent, étonne encore davantage, quand on en fait le calcul. Selon les Obſervations indubitables de *Sanctorius*, un homme dans l'âge adulte tranſpire inſenſiblement dans l'eſpace de 24 heures, la valeur de 5 livres, qui font 60 onces, ou 28800 grains; & toutes les

heures par conféquent 1200 grains, & 20 chaque minute. Suppofons à préfent, felon ce qui a été dit ci-devant, que 125000 pores puiffent être cachés fous un feul grain de fable; que 100 grains de fable rangés fur une même ligne, faffent un pouce, 10000 un pouce quarré, & 1000000 un pied quarré. Suppofons enfuite, avec un habile Auteur Anglois nommé *Wainewright*, que la moyenne fuperficie d'un adulte foit de 15 pieds quarrés: il faudra pour le couvrir, 15000000 de grains de fable; & il y aura dans la fuperficie extérieure de fon corps, 125000 fois 15000000, ou 1875000000000 pores, par lefquels tranfpirent 20 grains dans une minute. Or le Cœur fait fon mouvement de contraction, 60 fois chaque minute, dans un homme fain. Donc à chaque pulfation, il doit fortir par les 1875000000000 pores $\frac{20}{60}$ ou $\frac{1}{3}$ de grain des parties fluides du Corps; ou par chaque pore, $\frac{1}{562500000000}$ de grain. Que quelqu'un calcule à préfent, s'il le juge à propos, combien il faudroit de milliers d'années pour qu'il s'évaporât par un feul de ces petits pores la pefanteur d'un grain. On peut voir ces chofes, & plufieurs autres femblables, dans la favante Differtation de *Sievertius*, *de Morbis à motu humorum*. Il ne me refte plus qu'à prier ceux à qui ces Calculs pourroient paroitre exorbitans & monftrueux, d'en produire eux-mêmes de meilleurs, ou de faire voir les erreurs de ceux-ci; & de faire attention, que le but des Modernes dans leurs recherches n'eft pas une fimple & vaine curiofité, mais un vrai defir d'apprendre à connoitre & à louer DIEU, & à fe connoitre foi-même; & que cette méthode ouvre les voyes pour pénétrer à ce qu'il y a de plus caché dans la Medecine, par le fecours de la Méchanique, ainfi qu'elles ont déja été ouvertes depuis longtems par les Expériences de *Sanctorius*.

A la louange du Créateur, j'ai fait repréfenter dans cette Planche,

A. Le Squelete d'un Adulte, vu par-devant.
B. Un Squelete couvert de fes Mufcles.
C. Les Nerfs de la Cuiffe & de la Jambe.

JOB, Chap. X. verf. 16.

- - - Tu chaffes après moi comme un grand Lion, & tu y reviens, & tu te montres merveilleux contre moi.

- - - Vous vous faifirez de moi comme une Lionne fe faifit de fa proye, & vous me tourmenterez de nouveau d'une terrible maniere.

NOn feulement dans Job, mais encore dans plufieurs autres endroits de l'Ecriture, DIEU fouffre d'être comparé aux Animaux les plus féroces. Il l'eft ici à un Lion, qui fe tient couché dans fon antre, où il attend fa proye, & d'où il fort enfuite pour déchirer tout ce qui s'offre à lui: emblème qui nous repréfente les jugemens qu'il exerce fur les Impies, & les châtimens qu'il employe pour corriger les Hommes pieux. Les Paffages paralleles à celui-ci font, Lament. III. 10. *Ce m'eft un Ours qui eft aux embuches, & un Liou qui fe tient aux cachettes.* Ou: *Il eft à mon égard comme un Ours prêt à fe jetter fur fa proye, & comme un Lion qui l'attend dans un lieu caché.* Jérém. XXV. 38. *Il a abandonné fon tabernacle comme le Lionceau; car leur païs eft mis en défolation, à caufe de l'ardeur de la colere de la fourrageufe, & à caufe de l'ardeur de fa colere.* Ou: *Il a abandonné comme un Lion le lieu de fa retraite, & la terre enfuite a été défolée par la colere de la Colombe, & par l'indignation & la fureur du* SEIGNEUR. Ifaïe XXXI. 4. *Comme grommele le Lion, même le Lionceau fur fa proye, & quoiqu'on appelle contre lui un grand nombre de bergers, il n'eft point effrayé par leur cri, & ne s'abaiffe point pour leur bruit: ainfi* L'ETERNEL *des Armées defcendra pour combattre en faveur de la montagne de Sion, & de fon côteau.* Ou: *Comme lorfqu'un Lion, ou un Lionceau, fond en rugiffant fur fa proye, fi une troupe de bergers fe préfente devant lui, tous leurs cris ne l'étonnent pas, & leur multitude ne l'épouvante point: ainfi le* SEIGNEUR *des Armées viendra pour combattre fur la montagne de Sion, & fur fa colline.* Ifaïe XXXVIII. 13. *Je me propofois jufqu'au matin, qu'il étoit comme un Lion, qu'il briferoit ainfi tous mes os; du jour à la nuit tu m'auras achevé.* Ou: *Le foir j'efperois au plus d'aller jufqu'au matin, voyant que* DIEU *comme un Lion m'avoit brifé tous les os; & le jour je difois encore,* SEIGNEUR, *vous finirez ma vie ce foir.* Ofée V. 14. DIEU lui-même dit: *Je ferai comme un Lion à Ephraïm, & comme un Lionceau à la maifon de Juda; c'eft moi, c'eft moi qui déchirerai, & je m'en irai, j'emporterai, & il n'y aura perfonne qui m'ôte la proye.* Ou: *Je ferai comme un Lionne à Ephraïm, & comme un jeune Lion à la maifon de Juda. J'irai moi-même prendre ma proye, je l'enleverai, & perfonne ne l'arrachera de mes mains.* Ofée XIII. 7. 8. *Je leur ai donc été comme un grand Lion, & je les ai épiés fur le chemin comme un Léopard. Je les rencontrerai comme une Ourfe à qui on a ravi fes petits; & je déchirerai la*

taye de leur cœur. Ou: *Et moi je ſerai pour eux comme une Lionne, je les attendrai comme un Léopard ſur le chemin de l'Aſſyrie. Je viendrai à eux comme une Ourſe à qui l'on a ravi ſes petits. Je leur déchirerai les entrailles jusqu'au cœur.* Dans tous ces Paſſages, il faut avoir égard à la difference qu'il y a entre les affections des Bêtes & de l'Homme, & les Attributs de la Divinité; difference que les Interpretes ont ſoin de faire obſerver. Car perſonne, à moins d'avoir l'eſprit dérangé, ne penſera que DIEU, qui eſt immuable & parfaitement ſaint, ſoit ſujet aux affections ou des Hommes, ou des Animaux. Toute diſpoſition inégale, ou ſujette au changement, eſt un caractere d'imperfection, qui ne peut être attribué à un Etre infiniment parfait. Ainſi, tous les Paſſages que nous venons de rapporter ne dénotent autre choſe, ſinon que *c'eſt une choſe terrible, que de tomber entre les mains du* DIEU *vivant*, Hebr. X. 31. Ecoutons l'aveu qu'un reſte de droite Raiſon arrache à un Payen, & même à un Athée: je parle de Lucrece, L. II. v. 645. (1) *Il eſt de l'eſſence de la Divinité, de vivre éternellement dans une paix profonde, & de n'avoir rien de commun avec nous. Car étant exempte de toute douleur & de tout danger, riche & puiſſante de ſon propre fonds, & n'ayant aucun beſoin de nos biens, nos vertus ne la touchent point, & nos vices n'excitent pas ſon courroux.* Il eſt vrai que ces paroles peuvent recevoir un ſens impie: car on ſait que *Lucrece* alloit juſqu'à ſoutenir, avec les Epicuriens, que DIEU ne ſe mêle aucunement de ce qui ſe paſſe ici-bas. Ces Vers de *S. Gregoire de Nazianze* (*Carm.* 21.) ſont plus dignes d'un Chrétien (2). *Quand il eſt dit dans l'Ecriture, que* DIEU *s'eſt mis en colere, qu'il eſt une Panthere, ou un Ours en fureur; il faut prendre ces expreſſions dans un bon ſens, & non pas dans un mauvais.* DIEU *ne ſouffre aucune des choſes que nous ſouffrons; & perſonne n'oſeroit le ſoutenir. Il n'eſt jamais ravi hors de ſoi: cela n'appartient qu'à une nature compoſée, & à ceux qui ſont combattus, c'eſt à dire agités par des paſſions oppoſées.* DIEU *au contraire eſt manifeſtement immuable. Comment faut-il donc prendre ces façons de parler? Dans un ſens figuré. C'eſt une figure employée pour effrayer les ſimples, & qui exprime beaucoup de choſes en un ſeul mot. Changez les termes, & vous verrez de quoi il s'agit: ſavoir, que comme nous ſommes ordinairement en colere, quand nous châtions quelqu'un; ainſi nous diſons que* DIEU *s'y met, quand il punit les impies.* En effet, ſi l'on vouloit preſſer à la rigueur le ſens litteral du Texte de Job, l'explication devroit être, que DIEU eſt plus cruel que le Lion même, dont le propre n'eſt pas, ſelon les Naturaliſtes, de retourner ſur ſa proye pour en dévorer les reſtes, ainſi qu'il eſt dit de DIEU dans notre Texte: *Tu y reviens, & tu te montres merveilleux contre moi.* Ou: *Vous me tourmenterez de nouveau, d'une terrible maniere.* Voyez *Bochart* (*Hieroz.* P. I. L. III. c. 6. p. 767.

(1) *Omnis enim per ſe Divûm natura, neceſſe eſt,*
Immortali ævo ſummâ cum pace fruatur,
Semota à noſtris rebus, ſejunctaque longè.
Nam privata dolore omni, privata periclis,
Ipſa ſuis pollens opibus, nihil indiga noſtri,
Nec benè pro meritis capitur, nec tangitur irâ.

(2) ΘΕΟΝ δ' ἀκύων ἐν γραφαῖς χολούμενον,
Ἢ Πάρδαλίν τιν', ἢ παροιστρῶσαν πόθῳ
Ἄρκτον - - - - -
Καλῶς ἄκουε, μὴ κακῶς, τοῦ πράγματος.
Πάσχει γὰρ οὐδὲν, ὧν ἐγὼ πάσχω, ΘΕΟΣ.
(Μήτις τόδ' εἴπῃ) καὶ γὰρ οὐδ' ἐξίσταται
Αὐτὸς παρ' αὐτοῦ. Ταῦτα γὰρ τοῦ συνθέτου,
Καὶ τῶν μάχεσθαι ἠργμένων ἐκ πλείονος.
Ὃ δ' ἐστὶ, τοῦτ' ἔνδηλον, ἄτρεπτος φύσις.
Πῶς οὖν τυποῦται ταῦτα; τῆς τροπῆς νόμοις.
Πῶς; δειματῶσαι τῶν ἁπλουστέρων φρένας,
Ὥσπερ τὰ πολλὰ τῶν λόγῳ δηλουμένων.
Ἀντιστροφὴν νόει, καὶ τὸ πᾶν ἔχεις.
Ἐπεὶ γὰρ αὐτοὶ πλήσσομεν χολούμενοι,
Χολᾷν τὸ πλῆσσον τοὺς κακοὺς ἐγράψαμεν.

JOB, Chap. XI. verſ. 7. 8. 9.

Trouverois-tu le fond en DIEU en le ſondant? Trouverois-tu parfaitement le Tout-puiſſant?	*Prétendez-vous ſonder ce qui eſt caché en DIEU, & connoitre parfaitement le Tout-puiſſant?*
Ce ſont les hauteurs des Cieux, qu'y ferois-tu? C'eſt une choſe plus profonde que les Enfers, qu'y connoitrois-tu?	*Il eſt plus élevé que le Ciel, comment y atteindrez-vous? Il eſt plus profond que l'Enfer, comment pénétrerez-vous juſqu'à lui?*
Son étendue eſt plus longue que la Terre, & plus large que la Mer.	*La longueur de la Terre & la largeur de la Mer nous étonnent; mais il s'étend au-delà de l'une & de l'autre.*

CEt Axiome de *Sophar* eſt métaphyſique; & veut dire, que l'intelligence bornée des Hommes, & même celle des Anges, n'eſt pas capable de comprendre l'Etre infini. Une idée, pour être parfaite, doit toujours être *adéquate* à ſon Objet; ou bien, l'idée parfaite d'un Objet doit renfermer tout ce qui eſt dans l'Objet même. C'eſt-là ce qu'on enſeigne dans les Ecoles. Pour avoir l'idée parfaite d'une Horloge, on doit en concevoir diſtinctement toutes les parties, les roues, les dents, les reſſorts, ainſi que la figure, la liaiſon, la grandeur, & le mouvement de ces parties. De même, pour qu'un Homme ou un Ange ſe formât une idée *adéquate* de DIEU, il faudroit néceſſairement qu'il conçût toutes les Perfections infinies de cet Etre infini; ce qui eſt moins poſſible, qu'il ne l'eſt qu'un foſſé d'un pied de large, reçoive & contienne tout l'Océan. *Hobbes* même, dont la doctrine eſt d'ailleurs ſi décriée, ne laiſſe pas de faire cet aveu, (*Phyſ.* c. 26.) *Nul*, dit-il, *ne peut concevoir ce qui eſt infini, à moins d'être infini lui-même.* L'Etre Divin qui exiſte par lui-même, étant infini, ne peut donc être connu que de lui-même, comme n'étant commenſurable qu'à une Intelligence pareillement infinie. Il ſuit de cette ſeule idée, qu'il exiſte actuellement un Etre infini, doué d'une intelligence infinie. Sur quoi il faut obſerver néanmoins, qu'un pareil argument, *de la poſſibilité à l'exiſtence*, ne peut avoir lieu que quand il s'agit de choſes infinies & abſolument néceſſaires. Selon l'Axiome de *Platon*, il y a en DIEU νῦς νοερὸς, καὶ νῦς νοητὸς. La prémiere expreſſion marque DIEU même; & la ſeconde, l'idée de DIEU: deux choſes qui ſont infinies, & inſéparables. Ce que *Sophar* propoſe v. 8. 9. s'accorde avec la confeſſion que fait David, Pſ. CXXXIX. 8. *Si je monte aux Cieux, tu y ès; ſi je me couche au Sepulcre, t'y voilà. Si je prens les ailes de l'aube du jour, & ſi je me loge au bout de la mer; même là me conduira ta main, & ta dextre m'y ſaiſira.* Ou: *Si je monte dans le Ciel, vous y êtes; ſi je deſcens dans l'Enfer, vous y êtes encore. Si je prens des ailes dès le matin, & ſi je vais demeurer aux extrémités de la Mer, votre main même m'y conduira, & ce ſera votre droite qui m'y ſoutiendra.* L'Eſſence de DIEU, ſes Propriétés, ſa Toute-ſcience, ſa Toute-puiſſance, & les autres Vertus de cet Etre infiniment parfait, ne ſont reſſerrées par aucunes bornes, elles ſont préſentes en tous lieux. DIEU *remplit le dedans & le dehors, le deſſus & le deſſous, l'intérieur & les environs*, comme s'exprime *S. Hilaire* (L. I. *de Trinit.*) A quoi ſe rapporte ce que dit *S. Paul*, Eph. III. 18. de la *largeur, la longueur, la hauteur, & la profondeur* de l'Amour de DIEU. Voy. *Raphſon.* (*Dem. de DEO.* p. 45.)

PLANCHE DXVI.

L'Ane ſauvage d'Afrique, nommé Zecora.

JOB, Chap. XI. verſ. 12.

Mais l'homme privé de ſens devient intelligent, encore que l'homme naiſſe comme un Anon ſauvage.

L'homme vain s'éleve d'orgueil en lui-même, & il ſe croit né libre comme le petit de l'Ane ſauvage.

IL en eſt à peu près de l'*Ane ſauvage*, comme de l'Animal que l'Ecriture appelle *Reem*, & auquel les Verſions donnent le nom de *Licorne*: quelques-uns même les confondent. *Luitprand* Evêque de Crémone prétend, dans ſon Ambaſſade à l'Empereur *Nicephore Phocas* en 968, que l'Ane ſauvage eſt de la même Eſpece que le domeſtique, qu'il lui reſſemble en tout. *Il eſt*, dit-il, *de la même couleur, de la même forme; il a les mêmes oreilles, & le même braire; & il n'eſt ni plus grand, ni plus léger, ni plus difficile à mener.* *Ariſtote* (*Hiſt.* L. VI. c. 36.) met ces différences entre eux: 1°. Que l'Ane ſauvage eſt beaucup plus léger, ainſi que le veut auſſi *Oppien* (*Cyneg.* L. III. v. 182.) qui lui attribue *de fortes jambes, les pieds munis de cornes épaiſſes*, & aſſure qu'il eſt *fort vite à la courſe, & léger comme le tourbillon.* *Elien* L. XIV. c. 10. dit auſſi, *qu'il court très vite, & qu'il eſt extrèmement léger dans ſa prémiere ardeur.* C'eſt de-là qu'on prétend que les Hébreux & les Arabes le nomment *Pere*, du



IOB. Cap. XI. v. 12.
Onager Zecora.

Buch Hiob Cap. XI. v. 12.
Africanischer Wald-Esel.

I. A. Fridrich sculps.

du mot פָּרָא qui ſignifie *courir*. 2°. Qu'il en differe en beauté & en hauteur (1). Son nom, comme nous venons de le voir, eſt en Hébreu *Pere*: il n'y a rien aujourd'hui qui en approche, dans toutes les Langues d'Orient, à moins qu'en retranchant la lettre initiale פ, on ne rapporte ici le *Æjr* des Arabes, Fém. *Æjret*, Plur. *Æjar*, *Ujuret*, *Tjarat*, & *Mæ-jura*, par où ils entendent l'Ane domeſtique, & le ſauvage, (*Meninzki Lex.* 3361.) On n'eſt pas d'accord ſur la forme de cet Animal. *Jonſton*, dans ſon *Hiſt. des Quadrupedes*, le repréſente avec une corne, à la Planche XII; & il lui donne deux cornes, & une corne ſur le nez, à la Planche XI, d'après *Aldrovandi*. *Leon d'Afrique* & *Marmol* le font rouſſâtre; *Oppien*, de couleur argentée; & *Pollux* (L. VII. c. 13) gris-brun. Mais *Oppien* le peint de deux couleurs, car il dit *qu'il a une ligne vers le milieu de l'épine du dos, qui l'environne, & qui de chaque côté eſt marquée de Couronnes blanches comme de la neige*. Et *Philoſtorge* (L. III. c. 11.) dit que dans tous les Païs Orientaux & Méridionaux, les *Anes ſauvages ſont fort hauts, & que leur peau eſt d'une variété charmante, étant marquée de blanc & de noir. De plus, qu'ils ont de certaines bandes, qui vont depuis l'épine du dos juſques ſur les côtés & au ventre, & qui ſe diviſant & ſe confondant par leurs tours circulaires, forment un enchaînement admirable & une variété peu commune.* Cette deſcription d'*Oppien* & de *Philoſtorge*, que j'ai rapportée à deſſein, nous indique comme au doigt l'Ane ſauvage d'Afrique appellé *Zecora*, qui eſt un très bel Animal, comme on peut le voir Fig. A. Cet *Ane*, ſelon l'exact *Kolbe* (*Cap de Bonne Eſperance* p. 147.) *eſt de la grandeur & de la forme d'un Cheval de Hongrie. Il eſt admirablement peint de diverſes couleurs, ayant une ligne noire ſur le dos, depuis la criniere du cou juſqu'à la queue, & tout le reſte de ſon corps étant diviſé par des bandes ou ceintures, alternativement blanches & chatain, & qui commençant au haut du dos, viennent ſe réunir ſous le ventre. A côté de ces couleurs on voit du jaune, mais plus étroit, & qui n'a tout au plus qu'un demi travers de doigt de large, au-lieu que les bandes du ventre ont deux doigts de largeur. Celles qui regnent autour de la tête, des cuiſſes, des oreilles, de la criniere même & de la queue, ſont auſſi plus étroites. Au reſte, il eſt très léger à la courſe; & ſi on le peut dompter, ce qui eſt très rare, on l'offre comme un riche préſent à des Rois, ou à quelque grand Prince.* On peut lire auſſi ſur cet Animal, qui n'a preſque rien de l'Ane que le nom, *Ludolf.* (*Comm. ad Hiſt. Æthiop.* p. 150.)

Je paſſe maintenant de l'Ane ſauvage Animal brute, au *Pere Adam*, c'eſt à dire, à l'*Homme* appellé *Ane ſauvage:* nom qui eſt donné auſſi à *Iſmaël*, Gen. XVI. 12. Les Paſſages conformes à celui-ci, ſont, Job XXIV. 5. *Voilà, ce ſont des Anes ſauvages dans le deſert, ils ſortent pour faire leur ouvrage.* Ou: *D'autres, ſemblables à des Anes ſauvages dans le deſert, vont au butin comme à leur ouvrage.* Iſaïe XXXII. 14. en parlant de Jeruſalem qui devoit être déſolée: *Le Palais s'en va être abandonné, la multitude de la Cité s'en va être délaiſſée; les clefs du Païs, & les Fortereſſes, ſeront autant de cavernes à toujours: ce ſera là où ſe joueront les Anes ſauvages, & où paitront les troupeaux.* Ou: *Ses Palais ſeront abandonnés, cette Ville ſi peuplée deviendra une ſolitude; ſes maiſons changées en cavernes ſeront couvertes pour jamais d'épaiſſes ténèbres; les Anes ſauvages s'y joueront, les troupeaux y viendront paitre.* Et Daniel V. 21. parlant de Nabuchodonoſor: *Son cœur fut rendu ſemblable à celui des bêtes, & ſon habitation fut avec les Anes ſauvages.* Ou: *Son cœur devint ſemblable à celui des bêtes, il demeura avec les Anes ſauvages.* Dans le ſens allégorique, l'Homme dans ſon état naturel, eſt ce que l'Hébreu appelle *nabub*, un vuide, un *rien*, un Etre privé de ſens-commun, & n'ayant aucun penchant au bien; une Table raſe, un Papier blanc. A quoi ſe rapportent ces Vers de *Boëce* (*Conſol. Philoſ.* L. V.)

Quondam Porticus attulit
Obſcuros nimium Senes,
Qui ſenſus & imagines
E corporibus extimis
Credant mentibus imprimi,
Ut quondam celeri ſtylo
Mos eſt æquore paginæ,
Quæ nullas habeat notas,
Preſſas figere literas.

„ Jadis les ténébreux Philoſophes du Portique
„ prétendoient que les ſenſations & les images
„ s'imprimoient dans l'Ame par les objets exté-
„ rieurs, & s'y gravoient de la même maniere
„ que l'on imprime des lettres ſur du papier
„ blanc". L'Homme eſt un Animal féroce, indomté, ſans ſageſſe & ſans ſcience, juſqu'à cet heureux moment où la Grace le rend une *nouvelle Créature*, & d'Ane ſauvage le fait devenir Homme. Si l'on conſidere l'état d'un Homme qui vient au monde, on avouera qu'il eſt pire que celui d'un Ane ſauvage; c'eſt pourquoi les Lumieres Naturelles lui apprennent à vivre en Société, ſans quoi il ne pourroit ſubſiſter. Donnons ici, en forme de Commentaire ſur les paroles ſententieuſes de Sophar, ce que dit *Puffendorf* (*Devoirs de l'Homme* L. I. c. 3. §. 3.) *Il y a une choſe, en quoi la condition naturelle*

(1) — — — — αἰπὺν ὄναγρον,
Ὅς τε πέλει φαιδρὸς δέμας, ἄρκιος, εὐρὺς ἰδέσθαι,
Ἀργύρεος χροιὴν — — —

— — — — *Procerum aſinum,*
Quique eſt pulcher corpore, amplus, latus aſpectu,
Argenteus colore — — — Oppian.

turelle de l'Homme eſt inférieure à celle des Bêtes; c'eſt qu'on ne voit guere d'autre Animal qui ſe trouve ſi foible que lui en venant au monde, de ſorte qu'un Enfant deſtitué de tout ſecours d'autrui, ne pourroit ſans miracle parvenir à l'âge de diſcretion. Aujourd'hui même, parmi tant de choſes qu'on a inventées pour ſubvenir aux néceſſités humaines, combien d'années, combien de ſoins & d'inſtructions ne faut-il pas pour le mettre en état d'acquérir par ſon induſtrie propre, dequoi ſe vêtir & s'entretenir? Figurons-nous un Homme devenu grand, ſans avoir eu aucune éducation, ni aucun commerce avec ſes ſemblables, abandonné tout ſeul dans quelque Deſert, & par conſéquent ſans autres connoiſſances, que celles qu'il auroit acquiſes de lui-même: le miſerable Animal qu'il y auroit là! muet & nud, réduit à brouter l'herbe, & à arracher quelques racines, ou à cueillir des fruits ſauvages; à boire de l'eau de la prémiere fontaine, du prémier ruiſſeau, ou du prémier marais qu'il trouveroit; à ſe retirer dans quelque caverne, pour être un peu à couvert des injures de l'air; & à ſe couvrir de mouſſe ou d'herbe; à paſſer ſon tems dans une oiſiveté ennuyeuſe; à trembler au moindre bruit, au prémier aſpect d'un autre Animal; à périr enfin, ou de faim, ou de froid, ou par les dents de quelque bête féroce. Voy. *Bochart (Hieroz.* P. I. L. III. c. 16. p. 870. 858.)

PLANCHE DXVII.

Merveilleuſe Structure du Corps des Animaux, & en particulier des Oiſeaux.

JOB, Chap. XII. verſ. 7.

Et en effet; je te prie, interroge les bêtes, & chacune t'enſeignera: ou les oiſeaux des Cieux, & ils te le déclareront.

Interrogez les animaux, & ils vous enſeigneront: conſiderez les oiſeaux du Ciel, & ils ſeront vos maitres.

Interroge les Bêtes, les Quadrupedes, *les Oiſeaux du Ciel*, & toutes les Créatures irraiſonnables, ſur la Puiſſance de Dieu, ſur ſa Sageſſe, ſur ſa Providence; en un mot, *ſur les choſes inviſibles de* Dieu, *ſa Puiſſance éternelle & ſa Divinité, qui ſe voyent comme à l'œil depuis la Création du Monde, étant conſiderées dans ſes ouvrages*, Rom. I. 20. Job nous montre le chemin de la Théologie Naturelle, c'eſt à dire, de cette connoiſſance de Dieu qui ne ſe puiſe pas dans la Révélation, mais qui s'acquiert par la contemplation de Dieu même, dans les Ouvrages de la Nature; contemplation qui eſt à la portée de tous les hommes, même des plus ſimples. Cette méthode de démontrer l'Exiſtence d'un Etre ſuprême n'eſt pas particuliere à Job; elle eſt commune à tous les autres Ecrivains Sacrés: de ſorte que l'on ne peut aſſez s'étonner de la déplorable & groſſiere erreur de *Socin*, qui nie que l'Exiſtence de Dieu puiſſe ſe prouver par la Nature, & prétend que l'exiſtence du Monde, & la non-exiſtence d'un Dieu, ſont compatibles; ayant recours pour cela, faute de raiſons, à l'autorité de *Democrite*, d'*Epicure*, de *Diagoras de Melos*, de *Theodore de Cyrene*, & d'autres fameux Athées, auxquels on peut joindre *Spinoſa*. Pour réfuter tous ces gens-là, il ſuffit du ſeul Archevêque de Cambray, dans ſa *Démonſtration de l'Exiſtence de* Dieu *pour l'intelligence des plus ſimples.*

Interroge les Bêtes, dit notre Théologien, *& chacune t'enſeignera.* Par le mot *Behemoth*, on peut entendre non-ſeulement les *Quadrupedes*, comme traduiſent les *Septante*; mais auſſi toutes les Bêtes brutes. Leur corps, auſſi bien que celui des Hommes, eſt une machine hydraulico-pneumatique d'un art infini, laquelle annonce hautement, ſoit qu'on la conſidere dans ſon tout, ou dans chacune de ſes parties, un Ouvrier dont le pouvoir eſt ſans bornes. Le Cœur, les Yeux, les Oreilles, le Cerveau, que dis-je? chaque petite Glande, chaque petite Fibre, ſont dans leur petiteſſe infinie, autant de petits Mondes remplis de miracles. La maniere dont Job s'exprime, m'engage à reſter dans la généralité, & à réſerver les conſiderations particulieres pour des occaſions plus favorables. L'*Oeil* eſt une Chambre-obſcure d'un art tout divin, qui peint à l'Ame les objets extérieurs,



IOB. Cap. XII. v. 7.
Interroga Aves.

Buch Hiob Cap. XII. v. 7.
Frage die Vögel.

C. Lichtensteger sculps.

térieurs, comme dans un Tableau. Il en eſt de même des autres Organes des Sens, de l'*Oreille*, du *Nez*, de la *Langue*, de la *Peau*, & des *Houppes nerveuſes*. Le *Cœur* eſt une eſpece de Seringue, par laquelle le ſang eſt chaſſé juſques dans les dernieres extrémités des plus petits Vaiſſeaux, & qui eſt au-deſſus de toute la capacité de nos intelligences bornées. Le *Poumon* eſt un Soufflet, qui attire & rejette l'air que nous reſpirons, & qui par le moyen de cette reſpiration atténue le ſang, & le rend propre à la Circulation. Le *Ventricule* ou l'*Eſtomac* eſt une eſpece de Cuiſine, où par le ſecours d'un Ferment moderément acide, & par l'action même des fibres motrices, toutes ſortes d'alimens ſe changent, d'une maniere auſſi inconcevable qu'inimitable, en un Chyle blanc comme le Lait, qui paſſant enſuite au Cœur par la voye des Vaiſſeaux lactées, devient rouge. Les *Muſcles* ſont autant de Leviers, par où s'operent tous les mouvemens; & tellement compaſſés, que les forces motrices s'appliquent au bras le plus court du Levier, & le poids qu'elles doivent ſoulever au bras le plus long, conformément à toutes les règles de la Méchanique. Conſiderez enſuite, combien chaque Animal eſt bien muni des choſes dont il a beſoin pour ſa conſervation & ſa défenſe. Les uns, comme le *Limaçon*, les *Poiſſons à coquille*, & le *Cancre*, ont des coquilles & des écailles; d'autres ont des cornes, des ongles, des dents, & des piquans. Le *Caſtor* fait des chauſſées, & des logemens ſouterrains, d'un art admirable. La *Taupe*, avec ſon muſeau pointu, creuſe la terre. Les *Oiſeaux* ont des ailes, & les *Poiſſons* des nageoires, pour échapper au danger. Parmi les *Coquillages*, quelques-uns font des trous dans le ſable, par le moyen d'un organe propre à cet uſage; d'autres s'ancrent, pour ainſi dire, en s'attachant par des filets très minces; & il y en a qui par une matiere viſqueuſe ſe collent ou à des pierres, ou à quelques autres corps qu'ils rencontrent. Avec quel ſoin & avec quelle induſtrie les Animaux, même dans leur tendre & prémier âge, ne cherchent-ils pas dequoi ſe nourrir? C'eſt avec grande juſtice que cet Inſtinct de la Nature, comme on le nomme ordinairement, eſt attribué aujourd'hui à la ſeule Puiſſance de Dieu. Si l'on ſonge à l'infinité de l'Etre ſuprème, on admirera, ſans toutefois s'étonner, que l'*Agneau* ſoit inſéparable de la Mere qui l'alaite; que la *Brébis* fuye de peur, avant même que le Loup paroiſſe; que les *Chiens de chaſſe* ſuivent le gibier à la piſte, ou s'ils la perdent, courent çà & là juſqu'à ce qu'enfin ils la retrouvent; on admirera l'attention merveilleuſe que tous les Animaux ont à fuir le danger; enfin, les mouvemens purement machinaux, par leſquels l'Homme évite ſouvent le péril, d'une façon d'autant plus admirable que la déliberation n'y a point de part. Toutes ces choſes doivent être attribuées à la Sageſſe infinie du Créateur, & non à une certaine Raiſon propre de la Créature. Si l'on vouloit inferer cette Raiſon, des actions ſurprenantes des Animaux, l'argument prouveroit trop: car il s'enſuivroit que nous qui tirerions cette conſéquence, n'aurions qu'une Raiſon inférieure de beaucoup à celle des Bêtes; puiſque jamais, ou du moins très rarement, elles ſe trompent dans leur jugement, & que toutes leurs actions ſont conformes aux règles exactes de l'Arithmetique & de la Géometrie, & telles que nous ne ſaurions abſolument les imiter. Il faudroit même leur attribuer une Raiſon infinie; après quoi il ſeroit naturel de les ériger en Divinités, comme firent autrefois les Egyptiens. Qu'on juge donc, s'il n'eſt pas beaucoup plus raiſonnable d'attribuer tout ceci à une Raiſon infinie, qui eſt celle de Dieu. Quel jugement, je vous prie, porteroit-on d'une Machine, qui non ſeulement marqueroit les heures & les minutes du tems, le mouvement des Planetes & de toutes les Etoiles fixes, mais qui outre cela ſe remueroit d'une façon admirable, & agiroit contre les entrepriſes d'un deſtructeur? Que penſeroit-on (pour en revenir à la Nutrition des Animaux) d'un Horloger lequel feroit une Machine qui ne s'uſeroit en aucune maniere, ou bien, qui repareroit d'elle-même le dégât qui pourroit lui arriver? C'eſt le cas de la Machine du Corps des Hommes & des Animaux. Elle ſe conſume à chaque inſtant, & périroit bien-tôt, ſi elle ne ſe rétabliſſoit par les alimens. Que l'on conſidere la *Peau d'un Cheval*, combien elle peut uſer de ſelles; combien un Enfant uſe-t-il d'habits, tandis que ſa peau, non ſeulement ſe maintient, mais s'accroît? Que l'on conſidere ceci, & l'on reconnoitra facilement que ce n'eſt ni l'ouvrage de la Nature, ni celui d'un Animal, ou d'un Homme; mais de Dieu. Que l'on faſſe encore attention à ce merveilleux changement de la nourriture & de la boiſſon, qui ſe convertiſſent en corps vivans, en os, en chair, en veines, en ſang; & à ces alimens, qui de quelque couleur ou forme qu'ils ſoient, deviennent une Machine d'un art admirable. Que l'on conſidere enfin, que le foin, l'avoine, le fourage, l'eau & l'air ſe changent en un *Cheval*; & que ce Cheval par un autre changement, retourne en eau, en air, en terre, & en pourriture. La *Génération* fournit de nouveau une foule de Miracles. Chaque production de petits Animaux n'eſt pas une Génération proprement dite, mais une Création effective, un ouvrage de la Puiſſance divine, qu'on doit rapporter aux prémiers tems du Monde, où Dieu forma les Animaux de terre & d'eau, & l'Homme d'un peu de boue. Les Scholaſtiques ſe trompent lourdement, quand ils attribuent à la *Pourriture* la Formation & la Génération des Animaux. On formeroit plutôt & plus facilement d'un ſeul grain de limaille de fer, une grande Horloge avec toutes ſes parties, que l'on ne feroit ſortir de la Pourriture le moindre petit Inſecte. Mais la maniere dont ſe fait la Génération, depuis l'Homme la Créature la plus noble, juſqu'aux moindres petits Animaux & aux Plantes mêmes, mérite une ſinguliere attention. En remontant par degrés, l'on trouvera toujours des Créatures plus nobles; mais qui

qui toutes ſont parfaites dans leurs parties, & dénotent l'ouvrage d'un Dieu. Si l'on adopte le Syſtème de certains Modernes, les petits Animaux de la Semence de l'Homme, couvés dans les Oeufs de la Femme, & deſcendus dans la Matrice, forment le Fœtus humain, qui après neuf mois ſort de ſa priſon, & demande pendant quelques années tout le ſoin de la Mere, ſi elle veut le conſerver. Les *Quadrupedes* auſſi demeurent pluſieurs mois enfermés dans le ventre de leur Mere; mais après en être ſortis, ils ſont bien-tôt en état de pourvoir à leur nourriture, & de ſe paſſer de Pere & de Mere. Les *Oiſeaux* perfectionnent leurs Petits hors d'eux; mais ils ſont obligés de couver pendant quelque tems des œufs, d'où il ſort à la fin des Pouſſins, qui bien-tôt pourvoyent eux-mêmes à leur néceſſaire. Les *Poiſſons* vont à cet égard juſqu'à ce point de négligence, qu'après avoir pondu leurs œufs, ils les abandonnent dans l'eau pour y éclorre. Parmi les *Inſectes*, quelques-uns ſont Vivipares, & nourriſſent leurs Petits pendant quelque tems; mais la plupart ſont Ovipares, & pondent leurs œufs dans un lieu commode, où ils ſont à l'abri des injures extérieures. Parmi les Inſectes volatiles ſur-tout, le mâle s'accouple avec la femelle: il y en a d'autres parmi ceux qui ne volent point, qui s'accouplent bien auſſi, mais ce ſont deux mâles ou deux Hermaphrodites, & non pas le mâle & la femelle. Le *Coquillage* appellé *Couteau de mer*, en Latin *Dactylus marinus*, & une infinité d'autres petits Animaux marins, n'ont nul beſoin d'accouplement des deux Sexes; ils ne font que jetter leurs œufs dans l'eau, quand c'eſt leur tems. Les *Zoophytes*, qui ne paroiſſent avoir ni ſentiment ni mouvement à moins qu'on ne les touche, forment un Genre mitoyen entre les Animaux & les Végétaux, & leur nom ſeul déſigne leur nature. Enfin les *Plantes* ſont, de toutes les Créatures vivantes, celles du plus bas degré, puiſqu'elles n'ont ni ſenſation ni mouvement. Elles ſe multiplient néanmoins par leur propre ſemence, & on peut fort bien les regarder comme des Créatures vivipares & ovipares en même tems; puiſqu'on peut dire de leurs graines, que ce ſont des œufs; & de leurs bourgeons, qui renferment réellement les feuilles, les fleurs, les fruits, & les rameaux, que ce ſont des Petits.

Après être deſcendus de degré en degré juſqu'au plus bas de tous, paſſons à d'autres réflexions ſur la Propagation, afin d'y voir encore briller avec plus d'éclat les preuves de l'Exiſtence d'un Dieu. Chaque Individu, ou des Hommes ou des Animaux, périt à un certain âge plus ou moins avancé; mais les Genres ſe perpétuent, & cela autant qu'il eſt néceſſaire pour le bien général. Les Lions par exemple, les Tigres, les Ours, & autres Bêtes de proye & carnacieres, ſi elles ſe multiplioient à un certain degré au-delà de ce qu'elles font, auroient non ſeulement depuis longtems détruit les Eſpeces, mais preſque les Genres entiers, des Cerfs, des Chévres, des Moutons & des Bœufs: les Hommes mêmes ſeroient obligés de ceder à ces cruels Animaux, ou d'être éternellement en guerre avec eux. Mais celui qui a tout règlé & proportionné avec nombre, poids, & meſure, celui-là a fixé auſſi les bornes de la propagation de ces Bêtes deſtructrices. Nous voyons tous les jours l'Ordre merveilleux ſelon lequel elle eſt établie; & cependant, par un aveuglement inconcevable, nous ne remarquons pas que cet Ordre eſt au-deſſus de toutes les forces de la Nature, & nous ne l'admirons pas autant qu'il mérite de l'être. Ces Ouvrages, non de la Nature, mais de Dieu, s'aviliſſent à nos yeux à cauſe de leur multitude; & nous tombons ſans y prendre garde, ou dans le mépris pour celui qui en eſt le ſouverain Auteur, ou dans cet excès de folie qui fait de la Créature une Divinité. N'éleveroit-on pas juſqu'au Ciel un Horloger ou un Tailleur, qui feroit une Montre, un Habit, ou quelque autre Machine, laquelle ſe multiplieroit elle-même pendant une infinité de ſiecles? Ces Machines dont je viens de parler, perpétuelles tout enſemble & mortelles, nous les voyons dans tous les Animaux: & ce qui augmente infiniment la merveille, ce ne ſont pas des Machines toutes de la même Eſpece, mais differentes à l'infini. Peut-on donc ne pas appercevoir ici un Créateur ſouverainement ſage & puiſſant, digne des plus magnifiques éloges? peut-on, après l'avoir reconnu, ne pas l'adorer avec le dévouement & l'amour le plus parfait? Que les plus ſubtils Scholaſtiques vantent la Nature, l'Inſtinct, & tout leur Syſtème des Forces plaſtiques & des Facultés génératrices; qu'ils employent ici toutes les forces de leur génie; ils approcheront plus de la Folie que de la Philoſophie, s'ils cherchent un autre Ouvrier que Dieu. C'eſt une marque du dernier aveuglement & de la derniere ſtupidité, que d'avoir recours, pour expliquer des choſes qui ne peuvent ſe faire ſans le plus haut degré de Raiſon, à de vains Fantômes, ou à un certain Hazard, plutôt qu'à un Etre vivant, doué d'une ſageſſe & d'une puiſſance infinie; à ce Dieu que les Payens mêmes ont reconnu dans les actions admirables des Brutes, quoiqu'ils n'ayent point inſiſté ſur ce ſujet. Les opinions de ces derniers ſeroient aſſez tolerables, aux yeux d'un Juge moderé & inſtruit dans la Philoſophie moderne; quoiqu'elles n'ayent pas été repréſentées comme telles par l'ambitieux *Ariſtote*, qui n'a rien oublié pour décrier les ſentimens de ſon Maitre, le grand *Platon:* & ce ſeroit rendre ſervice à la Vérité, que d'effacer du Catalogue des Hérétiques, & de laver du ſoupçon d'Athéiſme, les plus raiſonnables d'entre les Philoſophes anciens. Qui pourra croire, par exemple, que le ſage *Platon* ait eu la ſotte ſimplicité de prendre le Monde pour un Animal proprement dit? & que d'autres parmi les Anciens, ayent réellement prétendu que les Ames des Bêtes fuſſent des émanations ou des parties de l'Eſſence Divine? Cette façon de parler, qui revolte d'abord, ne pourroit-on pas lui donner un ſens favorable, & la mettant au même rang que celle de *portion du ſouffle* ou *de l'Eſ-*

l'Eſprit divin (*divinæ particulam auræ*), les excuſer l'une & l'autre? Ne pourroit-on pas dire, que ces Philoſophes ont eu en vue quelque Etre répandu par tout l'Univers, qui agit en tout & par-tout, & par qui les Bêtes brutes ſont animées & guidées dans toutes leurs actions? Je ne diſconviendrai pas qu'il n'y ait eu des Philoſophes, & qu'il ne s'en trouve encore aujourd'hui, même parmi les Chrétiens, qui ſe ſont formé là-deſſus des idées groſſieres, abſurdes, & même monſtrueuſes. Ce qu'on peut dire, ſoit pour accuſer ou excuſer ces Philoſophes anciens, dépend de l'explication & du ſens véritable & diſtinct des termes qu'ils employent. Je voudrois bien que *Virgile* lui-même pût nous expliquer le ſens de ces Vers, qu'il a faits ſur le travail & la République des Abeilles, *Georg.* IV.

Eſſe Apibus partem Divinæ mentis, & hauſtus
Ætherios, dixere: Deum namque ire per omnes
Terraſque, tractuſque maris, cœlumque profundum.
Hinc pecudes, armenta, viros, genus omne ferarum,
Quemque ſibi tenues naſcentem arceſſere vitas.

„ Quelques-uns ont cru que l'Ame des Abeilles „ étoit une portion de la Divinité, & une émanation d'en-haut; que la Divinité eſt répandue dans la Terre, dans les Mers & dans le „ Ciel; que par lui les Moutons, les Bœufs, „ les Hommes, les Bêtes ſauvages, enfin tout „ ce qui reſpire a la vie". Que ſi par *partem divinæ mentis & ætherios hauſtus* (*une portion de la Divinité, & une émanation d'en-haut*) *Virgile* entendoit un Etre divin inviſible, qui ne conſtitue pas lui-même une partie eſſentielle des Bêtes, mais qui opere tout dans le Monde; je n'aurois rien à lui oppoſer. Mais s'il croyoit poſitivement & à la lettre, que les Ames des Bêtes ſont comme des particules émanées & retranchées de la Subſtance divine, leſquelles s'envolant au Ciel après la mort des Animaux, reviennent enſuite ici-bas pour animer de nouveaux corps; je croi que le Poëte Romain ſe rendroit aux preuves de la ſaine Doctrine, plutôt que de ſouffrir d'être mis au nombre des Athées & des Partiſans de la Métempſychoſe; & que mieux inſtruit de la vérité, il ſe retracteroit de ce qu'il ajoute touchant l'Ame des Bêtes:

Scilicet huc reddi deinde, ac reſoluta referri
Omnia; nec morti eſſe locum, ſed viva volare
Sideris in numerum, atque alto ſuccedere cœlo.

„ Que dans la ſuite tout retourne à cette origine, & ſe rejoint à ce Dieu dont il étoit partie; qu'à proprement parler, il n'y a point de „ mort; & que ce qui a eu vie, après ſa diſſolution monte au Ciel auſſi vivant qu'il étoit, „ pour y être placé parmi les Aſtres". Toute l'erreur ſe réduit à ceci, ſavoir, que les Anciens attribuoient l'art infini que l'on remarque dans la machine & dans les actions des Brutes, aux Brutes mêmes, à une Ame raiſonnable dont ils les croyoient douées; & non à un Dieu inviſible, immatériel, qui leur donne l'être & le mouvement. Mais que penſeront dans les ſiecles futurs, les Philoſophes pieux qui ſeront animés du zèle de la gloire de Dieu; que penſeront-ils des idées & des Ecrits des Modernes, qui font beaucoup moins ſouvent mention de Dieu, que de la Nature, de l'Archée, & des Forces plaſtiques? & qui aiment mieux aſſigner aux Bêtes une certaine Ame raiſonnable, ou peu s'en faut, eſſentiellement diſtincte du Corps, que de rapporter au Très-haut toute la gloire des choſes qu'on leur voit faire avec tant de meſure & de régularité?

Montons avec Job à la Région des *Oiſeaux*, pour nous élever enſuite avec eux juſqu'à Dieu. *Interroge*, dit-il, *les oiſeaux, & ils te le déclareront*: c'eſt à dire, ils t'apprendront des choſes merveilleuſes. La ſtructure de ces Animaux eſt abſolument conforme à leur beſoin. Leur corps eſt propre à fendre l'air, & ils le font en effet avec une vîteſſe incroyable. Rien ne pouvoit mieux convenir pour cela, que leurs ailes & leurs plumes, (qui ſervent auſſi à les vêtir,) le peu d'épaiſſeur & la légereté de leurs os, qui ne ſont que de minces tuyaux. Les *Ailes* ſont placées préciſément dans l'endroit qu'il faut, pour que l'Oiſeau ſoit en équilibre: ſi elles étoient attachées plus ſur le derriere ou ſur le devant, il ne pourroit ni ſe tenir debout, ni voler. Ses *Plumes* ſeules, ſont un ouvrage d'une ſageſſe infinie. La cavité des tuyaux des plumes ſert aux Petits comme de Garde-manger; car ces tuyaux étant remplis d'une lymphe & d'un ſang nourricier, donnent l'aliment à toutes les parties de la plume, dans leſquelles ſe diſtribue un ſuc pur, par des entonnoirs enchaſſés les uns dans les autres: ainſi il n'eſt pas étonnant qu'une plume d'un jeune Oiſeau de proye ſoit ſix fois plus peſante que ſix plumes du même Oiſeau devenu grand. Plus un Oiſeau grandit & ſe fortifie, plus ſes plumes deviennent légeres, le ſuc qu'elles contiennent va toujours en diminuant, les entonnoirs membraneux ſe ſechent, & de cette maniere l'Oiſeau devient plus propre au vol. Il faut remarquer de plus, que les plumes tendres des jeunes Oiſeaux ſont couvertes & cachées par un canal cylindrique d'une ſubſtance cartilagineuſe, & qu'elles ſont même comme plongées dans une humeur qui empêche que les petites fibres plumeuſes & tendres ne ſechent étant expoſées à l'air. Remarquons enfin, qu'elles ne paroiſſent à découvert, que quand elles ſont devenues plus grandes & plus ſolides, cette enveloppe cartilagineuſe venant enfin à tomber & à diſparoitre. Conſiderons chaque partie l'une après l'autre, & nous trouverons par-tout des marques

d'une Sageſſe infinie. Au-lieu de Dents, les Oiſeaux ſont munis d'un *Bec*, pour prendre & avaler leur nourriture, pour ſe défendre contre les inſultes des autres Animaux, pour faire leurs nids, pour donner à manger à leurs Petits, pour arranger & peigner pour ainſi dire leurs plumes, enfin pour s'aider à monter, comme font le *Perroquet* & le *Loxias*. Le *Loxias*, entre autres, ſe ſert de ſon bec comme d'un levier, pour lever & ſéparer les écailles des pommes de Sapin, afin d'en tirer les noyaux. Tous les Oiſeaux en général, excepté les nocturnes, ont la *Tête* petite, à proportion du reſte du corps; & cela pour pouvoir d'autant mieux fendre l'air, & afin d'être plus propres au vol. Ils ont tous la vue excellente, parce qu'ils ſont obligés de chercher leur nourriture avec leurs yeux, & même de chaſſer les plus petites Mouches; & ils ont pour cela les yeux munis d'un cercle oſſeux, & couverts d'une membrane qui s'ouvre & ſe ferme à leur gré. Ceux qui ont les jambes hautes, ont le cou long, afin de pouvoir également ramaſſer la nourriture & ſur la terre & dans l'eau: mais il y en a auſſi, qui avec les jambes courtes, ont le cou fort long; tels ſont les *Cygnes* ou autres Oiſeaux aquatiques. Tous n'ont que deux pieds, & quelques-uns ont les ongles flexibles, propres à ſaiſir la proye, ou à ſerrer des branches d'arbres pour s'y percher. La Cigogne & d'autres Oiſeaux ont les jambes hautes, & toutes nues juſqu'au deſſus du genou, afin de pouvoir marcher dans les lieux humides & malpropres, ſans ſe ſalir: la plupart de ces Oiſeaux ont auſſi les doigts des pieds fort larges, & joints par des membranes, de peur qu'ils n'enfoncent trop avant. On pourroit les mettre en comparaiſon avec ces habitans des Païs Septentrionaux, & même les Montagnards de la Suiſſe, qui s'attachent un morceau de bois rond aux pieds, pour être moins en danger d'enfoncer dans les neiges. D'autres, comme les *Canards* ou autres Oiſeaux aquatiques, ont les pieds courts, & les doigts joints par des membranes, afin de pouvoir nager avec plus de promtitude & de facilité. La Gelinotte de Montagne mérite une attention particuliere, ayant juſques ſur les ongles mêmes, les pieds garnis de plumes cotonneuſes, pour les garantir du froid. Tous les Oiſeaux qui ſe perchent ſur les arbres, ont quatre doigts, dont l'un eſt placé derriere. Il y a peu d'Oiſeaux qui ne ſoient pourvus d'une *Queue*, car elle leur ſert comme de Gouvernail pour diriger leur vol en-haut ou en-bas, à droite ou à gauche; d'où *Pline* prétend que les hommes ont appris l'uſage du Gouvernail. C'eſt pourquoi ceux qui n'ont qu'une courte queue, ont en revanche de longs pieds qu'ils étendent par derriere; au-lieu que ceux qui ont la queue longue, retirent les pieds ou les laiſſent dans l'inaction, quand ils volent. La *Queue* leur ſert outre cela pour ſe maintenir dans l'équilibre. Le Vol demande une force extraordinaire: & cette force réſide dans les *Muſcles de la poitrine*, qui ſont extrèmement forts dans tous les Oiſeaux; au-lieu que celle des Hommes réſide ſur-tout dans les muſcles des jambes, auxquelles il faudroit appliquer des machines, plutôt qu'aux bras, s'il étoit queſtion de voler. Les *Poumons* des Oiſeaux ne ſont pas ſuſpendus librement dans leur poitrine, mais attachés à la Plevre, & percés, afin que l'air paſſant ſans ceſſe à travers, & ſe répandant dans toute la cavité du corps, rende le vol plus aiſé. La ſtructure de leur *Ventricule* ou *Eſtomac*, eſt d'un art ſingulier. Les Hommes & les autres Animaux broyent avec le ſecours de la ſalive, le manger dans leur bouche; mais les Oiſeaux l'amolliſſent, & ils achevent de le préparer dans le Jabot, qui ſert à pluſieurs comme de Garde-manger, où ils ſerrent leur nourriture. Mais comme la plupart ſe nourriſſent de grains, & qu'ils en avalent de durs & de ſecs, pour cette raiſon le Ventricule eſt muni de muſcles très forts, de maniere que les alimens ſont comme moulus entre deux meules; à quoi aident encore les petites pierres, les petits cailloux & le ſable que les Oiſeaux avalent pour cette fin. Il n'en eſt pas de même des Oiſeaux *carnaciers* & de proye; car ceux-ci n'ont qu'un Ventricule membraneux, parce que leur nourriture ordinaire n'en demande pas d'autre. Tous les Oiſeaux ſont ovipares; les femelles naiſſent toutes avec une certaine quantité d'*Oeufs*: c'eſt pourquoi, dès que leur Ovaire eſt épuiſé, elles deviennent ſtériles. Un *Oeuf* eſt compoſé de ſa Coque, qui durcit dans le corps même de la Mere, de quatre Membranes, d'une double Glaire ou Blanc, & de ſon Jaune. Le Blanc, ſemblable à la liqueur de l'Amnios, donne la nourriture au Pouſſin; & le Jaune lui tient lieu de lait, quand il devient plus avancé: car les Oiſeaux n'ont ni mammelles ni lait. Les prémiers principes du Pouſſin ſont renfermés dans la *Cicatricule*, qu'on apperçoit dans la partie la plus pure & la plus diaphane du blanc de l'œuf. Quelquefois, à la vérité, il arrive que les Poules pondent des œufs ſtériles, parce qu'ils n'ont pas été rendus féconds par la ſemence du Coq. Cependant, la vertu prolifique du Coq eſt ſi grande, que d'un ſeul acte il rend la Poule féconde pour toute une année. On ne doit pas paſſer ſous ſilence l'art avec lequel les Oiſeaux conſtruiſent leurs *Nids*, chaque Oiſeau different ayant une méthode differente, mais ceux de la même Eſpece obſervant toujours la même méthode. Admirons encore ici, avec *Harvée* le Réformateur de la Medecine, *l'aſſiduité & la patience avec laquelle les femelles des Oiſeaux paſſent preſque entierement les jours & les nuits ſur leurs nids; comment elles ſe laiſſent conſumer & preſque mourir de faim; à quels dangers elles s'expoſent pour défendre leurs œufs; & ſi elles ſont obligées de s'en éloigner un moment, avec quelle ardeur & quelle promtitude elles reviennent ſe mettre deſſus. Les Oyes & les Cannes ont même la précaution, pour peu qu'elles s'abſentent, de couvrir leurs œufs, & de les cacher ſous de la paille. Qu'on admire avec quel courage, des Meres, qui d'ailleurs n'en ont pas, défendent pourtant leurs*

leurs œufs, quoique peut-être ils ſoient ſans germe, ou même qu'ils ne ſoient pas les leurs propres; juſques-là qu'elles défendent avec le même courage des œufs artificiels. Il y a aſſurément quelque choſe d'étonnant dans l'amour que les Oiſeaux portent à un œuf, qui ne ſe remue point & qui eſt ſans vie, & dont il ne ſauroit leur revenir ni avantage ni plaiſir, qui puiſſe les dédommager de tous les ſoins qu'ils en prennent. Qui eſt-ce qui n'admirera cette paſſion, ou plutôt cette fureur d'une Poule qui glouſſe, laquelle ne peut s'éteindre, qu'en jettant ſur elle de l'eau froide? Tant que dure cette ardeur, elle néglige tout, elle traine les ailes comme une furieuſe, tandis que ſes autres plumes ſe dreſſent; elle ſe promene inquiete & plaintive; elle trouble les autres Poules dans leur nid; elle cherche par-tout des œufs à couver; en un mot elle n'a point de repos, qu'elle n'ait ou fait éclorre, ou élevé des Pouſſins, qu'elle appelle, raſſemble, nourrit & défend avec un zèle & une ardeur ſans égale. Se peut-il rien de plus riſible, que de voir une Poule à qui l'on a fait couver des œufs de Canne au-lieu des ſiens, lorſque les Cannetons ſont éclos, & qu'ils ſe ſont jettés à l'eau: comme elle ſe promène tout autour de l'endroit; comme elle ſonde le gué, ſouvent même avec danger; comme elle les appelle, & uſe de toutes ſortes de moyens pour les faire revenir à elle? Tout ce que nous venons de dire, en général ſeulement, ſur la ſtructure & les actions des Oiſeaux, & qui peut au moins ſervir d'ébauche ſur ce ſujet, doit, pour peu qu'on y faſſe attention, s'attribuer non pas aux Oiſeaux mêmes, ou au Fantôme de la Nature, mais à Dieu ſeul, comme en étant l'Auteur. C'eſt lui qui lie avec tant d'art des cordes déliées aux membres & aux articulations des Oiſeaux, qu'elles ſont précisément de la longueur qu'il faut, & que l'Oiſeau peut, en s'étendant ou ſe raccourciſſant vers les pieds, dormir debout en ſureté. C'eſt lui qui les a munis de ſerres & d'ongles aux doigts, pour qu'ils puiſſent embraſſer avec fermeté une branche & s'y percher. C'eſt lui qui leur enſeigne à changer le centre de gravité, en retirant la tête & le cou, de telle façon que la ligne de direction tombe perpendiculairement ſur la branche même, ou ſur tout autre appui qui les ſoutient. C'eſt lui qui attache les muſcles à leurs membres, de la maniere la plus propre à faciliter le vol. C'eſt lui qui les inſtruit à ſe ſervir de leurs ailes comme de rames, & de leur queue comme de gouvernail, pour voler de tous côtés, ou pour reſter immobiles en l'air. C'eſt lui qui donne au dos des Oiſeaux la forme d'un Coin, pour fendre l'air. C'eſt lui qui leur fait avancer le centre de gravité, afin qu'en allongeant le cou, le corps ſuive aiſément. Enfin, c'eſt Dieu qui donne aux Oiſeaux de ſi grandes forces dans les ailes, qu'elles ſurpaſſent 12000 fois la peſanteur de l'Oiſeau même. *Eſt-ce par ta ſageſſe*, dit-il à Job, XXXIX. 29. 30. *que l'Epervier ſe remplit de plumes, & qu'il étend ſes ailes vers le Midi? L'Aigle s'élevera-t-elle en-haut à ton commandement? & élevera-t-elle ſa nichée dans des lieux élevés?* Ou: *Eſt-ce par votre ſageſſe que l'Epervier ſe couvre de plumes, étendant ſes ailes vers le midi? L'Aigle à votre commandement s'élevera-t-elle en-haut, & fera-t-elle ſon nid dans les lieux les plus élevés?*

Entre pluſieurs choſes, qui concernent la Structure des Oiſeaux, je me contente de donner pour échantillon la figure de quelques-unes.

La Figure 1. repréſente une des grandes Plumes de l'Aile d'un jeune Oiſeau, laquelle eſt preſque totalement couverte d'un long tuyau cartilagineux, a b. qui ſert, tant qu'elles ſont encore tendres, à défendre les barbes de la plume.

La Figure 2. repréſente la même Plume, dont le tuyau eſt fendu en long, pour qu'on y voye le Corps charnu & caverneux, c d. tout rempli d'une infinité de très petits vaiſſeaux ſanguins, qui y entrent par l'orifice inférieur d. C'eſt dans les petites cavités de ce corps caverneux, que ſe dépoſe la lymphe nourriciere, qui doit être diſtribuée dans toutes les parties de la plume.

Fig. 3. Ce même Corps charnu, dépouillé de ſon tuyau.

Fig. 4. Les Corps caverneux, compoſés d'Entonnoirs enchaſſés les uns dans les autres.

Fig. 5. Trois de ces Entonnoirs plus étendus, afin qu'on puiſſe voir plus diſtinctement la ſtructure des cavernes membraneuſes: où l'on doit remarquer que le petit Canal e. eſt attaché à l'endroit c. de la Fig. 2. afin de pouvoir commodément diſtribuer dans la moelle & aux petites barbes cotonneuſes de la plume, la nourriture lymphatique.

Fig. 6. Les petits Sacs, qui conſtituent pour la plus grande partie le Corps repréſenté par la Fig. 4. & qui ſont ordinairement remplis par la lymphe.

Tout ce que j'ai repréſenté juſqu'ici, eſt tiré de l'*Hiſtoire de l'Acad. Royale des Sciences*, 1699. ſuivant les Obſervations de Mr. *Poupart*.

Fig. 7. Un Oiſeau perché ſur une branche, où il dort ſans crainte de tomber. Deux choſes contribuent à l'aſſurer dans cette ſituation. 1°. Comme cet Animal retire ſon corps & l'abaiſſe ſur ſes jambes, la corde muſculeuſe H I K E F. devenant plus courte, retire tellement les articulations des doigts, qu'elle leur fait embraſſer étroitement la branche. 2°. L'Oiſeau retirant la tête, la ligne de direction tombe ſur la branche même, & ſur le milieu de la plante des pieds.

La Fig. 8. eſt un Oiſeau qui s'éleve en l'air. S'il bat l'air avec ſes ailes, & avec le levier A Q. depuis E. juſqu'à P. avec une viteſſe préciſément égale à celle avec laquelle l'air qu'il chaſſe lui réſiſte, l'Oiſeau A B C G reſtera dans le même lieu, ſans s'élever ni s'abaiſſer. S'il y a plus de viteſſe dans les vibrations ou les coups d'aile, que dans la ceſſion de l'air réſiſtant, l'Oiſeau s'éleve. Au reſte, il lui faut pour s'élancer dans l'air même, quatre fois plus de force que pour s'élancer d'un point fixe ou ſolide. Et comme le ſaut que fait un corps, d'un point fixe, demande une force 3000 fois plus grande que le poids

poids de ce même corps; il s'enſuit que l'Oiſeau a beſoin d'une force équivalente à 12000 fois ſon poids, pour s'élever dans l'air libre plus haut qu'il n'eſt déja ſuppoſé y être.

Fig. 9. Un Oiſeau qui pour voler depuis S juſqu'à R. donne à ſes deux ailes la forme d'un Coin, dont E B C. eſt la baſe & O A. F. la pointe. Soit que cet Oiſeau reçoive le vent qui ſouffle perpendiculairement en en-haut, ou qu'il frappe l'air de ſes ailes, la réſiſtance de l'air leur fera prendre cette figure cunéiforme dont j'ai parlé, & l'Oiſeau avancera vers R.

La Fig. 10. montre comment la queue de l'Oiſeau ſert à diriger ſon vol vers le-haut ou vers le bas. Soit A B l'Oiſeau, & C le centre de gravité. Que le mouvement ſe faſſe de G. vers F. au milieu d'un air calme. Si la queue B H. ſe tourne en en-haut, dans cette ſituation B H elle frappera l'air calme, & la Machine volante, balancée autour de ſon centre de gravité, acquerra la poſition L K, en tranſportant la tête de A. vers L. Si au contraire cette queue ſe tourne vers le bas en B I. le corps de l'Oiſeau acquerra la poſition B. N. la tête ſe tranſportant en N. Ainſi, dans le prémier cas l'Oiſeau éleve ſon vol, dans le ſecond il l'abaiſſe.

La Fig. 11. eſt pour montrer comment l'Oiſeau volant dans une certaine direction, tourne ſon vol d'un autre côté. Suppoſé donc qu'il ſe meuve de D. vers A. & que le centre de gravité D. ſoit avancé vers E. Alors ſi cet Animal tourne le cou d'un côté, le point G. tend vers H. & ainſi le vol eſt dirigé de ce côté-là.

Cette ſtructure des Oiſeaux, & le méchaniſme de leur Vol, ſe trouvent plus amplement expliqués dans *Joh. Alph. Borelli, de Motu Animalium* c. 22. p. 215. 246. & dans *Schmidt, de Muſculis*, p. 40.

PLANCHE DXVIII.

La Terre en général; & en particulier les Plantes & les Poiſſons.

JOB, Chap. XII. verſ. 8.

Ou parle à la Terre, & elle t'enſeignera; & même les Poiſſons de la Mer te le raconteront.

Parlez à la Terre, & elle vous répondra; & les Poiſſons de la Mer vous inſtruiront.

NOs Verſions ne s'accordent pas ſur la prémiere partie de ce Verſet. La Verſion Latine de Zurich lit dans l'Original *ſuach*, & traduit par *Inſtitue colloquium cum Terra*, c'eſt à dire, *Entretien-toi avec la Terre:* l'Allemande lit *ſiach*, qu'elle rend par *Arbriſſeau, Plante* (*Frage das Stäudlein der Erden.*) Les *Septante* traduiſent comme la Verſion Latine, *Parlez à la Terre.* Mais ſi l'on conſidere le but que je me ſuis propoſé, cette difference ne fait rien. La *Terre*, & toutes les *Plantes*, auſſi bien que les *Poiſſons*, démontrent l'Exiſtence de Dieu. Je vais, ſur les traces de Job, examiner ces choſes l'une après l'autre.

I. On peut conſiderer la *Terre*, ou comme un Elément qui eſt la Mere, la Nourrice, & l'Habitation des Hommes, des Animaux & des Végétaux; ou comme une Planete qui nage dans le Tourbillon du Soleil. Elle eſt à tous ces égards, une Oeuvre admirable de la Puiſſance, de la Sageſſe, & de la Bonté divine; & c'eſt avec juſtice que Dieu ſe glorifie, par la bouche de ſes Prophetes, de l'*avoir créée*, Gen. I. 1. Ecoutons Job, XXXVIII. 4. 5. 6. *Où étois-tu, quand je fondois la Terre? Si tu as de l'intelligence, di-le moi. Qui en a règlé les meſures, ſi tu le ſais? ou qui a appliqué le niveau ſur elle? Sur quoi ſont fichés ſes pilotis, ou qui eſt celui qui a poſé la pierre angulaire pour la ſoutenir?* Ou: *Ou étiez-vous, quand je jettois les fondemens de la Terre? Dites-le moi, ſi vous avez de l'intelligence. Savez-vous qui en a règlé toutes les meſures, ou qui a tendu ſur elle une ligne droite? Sur quoi ſes baſes ſont-elles affermies, ou qui en a poſé la pierre angulaire?* Le Roi-Prophete, Pſ. CIV. 5. *Il a fondé la Terre ſur ſes baſes, tellement qu'elle ne ſera point ébranlée a perpétuité.* Ou: *Qui avez fondé la Terre ſur ſa propre fermeté, ſans qu'elle puiſſe jamais être renverſée.* Iſaïe XL. 12. *Qui eſt celui qui a meſuré les eaux avec le creux de ſa main, & qui a compaſſé les Cieux avec la paume? & qui eſt celui qui a compris la pouſſiere de la Terre avec une tierce? & qui a peſé au crochet les montagnes, & les côteaux à la balance?* Ou: *Qui eſt celui qui a meſuré les eaux dans le creux de ſa main, & qui la te-*



IOB. Cap. XII. v. 8.
Interroga piſces.

Buch Hiob Cap. XII. v. 8.
Frage die Fiſche.

G. D. Heüman sculp

tenant étendue a peſé les Cieux? Qui ſoutient de trois doigts toute la maſſe de la Terre, qui peſe les montagnes & met les collines dans la balance? En attribuant à Dieu la gloire d'avoir créé la Terre, c'eſt auſſi à ſa Toute-puiſſance & à ſa Sageſſe qu'appartient la gloire de la conſerver, & celle de la gouverner. Car l'Eternel *eſt un* Dieu *fort & grand, & grand Roi par-deſſus tous les Dieux. En la main duquel ſont les lieux les plus profonds de la Terre, & à lui ſont les forces des montagnes. Auquel appartient la Mer, car lui-même l'a faite; & ſes mains ont formé le ſec.* Ou: *Parce que le* Seigneur *eſt le grand* Dieu *& le grand Roi, élevé au-deſſus de tous les Dieux. Parce que la Terre dans toute ſon étendue eſt en ſa main, & que les plus hautes montagnes lui appartiennent. Parce que la Mer eſt à lui, qu'elle eſt l'ouvrage de ſes mains; & que ſes mains ont formé la Terre ſeche qui l'environne.* Et que l'on conſidere de quelle terrible maniere ce Souverain Monarque du Ciel & de la Terre exerça dans le Déluge le droit qu'il a ſur cette Terre, *en la détruiſant, & les hommes avec elle*, Gen. VI. 13; & en même tems ſon immenſe Bonté, quand il promet aux habitans de la nouvelle Terre, qu'il *n'y aura plus de Déluge pour la détruire*, Gen. IX. 11.

C'eſt Dieu *qui a formé la Terre, qui l'a faite & affermie; & il ne l'a point créée pour être une choſe vuide, mais il l'a formée afin qu'elle ſoit habitée*, Iſaïe XLV. 18. Cette Terre qui eſt notre demeure, eſt pourvue de tant de choſes differentes & admirables, que nous qui ſommes les Créatures raiſonnables, & les Feudataires du Dieu Créateur, ne pouvons faire un pas ſans appercevoir de tous côtés ces immenſes richeſſes, qui doivent nous porter à célébrer ſa gloire à haute voix. Car à quelle autre fin penſe-t-on *que la Terre pouſſe ſon jet, ſavoir de l'herbe portant ſemence, & des arbres fruitiers portans du fruit, & qui ont leur ſemence en eux-mêmes, chacun ſelon ſon eſpece?* Ou: *Que la Terre produiſe de l'herbe verte qui porte de la graine, & des arbres fruitiers qui portent du fruit, chacun ſelon ſon eſpece, & qui renferment leur ſemence en eux-mêmes pour ſe reproduire ſur la terre*, Gen. I. 11? A quelle autre fin Dieu *a-t-il mis un chemin au deſert, & des fleuves au lieu déſolé?* Ou: *fait un chemin dans le deſert, & fait couler des fleuves dans une terre inacceſſible*, Iſaïe XLIII. 19? Et pourquoi *la Terre a-t-elle été remplie de la gratuité de* l'Eternel? Ou: *La Terre eſt-elle toute remplie de la miſericorde du* Seigneur, Pſ. XXXIII. 5? Qui eſt-ce qui pourroit faire l'énumeration de tous les Minéraux, les Végétaux, & les Animaux, que Dieu par ſon immenſe liberalité nous a donnés pour en faire uſage? *O* Eternel! *que tes œuvres ſont en grand nombre! tu les as toutes faites avec ſageſſe: la Terre eſt pleine de tes richeſſes.* Ou: *Que vos œuvres ſont grandes & excellentes,* Seigneur! *vous avez fait toutes choſes avec une ſouveraine ſageſſe: la Terre eſt toute remplie de vos biens*, Pſ. CIV. 24. Mais on ne peut aſſez déplorer notre ſtupidité, de ce que nous qui ſommes des Créatures raiſonnables, & les plus nobles de toutes, nous négligeons ſi eſſentiellement notre devoir, & que nous le rempliſſons, non comme Feudataires, mais comme Souverains Seigneurs de cette Terre; ne penſant que rarement ou point du tout, qu'il eſt un Propriétaire au-deſſus de nous, duquel la puiſſance & la bonté ſont infinies & à qui nous devons nos hommages; & bien loin de penſer au compte que nous aurons à rendre de ces biens, les diſſipant au contraire, au-lieu d'en uſer avec moderation. O que la plupart des Mortels ſeront confus, lorſque le Maitre de la Vigne fera rendre compte à ſes Vignerons! Il n'y a pas un ſeul coin de la Terre, ni même de l'Univers, où nous ne trouvions un miroir qui nous repréſente les Perfections divines; & cependant, aveugles que nous ſommes, à peine daignons-nous y jetter de tems en tems les yeux! Malgré ce terrible aveuglement de notre part, telle eſt la Bonté de Dieu, qu'il ne laiſſe pas de nous faire jouïr ſans ceſſe de l'abondance des biens de la Terre. Il veut nous inſtruire par ces Précepteurs muets & ſans raiſon, dont les diſcours ſont néanmoins très éloquens. *Parle à la Terre*, dit Job dans notre Texte, *& elle t'enſeignera.* Si *les Cieux racontent la gloire du* Dieu *fort*, & ſi *l'Etendue donne à connoitre l'ouvrage de ſes mains:* Si *un jour dégorge des propos à l'autre jour, & une nuit montre la ſcience à une autre nuit:* (Ou: *Parlez à la Terre, & elle vous répondra. Les Cieux racontent la gloire de* Dieu, *& le Firmament publie l'ouvrage de ſes mains. Un jour annonce cette vérité à un autre jour, & une nuit en donne la connoiſſance à une autre nuit.* Pſ. XIX. 2. 3.) Si toutes les choſes de la Terre ſont appellées à louer l'Eternel, *les gros poiſſons & tous les abîmes; feu, grêle, neige & vapeur, vent de tourbillon, qui exécutent ſa parole: Montagnes & tous les côteaux, arbres fruitiers & tous les cedres: Bêtes ſauvages & tout bêtail, reptiles & oiſeaux qui ont des ailes:* (Ou: *Louez le* Seigneur, *vous qui êtes ſur la Terre, vous Dragons, & vous tous abîmes d'eaux: Feu, grêle, neige, glace, vous qui excitez les tempêtes, vous tous qui exécutez ſa parole: Vous montagnes avec toutes les collines, arbres qui portez du fruit, avec tous les cedres: Vous bêtes ſauvages avec tous les autres animaux; vous Serpens & vous Oiſeaux qui avez des ailes*, Pſ. CXLIII. 7-10.): Si, dis-je, tout parle de Dieu & ſi tout eſt appellé à le louer, combien grande ſeroit notre ſtupidité, ſi nous reſtions muets, & ingrats à de ſi grands bienfaits?

Il paroit évidemment par la forme extérieure de la Terre, par ſa diſpoſition & ſa conſtitution, que tout ce que Dieu a fait eſt bon par excellence. Supposons que toute la ſurface, ou ſi l'on aime mieux, toute la maſſe de la Terre

ſût de fin Or, ou un Diamant des plus durs & du plus bel éclat, ou bien une eau tranſparente comme le cryſtal; où ſeroient, je vous prie, les Plantes & les Animaux? & de quoi l'Homme tireroit-il ſa ſubſiſtance? Suppoſons ſeulement que la ſurface de la Terre fût plus dure qu'elle n'eſt maintenant, comment le Laboureur pourroit-il la cultiver & la couper en ſillons? Suppoſons qu'elle fût plus molle; les Animaux n'enfonceroient-ils pas dans le limon? & de quoi, dans l'un & l'autre cas encore, les Hommes pourroient-ils vivre? Cependant nous la conſiderons comme un rien, cette Terre qui nous nourrit; nous la foulons aux pieds, ſans reconnoitre les bienfaits que nous en recevons: pires en cela que les Payens, qui la révéroient comme une Déeſſe, ſous les noms d'*Atargatis*, de *Derceto*, d'*Aſtarte*, de *Déeſſe de Syrie*, d'*Iſis*, de *Grande Mere*, de *Cybele*, & de *Rhea*; & qui n'erroient qu'en ce qu'ils attribuoient à la Créature, & non au Créateur, la gloire de toutes les utilités qu'ils en retiroient. La Terre, tant dans ſon intérieur qu'à ſa ſurface, contient quantité de choſes qui ſont beaucoup au deſſus des forces de la Nature, & qui méritent d'être miſes au nombre des Miracles. Qu'on me diſe s'il eſt poſſible de concevoir comment tant de Plantes, de Fleurs, de Fruits, d'Animaux, ſi differens par la forme, la couleur, & la beauté, peuvent être la production d'une maſſe de terre noire, d'un amas informe de pouſſiere? Nous voyons la Terre changer ſa magnifique parure, toutes les années, tous les mois, toutes les ſemaines, tous les jours, & renouveller à chaque inſtant ſes largeſſes. N'eſt-ce pas une choſe tout à fait digne d'admiration, qu'un Arbre tout nud pouſſe chaque année de nouveaux bourgeons, des branches, des feuilles, des fleurs, & des fruits? Que les richeſſes de cette bonne Mere ne manquent & ne tariſſent jamais; & que plus elle donne, plus elle a? Que depuis tant de milliers d'années, ſes tréſors ne ſoient point épuiſés; que ſes entrailles en ſoient toujours remplies; & qu'on la voye rajeunir tous les Printems? Tout ce que demande de nous la ſouveraine Bonté de celui qui l'a faite, c'eſt de la reconnoiſſance: ſe peut-il rien de plus juſte?

Il eſt vrai que la Terre, au prémier coup d'œil, paroît une maſſe informe & ſans ordre. Si l'on regarde du haut d'une Montagne fort élevée toutes les Collines qui ſont au deſſous, on n'apperçoit que les ruïnes d'un vieil édifice, des Rochers diſperſés ſans ordre çà & là. Mais conſiderez en détail la ſtructure de ſes parties, ouvrez ſes yeux & repaiſſez-les de ces merveilles; vous verrez dans les pâturages des Alpes, par exemple, des Parterres naturels, ſemés des plus belles fleurs; des Troupeaux entiers d'Animaux ſauvages & domeſtiques; des Veines perpétuelles de l'eau la plus pure, la plus claire, & la meilleure; des Fontaines d'une blancheur de lait; des Ruiſſeaux & des Rivieres, qui depuis leur ſource juſqu'à leur embouchure, baignent & rendent fécondes une infinité de Vallées & de Provinces, & ne ſe rendent à la Mer qu'après avoir fait participer un nombre prodigieux d'hommes à leurs Tréſors. On voit par-là, pour le dire en paſſant, combien les Montagnes ſont utiles & même néceſſaires aux habitans de la Terre. Elles ſervent à rompre l'impétuoſité des vents, qui ravageroient indubitablement la Terre, ſi elle étoit unie par-tout. Ce ſont de riches Réſervoirs, puiſque non ſeulement une infinité de Fontaines, de Ruiſſeaux & de Rivieres y ont leur ſource, mais qu'il s'y éleve encore une quantité prodigieuſe de nuages. A cet égard, DIEU nous favoriſe ſur-tout, nous autres Suiſſes, ainſi qu'il fit jadis ſon Peuple d'Iſraël, *d'un bon Païs, d'un Païs de torrens d'eaux, de fontaines & d'abîmes, qui courent par les campagnes & les montagnes.* Ou: *D'une bonne Terre, d'une Terre pleine de ruiſſeaux, d'étangs & de fontaines, où les ſources des fleuves répandent leurs eaux en abondance dans les plaines & le long des montagnes*, Deut. VIII. 7. d'un Païs *de fontaines qui courent par les vallées, tellement qu'elles ſe promènent entre les monts.* Ou: *Vous conduiſez les fontaines dans les vallées, & vous faites couler les eaux entre les montagnes*, Pſ. CIV. 10. Il nous favoriſe auſſi *de Montagnes fumantes* d'eaux, Pſ. CIV. 32. CXLIV. 5. d'où s'éleve une infinité de vapeurs, leſquelles ſe ramaſſent bien-tôt en nuages grands & petits, qui forment un ſpectacle très agréable, & que les Vents emportent çà & là dans les airs. Ainſi, quiconque examinera avec attention les Montagnes de la Suiſſe, de même que toutes celles de la Terre, ſera ſurpris de voir que loin d'être de groſſes maſſes ſtériles, ce ſont des Déſerts très féconds & très abondans. En Suiſſe, je l'avoue, les Montagnes ne ſont pas, comme l'étoient celles de Canaan, Pſ. LXXII. 16. Jer. XXXI. 5. remplies de toutes ſortes de Blés, de Vignobles, de Vergers, d'Oliviers, de Myrrhe & d'Encens. On y voit des Rochers hauts, eſcarpés, & ſans verdure, des monceaux éternels de neige & de glace. Mais quoique nos Montagnes n'abondent pas en Vin, elles ne laiſſent pas de *couler le lait*, Joël III. 18. Leurs pâturages nourriſſent d'ailleurs une ſi grande quantité de toute ſorte d'Animaux, que c'eſt avec raiſon que DIEU ſe glorifie que *toute bête de forêt eſt à lui, & les bêtes qui paiſſent en mille montagnes.* Ou: *Toutes les bêtes des forêts m'appartiennent, auſſi bien que celles qui ſont répandues ſur les montagnes, & les Bœufs*, Pſ. L. 10. 11. Pour ne rien dire, ni des Veines de different genre de Métaux, & des Minéraux qui ſe trouvent dans les Montagnes; ni de la ſanté & de la force, dont jouiſſent les Montagnards; ni du plaiſir incroyable, dont les yeux & l'eſprit même ſont ravis, par la variété, & l'uſage qu'on fait de la ſurface inégale de la Terre: car ici c'eſt un certain Genre de Plantes, là c'en ſont d'une autre eſpece; les unes ſur les hauteurs, les autres dans les vallées; ici l'on voit de grands champs couverts de riches moiſſons, là des Vignobles abondans en raiſin, des Vergers, des Jardins remplis de fleurs, ou d'herbes potageres.

Notre

Notre Suiſſe montre elle ſeule en raccourci, & comme dans un Amphithéatre, tout ce que le reſte de la Terre a d'inégalité, & les uſages qui en réſultent. Des Montagnes toujours couvertes de neige & de glace, dont la cime atteint & ſurpaſſe même les nues: Souvent les quatre Saiſons dans un même jour, & les fruits de chacune de ces Saiſons, des Fraiſes, des Ceriſes, des Raiſins, des Blés murs, & la Vendange prête à faire: Dix ou douze pas plus loin, nouveau ſpectacle qui ravit les regards; des Lacs, des Fleuves, & des Fontaines ſans nombre; des Chutes d'eau qui tombent d'un lieu élevé, & où l'on voit des Arcs-en-ciel parfaitement ronds, des cercles entiers; & tout cela habité par de grands & nombreux troupeaux d'Animaux. Il n'y a point de doute, qu'un Phyſicien habitant de la prémiere Terre, n'eût pu en donner une plus belle deſcription, puiſque celle-là l'emportoit ſur la nôtre. Car cette prémiere Terre, parce qu'elle *étoit corrompue devant* DIEU, *& remplie d'extorſion*, Gen. VI. ℣. 11. 12. devoit périr par un Déluge, une Inondation; & dégénérer de ſa grande fécondité: mais il en reſte encore à cette ſeconde Terre que nous habitons, plus qu'il n'en faut pour nous engager à glorifier le Créateur; ſur-tout ſi nous conſiderons que la diminution de la fertilité & l'augmentation du travail ſervent de digue au torrent de la Corruption, & renferment dans des bornes plus étroites l'abus que les Hommes font des dons de DIEU. Par un travail aſſidu, nous tirons parti non-ſeulement de cette terre graſſe, dont le limon nourrit les Plantes; mais encore de l'argile, des pierres & du ſable. Les pierres qui ſe rencontrent dans un champ, aident à mûrir les Blés. On corrige la trop grande humidité de certaines Terres, en y en mêlant d'autre plus maigre & plus ſeche. Celles qu'on laiſſe repoſer un an, donnent plus de peine au Laboureur; mais auſſi elles lui rapportent davantage. Enfin il n'y a point de Terre ſi ſtérile & ſi ingrate, dont le produit n'indemniſe de la peine qu'on prend à la cultiver. Remarquons encore, que chaque Païs produit des choſes différentes; & que cette eſpece de lien formé par la néceſſité réciproque, oblige les Hommes à lier commerce entre eux. De plus, ce que nous rejettons même comme ordures, nous eſt d'une grande utilité: rendez à la Terre les Végétaux & les Animaux pourris, elle vous donnera en récompenſe, des fruits en plus grande quantité. Il n'y a abſolument rien ſur la Terre, qui ne ſerve à quelque choſe. Si l'on confie à cette féconde Mere un ſeul grain de blé, elle rendra, ce qui eſt tout à fait merveilleux, trente, ſoixante, & même cent pour un: mais il faut qu'auparavant, ce grain ait été comme mort dans la Terre; ce que pluſieurs employent comme un ſymbole de la Réſurrection des morts. Or, qui eſt-ce qui peut avoir rempli la Terre de tant de tréſors, dont le nombre & la qualité ſurpaſſent notre intelligence, ſinon DIEU?

La Terre conſiderée en elle-même, eſt, aux yeux de ſes Habitans, une grande Planete, dont la capacité, ſelon le calcul des Modernes, eſt de 26662560000 lieues cubiques d'Allemagne, & la ſuperficie de 9288000 lieues quarrées, en ſuppoſant ſon diametre de 1719 lieues. Malgré cela, elle eſt petite en comparaiſon des autres Corps de l'Univers, comme nous le remarquerons plus amplement ailleurs. Cependant DIEU, dont le *Ciel eſt le Trône*, & dont *la Terre*, ce petit atome de pouſſiere, *eſt le marchepied*, Iſaïe LXVI. 1. Act. VII. 49. 50. a jugé cette Terre digne d'employer ſix jours à la former. Le Créateur la tira du Cahos, car *elle étoit ſans forme & vuide, & les ténèbres étoient ſur la face de l'abîme.* Ou: *La Terre étoit informe & toute nue: les ténèbres couvroient la face de l'abîme*, Gen. I. 2: le Créateur, dis-je, tira la Terre du Chaos pour en faire une demeure qui réunît tout ce qu'il faut pour l'utile & le néceſſaire, pour la commodité, l'agrément, & la variété des ornemens. Enfin le Fils unique de DIEU, le Verbe éternel, l'a jugée digne, malgré ſa petiteſſe, de l'honorer de ſa préſence ſalutaire: il a bien voulu y prendre naiſſance, y ſouffrir, & y ſubir une mort infame, pour le Genre-humain corrompu.

Les Elémens de notre Globe, tant les fluides que les ſecs, les Montagnes même & les Vallées, ſont dans un parfait équilibre. Une choſe ſurtout qui mérite notre attention, c'eſt que comme ce Globe compoſé de terre, d'eau, & d'air, eſt appuyé ſur la matiere infiniment ſubtile de l'Ether, de même ſes parties ſeches ſont poſées ſur l'eau. *Il a fondé la Terre ſur les mers*, Pſ. XXIV. 2. *Il a étendu la Terre ſur les eaux*, Pſ. CXXXVI. 6. *Les Cieux furent faits d'abord par la parole de* DIEU, *auſſi bien que la Terre, qui ſortit du ſein de l'eau*, 2 Pier. III. 5. Paſſages qui doivent s'entendre, tant de l'équilibre des parties ſeches avec la Mer, que de l'Abîme d'eaux ſouterrain, ſur lequel les colomnes des Montagnes ſont appuyées. Voilà quelle eſt l'Architecture Divine, qui *étend l'Aquilon ſur le vuide, & qui ſuſpend la Terre ſur le néant*, Job XXVI. 7: qui bâtit ſur rien, ſur les corps les plus déliés, & les plus fluides, qui ne ſont pas capables de ſervir de fondement à la moindre petite pouſſiere, & bien moins par conſéquent à un Globe tel que la Terre. Ces choſes certainement ſont dignes de l'attention & *de l'admiration la plus profonde, & ſurpaſſent toute la meſure de l'intelligence humaine*, pour me ſervir des expreſſions de *Theodoret.*

Que ſi nous paſſons à la révolution annuelle que la Terre fait autour du Soleil, & que nous conſiderions enſuite la rotation journaliere de cette Planete, & ſa ſituation toujours la même à l'égard des Poles, nous y découvrirons tant de choſes qui tendent à notre uſage, tant de preuves invincibles & raviſſantes d'une bonté infiniment ſage, puiſſante & prévoyante, que nous en ſerons ravis hors de nous-mêmes. Mais j'ai déja traité cette matiere, ſur Gen. I. 14. Je ne puis cependant m'empêcher d'y ajouter quelque choſe, par rapport à l'uſage moral qu'on en doit tirer.

Quel eſt le Philoſophe Chrétien, qui ne ſente du dégoût pour cette Terre, toute précieuſe & tout utile qu'elle eſt? Qu'elle ſe préſente aux yeux de l'Homme charnel, avec toute ſa beauté & ſes tréſors; le Philoſophe la regardera comme une priſon, comme la moindre des Planetes, comme un petit point. L'expérience lui prouve tous les jours, que l'Atmoſphere qui nous environne eſt moins pure que l'Atmoſphere de la Lune; qu'elle eſt agitée par les vents & les tempêtes, & ſujette à s'obſcurcir; qu'elle eſt remplie de nuages, & infectée d'exhalaiſons nuiſibles, & ſouvent peſtilentielles: il ne voit en cette Terre qu'une Planete opaque, habitée par une Race rebelle; qu'un Hôpital; qu'un point, qu'on appercevroit à peine de Jupiter ou de Saturne. Qui eſt-ce donc qui ne ſouhaiteroit de quitter cette demeure, & ne ſoupireroit après cette nouvelle Terre & ces nouveaux Cieux, perſuadé de l'Amour du Dieu Créateur & Redempteur, & plein de l'eſperance de contempler, dans un corps renouvellé & glorifié, la beauté des autres Corps de l'Univers & des Ouvrages divins, & de chanter à jamais les louanges d'un Dieu ſi bon?

II. Je paſſe, avec Job, aux Plantes de la Terre, & je vais tâcher de m'inſtruire moi-même avec les autres dans cette agréable Ecole. Tous les Végétaux, les Plantes, les Arbriſſeaux, & les Arbres, ont une merveilleuſe analogie avec l'Homme & les Animaux. Ils ſe nourriſſent, ils croiſſent, ils ſe multiplient. Ils ſont compoſés de petits tuyaux, ſemblables aux veines, par où coulent les ſucs: ces tuyaux ont des valvules ou ſoupapes, & une infinité de petits ſacs, qui ſont comme autant de ventricules & de glandes, dans leſquelles le ſuc nourricier ſe prépare & s'épure. Ils ont auſſi de petits tuyaux par où paſſe l'air, & qui s'étendent par-tout. Ils ont des racines, des troncs, des feuilles qui ſervent à la nutrition; & des fleurs & des fruits, qui ſervent à la propagation. Les petits orifices qu'ils ont à l'extrémité des racines, leur tiennent lieu de doigts, de mains & de bouche. Les feuilles & l'écorce, où ſe terminent tous les petits tuyaux, leur ſervent de peau. On y découvre auſſi une infinité de pores, par où tranſpire un fluide très ſubtil, qui s'y trouve en trop grande abondance. Si, à l'exemple de *Malpighi*, *Grew*, & *Hales*, l'on prend un Microſcope, & qu'on s'applique aux Expériences Chymiques & Statiques, l'on ne pourra aſſez admirer l'art infini qui ſe trouve dans la ſtructure des Plantes & dans chacune de leurs parties, dans les racines, les troncs, les tiges, les branches, les bourgeons, l'écorce, les feuilles, les fleurs, les fruits, & tous les canaux par où paſſe l'air & le ſuc nourricier; les loix divines ſuivant leſquelles tout s'opere & ſe remue en elles; & l'on avouera ingénument, ſi l'on a quelque bon-ſens, que toutes les Plantes qui naiſſent ſur la terre, dans l'eau, dans la mer, dans les marais, & dans les fleuves, ſont des Ouvrages immédiats de la main de Dieu, qui les créa le troiſieme jour, ſelon l'Hiſtoire de la Création. Dieu *dit*: *Que la Terre pouſſe ſon jet, ſavoir, de l'herbe portant ſemence, & des arbres fruitiers, portans du fruit ſelon leur eſpece.* Ou: Dieu *dit*: *Que la Terre produiſe de l'herbe verte qui porte de la graine, & des arbres fruitiers qui portent du fruit chacun ſelon ſon eſpece*, Gen. I. 11. C'eſt Dieu, & non pas le vain Fantôme de la Nature, qui *fait croître l'herbe pour le bêtail*, Deut. XI. 15. C'eſt lui qui *fait germer le foin pour le bêtail, & l'herbe pour le ſervice de l'homme, afin de faire ſortir le pain de la terre; & le vin qui réjouït le cœur de l'homme; & afin de faire reluire ſon viſage avec l'huile, & de ſoutenir le cœur de l'homme avec le pain. Les hauts arbres en ſont raſſaſiés, les Cedres du Liban qu'il a plantés.* Ou: *Vous produiſez le foin pour les bêtes, & l'herbe pour ſervir à l'uſage de l'homme. Vous faites ſortir le pain de la terre, & le vin qui réjouït le cœur de l'homme. Vous lui donnez l'huile afin qu'elle répande la joye ſur ſon viſage, & le pain afin qu'il fortifie ſon cœur. Les arbres de la campagne ſeront nourris avec abondance, auſſi bien que les Cedres du Liban, que* Dieu *a plantés.* Pſ. CIV. 14. 15. 16. Et c'eſt avec grande juſtice que le Fils éternel de Dieu vante la Création: *Conſiderez comment croiſſent les Lis des champs, ils ne travaillent point, ils ne filent point; & cependant je vous déclare que Salomon même dans toute ſa gloire n'a jamais été vêtu comme l'un d'eux*, Matth. VI. 28. Luc XII. 27. Il n'y a point de brin d'herbe, quel qu'il ſoit, qui ne nous montre au doigt la Divinité.

Il eſt vrai, que *la Terre qui boit ſouvent la pluye qui vient ſur elle, produit des herbages propres pour ceux par qui elle eſt cultivée*, & qu'elle les nourrit: mais fais attention, petit Mortel curieux & ſuperbe, & toi Philoſophe ſi habile à tes yeux, qui ne juges des choſes que par les règles de cette Nature, dont tu fais ton Idole; fais attention, que cette Terre *reçoit la bénédiction de* Dieu, comme le dit l'Apôtre à la ſuite du Paſſage que je viens de citer, Heb. VI. 7. Penſer ainſi, c'eſt l'abregé des raiſonnemens; mais c'eſt penſer ſolidement & religieuſement. Celui qui prenant une autre voye, ſe courbe vers la Terre, au-lieu de lever la tête & les yeux vers le Firmament & vers le Maitre du Firmament, celui-là mérite de ſubir le même ſort & la même peine que Nabuchodonoſor, c'eſt à dire, *d'être chaſſé de la compagnie des hommes, & de manger du foin comme un bœuf*, Dan. IV. 22. Nous ſommes ſi dépourvus de lumiere, qu'il ne faut pas moins pour nous ouvrir les yeux, qu'une *grêle* ſemblable à celle que l'Eternel *fit tomber ſur tout le païs d'Egypte*; qui *frappa tout ce qui étoit aux champs, depuis les hommes juſqu'aux bêtes*; qui *frappa toutes les herbes, & briſa tous les arbres des champs*, Exod. IX. 22. 25. Il ne faut pas moins qu'une troupe de *Sauterelles* qui *couvrent la ſurface de tout le païs, & qui broutent toute l'herbe de la terre, & tout le fruit des arbres.* Ou: *Elles couvriront toute*

la

la furface de la terre, en forte qu'elle ne paroitra plus, & mangeront tout ce que la grêle n'aura pas gâté, Exod. X. 5. 12. 15. Ou bien, il faut que *l'herbe de tous les champs feche à caufe de la malice des habitans qui font en elle*, Jer. XII. 4. Ou bien enfin, que *le foin feche*, que *l'herbe faille*, & qu'il *n'y ait point de verdure.* Ou: que *l'herbe feche*, que *les plants languiffent*, & que *toute la verdure de la terre s'évanouïffe*, Ifaïe XV. 6.

Le tems, ni les bornes de cet Ouvrage, ne me permettent pas de faire le détail de tous les avantages que la bonté de DIEU nous fait tirer de tous les Végétaux qui font fur la Terre. Les fains trouvent en eux dequoi fe nourrir & fe vêtir; les malades y trouvent des remedes; les Architectes, le bois pour bâtir; & les Meres de famille, ce qu'il leur faut pour la cuifine & pour differens meubles. Enfin ils nous donnent des fleurs, dont l'odeur & la beauté charmante recréent agréablement la vue & l'odorat.

Comme il eft fur-tout de mon deffein de démontrer l'Exiftence d'un DIEU Créateur par la contemplation de fes Ouvrages, je dois rapporter comme un argument confiderable, l'opinion reçue parmi les Savans fur la *préexiftence* ou l'*inexiftence* de la ftructure entiere des Végétaux, dans chaque femence ou dans chaque fruit: foit que DIEU lui-même donne à chaque inftant cette ftructure admirable à tous les individus, ou qu'il ait formé dans la prémiere Création les principes de toutes les Plantes qui doivent naitre jufqu'à la fin du Monde. Cette queftion qui n'eft pas encore décidée, nous ouvre un abîme impénétrable de la Sageffe Divine, & mérite par conféquent de notre part une férieufe attention. Mr. *Dodart (Hift. de l'Acad. des Sciences* 1700. p. 65.) fait un calcul de toutes les graines qu'un Orme produit dans l'efpace de 100 ans, & il en trouve au moins 33000000. Une feule graine, felon le cours ordinaire de la Nature, eft la Mere de tant de millions de graines. L'Art même nous fournit encore une preuve de cette incroyable vertu propagatrice. Coupez horizontalement le tronc d'un Arbre, 6 lignes au deffous de l'endroit où il a été coupé en prémier lieu; vous verrez qu'il pouffera autant de nouvelles branches, qu'il en avoit auparavant. En quelque endroit que vous coupiez l'Arbre, vous trouverez la même fécondité; & vous pourrez tirer de-là des règles très utiles pour la culture des Arbres. Il s'enfuit de-là, que tout l'Arbre, depuis la racine jufqu'aux branches, eft plein de petits principes de branches en état de pouffer, & qui pouffent en effet, fi quelque obftacle ne s'y oppofe. Toutes ces branches cachées, & renfermées dans ces principes, n'exiftent pas moins réellement que celles qui font déja forties; & chacune d'elles auroit la même quantité de graines fi elle venoit à pouffer, que celles qui ont déja pouffé. Ainfi un Arbre produiroit autant de fois 33 millions de graines, qu'il y auroit d'efpaces de 6 lignes dans la hauteur de fon tronc; & fi cette hauteur étoit de vingt pieds, le nombre des graines par conféquent feroit de 15840000000; & c'eft ce nombre immenfe qui exprime la vertu propagatrice de l'Arbre. Mais notre imagination fe perdra dans l'infini, fi nous confiderons que chaque graine peut produire un Arbre avec le même nombre de branches & de graines dont nous avons parlé, & fi nous formons fur les fondemens déja pofés une Progreffion géometrique, dont le prémier terme feroit 1, le fecond 15840000000, le troifieme le Quarré de ce nombre, le quatrieme fon Cube, & ainfi de fuite. C'eft ici certainement la Géometrie des infinis infiniment petits, & plus qu'infinis. La graine d'un Arbre eft une infinité de fois plus grande que celles qu'elle produit, & chacune de celles-ci eft une infinité de fois plus grande que celles qui en doivent naitre, & ainfi à l'infini. Quelque clair que foit ce que je viens de dire, il y en a pourtant qui le revoquent en doute. Approfondiffons davantage la chofe. Il eft hors de toute conteftation, que la ftructure de toutes les parties de la Plante exifte dans chaque graine, dans chaque bourgeon, dans chaque Plante naiffante: c'eft une vérité fondée fur la Raifon, & fur des Expériences fans nombre. Or on ne trouve autre chofe dans les tiges ou les troncs des Plantes, qu'un affemblage de plufieurs fibres, & le fuc nourricier qui monte par de petits tuyaux. Si nous voulons donc raifonner, nous devons attribuer à l'une ou à l'autre de ces caufes, la configuration des feuilles, des fleurs, & des fruits. Mais pour peu qu'on y faffe attention, on verra qu'on ne peut l'attribuer ni à l'une ni à l'autre. Certainement, on ne peut l'attribuer aux fibres, ou aux faifceaux de fibres, que la Nature peut bien étendre en long ou en large, mais qui ne produiroient qu'un tronc plus épais ou plus haut, & rien davantage: Ni au fuc nourricier, qui eft infuffifant pour un tel ouvrage; car ce n'eft que de l'eau pure, ou une efpece de glaire aqueufe, un limon, une matiere fluide, commune à toutes les Plantes, qui ne contient rien d'organique, incapable de rien produire fans le fecours de la femence ou de la racine; propre, à la vérité, à nourrir une Plante déja formée, mais point du tout à la former, quelque degré de bonté ou de fertilité qu'elle puiffe avoir. Il n'eft pas plus poffible qu'une Femme conçoive & accouche fans l'approche d'un Homme, qu'il l'eft que la terre, ou l'eau, ou le fuc limoneux, puiffe produire la moindre Plante. J'avoue que toutes les Plantes trouvent leur nourriture dans la terre ou dans quelque autre lieu propre, & la mouffe même fur les toits & fur l'écorce des arbres; mais cette nourriture ne leur donne pas la forme. Il ne refte donc que la Graine, à qui l'on puiffe attribuer cet effet; laquelle transmettant par fa petite peau extérieure, comme par une efpece de crible, le fuc nourricier, s'enfle, & femblable à l'œuf defcendu dans la Matrice, attire & reçoit infenfiblement du Placenta une nourriture qui lui convient: Et comme le blanc & le jaune fervent de prémiere nourriture au Pouffin, ainfi le fuc nourricier, toujours proportionné à la délicateffe de la

la Graine, paſſe à travers ſa petite peau extérieure, juſqu'à ce que la Graine ſe dévelope & ſe diviſe en deux parties, ſavoir, le tronc & la racine, dont la derniere eſt bientôt en état d'attirer & de digerer un ſuc plus groſſier. Cette jeune & tendre Plantule, dont je parle à préſent, n'eſt donc pas une ſubſtance qui vient de ſe former; mais une machine d'un art infini, qui s'eſt tenu cachée juſqu'à préſent, & qui enfin s'eſt dévelopée & paroît. Suppoſons que les Anciens ayent penſé autrement ſur le ſujet abſtrus de la Génération; qu'*Ariſtote* ait voulu que celle des Animaux & des Végétaux fût ſpontanée; que *Theophraſte* ait établi la Métamorphoſe ou le changement de forme des Plantes; que *Critias* (dans *Platon*) ait prétendu que l'Homme étoit ſorti fortuitement de la Terre, & ainſi chaque Nation dans ſon climat; & qu'enfin, ſelon *Lucrece*, nous devions notre origine aux Plantes: ces Erreurs ſont pardonnables à des Payens, privés de la vraye connoiſſance de DIEU, peu ou point informés de l'Hiſtoire de la Création, & dépourvus de Microſcopes qui nous découvrent aujourd'hui les choſes les plus cachées, & par le moyen deſquels on diſtingue dans une Amande ou dans une Feve, les parties eſſentielles de toute la Plante. Il eſt clair, par tout ce que nous avons dit juſqu'ici, que la Terre n'eſt qu'une Nourrice, qui reçoit & couve la ſemence qu'on y jette, qui l'entretient & la nourrit; mais qu'elle ne contribue en rien à la formation des Plantes: Que les Plantes & leurs Graines peuvent fort bien être comparées à l'Homme, & la Terre à la Matrice de la Femme: Que nulle Plante, à proprement parler, ne produit rien de nouveau; mais qu'elle ne fait que mettre au jour ſa poſtérité, formée depuis longtems dans ſon ſein; quoique ſes productions ne ſe montrent pas tout d'un coup dans leur perfection: comme nous ne voyons pas non plus que les Grenouilles ſoient d'abord parfaites, mais qu'elles naiſſent informes; & comme les Papillons, qui pondent d'abord des œufs, d'où ſortent des Chenilles, & après diverſes métamorphoſes, de nouveaux Papillons. Je dis donc & je le répete, qu'il eſt clair que les Arbres ou les Plantes ne reçoivent point leur forme de la Terre, mais ſeulement leur nourriture; que tout bourgeon eſt une branche repliée, dans laquelle ſont concentrés les feuilles, les fleurs, les fruits & tout ce qui en dépend; en un mot, qu'il n'y a point de bourgeon qui ne ſoit véritablement un nouvel Arbre. Or chacun de ces bourgeons en renferme une infinité. Qu'on ne s'offenſe point ici du terme d'*Infinité*; nous entendons par-là une infinité négative, eſſentielle à toutes les *Quantités*, ſoit *continues*, ſoit *diſcretes*; & qui ſe dit d'une *Quantité*, ſoit *Nombre* ou *Grandeur*, infiniment grande, à laquelle on peut toujours & à l'infini ajouter quelque choſe; ou infiniment petite, dont on peut retrancher quelque choſe à l'infini: ainſi l'on peut concevoir une infinité de Glands infiniment petits, créés dans le prémier de tous les Glands; de même qu'une infinité d'Animaux, créés dans le prémier Animal de chaque Eſpece. Et faites attention, je vous prie, à la diminution parfaitement proportionnée qui ſe fait en ligne deſcendante. En ſuppoſant que le prémier Chêne que DIEU créa, portoit, comme font aujourd'hui les Ormes, 20000000 Glands, & même tous les Glands qui ſont nés depuis & qui naitront dans la ſuite, ce Chêne n'a pas dû pour cela être plus chargé, que ne l'eſt aujourd'hui un jeune Chêne qui porte en lui toute ſa poſtérité. Les Glands, & les Arbres qui en proviendront, ne ſont pas dans leur principe, la cent-millieme partie d'un Arbre, mais une infinitieme. Chacune de ces Plantes, ou chacun de ces Animaux infiniment petits, paroît & croît en ſon tems, & en ſon lieu. Puiſque l'on voit aujourd'hui de petits Animaux vivans, dont 1000000 égalent à peine la grandeur d'un grain de ſable; d'où pourroit naitre l'impoſſibilité d'une infinité de Plantes ou d'Animaux renfermés dans la prémiere Plante ou le prémier Animal de chaque Eſpece? Mais ſi ce Calcul infinitéſimal paſſe la portée de quelques-uns de mes Lecteurs, je les prie de prendre un des meilleurs Microſcopes qui ſe faſſent aujourd'hui: ils verront dans un bourgeon dévelopé, les feuilles & les fleurs, & par conſéquent les fruits avec toutes leurs parties; ils verront dans les racines des Plantes bulbeuſes, les fleurs & les fruits; & dans un grain de Blé qui germe, les nœuds, les feuilles, & les épis. Voy. Planche VIII. Il eſt clair par tout ce que nous avons dit juſqu'ici, que DIEU crée continuellement tous les Individus; ou plutôt, qu'il les a tous créés à la fois au commencement du Monde. C'eſt ce qu'avoue l'Auteur de l'Eccléſiaſtique, XVIII. 1. *Celui qui vit éternellement, a créé toutes choſes enſemble.* Qu'un Naturaliſte donc ne prenne point à honte de recourir à DIEU comme Cauſe prémiere, quand il cherche à découvrir les Cauſes des Ouvrages de la Nature, & ſur-tout de ces Ouvrages magnifiques dont il eſt ici queſtion. Le principal uſage de la Philoſophie Naturelle, eſt d'amener à DIEU ceux qui s'y appliquent. J'ajouterai ſeulement à tout ce que j'ai dit, que ſuivant l'ordre primitif que le Créateur a établi, les Plantes non-ſeulement ont en elles une infinité de graines pour ſe perpétuer, mais qu'elles obſervent une variété incroyable dans leur multiplication. A quoi ſe rapporte ce que dit *Virgile* (*Georg.* L. II.)

Hic plantas, tenero abſcindens de corpore matrum,
Depoſuit ſulcis: hic ſtirpes obruit arvo,
Quadrifidaſque ſudes, & acuto robore vallos:
Sylvarumque aliæ preſſos propaginis arcus
Expectant, & viva ſua plantaria terrâ.
Nil radicis egent aliæ, ſummumque putator
Haud dubitat terræ referens mandare cacumen.
Quin & caudicibus ſectis (mirabile dictu)
Truditur è ſicco radix oleagina ligno.

„ Les

„ Les uns coupent des rejettons au tronc qui „ les a produits, & les plantent en des foſſes „ préparées. Les autres déracinent les Arbres „ entiers, & les tranſplantent. D'autres fendent „ des branches vives en quatre, & les fichent „ en terre comme des pieux. Il y a d'autres „ Arbres dont on courbe uñ ſion en arc, que „ l'on couvre de terre pour le faire provigner. „ D'autres enfin viennent de bouture, & ſans „ racines, en telle ſorte qu'après les avoir é- „ mondés par le haut, on ne s'embaraſſe pas „ de les planter la tête en-bas. On voit d'au- „ tres Arbres, comme l'Olivier, dont on fend „ le tronc en pluſieurs éclats, & qui, par une „ merveille étonnante, de ces morceaux fendus „ & deſſechés pouſſent enſuite des racines".

III. Les *Poiſſons*, qui s'offrent à notre méditation dans la Philoſophie de Job, tout muets qu'ils ſont, annoncent la gloire de DIEU avec une éloquence admirable, & plaident dans mon Texte, ainſi que dans pluſieurs autres, la Cauſe de ce Souverain Etre. Nous allons les conſiderer en général, & nous démontrerons que la ſtructure de ces Animaux répond parfaitement à la vie qu'ils mènent, & à l'Elément qu'ils habitent. Il y en a pluſieurs qui peuvent allonger & retirer la *Bouche*, comme les Hommes & les Quadrupedes avancent ou retirent les levres, afin de mieux ſaiſir leur proye. Ceux qui ne vivent que d'eau & de limon, n'ont point de dents; mais tous les autres en ſont pourvus; non pour leur ſervir de défenſe, ni pour mâcher, mais pour tenir la proye qu'ils ont priſe: c'eſt pour cela que la plupart ont les *Dents* recourbées vers le goſier; ils les ont quelquefois aiguës, ſouvent faites en forme de ſcie; & non pas toujours ſur le devant de la bouche, mais dans le goſier même, ou tout près de l'eſtomac. Leurs *Yeux* ne ſortent point en dehors; mais leur Cryſtallin eſt ſphérique, afin que les rayons de la lumiere puiſſent ſe concentrer au fond de l'œil. Ces Animaux n'ont point de *Paupieres*, ſi néceſſaires aux Hommes & aux Quadrupedes, ſoit pour défendre ou humecter les yeux, ſoit pour moderer la lumiere, ou lui en défendre l'entrée: les Poiſſons, dis-je, n'en ont point, parce qu'ils peuvent s'en paſſer ſans inconvénient; auſſi-bien que de *Cou* & de *Pieds*. Pour les Quadrupedes & les Oiſeaux qui ont des pieds, ils ne pourroient pas commodément prendre leur nourriture, s'ils n'avoient un cou; & c'eſt pour cela encore que la longueur du cou répond ordinairement à la hauteur des pieds, & que les Animaux qui ont les cuiſſes ou les jambes hautes, ont auſſi le cou long, & que ceux qui les ont courtes ont le cou à proportion, comme cela ſe voit dans les Lézards & les Crocodiles. Pour les Eléphans, dont le cou eſt court à proportion de leur hauteur, la Trompe remédie à ce défaut. Les Poiſſons, par le moyen de leurs *Nageoires*, tiennent leur corps dans l'équilibre, & s'en ſervent comme de rames pour ſe tourner & aller en avant. Mais leur force mouvante principale eſt dans la *Queue*, qui pour cet effet eſt munie de muſcles très forts, comme le ſont les Ailes des Oiſeaux. Voilà pourquoi le Poiſſon qui pourſuit ſa proye, ou qui fuit, par le moyen de cette queue ſe remue avec beaucoup de vîteſſe, ſerrant alors les nageoires contre le corps, afin qu'elles ne retardent point ſon mouvement. Leur corps eſt couvert d'*Ecailles*, qui leur ſervent comme de cuiraſſe pour défendre leur chair, & pour empêcher que l'eau ne l'amolliſſe trop: elles croiſſent avec eux, & ſi elles ſouffrent quelque dommage, il eſt bientôt réparé. Les Ecailles ſont aux Poiſſons, ce que la Peau eſt aux Hommes & aux autres Animaux. Mais on doit remarquer, qu'ils ſont outre cela couverts d'une certaine *Viſcoſité*, qui ſert à les garantir des injures de l'Elément dans léquel ils vivent, qui modere en eux la tranſpiration, & qui leur eſt un moyen pour s'échaper des mains de ceux qui veulent les prendre. Ils ont de l'*Ouïe*, quoiqu'ils n'en ayent point les Organes: car il eſt certain, qu'on les accoutume à venir au ſon d'une cloche, pour leur donner à manger. Peut-être la Vue & le Toucher ſuppléent-ils en cette occaſion, au défaut de l'Ouïe. Leurs *Ouïes* font en eux le même office, que les Poûmons aux Poiſſons cétacées, aux Quadrupedes, aux Oiſeaux & aux Hommes: & leur ſtructure eſt tout à fait admirable, puiſque l'on compte dans celle de la Carpe ſeule, juſqu'à 4386 petits os, 4320 petits rameaux artériels, & autant de nerfs & de veines. Quantité d'expériences prouvent que les Poiſſons reſpirent: Qu'on mette un Poiſſon dans la Machine pneumatique, l'on verra bien-tôt après quelques coups de pompe, l'air ſortir de toutes parts aux environs des écailles; ſon corps ſe couvre de perles, la Veſſie qui lui aide à nager ſe creve, & l'Animal meurt: Les Poiſſons ne ſauroient vivre dans des Boutiques ou Réſervoirs, à moins d'en renouveller continuellement l'air & l'eau: Qu'on faſſe un trou à la glace d'un Etang, on les voit accourir en foule pour reſpirer. Mais au-lieu que les autres Animaux prennent & rendent l'air par la bouche, ceux-ci le prennent avec l'eau par la bouche, & le rendent par les Ouïes. Au reſte, la *Veſſie* remplie d'air qu'ils ont dans le corps, eſt d'un uſage & d'un art ſingulier: c'eſt par ſon moyen que les Poiſſons conſervent leur équilibre avec l'eau; lorſqu'ils l'étendent ou la gonflent, ils s'élevent; & lorſqu'ils la compriment, ils s'enfoncent; parce que dans le prémier cas ils ſe rendent plus légers, & dans le ſecond plus peſans. De-là vient qu'un Poiſſon dont la Veſſie eſt crevée, n'eſt capable d'aucun effort, mais qu'il demeure malgré lui au fond de l'eau; & que les Huitres & autres Poiſſons teſtacées, de même que tous ceux qui n'ont point cette Veſſie, vivent toujours au fond de l'eau. Pour ce qui eſt du *Mouvement* des Poiſſons, j'ai déja averti ci-deſſus, qu'on ne doit pas l'attribuer à leurs *Nageoires*; car, quoiqu'on les coupe, ils ne perdent rien de leur vîteſſe. Ils étendent celles qu'ils ont aux côtés, lorſqu'ils veulent changer la direction de leur mouvement; les deux qu'ils ont ſous le ventre, leur ſervent pour ſe tenir droit comme un homme ſur ſes pieds, c'eſt pourquoi ſi on leur cou-

pe celles-ci, on les voit qui chancellent à droite & à gauche, comme s'ils étoient ivres. Les Nageoires du ventre leur ſervent encore pour plonger, auquel cas ils levent celles qu'ils ont à la queue, dont ils forment une eſpece de gouvernail horizontal: les Oiſeaux font la même choſe de leur queue, c'eſt à dire qu'ils la baiſſent pour diriger leur vol en-bas; & de même les Nageoires du ventre des Poiſſons forment la figure de la queue d'un Oiſeau quand elle eſt levée, lorſque le Poiſſon s'éleve en nageant. Mais le principal inſtrument du mouvement des Poiſſons eſt leur queue, où ſe trouve preſque toute la chair du corps, & qui eſt toute muſculeuſe, pour pouvoir vaincre un Elément tel que l'Eau, & le fendre avec cette rapidité que nous voyons. La *Génération* de ces Animaux, tout à fait digne d'admiration, nous conduit tout droit à la connoiſſance de Dieu. Les Poiſſons cétacées & cartilagineux, comme la Baleine & le Marſouin, ſont vivipares; avec cette difference pourtant, que les œufs des Baleines ſont plus petits, & qu'il n'y a point de diſtinction de blanc & de jaune; au-lieu que ceux des cartilagineux ſont plus gros, & que la diſtinction du blanc & du jaune y eſt clairement marquée. Les Poiſſons à arrêtes jettent leurs œufs dans l'eau, pour que le mâle vienne y répandre ſa ſemence. La race des Poiſſons ſe multiplie d'une façon incroyable. J'en citerai un exemple tiré du célèbre *Leeuwenhoek*, (*Anat. & Contemplat.* A. 1687. p. 8.) où il eſt démontré que *le nombre des petits Animaux renfermés dans la Laite ou la ſemence du mâle d'un gros Merlus, excede celui des Hommes qui ſont ſur la Terre.* Voici ſon calcul, fondé ſur les obſervations qu'il a faites par le Microſcope. *Il poſe que cent grains de ſable (dont chacun eſt égal à* 10000 *de ces petits Animaux vivans) font la longueur d'un pouce, & que la Laitance d'un Merlus a* 15 *pouces: ainſi* 1000000 *de petits grains de ſable formant l'étendue d'un pouce géometrique, &* 15000000 *celle de* 15 *pouces, il s'enſuit qu'une ſeule Laitance de Merlus contient* 150000000000 *de petits Animaux.* Suppoſant enſuite, que *le nombre des Hommes qui ſont ſur la Terre eſt de* 13385000000, *il ſe trouve que la quantité d'Animaux renfermés dans la Laite d'un Merlus, excede plus de dix fois celle des Habitans de la Terre.*

Les Figures ſuivantes ſerviront à éclaircir ce que nous avons dit des Poiſſons, & à nous y faire reconnoitre la main du Divin Ouvrier.

Figure I. Un Brochet.

Fig. II. Le même Poiſſon, qui nage droit en avant, remuant la queue à droite & à gauche. C'eſt à dire que tranſportant ſa queue en G, & la courbant vers la tête A, & étendant en même tems les nageoires, toute la longueur B C fouette avec une vîteſſe extrême & chaſſe l'eau qui eſt à côté, comme fait une rame, & de cette maniere le Poiſſon s'avance de B vers A. De même le Poiſſon avançant ſa queue de C vers H, chaſſe l'eau de H vers C; & ce mouvement contraire à l'autre dirige celui du Poiſſon, & l'impulſion directe du Poiſſon de B vers A eſt doublée.

Fig. III. La Veſſie d'un Brochet, dans ſon moyen état, par laquelle il demeure comme ſuſpendu au milieu de l'eau. B montre le Ventricule, & C le Canal du Ventricule à la Veſſie.

Fig. IV. La Veſſie moins enflée, lorſque le Poiſſon plonge.

Fig. V. La Veſſie dilatée, lorſque le Poiſſon s'éleve.

Fig. VI. A, le Cœur. B, l'Oreillette. C, la naiſſance pyramidale de la grande Artere, avec les rameaux a a a. qui en ſortent, tendant depuis D vers l'Ouïe gauche E.

Concluons tout ce que nous venons de dire ſur la Terre, les Plantes & les Poiſſons, par cette exclamation de notre Théologien, verſ. 9. qui en eſt une conſéquence néceſſaire: *Qui eſt-ce qui ne ſait que c'eſt la main de* Dieu *qui a fait toutes ces choſes?*

JOB, Chap. XII. verſ. 10.

Car c'eſt lui qui tient en ſa main l'ame de tout ce qui vit, & l'eſprit de toute chair humaine.

Lui qui tient dans ſa main l'ame de tout ce qui a vie, & tous les eſprits qui animent la chair des hommes.

Notre Philoſophe, plus ſage que d'autres qui donnent le même nom à des choſes toutes differentes, ſemble diſtinguer l'Ame des Animaux & des Végétaux, de celle des Hommes. La prémiere eſt appellée dans notre Texte *Nepheſch*, & l'autre *Ruach*. Celle-là conſiſte dans une telle diſpoſition des parties ſolides & fluides, que le corps vit, ſe nourrit, s'accroît, ſent, ſe meut, engendre, & fait d'autres opérations: toutes choſes qui ſe trouvent auſſi dans l'Homme: mais de plus, tant qu'il vit, une Ame immortelle eſt jointe à ſon Corps. La vie ou l'ame des Créatures vivantes s'éleve donc par degrés. Les *Végétaux* tiennent le rang le plus bas; les *Animaux qui n'ont point de ſang* occupent le ſecond; les *Quadrupedes*, les *Oiſeaux*, les *Poiſſons*, & les *Reptiles*, font le troiſieme; & l'*Homme*, le quatrieme. Dieu *tient en ſa main toutes ces ames.* L'Homme ſur-tout a en lui-même dequoi célébrer hautement cette dépendance: *C'eſt en* Dieu *que nous avons la vie, le mouvement & l'être,* Act.

Act. XVII. 28; Texte ſur lequel nous nous étendrons en ſon lieu. L'Homme ſeul, comme étant ſeul doué de Raiſon, non-ſeulement doit pour lui-même faire retentir l'éloge des Vertus de DIEU, mais il le doit encore pour toutes les autres Créatures animées. Lui ſeul ſait & eſt convaincu que DIEU a tout-créé de rien, même les choſes inanimées; que c'eſt lui qui les a formées avec tant d'art, & qui les conſerve avec tant de bonté. Il lui eſt aiſé de voir que ſa formation ni ſa vie ne dépendent point de lui-même, beaucoup moins ſon Ame, & l'union de cette Ame avec le Corps; & que ni lui, ni aucun autre Etre créé & fini, n'a donné la vie aux Plantes & aux Animaux. Ainſi, tout ce qui ſe fait dans les Plantes, les Animaux, & les Hommes, (excepté le Mal) c'eſt DIEU même qui l'opere en eux & par eux. *Le* DIEU *fort, le* DIEU *des eſprits qui animent toute chair;* c'eſt ainſi qu'il eſt appellé Nomb. XVI. 22. XXVII. 16. Les Payens eux-mêmes ont reconnu cette vérité capitale. Voici comme parle *Euripide*: (1) *De quelle ſageſſe flate-t-on ces miſerables victimes de la mort? Nous dépendons uniquement de toi, & nous ne faiſons rien que par ta volonté.* Et *Homere*: (2) *L'Ame de l'Homme, ô Glauque fils de Leptine, eſt telle que Jupiter l'a produite.*

(1) Τί δῆτα τούτους τοὺς ταλαιπώρους βροτοὺς
Φρονεῖν λέγουσι; σοῦ γὰρ ἐξηρτήμεθα.
Δρῶμέν τε τοιαῦθ' ἃ σύ γε τυγχάνεις θέλων.

(2) Τοῖος ἀνθρώποισι νοῦς, ὦ Γλαῦκε παῖ Λεπτίνεω,
Γίνεται θνητοῖς ὁκοίην ζεὺς ἐπ' ἡμέρην ἄγει.

JOB, Chap. XII. verſ. 11.

L'oreille ne juge-t-elle pas des diſcours, comme le palais ſavoure les viandes?

L'oreille ne juge-t-elle pas des paroles, & le palais de ce qui a du goût?

SI nous expliquons Job à la lettre, nous ne pourrons le mettre ni de la Secte d'*Ariſtote*, ni du parti de *Deſcartes*. Cet ancien Fondateur de la Philoſophie a voulu nous exprimer cette maxime ſi connue & ſi véritable, ὁ νοῦς ὁρᾷ, ὁ νοῦς ἀκούει, *l'Ame voit, l'Ame entend*: Vérité qui a été démontrée plus clairement encore par *Deſcartes*, le Réformateur de la Philoſophie. Job s'abaiſſe à la portée du Vulgaire, & parle comme lui; car le Vulgaire s'exprime ordinairement ainſi, *l'oreille entend, l'œil voit.* Mais je croi qu'on peut facilement concilier avec le Vulgaire, même de tout Païs, les trois Philoſophes que j'ai nommés. Job, par l'*Oreille* & le *Palais*, n'entend pas tant l'Organe matériel de l'Ouïe & du Goût, que les ſenſations ou perceptions intérieures que font les impreſſions externes du Son & du Goût, il a même en vue le jugement que nous en formons: toutes choſes qui appartiennent à l'Ame, qui penſe, qui ſent, qui juge; & non au Corps. La penſée de Job paroît dans le mot Hébreu תִּבְחָן, *jugea*, elle *juge, l'oreille juge des diſcours.* Cette maniere de s'exprimer fait voir qu'il n'entend pas ſimplement une impreſſion faite dans les Organes des Sens, mais le jugement & l'examen que la Raiſon fait des choſes qui frappent les Sens.

Job nous fournit l'occaſion de tirer de l'examen des facultés que nous appellons les *Sens*, dequoi admirer la Sageſſe & la Puiſſance de DIEU. Quatre de nos Sens, la *Vue*, l'*Ouïe*, le *Goût* & l'*Odorat*, ont leur ſiege dans la tête, afin d'être plus près du Cerveau, qui eſt le magaſin & la ſource des eſprits animaux. Le cinquieme, ſavoir le *Toucher*, eſt répandu par toute la peau, afin de pouvoir rapporter à l'Ame tout ce qui arrive au Corps. L'Organe des cinq Sens, ou des ſix ſi l'on y ajoute l'*Appétit* ou la *Faim*, eſt ſuſceptible d'une infinité d'impreſſions: mais ce n'eſt pas là encore ce que nous appellons voir, ouïr, goûter, toucher, & flairer. Les impreſſions paſſent ſous la conduite des nerfs, des organes extérieurs au Cerveau, & ſe communiquent à l'Ame dans le Cerveau même, où ſe trouve la ſource d'une infinité d'idées, communes, ſingulieres, éternelles, immuables, ſur leſquelles l'Ame exerce ſon pouvoir, & forme ſes jugemens. Or ce paſſage du Cerveau à l'Ame eſt tout à fait incompréhenſible à nos génies bornés, & nous conduit, ainſi que les organes des Sens, droit à DIEU.

JOB, Chap. XIII. verſ. 28.

Et cet homme s'en va par pieces, comme du bois vermoulu, & comme une robe que la tigne a rongée.

Moi qui dans un moment ne ſerai que pourriture, & qui deviendrai comme un vêtement mangé des vers.

Ce que nous appellons *Tigne*, les Allemands *eine Schabe*, le Texte Hébreu le nomme *Asch*, mot qui a du rapport à l'*Usset* des Arabes, Plur. *Uss*, *ûses*, (*Meninzki Lex.* p. 3215.) Il ne s'agit pas ici, comme il paroît clairement par le Texte, de la Tigne qui ronge le bois & le blé, & que *Leeuwenhoek* (*Experim. & Contemplat.* p. 260.) décrit très exactement avec tous ses changemens; mais de celle qui ronge la laine & les habits, d'où elle est appellée en Grec σητόβρωτος; mot que les *Septante* employent aussi dans notre Texte, ὃ παλαιοῦται .... ὥσπερ ἱμάτιον σητόβρωτον. L'on doit aussi remarquer, que plusieurs Interpretes prennent le mot רָקָב *vermoulure*, *pourriture*, qui se trouve dans notre Texte, pour la Tigne. Les Polonois, en changeant une seule lettre, nomment cet Animal *Robak*, (*Meninzki* p. 4097.) Pour ce qui regarde l'application que Job en fait à la vie de l'Homme, elle ne souffre point de difficulté. Souvent il est rongé & consumé par des particules acres & salines; il l'est même de son vivant par des Vers, dont il devient à la fin la pâture. *Bochart* (*Hieroz.* P. II. L. IV. c. 25. p. 615. &c.)

JOB, Chap. XIV. verf. 1. 2.

L'homme, né de femme, est de courte vie, & plein d'ennui.

Il sort comme une fleur, puis il est coupé; & il s'enfuit comme l'ombre qui ne s'arrête point.

L'homme né de la femme vit très peu de tems, & il est rempli de beaucoup de miseres.

Il nait comme une fleur, qui n'est pas plutôt éclose qu'elle est foulée aux pieds; il fuit comme l'ombre, & il ne demeure jamais en un même état.

L'Homme, s'il se considere avec attention, ne peut assez admirer son excellence, ni déplorer sa misere. Cela même qui l'éleve audessus des autres Créatures, l'abaisse au dessous d'elles; & l'on peut dire dans un certain sens, qu'il est plus malheureux que les Bêtes brutes. Qu'il considere son corps; il verra une machine d'un art infini, mais qui n'est jamais d'une santé parfaite, ni dans un mouvement tout à fait réglé. Il verra une infinité de petits tuyaux tissus de fibres très minces, par lesquels le sang doit circuler sans cesse, & les fluides être séparés. Que parmi tant de millions de petits tuyaux, un seul vienne à être dérangé, rongé, rompu, bouché, ou plus ou moins tendu; ou que parmi tant de divers fluides qui humectent le corps, un seul devienne trop clair ou trop épais, qu'il soit plus ou moins rempli de sel, que le mouvement en soit plus vîte ou plus lent qu'il ne faut, & qu'il ne soit pas dans un juste équilibre avec les solides; en un mot, que tout ne soit pas tel qu'il doit être; sur le champ naitra la maladie. Ainsi l'Homme est sujet à autant de maux, qu'on peut imaginer de défauts dans l'œconomie de son corps, c'est à dire à des maux innombrables, à tout moment, jour & nuit, dans tout climat, dans tout genre de vie, à tout âge. Il est pendant neuf mois, dans son prémier & plus tendre âge, enfermé dans une prison, où il ne peut pas même respirer; heureux en ceci seulement, qu'il ne connoit pas encore la misere de son état. Mis au monde après les douleurs cruelles qu'il cause à sa Mere dans l'accouchement, il se trouve nud, & exposé à périr de faim, de froid, ou par d'autres injures extérieures, s'il n'est secouru: il est sans défense; doué à la vérité, d'une Ame raisonnable, mais qui ne lui est d'aucun usage. Enfin l'âge & la Raison croissant en lui, il est entierement corrompu & pervers dans ses desirs, dans ses pensées, dans ses paroles, & dans ses actions: il entre dans un vaste champ de miseres, où les afflictions & les calamités lui tiennent fidele compagnie: miseres dans le Célibat, miseres dans le Mariage; toujours inquiet, ou pour lui, ou pour ses enfans. L'Homme par tous ces endroits est inférieur aux Animaux, qui sont exempts de soins, qui dès le moment de leur naissance, cherchent & trouvent leur nourriture, & sont moins sujets aux maladies. Si nous jettons les yeux sur notre Ame, nous trouvons en elle un Trésor plus précieux que le Monde entier; mais nous remarquons en même tems, qu'il n'y a qu'obscurité dans notre entendement, que malice dans notre volonté; que combats, que confusion, que contrarietés dans nos pensées; en un mot, que corruption & imperfection. L'Union de l'Ame & du Corps est au-dessus de la Nature & de la Raison; mais cette union peut être comparée à une toile d'araignée, qu'une mouche ou le moindre mouvement violent peut rompre; c'est un lien, que l'ouverture ou la rupture d'un seul petit vaisseau peut couper. Portons nos pensées sur les Affections de l'Ame, dépendantes de cette union; & nous découvrirons une mer orageuse, que le moindre vent fait enfler & soulever: ce ne sont pas seulement les quatre Vents cardinaux qui l'agitent, mais ceux de tous les points de

de l'horizon, je veux dire, une infinité de Paſſions, qui la laiſſent ſans défenſe & ſans refuge. Que ſi l'Homme tourne ſes regards vers Dieu, ſon Créateur & ſon Conſervateur, il le voit par-tout, dans tous les coins de l'Univers, en lui & hors de lui; mais il ne le conſidere preſque jamais qu'à yeux fermés. Un reſte de Raiſon lui dicte un Culte pour ce Créateur; devoir dont il ne s'acquitte point, & qu'il néglige de la maniere la plus honteuſe. Il voit le gouffre horrible des maux qui n'auront point de fin, & cependant il s'y précipite lui-même de ſon plein gré. Il attend de la conſolation & de l'appui de ceux avec qui il vit en ſociété; & il ne ſe voit nulle-part en ſureté contre les attentats de ces Hommes mêmes dont il ne ſauroit ſe paſſer. L'Homme devroit agir en Dieu envers ſes ſemblables; mais helas! les Hommes ſont des Démons l'un envers l'autre. Il y a dequoi fondre en larmes, toutes les fois que l'on penſe qu'un ſeul fruit mangé par nos prémiers Parens malgré la défenſe de Dieu, nous a précipités dans ce profond abîme de miſere. Mais cette conſideration de notre état déplorable, & la recherche de ſa cauſe, nous ramène à Dieu, dont la miſericorde immenſe peut ſeule nous délivrer de tant de maux. Remarquons en paſſant, que Job vivoit dans un tems où les Hommes jouïſſoient encore d'une longue vie, & que cependant il les repréſente d'*une vie courte & pleine d'ennui*. Les Patriarches auſſi, quoiqu'ils vêcuſſent quelques centaines d'années, ſe plaignoient que leurs jours étoient courts & malheureux: ils ſavoient que mille ans devant Dieu ne ſont que comme un ſeul jour. La comparaiſon que Job fait de la vie de l'Homme à une *fleur* qui eſt *coupée* ou cueillie, dès qu'elle *paroît*, & à *l'ombre* qui *fuit ſans s'arrêter*, eſt d'une énergie tout à fait ſinguliere. Le tiſſu d'une *Fleur* conſiſte en de petits tuyaux très minces; & dès qu'on l'a cueillie, & même avant, elle perd ſa beauté & ſe flétrit. De même le Corps humain eſt un compoſé de tant de petits tuyaux, qu'on s'étonne plutôt, quand on le connoit, que l'Homme puiſſe vivre & reſter une heure en ſanté, que de ce qu'il n'eſt pas éternellement accablé d'une infinité de maladies. En moins de rien, il perd la couleur fleurie de ſon viſage & de ſon teint. La moindre foibleſſe le rend pâle comme un mort. Comme dans une Plante, la Fleur n'eſt pas une des parties principales, & ne ſert qu'à préparer le ſuc nourricier à l'embryon; c'eſt pourquoi elle tombe, quand celui-ci a acquis une certaine groſſeur: de même le Corps n'étant pas la partie principale de l'Homme, il meurt, après avoir été quelque tems uni avec l'Ame; & celle-ci délivrée de ſa priſon, reſte avec ſes fruits, bons ou mauvais, pour recevoir les récompenſes ou les peines dont elle s'eſt rendue digne par le paſſé. La comparaiſon de l'Homme avec l'*ombre* eſt encore très élégante. Elle ſe trouve auſſi, 1 Chron. ou Paral. XXIX. 15. *Nos jours ſont comme l'ombre ſur la terre, & il n'y a nulle attente.* Ou: *Nos jours paſſent comme l'ombre ſur la terre, & nous n'y demeurons qu'un moment.* L'*ombre* n'eſt autre choſe que la privation de la lumiere, & l'image de la nuit: ainſi l'Homme eſt un néant, & la Vie eſt le ſymbole de la Mort. L'Homme, cette image parfaite de l'ombre, parcourt le Monde d'un bout à l'autre, comme l'ombre ſuit le Soleil ou quelque autre corps lumineux. Sa vie n'eſt qu'une ombre, juſqu'à ce qu'il comparoiſſe devant Dieu le Pere des lumieres, *qui ne peut recevoir de changement, ni d'ombre, par aucune révolution*, Jaq. I. 17. L'Homme enfin, ce rien, cette ombre, eſt dans un mouvement continuel, & erre ſans ceſſe dans le ſentier des Vertus & des Vices; mais plus léger & plus inconſtant qu'un Feu-folet, tantôt il s'approche de Dieu, tantôt il s'en éloigne, & quelquefois même il s'en éloigne entierement. Ce que *Bion* dit ſur la vie de l'Homme, dans ſa V. *Idylle*, mérite d'avoir place ici: (1) *Les Dieux ont fixé la durée de nos jours, & les ont réduits à des bornes très étroites. Cependant, il ſemble que nous oubliions que nous ſommes nés mortels, & que notre vie eſt ſi bornée.*

(1) Θεοὶ κατένευσαν ἕνα χρόνον ἐς βίον ἐλθεῖν
Ἀνθρώποις, καὶ τόνδε βραχὺν καὶ μήονα πάντων,
Λάθομεθ' ἢ ἄρα πάντες, ὅτι θνατοὶ γενόμεθα
Χ' ὡς βραχὺν ἐκ μοίρας λάχομεν χρόνον.



PLANCHE DXIX.

Reſſources des Arbres.

JOB, Chap. XIV. verſ. 7. 8. 9.

Car ſi un arbre eſt coupé, il y a de l'eſperance ; & encore repouſſera-t-il, & il aura toujours des rejettons.

Bien que ſa racine ſoit vieillie dans la terre, & que ſon tronc ſoit mort dans la pouſſiere ;

Dès qu'il ſentira l'eau, il regermera, & produira des branches, comme un arbre nouvellement planté.

Un arbre n'eſt point ſans eſperance, quoiqu'on le coupe ; il ne laiſſe pas de reverdir, & ſes branches pouſſent de nouveau.

Quand la racine ſeroit vieillie dans la terre, quand ſon tronc deſſeché ſeroit mort dans la pouſſiere ;

Il ne laiſſera pas de pouſſer auſſitôt qu'il aura ſenti l'eau, & il ſe couvrira de feuilles, comme lorſqu'il a été planté.

J'Ai démontré ci-deſſus, XII. 8. par les principes de la Botanique moderne, & aſſez amplement parce que la matiere le méritoit, que chaque Plante contient une infinité d'autres Plantes homogenes, qui peuvent ſe déveloper par la génération, & que DIEU a créées en créant le Monde. Il n'eſt beſoin pour cette production, que d'une nouvelle force ſuffiſante pour pouſſer le ſuc nourricier dans ces principes extrèmement petits. C'eſt ce que nous montre tous les jours l'expérience, & c'eſt ce que Job nous enſeigne dans notre Texte : *Si un arbre eſt coupé, il y a de l'eſperance, & encore repouſſera-t-il, & il aura toujours des rejettons.* Il ſe propoſe par-là de démontrer que l'Homme une fois mort ne revit plus, du moins ici-bas. *Mais l'homme meurt & perd toute ſa force, & il expire ; puis où eſt-il?* Ou: *Mais quand l'homme eſt mort une fois, que ſon corps ſéparé de ſon eſprit eſt conſumé, que devient-il?* *Moſchus* a eu la même penſée que Job, dans ſon *Idylle* III. (1) *Helas! la Mauve, l'Ache ou l'Aneth ont beau flétrir, l'année ſuivante leur rend la vie. Et nous, qui avons en partage la ſageſſe, la grandeur & la force, lorſque nous mourons, la Terre nous reçoit dans ſon ſein, où nous demeurons plongés dans un ſommeil perpétuel.* Il y a eu encore d'autres Poëtes, qui ont comparé le renouvellement ſucceſſif & annuel des Plantes, avec le ſort malheureux des Hommes. Tel eſt *Horace* (*Carm.* L. IV. Od. 7.) *Les neiges ont diſparu, nos Campagnes reprennent leur verdure, & nos Bois leur feuillage. La Terre éprouve un heureux changement.... Mais nous autres, que ſommes-nous après la mort? ombre & pouſſiere, comme tous ces grands Hommes, les Ancus, les Enées, les Tullus..... Non, mon cher Torquatus, il n'y a ni nobleſſe, ni éloquence, ni piété, qui tienne contre l'Arrêt de Minos ; vous n'en reviendrez plus.* *Catulle* prend pour cette même comparaiſon, le Soleil : (3) *Pour nous, lorſque ce jour qui nous éclaire ſi peu de tems, fait place à la nuit du tombeau, nous ſommes plongés tout à coup dans un ſommeil éternel.* Le mot *Ets*, de l'Original, ne ſignifie pas proprement un

(1) Αἲ, αἲ, ταὶ μαλάχαι μὲν ἐπὰν κατὰ κᾶπον ὄλωνται ;
Ἠ τὰ χλωρὰ σέλινα, τὸ, τ' εὐθαλὲς οὖλον ἄνηθον,
Ὕστερον αὖ ζώοντι, καὶ εἰς ἔτος ἄλλο φύοντι.
Ἄμμες δ' οἱ μεγάλοι καὶ καρτεροὶ ἢ σοφοὶ ἄνδρες,
Ὁππότε πρῶτα θάνωμες, ἀνάκοοι ἐν χθονὶ κοίλᾳ
Εὕδομες εὖ μάλα μακρὸν ἀτέρμονα νήγρετον ὕπνον.

(2) *Diffugere nives, redeunt jam gramina campis,*
Arboribuſque comæ :
Mutat terra vices. — — —
Nos ubi decidimus,
Quò pius Æneas, quò Tullus dives & Ancus,
Pulvis & umbra ſumus. — —
Non, Torquate, genus, non te facundia, non te
Reſtituet pietas.

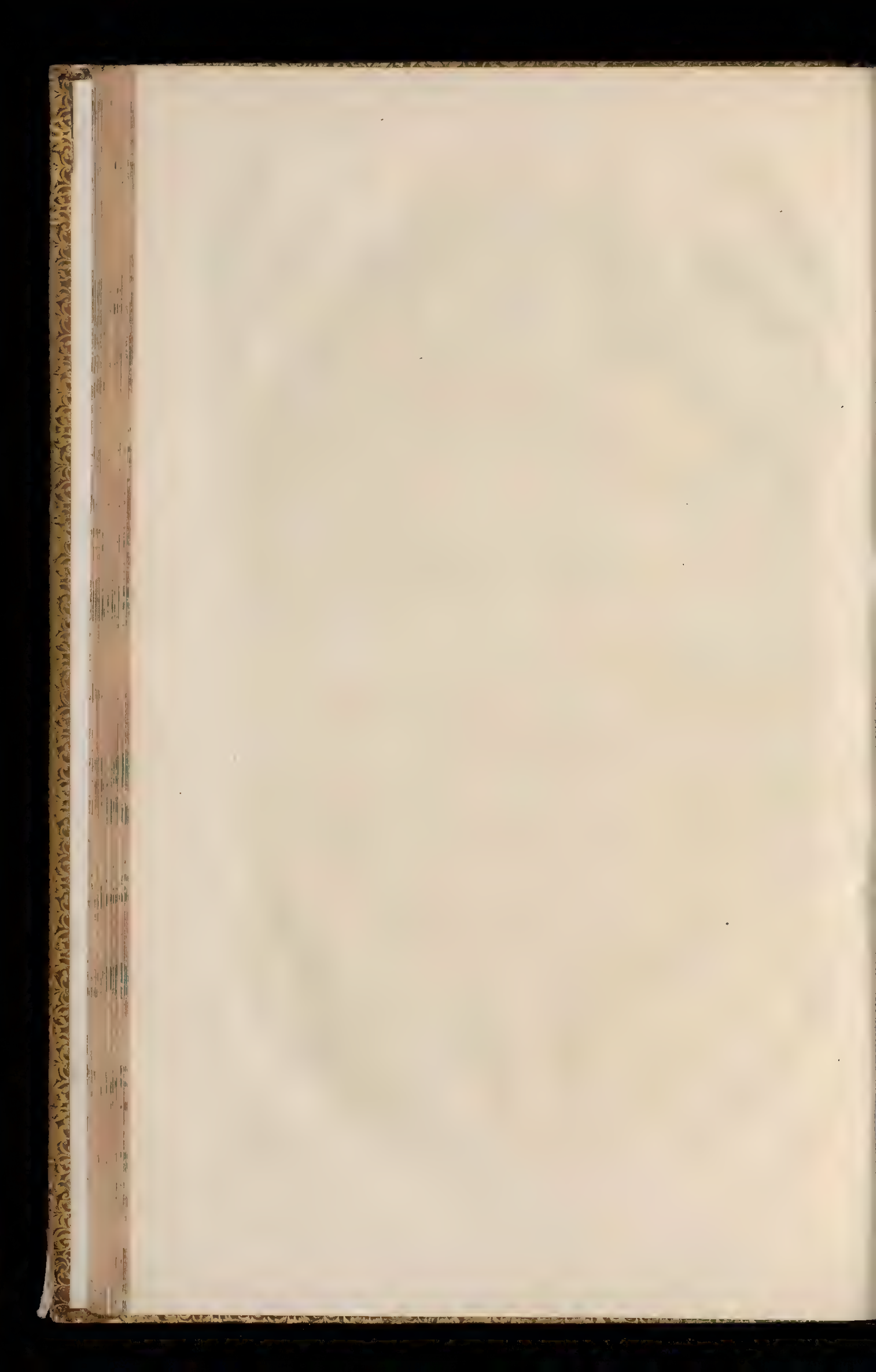
(3) *Nobis, cùm ſemel occidit brevis lux,*
Nox eſt perpetua una dormienda.



IOB. Cap. XIV. v. 7. 8. 9.
Ligno ſpes reliqua, &c.

Buch Hiob Cap. XIV. v. 7. 8. 9.
Der Baum drückt wiederum, u. a. m.

I. G. Pintz sculps.



un *Arbre*, mais du *Bois*, ainſi que portent la Vulgate & la Verſion Latine de Zurich. D'autres Auteurs ſe ſervent auſſi de l'un de ces mots au-lieu de l'autre; comme *Virgile* (*Georg.* II.)

Quid tibi odorato referam ſudantia ligno Balſama?

Et ce n'eſt pas ſans raiſon, puisque le propre d'un Arbre eſt d'avoir du bois. Ainſi au Pſ. I. 3. *Il ſera comme un arbre planté près des ruiſſeaux d'eaux courantes, qui rend ſon fruit en ſa ſaiſon, & duquel le feuillage ne ſe flétrit point*, une des Verſions Latines met *Bois*, au-lieu d'*Arbre*.

Job fait mention dans notre Texte, de trois parties eſſentielles de l'Arbre, la *Racine*, le *Bois*, & le *Tronc*.

Les *Racines* ſont dans la terre, ou ſur la terre. Elles reçoivent par leurs petites fibres le ſuc nourricier caché dans les pores de la terre, elles le préparent, le cuiſent, & le diſtribuent enſuite à la tige ou au tronc: de ſorte qu'elles font à tous égards l'office de la bouche & de l'eſtomac. Elles ſont compoſées, de même que la tige ou le tronc, d'une écorce, d'une ſubſtance intérieure ligneuſe, ou de quelque autre ſubſtance ſolide, & de moëlle. L'Ecorce, qui envelope la racine, le tronc, & les branches, eſt encore diviſée en une ſurpeau mince, & en une ſubſtance intérieure. La ſurpeau eſt compoſée de pluſieurs petites bourſes ou veſſies, placées les unes près des autres: & la ſubſtance intérieure conſiſte 1°. en de petits tuyaux ligneux, par où monte le ſuc nourricier; 2°. en de petites veſſies pleines d'un ſuc délié; 3°. en de petits tuyaux nourriciers particuliers, qui contiennent une plus grande abondance de ſuc que les tuyaux ligneux; d'où il arrive que quelquefois les Tilleuls, ou autres Arbres vieux & creux par dedans, ne reçoivent la nourriture que par l'écorce.

Le *Bois* ou la ſubſtance intérieure du *Tronc*, eſt compoſé 1°. de fibres ou de petits tuyaux ligneux, creux, ramaſſés en forme de petits faiſceaux & de rézeau; 2°. de petites bourſes placées entre ces tuyaux; 3°. de conduits particuliers, aqueux ou lymphatiques; 4°. d'autres conduits par où paſſe l'air, qui ſont ordinairement plus gros dans la racine que dans le tronc; qui ſervent à la reſpiration, comme les poumons dans les Animaux, & les ouïes dans les Poiſſons; & qui attirent l'air ſur-tout par les extrémités des petites fibres de la racine.

Pour rendre tout ceci plus aiſé à concevoir, & en même tems pour faire voir clairement la ſtructure admirable des Arbres, je repréſente d'après *Malpighi* (*Anat. Plant.* p. 21.)

Figure I. L'Ecorce d'un *Chêne*, où l'on voit A, les petites bourſes placées transverſalement. B, les petits tuyaux ligneux, fibreux, ramaſſés en faiſceaux. C, les eſpaces entre-deux, qui ſont remplis par les petites bourſes D. E, de petits faiſceaux de fibres qui ſe communiquent quelquefois & s'entrelacent réciproquement, comme en F. G, une rangée de petites bourſes. H, des corps cubiques, preſque durs comme des os, qui ſont placés entre les rangées de petites bourſes.

Fig. II. Le tronc d'un *Chêne* coupé en long. A, les tuyaux ligneux. B, les petites bourſes qui ſont entre-deux. C, des rangs entiers de ces bourſes. D, des rangs ou faiſceaux entiers de fibres. E, les petits ronds de ces mêmes fibres, qui s'ouvrent de l'un à l'autre, & ſont comme couchés ſur les bourſes transverſales en F. G, des tuyaux en ſpirale, dont les plus grands ſont à la lettre H.

Fig. III. Une coupe horizontale du même Arbre, où l'on voit I, des rangées de petits tuyaux ligneux. K, les ouvertures des tuyaux en ſpirale ou des Trachées. L, les petites Trachées.

Fig. IV. Une tranche d'un *Chataigner* de 18 mois, coupé transverſalement, où l'on voit A, l'écorce qui eſt compoſée de 4 rangs de fibres. B, les petites bourſes. C, l'envelope ligneuſe de la prémiere année, dans laquelle on découvre de petites Trachées. D, le nouveau cercle ou la nouvelle envelope ligneuſe de l'année ſuivante, compoſé de petits faiſceaux de fibres. E, les ouvertures des Trachées. F, la moëlle, compoſée de petites bourſes. G, une longue étendue de ces mêmes bourſes, & la naiſſance d'une nouvelle branche.

Ce que Job dit, de *la racine vieillie dans la terre, & du tronc mort dans la pouſſiere & qui regerme dès qu'il ſent l'eau*, ſe trouve vrai à l'égard de quantité d'Arbres & ſur-tout du Laurier. Et comme cet Arbre eſt commun dans les Païs Orientaux, peut-être notre Philoſophe l'a-t-il eu principalement en vue. *La racine de certains arbres, comme celle du Laurier, a plus de vigueur que le reſte de l'Arbre; de ſorte que ſi le tronc ſeche, & qu'on la coupe, elle reproduira plus que jamais:* ces paroles ſe trouvent quelque-part dans *Pline*.

Cette expreſſion de Job, *Il ne laiſſera pas de pouſſer auſſi-tôt qu'il aura ſenti l'eau*, donne lieu à des réflexions, qui peut-être ne ſont pas hors de ſaiſon.

Il ſemble à la prémiere vue, que notre Philoſophe veuille attribuer aux Plantes, non-ſeulement la vie, mais le *Sentiment*, ou, comme portent d'autres Verſions, l'*Odorat*. Le ſens de ce Paſſage marque un léger attouchement de quelque choſe. Il eſt dit Jug. XVI. 9. que Samſon *rompit les cordes, comme ſe romproit un filet d'étoupe dès qu'il ſent le feu*; où le mot Hébreu *Baharicho* ſignifie proprement *ſentir, flairer*. Ou: *Et auſſi-tôt il rompit les cordes, comme ſe rompt un filet d'étoupe lorsqu'il ſent le feu*. On ſe ſert ſouvent de cette expreſſion, *je ſens* que quelque péril me menace, ou que telle choſe me doit arriver. Les Allemands diſent, *Ich ſchmecke den Braten, Ich ſchmecke Feuer:* & à l'égard du fer quand il a touché l'Aiman, & qu'il eſt rempli de ſa vertu attractive, *Es ſchmecke den Magnet*. Ce n'eſt pas ici le ſeul endroit, où l'Ecriture ſemble attribuer le ſentiment aux Plantes. On lit Pſ. LXXVIII. 47. *Qui avoit détruit leurs vignes*, où le mot Hébreu *Jaharog*, ſignifie proprement *tuer, pri-*

ver de la vie; & 1 Cor. XV. 36. *Ne voyez-vous pas que ce que vous ſemez, ne prend point de vie, s'il ne meurt auparavant?*

Au reſte, il ſemble que Job entre dans la queſtion agitée parmi les Modernes, ſavoir, ſi l'on doit attribuer la nourriture des Plantes à l'Eau, plutôt qu'à la Terre. *Bacon*, *Van Helmont*, & leurs partiſans décident pour l'Eau. *Woodward* dans ſon Livre intitulé, *Some Thoughts and Experiments concerning Vegetation*, ſe déclare pour la Terre, qui eſt regardée comme la Mere de toutes les productions. On laiſſera cette queſtion indéciſe, ſi l'on prend Job pour Arbitre; puiſqu'on peut entendre ſes paroles, & de l'eau, & des parties terreſtres, mucilagineuſes & bourbeuſes qu'elle contient. Voy. *de Mey* (*Phyſ. Sac.* p. 320.)

JOB, Chap. XIV. verſ. 10. 11. 12.

Mais l'homme meurt & perd toute ſa force, & il expire, puis où eſt-il?

Comme les eaux s'écoulent de la mer, & une riviere devient à ſec & ſe tarit;

Ainſi l'homme eſt couché par terre, & il ne ſe releve point, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de Cieux; ils ne ſe réveilleront point, & ils ne ſeront point réveillés de leur ſommeil.

Mais quand l'homme eſt mort une fois, que ſon corps ſéparé de ſon eſprit eſt conſumé, que devient-il?

De même que les eaux ſe retirent de la Mer, & qu'un fleuve devient à ſec;

Ainſi quand l'homme eſt mort une fois, il ne reſſuſcitera point, juſqu'à ce que le Ciel ſoit conſumé & détruit; il ne ſe réveillera point, & il ne ſortira point de ſon ſommeil.

QU'on ne s'imagine pas que Job ait cru, ni voulu établir, que l'Homme après ſa mort ſoit entierement anéanti. Cet Homme pieux ne laiſſe pas le moindre lieu de penſer qu'il ait eu quelque doute là-deſſus. Temoin ces paroles: *Je ſai que mon Redempteur eſt vivant* &c. Il déclare dans les Verſets précédens, qu'il *y a de l'eſperance pour un Arbre qui eſt coupé*, qu'il *repouſſera*, & qu'il *aura des rejettons*; que quoique *ſa racine ſoit vieillie dans la terre*, & que *ſon tronc ſoit mort dans la pouſſiere*, cependant *il regermera*: mais qu'il n'en eſt pas de même de l'Homme; que dès qu'une fois l'union de l'Ame & du Corps eſt rompue, dès qu'il eſt mort en un mot, il ne reparoît plus; qu'il eſt hors des forces de la Nature de le rappeller à la vie, vu que l'union de deux Etres auſſi differens que l'Ame & le Corps, ne dépend pas d'elle, mais de la libre volonté de Dieu, qui ſeul peut la rétablir par un ſimple acte de ſa volonté. Notre Théologien s'exprime parfaitement bien, v. 12: *Ainſi l'homme couche par terre ne ſe relevera point, juſqu'à ce qu'il n'y ait plus de Cieux*: c'eſt à dire, *les Cieux qui paroiſſent maintenant*, 2 Pierre III. 7. juſqu'à ce que paroiſſe *un Ciel nouveau, & une Terre nouvelle*, Apoc. XXI. 1. Il ſavoit que *les Cieux s'évanouiront comme la fumée, & que la Terre ſera uſée comme un vêtement*. Ou: que *le Ciel diſparoitra comme la fumée, que la terre s'en ira en poudre comme un vétement uſé*, Iſaïe LI. 6. Les *Septante* rendent l'Hébreu עַד בִּלְתִּי *juſqu'à ce qu'il n'y ait plus*, par ἕως ἂν ὁ οὐρανὸς οὐ μὴ συῤῥαφῇ, *juſqu'à ce que le Ciel ne ſoit plus aſſemblé*; c'eſt à dire, tant que ſubſiſte cette harmonie des Corps céleſtes, le Syſtème de cet Univers. D'où l'on pourroit fort bien conclurre, qu'après cette vie, & au tems de la Réſurrection, les Cieux paroîtront ſous une autre face.

Verſ. 11. *Comme les eaux s'écoulent de la mer, & une riviere devient à ſec & ſe tarit.* Ce verſet peut recevoir pluſieurs explications, par rapport à l'application. Il y en a qui prétendent que la vie de l'Homme eſt miſe en oppoſition à la Mer & aux Rivieres; & d'autres prétendent qu'elle leur eſt comparée. Les raiſons que les prémiers alleguent ſont, que la Mer & les Rivieres changent ſans ceſſe, qu'elles perdent à chaque inſtant leurs eaux, mais qu'elles les recouvrent toujours; que *tous les fleuves vont en la Mer, & la Mer n'en eſt point remplie*: Que *les fleuves retournent d'où ils étoient partis, pour revenir en la Mer*. Ou: *Tous les fleuves entrent dans la Mer, & la Mer n'en regorge point. Les fleuves retournent au même lieu d'où ils étoient ſortis, pour couler encore*, Eccleſ. I. 7: Que la vie de l'Homme au contraire eſt tout à fait ſemblable à un Torrent qui paſſe, & qui ne revient jamais. Les autres expliquent ainſi ce Paſſage: Comme il eſt impoſſible que la Mer & les Fleuves ſechent tout à fait; de même il eſt abſolument impoſſible que l'Homme reſſuſcite des morts par les ſeules forces de la Nature.

JOB, Chap. XIV. verſ. 18. 19.

Certainement, comme une montagne en tombant s'éboule, & comme un rocher eſt transporté de ſa place;
Et comme les eaux minent les pierres, & entraînent par un débordement la pouſſiere de la Terre, & ce qu'elle a produit; ainſi tu fais périr l'attente de l'homme mortel.

Comme une montagne ſe détruit en tombant, & comme un rocher eſt arraché de ſa place;
Comme les eaux cavent les pierres, & comme l'eau qui bat contre la terre, la conſume peu à peu; c'eſt ainſi que vous perdez l'homme.

NOtre Philoſophe met en parallele l'Homme, cette créature foible & infirme, avec les Montagnes les plus vaſtes & les plus ſolides, avec les Pierres & les Rochers les plus durs; & il nous dit là-deſſus, que les uns ainſi que les autres, tombent & périſſent.

Rien ne pourroit faire un meilleur Commentaire ſur le verſ. 18. que cette partie de l'Hiſtoire-Naturelle de la Suiſſe, qui traite de la chute & de l'écroulement des Montagnes, *Von Berg-Fällen*, *Berg-Brüchen*, *Rüfen*, *Rufinen*; ce qui arrive d'ordinaire par des tremblemens de terre, par des eaux, des Fleuves, des Torrens, des Cataractes qui les minent, & par des veines de ſable ſouterraines qui s'épuiſent. Je me ſuis étendu au long ſur cette matiere, dans mon Ouvrage intitulé *Orograph. Helv.* p. 127. 144. Il eſt certain qu'il n'y a rien de ſi élevé qui ne puiſſe tomber, ni rien de ſi ſolide qui ne puiſſe être diſſous. On a même lieu de s'étonner, que dans des Païs montagneux tel qu'eſt la Suiſſe, il n'arrive pas plus ſouvent de ces ſortes d'accidens. C'eſt une bonté ſinguliere de DIEU envers les pauvres Montagnards. Le mot Hébreux *Jibbol*, dont la racine eſt *nabal*, (*tomber s'écrouler*) exprime parfaitement la nature de ces accidens, puiſqu'en effet ils arrivent par la chute ou l'écroulement des rochers, des terres, & des arbres; eſpece de Torrent ſec, qui renverſe tout ce qui ſe trouve à ſa rencontre, & qui eſt cauſé par la deſtruction des fondemens minés inſenſiblement. C'eſt ainſi qu'*une Montagne en tombant s'éboule, & qu'un rocher eſt transporté de ſa place.* Le mot *Bergſchlipfen*, par où les Habitans des Alpes expriment la chute des Montagnes, répond parfaitement à l'expreſſion que Job employe, & que j'ai expliquée.

Mais *les eaux minent* auſſi *les pierres*, les cailloux les plus durs, & les percent comme une tariere. Nous en avons des exemples dans ces *Cailloux percés*, qui s'appellent en Allemand *Kühesteine*, & dont je parlerai ailleurs. *Ovide* connoiſſoit cet effet, (*lib.* 4. *de Ponto:* (1) *L'eau qui tombe goutte à goutte, perce les rochers; les anneaux s'uſent en les portant, auſſi-bien que le ſoc de la charrue à force de fendre la terre.* Et tout le monde connoit ce Précepte ſi ſalutaire pour la Jeuneſſe: (2) *L'eau creuſe la pierre, non pas avec violence, mais en tombant ſans ceſſe goutte à goutte. Ainſi l'on devient ſavant, non par un violent effort, mais par un travail ſouvent réiteré. Ovide* dit encore, (L. I. *de l'Art d'aimer:*) (3) *Qu'y a-t-il de plus dur qu'un rocher, & de plus mou que l'eau? Cependant l'eau perce les rochers.* Et *Lucrece* L. IV. (4) *Il n'y a rien qu'on ne perce ou qu'on ne faſſe tomber à la longue, quoiqu'on le frappe à petits coups. Ne voit-on pas l'eau même percer à la fin le rocher ſur lequel elle tombe goutte à goutte?* Le mot Hébreu *ſchachaku* ſignifie proprement *froiſſer:* les *eaux* froiſſent, briſent, & réduiſent les *pierres* en miettes; phraſe parallele à celle de *Lucrece*, *crebro tunditur ictu.* En effet, la chute de chaque goutte d'eau eſt bien peu de choſe; cependant elle emporte à chaque fois quelque choſe de la pierre, juſqu'à ce qu'elle ſoit entierement percée. Les *Septante* mettent λίθους ἐλέαναν ὕδατα, *les eaux ont poli les pierres*; à quoi s'accordent parfaitement la Raiſon & l'Expérience, car nous voyons que les pierres qui ſont au fond des Rivieres, & ſur-tout des Torrens, ou qui ſe trouvent ſous la gouttiere des toits, ou lavées continuellement d'une eau coulante, ſe poliſſent peu à peu.

Si ceci arrive aux pierres les plus dures, à combien plus forte raiſon *à la pouſſiere de la terre*, ſi *elle eſt battue d'une débordement* d'eau, puiſqu'elle

(1) *Gutta cavat lapidem, conſumitur annulus uſu,*
Et teritur preſſa vomer aduncus humo.

(2) *Gutta cavat lapidem, non vi, ſed ſæpe cadendo.*
Sic ſtudia creſcunt non vi, ſed ſæpe ſtudendo.

(3) *Quid magis eſt durum ſaxo? quid mollius unda?*
Dura tamen molli ſaxa cavantur aqua.

(4) *Nam leniter quamvis, quod crebro tunditur ictu*
Vincitur in longo ſpatio tamen, atque labaſcit.
Nonne vides etiam guttas in ſaxa cadentes
Humoris, longo in ſpatio pertundere ſaxa?

qu'elle eſt d'une foible conſiſtence, & très facile à diſſoudre & à broyer? J'en appelle encore ici à la Suiſſe, qui ſouffre de tems en tems de grands dommages par les inondations que cauſent les Torrens. Voyez encore *Hydrograph. Helvet.* p. 99. &c.

Que l'on compare l'Homme avec les pierres, ou même avec les mottes de terre; la délicateſſe de ſon corps, dont la vie ne tient à rien, avec les Rochers les plus durs: l'on ne trouvera en lui que langueurs, dislocations, cavemens, diſſolutions, débordemens, & corroſions. L'on admirera qu'une ſtructure ſi délicate, qui ſe diſſout ſans ceſſe par les fluides, & qui périroit bientôt ſi elle ne ſe réparoît, puiſſe parvenir à quatre-vingts ans & même plus, & qu'elle ſoit capable de conſerver auſſi longtems le ſentiment & le mouvement. Il n'eſt beſoin ici, ni d'une chute d'eau qui tombe ſans ceſſe goutte à goutte, ni des inondations des Torrens; une ſeule goutte extravaſée & arrêtée dans les membranes qui envelopent le Cerveau, ſuffit pour cauſer des convulſions, l'Apoplexie, & la mort même: il ſuffit d'une ſeule goutte arrêtée dans les tuyaux des os les plus ſolides, pour y cauſer la carie: la moindre rupture d'un vaiſſeau lymphatique, peut produire l'Hydropiſie. Pour ne rien dire de la Phthiſie, de la Gangrene, de la Peſte, & d'une infinité d'autres Maladies, dont les principes très ſouvent viennent d'un rien, & aboutiſſent à une mort cruelle.

JOB, Chap. XIV. verſ. 22.

Mais la chair pendant qu'elle eſt ſur lui, a de la douleur, & ſon ame s'afflige tandis qu'elle eſt en lui.

Sa chair pendant qu'il vivra ſera dans la douleur, & ſon ame déplorera elle-même ſon état.

C'Eſt une Doctrine reçue aujourd'hui, & qui ne ſouffre point de difficulté, que les Sens dépendent de l'union de l'Ame & du Corps; que les impreſſions des objets extérieurs ſont reçues par les Sens, mais portées de là au Cerveau & à l'Ame. Notre Corps donc n'étant jamais un moment libre des inſultes extérieures, ni un moment en trève & beaucoup moins en paix avec ſes Ennemis, ſavoir l'Air & les autres Elémens, le boire & le manger, le mouvement & le repos, le ſommeil & l'inſomnie, & enfin les remedes; il eſt clair que l'Homme *a de la douleur*, auſſi longtems *que ſa chair eſt ſur lui.* Ne voit-on pas en effet l'Homme balotté & agité par ſes Paſſions, comme un Vaiſſeau par les ondes, tant que l'Ame eſt enfermée dans ſa priſon? Eſt-il donc étonnant que l'*Ame s'afflige, tandis qu'elle eſt dans* le Corps?

JOB, Chap. XV. verſ. 2.

Un homme ſage dans ſes réponſes, proferera-t-il des opinions vaines, & remplira-t-il ſon ventre du vent d'Orient?

Le ſage doit-il dans ſes réponſes parler comme en l'air, & remplir ſon cœur d'une chaleur inconſiderée?

ELiphas, exempt de calamités & de diſgraces, reprime le patient Job, & lui reproche par ces paroles métaphoriques, *d'être vain dans ſes ſentimens, emporté dans ſes paſſions, foible dans ſes raiſonnemens, & ſuperflu dans ſes diſcours;* ſelon *Coccejus*, dans ſon *Commentaire ſur Job*, p. 101.

L'Hébreu *daath ruach*, (*opinion vaine*) que *Pineda* (*ſur Job* p. 627.) explique par *mucho de oydeme y ſabio ſoy, y toto ayre*, eſt un tour de phraſe élégant qui convient à ces grands parleurs, ces gens qui diſent de petites choſes en termes magnifiques, qui ſe vantent indiſcretement de leur propre Science, de cette *Science qui enfle*, 1. Cor. VIII. 1. & qui ſont ſemblables au vent, lequel ſouffle d'abord avec impétuoſité, mais paſſe promtement & tombe tout à fait. Elle convient auſſi à ces vains parleurs, qui *ſement du vent, & moiſſonnent des tempêtes*, Oſ. VIII. 7.

L'autre expreſſion d'Eliphas, *remplir ſon ventre du vent d'Orient*, eſt une métaphore, qui reçoit diverſes interpretations. La Vulgate porte, *Implebit ardore ſtomachum ſuum*, (*remplir ſon cœur d'une chaleur inconſiderée.*) Par le mot *Beten*, *Ventre*, on ne doit pas tant entendre le bas-ventre proprement dit, ou l'eſtomac qui ſert à la prémiere coction des alimens, que le milieu de la capacité du corps, les entrailles, le cœur même, qui eſt le ſiege des affections de l'Ame. C'eſt dans ce ſens qu'on prend ce qui eſt dit Prov. XVIII. 8. *Les paroles*

les du cajoleur ſont comme de ceux qui ne ſont pas ſemblant d'y toucher, mais elles deſcendent juſqu'au dedans du ventre. Les paroles de la langue double paroiſſent ſimples, mais elles pénetrent juſqu'au fond des entrailles. חַדְרֵי בֶטֶן קָדִים pour רוּחַ קָדִים ſignifie communément & en général, vent d'Orient, lequel s'il tourne du côté du Midi, s'appelle Sud-Eſt, & s'il tourne du côté du Nord, il ſe nomme Nord-Eſt. *Le vent qui ſouffle de l'Orient équinoctial, & celui qui ſe leve à l'Orient du Solſtice d'hyver: les Grecs appellent l'un Apeliotes, & l'autre Eurus,* (*Pline* L. II. c. 46.) Il faut remarquer, que ce vent d'Orient eſt fort chaud & fort brulant dans les Païs Orientaux, & qu'il eſt ſur-tout contraire aux vignes. *Le vent d'Orient gâte quelquefois les vignes, & brule les fruits, à moins qu'on ne les couvre,* (*Colum.* L. V. c. 5.) C'eſt pourquoi auſſi, Exod. XIV. 21. *le vent d'Orient* eſt appellé *violent.* Dans le Païs que Job habitoit, ce vent vient de Contrées ſeches, & ſouvent brulées par la chaleur, telles que la Perſe, la Grande Tartarie ſablonneuſe, & la Chine. L'ardeur de ce vent eſt beaucoup moindre dans notre Europe, & elle l'eſt d'autant plus qu'il approche du Septentrion, paſſant par l'Archipel & par deſſus les plus hautes Montagnes. Cette explication eſt favorable à la Vulgate, qui traduit *vent d'Orient* par *chaleur.* Que ſi par le *Ventre* nous entendons le Cœur même, le ſiege des Paſſions; le diſcours d'Eliphas tend à empêcher Job de faire une Apologie trop aigre de lui-même, & de ſe faire des idées peu juſtes de la Providence: de peur que ſon Ami ne paſſe de la tranquillité au trouble, & que dans la chaleur de ſes plaintes, il ne ſe laiſſe aller à l'audace & à l'arrogance.

JOB, Chap. XV. verſ. 7.

Es-tu le prémier homme né? As-tu été formé avant les montagnes?

Etes-vous le prémier homme qui ait été créé? & avez-vous été formé avant les collines?

DAns ces paroles adreſſées à Job, je m'arrête ſeulement à ce qui eſt de mon reſſort, c'eſt à dire à l'âge des Montagnes, qu'Eliphas fait remonter juſqu'à la Création, juſqu'au troiſieme jour, où *les eaux qui ſont au-deſſous des Cieux furent raſſemblées en un lieu, & que le ſec parut,* Gen. I. 9. Auſſi-tôt que DIEU parla, & que par ſon ordre les couches de la Terre s'éleverent & les Montagnes parurent, les eaux qui auparavant l'environnoient, commencerent de couler dans ſes cavités ſouterraines, & dans ſes conduits les plus bas. Le Syſtème de *Burnet* qui fait la Terre du prémier Age toute unie, ſans Montagnes, ſans Vallées, & ſemblable à un œuf, eſt incompatible avec ces paroles d'Eliphas, & ne peut ſe concilier avec l'hypotheſe du plus ſage des Rois, ou ce que dit la Sageſſe elle-même, Prov. VIII. 22. 25. L'ETERNEL *m'a poſſedée dès le commencement de ſa voye, avant qu'il fît aucune de ſes œuvres, dès jadis* - ┤- *J'ai été engendrée avant que les montagnes fuſſent aſſiſes, & avant les côteaux.* Ou: *Le* SEIGNEUR *m'a poſſedée au commencement de ſes voyes, avant qu'il créât aucune choſe, j'étois dès-lors* - - - *La peſante maſſe des montagnes n'étoit pas encore formée, j'étois enfantée avant les collines.* Et Pſ. XC. 1. 2. SEIGNEUR, *tu nous as été une retraite d'âge en âge. Avant que les montagnes fuſſent nées, & que tu euſſes formé la Terre, même la Terre habitable, même d'éternité juſqu'en éternité, tu ès le* DIEU *fort.* Ou: SEIGNEUR, *vous avez été notre refuge dans la ſuite de toutes les races. Avant que les montagnes euſſent été faites, ou que la Terre eût été formée & tout l'Univers, vous êtes* DIEU *de toute éternité, & dans tous les ſiecles.* J'ai déja traité amplement ailleurs cette matiere, & je crois avoir montré, que tous les Paſſages qui font mention des Montagnes, doivent s'entendre de celles de la prémiere Terre, & non pas de celles de la ſeconde que nous habitons depuis le Déluge, leſquelles ont été formées par le Déluge même. Il y a donc eu des Montagnes de tout tems, à l'exception d'une ſeule année, ou de neuf mois; de ſorte qu'elles peuvent bien être le ſymbole d'une longue durée. Il eſt fait mention Habac. III. 7. *des montagnes de tout tems, & des côteaux des ſiecles.* Les Montagnards du Païs des Griſons avoient coutume autrefois d'exprimer la durée de leurs Contrats, par ces paroles, *So lang Grund und Grat ſtehet,* (*Autant que dureront les Montagnes.*) Voy. *Cluver. Geolog.* p. 139. & mon *Orograph. Helv.* p. 107.

JOB, Chap. XV. verſ. 27.

Parce que la graiſſe aura couvert tout ſon viſage, & qu'il aura fait des plis ſur ſa panſe.

La graiſſe a couvert tout ſon viſage, & elle lui pend de tous côtés.

LA *Graiſſe* eſt une liqueur huileuſe, qui ſe ramaſſe en de petites veſſies, & qui abonde ſurtout chez ceux qui vivent dans l'oiſiveté & les plaiſirs. C'eſt pourquoi les impies ſont appellés *gras*, Pſ. LXXVIII. 31. *Quand la colere de* DIEU *monta contre eux, & qu'il mit à mort les gras d'entre eux.* Ou: *Lorsque la colere de* DIEU *s'éleva contre eux, & qu'il tua les plus gras d'entre eux.* Ceux dont il eſt queſtion étoient eſclaves des voluptés, ils convoitoient avec ardeur les viandes & les mets d'Egypte, comme on le voit par le Paſſage parallele Nomb. XI. 33. *La chair étoit encore entre leurs dents, & n'étoit pas encore mâchée, lorsque la colere de* L'ETERNEL *s'embraſa contre eux.* Tels étoient les *Veaux gras*, les Soldats que l'Egypte entretenoit, Jer. XLVI. 21. Ces expreſſions, *la graiſſe aura couvert tout ſon viſage*, qu'Eliphas employe pour cenſurer Job, ſont paralleles à celles qu'on lit Pſ. LXXIII. 8. *Les yeux leur ſortent de graiſſe.* Ou: *Leur iniquité eſt comme née de leur abondance & de leur graiſſe.* Par où l'on pourroit encore fort bien entendre, que la graiſſe des joues leur cache les yeux.

Ce qui ſuit, *& il aura fait des plis ſur ſa panſe*, n'eſt pas ſi aiſé à expliquer; car le mot Hébreu *caſel*, auquel les Juifs modernes font ſignifier les *flancs*, eſt ſuſceptible de pluſieurs ſens; *Aquila* met λαγόνας; *Symmaque*, ψόας, ψύας; les *Septante*, μηρὸς & μήρια, les *cuiſſes*; & *S. Jerôme*, *latera*, les *côtés*. Le mot *phimah*, qu'on rend communément par *des plis de graiſſe*, a auſſi pluſieurs ſens. Les *Septante* mettent πολύστομον; & *Olympiodore*, *Diploides*. L'*opimus* des Latins & le πιμελὴ des Grecs, ont du rapport à l'Hébreu. En général, on entend par-là un homme qui a beaucoup de ventre, qui eſt chargé de graiſſe, & dont les flancs forment des plis à force d'être gras. Voy. *Bochart* (*Hieroz.* P. I. L. II. c. 45. p. 506.)

JOB, Chap. XV. verſ. 33.

On lui ravira ſon aigret comme à une vigne, & on lui fera tomber ſes boutons comme à un olivier.

Il ſe flétrira comme la vigne tendre qui ne commençoit qu'à fleurir, & comme l'olivier qui laiſſe tomber ſa fleur.

LEs Fleurs, ſelon les Botaniſtes modernes, ſervent à préparer le ſuc nourricier pour les jeunes embryons; c'eſt pourquoi elles tombent ordinairement d'elles-mêmes, lorsque les fruits groſſiſſent. Mais s'il arrive qu'elles ſoient brulées par l'ardeur du Soleil, ou trop amollies par les pluyes, alors elles tombent avant que le fruit ait pris ſa forme. C'eſt ce que les Orientaux expérimentent à l'égard de l'Olivier; les François, les Italiens, & les Suiſſes, à l'égard de la Vigne & des Arbres fruitiers. Ce ſymbole repréſente ceux qui vivant dans l'abondance, & nageant dans les plaiſirs, ſont moiſſonnés à la fleur de leur âge, ou tombent dans les calamités. Eliphas joint la Vigne à l'Olivier, qui fleuriſſent tous deux environ dans le même tems. *La Vigne fleurit au mois de Juin, & l'Olivier un peu plus tard*, (*Pline* L. XVI. c. 25.) Le paſſage ſuivant du même Auteur, L. XVII. c. 2. peut s'appliquer à notre Texte: *S'il arrive de grandes pluyes quand les Pommiers ſont en fleur, le fruit périt. Les pluyes vers l'Equinoxe du Printems ſont très nuiſibles aux Vignes & aux Oliviers.*

JOB, Chap. XVI. verf. 13. 14.

Ses archers m'ont environné; il me perce les reins, & ne m'épargne aucunement, & répand mon fiel par terre.

Il m'a brisé & fait playe fur playe; il a couru fur moi comme un homme puiffant.

Il m'a environné des pointes de fes lances; il m'en a percé les reins de toutes parts, il ne m'a point épargné, & il a répandu mes entrailles fur la terre.

Il m'a déchiré, il m'a fait playe fur playe; il eft venu fondre fur moi comme un géant.

Voy. fur JOB, Chap. II. verf. 7. 8.

JOB, Chap. XVI. verf. 16.

Mon vifage eft couvert de boue à force de pleurer, & l'ombre de la mort eft fur mes paupieres.

Mon vifage s'eft bouffi à force de pleurer, & mes paupieres font couvertes de ténèbres.

JOb, dans une extrême affliction de corps & d'efprit, fouffroit fans relâche les douleurs les plus cruelles. Sa trifteffe augmentant la violence du mouvement des efprits dans les nerfs, & lui ferrant le cœur, lui faifoit répandre un torrent de larmes, parce que les glandes lacrymales de fes yeux étoient comprimées. *Je me fuis travaillé en mon gémiffement, je baigne ma couche toutes les nuits, je trempe mon lit de larmes.* Ou: *Je me fuis épuifé à force de foupirer: je laverai toutes les nuits mon lit de mes pleurs: j'arroferai de mes larmes le lieu où je fuis couché.* Il n'eft donc pas étonnant que fes *paupieres*, ou plutôt fes yeux, fuffent *couverts de l'ombre de la mort.* La Verfion Latine de Zurich porte *caligo*, & la Vulgate *caligare*, ce qui marque en particulier des yeux obfcurcis par des taches; les *Septante*, ἐπὶ βλεφάροις μυ σκιὰ; & d'autres Exemplaires ajoutent θανάτυ, *l'ombre de la mort eft fur mes paupieres*, ainfi que porte notre Verfion Françoife. La lymphe deftinée à entretenir l'humeur aqueufe dans les yeux, étant détournée dans les canaux fécrétoires & excrétoires, cette humeur aqueufe devoit s'épaiffir & les yeux s'obfcurcir, comme il arrive dans l'agonie par le défaut d'efprits animaux: or les Hébreux expriment parfaitement ces derniers inftans de la vie par *l'ombre de la mort.* Mais ces expreffions de Job, *l'ombre de la mort eft fur mes paupieres*, peuvent s'entendre encore de cette façon: *Je porte la mort devant mes yeux.* On lit un endroit parallele à notre Texte, Chap. XVII. v. 7. *Mon œil eft terni de dépit*, ou de douleur; car on ne doit pas tant entendre ici la colere, qu'une trifteffe amere caufée par la douleur. Voici comme le Pfalmifte Royal s'exprime, Pf. XXXVIII. 11. *Mon cœur eft extrèmement agité, ma force m'a abandonné & la clarté de mes yeux: même ils ne font plus avec moi.* Ou: *Mon cœur eft rempli de trouble, toute ma force m'a quitté, & même la lumiere de mes yeux n'eft plus avec moi.*

JOB, Chap. XVII. verf. 14.

J'ai crié à la foffe, Tu ès mon pere; & aux vers, Vous ètes ma mere & ma fœur.

J'ai dit à la pourriture, Vous ètes mon pere; & aux vers, Vous ètes ma mere & ma fœur.

LE mot *Schachath*, *foffe*, qu'on lit ici, fe prend pour le Sepulcre; de même qu'au Chap. IX. 31. *Alors tu me plongerois dans une foffe;* XXXIII. 18. *Ainfi il le retire de la foffe.* Ou: *Pour tirer fon ame de la corruption;* XXXIII. 22. *Son ame approche de la foffe,* &

& *ſa vie eſt menacée des choſes qui font mourir.* Ou: *Il ſe voit près de la corruption, & ſa vie eſt menacée d'une mort prochaine*; Et v. 30. *Il retire mon ame de la foſſe*; Ou: *Il rappelle les ames de la corruption.* J'omets d'autres Paſſages, où ce mot ſe trouve employé dans le même ſens. Celui de *Rimmah* ne marque pas proprement les Vers qui rongeoient Job tout vivant, & qui naiſſoient de la pourriture de ſes ulceres; mais ceux auxquels ſon cadavre devoit être abandonné. Il ſe conſideroit dans ſes afflictions extrèmes, comme étant dans le cercueil; il ſouhaite la mort, la vie lui eſt à charge; & tandis qu'il vit encore, il enviſage ſon état futur; il porte les yeux ſur la Foſſe, le Sepulcre qui devoit être ſon Pere, & ſur les Vers qui alloient être ſes Sœurs & ſa Mere. Il ne devoit pas être l'Hôte de ces Vers ſi chéris, mais au contraire leur ſervir de nourriture. Il eſt certain que les Orientaux avoient coutume de donner le nom de Frere & de Sœur à ce qu'ils eſtimoient ou chériſſoient. *Di à la Sageſſe, tu ès ma ſœur; & appelle la Prudence ta parente*, Prov. VII. 4. *Seneque* (*Hippol. Act.* 2.) fait dire à *Phedre* tranſportée d'un violent amour:

Me vel ſororem, Hippolyte, vel famulam voca.

„ Mon cher Hippolyte, appelle-moi ta ſœur, „ ou ta ſervante". A l'égard des Vers, nous aurons occaſion d'en parler plus au long, ſur Job XXV. 6. où l'*Homme* eſt appellé un *Ver.*

JOB, Chap. XVI. verſ. 15.

- - - *Le ſouphre ſera répandu ſur ſon logis de plaiſance.*

- - - *On répandra le ſouphre dans la maiſon.*

Le *Souphre* ſe prend tantôt dans un ſens général pour l'élement, & chez les Philoſophes pour le principal élément du feu & de la lumiere: tantôt, comme ici, il eſt pris pour un Suc mineral & gras, que les Modernes diſent être compoſé de terre, d'un ſel acide, d'une matiere graſſe & inflammable, & de quelque peu de particules métalliques. Mais ces expreſſions laconiques, *le ſouphre ſera répandu dans ſa maiſon*, n'ont pas le même ſens chez tous les Interpretes. 1°. Quelques-uns prétendent que Bildad parle des calamités, qui par un juſte jugement de Dieu tomberont ſur les Impies, comme cette pluye *de feu & de ſouphre que* l'Eternel *fit tomber des Cieux ſur Sodome & Gomorrhe*, Gen. XIX. 24. ou bien du feu de la foudre, qui n'eſt qu'un ſouphre ſubtil très violemment agité. *La foudre & les éclairs ont une odeur de ſouphre, & leur clarté même eſt ſulphureuſe*, (*Pline* L. XXXV. c. 15.) Ce qu'on lit au Pſ. XI. 6. a du rapport à notre Texte. *Il fera pleuvoir ſur les méchans, des lacs, du feu & du ſouphre, & un vent de tempête ſera la portion de leur breuvage.* Ou: *Il fera pleuvoir des pièges ſur les pécheurs, & le feu & le ſouphre, & le vent impétueux des tempêtes ſont le calice qui leur ſera préſenté pour leur partage.* De même, les menaces qu'Ezechiel, XXXVIII. 22. fait contre Gog & Magog: *J'entrerai en jugement avec lui - - - & je ferai pleuvoir ſur lui des pierres de grêle, du feu & du ſouphre.* Ainſi les Eſpagnols, quand ils en veulent à quelqu'un, ſouhaitent qu'un feu malin tombe ſur ſa tête, *mal fuego lo queme*; à quoi répond l'imprécation que les Allemands font, par la foudre. Mais il ne paroît pas qu'il ſoit queſtion ici de tempête ni de foudre; car on lit dans le même verſet, *On habitera dans ſa tente, ſans qu'elle ſoit plus à lui.* Ou: *Les compagnons de celui qui n'eſt plus, habiteront dans ſa maiſon.* Or perſonne ne peut habiter dans une maiſon détruite & conſumée par le feu. 2°. Il y en a qui veulent que le ſouphre ſoit le ſymbole de la ſtérilité, & qui prétendent que Bildad a voulu dire par-là, que l'habitation de l'Impie deviendra deſerte; à quoi ſe rapporte la menace qu'on lit Deuter. XXIX. 23. *Toute la terre de ce païs-là ne ſera que ſouphre, que ſel, & qu'embraſement; qu'elle ne ſera point ſemée, & qu'elle ne fera rien germer, & que nulle herbe n'en ſortira, telle que fut la ſubverſion de Sodome* &c. Ou: *Voyant qu'il l'aura brulée par le ſouphre & par un ſel brulant, de ſorte qu'on n'y jettera plus aucune ſemence, & qu'elle ne pouſſera plus aucune verdure, & qu'il y aura renouvellé une image de la ruine de Sodome* &c. 3°. D'autres entendent par ces paroles, que la maiſon de l'Impie ſera tellement abandonnée, qu'elle ne pourra plus être habitée, parce que l'odeur du ſouphre nuit à la plupart des animaux, & qu'elle eſt abſolument contraire à la reſpiration. 4°. Le ſouphre, ſelon *Philippe*, doit être pris dans un ſens allégorique, pour un avant-goût du feu de l'Enfer; en un mot, il veut que la conſcience des impies ſente le ſouphre & le feu. 5°. Le diſcours de Bildad, ſelon *S. Thomas*, eſt fondé ſur une coutume des Anciens, qui pour marque d'une grande triſteſſe, bruloient diverſes choſes dont l'odeur étoit forte & puante, dans les funerailles des Peres de famille. 6°. Il y en a d'autres encore, qui prétendent que dans les funerailles des Princes & des Grands, l'on bruloit autrefois des parfums précieux, d'huile, de baume, & d'aromates, comme dans celles d'Aſa 2 Chron. ou Paral. XVI. 14. *Et on le cou-*

coucha dans un lit qu'il avoit rempli de choſes aromatiques, & d'épiceries mixtionnées par art de parfumeur, & on en brula ſur lui une fort grande abondance; ſans parler de pluſieurs autres témoignages de l'Antiquité : mais que lorsqu'on jettoit du ſouphre ſur le bucher, c'étoit une note d'infamie pour le mort, ainſi que le prétend *Cajetan*; qui néanmoins n'appuye cette opinion d'aucun témoignage des Anciens. 7°. Enfin le meilleur ſentiment, ſelon moi, eſt de penſer comme quelques-uns, que la maiſon de l'Impie, qui a dû être ſouillée par ſa préſence, doit être purifiée par le ſouphre, avant que de l'habiter, afin d'en chaſſer les Eſprits malins. *On employe le ſouphre dans les cérémonies religieuſes, pour parfumer & purifier les maiſons*, (*Pline* L. XXXV. c. 15.) *Ulyſſe* dans *Homere* (*Odyſſ.* 22.) ſe purifie avec du ſouphre, lui & toute ſa maiſon, après avoir détruit les Proſtituées qui la deshonoroient. Non-ſeulement on parfumoit ainſi les maiſons, mais pluſieurs autres choſes encore, comme des œufs, des flambeaux, & des lits. On le voit à l'égard des œufs dans *Ovide* L. II. *de Arte* (1). Et dans *Apulée* L. XI. on trouve l'inauguration d'un Vaiſſeau conſtruit en l'honneur d'Iſis (2). C'eſt ainſi qu'aujourd'hui on a coutume de conſacrer à tels ou tels Saints, les Vaiſſeaux des Princes Catholiques. Si par hazard il arrivoit qu'on vît quelque Ombre infernale, un Génie ou un Spectre, il faloit auſſi-tôt une purification (3). Medée joignit auſſi le ſouphre aux autres Cérémonies magiques, pour guérir un Vieillard décrépit (4). Si, comme nous le préſumons, Bildad a eu cet uſage en vue, il s'enſuit que ces Cérémonies des anciens Grecs & Romains doivent leur être venues d'Orient, & des plus anciens Peuples d'Egypte & de Phénicie. Il en eſt de même de la coutume d'embaumer avec de la poix, qui eſt très ancienne, & même du tems des Patriarches.

(1) *Et veniat, quæ luſtret anus lectumque focumque,*
Præferat & tremula ſulphur & ova manu.

(2) *Ibidem ſimulachris ritè diſpoſitis, navem faberrimè factam, picturis miris Ægyptiorum circumſeptus variegatam, ſummus ſacerdos tæda lucida, & ovo & ſulphure, ſolenniſſimas preces de caſto præfatus ore, quàm puriſſimè purificatam, Deæ nuncupavit dedicavitque.*

(3) —— —— —— *Quoties hinc talis ad illos*
Umbra venit, cuperent luſtrari, ſi qua darentur
Sulphura cum tædis, & ſi foret humida laurus.
Juven. Sat. 2.

(4) *Bacchantum ritu, flagrantes circuit aras,*
Multifidaſque faces in foſſa ſanguinis atri
Tingit, & infectas gemmis accendit in aris;
Terque ſenem flamma, ter aqua, ter ſulphure luſtrat.

JOB, Chap. XIX. verſ. 27.

Mes reins ſe conſument dans mon ſein.

C'eſt-là l'eſperance que j'ai, & qui repoſera toujours dans mon cœur.

Voy. ſur JOB, Chap. II. verſ. 7. 8.

JOB, Chap. XX. verſ. 8.

Il s'envolera comme un ſonge, & on ne le trouvera plus; on le chaſſera loin, comme une rêverie de nuit.

Il s'évanouïra comme un ſonge dont on a perdu le ſouvenir; & il diſparoîtra comme un Fantôme de nuit.

LA comparaiſon que fait Sophar, de la Vie de l'Homme à un Songe, ou à une Viſion nocturne, eſt belle & parfaitement juſte. Elle convient ſur-tout à la félicité apparente des Méchans, qui nait & paſſe en un moment. Mais lorsqu'un Philoſophe s'aviſe de vouloir expliquer la nature des Songes, peu s'en faut qu'il ne ſemble rêver lui-même. N'eſt-ce pas rêver en effet, que de philoſopher ſur l'eſſence propre de l'Ame & du Corps, & que d'employer toutes les forces de ſon génie pour donner une définition des penſées qui naiſſent en dormant? Si l'on ignore ce que c'eſt que les idées qui naiſſent des impreſſions extérieures, & la maniere dont elles ſe forment, comment raiſonnera-t-on ſur les images produites durant le ſommeil? Qui eſt-ce qui ſait de quelle couleur ſont ces idées; ſi ce ſont au regard de notre corps les images des objets, ou plutôt certains mouvemens des eſprits & des fibres, auxquels répondent certaines penſées de l'Ame? Il eſt certain que les Songes varient, ſelon la diverſité des temperamens. Les Hommes qui ont beaucoup de ſang, rêvent aux plaiſirs de la table, au jeu, à la danſe, & autres voluptés; les pituiteux rêvent à l'eau, à la pluye, aux rivieres, & à la naviga-

tion; les Bilieux querellent; les Mélancoliques voyent des Spectres, des Eſprits malins, & autres choſes lugubres. Si le mouvement du ſang ou du fluide nerveux eſt foible & lent, les ſonges s'évanouïſſent bientôt, & il n'en reſte même aucun ſouvenir; s'il eſt fort, & ſi les impreſſions ſont vives & profondes, alors les veſtiges en ſont plus durables, & ſouvent même ils reſtent toute la vie. Sophar ſemble avoir eu plutôt en vue la prémiere eſpece, que la ſeconde. Les Impies, de quelque claſſe qu'ils ſoient, peuvent fort bien être relégués dans cette Ile des Songes, dont *Lucien* donne la deſcription L. II. En effet, la vie voluptueuſe qu'ils mènent eſt une pure illuſion, un jeu d'un moment. *L'eſperance de l'impie périra*, Prov. X. 28. N'eſt-ce pas en effet un ſonge, une folie à un Avare, que *d'aimer des richeſſes*, dont *il ne recueillera aucun fruit*, Eccleſ. V. 10? que d'amaſſer des choſes, qui ne peuvent ſatisfaire ſon ame? Que de dire en lui-même: *Que ferai-je, car je n'ai point de lieu où je puiſſe ſerrer tout ce que j'ai recueilli?* & après avoir rempli & comblé tous ſes greniers, de ſe féliciter lui-même par ces flateuſes paroles: *Mon ame, tu as beaucoup de biens en réſerve pour pluſieurs années: repoſe-toi, mange, boi, fai bonne chere*, Luc XII. 17. 18. 19. Enfin, toute la vie de l'Homme n'eſt-elle pas un ſonge? *Comme dans la multitude des ſonges, il y a des vanités, auſſi y en a-t-il beaucoup dans la multitude des paroles.* Où: *Où il y a beaucoup de ſonges, il y a auſſi beaucoup de vanité & des diſcours ſans fin*, Eccleſ. V. 6.

JOB, Chap. XX. verſ. 14.

Ce qu'il mangera, ſe changera dans ſes entrailles en un fiel d'Aſpic.

Le pain qu'il mange ſe corrompra dans ſon eſtomac, & ſe changera en un fiel d'Aſpic dans ſes entrailles.

L'Opinion de Sophar eſt, que les voluptés & toutes les délices criminelles paroiſſent aux Méchans plus douces que le miel, tandis qu'ils les goûtent; mais que dans la ſuite elles ſe changent en un fiel amer & même en un venin des plus acres, qui ronge continuellement leur conſcience, & qui enfin les tue: de même que l'on peut aiſément changer le Sucre, le Miel, & les choſes les plus douces, en amertume & en fiel, dès qu'on en ôte les parties ſalines, acides & aiguës; & qu'on peut tirer du Sucre & du Miel même, un Eſprit acide qui ronge le Fer. Ecoutons le plus ſage des Rois, Prov. XXIII. 31. *Ne regarde point le vin quand il ſe montre rouge, & quand il donne ſa couleur en la coupe, & qu'il coule droit. Il mord par derriere comme un ſerpent, & pique comme un baſilic.* Ou: *Ne regardez point le vin lorsqu'il paroît clair, lorsque ſa couleur brille dans le verre: il entre agréablement, mais il mord à la fin comme un ſerpent, & il répand ſon venin comme un baſilic.* Qu'on faſſe l'application de ceci à toutes les autres voluptés criminelles.

Nous aurons peut-être ailleurs une occaſion plus favorable de parler du Venin des Serpens, ſavoir s'il eſt contenu dans certaines petites veſſies ſous les dents, ou s'il eſt ſeulement produit par l'agitation des eſprits émus? J'avertirai ſeulement à l'occaſion de notre Texte, que parmi les Interpretes, ceux-là ſe trompent qui mettent la Bile ou le Fiel des Serpens au nombre des plus ſubtils Venins; quoique *Pline* grand Naturaliſte ſoit de cet avis, L. XI. c. 37. Nous avons pour témoin du contraire *Severinus* (*de Viper.* p. 258.) qui n'a pas trouvé que du pain trempé dans le fiel d'un Serpent eût aucune mauvaiſe qualité. Nous avons même un témoin plus récent, je veux dire *Charas*, dans ſon *Anatomie de la Vipere*, p. 144. où en parlant de la Bile des Serpens, il aſſure bien qu'elle eſt très verte, acre, amere, & ſemblable à un Syrop cuit; mais il atteſte, p. 174. qu'il a donné lui-même pluſieurs fois juſqu'à 6, 10, 12 Véſicules de fiel de Vipere à des Chiens, des Chats, des Poules & des Pigeons, qui les ont avalés ſans en avoir reſſenti aucun mal. Il ajoute même, que ce Fiel verſé ſur les playes, les guérit en peu de tems., comme le plus excellent baume. Sophar ne dit point que la Bile des Serpens ſoit venimeuſe; mais ſeulement, que les plaiſirs que goûtent les Méchans, & qui leur ſemblent ſi doux, ſe changent bientôt au Fiel amer des Serpens. Mais quand même il auroit avancé que le Fiel des Serpens eſt un venin, la vérité de ceci dépendroit des expériences qu'il faudroit faire ſur les Serpens d'Arabie & autres endroits de l'Orient, pour ſavoir ſi leur Fiel eſt venimeux; ce qui pourroit bien être, car il eſt certain que tous ces Animaux y ſont plus venimeux qu'en Europe. Voy. *Bochart* (*Hieroz.* P. I. L. I. c. 4. p. 24.)

JOB, Chap. XX. verſ. 16.

Il ſucera un venin d'Aſpic, & la langue de la Vipere le tuera.

Il ſucera la tête des Aſpics, & la langue de la Vipere le tuera.

PLuſieurs choſes méritent ici notre attention. Si l'on conſulte les anciens Auteurs, l'on trouvera que le Venin des Serpens eſt dans leur tête, & nommément dans certaines petites veſſies qui ſont ſous leurs dents. *Pline* (L. XI.) dit que *les Aſpics ont deux dents très longues, placées en-haut, l'une à droite, l'autre à gauche; & percées d'un petit trou, par où ces Animaux répandent leur venin: Elien*, que *les dents de l'Aſpic, dont on a raiſon de dire que la piquure eſt mortelle, ſont revêtues d'une eſpece de peau ou membrane fort mince, qui étant comprimée lorsque l'Aſpic mord, lâche & répand une liqueur venimeuſe:* Et *Nicandre (in Theriacis)* dit qu'*ils ont quatre dents, couvertes d'une peau qui renferme le venin* (1). Nous avons rapporté ſur le v. 14. une autre opinion qu'avoient les Anciens, ſavoir, que le Fiel des Serpens eſt venimeux, & que le venin qu'ils répandent par la bouche, tire ſa ſource de la Veſſie du fiel. Differens préjugés ſur la Bile ont peut-être donné lieu à cette erreur; comme par exemple, que c'eſt un pur excrément, une liqueur extrêmement nuiſible; qu'elle paſſe du corps à l'ame, & qu'elle y excite la colere (2). La Philoſophie moderne au contraire place la Bile au prémier rang des fluides qui non-ſeulement ne ſont point dangereux, mais très utiles & très néceſſaires; & à la préparation & ſéparation duquel la Rate, le Foye, & les autres parties nobles du bas-ventre contribuent chacune pour leur part. Il a déja été montré ci-devant, que la Bile des Serpens n'eſt nullement venimeuſe. L'idée qu'ont eu là-deſſus les Anciens, a excité les Modernes à examiner la choſe de plus près par la voye des expériences. Nous avons à cet égard deux célèbres Examinateurs, *Charas* François, & *Redi* Italien. Le prémier déclare que de pluſieurs expériences qu'il a faites du Fiel des Serpens ſur pluſieurs Animaux, & ſur lui-même, il n'y a rien trouvé qui fût dangereux. Le ſecond au contraire aſſure que leur Fiel eſt très nuiſible, & qu'une playe qu'on en frotte eſt toujours dangereuſe. L'un & l'autre conviennent en ceci, que non-ſeulement le Fiel, & ce certain ſuc jaune, mais toutes les autres parties du Serpent ne ſont aucun mal pris intérieurement. Il eſt certain que la morſure des Serpens n'eſt venimeuſe que lorsqu'on les a mis en fureur à force de les harceler; d'où l'on peut conclurre que leur venin provient des eſprits animaux émus & agités, leſquels paſſant de ces Animaux dans le ſang de ceux qui en ſont mordus, leur communiquent leur qualité venimeuſe: mais nous n'avons point d'idée juſte de cette force pénétrante de l'imagination. Seulement, l'expérience confirme que la choſe eſt, & que la morſure d'un Chien, d'un Chat, & d'un Homme même, enragé, eſt ſouvent mortelle.

Au reſte, ce que Sophar dit *de la langue de la Vipere qui tue* le méchant, ne doit pas non plus ſe prendre à la lettre; car la langue de cet Animal n'eſt pas capable de faire aucun mal, non pas même de piquer ou de bleſſer. *Bochart* explique ainſi la choſe, dans ſon *Hierozoicon*: c'eſt que le Serpent, lorsqu'il eſt prêt à mordre, allonge ſa langue & la rend pointue (3). Mais il eſt plus convenable de donner aux paroles de Sophar un ſens allégorique, & de les appliquer à la langue médiſante des Méchans, qui, pires que des Loups, des Serpens, & des Démons, ſe déchirent mutuellement par des injures & des calomnies.

Il ne nous reſte plus qu'à examiner les noms des deux Animaux, dont il eſt fait mention dans notre Texte.

Le prémier eſt nommé *Pethen*, qu'on traduit ordinairement par *Aſpic*. Les *Septante* traduiſent de même au vſ. 14., & au vſ. 16, *Dragon*, Eſpece de Serpent, dont le venin eſt très acre, & pénétre d'abord juſqu'au cœur. *Elien* (L. IX. c. 61.) dit *que leur poiſon eſt très ſubtil, & ſe répand très promtement par tout le corps* (4). D'où eſt venu le proverbe, δῆγμα ἀσπίδος, *morſure d'Aſpic*, pour marquer une playe incurable. On peut lire encore là-deſſus les témoignages d'*Ariſtote (Hiſt.* L. VIII. c. 29.) de *Pline* (L. VIII. c. 23.) d'*Elien* (L. I. c. 54. VI. c. 38.) où l'on voit entre autres, que les Aſpics dont les Diadêmes des Rois d'Egypte étoient ornés, marquoient que *leur Puiſſance étoit invincible*. On peut croire que c'eſt pour

(1) *Quatuor huic intra maxillæ concava dentes*
Radices fixere ſuas, quas juncta quibusdam
Pelliculis tunica obducit, triſte unde venenum
Effundit, ſi forte ſe approximet hoſti.

(2) *Cor ſapit, & pulmo loquitur, fel commovet iras,*
Splen ridere facit, cogit amare jecur.

Et *Horace* L. I. Od. 13.

Fervent difficili bile tumet jecur.

(3) - - - - - *Serpens corpus immenſum trahit,*
Trifidamque linguam exertat, & quærens quibus
Mortifera veniat.
Seneca in Medea. vſ. 686.

(4) Ὀξύτατόν ἐςι τὸ ἐξ ἀυτῆς φάρμακον, καὶ διαδραμεῖν ὤκιςον.

pour la même raiſon, que les vêtemens, les Palais, les Navires, les Armes, & autres meubles des Empereurs de la Chine & du Japon, ſont décorés de Dragons. La morſure de l'Aſpic eſt la croix des Médecins, ſi l'on en croit *Phile* c. 59: (2) *La morſure de l'Aſpic donne promtement la mort. En-vain Galien voudroit-il y trouver du remede.* Selon *Galien* même, témoin oculaire, (*Theriac.* L. I. c. 8.) dans la Ville d'Alexandrie les Aſpics faiſoient l'office de Bourreaux: on les approchoit du ſein des Criminels, qui en étant piqués mouroient ſur le champ. On dit que les Aſpics ſont les plus grands Serpens qu'il y ait en Egypte. *Ammien*, L. XXII. dit que *d'une infinité de Serpens que l'Egypte nourrit, l'Aſpic eſt le plus grand & le plus beau; & que de lui-même il ne quitte jamais les eaux du Nil. Nicandre* le fait de la longueur de ſix pieds: *Strabon*, L. XVII. tantôt d'un empan; & tantôt de près de ſix pieds; & *Elien* L. XVI. c. 39. dit que les Aſpics d'Egypte ſont de quatre coudées, & L. VI. c. 38., de cinq coudées; laquelle meſure de 5 coudées eſt auſſi donnée aux Aſpics de terre par *Aëtius* (*Tetrab.* 4. *Serm.* 1, c. 21.) Sur quoi il faut remarquer en paſſant, qu'*Aëtius*, *Avicenne* & d'autres, donnent à ces grands Serpens le nom de Dragons; or parmi ceux-ci il s'en trouve depuis 5 juſqu'à 30 coudées de long. C'eſt pour cela que pluſieurs rendent le mot Hébreu *Pethen* par *Dragon*. Les Verſions Syriaque & Arabe traduiſent auſſi de même, Job XX. 14. les *Septante* v. 16. & Pſ. XCI. 13. le mot de פֶּתֶן *Aſpic* & celui de תַּנִּין *Dragon*, qui d'ailleurs ſemblent avoir de l'affinité, ſont joints enſemble, comme ſynonymes. *Jonathan* employe le pluriel פִּיתוֹנַיָּא פְּתָנִים du ſingulier פִּיתוֹ. Ces mots nous conduiſent au mot Grec πύθων, *Python*, qui eſt le nom du grand Dragon tué ſur le Parnaſſe par Apollon. *Strabon* L. IX., d'après *Ephore*, fait de ce Dragon un Homme, percé de fleches par Apollon. *C'étoit*, dit-il, *un homme cruel, appellé Python, & ſurnommé le Dragon*(1). *Apollonius* (*Argon.* L. III. v. 708.) & après lui *Suidas* au mot πυθὼ, nomment ce Brigand qui infeſtoit tout le Mont Parnaſſe, *Delphynes*; lequel exerçant ſes brigandages dans la Phocide fut ſurnommé *Python* par les Phéniciens, qui habitoient alors la Béotie. En effet, les Arabes appellent *Phattan*, un Homme ſéditieux, un Voleur, un Brigand, d'où les Poëtes enſuite ont fait un Dragon. C'eſt de ce Python, que les Jeux Pythiens tirent leur nom, & que le ſurnom de *Python* a été donné à la Ville de Delphes, & à Apollon même, comme il paroît par ces mots de *Macrobe* (L. I. c. 20.): *Les Grecs racontent que le nom de Python fut donné à ce Dieu, parce qu'il avoit tué un Dragon.* Ceci ſert à éclaircir le Paſſage des Act. XVI. 16. où il eſt parlé d'une Servante qui avoit un *Eſprit de Python*, ou l'*Eſprit d'Apollon.* De-là auſſi les Grecs appelloient les Engaſtrimythes ou Ventriloques, *Euraclées* & *Pythons*, ſelon *Plutarque* (*de Defectu Oraculorum.*) Que ſi l'on change la lettre *p* en *w*, l'on aura au-lieu de *Pethen* ou *Python*, le *Weten*, *Weta*, des Arabes modernes, mots qui ſignifient un Serpent, ſelon *Meninzki* (*Lex.* p. 5534.) & qui ont auſſi du rapport au mot *Eſwed*, grand Serpent noir, Plur. *Eſawid*, (p. 5725. 5735.) *Eſwedani* (p. 5737.) *Eſwedet*, femelle noire, (*Loc. cit.*)

Le nom du ſecond Animal qu'on trouve dans le Texte, eſt *Epheh*, que pluſieurs Interpretes rendent par *Aſpic*, & d'autres par *Baſilic*, *Dragon*, *Serpent*. Les Rabbins mêmes ne s'accordent point entre eux. *R. Salomon* met un *Serpent brulant*, ou le *Dipſade*; *Mardochée* & *Pomarius*, le *Baſilic*, & *Kimchi*, un *Serpent marqueté*. Les meilleures raiſons, ſont celles qu'on allègue en faveur de la *Vipere*, que les Arabes modernes appellent *Ef-â*, *Ef-æw*, & les Perſans *Mâ-ri ef-â*, *Ef-y*. (*Meninzk. Lex.* 4233. 5692. 5714.) On peut voir ſur notre Texte le Commentaire de *Bochart* (*Hieroz.* P. II. L. III. c. 1. p. 358. c. 5. p. 380.) où l'on trouve encore d'autres raiſons qui font conclure pour la Vipere, leſquelles ſont principalement appuyées ſur les Ecrits des Arabes, & en particulier ſur ceux d'*Avicenne*, qui nomme cet Animal *Alaphai*; ainſi qu'*Abenbitar* l'appelle *Ephe*; & *Alkazuin*, *Alephe*. D'ailleurs, ce que les Arabes racontent de l'*Ephe*, les Grecs, tels que *Dioſcoride*, *Galien*, & *Nicandre*, le diſent de l'*Echidne*. Voy. *Severinus* (*de Viper.* p. 292. 299. & *Charas* (*Exper. ſur la Vipere.*)

(1) Χαλεπὸν ἄνδρα, πύθωνα τοὔνομα, ἐπίκλησιν δὲ Δράκοντα.

JOB, Chap. XXII. verſ. 12. 13. 14.

DIEU n'eſt-il pas en-haut aux Cieux? Regarde donc le ſommet des étoiles, combien elles ſont élevées.

Et tu as dit: Qu'eſt-ce que le DIEU fort connoit? Jugera-t-il au travers des nuées obſcures?

Ne conſiderez-vous point que DIEU eſt plus élevé que le Ciel, qu'il eſt beaucoup au deſſus des aſtres?

Et vous dites: Que peut connoitre DIEU? Il juge des choſes comme au travers d'un voile.

Il

Les nuées lui sont comme une cachette, il se promène sur le tour des Cieux.

Il est environné d'un nuage; il ne considere point ce qui se passe parmi nous, & il se promène dans le Ciel d'un pole à l'autre.

JOb éprouve ici, ce que nous voyons arriver à plusieurs, qui rendant à DIEU le Culte qui lui est dû, ont le chagrin de se voir taxer d'Hérésie, quoiqu'ils soient Orthodoxes, & malgré toutes leurs protestations.

Deux Points principaux, qui sont du ressort de la Philosophie & de la Théologie-naturelles, s'offrent ici à notre consideration; savoir, la démonstration de la Toute-science & de la Toute-présence de DIEU, appuyée sur la Nature & sur la Raison; & ensuite, l'élevation des Etoiles.

C'est une très ancienne erreur des Payens, que de prétendre que DIEU réside au plus haut des Cieux, d'où il ne prend que peu ou point de part aux choses d'ici-bas, abandonnant ce soin à des Dieux subalternes qui sont comme ses Lieutenans. Voilà la principale source du Polythéisme. Il est hors de doute, que du tems de Job cette erreur étoit connue; puisqu'Eliphas veut que son Ami s'en soit rendu coupable. D'ailleurs, si l'on considere le peu d'étendue de nos lumieres, on sera porté à croire que cette fausse opinion est aussi ancienne que le Monde. Par-tout, dans toute la Nature, on voit les traces de la Divinité, *quoiqu'il ne soit pas loin de nous*, Act. XVII. 27: cependant il n'est pas facile à des génies bornés comme les nôtres, de concevoir un DIEU présent par-tout, dans toute l'étendue, la hauteur & la profondeur de la Terre & des Cieux; un Etre infini, qui n'est enfermé nulle-part, ni exclus d'aucun endroit. Ces obstacles néanmoins ne sont pas insurmontables. Mettons pour base, cette vérité fondamentale & invincible, qu'il faut éloigner de l'idée de DIEU, tout ce qui approche de la moindre imperfection; la Raison sur le champ nous conduira à son Immensité & à sa Toute-présence. Mais cette vérité, qui est le fondement de toute Religion, ne sauroit être comprise par ceux qui ne peuvent & ne veulent pas méditer, & qui aveuglés par leurs préjugés, ne font voir que corruption dans leur conduite, & qu'erreur dans leurs sentimens. Et plût à DIEU que nous-mêmes nous n'inculquassions pas ces sortes de préjugés à nos Enfans, en leur montrant DIEU dans le Ciel, comme s'il n'étoit pas sur la Terre! Mais la clémence infinie de cet Etre plein de bonté vient au secours de l'Homme, & pour rectifier la corruption de son esprit, il lui apprend sa Toute-puissance dans la Révélation: *Ne suis-je* DIEU *que de près, dit* L'ETERNEL, *& ne suis-je pas aussi* DIEU *de loin? Quelqu'un se pourra-t-il cacher dans quelques cachettes, que je ne voye point, dit l'*ETERNEL*? Ne remplis-je pas moi les Cieux & la Terre, dit* L'ETERNEL? Ou: *Ne suis-je* DIEU *que de près, dit le* SEIGNEUR; *ne le suis-je pas aussi de loin? Celui qui se cache, se dérobe-t-il à moi & ne le vois-je point, dit le* SEIGNEUR? *N'est-ce pas moi qui remplis le Ciel & la Terre, dit le* SEIGNEUR? Jer. XXIII. 23. 24. Qui est-ce qui peut nier ceci, à moins que de n'avoir pas le sens-commun? Supposer que dans tout l'Univers il y ait un seul endroit où DIEU ne soit pas présent, & où il ne puisse pénétrer, c'est attribuer à cet Etre très parfait une imperfection, qui déroge à l'idée qu'on se forme de lui. Mais afin de tenir une route assurée parmi les écueils qui s'offrent dans cette matiere, on doit prendre garde de ne pas se représenter un DIEU matériel, dont une partie est ici & l'autre là, celle ci dans le Ciel & celle-là sur la Terre. Ces idées grossieres sont incompatibles avec la Simplicité essentielle à cet Etre tout parfait, & d'où résulte l'Indivisibilité. Les anciens Egyptiens se figuroient DIEU seulement au Ciel, & c'est peut-être de chez eux qu'est venue aux autres Nations cette erreur capitale. Ecoutons *Eusebe* (*Præp. Evang.* III. c. 3.) *Voici les symboles des Dieux des Egyptiens: Ils appellent le Créateur ENEPH, & ils le représentent sous la figure d'un homme, dont la couleur est bleue, qui tient une Couronne & un Sceptre, & sur la tête duquel est une plume; pour signifier, que le Créateur ne se trouve pas aisement, & qu'il n'est vu de personne; & pour marquer en même tems, que c'est lui qui donne la vie, qui est Roi, & qui se transporte de tous côtés par un mouvement intelligible. Aristote*, si c'est lui qui est l'Auteur du Livre *de Mundo ad Alexandrum*, est d'une opinion beaucoup plus sensée, plaçant le Dieu Souverain au Ciel, mais de façon que de là il pénétre par-tout (1). L'on remarque dans ce sentiment une erreur (la même qu'Eliphas objecte à Job) jointe à une vérité, *Jugera-t-il à travers des nuées obscures? Les nuées lui sont comme une cachette, il se promène sur le tour*, c'est à dire sur la plus haute sphere, *des Cieux.* L'opi-

(1) Σωτὴρ μὲν γὰρ ὄντως ἁπάντων ἐστὶ, καὶ γενέτωρ τῶν ὁπωσδήποτε κατὰ τόνδε τὸν κόσμον συντελουμένων, ὁ θεὸς· οὐ μὴν αὐτουργοῦ καὶ ἐπιπόνου ζώου κάματον ὑπομένων, ἀλλὰ δυνάμει χρώμενος ἀτρύτῳ, δι' ἧς καὶ τῶν πόῤῥω δοκούντων εἶναι περιγίνεται· τὴν μὲν οὖν ἀνωτάτω καὶ πρώτην ἕδραν αὐτὸς ἔλαχεν, ὕπατός τε διὰ τοῦτο ὠνόμασται, καὶ κατὰ τὸν ποιητὴν ἀκροτάτῃ κορυφῇ τοῦ σύμπαντος ἐγκαθιδρυμένος οὐρανοῦ. Μάλιστα δέ πως αὐτοῦ τῆς δυνάμεως ἀπολαύει τὸ πλησίον αὐτοῦ σῶμα. Καὶ ἔπειτα, τὸ μετ' ἐκεῖνο. Καὶ ἐφεξῆς οὕτως ἄχρι τῶν καθ' ἡμᾶς τόπων. Διὸ γῆ τε καὶ τὰ ἐπὶ τῆς γῆς ἔοικεν ἐν ἀποστάσει πλείστῃ τῆς ἐκ θεοῦ οὖσα ὠφελείας, ἀσθενῆ καὶ ἀκατάλληλα εἶναι καὶ πολλῆς μεστὰ ταραχῆς. οὐ μὴν ἀλλὰ καὶ, καθόσον ἐπὶ πᾶν διικνεῖσθαι πέφυκε τὸ θεῖον, καὶ τὰ καθ' ἡμᾶς ὁμοίως συμβαίνει τά τε ὑπὲρ ἡμᾶς, κατὰ τὸ ἐγγιόν τε καὶ πορρώτερον θεοῦ εἶναι μᾶλλον δὴ καὶ ἧττον ὠφελείας μεταλαμβάνοντα.

L'opinion de *Pythagore* eft beaucoup plus faine que celle d'*Ariftote*; voici comme la rapporte *Cyrille d'Alexandrie* (L. 11. *contre Julien.*) Dieu *eft un; il n'eft pas, comme le prétendent quelques-uns, indifferent fur les chofes d'ici-bas, mais il eft préfent dans toute la circulation des chofes humaines, il a l'œil fur toutes les générations, il gouverne tous les fiecles, il eft la lumiere de fes vertus, le principe de fes ouvrages, & la clarté de tout ce qui reluit dans le Ciel; c'eft le pere & l'ame de tous les Etres, c'eft lui qui anime tout & qui donne le mouvement à tout.* (1) Les Peres de la primitive Eglife rapportent quantité de témoignages femblables, pris de l'Antiquité Payenne: ils s'en fervoient avec fuccès contre leurs Adverfaires pour les combattre avec leurs propres armes. C'eft ainfi qu'en ont ufé *Clement d'Alexandrie* (*Strom.* L. V.) *Cyrille d'Alexandrie*, *Eufebe*, *Lactance* (L. VI. c. 24.) & *Arrien* (*de dictis Epicteti* L. I. c. 14.) Ce que *Virgile* dit dans fes *Géorgiques*, étoit fans doute un fentiment reçu des Payens: que *Dieu pénétre le Ciel, la Terre & la Mer; que c'eft lui qui donne la vie aux Hommes, aux Animaux, & à tout ce qui nait* (2). Or que fignifient ces paroles, finon ce que dit Ifaïe lui-même, LXVI. 1. *Ainfi a dit* l'Eternel: *Les Cieux font mon trône, & la Terre eft le marchepied de mes pieds? S. Auguftin* (*dans fes Confeff.* L. VII. c. 5.) compare avec affez de jufteffe l'Immenfité de Dieu à la Mer, & le Monde à une Eponge enfoncée dans cette Mer: mais cette idée matérielle doit s'entendre avec prudence, & doit être pefée & rectifiée à la balance de la faine Philofophie. *Je me repréfentois*, dit-il, *l'univerfalité des Créatures, & je me figurois une grande maffe finie, & diftinguée en differens genres; & vous,* Seigneur *environnant de toutes parts cette maffe, la pénétrant, mais infini en tout fens. De même que fi une Mer fans bornes rempliffoit feule tout l'efpace, & qu'elle contint une Eponge de quelque grandeur qu'on la fuppofe, mais pourtant finie, cette Eponge feroit partout imbibée de cette Mer: ainfi, difois-je,* Dieu *environne & remplit fes Créatures de fon infinité; & je m'écriois, Tel eft* Dieu, *telles font les chofes qu'il a créées, & telle eft la maniere dont il les environne & les remplit!* Ce que dit *Ifidore* (*de fummo Bono* L. I. c. 1.) eft auffi fort beau: *Pour fe former une jufte idée de l'Immenfité de* Dieu, *on doit fe le repréfenter comme étant dans toutes chofes, fans y être renfermé; hors de toutes chofes, fans en être exclus; comme étant dans tout, pour contenir tout; & hors de tout, pour environner tout par l'immenfité de fa grandeur qui n'a point de bornes. En établiffant qu'il eft hors des Créatures, il s'enfuit qu'il en eft le Créateur; & en établiffant qu'il eft au dedans d'elles, il s'enfuit qu'il les gouverne toutes.*

L'idée d'un Etre fouverainement parfait renferme néceffairement la *Toute-fcience.* Car il ne peut pas être tel, s'il ne voit, s'il n'entend, s'il ne fait, & s'il ne comprend abfolument tout. En un mot, la fouveraine Perfection ne fauroit fubfifter avec la moindre ombre d'imperfection. Si donc Dieu eft préfent par-tout, s'il fait tout, rien ne peut arriver à fon infu: un cheveu ne tombera point de notre tête, un pafsereau ne s'envolera point, fans la direction de ce Souverain Etre. Et de-là fuit, pour tout Efprit raifonnable, cet important Article de la Religion, je veux dire la *Providence*, qui n'étoit pas inconnu aux Payens mêmes. Mais de même que ceux-ci, à caufe de leurs differentes idées fur l'Immenfité de Dieu, étoient partagés fur la Toute-fcience & la Toute-fageffe de la Providence; de même nous avons la douleur de voir de nos jours, des Platoniciens qui reconnoiffent à la vérité une Providence divine pour ce qui regarde le Syftème entier du Monde, mais qui ne l'étendent point jufques aux plus petites chofes qui fe font ici-bas; &, ce qui eft bien plus déplorable encore, la plupart de ceux qui font profeffion d'être Chrétiens, nient manifeftement par leur conduite le Dogme de la Providence. On trouve, à la vérité, dans l'Ecriture des Paffages qui femblent, au prémier coup d'œil, affigner des bornes à la Toute-préfence & à la Toute-fcience de Dieu. Tel eft celui qu'on lit Gen. XVIII. 21. où Dieu dit à Abraham: *Je defcendrai maintenant, & je verrai s'ils ont entierement fait toutes les chofes dont le cri eft venu jufqu'à moi; & fi cela n'eft pas, je le faurai.* Ou: *Je defcendrai donc, & je verrai fi leurs œuvres répondent à ce cri qui eft venu jufqu'à moi, pour favoir fi cela eft ainfi, ou fi cela n'eft pas.* Mais qui ne voit que c'eft une façon de parler, prife de la fonction d'un Juge, qui fe transporte fur les lieux pour prendre information du crime, & infliger enfuite au coupable la peine qu'il mérite? Dieu préfent par-tout defcend, non comme ignorant le crime des coupables, mais comme Juge déja bien informé. Cette explica-

(1) J'ajoute ici ces beaux vers qu'un Théologien Payen nous a laiffés fur Jupiter.

Ὦ βασιλεῦ, διὰ σὴν κεφαλὴν ἐφάνη τάδε ῥεῖα,
Γαῖα θεὰ μήτηρ, ὀρέων θ' ὑψηχέες ὄχθοι,
Καὶ πόντος, καὶ πάνθ' ὁπόσ' ὠρανὸς ἐντὸς ἔταξε.
Ζεῦ κρόνιε, σκηπτοῦχε, καταιβάτα, ὀβριμόθυμε,
Παντογένεθλ', ἀρχὴ πάντων, πάντων τε τελευτή.
&c. p. 112.

O Rex, ifthæc cuncta tuo funt numine creta.
Terra tua eft, terraque immania culmina montes,
Et mare, quæque fretu aërio cortina recepta.
Induperans, Saturniu' Jupiter, Elicius, Trux,
Omnigenens, atque omnium principium, exitium omnium.

(2) - - - - - *Deum ire per omnes*
Terrafque, tractufque maris, cœlumque profundum.
Hinc pecudes, armenta, viros, genus omne ferarum,
Quemque fibi tenues nafcentem arceffere vitas.

plication eſt prouvée par le Texte même: car il faloit que Dieu eût déja vu & entendu les deſordres infames des habitans de Sodome, puiſque le *cri* en étoit *venu* juſqu'à lui. Et quelle difference mettra-on à l'égard de Dieu, entre *voir* & *ouïr*? Ces façons de parler priſes de l'ouïe & de la vue, & qui ne conviennent qu'aux Hommes, doivent s'entendre dans un ſens figuré, quand il s'agit de Dieu. Que ſi quelque Payen eût lu le Paſſage ci-deſſus allégué, & y eût ajouté foi ſans autre examen, il ſeroit ſans doute tombé dans la même erreur qu'Eliphas impute injuſtement à Job; ſavoir, que Dieu, *placé au haut des Cieux*, ne ſe mêle aucunement des choſes qui ſe font ſur la Terre, qu'il *juge au travers des nuées obſcures*, que *les nuées lui ſont comme une cachette*, & qu'il *ſe promène ſur le tour des Cieux*. Car tel eſt le caractere des Hommes: ils regardent comme non-exiſtant, ce qui n'eſt pas viſible à leurs yeux; & c'eſt ce même préjugé, qui nous empêche de reconnoitre la Toute-préſence de Dieu. Il y a dans *S. Gregoire*, un beau Paſſage ſur cette matiere. Dieu, dit-il, *ne manifeſte pas ſon eſſence à nos yeux, mais ſes œuvres le font connoitre; on le connoit dans ſes œuvres, mais on ne ſauroit le comprendre; il eſt préſent par-tout, mais il ne peut pas être vu; on ne peut le voir, mais ſes jugemens atteſtent ſa préſence; il s'offre à notre conception, mais il s'y couvre de nuages; enfin il nous arrête par les ténèbres de l'ignorance, mais il brille à notre eſprit par les rayons de ſon amour*. On peut dire, que les Hommes ſont ſemblables à cet Oiſeau qui ſe cachant la tête dans un buiſſon, croit être en ſûreté & n'être pas apperçu du Chaſſeur: tandis que *les perfections inviſibles de* Dieu, *ſa Puiſſance éternelle & ſa Divinité, ſont devenues viſibles depuis la Création du Monde, par la connoiſſance que ſes créatures nous en donnent*, Rom. I. 20. Pour peu qu'on ouvre les yeux, on voit Dieu par-tout, & c'eſt peut-être ce qu'*Homere* avoit en vue, quand il donne des Dieux cette idée, qu'ils ſe laiſſent voir à tous les Hommes, mais qu'ils ne ſe manifeſtent qu'à ceux à qui il leur plait de ſe révéler. C'eſt ainſi que Minerve ſe montra à Ulyſſe, *Odyſſ.* II. *Elle s'approcha de lui ſous la forme d'une grande & belle femme, habile en toute ſorte de beaux ouvrages. Ulyſſe étoit à l'entrée de l'Etable, & il ne comprit point ce que ce pouvoit être; car les Dieux ne ſe donnent pas à connoitre à tous les mortels.* Sara, de même, ne connoiſſoit certainement pas la qualité des Hôtes qu'Abraham ſon Mari recevoit chez lui. Les *nuages* dont Dieu ſe couvre quelquefois à notre égard, ſont d'une eſpece que *nul des hommes ne le peut voir*, 1 Tim. VI. 16. Cependant il faut que nous ſachions, que *les ténèbres même ne cachent rien à* Dieu, *que la nuit reſplendit comme le jour, & que les ténèbres lui ſont autant que la lumiere.* Ou: *Les ténèbres n'ont aucune obſcurité pour vous, la nuit eſt auſſi claire que le jour, & les ténèbres ſont à votre égard comme la lumiere du jour même.* Nos yeux ne ſont pas capables de ſupporter la ſplendeur & l'éclat de la Divinité; c'eſt pourquoi Dieu eſt en même tems caché & à découvert à nos yeux. *Il met les ténèbres pour ſa cachette: ſon Tabernacle eſt tout à l'entour de lui, aſſavoir les ténèbres d'eaux qui ſont les nuées de l'air.* Ou: *Il a choiſi ſa retraite dans les ténèbres: il a ſa tente tout autour de lui, & cette tente eſt l'eau ténébreuſe des nuées de l'air.* L'Homme demeure dans ſon ignorance naturelle, ou dans ſes erreurs acquiſes, s'il ne réveille ſans ceſſe les idées de Dieu qui ſont en lui, & ſur-tout s'il ne prend garde de ne point meſurer l'eſſence de la Divinité ſur les lumieres de ſa Raiſon bornée & corrompue. C'eſt ainſi qu'on doit juger de la Théologie des Payens, ſur l'article de la Providence. Les uns ne pouvoient s'imaginer un Dieu qui entendît, qui ſût, qui prévît, & qui dirigeât tout; & les autres, en lui attribuant une connoiſſance univerſelle, vouloient qu'il ne ſe mêlât point de certaines petites choſes qui arrivent ſur la Terre. C'eſt de cette derniere eſpece d'Athéiſme ſubtil, dont Eliphas accuſe Job, en ces termes: Dieu *ſe promène ſur le tour des Cieux.* C'eſt auſſi de cette erreur qu'étoient atteints ces *Anciens de la Maiſon d'Iſraël*, qui diſoient, l'Eternel *ne nous voit point*; l'Eternel *a abandonné le païs.* Enfin, c'eſt ce que penſoit *Epicure* même (1): *Les Dieux négligent les petites choſes, & ne s'embaraſſent gueres du champ ou de la vigne de chaque Particulier.*

Notre Verſion Latine traduit l'Hébreu *chug ſchamajim* par *Sphæra cœleſtis, la Sphere céleſte*; la Vulgate, par *Cardines coeli, les deux Poles du Ciel*; & les *Septante*, par γῦρον οὐρανοῦ, *le tour des Cieux*. On peut fort bien employer dans la Traduction de cet endroit, & la *Sphere*, & les *Poles*, & l'expliquer ainſi: que Dieu agit continuellement, en faiſant tourner la Sphere ſupérieure du Ciel ſur ſes gonds, ſes Poles, ſon axe; & que les Spheres inférieures des Planetes ſuivent le mouvement de ce prémier Mobile. C'étoit-là le Syſtème des anciens Philoſophes, qui ne faiſoient mention, ou que du Pole Septentrional, lequel ne nous eſt jamais caché; ou bien de deux, ſavoir le Boréal & l'Auſtral, auxquels *Stace* (*Thebaid.* L. XXII.) en ajoute deux autres, l'Oriental & l'Occidental (2). Ce ſont-là les quatre Points cardinaux du Monde, dont il eſt fait mention, Matth. XXIV. 31. *Et il envoyera ſes Anges qui raſſembleront ſes Elus* des

(1) *At enim minora Dii negligunt, neque agellos ſingulorum, nec viticulas perſequuntur.*
Apud Cic. III. de Nat. Deor.

(2) *Limes uterque Poli, quem Sol emiſſus Eoo*
Cardine, quem portu vergens proſpectat Ibero,
Quaſque procul terras obliquo ſydere tangit
Eurus, aut Boreas gelidus; madidive tepentes
Igne Noti.

des quatre coins du Monde, depuis une extrémité du Ciel juſqu'à l'autre. On peut voir au bas de la page, de quelle maniere un Poëte Payen, & un Poëte Chrétien, expriment ce travail perpétuel de Dieu, ſi l'on peut donner ce nom à un ſimple effet de ſa volonté (1). Que l'on conſulte la Raiſon: ſi Dieu, par ſa Sageſſe infinie & ſa Toute-puiſſance, a formé l'enceinte des Cieux, & s'il a placé lui-même chaque Planete dans ſon Orbe elliptique, d'où aucune d'elles ne s'écarte jamais; il ne peut ignorer le centre & les poles de ces mouvemens admirables. On peut donc dire que Dieu voit tout, tant au dehors qu'au dedans; que du centre de l'Univers, il regarde de tous côtés; & que *ſe promenant ſur* la ſphere ou *le tour des Cieux*, ſes regards pénétrent juſqu'au centre.

Il nous reſte à examiner ces deux endroits du v. 12. *gobhah ſchamajim, la hauteur des Cieux*, ſelon les *Septante* τὰ ὑψιλὰ; & *roſch chochabhim, le ſommet des Etoiles, combien elles ſont élevées.* Par le mot *chochabhim*, on peut entendre tant les Etoiles fixes que les Planetes, qui en effet nous perſuadent viſiblement de la préſence d'un Dieu tout-puiſſant & tout-ſage, qui a créé ces Corps lumineux & opaques, Gen. I. 16. & que c'eſt lui qui commande *au Soleil, à la Lune, aux Etoiles, & à toute l'Armée des Cieux*, Deut. IV. 19. & qui *tient les Etoiles ſous ſon cachet*, ou qui *tient les Etoiles enfermées comme ſous le ſceau*, Job IX. 7: de ſorte que c'eſt par droit de création, de conſervation, & de direction, que tous ces Corps de l'Univers ſont appellés les *Etoiles de* Dieu, Iſaïe XIV. 13. & qu'ils ſont invités à *louer le* Seigneur, Pſ. CXLVIII. 3. ſavoir, par la bouche de ceux qui les habitent, *quand ils regardent* les *Cieux, l'ouvrage de ſes mains, la Lune & les Etoiles qu'il a agencées*, Pſ. VIII. 4. Si, à l'exemple d'Eliphas, nous conſiderons la hauteur immenſe des Etoiles, & que nous la calculions ſuivant les principes des Mathématiciens modernes; nous nous ſentirons d'autant plus portés à louer le ſouverain Créateur, & nous ne pourrons nous empêcher de nous écrier avec le Pſalmiſte: *Notre* Seigneur *eſt grand & de grande puiſſance; ſon intelligence eſt infinie.* Ou: *Notre* Seigneur *eſt vraiment grand, ſa puiſſance eſt infinie, & ſa ſageſſe n'a point de bornes.* Les idées vulgaires, & les préjugés dont nous ſommes imbus dans l'enfance, diminuent tellement la grandeur de ces objets, que le commun peuple ſe repréſente le Soleil & la Lune pas plus grands que le fond d'un tonneau; & peu s'en faut même que des Théologiens, Orthodoxes d'ailleurs, mais peu Géometres, ne traitent de ridicules les Mathématiciens, lorsqu'ils oſent s'élever juſqu'où la démonſtration les conduit. Prenons pour guide Mr. *Huygens*, ce ſubtil Hollandois, & conſiderons, d'après ſon *Coſmotheor.* p. 123. le ſyſtème & la grandeur du Monde Solaire, dans lequel la Terre n'eſt que comme un point, & nous comme de petits vermiſſeaux. Qu'on trace un plan d'une figure circulaire ou elliptique, dont le diametre ſoit de 360 pieds; le Cercle extérieur repréſentera l'orbite de Saturne, dans lequel il faut placer cette Planete qui eſt la plus haute de toutes, avec ces cinq Satellites; au-deſſous, Jupiter avec ſes quatre Satellites; enſuite Mars, & ainſi des autres Planetes, juſqu'au centre, qu'occupe le Soleil; le tout dans la proportion qu'aſſignent les Aſtronomes modernes. L'on trouvera pour le grand Orbe de la Terre, que nous parcourons dans l'eſpace d'un an, un diametre de 36 pieds; & cette même Terre ſur laquelle nous ſommes ſi au large, ne paroitra, étant vue du Soleil, que comme un grain de millet; & la Lune comme un point, dans un petit Cercle de deux pouces. Car la Terre ſera diſtante du Soleil de 12000 diametres ou 17000000 milles d'Allemagne. Si l'on meſure cette diſtance par la vîteſſe d'un boulet de canon, qui parcourt 100 toiſes dans l'eſpace d'une ſeconde, l'on trouvera qu'il lui faudroit 25 ans pour arriver de la Terre au Soleil, 125 à Jupiter, & 250 à Saturne. Mr. *Huygens* fait ce Calcul à l'imitation d'*Heſiode*, qui meſure la hauteur du Ciel & la profondeur du Tartare par la chute d'une enclume, & donne à celle-ci 10 jours pour parvenir du Ciel en Terre, & autant juſqu'au Tartare. Quoique ce Calcul, comparé à celui de Mr. *Huygens*, ne doive preſque être conſideré que comme un rien, il trouvera néanmoins des incrédules, parmi les Gens de Lettres qui ne ſont point Mathématiciens.

Mais

(1) *O magna parens natura Deum,*
Tuque igniferi cito rector Olympi,
Qui ſparſa cito ſidera mundo
Curruſque vagos rapis aſtrorum,
Celerique polos cardine verſas;
Cur tibi tanta eſt cura perennes
Agitare vias ætheris alti?
Qui tanta regis, ſub quo vaſti
Pondera mundi librata ſuos
Ducunt orbes, hominum nimium
Securus ades, non ſollicitus
Prodeſſe bonis, nocuiſſe malis.
Senec. Hippol. Act. 3.

O ſtelliferi conditor orbis,
Qui perpetuo nixus ſolio,
Rapido cœlum turbine verſas,
Legemque pati ſydera cogis,
Omnia certo fine gubernans,
Hominum ſolos reſpuis actus
Merito rector cohibere modo.
Nam cur tantas lubrica verſat
Fortuna vices? - - - - -
O jam miſeras reſpice terras,
Quiſquis rerum fœdera nectis!
Operis tanti pars non vilis
Homines, quatimur fortunæ ſalo.
Rapidos rector comprime fluctus,
Et quo cœlum regis immenſum,
Firma ſtabileis fœdere terras.
Boëth. de Conſol. Metr. 5.

Mais ce Calcul que nous avons donné, n'eſt qu'un rien non plus, ſi on le compare à la diſtance des Etoiles fixes; car comme celles-ci ne changent ni de ſituation ni de grandeur, & qu'elles nous paroiſſent toujours les mêmes, dans quelque point du grand Orbe que nous nous trouvions placés avec la Terre qui nous porte; il s'enſuit que cet Orbe même tout entier n'eſt qu'un point en comparaiſon de la diſtance immenſe des Etoiles fixes. Tous les Aſtronomes modernes, j'entens les partiſans de Copernic, s'accordent en ceci, ſavoir, que les Etoiles fixes ſont autant de Soleils, placés non pas dans une même Sphere ou périphérie, mais les uns au-deſſus des autres; de ſorte qu'il y a peut-être de ces Etoiles qui ſont autant diſtantes de l'Etoile fixe la plus proche de nous, que celle-ci l'eſt du Soleil. Mr. *Huuyens* voulant eſſayer de déterminer, s'il étoit poſſible, cette diſtance des Etoiles fixes, imagina de laiſſer à un tuyau de douze pieds une ouverture qui réduiſît le Soleil à la grandeur de l'Etoile *Sirius*, & cette ouverture ſe trouva de $\frac{1}{12}$ de ligne, ou $\frac{1}{144}$ de pouce. De cette maniere, la partie du Soleil qui donne la grandeur apparente de cette Etoile, ſera au diametre du Soleil même comme 1 à 152 de $\frac{1}{182}$, ou, comme 1 à 27664. Or la grandeur du diametre de la lumiere diminuant en raiſon de la diſtance, l'Etoile Sirius, priſe de la même grandeur que le Soleil, ſera 27664 fois plus éloignée de la Terre que le Soleil, & le boulet de canon dont nous avons parlé employera 25 fois 27664, ou 691600 ans, pour parvenir du Soleil à Sirius. Qu'on juge à préſent de la diſtance des autres Etoiles, qui ſont autant au-deſſus de Sirius, que celle-ci eſt au-deſſus du Soleil. Malgré le Calcul que nous venons de donner, nous laiſſons indéciſe la queſtion qu'on lit Eccléſiaſt. I. 3. *Qui a meſuré la hauteur du Ciel, l'étendue de la Terre, la profondeur de la Mer? Qui a pénétré la ſageſſe de* D I E U, *laquelle précède toutes choſes?* Mr. *Huygens* & tous les Aſtronomes avoueront que ce Calcul, quoique fondé, n'eſt pas tellement certain, qu'il ne laiſſe des doutes; & les uns & les autres ſaiſis d'étonnement admireront cette élevation immenſe des Etoiles, & la profondeur de la Sageſſe de D I E U.

JOB, Chap. XXIII. verſ. 8. 9.

Voilà ſi je vais en avant, il n'y eſt pas; ſi je vais en arriere, je ne l'y appercevrai point.

Si je le ſais être (1) *à gauche, je ne l'y vois point encore; il ſe cache à droite, & je ne l'y vois point.*

Mais que ferai-je? Si je vais en Orient, il ne paroît point; ſi je vais en Occident, je ne l'apperçois point.

Si je tourne à gauche, je ne puis l'atteindre; ſi je vais à droite, je ne le verrai point.

(1) *A gauche*, c'eſt à dire au Septentrion; *à droite*, au Midi.

L'Explication myſtique de ce Texte, ſelon *Coccejus*, célèbre Théologien, eſt en ſubſtance, que D I E U étoit caché aux Fideles de l'Ancien Teſtament, & comme envelopé ſous la Loi charnelle; & qu'ainſi Job étoit embaraſſé à trouver ces grandes promeſſes faites à Abraham, & à ſe les appliquer dans ſon état malheureux. Je laiſſe ces ſortes d'explications à ceux qui ſont chargés de l'inſtruction de la Jeuneſſe, ou du ſoin des Ames; & je vais ſeulement chercher dans les paroles de Job, des veſtiges de ce que la Tradition a de plus ancien ſur les *quatre Points cardinaux du Monde.*

Le mot Hébreu *kædæm*, (*en avant*) veut dire l'*Orient*; *achor*, (*en arriere*) ſignifie l'*Occident*; *jamin*, (*à droite*) le *Midi*; *ſmol*, (*à gauche*) le *Septentrion.* C'eſt ainſi que l'expliquent les Rabbins, de même que les Docteurs Chrétiens. Mais il n'y a perſonne qui ne ſache que ces Points changent, ſuivant que l'on ſe tourne, ſoit au Midi, à l'Orient, ou à l'Occident: c'eſt pourquoi l'on doit chercher la raiſon pour laquelle Job entend par *kædæm* l'*Orient*. Les Juifs la trouvent dans un ancien uſage, tant de ceux de leur propre Nation, que des Arabes & autres Peuples Orientaux, leſquels pour prier ſe tournoient vers l'Orient; ce que pluſieurs Payens pratiquoient auſſi, & ſur-tout ceux qui adoroient le Soleil. On ſait que les Chrétiens de la primitive Egliſe bâtiſſoient les Temples, de façon que le Chœur regardoit toujours l'Orient. C'eſt ſur ce fondement qu'eſt appuyée l'opinion de quelques-uns, qui prétendent que l'Enfer eſt à gauche, c'eſt à dire au Septentrion, où doivent être placés les *Boucs: Il placera les Boucs à ſa gauche*, Matth. XXV. 23. Job ſemble avoir eu la même idée, XXVI. 6. lorſqu'il dit: *L'Abîme eſt nud devant lui, & le Gouffre n'a point de couverture.* Ou: *L'Enfer eſt nud devant ſes yeux, & l'Abîme n'a point de voile pour ſe couvrir devant lui.* Car il ajoute immédiatement après, verſ. 7: *Il étend l'Aquilon ſur le vuide.* C'eſt ainſi que *S. Jerome* explique le Paſſage de l'Eccléſiaſtiq. XI. 3. *Si l'arbre tombe au Midi*, c'eſt à dire vers le Ciel, *ou au Septentrion*, c'eſt à dire vers l'Enfer, *en quelque lieu qu'il ſera tombé, il y demeurera.* Pluſieurs Interpretes enten-

tendent de la même maniere ce qu'on lit dans Zach. XIV. 4. *La montagne des Oliviers ſera fendue par le milieu*, la moitié des Gentils auxquels la parole de Jesus-Christ eſt prêchée, *la moitié de la Montagne ſe retirera vers l'Aquilon*, vers l'Enfer, *& l'autre moitié vers le Midi*, vers le Ciel. On explique encore de même le Paſſage de Jer. I. 14. *Le mal ſe découvrira du côté de l'Aquilon, ſur tous les habitans de ce païs*; & IV. 6. *Je m'en vais faire venir le mal, & une grande calamité de l'Aquilon.* Ou: *Je ferai venir de l'Aquilon un mal horrible, & un grand ravage.* Ils ajoutent, que les Turcs en priant regardent le Midi, les Juifs l'Occident, les Chrétiens l'Orient; mais qu'il n'y a point de Nation qui regarde le Septentrion. Si quelque Incrédule trouve par hazard que c'eſt mal placer l'Enfer, que de le mettre dans les Régions glacées du Septentrion, il n'a, pour lever ſes doutes, qu'à aller en Pélerinage en Iſlande, où il verra le Mont Hecla vomir des flâmes, & où il entendra des mugiſſemens que l'air agité par le feu forme dans les cavernes ſouterraines, & que les ſuperſtitieux prennent pour les cris de ceux qui ſont dans l'Enfer, ou tout au moins dans le Purgatoire. Mais quand on lâche ainſi la bride à ſon imagination, on ne peut manquer de donner à gauche; & de conjectures en conjectures, il eſt aiſé de tomber dans l'erreur. La prémiere opinion que j'ai rapportée, ſur les quatre Points cardinaux, peut être admiſe, comme étant exempte de danger & d'inconvénient. Voyez *Wilkins Vertheid. Copernic.* P. II. p. m. 30.

JOB, Chap. XXIII. verſ. 10.

Quand il aura connu le train que j'ai ſuivi, & qu'il m'aura éprouvé, je ſortirai comme l'or.

Mais il connoit lui-même ma voye, & il m'éprouve, comme l'or qui paſſe par le feu.

Job étoit entierement perſuadé que ſes calamités n'avoient pour fin que la Gloire de Dieu & ſon propre ſalut, auquel il aſpiroit. L'Eternel *connoit la voye des Juſtes*, Pſ. I. 16. Il pénètre leurs plus ſecretes penſées, & les dirige ſelon ſa juſtice & ſa bonté. Les Fideles, à la vérité, ſont très ſouvent obligés d'eſſuyer mille affreuſes tempêtes, parmi leſquelles ils découvrent à peine le Dieu qu'ils cherchent: mais ce Dieu les connoit, & dirige lui-même leurs pas. La perſuaſion d'une Providence infiniment ſage, excite merveilleuſement dans les Fideles cette confiance en Dieu, laquelle fait marcher avec aſſurance, comme Abraham, *qui par la foi obeït en s'en allant dans la terre qu'il devoit recevoir pour héritage, & qui partit ſans ſavoir où il alloit*, Hébr. XI. 8.

La comparaiſon qu'on trouve ici & ailleurs, de l'épreuve des Fideles avec celle de l'Or ou de l'Argent, eſt parfaitement belle. On la trouve auſſi Prov. XVII. 3. XXVII. 21. *Le fourneau eſt pour éprouver l'argent, & le creuſet eſt pour l'or: mais* l'Eternel *éprouve les cœurs.* Ou: *Comme l'argent s'éprouve par le feu, & l'or dans le creuſet; ainſi le* Seigneur *éprouve les cœurs.* Zach. XIII. 9. *Et j'amènerai la troiſieme partie au feu, & je les affinerai comme on affine l'argent, & je les éprouverai comme on éprouve l'or.* Sap. III. 6. *Il les a éprouvé comme l'or dans la fournaiſe, il les a reçu comme une hoſtie d'holocauſte.* Eccléſiaſtiq. II. 5. *Car l'or & l'argeut s'épurent par le feu; mais les hommes que* Dieu *veut recevoir au nombre des ſiens, s'éprouvent dans le fourneau de l'humiliation.* Et Pſ. LXVI. 10. *Car, ô* Dieu, *tu nous as ſondé, tu nous as affiné, comme on affine l'argent.* Ou: *Car vous nous avez éprouvés, ô* Dieu, *vous nous avez éprouvés par le feu, ainſi qu'on éprouve l'argent.*

Il y a pluſieurs manieres d'éprouver l'Or, mais toutes n'ont pas le même degré de certitude. La plus courte & la plus prompte, eſt celle qui ſe fait par la Pierre de touche. Il y en a une autre appuyée ſur les principes de la Méchanique, qui ſe fait en le peſant dans l'eau, & par laquelle *Archimede*, ayant découvert l'Argent mêlé frauduleuſement avec l'Or dans la Couronne du Roi, ravi d'avoir trouvé cette invention ſi ſubtile, ſe mit à ſauter de joye dans le Bain où il étoit, en s'écriant, ἕυρηκα, *Je l'ai trouvé!* Mais les épreuves les plus uſitées, ſont celles qui ſe font par l'Eau-régale & par le Feu: deux voyes, dont l'une eſt humide, & l'autre ſeche. Nous allons dire là-deſſus, en deux mots, ce qui convient à notre ſujet. Il eſt bon prémierement de ſavoir que l'Or, ce Roi de la Terre, eſt le plus peſant de tous les corps qui ſoient connus juſqu'ici; ſe précipitant au fond de l'Argent-vif, & étant compoſé de particules d'une eſpece particuliere, qui ſe joignent réciproquement de très près, & qui diffèrent eſſentiellement de celles de l'Argent, du Plomb, ou des autres Métaux, ſavoir, par la grandeur, la figure & le poids, de la même maniere que diffèrent entre eux les Elémens mêmes: conſideration, qui ſeule fait voir le vuide de l'Alchymie, & l'impoſſibilité de changer les autres Métaux en celui-ci. La voye humide d'éprouver l'Or, conſiſte en ce que l'Eau-Régale, où l'Eſprit de Sel, qui eſt ſon Menſtrue ou Diſſolvant propre, diſſout l'Or ſans toucher à l'Argent; de ſorte que d'une maſſe d'Or & d'Argent, l'Or par le moyen de ce Menſtrue ſe réſout en parties inviſibles, & l'Argent

gent ſe précipite au fond comme de la poudre. Cette même Eau-Régale impregnée de l'Or, & expoſée au feu de ſable, paſſe par la Retorte, & laiſſe le métal dans la Cucurbite, ſa peſanteur l'empêchant de s'évaporer. Si l'on veut ſéparer l'Argent, l'on prend de l'Eau-forte ou de l'Eſprit de Nitre, qui diſſout l'Argent ſans toucher à l'Or, lequel ſe précipite au fond en poudre noire. Je pourrois, ſi les bornes de cet Ouvrage le permettoient, agiter ici la queſtion, Pourquoi l'Eau-Régale diſſout l'Or ſans toucher à l'Argent, & pourquoi l'Eau-forte diſſout l'Argent ſans toucher à l'Or? Juſqu'ici l'on a cru que les pores de l'Or étoient plus petits que ceux de l'Argent, & que c'étoit ce qui le rendoit ſpécifiquement plus peſant. Mais Mr. *Homberg* (*Mémoir. de l'Acad. des Scienc.* 1711. p. 78.) penſe au contraire que les pores de l'Or ſont plus grands, mais que les particules en ſont plus groſſes que celles de l'Argent. Ce qui a donné lieu à cet habile Chymiſte de penſer ainſi, c'eſt que les Expérienees prouvent que les particules ſolides de l'Eſprit de Sel ſont plus grandes & plus épaiſſes que celles de l'Eſprit de Nitre; d'où il ſuit qu'elles ne peuvent pénétrer que par des pores ſpécifiquement plus grands. Ajoutez, que les particules acides du Nitre ne pénétrent pas ſeulement l'Argent, mais auſſi l'Or; & qu'au contraire, les particules du Sel ne pénétrent que l'Or. Le Livre de Job ne contient rien qui puiſſe nous faire juger, ſi cette voye humide d'éprouver les Métaux lui étoit connue. On peut conjecturer au contraire, qu'il ne connoiſſoit que la voye ſeche, parce que c'eſt la ſeule dont il eſt fait mention dans les Paſſages que j'ai cités. Le Feu, cet Elément dévorant que l'on trouve par-tout, pénétre par ſes particules aiguës & mues d'une vîteſſe extrème, les corps les plus ſolides, & l'Or par conſéquent, qu'il met en fuſion: mais lorsqu'on augmente le degré de chaleur, ſur-tout dans un Creuſet, il chaſſe d'une maſſe compoſée de differens corps, les particules des autres Métaux, & ne laiſſe que le pur Or, qui réſiſte au feu: j'entens le feu commun, & non pas le feu ſolaire, qui concentré par les Miroirs ardens de Mr. *Tſchirnhaus*, vitrifie l'Or & diminue ſon poids. La raiſon de ceci eſt, que le feu commun, de bois ou de charbon, étant compoſé de parties plus groſſieres, ne peut rompre la liaiſon étroite du Souphre métallique & du Mercure qui conſtituent l'Or; & qu'il n'y a que le feu ſolaire, beaucoup plus ſubtil, qui en puiſſe venir à bout. Voyez les *Mém. de l'Acad. des Sciences*, 1707. p. 42. On a coutume, pour éprouver l'Or, d'y ajouter du Plomb & de l'Antimoine; à quoi l'on peut fort bien, dans un ſens myſtique, comparer nos Affections vicieuſes, qui ont beſoin d'être purifiées par le feu des tentations & des afflictions, pour qu'il ne demeure que l'Or pur de la Foi ſincere, & de la Confiance en DIEU. De même que l'Or qui a été une fois diſſout & purifié par le feu ſolaire, ne peut pas être mis en fuſion par le feu commun, ſi facilement que lorsqu'il n'a paſſé que par l'épreuve ordinaire du Creuſet & de la Coupelle, qui lui laiſſe les pores plus grands; (*Mém. de l'Acad. des Scienc.* 1702. p. 145.) de même Job, qui avoit ſoutenu l'épreuve immédiate du feu divin, étoit devenu par-là plus dur que l'Or, & que le Fer qui a paſſé par la Forge, & ſe trouvoit invincible à toutes les tentations. *Mon pied a tenu ſon chemin; j'ai gardé ſon chemin, & je ne m'en ſuis point détourné.* Ou: *Mon pied a ſuivi ſes traces; j'ai gardé ſa voye, & je ne m'en ſuis point détourné*, Job XXIII. 11.

JOB, Chap. XXIV. verſ. 5.

Voilà, ce ſont des Anes ſauvages dans le déſert; ils ſortent pour faire leur ouvrage, ils ſe levent le matin pour chercher de la proye: la campagne leur donne du pain pour leurs enfans.

D'autres, ſemblables à des Anes ſauvages dans le déſert, vont au butin comme à leur ouvrage; ils cherchent leur proye dès le matin, pour donner dequoi vivre à leurs enfans.

Voy. ſur JOB, Chap. XI. verſ. 12.

JOB, Chap. XXV. verſ. 5.

Voilà, qu'on aille juſqu'à la Lune, & elle ne luira point; les Etoiles ne ſeront point pures devant ſes yeux.

La Lune même ne brille point, & les Etoiles ne ſont pas pures, devant ſes yeux.

Bildad préſente à Job, comme dans un miroir, l'extrème pureté de l'Eſſence divine, ſon immutabilité, & ſa ſainteté; & il lui fait voir en même tems l'imperfection & la fragilité des Créatures même les plus excellentes, & les plus conſtantes dans leur eſſence & leur mouvement, telles que ſont la Lune, & les Etoiles tant fixes qu'errantes; d'où il deſcend enſuite, par application, juſqu'à l'Homme même, ajoutant, v. 6. *Combien moins l'homme qui n'eſt qu'un ver, & le fils de l'homme qui n'eſt qu'un vermiſſeau?* Ou: *Combien moins le ſera l'homme qui n'eſt que pourriture, & le fils de l'homme qui n'eſt qu'un ver?* S'il eſt vrai que la Lune, & toutes les Planetes, n'ont de lumiere que celle qu'elles reçoivent du Soleil; combien plus l'Homme a-t-il beſoin d'être illuminé par la Grace, ſans laquelle il demeure enſeveli dans les ténèbres, & languit comme l'herbe? Eliphas, XV. 15. dit que *les Cieux* mêmes, qui ſont d'une ſubſtance beaucoup plus pure encore que les Planetes & les Etoiles fixes, *ne ſe trouvent point purs devant lui.* Ou: *Les Cieux ne ſont pas purs devant ſes yeux.* Ce ſeroit ici le lieu, ſi le Lecteur aimoit les digreſſions, de parler de l'opinion des anciens Scholaſtiques ſur l'immutabilité & l'incorruptibilité des Cieux & des Corps céleſtes; & par conſéquent de parler des Eclipſes, des Taches & de leurs changemens, des Etoiles nouvelles & des Cometes: mais je puis d'autant plus me diſpenſer de ce travail, que la fauſſeté de leur opinion à cet égard a depuis longtems été découverte par les Aſtronomes modernes.

Cependant, nous ne devons pas laiſſer échapper ici l'occaſion de parler de la Lune en particulier. Le Texte original porte ſimplement, *Voici, juſqu'à la Lune, & elle ne poſera point ſon tabernacle.* Et les *Septante: S'il commande à la Lune, elle ne luira point.* Je n'arrêterai point le Lecteur par les diverſes interpretations que l'on donne de ces paroles; je propoſerai ſeulement ce qui a le plus de rapport à la Philoſophie moderne. Bildad compare parfaitement bien la diſperſion de la lumiere d'un corps lumineux par lui-même, à un Pavillon tendu; & en appliquant cette expreſſion à la Lune, il relégue ce Satellite de la Terre au nombre des corps opaques & planétiques: ce qui peut s'entendre auſſi dans cet endroit, de toutes les Planetes en général, tant principales que ſecondaires. La Lune eſt un Luminaire brillant, *grand,* dans un ſens, & *petit* ou moindre (Gen. I. 16.) dans un autre ſens. Les Auteurs profanes ſe ſont plu à parler en termes magnifiques de la lumiere de cet Aſtre, & entre autres *Ovide, Ep. ad Leand* (1), & *Seneque* dans ſon *Hippolyt. Act.* 2. (2) Dans l'Ecriture même, l'Egliſe de Dieu eſt comparée à la Lune: *Elle eſt belle comme la Lune,* Cant. VI. 9. Il eſt certain toutefois, que la Lune n'a par elle-même aucune lumiere, mais qu'elle la tire du Soleil; & lorſqu'elle eſt nouvelle, elle la tire de la Terre même. L'Eclipſe de cette Planete prouve ſuffiſamment ſon opacité. Lorſque l'Eclipſe eſt totale, on voit dans le milieu une certaine ſplendeur rouge, comme d'un charbon allumé; mais ce n'eſt rien moins qu'une marque de lumiere qui lui ſoit propre: cette rougeur vient uniquement des rayons du Soleil réfléchis par l'Atmoſphere de la Terre; & c'eſt en cela que la Lune peut être regardée comme un ſymbole parfait de l'Egliſe de Dieu, laquelle tire toute ſa lumiere de Jesus-Christ, le Soleil de Juſtice, & qui, bien qu'elle ſemble quelquefois tout à fait éclipſée par la perſécution, n'eſt pourtant jamais privée de la lumiere de la Grace. Ajoutons, que dans l'Eclipſe de la Lune, tandis que l'un de ſes Hémiſpheres eſt tourné vers la Terre, l'Hémiſphere ſupérieur qui eſt tourné du côté oppoſé, ſe trouve éclairé à plein: d'où vient ce Paradoxe: *que la Lune n'eſt jamais plus éclairée, que lorſquelle luit moins:* circonſtance qui convient encore parfaitement à l'Egliſe de Dieu, & à chaque Fidele qui la compoſe. Voy. *De Mey, Phyſ. Sacr.* p. 327.

(1) *Quantum cum radiis fulges argentea puris,*
Concedunt flammis ſydera cuncta tuis,
Tantum formoſis formoſior omnibus illa eſt.

(2) *Conferat tecum decus omne priſcum*
Fama miratrix ſenioris ævi:
Pulchrior tantò tua forma lucet,
Clarior quantò micat orbe pleno,
Cùm ſuos ignes coeunte cornu,
Junxit, & curru properante pernox
Exſerit vultus rubicunda Phœbe,
Nec tenent ſtellæ faciem minores.

JOB, Chap. XXV. verſ. 6.

Combien moins l'homme qui n'eſt qu'un ver, & le fils de l'homme qui n'eſt qu'un vermiſſeau?

Combien moins le ſera l'homme qui n'eſt que pourriture, & le fils de l'homme qui n'eſt qu'un ver?

L'Homme, créé à l'image de Dieu, l'Homme ce petit Monde, ce Monarque de la Terre, cette Créature par excellence, trouve ici un miroir dans lequel il peut ſe contempler. Il

Il verra que, ſelon les paroles de Bildad, *il n'eſt que pourriture*, & que *le fils de l'homme n'eſt qu'un vermiſſeau.*

Les Vers, dans ce ſeul Verſet, ſe trouvent nommés en deux manieres. A la vérité, le prémier mot *Rimmah* s'explique par *Ver*, & par *nourriture.* Les *Septante* ont traduit σαπρία, *pourriture*, parce que les Vers naiſſent de la pourriture, (il vaudroit mieux dire dans la pourriture) qu'ils écloſent dans les choſes qui ſe pourriſſent, & qu'ils y croiſſent comme dans un domicile qui leur eſt propre. L'expérience a fait voir de tout tems, que dans les choſes pourries, il s'engendre des Vers. Mais l'opinion des Philoſophes n'a pas toujours été la même ſur ce ſujet. Par le mot *Rimmah*, on entend communément de petits Vers, tels que ſont les Mites d'un fromage, & qui peuvent s'engendrer dans un corps vivant. La Paraphraſe Chaldéenne porte בְּחַיּוֹי רִיחֲשָׁא, *un ver dans ſa vie.* Et voici comment, ſuivant les Obſervations faites par *Leeuwenhoek* avec le Microſcope. L'Homme, dans ſon prémier principe, n'eſt qu'un Vermiſſeau. La ſemence de l'Homme eſt toute remplie de petits Vers, qui ſont jettés dans la Matrice, & qui s'inſinuent dans la cicatricule d'un œuf parvenu à ſa Maturité, où ils prennent leur prémiere nourriture, qu'ils trouvent enſuite plus abondamment dans la Matrice même. Ce Syſtème a trouvé, comme il le mérite, de grands applaudiſſemens dans notre Siecle; & s'il n'a pas entierement détruit l'Hypotheſe ancienne des Oeufs & des Ovaires, du moins il a fait voir que les Oeufs ſeroient inſuffiſans pour la Génération, s'ils n'étoient fécondés par les petits Vers ou Animaux de la Liqueur génitale de l'Homme. Ce n'eſt pas ici le lieu de traiter une matiere, ſur laquelle on a déja tant écrit. On peut lire *Leeuwenhoek* (*Arcan. Nat. Det.* P. III. p. 161. 26.) *Hartſoeker* (*Eſſais de Dioptriq.* 31.) *Andry* (*des Vers*, c. 10.) & ſur-tout *Valliſnieri* (*Conſiderazioni & Eſperienſe de Vermi ordinari del corpo umano*, p. 58. & ailleurs.) L'Homme dès ſa naiſſance, auſſi-tôt qu'il commence à recevoir de la nourriture, & tant qu'il traine ſa vie miſerable, eſt un vrai domicile de Vers. Et il faut remarquer, que ceux qui ſont en nous, ſe transmettent par le Chyle, de la Mere au ventricule & aux inteſtins de l'Enfant, & qu'ainſi Eve notre prémiere Mere a transmis à ſa poſtérité des légions de Vers; & qu'ils ne naiſſent point, comme l'ont cru les Anciens, de la pourriture, ni ne ſont portés dans nos corps, comme le penſent le Vulgaire & pluſieurs Savans, par les choſes extérieures, comme l'air, les alimens, & la boiſſon. Les Vers de l'Homme ſont tout differens des Vers de terre & des aquatiques. Ils ſont propres à ſon Eſpece, de même que chaque autre Eſpece, les Chevaux, les Bœufs, les Chiens, & les Poiſſons, a les ſiens qui lui ſont propres. *Valliſnieri* (*au même Livre* p. 53.) s'exprime parfaitement bien là-deſſus: *Naſcono in noi i noſtri vermi, ſi nutriſcono in noi, ſi propagano in noi, e con noi, e ſucciamo dalle noſtre madri, o nell' utero, o col latte queſta ſfortunata eredità verminoſa, la quale non ſò poi, ſe ſia una pena, o una legge della natura. Io non ſo, ſe ſieno ſtati creati ne' noſtri primi parenti, acciò conſumaſſero ſenza dolore, e con una fame innocente il ſolo nocivo, ed eſcrementoſo, o per qualche altro a noi recondito fine: ſò certo, che v'annidarono coſi bene, che mai piu s'e eſtinta la ſpezie; ſò, che ſtanno in noi familiarmente, come nel loro piccolo mondo, contenti naturalmente della piu ſozza ed ignobile cloaca del medeſimo, come tutti i vermini eſterni ſi contentono de' ſoli eſterni covili.* Ainſi nous qui ne ſommes, pour ainſi dire, qu'un tiſſu de toile d'araignée, nous portons en nous-mêmes des légions de Vers, qui, lorsque l'ame eſt ſéparée du corps, ſe multiplient encore en plus grande abondance, rongent & conſument notre corps, qui eſt leur propre mere. Ce ſont peut-être ces derniers Vers engendrés dans la pourriture de nos cadavres, qu'on doit entendre dans le Texte par תּוֹלֵעָה, car le Paraphraſte Chaldéen porte בְּמוֹתוֹי מוֹרְנֵי, *un ver dans ſa mort.*

Notre Texte peut recevoir auſſi un ſens myſtique & métaphorique; & c'eſt dans ce ſens que le Pſalmiſte ſe plaint dans la perſonne de JESUS-CHRIST, Pſeau. XXII. 5. *Mais moi je ſuis un ver, & non point un homme; l'opprobre des hommes, & le mépriſé du peuple.* Ou: *Mais pour moi je ſuis un ver de terre, & non un homme; je ſuis l'opprobre des hommes, & le rebut du peuple.* L'Egliſe même de DIEU eſt appellée *Vermiſſeau de Jacob*, Iſaïe XLI. 14. Ces façons de parler marquent un état abjet & mépriſé. Ainſi dans *Homere* (*Iliad.* XIII.) Harpalion étoit couché par terre comme un ver, après que Merion lui eut ôté la vie (1): comparaiſon qui, ſelon *Euſtathe*, eſt la marque d'un grand mépris (2): *Voyez*, dit-il, *combien cette ſimilitude marque de baſſeſſe: car elle ſuppoſe que celui qui venoit de tomber, étoit un homme ſans cœur.* En effet, le Ver eſt un des plus vils Inſectes, il ſe traine ſur la terre, & il eſt ſujet à être foulé aux pieds par les Hommes, & à ſervir de pâture aux autres Animaux. On les voit ſortir des excrémens, & des matieres les plus corrompues (3). L'Homme, comme

(1) —— —— —— ὥς τε σκώληξ ἐπὶ γαίῃ
Κεῖτο ταθεὶς ——

(2) Ὅρα τὸ ταπεινὸν τῆς παραβολῆς, δηλοῖ γὰρ ὐδὲν ἐυγενὲς τῦ πεσόντος.

(3) *Quippe videre licet vivos exiſtere vermes*
Stercore de tetro, putrorem cùm ſibi nacta eſt
Intempeſtivis ex imbribus humida tellus.

Lucret. L. II. vſ. 870.

me dit *Phocylide*, l'Homme formé de terre, eſt ſemblable à un Ver (1). Et l'expérience nous prouve tous les jours, que l'Homme dans tout le cours de ſa miſerable vie, n'eſt qu'un Vermiſſeau mépriſable. Combien ſouvent n'arrive-t-il pas, que celui ſur-tout qui s'adonne à la Piété & ſe dévoue au Culte de DIEU, eſt chargé d'oppobre & couvert de mépris? En un mot, l'Homme eſt a bien des égards, une Créature très miſerable; & *Homere* va encore plus loin, lorsqu'il dit (2): *De tous les animaux qui vivent & qui rampent ſur la terre, l'homme eſt le plus miſerable.* Voy. *Bochart* (*Hieroz.* P. II. L. IV. c. 26. p. 619. c. 28. p. 629.)

(1) Σῶμα γὰρ ἐκ γαίης ἔχομεν, καὶ πάντες ἐπ' αὐτὴν
'Ανόμενοι κόνις ἐσμέν.
Phocylid.

'Εκ πηλῦ γέγονας, τί φρονεῖς μέγα;
Palladas Antholog. L. I. c. 81.

Et:
'Ει δὲ λόγον ζητεῖς τὸν ἀληθινὸν, ἐξ ἀκολάςυ
Λαγείας γέγονας, καὶ μιαρᾶς ῥανίδος.

(2) 'Ου μὲν γάρ τί πυ ἐςὶν οἰζυρώτερον ἀνδρὸς
Πάντων, ὅσσά τε γαῖαν ἐπιπνείει τε καὶ ἕρπει.

JOB, Chap. XXVI. verſ. 5.

Les choſes inanimées ſont formées de ce qui eſt ſous les eaux, même ceux qui y habitent.

Les Géans mêmes, & ceux qui habitent avec eux, gémiſſent devant lui ſous les eux.

CE Texte renferme preſque autant de difficultés que de mots; & j'avoue naturellement, que les Interpretes m'ont ici très peu ſatisfait. Les *Septante* portent, μὴ γίγαντες ὑποκάτωθην ὕδατος καὶ τῶν γειτόνων αὐτῦ. Ils traduiſent le mot *Rephaïm* du Texte Hébreu, par *Géans*; de même que la Vulgate & *Deodati*. Mais on ne ſait ſi l'on doit entendre par-là des Géans proprement dits, tels qu'étoit *Jiſçbibenob*, *né de Rapha, & qui avoit une lance dont le fer peſoit trois-cens ſicles d'airain, & qui étoit armé d'une nouvelle maniere.* Ou: *Jesbibenob de la race d'Arapha, qui avoit une lance dont le fer peſoit trois-cens ſicles, & une épée qui n'avoit point encore ſervi*, 2 Sam. ou 2 Rois XXI. 16; ou des Tyrans qui périrent par les eaux; à quoi ſe rapporte ce qu'on lit Prov. IX. 18. *Il ne connoit point que là ſont les trépaſſés, (Rephaïm) & que ceux qu'elle a conviés ſont au fond du ſepulcre.* Ou: *Il ignore que les Géans ſont avec elle, & que ceux qui mangent à ſa table ſont avec elle.* Notre Verſion Latine prend le mot *Rephaïm* dans ce ſens; mais l'Allemande a jugé à propos de conſerver le mot original: *Die Rephaïm ſind von dem HERREN erſchaffen.* Les Rabbins, ſelon leur coutume, ſe répandent ici en une infinité de Gloſes. Il y en a qui diſent que ce ſont les Génies de ces Tyrans ou Géans qui périrent dans les eaux du Déluge, & qui forment maintenant des gémiſſemens ſous les eaux. La Vulgate même rend le mot יְחוֹלָלוּ par *ils gémiſſent*: *R. David*, *R. Levi*, & *Pagninus* veulent que ce ſoit des *ſemences mortes*: *R. Gerſon*, *Aben-Eſra*, & d'autres, des Plantes, des Arbriſſeaux, & des Arbres qui naiſſent ſous les eaux: *R. Abraham*, & d'autres encore, des Métaux, des Perles, & le Corail; ce qui eſt peut-être auſſi la penſée de la Verſion de Zurich, de *Vatable*, & d'*Iſidore de Claros.* Enfin, *Gregoire*, *Philippe*, & pluſieurs avec eux, entendent par ce mot les Démons, & les Eſprits malins. *Pineda*, Eſpagnol, habile & fidele Commentateur de Job, veut que ce ſoient des Animaux marins, des Bêtes farouches d'une grandeur énorme, qui gémiſſent ſous les eaux, c'eſt à dire, qui s'y multiplient (1). Le même *Pineda* entend par *ceux qui habitent avec eux*, tous les autres Animaux marins, qui habitent avec ces mêmes *Rephaïm*, de quelque forme, de quelque eſpece, ou grandeur qu'ils ſoient. *Coccejus*, Commentateur obſcur de Job, comme tout le monde ſait, ſe contente de rapporter les opinions diverſes ſur ce ſujet. L'on me permettra de ſuivre ſon exemple.

(1) *Innumeræ pelago gentes volvuntur in imo*
Nantes, quæ numerum vincunt. Sunt abdita nobis
Plurima monſtra maris. — —
Oppian. Halieut. I.

JOB,

JOB, Chap. XXVI. verf. 6.

L'Abîme eſt nud devant lui, & le Gouffre n'a point de couverture.

L'Enfer eſt nud devant ſes yeux, & l'Abîme n'a point de voile pour ſe couvrir devant lui.

JOb, dans le Verſet précédent, nous a conduit au fond de la Mer, pour nous démontrer la Sageſſe & la Puiſſance de DIEU; maintenant il nous fait deſcendre dans les lieux les plus profonds de la Terre, pour nous faire voir que cette Sageſſe n'y brille pas avec moins d'éclat. On trouve d'autres Paſſages, tant ſacrés que profanes, qui ſont paralleles à celui-ci. *Le Sepulcre & le Gouffre ſont devant* L'ETERNEL; *combien plus le cœur des enfans des hommes?* Prov. XV. 11: où, comme dans le Texte de Job, on trouve le mot *Scheol* pour ſignifier le *Gouffre*, *l'Enfer*; & celui d'*Abaddon*, pour la *Mort*, le *Trépas*. *Nulle Créature ne lui eſt cachée; tout eſt à nud & à découvert devant les yeux de celui de qui nous parlons*, Hebr. IV. 13. *Pindare* s'exprime admirablement ſur ce ſujet, *Pyth. 9.*

- - - - - Κύρι-
ον, ὃς πάντων τέλος
Οἶσθα, καὶ πάσας κελεύθους,
Ὅσσα τε χθὼν ἠρινὰ φύλ-
λ' ἀναπέμπει χ' ὡπόσαι
Ἐν θαλάσσα καὶ ποταμοῖς ψάμματοι
κύμασι ῥιπαῖς τ' ἀνέμων κλονέονται.
Χ' ὅ τι μέλλει, χ' ὅ, τι πόθεν
ἔσσεται, εὖ καθορᾷς;

Tu connois la fin de toutes choſes, & quelles en ſont les voyes. Tu peux compter les feuilles que le Printems produit, & les grains de ſable que les vents & les flots font rouler dans la Mer & les Fleuves. Tu connois l'avenir, & la cauſe de tous les évenemens futurs. Et *Heſiode*, (*Oper. & Dies*) en parlant de l'œil pénétrant de la Divinité ſuprème, qui voit & diſtingue tout, dit: *L'œil de Jupiter, qui voit tout, & qui connoit tout.* Ces témoignages des Payens ſervent à faire voir que la Toute-ſcience de DIEU peut être connue par les lumieres de la Raiſon. Tout ce qui eſt, ou qui ſubſiſte, eſt ou DIEU, ou Créature de DIEU: car tout ce qui eſt, ſubſiſte ou par ſoi, de ſoi, & par ſes propres forces; ou bien il dépend de quelque Cauſe toute-puiſſante. L'un eſt le Créateur, & l'autre la Créature. Or cet Etre tout-puiſſant, avant la création de toutes choſes, avoit parfaitement préſentes, dans ſon Intelligence infinie, les idées de tout ce qu'il devoit créer; ces idées étoient parfaitement libres en lui; il lui étoit libre auſſi de les mettre en exécution, ou non. De-là il ſuit, ainſi que de l'idée d'un Etre très parfait, que toutes les Créatures doivent être vues & connues de DIEU, & qu'il n'ignore ni leur ſtructure, ni leurs qualités: ou, ce qui revient au même, que DIEU ſait tout, & qu'il eſt même le ſeul qui ſache tout: car s'ils étoient deux, l'un pourroit cacher ſes penſées à l'autre, où il ne le pourroit pas: s'il le pouvoit, ni l'un ni l'autre n'auroit la Toute-ſcience: s'il ne le pouvoit pas, ils ne ſeroient pas tout-puiſſans; & dans l'un & l'autre cas, aucun des deux ne ſeroit DIEU. Voy. *Sturm. Theoſoph. Prop.* XVI.

JOB, Chap. XXVI. verf. 7.

Il étend l'Aquilon ſur le vuide, & il ſuſpend la Terre ſur le néant.

C'eſt lui qui fait repoſer le Pole du Septentrion ſur le vuide, & qui ſuſpend la Terre ſur le néant.

VOici des phraſes métaphoriques, mais pleines de ſens, & qui appliquées à notre Terre, décrivent avec beaucoup d'élégance l'Architecture Divine. *Etendre l'Aquilon ſur le vuide, & ſuſpendre la Terre ſur le néant*, c'eſt à dire édifier & bâtir ſur rien, ſur des corps ſi minces & ſi fluides, qu'ils ne ſeroient pas capables de ſoutenir la moindre pouſſiere, & bien moins par conſéquent un Globe de terre & d'eau, tel que le nôtre. Par le mot *Tſaphon*, (*Aquilon*) les Interpretes entendent communément. l'Hémiſphere ſupérieur du Ciel, ou le Septentrional, qui commence au Pole Arctique, & qui s'étend en forme de voûte ſur le *Thohu*, le *Vuide*, ſavoir l'Atmoſphere qui environne la Terre, & que nous regardons d'ordinaire comme un vuide, ou un rien. Cette explication pourroit paroitre vraiſemblable à un homme qui étant aſſis au milieu d'un Globe céleſte artificiel, tels qu'étoient ceux de *Weigelius*, regarderoit les

Colures, qui en tirant du Pole vers l'Equateur forment une eſpece de voûte. Mais il en eſt tout autrement de l'Original, & je ne vois pas comment on peut appliquer ici l'Hémiſphere Septentrional. Job dans notre Verſet, ainſi que dans les deux précédens, parle de notre Globe de terre & d'eau, & il y comprend même l'air. C'eſt pourquoi, en diſant que Dieu *étend l'Aquilon ſur le vuide*, il entend, autant que j'en puis juger, cet Air épais & extrèmement comprimé des extrémités du Septentrion; qui, par la force des loix de l'Equilibre, s'étend ſans interruption de tous côtés; & qui, par un bienfait du Créateur, récrée les Hommes, les Animaux, & les Plantes, purifie l'Atmoſphere, & eſt d'un uſage inſigne à toute la Terre; de ſorte que rien ne mérite tant nos éloges, & ceux de notre Philoſophe, qu'un bienfait ſi grand & ſi merveilleux. Car il faut remarquer, que plus on s'approche des Poles, & plus l'air eſt épais. D'où il arrive que dans les Païs Septentrionaux, le Soleil, quoique ſous l'horizon, paroît au-deſſus, au grand avantage des habitans; ce qui eſt cauſe que les Crépuſcules, tant du ſoir que du matin, y ſont ſi grands & ſi lumineux, que dans les ſix mois de nuit, lorsque le Soleil eſt à $23\frac{1}{2}$ dégrés ſous l'horizon, ils ſuffiroient pour éclairer les habitans du Pole, s'il y en avoit, lors même que la Lune ne luit point. C'eſt ainſi que par la prévoyance de Dieu, auſſi bonne que ſage, l'Aquilon, (*Tſaphon*) cet Air Septentrional, procure les plus grands biens, non-ſeulement aux Peuples Septentrionaux, mais généralement à tout un Hémiſphere de la Terre.

La ſeconde partie de notre Texte contient encore une expreſſion emphatique: *Il ſuſpend la terre ſur le néant*; c'eſt à dire, que rien ne la ſoutient. Cette Planete ne flotte point ſur la Mer comme un Vaiſſeau, ainſi que l'a rêvé *Thales de Milet.* Elle ne repoſe point dans un creux ſolide, tel que pourroit être celui d'une Taſſe, comme l'ont prétendu quelques-uns des Peres, qui ſur ce fondement ſeul n'admettoient point d'Antipodes. Ce n'eſt pas non plus un Atlas, qui porte ce Globe ſur ſes épaules. Job raiſonne plus juſte & d'une maniere plus ſublime, conſiderant la Terre comme un Globe ſuſpendu au milieu d'un air très fluide, n'ayant pas même un fil pour ſoutien, en un mot, n'étant appuyée ſur rien. Cette vérité eſt connue aujourd'hui de tout le monde, & perſonne ne la revoque en doute. Si l'on veut donner un nom à ce Néant, à ce Rien, ſi l'on veut en faire un Etre, cet Etre ſera la Force qui preſſe de toutes parts vers la Terre, & qui dépend immédiatement de la volonté de Dieu. Si l'on cherche ce Rien, on le trouvera au centre de la Terre. Cette Force de gravitation dont nous parlons, eſt non-ſeulement la baſe de la Terre, mais elle eſt le lien ou le moyen commun, par où Dieu conſerve l'Univers dans l'ordre que nous voyons, & ſans lequel il retourneroit dans ſon prémier Chaos. Qu'on me permette de rapporter ce que les ſavans Auteurs du Journal intitulé *Biblioth. Hiſt. Philol. Theolog. Brem.* (*Faſcic.* III. *Claſſ.* II.) m'ont fait l'honneur d'ajouter à cette explication; après que je l'eus publiée la prémiere fois. Voici leurs paroles: *Tous les Philoſophes conviennent aujourd'hui, qu'il n'y a rien de connu dans la Terre, qui n'ait ſa gravité; que tout ce qui a cette gravité, tend par ſa nature au centre de la Terre; & que ce centre eſt environné de toutes parts des parties de notre Globe. Il ne peut même y avoir, & on ne peut imaginer de raiſon pourquoi le Globe de la Terre, cette maſſe ſi énorme & ſi peſante, demeure liée enſemble au milieu d'un air fluide, ſinon que toutes les parties tendant au centre, ce centre ſe trouve environné par-tout des parties de la Terre, & qu'ainſi il faut néceſſairement que toutes ces parties ſe joignent très étroitement. Ainſi donc le centre de la Terre, qui n'eſt abſolument qu'un point, ſoutient, aſſemble, & joint toute cette maſſe. Or un point n'a pas de parties, c'eſt ce qui eſt connu des moindres Mathématiciens; & l'on n'en peut donner d'exemple dans les choſes matérielles. Or ce qui n'a point de parties, eſt réellement un Etre de raiſon, un* Rien. *C'eſt pourquoi donc la Terre qui eſt ſoutenue par ſon centre, eſt ſoutenue ſur un* Rien. *Et c'eſt ce que Job déclare. Qui eſt-ce qui n'admirera ici l'extrème Sageſſe, & l'infinie Puiſſance du Créateur, qui ſuſpend ſur un* Rien *une machine d'un ſi grand poids? Mais qui eſt-ce qui n'admirera pareillement Job, qui traite cette matiere comme s'il eût été à l'Ecole des plus ſubtils Mathématiciens de nos jours?* Voilà le raiſonnement, auſſi ſolide que pieux, que ces Savans font ſur cette matiere. Voyez *Bentley Thorheit der Gottslaugn.* p. 158. *de mon MSC. Funcc. Orat. de* DEO, *Mathematicorum Principe, in Tr. de Colorib. Coeli p.* 240. & *De Mey Phyſ. Sacr.* p. 332.

JOB, Chap. XXVI. verſ. 8.

Il ſerre les eaux dans ſes nuées, & la nuée n'éclate point ſous elles.

C'eſt lui qui lie les eaux dans les nuées, afin qu'elles ne fondent pas ſur la terre tout à la fois.

NOtre Philoſophe nous fait voir encore ici, que les voyes du Créateur ſont bien differentes de celles des Hommes. Les Hommes, quand ils lient ou aſſemblent des parties ſéparées, ſe ſervent de cordages, de colle, de clous & d'autres ferrures. Mais DIEU *lie* les *eaux* qui ſont au-deſſus de nous dans l'étendue de l'air, il les *ſerre* dans les *nuées*, plaçant dans ces Mers ſuſpendues, nageantes ou volantes, les tréſors de ſa Bonté & les armes de ſa Juſtice. Nous voyons tous les jours les nuées liées & jointes enſemble, quoiqu'agitées ſans ceſſe d'un mouvement intérieur. Car elles ne ſont pas un tiſſu de neige légere, ſemblable à des toiles d'araignées, comme ſe l'eſt imaginé *Deſcartes*; mais un aſſemblage de petites veſſies ou globules qui nagent librement dans l'air. La ſtructure même, & l'arrondiſſement de ces petites bulles, nous eſt une preuve évidente de la Sageſſe & de la Bonté divine, puiſque ſans elles nous n'aurions ni pluye, ni neige, ni nuées, ni brouillards. L'eau étant ſpécifiquement plus peſante que l'air, & chaque petite partie d'eau plus peſante qu'une partie d'air de même volume, les vapeurs que le vent, la chaleur ou d'autres cauſes élevent dans l'air, retomberoient incontinent d'elles-mêmes, comme on voit la terre ou la limaille des Métaux ſe précipiter au fond de l'eau; ſi le ſouverain Mathématicien n'eût, par une ſage invention, remedié à cet inconvénient. Nous aurons une occaſion plus naturelle de parler de cette méchanique divine, ſur Job XXXVII. 16. Je remarque ſeulement ici, qu'il y a un art infini dans la liaiſon des parties qui compoſent chacune de ces petites bulles, & dans la liaiſon de toutes les bulles qui compoſent les nuées: liaiſon qui fait que les nuées nageant librement dans l'air les unes près des autres, ne ſe réſolvent point en pluye tant qu'elles demeurent entieres. C'eſt en particulier de la Pluye, ou des autres Météores d'eau ou de feu, que Job ſemble parler ici. Il faut certainement qu'il y ait une jonction, un lien mutuel, & même une attraction, entre les parties qui compoſent une goutte d'eau: ſi l'on éloigne cette idée d'attraction, il ſera difficile de rendre raiſon de la rondeur que cette goutte acquiert naturellement & d'elle-même, & de dire pourquoi, étant ſuſpendue, elle ne s'allonge point comme un fil, ou pourquoi étant ſur une table, elle ne s'étend point en largeur? Cette queſtion paroît d'abord de fort peu d'importance; cependant elle eſt d'une telle difficulté, que les plus ſavans Philoſophes ſont moins embaraſſés à déveloper l'harmonie de tout le Syſtème Solaire, que la convexité d'une goutte d'eau. Il eſt aiſé de concevoir, pourquoi une bulle remplie d'air, prend une figure ſphérique; celles que font les Enfans avec de l'eau de ſavon, nous mettent ſur les voyes: c'eſt que l'air renfermé dans cette bulle ſe dilatant également de tous côtés, il doit néceſſairement en réſulter une figure ſphérique. Mais ce raiſonnement ne fait rien à notre ſujet; la preſſion extérieure ne ſuffit pas non plus; ni la liaiſon étroite des parties qui compoſent la goutte, entre elles, & avec la goutte entiere; ni une certaine adhérence des parties de ſa ſuperficie réticulaire: car ſi on approche un grain de ſel d'une goutte d'eau, ſoit qu'elle pende ou qu'elle repoſe quelque-part, ce grain ſe communique ſur le champ à toutes les parties de la goutte: les corps peſans ſe précipitent dans une goutte, comme dans toute autre eau, & les corps légers y ſurnagent: & ſi l'on applique au bas de la goutte une pellicule de cire, fort mince, elle s'éleve ſubitement au haut. On peut voir cette matiere traitée plus au long, dans *Jac. Placentini Diſſ. de Barometro*, & dans les *Phyſ. Elem. Math.* de Mr. *'s Graveſande*, qui prouve par cette expérience de la goutte, *l'attraction*, ou la force *par laquelle les corps ſe portent réciproquement l'un vers l'autre; force qui eſt toujours très grande au point d'attouchement des parties, & qui diminue ſubitement; de ſorte qu'à la plus petite diſtance qui tombe ſous les ſens, elle ceſſe d'agir, & que même dans un plus grand éloignement elle ſe change en vertu répulſive, qui fait que les parties ſe fuyent mutuellement.*

JOB, Chap. XXVI. verſ. 9.

Il maintient le dehors de ſon Trône, & il étend la nuée par deſſus.

Qui empêche que ſon Trône ne paroiſſe à découvert, & qui répand au devant les nuages qu'il a formés.

CE Texte ne peut être entendu à la lettre, vû qu'il place immédiatement au deſſus des nuées, ou dans ce que nous appellons le troiſieme Ciel, le Trône ou le Siege de la Majeſté Divine. Ces idées conviennent mieux à la Théologie Payenne, qu'à la Théologie Chrétienne, ou à celle même que dicte la pure Raiſon. L'Ecriture ſe ſert ſouvent de cette façon de parler, mais il faut l'entendre & l'expliquer d'une maniere qui convienne à la dignité du ſujet. Nous n'admettons pas non plus le Commentaire de *S. Auguſtin*, qui explique ces mots, *faciem Solii*, (*la face du Trône*) comme porte la Verſion Latine, par *faciem Solis*, (*la face du Soleil*) & entend par conſéquent par ces termes, *il maintient* ou cache *la face de ſon Trône*, il entend, dis-je, l'Eclipſe du Soleil. Nous n'admettrons pas non plus la penſée de *Nicetas* & de *Vatable*, qui entendent par-là un reſſerrement de l'air, qui tenant les vapeurs comme renfermées, les empêche de ſe diſtiller en pluye; & prétendent par conſéquent que ces paroles marquent un tems de ſechereſſe. Cette opinion eſt contraire aux principes de la Philoſophie: car ce n'eſt pas la condenſation de l'air, ou l'aſſemblage des nuées, qui retient la pluye; c'eſt plutôt la raréfaction de ce même air, qui permettant aux petites bulles de vapeurs de ſe ſéparer les unes des autres, donne aux rayons du Soleil le moyen de pénétrer dans notre Atmoſphere, & d'y ramener la ſérénité. Le ſens le plus naturel qu'on puiſſe donner à ce Paſſage eſt, que l'étendue des nuages forme une eſpece de plafond, qui dérobe à nos yeux le Ciel étoilé, lequel eſt appellé *le Trône de* DIEU, Matth. V. 34. Ceci ſe confirme par les paroles qui ſuivent le mot de *Trône*: *& il étend la nuée par deſſus.* Job fait encore mention de l'*extenſion des nuées*, XXXVI. 29. qu'il compare fort bien à un *pavillon*, de même que David à un tapis ou un plancher, Pſ. CIV. 3. *Il planchéie ſes hautes chambres entre les eaux.* Ou: *Vous qui couvrez d'eaux ſa partie la plus élevée.* La Vulgate porte, *nebula* pour *nubes*, *brouillard* pour *nuage*, ce qui revient au même; car le Météore qui s'appelle *nuage* lorsqu'il eſt dans la région ſupérieure de l'air, ſe nomme *brouillard* lorsqu'il eſt dans l'inférieure. Quoique nous ne ſoyons pas du ſentiment de *S. Auguſtin* qui place ici la Lune entre la Terre & le Soleil, nous pouvons cependant aſſurer, ce que perſonne n'ignore, que les nuages & les brouillards diminuent ſouvent & dérobent preſque à nos yeux la clarté du Soleil. Combien de fois n'arrive-t-il pas, ſur-tout en Hiver, que cet Aſtre vu à travers un brouillard, ne paroît plus que comme un morceau de drap blanc étendu? Non-ſeulement ces Météores aqueux empêchent ſon éclat, mais ils diminuent auſſi ſa chaleur, principalement en Hiver, lorsque les petites bulles étant glacées réfléchiſſent ſes rayons.

JOB, Chap. XXVI. verſ. 10.

Il a compaſſé des bornes ſur les eaux tout autour, juſqu'à ce qu'il n'y ait plus ni lumiere ni ténèbres.

Qui a renfermé les eaux dans leurs bornes, pour y demeurer tant que durera la lumiere & les ténèbres.

CE Paſſage peut s'entendre de toutes les Eaux en général, tant ſupérieures qu'inférieures, des Nuages, de la Mer, des Rivieres, & des Fontaines, auxquelles DIEU *a compaſſé des bornes*, qu'elles ne peuvent franchir. S'il y avoit plus de nuages, l'air ſeroit trop froid, la pluye & les neiges trop abondantes, la conſtitution de l'air trop humide, & par conſéquent ſtérile & mortelle; & des Païs entiers courroient riſque d'être inondés. S'il y en avoit moins, les ſaiſons ſeroient trop ſeches, trop chaudes, & nuiſibles aux Hommes, aux Animaux, & aux Plantes. Il en eſt de même de la Mer, que Job, ſelon preſque tous les Interpretes, a particulierement en vue dans notre Texte. *Ne me craindrez-vous point, dit* L'ETERNEL, *& ne ſerez-vous point épouvanté devant ma face? moi qui ai mis le ſable pour la borne de la mer par une ordonnance perpétuelle, & qu'elle ne paſſera point. Ses vagues s'émeuvent, mais elles ne ſeront pas les plus fortes; & elles bruyent, mais elles ne la paſſeront point.* Ou: *Ne me reſpecterez-vous donc point, dit le* SEIGNEUR, *& ne ſerez-vous point ſaiſis de*

de frayeur devant ma face? moi qui ai mis le ſable pour borne à la mer, qui lui ai preſcrit une loi éternelle qu'elle ne violera jamais. Ses vagues s'agiteront, & elles ne pourront aller au-delà; ſes flots s'éleveront avec furie, & ils ne pourront paſſer ſes limites, Jer. V. 22. *Quand il mettoit ſon ordonnance touchant la mer, afin que les eaux n'en paſſaſſent point le bord.* Ou: *Lorſqu'il renfermoit la Mer dans ſes limites, & qu'il impoſoit une loi aux eaux, afin qu'elles ne paſſaſſent point leurs bornes*, Prov. VIII. 29. Selon cette ordonnance, toutes les Eaux, tant les ſupérieures, c'eſt à dire les Nuages, que les inférieures, ſavoir les Mers, les Fleuves, de même que les eaux des Abîmes, ſont toujours dans l'équilibre; car DIEU *a auſſi tracé un cercle au deſſus des Abîmes.* Ou: DIEU *a environné les Abîmes de leurs bornes, & leur a preſcrit une loi inviolable*; Prov. VIII. 27. Toutes ces Eaux changent dans un certain tems; elles changent leur équilibre mutuel, & néanmoins elles y demeurent toujours. C'eſt ici le lieu de parler des bornes de la Mer, & de ce qui empêche qu'elle ne ſe répande ſur la Terre. Les anciens Peres de l'Egliſe, plus pieux que Philoſophes, penſoient que c'étoit par miracle que ce grand amas d'eaux ſe tenoit dans ſes bornes, & qu'il n'inondoit pas toute la Terre. Ils croyoient que c'étoit une ſuite du commandement qu'on lit Gen. I. 9. *Que les eaux qui ſont au deſſous des Cieux, ſoient raſſemblées en un lieu, & que le ſec paroiſſe.* Ou: *Que les eaux qui ſont ſous le Ciel ſe raſſemblent en un ſeul lieu, & que l'élément aride paroiſſe.* Voy. *S. Baſile* (*Hom.* 4.) *S. Ambroiſe* (L. III. *Hexaem.* c. 2. & 3.) *S. Chryſoſtome*, *S. Gregoire de Nazianze*, *Theodoret*, & d'autres. Je me contente de rapporter les paroles de *S. Gregoire de Nazianze. On admire*, dit-il, *la grandeur & la tranquillité de la Mer, auſſi bien que leurs effets. On admire comment étant libre, elle ne franchit pas ſes limites: qu'eſt-ce qui l'arrête? qu'eſt-ce qui la tient liée? & comment ſe peut-il que recevant tous les Fleuves, la quantité de ſes eaux ſoit néanmoins toujours la même? Pour moi j'avoue, malgré toutes les raiſons frivoles qu'en donnent les Philoſophes & les Savans, (qui, lorſqu'ils s'imaginent l'avoir bien compris, n'ont fait que ce qu'on appelle, meſurer la Mer avec un gobelet,) j'avoue, dis-je, que j'ignore abſolument, comment le ſable peut ſervir de bornes à ce vaſte Elément: ou, s'il m'eſt permis de raiſonner conformément à l'Ecriture, je dirai en deux mots, ce qui eſt plus probable & plus vrai que toutes ces longues diſſertations, que la ſeule choſe qui ſert de barriere à cet Elément humide, c'eſt le commandement de* DIEU. Je donne maintenant à juger à tout homme équitable & ſenſé, ſi *Ciceron* ne s'exprime pas beaucoup mieux ſur cette matiere, lorſqu'il dit (*Lib.* II. *de Nat. Deor.*) que *quoique la Mer ſoit plus élevée que la Terre, elle garde pourtant un milieu, qu'elle ſe ramaſſe également de toutes parts, & qu'elle ne ſauroit ni ſe déborder, ni ſe répandre.* Il n'y a perſonne aujourd'hui, pour ignorant qu'il ſoit, qui ſouſcrive à ce ſentiment des Peres. Il eſt de la derniere certitude, que quoiqu'il ſemble par des cauſes optiques, que la Mer s'éleve comme une Montagne, elle eſt pourtant plus baſſe que la ſuperficie de la Terre, & même que ſes propres bords. Ce qui n'empêche pas que la propoſition de Job ne demeure dans toute ſa force; ſavoir, que DIEU *a compaſſé des bornes ſur les eaux tout autour*; ce que notre Verſion Allemande exprime plus fortement par, *den Waſſeren hat Er ihre Marchen wie mit einem Circkel geſetzet*, (*Il a marqué les bornes aux Eaux, comme par un Cercle*,) à l'imitation des *Septante* qui ſe ſervent du mot ἐγύρωσεν; car le mot Hébreu חָג *décrire au compas*, dérive de la racine חוג qui ſignifie *rond* ou *boule*; d'où vient peut-être auſſi le *Kugel* (*Balle*) des Allemands, que les Suiſſes prononcent *Chugel.* Il eſt certain que la Mer & la Terre forment un Globe, non pas avec les Eminences ou Montagnes, mais avec les bords & les rivages de la Mer. C'eſt ce que *Seneque* (*Quæſt. Nat.* L. III. c. 28.) appelle *ſe former en boule unie.* La Mer & la Terre ont donc un même centre, & la Mer traverſe non-ſeulement le Globe terreſtre, mais elle l'environne.

Quelques Interpretes ont voulu appliquer ces paroles de notre Texte au *Flux & Reflux* de la Mer, & *Coccejus* (*in Job.* p. 170.) fonde cette interpretation ſur ce qui ſuit immédiatement, *Juſqu'à ce qu'il n'y ait plus ni lumiere, ni ténèbres.* Il n'y a perſonne qui ne s'apperçoive que ces paroles ne prouvent pas l'explication de *Coccejus*, & qu'elles ne ſignifient autre choſe, ſinon, tandis que le Monde ſubſiſtera, tandis qu'il y aura des Hommes, ou tandis que le Jour & la Nuit ſe ſuccederont l'un à l'autre. On trouve ſouvent des expreſſions pareilles dans les Auteurs profanes (1). Voici comment *Coccejus* rend le Texte: *Juſqu'à la fin de la lumiere & des ténèbres.* Par la *fin de la lumiere*, il entend la pleine Lune, & par la *fin des ténèbres*, la nouvelle Lune; quoiqu'au contraire on puiſſe dire que la pleine Lune eſt la fin des ténèbres, & la nouvelle la fin de la lumiere. Ce qui a fait naitre cette penſée à *Coccejus*, c'eſt que l'expérience prouve que le Flux & Reflux de la Mer n'eſt jamais plus fort que lorſque la Lune eſt ou pleine, ou nouvelle. Je m'étendrois davantage ſur cette matiere, ſi je n'étois pas perſuadé que Job n'a point eu ici en vue le Flux & Reflux de la Mer.

(1) *Lucida dum current annoſi ſidera mundi:*
Oceanus clauſum dum fluctibus ambiet orbem:
Lunaque dimiſſos dum plena recolliget ignes:
Dum matutinos prædicet Lucifer ortus;
Altaque cæruleum Nerea neſciet Arctos.

Seneca in Oedip. Act. 2. & Herc. Oet. Act. 4.
Vere dum flores venient repenti,
Et comam ſylvis hyemes recident,
Vel coman ſylvis revocabit æſtas,
Pomaque autumno fugiente cedent.

JOB, Chap. XXVI. verſ. 11.

Les colomnes des Cieux ſont ébranlées, & s'étonnent à ſa menace.

Les colomnes du Ciel frémiſſent devant lui, & il les fait trembler au moindre clin d'œil.

La prémiere choſe qui s'offre ici à notre conſideration, ce ſont les *colomnes des Cieux.* Mais ces eſpeces d'Atlas, s'il y en a, ſont abſolument ignorés des Philoſophes & des Aſtronomes, des Savans & des Ignorans; & ſi on veut les chercher dans le ſens litteral, ce ne peut être que ce Ciel Aërien qui environne la Terre, ce Rien, *ſur lequel la Terre eſt ſuſpendue*, Job XXVI. 7. Si du ſens litteral on paſſe au ſens métaphorique, on peut y trouver, avec les anciens Scholaſtiques Payens, ces *Génies* qui font tourner les Planetes; ou avec quelques Docteurs Chrétiens, comme *S. Grégoire*, *Philippe*, & *S. Thomas*, ces *Anges*, qui, ſelon *Origene*, *S. Chryſoſtome* & *Theophylacte*, ſont *les Puiſſances des Cieux*, dont il eſt parlé Matth. XXIV. 29: quoiqu'ils prétendent que ces Colomnes ſervent plutôt à orner le Ciel, qu'à le ſoutenir. Le plus ſûr eſt de tenir un milieu entre le ſens litteral & le métaphorique, & d'entendre par ces Colomnes, la liaiſon ou l'harmonie du Monde, comme fait *Pineda* (*in Job.* P. II. 364.) ou les Axes de la Terre & des autres Corps Planetaires, comme *Zimmerman* (*Script. S. Coperniz.* p. 54.) ou bien comme *Coccejus* (*in Job.* p. 171.) l'Atmoſphere ſur laquelle comme ſur une colomne, ou plutôt une infinité de colomnes, repoſe le Tourbillon de la Terre; ou enfin, comme font encore pluſieurs autres, les Montagnes par où l'air ſe trouve ſoutenu. Les Interpretes n'ignorent pas que le Paſſage de Matth. XXIV. 29. ci-deſſus allegué, *Les Puiſſances des Cieux ſeront ébranlées*, reçoit diverſes explications, & qu'il peut bien comprendre toutes les parties de cet Univers, l'Air, les Montagnes, le Ciel, & la Terre, qui, *à la menace de* Dieu, *s'étonnent & ſont ébranlés.* On ſait qu'autrefois on bâtiſſoit aux Dieux, des Temples & des Autels ſur les Montagnes (1). Dans notre Païs même, ou ſur nos frontieres, nous avons la Montagne nommée le *grand S. Bernard*, où l'on paſſe du Valais dans la Vallée d'Aoſte, lequel s'appelloit autrefois le *Mont de Jupiter*, *Mons Jovius*, *Alpes Penninæ*, *Pœninæ* ou *Penina*, en l'honneur du *Dieu Penninus* & de *Jupiter*; & le *Mont de Mars* ou *Maggiana* qui conduit du Valais dans la Vallée de Seſſia; ſans parler des autres, dont je fais mention dans mon *Oreographie*, ou ma *Deſcription des Montagnes de la Suiſſe.* Si, par les Colomnes du Ciel, on entend les Montagnes, on peut fort bien expliquer le mot *ſecouer*, par la chute de ces mêmes Montagnes, ou les Tremblemens de terre fréquens dans les Païs montagneux, & funeſtes aux habitans, d'autant plus qu'il n'y a aucun moyen de fuir. *Seneque* (*Nat. Quæſt.* L. VI. c. 1.) s'exprime parfaitement bien ſur ce ſujet. *Qu'eſt-ce*, dit-il, *qui pourra nous paroitre aſſez aſſuré, ſi le Monde même eſt ébranlé, & ſi ſes parties les plus ſolides tombent en ruine? ſi ce qu'il y a de plus ſtable & de plus ferme pour ſervir d'appui au reſte, eſt lui-même chancelant; & ſi la Terre perd ce qui lui eſt le plus propre, c'eſt à dire ſa ſtabilité? Qu'y a-t-il donc qui puiſſe calmer nos craintes? & où fuirons-nous enfin, ſi le Monde même ſemble menacer ruine? Les Ports nous mettent à l'abri des tempêtes, les maiſons nous défendent de la pluye & des vents, les ſouterrains nous garantiſſent du tonnerre & des menaces du Ciel, le changement de païs nous ſauve de la peſte: mais rien ne peut nous ſouſtraire aux tremblemens de terre, ceſt un mal inévitable.* Si l'on donne à l'*Air*, le nom de Colomnes des Cieux, alors les *ſecouſſes* ſeront les Tourbillons de vent, les Ouragans; & le mot יִתְמְהוּ, ils *s'étonnent*, ſignifiera un Calme, tel que celui qui ſe fit tout à coup ſur la Mer, à la menace de Jesus-Christ. La Verſion Allemande de Zurich porte *zitteren*, (*trembler*) de même que la Chaldaïque qui ſe ſert du mot *rathithin*; & les *Septante* ἐξέστησαν. La racine תָּמַה du mot Hébreu ſignifie *ſtupidité*, *étourdiſſement d'eſprit*, ainſi qu'il arrive, lorsque l'eſprit frappé d'une choſe imprévue, terrible & pleine de danger, l'on perd la tramontane, ne ſachant de quel côté ſe tourner. Voy. *Zimmerman* (*Script. S. Coperniz.* p. 54.)

(1) *Hic rupe celſa, nulla quam nubes ferit,*
Annoſa fulgent Templa Cœnei Jovis.
Senec. Herc. Oet. Act. 3.

JOB, Chap. XXVI. verf. 12.

Il fend la mer par fa vertu, & il frappe par fon intelligence les flots quand ils s'élevent.

Sa puiffance a raffemblé les mers en un inftant; & fa fageffe a dompté l'orgueil de cet élément.

LE mot radical *raga*, foit qu'on l'explique par *il fendit*, ou par le paffif *eft fendu*, ainfi qu'on doit l'entendre Job VII. 5. *ma peau fe crevaffe*, eft toute fendue; foit qu'on lui faffe fignifier *il appaifa*, ou *fit appaifer*, comme dans Jer. XLVII. 6. *Appaife-toi*: dans tous ces fens, dis-je, ce mot exprime parfaitement le pouvoir que DIEU exerce fur la Mer. Car cet Etre fuprême peut, felon fon bon-plaifir, émouvoir ou appaifer dans un moment les flots. L'un & l'autre fe fit à fon commandement, lorfque *toutes les eaux fe raffemblerent en un même lieu*, Gen. I. C'eft pourquoi la Vulgate traduit ici, *in fortitudine illius repente maria congregata funt*, (*Sa puiffance a raffemblé les mers en un inftant*;) & c'eft ce qui fait auffi que la plupart des Interpretes qui fuivent la Vulgate, appliquent notre Texte à la Création. Les autres néanmoins l'expliquent de cette bonace ou calme qui fuccede à une grande tempête. Les *Septante* traduifent auffi ἰσχύει κατέπαυσε τὴν θάλασσαν, *il calma la Mer par fa puiffance*. Ainfi JESUS-CHRIST *commanda aux Vents & à la Mer, & il fe fit un grand calme*, Matth. VIII. 26. Et Pf. LXXXIX. 10. *Tu as puiffance fur l'élévation des flots de la Mer: quand fes vagues s'élèvent, tu les appaifes.* Ou: *Vous dominez fur la puiffance de la Mer, & vous appaifez le mouvement de fes flots.*

Les paroles qui fuivent, וּבִתְבוּנָתוֹ מָחַץ רָהַב, *& par fon intelligence, il dompte leur orgueil*, ont befoin de plus d'éclairciffement. Le mot רָהַב eft d'une fignification vague, & marque indifferemment, *élévation*, *orgueil*, *force*, *courage*; de forte qu'il eft libre aux Interpretes d'y ajouter un Subftantif. Quelques-uns l'expliquent du Démon & des autres Efprits malins, perfuadés qu'avec la permiffion de DIEU, ils peuvent émouvoir les flots de la Mer. *Diodati* & d'autres prétendent que ceci doit fe rapporter au paffage miraculeux des Ifraëlites par la Mer Rouge. Si l'on s'en tient à cette interpretation, le Roi Pharaon fera ce fuperbe que DIEU frappa. Les *Septante* & ceux qui les fuivent, prétendent qu'il s'agit de la Baleine, ce Roi de la Mer; ἐπιστήμῃ δὲ ἔστρωται τὸ κῆτος, & *Symmaque* traduit, συγκλᾷ ἀλαζονείαν, *il humilie l'arrogance*. Le plus fûr peut-être feroit d'entendre tout naturellement, avec notre Verfion Allemande, l'agitation & le bruit des flots, qui font courir tant de rifque aux Matelots, *die ftoltzen Wellen des Meers*. *Pineda*, qui loue fouvent cette Verfion de Zurich, foufcrit à cette explication. C'eft ainfi qu'il eft dit Zach. X. 11. *Et la détreffe paffera par la mer, & y frappera les flots; & toutes les profondeurs du fleuve feront taries.* Ou: *Ifraël paffera par le détroit de la mer, le* SEIGNEUR *en frappera les flots; les fleuves feront deffechés jufqu'au fond de leurs eaux.* Le Pfalmifte Royal nous fournit lui-même un très beau Commentaire fur ce Texte de Job. *Il commande & fait comparoître le vent de tempête, lequel éleve les vagues de la Mer. - - - Il arrête la tourmente, la changeant en calme, & les ondes fe tiennent coies.* Ou: *Il a commandé, & auffi-tôt il s'eft élevé un vent qui a amené la tempête, & les flots de la mer fe font élevés. - - - Il changea cette tempête en un vent doux, & les flots de la mer fe calmerent*, Pf. CVII. 25. 29. On doit avertir ici le Lecteur, que les flots de la Mer ne s'élèvent rien moins qu'à la hauteur des Montagnes. C'eft une hyperbole, dont fe fervent les Poëtes, & ceux qui ont fait quelque voyage fur Mer. Dans la Méditerranée, entre Maguelonne & Peyrole, les flots ne s'élèvent pas plus de 7 pieds au-deffus de l'horizon de la Mer; fur les côtes de Provence, ils ne vont que jufqu'à 5, & lorfqu'ils brifent contre les rochers, ils montent jufqu'à 7. Voilà la mefure que nous en donne Mr. le Comte *Marfigly*, felon les Obfervations qu'il en a faites, dans fon *Hift. de la Mer:* Voy. l'*Hift. de l'Acad. des Scienc.* 1710. p. 29.

Perfonne ne doit donc s'étonner, fi l'Empire de la Mer que les Princes fe font de tout tems difputé, n'eft dans toute l'Ecriture Sainte attribué qu'à DIEU feul. C'eft L'ETERNEL qui *a fait la mer*, Exod. XX. 11. Neh. IX. 6. Act. IV. 24. *C'eft à lui qu'appartient la mer, car* c'eft *lui-même* qui *l'a faite*, Pf. XCV. 5. *Il affemble les eaux de la mer, comme en un monceau; il met les abîmes comme dans des celliers.* Ou: *C'eft lui qui raffemble toutes les eaux de la mer dans leur lit, comme en un vaiffeau. C'eft lui qui tient les abîmes renfermés dans fes tréfors*, Pf. XXXIII. 7. *Quand il mettoit fon ordonnance touchant la mer, afin que les eaux n'en paffaffent point le bord: quand il compaffoit les fondemens de la terre.* Ou: *Lorfqu'il renfermoit la mer dans fes limites, & qu'il impofoit une loi aux eaux, afin qu'elles ne paffaffent point leurs bornes; lorfqu'il pofoit les fondemens de la terre*, Prov. VIII. 29. *J'ai mis le fable pour la borne de la mer, que par une ordonnance perpétuelle*, c'eft à dire, par les Loix que j'ai établies dans la Na-

 ture,

ture, *elle ne paſſera point: ſes vagues s'émeuvent, mais elles ne ſeront pas les plus fortes; & elles bruyent, mais elles ne la paſſeront point.* Ou: *J'ai mis le ſable pour borne à la mer: je lui ai preſcrit une loi éternelle qu'elle ne violera jamais; ſes vagues s'agiteront, & elles ne pourront aller au-delà; ſes flots s'éleveront avec furie, & ils ne pourront paſſer ſes limites*, Jer. V. 22. Ainſi la Mer eſt un inſtrument dans la main de DIEU, qui lui ſert à nous donner des marques de ſa clémence & de ſa juſtice, de ſa bonté & de ſa colere. *Je fais tarir la mer quand je la tance*, Iſaïe L. 2. Nah. I. 4. C'eſt par ce pouvoir ſuprème, & par un droit de légitime Domination, que DIEU ouvrit un paſſage aux Iſraëlites à travers la Mer Rouge, & *qu'il tourna la mer en une terre ſeche*, Pſ. LXVI. 6. Exod. XIV. 21. *Car il tança la mer rouge, & elle ſe ſecha, & il les conduiſit par les gouffres, comme par le déſert.* Ou: *Il menaça la mer rouge, & elle ſe ſecha; il les conduiſit au milieu des abîmes, comme dans un lieu ſec & deſert*, Pſ. CVI. 9. *Il a fait tarir la mer, & les eaux du grand abîme; il réduiſit les lieux les plus profonds de la mer en un chemin, afin que les rachetés paſſaſſent.* Ou: *Il ſecha la mer, & la profondeur de l'abîme; il fit un chemin au fond de ſes eaux, pour y faire paſſer ceux dont il étoit le liberateur*, Iſaïe LI. 10. C'eſt ainſi que les Matelots épouvantés reconnoiſſent ce pouvoir ſuprème de l'ETERNEL, lorsqu'il *rompt la Mer*, & que ſes *flots bruyent*, Iſaïe LI. 15. & c'eſt ainſi enfin que calmant les ondes à ſa parole, les Mortels pleins d'étonnement s'écrient: *Quel eſt celui-ci, à qui les vents & la mer obeïſſent?* Matth. VIII. 26. 27. Marc IV. 41. Luc VIII. 24. 25.

PLANCHE DXX.

Le Serpent traverſant, ou plein de replis.

JOB, Chap. XXVI. verſ. 13.

Il a orné les Cieux par ſon eſprit, & ſa main a formé le Serpent traverſaut.

Son Eſprit a orné les Cieux, & l'adreſſe de ſa main puiſſante a fait paroitre le Serpent plein de replis.

LA penſée de Job eſt ici la même que celle de David au Pſ. XXXIII. 6. *Les Cieux ont été faits par la parole de* L'ETERNEL, *& toute leur Armée par le ſouffle de ſa bouche.* Ce que le Pſalmiſte appelle Armée des Cieux, Job le nomme leurs ornemens, ce qui s'entend des Etoiles tant fixes qu'errantes. Ceci ne ſouffre aucune difficulté. Mais il s'en trouve beaucoup touchant le *Serpent traverſant*, ou *Serpent plein de replis*, ce qui eſt exprimé en Hébreu par *nachaſch bariach.* Les uns cherchent ce Serpent dans le Ciel, les autres ſur la Terre, dans la Mer, dans l'Air, & dans l'Enfer même. Il y en a qui prétendent que ces mots déſignent ce *Serpent ancien*, qui eſt appellé *Dragon roux*, Apoc. XII. 3. 4. *& qui entrainoit avec ſa queue la troiſieme partie des Etoiles du Ciel.* Ceux qui montent au Ciel pour l'y trouver, ne ſavent pas trop où le prendre. Quelques-uns, avec la Verſion Latine de Zurich, entendent par-là *la grande & la petite Ourſe*, deux Conſtellations qu'on déſigne par le nom de *Dragon.* D'autres la *Voye lactée*, cette bande blanche qui fait en ſerpentant le tour du Ciel, & qui vue par le Téleſcope, n'eſt qu'un amas innombrable de petites Etoiles. Voici l'expoſition de *Beze*: *Il orna les Cieux d'une beauté inexprimable; & ces cercles qui parcourent de toutes parts le Ciel en ſerpentant, ſont l'ouvrage de ſes mains.* Cette interpretation pourroit favoriſer le Syſtème de Tycho-Brahé, ſelon lequel les Orbites & les mouvemens Planetaires vont en ſerpentant. Cependant, je ne ſache perſonne, qui juſqu'ici ait appliqué à ce Syſtème le Paſſage dont il s'agit. Ceux qui avec *Coccejus (in Job.* p. 171.) deſcendent dans les abîmes de la Mer, y trouvent la *Baleine*, eſpece de Serpent roide & étendu en ligne droite comme une *barre*, en quoi il diffère du *Serpent tortueux.* Il eſt parlé de ces deux Serpens, Iſaïe XXVII. 1. *En ce jour-là,* L'ETERNEL *punira de ſa dure, grande & forte épée, Leviathan le ſerpent traverſant* (נָחָשׁ בָּרִחַ), *même Leviathan le ſerpent tortu* (נָחָשׁ עֲקַלָּתוֹן), *& tuera la Baleine qui eſt dans la Mer.* Ou: *En*



IOB. Cap. XXVI. v. 13.
Deus fulminans.

Buch Hiob Cap. XXVI. v. 13.
Der Stral-schiessende Gott.

I. G. Pintz sculp.

En ce tems-là le SEIGNEUR *viendra avec ſa grande épée, ſon épée pénétrante & invincible, pour punir Leviathan, ce Serpent immenſe, Leviathan ce ſerpent à divers plis & replis, & il fera mourir la Baleine qui eſt dans la mer.* Ce fameux Théologien préfère une Créature vivante à une Conſtellation, parce que l'expreſſion, *punir de ſon épée*, ne convient en nulle façon à des Etoiles. *Pineda* (*in Job.* P. II. 367.) après avoir bien cherché ce Serpent, le trouve enfin dans l'Atmoſphere, & entend ici la *Foudre*, Météore qui ſemble s'échaper à nos yeux, & qui ſerpente dans les airs avec une vîteſſe extrème. On peut voir au bas de la page, la deſcription qu'en fait *Lucrece* L. VI. (1) *Seneque* (*Nat. Quæſt.* L. II. c. 28.) dit que *ces feux ſont pouſſés par les vents qui ſe choquent; & qu'une preuve de la violence avec laquelle cela ſe fait, c'eſt qu'ils vont obliquement avec une rapidité nompareille. Il paroît qu'ils ne tombent pas d'eux-mêmes, mais qu'ils ſont lancés.* C'eſt de-là qu'eſt venu l'épithete d'*Oblique*, que les Poëtes ont donnée à la *foudre* (2). Toute l'Antiquité tant Sacrée que Profane a cru que les foudres étoient une production de DIEU, & les traits de ſa colere. Ils ſont appellés, Pſ. XVIII. 15. & Habac. III. 11. les *fleches de* DIEU. Les Payens en armoient les mains de Jupiter, d'où lui vint le nom de *foudroyant*, de *tonnant*, de *fulminant*. L'Aigle même de ce Dieu nous eſt repréſenté dans les Médailles, tenant la foudre dans ſes ſerres (3). D'une infinité de témoignages qu'on en trouve dans l'Antiquité, je ne rapporterai que ceux-ci.

A. Médaille frappée par les Seleuciens, ayant d'un côté la tête de Seleucus leur Fondateur, & de l'autre un Foudre. Or il eſt certain, ſelon le témoignage d'*Heſychius*, que Jupiter fut adoré à Seleucie, ſous le nom de *Ceraunius*, Κεραύνιος, ἐμβρόντιστος, καὶ Ζεὺς ἐν Σελευκίᾳ. L'on trouve d'autres Médailles où l'Inſcription même porte, ΖΕΥΣ ΚΕΡΑΥΝΙΟΣ, & qui ont un Foudre poſé ſur une table.

B. Médaillon du Cabinet du Roi de France, frappé par les Epheſiens ſous l'Empire d'Antonin le Pieux.

C. Autre Médaillon du même Cabinet, frappé ſous Verus.

D. Autre Médaillon, & du même Cabinet, frappé ſous Commode.

Le célèbre *Haſæus*, dans ſon *Leviathan* p. 107. entend par le mot נָחָשׁ un *Crocodile*, Animal qui a le corps long, & la queue longue auſſi & mobile; & qui eſt ennemi de l'Homme: & il trouve que le mot בָּרִחַ convient à cet Animal, ſoit qu'on l'explique par *fuyard*, *fugitif*, ou par le terme de *roide* ou *droit* comme une barre, ainſi que fait la Verſion Latine de Zurich. Car cet Animal, ſelon *Pline* & *Seneque*, fuit ceux qui le pourſuivent; il eſt ſemblable à une barre, ou à une poutre ronde, & ſe tient ſouvent immobile comme un tronc d'arbre couché par terre, afin de ſurprendre ceux qui ne s'en méfient point. On l'appelle *droit*, par oppoſition aux Serpens ou Dragons, qui ſe tortillent en mille replis.

Quelle que ſoit l'interpretation qu'on donne aux mots נָחָשׁ בָּרִחַ, ſoit que ce pieux Philoſophe ait porté ſa penſée dans le Ciel, ou dans les Eaux, il demeure toujours conſtant, que dans tous les Ouvrages dont nous venons de parler, la Sageſſe & la Puiſſance infinies du Créateur brillent avec éclat: Attributs dont la démonſtration eſt le but principal de notre Ecrivain.

(1) *Mobilitas autem fit fulminis, & gravis ictus,*
Et celeri ferme pergunt ſic fulmina lapſu,
Inter enim fugit, ac penetrat per rara viarum.
Non igitur multis offenſibus in remorando
Hæſitat, hanc ob rem celeri volat impete labens.

(2) *Quem non concutiet cadens*
Obliqui via fulminis?
Senec. in Thyeſt. Act. 2.

(3) *Aſſueti volitans geſtat ſeu fulmina mundi*
Digna Jove & cœlo, quod ſacris inſtruit armis.
Manilius.

JOB, Chap. XXVI. verſ. 14.

Ce ſont-là les bords de ſes voyes, & que ce que nous en avons appris eſt peu de choſe! & qui eſt-ce qui pourra comprendre le grand éclat de ſa puiſſance?

Ce que nous venons de dire n'eſt qu'une partie de ſes œuvres. Que ſi ce que nous avons entendu, eſt ſeulement comme une goutte en comparaiſon de ce que l'on en peut dire, qui pourra ſoutenir l'éclat du tonnerre de ſa grandeur?

En effet, tout ce que Job a exposé juſqu'ici de la magnificence des œuvres du Créateur, & tout ce qu'il en pourra dire dans la ſuite, n'eſt que la moindre partie de ce qu'on en pourroit dire; ce n'eſt que *le bord*, qu'*une petite partie de ſes voyes*; de foibles traits, de ſimples ébauches. De même qu'un Peintre, pour faire ſon Tableau avec plus de ſuccès, en trace auparavant une Eſquiſſe ſur le papier, & que malgré ſes ſoins il n'attrape jamais parfaitement ſon Original; de même auſſi il nous eſt permis, & qui plus eſt, il eſt de notre devoir d'examiner & de méditer ſérieuſement les merveilles du Créateur, pour les publier par nos diſcours & par nos Ecrits, & ſur-tout, celles qui peuvent le plus nous exciter à célébrer ſes louanges: mais ce n'eſt que dans l'autre vie, où les ténèbres de nos yeux ſeront entierement diſſipées, que nous pouvons eſperer de voir clairement la magnificence des œuvres de Dieu. C'eſt là que la ſtructure du Monde, qui à préſent eſt impénétrable pour nous, ſe dévoilera à nos yeux auſſi parfaitement que notre Entendement fini pourra le permettre. C'eſt là enfin que nous contemplerons la face & la gloire de l'Eternel. Tous les raiſonnemens que nous pouvons faire à préſent ſur ce ſujet, tout ce qu'il nous eſt poſſible d'écrire, de concevoir, de pénétrer, & tout ce qu'en ont jamais découvert les plus habiles Philoſophes, n'eſt encore que (*ſchemets dabar*,) *peu de choſe*, *un ſouffle*, *une goutte*. Car, ajoute Job, *qui eſt-ce qui pourra comprendre le grand éclat de ſa puiſſance?* il y a proprement, *le tonnerre de ſa puiſſance*: c'eſt à dire ſon extrème puiſſance, ſa puiſſance infinie, de même qu'on lit Pſ. XX. 7. גְּבוּרוֹת יֵשַׁע, *la force du ſalut*, pour dire, le plus parfait ſalut. Dans cette vie, tant que ce corps mortel eſt uni à notre ame, il ne nous eſt non plus poſſible de ſupporter l'éclat de la Sageſſe divine, ni la force de ſa Puiſſance, qu'il l'étoit aux Iſraëlites d'entendre les tonnerres du Sinaï. Comme il faut de la proportion entre les objets ſenſibles, & les organes de la vue & & de l'ouïe; il en faut auſſi entre la capacité de l'Ame, & l'objet qui s'offre à ſa conception. C'eſt un axiome parmi les Logiciens, que ce qui eſt fini, ne peut comprendre l'infini. Cette impuiſſance s'étend auſſi ſur toute la Phyſique: tout ce que nous en ſavons, & tout ce qui pourra s'en découvrir dans la ſuite, ne ſera jamais que la moindre partie de ce que nous en ignorons. Nous avouons cette ignorance à l'égard de la Foudre & du Tonnerre. La comparaiſon des Feux d'artifice, tant de ceux qui ſe font pour le plaiſir, que de ceux que l'on employe à la guerre, avec la Foudre & le Tonnerre; la chute des nuées ſupérieures ſur les inférieures, que *Deſcartes* a imaginée; la vibration tremblante de l'air que d'autres ſuppoſent, ont du moins plus de probabilité que l'éclat des vapeurs enflâmées qui s'échapent des nues, ainſi que les Anciens l'ont penſé; & que l'extinction d'un fer chaud plongé dans l'eau, comme *Anaxagore*, *Empedocle*, *Diogene* & *Pline* l'ont prétendu: mais ces hypotheſes, quoique plus probables, ne ſont point ſuffiſantes.

PLANCHE XXI.

Dieu donne la reſpiration & la vie.

JOB, Chap. XXVII. verſ. 3.

Pendant tout le tems que j'aurai du ſouffle, & que l'eſprit de DIEU ſera dans mes narines.

Que tant que j'aurai un ſouffle de vie, & que DIEU me laiſſera l'air que je reſpire.

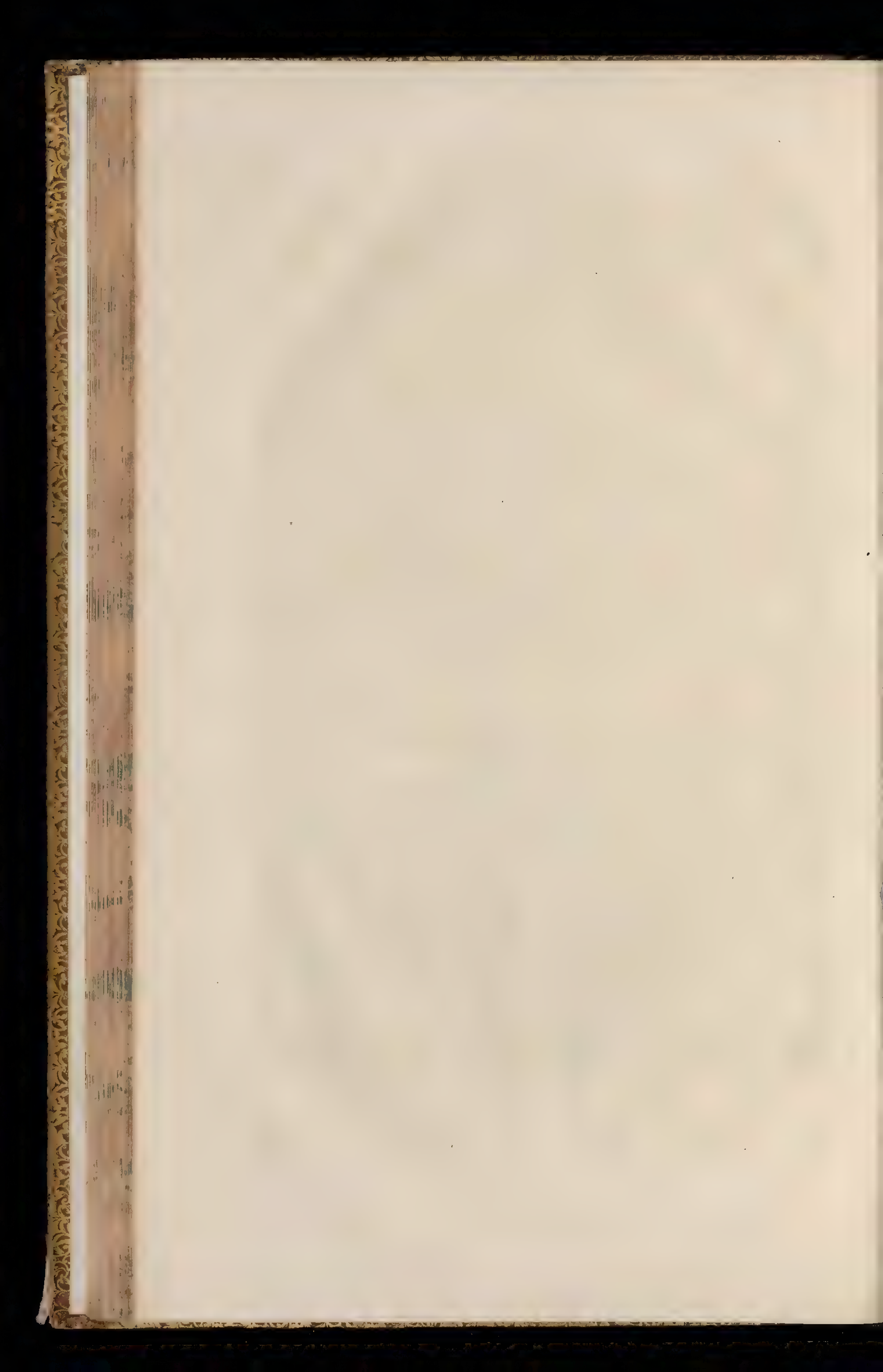
Ce n'eſt pas ſans raiſon, que Job fait marcher la *Reſpiration* de concert avec la *Vie*: car l'Homme, tant qu'il vit, reſpire; & tant qu'il reſpire, il vit. La Reſpiration eſt une des actions les plus nobles, puiſque la vie en dépend immédiatement: j'entens la vie d'un homme ſorti du ventre de ſa mere; car dans cette obſcure priſon, il vit neuf mois ſans reſpirer. Le *Poûmon* eſt le Soufflet qui fait l'attraction & l'expulſion de l'air que nous reſpirons, & par le moyen duquel le ſang devenu groſſier par la circulation, ſe ſubtiliſe de nouveau, & devient propre à paſſer des veines aux arteres, & à faire une nouvelle circulation, ce qui eſt le but principal de la Reſpiration. Ce Soufflet eſt d'un art infini. Il eſt compoſé d'une multitude de véſicules,



IOB. Cap. XXVII. v. 3.
Halitum vitamque dat Deus.

Büch Hiob Cap. XXVII. v. 3.
Gott gibt Leben ünd Athem.

I. A. Fridrich sculps.



cules, dont la ſtructure eſt divine. Le Thorax, les Côtes, le Diaphragme, & les Muſcles qui ſervent à la Reſpiration, lui tiennent lieu, par leur admirable ſtructure, de roues & de contrepoids, tels que nous en voyons dans les Souflets qui ſoufflent ſans interruption. Pour ſe former une idée juſte du grand art de cette Pompe pneumatique, il faut néceſſairement connoitre les principes de l'Anatomie & de la Médecine méchanique, qu'on enſeigne aujourd'hui. Avec ce ſecours, on peut en ſureté s'élever à la connoiſſance du Souverain Créateur, *qui* non-ſeulement *a créé les Cieux, & les a étendus, qui a applani la Terre avec ce qu'elle produit*; mais (faites attention que l'Ecriture met ici au même rang, les plus grands ouvrages de l'Eternel, avec la Reſpiration, & la vie de l'Homme qui en dépend) *qui donne la reſpiration au peuple qui eſt ſur elle, & l'eſprit à ceux qui y marchent*. Ou: *Qui a créé & a étendu les Cieux, qui donne le ſouffle & la reſpiration au peuple qui l'a rempli, & la vie à ceux qui y marchent*, Iſaïe XLII. 5. Ainſi, tant que l'eſprit eſt en nous & qu'il anime notre corps, tant que *nous avons du ſouffle & que l'eſprit de* Dieu *eſt dans nos narines*, nous ne ſaurions trop célébrer par nos louanges l'Auteur & le Conſervateur de notre Reſpiration, ſans laquelle aucun Animal, ſur la Terre, dans la Mer, dans les Airs, ni même les Plantes, ne ſauroient vivre. *Que tout ce qui reſpire, loue donc le* Seigneur!

Mais il nous faut examiner de plus près, le grand art de cette admirable Machine. Le Thorax eſt une cavité de figure elliptique, formée de Côtes courbées en arc, tapiſſée d'une membrane qu'on nomme la *Plevre*, & ſéparée du bas-ventre par le Diaphragme. Entre les Côtes ſont placés les Muſcles Intercoſtaux, qui lorsqu'ils agiſſent ou ſe contractent, tirent les Côtes vers la Clavicule, qui en eſt comme le point fixe. Les Côtes mêmes ſervent de contrepoids aux Muſcles; elles tendent vers le bas par leur peſanteur, & elles y ſont tirées auſſi par le Muſcle appellé le *Très large*, ou *Latiſſimus dorſi*. Ces Antagoniſtes ſont dans un parfait équilibre, & ils agiſſent alternativement, ſelon que la puiſſance de l'un prévaut tant ſoit peu ſur l'autre. La principale cauſe de ce mouvement vient du ſang, qui reflue des Muſcles Intercoſtaux dans la Veine Azygos. Voici comment cela ſe fait. Les Côtes étant tirées en-haut par les Muſcles Intercoſtaux qui doivent leur action au fluide nerveux, le Thorax ſe dilate: l'air frais extérieur entre avec précipitation par la Trachée dans les Poûmons: ceux-ci s'enflent, & par leur dilatation ils preſſent la Veine Azygos: le ſang qu'elle contient eſt exprimé dans la Veine Cave, & repouſſé en même tems contre la valvule de l'Azygos, qu'il tient fermée juſqu'à ce que tout le ſang s'en ſoit déchargé dans la Veine Cave. Tandis que les valvules reſtent fermées, le ſang eſt contraint de s'arrêter dans les Muſcles Intercoſtaux, dont les Arteres en ſe dilatant repouſſent en arriere le fluide nerveux: par-là les Côtes s'abaiſſent, & le Thorax ſe rétrécit; le ſang reprenant enſuite ſa circulation, & les eſprits animaux qui animent les Muſcles Intercoſtaux rentrant en vigueur, les Côtes s'élevent de nouveau. Ainſi, ces mouvemens alternatifs d'inſpiration & d'expiration que l'on voit, dépendent en partie de la conſtruction des parties ſolides, des Poûmons, des Côtes, des Muſcles; & en partie de l'équilibre du ſang & des eſprits animaux. Je pourrois ajouter, ſi je ne voulois éviter d'être long, l'action alternative entre le Diaphragme, & les Muſcles de l'Abdomen; mais l'on trouvera une ample & ſavante deſcription de tout cela, dans *Ström. Nov. Theor. Mach. Animal.* p. 52. 56. &c. On doit lire ſur-tout là-deſſus le célèbre *Dan. Bernoulli, Diſſ. de Reſpiratione*, Baſil. 1721.

Pour faciliter l'intelligence de ce que nous venons de dire, j'ai jugé à propos d'expoſer du moins aux yeux du Lecteur les principaux Organes de la Reſpiration.

La I. Figure repréſente les Os du Thorax; les Côtes, tant celles qu'on nomme vrayes, que les fauſſes; le Sternum; & la Clavicule, qui eſt attachée au Sternum & à l'Omoplate. J'ai fait deſſiner auſſi un des Muſcles Intercoſtaux, & le Muſcle Sousclavier, qui ſervent à élever les Côtes.

Fig. II. La partie antérieure des Poûmons, le Larynx, la Trachée-artere; la Glande Thymus ou Fagoue; & le Diaphragme.

Fig. III. Le Thorax ouvert, où l'on remarque ſur-tout la ſituation de la Veine *Azygos* ou *ſans-paire*, de la Veine-Cave, & de la grande Artere.

JOB, Chap. XXVII. verſ. 18.

Il bâtira ſa maiſon comme la tigne, & comme le Meſſier fait ſa cabane.

Il s'eſt bâti comme le ver une maiſon, & il s'eſt fait une cabanne comme le gardien d'une vigne.

Rien n'eſt plus naturel que cette allégorie de Job. La Tigne, en Hébreu *Aſch*, eſt un petit Animal qui ſe conſtruit un logement, de la matiere même des habits ou du bois qu'il ronge. Son habitation ſe détruit preſque à chaque inſtant, c'eſt à dire, à chaque fois qu'il ſe remue ou qu'il change de place. Ainſi l'on peut dire de la Tigne, qu'elle bâtit & démolit conti-

nuellement. De même l'Avare, injuſte & inſatiable, ronge ſans ceſſe le bien & la réputation du prochain, & vivant dans l'indigence au milieu des richeſſes, il ne conſidere pas la deſtruction qui menace à tout moment ſon édifice; & après avoir ainſi rongé quelque tems, il eſt à la fin contraint d'abandonner ſon nid, comme la Tigne: & ſemblable à Jehojakim, *il ſera enſeveli de la ſepulture d'un Ane, étant trainé & jetté au-delà des portes de Jeruſalem.* Ou: *Sa ſepulture ſera comme celle d'un Ane mort, on le jettera tout pourri hors des portes de Jeruſalem*, Jer. XXII. 19. Ecoutons la menace faite à cette Tigne du ſang des Rois, vſ. 13. 14. *Malheur à celui qui bâtit ſa maiſon par injuſtice, & ſes étages ſans droiture. Qui ſe ſert pour néant de ſon prochain, & ne lui rend point le ſalaire de ſon travail. Qui dit, Je me bâtirai une grande maiſon, & des étages bien airés; & qui ſe perce des fenêtrages: elle eſt lambriſſée de cedre, & peinte de vermillon.* Ou: *Malheur à celui qui bâtit ſa maiſon dans l'injuſtice, & qui ſe fait de grands appartemens dans l'iniquité; qui opprimera ſon ami ſans aucun ſujet, & ne le récompenſera point de ce qu'il lui aura ravi; qui dit en lui-même, Je me ferai bâtir une maiſon vaſte & des appartemens ſpacieux; qui s'y fait faire de grandes fenêtres, des lambris de cedre qu'il peint d'un rouge éclatant.* Il y en a qui par le mot *Aſch*, entendent la *petite Ourſe*, & voici comment ils expliquent le Paſſage. Ils diſent, que quoique l'Impie bâtiſſe de magnifiques Palais qui s'élèvent juſqu'au Pole, ce ne ſont néanmoins que de miſerables Cabanes de très peu de durée, & qui d'ordinaire ſont détruites à la fin de l'Automne. Mais il eſt mieux & plus clair de s'en tenir au ſens litteral, ſelon lequel il s'agit de la *Tigne*.

Les *Septante* joignent à cet Inſecte, l'*Araignée*: ἀπέβη ὁ οἶκος αὐτῦ ὥσπερ σῆτες, καὶ ὥσπερ ἀράχνη: *Sa maiſon ſe détruira comme celle des Tignes & des Araignées.* Mais comme le Texte Hébreu ne fait aucune mention de ce dernier Animal, je puis me diſpenſer d'en parler: me contentant du parallele qu'on y trouve, des Palais les plus ſuperbes à une ſimple Cabane; ce qui doit ſuffire pour nous porter à ne rechercher que les biens éternels, qui ne ſont ſujets ni à être rongés par les Vers, ni à nous être enlevés par les Voleurs. Ce que *Seneque* dit à ce ſujet; au commencement de ſon prémier Liv. *des Queſt. Nat.* mérite d'être rapporté. *Là-haut*, dit-il, *ſont des eſpaces immenſes, à la poſſeſſion deſquels l'Ame eſt admiſe, pourvu qu'elle ait dépouillé tout ce qui eſt corporel, qu'elle ſe ſoit nettoyée de toute impureté, & que libre & dégagée elle ait ſu ſe contenter de peu. Elle ſait que ces choſes lui appartiennent, & alors elle mépriſe le peu d'étendue de ſon prémier domicile.* Il dit encore dans ſon Livre *de vit. beat.* c. 27. *On s'accoutume & l'on s'attache aux richeſſes, comme ſi la poſſeſſion nous en étoit aſſurée pour jamais. C'eſt au milieu des richeſſes, que le Sage médite le plus ſur la pauvreté.* Voy. *Bochart* (*Hieroz.* P. II. L. IV. c. 23. p. 605. c. 25. p. 615. 617.)

JOB, Chap. XXVIII. verſ. 1. 2.

Certainement l'argent a ſes veines, & l'or a un lieu d'où on le tire pour l'affiner.
Le fer ſe tire de la pouſſiere, & la pierre fondue rend de l'airain.

L'argent a un principe & une ſource de ſes veines, & l'or a un lieu où il ſe forme.
Le fer ſe tire de la terre, & la pierre étant fondue par la chaleur ſe change en airain.

Job nous conduit ici à l'examen des Tréſors ſouterrains. Il étoit lui-même très excellent Métalliſte, & tel que doivent l'être aujourd'hui les Directeurs des Mines, pour bien remplir leur devoir. Ainſi il y auroit de l'injuſtice de placer, comme *Matheſius* (*Sarept.* p. 17. b.) un ſi grand Homme au rang des Mineurs.

Job fait mention des quatre Métaux les plus précieux, & les plus anciens, ſavoir, l'*Argent*, l'*Or*, le *Fer* & *l'Airain*(1). Nous en allons parler, dans l'ordre où notre habile Métalliſte les a lui-même placés.

יֵשׁ לַכֶּסֶף מוֹצָא, *l'Argent a ſon iſſue*: les *Septante* traduiſent, ἔστιν ἀργυρίῳ τόπος ὅθεν γίνεται; la Verſion Latine de Zurich, *habet argentum venas*, (*l'Argent a ſes veines*); & l'Allemande, *das Silber hat ſeinen Ausgang*, il vaudroit mieux dire, *Aderen*, *Klüfft*, *Gänge*, *Fletz*, *Geſchiebe*, c'eſt à dire des veines, un lieu d'où on le tire. L'on ſait que ce Métal ſe trouve très rarement tout pur en maſſe, comme le Plomb & l'Etain; mais dans des veines & des pierres: il y a même pluſieurs ſortes de veines d'Argent mêlées enſemble, de ſorte que dans la même

(1) *At cum regna ſenex cœli Saturnus haberet,*
Omne lucrum tenebris alta premebat humus:
Æraque & argentum cumque aurea pondera ferri
Manibus admorat, nullaque maſſa fuit.
Ovid. L. III. Eleg. 7.

même maffe on en voit de couleur de plomb, de blanches, de noires, de rouges, & de capillaires, en Allemand *Glas-Ertz*, *weifsfchwartz-roth-gülden-Ertz und Haar-Silber in einer Stuffe.* L'Argent fe tire auffi des veines de Fer, de Plomb, de Plomb cendré, de Pierre à fufil, d'Ardoife, & de plufieurs autres pierres, d'où il tire auffi differens noms. Je dis donc que le mot *motfa* eft mieux rendu par celui de *veines*, que par celui d'*iffue*; excepté feulement l'Argent qu'on trouve à fleur de terre, ce qui eft très rare, *das oben zum tage ausbricht*: mais en général, ce mot convient à toutes fortes de matrices d'Argent, de quelque nom & de quelque efpece qu'elles puiffent être. Les mots *Exitus*, & *venarum principium*, (*Iffue*, & *Principe de veines*) qu'on trouve dans la Vulgate, femblent s'accommoder au Syftème des Anciens, felon lequel les veines d'Argent & de tout autre Métal ont leur racine comme une plante, d'où les veines croiffent, & s'étendent en plufieurs branches. Mais fi l'on confidere attentivement toutes les circonftances, on jugera plutôt que les Métaux brifés en petites parties ont été ramaffés par les eaux du Déluge, dépofés en très petites parcelles dans les couches de la terre, & accumulés dans fes fentes, où les courans d'eaux fouterrains les peuvent accumuler encore, & y en entrainer d'autres qu'ils emportent en paffant. La difference de ces deux Hypothefes eft très grande: car felon celle-là, les Métaux croiffent & parviennent à maturité comme les fruits des arbres; fur quoi les Philofophes fondent l'efperance de pouvoir parachever par le feu un ouvrage imparfait, que la Nature auroit déja commencé dans les entrailles de la Terre. Selon l'autre, au contraire, les Métaux ne croiffent point, mais les Mineurs les trouvent tels qu'ils furent amaffés par les eaux du Déluge, ou qu'ils l'ont été depuis dans les fentes de la Terre. Notre Philofophe donne le pas fur l'Or à l'Argent, non qu'il foit plus noble, mais parce qu'il eft plus en ufage & plus ancien. La monnoye la plus ancienne font les Sicles d'argent; & chez les Romains même, l'Argent monnoyé fut connu avant l'Or. *Pline* affure, L. XXXIII. c. 3. que l'*an 585 après la fondation de Rome, parut la monnoye d'Argent; & que celle d'Or ne fut frappée que 62 ans après.* Ainfi l'on peut moralement dire, que le Monde a été vaincu prémierement par des armes d'Argent, & enfuite par des armes d'Or; fuivant la réponfe que la Prêtreffe d'Apollon fit à Philippe: *Combats avec des armes d'argent, & fois fûr de tout vaincre.*

וּמָקוֹם לַזָּהָב יָזֹקּוּ, *Et l'Or a un lieu d'où on le tire*; felon les *Septante*, καὶ τόπος χρυσίῳ, ὅθεν διηθεῖται, *& un lieu pour couler l'Or*, ou ὅθεν χωνευθῇ. Sur quoi l'on doit d'abord remarquer, qu'il y a deux fortes d'Or: l'un pur naturellement, fans paffer par le feu, l'Or fin appellé χρυσίον ἄπυρον, ἄπεφθον, ὄβρυζον, par les Grecs, & εὔροιζος χρυσὸς; כֶּתֶם אוּפָז, Dan. X. 5. Tel étoit jadis l'Or d'Ophir & d'Arabie, & tel eft aujourd'hui celui de Hongrie: qui lorfqu'on le tire des Rivieres, s'appelle χρύσαμμος. Cette forte d'Or n'a pas befoin d'être purifié, étant de lui-même très pur, & fans aucun mélange. Mais il y en a d'une autre efpece, lequel eft mêlé de parties hérérogenes, dont il a befoin d'être féparé, foit en broyant la maffe, en la lavant, en la mettant en fufion, ou de quelque autre maniere. Il femble que ce foit de cette feconde efpece, dont Job a voulu parler, puifque, felon la force du terme original, il fait mention de la *filtration*, du *couloir par où il paffe*; du moins fi l'on s'en rapporte à la Verfion d'*Olympiodore*: car pour la *fufion*, elle convient également à l'Or pur. Ces deux fortes d'Or fe trouvoient autrefois en Arabie; il s'en rencontroit, felon *Diodore de Sicile* (L. II. c. 50. III. 45.) des morceaux de la groffeur d'une chataigne; & fur les frontieres d'Egypte, d'Arabie, & d'Ethiopie on en trouvoit des veines dans des pierres de marbre blanc, qu'on faifoit tirer par des Criminels, tels que ceux des Galeres. *S. Jerôme* (*Loc. Ebraic.* f. 128.) parle de l'Or qu'on tiroit à *Phunon*, ou *Fenon*. *Les Sabéens*, dit-il, *étoient fort riches en forêts d'arbres aromatiques, & en Mines d'or.* *Pline* (L. VI. c. 28. & loc. cit.) fait mention du Cap d'Aden, (*Littus Hammæum*) comme abondant en Or.

בַּרְזֶל מֵעָפָר יֻקָּח, *Le Fer fe tirera de la pouffiere*; felon les *Septante*, Σίδηρος μὲν γὰρ ἐκ γῆς γίνεται, *le Fer nait de la Terre.* Tous les Métaux en général font formés dans la Terre; mais felon Job, le Fer principalement. Peut-être que notre Philofophe a voulu feulement nous indiquer, ce que l'expérience prouve; favoir, que les veines de Fer ne fe trouvent pas pour l'ordinaire à une grande profondeur dans la Terre, mais plus près de fa furface; ou bien que la matiere dont on le tire n'eft la plupart du tems qu'une efpece de terre, ou friable comme la terre; ou qu'enfin l'on trouve de ce Métal dans toute forte d'argille, & même dans la cendre des Plantes, comme l'expérience le fait voir. Quelques-uns rapportent ce Paffage à l'efpece de liaifon que le Fer a avec la terre, étant employé à la cultiver, à la remuer, à la labourer, pour la rendre propre à la production des fruits: ce qui a fait dire à *Ifidore*, L. XVI. c. 20. que le mot *Ferrum*, (*Fer*) *tire fon origine de Far*, (*grain*); *à caufe qu'il fert à préparer la terre pour y femer le grain.* *Pline* (L. XXXIV. c. 14. fait une très belle defcription de ce Métal. *Le Fer*, dit-il, *eft le meilleur & le plus mauvais inftrument qui foit en la main des hommes. Il fert à labourer la terre, à ébrancher les arbres, à cultiver les jardins, & à tailler les vignes pour les faire rajeunir; on l'employe à démolir les maifons, à couper la pierre, & à toutes fortes d'ufages. Mais c'eft auffi lui qui fert à la guerre, aux meurtres, non-feulement de près, mais de loin, en le lançant à force de bras, ou par des machines, ou bien en y ajoutant des plumes; invention la plus déteftable de toutes, qui pour donner la*

la mort plus promtement, la fait voler avec des ailes. Ce n'eſt donc pas à la nature du fer, qui de lui-même eſt innocent, qu'on doit attribuer la cauſe de tous ſes deſordres, mais ſeulement à la malignité de l'eſprit humain. Dans le Traité que Porſenna fit avec le Peuple Romain, après l'expulſion des Rois, il eſt dit expreſſément, qu'on ne feroit aucun uſage du Fer que pour l'Agriculture. On ne doit pas douter qu'il n'y ait eu du Fer en Arabie: ce Métal, le plus utile de tous, ſe trouve preſque dans toutes les régions. D'ailleurs, il eſt certain qu'il abonde dans les Montagnes de la Paleſtine, du côté de l'Arabie: (*Agric. de Metall.* p. 413.)

וְאֶבֶן יָצוּק נְחוּשָׁה, *& l'Airain eſt une pierre fondue.* Les *Septante* traduiſent, χαλκὸς δὲ ἴσα λίθῳ λατομεῖται, *l'Airain ſe taille comme la pierre*, ou ἀπὸ λίθων χωνεύεται, *ſe tire de la pierre par la fuſion.* C'eſt comme ſi l'on diſoit, que les pierres peuvent ſe fondre auſſi bien que l'Airain; ce qui ne ſouffre point de difficulté, car la Phyſique moderne nous prouve par ſes Verres & ſes Miroirs ardens, qu'il n'y a point de pierre qui ne ſe puiſſe fondre, & que l'Alun de plume qui réſiſte au feu, devient lui-même fluide, & cela dans un moment. Mais ce n'eſt pas là ce que Job a eu en vue. Notre Philoſophe parle de l'Airain, Métal très précieux & très utile, & il veut nous faire entendre qu'il eſt très rare de le trouver pur, comme l'on trouve l'Or, l'Argent, & ſur-tout le Fer, dont il y a des maſſes entieres; mais qu'au contraire on le trouve la plupart du tems mêlé avec la pierre & d'autres Minéraux, dont le meilleur moyen pour l'en ſéparer, eſt le feu. Ainſi le mot Hébreu *Eben* ſignifiera *veine de Cuivre*: & *Eben jatſuk*, veine de Cuivre paſſée par le feu; ou le Cuivre même, tiré de la pierre par la fuſion. On peut rapporter ici ce que dit *Pline*, L. XXXIV. c. 1. *que le Cuivre ſe tire d'une veine, & qu'on le purifie enſuite par le feu. La pierre*, ajoute-t-il, *d'où l'on tire ce métal, ſe nomme Cadmia.* Et L. XXVII. c. 26. *Les pierres ſe réſolvent en Cuivre par le feu.* La maniere de préparer ce Métal eſt élégamment décrite, quoiqu'en peu de mots, par *Matheſius* (*Sarept.* p. 65.) & après lui par *Agricola*, & par d'autres encore, que je paſſe ſous ſilence, de même que les differentes eſpeces de veines de Cuivre, qui dans mon *Dictionaire des Foſſiles* montent juſqu'à 60, & plus. Je ne dois pas néanmoins oublier de dire, que le Cuivre ne le cede aux autres Métaux, ni pour l'antiquité, ni pour l'uſage. L'Age d'Airain a précédé l'Age de Fer: témoin ce paſſage d'*Heſiode* (*Opera & Dies* v. 149.) *Ils avoient des armes d'Airain, des uſtenſiles d'Airain, des maiſons d'Airain, & le Fer étoit encore inconnu.* Ceci ſe confirme par l'expérience; car dans les plus anciens Tombeaux de la Suiſſe, mais ſur-tout des Païs du Nord, l'on trouve auprès des urnes, des armes de cuivre, au-lieu de fer, comme des Haches; on y trouve auſſi des Anneaux, & d'autres choſes de la même matiere. Voyez *Dan. Major. bevölckert Cimbrien* p. 65. *Rudbeck. Atlantic.* P. III. c. 7. p. 145. *Nov. Liter. Mar. Balth.* A. 1699. p. 91. Pour ne rien dire de ces anciens Monumens des Egyptiens, des Grecs, & des Romains, qui étoient gravés ſur des tables d'Airain. *Depuis longtems*, dit *Pline* L. XXXIV. c. 9. *l'Airain eſt employé à perpétuer les monumens, & à faire des Tables pour y graver les Ordonnances publiques.* Les Anciens avoient cette coutume, de graver ſur de l'Airain, les Edits, les Loix, les Calculs Aſtronomiques, & autres choſes de cette nature, qu'on ſuſpendoit enſuite dans les Places publiques; c'eſt ce qu'on appelloit *Æs fixum*: Voy. *Salmaſ. in Solin.* p. 479. 521. L'Ecriture nous fournit auſſi ſur ce ſujet un témoignage de la plus grande antiquité, dans ce qu'elle dit de *Thubal-Cain, qui forgeoit toute ſortes d'inſtrumens d'airain & de fer*, Gen. IV. 22. Qu'on ajoute à cela le Serpent d'Airain érigé par Moïſe, & les Vaſes ſacrés qui ſervoient tant au Tabernacle, qu'au Temple de Salomon.

En voilà ſuffiſamment ſur cette matiere. Nous avons aſſez fait voir que ces quatre Métaux ſont les plus précieux de tous, tant par le travail qu'il en coûte pour les tirer de la terre & les préparer, que par l'uſage qu'en retire la Société, & par leur beauté. Il ne s'agit donc plus que de ſavoir ce que Job a eu en vue par cette propoſition. Les Interpretes ſont partagés là-deſſus. Voici, ſelon moi, l'explication qui convient le mieux, & à la nature des choſes, & au ſens des paroles. C'eſt que les Hommes en général employent tous leurs ſoins & leurs travaux à découvrir les Métaux, à les tirer, les eſſayer, les ſéparer, & les fondre; ſans faire aucun effort pour acquérir la véritable Sageſſe: ou bien, que tout notre travail eſt inutile, ſi Dieu par ſa grace ne daigne nous éclairer, & diſſiper notre aveuglement naturel. *Mais où trouvera-t-on*, dit Job vſ. 12. *la Sageſſe? & où eſt le lieu de l'Intelligence? L'homme ne connoit pas ſa valeur, & elle ne ſe trouve pas dans la terre des vivans. L'Abîme dit, Elle n'eſt pas en moi; & la Mer dit, Elle n'eſt pas avec moi. Elle ne ſe donne pas pour du fin or, & elle ne s'achete point au poids de l'argent.* Ou: *Mais où trouvera-t-on la Sageſſe? & quel eſt le lieu de l'Intelligence? L'homme n'en connoit point le prix, & elle ne ſe trouve point en la terre de ceux qui vivent dans les délices. L'Abîme dit, Elle n'eſt point en moi; & la Mer, Elle n'eſt point avec moi. Elle ne ſe donne point pour l'or le plus pur, & elle ne s'achete point au poids de l'argent*, &c. C'eſt preſque dans ce même ſens, que le célèbre *Harenbergius* expoſe ce Paſſage, dans la *Bibl. Brem. Claſſ.* VIII. p. 95. où il s'exprime ainſi: *Job met en comparaiſon la véritable Sageſſe avec les tréſors corruptibles. Il dit que les richeſſes ſe tirent, quoiqu'avec beaucoup de travail, des entrailles de la terre, & de lieux où ni les oiſeaux de rapine, ni les bêtes féroces n'ont jamais pénétré, quoiqu'elles aillent par-tout pour chercher leur proye: mais que la véri-*

véritable Sageſſe fuit l'homme, ſi DIEU *ne la lui découvre & ne la lui enſeigne. Il dit que l'Or, l'Argent, & les autres Métaux ne peuvent ſe dérober aux recherches laborieuſes des hommes, & que les Mines ont des iſſues; mais que l'origine de la vraye Sageſſe n'a point de bornes* (1). Voy. *Matheſ. Sarept. Conc.* VI. p. 57. b. & *De Mey Phyſ. Sacr.* p. 334.

(1) *Boëce* s'exprime auſſi parfaitement bien ſur ce ſujet, dans ſa *Conſolat. Philoſ. Met.* 8.

Eheu, quàm miſeros tramite devio
Abducit ignorantia!
Non aurum in viridi quæritis arbore,
Nec vite gemmas carpitis,
Non altis laqueos montibus abditis,
Ut piſce ditetis dapes.
Nec, vobis capreas ſi libeat ſequi,
Tyrrhena captatis vada.
Ipſos quin etiam fluctibus abditos
Norunt receſſus æquoris,
Quæ gemmis niveis unda feracior,
Vel quæ rubentis purpuræ,
Nec non quæ tenero piſce, vel aſperis
Præſtent echinis litora.
Sed quoniam lateat, quod cupiunt, bonum
Neſcire cæci ſuſtinent,
Et quod ſtelliferum tranſabiit polum
Tellure demerſi petunt.
Quid dignum ſtolidis mentibus imprecer?
Opes, honores ambiant,
Et quum falſa gravi mole paraverint,
Tum vera cognoſcant bona.

JOB, Chap. XXVIII. verſ. 3.

Il a mis un bout aux ténèbres, de ſorte qu'on peut ſonder le bout de toutes choſes, même les pierres les plus cachées & qui ſont dans l'ombre de la mort.

Il a borné le tems des ténèbres; il conſidere la fin de toutes choſes, & la pierre même enſevelie dans l'obſcurité, & dans l'ombre de la mort.

CE Texte reçoit diverſes interpretations, & les Verſions de Zurich ne s'accordent pas en tout ſur ſon explication.

Il a mis un bout aux ténèbres. Le mot Hébreu *Kets*, eſt traduit chez les *Septante* par τάξις; *Aquila* ſe ſert de τέλος, *fin*, *Theodotion* de πέρας, *terme*; & *Symmaque* de προθεσμία, *preſcription*, *tems preſcrit*. Parmi les plus anciens Interprêtes, quelques-uns entendent ces paroles du Texte, de la révolution des jours & des nuits. *S. Chryſoſtome*, par exemple, dit: *Qui eſt-ce qui chaſſe les ténèbres, & l'obſcurité? Qui eſt-ce qui a mis un ſi bel arrangement dans une choſe de ſi grande importance?* Et *Olympiodore*: *Les ténèbres diſparoiſſent à l'approche de la lumiere, on y remarque une certaine diminution, & un certain accroiſſement; ou, pour m'écarter de l'opinion commune, une eſpece d'égalité qui ſe forme de l'inégalité.* Et certainement, ſi nous conſiderons cette alternative des jours & des nuits, ſi nous faiſons attention à la maniere dont elle ſe fait, & aux variations qui s'y trouvent, rien ne pourra mieux nous élever à la connoiſſance d'un Créateur, qui par une puiſſance & une ſageſſe infinies *a mis un bout aux ténèbres.* Car (pour en faire l'application à notre Terre ſeule) que deviendroient les Plantes, ſi elles étoient expoſées à l'ardeur continuelle du Soleil, & ſi la nuit ne venoit les rafraichir, & les empêcher de deſſecher? Sans la nuit, les Hommes & les Animaux auroient-ils du repos? La chaleur combinée avec la lumiere ne feroit-elle pas évaporer toute l'humidité du corps? Sans la nuit, tout ce qui reſpire, ne languiroit-il pas? Que deviendroient auſſi ces Animaux, qui étant aveugles pendant le jour, ſe tiennent dans le repos, & n'ont que la nuit pour aller chercher leur nourriture? Mais d'un autre côté, s'il faiſoit toujours nuit, ne ſerions-nous pas privés de l'agréable chaleur du Soleil, & de ſa précieuſe lumiere? Comment vivrions-nous dans des ténèbres ſi affreuſes? A quoi nous ſerviroient nos yeux? & comment vaquer à nos affaires, entretenir des commerces, changer de climat, & faire des voyages? La Terre ne ſeroit-elle pas une vraye Caverne de Brigands? Qui ne voit donc, que l'alternative des jours & des nuits eſt abſolument néceſſaire, & que ce partage de la lumiere & de l'obſcurité, tel que nous le voyons, eſt le plus convenable aux beſoins des Hommes? Mais ce qui ſert encore à prouver avec plus d'évidence la ſageſſe infinie & la bonté du Créateur, c'eſt cette variation du jour & de la nuit dans les differens Climats. Suppoſons que ſous la Ligne Equinoctiale, ou au milieu de la Zone Torride, le plus long jour paſſât 12 heures; que dans les Régions Polaires, ils n'allaſſent pas juſqu'à 18 ou 20, & même juſqu'à des jours entiers, des ſemaines, & des mois; & que dans nos Régions temperées ils ne duraſſent pas 16 heures: l'on verra d'abord, qu'aucun de ces Païs ne pourroit ſubſiſter. C'eſt pourquoi DIEU *a mis un bout aux ténèbres*, & l'a parfaitement proportionné pour le beſoin de chaque Région. Continuons nos raiſonnemens. Que ſi ces limites étoient établies, de maniere que le jour ou la lumiere ſuccedât tout d'un coup aux ténèbres

dans tout son éclat, notre état seroit des plus miserables, car les Hommes & les Animaux s'en trouveroient aveuglés. Le jour devoit donc succeder insensiblement à la nuit; & en effet les bornes qui les séparent sont imperceptibles, & ce mêlange admirable des ténèbres avec la lumiere doit faire avouer à tout le monde, que c'est l'ouvrage de Dieu, & que lui-même *a mis le bout aux ténèbres*. On doit rejetter l'explication de *Vatable*, comme étant tirée de trop loin: car il prétend que par les *ténèbres* dont il est parlé dans notre Texte, l'on doit entendre ce qui n'est point, & n'a jamais été; comme si Job avoit eu en vue le grand ouvrage de la Création, où Dieu tira tout du néant, & sépara la lumiere des ténèbres. Non-seulement cette interpretation est amenée de trop loin, mais, en l'examinant bien, elle n'est pas même soutenable. Le Rien n'a point d'accidens; où il n'y a rien, il ne sauroit y avoir ni lumiere, ni ténèbres, car celles-ci ne sont que l'ombre, ou la privation de la lumiere, causée par l'interposition de quelque corps opaque; ainsi, où il n'y avoit point de corps, il n'y avoit point non plus de ténèbres. L'opinion de *Pineda (in Job* P. II. 403.) me paroît beaucoup plus recevable. Il applique notre Texte aux nouvelles Inventions que les Hommes produisent dans chaque siecle, pour l'utilité & l'avantage de la Société; Inventions qui, par la sage Providence de Dieu, sont tirées comme du sein des ténèbres. Si l'on admet cette explication, c'est sur-tout au XVII. Siecle qu'il faudra rapporter l'accomplissement des paroles de Job, savoir, que Dieu *a mis un bout aux ténèbres*. Ce Siecle en effet a paru si fertile en toutes sortes d'Inventions pour les Sciences & les Arts, qu'il surpasse tout ce qu'ont produit ensemble les XVI qui l'ont précédé. Personne n'ignore avec quelle subtilité *Descartes* a détrôné *Aristote*, après avoir secoué le joug de l'ancienne Philosophe: & quoique l'Empire ne lui soit pas demeuré, on lui doit pourtant cet éloge, qu'il est celui qui a ouvert la porte à la *Philosophie mathématique* moderne, qui par ses heureux progrès, s'est soumis non-seulement la Physique, mais la Médecine, & la Morale même, du moins autant qu'elle dépend de la connoissance des Passions. Je vais rapporter en abregé, les Découvertes qui ont été faites en Médecine. La *Chirurgie par infusion & par transfusion*, qui disparut comme un éclair. La *Circulation du Sang*, découverte par *Guill. Harvey*, Médecin de Jaques I. & de Charles I. Rois d'Angleterre; & en l'honneur duquel on lit dans le College de Médecine à Londres l'Inscription suivante: *Industria, sagacitate, successu nobili, perpetuos sanguinis æstus, circulari gyro fugientes, primus promulgavit mundo. Nec passus ultra mortales sua ignorare primordia, aureum edidit de ovo atque pullo librum. Sic novis inventis Apollineam ampliavit artem - - - meruitque esse stator perpetuus.* Chacun sait, combien les *Freres de la Rose-Croix*, qui ont pour Chef *Fr. Chrétien Rosencreutz*, Moine qui vivoit en 1383, se sont rendus célèbres dans la *Chymie*, sur-tout celle qui a pour objet la Toison d'Or. Il y a une infinité de belles découvertes dans l'Anatomie: les *Vaisseaux lactées* découverts par *Asellius*; le Canal Thorachique, par *Pecquet*; les Conduits Salivaires, par *Bartholin*, *Warthon*, & *Nuck*, & d'autres par *Stenon*; la structure du *Cerveau*, par *Willis* & *Vieussens*; celle de l'*Oreille*, par *Du Verney*, & *Valsalva*; & celle du *Cœur*, par *Lower*. En un mot, rien est-il échapé à la pénétration & à l'adroite dissection des célèbres *Malpighi* & *Ruysch*, qui ont découvert jusqu'aux plus petits tuyaux des Arteres, & jusqu'aux moindres petits Canaux sécrétoires des Glandes? Ainsi l'Anatomie & la Médecine ont pris une tout autre face qu'elles n'avoient auparavant. Le Monde est rempli aussi d'*Inventions Mathématiques* & *Méchaniques*. Ici *Descartes* revient encore sur la Scène, avec son *Algebre*, qui de nos jours a été portée au plus haut degré: Après lui, viennent *Newton* & *Leibnitz*, avec leur *Calcul Infinitésimal: Bernoulli*, avec ses differentes sortes de *Courbes*, & leurs propriétés: *Galilée*, célèbre Restaurateur du Systême de Copernic, avec ses *Télescopes: Cassini* & *Huygens*, avec leurs nouveaux *Satellites* de Saturne & de Jupiter: *Scheiner*, avec ses *Taches dans le Soleil: Hevelius*, *Weigelius* & d'autres, avec leurs *nouvelles Etoiles fixes: Leeuwenhoek*, avec ses *Microscopes*, & les Découvertes qu'il a faites par leur moyen: *Morland*, avec sa *Trompette parlante* ou *Porte-voix: Tschirnhaus*, avec ses *Miroirs ardens: Guerike*, *Reyherus*, & *Amontons*, avec leurs *Thermometres: Torricelli* & *Pascal*, avec leurs *Barometres*. Ajoutons à tout cela, la *Cloche de Plongeur*, de *Sinclar*; le *Navire volant*, de *Luna*; les *Vaisseaux qui navigent sous l'eau*, de *Drebbelius*, *Mersenne* & *Borelli*; le *Serpent d'eau* ou *Hydraspis* de *Wagenseil*, & une infinité d'Inventions pareilles. On ne peut disconvenir que ceux d'entre les Princes Chrétiens qui ont encouragé les nouvelles Inventions, & fourni les moyens de les exécuter, ne méritent de grands éloges: *Louis XIV*, par exemple, par la *Ligne Méridienne*, tracée d'un bout à l'autre de son vaste Royaume, par la communication de la *Méditerannée* avec l'*Océan*, & par une infinité d'autres Invention que l'Académie Royale des Sciences a mises au jour: *Frederic-Guillaume* Electeur de Brandebourg, par la jonction de l'*Oder* & de la *Sprée: Pierre Alexiewitz*, Empereur de Russie, par la communication de la *Mer Caspienne* avec le *Pont-Euxin*, & celle de la *Mer Baltique* avec la *Mer Blanche*; mais sur-tout pour avoir formé dans ses Etats, en faveur des Sciences & des Arts, l'établissement de l'Académie de Petersbourg, qui nous fait esperer plusieurs Découvertes, aussi curieuses qu'utiles & nécessaires. Enfin, pour passer des Princes aux Particuliers, je pourrois ajouter ici la Pompe pneumatique de *Boyle* & de *Guerike*, la *Pendule* de *Huygens*, la *Machine* de *Papin*, les *Fusils à vent*, & plusieurs autres Inventions curieuses, que l'on

trouve

trouve dans les *Tranfactions Philofophiques d'Angleterre*, dans les *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences de France*, dans les *Ephémérides d'Allemagne*, & dans les *Mêlanges* ou *Mifcellanea de Berlin*, &c.

Si au-lieu de ces idées générales, l'on veut donner aux paroles de Job ũn fens plus étroit, comme *J. C. Harenbergius* (*Biblioth. Brem.* (*Claff.* VIII. p. 93.) prétend qu'on doit le faire, on peut fuivre les voyes de la Providence Divine, dans les Veines & les Conduits fouterrains, & dans les chofes toujours nouvelles qu'on en tire, & qui paffent ainfi des ténèbres à la lumiere. Ce fens reftraint eft appuyé par ce qui précede & ce qui fuit notre Texte, & la Verfion Latine de Zurich femble l'avoir eu en vue, car elle traduit: *Ipfe fcrutatur lapidem in caligine, & denfiffima umbra abditum: Il fonde la pierre cachée dans l'obfcurité & dans l'ombre la plus épaiffe*; ce qui me paroît beaucoup plus clair que la Verfion Allemande qui porte, *Die Steine, die Finfternus, und den Schatten des Todes.* Ainfi Job, par ces mots *Eben ophel, la pierre d'obfcurité*, n'entend pas ce Cahos informe, d'où le Monde eft forti, comme le veut *Vatable*; ni, comme *S. Thomas*, cette haute Montagne, toujours couverte de nuages; ni ce grand Rocher noirci par le Soleil, qu'ont imaginé *Nicolas* & *Denys*: mais plutôt, comme le prétend *Pineda* (*in Job* P. II. p. 403.) ces Souterrains taillés dans le roc, avec les Métaux & les Minéraux qui s'y trouvent: à quoi l'on peut ajouter toutes fortes de Cavernes, dont il y en a quelquefois de fort fpacieufes, & aux voûtes defquelles font fufpendus differens corps formés par des liqueurs congelées. L'on peut auffi entendre ici *l'obfcurité* & *l'ombre de la mort*, à laquelle les Mineurs font à tout moment expofés. Ecoutons fur ce fujet *Pline*, dans fa Préface du L. XXXIII. *Nous vivons*, dit-il, *fur une Terre creufe, & nous nous étonnons quelquefois qu'elle tremble & qu'elle s'entrouvre. Nous allons, fans craindre l'indignation de cette bonne mere, fouiller dans fes entrailles; nous defcendons jufques dans la demeure des Manes, pour chercher des richeffes qu'elle n'a pris foin de cacher fi profondément, que parce qu'elle ne les produit point pour notre ufage, qu'elles font la fource de tout malheur, & qu'elles nous précipitent dans les Enfers.* Il dit encore, c. 4. en parlant des Mines d'Efpagne: *L'Or, qu'on tire des puits, s'appelle* canalitium. *Les veines où il eft, s'étendent de côté & d'autre à travers le marbre & dans les côtés des Puits. La troifieme maniere de tirer l'Or, eft un travail qui furpaffe celui des Géans. L'on creufe de grandes Montagnes au clair des lampes, qui fervent en même tems de mefure aux veilles, & l'on eft plufieurs mois de fuite fans voir le jour. Quelquefois la terre s'éboule fubitement, & accable les Ouvriers; & l'on a trouvé le fecret de rendre la Terre fi dangereufe, que la Mer l'eft moins à ceux qui fe plongent au fond pour y chercher les perles. C'eft pourquoi on laiffe fouvent des voûtes, & les rochers qu'on rencontre font confervés pour fervir de piliers aux Montagnes. Enfin rien ne paroît pénible aux Hommes, quand il s'agit d'éteindre la foif infatiable de l'Or, laquelle eft pour eux la chofe la plus difficile à fupporter.* Ajoutons à cela ce que dit *Seneque* (*Quæft. Nat.* L. VI. c. 25.) *Nos Ancêtres, flatés par l'efperance, ont creufé les Montagnes, & l'amour du gain les a fouvent fait périr fous leurs ruines. Philippe n'eft pas le prémier des Rois qui ait été à la recherche de l'Argent, & qui ait fait parcourir les cavernes les plus profondes, où l'on ne pouvoit diftinguer ni nuit ni jour. Quelle néceffité peut forcer l'Homme, créé pour regarder vers le Ciel, à fe courber & s'enfevelir pour creufer la Terre afin d'en tirer un Métal, dont la poffeffion n'eft pas moins dangereufe que la recherche?* Et *Boëce* (*de Confol.* L. II. (1) *Malheur au prémier qui s'avifa d'aller à la recherche de l'Or & des Pierreries, & qui ofa s'expofer à tant de dangers pour découvrir des richeffes, qui demandoient de refter éternellement cachées.* A toutes les peines que l'on fe donne pour la recherche de l'Or, de l'Argent & des autres métaux, j'ajoute celles que fe donnent les Indiens pour tirer des Pierres précieufes hors des rochers les plus durs; & le travail de ceux qui, dans notre Païs, cherchent les *Cryftaux*: dont la figure hexagone réguliere, qu'ils ont commune avec les Pierres précieufes, me donne lieu de conjecturer que Job pourroit bien avoir eu en vue cette figure en particulier, dont la caufe, malgré les foins que fe font donnés *Guillelmini*, *Swedenborg*, & *Cappelerus*, refte encore dans *les ténèbres & dans une obfcurité éternelle.*

La fuite de notre Texte, *il mène toutes chofes à fa fin*, felon les *Septante*, πᾶν πέρας αὐτὸς ἐξακριβάζεται, nous conduit comme par la main à la connoiffance du vrai DIEU; par la confideration des Caufes finales. La Vulgate traduit, *Et univerforum finem ipfe confiderat*, (*Il confidere la fin de toutes chofes*; & S. Auguftin, *Omnem finem ipfe invenit, quid quo perduceret*, (*il a trouvé la fin de toutes chofes, & connoit où elles doivent tendre.* Ce fentiment eft appuyé par la Philofophie moderne, qui démontre plus clair que le jour, que tous les corps de cet Univers ont été créés à quelque fin, les grands, les moyens, les petits, les lumineux, les transparens, les opaques, ceux qui font près de nous comme ceux qui en font éloignés; & que la ftructure de chacun d'eux eft d'un art infini, & en même tems la plus convenable. Elle nous démontre auffi que tous ces corps, bien loin de s'être donné à eux-mêmes la forme qu'ils ont,

(1) *Heu, quis primus fuit ille,*
Auri qui pondera tecti,
Gemmasque latere volentes,
Pretiofa pericula fodit?

ont, ne la connoiſſent pas même, ni les fins auxquelles ils ſont deſtinés. De-là ſuit naturellement, qu'il y a un Etre immatériel & infiniment ſage, qui eſt l'Inventeur, pour ainſi parler, de toutes ces ſtructures auſſi differentes que parfaites, qui les a conçues prémierement dans ſon Entendement infini, & leur a enſuite donné l'exiſtence par ſa vertu toute-puiſſante; en un mot, qu'il y a un Dieu Créateur & Conſervateur. On conviendra d'autant mieux de la force de cet argument, ſi l'on conſidere la variété infinie qui regne dans toutes les Eſpeces qui paroiſſent ſur la Terre, la maniere dont elles ſe conſervent, comment elles ſe multiplient par la génération, & le rapport que toutes & chacune en particulier ont à leurs fins differentes. Ceci eſt un argument à la portée de tous les Hommes, même les plus ſimples; & que le moindre petit animal, la moindre plante, une feuille, un fruit, une fleur, peuvent à chaque inſtant nous fournir.

PLANCHE DXXII.

Le Torrent débordé, & tari.

JOB, Chap. XXVIII. verſ. 4.

(1) *Le torrent ſe débordant d'un lieu habité, ſe jette dans les lieux où l'on ne met plus le pied; mais ſes eaux enfin ſe tariſſent & s'écoulent par le travail des hommes. Le torrent diviſe d'avec le peuple voyageur & étranger, ceux que l'homme pauvre a oublié, & qui ſont hors de la voye.*

(1) *Le torrent ſe débordant d'un lieu habité, ſe jette dans les lieux où l'on ne met plus le pied;* c'eſt à dire, que là où i n'y a point de Torrent, il en vient fondre un ſubitement qui chaſſe les habitans.

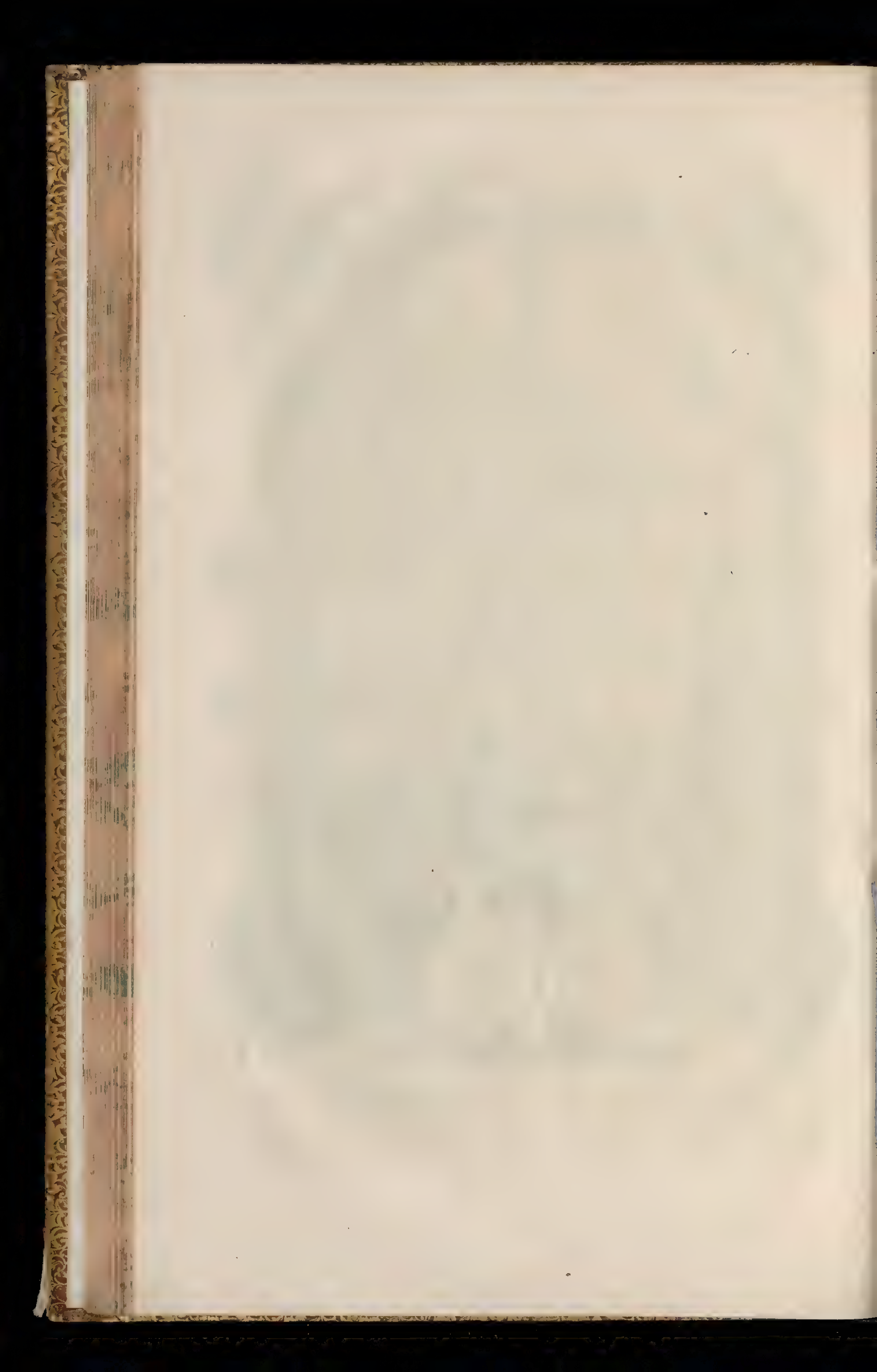
Si par le mot Hébreu *Nachal*, que les *Septante* traduiſent par χείμαῤῥον, on doit entendre un *Torrent*, ou une Riviere, un Fleuve, comme l'expliquent la Vulgate, la Verſion d'*Arias Montanus*, les deux de Zurich, & la plupart des autres; nous n'avons rien à examiner ici, que l'accroiſſement & le décroiſſement des Rivieres, les Sources qui s'enflent au mois de Mai, & celles qui ſont périodiques. Il pourroit bien être que Job a eu principalement en vue le *Nil*, qui ne lui étoit pas inconnu, non plus que ſes inondations annuelles; & c'eſt à quoi le Texte même ſemble parfaitement convenir. *Souvent il arrive en Egypte*, dit *Strabon* L. XVI. *qu'aux environs du Mont Caſius, la terre tout d'un coup change de place, & s'abaiſſant d'un côté s'éleve de l'autre, & avance dans la mer; & qu'enſuite par un mouvement contraire, la terre ſe remet dans la ſituation où elle étoit auparavant. Quelquefois ces changemens ſont petits, quelquefois conſiderables; & cela ſe fait par de certains détours cachés que tout le monde ignore.* Il eſt à remarquer, que le Nil commence régulierement à croître le 17 de Juin, & que cette augmentation dure 40 jours, de ſorte qu'à la fin il inonde toutes les terres de la Baſſe Egypte. Cette inondation ſi règlée, & ſi ſalutaire à tout le Païs, étoit regardée comme miraculeuſe parmi les Anciens. Mais le miracle a ceſſé, depuis que les Européens ont porté leur navigation juſqu'au Congo, à Angole, au Monomotapa, & à Mozambique. Car c'eſt dans ces Royaumes que ſe trouvent les Sources du Nil, dont la principale eſt le grand Lac de Zaïre, entouré de montagnes fort hautes, où pendant tout l'Hiver regnent des pluyes continuelles, qui groſſiſſent ce Fleuve. Ces pluyes tombent dans le Royaume de Congo, ſur les Montagnes de la Lune, pendant les mois de Mai, Juin & Juillet; & l'inondation du Nil commence vers le milieu de Juin, comme nous l'avons déja dit, & continue juſqu'à la moitié de Juillet. Au reſte, l'effet que produiſent les pluyes dans la Zone Torride, arrive en Suiſſe, en Allemagne, dans les Païs-Bas, & autres Païs de l'Europe, par la fonte des neiges, ou par les pluyes, qui groſſiſſent les Rivieres, & dont le débordement engraiſſe, comme celui du Nil, les baſſes campagnes. A ces inondations régulieres ou irrégulieres des



Iob. Cap. XXVIII. v. 4
Torrentes erumpunt.

Buch Hiob Cap. XXVIII. v. 4.
Ausbrechende Bäche.

G. D. Heüman sculp.



des Fleuves & des Rivieres, on peut ajouter les *Fontaines du mois de Mai*, c'eſt à dire, celles qui commencent alors à couler, & qui s'arrêtent au mois de Septembre: on peut y joindre auſſi toutes les autres Sources périodiques, dont j'ai donné un ample détail dans mon Livre intitulé, *Schweitz. Natur-Geſch.* T. II. p. 103. 108. III. 138. & dans mon *Hydrograph. Helv.* p. 124. &c. où l'on trouve entre autres la deſcription de la *Fontaine de Pline*, vers le Lac de Come, dont *Pline* l'Ancien fait mention L. II. c. 103. & le Jeune L. IV. c. 30. & de la célèbre Fontaine d'*Engſtlen*; & j'y ajoute une explication phyſique générale, priſe du Siphon recourbé, & qu'on peut appliquer à toutes ſortes de Sources périodiques. Il ſuffit de ceci pour le préſent, ſur ce qui regarde *les torrens qui débordent & qui ſechent*, ſelon les paroles de Job.

Quelques Interpretes prennent ces Torrens dans un autre ſens; & prétendent que Job avoit en vue ces Fleuves qui charrient de l'Or, & qu'il a voulu par-là nous indiquer une nouvelle maniere d'acquerir de ce précieux métal, en le ſéparant du ſable, laquelle eſt très aiſée & fort en uſage aujourd'hui dans les Indes Orientales & Occidentales, en Hongrie, & dans la Suiſſe. D'autres veulent que Job parle de ces Torrens qui ſortent des entrailles de la Terre, & qui ſe rencontrent même dans les Mines, & dont *Seneque* fait mention, L. V. *Nat. Quæſt.* c. 15. *Aſclepiodore*, dit-il, *aſſure que Philippe fit deſcendre pluſieurs perſonnes dans une vieille Mine abandonnée, pour voir ſi l'avarice des Anciens n'y auroit rien laiſſé à la poſtérité; & que ces gens, après y être deſcendus avec pluſieurs flambeaux, & après avoir parcouru pluſieurs longs détours, avoient trouvé de grandes Rivieres, & de prodigieux amas d'eau dormante, qui les avoient effrayés.* Ce que *Seneque* dit avoir été obſervé par les Mineurs de Philippe, ſe voit fréquemment dans nos Mines; & c'eſt le travail le plus pénible des Ouvriers, & le principal ſoin des Directeurs, que de les tenir ſeches, en tirant l'eau en-haut par des machines, ou en la détournant par des Conduits, qu'on appelle en Allemand *Stollen*: ainſi il n'eſt pas étonnant qu'une Mine abandonnée depuis pluſieurs années, ſe trouve remplie d'eau. Je paſſe ſous ſilence pluſieurs interpretations; & ſur-tout celle de *Coccejus* (*in Job* p. 177.) qui toujours obſcur, ſelon ſa coutume, n'entend pas par le mot *Nachal*, un Torrent, mais une Vallée.

JOB, Chap. XXVIII. verſ. 5.

C'eſt de la terre que ſortira le pain, & au deſſous elle eſt renverſée & en feu.

La terre d'où le pain naiſſoit comme de ſon lieu, a été renverſée par le feu.

JOb ſe propoſe pour principal but dans ce Chapitre, de faire appercevoir les voyes incompréhenſibles de Dieu. Il y étale tout ce que la Terre produit dans ſes entrailles, & qu'elle met au jour avec le tems. Quelques Interpretes expliquent notre Paſſage de deux ſortes de Terre, l'une féconde & riche en blé; l'autre ſtérile & ſouphrée, & qui brule tout ce qui eſt en elle. Mais la plupart l'entendent d'une ſeule & même Terre, qui produit nos alimens, mais qui contient auſſi du feu dans le fond de ſes entrailles. Cependant ils conçoivent ce feu differemment. On peut alléguer ici avec fondement, cette chaleur naturelle de la Terre, dont *Platon* & *Ariſtote* font ſi ſouvent mention. Pour que cette bonne Mere ſoit féconde dans la production des Fruits, (car des autres productions, l'Or, l'Argent, le Cuivre, nous en avons déja parlé,) il lui faut non-ſeulement la ſemence qu'on y jette, les racines qu'on y plante, & ce précieux ſuc nourricier, dont on ne connoit pas encore la nature; mais elle a beſoin auſſi d'une force ſuffiſante pour pouſſer ce ſuc aux orifices & dans les tuyaux des Plantes: & c'eſt ce qui s'opere en partie par la preſſion de l'air, & en partie par cette chaleur intérieure, qui après avoir atténué & diſſout les parties glutineuſes de ce ſuc, les chaſſe juſqu'aux extrémités des Plantes, dans tous les pores & principalement dans ceux des feuilles. Perſonne ne ſauroit douter de l'exiſtence de cette chaleur interne. On la ſent même dans les lieux ſouterrains, comme dans les Bains, & dans les Mines, où l'on voit les Ouvriers travailler le corps nud. C'eſt à cette chaleur que les neiges retiennent dans la Terre, que l'on doit la conſervation des Plantes pendant l'Hiver. Ciceron, dans ſon *Livre de la Vieilleſſe*, dit que *la Terre échauffant la ſemence qu'elle reçoit dans ſon ſein, l'ouvre & la fait germer.* Mais il eſt très difficile de déterminer l'origine de cette chaleur, & c'eſt un de ces cas ordinaires, où il arrive que l'on eſt perſuadé de la vérité d'une choſe, quoique l'on n'en connoiſſe abſolument pas les raiſons. Je me diſpenſerai de faire cette recherche; d'autant plus qu'il me ſemble que Job n'a pas tant eu deſſein de parler de cette chaleur interne, que de certaines Terres fertiles, & fomentées par des feux renfermés, qui ſouvent éclatent par des Volcans; comme dans le Royaume de Naples, dans l'Etat Eccléſiaſtique, & dans la Sicile, dont la fertilité eſt auſſi connue par l'Hiſtoire, que par l'expérience qu'on en fait tous les jours. *Ciceron* appelloit cette Ile, *le Grenier des Romains*; & *Ariſtote* la nomme l'*Ile du Soleil*, parce que la fécondité du terrein échauffé par la chaleur

de cet Aſtre, y produit en abondance toutes ſortes de Plantes. Les Anciens ont même prétendu que ce fut dans cette Ile que l'on vit croître le prémier Froment. *Diodore* L. VI. aſſure qu'il y croît ſans être ſemé, ſur-tout dans la Vallée de Noto. Et ſi l'on en croit la Fable, les habitans de ce Païs furent inſtruits par la Déeſſe Cérès à faire uſage de ce grain pour la nourriture des Hommes. Cette Divinité ſe voit très ſouvent dans les Médailles des Siciliens, ayant auprès d'elle un Epi, qui eſt le ſymbole de l'Ile. *Ciceron*, *Pline* & *Diodore* vantent beaucoup ce terroir, & diſent que les blés y produiſent le centuple.

Je repréſente à la Planche DXXII. un Volcan; & à la bordure:

Lettre A. une Médaille frappée à Palerme, où l'on voit d'un côté la tête de Pallas; & au revers, le ſymbole de l'Ile, ſavoir trois Jambes attachées enſemble, & une Tête au milieu, avec trois Epis.

Lettre B. Médaille des Syracuſains, qui repréſente d'un côté la tête de Cerès entourée de Poiſſons; & de l'autre un Epi.

Le ſentiment que nous venons de rapporter s'accorde parfaitement avec la Verſion Latine de Zurich; mais la Verſion Allemande qui traduit, *Aus der Erden kommet Speiſe herfür, und was darunter iſt, erzeiget ſich wie Feuer*, pourroit mieux s'appliquer aux Minéraux chargés de ſouphre, & qui s'enflâment; ou à ces pierres brillantes, que la Terre porte dans ſes entrailles, & qui jettent un éclat ſemblable au feu. En ce cas, l'Eſcarboucle eſt ce qui pourroit le mieux convenir ici, puiſqu'elle éclaire dans les ténèbres, ſi l'on en croit la Fable. Si l'on veut, avec notre Verſion Latine, rapporter ce Texte au Pain, voici un Commentaire en Allemand, qu'a fait là-deſſus le pieux *Arndius* (*Wahr. Chriſtenthum* L. IV. c. 3.) *Unſer Brod, das wir eſſen, iſt erſtlich ein grünes Gras, daraus endlich ein Körnlein wächſet, daraus das Brod kommet, welches endlich in unſer Fleiſch und Blut verwandelt wird, wann wirs eſſen. Da bedencket GOTTES Wunder, die er an uns thut, und lernet hier das Werck eurer Schöpfung verſtehen, wie GOTT der HERR noch heute zu tag des Menchen Fleiſch und Blut aus der Erden machet: iſt das nicht ein groſſes Wunder, daſs wir ſagen mögen, die Erde iſt unſer aller Mutter? Daraus formiret GOTT durch ſeine Allmacht unſern Leib, Fleſch und Blut noch heut zu tage, daſs wir wohl ſagen mögen: In GOTT leben, weben und ſind wir. Die nährende krafft iſt GOTTES Wort im Brod: Darum lebet der Menſch nicht allein vom Brod: denn nimmt GOTT die ernährende Krafft vom Brod, ſo verſchwindet unſer Fleiſch und Blut, verwelcket wie eine Blume, verdorret wie Heu.*

JOB, Chap. XXVIII. verſ. 6.

Ses pierres ſont le lieu où ſe trouvent les Saphirs, & la poudre d'or y eſt.

Les Saphirs ſe trouve dans ſes pierres, & ſes mottes ſont de l'or.

JOb ramène ici ſur le tapis les Raretés précieuſes, que renferment la Terre & les Rochers; & que le tems, & l'induſtrie des hommes, en tirent. La plupart des Interpretes prétendent qu'il ne faut point ſéparer ici le *Saphir* d'avec la *Poudre d'or*; & qu'ainſi l'on doit chercher un Saphir, ou une Pierre précieuſe de la couleur du Saphir, qui contienne en même tems de la poudre ou de petites paillettes d'Or. *Theophraſte* (περὶ λίθων) parle d'un *Saphir qui paroît pétri d'or*; & *Pline* L. XXXVII. c. 9. d'un *Saphir qui éclate de petits points d'or. Denys* dit la même choſe. Et *Solin* c. 20: *Les meilleures Turquoiſes qu'on apporte de Scythie, ſont celles dont le bleu eſt bien brillant: les Connoiſſeurs les diſtinguent en deux ſortes, l'une mâle, & l'autre femelle. Celle-ci eſt ſans aucun mêlange: le mâle eſt diverſifié par pluſieurs petits points d'or, qui en augmentent la beauté & l'agrément.* Epiphane dit *qu'il y en a de pluſieurs ſortes, & que le Royal marqué de points d'or, eſt moins eſtimé que celui qui eſt ſimplement de couleur pourprée.* Tous ces endroits ſe rapportent à notre Texte; mais on n'en ſauroit rien tirer, qui puiſſe ſervir à faire connoitre quel peut être le Saphir dont Job parle. Tous ceux que l'on a aujourd'hui, ſont tranſparens, brillans, de couleur bleue, & ſans aucun mêlange de points ou de paillettes d'or; l'on eſtime même fort peu ceux qui ne ſont pas bien tranſparens, qui ſont opaques, ou, ſelon l'expreſſion de *Pline*, qui ont un *centre cryſtallin*; on ne les juge pas dignes d'être portés, ni même d'être polis. Mais comme les plus habiles Naturaliſtes de l'Antiquité ſont mention d'une eſpece de Saphir parſemé de petits points d'or, on doit en conclurre, ou qu'ils n'ont pas connu nos Saphirs modernes, ou qu'ils ont donné ce nom à quelque autre pierre, comme le conjecture *Saumaiſe*. A dire vrai, il ſemble que *Pline* ait donné à nos *Saphirs* le nom d'*Améthyſte*, ou d'*Hyacinte*, lorſqu'il dit dans le même endroit que nous venons de citer, qu'*il a une couleur de pourpre, la plus belle que les Teinturiers puiſſent prendre pour modele.* En un mot, il ſemble que le Saphir dont Job & les autres Anciens parlent, ſoit préciſément ce qu'on appelle *Lapis Lazuli*, (*Pierre d'Azur*), qui eſt une pierre bleue au plus haut degré, comme il paroît

roît par l'*Outremer* qu'on en tire; mais qui eſt opaque, & mêlée de petites particules d'or. Ajoutez à cela, que cette Pierre a été ſur-tout employée pour la Sculpture chez les Anciens, ainſi que cela ſe voit dans preſque tous les Cabinets d'Antiquité. Si l'on s'en rapporte à *Pline*, les Saphirs viennent des *Indes*, de la *Scythie*, & de l'*Ethiopie*; au-lieu que nous tirons les nôtres des Royaumes de *Calecut*, de *Cananor*, de *Bisnagar*, de *Ceylan*, & que les plus eſtimés ſont ceux qui viennent du *Pegu*, ſelon *Boet. Lap.* L. II. c. 42. & ſur-tout du Mont *Capelan* à 12 journées de *Siran*, qui en eſt la Ville capitale, au rapport de *Tavernier*, *Voy. des Indes*, L. II. p. 291. On en trouve auſſi dans cette chaine de Montagnes qui s'étend depuis le Royaume de *Pegu*, juſqu'à *Cambalu*; dans l'Ile de *Madagaſcar*, ſelon *Strauſs Reis-Beſchr.* p. 9. & dans le Royaume de *Siam*, ſuivant le rapport de *La Loubere*, *Deſcr. du Roy. de Siam*, p. 41. Pour ne point parler de ceux de moindre prix, que l'on trouve en Europe. Mais le Saphir de Job, par où nous entendons le *Lapis Lazuli*, ſe trouve non-ſeulement en Europe, mais ſelon *Pline* L. XXXV. c. 6. l'on en apportoit auſſi autrefois de l'*Arménie*, ce qui lui avoit fait donner le nom de *Pierre d'Arménie*, *Bleu d'Arménie*, ou *des Peintres*: ſurnoms, qui confirment notre opinion ſur le Saphir de Job, qui eſt auſſi celle de *Bauſchius* (*de Cæruleo* p. 64.) Ce qui pourroit encore ſervir ici de confirmation, c'eſt que cette pierre venant de l'Arménie, voiſine du païs de Job, elle a dû lui être plus connue que les Saphirs des Indes. Voyez *Braun. de Veſt. Sacerd.* L. II. c. 12. p. 537.

JOB, Chap. XXVIII. verſ. 7. 8.

L'Oiſeau de proye n'en a point connu le ſentier, & l'œil du Milan ne l'a point regardé.

Les jeunes Lions n'y ont point marché, le vieux Lion n'a point paſſé par-là.

L'Oiſeau a ignoré la route pour y aller, & l'œil du Vautour ne l'a point vue.

Les enfans des Marchands n'y ont point marché, & la Lionne n'y a point paſſé.

Voici en deux mots ce que Job a voulu dire dans ce Paſſage: c'eſt que tout ce que les Hommes tirent des entrailles de la Terre eſt ſi profondément caché, ſoit dans le fond des rochers, ſoit dans l'obſcurité des cavernes, que ni les yeux des Vautours, ni la férocité des Tigres & des Lions, ne ſauroient y pénétrer: ou bien, que les endroits où ſe trouvent l'Or & les Pierres précieuſes, ſont ſi incultes & ſi ſtériles, que les Oiſeaux même & les Bêtes de proye n'y trouvent rien pour ſe nourrir. Pour moi, il me ſemble que Job nous montre comme au doigt ces Mines & ces Conduits ſouterrains, que les Mineurs creuſent & étayent avec tant de peines; & qui ſont ſi obſcurs & ſi ténébreux, que les Animaux ne ſauroient y pénétrer, ni les Hommes y faire un pas ſans le ſecours des lanternes: puiſqu'il ſemble avoir eu ſur-tout en vue de démontrer la Sageſſe impénétrable de Dieu, qui a jugé à propos de renfermer dans les plus durs rochers, les Métaux les plus précieux & les Pierres les plus éclatantes. Ce que dit *Pline*, L. XXXIII. c. 2. ſe rapporte parfaitement à la ſtérilité des terres où ſe trouvent d'ordinaire l'Or & les Pierres précieuſes. *Les Montagnes de l'Eſpagne ſont*, dit-il, *ſeches & ſtériles; il n'y croît rien, & elles ne ſont d'aucune utilité, que par l'Or qu'on en tire avec abondance.* *Solin* dit auſſi, c. 19. que *les païs de la Scythie ſont riches, quoiqu'inhabitables; qu'ils abondent en Or & en Pierres précieuſes, mais qu'ils ne ſont habités que par des Gryphons, oiſeaux très féroces & très furieux, dont la cruauté rend ces païs de difficile accès, & fait que l'on s'expoſe rarement à y aller. Ces Monſtres*, ajoute-t-il, *déchirent les Hommes tout vifs, & ſemblent n'avoir été mis au monde que pour punir l'avarice. Les Arimaſpes ſont obligés de les combattre pour attraper les Pierres précieuſes, ſavoir les Emeraudes, qui ſe trouvent là.* Ce qu'on lit ici de *Solin*, & qui eſt confirmé par *Pomp. Mela* L. II. & par *Pline* L. VII. c. 2. mérite d'être mis au même rang que la Fable des Anciens, qui prétendoient que le Païs d'Ophir, qui produiſoit l'Or, étoit gardé par des Gryphons, (Oiſeaux chimériques qui avoient, ſelon eux, la tête d'un Lion, & les griffes d'un Aigle;) ou bien qu'il étoit défendu tout enſemble par des Lions & par des Gryphons, de ſorte qu'aucun homme n'en pouvoit approcher. Ils ajoutoient, que c'étoient ces Animaux qui déterroient l'Or, que des Hommes courageux & intrépides alloient enſuite ramaſſer. Il eſt certain que les terres où ſe trouvent les Métaux, ſont pour l'ordinaire ſtériles; c'eſt à dire, que celles-ci cachent profondément leurs tréſors, tandis que les autres les montrent ſur la ſurface: ce qui prouve une Providence auſſi bonne que ſage. La ſtérilité de ces terres métalliques a des cauſes phyſiques, ſavoir, des vapeurs ſulphureuſes & ſalines, contraires à la nourriture des Plantes. Cependant l'on trouve des Païs abondans en Or & en Pierreries, qui ne laiſſent pas de produire des Vins, du Blé, & d'autres fruits excellens. Tels ſont, par exemple, la Hongrie, les Indes Orientales &c.

Le mot Hébreu איה (*Ajah*,) ſelon *Bochart*, marque une eſpece d'*Epervier*, qu'on nomme *Emerillon*, & dont la vue pénétrante a donné lieu à ce Proverbe, *Il a les yeux comme un Emerillon*. Voici la deſcription qu'en donne un Poëte: (1) *Ses yeux, qui ſont bleus, ne le trompent jamais, & il apperçoit ce qu'il eſt impoſſible au Chaſſeur de voir.* On doit remarquer ici en paſſant, que c'eſt le propre de tous les Oiſeaux de proye, d'avoir la vue pénétrante. Le moindre objet, une poule, un pigeon, une alouette, rien de tout cela ne ſauroit échaper de loin à leurs yeux.

בְנֵי שָׁחַץ, υἱοὶ ἀλαζόνων, *fils d'orgueil, d'élevation, de grandeur.* Ces termes marquent ces Bêtes féroces, & pourtant nobles & généreuſes; tels que ſont les Lions & autres Animaux à quatre pieds, dont nous parlerons plus au long ſur XLI. 26. Voyez *Bochart* (*Hieroz.* P. I. L. III. c. 1. p. 719. P. II. L. II. c. 8. p. 195.)

(1) *Cæſius atque oculis nunquam fallentibus uſus*
Eſt, quod venator non videt, ille videt.

JOB, Chap. XXVIII. verſ. 9. 10. 11.

L'homme met la main aux cailloux, & renverſe les montagnes juſques aux racines.

Il fait paſſer les ruiſſeaux au travers des rochers fendus, & ſon œil voit tout ce qui y eſt de précieux.

Il bouche les rivieres, afin d'en arrêter le cours; & il met en lumiere ce qui y eſt caché.

Il a étendu ſa main contre les rochers, il a renverſé les montagnes juſques dans leurs racines.

Il a ouvert les pierres pour en faire ſortir les ruiſſeaux, & ſon œil a vu tout ce qu'il y a de rare & de précieux.

Il a pénétré juſqu'au fond des fleuves, & il a produit au jour les choſes les plus ſecretes.

Ces Verſets regardent encore les Tréſors qui ſont cachés au fond de la Terre, des Rivieres, & des Rochers, & que l'induſtrie des Hommes tire des ténèbres où elles ſont enſevelies.

L'homme met la main aux cailloux; ſelon les *Septante*, ἐν ἀκροτόμῳ ἐξέτεινε χεῖρα αὐτοῦ, בַּחַלָּמִישׁ, (*bachalamiſch*) *dans le caillou*; on lit Deut. VIII. 15. מִצּוּר הַחַלָּמִישׁ, *du rocher du caillou.* Ce mot ſert à marquer un Rocher d'une extrème dureté, dur comme un caillou; ou un Rocher tout compoſé de cailloux, que les Allemands appellent *Nagelflue.* Dieu *met la main aux cailloux*, & l'Homme l'y met auſſi. C'eſt Dieu prémierement, qui par ſa puiſſance infinie créa les Rochers, & qui par ſa grande bonté y cacha & y entremêla des veines de Métaux & des Pierres précieuſes. Car Job ſemble continuer à parler des Métaux, & nous indiquer ces grandes richeſſes qui ſont cachées dans la Terre, & que l'Homme, avec l'aide de Dieu, découvre & déterre par ſon travail. C'eſt une choſe aſſez connue par l'Hiſtoire-Naturelle, que dans les plus durs Rochers, il s'y rencontre ſouvent des veines d'Or & d'Argent, & que l'on trouve des Pierres précieuſes dans des cailloux dont la dureté quelquefois ſurpaſſe celle du Jaſpe, comme dans les *Oeufs du Paraguay.* Dans nos Régions mêmes, le beau Cryſtal ſe tire des Rochers les plus durs. Pour ce qui regarde l'Or, *Pline* L. XXXIII. c. 4. dit que *celui qu'on tire des puits, & qu'on nomme Canalitium, ſe trouve dans le marbre; que ſes veines s'étendent de côté & d'autre à travers cette pierre, & dans les côtés des puits.* Je pourrois montrer au long, que l'Or ſe trouve quelquefois dans des pierres blanches, quelquefois dans les cailloux, dans des pierres qui ſe fendent aiſément, & où il eſt mêlé le plus ſouvent avec de l'Argent, du Cuivre, du Cinabre, de l'Antimoine & autres Métaux & demi-Métaux: mais tout cela eſt amplement expliqué dans mon *Dictionaire des Foſſiles.* Ce ne ſont pas les Hommes, qui ont caché dans les Rochers tant de richeſſes & de tréſors; ce n'eſt pas non plus le Hazard qui les y a placé; mais c'eſt Dieu luimême par les loix qu'il a établies, & ſur-tout par le bouleverſement général que cauſerent les eaux du Déluge, & par la précipitation générale qui ſe fit de tous les corps peſans. Quand on conſidere le travail des Mineurs, on ne trouve point que Job ſe ſoit exprimé trop fortement, en diſant qu'*ils renverſent les montagnes juſqu'aux racines:* on diroit en effet, qu'en creuſant les Montagnes & les Rochers, ils veulent les mettre ſans-deſſus-deſſous. Ecoutons comment *Seneque* ſe plaint ſur ce ſujet, (*Nat. Quæſt.* L. VI. c. 15. (*Nos ancêtres*, dit-il, *flatés par l'eſperance, ont creuſé les Montagnes; ils y ont pratiqué des cavernes, où l'on ne ſauroit diſtinguer le jour de la nuit.*

Il fait paſſer les ruiſſeaux au travers des rochers

rochers fendus; & ſon œil voit tout ce qui y eſt de précieux. Les *Septante* traduiſent: Δίνας δὲ ποταμῶν διέῤῥηξε, πᾶν δὲ ἔντιμον εἶδέ μου ὁ ὀφθαλμὸς; la Verſion de *Pagninus* porte, *Il a fait ſortir des ruiſſeaux des Rochers;* & celle de *S. Auguſtin, Il a rompu les rives des Fleuves.* Job continuant la même matiere, nous fait ſortir des Mines, pour remarquer combien de fois l'on eſt obligé de détourner le cours des Rivieres; de les partager en pluſieurs branches, de percer des Rochers; & tout cela avec un travail inexprimable, lequel eſt préciſément l'objet que Job a eu en vue.

Il bouche les Rivieres, afin d'en arrêter le cours; & il met en lumiere ce qui y eſt caché. Selon les *Septante*, βάθη δὲ ποταμῶν ἀνεκάλυψεν, ἔδειξε δὲ αὐτοῦ δύναμιν εἰς φῶς. Le Texte original eſt énergique, מִבְּכִי נְהָרוֹת חִבֵּשׁ, *Il a lié les pleurs des Fleuves. Vatable* traduit, *Il retient les pleurs des Rivieres*, c'eſt à dire, il arrête les Rivieres, qui tombent ordinairement des Montagnes; *Pagninus, Il a lié les Fleuves, de crainte qu'ils ne dégouttent. Cajetan* traduit plus obſcurément, *A perplexitate flumina ſtrinxit, (Il a ſerré les Fleuves de perplexité;)* & la Vulgate n'eſt pas beaucoup plus claire, *Profunda quoque fluviorum ſcrutatus eſt, (Il a pénétré juſqu'au fond des fleuves.)* Cette derniere explication conviendroit à ce que nous avons dit ci-deſſus, & pourroit ſe rapporter aux Perles, & aux richeſſes qui ſe trouvent dans le fond des Rivieres; mais elle me paroît s'éloigner trop du Texte Hébreu, que les deux Verſions de Zurich rendent plus clairement par, *Il forme les Fleuves en raſſemblant les gouttes.* Car le deſſein de notre Philoſophe eſt de dévoiler l'origine ſecrete des choſes; & pour cet effet il pénètre des yeux les entrailles de la Terre, & les cavernes des Montagnes, où les Ruiſſeaux & les Rivieres ſe forment peu à peu de *gouttes* ramaſſées, qu'il compare à des *larmes.* Il eſt certain qne dans les Mines, l'eau dégoutte des voûtes en ſi grande quantité, que ſi on ne l'épuiſoit avec des machines, ou ſi on ne la détournoit par des conduits, les Mineurs en ſeroient fort incommodés. Quoique dans notre Suiſſe nous n'ayons pas les moyens de faire ces obſervations dans les entrailles mêmes de la Terre, nous pouvons néanmoins nous en convaincre par la façon dont nous voyons naitre les Fleuves & les Rivieres qui ſe forment par la réunion de pluſieurs petits Ruiſſeaux. Voyez mon *Hydrograph. Helvet.* p. 3. Cette explication ne préjudicie en rien à l'opinion, qui peut-être eſt la meilleure, ſur l'origine des Rivieres, ſavoir, qu'elles doivent leur naiſſance à la Pluye; car ſelon cette Hypotheſe même, elles ſont compoſées de *gouttes raſſemblées.*

JOB, Chap. XXVIII. verſ. 16.

On ne l'échange point avec l'or d'Ophir, ni avec l'Onyx précieux, ni avec le Saphir.

On ne la mettra point en comparaiſon avec les marchandiſes des Indes, dont les couleurs ſont les plus vives, ni avec la Sardonique & le Saphir le plus précieux.

La prémiere choſe de prix qui paroît ici, & qui pourtant eſt infiniment au deſſous de la Sageſſe, eſt nommée dans le Texte, *Cethem Ophir, Or d'Ophir*, duquel nous avons déja parlé ci-devant, de même que du Païs d'où il vient. La Vulgate s'éloigne ici des autres Verſions; elle ſubſtitue à l'Or les Couleurs des Indes. On peut ſous ce nom entendre toutes les Couleurs en général qui viennent de ce Païs-là, & qui l'emportent ſur toutes les autres en beauté; les Pierres précieuſes qu'on y trouve & dont l'éclat eſt admirable; ou, avec *Pineda (in Job.* P. II. p. 418.) qui s'approche plus de notre Verſion, l'*Or* même, dont la couleur propre & naturelle eſt ſi brillante. *L'Or*, dit *Pline* L. XXXIII. c. 3. *s'éprouve par le feu, & doit être rouge comme cet élément, pour être ce qu'on appelle Or pur.* Et *Iſidore* (L. XVI. *Etymolog.* c. 17.) *L'Or*, qu'on appelle *pur ou fin, eſt celui dont la couleur eſt ſi vive, qu'il ſemble jetter des rayons.* On peut auſſi alléguer ici les paroles de Jérémie, Lament. IV. 1. *Comment l'Or eſt-il devenu obſcur, & le fin Or a-t-il changé de couleur?* Ou: *Comment l'Or s'eſt-il obſcurci, comment a-t-il changé ſa couleur qui étoit ſi belle?* De cette maniere nous ne nous écartons point des autres Verſions qui portent, *l'Or le plus fin*, lequel au v. 15. eſt appellé *Segor, Or pur*, & v. 19. *Cethem tahor, Or épuré.*

Pour ce qui regarde la Pierre *Schoham*, rendue ici par *Onyx*; & le *Sapphir, Saphir*; nous en avons parlé à l'occaſion du Pectoral d'Aaron.

JOB, Chap. XXVIII. verſ. 17.

L'or, ni le Diamant, ne ſauroit approcher de ſon prix, & on ne la donnera point en échange pour un vaiſſeau de fin or.

On ne lui égalera ni l'or, ni le cryſtal, & on ne la donnera point en échange pour des vaſes d'or.

Voici encore des choſes précieuſes. Le mot *Zahab* marque l'*Or*, qui eſt ainſi appellé à cauſe de ſa pureté, & parce qu'il eſt ſans mêlange d'aucun autre métal. Le mot *Zechuchith* reçoit differentes interpretations. Les *Septante* le rendent par ὕαλος. La Vulgate de même, & la Verſion Latine de Zurich, portent *Vitrum*, (*Verre*), ce que l'Allemande auroit pu traduire par *Glas*: mais le peu de cas que l'on fait du *Verre*, eſt peut-être cauſe que les Auteurs de cette Verſion n'ont oſé s'en ſervir, & qu'ils ont mieux aimé ſubſtituer un Verre naturel, & beaucoup plus noble que l'artificiel, c'eſt à dire le *Cryſtal*. On doit remarquer cependant, que le Verre étoit autrefois de grand prix, ainſi qu'il arrive de tout ce que l'abondance n'a point encore rendu mépriſable. Le Verre n'a pas été inventé fort loin de la Patrie de Job, & cette circonſtance peut donner beaucoup de jour à l'explication de notre Texte, & ſervir à la défenſe de notre Verſion Latine. Ce Paſſage de *Pline* ſur ce ſujet eſt curieux, L. XXXVI. c. 26. *Il y a*, dit-il, *dans la Phénicie, contrée de Syrie, & voiſine de la Judée, un Marais appellé Cendevia, au pied du Mont Carmel. - - - L'Hiſtoire porte qu'un Vaiſſeau chargé de Nitre ayant abordé dans cet endroit, les Matelots allerent à terre, pour y préparer leur repas; que n'ayant point trouvé de pierres pour ſoutenir leurs marmites, ils prirent des morceaux de Nitre qu'ils avoient dans leur Vaiſſeau; que ces morceaux s'étant allumés, & le ſable du rivage s'y étant mêlé, il s'en forma une liqueur belle & tranſparente, qui en s'écoulant forma de petits ruiſſeaux, & qui a donné l'origine au Verre.* Si par *Zechuchith* Job a entendu du Verre, & ſi l'on s'en rapporte au témoignage de *Pline*, il s'enſuivra que l'invention en eſt des plus anciennes, & qu'elle eſt même antérieure au Siecle de Moïſe. Le Verre a eu le même ſort que bien des choſes ſemblables, où le Hazard a eu plus de part que la Raiſon. Mais comme il eſt aiſé de perfectionner ce qui eſt une fois découvert; au-lieu de cailloux, de ſable, de coquillages, & d'autres matieres, dont on ſe ſervoit ſeulement dans les prémiers tems pour faire du Verre, ainſi que *Pline* le rapporte au même endroit que nous venons de citer; on y a ajouté dans la ſuite plusieurs minéraux & pluſieurs métaux, qui ont produit differentes Pierres qu'on appelle *fauſſes*, dont la couleur ne cède en rien à celle des Pierres précieuſes, mais qui n'en ont pas à beaucoup près l'éclat, ni la dureté: enfin l'on peut dire que l'Art de la Verrerie a été pouſſé au plus haut degré de perfection. Il eſt certain que le Verre ſeroit compté parmi ce qu'il y a de plus précieux, ſi l'on pouvoit le former du Cryſtal, ou le rendre malléable. Ce ſont des Secrets que l'on a eus autrefois, ſi l'on en croit *Pline*, & que l'on doit mettre au nombre des Secrets perdus. Voici ce que cet Auteur en dit: *On fait du Verre dans les Indes, que l'on tire du Cryſtal, & qui à cauſe de cela même n'a pas ſon pareil pour la beauté. - - - - On dit que ſous le regne de Tibere, on avoit trouvé l'art de rendre le Verre flexible; mais que le Laboratoire de l'Inventeur fut entierement détruit, dans la crainte que cela ne vînt à diminuer le prix de l'Airain, de l'Argent, de l'Or, & des autres métaux.* Si nous avions des preuves plus préciſes, que l'invention du Verre, dûe d'abord au ſeul Hazard, ait été perfectionnée par la Raiſon & érigée en Art, on pourroit la faire remonter juſqu'au tems de la Tour de Babel, où il eſt ſûr que les Ouvriers ont dû trouver des briques enduites de verre, parmi celles qu'ils tiroient des fourneaux. L'étymologie du mot *Zechuchith* qui vient de *zachah* ou *zachach*, (*il étoit pur & net*) eſt trop générale pour être appliquée au Verre ſeul; & ſi on lui fait ſignifier *tranſparent*, *luiſant*, il conviendra également au Cryſtal & aux Pierres précieuſes. Qu'on liſe ce que j'ai déja dit ſur cette matiere, Deut. XXXIII. 19. Je croi que c'eſt aſſez parler du Verre, dont la compoſiton, quoiqu'artificielle, peut nous fournir une idée fort juſte de la maniere dont ſe forment les Pierres précieuſes & tranſparentes.

Paſſons maintenant au *Cryſtal*, qui, ſelon pluſieurs Rabbins, *Mercerus*, *Nicetas*, & la Verſion Allemande de Zurich, eſt déſigné dans Job par le mot *Zechuchith*. Ce ſentiment pourroit ſe confirmer par ce qui ſe trouve dans *Pline*, L. XXXVII. c. 2. *Il nous vient du Cryſtal d'Orient; mais celui qu'on apporte des Indes eſt le meilleur. Juba dit que l'on en trouve de très beau dans une Ile de la Mer Rouge ſur la côte d'Arabie, appellée Neron, & que Pythagore Gouverneur de la part du Roi Ptolomée, y en avoit trouvé un morceau de la grandeur d'une coudée.* Ceci nous apprend qu'il y avoit du Cryſtal dans les environs du Païs de Job. D'ailleurs, le Verre a tant de rapport au Cryſtal, qu'on peut à peine en faire la distinction: c'eſt pourquoi les Traducteurs de la



IOB Cap. XXVIII. v. 18
Ramoth et Gabisch.

Buch Hiob Cap. XXVIII. v. 18
Die kostbarste Perlen u. Edelgesteine.

I. G. Thelot sculps

la Bible d'Alcala, comme s'ils euſſent voulu réunir les deux ſentimens, ont jugé à propos de traduire *Verre Cryſtallin*; & en effet, les beaux Verres qu'on fabrique aujourd'hui dans la Bohème, ſe nomment *Cryſtall-Gläſer*, *Verres de Cryſtal*. *Pline* dit auſſi, à l'endroit que j'ai cité, que rien n'approche tant du Cryſtal que le Verre. Quelques Juifs, comme *R. Abraham*, *Mardochai*, & quelques Interpretes, tels que *Pagninus* & *Cajetan*, ont donné à notre *Zechuchith* le nom de la Pierre la plus précieuſe, je veux dire, le *Diamant*, auquel, ſelon *Pline* Liv. XXXVII. c. 4. *les hommes ont attaché le plus de valeur, non-ſeulement parmi ce qu'il y a de joyaux, mais encore parmi tout ce qu'il peut y avoir de plus précieux dans le monde. Il n'a été connu*, ajoute-t-il, *pendant très longtems, que des Rois, & encore d'un très petit nombre. Il eſt le ſeul qu'on trouve dans les Mines; & quoiqu'il ſemble ne provenir que de l'or, on n'en voit néanmoins que très rarement parmi ce métal.* Le même Auteur fait mention des Diamans d'Ethiopie, des Indes, & d'Arabie, leſquels, ſinon tous, du moins une partie devoient être connus à Job. Le même rapport qui ſe trouve entre le Verre & le Cryſtal, ſe trouve auſſi entre celui-ci & le Diamant; de ſorte qu'on peut dire avec juſtice, que le Diamant eſt un Cryſtal dur, & le Cryſtal un Diamant mou. Il n'y a donc preſque aucun Interprete qui ne convienne que *Zechuchith* ſignifie quelque choſe de brillant & de tranſparent, mais qui pourtant n'eſt point artificiel. Les Interpretes Chaldéens traduiſent ce mot par *Aſpaklara*, (*des pierres tranſparentes.*) *Fuller* (*Miſc. Sacr.* L. IV. c. 9.) eſt d'opinion que Job a voulu parler de l'*Ambre*, a quoi ſouſcrit auſſi *Eurelius* (*Diſſ. de* ἤλεκτρῳ, Th. 5.)

Enfin on trouve encore dans notre Texte ces mots, *Cheli phaz*, (*Vaſe de fin or*;) où *phaz* ſignifie derechef un Or très pur, le meilleur Or. On trouve dans Jer. X. 9. *Or d'Uphaz*, dont je parle ailleurs.

PLANCHE DXXIII.

Des Perles, du Corail, & des Pierres précieuſes.

JOB, Chap. XXVIII. verſ. 18.

Il ne ſe parlera point de Corail ni de Gabis: & le prix de la Sageſſe monte plus haut que celui des Perles.

Ce qu'il y a de plus grand, & de plus élevé, ne ſera pas ſeulement nommé auprès d'elle; mais la Sageſſe a une ſecrete origine d'où elle ſe tire.

JOb nous ouvre ici un nouveau Cabinet de Curioſités naturelles, mais qui nous ſont inconnues. Elles l'ont été de même aux plus habiles & plus anciens Interpretes, qui dans leurs Verſions ont toujours conſervé les termes de l'Original, *Ramoth* & *Gabis*; ayant mieux fait en cela que d'autres, qui ont préféré l'incertain au certain, & nommément que la Vulgate, qui après *S. Jerôme* traduit, *excelſa & eminentia*, *les choſes grandes & élevées.* Je ſouſcrirois plus volontiers au ſentiment des Docteurs Juifs, qui pour la plupart prétendent que ces deux mots ſignifient deux ſortes de Pierres précieuſes, que nous allons examiner chacune en particulier.

Les *Ramoth*, ſelon les Rabins *David*, *Mardochai*, *Pagninus*, la *Bible Royale d'Eſpagne*, & *Vatable*, marque le *Corail*, & c'eſt ainſi que les Verſions de Zurich traduiſent auſſi Ezech. XXVII. 16. Quoiqu'aujourd'hui en Europe le Corail ne ſoit pas compté parmi les choſes de prix, il étoit autrefois fort eſtimé en Orient, & ſur-tout aux Indes & en Arabie, où on le mettoit au rang des choſes les plus précieuſes. Témoin ce que dit *Pline*, L. XXXII. c. 2. *Les Indiens eſtiment le Corail, autant que nous eſtimons les Perles qui nous viennent de chez eux. Les hommes font autant de cas de ces grains, que nos femmes en font des Perles Indiennes. Leurs Prêtres & les Devins lui attribuent même quelque choſe de ſacré, & prétendent qu'il a la vertu de garantir des dangers ceux qui le portent. Ainſi deux choſes contribuent à le rendre eſtimable; la ſuperſtition, & ſa beauté.* L'expérience confirme ce rapport de *Pline*; car ſouvent l'on a vu dans ce Païs-là un collier de grains de Corail, ſe vendre autant que s'il eût été de Perles. *Eugubinus* & quelques

ques autres font dériver le mot *Ramoth* de celui de *Reem*, qui ſignifie *Rhinoceros*, prétendant que *Ramoth* eſt la *peau* de cet Animal, ou ſelon d'autres ſa *corne*; ce qui s'accorderoit aſſez avec le mot Μετέωρα des *Septante*, & avec l'*excelſus* qu'employe la Vulgate, laquelle néanmoins dans Ezech. XXVII. 16. traduit ce mot par *Sericum*, de la *Soye*. Mais tout cela eſt hazardé ſans aucun fondement; car il eſt clair que Job ne parle point des Animaux, ni d'aucune de leurs parties, mais des Métaux & des Pierres précieuſes: de ſorte que l'opinion de ceux qui ſont pour le *Corail*, eſt de beaucoup préférable à cette derniere. Si quelqu'un cependant ne s'en accommode pas, il peut avec le Paraphraſte Chaldéen choiſir le *Sandalchin*, c'eſt à dire la *Sardoine*, Pierre autrefois fort eſtimée & ſur-tout en Arabie. *Pline* L. XXXII. c. 6. en parle ainſi: *La Sardoine d'Arabie n'a aucun rapport avec celle de Sardes. On commença à donner ce nom à des pierres de differentes couleurs, dont le fond eſt noir, ou bleuâtre, ou tirant ſur la couleur des ongles, c'eſt à dire d'un blanc gras, qui tient un peu du violet, & du rouge. - - - Celles qui viennent de l'Arabie ſont les plus belles, ayant un cercle d'une blancheur éclatante, & aſſez large, qui n'eſt ni au bord, ni au fond de la pierre, mais tout au-deſſus; & au reſte, le fond en eſt fort noir.* Et *Solin* (*Cap. de Arabia*) dit *qu'on apporta du Golphe d'Arabie une Sardoine au Roi Polycrate.* Enfin *Iſidore* rapporte (L. XVI. c. 8.) que *la Sardoine ſe trouve dans les Indes, & en Arabie; & que ce ſont les Torrens qui la découvrent.*

Le mot *Gabiſch* eſt encore plus inconnu que celui de *Ramoth*. Les *Septante* ont conſervé le terme original; mais *Symmaque* traduit ὑπερηρμένα, *choſes élevées*; à quoi le *Scholiaſte* ajoute, τὰ ὑπερηρμένα τὸ ὑπερέχον τοῦ χείλους τοῦ μεδίμνου, *ce qui s'éleve par deſſus la meſure*; & c'eſt ce que la Vulgate rend parfaitement par *excelſa & ſublimia*, *choſes grandes & élevées*, faiſant dériver *gabiſch* de *gabah* (*élever, exalter.*) Mais la plupart des Juifs veulent que *Gabis* ſoit quelque Pierre précieuſe, & en particulier une *Perle*. C'eſt le ſentiment de *R. Mardochai*, de *Pagninus*, *Cajetan*, *Junius*, & d'autres. La Verſion Allemande de Zurich traduit *Grêle*, Ezech. XIII. 11. La difference cependant eſt très grande; car, à la couleur & à la figure près, on ne ſauroit trouver aucun rapport entre ces deux ſubſtances. On pourroit auſſi mettre ſur les rangs la Pierre *Chalazias*, ſi, comme les Anciens l'ont bonnement cru, elle tomboit parmi la grêle, & étoit formée dans l'air. L'on pourroit auſſi l'entendre du *Cryſtal*. Mais s'il faloit ſe déterminer pour quelque Pierre blanche, non artificielle, je préférerois le *Diamant*, ou le *Saphir blanc*. Nous reſtons ici dans l'incertitude, faute d'éclairciſſemens tirés des Anciens, & d'analogie dans les Langues Orientales.

L'explication du mot *Peninim* n'eſt pas à beaucoup près ſi difficile, que celle de *Ramoth* & de *Gabis*. Il ſignifie des *Perles*, ici comme dans pluſieurs autres endroits de l'Ecriture. On lit, Prov. III. 15. *La Sageſſe eſt plus précieuſe que les Perles* (Penijim). Ou: *Son prix paſſe toutes les richeſſes.* Prov. VIII. 11. *La Sageſſe eſt meilleure que les Perles* (Peninim.) Ou: *La Sageſſe eſt plus eſtimable que ce qu'il y a de plus précieux.* Prov. XX. 15. *Il y a de l'or & beaucoup de Perles* (Peninim): *mais les levres de ſcience ſont un meuble rare.* Ou: *On trouve aſſez d'or, & aſſez de Perles; mais les levres ſavantes ſont un meuble rare & précieux.* Prov. XXXI. 10. *Qui eſt-ce qui trouvera une vaillante femme? Car ſon prix ſurpaſſe de beaucoup les Perles.* Ou: *Qui trouvera une femme forte? Elle eſt plus précieuſe que ce qui s'apporte de l'extrémité du monde.* Lament. IV. 7. *Ses Nazaréens étoient plus nets que la neige, plus blancs que le lait: leur teint plus vermeil que des Perles* (Peninim). Ou: *Ses Nazaréens étoient plus blancs que la neige, plus purs que le lait, plus rouges que l'ancien ivoire.* Cependant les Interpretes varient beaucoup ſur ce mot. *Aquila* l'explique en termes généraux, par τὰ περίβλεπτα, *choſes brillantes*, *choſes illuſtres.* Les *Septante* dans Job, & *Symmaque* dans les Proverbes, le rendent par τὰ ἐσώτατα, *choſes internes.* *S. Jerôme* traduit, tantôt *occulta*, (*choſes cachées*); tantôt *cunctas opes*, *cuncta pretioſiſſima* (*toutes les richeſſes, toutes les choſes précieuſes*); ici *gemmas* (*pierres précieuſes*); là *ultimos fines* (*les extrémités de la Terre*); & quelquefois *ebur*, (*l'ivoire*): ce qui donne lieu de conjecturer que cet habile Homme ignoroit la véritable ſignification de *Peninim*. L'Interprete Syriaque lui fait ſignifier, dans Job, *Emeraude*, & *Chalcedoine*; & dans Jérémie, *Sardoine*. Les *Septante*, les Interpretes Chaldéens, Syriens, Arabes, & pluſieurs Rabins, entendent par ce mot, dans les Proverbes, des *Pierres précieuſes*. Quelques-uns néanmoins ſont pour les *Perles*; & c'eſt ſans doute ce que les Interpretes Chaldéens expriment par *Margalin*. La Verſion Arabe traduit de même. Mais R. *Selomo*, ſur Prov. VIII. 11. & *Pomarius* dans ſon *Lexicon*, au mot פנין, mettent *Pierre précieuſe; ou ſemblable à une petite Pierre blanche, qui ſe trouve dans le ventre d'un poiſſon connu ſous le nom d'Huitre, & que l'on pêche dans l'Océan.* Voici les raiſons qui prouvent pour les Perles

1. Le rapport qui ſe trouve entre le mot Hébreu *Penin*, & celui de *Pinna*, qui chez les Grecs & les Romains, ſignifie la *Coquille* ou la *Nacre* d'où l'on tire les *Perles*. *Pline* nous apprend, L. IX. c. 33. que *dans l'Acarnanie, le poiſſon qu'on nomme Pinna, produit des Perles. Iſidore Characene* atteſte la même choſe dans ſon *Voyage de la Parthide*, ſelon *Athenée* L. III. C'eſt pourquoi dans la Verſion Grecque, Eſther I. 6. on lit πίννινος λίθος, *pierre de Pinne*, pour dire Perle. Et c'eſt pour la même raiſon que l'on appelloit auſſi *Laine de Pinne*, (πίννινον

νινον ἔριον,) une eſpece de Soye filée par ces Poiſſons, & que pluſieurs prétendent être le *Byſſus* des Anciens: d'où vient que *πινικὸν* ſe diſoit parmi eux pour *Pinna*, la *Coquille*, & peut-être même pour la *Perle*. On lit dans *Ptolomée* L. VI. c. 7. que dans le Golphe de Calhat il y a un Château nommé *Syagrûs*, où l'on pêche des Perles; & L. VII. c. 1. que la pêche des Perles ſe fait auprès de *Comaria*, Ville forte des Caréens, dans le Golphe de Cochin. Je paſſe ſous ſilence d'autres endroits que l'on pourroit tirer d'*Arrien* dans ſon *Voyage de la Mer Rouge*, où il donne à la Perle le nom de *Pinikon*, & à ſa Coquille qui la renferme, celui de *Coquille de Pinne*; & ce que l'on trouve dans les *Gloſes de Philoxene*, où au-lieu de *Pininon* il faut lire *Pinikon*, (*Perle*.) On lit conſtamment dans *Arrien* & dans *Ptolomée*, *Pinikon* en la place de *Pinnikon*; comme dans l'Ecriture, Prov. III. 15. on trouve פְּנִיִּם écrit avec un ſeul נ, au-lieu de פְּנִינִים avec deux נ.

2. *Peninim* doit néceſſairement ſignifier; des choſes précieuſes déſignées nommément par ce mot, & diſtinguées des autres; de même que Job fait dans ce Chap. une mention diſtincte de l'Or, de l'Argent, & de differentes Pierres précieuſes. Mais ce mot ne peut marquer une Pierre précieuſe, parce que le nom de ces ſortes de Pierres s'exprime toujours au ſingulier, au-lieu que *Peninim* eſt toujours mis au pluriel. Une raiſon de ceci, c'eſt qu'on enchaſſe ordinairement dans une Bague une ſeule Pierre précieuſe, au-lieu qu'un Colier eſt compoſé de pluſieurs Perles, mode qui eſt des plus anciennes. *Theophraſte* parlant des Indiens & des Peuples qui habitent près de la Mer Rouge, rapporte qu'*ils ſe parent de coliers de Perles d'un très grand prix*. *Charès de Mitylene*, qui a compoſé une Hiſtoire d'Alexandre le Grand, dit L. VII. que *les Medes & les Perſes portent au cou, aux bras & aux jambes, des fils de Perles très précieux*. Et *Ammien*, vers la fin du Livre XXXIII. dit de ces mêmes Peuples, qu'*ils ont des coliers & des braſſelets d'or, & de pierres précieuſes; mais ſur-tout de Perles, qui ſont chez eux en grande abondance; & que la mode s'en eſt établie après qu'ils eurent ſubjugué la Lydie, & après la défaite de Créſus*. C'eſt de-là qu'eſt venue la coutume de percer les Perles, laquelle, ſelon *R. Kimchi*, eſt très ancienne. *L'Auteur de la Chronique du ſecond Temple*, appelle ces ſortes de Coliers, des *fils de Bedolach*, c'eſt à dire, de Perles. Les Romains leur donnoient le nom de *filum*, *linum*, & *linea* (1). Voyez ſur ce ſujet *Turnebe* L. XXIX. c. 9. & *Salm. in Solin.* p. 921.

3. Ces expreſſions de Job, מֶשֶׁךְ חָכְמָה מִפְּנִינִים ont une emphaſe ſinguliere, & ſignifient proprement l'*attraction* ou *l'extraction de la Sageſſe par deſſus les Perles*. Les *Septante* employent auſſi le mot ἑλκύειν ou ἕλκειν, ἕλκυσον σοφίαν παρὰ τὰ ἐσώτατα, *Attire-toi de la Sageſſe, plutôt que des choſes intérieures*. Par-là Job indique la Pêche des Perles, ou la maniere dont on les tire du fond de la Mer. Surquoi il faut remarquer que chez les Anciens, il y avoit deux façons de faire cette Pêche. 1. Par des *Plongeurs*, qui, ſelon *Iſidore Characene*, s'enfonçant à 20 aunes de profondeur dans l'eau, reparoiſſoient enſuite avec une de ces Coquilles où ſont les Perles, qu'ils tenoient des deux mains; non pas ſans danger, parce qu'il arrive que la Coquille s'entrouvrant pince les mains d'une force terrible: c'eſt pourquoi ils avoient la précaution de l'empoigner du côté de la charniere, lorſqu'ils la retiroient d'entre les pierres qui ſont au fond de l'eau. Le mot Grec ἀπόσπασις qu'*Iſidore* employe à cette occaſion, eſt un terme *technique*, qui ſignifie abſolument la même choſe que le *Meſchek* du Texte de Job. *Manilius* dans ſon *Aſtron.* L. V. parle auſſi de cette Pêche (2). *Louis Vartoman* (*Navigat.* L. III. c. 2.) fait auſſi une ample relation de la maniere dont on pêche les Perles. *Il y a*, dit-il, *des gens qui gagnent leur vie à cette Pêche. Ils vont avec des barques en pleine Mer, où pour s'arrêter, ils jettent de chaque côté deux groſſes pierres attachées à des cordes, qui tiennent lieu d'ancres. Cela fait, un d'eux laiſſe couler dans l'eau une nouvelle corde, au bout de laquelle eſt une pierre ſemblable aux premieres; tandis qu'un autre, muni d'un ſac ajuſté à ſon dos ou à ſa poitrine, & avec une pierre attachée aux pieds, s'élance dans l'eau, plonge juſqu'au fond qui eſt d'environ quinze pas, où après avoir reſté quelque tems pour choiſir les Coquilles qui ont des Perles, & qu'il met dans ſon ſac, il délie la pierre de ſes pieds, & remonte au bateau par le moyen de la corde qui eſt attachée dans le milieu*. 2. L'autre maniere de pêcher les Perles eſt avec des filets; celle-ci ſe pratique ſur-tout ſur les côtes de l'Ile *Perimula* ou *Patana* dans les Indes, & l'on en trouve la deſcription dans *Elien* L. XV. c. 8. Ainſi l'on voit que cette Pêche eſt מֶשֶׁךְ, une *attraction*, ou *extraction*. Ecoutons *Pline*, L. IX. c. 35. *Quelques-uns rapportent que parmi les Coquillages, comme parmi les Abeilles, les plus anciens & les plus forts ſervent de Chefs; que ceux-ci ſont fort habiles à faire évader les autres, & que les Plongeurs tâchent toujours de les attraper les prémiers, parce que les ayant une fois pris, il n'eſt pas difficile de faire tomber dans les filets ceux qui ſont diſperſés*. Tout ce que *Pline*, & *Solin* après lui, nous diſent ſur cette matiere, eſt tiré de *Megaſthene*, Ecrivain de grande autorité ſur ce ſujet, ayant ſéjourné quelque tems auprès des Rois

(1) *Martial* L. VIII. *Epigr.* 78.

Omnis habet ſua dona dies, nec linea dives
Ceſſat, & in populum multa rapina cadit.

(2) *Cumque ſuis domibus conchas, valloque latentes*
Protrahit immerſas.

Rois des Indes, & dont les propres termes, rapportés par *Arrien* dans ſon *Hiſt. des Indes*, ſont abſolument les mêmes que ceux de *Pline* que l'on vient de lire. *Pierre Martyr* (*Nov. Orb. Dec.* III. c. 2.) affirme de plus que ces ſortes de filets & de pêche ſont le fonds des revenus de certains petits Rois. Mais l'énergie du mot מֶשֶׁךְ, *attraction*, peut auſſi s'appliquer à l'extraction de la Perle hors de ſa Coquille, qu'on ne peut avoir qu'à grande force & avec peine; comme il arrive de la Sageſſe, quand on veut l'acquérir: il arrive même, quand la Coquille eſt vieille, qu'on ne peut les en arracher qu'avec violence. *Pline* eſt encore notre garant là-deſſus. Il dit *que les Perles groſſiſſent par la vieilleſſe, & qu'elles tiennent tellement aux coquilles, qu'on ne ſauroit les en tirer qu'en ſe ſervant d'une lime; cela arrive à celles qui étant rondes d'un côté, ſont plattes de l'autre, & qui à cauſe de cela même ſont appellées timbales.* Comme l'on peut à préſent avec moins de peine devenir ſage, l'on peut de même pêcher les Perles avec moins de difficulté, ſur-tout ſi l'on ſe ſert des *Cloches à plonger*, par le moyen deſquelles il n'y a rien qu'on ne puiſſe tirer du fond de la Mer.

4. Job & Salomon mettent les *Peninim* en parallele avec l'Or & les Pierres précieuſes. Or *Pline* donne la préférence aux Perles, L. IX. c. 35. *Les Perles*, dit-il, *tiennent le prémier rang parmi toutes les choſes de prix.* Cependant, L. XXXVII. c. 4. il donne la prérogative au Diamant: *Le Diamant l'emporte, nonſeulement parmi les Pierres précieuſes, mais encore parmi tout ce que les hommes eſtiment le plus: après lui viennent les Perles des Indes & de l'Arabie.* Les Perſes, ſelon *Androſthene* cité par *Athenée*, mettoient au même prix l'Or & les Perles; *Charès de Mitylene* aſſure qu'ils eſtimoient les Perles plus que l'Or; & *Megaſthene* (*apud Arrian. in Indicis*) dit qu'elles valent chez eux le triple de l'Or. Pour parler juſte, on ne ſauroit fixer le prix des Perles, parce qu'il dépend de la beauté, de la grandeur, de la figure & du poids. On lit dans *Suetone*, que *Ceſar* fit préſent à *Servilia* Mere de *Marcus Brutus*, d'une Perle qui valoit ſoixante-mille Seſterces, c'eſt à dire, ſelon le calcul de *Budé*, 150000 écus d'Allemagne. Que diraije de la Perle que *Cléopatre* fit diſſoudre dans le vinaigre, & ſervir dans un repas, laquelle étoit eſtimée cent-mille Seſterces ou 250000 écus? Ce n'eſt donc pas ſans fondement que *Manilius* L. V. dit que tous les tréſors de la Terre n'approchent pas de la richeſſe des Perles qui ſont au fond de la Mer (1).

5. Quoique l'ambition des Femmes ait fait monter les Perles à un prix ſi haut, elles ne ſont pas néanmoins ſi rares à beaucoup près que les Pierres précieuſes. Job & Salomon n'en parlent jamais qu'au pluriel, ce qui ſemble en marquer l'abondance. On lit même Prov. XX. 15. רַב־פְּנִינִים, *multitude de Perles.* Il eſt certain qu'il part d'ordinaire au mois de Juillet, & d'Août, 200 ou 300 Barques pour la Pêche des Perles qui ſe fait à l'Ile de *Baharain*; qui en rapportent ordinairement tous les ans pour la valeur de 500000 Ducats. Cette Pêche ſe fait en pluſieurs endroits, près de *Catif*, de *Julfa*, de *Camaron*, & en d'autres lieux du *Golfe de Perſe*, dans la *Caramanie*, la *Suſiane*, la *Babylonie*, & l'*Inde*. *Elien* rapporte, L. X. c. 13. qu'il ſe trouve ſouvent 20 Perles dans une ſeule Coquille. *Americ* en a trouvé juſqu'à 130. *Pierre Martyr* (*Dec.* III. c. 1.) raconte que les Pêcheurs d'un petit Roi nommé *Tumaccus*, en avoient rapporté dans quatre jours le poids de 96 onces. Mais nous aurons peut-être occaſion de nous étendre ailleurs ſur cette matiere. Il ſuffit d'avoir démontré que פְּנִינִים ne peut ſignifier ici que des *Perles.* Nous renvoyons au Paſſage de Lament. IV. 7. l'examen de l'opinion de *Boot*, qui dans ſes *Animadverſ. Sacr.* L. IV. c. 3.) fait tous ſes efforts pour prouver que פְּנִינִים ſignifie du *Corail*: opinion que *Reland* ſemble embraſſer auſſi, dans ſes *Corollar. ad. Diſp. Joh. à Marck de Paradiſi ſede temerè apud Jordanem quæſita.*

Ce que nous avons dit juſqu'ici, d'après *Bochart* (*Hieroz.* P. II. L. V. c. 6.) eſt une explication hiſtorique de notre Texte, plutôt que philoſophique. Si l'on cherche la maniere dont ſe forment les Perles, on conviendra avec moi, que cela eſt bien moins à notre portée que le lieu même d'où on les tire. On ne ſait pas encore, ſi on doit les mettre au nombre des choſes animées, ou des Mineraux. *Martial* les met au rang des derniers, en les nommant *pierres de l'Erythrée; pierres précieuſes que l'on tire du fond de l'Erythrée. Iſidore* (L. XVI. *Origin.* c. 10.) nomme la Perle, la *prémiere d'entre les Pierres précieuſes blanches.* Et *Horace*,

> *Nec magis huic intra niveos, virideſque*
> *lapillos.*

où l'on peut aiſément, par *niveos lapillos*, entendre des Perles. La Chymie appuye encore ce ſentiment, puiſque par la calcination, on réduit les Perles en chaux acide-urineuſe, qui fermente dans l'eau. Mais les Juriſconſultes ſont du parti contraire: ils diſtinguent avec *Ulpien*, les Perles, des Pierres précieuſes; & cela parce qu'elles naiſſent dans des Coquilles de la Mer Rouge, *l. cum Aurum X. §. margaritas* 18. *ff. de Aur. Arg. leg.* ou, comme *Cujas* l'explique L. X. *Obſervat.* c. 18. parce qu'elles ſont une production, ou une partie de la Coquille même. Ces deux opinions ne ſont pas, à mon avis, difficiles à concilier. Il eſt évident que les

(1) *Cenſibus æquantur conchæ, lapidumque nitori*
Vix unquam eſt locuples, oneratur terra profundo.

les Perles ſont de petites Pierres qui s'engendrent dans la Coquille, de même qu'il s'en forme dans les reins, dans la veſſie, & autres parties du corps humain. On ne peut mieux les comparer qu'à ces petites Pierres de couleur d'or, d'argent & de cuivre, qui ſont de la forme des Perles, & qui ſe rencontrent aſſez fréquemment en Suiſſe, dans les reins, la veſſie, & les inteſtins des Bœufs; ou bien encore au Bézoar, tant Oriental qu'Occidental, lequel ſe trouve dans l'eſtomac de certaines Chevres. Toutes ces Pierres, ainſi que les Perles, ſont formées de petites croutes ou pellicules appliquées les unes ſur les autres, & tout à fait ſemblables à la croute intérieure de la Coquille. Il arrive même ſouvent que les Perles ſont ſi fortement attachées à la Nacre, qu'elles en ſont inſéparables. Il ſe pourroit bien que les Perles tiraſſent leur origine de l'Animal même qui vit dans la Coquille, & que par une liqueur glutineuſe il formât & ſa propre écaille, & la Perle même. On doit remarquer ici en paſſant, que la Coquille eſt une partie auſſi eſſentielle de cet Animal, que peut l'être la peau du corps des Hommes & des Bêtes; & qu'elle croît à proportion de lui. Quoi qu'il en ſoit, j'avoue que la cauſe de la formation des Perles eſt encore cachée au fond du Puits de Démocrite: mais elle ne laiſſe pas de nous être une preuve de la Sageſſe Divine, qui par des voyes incompréhenſibles opere juſques dans les abîmes de la Mer. Cette Sageſſe eſt ſi profonde, que les meilleurs yeux n'en ſauroient ſeulement diſtinguer l'ombre dans cette vie.

Le Lecteur ne deſapprouvera pas que je lui montre ce que Job lui-même, s'il étoit en vie, auroit vu avec plaiſir: ce ſont les principaux Diamans, & les plus groſſes Perles, qu'on ait trouvé juſqu'à préſent, ou dans les entrailles de la Terre, ou dans le fond de la Mer.

N°. 1. eſt un Diamant du Grand-Mogol, qui peſoit étant brut $793\frac{5}{8}$. carats, & $279\frac{9}{16}$. après être taillé.

N°. 2. Diamant du Grand-Duc de Toſcane, peſant entre 138 & 139 carats. On dit que ce Diamant fut acheté à Rome par un Jéſuite pour un Jule, & vendu enſuite au Grand-Duc pour la ſomme de 75000 mille écus. (*De la Motraye*, *Voyag.* T. I. p. 55. *Tavernier*, *Voyage des Ind.* L. II. c 22.).

N°. 3. Le plus grand Diamant qu'on ait vu juſqu'à aujourd'hui, peſant $242\frac{1}{2}$ carats, & eſtimé 75000 livres de France. (*Tavern. ibid.*)

N°. 4. La plus grande de toutes les Perles que l'on connoiſſe, qui ſe trouve dans le Tréſor du Roi de Perſe, & qui a été vendue 1400000 livres de France.

N. 5. Perle des plus grandes, du Tréſor du Grand-Mogol.

N°. 6. Je repréſente ici, pour l'éclairciſſement du Texte qui ſuit immédiatement, une Topaze, qui fait partie du même Tréſor du Grand-Mogol, laquelle peſe $157\frac{1}{4}$ carats, & eſt eſtimée 271500 livres. (*Tavernier*, *ibid.*)

JOB, Chap. XXVIII. verſ. 19.

Le Topaze d'Ethiopie n'approchera point de ſon prix, & elle ne ſera point échangée contre le pur or.

On ne le comparera point avec le Topaze de l'Ethiopie, ni avec les teintures les plus éclatantes.

EN ſuivant le détail que Job fait des choſes précieuſes, on trouve les *Phitdath Cuſch:* noms qui déſignent en même tems la Pierre, & le Lieu d'où elle vient. Les Interpretes conviennent preſque tous qu'il s'agit de la *Topaze*, nommée dans le Pectoral d'Aaron *Phitdah*, Exod. XXVIII. 17. Les Verſions de Zurich rendent le nom du Païs, *Cuſch*, par celui d'*Ethiopie*, ou *Païs des Mores:* peut-être auroient-elles été mieux fondées à traduire *Arabie*, comme fait le ſavant *Bochart* dans ſon *Phaleg*. Ce ſentiment n'a rien de contraire à ce que l'on dit de l'Ile de *Topaze*, où ſe trouvoient les plus belles Pierres de ce nom; & il ſe pourroit bien que la Pierre eût donné le nom à l'Ile, ou l'Ile à la Pierre: mais c'eſt ce qu'on ne peut déterminer. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que cette Ile dépendoit de l'Arabie. Témoin *Pline*, L. XXXVIII. c. 8. *Il arriva*, dit-il, *que des Corſaires Troglodites*, *preſſés par la diſette & par la faim, aborderent dans une Ile de l'Arabie nommée Chitis, & qu'en y arrachant des herbes & des racines pour ſe nourrir, ils découvrirent une Topaze. Ceci eſt l'opinion d'Archelaüs. Mais Juba prétend qu'il y a dans la Mer Rouge à 300 ſtades du Continent*, *une Ile appellée Topaze*, *laquelle eſt toujours ſi couverte de brouillards*, *que les Navigateurs ont peine à la trouver; c'eſt pourquoi les Troglodites l'ont nommée Topazim*, *qui en leur Langue ſignifie* chercher. *Iſidore* L. XV. c. 7. aſſure la même choſe; & ſelon *Pſellus*, *la Topaze eſt une pierre tranſparente comme le verre, laquelle, dit-on, ſe trouve dans une grande Ile de la Mer Rouge. Diodore de Sicile* appelle cette Ile *Ophiodes*, c'eſt à dire l'*Ile des Serpens*, & lui donne environ 80 ſtades de longueur; ainſi que *Photius* (*in Biblioth. ex Agatharchide*) & *Strabon* (L. XVI.)

Cethem tahor, que l'on trouve enſuite, ſignifie encore de l'*Or pur*, *ſans mêlange.* Voy. *Braun. de Veſt. Sacerd. Hebr.* L. II. c. 9. p. 512.

JOB, Chap. XXVIII. verf. 22.

Le gouffre & la mort difent; Nous avons entendu de nos oreilles parler d'elle.

La perdition & la mort ont dit: Nous en avons oüi parler.

PErfonne n'ignore les grandes difputes, qui ont regné de tout tems parmi les Philofophes, fur *le nombre des Principes.* Mon deffein n'eft pas de faire ici l'énumeration des differentes Opinions fur ce fujet, ni des Auteurs qui les ont enfeignées & foutenues. Je me borne au feul *Ariftote*, Chef de l'Ecole Péripatéticienne, qui dans fa *Phyfique*, L. I. c. 8. établit trois *Principes internes de Génération*; τὸ ὑποκείμενον, τὴν ὑποκειμένην φύσιν, ou ὕλην, *la Matiere* ou *le Sujet*; τὴν μορφὴν, τὸ εἶδος, τὸν λόγον, *la Forme*; & τὴν στέρησιν, *la Privation.* L'exemple d'une Table va d'abord éclaircir ce qu'il peut y avoir d'obfcur dans cette hypothefe. Avant qu'une Table foit, il faut fuppofer une *Matiere*, le bois, la pierre, qu'on doit réduire à cette *Forme*, & qui certainement n'eft point Table, avant que de l'avoir reçue; voici la *Privation.* Mais afin qu'on ne s'imagine pas que de tout bois, l'on puiffe également faire une Table, ou une Statue, il faut, felon la doctrine de notre Maitre, pour lui donner la Forme, un Sujet qui foit capable de la recevoir. Admirez la pénétration de ce Philofophe, ainfi nommé par excellence, dans ce qu'il ajoute: *Car*, dit-il, *on ne peut pas dire que ce qui n'eft pas Muficien, par exemple, peut devenir Muficien: mais*, (remarquez la belle fubtilité!) *mais que l'Homme qui n'eft point Muficien peut le devenir.* S'il n'avoit pas ajouté ces paroles, on auroit pu dire qu'une Ane ou une Pierre pouvoit devenir un Muficien. Or cela ne fe peut point, parce que dans ceux-ci il y a une *négation* de Mufique; au-lieu que dans l'Homme qui l'ignore, il n'y a que *privation.* Un dogme fi fubtil & fi beau a été regardé prefque comme une prémiere Vérité ou un Axiome, chez les Grecs & les Latins, & a regné jufqu'à notre Siecle. On le trouvera expliqué au long par le Jéfuite *Honoré Fabri*, (*Scient. Phif. Tract.* V. L. I. *Prop.* 6 & *anteced.*) & par *Zabarella* (L. I. *de prima rerum materia.*) Mais cette Privation, pour laquelle on avoit autrefois tant d'eftime, eft tombée dans le décri, & bannie maintenant des Ecoles; parce que ce qui n'eft point, eft un rien, & ne peut être ni partie ni caufe du Corps, & qu'il eft contradictoire avec l'exiftence de la Forme. Rien certainement n'eft fi ridicule, que d'établir la Folie pour principe de la Sageffe, la Guerre pour principe de la Paix, & la Paix pour principe de la Guerre. *Je leur cede volontiers* (dit *Sperling Inftit. Phyf.* L. I Chap. I. Quæft. 1.) *cette Sageffe qui a la Folie pour principe, pourvu qu'on nous accorde celle qui n'en reconnoit pas d'autre que la crainte de* DIEU. On diroit néanmoins que Job femble s'accorder avec *Ariftote*, & reconnoitre la Privation pour principe; du moins fi par le mot *Abaddon*, on entend la *perdition*; à moins qu'on n'explique le mot *Maveth* par celui de *Mort*, laquelle, felon *Ariftote*, eft une pure Négation. *Coccejus* (*in Job* p. 180.) veut qu'*Abaddon* marque l'abfence de la Forme dans toutes chofes, ou le lieu où rien n'exifte, c'eft à dire, les vaftes Campagnes du Néant, pour me fervir des termes de *Bartoli*; & par conféquent la Création & la Confervation des Créatures; parce qu'avant la Création, étoit le Néant, & que fans la Confervation qui eft un effet de l'infinie Bonté & de la Toute-puiffance Divine, toutes les Créatures retomberoient fur le champ dans ce Néant d'où elles font forties: mais que le mot *Maveth* (*Mort*) marque les corps animés, les Plantes, les Hommes, & auffi le lieu où on les met après qu'ils ont ceffé de vivre, lequel eft appellé *Scheol*, (*l'Enfer.*) Il ajoute, que le terme de *Perdition* marque un anéantiffement total, un changement en rien; & que celui de *Mort*, fignifie auffi un anéantiffement, ou quelque chofe d'approchant.

Il faut faire attention, qu'il eft dit prémierement, que la Sageffe ne fe trouve ni dans l'Or, ni dans l'Argent, ni dans les Pierres précieufes, ni dans les Perles; & enfuite, que *le Gouffre* ou la Perdition, *& la Mort, en ont oui parler de leurs propres oreilles.* Eft-ce donc que le Néant a des oreilles? Peut-il avoir entendu parler de la Sageffe, & fur-tout de la Sageffe Divine? C'eft donc ici une façon de parler figurée. Ce Néant même fournit une des preuves des plus convaincantes de la Sageffe, de la Puiffance, & de toutes les Perfections de DIEU; parce que du Néant à l'Etre, il y a une diftance infinie. Quelques Docteurs Juifs raifonnent affez bien fur cette matiere. *R. Levi* dit, que *de la privation, & de la mort, qui fe trouvent dans ces Etres, & en général de l'imperfection de la Matiere prémiere; il faut conclurre qu'il y a un Efprit qui leur donne la forme.* DIEU a été avant le Néant, avant & après aucun Etre, avant & après la Création, avant la Perdition & après la Mort; DIEU, dis-je, a été & eft ce qu'il eft, de toute éternité. *Il étoit à lui-même avant tout, & lieu & toutes chofes.* (*Tertullien contre Prax.* c. 1.) Dans cette éternité infinie, tous les Etres futurs ont été préfens à cet Etre fuprème. Il n'eft pas plus puiffant, lorfqu'il agit, que lorfqu'il n'agit point;

point; l'Empire du Monde ne le rend pas plus riche; il n'eſt pas plus juſte quand il châtie, que quand il ne châtie point; ni plus clément lorsqu'il fait des graces, que lorsqu'il n'en fait point; ni plus grand quoiqu'il ait un grand nombre de Serviteurs, & de Serviteurs fideles, que s'il n'en avoit point. Si l'on remonte du Néant à l'Etre, du Néant du Monde à ſa Création, & de la Mort à la Vie, on verra s'ouvrir le magnifique Théatre de la Puiſſance, de la Sageſſe & de la Bonté Divine, où tout ce qui ſe préſente, célèbre à haute voix les louanges de l'Eternel.

JOB, Chap. XXVIII. verſ. 24.

Car c'eſt lui qui voit juſqu'aux extrémités du Monde, & qui regarde ſous tous les Cieux.

Car il voit le Monde d'une extrémité à l'autre, & il conſidere tout ce qui ſe paſſe ſous le Ciel.

Job établit dans le verſet 23. que *c'eſt* Dieu *qui ſait le chemin de la Sageſſe, & qui ſait où elle eſt.* Et quoique la vérité de cette propoſition ſoit inconteſtable, il tâche néanmoins de l'affermir par celle-ci: *Car il voit juſqu'aux extrémités du Monde, & regarde ſous tous les Cieux.* L'idée que ces deux propoſitions excitent dans notre eſprit, eſt beaucoup plus magnifique & plus convenable à l'Etre ſuprème, que celle que les Payens s'étoient formée de leur Jupiter: ils ſe le repréſentoient aſſis ſur un Trône, placé dans un certain endroit du Ciel, entouré de nuages, de vents orageux & propres à faire gronder le tonnerre; la main armée de carreaux, qu'un Aigle deſtiné à ſon miniſtere va lui chercher à meſure qu'il en a beſoin, hors des cavernes du Mont-Gibel, où ſont les Forges de Vulcain, & où les Cyclopes les fabriquoient:

Jupiter anguſta vix totus ſtabat in æde,
Inque Jovis dextra fictile fulmen erat.

„ L'habitation de Jupiter étoit ſi étroite, qu'à „ peine pouvoit-elle le contenir; ſa main é- „ toit armée de foudres artificiels". Quoique cette idée de la Divinité fût groſſiere & matérielle, elle n'étoit pas tout à fait mépriſable. Son but étoit de retenir les Hommes dans les bornes de la Raiſon, & de reprimer leur libertinage. *Il falloit*, dit *Seneque* (*Quæſt. Nat.* L. II. c. ult.) *qu'il y eût au deſſus de nous quelque choſe qui nous inſpirât de la crainte. La hardieſſe de commettre les crimes étant ſi grande, il étoit utile d'établir quelque choſe contre laquelle perſonne ne ſe crût aſſez fort. C'étoit donc pour effrayer ceux qui ne ſont portés à la vertu que par la crainte, qu'on avoit établi ſur leur tête un Juge, & un Jugé armé.* Les idées que *Platon* & ſes Sectateurs avoient de cet Etre ſuprème, étoient beaucoup plus ſublimes. *Martien*, entre autres (L. I. *De Philol. & Merc.*) nous dépeint *Jupiter* comme ayant dans ſes mains un Globe de Cryſtal, ſur lequel il regarde attentivement, & dans lequel il peut diſtinguer non-ſeulement ces grands Corps de l'Univers tant fixes qu'errans, non-ſeulement la Terre avec les Montagnes les plus élevées, mais auſſi le moindre grain de pouſſiere, la moindre goutte d'eau; non-ſeulement les Rois aſſis ſur leurs Trônes, mais les plus pauvres Laboureurs demeurant dans leurs huttes: il ajoute, que tout ce que Dieu ordonne dans ce petit Monde de Cryſtal, les changemens, les tempêtes, la cherté des vivres, la ſanté, les maladies, & la mort, arrivoit tout de même dans le grand Monde. *Dans ce Monde idéal on voyoit*, ſelon lui, *comme dans un Miroir, tous les mouvemens, & les deſſeins de tous les Peuples, & de chaque Nation en particulier. Jupiter y marquoit de ſa propre main, ceux qu'il vouloit élever, ceux qu'il vouloit humilier, ceux qu'il deſtinoit à venir au monde, & ceux qu'il vouloit en faire ſortir; & ſelon ſon bon-plaiſir, il y règloit les contrées qu'il vouloit faire périr, d'autres qu'il vouloit rendre heureuſes, celles qu'il vouloit rendre ou deſertes ou floriſſantes.* Voilà juſqu'où un ſage Payen a pu pénétrer par les ſeules lumieres de la Raiſon, le Myſtere de la Toute-puiſſance & de la Toute-ſcience Divine. Cependant ces idées n'étoient que matérielles & imparfaites; car quoiqu'elles exprimaſſent fort bien la préſence du Monde entier aux yeux de la Divinité, elles n'exprimoient pourtant pas la Toute-préſence de la Divinité dans le Monde. C'étoit une erreur commune à tous les Stoïciens, que de placer la Divinité dans la plus haute ſphere des Cieux, d'où ils la faiſoient quelquefois deſcendre dans ce Monde inférieur. Ou bien, ſelon le ſentiment de l'Auteur du petit Livre *de Mundo*, de ſe repréſenter l'Etre ſuprème comme un Roi dans ſon Palais, où ſes Emiſſaires viennent l'informer de tout ce qui ſe paſſe, même dans les endroits les plus éloignés; & comme à peu près dans la Suiſſe, on fait en très peu de tems prendre les armes à des Provinces entieres, par le moyen des Signaux dont on ſe ſert pour les avertir. Selon les idées des Payens dont nous venons de parler, la Divinité a ſa demeure dans les plus hautes ſpheres des Cieux, & de là elle fait deſcendre vers les Créatures une certaine vertu ſecrete, qui paſſant d'un corps à l'autre, les fait agir: ſemblable à un Joueur de Marionettes, qui ſe tenant derriere un rideau fait faire divers mouvemens à pluſieurs peti-

petites Figures. D'autres Payens de l'Ecole de *Pythagore* ont mieux aimé placer le Siège de la Divinité dans le centre du Monde, d'où elle agit dans toute ſa circonference. Mais aucune de ces idées n'exprime tout ce qu'un Philoſophe ſenſé peut & doit ſavoir touchant la Toute-ſcience & la Toute-préſence de Dieu, même ſans le ſecours de la Révélation. Voici les ſublimes penſées de *Gregoire le Grand* ſur ce ſujet: (L. II. *Mor. c.* 8. al. 12.) *Comme c'eſt lui qui eſt au dedans & au dehors, au deſſous & au deſſus de toutes choſes; c'eſt lui auſſi qui eſt ſupérieur à tout par ſa puiſſance, inférieur à tout par ſon ſupport, extérieur par ſa grandeur, intérieur par ſa ſubtilité. Il gouverne tout ce qui eſt en-haut, il conſerve tout ce qui eſt en-bas, il l'environne au dehors, il le pénètre au dedans: il n'eſt pas en partie ſupérieur, en partie inférieur, en partie extérieur, & en partie intérieur; mais lui ſeul & lui-même il eſt tout par-tout: il y gouverne en conſervant, & conſerve en gouvernant; en environnant il pénètre, & en pénétrant il environne; il gouverne d'en-haut, & ſoutient auſſi d'en-bas; il environne au dehors, & il remplit au dedans. D'en-haut il gouverne tout ſans inquiétude, il ſoutient tout ſans travail, il pénètre au dedans ſans s'exténuer, il environne au dehors ſans s'étendre. Il eſt donc ſupérieur & inférieur, ſans être borné dans aucun lieu; il eſt grand ſans s'étendre, & pénétrant ſans s'exténuer. Comment donc ſortir de lui, qui corporellement n'eſt nulle-part, & qui par ſa ſubſtance ſe trouve par-tout?* Pour avoir des idées convenables à la Divinité, & pour vivre d'une maniere agréable à cet Etre ſuprème qui remplit tout par ſa préſence, il ſeroit très utile de détruire dès notre jeuneſſe le préjugé que, par un abus trop familier aux Chrétiens, on tâche de nous inſpirer de l'habitation de DIEU dans le plus haut des Cieux. Les ſentimens de *Minucius Felix* ſont très dignes d'être placés dans cet endroit: *Dieu ignore-t-il les actions des hommes, & ſe tenant renfermé dans le Ciel, ne peut-il ni tout voir, ni tout connoitre? Tu t'égares, ô homme, & tu te trompes; d'où eſt-ce que Dieu pourroit être éloigné, vu qu'il remplit le Ciel & la Terre, & tout ce qui eſt hors de l'Univers? Il exiſte par-tout, non-ſeulement auprès de nous, mais dans nous-mêmes. Regarde le Soleil, qui quoique placé au Ciel, s'étend ſur toute la Terre: il eſt également préſent par-tout, il pénètre, il ſe mêle dans toutes choſes, ſans aucun préjudice de ſa ſplendeur. Combien plus ce* DIEU *qui eſt l'Auteur de toutes choſes, & devant lequel rien n'eſt caché, ne ſeroit-il pas dans les ténèbres, & dans nos penſées mêmes qui ne ſont que ténèbres? Non ſeulement nous n'agiſſons que par lui; mais, pour ainſi dire, nous ne vivons qu'avec lui.* Ce fut le prémier ſoin & la principale occupation des Peres des prémiers Siecles, que de rectifier les idées trop matérielles qu'on avoit de la Divinité dans le Paganiſme, & d'établir le dogme de ſa Toute-préſence, & de ſa Toute-ſcience.

Job n'entre point ici dans l'examen de la queſtion agitée depuis longtems, & qu'on agite encore dans notre Siecle, *Si le Monde eſt fini, infini, ou indéfini?* ce Philoſophe n'ayant point voulu déterminer, ni la grandeur, ni la figure, ni l'étendue d'un Corps dont il ignoroit les bornes. DIEU, dit-il, *voit juſqu'aux extrémités du Monde.* C'eſt ici une de ces queſtions, à ranger parmi d'autres qui ſont abſolument inutiles; & je croirois mal employer le tems, que de rapporter les raiſons qu'on allègue de part & d'autre ſur ce ſujet. Il nous reſte encore tant de choſes à examiner qui ſont près de nous, & tant d'autres qui en ſont éloignées, & dont nous pouvons approcher, ſoit par des Inſtrumens de Mathématique, ſoit par la Raiſon, que nous pouvons fort bien nous paſſer de chercher les bornes de l'Univers, & les Eſpaces imaginaires.

JOB, Chap. XXVIII. verſ. 25.

Quand il donnoit du poids au vent, & qu'il peſoit & meſuroit les eaux.

C'eſt lui qui a donné du poids aux vents; c'eſt lui qui a peſé & meſuré l'eau.

L'Homme toujours dans l'aveuglement, malgré les yeux du Corps & de l'Eſprit dont il eſt doué, voit tous les jours les effets du Vent, il en entend le ſifflement: mais il n'attribue tout cela qu'à une eſpece de hazard, & rarement s'aviſe-t-il de ſonger qu'il n'y a que DIEU ſeul, *qui donne le poids au vent*, & qui avec une exacte proportion règle les Vents à l'avantage de la Terre & de ceux qui l'habitent, à l'utilité de chaque contrée, de chaque champ, de chaque arbre, & des moindres petites plantes; & que c'eſt lui-même qui *pèſe & meſure les eaux*, leſquelles paſſent par le moyen des Vents, d'un Païs à un autre. Notre eſprit pourtant ſort de cet aſſoupiſſement, lorſque nous voyons des arbres déracinés, des fruits abattus, des maiſons renverſées, & les triſtes débris d'un vaiſſeau briſé ou ſubmergé, que la Mer renvoye ſur ſes bords. C'eſt alors, qu'à la vue de tels objets, un Philoſophe ſe donne la torture pour pénétrer toutes les cauſes d'un Phénomene ſi terrible: mais rarement il s'éleve par la Raiſon au prémier & au dernier objet qu'il doit néceſſairement admettre, je veux dire, DIEU, la ſeule & prémiere Cauſe

Cauſe motrice & directrice, & qui doit toujours être la prémiere dans nos intentions, & la derniere dans nos recherches. S'il ne nous eſt point permis d'entrer ou de pénétrer juſques *aux tréſors des Vents*, pour me ſervir des mots du Pſeaume CXXXV. 7. il faut du moins faire attention aux principaux effets du Vent, leſquels peuvent ſeuls nous convaincre que ce Dieu très ſage & très bon ne fait ni n'a jamais fait rien, ſans cauſe & ſans raiſon. Ce ſont les Vents qui purifient l'air, & qui tranſportent les nuages d'un Païs à l'autre: il y en a qui rendent l'air ſerain, d'autres qui le couvrent: les uns l'échauffent, d'autres le rafraichiſſent: ceux-ci l'humectent, & ceux-là le deſſechent. Mais nous avons parlé amplement ailleurs, des avantages que les Vents nous procurent en général. *Le poids des Vents*, dont Job parle dans notre Texte, ou pour mieux dire, la vertu infinie de l'Eternel, nous donne ici une occaſion fort propre d'admirer la Sageſſe & la Bonté Divine, par la conſideration de certains Vents particuliers qui regnent en quelques endroits, & qui ſont très utiles aux Hommes. Quoique dans notre Zone temperée le cours des Vents ne ſoit pas encore réduit a une règle aſſurée, c'eſt pourtant une vérité conſtante, que Dieu *donne le poids aux Vents* qui ſoufflent dans nos régions. Mais l'évidence de cette vérité devient beaucoup plus ſenſible, ſi nous nous portons à conſiderer les Vents qui regnent dans les Régions ſituées ſous l'Equateur & dans la Zone Torride.

Quelle juſteſſe *de poids* n'a pas été *donnée à* ce *Vent général* ou *Alizé*, qui regne pendant toute l'année de l'Orient à l'Occident autour de la Terre, dans la Mer Atlantique, dans la Mer Ethiopique, dans la Mer des Indes, & dans la Mer Pacifique? Dans cette derniere qui eſt ſituée ſous la Ligne, le Vent eſt toujours Eſt: mais du côté Septentrional il eſt Eſt & Nord-Eſt; du côté du Midi, Eſt & Sud-Eſt. Et tout cela ſi conſtamment, que ceux qui navigent de la Nouvelle Eſpagne vers les Iles Philippines, peuvent ſurement & en dormant tendre toutes leurs voiles & faire 132 lieues par jour, ſans interruption, pendant l'eſpace de dix ſemaines. Ce même Vent d'Eſt eſt auſſi fort règlé dans la Mer d'Ethiopie, juſques-là que les Vaiſſeaux revenant des Indes Orientales doivent bien prendre garde de ne point paſſer l'Ile de *Ste. Helene*, parce que ceux qui l'auroient par hazard doublée, ne pourroient plus y revenir. Pluſieurs ont cherché la cauſe de ce Vent ſi fixe & ſi règlé, dans le mouvement que le Globe terreſtre fait tous les jours de l'Occident vers l'Orient: ils ont même allégué ce phénomene comme une preuve démonſtrative du Syſtême de Copernic. La force de cet argument eſt infirmée par les Calmes preſque continuels, que l'on rencontre dans la Mer Atlantique vers la Ligne; par les Vents d'Oueſt ſur les Côtes de Guinée; & par les *Mouſſons* qui regnent dans la Mer des Indes. Il faut auſſi remarquer, que la vîteſſe ordinaire du Vent eſt de parcourir 20 pieds dans l'eſpace d'une ſeconde: or comme celle de l'Equateur eſt de 9000 lieues de France dans l'eſpace de 24 heures, il s'enſuit que la vîteſſe de ce Vent Alizé d'Eſt devroit être 60 fois plus grande que celle du Vent ordinaire; ce qui ne répond point aux Obſervations qu'on en a faites, ni à celles que fourniſſent les Pendules, dont le mouvement eſt moins vîte ſous la Zone Torride, où il faut, à cauſe de cela, les raccourcir d'une ligne; au-lieu que le mouvement en devroit être plus grand ſous l'Equateur, ou du moins égal à celui qu'il a en Europe, ſoit que la vibration de l'air ſe faſſe par la Tangente, ſoit que le mouvement en ſoit dirigé ſur le rayon qui va du centre vers la circonference: car dans le prémier cas, la vibration de l'Orient à l'Occident doit être d'autant plus vîte, que celle de l'Occident à l'Orient ſeroit plus lente; & dans le ſecond, le mouvement du Pendule devroit augmenter d'autant en montant, qu'il eſt retardé en deſcendant. *Voyez de la Hire* (*Hiſt. de l'Acad. des Scienc.* 1703. p. 132.) On peut oppoſer à l'argument tiré des Pendules, que la raiſon qui fait qu'on doit les racourcir ſous l'Equateur, doit plutôt s'attribuer à la vertu centrifuge de tous les Corps, qui eſt beaucoup plus grande ſous l'Equateur qu'elle n'eſt ſous les autres Cercles paralleles; car cette vertu centrifuge y eſt directement oppoſée à la vertu gravitative; ce qui fait que tous les Corps ſont portés avec moins de violence vers le centre de la Terre ſous l'Equateur, qu'ils ne le ſont chez nous. Le célèbre *Jean Bernoulli* (*Act. Lipſ.* 1713. p. 79.--88.) démontre que la longueur des Pendules iſochrones, répond à la vertu centrifuge. Il faut de plus remarquer, que l'Atmoſphere même ſuit le mouvement de la Terre de l'Occident à l'Orient, mais avec moins de vîteſſe; de ſorte que celle de ce Vent général ne doit pas répondre à toute la vîteſſe de la Terre mais ſeulement à l'excès de celle de la Terre par deſſus celle de l'air: & qu'ainſi l'argument tiré de ce Vent fixe, pour prouver le mouvement de la Terre, pourroit encore ſubſiſter.

Les difficultés que nous venons d'alléguer, & pluſieurs autres, ont porté Mr. *Halley* à attribuer la cauſe de ce Vent général au Soleil, qui raréfie l'air entre les Tropiques, & le chaſſe devant ſoi vers l'Occident; de ſorte que, ſelon les Loix du mouvement, l'air le plus oriental, ſe trouvant derriere, & étant plus condenſé & plus peſant, choque contre l'air occidental qui eſt devant lui; ce qui doit cauſer un Vent ou tout à fait Eſt, ou tenant du Nord ou du Sud, ſelon la déclinaiſon du Soleil, qui ne s'étend pas au-delà de 23 degrés & demi. Mais l'on doit en même tems obſerver les diſpoſitions particulieres des Païs, ſi l'on veut rendre raiſon des changemens qui arrivent à ce Vent général. Le Vent d'Oueſt, par exemple, qui regne ſur les côtes de Guinée, doit être attribué à la peſanteur de l'air marin plus froid & plus condenſé, qui tombe dans les Deſerts ſablonneux de la Libye, leſquels reçoivent plus de chaleur du Soleil, & qui la conſervent plus longtems, que les autres Païs. Les Calmes de la Mer Atlanti-

que ſont cauſés par l'équilibre de l'air qui ſe trouve placé entre le Vent d'Eſt général, & le Vent d'Oueſt de Guinée; ce qui arrive dans toute cette étendue que les Anglois nomment *The Rains*, à cauſe que les vapeurs qui s'y élevent en abondance, retombent en forme de groſſes pluyes. L'Hypotheſe de Mr. *Halley* pourroit très bien s'accommoder avec celle de *Voſſius* (*De Motu Marium & Ventor.* c. 21.) qui veut que dans les endroits où le Soleil ſe trouve, & dans ceux qu'il vient de quitter, l'air s'élevant beaucoup plus haut que dans les autres, ſe précipite après avec beaucoup de violence vers l'Occident où l'air eſt plus bas. On doit enfin remarquer que ce Vent Alizé eſt très utile, non ſeulement aux Navigateurs, mais auſſi à tout le Continent de l'Afrique & de l'Amerique, parce qu'il rafraichit les Plantes & les Habitans. Tout ce que nous venons de dire juſqu'ici prouve la vérité de la propoſition de Job, ſavoir, que Dieu par ſa grande Sageſſe & ſon infinie Bonté *a donné le poids aux Vents.*

Cette vérité eſt auſſi confirmée par certains Vents que l'on appelle *Mouſſons*, & les Anglois *Monſoons.* Ce ſont des Vents règlés, qui ne ſe font ſentir qu'en certaines ſaiſons, & dans certains lieux, & qui ſont très favorables aux Mariniers pour paſſer de certains Païs en d'autres. Tel eſt le Vent de Sud-Eſt qui ſouffle au Midi de l'Equateur juſqu'au ſecond degré, depuis le mois de Juin juſqu'au mois de Novembre; & dans le même tems, le Vent de Nord-Oueſt au Méridien de l'extrémité de l'Ile de Madagaſcar, entre le 3e. & le 10e. degré de l'Hémiſphere Méridional; de même qu'entre le 2e. & le 12e. près de Sumatra & de Java juſqu'aux Moluques, depuis le commencement de Décembre juſqu'au mois de Mai. Tel eſt encore le Vent de Nord-Eſt qui regne depuis le 3e. degré de latitude méridionale dans les Mers d'Arabie, des Indes & de Bengale, depuis Sumatra juſqu'aux Côtes d'Afrique, depuis le mois d'Octobre juſqu'au mois d'Avril; & dans ces mêmes endroits, pendant l'autre Semeſtre, depuis Avril juſqu'en Octobre, les Vents de Sud-Oueſt, & d'Oueſt-Sud-Oueſt, qui ſont pluvieux & plus violens que le Nord-Eſt, lequel ramène le beau tems. Le ſavant *Halley* que nous avons cité, homme très habile dans ces matieres, attribue tous ces mouvemens au défaut d'équilibre entre l'air froid & condenſé, & l'air chaud & raréfié: car ce dernier étant élevé, eſt contraint de retomber du côté oppoſé, de ſorte que l'air du Sud-Oueſt qui eſt plus haut, doit ſuivre celui du Nord-Eſt qui eſt plus bas; & que le Sud-Eſt doit être ſuivi par le Nord-Oueſt qui eſt au deſſus. Une raiſon particuliere qui fait que le Vent de Nord Eſt qui eſt inférieur regne depuis le mois d'Octobre juſqu'au mois d'Avril, & le Sud-Oueſt depuis le mois d'Avril juſqu'au mois d'Octobre, c'eſt que dans les derniers ſix mois, les Régions les plus Septentrionales, l'Arabie, la Perſe, les Indes, & l'Afrique, ſouffrent les plus grandes chaleurs du Soleil; qui pendant le prémier Semeſtre, ſe font ſentir dans l'Hémiſphere Méridional. De-là nous concluons en paſſant, que la cauſe principale de ces phénomenes ne doit pas être attribuée aux differens aſpects des Planetes; mais aux mouvemens du Soleil dans l'Ecliptique, & aux variations qu'ils cauſent dans l'équilibre de l'air même.

Le Vent d'Oueſt ne ſe fait jamais ſentir ſur les côtes du Perou dans la Mer Pacifique; mais il y regne preſque pendant toute l'année un Vent de Sud, ou Sud-Oueſt, à la faveur duquel les Flottes Eſpagnoles chargées d'or & d'argent arrivent en peu de jours de Lima à Panama; au lieu qu'il leur faut beaucoup de tems pour le retour. Ce Vent, au contraire de ceux qui regnent en Europe, eſt fort agréable aux habitans, & les ſoulage des grandes chaleurs dont ils ſont accablés. La ſituation du Païs peut encore ici nous aider à trouver la cauſe de ces Vents. Dans la Mer Pacifique regne conſtamment le Vent d'Eſt, & celui d'Oueſt ne s'y fait jamais ſentir: au contraire ce Vent d'Eſt Alizé paſſant par le Breſil va ſe briſer contre les hautes Montagnes des Andes, de ſorte qu'il ne peut pas réſiſter au Vent chargé des vapeurs de neiges, & d'un air épais, qui vient des Terres Auſtrales inconnues; & cela d'autant moins que dans l'Amerique Septentrionale, l'air ſéc & échauffé par la chaleur du Soleil, eſt contraint de ceder au Vent de Sud du Perou & du Chili.

Les Indes nous fourniſſent encore d'autres preuves, qui peuvent ſervir à démontrer cette propoſition de Job, que c'eſt Dieu *qui donne le poids aux Vents.*

Il y a des Vents qui pendant certaines ſaiſons de l'année, ou pendant quelques heures du jour, ſoufflent du Continent vers la Mer, & que les Portugais appellent *Terreinhos*, les Hollandois *Land-Wind*, & les François *Vents de Terre.* Il y en a d'autres qui ſoufflent de la Mer vers la Terre-ferme, que l'on appelle *Viracoins*, *Wind uyt de Zee*, *Vents de Mer.* Ces Vents de Terre ſe font ſentir ſur les côtes de Malabar, entre les mois de Septembre & d'Avril, depuis minuit juſqu'à midi; & les Vents de Mer, depuis midi juſqu'à minuit. Les prémiers regnent dans la Nouvelle Eſpagne pendant tout le jour, & les derniers pendant la nuit, au grand ſoulagement des habitans. Les cauſes de tous ces Vents doivent être attribuées tant à ce Vent d'Eſt Alizé dont nous avons parlé, qu'à la ſituation particuliere de ces Provinces Maritimes, & à celle des Montagnes.

Il ne faut point paſſer ſous ſilence les Orages & les Tourbillons impétueux, qui regnent entre le Breſil & l'Afrique, aux mois d'Avril, Mai & Juin; & qui tombent précipitamment des nues & en grande abondance. Nous aurons ſujet d'en parler plus amplement, lorſqu'il s'agira de l'Hiſtoire de Jonas.

Les Vents ne ſont pas moins *peſés* dans la Zone Temperée Septentrionale, quoiqu'ils ne ſoient pas réduits à certains périodes, nombres, poids, ou meſures: réduction à laquelle Mrs. *Mariotte*, & *Sturmius*, ont travaillé ſans ſuccès. On ne doit pas oublier en particulier certains Vents, que les Anciens appelloient *Eteſiæ*, *annuels*,

nuels, qui commençant à ſouffler depuis le 6 ou le 15 de Juillet, durent juſqu'à la fin d'Août, & qui ſoufflant de jour & venant du Nord, rafraichiſſent agréablement pendant les chaleurs caniculaires, la Grece, la Thrace, la Macedoine, les Iles de l'Archipel, & même juſqu'à l'Egypte & l'Afrique. *Ariſtote* en parle (L. II. *Meteor.* c. 5.) Il faut ſans doute chercher la cauſe de ce Vent, dans l'air épais & chargé de neige, qui eſt autour du Pole, & qui s'étend dans l'Atmoſphere de l'Europe pendant le jour, parce qu'alors elle eſt plus raréfiée.

La Suiſſe ne manque pas non plus de Vents périodiques, ou règlés: il y en a particulierement dans les Vallées qui s'étendent de l'Orient vers l'Occident, qui ſont environnées de hautes Montagnes, comme ſont le Valais, le Païs des Griſons, le Lac de Wallenſtat, *Wallenſtater See*; où l'on a depuis la pointe du jour juſqu'à midi un Vent d'Eſt, & l'après-midi un Vent d'Oueſt; dont on doit évidemment attribuer la cauſe à la raréfaction de l'air, cauſée par le Soleil qui s'éleve ou qui s'abaiſſe. Voyez ſur ce ſujet mon *Hiſt. Nat. Helv.*

Ce long raiſonnement que nous venons de faire ſur les Vents, ne doit ſervir qu'à nous faire voir à l'œil & toucher au doigt la Puiſſance infinie du Créateur, qui dans la Création même *peſa les Vents*, & ne ceſſe par ſa Bonté immenſe de leur *donner le poids* encore à chaque inſtant. Il les pèſe lorſqu'il veut faire du bien à la Terre, & à ceux qui habitent, il les pèſe lorſqu'il s'en ſert pour les châtier; il pèſe non-ſeulement les Vents de l'Atmoſphere, mais il pèſe auſſi les Vents ſouterrains, deſquels nous pourrions dire beaucoup de choſes dignes d'être rapportées ici, ſi nous ne craignions d'être trop longs. Ainſi l'on peut dire avec raiſon, que l'air ſupérieur, le moyen, l'inférieur, & le ſouterrain, forment une juſte balance, qui conſerve, & qui varie ſon équilibre, ſelon la néceſſité & l'utilité des Régions, & conformément aux Decrets de la Volonté Divine.

Examinons maintenant comment cet Etre ſuprème, & infiniment bon, *pèſe & meſure* auſſi *les Eaux*: celles de la Mer, à l'égard de celles du Continent; les Fontaines, les Ruiſſeaux, les Rivieres, les Lacs; les eaux ſupérieures ou les Nues, & les inférieures, les eaux des Abîmes, des Mers & de toute la Terre. Remarquons comment il a placé aux environs de la Suiſſe, des Lacs qui ſervent de remparts aux Païs inférieurs contre la rapidité de nos Torrens & de nos Rivieres: admirons la proportion, le poids, & la meſure qu'il a donné aux Eaux Minerales, dont les unes ſont chaudes, d'autres froides; les unes acides, les autres ſalées. Il y auroit beaucoup à dire ſur cette matiere, ſi le tems & les bornes de cet Ouvrage le permettoient. Cependant il ne faut pas paſſer ſous ſilence, l'importance de cette proportion des Eaux. Celle qui ſe trouve dans les Neiges & la Pluye, nous donne occaſion de parler des Saiſons differentes de l'Année, & de connoitre & louer en même tems la Sageſſe & la Bonté infinie du Créateur.

Il n'y a perſonne en Europe qui ne ſache, que dans la Zone temperée Septentrionale, pendant les trois mois d'Hyver, Décembre, Janvier, & Fevrier, lorſque le Soleil parcourt les Signes Méridionaux du Capricorne, du Verſeau, & des Poiſſons, la Terre y eſt couverte de neige comme d'un manteau; pendant que les autres Eaux, les Fontaines, les Ruiſſeaux, & les Rivieres s'arrêtent, & viennent à manquer par le froid continuel qui les gele, de ſorte qu'on y rencontre ſouvent des ponts de glace, capables de ſoutenir des chariots avec leur charge: Que pendant les trois mois ſuivans, Mars, Avril, & Mai, qui forment le Printems, le Soleil s'approchant de nos Climats & parcourant les Signes du Bélier, du Taureau, & des Jumeaux, les Eaux reprennent leur fluidité & leur cours, & le retour d'une chaleur agréable ramollit la Terre que la charrue ne pouvoit auparavant entamer, les neiges ſe changent en pluye, & les Animaux & les Plantes commencent à renaitre: Que durant les mois de l'Eté, Juin, Juillet, & Août, lorſque le Soleil parcourt l'Ecreviſſe, le Lion & la Vierge, la chaleur s'augmente de plus en plus, les Rivieres & les Lacs groſſiſſent, la Terre fendue par la chaleur eſt quelquefois humectée par des pluyes, & les Plantes commencent à venir à maturité: Enfin, que pendant les mois de l'Automne, Septembre, Octobre & Novembre, le Soleil parcourant la Balance, le Scorpion, & le Sagittaire, le froid humide commence à s'augmenter, on recueille les fruits, les arbres perdent leurs feuilles, & tout ſe prépare pour le repos de l'Hiver. Il eſt vrai que les Saiſons ne ſont pas égales dans tous les Païs de la Zone; mais elles ne diffèrent que par degrés, qui ſont meſurés, & comme peſés à la balance. Les Païs qui ſont près de la Ligne, jouiſſent d'un Hiver plus doux que les Païs Septentrionaux, & cela va ainſi par degrés juſqu'au Pole. A Madrid, ce ſeroit un Miracle que de voir geler le Fleuve Mançanarès; & à Rome, de voir la neige reſter longtems: au contraire en Moſcovie tout gele, juſqu'à la ſalive avant qu'elle tombe à terre. Cette conſtitution n'eſt pas égale dans tous les Païs qui ſont à la même hauteur du Pole, ni dans le même climat. Le P. *Verbieſt* ſentit tant de froid, au mois de Juillet, dans la Tartarie limitrophe de la Chine, & ſituée par les 45 degrés, qu'il fallut garnir de fourrures toute la ſuite de l'Ambaſſade Impériale, la terre y étant gelée juſqu'à trois ou quatre pieds de profondeur; pendant qu'à *Pekin*, qui eſt au 40e. degré, on bruloit de chaleur. Edimbourg n'eſt que d'un ſeul degré plus ſeptentrional que Moſcou; néanmoins, tandis qu'on a dans cette derniere Ville des Hivers fort rudes, là ils ſont très moderés. En Groenland, par les 80 degrés, on trouve des arbres, des pâturages, des troupeaux; & dans la Nouvelle Zemble, qui eſt de 4, 5, 6, degrés plus méridionale, il n'y a abſolument rien de tout cela.

 Que

Que dirons-nous de la diverſité des Saiſons dans un même lieu? Que dirons-nous de la Suiſſe, où l'on trouve toutes les diverſes Saiſons que l'on rencontre dans tous les degrés qui ſont entre la Ligne & le Pole? Sur les Alpes on a des Hivers auſſi rudes que dans les Païs les plus Septentrionaux. Dans la Valteline & dans le Valais, on joüit d'une chaleur ſemblable aux Païs Méridionaux: l'Hiver eſt fort moderé dans un lieu, tandis qu'il eſt fort rude à une demi-lieue de là. De plus on éprouve dans un ſeul jour, les quatre Saiſons de l'Année, en paſſant les Monts S. Bernard, S. Gotard, & Splugen. Nous ne ſavons pas ſi cette diverſité des Saiſons eſt la même dans la Zone temperée Méridionale, d'autant que la plupart de ſes Terres nous ſont inconnues; à peine connoiſſons-nous les Côtes de la Nouvelle Hollande & de la Nouvelle Zeelande. Le Royaume du Chili dans l'Amerique, ſitué au 45e. degré, eſt plus froid que l'Italie & l'Eſpagne; les Andes ſont perpétuellement couvertes de neige, mais les Vallées d'alentour ſont fertiles en toutes ſortes de fruits, en vin & en pâturages. L'air eſt fort temperé au Cap de Bonne-Eſperance, les Caffres & Hottentots y atteignent très ſouvent l'âge de 90 & de 120 ans; il y a cependant des pluyes fort exceſſives de tems en tems. De plus, la Raiſon & l'Expérience nous enſeignent que l'ordre des Saiſons eſt renverſé dans l'Hémiſphere Méridional, de ſorte que l'Eté repond à notre Hiver, & l'Automne à notre Printems. On ſait pareillement que la cauſe de cette exacte diſtribution des Saiſons, de ces degrés de chaleur ou de froid, de ſechereſſe & d'humidité, ne doit être attribuée qu'au mouvement du Soleil par l'Ecliptique, ou plutôt au mouvement annuel de la Terre, moyennant lequel le Soleil s'approche ſucceſſivement de chaque Païs, c'eſt à dire au Zénit; ce qui fait que les jours grandiſſent, & que la chaleur augmente avec les jours. Mais à l'égard des autres Phénomenes particuliers, il en faut chercher la raiſon dans les differentes hauteurs; j'entens ici par hauteur, la diſtance du centre de la Terre. La Tartarie, dont nous avons parlé ci-deſſus, nous en fournit un exemple: au rapport du P. *Verbieſt*, elle eſt preſque toute montagneuſe, & élevée de 3000 pas au deſſus de l'horizon de la Mer, & de la Chine même: on pourroit fort bien la comparer à la Suiſſe.

Examinons maintenant comment Dieu a meſuré les Saiſons de l'année, & les Eaux pour chaque Saiſon, dans la Zone Torride, que les Anciens ont cru entierement privée d'eau, brulée par les chaleurs, & non-ſeulement inhabitée, mais même inhabitable; & que nous avons trouvée au contraire très riche & très fertile en toutes ſortes de bons fruits, & autres productions de la Nature. Il y a des Provinces dans cette Zone, où les Hivers ſont ſans neiges & ſans glace, & ne conſiſtent qu'en des pluyes & des vents; & ce qu'il y a d'admirable, c'eſt que tout cela n'arrive point dans le tems que le Soleil eſt dans la plus grande déclinaiſon à leur égard, mais lors qu'il eſt vertical pour eux. Les Saiſons de ces Provinces ont des circonſtances que je trouve très dignes d'être rapportées.

1. Ceux qui habitent ſous la Ligne même, ont deux fois par an un Hiver pluvieux, ſavoir dans l'Equinoxe du Printems, & dans l'Equinoxe d'Automne, pendant les mois de Mars & de Septembre, lorſque le Soleil paſſe par l'Equateur.

2. Pour les Païs ſitués entre l'Equateur & le Tropique du Cancer, l'Hiver pluvieux commence quand le Soleil parcourt les Signes Septentrionaux; cependant cet Hiver n'eſt ni ſubtil, ni violent, de ſorte que lorſque le Soleil ſe trouve dans le Taureau & dans les Jumeaux, les pluyes ne ſont ni continuelles, ni conſiderables, étant interrompues par des orages de vent: ainſi l'on pourroit fort aiſément donner à cette prémiere partie de leur Hiver le nom d'Automne, & appeller véritable Hiver celle qui la ſuit, les pluyes étant continuelles & exceſſives pendant que le Soleil parcourt le Signe du Lion, depuis le milieu de Juillet, juſqu'à la fin de Septembre; durant lequel tems les Rivieres groſſiſſent & les ſommets des Montagnes ſont couverts de neige. Lorſque le Soleil parcourt la Balance, le Scorpion, & le Sagittaire, on y joüit d'un air temperé & ſerain. Enfin pendant leur Eté qui eſt après le Solſtice, lorſque le Soleil ſe trouve dans le Capricorne & dans le Verſeau, depuis le milieu de Janvier juſqu'à la mi-Fevrier, les Rivieres tariſſent, & la plus grande partie de l'Afrique eſt accablée de chaleurs exceſſives.

3. Les Saiſons de l'année ſont oppoſées aux précédentes, dans les Païs qui ſont entre l'Equateur & le Tropique du Capricorne. Leur Automne, ou la prémiere partie de l'Hiver, dure depuis l'Equinoxe juſqu'à notre Solſtice d'Hiver: leur Hiver ſuit immédiatement celui-ci, & dure juſqu'au Solſtice du Printems: leur Printems dure depuis celui-ci juſqu'à notre Solſtice d'Eté: & leur Eté enfin, depuis ce Solſtice, juſqu'à celui de l'Automne. On doit remarquer en général, que dans tous ces Païs il n'y a que deux Saiſons, à proprement parler; c'eſt à dire, un Eté ſec, & un Hiver humide. En même tems, il y a dequoi admirer & célébrer la Sageſſe infinie & la Providence de Dieu, à l'égard des Peuples qui habitent ces Régions, leſquels ſeroient non ſeulement accablés, mais conſumés par la chaleur, ſi le plus fort de leur Eté venoit lorſque le Soleil eſt vertical à leur égard: mais dans ce tems-là l'Atmoſphere ſe trouvant le plus raréfiée, & la grande quantité de vapeurs qui s'éleve des Mers voiſines, ſe raſſemblant en nuages par les vents qui y ſont réguliers, il n'eſt pas étonnant que les pluyes y ſoient continuelles. Il faut ajouter à cet avantage celui des nuits, qui ſont courtes & froides, lorſque l'Eté le plus ſec regne dans les Païs au-delà de l'Equateur.

Un exemple tout-à-fait particulier de cette Divine *Hydrometrie* ou Meſure des Eaux, ce ſont les Païs où pendant tout le cours de l'année il ne tombe preſque point de pluye. C'eſt

ce que les Anciens aſſuroient de l'Egypte, comme on peut le voir dans *Plutarque (De Fac. Lun.)* & dans *Cteſias (in Photii Biblioth.)* Suivant les relations que les Eſpagnols nous font du Perou, ce qui tient lieu d'Hiver dans ce Païs-là, c'eſt que depuis le commencement d'Avril juſqu'au mois d'Octobre, l'Atmoſphere s'y obſcurcit toujours de plus en plus, & le Soleil s'y couvre, ſans qu'il y ait ni foudres, ni tonnerre, ni neige, ni grêle, ni groſſes pluyes; mais qu'il tombe de tems en tems le matin dans les mois de Juin, Juillet, & Août, une petite pluye menue, quoique l'air ſoit toujours ſerain dans les Païs montagneux: mais ſur les Montagnes mêmes, il y tombe de la neige & de la pluye en abondance, ce qui groſſit les Rivieres qui humectent abondamment des Régions entieres; témoin l'Egypte, à qui les inondations du Nil tiennent lieu de Pluyes. Le Sud-Oueſt qui regne continuellement dans le Royaume du Perou, emporte les vapeurs ſur les Montagnes, où elles s'arrêtent, & retombent en pluyes; tandis que la Plaine eſt humectée par des Roſées abondantes.

Le but que je me propoſe dans tout ce Traité, c'eſt de *connoitre* DIEU *dans ſa Sageſſe*, 1 Cor. I. 21. & de faire voir que c'eſt lui qui dirige à ſa fin, tout ce qu'il a créé: le tout avec poids, nombre & meſure, & à l'avantage de ſes Créatures. *C'eſt lui qui donne du poids au vent, & qui pèſe & meſure les eaux.* Ou: *C'eſt lui qui a donné du poids aux vents, & c'eſt lui qui a peſé & meſuré l'eau.* L'on peut voir ſur cette matiere, *Joh. Chriſtoph. Sturm. Diſſ. de Aëris mutationibus.*

JOB, Chap. XXVIII. verſ. 26.

Quand il preſcrivoit une loi à la pluye, & qu'il marquoit le chemin à l'éclair des tonnerres.

Lorſqu'il preſcrivoit une loi aux pluyes, lorſqu'il marquoit un chemin aux foudres & aux tempêtes.

SAint Paul, voulant montrer aux Athéniens, & aux autres Payens, le chemin du Salut par la Philoſophie naturelle, Act. XIV. 16. leur dit que c'eſt DIEU qui *diſpenſe les Pluyes du Ciel.* Si la Pluye n'eſt pas un pur effet du hazard, ſi DIEU en eſt l'Auteur & le Directeur, il eſt facile de conclure qu'il lui a auſſi donné, ſelon ſa Sageſſe infinie, des *Loix*, des ordres & des bornes, qui tendent à rendre ce don précieux du Ciel utile aux Hommes, aux Animaux, aux Plantes, & aux Champs. Ces Loix regardent l'origine de la Pluye, la groſſeur & le nombre des gouttes, qui varient ſelon la diverſité des Régions. Tout ceci n'a pas beſoin d'autres éclairciſſemens: on peut lire ce que nous en avons dit dans le Commentaire du Verſet précédent.

Il en eſt de même de la Foudre, & du Tonnerre, auxquels DIEU a *marqué le chemin. Pline* parle *de certains coups fortuits, de certaines foudres mal dirigées, & de certains traits inutiles, auxquels la Nature n'a point de part.* Mais *Seneque*, dont les ſentimens ſont plus conformes à la Raiſon & plus approchans du Chriſtianiſme, dit au contraire, *que les foudres ne tombent pas au hazard, mais qu'elles ſont dirigées:* il dit auſſi, que *les effets de la foudre ſont merveilleux, ſi on les conſidere attentivement; & que perſonne ne ſauroit douter, qu'il n'y ait en elle une puiſſance ſubtile & Divine.* La Providence règle non-ſeulement le lieu de leur origine, & de leur formation, mais auſſi le lieu qu'elles doivent frapper; & ſi ce ſont des Montagnes, de hauts Chênes, des Mers, des Rivieres & des Deſerts, qu'elles frappent, on doit regarder les Foudres & le Tonnerre, comme des avertiſſemens paternels que DIEU nous donne: mais ſi elles frappent des Edifices, des Tours, des Temples, il faut les conſiderer comme des châtimens & des menaces ſalutaires que DIEU fait aux Familles, aux Villes, aux Provinces, aux Egliſes, & à l'Etat. Le Texte original porte לַחֲזִיז קוֹלוֹת דֶּרֶךְ, *la voie à l'éclair du tonnerre*; les *Septante*, ὁδὸν ἐν τινάγματι φωνὰς, *la voie dans la ſecouſſe, les voix*; ou ὁδὸν ἐν τινάγματι φωνὰς, *la voye à l'ébranlement, les voix*; *Symmaque* traduit, εἰς κτύπον φωνῶν, *au bruit des voix*; la Vulgate porte, *Procellis ſonantibus, aux tempêtes bruyantes*; la Bible d'Alcala, *Viam in concuſſione vocis; le chemin dans la ſecouſſe de la voix*; S. Auguſtin, *Vim tempeſtatum vocibus, la force à la voix des tempêtes.* Les Juifs interpretent communément חזיז *(chaziz)*, par l'*éclair* qui précède le Tonnerre, & que Job lui fait auſſi précéder. Nous aurons des occaſions plus propres de parler ailleurs de cette *Voix du* SEIGNEUR, pour me ſervir de l'expreſſion du Roi-Prophete, particulierement ſur le Pſ. XVIII. 14. 15, & XXIX. 3-10. où nous renvoyons cette matiere; d'autant qu'il n'eſt pas fait ici mention expreſſe de la Foudre, & des Orages qui l'amènent: de ſorte que notre Verſion Allemande auroit mieux répondu au Texte Hébreu ſi elle avoit traduit: *Er hat dem Blitz und Donner einen Weg geſetzet.*

JOB, Chap. XXIX. verſ. 6.

Quand je lavois mes pas dans le beurre, & que des vaiſſeaux d'huile découloient pour moi du rocher.

Lorsque je lavois mes pieds dans le beurre, & que la pierre répandoit pour moi des ruiſſeaux d'huile.

CEtte métaphore qui marque la fertilité d'une terre, eſt pleine d'eſprit. On lit la même choſe Deut. XXXII. 13. *Il lui a fait ſucer le miel de la roche, & l'huile des plus durs rochers*; & Job XX. 17. *Il ne verra point couler ſur lui les ruiſſeaux des fleuves, ni les torrens de miel & de beurre.*

Le mot Hébreu חֵמָה (*Chemah*) ſignifie ici la même choſe que חֶמְאָה, *Beurre*; & quoique ce dernier ſe trouve fréquemment dans l'Ecriture, & que le prémier ne s'y rencontre qu'une ſeule fois, ils dérivent néanmoins l'un & l'autre du mot Arabe *chama*, *formé de Lait caillé*; le Beurre n'étant en effet autre choſe que la Crême coagulée, & un composé de particules huileuſes; d'où vient que les Chaldéens l'appellent שְׁמַן רְגוּבְנִין, *Huile de fromage.* Le nom Allemand dérive clairement du Grec βούτυρον, de même que le Latin *Butyrum*; & ſignifie par conſéquent *Fromage de Vache.*

L'Hébreu הֲלִיכַי que les *Septante* traduiſent par αἱ ὁδοί μου, *mes voyes*, & la Verſion Allemande de Zurich *Myne Wege*, la Vulgate *pedes meos (mes pieds,)* ainſi que la Verſion Latine de Zurich, fait peut-être alluſion à cette coutume très familiere aux anciens Orientaux, d'oindre les pieds d'huile, principalement dans les feſtins; ce que l'on peut prouver non-ſeulement par l'onction de Jesus-Christ Matth. XXVI. Marc XIV. Jean XII; mais auſſi par le témoignage d'*Antiphanes* & de *Tryphon*, dans *Athenée* L. XII. & XV. *Nous avons vu*, dit *Pline* L. XV. c. 11. en parlant de l'Huile, *qu'on s'en frotte même la plante des pieds, & on rapporte que M. Othon enſeigna cet uſage à l'Empereur Neron.* Cette coutume, à laquelle la néceſſité avoit donné l'origine dans l'Orient, & que l'uſage y avoit entretenue, comme pluſieurs autres de cette nature, dégénera en luxe; & le Beurre & l'Huile furent changés en onguens précieux, qu'on appropria à toutes les parties du corps, aux pieds, aux jambes, aux joues, au ſein, aux temples, aux bras, aux ſourcils, & aux cheveux, & qu'on diſtinguoit par des noms differens, comme Huile de *Coniſe*, de *Marjolaine*, d'*Egypte*, de *Phénicie*, *de Nard*, ſur leſquelles on peut lire *Fulv. Urſinus Append. ad Triclinium Petri Ciacconii*, qui en a parlé fort au long. Mais ſi au-lieu de *pieds*, on traduit *voyes*; ce ſera auſſi une métaphore, pour déſigner la fertilité qui procede de la bénédiction du Seigneur; métaphore ſemblable à celle qui ſuit immédiatement, *des ruiſſeaux d'huile découloient du rocher*, & que Job n'a certainement point priſe dans le ſens litteral, comme ſi des Rochers il couloit de l'Huile, & de l'Huile d'Olives; ni pour le Preſſoir, dont on ſe ſert pour le preſſer; & encore moins pour cette ſorte d'Huile qui dégoutte des pierres: mais il a certainement voulu déſigner des lieux pierreux & montagneux qui produiſent beaucoup d'Huile. On trouve ces façons de parler, même chez les Auteurs Profanes (1). Job unit ici deux des principaux & des plus uſités aſſaiſonnemens, dont on ſe ſert pour rendre les viandes agréables au goût, & faciles à digerer. Les Allemands & les Hollandois ſe ſervent du Beurre, les Italiens & les François d'Huile. Ils ſont à peu près de même nature, l'un & l'autre étant composé de particules graſſes, huileuſes, eſſentielles & balſamiques au ſang, & néceſſaires à la formation de la graiſſe & de la moelle. Je ne croi pas devoir rapporter la maniere dont on prépare ces deux précieuſes liqueurs, le Beurre & l'Huile. Voyez *Bochart* (*Hieroz.* P. I. L. II. c. 32. p. 315.)

(1) *Mella fluant illi, ferat & Rubus aſper Amomum.* Virg. Eclog. 3.

Et non fluctus aqueos, ſed lac profundat Himera, Æſtuet & Cratis vino, Sia fruge niteſcat. Theocr. Idyll. 5.

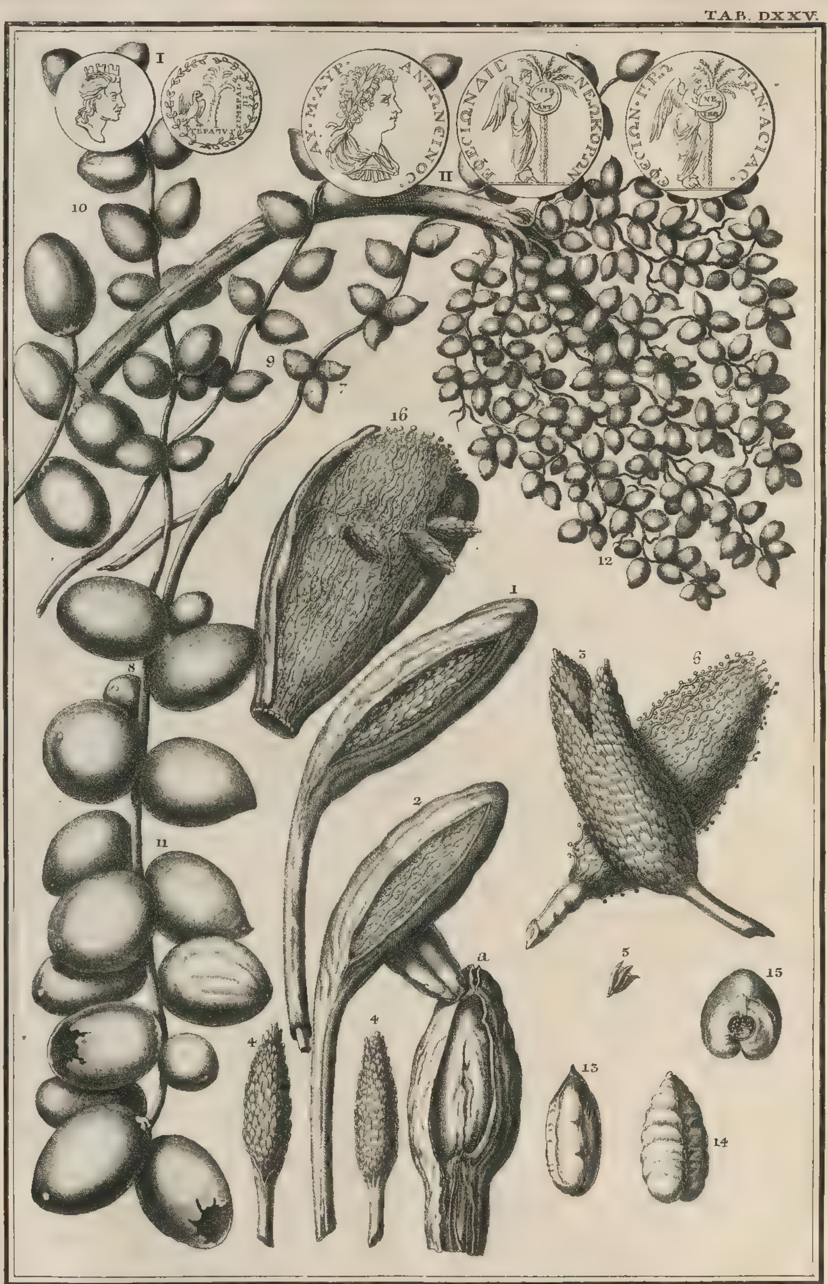


PLAN-



IOB. Cap. XXIX. v. 18.
Chol, Phoenix, palma vel arena.

Buch Hiob Cap. XXIX. v. 18.
Untersuchung des Chol.



IOB. Cap. XXIX. v. 18.
Palma obtinet palmam.

Buch Hiob Cap. XXIX. v. 18.
Der Palm-Baum erhält den Preiß.

I. G. Pintz sculps.

PLANCHE DXXIV. DXXV.

Le CHOL, Phénix, Palmier, ou Sable.

JOB, Chap. XXIX. verſ. 18.

Et je diſois: Je mourrai dans mon nid, & je multiplierai mes jours comme les grains de ſable.

Je diſois: Je mourrai dans le petit nid que je me ſuis fait, & je multiplierai mes jours comme le palmier.

TRois Regnes s'intereſſent à la ſignification du mot *Chol*; le Regne Animal prétend que ce ſoit le *Phénix*, le Végétal veut que ce ſoit le *Palmier*; & le Mineral le prend pour le *Sable*.

Il y a deux Paſſages de l'Ecriture Sainte, qui ſemblent favoriſer le *Phénix*. L'un eſt le Texte de Job dont nous entreprenons ici l'explication, où les *Septante* & la Verſion Latine de Zurich traduiſent *Phénix*. L'autre eſt dans le Pſ. XCII. 13: *Le Juſte fleurira comme le Palmier*, où les *Septante* traduiſent auſſi de la même maniere; mais la Verſion Latine rejettant le mot équivoque de *Phénix*, comme ſignifiant également un Phénix & un Palmier, ſubſtitue en ſa place celui de *Palma* (*Palmier*.) On trouve le Paſſage de David allegué chez *Tertullien* (*de Reſurrect.* c. 13.) & dans *Ephiphane* (*in Phyſiologo*. Mais pluſieurs Rabbins veulent avec *Bede*, que celui de Job faſſe alluſion à l'ancienne erreur ſur le grand âge du *Phénix*, dont il eſt parlé auſſi dans *Lucien* (*in Sect.*) Car on a prétendu que cet Oiſeau vivoit juſqu'au *rétabliſſement de toutes choſes*, ou ſi l'on veut, juſqu'à la fin de *l'année Platonique*, ſoit que cette année fût renfermée dans l'eſpace de 1461 ans auquel *Tacite* étend la vie du Phénix; ſoit qu'avec les Anciens l'on entende une révolution de 25900 ou de 36000 ans. Cette phraſe même de Job: *Je diſois, Je mourrai dans mon nid*, favoriſe le *Phénix*, & fait peut-être alluſion à cette ancienne tradition, qui porte que le Phénix ſe ſentant accablé de vieilleſſe, ſe brule avec ſon nid, bâti de bois de Canelle, d'Encens, & d'autres Aromates. Les Docteurs Juifs, grands amateurs de fables, ajoutent, qu'après cet incendie il reſte un Oeuf, par le moyen duquel le Phénix ſe renouvelle; & que cet Oiſeau jouït de l'immortalité, pour n'avoir point goûté du fruit défendu. On peut lire des contes pareils que rapporte *R. Oſaja* dans ſon Livre intitulé *Bereſchit Rabba*, écrit vers l'an 210, dans *Jalkut*, *Midras Samuel Sect.* 12., & dans *Pomarius* (*in Libro Tſemach*) qui font vivre le Phénix juſques à 1000 ans. Cette fable s'étoit répandue chez tous les Anciens (1). Quelques-uns même, à l'exemple de certains Peres, ont été juſqu'à alleguer cette fable comme un ſymbole & comme une preuve de la Réſurrection, & à ſoutenir qu'un tel Oiſeau exiſte en effet dans la Nature. *Junius Patritius* (*not. ad Epiſt. Clem. ad Corint.*) dit *qu'il ne doute point de l'exiſtence d'un tel Oiſeau, qui rajeunit en renouvellant ſa chair, qui reſſuſcite de ſon bucher, & qui ſoit l'héritier de ſon corps, & la production de ſes cendres. - - Car j'aime mieux*, ajoute-t-il, *errer avec Clement, Tertullien, Origene* &c. Tel étoit le reſpect exceſſif qu'on portoit jadis aux Anciens, tant dans l'Ecole que dans l'Egliſe: mais ce reſpect a bien diminué dans notre ſiecle, puiſque l'on aime mieux confeſſer la vérité avec le plus vil des humains, que d'être dans l'erreur avec les plus ſavans. Une fable ſi célèbre, un *Oiſeau éternel*, comme dit *Claudien*, méritoit bien d'être conſacré à l'éternité par des Monumens d'airain, ou d'autres Métaux.

La lettre A repréſente une Médaille du *Grand Conſtantin*, avec cette Inſcription, CONSTANTINUS MAX. AUG. Au revers on voit Conſtantin à moitié vêtu, aſſis ſur une Cuiraſſe, & Criſpus Céſar revenant victorieux des Francs, chargé

(1) Χιλιετὴς σοφὸς ὄρνις ἐπ' εὐόδμῳ σέο βωμῷ
Φοῖνιξ τέρμα βίοιο φέρων,
Nonnus in Dionyſ. Lib. 40.

Qualiter Aſſyrios renovant incendia nidos,
Una decem quoties ſecula vixit avis.
Martial.

Namque ubi mille vias longinqua retorſerit ætas.
Claudian. in Phœnice.

Nec quia mille annos vivit Gangeticus ales.
Auſon. Ep. ad Paulin.

chargé d'un Trophée, & accompagné d'une Panthere, tenant dans ſa main un Globe ſur lequel eſt poſé un Phénix rayonnant; avec l'Inſcription, Gloria Sæculi Virtus Cæss:

B. eſt une Médaille de *Conſtans*, cadet des trois fils de Conſtantin le Grand, dont le revers a auſſi un Phénix poſé ſur un Globe, avec l'Inſcription, Fel. temp. reparatio.

C. Autre Médaille du même Empereur, & avec la même Inſcription; où l'on voit l'Empereur debout ſur un Navire que conduit la Victoire, & tenant dans ſa main un Phénix poſé ſur un Globe.

D. Autre, où cet Oiſeau éternel paroît ſur un Rocher.

Les Chinois tiennent le Phénix pour un préſage & une marque de félicité; & ils l'eſtiment, tant à cauſe de ſa longue durée, que par motif de Religion. Ils lui donnent le nom de *Foo*, ou *Foowoo*, & ils font une deſcription ſi exacte de ſa figure & de ſes couleurs, qu'on ne ſauroit dire poſitivement ſi cette fable eſt venue en Europe des extrémités de l'Orient, ou ſi elle fut tranſportée en Aſie par les Grecs & par les Romains. Il eſt certain que *Tacite* (*Annal.* L. VI. c. 28.) doute *ſi cet Oiſeau, né en Arabie, n'eſt pas venu enfin en Egypte, après une longue ſuite de ſiecles:* ce qui pourroit ſervir à l'explication de ce Paſſage de Job. On peut conſulter ſur ce ſujet *Kæmpfer Amœnit. Exoticæ.* p. 662. & ſon *Hiſtoire du Japon*, p. 124. publiée par mon Fils. Mais Dieu nous préſerve d'employer de pareils contes, pour expliquer l'Ecriture Sainte! Il n'eſt pas difficile de montrer la ſource de cette erreur, qui fit avoir recours au Phénix pour expliquer le Texte de Job. Le grand penchant que les Peres avoient pour les Allégories, leur fit expliquer par *Phénix*, Oiſeau, le mot de φοῖνιξ (*Phénix*) dont les *Septante* s'étoient ſervis, & qui eſt équivoque, comme je l'ai dit. Or il eſt certain que les *Septante*, en interpretant le paſſage de David allegué ci-deſſus, & traduiſant *Thamar* par le mot φοῖνιξ, ont entendu par-là le *Palmier:* le ſens le prouve évidemment. Mais dans notre Texte, on eût pu rendre mieux le mot חול par celui de *Sable*, dont s'eſt ſervi la Verſion Allemande, *daſs meiner Tagen würden ſo viel ſeyn als des Sandes.* *Ovide* met une expreſſion ſemblable dans la bouche de la Sibylle de *Cumes*, (*Metam.* L. XIV. Fab. 4.)

- - - - - - Ego pulveris hauſti
Oſtendens cumulum, quot haberet corpora pulvis,
Tot mihi natales contingere vana rogavi.

„ Je lui demandai de vivre autant d'années, que „ je tenois dans la main de grains de ſable, que „ je venois de ramaſſer". On ne doit pourtant pas rejetter abſolument la Verſion Grecque, qui porte ὡς ϛέλεχος φοίνικος, *comme le tronc d'un Palmier*, & que la Vulgate ſuit: *Ut Palma multiplicabo dies, Je multiplierai mes jours comme le Palmier.* Cet Arbre, ſelon *Theophraſte* (*de Cauſ. Plant.* L. II. c. 16.) vit très longtems. *Pline* (L. XVI. c. 44.) fait mention d'un Palmier, qui étoit à Delos depuis le ſiecle d'Apollon, c'eſt à dire depuis environ 1500 ans. *Kæmpfer*, que nous avons cité ci-déſſus (*Amœn.* p. 677.) étend l'âge du Palmier juſqu'à 200, & tout au plus juſqu'à 300 ans. Le verſet 19. qui ſuit immédiatement notre Texte, convient parfaitement au *Palmier*: *Ma racine étoit ouverte aux eaux.* Ou: *Je ſuis comme un arbre, dont la racine s'étend le long des eaux.* En effet, cet Arbre croît volontiers dans les endroits humides, comme nous le remarquerons dans la ſuite. On lit Exod. XV. 27. qu'il y avoit à *Elim douze fontaines d'eau, & ſoixante & dix Palmes*; & Eccleſiaſt. XXIV. 15 (18.) *J'ai pouſſé mes branches en-haut, comme les Palmiers de Cades.* Par les termes mêmes dont les Interpretes Grecs ſe ſont ſervis, il eſt aiſé de voir qu'ils ont voulu éviter la fable du Phénix: car les *Septante* n'ont pas ſimplement traduit, *comme le Palmier* (il faut ſe ſouvenir que le *Palmier* & le *Phénix* ont le même nom en Grec) mais ils y ont ajouté à deſſein, *comme le tronc* &c. Or il ſeroit abſurde que Job ſouhaitât une vie auſſi longue que celle du tronc de l'Oiſeau Phénix. Le mot ϛέλεχος (*tronc*) ne ſe dit que d'un Arbre, & jamais d'un Animal. Ainſi *Heſychius*, ϛέλεχος ὁ κορμὸς τῦ δένδρυ. Στελέχη φοινίκων, des troncs de Palmiers. Exod. XV. 27. Nomb. XXXIII. 9. Sirac L. 14. L'équivoque qui ſe trouve dans le mot *Phénix*, a fait égarer auſſi pluſieurs des Auteurs profanes; comme on pourroit le montrer plus amplement. Mais ſi l'on examine les choſes de plus près, la fable même de l'Oiſeau nommé Phénix, ne doit ſon origine qu'au Palmier, qui en effet *meurt & renait de ſoi-même*, ſelon le témoignage de *Pline* L. XIII. c. 4. *Les Dattes*, dit-il, *appellées Siagres, ſont les plus eſtimées dans les régions du Midi; après celles-ci ſont les Margarides. On dit qu'à Chora il y a un de ces Palmiers qui porte des Margarides, ou Dattes en forme de Perles, & un autre qui produit des Dattes Siagres. J'ai ouï rapporter des choſes admirables du Palmier Siagre: on dit qu'il a donné le nom au Phénix, qu'il meurt comme cet oiſeau, & renait de lui-même, ſans être ſemé ni planté. Dans le tems même que j'écrivois cette Hiſtoire, je l'ai vu portant du fruit.* Voici ce que *Kæmpfer*, p. 665. dit ſur le même ſujet. *Le Palmier qui produit les Dattes, eſt le Roi des Arbres: il eſt conſacré à Apollon, comme le plus beau, le plus heureux, & le plus durable: il a donné le nom & l'origine à l'Oiſeau nommé Phénix. Les Anciens n'ont jamais déſigné autre choſe par ce nom, que le Palmier. Les ailes déſignent ſes branches, & les plumes marquent l'arrangement de ſes feuilles; le Feu duquel on dit qu'il renait, marque la chaleur qui regne dans l'Arabie où les Palmiers croiſſent: cette chaleur, qui cauſe la mort à tout ce qui eſt animé, donne à notre Palmier la naiſſance &*

& la vie, elle fait croitre ſes parties, raffermit ſa tige, murit & perfectionne ſes fruits. Au reſte, on attribue à tous les deux une longue vie; l'un eſt conſacré à Apollon, auſſi bien que l'autre; ils ſont également en eſtime & en réputation, & ont l'un & l'autre le même nom. Ajoutons à cela que tous les noms que les Orientaux donnent au Palmier, approchent de celui de חול Les Arabes & les Perſans, ſelon *Kæmpfer*, l'appellent *Nachl*; & *Chæſl*, *Chæſel*, ſignifie chez eux le fruit du Palmier ſauvage, un petit fruit ſec ou menu, & même le noyau (*Meninzki Lex.* 1901.) *Dækæl* chez les Turcs eſt le Palmier. (Id. 2102.) *Tskal*, *Iskal*, *Uskal*, *Uskul*, *Uskulet*, & au pluriel *Æſakil*, chez les mêmes, ſignifie branche de Palmier, & principalement une branche chargée de pluſieurs grapes de Dattes prêtes à mûrir. (Id. 5665. 3216.) *Kylb*, *Kulb*, *Kælb*, au plur. *Æklab*, ſignifie la moelle du Palmier. (Id. 3742. 5794.) *Næchlet* en Langue Turque veut dire auſſi Palmier; & *Næchyl*, des Palmiers. (Id. 5153. 5154.)

Mais je vais pour un moment quitter le véritable Phénix, pour revenir au Phénix fabuleux, qu'on dit avoir été vu en Egypte ſous le Conſulat de Paulus Fabius & L. Vitellius; & tranſporté à Rome l'an 800 après ſa fondation. *Pline* L. X. c. 2. *Tacite Annal.* L. VI. & *Dion* vers la fin du L. VII. font mention de cet Oiſeau, comme d'un préſage de la mort de Tibere. *Xiphilin* en parle de même dans la Vie de Tibere, & *Aurelius Victor*, *Epit. de Claudio.* Il faut pourtant avouer que *Pline* même a tenu cette narration pour ſuſpecte; car voici comme il en parle: *On dit, & je ne ſai pas ſi ce n'eſt point une fable, que le Phénix, cet Oiſeau ſi vanté, ſe trouve en Arabie.* Certainement, le Pape Clément VIII. fut ou trop crédule, ou trop libéral envers les Irlandois qui ſe rebellerent contre la Reine Eliſabeth en 1599, en leur envoyant comme à des hommes groſſiers, une plume de Phénix, ainſi que le rapporte *Cambden* (dans ſon *Irlande* p. 783.) Les Peres de l'Egliſe primitive furent auſſi à cet égard trop crédules, quoique les uns plus, les autres moins; pluſieurs ayant affirmé poſitivement l'exiſtence d'un tel Oiſeau, comme *Clement*, *Cyrille*, *Tertullien*, *Epiphane*, *Rufin*; & d'autres en ayant parlé avec doute, tels que *Gregoire de Nazianze* (*Carm.* 3.) qui dit, *la renommée porte*; & (*in Præcept. ad Virg. Orat.* 37.) *ſi l'on en croit la renommée*; *Origene* (*contr. Celſ.* L. IV.) *s'il eſt vrai que &c. Alcimus Avitus* (L. I. *de Orig. Anim.*) *c'eſt un faux bruit*; *Auguſtin* (L. IV. c. 20.) *ſi toutefois il eſt vrai qu'il renaiſſe de ſa mort*; *Clement Romain* (*Conſtit. Apoſt.* L. V. c. 8.) *Euſebe* (*dans la Vie de Conſtantin* L. IV.) & *Æn. Gazæus* (*in Hexaem.*) *on dit*; *S. Ambroiſe*, *on rapporte.*

Si c'eſt le Palmier que Job a voulu déſigner par le mot חול, on ne doit pas paſſer ſous ſilence la fertilité de cet Arbre, qui a quelque choſe de très particulier. Pour la concevoir diſtinctement, il ne ſera pas hors de propos de rapporter en abregé l'hiſtoire, que *Kæmpfer* cité ci-deſſus nous a donnée dans ſon excellente deſcription du Palmier, dans ſes *Aménit. Exot.* depuis la page 661. juſques à la page 758. Il y a deux ſortes de Palmiers, ſavoir, le Mâle repréſenté dans la Pl. DXXIV. Fig. E; & la Femelle, Fig. F. de la même Planche. Le prémier ne porte que des fleurs ſeulement, & le ſecond produit des fruits. Les mâles répandent ſur les femelles leur ſemence, qui n'eſt qu'une poudre très fine de couleur jaune; ce qui arrive par le moyen du vent, ou par la main des hommes, & c'eſt ce qu'en Orient on appelle *Ambaar daden*, (*remplir.*) Le Palmier pouſſe, à l'extrémité de ſa tige, & aux aiſſelles de ſes feuilles, des grapes que les Romains appelloient *Spadices*, & l'étui ou l'envelope du fruit, *Spatha*, les Grecs, ἐλάτη & σπάθη, & les Perſans, *Bukúmi nachl.* Voyez Planche DXXV. Fig. 1. & 2. La Fig. 4. repréſente une de ces grapes encore jeune, que les Perſans nomment *Pengi nachl*; & la Fig. a. une de ces Coſſes qui commence à pouſſer, & qui eſt encore renfermée dans les envelopes des feuilles. Lorſque cette grape groſſit juſqu'à rompre l'envelope qui la renferme, elle ſe partage en un grand nombre de petites verges, leſquelles dans les Palmiers mâles ſont chargées de petites fleurs, (Fig. 3.) & dans les femelles de petits boutons, (Fig. 6. & 12.) L'uſage des prémieres eſt de donner ſur le champ la fécondité aux femelles (Fig. 16.) & les ſeconds croiſſant lentement ne parviennent à leur maturité que dans l'eſpace de cinq mois. La Coſſe après avoir ſervi à tout ce qu'elle devoit, périt de ſoi-même, ou elle eſt arrachée par les Jardiniers. Les petites fleurs (Fig. 5.) dont la grape eſt chargée, ſont plus petites que les fleurs de Muguet; elles ſont oblongues & ont trois feuilles, de couleur pâle tirant ſur le jaune; elles ont auſſi trois étamines, point de queue, mais un petit principe charnu d'un verd d'herbe. Leurs étamines ſont velues, roides, & blanchâtres, chargées d'une poudre fort fine & fort légere, d'une couleur pâle qui tire ſur le jaune, & c'eſt ce qui tient lieu de ſemence. Une ſeule de ces grapes porte un grand nombre de fleurs, qui peut aller juſques à 12000. La grape du Palmier femelle (Fig. 6. 12.) n'eſt qu'une branche chargée de pluſieurs fruits qui n'ont été précédés d'aucune fleur, & qui ſont environ au nombre de 2300. Au commencement de Mars, ces fruits ſont de la grandeur & de la figure d'un grain de poivre; au mois d'Avril, ils croiſſent en forme de poire, (Fig. 7.) & vers le mois de Mai ils approchent de la groſſeur des Ceriſes (Fig. 8.). Au mois de Juin ils reſſemblent à des Olives (Fig. 9.). Dans le mois de Juillet ils ſont d'un très beau verd, en forme de poire, ayant le noyau dur, & la chair ni trop tendre ni trop ferme, mais d'un goût amer, (Fig. 10.) Les Dattes dans cet état, & juſqu'à leur parfaite maturité, ſont appellées *Chalaal*, mot fort approchant de celui de חול dont Job s'eſt ſervi. Enfin étant mûres au mois d'Août,

d'Août, on les nomme *Dumpás* (Fig. 11.) & après avoir été quelque tems cueillies, & miſes en monceaux, où elles acquierent le dernier degré de maturité, elles prennent le nom de *Churma* chez les Perſans, & de *Tamr* chez les Arabes, qui eſt le même que celui de תָּמָר qu'on trouve dans l'Ecriture Sainte; les Grecs les appellent δάκτυλοι, *Dioſcoride* & *Galien* φοινικοβάλανοι. Les Figures 13. 14. 15. en repréſentent les noyaux.

J'ai cru qu'il ne feroit pas mal d'ajouter ici quelques Médailles, qui ont rapport au Palmier & aux Dattes.

Fig. I. Médaille de la Ville d'Hierapytna dans l'Ile de Crete, où l'on voit d'un côté une tête de Femme couronnée de Tours, ſymbole ordinaire de Cybele & des Villes. Au revers, l'Aigle, oiſeau de Jupiter, parce que ce Dieu nâquit & fut enterré dans cette Ile; un Palmier avec des Dattes; & pour Inſcription le nom de la Ville, ΙΕΡΑΠΥΤΝΙΩΝ, & celui du Préteur ou du Magiſtrat, ΙΜΕΡΑΙΟΣ.

Fig. II. Médaille de M. Aurele Antonin, du plus grand module, frappée à Epheſe & que l'on conſerve dans le Cabinet du Roi de France. On y lit d'un côté, ΑΥ. Μ. ΑΥΡ. ΑΝΤΩΝΕΙΟC; & de l'autre, ΕΦΕCΙΩΝ ΠΡΩΤΩΝ ΑCΙΑC. Au milieu eſt un Palmier, auquel eſt ſuſpendu un Bouclier ſur lequel la Victoire écrit ΝΕΙΚΗ.

La Planche DXXIV. repréſente,

Fig. G. La figure que les Chinois donnent au *Phénix.*

Fig. H. Celle que lui donnent les Japonnois. Voy. *Bochart* (*Hieroz.* P. II. L. VI. c. 5. p. 817.)

JOB, Chap. XXIX. verſ. 19.

Ma racine étoit ouverte aux eaux, & la roſée demeuroit toute la nuit ſur mes branches.

Je ſuis comme un arbre dont la racine s'étend le long des eaux, & la roſée ſe repoſe ſur mes branches.

Nous avons ſouvent parlé, ſi je ne me trompe, de la grande utilité des Rivieres, des Ruiſſeaux, & des Sources, dans les Climats les plus chauds, tels qu'eſt l'Arabie, & particulierement à l'égard des Plantes qui pouſſent leurs racines fort loin dans les terreins humides & mous, & qui par cette ſituation tirent l'aliment qui leur eſt néceſſaire. C'eſt ce qui fait, ſans doute, que Job compare à une telle Plante, ou racine, la félicité des hommes; ainſi que David Pſ. I. 3. *Car il ſera comme un arbre planté près des ruiſſeaux d'eaux courantes, qui rend ſon fruit en ſa ſaiſon, & duquel le feuillage ne ſe flétrit point.* Ou: *Et il ſera comme un arbre qui eſt planté proche le courant des eaux, lequel donnera ſon fruit dans ſon tems, & ſa feuille ne tombera point.* Peut-être que ces Théologiens ſacrés avoient encore ici principalement en vue le Palmier, qui eſt fort commun dans les Païs Orientaux; d'autant plus que cet Arbre dont les feuilles ſont épaiſſes & longues, le bois ſpongieux, & les fruits pleins de ſuc, a plus que tout autre beſoin d'eau, ſinon en quantité d'aliment, du moins comme véhicule. C'eſt le ſentiment de *Pline* (L. XIII. c. 4.) *Le Palmier qui croît volontiers dans la Judée, vient d'ordinaire dans les endroits humides; il boit tout le long de l'année, ne ſe contentant pas de la ſeule pluye.* Et *Theophraſte* (L. II. *de Plant.* c. 4.) *Il aime mieux les eaux vives, que la pluye.* Ce que *Kæmpfer* confirme (*Amœnit. Exot.* p. 677. p. 679.) où il montre auſſi la maniere dont les habitans du Païs les arroſent. Cependant ni les arroſemens, ni les pluyes, ni les eaux des Rivieres, ne feroient ſuffiſantes pour l'entretien des Palmiers, & des autres Plantes qui croiſſent dans ces Païs chauds, ſi leurs feuilles n'étoient épaiſſes & leur écorce bien ferme. Lorsque l'humidité leur manque, on eſt obligé de creuſer la terre autour de l'arbre, pour faciliter l'entrée de l'eau dans les pores des racines. *Palladius* (*de Re Ruſt. Tract.* 12. *in Octobr.*) dit que l'*on doit déchauſſer avec ſoin le Palmier, afin que par les arroſemens continuels, il puiſſe réſiſter aux chaleurs de l'Eté.* C'eſt peut-être ce que Job a voulu nous marquer dans notre Texte, dont les mots שָׁרְשִׁי פָתוּחַ ſignifient proprement, *ma racine eſt ouverte*; & c'eſt dans cette vue que par-tout on cultive la terre avec la charrue, & les vignobles avec la beche.

Si les Plantes dans l'Orient ont ſi grand beſoin d'eau pour leur ſervir de véhicule à l'aliment, & de rafraichiſſement, comme nous avons déja dit, la Roſée ne leur eſt pas de moindre utilité. *La roſée demeuroit toute la nuit ſur mes branches*, dit Job, pour marquer l'état de ſon ancienne félicité.

La Roſée, comme nous avons ſouvent remarqué, n'eſt pas de l'eau ſimple, ni ſeulement de l'eau imbibée d'un limon terreſtre; mais c'eſt ſouvent une liqueur qui s'exhale des plantes mêmes, & qui la nuit retombe ſur la terre. Cette liqueur, compoſée de differentes parties balſamiques, eſt fort néceſſaire dans les climats chauds juſqu'au tems de la *Moiſſon*, d'autant que pendant tout le cours de l'Eté, il y tombe peu ou point de pluye. Elle eſt très avantageuſe tant aux Blés, qu'à

qu'à ceux qui les moiſſonnent; aux Blés, parce qu'elle enfle leurs fibres, & empêche les grains de tomber; aux Moiſſonneurs, parce qu'elle les rafraichit, & rend les tiges plus faciles à être fauchées. C'eſt pour cette raiſon, qu'il eſt fait mention, Iſaïe XVIII. 4. d'*une nuée de roſée dans le tems de la moiſſon.* C'eſt à quoi ſe rapportent ces préceptes, qui ſont connus de ceux qui ont écrit de l'Agriculture, & des Païſans mêmes. *Virgil. I. Georg.*

Humida ſolſtitia, atque Hyemes orate ſerenas, Agricolæ.

„ Laboureurs, demandez au Ciel des Solſtices „ pluvieux, & des Hivers ſecs". Et *Colum. L. II. Que l'on coupe le foin avant qu'il ſoit ſec, & pendant qu'il eſt encore humide & mouillé de la roſée.* Les Païſans n'ignorent point que le meilleur tems pour faucher, c'eſt le matin, pendant que l'herbe eſt encore mouillée de la roſée.

JOB, Chap. XXIX. verſ. 23.

Ils m'attendoient comme la pluye; ils ouvroient leur bouche, comme après la pluye de l'arriere-ſaiſon.

Ils me ſouhaitoient comme la campagne ſeche attend l'eau du Ciel; & leur bouche s'ouvroit pour m'entendre, comme la terre s'ouvre aux pluyes de l'arriere-ſaiſon.

NOtre Philoſophe, en décrivant d'un ſtile élevé le tems de ſa proſperité, nous fournit en même tems des leçons de Phyſique & de Morale. Il compare ſes diſcours à la pluye; & ceux qui les écoutoient, à des plantes alterées. Les Diſciples en effet doivent avoir l'eſprit préſent à ce que leurs Maitres diſent, & leur prêter une oreille attentive, non pas une fois ſeulement, mais dans toutes les occaſions qui ſe préſentent; ils doivent attendre avec impatience, non-ſeulement la *pluye du Printems*, c'eſt à dire le commencement, mais auſſi la *pluye de l'arriere-ſaiſon*, je veux dire la fin d'un diſcours ou d'une leçon inſtructive. Ils doivent embraſſer avec avidité, non-ſeulement ce qui flate une vaine curioſité, mais ce qui eſt utile, ce qui éclaire l'entendement & le remplit de ſaines idées; enfin tout ce qui eſt propre pour changer la volonté, & les mauvaiſes affections du cœur. Des leçons ſi ſalutaires ne méritent pas une attention ſuperficielle, mais la plus grande dont nous ſoyons capables.

Ils ouvroient leur bouche, dit Job. L'expérience nous fait voir tous les jours, que ceux qui écoutent avec avidité, ouvrent la bouche; ce qui ſe fait par pur méchaniſme, ſans que l'Ame y concoure, & même malgré qu'elle en ait. Il y a deux chemins, par où le Son peut paſſer dans l'intérieur de l'oreille: l'un par le conduit ordinaire de l'oreille, l'autre par la bouche. Dans le prémier, le Son ſe ramaſſant dans l'oreille, va frapper le tympan, & de là il paſſe dans les organes intérieurs de l'Ouïe. Dans l'autre, le ſon paſſe par le conduit de Fallope, du Palais à la Coquille. Ce ſecond moyen eſt fort utile à des gens durs d'oreille, qui ſont deſtitués du prémier. Il y a même une troiſieme maniere d'entendre, à travers la ſubſtance ſolide de la Mâchoire ſupérieure, & du Crane. L'on voit des Muſiciens qui ont l'oreille dure, accorder leurs inſtrumens en les ſerrant entre leurs dents. Il y a auſſi des Sourds par accident, qui entendent ſi on leur parle ſur la tête. Ce ſont-là ces *Sourds qui entendent*, dont j'ai parlé dans ma *Diſſertation inaugurale.*

Par le mot Hébreu *Matar* (*Pluye*) Job entend les Pluyes du *Printems*, que les Juifs appellent autrement *Joreh* & *Moreh*, dont il eſt fait mention Deut. XI. 14. Joël II. 23. Mais le mot *Malkoſch* ſignifie *Pluye de l'arriere-ſaiſon.* La prémiere eſt appellée dans Joël & Oſ. VI. 3. *Geſchem*, & *Geſchem moreh*; & dans Jerem. III. 3. *Rebibim.* Mais pour l'intelligence du Texte de Job, & des autres que l'on vient de citer, il faut avoir des idées bien diſtinctes de ces deux ſortes de Pluye, que l'on doit chercher non pas en Europe, mais en Aſie. Car dans nos Climats, les Pluyes n'ont point de règle, nous en avons dans toutes les ſaiſons, au Printems, au milieu & à la fin de l'Eté: mais dans l'Orient, plus on approche de la Zone Torride, plus on remarque que les pluyes ne tombent gueres qu'au Printems & en Automne, n'y en ayant que fort rarement, ou point du tout, au milieu de l'Eté. Ces Païs ont beſoin de la Pluye du Printems dans le tems des ſemailles, pour humecter les grains & fournir à la terre une humidité ſuffiſante. Ils ont beſoin auſſi des Pluyes tardives, lorsque les Blés commencent à mûrir, & lorsque la terre ſe trouve entierement deſſechée par les grandes chaleurs. On faiſoit des prieres à DIEU, pour obtenir l'avantage de ces deux pluyes. Zach. X. 1. *Demandez de la pluye à* L'ETERNEL, *au tems de la pluye de l'arriere-ſaiſon; &* L'ETERNEL *fera des éclairs, & vous donnera une pluye abondante, & à chacun de l'herbe dans ſon champ.* Ou: *Demandez au* SEIGNEUR *les dernieres pluyes; & le* SEIGNEUR *fera tomber la neige, il vous donnera des pluyes abondantes, & il fera naitre des herbes dans le champ de chacun de vous.*

PLANCHE DXXVI.

Des MALLUACH.

JOB, Chap. XXX. verſ. 4.

Ils coupoient des herbes ſauvages auprès des arbriſſeaux, & la racine de Genievre pour ſe chauffer.

Qui mangeoient l'herbe, & les écorces des arbres, & qui ſe nourriſſoient de racines de Genevrier.

SI les Auteurs modernes doutent avec raiſon, que les noms que l'on donne aujourd'hui aux Plantes, ſoient les mêmes que leur donnoient autrefois *Dioſcoride*, *Theophraſte*, *Pline*, & d'autres, nonobſtant qu'on ait cultivé la Botanique, du moins chez les Grecs & les Romains, depuis le ſiecle de *Dioſcoride*; avec combien plus de raiſon ne peut-on pas douter de pluſieurs Végétaux dont il eſt parlé dans l'Ecriture Sainte? Il nous ſeroit d'autant plus permis d'en douter, que les Docteurs Juifs & les Rabbins, que nous devons conſulter les prémiers, ont été très ignorans dans la Botanique, & plus propres à entaſſer des fables, qu'à nous décrire les Corps naturels. Notre Texte nous oblige à faire des recherches Botaniques, qui pourroient bien n'aboutir qu'à un *peut-être*.

Ceux qui pleins d'orgueil inſultoient à la miſere de Job, avoient été eux-mêmes dans une ſi grande pauvreté, lorſque ce ſaint homme ſe trouvoit comblé d'honneurs & de richeſſes, qu'ils avoient été contraints par la diſette à courir çà & là par les Deſerts cherchant pour leur nourriture, *Malluach ale ſiach*, (*Malluach ſur un arbriſſeau,*) ce que les Zurichois traduiſent par *de la Mauve près de quelque arbriſſeau* (*Pappelen auf der Heide.*) On lit du Roi Tannæus, dans un Traité du Talmud intitulé *Kidduſin* (c. 3. f. 16. a.) qu'étant de retour de la Ville de Cochalith, d'où il avoit rapporté 60 talens de butin, il tint ce diſcours aux Juifs ſes compatriotes: *Nos Peres contraints par la diſette mangerent des Malluchim, dans le tems qu'ils travailloient à bâtir le ſecond Temple. Nous mangerons auſſi des Malluchim en commémoration de nos Peres. Et on leur ſervit ſur des Tables d'or, des Malluchim, qu'ils mangerent.* Il s'agit donc de chercher la véritable ſignification de מַלּוּחַ ou מַלּוּחִים. Les *Septante* mettent ἄλιμα; *Symmaque*, φλοιοὺς φυτῶν; *S. Jerôme*, *des écorces d'arbres.* Quelques Interpretes Chaldéens partagent en deux le mot מַלּוּחַ & lui font ſignifier מִן לוּחַ, *de la table*, comme ſi Job eût voulu dire, *de la table de ſon cœur.* *Aben Eſra* en fait חו לחים, *des endroits humides & verdoyans*; une autre, הוֹבָאִי, *des ronces.* Pluſieurs ont entendu par ce mot l'*Ortie*; parce que le Paraphraſte Chaldéen, Soph. II. 9. au-lieu de חָרוּל *Ortie*, met מַלּוּחִין: mais cette interpretation aura peu de partiſans, parce que Job dans le verſ. 7. parle lui-même de חָרוּל, de l'*Ortie*, quoique l'Ortie ſerve ſouvent de nourriture aux pauvres gens. Une Gloſe du Talmud explique notre מַלּוּחַ par le *Kakulin* des Syriens. Et *R. Salomon*, (*in Job.*) appelle cette Plante מצוש; *Bochart* (*Hieroz.* P. I. L. III. c. 16.) lit צִיצִיש des *Pois chiches*, parce que chez les Syriens, *kakul*, *kakuli*, *kakeli*, ſignifie une eſpece de *Pois chiches*; & c'eſt peut-être de-là qu'il faut tirer l'étymologie des noms Latin, François, & Allemand, *Cicer*, *Chiche*, *Kiche*. On trouve la deſcription du *Kakul* dans *Abuchaniphas*, *Gais ben Achſan*, *Iſaac ben Omran*, & autres Rabbins. *Kakuli* chez les Turs ſignifie une ſorte d'herbe ſalée, ſemblable à l'*Uſnan* ou à l'herbe *Kali*, dite vulgairement la Soude, qui ſert de pâturage aux Chameaux (*Meninzki Lex.* 3590.) *Kimchi* eſt plutôt porté pour cette derniere herbe, que pour les Pois chiches, car il explique dans ſon *Livre des Racines*, *Malluach* par le *Gaſul* des Arabes, qui ſignifie *Leſſive*, étant une eſpece d'*Uſnen.* Or l'*Uſnen* eſt une ſorte de Leſſive dont les Foulons ſe ſervent. Selon *Abenbitar*, quelques-uns prennent le *Malluch* pour *l'Arroche Marine*; & on lit dans les *Pandectes*, „ *Molochia*, *Albacharum*, *c'eſt à dire l'Arroche*". *Abenbitar*, ſelon *Bochart*, a fort bien expliqué ceci, parce que les Syriens appellent encore maintenant *Malluch*, cette eſpece d'Arroche que nous nommons *Halimus.* On en trouve la deſcription dans *Dioſcoride*, L. I. c. 121. *C'eſt un Arbriſſeau*, dit-il, *propre à former des Hayes; il*

TAB. DXXVI.



IOB. Cap. XXX. v. 4.
Pauperiores Iro.

Buch Hiob Cap. XXX. v. 4.
Armes Bettel-Gesinde.

I. G. Pintz sculp.

il eſt ſemblable au Nerprun, excepté qu'il n'a point d'épines; ſes feuilles ſont ſemblables à celles de l'Olivier, mais un peu plus larges. Il croît dans les hayes & dans les lieu maritimes. Ses feuilles étant cuites ſont bonnes à manger. Il eſt certain qu'aujourd'hui le *Halimus*, que les Turcs nomment *Küſmechæt*, *Küſmelæt*, *Müllach*, eſt une eſpece d'Herbe potagere (*Men. Lex.* 3968.) *Galien*, (L. VI. *Simplic.* c. 22.) s'accorde ſur ce ſujet avec *Dioſcoride*; & celui-ci répete encore au L. I. *C'eſt un arbriſſeau, dont on fait des hayes, ſemblable au Nerprun, excepté qu'il n'a point d'épines; ſa feuille reſſemble à celle de l'Olivier, hormis qu'elle eſt un peu plus large. Il croît dans les hayes & au bord de la Mer -- On en mange les ſommités, lorſquelles ſont tendres; on les confit même & on les garde pour l'Hiver. Il augmente le ſperme & le lait, dans ceux qui en uſent. Le goût en eſt amer, & un peu aſtringent. Avicenne* (*Canon.* L. II.) le nomme *Melha*, mot corrompu de *Meluha*. Dans les *Pandectes* on trouve le *Halimus* ſous le nom de *Mella*, *Almalhe*, & *Melgra*. De-là vient peut-être le mot Allemand *Melde*, *Milde*. Les Lexiques de *Gigey* & de *Golius* portent, *Mollach*. Tout ce que nous avons dit juſqu'ici du מַלּוּחַ prouve ſur-tout en faveur du *Halimus*, dont les feuilles pouvoient ſervir d'aliment à des affamés, qui n'ayant rien chez eux pour ſe nourrir, alloient les *couper aux arbriſſeaux*. Ce qu'*Athenée* (L. IV. c. 16.) rapporte d'*Antiphanes*, peut ſervir à expliquer notre Texte:

Τῶν Πυθαγορικῶν δὲ τυχὸς ἄθλιοί τινες
Ἐν τῇ χοράδιᾳ τρώγοντες ἅλιμα, καὶ κακὰ
Τοιαῦτα συλλέγοντες.

Quelques pauvres Pythagoriciens, qui mangent du Halimus, ramaſſent toutes ſortes de choſes mauvaiſes dans les fentes de la terre. Les *Septante* même portent ἅλιμα περικλῶντες, *briſant du Halimus*, & quelques Exemplaires ont, περικυκλῶντες, *allant autour*. Mais ils écrivent tous *Alima* ſans aſpiration, au-lieu de *Halima*; de même que *S. Chryſoſtome* (*in Catena ad hunc locum*): *L'Alima eſt une herbe qui, à ce qu'on dit, raſſaſie d'abord celui qui en mange, & lui cauſe du dégoût.* C'eſt pourquoi l'on pourroit fort bien tirer l'étymologie de ce mot de l'α privatif, & de λιμὸς, *faim*. Car ἄλιμα (*alima*) au pluriel ſe dit des remedes qui appaiſent la faim, & qui ſont compoſés principalement de *Mauve* & d'*Aſphodele*. Les Zélandois nous fourniſſent une preuve en faveur de cette eſpece d'*Arroche* nommée *Halimus*. Ils ſe ſervent de l'*Arroche ſalée*, qu'on nomme *Soutenelle*, & qui eſt de l'eſpece de celle dont nous parlons; ils l'employent non-ſeulement dans la Médecine, mais auſſi dans leurs repas, la ſervant en ſalade dans les Entrées, & au-lieu de Capres avec le Rôti. *Van der Voorn* (*Tract. de Atriplice ſalſo* c. 5. p. 87.) nous enſeigne la maniere de confire cette Plante à l'uſage de la table, qui eſt tout à fait conforme à celle de confire les Choux dans la Saumure. Il eſt vrai qu'au milieu de tout cela il nait une difficulté, ſavoir, que le *Halimus* eſt une Plante qui croît dans les lieux maritimes, & que Job habitoit dans le Païs de Chus, qui étoit fort éloigné de la Mer. Mais on peut répondre à cela, qu'on n'a pas encore déterminé au juſte la ſituation du Païs de Chus. Les Interpretes Grecs l'ont placé dans l'Idumée, ou ſur les frontieres de l'Idumée & de l'Arabie. Ils diſent: *Qui habitoit dans le Païs d'Auſitide, qui eſt ſur les frontieres de l'Idumée & de l'Arabie.* Or ces deux Païs ſont près de la Mer Rouge, comme on le prouve par I. Rois IX. 26. où on lit, que *le Roi Salomon équipa auſſi une Flotte à Hetsjon-gueber, qui etoit près d'Eloth ſur le rivage de la Mer Rouge au Païs d'Edom.* Il faut outre cela remarquer que Job ne parle point ici de gens qui ont une habitation fixe, mais de Vagabonds qui ne faiſoient que roder & paſſoient leur vie à mendier; *qui preſſés par la diſette & la famine, vivoient à l'écart, fuyant dans les lieux arides ténébreux & déſolés.* Ou: *Des gens tout ſecs de faim & de pauvreté, qui alloient chercher ce qu'ils pourroient ronger dans un Deſert, dont l'affliction & la miſere avoient défiguré le viſage,* v. 3. *Qui étoient chaſſés d'entre les gens, & on crioit après eux comme après un larron.* Ou: *Qui alloient ravir ces choſes dans le fond des vallées; & qui en ayant trouvé quelqu'une, y accouroient avec de grands cris,* v. 5. *Et qui habitoient dans les creux des torrens, dans les trous de la terre & des rochers.* Ou: *Qui habitoient dans les creux des torrens, dans les cavernes de la terre, ou dans les rochers,* v. 6. C'étoient en un mot des hommes de rien, qui n'avoient pas ſeulement le moindre bout de champ à cultiver, & que la pauvreté avoit contraints de ſortir du Païs de Chus pour aller mendier. On doit remarquer encore, que ſelon le témoignage de *Dioſcoride* & d'*Oribaſe*, le *Halimus* ne croît pas ſeulement dans les *Païs Maritimes*, mais auſſi dans les hayes. Il en croît, ſelon *Heſychius*, *dans les endroits ſecs & deſerts*; & ſelon *Antiphanes*, *dans les fentes & les ouvertures de la terre.* On lit dans *Serapion*, que dans la Ville de Bagdad, ou de Babylone, l'on apporte ſur le Marché des bottes de cette Arroche, & que ceux qui les vendent crient, *Molochia*, *Molochia*; mot qui eſt preſque le même que notre מַלּוּחַ. Et *Bellon* (L. I. *Obſ.* c. 18.) rapporte que cette Plante qu'on appelle *Halimacia* en Crete, y croît en ſi grande abondance, qu'on en fait des hayes entieres. Et L. II. c. 78. il dit que dans l'Egypte on en fait des digues au Nil, & des hayes. Il croît auſſi ſur les rives du Tage près de Liſbonne, & dans les buiſſons près de Seville & de Meſſine, une eſpece d'Arroche branchue, dont les feuilles ſont larges, *Halimus latifolius ſive fruticoſus*, C. B. *Raji Hiſt. Plant.* 194. Notre Verſion Allemande traduit le mot מַלּוּחַ par celui de *Pappel* (*Mauve*), ſans doute à cauſe du rapport que ce mot a avec le Grec Μαλάχη. Il eſt bon

bon d'avertir à l'égard de cette Plante, qu'elle fert moins de nourriture que de médecine, & que c'eft un émollient nommé Μαλάχη, ἀπὸ τȣ̃ μαλάσσειν. *L'on croit que le nom de Molach ne lui a été donné qu'à caufe de la vertu qu'elle a de lâcher le ventre*; c'eft ainfi qu'en parle *Pline* L. XX. c. 21.

On trouve enfuite dans notre Texte, *Schorefch rethamin*, (*la racine des Genevriers,*) en Allemand, *die Wachholter Wurtz*, qui eft dite auffi avoir fervi de nourriture à ces Vagabonds. Mais nous ne fommes pas plus affurés fi *Rothem* fignifie véritablement le *Genevrier*, que nous ne le fommes fi *Malluch* veut dire de la *Mauve*. Les anciens Commentateurs s'en tiennent à des termes généraux. Les *Septante* portent ῥίζας ξύλων, des *racines de bois*: *Symmaque* traduit ῥίζας σίτων ἀγρίων, des *racines de blés fauvages*; & *S. Auguftin*, *Racines d'herbes*. Mais les *Septante* ne font pas toujours d'accord. Ils confervent I. Rois XIX. 4. le mot original, au-lieu de quoi notre Verfion dit qu'Elie étoit affis fous un Genevrier. Elle traduit auffi Pf. CXX. 4. les mots de גַּחֲלֵי רְתָמִים, par *Charbons de Genievre*. Les noms & furnoms que les Orientaux donnent au Genevrier, font tous fort differens du mot *Rothem*, à moins qu'on ne veuille y ramener le *Ráfen* des Perfans (*Meninzki Lex.* 2258.) Il ne me fouvient pas d'avoir jamais lu nulle-part que la racine de Genevrier ait fervi d'aliment. On le croiroit plus aifément de fes bayes, qui chez les Lappons tiennent lieu de Thé & de Caffé, & même à quelques-uns dans nos contrées. Je foufcrirois plutôt au fentiment des Interpretes Efpagnols & de quelques Commentateurs, fur-tout aux Rabbins, qui expliquent le *Rothem* par *Genêt*, que les Efpagnols appellent *Retama*; je ferois, dis-je, plutôt pour cette Plante, fi l'on avoit d'ailleurs quelques preuves que fa racine eût été employée à la nourriture. Il eft certain qu'aujourd'hui chez les Turcs le Genêt s'appelle *Retem* collectivement, & *Retemet* pour l'unité, (*Meninzki Lex.* 2281.) Si les Vagabonds, dont il eft parlé dans notre Texte, euffent été des Lappons, je donnerois mon fuffrage au *Sapin*, puisque, felon le rapport de *Scheffer* (*Lappon.* 247. 252.) ils fe fervent du bout des branches & de l'écorce de cet Arbre, au-lieu de pain, de fel, & d'épiceries; & que d'ailleurs la Réfine chez les Arabes fe nomme *Ratineg*, & chez les Perfans *Ratiban*, *Ratibane*, *Ratibang*, mots fort femblables à celui de *Rothem*, comme on peut le voir dans *Meninzki Lex.* p. 2250. 2251. A moins que d'un autre côté l'on n'aime mieux faire dériver ces mots Orientaux du Grec *Rètinè*, (*Réfine.*) Au refte, j'ai parlé plus au long du *Rothem* fur 1. Rois XIX. 4. 5.

La Planche DXXVI. qui eft jointe ici, fervira d'éclairciffement au Texte. On y voit:

A. Le Halimus à feuilles larges, *Halimus latifolius feu fruticofus*, C. B. qui eft le *Halimus* de *Diofcoride* & de *Pline*, & le *Halimus Clufii*, J. B. Les Touloufains l'appellent *l'Herbe du Maclou*, *Mafclou*, nom qui a beaucoup de rapport avec מַלּוּחַ. *Tournefort* la nomme *Atriplex latifolia feu Halimus fruticofus*. A la bordure font les Caracteres de l'Arroche, Fig. B.

C. *Halimus feu Portulaca marina* C. B. que *Tournefort* joint à l'*Atriplex maritima anguftiffimo folio. Morif.* On doit peut-être y joindre auffi la *Portulaca marina fruticofa*, *quæ Halimus 2. Clus.* J. B.

D. La Mauve vulgaire, *Malva vulgaris minore flore*, *folio rotundo* J. B. Elle fe nomme auffi, *Malva fylveftris folio rotundo* C. B. L'on trouve fes Caracteres Fig. E.

Voyez *Bochart* (*Hieroz.* P. I. L. III. c. 16. p. 872.)



PLAN-



IOB. Cap. XXX. v. 4.
Turba ἀναλγέσαντες.

Buch Hiob Cap. XXX. v. 4.
Arme Nessel Schlücker u. Sträuch Dube

I. G. Pintz sculps

PLANCHE DXXVII.

Le CHARUL.

JOB, Chap. XXX. verſ. 7.

Ils ne faiſoient que braire entre les arbriſſeaux, & ils ſe tapiſſoient ſous les chardons.

Qui trouvoient même leur joye dans cet état, & qui faiſoient leurs délices d'être ſous les ronces & les épines.

VOici encore une troupe de Mendians, ou pour mieux dire de Voleurs, qui n'ayant rien, non pas même l'eſpace d'un pied de terrein, ravagent celui des autres, & ne vivent que de rapine. Par les traits vifs dont Job les peint, il eſt plus aiſé de connoitre ce qu'ils ſont, que le lieu de leur retraite. Notre Verſion Latine porte, *ſub Vepreto aliquo, ſous les Epines*; & la Gloſe marginale, *ſub Paliuro, ſous le Paliure.* L'Allemande traduit fort differemment, *Neſlen*, ſous l'*Ortie*; peut-être à cauſe que le mot Hébreu *Charul* a beaucoup de rapport à l'Arabe *Chorraik*, & celui-ci à la racine Hébraïque *charak*, (*bruler.*) L'Ortie eſt appellée *Kurræis*, *Kurræik*, dans *Meninzki* (*Lex.* 5837.) Je ſouſcrirois volontiers à cette explication, ſi Job diſoit ici que ces hommes vils vivoient d'Orties, comme il dit v. 4. qu'ils ſe nourriſſoient de Mauve & de racine de Genevrier: car aujourd'hui, ſur-tout en France, l'Ortie ſert d'aliment aux pauvres gens; & les Anciens mêmes la mettoient au nombre des mets délicieux, comme on peut le conclurre de ce que dit *Chryſippe*, dans *Athenée* L. IV. (1) *Ne t'amuſe point aux Olives*, c'eſt à dire aux mets les plus délicats, *ſi en Hiver tu as des Orties.* Et *Horace* (2): *Si ayant dequoi vous bien nourrir, vous ne mangez que des herbes & des Orties.* Mais l'expreſſion de Job ne s'accorde point avec l'Ortie: car il ne dit pas que ces Vagabonds vivent de la Plante dont il s'agit, mais qu'ils s'aſſemblent ſous le *Charul.* Or il n'y a point d'Ortie dans tout le monde, qui s'éleve aſſez haut pour pouvoir ſervir de retraite. On pourroit néanmoins ſauver cette explication, ſi au-lieu de traduire le mot בֵּין par *ſous*, on lui faiſoit ſignifier *parmi*; de même que le mot Allemand *unter* ſignifie l'un & l'autre. Mais il eſt mieux, ſelon moi, de traduire avec les *Septante*, ὑπὸ φρύγανα ἄγρια, *ſous les ſarmens ſauvages*; ou avec Catena, *ſous les Arbriſſeaux ſecs*; ou avec la Vulgate, *ſous les buiſſons.* Il me ſemble que je vois cette troupe de fainéans & de vauriens, aſſis dans les brouſſailles, ſous des ronces & des épines, ou dans des huttes faites de branches d'arbres. Que ſi c'eût été des *Genevriers*, comme le conjecture *Pineda* (*in Job.* P. II. 473.) allèguant *Pline*, qui nomme *épines*, les *feuilles du Genevrier*; leur condition en eût été plus déplorable, du moins s'il eſt vrai ce que les Anciens ont cru, que l'ombre de cette Plante eſt fort pernicieuſe à la ſanté, comme le dit *Virgile*, Eclog. 10.

Juniperi gravis umbra &c.

„ L'ombre du Genevrier eſt dangereuſe". Cependant les Modernes n'ont pas remarqué cette qualité malfaiſante de l'ombre du Genevrier.

Il faut abſolument avoir recours ici à des Arbriſſeaux élevés, qui ſoient épineux, piquans & brulans; ou bien à des Arbres qui portent des épines. Peut-être les Langues Orientales nous fourniront-elles des mots, qui répandront du jour ſur notre Texte. *Char* chez les Perſans ſignifie *Chardon*, *Buiſſon.* (*Meninzki Lex.* 1831.) *Charce* chez les Turcs eſt une ſorte d'herbe que l'on confit dans le vinaigre, comme les Capres, lorſqu'elle eſt encore tendre, & que l'on mange avec le bouilli. (Id. 6047.) *Chari ſe pehlu* eſt auſſi chez les mêmes une Plante

(1) Μὴ ποτ' ἐλαίαν ἔσθι' ἀκαλήφην ἔχων χειμῶνος ὥρᾳ.

(2) *Si fortè in medio poſitorum abſtemius herbis*
Vivis, & urtica.
Horat. Lib. II. Ep. XII. ad Iccium.

Plante épineuſe, qu'on appelle autrement *Chari zerd*, *Charzerd* (loc. cit.). *Chari Sjutùr*, c'eſt à dire *Epine de Chameau*, chez les Perſans & les Arabes, eſt une Plante épineuſe de la hauteur de deux pieds, qui ſert à nourrir les Chameaux dans les déſerts, ſelon *Kæmpfer* (*Amœnit. Exot.* p. 725.) Mais toutes ces Plantes ne s'élevent point aſſez. Je préfere ce que les Turcs appellent *Char Sipid*, *Chari Sipid*, (*Aubépine*), en Allemand *Hagendorn.* (*Meninzki Lex.* 1832.) Cet Arbriſſeau eſt une ſorte de Neſlier nommé *Meſpilus Apii folio ſilveſtris ſpinoſa*, *ſive Oxyacantha* C. B. *Oxyacantha vulgaris ſeu Spinus albus* J. B. Il eſt repréſenté Figure A. & les Caracteres du Neſlier à la bordure, Fig B. Il eſt d'une ſubſtance ſolide, ſes branches ſont faciles à plier, & fort propres à former des paliſſades de verdure. Il eſt chargé de pointes roides, fort piquantes & très dures. Son écorce eſt rougeâtre. Ses feuilles, ſemblables à celles de l'Ache ou du *Meſpilus Aroniæ*; le goût en eſt gluant. Ses fleurs, qui ſont très odoriferantes, viennent par bouquets, à des queues longues d'environ un pouce & demi; elles ſont blanches, compoſées de cinq feuilles, & rouges aux extrémités. Ses bayes ou fruits ſont rouges auſſi, & lorsqu'ils ſont mûrs, ils forment une eſpece d'ombelle; ils ſont tant ſoit peu plus gros que les grains de Myrte; le milieu en eſt noir, & le peu de chair qui ſe trouve à l'entour eſt viſqueuſe, molle, douçâtre, & contient deux ou trois petits noyaux fort durs. On pourroit ſauver le *Paliure* de *Dioſcoride* & de *Theophraſte*, que portent nos Gloſes Latines, ſi, contre l'opinion de *Jean Bauhin* (*Hiſt. Plant.* T. I. P. II. p. 44.) on le prenoit avec *Ruellius* pour l'*Oxyacantha*, l'*Epine blanche.* Le mot *Charul* a même quelque rapport à l'*Azarolo* des Italiens, par lequel *Matthiole* entend l'Arbriſſeau dont nous venons de parler, qui eſt fort commun dans la Suiſſe, quoiqu'à dire vrai, il ne s'y éleve pas aſſez haut pour qu'on ſe repoſe à ſon ombre; mais dans d'autres endroits, comme dans la Bourgogne aux environs du Doux, & dans le Wirtemberg, il croît en forme d'Arbre. J'ai vu chez les Griſons ſur les bords du *Hinter-Rhin*, près des Bains de *Roten-Brunn*, de petits Boſquets qui n'étoient que de ces Arbriſſeaux. Nous avons parlé au long de l'*Oxyacantha* ſur Jug. VIII. 7. 16.

La Planche DXXVII. repréſente en faveur de ceux qui ſont pour l'Ortie,

Fig. A. *Urtica urens maxima* C. B.

Fig. B. *Urtica racemoſa*, *fruticoſa*, *anguſtifolia*, *fructu tricocco.* (*Sloane Nat. Hiſt. of Jamaica*, Vol. I. 43. II. 354.) Ce pourroit bien être l'*Ortie du Breſil*, que les gens du Païs appellent *Pino*, (*Raj. Hiſt.* p. 159.) ou l'*Urtica major Indica mitior*, *floribus pediculis longioribus donata*, (*Bob. Hiſt. Oxon.* P. III. p. 435.) ou l'*Urtica major Indica tricarpos*, *folio mucronato.* (H. M. *Bob. Hiſt. Ox.* loc. cit.)

Fig. C. Les Caracteres de l'Ortie.

Voyez *Bochart* (Hieroz. P. I. L. II. c. 50. p. 607. L. III. c. 16. p. 873.

JOB, Chap. XXX. verſ. 17.

Il m'a percé de nuit les os; & mes arteres ne ceſſent point de battre.

Mes douleurs pendant la nuit tranſpercent mes os, & les vers qui me dévorent ne dorment point.

Nous avons déja expoſé, en expliquant le paſſage du Chap. II. 7. 8. l'état miſerable de ce pieux & ſage Philoſophe, & les douleurs extrêmes qui affligeoient ſon corps. Nous avons même fait mention en cet endroit, du Texte qui s'offre maintenant.

La *Nuit*, qui, ſelon l'épithete que lui donne *Orphée* dans ſes *Hymnes*, n'a été faite que pour être *un ſoulagement ſacré à toutes les douleurs*, n'eſt pour Job qu'une torture & un ſupplice. Ces petites pointes ſalines, deſtinées par la Providence Divine pour le piquer & le tourmenter, ne lui donnent point de relâche: compagnes inſéparables du ſang, elles circulent toujours avec lui; & ordinairement cauſent plus de douleur la nuit que le jour, parce que nos ſens qui pendant le jour ſont diſtraits par une infinité d'objets, ne ſont occupés durant la nuit que du vif ſentiment de nos maux: ajoutez à cela, que la circulation du ſang ſe faiſant avec plus de viteſſe, ces pointes piquent avec plus de force; de ſorte que Job dans ſes afflictions extrêmes, pouvoit bien ſe plaindre avec raiſon, que la douleur le pénétroit juſqu'à la moelle des os. *Il m'a*, dit-il, *percé de nuit les os.* Les *Septante* mettent, τὰ ὀστᾶ συγκέχυται, *mes os ſont confondus*; ou συγκέκαυται, *ils ſont brulés*; & Nicetas, *ils ſont conſumés par la douleur qui les accable.* On doit ici remarquer en paſſant, que ces douleurs violentes dans les os ne proviennent pas tant de ce que leur ſubſtance eſt rongée, comme dans la Carie, & dans cette maladie qu'on appelle *Spina ventoſa*: mais que leur grande ſenſibilité vient de ce que le Périoſte & les autres parties nerveuſes & membraneuſes ſont offenſées; car les os en eux-mêmes ne peuvent cauſer qu'une douleur ſourde. Cependant cette façon de parler eſt très uſitée & très ancienne. Ainſi Ezechias ſe plaint en ces termes, Iſaïe XXXVIII. 13. *Je me propoſois juſqu'au matin qu'il étoit comme un Lion, qu'il briſeroit ainſi tous mes os; du jour à la nuit*

nuit tu m'auras achevé. Ou: *Le ſoir j'eſperois au plus d'aller jusqu'au matin, voyant que* Dieu *comme un Lion m'avoit briſé tous les os; & le jour je diſois encore*, Seigneur, *vous finirez ma vie ce ſoir.* David, Pſ. VI. 3. *Mes os ſont étonnés.* Pſ. XXXII. 3. XXXI. 11. *Mes os ſont conſumés.* Ou: *Mes os ſe ſont envieillis.* Et XXII. 15. *Tous mes os ſont déjoints.* Ces expreſſions ne doivent pas tant s'entendre de la ſubſtance même des os, que de toute la conſtitution du corps, de la maſſe du ſang, des organes, & métaphoriquement des affections de l'ame. C'eſt ainſi que Dieu voulant remplir les hommes de joye, & *raſſaſier leur ame dans les grandes ſecherêſſes*, leur promet *qu'il engraiſſera leurs os*, Iſaïe LVIII. 11. qu'il *gardera leurs os, tellement que pas un ne ſera caſſé*, Pſ. XXXIV. 21. qu'il *fera entendre la joye & l'allegreſſe, & que leurs os briſés ſeront réjouïs.* Ou: *Vous ferez entendre à mon cœur ce qui le conſolera & le remplira de joye; & mes os briſés & humiliés de douleur treſſailliront d'allegreſſe*, Pſ. LI. 10.

Les paroles ſuivantes de Job, עֹרְקַי לֹא יִשְׁכָּבוּן ſignifient à la lettre, *mes veines ne ſe repoſent point.* Les Verſions de Zurich ne ſont pas d'accord. La Latine porte dans le Texte, *nec quieſcunt (vermes) digredientes à me*, & dans la Gloſe, *fugientes me non jacebunt*; & l'Allemande, *meine Nerven ſchlaffen nimmer*; & la Vulgate, d'accord avec notre Verſion Latine, traduit, *qui me comedunt, non dormiunt.* La plupart des Interpretes Latins ſont du même avis, par où ils nous font entendre, que Job étoit rongé jour & nuit par des Vers Notre Verſion Allemande ſuit les *Septante*, qui traduiſent νεῦρα διαλελυμένα, *Nerfs diſſous*; ou pour mieux dire, un picottement continuel dans les nerfs, cauſé par de petites pointes ſalines & acres. L'interpretation des Rabbins & des Chaldéens, qui entendent par-là les Arteres tendues par la chaleur de la Fievre, & qui battent alors avec plus de force & de vîteſſe, n'eſt pas ſans apparence de fondement. *R. David & Mardochai* diſent que par les *Veines* il faut entendre *celles qui ont le battement du pouls*, c'eſt à dire les Arteres, *parce que* עָרַק *ſignifie fuir & ſuivre, &* עָרָק *la veine dans laquelle le pouls va & vient.* Ces paroles expriment parfaitement les battemens qui ſe fuyent & ſe ſuivent ſans interruption, avec beaucoup de vîteſſe, même dans l'état de ſanté; car on en compte alors 60 dans l'eſpace d'une minute; & le double, c'eſt à dire 120, dans une fievre ardente.

JOB, Chap. XXX. verſ. 18.

Mon vêtement a changé de couleur pour la grandeur de ſon effort, & il me ſerre tout autour comme le haut de ma chemiſette.

Leur multitude conſume mon vêtement, & ils m'environnent & me ſerrent comme le haut d'une tunique.

Quoique ces paroles de Job, בְּרָב־כֹּחַ (*dans la multitude de puiſſance*) ſoient générales, les Interpretes n'ont pas laiſſé de les particulariſer chacun ſelon ſon Syſtême. La Verſion la plus reſtrainte eſt la Latine de Zurich, qui aux termes de *grande puiſſance* qu'employent les *Septante*, ajoute, *des maux*, (*par la violence des maux.*) L'Allemande porte de même, *durch den groſſen gewalt meines Jammers.* La Vulgate, pour ne pas s'écarter du ſens qu'elle donne au verſet précédent, rapporte aux Vers le nombre & la violence, & traduit *in multitudine eorum*, (*dans leur multitude*), c'eſt à dire: Je ſuis tellement rempli de Vers, ils fourmillent en ſi grande quantité dans le pus de mes ulceres, qu'ils rongent ma peau & mes habits. Voici comment *Philippe* paraphraſe cet endroit: *La multitude de Vers qui s'engendrent de mes playes, étant toujours en mouvement & parcourant ſans ceſſe toutes les ſinuoſités de mes ulceres, a même conſumé mes habits.* Peut-être Job a-t-il eu en vue ici la *Phthiriaſe*, car les Poux ſe logent volontiers dans les habits uſés & pourris, & ſerrent, pour ainſi dire, l'homme *tout autour, comme le haut d'une chemiſette.* Mais il ſeroit encore mieux, ce me ſemble, d'entendre tout naturellement par cette phraſe, כְּפִי כֻתָּנְתִּי יַאַזְרֵנִי, (*il me ſerre tout autour, comme le haut de ma chemiſette,*) que les habits de Job étoient devenus trop étroits. Car on ſait que la Gale eſt ſouvent accompagnée d'enflure de la peau, & d'une corruption générale cauſée par l'humeur ſalée, épaiſſe & viſqueuſe, qui forme des obſtructions dans les tuyaux extérieurs; d'où viennent les inflammations lymphatiques & des tumeurs par tout le corps. *Pineda* (*in Job.* P. II. 482.) ne s'éloigne pas de ce ſentiment. Il y en a qui entendent par ces mots un ſerrement de gorge, cauſé par l'Eſquinancie. *C'eſt ici*, dit Nicetas, *une expreſſion figurée: ſi l'on ſerre le cou de quelqu'un avec une cravate, il eſt ſans contredit qu'on le ſuffoque, qu'on l'étrangle; de même Job veut dire qu'il ſe ſent preſſé, ſerré & ſuffoqué, comme fait le colet d'un habit qui ſerre & preſſe violemment le goſier.* Cette maladie eſt en effet ſi violente & ſi dangereuſe, qu'elle ſuffoque quelquefois & fait

fait mourir en très peu de tems ceux qui s'en trouvent attaqués. Les Rabbins, ſelon leur coutume, ne manquent pas de faire des contes ſur cette maladie de Job: ils en parlent comme d'un mal qui faiſoit mourir en éternuant, & c'eſt delà qu'ils tirent l'origine du *ſalut* qu'on fait à ceux qui éternuent: ils prétendent même qu'Achitophel fut étouffé de cette maladie.

JOB, Chap. XXX. verſ. 27.

Mes entrailles bouillent, & ne ſe peuvent taire; les jours d'affliction m'ont prévenu.

Un feu brûle dans mes entrailles, ſans me donner aucun repos; les jours de l'affliction m'ont prévenu.

Mes *entrailles* (מֵעַי, ἡ κοιλία μου,) c'eſt à dire, toutes les Parties nobles internes contenues dans la poitrine & le ventre, comme le Cœur, les Poumons, le Foye, l'Eſtomac & les Inteſtins, ſont brulés par l'ardeur de la Fievre. On lit de même Lament. I. 20. *Mes entrailles* (מֵעַי) *bruyent, mon cœur eſt renverſé dans moi.* Ou: *Mes entrailles ſont émues, mon cœur eſt renverſé dans moi-même.* Par où l'on voit que Job, par le nom d'Entrailles, entend ſur-tout le Cœur & les Poumons.

JOB, Chap. XXX. verſ. 28. 30.

Je marche tout noirci, mais non point par les rayons du Soleil. - - -
Ma peau eſt devenue noire ſur moi, & mes os ſont grillés par l'ardeur du feu qui me conſume.

Je marchois tout triſte, mais ſans me laiſſer aller à l'emportement - - -
Ma peau eſt devenue toute noire ſur ma chair, & mes os ſe ſont deſſechés par l'ardeur qui me conſume.

Pluſieurs cauſes peuvent contribuer à rendre un homme noir. 1°. La triſteſſe & la douleur, comme cela ſe voit dans les Hypocondriaques & les Mélancoliques, qui pour la plupart ſont de couleur noirâtre: ce qui a fait que les Anciens ont attribué la cauſe de ces maladies à une bile noire; & les Modernes à un ſang tenace, viſqueux, épais, & lent, qui s'arrête comme coagulé aux extrémités des petits tuyaux, & répand une eſpece de noirceur ſur la peau. Delà vient que la couleur noire a été de tout tems une marque de triſteſſe; & c'eſt dans ce même ſens que Job dit, *je marche tout noirci, mais non point du Soleil;* ce que pluſieurs entendent, & de l'air triſte, & des habits lugubres. Notre Verſion Latine porte, *Lugubri habitu inceſſi, ut Solem non ſentiens;* & la Vulgate le prend au ſens moral, *Mœrens inceſſi ſine furore, Je marchois tout triſte, mais ſans me laiſſer aller à l'emportement.* Un cœur accablé de douleur, un regard triſte, des habits lugubres, toutes ces choſes ſont ſubordonnées l'une à l'autre, & peuvent fort bien ſubſiſter dans le même tems.

2°. L'Homme peut devenir *noir (koder)*, par l'ardeur du Soleil, comme les Ethiopiens, & autres Peuples d'Afrique, ſur-tout ceux qui habitent ſous la Zone torride; dont nous aurons une occaſion plus naturelle de parler ailleurs, puiſque Job n'avoit pas été, comme il le dit luimême, *noirci par le Soleil.*

3°. La couleur noire peut provenir encore des maladies internes, comme celle de Job dans notre Texte: *Ma peau eſt devenue noire ſur moi, & mes os ſont grillés par l'ardeur du feu qui me conſume.* Ce ſaint homme étoit tout rempli d'ulceres malins, cuiſans & brulans, cauſés par une humeur acre & ſaline, qui rongeoit les petites glandes de la peau; d'où il arrivoit que les rayons de lumiere qui auparavant étoient réflechis par une peau blanche & unie, étoient alors abſorbés; comme on peut le remarquer dans une Gale maligne, qu'on appelle Gale noire. Voy. *Bochart* (*Hieroz.* P. I. L. II. c. 48. p. 535.)

PLAN-



IOB. Cap. XXX. v. 29.
Ἀνθρωποφεομαχία.

Buch Hiob Cap. XXX. v. 29.
Menschen- und Schlangen Kampf.

I. G. Putz sculps

PLANCHE DXXVIII.

Le Dragon, le Hibou, & l'Autruche.

JOB, Chap. XXX. verſ. 29.

Je ſuis devenu le frere des Dragons, & le compagnon des Hiboux.

J'ai été le frere des Dragons, & le compagnon des Autruches.

LEs deux Animaux qui ſervent ici comme de décoration a une Scène triſte, ſont, par leurs cris lugubres, un ſymbole de l'état déplorable de Job.

Le mot Hébreu *Thannin*, ſignifie également le *Dragon*, & la *Baleine*, que l'on peut auſſi appeller un Dragon marin d'une grandeur énorme. Il ſe prend auſſi quelquefois pour *Serpent* en général, comme Exod. VII. 9. 10. où il eſt dit que *la verge d'Aaron ſe changea en Serpent* לְתַנִּין. Ce mot, chez les Arabes, les Syriens, & les Juifs, ſignifie communément des *Dragons*, c'eſt à dire des Serpens de la plus grande eſpece. De-là vient le Proverbe des Grecs: *Il faut qu'un Serpent en dévore un autre, pour devenir Dragon.* Si l'on conſulte, ſur la grandeur des Dragons, les Auteurs anciens & ceux du moyen Age, l'on trouvera de longues Hiſtoires, remplies de choſes merveilleuſes, incroyables & abſolument abſurdes. *Pline* (L. VIII. c. 13.) rapporte d'après *Juba*, qu'en Ethiopie chez les Aſachéens, il ſe trouve des Dragons qui ont 20 coudées. *Aëtius* & *Avicenne* leur donnent depuis 5 juſqu'à 30 coudées. *Elien* (*Hiſt.* L. VII. c. 20.) veut qu'il s'en rencontre dans la Phrygie de 10 Orgyies, ou de 30 coudées ſelon *Heſychius* & *Euſtathe*. *Pauſanias* (*in Corinthiacis*) donne la même longueur aux grands Serpens d'Epidaure; & *Philoſtrate* (L. III. c. 2.) dit que les Dragons des Indes ont trente coudées. On donne auſſi cette même longueur au Dragon d'Egypte qui fut apporté tout vivant à Alexandrie, au Roi *Ptolomée Philadelphe*, & ſelon *Tzetzes* (*Chiliad.* III. *Hiſt.* 113.) il alloit même juſqu'à 35 coudées. *Agatharchide* (L. V. c. 4.) & *Strabon* (L. XVI.) veulent auſſi qu'il y en ait de 30 coudées *Elien* (*in Periplo Maris Rubri*, (L. XVII. c. 1.) dit qu'*Alexandre* en vit un de 40 coudées. Mais *Philoſtorge* (L. III. c. 11.) va juſqu'à 45; & *Suetone* (c. 43.) juſqu'à 50 coudées. *Dion* (L. I.) fait mention d'un Dragon qui parut dans la Toſcane, lequel avoit deux têtes, & 85 pieds de long. *Strabon* (L. XVI.) rapporte que dans la campagne de Macra en Céléſyrie, on en vit un de cent coudées, ou d'un Arpent, dont l'épaiſſeur ſurpaſſoit la hauteur d'un homme à cheval, & qui avoit la gueule tellement grande, qu'il avala un Cavalier avec ſon Cheval: ſon corps étoit couvert d'écailles, comme d'un bouclier. Que dirons-nous de ce Dragon de 120 pieds de long, qui fut trouvé près d'Utique aux environs du fleuve Bagrada, où il falut une Armée entiere pour le tuer, & dont la peau & la mâchoire demeurerent ſuſpendues dans un Temple à Rome juſqu'au tems de la guerre de Numance, ainſi que le rapportent *Tubero* dans *Aulu-Gelle* (L. VI. c. 3.) *Valerius* (L. I.) *Pline* (L. VIII. c. 14.) & *Oroſe* (L. IV. c. 8.)? Tous les Dragons dont nous venons de parler ſont moins grands encore que ceux des Indes & de l'Ethiopie, qui ont 30 Orgyies, c'eſt à dire 135 pieds, ſelon *Elien* (*Hiſt.* L. II. c. 21.) & cent Orgyies, ſelon *Diodore* (L. III.): ce qui paroit incroyable à l'Hiſtorien même *Elien* (L. XV. c. 21.) fait mention d'un entre autres, que les Indiens avoient en grande vénération, qui ſe tenoit dans une caverne, & qui avoit 70 coudées de longueur, & dont le ſeul ſifflement jetta l'épouvante dans l'Armée d'Alexandre. Le même *Elien* (L. XVI. c. 39.) rapporte ſur le témoignage d'*Oneſicrite*, qu'un Indien nommé *Apoſiſar* éleva deux Dragons, dont l'un avoit 80 & l'autre 140 coudées de longueur. Mais tout ceci n'eſt rien en comparaiſon du Dragon que Toxiles fit voir à Alexandre, lequel avoit cinq Arpens, c'eſt à dire 500 pieds de long, ſelon *Maxime de Tyr* (*Serm.* 38.) Ce qui n'approche pas encore des Serpens fabuleux des Arabes: car *Damir*, Ecrivain Arabe, donne la deſcription d'un Dragon, qu'il dit avoir vu, long de deux Paraſanges ou de 8000 pas, ayant la tête d'un homme, & le corps couvert d'écailles.

Si l'on fait attention au peu de connoiſſance que les Anciens avoient de l'intérieur de l'Afrique & des Indes, on n'aura pas de peine à dé-

couvrir l'origine de toutes les fables qu'ils ont débitées ſur la grandeur énorme des Serpens & des Dragons. Toute la connoiſſance qu'ils avoient de ces Païs, n'étoit fondée que ſur de mauvaiſes Relations. Les fables d'ailleurs, lorsqu'il y entre du merveilleux, ont je ne ſai quoi d'attrayant, qui fait qu'on eſt porté à y ajouter foi; & la vérité ſe change ſouvent en menſonge, à mille pas de diſtance. Nous n'avons beſoin ici d'autre exemple, que les Dragons mêmes de la Suiſſe; leſquels, au moins pour la plupart, n'ont leur fondement que dans des rapports faux, douteux, ou dans une imagination frappée. Cependant l'on tireroit plutôt de l'or d'un caillou, que d'ôter de l'eſprit des gens du Païs, le vieux préjugé de l'exiſtence des Dragons. On doit corriger à cet égard les Auteurs anciens, par les obſervations des Modernes. Les plus grands Serpens qui ſoient connus juſqu'à préſent, & dont la chair, tant chez les Européens que chez les Indiens, ſert d'aliment, & paſſe même pour délicate, n'ont que depuis 18 juſqu'à 24 pieds de longueur. Ce ſont ceux que les habitans du Breſil nomment *Boiguacu*, ſelon *Marcgrave*: *Piſon* les appelle *Jiboya*, & les Portugais, *Cobra de Véado*. Ces Serpens engloutiſſent ou avalent les Hommes & les Chevres, en les ſuçant: il y a même un exemple dans les *Ephémérides d'Allemagne* (Ann. XII. Obſ. 7.) qu'un tel Animal avala un Bufle. Voyez *Raji Synopſ. Anim. Quadrup.* p. 325.

Les Relations fabuleuſes qu'on fait des Dragons, ne varient pas moins ſur leur figure, que ſur leur grandeur. Il y en a qui leur donnent des pieds, des ailes, & des crêtes. Comme il eſt aiſé d'ajouter à ce qui eſt une fois inventé, il n'eſt pas difficile non plus de groſſir les menſonges & les erreurs. On trouvera la deſcription & la figure de pluſieurs de ces Monſtres, dans mes *Voyages des Alpes*; mais l'on doit ſur-tout bien prendre garde de ne pas ajouter foi à de fauſſes Relations. Je paſſe ſous ſilence toutes les Hiſtoires qui donnent aux Dragons des pieds, des ailes & des crêtes, dont le détail ſeroit trop long. Il ſuffit ſeulement de dire que les meilleurs Ecrivains de l'Antiquité ne connoiſſent de Dragons que les grands Serpens, & qu'ils ne leur donnent ni pieds ni ailes. On lit dans *S. Auguſtin* (L. III. *de Geneſi* c. 9.) que *les Dragons ſont réputés n'avoir point de pieds, qu'ils ſe retirent dans les cavernes, & qu'ils s'élevent en l'air.* Et dans *Lucain*: (1) *Et vous Divinités qui ne cherchez point à nuire, Dragons qui rampez par-tout ſur la terre, & qui brillez par votre couleur dorée.* Pour ce qui eſt des crêtes, *Pline* dit (L. VIII. c. 13.) *qu'il s'étonne que Juba ait pu croire qu'il y eût des Dragons avec des crêtes*; & L. XI. c. 37: *Il n'y a perſonne qui diſe avoir vu des crêtes aux Dragons.* Mais *Pline* parle ici trop affirmativement; car nous avons un exemple de Serpent à crête, qui eſt au deſſus de toute conteſtation, & qui, tant par ſa rareté que par ſa certitude, mérite d'avoir place dans nos Planches, pour ſervir d'explication au Texte de Job. Je ne rapporterai point ici une fable, mais une hiſtoire auſſi véritable que curieuſe, fondée nonſeulement ſur la foi de celui qui en a été l'Acteur, & qui après un combat aſſez douteux, eſt encore, Dieu merci, plein de vie; mais auſſi ſur le témoignage de pluſieurs autres perſonnes. J'ai déja écrit cette Hiſtoire parmi mes *Otia Æſtivalia*, ou *Recréations d'Eté* de 1729, à Mr. *Hans Sloane*, Prémier Médecin de Sa Majeſté Britannique, & Préſident de la Société Royale d'Angleterre, & du College de Médecine.

Il arriva au mois de Mai 1720, que Mr. *Hirzel*, pour-lors Gouverneur de Greiffenſée, étant parti de bon matin pour ſe rendre au Pont du Glatte, auquel on devoit faire quelques reparations par ordre du Magiſtrat, entendit en paſſant près d'un foſſé ſec, entre Greiffenſée & Schwertzenbach, un petit bruit qu'il crut d'abord venir de quelque levraut caché dans les feuilles & les brouſſailles. Comme il avoit un Levrier avec lui, il ne manqua pas de l'animer à pourſuivre la proye; mais le Chien, qui d'ailleurs étoit très bon pour la Chaſſe, ne voulut jamais obeïr à ſon Maitre. Mr. *Hirzel* ne ſachant que penſer, alla lui-même remuer du bout de ſa canne les feuilles & les brouſſailles. Mais quelle fut ſa ſurpriſe, lorſqu'au-lieu d'un Levraut il en vit ſortir un Serpent, qui ſautant ſur lui avec beaucoup de bruit, de vîteſſe & de ſifflemens, monta le long de ſes habits, & le prit derriere le cou pour l'entortiller & l'étrangler. Le Chien, qui juſqu'alors avoit été fidele, abandonna ſon Maitre dans le champ de bataille, & s'enfuit de toute ſa force au Château. Son Maitre ſe voyant ſans ſecours, fit tous ſes efforts pour ſe débaraſſer le cou de cet ennemi, qui lui préſentoit une gueule garnie de dents, d'où ſortoit une langue terrible & menaçante. Il le jetta enfin par terre, & le tenant ſous ſes pieds, il lui paſſa ſon couteau à travers le corps, & le cloua à terre, quoiqu'avec bien de la peine, car l'animal avoit la peau fort dure. Après cette expédition, le Vainqueur croyant n'avoir plus rien à craindre, ſe mit en devoir de continuer ſa route. Mais à peine eut-il fait dix ou douze pas, qu'il vit le Serpent ſe tortiller, faiſant des ſauts de la hauteur d'environ ſix pieds, & qui s'étant dégagé du couteau, revint ſur lui, le ſaiſit à la jambe gauche, où s'entortillant par quatre tours, il le preſſoit d'une force terrible, relevant ſa tête & le menaçant de ſa langue fourchue. Mr. *Hirzel* qui n'avoit pas prévu ce nouveau danger, ſe ſervit de ſa canne dont la pomme étoit d'argent, & après en avoir donné pluſieurs coups ſur la tête de l'animal, il l'étourdit de ſorte,

(1) *Vos quoque, qui cunctis innoxia numina terris Serpitis, aurato nitidi fulgore Dracones.*

forte, que lui paroiffant comme mort, il le détacha de fa jambe, qui commençoit à s'enfler & à lui faire mal; & le prenant dans fes mains, il le porta au Château, où il le fufpendit comme un Trophée de fa Victoire. Enfuite étant las du combat, & fa jambe lui faifant toujours mal, il alla fe mettre au lit pour entretenir la fueur où il étoit. Il n'y eut pas été deux heures, qu'on vint lui annoncer que l'Animal s'étoit échapé de nouveau. Le Vainqueur accourut fur le champ pour chercher fon ennemi, & l'ayant trouvé fous un tas de bois, il l'en fit fortir, & après l'avoir encore fatigué & fufpendu comme auparavant, il mourut fur le foir entre 8 & 9 heures, vomiffant le fang par la gueule & par fa bleffure. Ce Serpent étoit d'un verd foncé, & marqué de taches noires; long de 5½ pieds de Zurich, qui font 5 pieds 1 pouce 5 lignes de Paris, & gros à proportion. Ce qu'il avoit de plus remarquable, étoit une crête affez dure, qui avoit même piqué celui qui l'avoit combattu: elle reffembloit à une plume, ayant un tuyau au milieu, & des barbes aux côtés: le tuyau étoit noir, & la barbe d'un blanc verdâtre bordée de noir, comme les plumes de certains oifeaux. Il y avoit trois de ces petites cornes, dont la prémiere fur le devant étoit la plus longue, les deux autres alloient en diminuant. Le Serpent avoit relevé cette crête dans fa fureur, & l'avoit abattue lorsqu'il s'étoit trouvé fatigué. On ne doit pas oublier qu'il avoit deux nageoires, une à chaque côté, & placées au commencement du cou. L'on peut voir, Fig. A. la tête de cet Animal, dont le Deffein m'a été donné par celui même qui l'a vaincu. La Figure B. repréfente fa crête, mais tant foit peu plus grande. L'embaras à préfent eft de trouver à cet Animal un nom qui lui convienne. Le prémier qui s'offre à mon efprit, eft celui d'*Acontias* ou Javelot, qui à mon avis revient affez à la maniere dont il s'élance. Le nom de *Cerafte* pourroit auffi lui convenir, à caufe des petites cornes dont fa crête eft compofée. On pourroit auffi l'appeller *Cherfydre*, qui eft la même chofe qu'*Acontias*, ou bien *Hydre*, à caufe qu'il fembloit vivre également dans les lieux fecs & humides: le Champ de bataille n'étant qu'à 10 pas du Lac de Greiffenfée, & fes nageoires donnant lieu de croire qu'elles lui fervoient à nager; à moins qu'on n'aime mieux dire qu'elles lui fervoient à s'élancer. Je laiffe à chacun la liberté de choifir le nom qu'il jugera convenir le mieux. Ce qu'on lit dans *Pline* (L. VIII. c. 23.) femble favorifer le nom de *Cerafte*. *On voit*, dit-il, *fur la tête du Cerafte, de petites cornes, qui font fouvent au nombre de quatre*, (le nôtre n'en avoit que trois,) *par le mouvement defquelles il attire les oifeaux, après s'être caché le refte du corps.* Mais fuivant ce que dit *Elien* (*Hift. Anim.* L. VIII. c. 13.) le nom d'*Acontias* fembleroit lui convenir mieux. On trouve dans mes Recueils de l'*Hiftoire Naturelle de la Suiffe*, une hiftoire prefque femblable à celle que nous venons de rapporter, écrite par *Conr. Gefner* (*Lib. de Aquatilib.* p. 528.) Mais la defcription du Serpent y manque.

Après cette digreffion, je reviens à mon fujet. J'ai dit qu'il étoit fort incertain qu'il y eût des Dragons avec des pieds & des crêtes; mais il l'eft encore plus qu'il y en ait avec des ailes. Il eft hors de toute croyance, qu'une machine fi grande & fi pefante puiffe jamais s'élever en l'air par le fecours des ailes. S'il m'étoit permis de m'écarter tant foit peu de mon fujet, il me feroit aifé de faire voir que l'on ne doit le préjugé des Dragons ailés, qu'aux Poëtes & aux Mythologues, qui de tems immémorial, font en poffeffion de tout dire, & de feindre les chofes les plus monftrueufes. On ne doit pas paffer fous filence la force qu'on leur attribue, non-feulement d'attirer l'air, mais les oifeaux qui volent. *Pomponius Mela* (L. I. c. 19.) rapporte qu'*aux environs de Lupadie, il naît des Serpens énormes, lefquels après s'être retirés quelque tems au fond de la riviere de Lupadi, pour y être à l'abri du Soleil & de la chaleur, reviennent fur l'eau, où en bâillant ils tirent à eux les oifeaux qui paffent, malgré la hauteur & la viteffe de leur vol.* *Pline* (L. VIII. c. 14.) rapporte la même chofe, fur le témoignage de *Metrodore*, ainfi qu'*Elien* (L. II. c. 21.) & *Phile* (c. 59.) Les anciens Juifs ont donné un fens myftique à cette fable: ils difent que ces Animaux en ouvrant ainfi leur gueule, gémiffent de leur cruel fort, & déplorent par-là la mifere d'une vie qu'ils paffent dans la trifteffe, la folitude, & la famine; & que peut-être eftce par allufion à cela que Job dit qu'il eft *le frere des Dragons*, & Michée I. 8. *C'eft pourquoi je me plaindrai, & je hurlerai: je m'en irai tout dépouillé & tout nud: je ferai une complainte comme celle des Dragons, & je mènerai un deuil femblable à celui des Chathuans.* Mais ce qu'on lit dans les Hiftoriens, du fifflement pitoyable des Dragons, convient mieux à notre fujet, comme par exemple ce qu'*Elien* rapporte (L. XV. c. 21.) de ce Dragon des Indes qui effraya toute l'Armée d'Alexandre; & ce qu'il dit (L. XVI. c. 39.) d'un autre Dragon de l'Ile de Chio, qui étoit la terreur des habitans. Ajoutons à cela, que le mot Hébreu *Thannin* dérive de תָּנִיוֹת, *pleurer, gémir*, qui fe trouve Jug. XI. 40. On doit outre cela remarquer, que le même nom eft encore en ufage dans l'Orient. *Tinnin*, *Zenebi Tinnin*, fignifie chez les Turcs un grand Serpent, (*Meninzki Lex.* p. 1443.)

La Fig. C. repréfente en faveur du *Cerafte* de Suiffe dont nous avons fait l'hiftoire, une Médaille fort rare, dont l'empreinte a été donné par *Patin* au célèbre *Spanheim*, (*Differt. de Præft. Numifm.* p. 264.) On y voit un Dragon avec une crête, (femblable aux trois petites cornes du nôtre) accompagné d'un Caducée & d'un Epi. *Galien* (*Lib. de Ther. ad Pifonem* p. 460.) donne auffi au *Bafilic*, trois tubercules fur la tête.

La Fig. D. repréfente un Dragon avec une crête qui n'eft qu'une fimple corne, ou excroif-

ſance de chair : il eſt dans une Médaille de la Ville de *Pautalia* en Thrace, qu'*Etienne* nomme mal à propos *Paitalia* & *Pantalia. Spanheim* (*Lib. cit.* p. 184.)

Je paſſe ſous ſilence les Médailles d'Egypte, où l'on trouve des Dragons couronnés de Lotus; mais j'en donne une en récompenſe, Fig. E. qui eſt de la Famille *Procilia*, & dans laquelle on voit d'un côté la tête de Junon Liberatrice, couverte d'nne peau de Chevre, avec l'inſcription S. C.; & de l'autre, la même Déeſſe couverte de la même peau, étant ſur un char, & tenant à la main droite un Javelot qu'elle paroit lancer, & à la gauche un Bouclier: on voit devant le char, pour la défenſe de la Déeſſe, un Serpent de Lanuvium lequel ſemble être un Ceraſte; & pour Legende: L. PROCILI. F. (*Vaillant Numiſm. Famil.* P. II. p. 317.)

Paſſons aux mots *Benoth jaanah*, (*filles de cris*) qui ſuivent dans notre Texte. On trouve ſouvent dans l'Ecriture, & particulierement dans les Prophetes, *Bath jaanah*, que les Verſions de Zurich traduiſent ordinairement par *Autruches*, & même par *jeunes Autruches*; comme Jer. L. 39. *Les bêtes ſauvages des deſerts, avec celles des Iles, y habiteront; & les jeunes Autruches y habiteront auſſi.* Ou: *Les Dragons y viendront demeurer, avec les Faunes qui vivent de figues ſauvages, elle ſervira de retraite aux Autruches.* Iſaïe XIII. 21: *Les jeunes Autruches y habiteront.* Iſaïe XXXIV. 13: *Elle ſera la retraite des Dragons, & le parvis des Petits des Autruches.* Ou: *Elle deviendra la demeure des Dragons, & le pâturage des Autruches.* Iſaïe XLIII. 20: *Les bêtes des champs, les Dragons, & les petits des Autruches me glorifieront.* Ou: *Les bêtes ſauvages, les Dragons & les Autruches me glorifieront.* L'Oiſeau dont il s'agit ici, quel qu'il ſoit, eſt funeſte, plaintif & cruel. La derniere de ces qualités lui eſt attribuée, Lament. IV. 3. *Il y a même des Monſtres marins qui tendent les mammelles, & qui allaitent leurs Petits; mais la Fille de mon Peuple a à faire à des gens cruels, comme les Autruches qui ſont dans le Deſert.* Ou: *Les bêtes farouches ont découvert les mammelles, & donné du lait à leurs Petits; mais la Fille de mon Peuple eſt cruelle comme une Autruche qui eſt dans le deſert.* La prémiere lui convient ſelon notre Texte, & mieux encore ſelon Mich. I. 8. *Je me plaindrai & je hurlerai, je m'en irai tout dépouillé & tout nud: je ferai une complainte comme celle des Dragons, & je mènerai un deuil ſemblable à celui des Autruches.* Les *Septante*, dans Michée, Jérémie, & Iſaïe XIII. 21. traduiſent *Sirenes*, ſorte d'Oiſeau qui fait ſon nid près de la Mer, & qui ſe plaint d'un ton fort lugubre, lorſque les flots lui emportent ſon nid & ſes Petits. La plupart des Rabbins ſont pour le *Hibou* ou le *Chat-huant*. *S. Cyrille* (ſur Mich. I. 8.) eſt pour le 'Αηδὼν, le *Roſſignol*; & *S. Chryſoſtome* (ſur ce Paſſage de Job) pour le 'Αλκυὼν, l'*Alcyon*. Surquoi il faut remarquer, que les mots 'Αλκυὼν & 'Αηδὼν peuvent fort aiſément avoir mis l'un pour l'autre; ce qui eſt d'autant plus vraiſemblable que le *Roſſignol* ne convient point du tout au ſujet en queſtion, mais bien l'*Alcyon*, dont le chant eſt fort doux mais triſte. C'eſt pourquoi *Chæremon* dans l'*Alcyon* de *Lucien*, s'écrie: *Que ton chant eſt doux à l'oreille!* Et *Oppien* dit que cet oiſeau ſurpaſſe tous les autres par la douceur de ſon chant, comparant à l'*Alcyon* ceux qui chantent le mieux & le plus agréablement. On ſait ce que les Mythologues racontent de cet Oiſeau, & que nous ne croyons pas devoir rapporter ici. *Valerius Flaccus* (L. IV. *Argonautικῶν*), nous apprend quel eſt le ſujet des triſtes plaintes de cet Oiſeau:

Fluctus ab undiſoni ceu fortè crepidine ſaxi
Cum rapit Alcyonis miſera fœtumque, laremque,
It ſuper ægra parens, queriturque tumentibus undis.

„ Semblable au triſte Alcyon qui va gémiſſant „ ſur les ondes, de ce qu'elles lui ont enlevé „ ſes œufs & ſon nid, qu'il avoit bâti ſur le bord „ de quelque rocher". On trouve des Paſſages ſemblables dans les anciens Scholiaſtes ſur l'*Iliade*, dans *Ariſtophane* (*in Avibus*) dans *Theocrite* (Id. 7.) dans l'*Etymologicon* (*in* 'Αλκυὼν) dans *Phavorin* (*in* εὐρηνήνη) & dans pluſieurs autres Auteurs, tant Grecs que Latins. Il ſuffira de rapporter ce que dit *Lucien* (dans ſon *Alcyon*) du chant triſte de cet oiſeau. *L'Alcyon*, dit-il, *eſt un certain Oiſeau de mer, qui ſe plaint & gémit ſans ceſſe. Son chant eſt tout à fait lugubre. O Oiſeau*, s'écrie-t-il enſuite, *qui chantes avec tant d'art tes plaintes!* Ce ſont ces fictions poëtiques, qui ont fait croire à pluſieurs anciens Interpretes que les mots *Bath jaanah* ſignifioient l'*Alcyon*, quoique cet oiſeau ne puiſſe pas s'accommoder à notre Texte, *Bath jaanah* n'étant pas un oiſeau de Mer, mais un oiſeau qui vit dans les Deſerts fort éloignés de la Mer, & aux environs de Babylone & de Bozra dans l'Idumée, comme il paroît par Jer. L. 39. Iſaïe XIII. 21. XXXIV. 13. D'ailleurs, le *Bath jaanah* eſt un oiſeau fameux par la cruauté qu'il a pour ſes Petits, Lament. IV. 3. au-lieu que l'Alcyon, ſelon le témoignage de *Plutarque*, ſurpaſſe les Hirondelles & les Colombes mêmes, en amour pour ſes Petits: τῷ φιλοτέκνῳ χελιδόνας, ἢ τῷ φιλαίδρῳ πελειάδας. Les anciens Juifs, comme je l'ai déja dit, & comme il paroît par *S. Chryſoſtome* & *S. Cyrille*, ont entendu par *Bath jaanah* le *Hibou*. C'eſt auſſi la penſée de quelques-uns des Modernes, comme *Pagninus*, *Arias*, *Junius* & *Tremellius*, *Schindler*, *Buxtorff*, & ſur-tout de *Fuller* (*Miſcell.* L. VI. c. 7.) *Je trouve*, dit ce dernier, *que Tremellius a penſé juſte en traduiſant ici le* Hibou, *parce qu'il eſt lugubre, & ſolitaire; & c'eſt à cauſe de ſes cris, que les Grecs (& les Latins) l'ont appellé Ololugôn.*

Par

Par la même raiſon, il eſt nommé en Hébreu עֲנָה*, de* יַעֲנָה*, qui ſignifie* crier*, ou* retentir*, car il a en effet une voix retentiſſante, ſur-tout dans le ſilence de la nuit, où il crie le plus ſouvent. Je dis donc que Tremellius a fort bien traduit, à moins que l'on n'aime mieux entendre cette eſpece particuliere de Hibou que l'on appelle* Strix*, nom que l'on trouve rendu dans un ancien Gloſſaire Grec par celui d'Ololugôn. Il me ſemble même que celui-ci conviendroit encore mieux à notre ſujet, parce qu'Aratus le nomme* Amateur de la Solitude*; & qu'il eſt certain que ſon cri a toujours été réputé lugubre & funeſte.* Ajoutez à cela, que le *Hibou* s'appelle *Eüle* chez les Allemands, & *Heüel* chez les Suiſſes, mots qui dérivent de *heülen*, (*pleurer*, *hurler.*) Mais tous les argumens qu'on tire de l'étymologie des mots, ne ſont pas d'un grand poids. Enfin les plus anciens Interpretes, & entre autres les *Septante*, donnent leur ſuffrage à l'*Autruche*. Il eſt vrai que le mot de Στρουθὸς, Στρουθίος, dont ils ſe ſervent, ſignifie auſſi le *Paſſereau*; mais ici il doit être pris pour le Στρουθοκάμηλος, l'*Autruche*, le plus grand des Oiſeaux. C'eſt ainſi que l'ont entendu *S. Chryſoſtome* (*ſur Job*) *Euſebe*, *S. Baſile*, *S. Jerôme*, *Theodoret*, *Procope* (*ſur Iſaïe*) *Olympiodore* (*ſur Jeremie*) *Suidas* (*in* Σειρῆνας) *Aquila*, *Symmaque*, *Theodotion*, la *Vulgate*, & la Verſion Latine de Zurich. Il n'y a parmi les Anciens que *Novatien* (*Lib. de Cibis Judaicis* c. 3.) & parmi les Modernes que *Fuller*, qui ſe ſoient déclarés pour le *Paſſereau.* Les *Chaldéens*, les *Syriens*, & les *Arabes*, & parmi les Juifs *Maimonides* (*Tr. de Cibis vetitis* c. 3.) les *Gloſſateurs* du *Talmud*, *Abr. Peritſol*, *Chazkuni* (*in Leviticum*) & *David de Pomis* (*in Lexico*) ſont auſſi pour l'Autruche. Il ſeroit trop long de rapporter toutes les raiſons qui donnent lieu de pancher pour cet oiſeau. Je me borne au Texte, qui parle de cris plaintifs. Les Ecrivains Grecs ne diſent rien du cri de l'Autruche; mais les Arabes, auxquels il pouvoit être plus connu, en font mention. Voici là-deſſus un témoignage de *Jean de Laet*, Auteur moderne, dans ſa *Deſcript. de l'Ameriq.* L. XV. c. 7. *On trouve*, dit-il, *dans le cœur du Brezil, un grand nombre d'Autruches que les Barbares nomment en leur Langue* Janducocu &c. *Ces animaux ſont fort grands, & crient d'une telle force, qu'on peut les entendre à une demi-lieue de diſtance.* Pour conclure cette matiere, je rapporterai ſeulement parmi une quantité de noms ſynonymes que les Orientaux donnent à l'Autruche, celui de *Ne-am*, *Ne-amèt*, qui eſt en uſage chez les Arabes, ſelon *Meninzki* (*Lex.* 5207. 5512.) & qui a quelque rapport avec notre *Jaanah*; de même que l'*Ammi* des Hottentots, ſelon *Kolbe* (*Cap. Bonæ Spei* 362.) dénomination qui prouveroit davantage, ſi, comme le conjecture ce ſavant Auteur, cette Nation deſcendoit des Juifs. Voy. *Bochart* (*Hieroz.* P. II. L. II. c. 14. p. 217. &c. L. III. c. 14. p. 428.)

JOB, Chap. XXXI. verſ. 26.

Si j'ai regardé le Soleil lorſqu'il brilloit le plus, & la Lune lorſqu'elle étoit claire.

Si j'ai regardé le Soleil dans ſon grand éclat, & la Lune lorſqu'elle étoit la plus claire.

LE Soleil, la Lune, & les Etoiles, leur lumiere éclatante, leur mouvement règlé, leur prodigieuſe grandeur, & leurs grandes & differentes utilités, ſont autant de preuves évidentes de l'exiſtence d'un DIEU. Les Payens ont de tout tems reconnu cette vérité, ils la reconnoiſſent même encore; & leur erreur ne conſiſte qu'en ce que leur entendement dépravé cherche cette Divinité, non dans un Etre ſpirituel infiniment ſage & puiſſant, mais dans un Etre matériel, dans la Lune même ou le Soleil. C'eſt pourquoi DIEU défend ſi expreſſément à ſon Peuple le Culte du Soleil, de la Lune & des Aſtres, pour lequel les Iſraëlites avoient toujours eu du penchant. *De peur auſſi qu'élevant tes yeux vers les Cieux, & qu'ayant vu le Soleil, la Lune, & les Etoiles, qui eſt toute l'Armée des Cieux, tu ne ſois pouſſé à te proſterner devant eux, & tu ne les ſerves; puiſque* L'ETERNEL *ton* DIEU *les a donnés en partage à tous les Peuples qui ſont ſous tous les Cieux.* Ou: *Ou qu'élevant les yeux au Ciel, & y voyant le Soleil, la Lune, & tous les Aſtres, vous ne tombiez dans l'illuſion & dans l'erreur, & que vous ne rendiez un culte d'adoration à des créatures, que le* SEIGNEUR *votre* DIEU *a faites pour le ſervice de toutes les Nations qui ſont ſous le Ciel.* Deut. IV. 19. En effet, qu'eſt-ce autre choſe, ſinon *transferer à des Créatures corruptibles, l'honneur qui n'eſt dû qu'au* DIEU *incorruptible?* Rom. I. 23. Ce que l'Auteur du Livre de la Sageſſe dit ſur ce ſujet, Chap. XIII. 1-5. eſt très digne d'être lu & médité avec attention. *Tous les hommes*, dit-il, *qui n'ont point la connoiſſance de* DIEU, *ne ſont que vanité; ils n'ont pu comprendre par les biens viſibles le ſouverain Etre, & ils n'ont point reconnu le Créateur par la conſideration de ſes ouvrages. Mais ils ſe ſont imaginé que le Feu, ou le Vent, ou l'Air le plus ſubtil, ou la multitude des Etoiles, ou l'abîme des Eaux, ou le Soleil & la Lune, étoient les Dieux qui gouvernoient tout le Monde. Que s'ils les ont*

cru des Dieux, parce qu'ils ont pris plaiſir à en voir la beauté; qu'ils conçoivent de-là combien celui qui en eſt le Dominateur doit être encore plus beau: car c'eſt l'Auteur de toute Beauté qui a donné l'être à toutes ces choſes. Que s'ils ont admiré le pouvoir & les effets de ces créatures, qu'ils comprennent de-là combien eſt encore plus puiſſant celui qui les a créées. Car la grandeur & la beauté de la créature peut faire connoitre & rendre en quelque ſorte viſible le Créateur. Je ne remonterai point juſqu'aux prémieres ſources de l'Idolatrie: *Voſſius* & pluſieurs autres en ont écrit des Volumes entiers. Je me bornerai ſeulement à faire voir, que le Culte du Soleil & celui de la Lune eſt des plus anciens, & que c'eſt de ces deux Cultes Idolatres que Job veut ici ſe diſculper. Il ne reſte encore aujourd'hui que trop d'Idolatres parmi nous: mais de même que, dans le ſiecle où nous vivons, les Sciences ont été portées au plus haut degré de perfection; de même auſſi l'Idolatrie eſt devenue plus ſubtile & plus raffinée. Le Culte Idolatre, jadis extérieur, eſt maintenant paſſé au dedans de nous. Avec quelle idolatrie n'adorons-nous pas tous les jours nos Paſſions déréglées, qui, malgré le ſoin que nous prenons de les cacher, ne laiſſent pas de ſe manifeſter au dehors par nos paroles & nos actions? Cette corruption eſt ſi générale, qu'elle s'étend même ſur ceux qui ſont établis pour diriger les autres dans la voye du ſalut. *Lactance* nous en donne un témoignage, L. II. *de Orig. Erroris*, Chap. 3. qui a pour titre: *De Litteratorum errore. A quoi ſert*, dit-il, *de prêcher ainſi au peuple & aux ignorans, ſi l'on voit que les ſavans mêmes & ceux qui ſont le mieux inſtruits de la vanité des ſuperſtitions, perſiſtent néanmoins, par je ne ſai quel dérèglement, à adherer à un Culte qu'ils condamnent?* Pour peu que l'on ſoit verſé dans l'Hiſtoire, on ne peut ignorer que le Culte du Soleil & de la Lune eſt un des plus anciens, & preſque commun à toutes les Nations, qui ont donné à ces deux Aſtres des noms differens. *S. Auguſtin* (*de Civit. Dei.* L. VII. c. 16.) dit que *les Idolatres ont donné au Soleil le nom d'Apollon, & à la Lune celui de Diane ſa ſœur, qu'ils font préſider ſur les chemins, d'où ils concluent qu'elle eſt vierge, parce que le chemin n'enfante rien; & à cauſe que ces deux Aſtres dardent du haut du Ciel leurs rayons ſur la Terre, ils ont donné à chacun d'eux des fleches.* Les *Aſſyriens* ſur-tout & les *Phéniciens* ont adoré le Soleil ſous le nom d'*Adonis*; les *Phrygiens* ſous celui d'*Altin*, auquel ils donnoient un chalumeau & un bâton; & les *Egyptiens* ſous la forme d'*Oſiris*, avec un Sceptre au haut duquel étoit un oeil, dequoi *Macrobe* parle fort au long dans ſes *Saturnales*. On lit dans *Diodore* (L. I. c. 2.) que *les prémiers habitans de l'Egypte conſiderant avec attention la beauté du Monde, crurent qu'il y avoit dans la Nature deux Divinités, toutes deux éternelles, ſavoir, le Soleil & la Lune, qu'ils nommerent l'un Oſiris, & l'autre Iſis.* On peut lire ce que *Strabon* (L. XI.) dit des *Maſſagetes*; *Heſiode* (L. I. IV.) & *Ciceron* (L. II. *de Nat. Deor.*) des *Carthaginois*, des *Perſes* & des *Grecs*; *Maxime de Tyr* (*Serm.* 38.) des *Péoniens*; & ce que *Garcillaſſo della Vega*, né de la Famille Royale des *Incas*, rapporte des habitans du *Perou*. Le principal but de *Macrobe* a été ſur-tout de démontrer par les Ecrits des anciens Théologiens du Paganiſme, tels qu'*Orphée*, *Homere*, *Héſiode* & *Platon*, que preſque tous les Dieux des Payens, comme *Jupiter*, *Nemeſis*, *Pan*, *Janus*, *Saturne*, &c. n'étoient autres que le Soleil. L'Ecriture Sainte parle auſſi en pluſieurs endroits, du Culte qu'on rendoit à cet Aſtre. Cette Ville d'Egypte dont il eſt fait mention Iſaïe XIX. 18. ſous le nom de *la Ville de deſtruction*, ou *la Ville du Soleil*, eſt appellée auſſi par les Grecs *Héliopolis*, (*la Ville du Soleil*), à cauſe d'un magnifique Temple qui y étoit conſacré à cet Aſtre, ſelon *Strabon* (L. XVII.) *Macrobe* (c. 23.) *Pline* (L. XXXVI. c. 8.) & *Diodore* (L. II. c. 1.) Quelques-uns ont même prétendu que le fameux *Baal* n'étoit autre choſe que le Soleil; *Lilio Giraldi* (*Syntag.* 2.) eſt de cette opinion; & *Servius* (*in Æneid.* I.) veut que le nom de *Bel* ſignifie la même choſe que le Grec *Hèlios*, c'eſt à dire le Soleil, que les Aſſyriens nomment *Hel*, qui veut dire Dieu. Ainſi Job connoiſſant ſon innocence, pouvoit proteſter avec juſtice qu'il ne s'étoit jamais ſouillé du Culte honteux que les Peuples voiſins rendoient au Soleil & à la Lune, & qui même étoit commun chez les Arabes, d'où il paſſa tant par eux que par les Aſſyriens chez les Perſes, comme on peut le voir dans *Herodote* L. I. *Ils ont coutume*, dit-il en parlant des Perſes, *de ſacrifier à Jupiter ſur les plus hautes montagnes, donnant le nom de Jupiter à tout le tour des Cieux: ils ſacrifient auſſi au Soleil, à la Lune, à la Terre, au Feu, à l'Eau & aux Vents. Ce ſont les ſeules Divinités auxquelles ils offrirent d'abord des ſacrifices, mais les Aſſyriens & les Arabes leur ont encore appris à ſacrifier à Uranie.*

Une remarque qu'on ne doit pas oublier de faire, c'eſt que le mot אור, qui eſt employé dans notre Texte, ſignifie en général *lumiere*; mais les *Septante* & preſque tous les autres Interpretes le traduiſent par *Soleil*: au-lieu que la Lune eſt nommée ici de ſon nom-propre ירח. Ce qui inſinue la grande difference que notre Philoſophe met entre le *Soleil* & la *Lune*; car il appelle celui-là *Or*, (*Lumiere*) parce qu'il eſt la ſource de la lumiere; & ne donne pas la même épithete à celle-ci, parce qu'elle n'a de lumiere que ce que l'autre lui en communique. Soit qu'on regarde le Soleil comme un grand Corps ignée & flamboyant, comme un feu fluide, comme un corps ſolide, ou enfin comme un mêlange de l'un & de l'autre, il eſt toujours certain que c'eſt une ſource inépuiſable de lumiere; & que c'eſt de lui que la Terre & les autres Planetes reçoivent la lumiere & la chaleur, chacune dans un degré different; car Mercure

cure & Vénus en reçoivent davantage que la Terre; & Mars, Jupiter, & Saturne beaucoup moins. On peut admettre auffi l'opinion de quelques Interpretes, qui par le mot *Or* ont entendu le *Soleil levant*, auquel les Anciens facrifioient particulierement, fur-tout les *Mages* & les *Perfes*, felon *Herodote* (L. I.) & les *Pythagoriciens* felon *Cœlius* (XII. 9.) de qui les Juifs apprirent le Culte du Soleil. Ezech. VIII. 16. vit *à l'entrée du Temple de* L'ETERNEL *entre le porche & l'autel, environ vingt-cinq hommes, qui avoient le dos tourné contre le Temple de* L'ETERNEL, *& leurs faces vers l'Orient, qui fe profternoient vers l'Orient devant le Soleil.* Cette coutume femble même avoir paffé dans les Temples des Chrétiens, où les Chœurs regardent toujours l'Orient. Le Pape *Leon* (*Serm. 7. de Nativit.*) & *Bellarmin* (L. III. *de Cultu Sanctor.* c. 3.) tâchent d'établir par plufieurs raifons cette façon de bâtir.

JOB, Chap. XXXII. verf. 19.

Voici mon ventre eft comme un vaiffeau de vin qui n'a point d'air, & il fe creveroit comme des vaiffeaux neufs.

Mon eftomac eft comme un vin nouveau qui n'a point d'air, qui rompt les vaiffeaux neufs où on le renferme.

Elihu le plus jeune des amis de Job, ayant jufqu'ici gardé patiemment le filence, non par manque de fageffe, mais par une modeftie louable, qui veut que les jeunes-gens écoutent & laiffent parler les plus vieux; Elihu, dis-je, paroît maintenant fur la fcène, pour dire ce qu'il penfe fur toutes les chofes qu'il a entendues. Après avoir dit vf. 18. qu'*il eft gros de parler, & que l'efprit de fon ventre le preffe*, il exprime ici & fon filence, & l'extrême envie qu'il a de parler, par une très belle métaphore, prife du Vin nouveau, qui fermente d'une telle force, qu'il rompt & creve les vaiffeaux où on le renferme. Ceci nous donne lieu de dire quelque chofe de la fermentation du Vin, & de la force avec laquelle il fe dilate. Plufieurs expériences prouvent que les fucs qu'on exprime des végétaux, & fur-tout le Vin, font pleins d'un air comprimé, qui délivré de fes liens & mis en liberté, exerce avec tant de violence fa vertu élaftique, qu'on eft obligé de lui laiffer un paffage libre, ou de fortifier le vaiffeau qui le renferme, de façon qu'il puiffe réfifter à la dilatation de l'air. C'eft à cette même caufe qu'on doit attribuer la force étonnante de la Poudre à canon, les effets du marque à vent, & les expériences de la Machine Pneumatique. Cette efpece de Pythonifme d'Elihu marque, dans le fens moral, une érudition purement imaginaire, & une expérience fuperficielle des chofes. On peut rapporter ici ce Paffage de *Perfe*, Sat. I.

Quid didiciffe, nifi hoc fermentum, & quæ
femel intus
Innata eft, rupto jecore exierit caprificus?

„ A quoi bon avoir étudié, fi ce levain & ce „ germe qui font au dedans de nous, ne pa- „ roiffent au dehors, comme un figuier fau- „ vage qui fe fait jour à travers les pierres"? Plufieurs fe repaiffent de ce Pythonifme qui les enfle, mais c'eft cela même qui les rend méprifables. Si je me fers du terme de Pythonifme, c'eft que le mot même de *Ob*, traduit ici par *Vaiffeau*, fignifie ailleurs *Python*, ou cet Efprit dont les *Engaftrimythes* ou *Ventriloques* étoient agités lorsqu'ils rendoient leurs Oracles. C'eft d'eux qu'il eft parlé dans ces Paffages: *Les Efprits de Python, & les Difeurs de bonne avanture qui gazouillent & grommelent.* Ou: *Confultez les Magiciens, & les Devins qui parlent tout bas dans leurs enchantemens*, Ifaïe VIII. 19. *Et tu feras abaiffée, & tu parleras comme de dedans la terre, & ta parole fera baffe comme fi elle fortoit de la pouffiere; & ta voix fortant de la terre s'entendra comme celle d'un Efprit de Python, & tu marmoteras comme fi ta parole fortoit de la pouffiere.* Ou: *Vous ferez humiliée, vous parlerez comme de deffous la terre, & vos paroles en fortiront à peine pour fe faire entendre; votre voix fortant de la terre fera femblable à celle d'une Pythoniffe, & vous ne poufferez qu'un fon foible & obfcur, comme s'il étoit forti de la terre*, Ifaïe XXIX. 4. On trouvera, fi je ne me trompe, l'article des Ventriloques traité avec plus d'étendue, dans l'Hiftoire de la Pythoniffe d'Endor. Voy. *De Mey Phyf. Sacr.* p. 347.

JOB, Chap. XXXIII. verſ. 15.

En ſonge, par des viſions de nuit, quand un profond ſommeil tombe ſur les hommes, & lorſqu'ils dorment dans le lit.

Pendant les ſonges, dans les viſions de la nuit, lorſque les hommes ſont accablés de ſommeil, & qu'ils dorment dans leur lit.

DEpuis tant de ſiecles, nous dormons encore; & ſi nous voulons parler franchement, les Philoſophes mêmes les plus habiles, ou dorment profondément, ou ne font que rêver, lorſqu'il s'agit de pénétrer la cauſe des Phénomenes de la Nature. Mais combien plus ne ſommes-nous pas obligés de faire le même aveu à l'égard de cette Divine Théologie, & de cette Philoſophie ſublime, par laquelle Dieu déclare immédiatement, & ſans le ſecours d'aucune Cauſe ſeconde, ſa volonté aux Mortels? On peut bien concevoir la choſe en général, & dire que Dieu opere dans l'eſprit des Hommes, ſans aucun changement dans les objets extérieurs; ou qu'il change l'air même, & les autres corps qui ſont hors de nous, de maniere qu'ils puiſſent faire dans nos ſens telle ou telle impreſſion. Mais ſi l'on demande enſuite comment cela ſe fait, alors perſonne ne ſait que répondre.

Elihu nous repréſente ici trois genres de Révélations divines.

בַּחֲלוֹם. *En ſonge*: dans le tems que nos ſens externes ſont comme liés, & que les eſprits animaux retournant au cerveau, y exercent leur action: c'eſt à dire, quand on rêve.

חֶזְיוֹן לַיְלָה. *Par des viſions nocturnes*: lorſqu'il arrive qu'étant éveillé dans la nuit, l'on voit ou l'on entend quelque choſe.

בִּנְפֹל תַּרְדֵּמָה עַל אֲנָשִׁים. *Quand un profond ſommeil tombe ſur les hommes*: c'eſt à dire, lorſque les paupieres commencent inſenſiblement à ſe fermer, & que n'étant ni bien éveillé ni bien endormi, l'on ne fait encore que ſommeiller. Voici comment les *Septante* traduiſent tout ce verſet: ἐνύπνιον, ἢ ἐν μελέτῃ νυκτερινῇ, ὡς ὅταν ἐπιπίπτῃ δεινὸς φόβος ἐπ' ἀνθρώπους, ἐπὶ νυσταγμάτων, ἐπὶ κοίτης: *Dans le ſommeil, ou dans les méditations nocturnes, lorſqu'une frayeur extrème ſaiſit les hommes en ſommeillant ſur leur lit.*

Ces deux ou trois eſpeces de Révélations étoient familieres aux Prophetes, & ſont diſtinguées les unes des autres en differens endroits. On lit Dan. I. 17. que Dieu *communiqua* à ce Prophete *l'intelligence de toutes les viſions & de tous les ſonges.* Joël II. 28. *Vos Anciens ſongeront des ſonges, & vos jeunes-gens auront des viſions.* Nomb. XII. 6. *S'il y a quelques Prophetes entre vous, moi qui ſuis* l'Eternel *je me ferai connoitre à lui en viſion, & je lui parlerai en ſonge.* La troiſieme eſpece ſemble parfaitement convenir à ce qui arriva à Eliphaz, Job IV. 12. 13. *Pour moi une parole m'a été adreſſée en ſecret, & mon oreille en a emporté quelque peu. Pendant les penſées diverſes des viſions de la nuit, quand un profond ſommeil aſſoupit les hommes.* Ou: *Cependant une parole m'a été dite en ſecret, & à peine en ai-je entendu les foibles ſons qui ſe déroboient à mon oreille. Dans l'horreur d'une viſion de nuit, lorſque le ſommeil aſſoupit davantage tous les ſens des hommes.*

Il faut ſur-tout faire attention aux deux façons de dormir, qui ſont exprimées dans le Texte.

1. *Quand un profond ſommeil tombe*, c'eſt à dire, quand on ſe ſent accablé par une preſſante envie de dormir, qui ſouvent eſt accompagnée d'images effrayantes; comme *Abram*, qui étant *ſurpris d'un ſommeil profond*, *fut ſaiſi d'une frayeur cauſée par une grande obſcurité qui tomba ſur lui*, Gen. XV. 12. Sur quoi il faut auſſi remarquer, que même dans le ſommeil ordinaire, les objets nous ſont communément repréſentés plus grands & plus effrayans, que lorſque nous veillons: ils nous paroiſſent alors comme s'ils nous étoient repréſentés par une Lanterne magique. Et cela non-ſeulement par la raiſon que nous en avons déja donnée ailleurs, qui eſt, que tout eſt tranquille & que les ſens externes ne ſont frappés d'aucun autre objet ſenſible; mais auſſi, parce que la ſituation d'un homme couché étant preſque tout à fait horizontale, le ſang circule avec plus de liberté dans les parties ſupérieures, & preſſe davantage le cerveau par ſon impétuoſité & ſa trop grande abondance.

2. *Lorſqu'ils dorment ou qu'ils ſommeillent dans le lit.* Ce ſommeil eſt le plus léger & le plus naturel de tous; c'eſt celui qu'on éprouve après avoir déja dormi, & dont il eſt facile de s'éveiller. Il eſt dit Pſ. CXXI. 4. *Voilà, celui qui garde Iſraël ne ſommeillera point, & ne s'endormira point.* C'eſt à dire, que veillant toujours, il ne dormira pas même de ce ſommeil léger.

Lorſque nous veillons, la multitude des objets qui ſe préſentent à nos yeux, nous détourne, nous diſtrait & nous rend incapables de vaquer aux choſes les plus importantes, je veux dire à notre ſalut, à l'état intérieur de notre ame, & aux pieux entretiens que nous devons avoir avec Dieu. Mais ce qui eſt ſi difficile alors, devient plus facile, lors que la porte des ſens

ſens extérieurs eſt fermée. C'eſt par cette raiſon peut-être, que Dieu l'Auteur de la Nature, voulant révéler quelque choſe à ſes Prophetes, l'a fait le plus ſouvent par des Songes & des Viſions nocturnes. Ajoutons, qu'il n'y a point de perſonnes à qui il ne ſoit arrivé d'avoir en dormant des penſées merveilleuſes, & pleines d'eſprit, qui ne leur venoient point en veillant.

JOB, Chap. XXXIII. verſ. 19. 20. 21.

L'homme eſt auſſi châtié par les douleurs qu'il ſouffre ſur ſon lit, & autant qu'il a d'os forts ſont frappés.

Alors ſa vie lui fait avoir en horreur le pain, & ſon ame a en averſion la viande qu'elle deſiroit.

Sa chair eſt tellement conſumée, qu'on ne la voit plus; & ſes os ſont tellement briſés, qu'on n'y connoit plus rien.

Il le châtie encore par la douleur qu'il ſouffre dans ſon lit, & il fait ſecher tous ſes os.

Dans l'état où il eſt, il a le pain en horreur; & la nourriture qu'il trouvoit auparavant délicieuſe, devient l'averſion de ſon ame.

Toute ſa chair ſe conſume, & ſes os qui étoient couverts paroiſſent à nud.

La ſtructure de l'Homme eſt ſi délicate, que ſa vie ne tient qu'à un fil très mince; cette foible machine ſe conſumeroit & tomberoit bien-tôt, ſi elle ne réparoit ſans ceſſe par la nourriture, les dépériſſemens qui ſe font en elle. C'eſt pourquoi le Créateur toujours infiniment bon a donné à l'Homme, pour faciliter cette réparation, le deſir ou l'appétit de tout ce qui eſt le plus propre à la conſervation de ſa vie & de ſa ſanté. Tant que l'Eſtomac fait bien ſes fonctions, & que par ſa chaleur, & ſur-tout par la trituration, il réduit les alimens en bon chyle; tant que ces alimens ſont ainſi préparés & mis en état, par pluſieurs circulations & ſécrétions, de s'unir dans une juſte proportion à tous les endroits qui demandent d'être réparés; tant, dis-je, que cela dure, l'on eſt en ſanté, & l'on vit. Mais ſi une fois le corps manque d'être nourri, alors la vie s'affoiblit, la machine ſe conſume, de ſorte que la peau reſte à peine ſur les os: *La chair*, comme dit Elihu, *ſe conſume tellement, qu'on ne la voit plus; & les os ſont tellement briſés, qu'on ne les connoit plus.* Mais ce nouvel Ami de Job n'attribue pas la ſanté ni la maladie à je ne ſai quelle Nature inſenſée, ni à un *Archée* imaginaire, ou à quelque autre Fantôme; mais à Dieu ſeul, Créateur ſouverain & ſage Diſpenſateur de toutes choſes. C'eſt lui qui *châtie* Job, & tout Homme, *par la douleur qu'il ſouffre ſur ſon lit*, & qui permet qu'*autant qu'il a d'os forts ſoient frappés*. C'eſt lui-même qui attaque de douleurs le Corps & l'Ame, qui conſume le Corps en ſon entier, & qui afflige l'Eſprit par une foule d'idée triſtes. L'Eſtomac, où ſe fait la prémiere digeſtion, ſouffre le prémier: alors l'appétit ſe change en dégoût; *la vie fait avoir le pain en horreur, & l'ame a en averſion la viande qu'elle deſiroit.* Ce fondement venant une fois à manquer, tout l'édifice tombe bien-tôt en ruïne, on eſt obligé de s'aliter, & la mort s'avance: *L'ame a en horreur toute viande, & ils touchent aux portes de la mort.* Ou: *Leur ame avoit en horreur toute ſorte de nourriture, & ils étoient proches des portes de la mort*, Pſ. CVII. 18. Ce que nous appellons ordinairement le *Ventricule* ou l'*Eſtomac* & l'*Appétit*, Elihu le nomme *chajah*, (*vie*) & le Pſalmiſte *nepheſch*, (*ame*); ce qui eſt très bien, car toute ſenſation eſt de l'Ame, & non du corps. Comme je m'étudie ſur-tout à être court, j'éviterai de rapporter comment l'appétit ſe perd par une pituite viſqueuſe ramaſſée dans l'Eſtomac, comment l'acide de ce viſcere ſe corrompt, & comment le ton de ſes fibres s'affoiblit. Elihu, au-lieu de dire, toute ſorte de nourriture, ſe ſert ſeulement du mot *lechem*, qui ſignifie du *pain*; aliment très commun, mais le meilleur qu'il y ait, & le plus propre à la réparation du Corps de l'Homme. C'eſt pourquoi auſſi notre divin Sauveur en a voulu faire mention dans l'Oraiſon Dominicale. Auſſi-tôt que l'appétit ceſſe, le corps devient un moulin ſans eau, la chair ſe conſume, toutes les parties ſolides & fluides ſe diſſipent, & les *os paroiſſent à nud*, au-lieu qu'auparavant les muſcles & la graiſſe les couvroient. Notre Verſion Allemande porte, *Die Gebeine, welche man zuvor nicht ſahe, werden entblöſſet*: la Latine eſt moins équivoque, car l'Allemand *entblöſſen* ſemble ſignifier des os nuds qui paroiſſent dans les playes, dans les fractures, & ſur-tout dans les ulceres accompagnés de carie. Voy. *De Mey*, *Phyſ. Sacr.* p. 349.

JOB, Chap. XXXIV. verſ. 3.

Car l'oreille juge des diſcours, comme le palais ſavoure ce qu'on doit manger.

Car l'oreille juge des diſcours par l'ouïe, comme le palais juge des viandes par le goût.

Les Sens externes ſont à notre Corps, ce que ſont dans une Forteresſe bien gardée, les Sentinelles qu'on place dans les poſtes avancés. Ce ſont, pour ainſi dire, les Meſſagers de l'Ame, qui l'informent de tout ce qui ſe paſſe au dehors, & qui lui font un fidele rapport de ce qui peut être bon ou mauvais, agréable ou deſagréable, ſoit au Corps, ou à elle-même. Quatre de ces Sens ont leur ſiège dans la Tête, ſavoir, la *Vue*, l'*Ouïe*, le *Goût* & l'*Odorat*; & par-là ils ſe trouvent placés près du Cerveau, qui eſt la ſource des Eſprits animaux, & le lieu où réſide l'Ame elle-même. Mais cette Directrice devoit auſſi être informée de tout ce qui s'opere dans le reſte du corps; c'eſt pourquoi il y a un cinquieme Sens qui eſt le *Toucher*, lequel s'étend par toute la peau qui ſert à couvrir le Corps. Les organes de tous les Sens conſiſtent en des nerfs extrèmement déliés, qui ſortent çà & là par faiſceaux de la moelle du Cerveau, & qui ſe diviſent en une quantité innombrable de petites fibres infiniment délicates. Ce ſont ces nerfs qui reçoivent les impreſſions extérieures, & qui les portent ſur le champ à l'Ame, où ils excitent des idées préciſément conformes à ces mêmes impreſſions. Mais la maniere dont tout cela ſe fait, eſt autant au deſſus de la portée de tout Philoſophe, que l'union même de l'Ame avec le Corps. Elihu nomme ici deux de ces Sens externes, ſavoir, *Chek* le *Palais*, & *Ozen* l'*Oreille*. Par le premier, il entend ſans doute ce qui contient, pour ce qui eſt contenu; c'eſt à dire, toutes les parties renfermées dans la Bouche & le Palais; & ſur-tout la Langue, puiſque c'eſt elle qui diſtingue à l'extrémité de ſes petits nerfs, le goût des viandes diſſoutes par la ſalive, & qui transmet d'abord au Cerveau & à l'Ame les impreſſions qu'elle reçoit. Par le mot d'*Oreille*, notre Philoſophe entend non-ſeulement le dehors, mais le dedans, tout l'organe de l'Ouïe, qui comprend le Conduit de l'oreille, la membrane du Tympan, les Oſſelets de l'ouïe, les cavités pratiquées avec un art infini dans l'Os pierreux, le Labyrinthe, & la Coquille, avec le Nerf de l'ouïe qui y eſt étendu. Il y auroit bien des choſes à dire ſur cette admirable ſtructure, mais le tems ni le lieu ne nous le permettent pas. *Valſalva*, de Bologne, en a fait une très-exacte deſcription, après *Du Verney*, *Schelhammer*, & d'autres. Mais ce qu'on ne doit pas paſſer ſous ſilence, c'eſt qu'*Elihu* attribue, avec le Vulgaire, la ſenſation même au Palais & à l'Oreille, quoique néanmoins ils n'en ſoient que les organes, & qu'à proprement parler, ce ſoit l'Ame qui diſtingue le goût & les ſons. Les Animaux ont auſſi la faculté de goûter & d'entendre; ils l'ont même à un degré plus parfait que les Hommes; chez eux c'eſt pur méchaniſme, & un méchaniſme très ſubtil: mais ils ſont deſtitués de ce qui perfectionne les Sens, je veux dire la Connoiſſance & l'Intellect.

JOB, Chap. XXXV. verſ. 10. 11.

Mais perſonne ne dit; Où eſt DIEU qui m'a fait? qui donne aux ſiens dequoi chanter la nuit?

Qui nous enſeigne par deſſus les bêtes de la Terre, & qui nous rend plus intelligens que les oiſeaux des Cieux?

Et nul d'eux ne dit; Où eſt le DIEU qui m'a créé? qui fait que les ſiens chantent pendant la nuit des cantiques d'actions de graces?

Qui nous rend plus éclairés que les animaux de la Terre, & plus inſtruits que les oiſeaux du Ciel?

Ce qu'Elihu dit ici des Tyrans & des Impies, qu'*aucun d'eux ne dit; Où eſt le* Dieu *qui m'a fait? qui donne aux ſiens dequoi chanter la nuit?* eſt confirmé par le Pſalmiſte Royal, Pſ. LIII. 3. Dieu *a regardé ſur les fils des hommes, pour voir s'il y en avoit quelqu'un qui ſoit intelligent, & qui cherche* Dieu. On pourroit bien dire la même choſe de la plupart des Hommes, & même des Chrétiens, qui preſque tous, ſans en excepter ceux qui ſont éclairés, ſe laiſſent entrainer par cette multiplicité d'objets, qui les diſtrait jour & nuit; & ſe ferment à eux-mêmes la porte qui mène à la connoiſſance du vrai Dieu. L'on doit mettre

tre entre autres fources de cette erreur, le défaut de ne point affez examiner la Nature, pour y apprendre à connoitre DIEU; ce qui, bien loin d'être défendu, nous eft par-tout recommandé dans l'Ecriture. Elihu même nous amène ici *les bêtes de la Terre*, & *les Oifeaux du Ciel*; dont le chant nocturne ne doit pas s'attribuer au vain fantôme de la Nature, mais au DIEU Créateur. C'eft lui qui *donne dequoi chanter la nuit*; felon les *Septante*, ὁ κατατάσσων φυλακὰς νυκτερινὰς, *qui diftribue les Gardes de la nuit.* Cette expreffion, & la Verfion des *Septante*, ainfi que plufieurs autres, admettent differens fens. *Coccejus*, fur cet endroit, dit *que ce n'eft que plénitude & abondance de fens, qui fe trouve dans l'Ecriture. Que c'eft ni plus ni moins que fi dans une même veine l'on trouvoit diverfes fortes de métaux & de pierres précieufes; à laquelle fi on donnoit le nom de veine de tel métal, ou de telle pierre précieufe, on lui ôteroit de fa richeffe.* Ce que le Texte dit: *Il donne dequoi chanter la nuit*, peut s'expliquer ainfi: 1°. Toutes les fois qu'il arrive que par la contemplation des Aftres, nous chantons les louanges de DIEU, comme faifoit David avant nous, Pf. VIII. 4. *Quand je regarde tes Cieux, l'ouvrage de tes doigts, la Lune & les Etoiles que tu as agencées.* 2°. Toutes les fois que durant la nuit nous méditons fur les gratuités de DIEU, & que nous nous écrions encore avec le Pfalmifte, Pf. XLII. 9. L'ETERNEL *mandera de jour fa gratuité, & fon cantique fera de nuit avec moi, & je ferai requête au* DIEU *fort de ma vie.* Ou: *Le* SEIGNEUR *a envoyé fa mifericorde durant le jour: je lui chanterai la nuit un cantique d'actions de graces.* 3°. Que DIEU par fa bonté nous donne le repos durant la nuit, pour nous délaffer des fatigues du jour. 4°. Qu'il nous garde, qu'il nous préferve de mal & de terreurs, & qu'il nous délivre de dangers. 5°. Qu'il nous éleve par-là à l'efperance d'une réfurrection bien-heureufe, qui nous arrachera au fommeil de la mort. *Je me fuis couché, & je me fuis endormi, je me fuis éveillé, parce que* L'ETERNEL *me foutient.* Ou: *Je me fuis endormi, & j'ai été affoupi: enfuite je me fuis levé, parce que le* SEIGNEUR *m'a pris en fa protection.* Pf. III. 6. 6°. Qu'il nous égaye par la variété charmante du chant des Oifeaux, & par les cris mêmes des Oifeaux nocturnes & de proye, qui ne font pas moins une preuve de la Sageffe divine, que le chant le plus harmonieux & le plus agréable. Ainfi nous avons non-feulement pour Maitres les petits Oifeaux, qui nous divertiffent le jour par leur ramage; mais encore les Hiboux & les Hérons, dont la voix eft l'effet d'un organe fait avec un art infini, & qui donne aux Muficiens mêmes un moyen de perfectionner leur Art, par quantité de nouvelles inventions.

Les paroles fuivantes: *Qui nous enfeigne par deffus les bêtes de la Terre, & qui nous rend plus intelligens que les oifeaux des Cieux*; Ou: *Qui nous rend plus éclairés que les animaux de la Terre, & plus inftruits que les oifeaux du Ciel*, font rendues en termes plus généraux par les *Septante*: ὁ διορίζων με ἀπὸ τετραπόδων γῆς, ἀπὸ δὲ πετεινῶν οὐρανοῦ, *Qui me diftingue des animaux de la Terre, & des oifeaux du Ciel. Origene* approche davantage de nos Verfions; voici comme il traduit: διδάσκων ἡμᾶς ὑπὲρ τὰ κτήνη τῆς γῆς, καὶ σοφίζων ὑπὲρ τα κατὰ τὸν ἀέρα διεπτάμενα πετεινὰ, *Qui nous inftruit au deffus des animaux de la Terre, & qui nous rend plus fages que les oifeaux qui volent dans l'air.* Il y auroit ici un vafte champ à parcourir, fi l'on vouloit entrer en difpute fur la Raifon des Animaux. Je ne me mettrai point fur les rangs, non plus que les *Septante*, au fujet de cette queftion. Mais je croi pourtant devoir dire, qu'il en eft de ce Paffage comme de beaucoup d'autres, qu'on a coutume d'allèguer contre Copernic. Le Syftème du Méchanifme des Bêtes peut fubfifter, fans faire violence à notre Texte. Certainement, c'eft DIEU *qui nous enfeigne & nous rend intelligens*, par l'examen des qualités & de la ftructure des Quadrupedes, des Oifeaux, & de tous les Animaux; ce font des Automates d'un art infini: mais on ne doit leur attribuer aucune fageffe, c'eft à DIEU feul qu'elle eft entierement dûe: de même qu'on ne loue point une Horloge, de l'art qui eft en elle, mais l'Ouvrier qui l'a faite. Il eft vrai que les Automates dont nous parlons, operent des chofes fi admirables, qu'elles font beaucoup au deffus de la capacité & de l'art des Hommes; de forte que fi les Animaux étoient doués de Raifon, on devroit renverfer la propofition d'Elihu, & dire, que *les bêtes ont eté enfeignées par deffus nous, & que les oifeaux du Ciel ont été rendus plus intelligens que nous.* Les Bêtes font des *Animaux irraifonnables*, & nous, nous fommes doués d'une Ame *raifonnable*, de l'Intellect & de la Volonté. Notre Ame conçoit, & diftingue non-feulement ce qui eft utile à la confervation de la vie, mais elle s'éleve infiniment plus haut; elle va jufqu'aux vérités abftraites, aux objets tout à fait fpirituels, tels que DIEU, les Anges, l'Entendement des Hommes, les démonftrations mathématiques, & les raifonnemens métaphyfiques. Ainfi les paroles d'Elihu, dont il eft ici queftion, détruifent plutôt la Raifon des Animaux, qu'elles ne l'établiffent.

JOB, Chap. XXXVI. verſ. 24. 25. 26.

Souvien-toi de célébrer ſon ouvrage, que les hommes voyent.

Tout homme le voit, chacun l'apperçoit de loin.

Voici, le DIEU fort eſt grand, & nous ne le connoiſſons point: & quant au nombre de ſes années, on ne le peut ſonder.

Souvenez-vous que vous ne connoiſſez point ſes ouvrages, dont les hommes ont parlé dans leurs cantiques.

Tous les hommes le voyent; mais chacun d'eux ne le regarde que de loin.

Certes DIEU eſt grand, il paſſe toute notre ſcience, & ſes années ſont innombrables.

Elihu demande de Job, & de nous par conſéquent, que nous célébrions les *Ouvrages* de la Création. Mais la Vulgate nous ôte l'eſperance de pouvoir pénétrer la ſecrete origine de leurs cauſes, & l'art de leur ſtructure; car elle traduit: *Souvenez-vous que vous ne connoiſſez pas* &c. Les *Septante* ont traduit, Μνήσθητι, ὅτι μεγάλα αὐτοῦ ἐστι τὰ ἔργα, *Souvien-toi que ſes ouvrages ſont grands.* L'équivoque du mot תַשְׂגִיא, a produit differentes explications, que nous abandonnons aux Lexicographes. Nous adoptons pour le préſent, les deux ſens qui viennent d'être rapportés. Le prémier nous conduit à la Grandeur, à l'Infinité même, & à l'Immenſité de Dieu: l'autre nous découvre la foibleſſe, les bornes de nos lumieres, & notre ignorance. *Voici le* Dieu *fort eſt grand, & nous ne le connoiſſons point: & quant au nombre de ſes années, on ne le peut ſonder*, v. 26; & v. 25: *Tout le monde le voit & l'apperçoit de loin.* Ainſi *Bartoli*, dans une Note du chap. 2. *della Ricreatione del Savio*, dit, *Iddio naſcoſto e paleſe ſotto il transparente velo delle creature che il cuoprono, e tutto inſieme il rivelano.* Toutes les créatures, dont le nombre eſt infini, ſont ſans exception, comme autant de petits trous, par où paſſent les rayons éclatans de la Divinité, qui peuvent ſervir à nous en former une idée proportionnée à notre capacité bornée. Ce qu'eſt dans une *Chambre obſcure*, un foible rayon du Soleil, en comparaiſon du Soleil même; ce qu'eſt un Planiſphere que nous fabriquons, au regard de l'immenſité des Cieux; telles ſont les idées que les Mortels peuvent ſe former de Dieu: c'eſt à dire une ombre, un rien. Cependant ces objets viſibles repréſentent cette Beauté inviſible: le bien qui rejaillit ſur nous des autres Créatures, eſt l'image de cette Bonté ſans bornes; & la ſtructure admirable qui regne en tout & par-tout, eſt une marque & une démonſtration d'une Puiſſance infinie & d'une Sageſſe parfaite. Suppoſons que par des traces que l'on remarqueroit ſur le ſable d'un rivage, l'on pût conclurre que des Hommes y ont marché; cela ſerviroit peu, ou point du tout, à juger de leur ſtature, de leur forme, de leur beauté, & ne concluroit abſolument rien pour leur eſprit. Il en eſt de même des Créatures: elles ſervent à faire connoitre qu'il y a un Dieu, dont les perfections ſont infinies; mais ce n'eſt qu'une foible ébauche. La moindre pouſſiere prouve que Dieu exiſte; & cependant l'idée que l'Univers entier peut ſuggerer de Dieu, n'eſt pas à l'égard de ſa véritable Eſſence, ce qu'eſt un Atome à l'égard de tout l'Univers. Dieu *n'uſe point de ſa nature inviſible pour que les hommes l'ignorent; mais il a tellement règlé la nature des choſes, que, quoiqu'il ſoit inviſible par ſa nature, il ſe fait connoitre par ſes ouvrages.* (*Athanaſ. contra Idolat.*) Ainſi à l'exemple du ſage *Ariſtippe*, qui étant jetté par la tempête ſur le rivage de l'Ile de Rhodes où il fit naufrage, & concluant ſagement par des veſtiges de pieds imprimés ſur le ſable, que le Païs étoit habité, encouragea ſes compagnons d'infortune en leur criant, *Je vois des veſtiges d'hommes*, (*Vitruv.* Lib. VI. Præf.): ainſi, par la contemplation de toutes les créatures, par la diverſité, l'enchainement, la beauté, l'ordre & la durée des unes, & par la deſtruction & la ſucceſſion variable ou invariable des autres, par l'utilité de toutes, & par mille autres circonſtances qui ſe rencontrent à chaque inſtant, nous pouvons juger certainement qu'il y a un Dieu; & dire, *Je vois les veſtiges de* Dieu. Tous ſes ouvrages ſont des traces & des figures *Théométriques.* L'on peut bien à peu près, étant ſur un Rocher près de la Mer, voir la vaſte étendue de l'Océan; mais l'on ne peut, ni meſurer cette étendue, ni déterminer l'immenſe profondeur de la Mer. Loin d'ici donc, *Heraclite*, loin d'ici Profanes, & vous tous qui prétendez être perſuadés que Dieu s'eſt caché aux Mortels, & s'eſt envelopé d'épaiſſes ténèbres, pour leur dérober ſon divin éclat! Dieu s'eſt manifeſté aux plus ſimples; mais en même tems, (dans un autre ſens) il s'eſt caché aux Philoſophes & aux Théologiens les plus ſubtils.

Le mot שֹׁרְרוּ du verſet 24. n'a pas la même ſignification chez tous les Interpretes. Les Ver-

Verſions de Zurich portent, *Voyant*; *S. Jerôme* & la Vulgate, *Cecinerunt*, *Ont parlé dans leurs cantiques*; & les *Septante*, ἦρξαν, *Ont dominé*. Le mot radical שׁור ſignifie tantôt *voir*, tantôt *chanter*. Mais il n'eſt pas difficile de concilier ces Verſions. Nous ne ſaurions aſſez chanter & célébrer un DIEU, un Créateur ſi bon, à la vue des *ouvrages* dont nous ſommes réjouïs, & que *nous avons* même *en notre domination*. Le Monde eſt une eſpece de Livre de Muſique, qui nous excite à des éloges & à des actions de graces ſans bornes. On ne doit point paſſer ici ſous ſilence, que les Philoſophes & les Théologiens de l'Antiquité avoient coutume de faire de magnifiques éloges de DIEU en Vers, qu'ils chantoient ou récitoient. Job peut-être eſt du nombre de ces plus anciens Poëtes, dont nous avons pour exemple *Orphée*, qu'on dit avoir vêcu du tems de Samſon, *Muſée*, *Linus*, & *David* même Pſ. CXVIII. 14. & CXIX. 14. *Je m'entretiendrai de tes commandemens*, *& je regarderai à tes ſentiers*. Ou: *Je m'exercerai dans la méditation de vos commandemens & je conſidererai vos voyes*, & XLII. 9. L'ETERNEL *mandera de jour ſa gratuïté*, *& ſon cantique ſera de nuit avec moi*, *& je ferai requête au* DIEU *fort de ma vie*. Ou: *Le* SEIGNEUR *a envoyé ſa miſéricorde durant le jour: je lui chanterai la nuit un cantique d'actions de graces*.

Verſ. 25. *Tout homme le voit*, *chacun l'apperçoit de loin*. Ou: *Tous les hommes le voyent*; *mais chacun d'eux ne le regarde que de loin*. La penſée de notre Théologien eſt, que tous les Hommes ont naturellement en eux des idées de DIEU; mais que néanmoins les Savans auſſi bien que les Ignorans, ainſi que nous l'avons déja remarqué, ne *l'apperçoivent que de loin*. Par le mot, *de loin*, l'on peut entendre auſſi les Corps céleſtes, qui ſont à une diſtance extrême de nous. Cette connoiſſance touche de près à celle qui découle de la conſideration de l'Homme même: *car* DIEU *n'eſt pas loin de chacun de nous*, Act. XVII. 27. C'étoit-là à quoi s'appliquoient les anciens Philoſophes: ils tiroient de tous les Corps qui ſont éloignés de nous, des preuves de l'exiſtence de DIEU. En voici un témoignage, tiré de *Seneque* (*Conſolat. ad Helv.* c. 9.) *Pourvu que je ne ſois pas obligé de détourner mes yeux de ce ſpectacle*, *dont ils ne peuvent ſe raſſaſier*; *pourvu qu'il me ſoit permis de regarder la Lune*, *le Soleil*, *& les Etoiles*, *d'en examiner le lever*, *le coucher*, *les intervalles & les cauſes*; *& que dans la nuit je voye briller toutes ces Etoiles*; *pourvu*, *en un mot*, *que je paſſe ainſi ma vie*, *& que je participe*, *autant que l'Homme le peut*, *aux choſes céleſtes*, *que m'importent celles qui ſont ſous mes pieds?* C'eſt de-là que *Lactance* (L. VI. c. 20.) prend occaſion d'inſpirer le dégoût des choſes terreſtres, qui ſont ſujettes à tant de vanité. *Les Philoſophes*, dit-il, *diſent qu'il eſt beaucoup plus noble*, *& plus digne de l'Homme*, *de regarder le Ciel que les ouvrages de l'Art*; *& que ce magnifique ouvrage*, *orné de Luminaires brillans*, *comme d'autant de fleurs*, *mérite bien plus ſon admiration*, *que toutes les peintures*, *& les differentes couleurs des pierres précieuſes*.

Enfin Elihu nous apprend, vſ. 26. les bornes de notre capacité, ou ſi l'on aime mieux, notre incapacité même. *Voici le* DIEU *fort*, dit-il, *eſt grand*, *& nous ne le connoiſſons point*: *& quant au nombre de ſes années*, *on ne le peut ſonder*. Ou: *Certes* DIEU *eſt grand*, *il paſſe toute notre ſcience*, *& ſes années ſont innombrables*. Cette vérité de l'Infinité de DIEU, & des bornes de l'Eſprit de l'Homme, dont l'intellect eſt obſcurci & la volonté corrompue; cette verité, dis-je, eſt conſtante & ſans replique. Ecoutons le Pſalmiſte, Pſ. CII. 27. 28. *Ils périront*, (la Terre & les Cieux) *mais tu ſeras permanent*; *& eux tous s'envieilliront comme un vêtement*, *tu les changeras comme un habit*, *& ils ſeront changés. Mais toi*, *tu ès toujours le même*, *& tes ans ne ſeront jamais achevés*. Ou: *Ils périront*, *mais vous ſubſiſtez dans toute l'éternité*: *ils vieilliront comme un vêtement*; *vous les changerez comme un habit*, *dont on ſe couvre*, *& ils ſeront en effet changés. Mais pour vous*, *vous êtes toujours le même*, *& vos années ne paſſeront point*. On peut, par l'éternité des années, ne pas tant entendre une certaine Propriété abſtraite, que la liaiſon de toutes les Perfections infinies de DIEU. *La poſſeſſion entiere & parfaite de la vie bienheureuſe*, ſelon *Boëce* d'après *S. Gregoire*, eſt *d'être un*, *& tout enſemble*, *& de n'être en défaut de rien*. C'eſt ainſi qu'il eſt dit, Rom. I. 20. *ſa puiſſance éternelle*; Dan. IX. 24. *ſa juſtice éternelle*. 1. Pier. V. 10. *ſon éternelle gloire*; & Sag. VII. 26. *la ſplendeur de ſa lumiere éternelle*. Que ſignifient encore ces magnifiques épithetes de *Très-haut*, de *ſublime*, *qui habite dans l'éternité*, Iſaïe LVII. 15. ſinon, l'aſſemblage des Perfections qui ſont en DIEU?

Si nous conſiderons l'*Eternité* de DIEU dans un ſens abſtrait, nous trouverons qu'elle n'étoit pas au-deſſus de la portée des Payens mêmes. Que ſi nous établiſſons une fois pour toujours cette vérité fondamentale, que DIEU eſt un Etre très parfait, il s'enſuit tout naturellement, qu'il eſt, qu'il a été, & qu'il ſera toujours. Ce ſeroit une imperfection, ſi DIEU n'avoit toujours été, ou s'il devoit ceſſer d'être. Ainſi la durée permanente & indépendante, eſt néceſſairement un Attribut de DIEU. Il eſt éternel, par la néceſſité de ſa nature. S'il y avoit un tems où DIEU n'eût pas été, il faudroit établir qu'il s'eſt produit lui-même, & de cette maniere, qu'il a été avant qu'il fût; ce qui certainement eſt abſurde: car être & n'être pas, en même tems, ſont deux choſes abſolument contradictoires: ou bien il faudroit dire que DIEU a été produit par quelque choſe, ce qui encore eſt diametralement oppoſé à l'idée d'un Etre parfait & indépendant.

JOB, Chap. XXXVI. verſ. 27. 28.

Car il fait dégoutter peu à peu les gouttes des eaux, qui répandent la pluye ſelon ſa vapeur,

Laquelle les nuées font diſtiller & dégoutter ſur les hommes en abondance.

Lui, qui après avoir enlevé juſqu'aux moindres gouttes de la pluye, répand enſuite les eaux du Ciel comme des torrens,

Qui fondent des nues, dont toute la face du Ciel eſt couverte.

La Pluye ſeule, qui eſt un don ineſtimable de la Puiſſance, de la Sageſſe & de la Bonté de Dieu, auquel nous ne faiſons preſque point d'attention, ou du moins pas tant à beaucoup près que nous devrions; la Pluye, dis-je, peut elle ſeule nous faire voir, combien nous ſommes dépourvus de lumieres à l'égard des magnifiques ouvrages du Créateur. Elihu pénètre fort avant dans ce digne préſent que Dieu nous fait, & découvrant ce qu'il y a de plus ſecret dans l'Atmoſphere, il nous mène comme par la main à l'Architecte de ces petites bulles ou des vapeurs, dont ſe forment les gouttes de la Pluye. *Il fait dégoutter peu à peu les gouttes des eaux qui répandent la pluye ſelon ſa vapeur, laquelle les nuées font diſtiller & dégoutter ſur les hommes en abondance.* Les *Septante* ont traduit: Ἀριθμηταὶ αὐτῷ σταγόνες ὑετοῦ, καὶ ἐπιχυθήσονται ὑετῷ εἰς νεφέλην: *Il fait le nombre des gouttes de pluye, & elles ſeront répandues pour la pluye dans la nuée.*

Notre Phyſicien nous repréſente, au verſ. 27. un Ciel pluvieux & un Ciel ſerain. Lorſque les petites bouteilles d'eau ſe ſont détachées les unes des autres, & nagent toutes ſéparément d'une maniere que les rayons peuvent ſans peine pénétrer l'air, alors le Ciel devient ſerain, יְגָרַע נִטְפֵי מָיִם, *il diminue les gouttes d'eau*: La Verſion Latine de Zurich porte, *Prohibet guttas aquaram, Il retient les gouttes d'eau;* & l'Allemande, *er verhaltet die Waſſer-Tropffen;* c'eſt à dire, ou qu'elles nagent librement & ſéparément dans l'air, ou qu'elles ſont tranſportées par le vent, d'une région dans une autre. Les *Septante* qui ſemblent dire moins, expriment pourtant davantage, en diſant qu'*il compte les gouttes d'eau*: car de même qu'aucun cheveu de notre tête n'eſt ignoré de la Providence, de même elle a en compte toutes les petites bulles ou gouttes de Pluye; elle fait juſqu'au nombre des atomes dont ces gouttes ſont compoſées, elle leur donne le poids & le mouvement qui leur conviennent. Pour ce qui eſt du mot יִגְרַע, les Lexicographes nous enſeignent que c'eſt un terme d'Arithmetique, qui marque la *Souſtraction*, par où l'on diminue une quantité en en ôtant quelque choſe. On le trouve employé dans ce ſens Exod. V. 8. *Vous leur impoſerez la quantité des briques qu'ils faiſoient auparavant, ſans en rien diminuer* (תִגְרְעוּ) Ainſi, ſi l'on fait attention à la force du mot, l'on reconnoitra que ces gouttes d'eau de Pluye ne tombent pas ſans ordre & en confuſion; mais avec nombre, poids, & meſure, ſelon la libre volonté de Dieu, qui dirige tout à l'uſage de la Terre & de ceux qui l'habitent. S'il arrive que ces petites bulles extrèmement ſubtiles s'approchent de plus près, ou que par l'agitation du vent ou la raréfaction de l'air, elles ſe briſent, alors יָזֹקּוּ מָטָר לְאֵדוֹ, *elles répandront la Pluye ſelon ſa vapeur.* La Verſion Latine de Zurich porte, *Fundent pluviam, ex vapore ſuo ſcilicet coactam, (Elles répandront la Pluye, formée de ſa vapeur ramaſſée;)* & l'Allemande, *die Regen-Tropffen fleuſſen aus ſeinem Nebel;* le tout encore, avec poids, nombre, & meſure. *La ſage Providence,* (dit *S. Chryſoſtome*) *ne diſtribue point la Pluye dans ſa colere, mais elle l'envoye dans une certaine proportion ou meſure.* Elihu fait une deſcription de la Pluye, & de la maniere dont elle ſe forme, auſſi exacte qne s'il eût été admis ſecretement dans les nuages, pour lui voir prendre naiſſance. Ceux qui ont voyagé dans les Alpes, & qui ont par hazard paſſé à travers un nuage de pluye, ſouſcriront d'abord à notre Philoſophe: car là, à cauſe du peu de hauteur du nuage au-deſſus du Voyageur, les gouttes ſont fort petites, & le nuage eſt comme une roſée; au-lieu que dans le fond des Vallées, elles ſont plus groſſes, parce qu'en tombant de la hauteur de pluſieurs milliers de pieds, elles ſe joignent pluſieurs enſemble. La Vulgate exprime notre Texte par, *Effundit imbres ad inſtar gurgitum, (Il répand les eaux du Ciel comme des torrens.) Pineda (in Job.* P. II. p. 727.) obſerve avec aſſez de fondement, que la racine du mot Hébreu ne ſignifie pas ſeulement *répandre*, mais *diſtiller, paſſer à travers un couloir;* & qu'Elihu par conſéquent montre comme au doigt la pureté de l'eau de Pluye par deſſus celle de Fontaine & de Riviere. Il eſt certain que la prémiere eſt diſtillée par l'Atmoſphere comme par un Alembic, & qu'elle eſt dépouillée des parties les plus groſſieres de la terre, ce qui la rend plus ſaine: je dis les plus groſſieres, parce que l'eau de Pluye ne laiſſe pas d'avoir des particules groſſieres & viſqueuſes, qui ſervent à la nourriture des Plantes, ainſi que je le dis ailleurs.

Verſ.

Verſ. 28. יִזְּלוּ שְׁחָקִים יִרְעֲפוּ. La Verſion Latine de Zurich traduit ainſi ces mots: *Ut defluant ab æthere, ac deſtillent*, (*Afin qu'elles découlent & diſtillent du Ciel*; & l'Allemande, *Das die Wolcken trieffen, trieffen nemlich* &c. On doit remarquer, que le mot שַׁחַק ſignifie proprement un nuage léger, compoſé de petites bulles très minces & très ſubtiles, & qu'il vient de la racine שָׁחַק, *briſa, amenuiſa*; de ſorte qu'Elihu ſemble non-ſeulement parler de la Pluye, mais encore de la Roſée. Car le mot רָעַף ne ſignifie pas ſeulement en général *diſtilla, dégoutta*, il veut dire auſſi, *diſtilla la roſée*; comme on le voit Prov III. 20. Job XXXVI. 28. C'eſt pourquoi *Coccejus*, (*in Job.* p. 235.) dit: *Les nuages légers dégouttent, & tombent en roſée ſur pluſieurs hommes.*

JOB, Chap. XXXVI. verſ. 29. 30.

Et qui pourroit comprendre les éclats de la nuée, & le ſon éclatant de ſon tabernacle?

Voilà, il étend la lumiere ſur elle, & il couvre les racines de la mer.

Qui étend les nuées quand il lui plait, pour s'en ſervir comme d'un pavillon.

Qui fait éclater du Ciel ſes foudres & ſes éclairs, & couvre la mer même d'une extrémité à l'autre.

Elihu, pour démontrer la gloire & la puiſſance de Dieu, ſe repréſente à lui-même un Ciel orageux, produit par מִפְרְשֵׂי־עָב *l'étendue des nuages*, c'eſt à dire, lorsque le Ciel étant ſerain, s'obſcurcit tout à coup par des nuages qui s'y raſſemblent de toutes parts, & qui s'étendent comme un voile ou un pavillon. Mais il eſt à remarquer, que ce qui paroît à nos yeux comme une extenſion ou étendue, eſt plutôt dans le ſens philoſophique une condenſation ou contraction. Cependant, un nuage épais peut s'appeller auſſi מִפְרָשׂ *une étendue*, tant qu'il garde ſa forme, & juſqu'à ce que ſes petites bulles étant froiſſées & briſées, il ſe réſout en pluye. Ces extenſions des nuages ſont un ſpectacle agréable à ceux qui voyageant ſur le ſommet des Alpes, voyent la maniere dont elles ſe forment par la réunion d'une quantité de petits nuages qui s'élevent. La même nuée, qui n'eſt qu'un brouillard quand on marche à travers, reſſemble de loin, par une conjonction optique, à une eſpece de voile ou de rideau tendu, ſurtout immédiatement avant la pluye ou la tempête; car alors il arrive ſouvent qu'un ſeul petit nuage ſe montre d'abord, & que bien-tôt après le Ciel eſt obſcurci par une quantité d'autres plus épais (1). Nous avons un exemple mémorable de ceci, dans l'hiſtoire d'Elie, 1 Rois XVIII. 44. 45. où le Serviteur du Prophete n'apperçut d'abord qu'un *petit nuage, comme la paume de la main d'un homme, qui montoit de la mer*: mais qui bien-tôt fut ſuivi de pluſieurs *nuées qui obſcurcirent les Cieux de tous côtés, & le vent s'éleva, & il y eut une grande pluye.* Ou: *Il parut un petit nuage qui s'élevoit de la mer, grand comme le pied d'un homme. - - - - - Le Ciel tout d'un coup fut couvert de ténèbres, on vit paroitre des nuées, le vent s'éleva, & il tomba une grande pluye.*

Les paroles ſuivantes de notre Texte, תְּשֻׁאוֹת סֻכָּתוֹ, ne ſont pas expliquées de même par tous les Interpretes. Si l'on ſuit mot à mot l'Original, elles marqueront, *les frémiſſemens de ſon Tabernacle*; ce que la Verſion Allemande exprime très bien par, *das Getös ſeiner Hütten.* Les *Septante* portent ἰσότητα σκηνῆς αὐτοῦ, *l'égalité de ſon Tabernacle*; de quoi s'approchent les expreſſions de la Verſion Latine de Zurich, *Laquearia tugurii ſui*, *Les lambris de ſon Tabernacle.* Soit que l'on conſidere les nuages comme des Tabernacles ou des Pavillons tendus, d'où ſe lancent la foudre, les éclairs, & d'où part le bruit éclatant du tonnerre; ſoit qu'on les regarde comme un lambris en forme de voûte; il eſt toujours certain que c'eſt un ouvrage magnifique du Dieu très haut, dont il ſe réſerve la propriété, & qu'il a même choiſi pour ſon Siège. C'eſt ce même Dieu que Daniel (VII. 13.) vit *venir avec les nuées des Cieux*, & qui viendra *ſur une nuée avec une grande puiſſance & une grande majeſté*, Luc XXI. 27. C'eſt lui qui apparut à Moïſe *dans une épaiſſe nuée*, Ou: *dans une nuée ſombre & obſcure*, Exod. XIX. 9. XXXIV. 5. L'Eternel *deſcendit dans la colomne de nuée & ſe tint à l'entrée du Tabernacle*, Nomb. XII. 5. *Il plancheye d'eau ſes hautes chambres, il fait des groſſes nuées ſon chariot, il ſe promène ſur les ailes du vent.* Ou: *Vous qui couvrez d'eaux ſa partie la plus élevée, qui montez ſur les nuées*,

(1) *Exigua nubes ſordido creſcens globo*
Nitidum cadentis inquinat Phœbi jubar.
Senecq. in Agam. Act. 3.

nuées, & qui marchez ſur les ailes des vents, Pſ. CIV. 3. J'évite de rapporter les autres témoignages de l'Ecriture, qu'on pourroit alléguer ici. Il ſuffit de dire que Dieu, comme un Roi magnifique, vaillant & guerrier, habite dans les nues, ainſi que dans un Palais & une Tente d'Armée. *O Droiturier, il n'y en a point qui ſoit ſemblable au* Dieu *Fort qui vient à ton aide, porté ſur les Cieux & ſur les nues en ſa majeſté. C'eſt une retraite, que le* Dieu *qui eſt de tout tems, & d'être ſous les bras éternels.* Ou: *Il n'y a point d'autre* Dieu *qui ſoit comme le* Dieu *de votre pere, qui a eu le cœur ſi droit. Votre protecteur eſt celui qui monte au plus haut des Cieux, c'eſt par ſa haute puiſſance qu'il règle le cours des nuées. Sa demeure eſt au plus haut des cieux, & au deſſous il fait ſentir les effets de ſon bras éternel.* Deut. XXXIII. 26. 27.

Verſ. 30. פָּרַשׂ עָלָיו אוֹרוֹ. *Il étend la lumiere ſur elle.* Les *Septante* traduiſent, ἐκτενεῖ ἐπ' αὐτὸν ἠδὼ, *il étend ſur lui Edo*, lequel mot, ſelon le Scholiaſte, vient de ὠρῶ, אורו, *lumiere.* Mais on peut entendre en particulier par-là, l'Eclair, qui brille & environne de toutes parts les nuées noires & épaiſſes. Il ſera aiſé d'expliquer ce Texte à la lettre, ſi du haut d'une Montagne l'on regarde ſous ſes pieds les nuages d'où ſortent la foudre & les éclairs, tandis qu'on ſe trouve placé ſoi-même dans un air ſerain. On peut auſſi, ſans bleſſer le ſens, entendre les paroles d'Elihu, du Ciel qui eſt au-deſſus de l'air, lequel n'eſt point obſcurci par les nuages comme le nôtre, & qui tranſmet ſans aucune réfraction & ſans obſtacle, la lumiere dans ces eſpaces immenſes qu'on peut preſque regarder comme un vuide. *Nicetas (in Catena)* entend par אור ou ἠδὼ, la *joye* & l'*allegreſſe* qu'excite la vue de l'Arc-en-Ciel; c'eſt pourquoi quelques Exemplaires Grecs portent τόξον, *Arc*, au-lieu de ἠδὼ ou ἠδῶ. Mais cette interpretation me ſemble tirée de trop loin, quoiqu'il arrive ſouvent que l'Arc-en-Ciel ſoit accompagné de tempêtes.

Enfin les derniers mots du Texte, שָׁרְשֵׁי הַיָּם כִּסָּה, *Il a couvert les racines de la mer*, ne ſont pas non plus ſans difficulté. שָׁרְשֵׁי הַיָּם, ῥιζώματα τῆς θαλάσσης, proprement *les racines de la mer*, ſignifie, ſelon *Vatable*, la ſuperficie de la Mer, diviſée par flots comme par racines. Cette interpretation cloche à tous égards. *Nicetas* l'entend du fond de la Mer, couvert & caché; d'autres, de l'extrémité de ſes bords, cachés pour ainſi dire ou couverts par les nuages; *Denys*, des rivages de la Mer: d'autres encore, du paſſage ou de la pénétration de la lumiere juſqu'au fond même de la Mer. *Pineda (in Job. P. II. 729.)* entend par-là les Montagnes, contre leſquelles les flots de la Mer ſe briſent, & dont le ſommet eſt couvert de nuages qui lancent la foudre & les éclairs. L'on ſait d'ailleurs que les nuages qui s'arrêtent ſur les Montagnes, & qui en couvrent le ſommet, ſont comptés parmi les pronoſtics de pluye & de tempêtes.

JOB, Chap. XXXVI. verſ. 31.

Car par ces choſes-là, il juge les peuples, & il donne les vivres en abondance.

Il exerce ainſi ſes jugemens ſur les peuples, & diſtribue la nourriture à un grand nombre d'hommes.

Dans tout ce qui a été dit de la diſpenſation de la lumiere, de la chaleur, des nuages, de la pluye, du tonnerre, & de l'éclair, le but de notre Philoſophe eſt de démontrer que la Providence de Dieu, qui veille ſur les Mortels, eſt infiniment bonne & ſage; mais qu'elle n'eſt pas moins juſte dans les peines qu'elle nous inflige en obſcurciſſant le Ciel & en lançant les foudres. *Il donne aux peuples les vivres en abondance.* Les *Septante* traduiſent, δώσει τροφὴν τῷ ἰσχύοντι, *il donnera la nourriture au fort*, ou ἀκούοντι, *à celui qui écoute. Symmaque*, παρέξει τροφὴν παμπόλλην, *Il fournira la nourriture en abondance.* S. Paul dit la même choſe, Act. XIV. 17. *Il ne ceſſe point de rendre témoignage de ce qu'il eſt, en faiſant du bien aux hommes, en diſpenſant les pluyes du Ciel, & les ſaiſons favorables pour les fruits, en nous donnant la nourriture avec abondance & rempliſſant nos cœurs de joye.* Ainſi les nuées ne ſont pas ſeulement le Trône de Dieu, mais les organes par où il exerce ſa volonté. *Vous qui montez ſur les nuées: Par ces mots,* dit *Theodoret (ſur le* Pſ. CIV. 3.) *l'on découvre manifeſtement une Providence qui s'étend par-tout; car celui qui eſt monté au-deſſus des vents & des nuées, diſtribue à propos l'utilité ou le deſavantage qui en peut provenir.*

JOB, Chap. XXXVI. verſ. 32. 33.

Il tient caché dans les deux paumes de ſes mains, le feu étincelant, & il lui ordonne ce qu'il doit faire à ce qui vient à ſa rencontre.

Son bruit en porte les nouvelles, & il y a de la fureur contre celle qui monte, à qui gagnera la place.

Il cache la lumiere dans ſes mains, & il lui commande enſuite de paroitre de nouveau.

Il fait connoitre à celui qu'il aime, que ſa lumiere eſt ſon partage, & qu'il pourra s'élever juſqu'à elle.

Quoique ces deux Verſets parlent de la *Lumiere*, ils ſont ſi obſcurs, que l'on peut à peine comprendre les Commentateurs, & encore moins les concilier. Si l'on s'attache au Texte original, & que l'on ſouhaite une interpretation litterale, voici celle d'*Arias*, qui ne ſauroit être plus obſcure: mais ſi le Lecteur y comprend quelque choſe, nous le prions de nous en faire part. *Super devexa operuit lucem, & præcipit ſuper ipſam in occurrente: Annuntiabit ſuper eum amicus ejus. Acquiſitio furoris ſuper aſcendente.* Les *Septante* ont la même obſcurité: ἐπὶ χειρῶν ἐκάλυψε φῶς, ϗ ἐνετείλατο περὶ αὐτῆς ἐν ἀπαντῶντι, ἀναγγελεῖ περὶ αὐτοῦ φίλον αὐτοῦ κύριος, κτῆσις ϗ περὶ ἀδικίας. Il en eſt de même des Diverſes Leçons de la Verſion des *Septante*, c'eſt pourquoi je les paſſe ſous ſilence. Si les autres Verſions s'accordent ſi peu entre elles, il n'eſt pas étonnant que celles de Zurich diffèrent tant. Ce que la Latine traduit par *occurrens vapor*, l'Allemande le rend par *das Viehe und der welcher darauf ſteiget*; ſuivant en cela *Aben-Ezra* dont l'opinion eſt, que Dieu couvre ou cache la lumiere avec ſes mains, c'eſt à dire par les nuages; qu'il commande à cette lumiere, au Soleil, d'agir ſur la pluye qui vient à ſa rencontre; & que le bruit du tonnerre annonce à une Jument pleine la pluye qui va bien-tôt tomber ſur elle. En un mot, que les Jumens & toutes les créatures animées preſſentent l'orage qui doit arriver. La Verſion Latine de Zurich, fondée ſur l'explication ſcholaſtique du Rabin *Levi*, porte, *Nubibus includit exhalationem igneam*, (*Il renferme dans les nuages une exhalaiſon de feu*:) c'eſt à dire, les exhalaiſons de feu & de ſouphre: mais bientôt, Dieu *ordonne* aux vapeurs froides, aqueuſes, de raſſembler les nuages, & d'empriſonner pour ainſi dire ces petits feux. Dès que celles-ci s'annoncent aux autres, il ſe forme entre elles un violent combat; les exhalaiſons *entrent en fureur contre la vapeur qui monte*, les nuages ſe rompent avec impétuoſité, & de-là viennent le tonnerre, les éclairs, la foudre, & la pluye. Voilà quelle eſt, ſelon les Scholaſtiques, l'origine des Météores dont parle Elihu! Les exhalaiſons & les vapeurs paroiſſent ſur le Champ de bataille, & ſe livrent le combat; les prémieres ſont attaquées & comme aſſiègées dans leurs remparts; mais bien-tôt elles ſortent de leur Fortereſſe & en viennent aux mains, & on ſe lance de part & d'autre des traits. *Coccejus* (*in Job.* p. 236.) rend ainſi ce Paſſage: *Manibus inſternit lucem, & interdicit ei de ſupplice: indicat ſuper illo cogitationem ſuam, pecude, etiam de eo, quod germinat.* Il ſeroit à ſouhaiter que Job lui-même vînt commenter *Coccejus*. La penſée de ce grand Théologien eſt, que Dieu ordonne à la foudre de ne point nuire à celui à qui elle inſpire une pieuſe crainte, ni même à ſon bêtail ni à ſes plantes: & il s'appuye ſur ce qu'on lit Job XXXVII. 1. *Mon cœur même à cauſe de cela eſt en émotion, & il ſort comme de lui-même.* Ou: *C'eſt pour cela que mon cœur eſt ſaiſi d'effroi, & qu'il ſort comme de lui-même.* Quoique cette explication ne ſoit pas ſans obſcurité, elle ne laiſſe pas d'être préférable aux autres, à cauſe de ſa ſimplicité; de même que la Verſion de *Deodati*: *Il cache la flamme ès paumes de ſes mains, & lui ordonne ce qu'elle doit rencontrer. Il lui déclare ſa volonté, ſi elle doit frapper bêtail, ou bien plantes de la Terre.* Je paſſe ſous ſilence toutes les interpretations myſtiques, comme n'étant pas de mon reſſort.

JOB, Chap. XXXVII. verf. 1.

Mon cœur même à cauſe de cela eſt en émotion, & il ſort comme de lui-même.

C'eſt pour cela que mon cœur eſt ſaiſi d'effroi, & qu'il ſort comme de lui-même.

CE Verſet ſemble former une liaiſon entre les paroles qui précèdent & celles qui ſuivent. L'eſprit de notre Docteur eſt frappé par la réflexion du Ciel en courroux, tonnant, lançant les éclairs, & formant par-tout une affreuſe tempête; ou plutôt, il s'effraye de l'idée du DIEU très haut, qui produit lui-même tous ces effets; & il avoue avec ingénuité, que *ſon cœur même à cauſe de cela eſt en émotion, & ſort comme de lui-même.* Les *Septante* traduiſent, Καὶ ἀπὸ ταύτης ἐταράχθη ἡ καρδία μου, καὶ ἀπεῤῥύη ἐκ τοῦ τόπου αὐτῆς. *Mon cœur en eſt tout troublé, & ſorti de ſa place;* ſavoir, comme l'expliquent les Scholiaſtes, en réfléchiſſant ſur la ſageſſe incompréhenſible de DIEU. La terreur cauſe une palpitation de cœur, ce qui vient de ce que le fluide nerveux ſe porte alors en ſi grande abondance & avec tant de rapidité par toute la peau, que la faiſant retirer, le ſang a de la peine à circuler par l'extrémité des vaiſſeaux, comme il arrive dans un accès de fievre; ce qui fait que le ſang retournant en plus grande abondance vers le cœur qu'il n'en eſt chaſſé vers les parties du corps, le cœur s'en trouve accablé, la peau devient pâle, & tout le corps tremble: cependant le cœur ainſi preſſé, fait tous ſes efforts pour repouſſer l'ennemi qui l'opprime, & de-là vient l'oppreſſion, la difficulté de reſpirer, la palpitation & la dureté du pouls. Il eſt conſtant qu'il n'y a point d'Homme, quelque dérèglé & quelque hardi qu'il ſoit, qui ne ſe ſente ému à la voix tonnante de DIEU. *Ce bruit céleſte,* (dit *Seneque* (L. II. *Nat. Qu.* c. 27.) *met les hommes hors d'eux-mêmes. Ovide* (*Met.* I.) attribue le même effet au tonnerre:

Juſſit & humanas motura tonitrua mentes.

Et *Ciceron* (I. *de Divinat.*) *N'eſt-il pas évident, que c'eſt l'admiration & la crainte qui ont fait croire aux hommes que le tonnerre & la foudre étoient l'ouvrage de Jupiter?* C'eſt de-là qu'eſt venu l'*attonitus* des Latins: *Attonitus ſe dit d'un homme frappé d'étonnement par la foudre qui vient de tomber près de lui, & par le bruit du tonnerre.* (*Servius in* 3. *Æneid.*

JOB, Chap. XXXVII. verf. 2. 3. 4. 5.

Ecoutez attentivement & en tremblant le bruit qu'il fait, & le grondement qui ſort de ſa bouche.
Il l'adreſſe ſous tous les Cieux, & ſa lumiere étincelante ſur l'extrémité de la Terre.
Un grand bruit s'éleve après lui, il tonne de ſa voix magnifique, & il ne retarde point quand on a entendu ſa voix.
Le DIEU Fort tonne terriblement par ſa voix; il fait des choſes grandes & que nous ne ſaurions comprendre.

Ecoutez avec une profonde attention ſa voix terrible, & les ſons qui ſortent de ſa bouche.
Il conſidere tout ce qui ſe paſſe ſous le Ciel, & il répand ſa lumiere juſqu'aux extrémités de la Terre.
Un grand bruit s'élevera après lui, il tonnera par la voix de ſa grandeur; & après même qu'on aura entendu ſa voix, on ne pourra le comprendre.
DIEU ſe rendra admirable par la voix de ſon tonnerre; c'eſt lui qui fait des choſes grandes & impénétrables.

MOn deſſein n'eſt pas de donner ici un Traité complet du Tonnerre, de la Foudre & des Eclairs; mais ſeulement de rapporter ce qui peut ſervir à l'éclairciſſement des paroles d'Elihu.

Verſ. 2. שִׁמְעוּ שָׁמוֹעַ, *En écoutant écoutez;* ſelon les *Septante*, *Ecoutez l'ouïe*, ἄκουε ἀκοὴν, Job, & les autres Auditeurs d'Elihu, ſont avertis par cette emphaſe Hébraïque, de ne pas recevoir ſimplement dans leur oreille le mouvement

ment tremblant de l'air, cauſé par la voix de celui qui parle; mais d'y faire une ſérieuſe attention d'eſprit. En effet il y a, dans le ſens philoſophique, une double maniere d'entendre; l'une matérielle, qui touche ſimplement l'organe, & qui eſt commune aux Hommes & aux Bêtes; l'autre de l'eſprit, c'eſt à dire qui eſt accompagnée de la réflexion. La difference de ces deux ſenſations eſt inſinuée dans ces paroles d'Iſaïe VI. 9. *En oyant vous orrez; & vous n'entendrez point, & en voyant vous verrez & n'appercevrez point.* C'eſt ce que dit auſſi notre divin Sauveur, Marc IV. 12. *Afin que voyant ils ne voyent pas, & qu'écoutant ils n'entendent pas.* Elihu exige donc ici de Job, ainſi que de nous tous, d'écouter avec une attention ſinguliere, & même *en tremblant*, *le bruit qu'il fait, le grondement qui ſort de ſa bouche*, c'eſt à dire le tonnerre qui fend la nue, & qui, Pſ. XXIX. eſt appellé par ſept fois *la voix de* l'Eternel. C'eſt auſſi delà qu'eſt venue la magnifique épithete de *Jupiter altitonans*, que les Payens ont donnée à leur Jupiter. Et c'eſt ce qui a fait encore qu'ils ont érigé à ce Dieu tonnant, qui d'une main terrible lance la foudre & les éclairs, des Temples où ils l'ont adoré en tremblant. *Lucrece*, L. II. appelle le Ciel même, *le Temple du Tonnerre.* Le mot Hébreu הֶגֶה ſignifie *parole*, *ſon*, & même *bruit*, *tumulte*, *rugiſſement.* Peut-être qu'Elihu, par les deux mots differens qu'il employe, a voulu exprimer la difference qu'on remarque dans le bruit du tonnerre; que par celui de *kol*, *bruit éclatant*, il entend cet éclat qui accompagne la foudre; & par celui de *hegeh*, un ſon plus ſourd, une eſpece de mugiſſement & de murmure. *Seneque* (*Quæſt. Nat.* L. II. c. 27.) établit cette difference. *Il y a*, dit-il, *une eſpece de tonnerre, dont le grondement reſſemble au bruit qui précède le tremblement de terre, cauſé par le vent renfermé. - - - Lorſque les nuages tiennent le vent renfermé, l'air qui roule dans leurs parties concaves, forme un ſon rauque, égal, & continu, ſemblable à des mugiſſemens. Il y en a un autre dont le ſon aigu mérite plutôt d'être appellé éclat; on ne peut mieux le comparer qu'à une veſſie qu'on creveroit ſur la tête de quelqu'un. Ce tonnerre arrive lorſque le nuage ramaſſé ſe diſſout, & que le vent qui le tenoit tendu, ſe diſſipe: ce dernier eſt proprement un éclat ſubit & violent, il renverſe & tue les uns, & frappe les autres d'un étonnement qui leur fait perdre connoiſſance; c'eſt ce que nous appellons* attonitus, *étourdi, ce bruit céleſte les mettant hors d'eux-mêmes.*

Les Verſets 3. & ſuiv. contiennent la deſcription de ce qui accompagne le tonnerre & la foudre: *Il l'adreſſe ſous tous les Cieux.* Les *Septante* traduiſent, ὑποκάτω παντὸς τȣ̃ ȣ̓ρανȣ̃ ἡ ἀρχὴ ἀυτȣ̃, *Il a ſon principe ſous tous les Cieux.* Que ſi le mot יֹשֶׁר ſignifie *direction*, comme le rendent *Arias*, *Vatable* & la Verſion Latine de Zurich, l'Allemande a mieux exprimé le ſens du Texte, en traduiſant *Er wird ihn unter allen Himmelen leiten*, au-lieu de *richten*: c'eſt à dire, que Dieu dirige le tonnerre, le feu de la foudre, la pluye, & les tempêtes, de quel côté & par-tout où il veut; & qu'il ne lance pas ſeulement ſes traits en-haut, la flâme ayant cette direction ordinaire, mais auſſi en-bas. *Seneque* (L. II. *Nat. Quæſt.* c. 25. & 31.) dit *que le feu de ſa nature s'éleve en-haut, & que s'il ne trouve rien qui l'empêche, il monte; mais que la foudre tombe en-bas, par la même force qui la fait éclater.* D'où il tire cette concluſion, qu'*il ſemble que l'on ne puiſſe douter qu'il n'y ait en elle une vertu divine.* En effet, les foudres n'ont point de règle, elles ſont lancées de toutes parts, ſuivant la direction du feu qui ſort avec éclat de cet amas de matiere qui forme la foudre; de même que les éclats d'une Bombe qui creve, non plus que les Grenades qu'on y renferme, n'ont pas tous la même direction. La Vulgate, au-lieu de *dirigit*, porte *conſiderat*, *Subter omnes cœlos ipſe conſiderat*, (*Il conſidere tout ce qui ſe paſſe ſous le Ciel.*) L'explication des Commentateurs, & ſur-tout de *Pineda* (*in Job.* P. II. p. 732.) eſt, que les voyes de Dieu ne ſe bornent pas ſeulement dans le Ciel étoilé, mais que ſa divine Providence manifeſte auſſi ſa puiſſance dans le Ciel aërien; qu'il n'y a point de foudre dont la direction ne ſoit préciſément déterminée par Dieu même, ſur tel arbre, telle maiſon, ou tel homme. Voici ce qu'on lit de cette Providence tout-à-fait particuliere, dans Amos IV. 7. *Je vous ai auſſi retenu de la pluye, quand il reſtoit encore trois mois juſques à la moiſſon; & j'ai fait pleuvoir ſur une Ville, & je n'ai point fait pleuvoir ſur l'autre; une piece de terre a été arroſée de pluye, & l'autre piece ſur laquelle il n'a point plu eſt ſechée.* Ou: *J'ai empêché la pluye d'arroſer vos champs, lorſqu'il reſtoit encore trois mois juſqu'à la moiſſon. J'ai fait, ou qu'il a plu ſur une Ville, & qu'il n'a point plu ſur l'autre; ou qu'il a plu ſur un endroit d'une Ville, & que l'autre eſt demeuré ſec, parce que j'ai empêché qu'il n'y plût.* Quoique la foudre ſemble errer & voltiger d'un mouvement incertain, & en ſerpentant; cependant elle n'eſt lancée, ni ſans raiſon, ni ſans deſſein; & toutes ſes voyes ſont *dirigées*, & déterminées par celui qui gouverne tout. Les Payens ont mis dans les mains de leur Jupiter un foudre à trois pointes, pour marquer qu'il étoit très habile à lancer; & c'eſt de-là que *les anciens Etruriens lui ont attribué trois differens foudres, l'un qui avertit, l'autre qui nuit, & le troiſieme qui cauſe un changement dans les choſes d'ici-bas.* De même que Dieu dirige la foudre, il dirige auſſi l'éclair: *Il adreſſe ſa lumiere étincelante ſur l'extrémité de la Terre.* Les *Septante* portent, τὸ φῶς ἀυτȣ̃ ἐπὶ πτερύγων τῆς γῆς: *Sa lumiere ſur les ailes de la Terre.* Ces paroles s'accordent avec celles de notre Sauveur, qu'on lit Matth. XXIV. 27. *Comme un éclair qui ſort de l'Orient, paroit tout d'un coup* juſ-

juſqu'à l'Occident, ainſi ſera l'avenement du Fils de l'homme. Les Payens regardoient la foudre comme un châtiment qui venoit des Dieux, & l'éclair comme un avertiſſement. *L'éclair*, ſelon *Seneque* (L. II. *Nat. Quæſt.* c. 12.) *nous montre le feu, la foudre le lance; l'un eſt une menace & un effort ſans effet; l'autre, un coup qui ſe fait ſentir.* L'expreſſion Hébraïque כַּנְפוֹת הָאָרֶץ, qui marque proprement *les ailes de la Terre*, & qui compare l'éclair fendant les airs à des ailes étendues, ne laiſſe pas d'avoir ſon emphaſe. Car ce Météore conſiſte en des exhalaiſons de Souphre enflâmées, qui en un clin d'œil pénètrent d'un bout à l'autre de l'horizon, & qui ayant été une fois allumées & éteintes, peuvent encore prendre feu & ſe rallumer. On doit auſſi remarquer, que le mot *Canaph* ſignifie non-ſeulement une aile d'oiſeau, mais l'extrémité de quelque choſe que ce ſoit. Ainſi on lit 1. Sam. XXIV. 5. אֶת־כְּנַף הַמְּעִיל, *le bord d'un manteau.*

Verſ. 4. *Un grand bruit s'éleve après lui.* Les *Septante* traduiſent, ὀπίσω αὐτοῦ βοήσεται φωνὴ, *Derriere lui il criera de ſa voix*: ſur quoi le Scholiaſte dit, ὀπίσω αὐτοῦ pour θελήσαντος αὐτοῦ, *Derriere lui*, c'eſt à dire, *ſelon ſa volonté, à ſon commandement, comme il lui plait.* Il en eſt du feu & du bruit du tonnerre, comme d'un coup de Canon: ſi l'on eſt éloigné, le feu paroît d'abord; mais le bruit tarde, parce qu'il ne s'étend que par degrés, & qu'il met l'eſpace d'une ſeconde à parcourir 1142 pieds d'Angleterre: ſur quoi je m'étends davantage dans ma *Phyſ.* P. I. c. 12. §. 7. Ce n'eſt pas ici le lieu d'approfondir ſi la Lumiere, ſelon l'hypotheſe de Deſcartes, eſt l'effet d'une preſſion des globules céleſtes, ou une émanation actuelle des rayons ignées du corps lumineux. Je ne veux pas non plus, ni je ne puis approfondir le ſecret de ce Feu-d'artifice divin, qui au-lieu de Canons & de Mortiers n'offre à nos yeux que de légers nuages aqueux; je me contente d'admirer ce Météore. *Lucrece*, quoiqu'en mauvaiſe odeur à cauſe de ſon Athéïſme, peut néanmoins trouver ici ſa place, à l'occaſion de la differente vîteſſe avec laquelle ſe fait la propagation de la lumiere & du coup, dans le tonnerre: je cite ſes paroles au bas de la page (1). C'eſt la viteſſe de l'éclair, qui fait que pour exprimer le mouvement rapide de quelque choſe, on dit, *Vite comme un éclair.* Les anciens Latins donnoient non-ſeulement au mot *fulgur*, (*éclair*) l'épithete de *ſubitum* (*ſubit*); mais ils prononçoient *fulgere* bref, en faiſant éliſion de la ſyllabe du milieu, au-lieu qu'ils prononçoient *ſplendere* long. *Les Anciens*, dit *Seneque* (*Nat. Quæſt.* L. II. c. 56.) *ſe ſervoient du mot* fulgere *en faiſant éliſion d'une ſyllabe que nous y laiſſons. Car nous prononçons* fulgere *de la même maniere que* ſplendere. *Mais eux, pour marquer la promptitude de la lumiere qui part des nuages, prononçoient* fulgere *en retranchant la ſyllabe du milieu. Nicetas*, parmi les Scholiaſtes Grecs, conſidere le tonnerre non-ſeulement comme une ſuite de l'éclair, mais comme un Satellite de Dieu. Et dans l'apparition divine qu'eut Elie 1. Rois XIX. 11. le Prophete d'abord remarque qu'*un grand vent & très impétueux, qui fendoit les montagnes & briſoit les rochers, alloit devant* l'Eternel. - - - *Après le vent, il ſe fit un tremblement.* - - - *Après le tremblement, venoit le feu.* - - - *Après le feu, on entendoit un ſon doux & ſubtil.* On donnoit auſſi à Jupiter de ſemblables Satellites, comme il paroit par *Ovide* III. Met. 3. (2).

Il ne faut pas paſſer ſous ſilence cette expreſſion d'Elihu, יִשְׁאַג קוֹל, qui ſignifie proprement, *il rugit par ſa voix.* Le mot שָׁאַג marque proprement le rugiſſement d'un Lion; mais il ſignifie métaphoriquement, toute voix ou ton ſévère, violent, fier, menaçant, ſoit d'un Prince, ou d'un homme en colere. C'eſt pourquoi les *Septante* ont traduit, βροντήσει ἐν φωνῇ ὕβρεως αὐτοῦ, *Il tonnera par la voix de ſa fierté*, d'un ton plein de colere & de menaces; & *Aquila*, ὑπερφερείας αὐτοῦ, *de ſa majeſté, de ſa grandeur*, explication qui eſt confirmée par les paroles ſuivantes, *Il tonne de ſa voix magnifique, & il ne retarde point quand on a entendu ſa voix*, ce que les *Septante* traduiſent ainſi: καὶ οὐκ ἀνταλλάξει αὐτοὺς, ὅτι ἀκούσει φωνὴν αὐτοῦ, *Et il ne les changera point, parce qu'il entend ſa voix*; & *Symmaque*, ἐξιχνιασθήσεται ἀκουσθέντος τοῦ ψόφου αὐτῆς, ſens qui a été à peu près ſuivi par *S. Auguſtin*: *Et l'on ne pourra le ſuivre à la trace, après que ſa voix ſe ſera fait entendre.* Le ſens de tout ceci eſt, qu'un coup de tonnerre ſuit bien-tôt l'autre, & qu'il en vient ſucceſſivement pluſieurs; car l'expérience nous apprend que le bruit du tonnerre ne conſiſte pas en un ſeul coup, mais qu'il ſe répete pluſieurs fois, ſelon la diſtance de l'endroit d'où part le coup. Enfin la *Vulgate* traduit, *Non inveſtigabitur, cum audita fuerit vox ejus*: (*Et après même qu'on aura entendu ſa voix, on ne pourra la comprendre.*) Peut-être le but de cette Verſion eſt-il de nous montrer, ce que nous avouons ſans peine, c'eſt à dire qu'il eſt impoſſible aux Hommes de pénétrer ni la nature, ni la véritable origine du tonnerre & de la foudre: ou bien, (& c'eſt à quoi nous donnons encore volontiers les mains) qu'on ne doit pas ſeulement rechercher en Philoſophes les cauſes de ce Phénomene,

(1) *Sed tonitrum fit, uti poſt auribus accipiamus,*
Fulgere quam cernant oculi, quia ſemper ad aures
Tardius adveniunt, quam viſum, quam moveant res.
Nunc etiam licet id cognoſcere, cædere ſi quem
Ancipiti videas ferro procul arboris auctum,
Ante fit, ut cernas ictum, quam plaga per aures
Det ſonitum: ſic fulgorem quoque cernimus ante.

(2) *Æthera conſcendit, vultumque ſequentia traxit*
Nubila, queis nimbos, immiſtaque fulgura ventis
Addidit, & tonitrus, & inevitabile fulmen.

ne, mais qu'on doit joindre à la théorie la pratique, une profonde & pieuſe humilité, & le reſpect pour la Divinité. L'aveu que fait *Seneque* après toutes ſes réflexions ſur le tonnerre, n'eſt pas moins beau, que propre à couvrir de honte les Athées de nos jours. *J'aime mieux*, dit-il, *ne pas craindre le tonnerre, que de le connoitre : c'eſt pourquoi, qu'on enſeigne aux autres ſa nature & ſes cauſes; pour moi, j'aime mieux qu'on m'apprenne à n'en être point effrayé.* Il eſt vrai néanmoins qu'en tordant le ſens de ces paroles, on peut leur en donner un qui n'eſt point favorable à l'Auteur.

Si l'on réfléchit bien ſur tout ce qui regarde le tonnerre, la foudre, & les éclairs, l'on ſouſcrira ſans peine à ce que dit Elihu, & l'on ne pourra s'empêcher de s'écrier, que *le* DIEU *fort tonne terriblement par ſa voix, qu'il fait des choſes grandes & que nous ne ſaurions comprendre*, vſ. 5. Il eſt vrai que depuis un ſiecle on a fait de grands progrès dans la connoiſſance des choſes les plus cachées, & que les Philoſophes par leurs expériences, les Mathématiciens par leurs méditations & leurs démonſtrations, & les Artificiers par la pratique de leur Art, font chaque jour de nouvelles découvertes: mais tous néanmoins avoueront, que les inventions par leſquelles ils prétendent imiter ce feu céleſte, n'en ſont pas ſeulement l'ombre. Car qui eſt-ce, par exemple, qui juſqu'ici peut ſe flater d'avoir découvert un feu qui exerce ſa force ſur les choſes qui ont le plus de réſiſtance, ſans toucher à celles qui ſont moins dures & plus ſujettes à s'enflâmer? qui briſe les douves d'un tonneau, & caſſe la coque d'un œuf, ſans endommager ni répandre la liqueur qui eſt dedans? qui ſuffoque un Enfant dans le ventre de ſa Mere, ſans bleſſer la Mere? qui fond une épée, ſans toucher au fourreau; & l'argent qui eſt dans une bourſe, ſans endommager la bourſe même? (1)

(1) Je ne puis m'empêcher d'ajouter à ce Commentaire ſur la Foudre, ces paroles de *Lucrece*, L. VI.

Fulmina gignier è craſſis alteque putandum eſt
Nubibus extructis: Nam cœlo nulla ſereno
Nec leviter denſis mittuntur nubibus unquam.
Nam dubio procul hoc fieri manifeſta docet res,
Quod tunc per totum concreſcunt aëra nubes
Undique, uti tenebras omnes Acherunta reamur
Liquiſſe; & magnas cœli compreſſe cavernas:
Usque adeò tetra nimborum nocte coorta
Impendent atræ formidinis ora supernè,
Cùm commoliri tempeſtas fulmina cœptat.
Præterea perſæpe niger quoque per mare nimbus;
Ut picis è cœlo demiſſum flumen, in undas
Sic cadit, & fertur tenebris, procul & trahit atram
Fulminibus gravidam tempeſtatem, atque procellis,
Ignibus ac ventis cum primis ipſe repletus:
In terris quoque ut horreſcant ac tecta requirant.
Sic igitur ſuprà noſtrum caput eſſe putandum eſt
Tempeſtatem altam. Neque enim caligine tanta
Obrueret terras, niſi inædificata ſupernè
Multa forent multis exemto nubila Sole.
Nec tanto terras hæc poſſent opprimere imbri,
Fulmina abundare ut facerent, camposque natare
Si non extractis foret altè nubibus æther.

JOB, Chap. XXXVII. verſ. 6.

Car il dit à la neige, Sois ſur la terre. Il le dit auſſi à l'ondée de la pluye, même à l'ondée des fortes pluyes.

Qui commande à la neige de deſcendre ſur la terre; qui fait tomber les pluyes ordinaires de l'Hiver, & les eaux impétueuſes des grands orages.

ELihu continue d'examiner & d'admirer les autres Météores, & s'énonce toujours d'une maniere emphatique: *Il dit à la neige, Sois ſur la terre.* C'eſt ainſi que le Créateur, au commencement de la Création, dit, *Que la lumiere ſoit, & la lumiere fut*, Gen. I. 3.

Je devrois rechercher ici en Phyſicien, pourquoi la neige eſt faite en forme d'étoile, & d'ordinaire hexagone; mais nous aurons dans la ſuite occaſion d'en parler. *Eraſme Bartholin* en a écrit un Traité entier, ſans pourtant avoir rendu raiſon des merveilles de la neige. Il conviendroit auſſi d'examiner pourquoi le froid qui eſt dans la neige, eſt le même que celui de l'air qui l'environne: pourquoi les montagnes des Alpes, & d'autres même qui jettent des flâmes, ſont éternellement couvertes de neige: pourquoi il n'y en a point dans la Zone torride: & quels ſont enfin ſes differens uſages, dont *Thomas Bartholin* a expreſſément écrit. *Catulle* (2) & *Ovide* (3) croyoient qu'on étoit né malheureux, quand il faloit demeurer dans le voiſinage des neiges. Les Septentrionaux au contraire regardent la neige comme un tréſor précieux. Les Suiſſes ne ceſſent d'adorer l'infinie bonté de DIEU, de ce qu'il a couvert les Alpes de neiges éternelles, & de ce qu'il leur

(2) - - - - - *Ad Idæ retuli nemora pedem,*
Ut apud nivem, & ferarum gelida ſtabula forem.
Od. 64.

(3) *Orbis in extremi jaceo deſertus arenis,*
Fert ubi perpetuas obruta terra nives.
L. I. de Pont. Eleg. 4.

leur en envoye tous les Hivers, pour couvrir leurs campagnes, leurs prairies & leurs vignes, comme d'un vêtement qui les met à l'abri du danger, & qui conſerve les plantes comme dans un magaſin. Il eſt connu par l'expérience, que les années les plus fertiles ſont celles qui abondent le plus en neige. Il en eſt de même de tous les Païs Septentrionaux, ſelon le témoignage d'*Olaüs Magnus* (Lib. I. *Hiſt. Septentr.* c. 21. & Lib. XIII. c. 1.)

Elihu fait mention enſuite, & toujours avec emphaſe, de deux ſortes de Pluye: *l'ondée de pluye*, ou *la pluye ordinaire*; & *l'ondée des fortes pluyes*, ou, *les eaux impétueuſes des grands orages.* Il eſt clair, pour peu qu'on faſſe attention à la nature des Païs Orientaux, qu'Elihu parle ici de la pluye d'Hiver, & de celle d'Eté; celle-là menue, mais de longue durée; celle-ci plus épaiſſe & plus groſſe, mais durant beaucoup moins. Les paroles de *Seneque* peuvent ſervir de Commentaire ſur ce ſujet. *Le commencement du Printems eſt ſuivi du mauvais tems, & plus l'air eſt chaud, plus les pluyes ſont groſſes. C'eſt pourquoi, comme dit Virgile, lorsque le Printems pluvieux eſt venu, il ſe fait dans l'air un changement plus grand, étant ouvert de toutes parts & ſe dilatant à la faveur de la ſaiſon même: C'eſt ce qui fait que les pluyes ſont plus groſſes & plus abondantes, qu'elles ne ſont durables. En Hiver, les pluyes ſont lentes & menues, comme ſont pour l'ordinaire celles qui étant douces d'elles-mêmes, ſont encore mêlées de neige.* Il a été parlé ailleurs, de la néceſſité & de l'utilité des pluyes d'Hiver. La groſſeur & l'épaiſſeur de celles de l'Eté, viennent de la promte raréfaction de l'air.

JOB, Chap. XXXVII. verſ. 7.

Alors il fait que chacun ſe renferme chez ſoi, pour reconnoitre tous ſes ouvriers.

Qui met un ſceau ſur la main de tous les hommes, afin qu'ils reconnoiſſent leurs œuvres.

Il met comme un ſceau ſur (ou *dans*) *la main de tous les hommes*, c'eſt ce que marque proprement l'Original; & c'eſt ainſi que les *Septante* traduiſent. Je laiſſe aux Grammairiens le ſoin d'expliquer ces mots difficiles, pour ne m'attacher qu'à ce qui eſt de mon ſujet.

Nicolas, *Denys*, & d'autres, prétendent en faveur de l'Aſtrologie, que ce qu'on lit ici indique les Signes céleſtes, les differens Aſpects, & les Conſtellations, comme ayant été donnés pour ſervir de *ſignes*, & pour marquer *les tems & les ſaiſons, les jours & les années*, Gen. I. 14. Ils veulent en conſéquence de cela, que *mettre le ſceau ſur la main d'un homme*, ſignifie lui indiquer les tems favorables pour ſemer, planter, moiſſonner, ou faire telles & telles choſes. Mais cette interpretation eſt ſi mal appuyée, qu'elle ne mérite ni attention, ni réfutation. Celle de *S. Thomas* n'en mérite gueres plus: par ces paroles il entend que la Raiſon nous a été donnée pour ſigne, de faire ou ne pas faire telles ou telles choſes. On pourroit dire la même choſe de l'explication de *Titelmann*, qui veut que Dieu ait imprimé dans la main de chaque Homme une certaine diſpoſition, qui le rend propre à tel ou à tel genre de vie, ſoit au Commerce, à la Guerre, au Barreau, ou aux Arts méchaniques. L'opinion de *Fr. Valeſius* eſt, qu'en examinant les mains de l'Homme, on en doit conclure qu'elles lui ont été données pour travailler à toutes ſortes d'ouvrages. Il eſt certain que *la main eſt au corps, ce que l'entendement eſt à l'eſprit*, ſelon l'axiome d'*Ariſtote* (*Probl. 6. Sect.*) A quoi l'on peut ajouter, que c'eſt un organe même de l'Ame. Il n'y a donc en ceci rien qui ne ſoit vrai; mais la queſtion eſt, ſi c'eſt-là ce qu'Elihu a entendu. Les Chiromanciens allèguent en faveur de leur Art, ſi tant eſt que c'en ſoit un, ce qu'on lit dans la Vulgate, qu'*il met comme un ſceau ſur la main de tous les hommes, afin qu'ils reconnoiſſent leurs œuvres.* Ces Devins inſenſés veulent pénétrer tout ce qui doit arriver à un Homme pendant le cours de ſa vie, & c'eſt par les lignes de la main qu'ils prétendent découvrir comme dans un Livre Prophétique, toutes les choſes futures, le bonheur & le malheur, les honneurs & l'infamie, les richeſſes & la pauvreté, la fécondité des femmes ou leur ſtérilité, les ſuccès des mariages, & autres choſes ſemblables. Et pour preuve authentique de leur Art divin, ils allèguent ce qui eſt dit de la Pâque, Exod. XIII. 9. *Ceci ſera comme un ſigne dans votre main.* Voilà comme, par un abus déteſtable, l'Ecriture Sainte ſert d'aſyle général à toutes ſortes d'opinions abſurdes & ridicules, de même qu'elle ſert de maſque à pluſieurs pour cacher les paſſions vicieuſes qui les dominent! C'eſt à ces ſortes de ſubtilités que les prétendus Devins ont recours pour autoriſer leurs Divinations, & pour établir une liaiſon entre le Ciel même & la main. Ils diſent que les Etoiles, tant fixes qu'errantes, *ont été données pour ſignes*, Gen. I. 14. Mais que l'application à chaque Homme en particulier, eſt écrite dans ſa main. *S. Jean* dans ſon Apoc. I. 16. & III. 1. ne vit que ſept Etoiles; mais eux, dont la vue eſt plus perçante que celle des Lynx, voyent dans la main de l'Homme, le plus pieux comme le plus ſcélérat, le Syſtême entier du Ciel: ils voyent ſous le

le pouce le mont de Vénus, celui de Jupiter au bas de l'index, celui de Saturne au bas du doigt du milieu, celui du Soleil ſous le doigt annulaire, celui de Mercure enfin & de la Lune à la racine du petit doigt; ils prétendent même y découvrir la Voye lactée, & que ſai-je ce qu'ils n'y voyent pas? Chacune de ces lignes, plus ou moins marquées, entieres ou demies, indique telle ou telle diſpoſition d'eſprit, & tels ou tels évenemens qui doivent arrriver. On peut dire de toutes ces choſes, & de toute la Chiromancie en général, qu'elles ne ſont fondées ni ſur la Raiſon ni ſur l'Expérience, mais uniquement ſur la malice des Impoſteurs, ou ſur la crédulité des ſimples. On ne peut nier néanmoins, qu'il n'y ait une *Chiromancie Phyſique*, fondée en quelque maniere ſur la nature des choſes: comme par exemple, les linéamens ou les traits qui s'impriment & ſe forment dans la paume de la main, par la ſituation où l'on eſt obligé de la tenir dans le ventre de ſa Mere; ces linéamens, dis-je, ſelon qu'ils ſont plus ou moins marqués, peuvent faire juger ſi un Enfant eſt robuſte ou délicat. La *Phyſionomie* peut aller de pair avec la *Chiromancie*; mais avec cette difference pourtant, que ſouvent par la Phyſionomie l'on peut juger ſi un Homme eſt d'un bon ou mauvais naturel. C'eſt par le viſage que *S. Gregoire de Nazianze* jugea mal de *Julien. Je connus dès-lors*, dit-il, *que je conjecturois juſte ſur cet homme-là. Ce n'eſt pas que je fuſſe du nombre de ceux qui ſont habiles dans cet Art. Mais l'inégalité de ſes mœurs & de ſes manieres, & la grande agitation de ſon eſprit, me rendoit Devin; ſi toutefois c'eſt l'être, que de ſavoir bien conjecturer. Ce qui me ſembloit encore ne préſager rien de bon, c'étoit des jambes mal affermies; des épaules qu'il remuoit & ſoulevoit de tems en tems; un œil égaré & un regard errant & farouche; des pieds chancelans; un nez inſultant; des traits ridicules dans le viſage; un ris fier & arrogant; des ſignes de tête ſans néceſſité ni raiſon; un diſcours interrompu & entrecoupé; des queſtions précipitées & imprudentes; des réponſes qui ne valoient pas mieux*, &c. On voit néanmoins par tout ce que dit ici le ſaint Pere, que pour juger d'un Homme, il ne faut pas tant s'arrêter aux linéamens du viſage ou de la main, qu'à ſes geſtes, ſa conduite, & ſes actions.

Le mot *Chatham* qu'on lit dans le Texte, ſignifie *marquer*; mais dans un ſens plus propre, il veut dire *mettre le ſceau, fermer, cacheter, poſer ſon cachet.* On le trouve avec cette ſignification, Job IX. 7. *C'eſt lui qui tient les Etoiles ſous ſon cachet.* Ou: *Qui tient les Etoiles enfermées comme ſous le ſceau*; Iſaïe VIII. 16. *Empaquete le Témoignage, cachete la Loi parmi les diſciples.* Ou: *Que ce que je vous déclare demeure ſecret, tenez ma Loi ſcellée, & comme cachetée parmi mes diſciples*; & Dan. XII. 9. *Ces paroles ſont cloſes & cachetées juſqu'au tems marqué.* Ainſi notre Verſion Allemande a parfaitement rendu le Texte, *Er beſchleuſſt alle Menſchen mit ſeiner Hand*; c'eſt à dire, que lorsqu'il tombe des pluyes abondantes & que le Ciel eſt comme fermé, les Hommes s'enferment auſſi & ſe tiennent dans leurs maiſons. Notre Verſion Latine fait la même paraphraſe. Les Préceptes d'Agriculture de *Pline* (L. XVI. c. 6.) ont du rapport à ceci: *Il ſeroit d'un mauvais pere de famille, de faire durant le jour, ce qu'il pourroit faire la nuit, à moins qu'il n'en fût empêché par la tempête. Mais ce ſeroit bien pis, ſi dans un jour ſerain il travailloit chez lui plutôt qu'à la campagne.* Et ce que dit *Columelle*, (*De Re Ruſt.* L. XI. c. 1. & 12.) *Précautionnez-vous longtems d'avance contre la mauvaiſe ſaiſon. - - Faites ce qui eſt de chaque mois, & qui dépend des Aſtres; car, comme dit Virgile* L. I. *Georg.*

- - - - Tam ſunt arcturi ſidera nobis,
Hædorumque dies ſervandi, & lucidus anguis,
Quam quibus in patriam ventoſa per æquora vectis,
Pontus, & oſtriferi fauces tentantur Abydi

„ Les Laboureurs ne doivent pas obſerver avec „ moins d'attention le lever des Conſtellations „ de l'Ourſe, des Chevreaux, & du Dragon, „ que les Nautonniers qui veulent retourner en „ leur Païs par l'Helleſpont & le Détroit d'A- „ bydos". *On doit regler ſon travail ſur le tems & ſur l'état du Ciel: c'eſt pourquoi un Païſan, dès qu'il apperçoit la tempête, doit pour bien faire, ou ceſſer de travailler, ou ſe dépêcher.* Voyez *Franc. Valeſ. Sacr. Philoſ.* c. 32.

JOB, Chap. XXXVII. verſ. 8.

Les bêtes ſe retirent dans les tanieres, & elles demeurent dans leurs repaires.

La bête rentrera dans ſa taniere, & elle demeurera dans ſa caverne.

ON peut dire de tous les Animaux, que ce ſont preſque autant de Barometres vivans. Ils ſe meuvent par un méchaniſme naturel; & l'équilibre de l'air règle ſur-tout leur ſortie, & leur demeure dans leurs tanieres. De-là vient qu'il s'en trouve pluſieurs, dont le cri, le chant, le

le ſilence, le vol & les differens mouvemens, annoncent le beau ou le mauvais tems. Si la Science des Augures étoit demeurée dans ces limites, il n'y eût pas eu contre elle le moindre mot à dire. Il faudroit un Volume, & non pas un ſimple Commentaire, pour rapporter tous les préſages qu'on pourroit tirer des Poiſſons, des Oiſeaux, des Quadrupedes, & des Inſectes. Elihu ſemble ſur-tout déſigner les tempêtes qui ſont accompagnées du tonnerre & de la foudre, & pendant leſquelles les Hommes non-ſeulement *ſe renferment*, vſ. 7. mais *les bêtes ſe retirent dans leurs tanieres, & demeurent dans leurs repaires.* Les *Septante* ont traduit, εἰσῆλθε θηρία ὑπὸ τὴν σκέπην, ἡσύχασαν δὲ ἐπὶ κοίτης, *Les bêtes ſe ſont miſes à couvert, & ſe ſont repoſées ſur leur couche.*

JOB, Chap. XXXVII. verſ. 9.

Le tourbillon ſort des lieux cachés, & le froid des vents écartans.

La tempête ſortira des lieux les plus cachés, & le froid des vents d'Aquilon.

Elihu faiſant le récit de tout ce qui ſe paſſe dans l'immenſe Arſenal de l'Atmoſphere, tant durant la tempête, qu'après, parle maintenant de deux Phénomenes, les *Vents* & le *Froid.* Ses expreſſions ſont emphatiques, mais telles, qu'on peut les expliquer par tous les Syſtèmes.

Le mot original מִן־הַחֶדֶר, *des lieux cachés*; ſelon les *Septante*, ἐκ ταμιείων, *des lieux de reſerve*, ſignifie proprement les Apartemens intérieurs d'une maiſon, comme il paroît par Prov. XXIV. 4. Jug. XVI. 9. Cant. III. 4. & par d'autres endroits de l'Ecriture. Mais pour déterminer le lieu fixe, ou ces *Lieux cachés* & de réſerve d'où partent les Vents, c'eſt ce qui eſt difficile, & ce qu'Elihu même laiſſe indécis. Les Aſtrologues, & pluſieurs d'entre les Scholaſtiques, cherchent ces Lieux dans le Firmament. Nous, nous les cherchons dans les environs de la Terre, & nous les trouvons en partie dans les nuages (comme la Verſion Latine de Zurich;) en partie dans l'Atmoſphere entiere, dont l'équilibre ſe trouve détruit; & en partie dans les entrailles mêmes de la Terre, dans une preſſion conſtante mais inégale de l'air extérieur, & dans une contrepreſſion de l'air intérieur. Ce qu'Elihu appelle חֶדֶר, les Poëtes Latins le nomment *Eole* (1). DIEU tient toujours ce Magaſin bien rempli; & ſelon ſa volonté, il ordonne aux vents d'en ſortir: ces *Lieux de réſerve* ou ce Magaſin, eſt toujours ouvert de toutes parts; & cependant les vents en ſortent avec violence, comme d'une Priſon fermée. Le mot Hébreu *Suphah*, que nous rendons par *Tourbillon*, ſignifie auſſi le *Vent du Midi*, qui ſouffle avec impétuoſité dans l'Arabie & la Paleſtine. *Ce Vent* (ſelon *Theodoret*) *eſt humide, il remplit l'air de nuages, il amène de groſſes pluyes, il diſſout les nuées, & emplit d'eaux les torrens.* Pour ce qui eſt de ſa violence, ſur-tout lorſqu'il paſſe par des Vallées étroites, il n'y en a pas qui puiſſent mieux l'atteſter que les montagnards des Alpes, principalement les habitans des Cantons de Glaris & d'Uri. Peut-être eſt-ce auſſi du mot *Suphah*, que deſcend le *Typho* des Grecs & des Latins. La Vulgate traduit *tempeſtas (tempête)*; les *Septante*, ὠδῖνας, *(douleurs)*; *Aquila*, συσσεισμὸς, *(ſecouſſes, tremblemens de terre.)* Si l'on joint l'idée des douleurs de l'Accouchement, avec celle des ſecouſſes de la Terre, l'on trouvera encore ici la deſcription de ces *Ouragans*, ou de cet air qui auparavant épais, & compacte, s'eſt raréfié par un feu ſouterrain, & qui s'échape avec tant de violence des cavernes de la Terre, que non-ſeulement elle en eſt ébranlée, mais que les maiſons chancellent & que des Villes entieres ſont renverſées.

מִמְּזָרִים קָרָה, ſignifie proprement, *le froid qui provient de ceux qui diſperſent*; le mot מָזַר ou זָרָה, ſignifiant *diſperſer* ou *éventer.* La Verſion Latine de Zurich porte, *Nubium diſperſionem ſequitur frigus*; l'Allemande, *wann die Wolcken zerſtäuben, ſo wird es kalt*; & la Vulgate, *ab Arcturo frigus.* Cette derniere traduit bien, ſi par *Arcturus* l'on n'entend, non l'Etoile polaire connue ſous ce nom, mais les Vents qui ſoufflent de l'Aquilon, & qui, ſelon que l'expérience le prouve, *diſperſent*, & diſſipent les *nuages*, amènent un tems ſerain, & produiſent le froid dans l'Atmoſphere. Voici de quelle maniere on doit concevoir la choſe. L'air obſcurci par les nuages eſt à la Terre, ce que le vêtement ou la couverture d'un lit eſt à notre corps. Les exhalaiſons qui s'élèvent, ne pouvant ſe frayer un paſſage, s'arrêtent près de la Terre, & forment des

(1) *Nimborum in patriam, loca fœta furentibus Auſtris,*
Æoliam venit. Hic vaſto Rex Æolus antro
Luctantes ventos, tempeſtateſque ſonoras
Imperio premit, ac vinclis & carcere frenat.
Illi indignantes, magno cum murmure montis
Circum clauſtra fremunt - - - -
Sed Pater omnipotens ſpeluncis abdidit atris.
Virg. Æn. I.

des nuages épais & noirs, ſur-tout ſi le vent du Midi ſouffle: mais ſi le vent de Nord ſe lève, l'air épais & froid qu'il nous apporte, fait monter non-ſeulement le Mercure du Barometre, mais il étend l'Atmoſphere par ſa force élaſtique, il diſperſe les vapeurs, diſſipe les nuages, rend le Ciel ſerain, & fait que les rayons du Soleil ne trouvent plus d'obſtacle (1). On peut dire de ces vents, que ce ſont de vrais balais, qui purgent & nettoyent l'air. *Pineda (in Job. P. II. p. 743.)* remarque, que les vents qui aſſemblent les nuages, peuvent quelquefois tenir du Nord & de l'Eſt, à cauſe de la réſiſtance des nuages qu'ils rencontrent. En effet, on voit quelquefois un combat entre les vents, qui eſt ſuivi ou d'un orage de pluye, ou d'une tempête de grêle, ſelon la nature du vent qui domine (2). Les *Septante* traduiſent ici, ἀπὸ ἀκρωτηρίων ψύχος, *le froid* ſort *des parties extérieures* ou *des extrémités*. *Aquila* garde le mot Hébreu, *de Mazur*.

(1) Ovid. *Met.* VI. dit en parlant des vents du Nord.

Apta mihi vis eſt, hac triſtia nubila pello:
Induroque nives, & terras grandine pulſo.

(2) *Concurrunt veluti venti, cum ſpiritus auſtri*
Imbricitor, Aquiloque ſuo cum flamine contra,
Indu mari magno fluctus extollere certant.
Ennius 17. Annal.

Et Ovid. (*Met.* VI.) fait parler ainſi *Borée:*
- - - Cum fratres cœlo ſum nactus aperto
(Nam mihi campus is eſt) tanto molimine luctor,
Ut medius noſtris concurſibus inſonet æther,
Exiliantque cavis eliſi nubibus ignes.

JOB, Chap. XXXVII. verſ. 10.

Le DIEU fort par ſon ſouffle donne la glace, & les eaux qui ſe répandoient au large ſont miſes à l'étroit.

La glace ſe forme au ſouffle de DIEU, & les eaux ſe répandent enſuite en grande abondance.

Il eſt certain que par *le ſouffle du* Dieu *fort*, l'on doit entendre le Vent, & en particulier celui de Nord ou de Nord-Eſt, qui ſeul gèle l'eau dans l'Hémiſphere Septentrional, & qui change la pluye en grêle. Borée lui-même dit dans *Ovide:*

Induroque nives, & terras grandine pulſo.

„ Je durcis la neige, & je fais tomber la grêle". Elihu, en nous annonçant les effets du froid, les attribue à Dieu, comme tous les autres ouvrages de la Nature; mais il n'entre dans aucune Controverſe Philoſophique. Il ne dit point, par exemple, de quelle maniere l'eau ſe congèle; ſi c'eſt par l'introduction de certains corpuſcules refroidiſſans, ou nitreux, comme quelques-uns les appellent; ou par une diminution ou ceſſation du mouvement propre au fluide. Il y a diverſes obſervations à faire ſur la Glace, qui donnent toutes beaucoup d'embaras aux Naturaliſtes. Telles ſont, l'eſpace que la Glace requiert plus que l'eau, & qui eſt comme de 9 à 8; dilatation, ou raréfaction ſi l'on veut, qui ne provient certainement pas de la chaleur, mais du froid: La glace d'Eté, que l'on peut faire dans les plus grandes chaleurs par le moyen du Sel Armoniac, ou du Mercure ſublimé & du Vinaigre diſtillé: les raiſons pourquoi en Eté la glace ſe fond plutôt dans le vuide, qu'à l'air: La diminution de ſon poids, même dans l'Hiver le plus rigoureux: La force qu'elle a de s'étendre, par laquelle non-ſeulement elle briſe les verres, mais rompt des vaſes beaucoup plus forts: L'eau douce plus facile à congeler que l'eau ſalée: La dureté de la glace, & ſur-tout celle des *Gletſchers*, qui approche de celle des pierres: Ces Montagnes mêmes de glace qu'on rencontre dans les Alpes, mais ſur-tout dans le fond du Nord: Le bruit que font les Lacs gelés, lorſque la glace ſe fend: Les éclats que font les Gletſchers: Les eſpeces d'Arbriſſeaux & de Feuillages, que l'on voit ſur les carreaux de vitres & aux volets: Toutes ces choſes ſont encore, pour parler ainſi, cachées au fond du Puits de Démocrite.

Les paroles qui ſuivent immédiatement, רֹחַב מַיִם בְּמוּצָק, s'expliquent differemment. Les *Septante* ont traduit, οἰακίζει δὲ τὸ ὕδωρ ὡς βούληται, *& il gouverne l'eau comme il lui plait;* Arias, *& l'étendue des eaux pour fondement;* la Verſion Latine de Zurich, *& latum ſpatium aquarum pro fundamento,* ou *ſolo,* (*& le large eſpace des eaux pour fondement,* ou *ſol;*) l'Allemande, *die breiten Waſſer gefrieren,* (*les eaux larges ſe gelent,*) paraphraſe qui me paroit meilleure que les autres. La congelation des Lacs, des Fleuves, & des Mers eſt encore un effet du vent du Nord. La Vulgate prend le mot מוּצָק dans un ſens tout à fait oppoſé, en lui faiſant ſignifier *fluide*, au-lieu de *ſolide;* d'où elle traduit, *& rurſum latiſſimè funduntur aquæ,* (*& les eaux ſe répandent enſuite en grande abondance.*) C'eſt pourquoi auſſi *Pineda* p. 744. & *Theodoret* avant lui, expliquent

quent ceci du dégel des eaux glacées, produit par le vent de Sud. Perſonne ne peut mieux que les Suiſſes rendre témoignage de l'abondance d'eaux, qu'apportent ſouvent la glace & les neiges fondues (1).

(1) - - - - - *Cum vere reverſo*
Biſtoniæ tepuere nives, ſubmittitur ingens
Ætmus, & anguſtos Rhodope deſcendit in amnes.
Stat. Theb. 2.

JOB, Chap. XXXVII. verſ. 11. 12. 13.

Il laſſe auſſi la nuée à force d'arroſer, & il écarte les nuées par ſa lumiere.

Et elles font pluſieurs tours, ſelon ſes deſſeins, pour faire tout ce qu'il leur a commandé, ſur la face de la Terre habitable.

Il les fait rencontrer, ſoit pour s'en ſervir de verge, ſoit pour la terre, ſoit pour uſer de bénéficence.

Le froment deſire les nuées, & les nuées répandent leur lumiere.

Elles éclairent de toutes parts ſur la face de la Terre, par-tout où elles ſont conduites par la volonté de celui qui les gouverne, & ſelon les ordres qu'elles ont reçus de lui.

Soit dans une Tribu, ou dans une terre qui ſoit à lui, ſoit en quelque lieu que ce puiſſe être, où il veut répandre ſa miſericorde, & où il leur a commandé de ſe trouver.

LEs Interpretes varient auſſi beaucoup ſur la ſignification des mots אַף בְּרִי יַטְרִיחַ עָב du verſ. 11. Les *Septante* traduiſent, ἐκλεκτὸν καταπλάσσει νεφέλη, *la nue forme l'Elu*; d'autres Exemplaires portent καταπλήττει, ou καταπλήσσει, c'eſt à dire, ces merveilles *étonnent l'Elu*, l'Homme intelligent; & *Symmaque*, ἀλλὰ ϗ καρπῷ ἐπιβρίσει νεφέλη, *les nues mêmes ſe poſeront ſur les fruits*, c'eſt à dire, ἐπελεύσεται, ἐπιχυθήσεται, *y ſurviendront, s'y répandront.* *S. Auguſtin* joignant ces paroles avec les ſuivantes dit, *Si nous ſouhaitons que nos blés ſoient arroſés, il a répandu les nuées par ſa lumiere*; & Arias, *la ſérénité fatiguera auſſi les nuages:* en effet, les petites bulles dont les nuages ſont compoſés, ſe diſſipant par le tems ſerain, les nuages s'affoibliſſent. Voici comment *Lucrece*, L. II. exprime l'action des vents ſur les nuages:

- - - - Nubila cœli
Verrunt, ac ſubito vexantes turbine raptant.

„ Ils nettoyent le Ciel de ſes nuages, & les „ chaſſent par leurs tourbillons ſubits". Les Verſions de Zurich au contraire veulent que les nuages ſoient affoiblis par la chute des pluyes: elles font dériver le mot בְּרִי de la racine רָוָה *arroſer, enivrer*, & diſent, *Nubi quoque negotium rigandi dat: (Il donne auſſi à la nuée l'office d'arroſer): Mit der Wäſſerung machet er die Wolcken ſchwach; (Il affoiblit auſſi la nuée à force d'arroſer.)* La Vulgate porte, *Frumentum deſiderat nubes, (Le Froment deſire les nuées;)* faiſant dériver le mot בְּרִי *froment*, de celui de בָּרָה *manger*, & ſuppoſant que les blés demandent avec ardeur des reſtaurans, pour ainſi parler, c'eſt à dire, des nuages qui tombent ſur eux en pluye. A quoi ſe rapportent ces paroles d'Oſée II. 21. 22. *Et il arrivera qu'en ce tems-là, je répondrai, dit* L'ETERNEL, *aux Cieux, & ils répondront à la Terre, & la Terre répondra au froment, au bon vin, & à l'huile.* Ou: *En ce tems-là j'exaucerai les Cieux, dit le* SEIGNEUR, *je les exaucerai, & ils exauceront la Terre, & la Terre exaucera le blé, le vin & l'huile*: Et ce que dit *Euripide* dans *Ariſtote* VIII. 2.

Cùm eſt ſicca tellus, ipſa certè tum imbrem amat:
Cùm turget æther, imbre cùm cœlum tumet,
Affectat, ut telluris in ſinus cadat.

„ La Terre ſeche deſire la pluye: le Ciel chargé de pluye, ſouhaite auſſi de la répandre ſur „ la Terre". Mais après que la Terre & les blés ont obtenu ce qu'ils ſouhaitent,

- - - - Unde alma linquentes
Humorum guttas mater cum terra recepit,
Fœta parit nitidas fruges.

„ Après que la Terre a reçu la pluye, elle pro- „ duit des blés magnifiques," comme dit *Lucrece*; & *Pline* L. XVII. c. 2. appelle la pluye, *la nourriture des arbres.* Ce que ce dernier ajoute, peut ſervir de Commentaire aux paroles d'Elihu.

lihu. *Il eſt inconteſtable que les Hivers orageux ſont très utiles à tous les biens de la Terre; & il eſt aiſé de rendre raiſon pourquoi ils ont alors beſoin de pluye, & ſur-tout les arbres: car étant épuiſés par leurs fruits, & languiſſans par la perte de leurs feuilles, ils doivent naturellement être fort avides de nourriture. C'eſt une pure imagination, que de ſoutenir que la ſechereſſe de l'Hiver donne des recoltes plus abondantes. Il eſt au contraire à ſouhaiter, tant pour le bien des arbres que pour celui des blés, que la neige demeure longtems ſur la Terre; car c'eſt elle qui non-ſeulement retient les exhalaiſons, & les renvoye pour donner de la vigueur aux blés & aux racines, mais qui outre cela leur fournit peu à peu une humidité pure & légere, la neige n'étant que l'écume des eaux du Ciel: ainſi ſa liqueur, loin de les trop imbiber & de les trop noyer, diſtille inſenſiblement ſelon leur beſoin; & comme une mammelle, les nourrit ſans les inonder.* Quelques Interpretes traduiſent les paroles d'Elihu de cette maniere: *Le froment eſt fatigué par les nues*, c'eſt à dire, il eſt abattu par les pluyes exceſſives. De toutes les differentes Verſions que nous venons de rapporter, celle de Zurich eſt le plus à mon gré: ſavoir, que les nuages tombans en pluye, s'affoibliſſent, & ſe diſſipent, & que l'air redevient ſerain. Cette explication eſt confirmée par les paroles qui ſuivent immédiatement, יָפִיץ עֲנַן אוֹרוֹ, *Il fera diſperſer la nue par ſa lumiere*, ce que les *Septante* traduiſent par διασκορπιεῖ νεφος φῶς αὐτȣ̃, *ſa lumiere diſperſera le nuage*; & les deux Verſions de Zurich, *Diſſipat nubem ſuæ pluviæ: Mit ſeinem Licht vertreibet er ſie*, dont le ſens eſt, que la lumiere du Soleil, de l'éclair & de la foudre, diſſipe les nuages; ou que ceux-ci, ſuivant la ſituation où ils ſont à l'égard du Soleil, briſant en partie ſes rayons, & les renvoyant en partie, nous fourniſſent un ſpectacle agréable de pluſieurs belles couleurs, variées d'une maniere tout à fait admirable, comme l'on voit dans les crépuſcules. On ne doit pas non plus rejetter l'opinion de *Pineda* (*in Job.* p. 745.) qui rapporte la Verſion de la Vulgate à l'éclair & à la foudre, qui partent ſouvent des nuages.

Le Verſet 12. me paroit aſſez clair, quoique néanmoins les Interpretes ſe diſputent preſque ſur chaque mot. Les *Septante* ont traduit, αὐτὸς κυκλώματα διαστρέψει ἐν θεεβουλαθὼθ, εἰς ἔργα αὐτῶν, πάντα ὅσα ἂν ἐντείληται αὐτοῖς. *C'eſt lui qui les fait tourner dans le Theebulathoth, pour toutes les œuvres qu'il leur a commandé*; & *Symmaque*, αὐτὸς κυκληδὸν ἀναστρέφεται, ἐν τῇ κυβερνήσει αὐτȣ̃ εἰς τὸ ἐργάζεσθαι αὐτά: *Il tourne tout à l'entour, en dirigeant ſon gouvernail, pour les faire agir.* Selon cette interpretation, DIEU eſt conſideré dans notre Texte ainſi qu'un Pilote en pleine mer, qui בְּתַחְבּוּלֹתוֹ, ἐν θεεβουλαθὼθ, *dans ſes conſeils*, ἐν τῇ κυβερνήσει αὐτȣ̃, dans ſon Gouvernement, dirige les vents ſelon qu'il lui plait, & qu'il eſt néceſſaire pour tous les habitans & les biens de la Terre. Il eſt très certain que ce mouvement des nuages, paſſant ainſi d'un lieu & d'une Province à une autre, eſt une preuve manifeſte de la Bonté & de la Sageſſe divine. S'ils demeuroient toujours dans l'endroit où ils ſe forment, comme je le remarque dans ma *Meteorol. Helv.* p. 11. ils ne ſeroient utiles qu'aux habitans des Païs dans leſquels ils s'élèvent, & même ils leur deviendroient plus nuiſibles que profitables. Les pluyes exceſſives, & les orages de grêle inonderoient & abîmeroient les productions de la Terre: les exhalaiſons qui s'élèvent de la Mer & des Lacs, y retomberoient de la même maniere: la plus grande partie de la Terre manqueroit de l'humidité néceſſaire; & les animaux & les végétaux périroient de ſoif, d'autant plus que nous n'aurions plus ce voile, qui pendant l'Hiver nous garantit des rigueurs de la gelée, & pendant l'Eté de l'ardeur du Soleil. Les Paſſages ſuivans font le Commentaire de notre Texte. *Il plancheye ſes hautes chambres entre les eaux, il fait des groſſes nuées ſon chariot, il ſe promène ſur les ailes du vent.* Ou: *Qui couvrez d'eau ſa partie la plus élevée, qui montez ſur les nuées, & qui marchez ſur les ailes des vents*, Pſ. CIV. 3. *Et quand il arrivera que j'aurai couvert de nuées la Terre.* Ou: *Et lorsque j'aurai couvert le Ciel de nuages*, Gen. IX. 14. Regardons les nuages avec attention & nous y trouverons écrit cet éloge de DIEU, qu'on lit Job XXXVII. 22. *Il y a en* DIEU *une majeſté redoutable!* c'eſt à dire, *gloire ſoit à* DIEU, *qu'on le loue en tremblant.* Adorons donc avec une ſainte frayeur cet Etre ſuprème, qui *couvre de nuages* non-ſeulement l'air, mais auſſi le *Soleil*, Ezechiël XXXII. 7. Qui *ouvrit au tems de Noé toutes les bondes des Cieux, de ſorte que la pluye tomba ſur la Terre pendant quarante jours & quarante nuits.* Ou: *Les cataractes du Ciel furent ouvertes, & la pluye tomba ſur la Terre pendant quarante jours & quarante nuits*, Gen. VII. 11. 12. Qui, au moindre ſigne, *fait épandre aux nuées des inondations d'eaux, fait retentir leur ſon, & voler ſes traits.* Ou: *Les eaux ſont tombées en abondance & avec grand bruit, les nuées ont fait retentir leur voix, vos fleches ont été auſſi lancées*, Pſ. LXXVII. 18. Ou enfin, comme dit Elihu vſ. 13. Qui *ſe ſert* des nuées comme *de verges, ſoit pour la terre, ſoit pour uſer de bénéficence.* La Vulgate traduit les mots מְסִבּוֹת מִתְהַפֵּךְ par, *Luſtrant per circuitum, Elles éclairent de toutes parts ſur la face de la Terre*: Arias, *In circuitu volvens ſe, Se tournant tout à l'entour.* Ces Verſions, ainſi que les Grecques que nous avons rapportées, ſemblent indiquer que les vents & les nuages ont une certaine circulation périodique, dont *Pline* paroît avoir eu connoiſſance, L. II. c. 47. où il dit: *Lorsqu'un vent s'appaiſe, un autre qui eſt le plus proche, prend ſa place, en allant de gauche à droite, comme le Soleil*, c'eſt à dire en tournant de l'Orient au Midi & à l'Occident. Et *Salomon* même,

me, autant au-deſſus de *Pline* par ſa ſcience, que par ſa dignité & ſa naiſſance, Eccleſ. I. 6. *Le vent va vers le Midi, & tournoye vers l'Aquilon: il va tournoyant çà & là, & retourne à ſes circuits.* Ou: *Il prend ſon cours vers le Midi, & tourne vers le Nord. L'eſprit tournoye de toutes parts, & il revient ſur lui-même par de longs circuits.* On peut dire que le vent alizé d'Eſt, qui régne ſous l'Equateur, & qui ſouffle tout à l'entour de la Terre, remplit parfaitement ce cercle: ſous la Zone torride, les vents appellés *Mouſſons*, & autres Vents périodiques, ont auſſi leur circuit. *Mariotte* & *Sturmius* croyent même avoir remarqué un cercle dans les vents qui regnent hors de la Zone torride, dans nos Climats Septentrionaux de l'Europe; c'eſt à dire, qu'après un vent d'Oueſt ſuit un vent de Nord, & après celui-ci un vent d'Eſt, auquel ſuccède un vent de Sud: mais ce cercle n'eſt pas encore bien certain. On ne peut cependant douter qu'il n'y ait un Cercle, ſi l'on prend ce mot dans une ſignification générale, puiſqu'il n'y a aucun point de l'horizon, d'où le vent ne puiſſe ſouffler & ne ſouffle en effet, ainſi que nous le dit *Seneque* (L. V. *Nat. Quæſt.* c. 16. 17. 18) *Il y a autant de vents qu'il y a de points dans le Ciel, & chaque Païs a quelque vent particulier qui s'y élève, & qui y tombe.* Dans une Lettre de Jérémie, que l'on met au nombre des Livres Apocryphes, on lit v. 60. 61. que *les vents ſouffient dans tous les Païs, & que les nuages ſe promènent & circulent de tous côtés, ſelon que* DIEU *l'ordonne.* Au reſte, ce que *Seneque* dit de l'utilité des vents & des nuées (*Quæſt. Nat.* L. V. c. 18.) mérite bien d'avoir ici ſa place. *La Providence parmi tous ſes ouvrages a établi les vents, afin qu'en prémier lieu, ils ne laiſſaſſent point croupir l'air, & qu'en l'agitant ſans ceſſe, ils le rendiſſent utile & propre à la reſpiration; & en ſecond lieu, afin de fournir des pluyes à la Terre & d'en empêcher l'excès, car on voit que les vents, tantôt amènent, & tantôt entrainent les nuages; & par ce moyen, les pluyes ſont diſperſées par tout le Monde. Le vent du Midi amène la pluye en Italie, & le vent du Nord la chaſſe en Afrique. Les Vents Eteſiens qui ne ſouffrent aucun nuage chez nous, arroſent durant ce tems-là les Indes & l'Ethiopie, par des pluyes continuelles.*

JOB, Chap. XXXVII. verſ. 15. 16.

Sais-tu comme DIEU les arrange, & comme il fait briller la lumiere de ſa nuée?

Entens-tu le balancement des nuées, & les merveilles de celui qui eſt parfait en ſcience?

Savez-vous quand DIEU a commandé aux pluyes de faire paroitre la lumiere de ſes nuées?

Connoiſſez-vous les grandes routes des nuées, & la parfaite ſcience de celui qui les conduit?

ELihu entreprend ici avec Job un Voyage ſavant. Il ne le tranſporte point au Firmament, pour examiner la diſtance des Etoiles fixes, la nature des Cometes, leurs orbes & leurs révolutions; ni même dans le Ciel de Saturne, de Jupiter, ou de quelque autre Planete: mais ſa promenade ou ſon voyage ſe borne à une demi-lieue, ou à une lieue, dans le Ciel aërien. Ce nouveau Profeſſeur ne va point chercher ce qui ne peut s'appercevoir qu'avec des Téleſcopes, mais il s'arrête à ce que les yeux mêmes peuvent découvrir Belle leçon pour ces Savans, qui ayant plus d'imagination que de ſcience, ont le défaut de porter toujours leurs idées trop haut! Tels ſont ces Théologiens, qui ſe connoiſſant à peine eux-mêmes, condamnent comme Hérétiques non-ſeulement les vivans, mais ceux qui ſont morts depuis pluſieurs ſiecles, & qu'ils ne connoiſſent preſque que de nom: ces Politiques, qui ne ſachant pas ce qui ſe paſſe dans leur propre Païs, prétendent ſavoir ſur le bout du doigt le ſecret de tous les Princes: ces Philoſophes, qui veulent pénétrer ce qu'il y a de plus ſecret dans la Nature, tandis qu'ils mépriſent ce qu'ils foulent tous les jours aux pieds, & qu'ils ont ſans ceſſe ſous les yeux: ces Botaniſtes encore, qui ſachant faire l'énumeration de toutes les Plantes des Indes, ne connoiſſent pas les Herbes qui croiſſent dans leurs prairies. Tous ces gens-là, à mon avis, méritent moins d'être placés au nombre des Savans, que parmi la Populace, qui n'admire que ce qui lui paroît extraordinaire; au-lieu que les véritables Savans s'occupent de ce que les autres regardent comme vil & indigne de leur attention. *Seneque* (*Quæſt. Nat.* L. VII. c. 1.) s'exprime parfaitement bien ſur ce ſujet. *Lorſque les choſes deviennent communes, l'habitude fait qu'on les mépriſe. Nous ſommes faits de telle maniere, que ce qui arrive tous les jours, n'a plus rien qui nous touche, quoiqu'il ſoit digne d'admiration; les moindres bagatelles au contraire nous charment, ſi elles ont quelque choſe d'extraordinaire. Le nombre d'Etoiles que l'on voit, leur grandeur immenſe & leur beauté, n'arrêtent plus perſonne; mais s'il arrive en elles le moindre petit changement, alors tout le monde fixe les yeux au Ciel. On ne regarde le*

Soleil,

Soleil, que lorsqu'il ſouffre une éclipſe; & la Lune, que lorsqu'elle perd ſa lumiere. S'il arrive quelque dérangement, ou quelque choſe d'extraordinaire, on le regarde, on ſe queſtionne, on ſe le montre les uns aux autres.

Sais-tu, dit Elihu à Job, *comme* Dieu *les arrange?* en Hébreu, *vous ſaurez en mettant.* Les *Septante* traduiſent, οἴδαμεν ὅτι ὁ ΘΕΟΣ ἔθετο ἔργα αὐτοῦ, *nous ſavons que* Dieu *a établi ſes ouvrages*; & *Symmaque* par une interrogation, ἆρα γνώσῃ, πότε ὁ ΘΕΟΣ ἔταξεν περὶ αὐτῶν; *Savez-vous quand* Dieu *diſpoſera d'elles?* Le véritable ſens de la queſtion eſt: Di-moi, Job, toi qui t'imagines être un Philoſophe & un Théologien ſi renommé & ſi habile, connois-tu ſeulement les Loix générales du mouvement, de la direction, & de la conſervation du Monde? Connois-tu les Météores qui paroiſſent tous les jours ſur le magnifique Théatre de l'Atmoſphere? *Sais-tu* enfin, *comme il fait briller la lumiere de ſa nuée?* Les *Septante* portent, φῶς ποιήσας ἐκ σκότους, comme il fit *pour tirer la lumiere des ténèbres*, lorsque (Gen. I. 3.) il dit, *que la lumiere ſoit, & la lumiere fut.* Ou bien, comme l'entendent *Aben Ezra* & d'autres Docteurs Juifs: Sais-tu l'ordre, la maniere, & les moyens que Dieu employe pour couvrir & obſcurcir tout d'un coup la Terre de nuages; & comment après, en diſſipant ces Mers ſuſpendues, il fait donner un libre paſſage aux rayons du Soleil? Sais-tu par quelles Loix toutes ces choſes ſe font? Ou, comme dit la Vulgate: Savez-vous quand Dieu ordonne à la pluye de tomber ſur la Terre, & de rendre l'air ſerain? Ou, ſelon l'interpretation de *Vatable* & de *Coccejus*: Savez-vous comment Dieu répand les flâmes dans les nues, & comment par les foudres qu'il lance il abat les plus hautes Tours? Ou enfin, ſelon *Pineda*: Savez-vous de quelle maniere ſe forment les vives couleurs de l'Arc-en-ciel, qui précède ou ſuit ordinairement la pluye? C'eſt ſur quoi *Lucrece*, L. VI. s'exprime ainſi:

Hinc ubi ſol radiis tempeſtatem inter opacam
Adverſa fulſit nimborum aſpergine, contra
Tum color in nigris exiſtit nubibus arqui.

„ S'il arrive que les rayons du Soleil donnent „ ſur un nuage obſcur & chargé de pluye, l'on „ voit dans ces nuages des couleurs en forme „ d'arc". *Entens-tu*, Job mon cher Ami, dit encore Elihu, *le balancement des nues?* Selon les *Septante*, ἐπίσταται δὲ διάκρισιν νεφῶν, *& il connoit la difference des nues.* Le mot original מִפְלְשֵׂי ſignifie l'action de *peſer*, & il dérive de פֶּלֶס *peſer, réduire à la balance.* C'eſt pourquoi la Verſion Allemande de Zurich a parfaitement bien traduit, *wie ſich die Wolcken in der Waag halten.* Ce mot eſt employé dans le même ſens Prov. IV. 26. *Balance* (פַּלֵּס) *le chemin de tes pieds.* Le Paraphaſte Chaldéen met מְבַשׁ קְרָנֵי, & le Targum, *queſtions, envelopes*, de פְּלַשׁ, *enveloper, mêler, répandre:* d'où on lit dans la Verſion Latine de Zurich, *mixturas nubis*; & dans la Bible d'Alcala, *extenſions, dévelopemens.* La plupart des Rabbins traduiſent avec les *Septante*, *variétés, differences.* Le διάκρισις des *Septante*, peut être pris dans ce ſens, quoiqu'il ſignifie auſſi *diſſolution, ſéparation.* Je laiſſe aux Critiques & aux Lexicographes, à diſputer ſur la véritable ſignification du mot מִפְלְשֵׂי, & je me contente d'avoir fait remarquer, qu'il eſt tout à fait admirable que les nuages, dont les parties ſont eſſentiellement plus peſantes que l'air même, ſe ſoutiennent néanmoins dans cet élément; & que malgré les changemens qui arrivent ſans ceſſe, l'équilibre d'une choſe peſante ſur une plus légere, ſoit pourtant toujours le même: que rien n'eſt plus digne d'admiration que la variété, le mélange, l'arrangement & la diverſité des couleurs que l'on voit dans les nuées, & que le plus habile Peintre ne ſauroit jamais imiter; & qu'enfin leurs *ſentiers*, leurs *routes*, comme dit ici la Vulgate, ſont auſſi peu compréhenſibles que *la trace de l'aigle dans l'air, la trace du Serpent ſur un rocher, le chemin d'un navire au milieu de la mer, & la trace de l'homme dans la vierge.* Ou: *que la trace de l'aigle dans l'air, la trace du Serpent ſur la terre, la trace d'un navire au milieu de la mer, & la voye de l'homme dans ſa jeuneſſe*, Prov. XXX. 19. Toutes ces choſes ſont *les merveilles de celui qui eſt parfait en ſcience*, v. 16. En un mot il n'y a perſonne, pour peu qu'il ait de bonſens, qui en contemplant les merveilles des Nuées, n'y trouve des preuves évidentes de la Sageſſe infinie de Dieu, de ſa Puiſſance, & de ſes autres Attributs & Perfections.

JOB, Chap. XXXVII. verſ. 17.

Comment tes vêtemens ſont chauds, quand il donne du relâche à la terre par le vent du Midi?

Vos vêtemens ne ſont-ils pas échauffés, lorsque le vent du Midi ſouffle ſur la terre?

Elihu continue à parcourir la région de l'air, & après l'avoir conſideré tout rempli d'orages & agité par les vents, il ſe le repréſente maintenant tranquille, doux, & chaud. Juſqu'ici on n'a vu regner qu'un vent de Nord froid & malfaiſant, ou differens vents qui ſe combattoient: mais à préſent c'eſt un vent agréable qui a pris la place, un vent de Midi, qui après avoir chaſſé ſon adverſaire, rend la tranquillité à l'air, & apporte la chaleur aux Hommes & aux Végétaux. L'air, auparavant épais, condenſé, & élaſtique, eſt devenu ſubtil & léger; & ayant une fois pris le deſſus, il fait que l'air intérieur qui eſt contenu dans les extrémités des vaiſſeaux, ſoit des Corps animés ou des Plantes, s'étend, & que les humeurs circulent librement. Le Soleil paſſant des Signes d'Hiver dans ceux d'Eté, communique à l'air un plus grand degré de chaleur, lequel s'augmente à meſure que cet Aſtre approche plus près de notre Zénith. *Quand vous voyez ſouffler le vent du Midi, le chaud ne manque pas d'arriver*, Luc XII. 55. Cette dilatation de l'air, cauſée par les vents du Sud, n'eſt pourtant pas toujours ſuivie du beau tems: elle amène au contraire un tems pluvieux, comme on le voit au Printems; parce que les petites bulles d'eau qui nagent dans l'air, ſe rapprochent alors plus aiſément, & tombent enſuite en gouttes. Ecoutons ce que dit *Seneque* (L. IV. *Nat. Quæſt.* c. 3.) *Le commencement du Printems eſt ſuivi du mauvais tems, & plus l'air eſt chaud, plus les pluyes ſont groſſes. C'eſt pourquoi, comme dit Virgile, lorsque le Printems pluvieux eſt venu, il ſe fait dans l'air un changement plus grand, étant ouvert de toutes parts, & ſe dilatant à la faveur de la ſaiſon même: c'eſt ce qui fait que les pluyes ſont plus groſſes & plus abondantes, qu'elles ne ſont durables. En Hiver, les pluyes ſont lentes & menues; mais le vent du Sud en amène de plus violentes, & dont les gouttes ſont plus groſſes. Pline* (L. II. c. 47.) s'accorde avec Elihu ſur le vent du Sud: *Le vent du Sud amène la chaleur & l'humidité en Italie. Ce vent agite la Mer beaucoup plus que le vent du Nord, parce que le prémier ſort du fond de la Mer, & l'autre ſouffle ſur ſa ſurface. C'eſt auſſi la raiſon, pourquoi les plus grands tremblemens de terre arrivent après les vents de Sud.* Ce qu'Elihu dit des *vêtemens chauds*, donne à entendre l'incommodité dont les habits ſont durant la chaleur, dans les Pais Orientaux: c'eſt pourquoi les hommes y vont preſque tout nuds.

JOB, Chap. XXXVII. verſ. 18.

As-tu étendu avec lui les Cieux, qui ſont fermes comme un miroir de fonte?

Vous avez peut-être formé avec lui les Cieux, qui ſont auſſi ſolides que s'ils étoient d'airain?

SI l'on prend ce Paſſage à la lettre, il favoriſe l'ancienne Philoſophie qui attachoit les Etoiles, tant fixes qu'errantes, à des Cercles ſolides & cryſtallins: opinion qui depuis longtems eſt bannie des Ecoles. Car peut-on entendre autre choſe par שְׁחָקִים חֲזָקִים, *les Cieux fermes ou ſolides*; ſelon les *Septante*, στερεώσεις, *affermiſſemens, firmamens?* Ou, que voudroit dire l'explication d'*Aquila*, αὐτὸς ἐστερέωσε τὸν οὐρανὸν εἰς τροπὰς, *c'eſt lui qui a affermi le Ciel dans ſes révolutions*; de même que les κρυσταλλώσεις, *cryſtalliſations*, qu'employe le Scholiaſte? Pluſieurs anciens Commentateurs ont compris la choſe de cette maniere. Mais il faut faire attention, qu'Elihu n'eſt point encore parvenu avec Job au Ciel étoilé, & qu'il le promène encore dans le Ciel aërien. שַׁחַק ſignifie ici la même choſe que שָׁמַיִם; & ce mot s'employe très ſouvent dans l'Ecriture pour l'Air ou l'Atmoſphere, ou pour l'*Etendue* même, רָקִיעַ, dont il eſt parlé Gen. I. 6. 7. 8. Or cette *Etendue*, loin d'être ſolide, eſt un fluide très délié & très ſubtil. *Pline* (L. II. c. 38.) dit: *Ce que nos Ancêtres appelloient Ciel, nous l'appellons Air, c'eſt à dire, tout cet eſpace qui reſſemble au vuide.* Elihu n'a donc ici en vue que le Ciel aërien, qui après la tempête ſe trouve clair & ſerain d'un bout à l'autre; ce Ciel, dis-je, qui paroit azuré, & dont la couleur ne doit pas être attribuée au Ciel étoilé, comme fait le vulgaire, mais à la condenſation optique de l'air. C'eſt ce même Ciel enfin, qu'Elihu compare

fort

fort bien à *un miroir de fonte*, רְאִי מוּצָק; ſelon les *Septante*, ἰσχυραὶ ὡς ὅρασις ἐπιχύσεως; & ſelon *Aquila*, ἐνιχύθησαι ὡς ὅρασις συγχύσεως. L'Interprete Chaldéen traduit, *miroirs*, & R. Levi, *verre*, à cauſe de ſa tranſparence. On trouve de même dans les anciens Poëtes profanes, *les Cieux d'airain*; c'eſt l'expreſſion d'*Homere*: & les *Septante* mettent, *Firmament*. Ces comparaiſons, ou ces façons de parler, ont un ſens certain, conforme à la nature des choſes, & qui même y eſt proportionné. Car le Ciel a effectivement quelque reſſemblance à un miroir de fonte, ou à un miroir voûté & concave. D'ailleurs le Ciel aërien, quoique très fluide, eſt pourtant ſolide: il eſt fluide, en ce que les parties qui le compoſent ſont dans une continuelle agitation; & ſolide, parce qu'il demeure conſtamment dans les bornes que DIEU lui a preſcrites: il eſt ſolide, dis-je, juſques dans ſes moindres parties, qui ſont élaſtiques au plus haut degré. Et cette élaſticité, ou cette vertu extenſive (מוּצָק) de l'air eſt ſi grande, que dans les tremblemens de Terre & par l'action de la Poudre à canon, elle renverſe des Edifices, des Villes entieres & des Montagnes. *Seneque* dit là-deſſus entre autres choſes, (L. IV. *Quæſt. Nat.* c. 6. 7. 8.) *Conſiderons la force de certaines petites ſemences cachées; dont la pouſſe a peine à trouver un paſſage à travers les jointures des pierres, & qui néanmoins acquierent tant de force, que leurs racines, toutes menues qu'elles ſont, briſent les Rochers. Qu'eſt-ce que ce peut être, ſinon un effet de la tenſion de l'air*, (c'eſt ce qu'aujourd'hui nous appellons Elaſticité, ou Force élaſtique,) *ſans laquelle rien n'a de la force, & à laquelle rien ne peut réſiſter? Car que peut-on imaginer qui ait en ſoi-même plus de tenſion que l'air? & qui eſt-ce qui peut nier cette élaſticité, puiſque l'on voit la Terre ébranlée, les Montagnes ſecouées, les maiſons & les Villes abîmées avec leurs habitans, & ſouvent même les rivages de la Mer bouleverſés? Une preuve de l'élaſticité de l'air, c'eſt ſa rapidité, & la force avec laquelle il s'étend.* Voyez *Calceol. Muſ.* p. 445. & *De Mey*, *Phyſ. Sacr.* p. 361.

JOB, Chap. XXXVII. verſ. 21.

Et maintenant, on ne voit point la lumiere, quand elle reſplendit dans les Cieux; après que le vent y a paſſé, & qu'il a nettoyé les nues.

Mais maintenant ils ne voyent point la lumiere; l'air s'épaiſſit tout d'un coup en nuée, & un vent qui paſſe les diſſipera.

CE Paſſage renferme plus de Morale que de Phyſique. L'air étant devenu ſerain après que le vent en a chaſſé tous les nuages, les Hommes ne peuvent, ſans ſe bleſſer les yeux, fixer leurs regards ſur la lumiere éclatante du Soleil. Il eſt beſoin d'une certaine proportion entre l'œil & la lumiere: c'eſt pourquoi ceux qui voyagent dans les neiges, ou qui après avoir demeuré longtems dans une priſon obſcure, paſſent tout d'un coup au grand jour, ſont en danger de perdre la vue. Elihu ſe ſert ici de cette comparaiſon, pour faire entendre à Job, combien il nous eſt impoſſible à nous autres pauvres vermiſſeaux, de ſupporter l'éclat des Perfections divines. *Mes penſées ne ſont point vos penſées, & mes voyes ne ſont pas vos voyes, dit* L'ETERNEL. *Car autant que les Cieux ſont élevés par deſſus la Terre, autant mes voyes ſont élevées par deſſus vos voyes, & mes penſées par deſſus vos penſées.* Ou: *Autant que les Cieux ſont élevés au deſſus de la Terre, autant mes voyes ſont élevées au deſſus de vos voyes, & mes penſées au deſſus de vos penſées.*

JOB, Chap. XXXVII. verſ. 22.

Et que le tems qui reluit comme l'or, eſt venu du Septentrion: or il y a en DIEU une majeſté redoutable.

L'or vient du côté de l'Aquilon; & la louange que l'on donne à DIEU doit être accompagnée de tremblement.

SI quelqu'un doute que l'Air ſoit de l'Or, & l'Or de l'Air, il trouvera dequoi s'en convaincre dans les paroles de notre Texte, מִצָּפוֹן זָהָב, qui ſignifient, *l'Or vient de l'Aquilon*; car les Interpretes Juifs, & pluſieurs Verſions, entre autres celles de Zurich & l'Angloiſe, entendent par-là la *ſérénité*; d'où nous traduiſons, *Le tems qui reluit comme l'or eſt venu du Septentrion*; & les *Septante*, *Les nuages de couleur d'or viennent du Septentrion.*

Mais ce qu'il y a de bon dans une ſi grande difference de ſentimens, c'eſt que nous pouvons adopter l'un & l'autre. Il eſt certain que le vent du Nord amène la ſérénité, que le Barometre monte tandis que ce vent regne, & que les vapeurs aqueuſes qui ſont dans l'air ſe diſſipent. Mais il faut remarquer que cette règle n'a lieu que dans l'Hémiſphere Septentrional, & qu'il arrive tout l'oppoſé dans l'Hémiſphere Méridional. Au-delà du Tropique du Capricorne, les vents de Nord-Eſt ſont humides, & les vents du Nord froids; ceux-ci rendent l'air ſerain, & ceux-là amènent des pluyes. Notre Philoſophe parle relativement à ſa Patrie; mais ce précepte d'Agriculture peut s'étendre à tout l'Hémiſphere Boréal de la Terre, & particulierement aux Païs ſitués au-delà du Tropique du Cancer. Il eſt vrai auſſi, que l'*Or vient du côté de l'Aquilon*: ſi l'on doit prendre ces mots du Texte dans le ſens naturel, comme le prétend *Reland* (*Diſſ. de Paradiſo* p. 24.) alors Elihu a ici en vue l'*Or Colchique*, ou de *Hevilah*, dont il eſt parlé Gen. II. 11. & plutôt cet Or-là, que celui qui vient de Hongrie, parce que la Colchide eſt ſituée au Nord de la Paleſtine, de l'Arabie, & même de la Grece: ainſi l'on peut auſſi rapporter à cet Or les paroles de Jaſon dans *Valerius Flaccus* (L. V. *de Colchide*)

- - - - - Nec fama fefellit
Soligenam Aeten media regnare ſub Arcto.

„ Je n'ai pas été trompé par la renommée, qui „ publie qu'Aëtes fils du Solèil regnoit dans „ le fond du Nord". Nous avons parlé plus au long de cet Or de Colchos, ſur Gen. II. 11.

Elihu finit ſon diſcours ſur les Météores, par cette conſéquence : עַל אֱלוֹהַּ נוֹרָא הוֹד, *Il y a en* Dieu *une gloire redoutable*; ce que les *Septante* traduiſent par ἐπὶ τούτοις μεγάλη ἡ δόξα, καὶ τιμὴ παντοκράτορος, *En ces choſes paroiſſent la gloire & l'honneur du Tout-puiſſant*; Theodotion, ἐπὶ τῷ ΘΕΩ μεγάλη ἡ δόξα, *Il y a une grande gloire en* Dieu; Symmaque, ἐπὶ τοῦ ΘΕΟΥ φοβερὸς αἶνος, *La louange de* Dieu *eſt terrible & admirable*; & la Vulgate, *Ad DEUM formidoloſa laudatio*, (*La louange qu'on donne à* Dieu *doit être accompagnée de tremblement.*) Certainement, ſi ces choſes relèvent la Majeſté de Dieu, elles ne doivent pas moins nous inſpirer une juſte frayeur. On ne peut s'en défendre, quand on voit tout à coup l'Horizon ſe couvrir de nuages obſcurs, les éclairs percer les nues par des feux étincelans & réiterés; qu'on entend gronder le tonnerre dans les airs, & la foudre porter par-tout l'horreur, & les marques d'un Dieu irrité; & qu'après avoir vu la Terre s'ébranler & les Montagnes prêtes à ſe renverſer, les nuages ſe diſſipent enfin, & l'air redevient ſerain. La gloire de toutes ces merveilles n'eſt dûe qu'à Dieu ſeul, qui manifeſte par-là ſa Puiſſance, ſa Sageſſe, & ſa Bonté. C'eſt ainſi qu'en ont penſé tous les Ecrivains ſacrés, & principalement David Pſ. XVIII. Voy. *Wilkins*, *Vertheid. Copernic.* P. II. p. 33.



PLAN-

TAB. DXXIX.



IOB. Cap. XXXVIII. v. 4. 5. 6.
Terra Dei ἀρχιτεκτόνημα.

Buch Hiob Cap. XXXVIII. v. 4. 5. 6.
Die Erde Gottes Kunst-Gebäude.

I. G. Pintz sculps.

PLANCHE DXXIX.

Architecture Divine de la Terre.

JOB, Chap. XXXVIII. verſ. 4. 5. 6.

Où étois-tu quand je fondois la Terre? Si tu as de l'intelligence, di-le moi.

Qui en a règlé les meſures, ſi tu le ſais? Ou qui a appliqué le niveau ſur elle?

Sur quoi ſont fichés ſes pilotis? ou qui eſt celui qui a poſé la pierre angulaire pour la ſoutenir?

Ou étiez-vous quand je jettois les fondemens de la Terre? Dites-le moi, ſi vous avez de l'intelligence.

Savez-vous qui en a règlé toutes les meſures, ou qui a tendu ſur elle une ligne droite?

Sur quoi ſes baſes ſont-elles affermies? ou qui en a poſé la pierre angulaire?

ON a déja remarqué ci-deſſus, qu'Elihu a fait parcourir à Job le Ciel aërien, pour lui démontrer la Sageſſe & la Bonté du Créateur, qui brille dans la formation des nuées, des éclairs, du tonnerre, de la foudre, & de l'air ſerain. C'eſt maintenant DIEU lui-même, qui conduit Job ce modèle de patience, & qui le fait approcher de la Terre. Cette Terre, qui, comparée aux grands Corps de ce vaſte Univers, n'eſt preſque qu'un grain de pouſſiere, eſt cependant une Planete aſſez grande par ſa maſſe; puisque ſa capacité eſt de 2662560000 milles cubiques. Ce Globe ſi grand ſuſpendu au milieu de l'air, & nageant librement dans le Ciel, & qui ſe ſoutient de ſoi-même ſans que ſa peſanteur lui ſoit à charge, pouvoit ſans doute être tiré du néant dans un clin d'œil; mais le Créateur, par un acte de ſa volonté toujours libre, le tira du Cahos, ou de l'Atmoſphere des Cometes, dans l'eſpace de ſix jours. Car *la Terre étoit ſans forme & vuide, & les ténèbres étoient ſur la face de l'Abîme*, Gen. I. 2. C'eſt cet Edifice ſi vaſte, orné de tout ce qui eſt néceſſaire à la commodité & à l'agrément de la vie; ce grain de pouſſiere, que DIEU même a daigné honorer non-ſeulement du titre de *marchepied de ſes pieds*, Iſaïe LXVI. 1. Act. VII. 49. 50; mais auſſi de ſa préſence perſonnelle & corporelle dans la plénitude du tems, pour racheter de ſon ſang le Genre-humain, qui étoit malheureuſement tombé dans une honteuſe Apoſtaſie.

L'Edifice de la Terre eſt ici expoſé à notre méditation, par celui-là même qui en a été l'Architecte. Il ſe ſert pour cela des expreſſions les plus propres à l'Architecture: *Où étois-tu quand je fondois la Terre? ſi tu as de l'intelligence, di-le moi.* Il eſt certain par l'hiſtoire de la Création, que l'Homme ne fut pas créé le prémier jour, mais le ſixieme ſeulement, après que ſa demeure fut non-ſeulement achevée, & magnifiquement meublée, mais auſſi abondamment fournie de tout ce qui étoit néceſſaire pour y mener une vie agréable. L'Homme ne peut ſe vanter d'avoir contribué par ſes actions, ou par ſon conſeil, à cet Ouvrage; & la gloire d'avoir créé la Terre n'appartient qu'à DIEU, comme il eſt dit Gen. I. 1. Exod. XX. 11. Pſ. XC. 2., & dans une infinité d'autres endroits de l'Ecriture Sainte. *Où étois-tu* donc, ô foible Mortel, dans le tems que moi qui ſuis le Tout-puiſſant, ai non-ſeulement joint enſemble les parties de la Terre par le lien indiſſoluble de la preſſion de l'air, mais l'ai placée de maniere, qu'elle ne ſauroit s'écarter de ſa place, pas même de l'épaiſſeur d'une ligne, quoiqu'elle ſoit toujours en mouvement au milieu d'un Ciel fluide, dans lequel *j'ai fondé la Terre ſur ſes baſes, tellement qu'elle ne ſera point ébranlée à perpétuité?* Ou: *Qui ai fondé la Terre ſur ſa propre fermeté, ſans qu'elle puiſſe jamais être renverſée*, Pſ. CIV. 5. N'étois-tu pas alors dans le grand abîme du Néant? ou tout au plus, tu n'étois encore que poſſible à mon égard, contenu dans cette petite maſſe de Terre que j'ai créée. *Où étois-tu*, lorsque les Elémens de la Terre & de l'Eau étoient encore confondus? lorsque je *l'avois couverte de l'Abîme comme d'un vêtement, & que les eaux ſe tenoient ſur les montagnes?* Ou: *que l'Abîme l'environnoit comme un*

un vêtement, & que les eaux s'élevoient comme des montagnes? Ou, avant que *les montagnes ſe dreſſaſſent & les vallées s'abaiſſaſſent.* Ou: *qu'elles s'élevaſſent comme des montagnes, & qu'elles deſcendiſſent comme des vallées dans le lieu que je leur avois établi?* Ibid. vſ. 8. Ou, avant que j'euſſe ordonné *que les eaux qui ſont au deſſous des Cieux ſoient raſſemblées en un lieu, & que le ſec paroiſſe,* Gen. I. 9. Ce n'eſt pas ſeulement dans l'Ecriture Sainte, que l'on trouve clairement exprimée l'idée de ce Cahos & de ce mêlange de fluides & de ſolides; les Ecrivains profanes en ont auſſi fait mention. *Anaxagore* dans *Diogene Laërce* dit: Πάντα χρήματα ἦν ὁμȣ̃. Εἶτα Νȣ̃ς ἐλθὼν αὐτὰ διεκόσμησεν. *Toutes choſes étoient enſemble: alors l'Eſprit vint les ſéparer les unes des autres, & les rangea. Epicharme* en parle plus clairement, au rapport du même *Diogene Laërce* dans la Vie de *Platon.* Il démontre d'un côté l'Eternité & la Toute-préſence de Dieu; & de l'autre, la dépendance où l'Univers, & le Cahos même, ſont à l'égard de l'Etre ſuprême (1). Suppoſé que l'origine des *Arcadiens* fût antérieure à la Lune, comme ils s'en vantoient ſi arrogamment, au rapport de *Plutarque* (*Quæſt. Rom.* 76.) ſuppoſé même, avec *La Peyrere*, qu'il y ait eu des *Préadamites*: on ne ſauroit nier que l'exiſtence des uns & des autres n'ait été poſtérieure à la Création de la Terre. Ainſi la queſtion que Dieu fait à Job reſte toujours dans toute ſa force: *Où étois-tu lorſque je fondois la Terre?* J'entendrois volontiers ce que répondroient à cette queſtion ces Athéniens orgueilleux, qui vouloient être appellés *Enfans de la Terre* par excellence, ſe croyant les prémiers Mortels qui euſſent été engendrés de cet Elément, comme il eſt rapporté par *Ciceron* (*de Orat.*) *On dit même que les Dieux ravis de la beauté de cette Ville, s'en ſont diſputé entre eux la propriété. On la croit ſi ancienne, que l'on prétend que ſes habitans n'ont été engendrés que d'elle-même; de ſorte que la Terre qu'ils habitent eſt en même tems leur Mere, leur Nourrice, & leur Patrie. Platon* dit à peu près la même choſe, (*in Menexeno.*) *Dans le tems que la Terre produiſoit déja des animaux de toute eſpece, tant les bêtes ſauvages que le bêtail, il n'y eut que ce ſeul Païs qui étant encore ſtérile & dépourvu de tout autre animal, engendra l'Homme, le plus intelligent de tous les animaux, & le ſeul qui révère les Dieux & la Juſtice.* Et *Auſone* dans le *Catalogue des Villes célèbres:*

Nunc & Terrigenis Patribus memoremus Athenas
Pallados - - - -

„ Il faut auſſi compter parmi nos anciens Peres, qui étoient fils de la Terre, les habitans d'Athenes". Le diſcours qu'Eliphas tient à Job, XV. 7. eſt parallele à la queſtion qu'on lui fait ici: *Es-tu*, lui dit-il, *le prémier homme né? as-tu été formé avant les montagnes?* La façon de parler de notre Texte eſt empruntée d'un Edifice expoſé à toutes les injures de l'air, placé ſur une aſſiette invariable, poſé ſur des baſes très ſolides, inébranlable à tous les orages. Quoique, ſelon le Syſtème de Copernic, la Terre ſoit toujours en mouvement, elle reſte néanmoins ſolide, ferme, & bien fondée, toujours fixe au centre de ſon Tourbillon, toujours dans ſon orbite, juſqu'à ce qu'étant déplacée, elle prenne la nàture d'une Comete, & en ſuive les routes. Les Sectateurs de *Ptolomée* ſortent du centre de la Raiſon, en voulant prouver par notre Texte que la Terre fait le centre de l'Univers, & que le Ciel étoilé ſert comme de toit à cette petite Chaumiere.

Qui en a règlé les meſures, ſi tu le ſais? C'eſt ainſi que Dieu continue de parler à Job, verſ. 5. *Ou qui a appliqué le niveau ſur elle?* Les *Septante* ont traduit, τίς ἔθετο τὰ μέτρα αὐτῆς, εἰ οἶδας; ἢ τίς ὁ ἐπαγαγὼν σπαρτίον ἐπ' αὐτῆς; *Qui eſt-ce qui a établi ſes meſures, ſi tu le ſais? Ou qui eſt-ce qui a tendu le Cordeau ſur elle?* Au-lieu de σπαρτίον, *Aquila* met κανόνα, *Règle, Modèle*; & *Symmaque*, σχοινίον μέτρȣ, *cordeau de meſure.* Le Divin Géometre, l'Architecte & l'Ingénieur ſuprème, par ces ſublimes expreſſions n'a pas eu deſſein de nous défendre de meſurer la Terre: il veut ſeulement nous faire entendre, qu'en créant ce compoſé de terre, d'eau & d'air, par un acte de ſa volonté puiſſante, il n'a eu d'autres règles que les idées infiniment ſages qu'il en avoit dans ſon Intelligence Divine, *avant la fondation du monde.* Or comme il eſt du devoir d'un prudent Architecte de chercher pour ſon édifice un terrein d'une longueur & d'une largeur proportionnée, d'en faire le Plan, d'en jetter les fondemens, d'élever perpendiculairement les murailles, de donner aux apartemens la place qui leur eſt convenable: de même il a plu à cet Etre ſuprème qui régit l'Univers ſelon ſon bon-plaiſir, de donner d'exactes dimenſions de longueur, largeur, & profondeur à la Terre, & au Tourbillon dans lequel elle tourne; de proportionner les parties ſolides aux fluides, & d'établir la même proportiou entre les eaux, les montagnes, l'air, & l'éloignement de la Terre au Soleil, qui eſt une ſource intariſſable de lumiere & de chaleur; comme auſſi la diſtance des autres Planetes: & tout cela dans un nombre, un poids, & une meſure ſagement déterminés. Après donc que la Terre, qui eſt le lieu de notre demeure, ſubſiſte invariable depuis tant de ſiecles, malgré les

(1) Ἀλλ' ἀεί τοι Θεοὶ παρῆσαν, καὶ ὑπέλιπον οὐ πώποκα.
Τάδε δ' ἀεὶ πάρεσθ' ὅμοια, διά δε τῶν αὐτῶν ἀεί.
Ἀλλὰ λέγεται μὰν χάος πρᾶτον γενέσθαι τῶν θεῶν.
Πῶς δ'; ἀμήχανόν γ' ἀπό τινος μηδὲν ὅ, τι πρᾶτον μόλοι.
Οὐκ ἄρ' ἔμολε πρᾶτον οὐδὲν, οὐδὲ μὰ Δία δεύτερον.

les changemens qui s'y font tous les jours, il nous eſt non-ſeulement permis d'en chercher les dimenſions, & d'en conſiderer la ſtructure, mais il eſt auſſi de notre devoir de faire tous nos efforts pour acquérir cette connoiſſance qui tend à la gloire du ſuprème Architecte. Cependant, malgré toutes les peines qu'on s'eſt données, ces recherches ne ſont pas encore parvenues au plus haut degré de perfection. C'eſt le défaut ordinaire, qui ſe trouve également dans les Obſervations de ces grands Corps, & dans l'examen des plus petits. Il faudroit, pour entreprendre cet ouvrage, une connoiſſance parfaite de la Géometrie, & de l'Aſtronomie. Pour juger des peines & des dépenſes qui y ſont néceſſaires, il faudroit conſulter les Mathématiciens de Louis XIV Roi de France ſurnommé *le Grand*, leſquels dans le ſiecle précédent entreprirent & acheverent heureuſement un ouvrage de tant d'importance, ſous les auſpices de ce Monarque. Mes Lecteurs ne ſeront peut-être pas fâchés de trouver ici un extrait de la Relation hiſtorique & mathématique de cette grande Meſure de la Terre. Je l'emprunte principalement de cet Ouvrage Royal intitulé *Meſure de la Terre*, imprimé à Paris en 1671; en y ajoutant quelques nouvelles Découvertes, qui ont été faites dans la ſuite.

Tous les Mathématiciens, même les plus anciens, ont donné à la Terre une figure ſphérique; & cela par pluſieurs conjectures, dont je ne ferai point ici l'énumeration. Ce fut certainement une propoſition bien hardie, pour des gens qui n'avoient pas encore navigé autour du Monde. Après être convenus de ſa figure, il s'agiſſoit de déterminer combien de milles, ou autres meſures connues, étoient contenus dans un ſeul degré de la Terre: car ce degré multiplié par 360, donnoit toute la circonference. Ce fut ſur ce fondement que *Ptolomée* aſſigna à un degré le nombre de 500 ſtades ou de $66\frac{2}{3}$ milles Arabiques. Après Ptolomée, d'autres Mathématiciens y travaillerent par ordre d'*Almamon* dans les Campagnes de *Sinear*; & après avoir exactement meſuré, ils aſſignerent à un degré vers le Septentrion 56 milles, & vers le Midi $56\frac{2}{3}$, comme l'on peut voir dans les *Prolégomenes d'Abulfeda*. Or les ſtades de Ptolomée ſont des ſtades d'Alexandrie, qui ſont aux ſtades Grecs comme 144 à 125; & ces derniers ſont aux anciens milles Italiens, comme 7 eſt à 1. Ainſi les 500 ſtades ſont égaux à $61\frac{1}{2}$ milles d'Italie, ou à 47188 toiſes de Paris. Depuis le tems de Ptolomée & d'Almamon, la meſure de la Terre reſta comme enſevelie juſqu'au XVII. Siecle, fertile en découvertes. Alors *Fernel* & *Snellius* entreprirent cet Ouvrage, véritablement pénible. Le prémier donnoit à chaque degré de la Terre 56746 toiſes & 4 pieds meſure de Paris, & le ſecond 55021. *Riccioli* lui en donnoit 62900. Enfin dans l'année 1669 & les ſuivantes, les Mathématiciens du Roi voulant meſurer la Terre avec plus d'exactitude qu'on n'avoit fait auparavant, réſolurent de tirer une Ligne qui traverſât tout le Royaume de France. Pour cet effet ils appliquerent aux pinules de leurs Inſtrumens, des Téleſcopes avec des fils très fins qui ſe croiſoient. Par ce moyen meſurant vers Malvoiſine & Amiens, ils trouverent qu'un degré contenoit 57060 toiſes, qui ſont égales à 58481 Pas de Bologne, à 29556 Perches Rhinlandiques de 12 pieds, à $28\frac{1}{4}$ lieues de Paris de 2000 toiſes, à 25 lieues moyennes de 2282 toiſes, à 20 lieues marines de 2853 Perches, à $73\frac{7}{100}$ milles d'Angleterre de 5000 pieds, à $63\frac{7}{10}$ milles de Florence qui contiennent chacun 3000 coudées. De-là ils conclurent que la circonference de la Terre contenoit 20541600 toiſes de France, ou 9000 lieues moyennes de France; & le diametre de la Terre, 6538594 toiſes, ou $2864\frac{56}{71}$ lieues moyennes. Ce travail fut entrepris par Mr. *Picart*, qui meſura une Ligne onze fois plus grande, que celle que *Snellius* avoit pris entre Alckmaar & Berg-op-zoom. Mais tout ceci n'eſt point à comparer à ce qu'entreprit Mr. *Caſſini* par ordre du Roi, vers le commencement du XVII. Siecle. Ce grand homme prolongea la Ligne Méridienne de Paris juſqu'au bout du Royaume, ſavoir juſqu'au ſommet des Pyrenées ſur les frontieres du Rouſſillon & de Catalogne, appuyant toujours ſes Obſervations Géométriques par les Aſtronomiques, en particulier des Eclipſes de Jupiter & de ſes Satellites. Ce fut alors pour la prémiere fois que l'on tira ſur la ſuperficie de la Terre, avec beaucoup de peine & de fraix, une Ligne de 8 degrés, entre le 40e. & le 48e. de latitude.

Pendant que ces ſavans Hommes étoient occupés à ces célèbres operations géometriques, l'on découvrit une autre vérité très importante. Nous en avons fait mention ci-devant, en parlant des Obſervations ſur les Pendules ſous l'Equateur: mais comme elle a rapport au ſujet dont il s'agit préſentement, nous ne ſaurions la paſſer ſous ſilence. C'eſt que les degrés de la Terre ſont inégaux, & que depuis l'Equateur vers les Poles ils vont en diminuant de $\frac{1}{800}$. Par cette raiſon, un degré ne donne que 57055 toiſes en le prenant de l'Obſervatoire de Paris vers le Nord; au-lieu qu'il en donne $57126\frac{1}{2}$ en le prenant vers le Midi. En faiſant une Equation de toute la circonference de la Terre, on trouvera que chaque degré aura 57292 toiſes, & que le demi-diametre de la Terre contiendra 19695539 pieds de Paris. Or toutes ces obſervations démontrent que la Terre eſt de figure ſphéroïde, abaiſſée vers les Poles; de ſorte que le diametre de l'Equateur eſt au diametre Polaire, comme 230 eſt à 229. Ayant ainſi établi le demi-diametre de la Terre à 19695539 pieds, ou 3939 milles de 5000 pieds chacun, la Terre ſera plus élevée ſous l'Equateur de 85820 pieds, ou de $17\frac{1}{6}$ milles, qu'elle n'eſt ſous les Poles. On peut lire ſur cette matiere le célèbre Philoſophe *Newton*, *Philoſoph. Math.* p. 378. & les *Mem. de l'Acad. Roy. des Sciences* 1701. p. 169.

Cette dimenſion de la Terre qui eſt auſſi exacte qu'on ſauroit l'avoir, & ſa figure ſphéroïde qu'on

qu'on a démontrée, nous ramènent derechef au Créateur, & nous font ſentir la force & la vérité inébranlable des queſtions qu'il adreſſe lui-même à notre Job : *Où étois-tu quand je fondois la Terre? Si tu as de l'intelligence, di-le moi. Qui en a règlé les meſures, ſi tu le ſais? Ou qui a appliqué le niveau ſur elle?* Ces paroles du Texte, *Qui en a règlé les meſures?* ont beaucoup d'emphaſe: on les doit rapporter non-ſeulement à la dimenſion de la Terre en général, mais on doit les étendre à chacune des parties qui la compoſent, comme aux Montagnes, aux Vallées, aux Campagnes, aux Cavernes, aux Mers, aux Lacs, & aux Fleuves; & au parfait Equilibre que toutes ces parties ont avec leur tout, & entre elles-mêmes: & ſi je ne craignois d'être trop diffus, je pourrois confirmer cette vérité par l'exemple de la Suiſſe. Le mot מִדָּה n'exprime pas ſeulement la *meſure*, dont on ſe ſert pour bâtir; il déſigne encore une meſure accomplie, exacte, grande, & parfaite. On le trouve dans ce ſens Nomb. XIII. 33. où אַנְשֵׁי מִדּוֹת, (*Homme de meſure*) ſignifie *Homme de grande taille.* Les Eſpagnols ſe ſervent des épithetes *Medidos*, & *Meſurados*, pour ſignifier des Hommes d'une taille extraordinaire. Et c'eſt dans ce ſens que la Terre, comme on a vu, eſt ici décrite ſous l'idée d'un édifice d'une très vaſte étendue, & d'une meſure très grande & très parfaite. קָו, ſignifie *Ligne*, *Règle*, *Cordeau à meſurer.* Les *Septante* mettent σπαρτίον, & les Verſions de Zurich *une Règle*, (*eine Schnur*). On entend par ce mot non-ſeulement le *Plomb* dont on ſe ſert pour examiner ſi les hauteurs des bâtimens ſont perpendiculaires; mais il ſignifie auſſi une *Règle*, un *Modèle*, une *Ligne*, le *Niveau* pour la direction des lignes horizontales; & même la *Perche* dont on ſe ſert pour meſurer la longueur de ces lignes. Les *Architectes ordonnent* (dit *Ciceron* L. II. *Academ.*) *d'employer pour les longueurs la Règle & le Cordeau, pour les hauteurs le Plomb, & pour les angles l'Equerre.* Toutes ces façons de parler, & tous ces termes conſacrés à l'Architecture & à la Géometrie, montrent la grande juſteſſe de ce bâtiment, lequel, à dire vrai, paroit d'abord affreux, inégal, & ſemblable aux maſures d'un ancien édifice ruïné, mais qui eſt néanmoins très régulier dans ſon irrégularité même. On trouve dans *Bartoli* (*Ricreat. del Savio*) une très belle deſcription d'un Edifice ſemblable, (L. I. c. 8. intitulé: *Le Monde dérangé par un nouvel ordre d'Architecture, & dans ſon dérangement plus artificieuſement ordonné.*) *Je me ſouviens*, dit cet Auteur, *d'avoir vu dans la Maiſon de plaiſance d'un Prince, parmi pluſieurs autres apartemens magnifiques, une ſalle fort ſinguliere. Elle étoit à deſſein compoſée de ruines, & dans un goût d'Architecture tout nouveau, qu'on pourroit appeller avec raiſon l'Ordre dérangé. Ce goût de bâtiment ne demande pas moins de génie & de jugement que les autres; d'autant que pour y réuſſir, l'on doit donner une liaiſon à ce qui n'en a point, de la grace à la difformité, de l'ordre au dérangement, de la ſymétrie à la diſproportion, & de l'artifice au hazard. Cet apartement inſpire, en y entrant, de l'horreur, & du plaiſir. On voit un édifice diſloqué, qui paroît prêt à tomber ſur la tête, & qui n'eſt ſoutenu que par des pans de murailles, qui ſemblent en tombant s'être rencontrés par hazard. Toutes ſes parties ſont portées ſur des baſes impropres; & cependant ſi bien ajuſtées, que l'œil, bien loin d'être effrayé par cette monſtruoſité, ſe divertit extrêmement à voir une nouvelle eſpece de beauté & de proportion dans la difformité & dans le deſordre. Je ſuis perſuadé qu'il a fallu pour en former le modèle, le double d'étude qu'il en faudroit pour un bâtiment régulier. Mais tout le monde n'a pas le don d'en diſtinguer l'artifice.*

Il ne nous reſte à expliquer que le Verſ. 6. עַל־מָה אֲדָנֶיהָ הָטְבָּעוּ. Les *Septante* traduiſent, ἐπὶ τίνος οἱ κρίκοι αὐτῆς πεπήγασι; τίς δέ ἐστιν ὁ βαλὼν λίθον γωνιαῖον ἐπ' αὐτῆς; *Sur quoi ſes cercles ſont-ils affermis? Qui eſt-ce qui a poſé ſur elle la pierre angulaire.* Quelques-uns au-lieu de κρίκοι, *Cercles*, portent αἱ βάσεις, οἱ καταπηγες, des *baſes*, des *pilotis*, & ſelon *S. Auguſtin*, ἀναβασάκτηρες, des *contrepoids.* Les Verſions de Zurich portent: *In quo fundamento fixæ ſunt baſes ejus? Aut quis demiſit lapidem angularem ejus? Worauf ſtehen ſeine Säulen? oder, wer hat ſeinen Eckſtein geleget?* En un mot, ſur quel fondement la Terre eſt-elle poſée? Quelles ſont les baſes qui la ſoutiennent? Ce ſont auſſi des expreſſions empruntées de l'Architecture Civile, où perſonne n'ignore que la partie la plus baſſe de l'édifice doit être la mieux affermie, & la plus ſolide, pour pouvoir ſoutenir tout le fardeau du bâtiment. Lors que le fondement n'eſt point affermi, il faut néceſſairement que l'édifice s'affaiſſe, s'entrouvre, & tombe enfin en ruïne. Si nous conſiderons les fondemens de la Terre, nous n'y trouvons pas des pierres ſolides, ni de la terre ſtable, ni des décombres, ni du limon, ni même de l'eau. Ce vaſte Edifice eſt ſuſpendu librement au milieu de l'air, ou du Ciel. Il eſt unique dans ſon eſpece, & d'une ſtructure merveilleuſe, qui ſans avoir ni murailles, ni étages, ni apartemens, & n'ayant que le ſeul toit, eſt pourtant l'habitation des Hommes & des Animaux. Cependant il eſt fait ici mention de la *Pierre angulaire*, par où on peut entendre ces groſſes pierres de taille, qu'on met d'ordinaire aux angles des fondemens, & qui ſervent à joindre & à ſoutenir deux murailles enſemble. Mais où trouvera-t-on cette pierre dans la Terre? En-vain la chercheroit-on, à moins que ce ne fût au Centre de la Terre, où il eſt impoſſible de parvenir; car c'eſt-là le Centre de gravité, où aboutiſſent toutes les lignes de gravitation, & où tous les rayons de la circonference ſe rencontrant forment des angles les uns avec les autres. On peut auſſi entendre, ſi l'on veut, par

par cette *Pierre angulaire*, la forte liaifon qu'il y a entre les parties de la Terre, ou même de tout fon Tourbillon. On peut oppofer à cette Pierre, *la folitude & le vuide*, l'état de confufion où la Terre fe trouvoit lorsqu'elle étoit *fans forme & vuide*, Gen. I. 2: c'eft ainfi qu'Ifaïe XXXIV. 11. réunit enfemble *la ligne de confufion, & le niveau de defordre.* Il eft important d'approfondir le véritable fens qu'il faut attacher à cette expreffion de *Pierre angulaire* dans toute forte d'Edifices: il faut le chercher dans les principes de l'Architecture, pour pouvoir fe former une idée diftincte de *cette Pierre éprouvée de l'angle le plus précieux, que le* Seigneur *a mife pour être un fondement folide en Sion*, If. XXVIII. 16., fur laquelle font édifiés les Fideles, qui font *des Pierres vives*, 1. Pier. II. 5. Eph. II. 20. La Pierre angulaire doit être non-feulement taillée à l'équerre, & rendue égale; elle doit auffi être placée au coin de l'édifice, afin que le bâtiment qu'on y éleve deffus foit folide; & c'eft de-là que lui vient le nom de Pierre angulaire. Je laiffe aux Interpretes d'un ordre plus relevé, tout ce qu'on peut dire fur cette Pierre par rapport à Jesus-Christ. Je dirai feulement, que cette Pierre a également lieu dans le Syftême de *Copernic*, & que dans celui de *Ptolomée*; & je finis ce Commentaire par les paroles de *S. Gregoire de Nazianze*, Orat. 34. *Comment la Terre peut-elle être fi ftable & fi immobile? Qu'eft-ce qui lui fert de foutien? Qu'eft-ce qui lui fert de bafe? Qu'eft-ce qui l'empêche de retourner dans fon ancien Cahos? Il n'y a que la volonté Divine, qui puiffe la maintenir dans cet état; car la Raifon ne nous fournit rien qui foit capable de produire cet effet.* Voyez *Wilkins, Vertheid. Copernic.* p. 29.

JOB, Chap. XXXVIII. verf. 7.

Quand les Etoiles du matin fe réjouïffoient enfemble, & que les Enfans de DIEU chantoient en triomphe?

Lorsque les Aftres du matin me louoient tous enfemble, & que tous les Enfans de DIEU étoient tranfportés de joye.

Parmi les fources d'erreurs, on peut mettre avec juftice la Cabale, & l'attachement fuperftitieux au fens litteral de l'Ecriture Sainte. La prémiere trouve dans chaque lettre, dans chaque accent, & dans chaque point de l'Ecriture, des myfteres fi relevés, qu'ils furpaffent la capacité de tout autre que de ceux dont l'imagination les a forgés. Le fecond fait fervir l'infaillibilité de l'Ecriture Sainte, de manteau à l'ignorance de gens entêtés de leurs opinions. On fe moque chez les Européens des habitans de l'Ile Formofa, & des autres Indiens, qui, au rapport de *Pfalmanazar* (*Defcript. de l'Ile Formofa*) croyent que les Ames, principalement celles des Riches & des Grands, qui favent gagner leurs Prêtres par des préfens, font changées en Aftres brillans & placées dans le Ciel. Mais notre Texte même leur feroit favorable, fi l'on s'attachoit fcrupuleufement au fens litteral. *Les Etoiles du matin fe réjouïffent, & les Enfans de* Dieu *chantent en triomphe.* Si c'eft dans un fens propre & litteral qu'il eft dit que *les Aftres fe réjouiffent*, il faudra néceffairement dire qu'ils ont la Raifon en partage. Et fi c'eft dans ce fens-là qu'il eft dit, Ifaïe XLV. 12. que Dieu *donne la Loi à toute l'Armée des Cieux*, & Pf. XIX. 2. 3. 6. que *les Cieux racontent la gloire du* Dieu *fort, & que l'Etendue donne à connoitre l'ouvrage de fes mains*; qu'*un jour dégorge des propos à l'autre jour*, & qu'*une nuit montre la fcience à l'autre nuit*; que *le Soleil s'égaye comme un homme vaillant pour faire fa courfe*; Ou: *Les Cieux racontent la gloire de* Dieu, *& le Firmament publie les ouvrages de fes mains; un jour annonce cette vérité à un autre jour, & une nuit en donne la connoiffance à une autre nuit. - - Le Soleil fort plein d'ardeur, pour courir comme un Géant dans fa carriere*; les Cieux, l'Etendue, le Jour, la Nuit, le Soleil, feront des Etres raifonnables. Cela étant, doit-on s'étonner qu'il y ait eu dans le Siecle de *S. Jerôme*, des gens qui attribuoient de l'intelligence aux Etoiles? & que *Philon* le Juif, & les Rabbins, qui ont été les plus attachés au fens litteral, ayent foutenu qu'à chaque heure du jour les Cieux chantoient les louanges du Créateur par des fons articulés, & que les Aftres foupiroient après la Vie éternelle dont ils devoient jouïr un jour, comme *Origene* l'a cru? Qu'il me foit permis de remarquer ici en paffant, comment les plus illuftres Peres de l'Eglife, plus attentifs à la réformer qu'à cultiver la Philofophie, fe font égarés pitoyablement, auffi-bien que les Rabbins, lorsque pour appuyer leurs opinions, fouvent ridicules, ils ont eu recours à l'Ecriture Sainte comme à leur derniere reffource. Pour moi je les excufe, avec *Acofta* (*de Nat. Novi Orbis* L. I. c. 2.) qui s'exprime ainfi: *L'on doit aifément pardonner aux Peres de l'Eglife, lorsque par un excès de zèle pour faire connoitre & honorer le Créateur, ils ont quelquefois hazardé des penfées peu juftes fur les créatures.* Cet avant-propos que l'on vient de lire, doit tenir ici lieu de Commentaire. Nous avons remarqué la maniere dont Dieu propo-

propoſoit à la méditation de Job la Création ou la fondation de la Terre; maintenant il expoſe à ſes yeux le magnifique ſpectacle des Aſtres du matin, ſenſibles à la joye qu'inſpire la céleſte harmonie. Soit que l'on entende ici les Etoiles fixes, ou les Planetes, cette façon de parler ſera métaphorique. Mais ſi l'on entend par ce nom les Anges, le ſens literal peut avoir lieu, comme étant convenable à la nature de ces Etres. Les Etoiles louent le SEIGNEUR, par les penſées des Anges, & par les langues des Hommes. Il eſt même probable par pluſieurs circonſtances, que par les Etoiles on doit ici entendre les Anges, qui dans le même verſet ſont appellés *Enfans de* DIEU. Auſſi les *Septante*, avec le Paraphraſte Chaldéen, ont traduit *les Anges*. Le Pſalmiſte même, Pſ. CXLVIII. voulant exciter les Créatures les plus nobles à louer L'ETERNEL, commence par les Anges: *Tous ſes Anges, louez* L'ETERNEL; *toutes ſes Armées, louez-le.* Le Diable même eſt appellé *Lucifer*, c'eſt à dire, *Etoile du matin.* Mais comme ce ſeroit m'écarter du plan que je me ſuis propoſé, que de m'étendre davantage, mes Lecteurs pourront conſulter *Wilkins*, *Vertheid. Copernic.* P. II. p. 41.

JOB, Chap. XXXVIII. verſ. 8. 9. 10. 11.

Qui eſt-ce qui enferma la Mer entre des portes, quand elle fut tirée comme de la matrice, & qu'elle en ſortit?

Quand je lui donnai la nuée pour couverture, & l'obſcurité pour ſes langes?

Et que j'établis mon ordonnance, & que je lui mis des barrieres & des portes?

Et que je dis: Tu viendras juſques-là, & tu ne paſſeras pas plus avant, & l'élevation de tes ondes s'arrêtera ici?

Qui a mis des digues à la Mer pour la tenir enfermée, lorsqu'elle ſe débordoit en ſortant comme du ſein de ſa mere?

Lors que pour vêtement je la couvrois d'un nuage, & que je l'envelopois d'obſcurité comme on envelope un enfant de bandelettes?

Je l'ai reſſerrée dans les bornes que je lui ai marquées, j'y ai mis des portes & des barrieres.

Je lui ai dit: Vous viendrez juſques-là; & vous ne paſſerez pas plus loin, & vous briſerez ici l'orgueil de vos flots.

DIEU ſuit, dans l'énumeration de ſes Oeuvres, l'ordre qu'il avoit tenu dans la création; & après avoir parlé de la Terre, il parle de la Mer. Dès que la Terre fut affermie, & l'air purifié, *les eaux qui étoient au-deſſous des Cieux s'aſſemblerent dans un ſeul endroit*, & *cet amas d'eaux* fut nommé *Mer*, Gen. I. 9. 10. La Mer eſt un des plus beaux Ouvrages de L'ETERNEL, & l'on peut dire ſans héſiter, que tout le Globe terreſtre eſt un compoſé de Terre & de Mer. Il eſt certain auſſi que dans toute l'Ecriture Sainte, la création de la Mer n'eſt attribuée qu'à DIEU ſeul, de même que ſa diviſion & ſes autres qualités. DIEU *a fait la Mer*, Exod. XX. 11. Neh. IX. 6. Act. IV. 24. C'eſt par conſéquent à lui ſeul qu'appartient l'empire ſur la Mer, comme ſur toutes les créatures. *A lui appartient la Mer*, Pſ. XCV. 5. *Il a compaſſé des bornes ſur les eaux tout autour.* Ou: *Qui a renfermé les eaux dans leurs bornes*, Job XXVI. 10. *Il aſſemble les eaux de la Mer comme en un monceau, il met les abîmes comme dans des Celliers.* Ou: *C'eſt lui qui raſſemble toutes les eaux de la Mer dans leur lit, comme en un vaiſſeau; c'eſt lui qui tient les abîmes renfermés dans ſes tréſors*, Pſ. XXXIII. 7. *Il mettoit ſon ordonnance touchant la Mer, afin que les eaux n'en paſſaſſent point les bords.* Ou: *Lorſqu'il renfermoit la Mer dans ſes limites, & qu'il impoſoit une loi aux eaux, afin qu'elles ne paſſaſſent point leurs bornes*, Prov. VIII. 29. *J'ai mis*, dit le SEIGNEUR, *le ſable pour bornes de la Mer, par une ordonnance perpétuelle*, par les Loix que j'ai établies dans la Nature, *& qu'elle ne paſſera point.* Ou: *Moi qui ai mis le ſable pour borne à la Mer, qui lui ai preſcrit une loi éternelle, qu'elle ne violera jamais*, Jer. V. 22. La Mer eſt donc un inſtrument dont DIEU ſe ſert pour nous donner des marques de ſa colere, ou de ſa bonté. *Je fais tarir la Mer quand je la tanſe*, Iſ. L. 2. Nah. I. 4. On peut voir comment DIEU exerça l'empire ſouverain qu'il a ſur cet élément, dans le miraculeux paſſage des Iſraëlites par la Mer-rouge, Exod. XIV. 21. *En tournant la Mer en une Terre ſeche*, Pſ. LXVI. 6. *Il tanſa la Mer-rouge & elle ſe ſecha, & il les conduiſit par les gouf-*

fres comme par les deſerts, Pſ. CVI. 9. En *faiſant tarir la Mer & les eaux du grand Abîme, en réduiſant les lieux les plus profonds de la Mer en un chemin, afin que les rachetés y paſſaſſent*, Iſaïe LI. 10. Le ſouverain pouvoir que le Créateur exerce ſur la Mer, ne ſe fait jamais mieux ſentir que lorſqu'on eſt obligé d'y naviger. On voit alors qu'*il fend la Mer par ſa vertu, & qu'il frappe par ſon intelligence les flots quand ils s'élevent.* Ou: *Sa puiſſance a raſſemblé les Mers en un inſtant, & ſa ſageſſe a dompté l'orgueil de cet Elément*, Job XXVI. 12. Lorſque le DIEU des Armées *rompit la Mer, & les flots en bruirent*, Iſaïe LI. 15. C'eſt alors que les Mortels ſaiſis d'étonnement s'écrient, *Qui eſt celui-ci, que la Mer & les vents lui obeïſſent?* Lorſqu'après avoir tanſé la Mer, les vents & les flots s'appaiſerent, & *il ſe fit un grand calme*, Matth. VIII. 26. 27. Marc IV. 41. Luc VIII. 24. 25. Tout ce que nous avons dit ici en forme d'avant-propos, eſt également dicté par la Raiſon, & confirmé par l'Ecriture Sainte. Venons maintenant à l'explication de notre Texte.

Verſ. 8. *Qui eſt-ce qui enferma la Mer entre des portes, quand elle fut tirée comme de la matrice, & qu'elle en ſortit?* Les *Septante* ont traduit, *J'ai renfermé la mer par des portes, lorſqu'elle frémiſſoit en ſortant du ventre de ſa mere.* Il s'agit maintenant de ſavoir quand eſt-ce que cela eſt arrivé? Quand eſt-ce que la Mer ſortit avec violence du ventre de ſa mere, comme dans un accouchement difficile? Quel eſt cet Abîme dont elle eſt ſortie? Les Payens mêmes ont ſoupçonné quelque choſe de ſemblable. *Archelaüs* dit poſitivement dans *Diogene Laërce*, que *la Mer étoit renfermée dans ſes canaux, & qu'elle avoit été comme filtrée à travers la terre.* Je paſſerai ſous ſilence les differentes explications de pluſieurs anciens Interpretes, qui ſont plus propres à embaraſſer qu'à inſtruire, & je me contenterai ſeulement de produire la mienne. Notre Texte ſemble vouloir nous indiquer les deux differentes fondations de la Terre, dont il eſt parlé Gen. I. & VII. Dans la prémiere création, l'eau qui étoit contenue dans les pores de la Terre, en étant exprimée & filtrée, s'aſſembla dans un ſeul endroit. Savoir ſi dans ce même tems, les eaux contenues dans les Réſervoirs ſouterrains du centre des Abîmes, en ſortirent, c'eſt ce que je n'oſerois poſitivement déterminer. Mais il eſt certain qu'au tems du Déluge, *la Mer, qui étoit* auparavant *renfermée entre des portes, en ſortit comme de ſa matrice.* Ces expreſſions reviennent à celles qu'on lit Gen. VII. 11. *Toutes les fontaines du grand Abîme furent rompues.* Le fait eſt conſtant; la difficulté eſt de ſavoir comment cela ſe fit. Tous ceux qui cherchent à ſe diſtinguer par de nouveaux Syſtêmes, s'efforcent de tirer l'Ecriture Sainte de leur côté, & ſouvent ils l'accommodent à leurs propres idées. *Burnet*, dans ſa *Théorie de la Terre*, l'ajuſte à ſon Syſtême particulier, avec autant de confiance que s'il avoit vu de ſes propres yeux ſourdre les eaux qui étoient entre le globe intérieur de la Terre, qui en étoit comme le noyau, & la ſuperficie de cette même Terre, qui étoit moins ſolide, toute crevaſſée, & facile à s'ébouler. On diroit, à l'entendre, qu'il auroit vu former en s'éboulant fortuitement, les Iles, les Montagnes, les Vallées, les Champs, les Lacs & les Mers, qui n'exiſtoient point auparavant. Les yeux de *Cluvier* & de quelques autres, armés ſans doute de bons Téleſcopes, ont obſervé une Comete, qui paſſant près de la Terre avoit non-ſeulement fait de grandes ouvertures dans le Ciel & cauſé de très groſſes pluyes, mais auſſi ſerré tellement la Terre, que la forte preſſion l'avoit fait crever & fendre de tous côtés, tellement que les eaux des Abîmes en étoient ſorties impétueuſement, & la figure parfaitement ronde de la Terre même avoit été changée en ſphéroïde. Nous avons parlé plus amplement de ces Hypotheſes, dans l'Hiſtoire du Déluge.

Verſ. 9. *Quand je lui donnai la nuée pour couverture, & l'obſcurité pour ſes langes.* Ceci convient encore à la Terre, non-ſeulement dans la Création, & dans le Déluge, mais auſſi dans tous les tems de ſon exiſtence. On lit Gen. II. 6. *Une vapeur montoit de la Terre, qui arroſa toute la ſurface de la Terre.* C'eſt à dire que les eaux ayant formé, le troiſieme jour, des Mers par leur aſſemblage, il s'éleva de ces vaſtes Réſervoirs des vapeurs très abondantes dans les airs, qui formerent ces *nuées*, leſquelles bien-tôt environnerent la Terre comme *d'un vêtement.* Cette explication n'a rien de contradictoire avec la création des nuées & des eaux ſupérieures, qui arriva le deuxieme jour; la difference ne conſiſte que dans le plus ou le moins. Car dans le tems que le tout n'étoit qu'un Cahos, & que les particules terreſtres étoient mêlées avec celles de l'eau, il pouvoit bien auſſi s'élever des vapeurs, & ſe former des nuées dans l'étendue de l'air. Mais lorſque les eaux ſortant impétueuſement des Abîmes formerent les Mers, les vapeurs s'éleverent en plus grande quantité, & les nuages par conſéquent s'augmenterent. L'expérience nous fait voir tous les jours, que la plus grande partie des vapeurs dont les nuages ſe forment, ſortent de la Mer. Ces nuages ſont, par une façon de parler très particuliere, comparés ici à un *vêtement* & à des *langes.* Le principal uſage des vêtemens & des langes eſt de conſerver la chaleur qui exhale du corps humain, & d'empêcher qu'elle ne ſe diſſipe: de ſorte qu'à proprement parler, les habits, de même que le lit, n'échauffent pas notre corps, comme le croit le vulgaire; ils retiennent ſeulement la chaleur, qui ſans eux ſe diſſiperoit. C'eſt par la même raiſon que l'air ouvert & ſerain eſt plus pernicieux aux Végétaux, que l'air couvert de nuages; parce que pendant que le Ciel eſt couvert, la chaleur qui s'exhale de la Terre ne ſe diſſipe point, & l'on a moins à craindre des frimats & de la gelée. La Terre dans ſa création devoit avoir les diſpoſitions néceſſaires pour pouvoir, dès le troiſieme jour, *pouſſer de l'herbe portant ſemence, & des*

des arbres fruitiers, Gen. I. 11. Cela ſe pouvoit mieux le Ciel étant couvert de nuages, que pendant qu'il ſeroit froid & ſerain. Il faut auſſi remarquer, que les eaux qui ſortoient impétueuſement des Abîmes, ne devoient pas s'élever en bouillonnant & inonder la Terre qui étoit aride; mais cet écoulement, comme on verra dans la ſuite, devoit ſe faire dans certaines limites, & par conſéquent les particules qui compoſent l'eau devoient être telles de leur nature, qu'elles puſſent facilement ſe ſéparer les unes des autres, & ſe diſperſer dans les airs. Les eaux ſont encore retenues dans ces mêmes limites, en partie par la peſanteur de l'air, & en partie par la preſſion des nuages qui ſont au deſſus de la Terre & de la Mer. La Providence infinie qui créa toutes choſes avec tant de ſageſſe, ſubſiſte encore & veille ſans ceſſe à leur conſervation. Pendant la cataſtrophe du Déluge, il arriva de nouveau que la Mer fut couverte de *la nue comme d'un vêtement, & de l'obſcurité comme de langes.* Le Monde devoit ſans doute faire alors un triſte ſpectacle. Des nuages obſcurs & épais répandoient de groſſes pluyes; la Mer étoit enflée, & agitée; l'eau ſortoit de toutes parts par les fentes de la Terre, & s'augmentant toujours elle inonda enfin toute la Terre habitable, & fit périr les Hommes & les Animaux. Mais après la deſtruction du prémier Monde & vers la fin de cette funeſte inondation, la Terre ſe relevant de nouveau par ordre du Créateur, & ſe trouvant rétablie, elle eut encore beſoin de ce *vêtement* & de ces *langes*, qui ſont toujours néceſſaires pour faire revivre les Plantes.

Les Verſ. 10. & 11. expriment le reſſerrement de la Mer dans de certaines limites. *J'établis mon ordonnance, & je lui mis des barrieres & des portes; & je lui dis, Tu viendras juſques-là, & tu ne paſſeras point plus avant, & l'élevation de tes ondes ſe briſera ici.* Pour ſe convaincre de cette vérité, il ne faut que ſe tranſporter ſur le bord de la Mer. On y obſervera, pendant ſon flux ordinaire, mais principalement lorsqu'elle ſe trouve agitée d'une grande tempête, que ſes flots écumans ſe briſent & ſe perdent dans le ſable, tandis que la Mer conſerve toujours la même hauteur; & l'on verra comment après la plus terrible tempête, ſes flots ſe rappaiſent & ſe calment, au grand ſoulagement des Nautonniers. *Moi*, dit l'Eternel, *j'ai mis le ſable pour la borne de la Mer, par une ordonnance perpétuelle & qu'elle ne paſſera point. Ses vagues s'émeuvent, mais elles ne ſeront pas les plus fortes; & elles bruyent, mais elles ne la paſſeront point.* Ou: *Moi qui ai mis le ſable pour borne à la Mer, qui lui ai preſcrit une loi éternelle qu'elle ne violera jamais; ſes vagues s'agiteront, & elles ne pourront aller au-delà; ſes flots s'éleveront avec furie, & ils ne pourront paſſer ſes limites*, Jérém. V. 22. Je ne m'arrêterai point ici à faire l'application morale de notre Texte aux Grands de la Terre, enflés de leurs richeſſes ou de leur crédit; ni aux Tyrans qui ne reſpirent que feu & flâme, & deſquels on peut dire, qu'ils voyent ſouvent leurs flots écumans échouer ſur le ſable, & leur cruauté arrêtée par les choſes les plus mépriſables. Revenons donc au ſens litteral, qui ne convient ici proprement qu'à la Mer, laquelle depuis la Création a toujours gardé l'équilibre avec la Terre. Mais cet équilibre a principalement été remarquable au tems du Déluge, lorsque tout le Monde étoit inondé, & les hautes montagnes couvertes d'eau, enſorte que cet élément liquide les ſurpaſſoit de la hauteur de 15 coudées; ce fut alors en particulier que Dieu lui dit: *Tu viendras juſques-là & tu ne paſſeras point plus avant, & l'élevation de tes ondes ſe briſera ici.* Ces eaux devoient après un certain tems ſe retirer dans les Cavernes de la Terre; & alors lui furent derechef aſſignées des bornes fixes & inébranlables, qui ſubſiſtent encore aujourd'hui. *La Mer*, (dit *S. Ambroiſe*, *Hexæm.* L. III. c. 2.) *voyant l'ordre du Créateur écrit ſur le rivage, adore en repliant ſes flots celui qui lui aſſigna ſes limites.* Ce n'étoient pas ſeulement les anciens Peres de l'Egliſe, comme *S. Baſile* (*in Hexæm. Hom.* IV.) *S. Grégoire de Nazianze* (*Orat.* 34.) *S. Ambroiſe* (*loc. cit.*) mais nous avons auſſi pluſieurs grands Téologiens des derniers Siecles, entre autres *Thomas d'Aquin* (P. I. *Quæſt.* 69. *Art.* 1.) *Luther* (*Comm. in Pſ.* XXIV. CXXXVI. 6.) *Calvin*, & d'autres, qui ont ſoutenu que la ſituation permanente de la Mer étoit un Miracle continuel; & qu'étant, comme ils s'imaginoient, beaucoup plus haute que la Terre, & même de niveau avec les Montagnes, elle inonderoit à chaque inſtant toute la Terre, ſi elle n'étoit retenue par un Miracle. Il eſt certain qu'en regardant la Mer de deſſus le rivage, on peut aiſément s'en former cette idée; mais ce n'eſt qu'un erreur de notre vue, dont il eſt aiſé de ſe détromper, ſi l'on a la moindre connoiſſance des principes des Mathématiques, & de l'Optique en particulier. C'eſt une vérité que perſonne ne peut revoquer en doute, que la ſuperficie de la Mer eſt de figure ſphérique, & qu'elle eſt horizontale avec le rivage, & non pas avec les parties les plus élevées de la Terre. Cette ſeule conſidération nous fournit la cauſe naturelle de ce *Non plus ultra* des flots agités qui viennent ſe briſer contre les rochers, & dépoſer leur fureur ſur le ſable. La vérité de ce Texte eſt confirmée par toutes les Mers, & particulierement par celles dont le flux dure pendant ſix heures, & le reflux pendant les ſix heures ſuivantes, & cela avec tant de régularité, que ſuivant le mouvement de la Lune, la marée monte tous les jours environ 48 minutes plus tard: phénomene dont, après bien des obſervations auxquelles on a donné toute l'attention poſſible, on a préciſément déterminé les heures & les minutes, & on les a marquées dans les Calendriers, au grand avantage de la Navigation. Ce ſujet a tant de rapport avec notre Texte, qu'il mérite bien que j'en parle un peu plus amplement.

Le *Flux & Reflux* de la Mer eſt un mouvement

ment réglé, par lequel pendant ſix heures depuis le matin juſqu'à midi, & depuis le coucher du Soleil juſqu'à minuit, les eaux s'avancent ſur le rivage, & marquent plus haut ſur les rochers qui s'y rencontrent. C'eſt proprement ce qu'on appelle *Flux* ou *Marée*; & on le nomme *Haute Marée*, ou *Pleine Mer*, lors qu'il eſt parvenu au plus haut degré. C'eſt à cette derniere ſituation qu'on doit rapporter ces paroles: *Tu viendras juſques ici, & tu ne paſſeras pas plus avant.* La Mer enſuite commence à ſe retirer pendant le même eſpace de 6 heures, & cela deux fois dans 24 heures. C'eſt ce qu'on appelle *Reflux*; & lorsqu'il arrive au plus bas degré, *Baſſe Marée.* Ces mouvemens ſont les mêmes le lendemain, excepté que le tout arrive 12 minutes plus tard, juſtement autant que la Lune s'avance dans ſon orbite. C'eſt ce rapport que l'on a obſervé entre les mouvemens de la Lnne & ceux de la Mer, qui a fourni la plus forte preuve au Syſtème de *Deſcartes* touchant la preſſion de la Lune ſur notre Terre.

Il faut néanmoins remarquer que le Flux & le Reflux n'eſt pas égal dans toutes les Mers. Il eſt fort grand, 1. Dans la Zone Torride, entre les deux Tropiques. 2. Dans les Mers qui s'étendent d'Orient en Occident. 3. Dans les Golphes qui ſont longs & étroits. 4. Dans les Mers où il n'y a gueres d'Iles & de Promontoires, comme celles de la Chine, Cambaja, le Golphe de Cambaja, Malacca, Panama en Amerique, & ſur toutes les Côtes de la Mer du Sud. On voit au contraire peu ou point de Marée dans la Mer Baltique & dans la Méditerranée, excepté à Veniſe où il y en a tant ſoit peu. On en doit attribuer la cauſe en partie à l'éloignement de ces Mers du chemin de la Lune, en partie à ce qu'elles s'étendent de l'Occident à l'Orient, & en partie aux Iles & aux Promontoires.

Le Flux & Reflux n'eſt pas même également fort tous les jours de l'année. On obſerve qu'il eſt plus grand vers les Pleines-Lunes, & les Nouvelles-Lunes. Je ne dis pas *pendant* la Pleine-Lune ou la Nouvelle-Lune; mais environ deux jours après. Le tems auquel il eſt le moins ſenſible, eſt dans les Quadratures. A meſure que cette Planete s'éloigne de notre Terre, elle y cauſe moins de preſſion, & par conſéquent moins de Marée; & au contraire, quand elle s'en approche. La Marée eſt auſſi plus forte vers les Equinoxes, ce qui prouve qu'il y a pluſieurs cauſes qui produiſent ce phénomene. Ainſi il faut faire attention 1. aux Phaſes de la Lune: 2. à la diſtance qui eſt entre la Lune & la Terre, laquelle n'étant pas toujours égale ſoit dans les Pleines-Lunes, ſoit dans les Nouvelles-Lunes, cela fait que les Marées ſont auſſi plus ou moins grandes: 3. à la Déclinaiſon de la Lune: 4. au Soleil même, qui lorsqu'il ſe trouve dans l'Apogée, & dans le Solſtice d'Eté, cauſe auſſi des Marées baſſes. On peut voir cette matiere traitée plus au long dans les *Mémoir. de l'Acad. Roy. des Sciences*, 1710. p. 318. 1712. p. 86. (Edit. de Paris) 1713. p. 17. 357. 1714. p. 321. (Edit. de Hollande.) Voyez auſſi *Bartoli Ricreaz. del Savio*, p. 137. *Burnet Archæol. Philoſ.* p. 412. *Cluver. Geolog.* p. 174. *Wilkins Vertheid. Copernic.* P. II. p. 39. & *De Mey Phyſ. Sacr.* p. 373.

JOB, Chap. XXXVII. verſ. 12.

As-tu, depuis que tu ès au monde, commandé au Point du jour? Et as-tu montré à l'Aube du jour ſon lieu?

Eſt-ce vous qui, depuis que vous êtes au monde, avez donné les ordres à l'Etoile du matin, & qui avez montré à l'Aurore le lieu où elle doit naitre?

DIEU fait maintenant remarquer à Job l'alternative du jour & de la nuit, & le mouvement du Soleil par l'Ecliptique, où cet Aſtre brillant change tous les jours de place, & par conſéquent l'*Aurore* avec lui. L'Aurore eſt ce que nous appellons le *Crépuſcule.* C'eſt cette lumiere qui nous éclaire le matin avant le lever du Soleil, & le ſoir après qu'il s'eſt couché; qui ſont l'une & l'autre des preuves évidentes de la Sageſſe & de la Puiſſance Divine, puisque ſans le ſecours de cette lumiere, ni les Hommes ni les Animaux ne ſauroient vivre ſans être en danger de perdre la vue, comme on l'a remarqué ailleurs. Il ne convenoit pas que les ténèbres épaiſſes de la nuit ſe changeaſſent ſubitement en plein jour, ni le jour ſubitement en ténèbres; mais il faloit que l'un & l'autre s'augmentaſſent inſenſiblement & par degrés au moyen de l'Atmoſphere, dans laquelle les rayons du Soleil qui eſt ſur le point de ſe lever, ou lorsqu'il s'eſt déja couché, ſe réfléchiſſent, en ſorte qu'ils éclairent l'air & la Terre avant que cet Aſtre paroiſſe ſur l'horizon, & après qu'il s'en eſt retiré. De-là vient que les Crépuſcules durent plus longtems lorsque l'air eſt épais & chargé de vapeurs, que lorsqu'il eſt ſerain. Ces Crépuſcules ont ſervi aux Aſtronomes comme d'échelle pour s'élever dans l'air ſupérieur, ſavoir, en meſurant juſqu'où l'air eſt capable de produire des réfractions. On fait communément monter cette hauteur à 4 milles, quoique dans les Climats Septentrionaux, & dans ceux de la Zone temperée même, cette réfraction de lumiere ne s'étende quelquefois en Hiver qu'à trois,

&c. même à deux milles ſeulement. Voyez *Weigel Sphær. Euclid.* p. 344. *Funcc. de Colorib. Cœli* p. 134. On voit ſouvent les couleurs des Crépuſcules lorsque le Soleil eſt déja ſur l'horizon, & avant qu'il ſe couche; & c'eſt le Soleil ſeulement, & non pas la Lune, qui produit ces couleurs: de-là vient que la lumiere des Cercles qui ſe forment autour du Soleil, eſt beaucoup plus foible que celle des Crépuſcules. On ne voit dans ces Cercles ni le blanc, ni le bleu, parce que le blanc demande une grande abondance de rayons, & que le bleu ne ſe forme que dans l'air ſerain & très éclairé par le Soleil: les couleurs dominantes ſont le jaune & le rouge, qui demandent des rayons de lumiere moins vifs. Lorsque le Soleil eſt couvert de nuages épais, il y peut bien pénétrer autant de rayons qu'il en faut pour former le jour, mais pas aſſez pour former les couleurs des Crépuſcules. Ce qu'il y a de plus admirable dans les Crépuſcules, c'eſt que le même endroit qui nous ſemble le matin jaune ou rouge, paroît blanc ou bleu aux autres Peuples plus orientaux; de ſorte que les mêmes couleurs étendues dans l'air ſemblent differentes à des ſpectateurs placés dans differens points de vue. Ces Crépuſcules font le tour de la Terre par degrés, en paſſant ainſi de Province en Province, & d'un Peuple à l'autre. Il n'en eſt pas de même des nuées, qui n'étant éloignées de nous que de 2000 pas tout au plus, ne ſont point viſibles à ceux qui ſont éloignés de nous de l'eſpace de 30 milles, ainſi que *Kepler* l'a démontré par un calcul Trigonometrique, dans ſon *Aſtronom.* p. 23. Les Crépuſcules varient non-ſeulement par rapport à leur lieu ſur l'Horizon, mais auſſi par rapport à leur durée. Lorsque le Soleil paſſe par l'Equateur pendant le Printems, ils ſont de courte durée, & deviennent toujours plus longs à meſure que le Soleil s'avance vers le point du Solſtice, où ils durent preſque toute la nuit. Ils commencent enſuite à diminuer juſqu'à l'Equinoxe d'Automne, & même juſqu'au Solſtice d'Hiver; après lequel ils commencent à croitre de nouveau. Cependant cette règle n'eſt point infaillible; les Crépuſcules ſouffrent du changement dans le même endroit & dans le même tems de l'année, ſuivant les differentes conſtitutions de l'air. Lors qu'il fait chaud & que l'air eſt raréfié, les Crépuſcules ſont plus longs; ils ſont au contraire plus courts, lorsqu'il fait froid & que l'air eſt plus condenſé. De-là vient que dans un même jour les Crépuſcules du ſoir ſont quelquefois beaucoup plus hauts qu'ils n'ont été le matin. Il y auroit beaucoup à dire ſur ce ſujet, ſi on vouloit s'arrêter à détailler chaque circonſtance des Crépuſcules en particulier. Le Lecteur pourra conſulter là-deſſus *Nonnius de Crepuſculis*; *Knorrii Diſſ. de Crepuſculis*; & *Funccius de Coloribus Cœli.*

JOB, Chap. XXXVIII. verſ. 16.

Es-tu venu juſqu'aux gouffres de la Mer, & t'es-tu promené dans le fond des abîmes?

Etes-vous entré juſqu'au fond de la Mer, & avez-vous marché dans les extrémités de l'abîme?

C'Eſt de Dieu que Job dit, Chap. IX. 8, *C'eſt lui qui marche ſur les hauteurs de la Mer.* Ou: *Il marche ſur les flots de la Mer.* Maintenant c'eſt Dieu lui-même qui dit à Job, qu'il ſe promène par les Abîmes, & dans le fond de la Mer; voulant dire, qu'il n'y a rien qui ſoit caché à ſes yeux & qui ne ſoit l'objet de ſa Providence.

נִבְכֵי יָם. Les *Septante* traduiſent ces mots par πηγὴν θαλάσσης, *ſource de la Mer.* On peut fort bien traduire, *fond de la mer. R. Levi* met, *les profondeurs de la Mer*, & *R. Selomo*, *les cloiſons de la Mer. Aben Ezra* fait dériver le mot original, des *larmes*, & lui donne la ſignification d'*ondes.* D'autres portent, *les pleurs de la Mer*, entendant par-là les Sources qui ſont dans les Abîmes, qui, ſemblables aux larmes, découlent de ces Réſervoirs d'eau inépuiſables. Cette explication ne convient pas mal aux *gouttes*, ou *larmes*, que porte la Verſion de Zurich, & celle de *Calvin.* Le ſeul mot de *Hölen*, dont la Verſion Allemande de Zurich ſe ſert, renferme toutes les explications qu'on vient de rapporter. Mais ce mot demande auſſi quelque éclairciſſement. Dieu conduit Job non-ſeulement dans le fond de la Mer, mais dans l'Abîme, dans תְהוֹם, dans les entrailles de la Terre les plus profondes; dans les Réſervoirs qui ſont au deſſous du fond de la Mer, & fort près du centre de la Terre, & qui pourroient être placés dans le centre même, avec plus de raiſon que le Feu que Deſcartes y avoit imaginé. La ſureté de la Navigation, l'envie de ſavoir, & le deſir des richeſſes ont été les motifs qui ont toujours porté les Hommes à faire des recherches dans le fond de la Mer. Ils ont trouvé par l'expérience, que ce fond eſt inégal & montueux comme la Terre, qu'il y a des gouffres très profonds & des rochers fort élevés. D'ordinaire, le fond de la Mer commence depuis le rivage à s'abaiſſer par degrés, de même qu'un plan incliné. Mais en s'éloignant du rivage, on rencontre dans quelques endroits des montagnes de pierre & des collines de ſable. Souvent on trouve même près du rivage des profondeurs qu'il ſeroit preſque impoſſible de ſonder.

der. Je ne m'arrêterai point ici à expliquer pourquoi l'eau de la Mer eft plus falée vers le fond, que vers la fuperficie; ni aux Fontaines d'eau douce qui fe trouvent dans le fond de la Mer, & dont on peut puifer de l'eau par des machines: je ne parlerai pas non plus de la grande preffion que la maffe entiere de l'eau fait vers le fond, de laquelle les plongeurs ne s'apperçoivent néanmoins que quand ils voyent le fang leur fortir par le nez, par la bouche, & par les oreilles; ni du calme perpétuel qui regne dans le fond de la Mer, même dans le tems qu'elle eft le plus agitée au-deffus. On peut confulter fur ce fujet, & fur tout ce qui regarde le fond de la Mer, le célèbre *Boyle*, *Diff. de fundo Maris*; & fur-tout l'*Hiftoire de la Mer*, de Mr. le Comte *Marfigli*. Mais quoique l'induftrie des Hommes ait fait jufqu'ici de très belles découvertes pour ce qui regarde le fond de la Mer, tant avec la fonde que fans fon fecours, nous fommes néanmoins contraints d'avouer que tout ce que nous en favons n'eft que la moindre partie de ce qui nous refte à favoir, & que nous ferions très peu en état de répondre à cette queftion que DIEU fait à Job: *Es-tu parvenu jufqu'aux gouffres de la Mer?* auffi-bien qu'à cette autre: *T'ès-tu promené dans le fond des Abîmes?* Il eft certain qu'il y a dans le fond de la Mer, des Animaux, des Plantes, des Mineraux, dont nous n'avons pas la moindre connoiffance. C'eft une Terre inconnue & toute nouvelle à notre égard. Et peut-être doit-on rapporter à cette connoiffance des chofes que la Mer renferme, tant de Coquillages qu'on trouve parmi les reftes du Déluge; fans compter ces Cornes d'Ammon fi differentes dans leurs efpeces, & auxquelles ne reffemble aucune autre forte de Coquillage qu'on ait découvert jufqu'à préfent.

JOB, Chap. XXXVIII. verf. 17.

Les portes de la mort fe font-elles découvertes à toi? as-tu vu les portes de l'ombre de la mort?

Les portes de la mort vous ont-elles été ouvertes, les avez-vous vues ces portes noires & ténébreufes?

DIEU en agit ici avec Job, de même qu'un Homme qui conduit un Etranger de fes Amis dans un édifice bâti felon toutes les règles de l'Architecture, pour lui en faire remarquer les beautés. Il ne fe contente pas de lui en faire voir une partie, il le mène dans tous les apartemens, même les plus reculés. Dans le verfet précédent, il avoit mené ce faint Homme dans le fond de la Mer, dans les Abîmes les plus profonds, qui font de vaftes Réfervoirs d'eau. Maintenant il lui fait remarquer tous les Creux fouterrains, qui font défignés dans le Texte par ces mots, *les portes de la Mort*, *les portes de l'Enfer*. Perfonne n'ignore que l'on rend à la terre les corps qui en ont été formés; que chez les anciens Peuples Orientaux les cavernes fouterraines fervoient de fépulcres; & que par conféquent l'on peut avec raifon appeller ces cavernes fouterraines, les *portes de la Mort*. Mais à mon avis, ce n'eft pas en qualité de Sepulcres, que DIEU les fait ici remarquer; mais plutôt comme des apartemens qui font partie de cet édifice terreftre, dont les utilités font infinies, & la ftructure merveilleufe. Je prens à témoin ces Païs montagneux, dont les hauteurs font foutenues par des fondemens folides, à la vérité, mais creux au dedans, afin que ces cavités fervent non-feulement comme d'Alembic à diftiller une grande quantité de vapeurs, & à fournir de l'eau aux Fontaines, aux Rivieres & aux nues; mais auffi pour conferver l'équilibre entre les Plaines & les Montagnes, & pour empêcher que ces lieux élevés ne fuffent trop pefans au regard des autres. En général ces mots du Texte, *les portes de la Mort*, peuvent dénoter les entrailles de la Terre, & toute la ftructure intérieure de notre demeure, à l'égard de laquelle tous les Philofophes font contraints d'avouer qu'ils n'en connoiffent que la moindre partie. En effet, ces pauvres vermiffeaux ou limaçons, après avoir rampé l'efpace de 6000 ans, en ont à peine approfondi, & en très peu d'endroits feulement, la hauteur d'un demi-mille, de forte qu'il leur en refte encore à parcourir $1719\frac{1}{2}$ milles d'Allemagne pour en achever le diametre. C'eft pourquoi la queftion que DIEU fait à Job s'adreffe également à nous autres: *As-tu vu les portes de l'ombre de la Mort?* Cependant, par le peu qu'on en a découvert, il paroit que la ftructure en eft très réguliere. Les couches de differentes qualités y font parfaitement bien rangées, quoique dans quelques endroits elles foient plus enfoncées que dans d'autres, & cet enfoncement femble avoir été caufé par une chute précipitée: on trouve fouvent dans ces couches des corps de differentes fubftances, qui font des reftes de la confufion univerfelle caufée par le Déluge. Et comme on les rencontre fouvent dans le cœur des rochers les plus durs, ils nous fourniffent une preuve pour démontrer que fi le Déluge ne détruifit pas toute la Terre, il en détrempa du moins la partie fupérieure, & que par conféquent cette partie fut arrangée de nouveau après le Déluge.

JOB, Chap. XXXVIII. verſ. 18. 19. 20.

As-tu compris toute l'étendue de la Terre? ſi tu l'as connue, montre-le.

En quel endroit ſe tient la lumiere, & où eſt le lieu des ténèbres,
Que tu ailles prendre l'une & l'autre en ſon quartier, & que tu ſaches le chemin de leur maiſon?

Avez-vous conſideré toute l'étendue de la Terre? Déclarez-moi toutes choſes, ſi vous en avez la connoiſſance.
Dites-moi où habite la lumiere, & quel eſt le lieu des ténèbres,
Afin que vous conduiſiez cette lumiere & ces ténèbres chacune en ſon propre lieu, ayant connu le chemin & les routes de leur demeure.

La queſtion qui fut faite à Job dans cet examen ſi rigoureux & ſi rigide ſur l'*étendue de la Terre*, ſi nous en croyons *Olympiodore*, ne regarde que ſon diametre: que Job connoiſſoit d'autant moins, que les obſervations modernes l'ont démontré de grandeur inégale ſous l'Equateur, & vers les Poles, comme nous l'avons remarqué ci-deſſus. Il me ſemble néanmoins plus vraiſemblable, que Dieu n'a voulu parler ici que de la ſurface de la Terre: ſurface qui eſt ſi inégale à cauſe des Vallées & des Montagnes, que non-ſeulement il eſt impoſſible aux plus habiles Géometres d'en donner les juſtes dimenſions, mais qu'il y en a même une grande partie d'inconnue, & même d'inacceſſible. De ſorte que tous les Mathématiciens ſeront forcés d'avouer qu'on n'a point encore répondu à cette queſtion: *Si tu l'as toute connue, montre-le.*

Le Verſ. 19. doit auſſi être expliqué par rapport à la Terre, & à cette alternative de ténèbres & de lumiere qu'elle éprouve. Car Dieu demande: *En quel endroit ſe tient la lumiere? & où eſt le lieu des ténèbres?* Si ces façons de parler devoient être priſes à la lettre, elles pourroient juſtifier l'opinion des Anciens, qui croyoient que le Soleil en ſe couchant ſe plongeoit dans la Mer, ou dans quelque caverne ſouterraine. On rencontre ſouvent ces rêveries chez les Poëtes, qui aſſignoient au Soleil deux differentes demeures, l'une d'où il ſe leve, & l'autre où il ſe couche (1). De même ils donnoient à la nuit & aux ténèbres une maiſon particuliere, ſituée derriere les Montagnes à l'extrémité du Septentrion. Cela paroît par ce que dit *Ariſtote*, L. II. *Meteor.* c. 1. & *Virgile* L. VI. *Æneid.*

Umbrarum hic locus eſt, ſomni, noctiſque ſoporæ.

„ C'eſt ici la demeure des Ombres, du ſommeil „ & de la nuit". Ainſi, ſelon eux, les ténèbres s'élèvent de leurs antres, & viennent vers nous lorſque la nuit approche, ou lorſque ſur le point d'un orage, le Ciel ſe couvre de nuages épais (2). Les Chinois ont auſſi de pareilles fables ſur la lumiere & ſur les ténèbres. La ſource de ces erreurs vient de nos propres Sens, qui nous repréſentent le Soleil couchant comme s'il ſe plongeoit dans la Mer, ou ſe cachoit derriere les Montagnes: mais la moindre connoiſſance des principes de l'Optique ſuffit pour nous détromper. L'alternative de jour & de nuit, de lumiere & de ténèbres, nous fournit une preuve très évidente de la puiſſance, de la ſageſſe & de la bonté du Créateur, ſoit que cette alternative provienne du mouvement du Soleil autour de la Terre, ou du mouvement de la Terre autour de ſon propre centre. Voyez *De Mey*, *Phyſ. Sacr.* p. 736.

(1) *Fervide Titan, obitus pariter*
Tecum Alcides vidit, & ortus,
Novitque tuas utraſque domos.
Senec. Herc. fur. Act. IV.

(2) *Quod tunc per totum concreſcunt aëra nubes*
Undique ut tenebras omnes Acheronta reamur
Liquiſſe, & magnas cœli compleſſe ruinas.
Lucret. L. VI.



IOB. Cap. XXXVIII. v. 22. 23.
Thesauri Nivis.

Buch Hiob Cap. XXXVIII. v. 22. 23.
Schnee Schätze.

I. G. Pintz sculps.

JOB, Chap. XXXVIII. verſ. 21.

Tu le ſais, car alors tu nâquis, & le nombre de tes jours eſt grand.

Saviez-vous alors que vous deviez naître? & connoiſſez-vous le nombre de vos jours?

LA vie de l'Homme ne conſiſte que dans l'union de l'Ame avec le Corps. Or il eſt certain que le Corps & l'Ame de l'Homme dépendent immédiatement de DIEU; & à plus forte raiſon, l'union de ces deux ſubſtances de natures ſi differentes, ne dépend que de la ſeule volonté de l'Etre ſuprême. DIEU nous a connus avant que nous fuſſions nés; il a eu ſoin de nous auſſi-tôt que nous avons vu le jour. C'eſt une vérité inconteſtable, & confirmée par l'expérience de tous les Mortels, que nous n'avons rien connu avant notre conception, rien pendant tout le tems que nous avons été dans le ſein de notre Mere, & rien encore pendant quelques années de notre enfance. Le Sauveur voulant démontrer aux Hommes, qu'il y a une Providence qui gouverne tout, ſe ſert d'argumens tirés de notre propre vie. *Ne ſoyez point en ſouci pour votre vie, de ce que vous mangerez, ou de ce que vous boirez; ni pour votre corps, de quoi vous ſerez vêtus: la vie n'eſt-elle pas plus que la nourriture, & le corps plus que le vêtement?* Matth. VI. 25. C'eſt donc par un effet de la Providence, que les uns naiſſent d'un Pere, les autres d'un autre; les uns plutôt, les autres plus tard; & c'eſt auſſi à cette Providence à déterminer *le nombre de nos jours.* La ſaine Raiſon ne ſauroit diſconvenir, que le commencement, le progrès, & la fin de notre vie ſont entre les mains du Créateur. S'il n'eſt pas en notre pouvoir d'*ajouter à notre taille une coudée*, Matth. VI. 27. encore moins nous ſera-t-il permis de nous priver de la vie. Il faut la ſouffrir patiemment, juſqu'au moment qu'il plaira au Créateur de nous l'ôter.

PLANCHE DXXX.

Les Tréſors de la Neige.

JOB, Chap. XXXVIII. verſ. 22. 23.

Es-tu entré dans la connoiſſance des tréſors de la neige? As-tu vu les tréſors de la grêle,
Que je retiens pour le tems d'affliction, & pour le jour du choc & du combat?

Etes-vous entré dans les tréſors de la neige, où avez-vous vu les tréſors de la grêle,
Que j'ai préparé pour le tems de l'ennemi, pour le jour de la guerre & du combat?

PAr ces expreſſions, *Tréſors de la neige*, & *Tréſors de la grêle*, on doit entendre, à mon avis, l'*Atmoſphere*, cet immenſe Tréſor non-ſeulement de Neige & de Grêle, mais auſſi de tous les autres Météores d'air, d'eau, & de feu, ſoit que ces Météores ſoient réels, ou apparens. Mais quoique ce Tréſor ſoit ouvert de tous côtés, l'endroit pourtant où ces Météores ſe forment eſt des plus cachés. On ignore où ſe forment les nuées, la pluye, la roſée, les foudres, & tant d'autres choſes qui méritent notre attention & notre admiration. Les Anciens, comme on peut voir dans *Aulu-Gelle* L. II. c. 10. *appelloient en Grec* Tréſors, *ce que les Latins appelloient en leur langue* Flaviſſæ; *c'eſt à dire certaines niches, certaines armoires, où l'on gardoit les choſes antiques qui regardoient la Religion. Pline* donne le nom de *Tréſors* aux poches

poches qui ſont aux mâchoires des Satyres & des Sphinx, où ces ſortes d'animaux gardent les alimens. Et *Virgile* (*Georg.* IV.) appelle des *Tréſors de Miel*, les rayons ou les ruches qui les contiennent. Ce mot ſe trouve auſſi Pſ. XXXIII. 7. *Il aſſemble les eaux de la Mer comme en un monceau, il met les abîmes comme dans des Celliers.* Ou: *Il raſſemble toutes les eaux de la Mer dans leur lit, comme en un vaiſſeau. C'eſt lui qui tient les Abîmes renfermés dans ſes Tréſors.* Mais on le trouve dans une ſignification encore plus approchante de celle que nous lui donnons dans notre Texte, Deut. XXVIII. 12. *Le* Seigneur *t'ouvrira ſon bon Tréſor, ſavoir les Cieux, pour donner la pluye qu'il faut à ta terre en ſa ſaiſon.* En effet, le Ciel aërien contient ces excellens tréſors, qui font ſubſiſter les Hommes, les Animaux, & les Plantes, & ſans leſquels nous n'aurions ni moiſſon, ni vendanges. A cet égard l'air eſt un Réſervoir mieux fourni que les entrailles de la Terre, malgré l'or, l'argent, & les pierreries qu'on y trouve; & beaucoup plus riche que le fond de la Mer, avec toutes ſes perles & ſes coraux: car on pourroit aiſément ſe paſſer de ceux-ci, au-lieu que les prémiers nous ſont abſolument néceſſaires.

La *Neige* eſt ici comptée parmi les tréſors de l'Atmoſphere. La conſtruction merveilleuſe de ce Météore, la régularité de ſa figure en forme d'étoile, & ſa grande utilité, ont été le ſujet d'un Traité entier, mis au jour par *Eraſme Bartholin.* Cet Auteur pourtant n'a pas été aſſez heureux pour nous donner une parfaite connoiſſance de ce tréſor, & la découverte en a été juſqu'ici impoſſible aux génies les plus pénétrans dans la recherche de la Nature. J'ai obſervé dans la Neige une ſi grande variété de figures, que je les ai jugées dignes d'être repréſentées dans une Planche particuliere. Les Philoſophes les plus habiles y trouveront dequoi meſurer les forces de leur eſprit: elle leur fournira autant de Problêmes ſur leſquels ils pourront s'exercer utilement, & autant de Propoſitions dont la ſolution ſera une preuve convainquante de leur habileté. A ces figures de la Neige, qui ont été prémierement deſſinées avec toute l'exactitude poſſible, par les ſoins du célèbre Mr. *Kanoldus* en 1718, & par les miens en 1721, dans les *Breſſl. Sammlung.* III. *Verſuch.* p. 672. & auxquelles j'ai joint les miennes XV. *Verſuch.* p. 176. ajoutez les Figures A & B. qui repréſentent des Arbriſſeaux de neige, ou de glace, que j'avois obſervés avec beaucoup de plaiſir dans le rude Hiver entre l'année 1728 & 1729, ſur les portes de la Maiſon d'Uſter à Zurich. La chambre étoit nouvellement bâtie, & de plain-pied; on y avoit chauffé légerement le Poîle en n'y mettant que des cendres chaudes, ce qui avoit produit une grande quantité de vapeurs dans l'air de la chambre, qui étoit inhabitée. Ces vapeurs, dont le mouvement avoit été régulier & doux, s'étoient congelées contre la porte, laquelle ayant été ouverte par hazard, nous remarquames avec admiration tous ces feuillages. Si cette chambre avoit été un Laboratoire où l'on eût travaillé à extraire l'eſprit, l'eau, ou l'eſſence des Végétaux, les Adeptes, ou les Philoſophes n'auroient pas manqué de croire que c'étoit des Plantes reſſuſcitées. Parmi ces feuillages, je remarquai un grand nombre de petits hexagones de glace, ſemblables à de petites tranches qu'on auroit coupées d'un Priſme, telles que j'en avois obſervé ſur des carreaux de vitre dans le grand Hiver de l'année 1709, & dont on trouve la deſcription dans mon *Herbarium Diluvianum* p. 40. Planche VIII. Fig: 4. Edit. de Holl. Mr. *Swedenborgh* a pouſſé ſes obſervations plus loin. Il rapporte dans ſes *Obſervat. Miſcell.* p. 129. avoir vu dans les païs du Nord des végétations qui avoient été pouſſées par la glace même. Il ſeroit bon d'apporter tout le ſoin dont on eſt capable à l'examen de ces Obſervations, de faire beaucoup d'expériences, & d'avoir beaucoup de pénétration, pour pouvoir enfin s'éclaircir ſur ce qu'il y a de plus remarquable dans les tréſors de la Neige. La Neige, quoique froide, ne laiſſe pas d'être utile aux plantes, comme nous l'avons déja remarqué. Elle leur ſert de couverture pendant les rigueurs de l'Hiver, & en fixant autour d'elles la chaleur de la Terre, elle leur conſerve la vie & augmente leur fécondité. Le Magaſin de l'air eſt d'autant plus curieux & plus rare, que les tréſors qui y ſont cachés, la Pluye, la Neige, & la Grêle, & qui échapent à nos yeux lorsqu'il fait ſerain, n'ont pas beſoin d'une longue digeſtion ou circulation pour être formés. Les petites gouttes ou bulles qui tombent d'en-haut ſe convertiſſent dans un inſtant en *Neige* ou en *Grêle*; & quelquefois la Pluye, la Neige & la Grêle s'en forment en même tems; car j'ai ſouvent remarqué, que pendant qu'il pleuvoit dans les Vallées, il grêloit & neigeoit au ſommet des Montagnes. Mais ces tréſors ſont auſſi ceux que Dieu réſerve *pour le tems de l'ennemi, pour le jour de l'affliction & du combat*; l'Atmoſphere eſt préſentée auſſi à notre eſprit ſous l'idée d'un Arſenal bien fourni, comme *Appien* & *Suidas* l'ont appellé. Les Egyptiens éprouverent la force redoutable de ces armes, (& c'eſt peut-être eux que notre Texte a en vue) lorsque l'Eternel *fit tonner & grêler, & que le feu ſe promenoit par la terre*; & l'Eternel *fit pleuvoir de la grêle ſur le païs d'Egypte - - - & la grêle frappa dans tout le païs d'Egypte tout ce qui étoit aux champs, depuis les hommes juſqu'aux bêtes. La grêle frappa auſſi toutes les herbes des champs*, Exod. IX. 24. (23) 25. Les Cananéens l'éprouverent auſſi, lorsque l'Eternel *jetta des Cieux de groſſes pierres, & il y en eut plus de ceux qui moururent des pierres de grêle, que de ceux que les Enfans d'Iſraël tuerent avec l'épée*, Joſ. X. 11. Ce n'eſt donc pas la Foudre ſeulement, qui tient lieu d'armes dans les mains du Créateur; il envoye auſſi contre les Hommes, la Neige & la Grêle, qui ſont d'ailleurs deſtinées à leur avantage.

JOB, Chap. XXXVIII. verſ. 24.

Par quel chemin ſe partage la lumiere, & le vent d'Orient ſe répand ſur la Terre?

Savez-vous par quelle voye la lumiere deſcend du Ciel, & la chaleur ſe répand ſur la Terre?

L'Equivoque qui ſe rencontre dans le mot Hébreu *Or*, pourroit donner lieu à un fort long Commentaire, ſi nous ne craignions de paſſer les bornes que nous nous ſommes preſcrites. Si l'on prend ce mot pour le Soleil, cet amas de feu, dont la vertu eſt auſſi immenſe que la grandeur, l'on pourroit faire pluſieurs remarques ſur l'admirable diſtribution de chaleur & de lumiere, & ſur leur accroiſſement & diminution, qui ſe fait par degrés dans chacune des parties de la Terre, ſelon la diverſité des Climats, & les differentes ſaiſons de l'année. Si la Verſion Latine de Zurich a bien traduit ce mot *Or*, dans une parentheſe, par celui de *fulgur*, *éclair*, elle nous fourniroit encore une occaſion très propre pour parler de l'activité de cette flâme très pénétrante, de ce qui l'excite dans les nues, de ſa violence, & de ſon éclat qui ſe répand par tout l'horizon. Si l'on rend *Or*, avec les *Septante*, par *Gelée blanche*, nous trouverions auſſi aſſez de matiere pour en donner une Diſſertation entiere. Mais en me bornant à la *Lumiere*, je ne ſaurois m'empêcher de dire que la lumiere du Soleil eſt diſtribuée à chaque Planete, & que chacune en particulier en reçoit une quantité ſuffiſante. Le ſeul exemple de la Terre ſuffit pour nous en convaincre: car la ſituation, & la diſtance où la Terre ſe trouve à l'égard du Soleil, ſont entierement proportionnées aux degrés de chaleur & de lumiere qui lui ſont néceſſaires. Elle ne ſauroit ſubſiſter ſi elle étoit plus proche, ou plus éloignée de leur ſource. La Philoſophie moderne nous a fourni cette règle fondamentale & infaillible, pour déterminer le degré de chaleur: *Elle eſt proportionnée à la denſité des rayons. C'eſt à dire, la chaleur d'un lieu eſt à la chaleur d'un autre lieu, réciproquement, comme les quarrés des diſtances de ces lieux au Soleil ſont entre eux.* Ce fut par cette règle que le célèbre Philoſophe *Newton* (*Philoſ. nat. Princ. Mathem.* p.m. 466.) détermina que le degré de chaleur de la Comete qui parut en 1680, étoit à la chaleur de la Terre en Eté, comme 1000000 eſt à 36, ou comme 28000 eſt à 1: c'eſt à dire dans ſon périhélie le 8 Décembre, qui n'étoit que $\frac{6}{1000}$ de la diſtance de la Terre au centre du Soleil. Ainſi le degré de chaleur qu'on obſerve dans l'eau bouillante, étant, ſelon les expériences qu'on a faites, trois fois plus grand que le degré de chaleur qu'on obſerve dans la terre ſeche échauffée par les rayons du Soleil, & le degré de chaleur d'un fer chaud étant trois ou quatre fois plus grand que le degré de chaleur de l'eau bouillante, il s'enſuit par une induction néceſſaire, que le degré de chaleur de la Comete dans ſon périhélie devoit être 2000 fois plus grand que la chaleur d'un fer chaud. De la differente diſtribution de lumiere proportionnée à la diſtance de chaque Planete, ſuit la difference de la denſité des rayons du Soleil. Notre eau ſe gèleroit dans l'Orbite de Saturne, & ſe diſſiperoit en vapeurs dans celle de Mercure, parce que la denſité des rayons dans la diſtance de cette Planete eſt ſept fois plus grande que dans la diſtance de la Terre; car une chaleur ſept fois plus grande que la chaleur de l'Eté, eſt ſuffiſante pour faire bouillir l'eau. Je ne veux pas m'étendre davantage ſur le rapport qui ſe trouve entre la denſité des rayons dans les Planetes entre elles, & à l'égard du Soleil, pour ne pas paſſer les bornes étroites d'un Commentaire. Que ſi l'on rapportoit notre Texte aux qualités differentes de la lumiere du Soleil, la Philoſophie de Mr. *Newton* nous ouvriroit un nouveau théatre de merveilles. Ses expériences nous ont convaincu que les rayons du Soleil ne ſont pas d'une ſeule eſpece. Ils ſont, pour m'exprimer ainſi, de differentes couleurs: ils peuvent être briſés, & réfléchis de pluſieurs manieres; & ceux qui ſont les plus propres à être briſés, ſont auſſi les plus propres à être réfléchis. Le Soleil eſt donc, dans un ſens Philoſophique, compoſé de rayons jaunes, rouges, verts, & bleus. Ces rayons ſe ſéparent, ſe briſent, ſe réfléchiſſent, ſe plient, & ſe courbent, ſelon la qualité des corps qu'ils pénètrent. Ceux qui voudront s'inſtruire mieux ſur les propriétés merveilleuſes de la Lumiere, pourront lire le Traité entier d'Optique de Mr. *Newton*, imprimé en 1706: Traité aſſurément qui a donné un nouvel éclat à la Lumiere même. *La diſtribution*, enfin, *du Vent d'Orient ſur la Terre*, (les *Septante* ont traduit *Vent du Midi*,) peut très aiſément ſe rapporter à ce Vent d'Eſt qui regne généralement ſous la Zone Torride tout le long de l'année, & qui dans la Mer des Indes ſe diſtribue en pluſieurs ſortes de Vents qu'on appelle *Mouſſons*, dont nous avons parlé ailleurs. Voy. *De Mey*, *Phyſ. Sacr.* p. 378.

JOB, Chap. XXXVIII. verſ. 25. 26. 27.

Qui eſt-ce qui a ouvert les conduits aux inondations, & le chemin à l'éclair des tonnerres,
Pour faire pleuvoir ſur la terre où il n'y a perſonne, & ſur le déſert où aucun homme ne demeure,
Pour remplir le lieu déſolé & déſert, & pour faire produire le jet de l'herbe?

Qui a donné cours aux pluyes impétueuſes, & un paſſage au bruit éclatant du tonnerre,
Pour faire pleuvoir dans une terre ſans le ſecours d'aucun homme, dans un déſert où perſonne ne demeure,
Pour inonder des champs affreux & inhabités, & pour y produire des herbes vertes?

L'Eternel n'eſt pas ſeulement le Dieu des Nations civiliſées: il eſt auſſi le Dieu, le Créateur, & le Conſervateur des Scythes & des Barbares, comme auſſi de tous les Animaux privés & féroces. C'eſt ſa Providence infinie qui rend fertiles nos champs, nos vergers, nos vignes & nos jardins: c'eſt elle qui donne l'accroiſſement aux plantes qui pouſſent dans les Déſerts, & aux moindres herbes qui viennent ſans culture. *Il fait lever ſon Soleil ſur les bons & ſur les méchans, & fait pleuvoir ſur les juſtes & ſur les injuſtes*, Matth. V. 45. La diſtribution des eaux qui ſe fait par toute la Terre, & qui eſt ſi néceſſaire à la conſervation des végétaux, n'eſt pas un pur effet du hazard, comme la plupart des hommes ſe l'imaginent, & comme diſoit autrefois *Ovide:*

Et nunc ad fontes, nunc ad mare verſus apertum
Incertæ feruntur aqœuæ.

„ Les eaux ſont portées au hazard, tantôt vers „ la mer, tantôt vers les fontaines". Dieu *ouvre les conduits aux inondations.* Ou: *Il donne cours aux pluyes impétueuſes.* Ces Aqueducs, uniques dans leur eſpece, méritent toute notre attention. Ils ne ſont pas conſtruits de bois, de métal, ou de pierre; mais c'eſt l'Elément le plus fluide, l'Air qui eſt au-deſſus & au-deſſous de la Terre, qui ſert de Conduit aux eaux: & cependant le cours en eſt ſi régulier, tant à l'égard des Pluyes, que des Fleuves, des Ruiſſeaux, & des Fontaines, qu'il ſurpaſſe tout ce que l'Art a pu inventer de plus juſte pour la conduite des eaux, comme on l'a ſuffiſamment démontré ailleurs. Il eſt bon de faire attention ici à cette Loi ſinguliere de la Nature, qui fait que l'eau commune ne ſauroit par la ſeule preſſion de l'air s'élever plus haut que 32 pieds; & par la preſſion de l'eau même, elle ne peut ſurpaſſer l'horizon de l'endroit d'où elle s'écoule: il faut avoir recours à l'Hydraulique, lorsqu'on veut la faire monter davantage. Mais les Aqueducs dont il eſt parlé dans le Texte, élèvent l'eau de la Mer non-ſeulement à la hauteur de 9 & de 12000 pieds, juſqu'aux ſommets des plus hautes Montagnes, mais beaucoup au-deſſus, & cela à l'entour de toute la Terre.

Dieu continue à interroger Job: *Qui eſt-ce qui a ouvert le chemin à l'éclair des tonnerres?* C'eſt à dire, ce n'eſt point un hazard aveugle qui dirige les Eclairs, le Tonnerre, & les Foudres: ils ſuivent les routes que Dieu leur a preſcrites, en les deſtinant à certaines fins & à certains uſages. Le tremblement que le tonnerre cauſe dans les airs, fait aſſembler les petites bulles d'eau, qui en ſe briſant forment la pluye. Les foudres & les éclairs ſervent à purifier l'air des exhalaiſons ſouphrées & pernicieuſes.

Mais ce qui prouve encore la ſurabondance des Bontés Divines, c'eſt qu'il *fait pleuvoir ſur la Terre où il n'y a perſonne, & ſur le Déſert où aucun homme ne demeure, pour remplir le lieu déſolé & déſert, & pour faire produire le jet de l'herbe.* Il ſemble que Dieu móntre ici comme au doigt les Déſerts de l'Arabie, dont Job étoit voiſin, & qu'il les met en parallele avec la fertilité de l'Egypte, qui, comme chacun ſait, n'eſt point arroſée par les pluyes du Ciel, ainſi que ces Déſerts, mais qui tire ſa fertilité des inondations du Nil. *Il n'y a point en Egypte de Laboureur qui obſerve le Ciel*, dit *Seneque* L. IV. *Nat. Quæſt.* c. 2. Et *Claudien:*

Ægyptus ſine nube ferax, imbreſque ſerenos
Sola tenet, ſecura Poli, non indiga venti,
Gaudet aquis quas ipſa vehit, Niloque redundat.

„ L'Egypte eſt le ſeul Païs qui ſoit fertile ſans „ pluyes: ſa fécondité ne dépend pas des nuées: „ elle n'eſt point ſujete aux intempéries de l'air: elle „ eſt indépendante des vents: elle trouve tous ces „ avantages dans les eaux qu'elle contient dans „ ſon ſein, & que le Nil lui fournit abondamment par ſes inondations". *Pline* dit auſſi dans ſon *Panégyrique: L'Egypte peut ſe vanter*

ter de n'être point redevable au Ciel ni aux pluyes, de ſa conſervation & de l'accroiſſement de ſes grains. Et *Tibulle:*

Te propter nullos tellus tua poſtulat imbres
Arida, nec pluvio ſupplicat herba Jovi.

„ La terre dans ſon aridité ne te demande jamais de pluyes, & ſes plantes ne s'adreſſent point à Jupiter pour en obtenir".

JOB, Chap. XXXVIII. verſ. 28.

La pluye n'a-t-elle point de pere? ou qui produit les gouttes de la roſée?

Qui eſt le pere de la pluye, & qui a produit les gouttes de la roſée?

C'Eſt une façon de parler tout à fait ſinguliere, par laquelle DIEU s'attribue le nom de *Pere de la pluye* & de *Mere de la roſée.* Eſt-ce DIEU qui remplit les devoirs de Pere & de Mere? eſt-ce donc lui ſeul qui engendre & qui produit tout, ſans le ſecours de la Nature à qui les Hommes attribuent toutes choſes? Ce ſont des expreſſions uſitées parmi les Orientaux, chez leſquels les noms de Pere & de Mere ſignifient la même choſe que Créateur bienfaiſant, & ſage Diſtributeur de tout ce qui eſt utile & néceſſaire aux Créatures. C'eſt dans ce ſens que S. Jaques I. 17. le nomme *Pere des lumieres*, & S. Paul, Eph. I. 17. *Pere de gloire*, de même que 2 Cor. I. 3. Tout ce que nous avons dit juſqu'ici doit nous avoir pleinement convaincus de la bonté, & de la bénéficence que DIEU exerce envers nous par la ſeule production de la pluye. *Il fait pleuvoir ſur les juſtes & ſur les injuſtes*, Matth. V. 45. Ce riche tréſor ramollit la terre, arroſe nos champs, nos prés, & nos vignes, fournit de l'eau aux endroits arides & alterés, & rend la vigueur aux Hommes, aux Animaux & aux Plantes. Cette diſtribution ſi abondante & ſi réguliere de la pluye paroit à S. Paul, Act. XIV. 17. une des marques les plus évidentes de la Bonté de DIEU. *Quoiqu'il ne ſe ſoit point laiſſé ſans témoignage, en faiſant du bien, & nous donnant du Ciel les pluyes & les ſaiſons fertiles.* C'eſt auſſi la penſée de Job, XXXVI. 31. *Car par ces choſes-là il juge les Peuples, & il donne les vivres en abondance.* Si DIEU ſe ſert de la pluye pour faire du bien à ſes créatures, il l'employe auſſi pour les châtier lorſqu'elles ſe revoltent: & lorſqu'il s'en ſert pour les punir, il inonde les Peuples & les Régions, il renverſe les Villes & les Villages, & ruïne les biens de la terre, ou en leur donnant des pluyes exceſſives, ou en les leur refuſant tout à fait; & quelquefois ouvrant les bondes des Cieux, il s'en ſert pour inonder toute la Terre. Il faut remarquer ici, que les Payens donnoient auſſi à la Divinité les noms de Pere & de Mere, & même le titre de *Matripater*, (*Pere-&-Mere*) comme on peut voir dans un paſſage d'Orphée rapporté par *Clément d'Alexandrie* (1) V. *Stromat.* Je ne répéterai point ici tout ce que j'ai dit ci-deſſus ſur la formation & l'utilité de la Pluye; je rapporterai ſeulement quelques Phénomenes, dont je n'ai pas encore fait mention.

L'Air devient plus léger lorsque la pluye eſt prochaine, & c'eſt ce qui fait deſcendre le Barometre. Il eſt aiſé de concevoir que l'air étant raréfié, les petites bulles qui y nagent ſe précipitent en-bas, s'entrechoquent en ſe précipitant, ſe briſent, & ſe forment en gouttes. Ainſi la Machine Pneumatique, dont on a pompé la moitié de l'air, nous repréſente une pluye artificielle. La raiſon pourquoi l'air devient léger, & ſa preſſion par conſéquent moins forte ſur le Barometre & ſur toute la Terre, lorſque la pluye eſt prochaine, a été rapportée ailleurs, & en particulier ſuivant le Syſtême de *Leibnitz.*

Il faut auſſi remarquer que les groſſes pluyes ſont moins utiles aux plantes, que les pluyes douces & menues. Les prémieres forment d'abord des Torrens, qui vont ſe jetter dans les Ruiſſeaux, dans les Rivieres & dans les Lacs; elle ſont même enlevées plus vite par la chaleur du Soleil: au-lieu que les ſecondes ſont fort propres à fournir l'aliment aux Végétaux.

Dans nos Païs les pluyes ſont d'ordinaire abondantes en Eté, pendant les mois de Juin, Juillet, & Août; & cela parce que c'eſt juſtement la ſaiſon où les Plantes tranſpirent davantage, & où par conſéquent elles ont le plus de beſoin d'aliment, auquel l'eau ſert de véhicule.

Suivant les Obſervations qu'on a faites ſur la quantité de pluye, il paroît que les pluyes ſont plus

(1) *Exitii expers, Matripater, volvuntur ab irâ*
Cui omnia: qui ventoſque moves atque omnia nimbis
Contegis, &c.

Ne diroit-on pas qu'*Orphée* a voulu faire un Commentaire ſur Job? Voici comme *Clement* le paraphraſe: *Per illud quidem Matripater non ſolùm ſignificavit generationem, ſed etiam dedit occaſionem iis, qui introducunt productionem, ut Dei quoque conjugem excogitarent. Paraphraſticè autem Scripturas illas exponit Propheticas, nempe & eam, quæ dicitur per Iſaiam: Ego ſolidans tonitru, & creans Spiritum, cujus manus exercitum cœli fundaverunt; & eam, quæ per Moyſem: Videte, quod ego ſum, & non eſt alius DEUS præter me.* Voici un autre paſſage pareil, de *Valerius Soranus*, rapporté par *S. Auguſtin* (*de Civ. DEI.* L. VII. c. 9.)

Jupiter omnipotens, Regum, rerumque, Deûmque
Progenitor, genitrixque Deûm, Deus unus & omnis.

plus abondantes dans les Païs montagneux, que dans les Plaines. La meſure ordinaire des Pluyes à Paris ne va qu'à 12 pouces par an: il eſt fort extraordinaire lorsqu'elle y monte à 25 pouces & 2 lignes, comme il arriva en 1711. Cependant j'obſervai la même année qu'elle monta au double à Zurich, c'eſt à dire juſqu'à 45 pouces & une ligne: mais ſa hauteur ordinaire dans la même Ville eſt de 25, juſqu'à 30 pouces. On peut lire ſur ce ſujet ma *Météorologie Helvétique.*

La *Roſée*, qui eſt auſſi compriſe dans la queſtion que DIEU fait à Job, a une origine encore plus noble que la Pluye. Cet excellente production de la Nature, ou pour mieux dire, ce don de la Providence, ne conſiſte pas ſeulement dans des particules d'eau, mêlées avec quelque peu de particules terreſtres; il contient auſſi des particules ſulphureuſes & balſamiques, des ſels volatils & autres, qui exhalant pendant le jour des plantes mêmes, retombent pendant la nuit pour les rafraichir. C'eſt une vérité bien connue aux Païſans & confirmée par l'expérience, & par la production de la Manne, & de cette Roſée qui reſſemble au miel.

JOB, Chap. XXXVIII. verſ. 29. 30.

Du ventre de qui ſort la glace? & qui engendre la gelée des Cieux?
Les eaux ſe cachent & ſe durciſſent comme une pierre, & le deſſus de l'abîme ſe prend.

Du ſein de qui la glace eſt-elle ſortie? Et qui a produit la gelée dans l'air?
Les eaux ſe durciſſent comme la pierre, & la ſurface de l'abîme ſe preſſe & devient ſolide.

La *Gelée blanche* eſt auſſi un Météore, & n'eſt autre choſe qu'une Roſée congelée. Elle eſt pernicieuſe aux biens de la Terre, au commencement de l'Automne, & au Printems. Elle fait beaucoup de mal aux fruits délicats, tels que les raiſins lorsqu'ils ne ſont point parvenus à leur maturité. Dans le Printems elle eſt préjudiciable aux feuilles tendres, & aux petits rejettons. A cela près, la Gelée blanche n'eſt point inutile. La terre doit être reſſerrée pendant l'Hiver, & les plantes, les blés, & les herbes doivent reſter à peu près dans le même état où elles ſe trouvent à la fin de l'Automne. Or afin qu'elles puiſſent réſiſter aux rigueurs de l'air pendant l'eſpace de quelques mois, il faut qu'elles y ſoient préparées, & pour ainſi dire, accoutumées par degrés; c'eſt à dire, il faut que leurs tuyaux & leurs pores ſe ferment inſenſiblement: & c'eſt à quoi ſert la Gelée blanche.

A l'occaſion de la Gelée blanche, DIEU parle auſſi de la *Glace.* Ce changement merveilleux d'une ſubſtance fluide en une ſubſtance ſolide, a donné de tout tems la torture aux plus habiles Philoſophes. Si l'on conſidere tout le contour de la Terre, en montant par degrés depuis l'Equateur juſqu'aux Poles, on trouvera que la Glace croît à proportion des degrés de latitude. Sous l'Equateur, la Glace eſt auſſi rare que les Corbeaux blancs, excepté ſur le haut des Andes: vers les Poles, on rencontre des montagnes de glace; en Moſcovie l'eau ſe gèle juſqu'à 6 ou 10 pieds de profondeur. Mais ſans aller juſqu'au 90e. degré de latitude, on n'a qu'à s'arrêter ſeulement dans la Suiſſe; on y trouvera des endroits où l'eau n'eſt point priſe, d'autres où la glace n'eſt gueres plus épaiſſe que demi-pouce, d'autres où elle eſt épaiſſe de demi-pied; & ainſi de ſuite on parviendra à de grandes maſſes ou montagnes de glace, hautes de pluſieurs centaines de pieds: c'eſt ce que les habitans du Païs appellent en leur Langue *Gletſchers*, qui fourniſſent un ſpectacle très agréable au milieu de l'Eté. S'il nous étoit permis de franchir les bornes d'un Commentaire, nous aurions beaucoup de choſes à dire ſur le commencement & ſur les progrès de la glace; ſur les differens degrés de ſa dureté, ſelon la diverſité des Païs; ſur ſa fragilité vers le Printems; ſur le bruit horrible qu'on entend à l'approche du Printems autour des Lacs gelés; & ſur celui que font les Gletſchers au plus fort de l'Eté, principalement lorsque le tems doit changer. Nous pourrions auſſi parler de la congélation de pluſieurs Corps, & de leur diſſolution; de la Glace artificielle, qu'on peut faire dans une Etuve, & au plus fort de l'Eté; de la force qui dilate l'eau congelée, force qui dans un cylindre de 5 pouces de hauteur, & de $1\frac{1}{3}$ pouce de largeur, peut élever un poids de 56 livres: nous dirions auſſi quelque choſe du Vin, qui étant gelé devient beaucoup plus fort vers le milieu du vaiſſeau; & de pluſieurs autres Phénomenes de cette nature, que je me croi diſpenſé de rapporter & d'expliquer maintenant. Voyez là-deſſus ma *Phyſique*, T. I. c. 23. & ſur les Gletſchers, pluſieurs endroits de mes *Schweitzeriſchen Natur-Geſchichten.* Il faut néanmoins parler ici de pluſieurs choſes qui ont du rapport avec notre Texte: *Les eaux ſe cachent & ſe durciſſent comme la pierre, & le deſſus de l'Abîme ſe prend.* Selon l'Original, *Les eaux ſe cachent elles-mêmes.* C'eſt à dire, l'eau qui ſe gèle, change tellement de nature & de forme, qu'elle n'eſt plus ce qu'elle étoit auparavant: de fluide qu'elle étoit, elle devient ſolide: le mouvement intérieur & confus de ſes parties, ſe change en repos. Auparavant elle cèdoit au moindre attouchement; étant gelée, elle réſiſte aux

plus

plus grands chocs: de transparente elle devient blanchâtre; & ce qui n'étoit que de l'eau, devient une pierre; jufques-là qu'*Olaüs Magnus* (*Hift. Sept.* L. XI. c. 20. 21.) rapporte que dans les Païs du Nord on l'employe pour bâtir des murailles. Il eft très facile de raifonner fur ce changement de fluide en folide; cependant c'eft une matiere où l'on rencontre beaucoup de difficultés. Rien n'eft plus aifé que de dire, que les particules de l'eau qui étoient auparavant agitées par un mouvement intérieur, fe tiennent en repos lorsqu'elle eft gelée; les fens mêmes nous en convainquent: mais la difficulté confifte à expliquer la caufe de ce repos. Si nous voulons parler ingénument, les plus habiles Phyficiens ignorent encore la véritable figure des particules de l'eau; nous ne favons pas fi elles font en forme de petits ferpens ou anguilles, & flexibles, comme *Defcartes* le prétendoit; ou fi elles font rondes & fphériques, comme d'autres ont voulu. Nous fommes perfuadés qu'il y a des particules d'air mêlées parmi celles de l'eau, mais nous en ignorons auffi la figure. Nous ne favons pas fi parmi les parties de l'eau il n'y a pas quelque autre matiere plus fubtile, qui lui communique quelque degré de chaleur, & qui s'envole pendant l'Hiver lorsque l'eau n'a point de circulation. Je ne trouve rien d'abfurde dans l'Hypothefe rapportée dans les *Mém. de Trevoux, mois de Janv. & Fev.* 1701. p. 90. felon laquelle le repos des particules de l'eau doit être attribué en partie à l'air intérieur, que le grand froid porte à un plus haut degré d'élafticité; & en partie à la preffion de l'air extérieur, qui les ferre. Mais on trouve des Objections contre cette Hypothefe, dans ces mêmes *Mém. mois* de *Septemb. & Octob.* p. 271.

Pineda, très favant Commentateur de Job, & qui felon moi eft préférable à *Coccejus*, conjecture (P. II. p. 801.) que les paroles de notre Texte défignent la formation du *Cryftal*. En effet, les *Septante* portent *Cryftal* au-lieu de *Glace*: ἐκ γαστρὸς δὲ τίνος ἐκπορεύεται ὁ Κρύσταλλος; *Du ventre de qui fort la glace?* On voit que *Pineda* étoit dans la fauffe opinion des Scholaftiques, que le Cryftal fe formoit de la Glace; opinion dont Job n'eft point l'Auteur, mais plutôt *Pline* L. XXXVII. c. 2. *Le Cryftal*, dit-il, *fe forme par la gelée. On ne le trouve que dans les endroits où il y a beaucoup de neige. Il eft certain qu'il n'eft qu'une glace, & c'eft de-là que les Grecs ont tiré le nom qu'ils lui donnent.* Cependant j'ai juftifié *Pline* de cette erreur qu'on lui impute, dans mon *Hift. Natur. de la Suiffe*, où j'ai démontré qu'il faloit entendre tout autrement les paroles de cet Auteur: favoir, qu'il n'entend point que le Cryftal foit, ou ait jamais été, de la Glace; mais qu'il fe trouve le plus fouvent dans les endroits où il y a des Neiges, & des montagnes perpétuelles de Glace. Il eft pourtant certain que le Cryftal a été auparavant une fubftance liquide, mais d'une efpece particuliere, qui s'eft congelée immédiatement après l'inondation du Déluge, & a formé des Cryftaux dans les creux des Rochers; de la même maniere que les Chymiftes font leurs Cryftallifations dans leurs Laboratoires.

Je n'oferois pofitivement affirmer, fi notre Texte fe doit auffi rapporter à ces fortes d'*Eaux* qu'on appelle *Pétrifiantes*, qui environnent d'une efpece de croute de tartre, ou de pierre, les corps qu'on y plonge, ou les pétrifient entierement. Il eft vrai à la lettre que *les eaux* de la premiere forte *fe changent en une efpece de pierre.* On peut dire la même chofe de l'eau qui dégoutte dans les voûtes fouterraines, & qui forme en fe congelant des corps folides de differentes figures. A ceci fe rapporte cette eau dont parle *Seneque* (*Quæft. Nat.* L. IV.) qui après avoir allegué ces vers d'*Ovide:*

> *Flumen habent Cicones, quod potum faxea reddit*
> *Vifcera, quod tactis inducit marmora rebus.*

„ Il fe trouve chez les Ciconiens un Fleuve, „ dont les eaux convertiffent en pierre les en„ trailles de ceux qui en boivent, & couvrent „ de pierre ce qu'on y plonge"; continue ainfi: *Cette eau fe fige & fe congèle dès qu'elle touche quelque chofe de folide. De-là vient que tout ce qu'on jette dans ce Lac, on l'en retire converti en pierre. Il arrive auffi dans quelques endroits de l'Italie, qu'en plongeant dans certaines eaux un petit bâton, ou une feuille d'arbre, on l'en retire pétrifié peu de jours après.* On trouve pareillement en Suiffe beaucoup de cette forte d'eaux, comme on peut voir dans mon *Hiftoire Naturelle de la Suiffe.*

Il ne refte plus à expliquer que les paroles du verf. 30. *Le deffus de l'Abîme fe prend.* Le Texte original porte, *Les faces du Gouffre fe prendront.* La *face*, ou la *fuperficie de l'Abîme*, doit fans doute s'entendre ici de la *fuperficie de la Mer*, qui fe gèle auffi, particulierement dans les Païs du Nord. Voyez *Sim. Majol.* Colloq. 1. & 10. & *De Mey*, *Phyf. Sacr.* p. 382.

PLANCHE DXXXI.

L'Orion.

JOB, Chap. XXXVIII. verſ. 31.

Pourrois-tu retenir les délices de la Pouſſiniere, ou délier les vertus attractives d'Orion?

Pourrez-vous joindre enſemble les étoiles brillantes des Pléiades, & détourner l'Ourſe de ſon cours?

De même qu'une Carte générale du prémier Monde, tel qu'il étoit avant le Déluge, nous ſeroit d'un très grand uſage pour l'intelligence de pluſieurs phénomenes des plus difficiles; de même il ſeroit à ſouhaiter qu'on eût un Globe céleſte du Cabinet de Job, pour y obſerver les Conſtellations de ſon tems avec les noms qu'on leur donnoit alors, & les comparer à notre Texte. Mais comme nous ſomme deſtitués du ſecours de ce Globe, il faudra nous en tenir aux Traditions & aux conjectures des Savans. Job, introduit par L'ETERNEL dans une Ecole de Phyſique & de patience, ſubit ici l'examen le plus rigoureux; & ſemblable au Pilote *Palinure*, dans *Virgile* (III. *Æneid.* 514.)

Explorat ventos atque auribus aëra captat:
Sydera cuncta notat, tacito labentia cœlo,
Arcturum, pluviasque hyadas, geminosque triones,
Armatumque auro circumſpicit Oriona.

„ Il étudie le vent, & prête l'oreille pour ſentir d'où il vient. Il voit les Aſtres décliner vers leur couchant, il obſerve les Conſtellations du Bouvier, du Taureau, des deux Ourſes, & les Etoiles brillantes d'Orion".

La prémiere Conſtellation dont il eſt parlé dans le Texte, eſt nommée *Cimah.* Les *Septante* & tous les Interpretes portent *Pléiades.* L'épithete *Maadannoth* que le Texte lui donne, a beaucoup d'emphaſe; les *Septante* l'ont rendu par *les liens des Pléiades*; *Aquila* ou *Symmaque*, par *les parties des Pléiades.* Les Pléiades ſont en effet un aſſemblage de pluſieurs Etoiles, tel qu'on le repréſente dans la Planche LXXV. de cet Ouvrage. *R. Selomo* met, la *Jonction des Pléiades*; & le Paraphraſte Chaldéen, *les Chaines. Manlius* l'appelle *glomerabile ſydus*, & *Seneque*, *denſi Pleiadum greges.* Il y a quelques Interpretes qui ont donné à cette épithete une ſignification tout à fait differente. *Arias* la rend par *délice*; *Coccejus* par *agrémens*; la Vulgate a mieux aimé traduire, *Etoiles brillantes des Pléiades*; & *Pagninus*, *des fruits délicats.* Cette Conſtellation étoit connue autrefois ſous le nom de *Cornes du Taureau*; mais *Weigelius* la changea en Table de Pythagore, en faveur des Marchands. Les *Pléiades* paſſoient chez les anciens Mythologues pour les Filles d'*Atlas*, dont ſix furent mariées à autant de Dieux, & la ſeptieme épouſa *Siſyphe.* Les Allemands les appellent *Siebengeſtirn*, & les Latins *Vergiliæ.* Si l'on en croit les Aſtrologues, cette Conſtellation eſt fort humide, & nous amène la neige & la pluye: c'eſt ce qui a fait dire à *Stace* (L. V. *Sylv.* & L. IV. *Thebaid.*)

- - - Neque enim violentior exit
Amnis humo, cum Taurum aut Pleiadas hauſit
Aquoſas.

„ Une riviere groſſie par les pluyes du Taureau, ou des Pléiades, ne franchiroit pas ſes bords avec plus de violence".

L'autre Conſtellation, dont il eſt parlé dans le Texte, eſt nommée כְּסִיל, à laquelle eſt donnée l'épithete מוֹשְׁכוֹת. Les *Septante* ont traduit, *l'enceinte de l'Orion.* Arias porte, *contractiones.* Quelques-uns traduiſent, *prolongation:* d'autres, *fruits tardifs de l'Orion*; & *Coccejus*, *des cordes, des cables.* Cette Conſtellation, la plus belle de toutes, eſt ſituée au-deſſous du Taureau, & des Jumeaux. Il a plu à *Schickard* d'en faire le Signe de *Joſué*; à *Schillerus*, celui de *S. Joſeph* Epoux de la Bienheureuſe Vierge; & à *Weigelius*, la *double Aigle du S. Empire*, & la Faſce qui eſt dans les Armes de l'auguſte Maiſon d'Autriche.

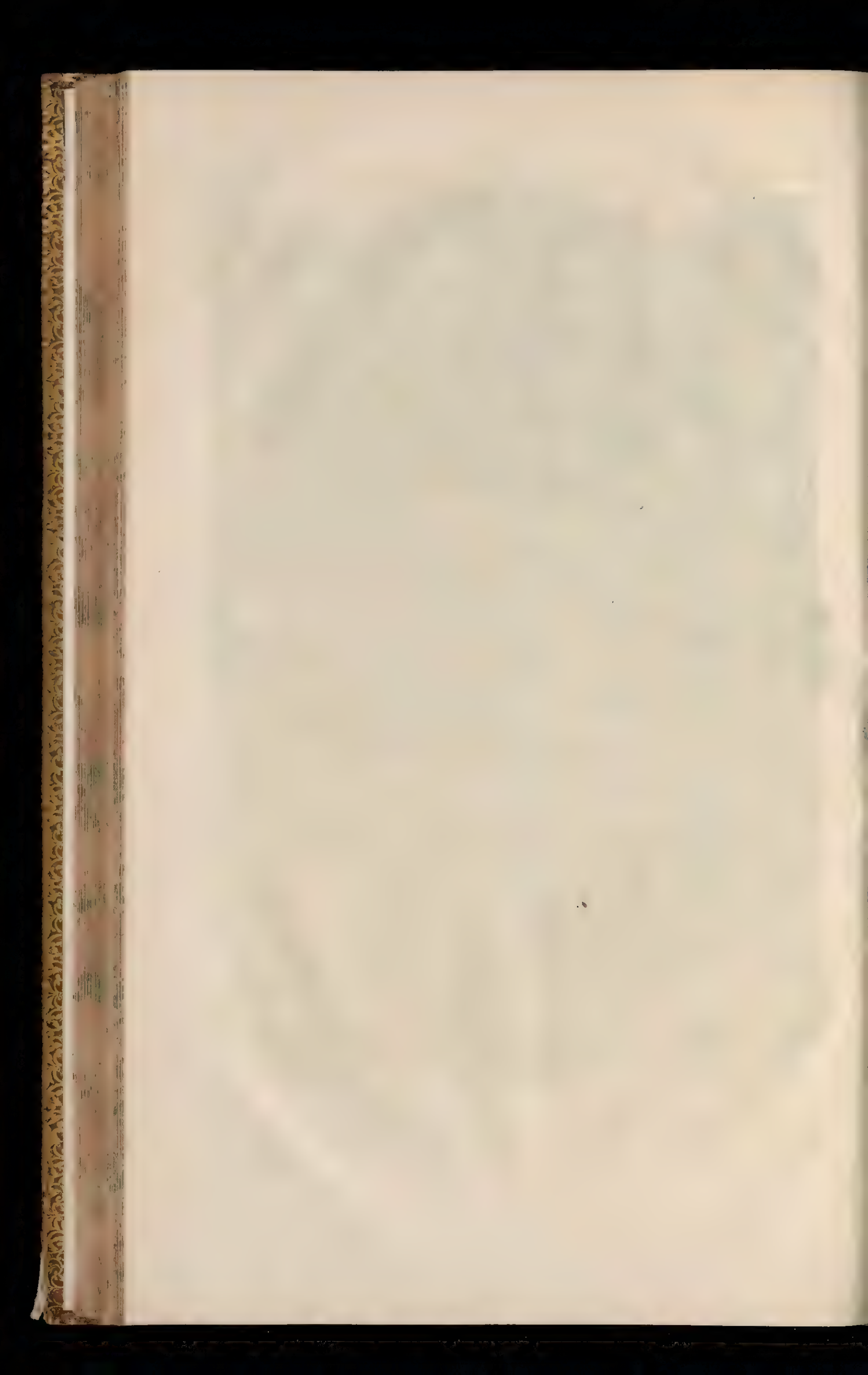
Le véritable but du diſcours que DIEU tient à



IOB. Cap. XXXVIII. v. 31.
Orion, כְּסִיל Cesil.

Buch Hiob Cap. XXXVIII. v. 31.
Der Orion.

I. G. Pintz sculps.



à Job, eft fans doute de démontrer fa Toute-puiffance tant dans le Ciel aërien, que dans le Ciel étoilé, & de lui perfuader qu'il eft l'unique Confervateur de toutes chofes, comme il en eft le Créateur; & que c'eft l'effet de fa volonté que quelques Etoiles font près des autres, comme les Pléiades, & que d'autres font éloignées; & que toutes ont une fituation invariable qui leur fait donner le nom d'*Etoiles fixes*. Il a voulu lui marquer, qu'il ne dépendoit point de Job, ni d'aucun autre Mortel, de les écarter, ou de les approcher les unes des autres. Il faut remarquer que les Etoiles fixes font autant de Soleils placés au centre de leurs Tourbillons; & par conféquent elles ne font pas à notre égard dans un même Cercle, mais les unes plus hautes, les autres plus baffes: c'eft pourquoi on ne peut point déterminer précifément fi celles qui nous paroiffent les plus près les unes des autres, le font en effet, ou fi elles font plus éloignées entre elles que celles qui nous paroiffent l'être le plus. Si l'on place fur une efplanade deux chandelles l'une derriere l'autre à la diftance de 20 pieds, mais en ligne droite, ou à peu près, à notre égard; & qu'on en place une troifieme à côté à angle droit, à la diftance de 5 pieds; celle qui eft derriere, & qui eft éloignée de la prémiere de 20 pieds, nous paroitra en être beaucoup plus proche, que celle qui n'eft éloignée que de 5. Voyez *De Mey*, *Phyf. Sacr.* p. 300.

JOB, Chap. XXXVIII. verf. 32.

Pourrois-tu faire fortir les Couronnes à leur tems? Et conduire Arcturus avec fes enfans?

Eft-ce vous qui faites paroitre en fon tems fur les enfans des hommes l'Etoile du matin, ou qui faites lever enfuite l'Etoile du foir?

Dieu produit fur le théâtre du Monde les Etoiles errantes, & les Etoiles fixes, de même qu'un Berger conduit fes Troupeaux aux pâturages, ou comme un Général qui difpofe fes Troupes dans le champ de bataille. Nous avons obfervé deux de ces Etoiles dans le verfet précédent. Dans celui-ci, il s'en préfente deux autres fur l'horizon, dont les noms & les qualités font auffi incertains que ceux des précédentes.

Le mot מַזָּרוֹת eft un des plus équivoques qu'il y eut jamais. Les *Septante* ne pouvant lui donner une fignification propre, ont mieux aimé garder le mot de l'Original, *Mazouroth*. *S. Auguftin* les a imités, quoiqu'il ait employé auffi le mot *Arcturus*. *Symmaque* porte τὰ σκορπισθέντα, qui fignifie *difperfé*; & *S. Chryfoftome* traduit, *affemblage d'étoiles* qu'on appelle ζώδια, comme qui diroit *petits animaux*: d'autres l'ont pris pour le *Chien célefte*. *Nicetas*, *Pagninus* & quelques autres Interpretes, ont compris fous ce mot les *douze Signes du Zodiaque*. Le *Targum*, *R. Abraham*, & *R. David*, les *Planetes*. La Vulgate & la Verfion Allemande de Zurich ont traduit, *Etoile du matin*; comme auffi עַיִשׁ par *Etoile du foir*. En quoi la Verfion Allemande ne s'accorde pas avec la Latine, car celle-ci explique le mot מַזָּרוֹת par les *Hyades*, & עַיִשׁ par *Arcturus*: or il y a une difference infinie entre la Planete de Vénus, & les Etoiles fixes. La prémiere eft un corps opaque, renfermé dans le Tourbillon du Soleil, faifant fon cours par les Signes du Zodiaque, & s'approchant tantôt d'une Etoile fixe, tantôt d'une autre; au-lieu que les Etoiles fixes font lumineufes de leur nature, elles font réellement fixes, & les centres de leurs Tourbillons. Ce n'eft pas la feule difficulté que la Verfion Allemande fouffre dans cette traduction; car elle repréfente auffi *Vénus* à l'efprit du Lecteur comme differente d'elle-même: cependant ce n'eft qu'une feule Planete, qui s'appelle *Etoile du matin* lorfqu'elle précède le lever du Soleil, & *Etoile du foir* lorfqu'elle la fuit après qu'il s'eft couché.

Quifve unum & idem fydus aëri lumine
Modò Phofphorum, modò Vefperum fi perfpicit,
Hoc nefciat binorum opificem curfum,
Lucis prophetam, noctis effe nuntium.
Pifidias.

„ Quand on confidere qu'un feul & même Aftre par la lumiere qu'il répand dans l'air, eft alternativement Etoile du matin, & Etoile du foir, on ne peut ignorer que c'eft par la difference de fon cours, que cet Aftre acquiert le double office d'annoncer le jour, & la nuit". Voici donc des Opinions bien differentes. Les paroles du Texte conviennent néanmoins à la Planete de *Vénus*, qui paroît à la tête de toute l'Armée des Cieux quand elle commence fa marche, & quand elle fait fa retraite (1). Je m'abftien-

(1) *Mergat diem tremendum dux noctis Hefperugo.*
Senec. in Medea Act. 4.

Jam rara micant fidera prono
Languida mundo, nox victa vagos

ſtiendrai de rapporter ici les rêveries des Aſtrologues touchant cette Planete, & l'influence qu'ils lui attribuent ſur l'Amour. Je leur permets de ſe bercer de ces fables, dont ils ſont ſi charmés. Les Obſervations Aſtronomiques ſur cette Planete, ſont beaucoup plus utiles & plus importantes. Telles ſont ſes Phaſes differentes, ſelon la ſituation differente qu'elle a à l'égard du Soleil, & à l'égard de la Terre. Elle eſt comme la Lune, tantôt pleine, tantôt nouvelle; elle en éprouve le croiſſant & le déclin, ce qui eſt un ſigne évident de ſon opacité. Cette Planete qui eſt la ſeconde après le Soleil, ſe meut autour de lui dans l'eſpace de 224 jours & 18 heures. Elle a tantôt un mouvement progreſſif, tantôt rétrogade, & tantôt elle eſt ſtationaire: phénòmenes que les Sectateurs de *Copernic* expliquent parfaitement bien. On a auſſi obſervé que cette Planete s'écarte de l'Ecliptique de l'eſpace de 9 degrés, & qu'elle tourne ſur ſon propre centre dans 14 heures. Ce mouvement, qu'on a démontré par le retour de certaines taches qu'on y a remarquées, eſt très utile aux habitans de Vénus; car ſans ce mouvement, ils ſeroient d'un côté brulés par la trop grande chaleur, & de l'autre ils ſeroient accablés par le froid & par des ténèbres perpétuelles. Ils ſeroient, dis-je, brulés d'un côté, parce que la diſtance de cette Planete au Soleil n'eſt que de 8300 demi-diametres de la Terre, ou 1427000 milles d'Allemagne. Le diametre de Vénus, ſuivant le calcul de Mr. *Huygens*, eſt au diametre du Soleil, comme 1 eſt à 84: d'où l'on conclud que cette Planete eſt 592754 fois plus petite que le Soleil, & deux fois & un tiers plus grande que la Terre.

Après cette digreſſion que nous avons faite ſur la Planete de Vénus, revenons à notre Texte. Je trouve que la Verſion Latine de Zurich n'a pas été mal fondée, lorſque montant du Tourbillon du Soleil aux Etoiles fixes, elle traduit, *Arcturus avec ſes enfans. Nas* chez les Arabes ſignifie *Biere*: or la *Grande Biere* dans le Ciel eſt la même choſe que la *Grande Ourſe*; & la *Petite Biere*, la *Petite Ourſe*. La raiſon de cette dénomination eſt, que l'une & l'autre, avec leurs quatre Etoiles principales, repréſentent une *Biere*, ou les quatre roues d'un chariot; & c'eſt ce qui l'a fait nommer en Allemand, *Heer-Wagen*; & en François, le *Chariot*. Les trois autres Etoiles qui ſont à la queue de chaque Ourſe, pourront repréſenter les Chevaux, ou le Convoi qui ſuit la Biere; & ce ſeront-là les *Fils*, ou *Filles*. C'eſt ce qui fait dire à *Alcamus* Ecrivain Arabe: *Filles de la Grande Biere, dont quatre compoſent la Biere, & les trois autres ſont ſes enfans. Aben Ezra* l'explique auſſi par les 7 Etoiles du Nord, que les Aſtronomes ont appellées *Ourſe*, *Chariot*, *Helix*, & *Septentriones*. Ceci ſoit dit à l'occaſion de la Verſion Latine de Zurich. L'Allemande a pour elle les *Septante*, qui traduiſent: *Menerez-vous l'Etoile du ſoir par ſes cheveux?* Ils ſemblent faire alluſion, par ces *cheveux*, à l'éclat de la Planete de Vénus, qui eſt preſque ſemblable à celui des Cometes chevelues. Cet éclat eſt cauſe que cette Etoile errante paroît beaucoup plus grande quand on la regarde ſans Teleſcope. On peut lire plus amplement ſur l'Etoile dont il eſt parlé dans ce Texte, ce que nous avons dit ſur Job IX. 9. Chacun peut s'en tenir à ſon ſentiment. Voyez *Bochart* (*Hieroz.* P. II. L. I. c. 16. p. 113.)

Contrahit ignes, luce renata
Cogit nitidum Phosphoros agmen.
Idem in Herc. fur.

- - - *Diffugiunt ſtellæ, quarum agmina cogit*
Lucifer. - - - -
Ovid. Met. 2.

JOB, Chap. XXXVIII. verſ. 33.

Sais-tu l'ordre des Cieux, & diſpoſeras-tu de leur gouvernement ſur la Terre?

Savez-vous l'ordre & les mouvemens du Ciel, & en rendrez-vous bien la raiſon, vous qui êtes ſur la Terre?

ARias a traduit ces mots, *Chykkoth ſchamajim*, par les *ordonnances des Cieux*; les *Septante*, les *révolutions des Cieux*; le Scholiaſte, les *mutations de l'air*; *Aquila*, les *juſtes rapports*, *les Loix*; la Vulgate, *l'ordre du Ciel*; & les deux Verſions de Zurich, *les Loix du Ciel*, & *le cours du Ciel*. Quoiqu'il y ait quelque diverſité dans ces Verſions, il eſt néanmoins évident qu'on doit entendre ici les Loix & les Statuts éternels, ſuivant leſquels toute l'Armée des Cieux, tous les Corps céleſtes, le Soleil, les Etoiles fixes & les errantes, ſans en excepter même la Terre, ſe meuvent chacune dans ſon Orbite, & dans un Ciel ſi fluide qu'il ne differe guere du vuide. Ces mouvemens ſe font avec tant d'exactitude, que depuis la Création du Monde juſqu'à aujourd'hui, aucun de ces Corps ne s'eſt écarté de l'épaiſſeur d'une ligne. La régularité en eſt ſi grande, que l'on peut prédire par le calcul, le lieu & la ſituation de chacune dans tous les périodes du tems à venir qu'on voudra. La queſtion que Dieu fait à Job eſt d'une ſi grande étendue, que l'Aſtronomie entiere pourroit lui ſervir de Commen-

taire. Cette Science peut fort bien, & fuivant les paroles de notre Texte, être appellée, *Ordre, Loix, Mouvemens du Ciel.* Mais outre que ce n'eft pas mon deffein, le Lecteur n'y prêteroit peut-être pas fon attention. Je ne faurois pourtant me difpenfer de dire que ces Loix conftantes des Cieux, & des Corps immenfes qui y font placés & qui s'y meuvent, fuppofent, démontrent même un Architecte, dont la fageffe & la puiffance font infinies; & que ces Loix ne font fondées fur aucune caufe méchanique, mais fur la volonté très libre du Créateur. J'en rapporterai ici une Defcription auffi abregée qu'éloquente, du célèbre Mr. *Newton.* Ce favant Philofophe, après avoir réfuté le Syftême des Tourbillons, continue à parler ainfi: (*Philof. Nat. Princ. Math.* p. m. 482.) *Les corps céleftes feront, à la vérité, toujours retenus dans leurs orbes par les loix de la pefanteur. Mais dans leur origine ces loix n'étoient point capables de leur faire acquérir la fituation réguliere de ces orbes. Les fix Planetes principales tournent autour du Soleil dans des cercles concentriques au Soleil même, par la même direction de mouvement & fur le même plan le plus près qu'il eft poffible. Dix Lunes tournent autour de la Terre, de Jupiter, & de Saturne, dans des cercles concentriques, par la même direction de mouvement, & dans les plans des orbes des Planetes, auffi près qu'il eft poffible. Tous ces mouvemens réguliers ne doivent pas leur origine à aucune caufe méchanique; car les Cometes fe meuvent auffi, & vont librement vers tous les côtés des Cieux, dans des cercles fort excentriques. Par cette forte de mouvement, les Cometes paffent très facilement & avec grande rapidité par les orbes des Planetes; & dans leur plus grand éloignement du Soleil, où elles vont plus lentement, & où elles reftent plus longtems, elles font très éloignées les unes des autres, & leur attraction mutuelle eft très petite. Ce Syftème admirable du Soleil, des Planetes, & des Cometes, ne pouvoit avoir pour Auteur que la fageffe & le pouvoir d'un Etre infiniment fage & infiniment puiffant. Et fi les Etoiles fixes font auffi des centres d'autant d'autres Syftêmes, ces Syftêmes feront auffi foumis à la domination d'un feul; fur-tout la lumiere des Etoiles fixes étant de la même nature que celle du Soleil, & dans tous les Syftêmes, les corps qui les compofent fe renvoyant réciproquement la lumiere.* Dieu *gouverne toutes chofes, non pas comme Ame du Monde, mais comme Seigneur de tout l'Univers; & c'eft à caufe de cet empire fuprème, que le Créateur eft appellé* Seigneur de l'Univers.

Les Payens mêmes attribuoient à Jupiter l'empire fur le Ciel, & fur les Corps céleftes. Dieu *ne laiffe pas de gouverner avec un foin continuel fon Empire, quoique fa conftitution fût déja parfaitement réguliere. C'eft lui qui d'une main infatigable fait mouvoir cette grande maffe, & qui veille fans ceffe à l'arrangement de toutes chofes. Il n'agit pas feulement lorsqu'il fait gronder le tonnerre, & lorsqu'il lance fes foudres; mais auffi après avoir appaifé les Elémens qui étoient en defordre, il répand de fon fein les petits vents agréables, & modere la rapidité & la violence du Soleil.* (*Claud. Mamertin. Panegyr.* III. *Maximian.* c. 3.)

Je ne puis m'empêcher, à cette occafion, de remonter à ces fiecles d'ignorance, particulierement au XIII. où il fe trouva un extravagant, qui non-feulement fe croyoit affez fage pour répondre à cette queftion que Dieu fait à Job: *Sais-tu l'ordre des Cieux?* mais qui portoit fon audace jufqu'au point de vouloir cenfurer le Créateur même & fes Ouvrages. Ce fut *Alphonfe X.* Roi de Caftille & de Leon, Fils de Ferdinand III. & de Beatrix, né en 1203, & mort fort repentant & fort pauvre en 1284. *Cet Alphonfe* (dit *Sanctius* Hiftorien Efpagnol, P. IV. c. 5.) *entreprit de cenfurer & de corriger même les Oeuvres de* Dieu, *qui font très parfaites, & qui ont été créées avec une fageffe infinie, avec poids & mefure. Cet Impie difoit hautement, que s'il avoit affifté au Confeil de* Dieu *lorsqu'il créa l'Homme, plufieurs chofes auroient été faites en meilleur ordre, & beaucoup plus parfaites, qu'elles ne font. Paroles exécrables, pleines d'orgueil & de vanité! Ce n'étoit pas là le fentiment du Roi David, lorsqu'il s'écrioit: Tes œuvres font merveilleufes, ô* Eternel, *& qui les connoitra jamais affez! Et dans un autre endroit: Tes œuvres font magnifiques, ô* Eternel, *tu as fait toutes chofes par ta fageffe!* Si l'on prenoit à la lettre les paroles de ce Prince, on ne fauroit le juftifier du crime d'Athéifme, & de Blafphème. Mais peut-être fe trouvera-t-il quelque *Arnoldus*, qui voudra juftifier *Alphonfe* du foupçon d'Héréfie, en difant que ce Roi Aftronome, de qui nous avons des Tables Aftronomiques qui portent encore fon nom, a voulu fe moquer du Syftème de *Ptolomée* qui étoit fort en vogue dans ces fiecles fcholaftiques, & le rendre méprifable en le traitant d'abfurde & de ridicule, comme on le regarde aujourd'hui; & qu'il conjecturoit peut-être longtems avant *Copernic*, que le Syftême du Monde avoit été conçu avec beaucoup plus d'ordre & de fageffe, que celui que *Ptolomée* en avoit donné. Mais fi c'étoit-là l'idée de ce Roi, il auroit dû cenfurer l'ignorance des Hommes qui concevoient mal les œuvres de Dieu, au-lieu de s'en prendre au Créateur même.

Les dernieres paroles de notre Texte, *Difpoferas-tu de leur gouvernement fur la Terre?* que les *Septante* traduifent par, *Sais-tu ce qui fe paffe en même tems fous le Ciel?* fouffrent differentes interpretations. Le mot *Mifchtar* fignifie proprement *Domination*, *Gouvernement*, *Adminiftration* d'un Prince, ou d'un Gouverneur, fondée fur un pouvoir législatif. Si l'on rapporte ces paroles à la Terre, elles regardent fans doute les grands avantages, & les commodités infinies, que la Planete que nous habitons tire du mouvement & de l'ordre invariable

riable du Ciel. Ces principaux avantages ſont, cette alternative conſtante & invariable de Jour & de Nuit: les viciſſitudes des Mois, des Années, & des Siecles: la vie des Hommes, des Animaux & des Plantes. Avantages qui s'en déduiſent ſans avoir beſoin d'établir, avec les Aſtrologues, les influences des Planetes ſur le cerveau, le corps, l'eſprit & la volonté des Hommes; ſur les Républiques & ſur les Royaumes, ſur leur origine, leurs révolutions & leur ruïne; & ſur la vie & la mort des Rois & des Princes.

JOB, Chap. XXXVIII. verſ. 34. 35.

Crieras-tu à la nuée à haute voix, afin qu'une abondance d'eau te couvre?

Envoyeras-tu les foudres, de ſorte qu'elles marchent & te diſent, Nous voici?

Eleverez-vous votre voix juſqu'aux nues, pour faire fondre les eaux ſur vous avec abondance?

Commanderez-vous aux tonnerres, & partiront-ils dans l'inſtant, & en revenant enſuite vous diront-ils, Nous voici?

La voix de Dieu n'eſt autre choſe que ſon pouvoir abſolu & ſans bornes; les actes de ſa volonté ſont des ordres, & ſes ordres ſont accompagnés de leurs effets. C'eſt à cette voix que toutes les Créatures animées & inanimées obeïſſent dans un clin d'œil. *Il appella la famine, afin que la terre en ſouffrit.* Ou: *Il appella la famine pour venir ſur la terre, & rompit tout le bâton du pain*, Pſ. CV. 16. *Il appella la ſechereſſe ſur la terre & ſur les montagnes, & ſur le froment, & ſur le vin excellent, & ſur l'huile, & ſur tout ce que la terre produit, & ſur les hommes, & ſur les bêtes, & ſur tout le travail des mains*, Aggée I. 11. & Ezech. XXXVI. 29. Dieu s'eſt réſervé pour lui ſeul la domination ſur la pluye, & ſur l'*abondance des eaux*, ſur les ondées, & même ſur les éclairs & les foudres, dont nous avons parlé ailleurs.

JOB, Chap. XXXVIII. verſ. 36.

Qui eſt-ce qui a mis la ſageſſe dans les reins, ou qui a donné au cœur de l'intelligence.

Qui a mis la ſageſſe dans le cœur de l'homme? ou qui a donné au coq l'intelligence?

La difficulté d'expliquer l'Ecriture augmente beaucoup, lorsqu'il ſe rencontre que les mots du Texte original peuvent admettre deux ou plusieurs ſignifications differentes. Le Texte dont il s'agit ici, nous en fournit un exemple. Il renferme deux mots de cette nature, dont le prémier ſignifie ſelon quelques-uns les *Reins*, ſelon d'autres les *Entrailles*, & ſelon d'autres encore une *Femme qui fait de la toile*: le ſecond eſt rendu par quelques-uns le *Cœur*, & par d'autres le *Coq*. Il eſt fort mal-aiſé de ſortir de pareils embaras.

Le Cœur & les Reins ſe trouvent ſouvent enſemble dans l'Ecriture Sainte. Pſ. VII. 10. *Toi qui ſondes les cœurs & les reins, ô* Dieu *juſte.* XXVI. 2. Eternel, *ſonde-moi & m'éprouve, examine mes reins & mon cœur.* LXXIII. 21. *Quand mon cœur s'aigriſſoit, & que je me tourmentois dans mes reins.* Ou: *Mon cœur a été tout enflâmé, & mes reins tous alterés.* Prov. XXIII. 15. 16. *Mon fils, ſi ton cœur eſt ſage, mon cœur s'en réjouïra, même moi-même, & mes reins treſſailliront de joye, quand tes levres profereront des choſes droites.* Jerem. XVII. 10. *Je ſuis* l'Eternel *qui ſonde les cœurs, & qui éprouve les reins.* XX. 12. Eternel *des Armées, qui ſondes les juſtes, qui vois les reins & le cœur.* Mais dans les Paſſages que nous venons d'alléguer, les *Reins* ſont exprimés ordinairement par le mot כְּלָיוֹת, & le *Cœur* par לֵבָב. Au-lieu que dans notre Texte les *Reins* ſont déſignés par טֻחוֹת, mot peu uſité, qui dérive de טוּחַ lequel ſignifie *frotter, enduire*, parce que les *Reins* ſont d'ordinaire couverts de graiſſe; & le *Cœur* y eſt nommé שֶׂכְוִי, qui vient de שָׂכָה, *penſer, imaginer.* Les Juifs plaçoient l'Ame dans le Cœur & dans les Reins, plutôt que dans le Cerveau. Nous la plaçons dans ce dernier, qui eſt la ſource & le centre de tout le Syſtème nerveux, & par conſéquent de la ſenſation

tion & du mouvement. Les Juifs, qui ſelon moi s'exprimoient plutôt en Poëtes, qu'en Philoſophes, ont entendu par *Cœur* & par *Reins*, ce qu'il y a de plus caché dans l'intérieur de l'Homme, & comme la retraite ſecrete de leurs penſées & de leur ſageſſe. On peut par ce moyen concilier les deux Verſions de Zurich, dont l'une porte *Reins*, & l'autre *Sageſſe cachée.*

Les differentes ſignifications qu'on donne au ſecond membre de notre Texte, ſont beaucoup plus difficiles à concilier. Nous traduiſons: *Qui a donné au cœur l'intelligence?* & la Vulgate porte: *Qui a donné au Coq l'intelligence?* Le prémier qui donna cette ſignification au mot שֶׂכְוִי, fut *R. Simeon*, fils de *Lakis*, dans un Traité du Talmud (*de capite anni, fol. 26. a.*) Quelques autres Docteurs Juifs, & pluſieurs Interpretes Chrétiens l'ont ſuivi, avec *S. Jerôme.* Le Coq, ſelon *Pline* L. X. c. 21. eſt le plus raiſonnable de tous les Animaux. *Ces ſentinelles nocturnes*, dit-il, *que la Nature a deſtinées pour éveiller les hommes & les exciter au travail, ont des ſentimens de gloire. Ils ont connoiſſance des Aſtres, & diſtinguent par leur chant les heures de trois en trois pendant le jour: ils ſe couchent avec le Soleil, & à la quatrieme veille de la nuit ils nous rappellent à nos ſoins & à nos travaux, & le Soleil ne les devance jamais en ſe levant. Ils exercent la Souveraineté ſur leur Eſpece, & regnent par-tout où ils ſont.* Elien en parle auſſi, L. XIV. 28. *On dit que le Coq fait de grands cris, & ſaute de joye, lorsque la Lune ſe lève, comme s'il étoit inſpiré par quelque Divinité. Il ne ſe trompe jamais au lever du Soleil.* Le Coq eſt donc comme une Sentinelle, ou comme un Réveil, que DIEU a donné aux Hommes pour les éveiller, & leur faire reprendre les travaux interrompus par la nuit: mais je n'ai garde d'affirmer que le Coq s'acquitte de ce devoir de propos déliberé, & en conſéquence de ce raiſonnement: „ On m'a „ donné la charge de Sentinelle, il faut que „ je m'en acquitte, & que par mon chant j'é- „ veille les Hommes précisément à une telle heure". Je pourrai en dire quelque choſe de plus poſitif, quand j'en ſerai mieux inſtruit par un Commerce de Lettres avec les Bêtes, comme *Moſcheno, Lettere miſſive, e reſponſorie delle beſtie.* Rien ne releveroit plus la gloire du Coq, que ſi la découverte des Longitudes que l'on cherche depuis ſi longtems, pouvoit ſe faire par ſon moyen. Mr. *Rouillé de Meslay* s'en étoit flatté, en ſuppoſant par exemple que les Coqs qui chantent en Portugal à minuit, chanteroient en France préciſément à une heure. Voy. *Breſſl. Samml.* An. 1717. m. Sept. p. 146.

Il nous reſte à parler de la Verſion des *Septante*, qui au Coq ont ſubſtitué la *Femme.* Voici comme ils traduiſent: τίς ἔδωκεν γυναιξὶν ὑφάσματος σοφίαν, ἢ ποικιλτικὴν ἐπιστήμην; *Qui eſt-ce qui a donné aux Femmes la ſageſſe de travailler au métier, & l'art de broder?* Ces Interpretes, au-lieu d'avoir lu בַּטֻּחוֹת, *dans les reins*, ont lu בַּטּוֹוֹת, *dans les fileuſes*, mot qui dérive de טָוָה; mais ils ont changé l'art de filer, en *l'art de faire de la toile*, parce que les Grecs ſe ſervent indifferemment de l'un & de l'autre de ces mots, νῆμα & ὕφασμα, comme on peut voir dans *Homere*, *Heſychius*, & *Euſtathe.* Les Peres de l'Egliſe Grecque s'apperçurent aiſément, que le travail des Femmes ne méritoit pas d'être compté parmi les œuvres merveilleuſes de DIEU. *Severe*, *Olympiodore*, *S. Chryſoſtome*, & *S. Gregoire de Nazianze*, ſe ſont donné la torture pour pouvoir donner quelque apparence à la Verſion de ces bons Vieillards. *Dans l'énumeration des œuvres du Créateur, il ajoute*, (ce ſont les paroles de *S. Gregoire de Nazianze*) *Qui eſt-ce qui a enſeigné aux femmes, ſexe d'ailleurs fragile, l'adreſſe de faire de la toile? Qui eſt-ce qui leur a montré à teindre la laine, pour en faire des ouvrages de differentes couleurs? L'Ecriture Sainte mêle dans cet endroit ce qu'il y a de plus ſublime, avec ce qu'il y a de plus bas.*

Il eſt vrai que les Payens ont attribué à leurs Divinités l'art de filer & de faire de la toile, & principalement ils l'attribuoient à Pallas. *Homere* (*Odyſſ.* L. XII.) dit que *Pallas enſeigne aux femmes l'art de broder, & de faire de beaux ouvrages au métier.* Et dans un Hymne à *Venus*: *Elle enſeigna aux femmes délicates à faire de beaux ouvrages, ſans ſortir de chez elles.* Salomon, Prov. XXXI. 13. a jugé auſſi que les ouvrages des femmes méritoient bien qu'on en fit l'énumeration: *Elle cherche de la laine & du lin, & fait ce qu'elle veut de ſes mains.* Ou: *Elle a cherché de la laine & du lin, & elle a travaillé avec des mains ſages & ingénieuſes.* v. 19. *Elle met ſes mains au fuſeau, & ſes mains tiennent la quenouille.* Ou: *Elle a porté ſa main à des choſes fortes, & ſes doigts ont pris le fuſeau.* *Pline* en parle élégamment, L. VII. c. 56. *L'art de travailler au métier n'eſt ni inutile, ni mépriſable; on y remarque quelque choſe de divin, & un* DIEU *lui-même n'a pas eu honte de l'exercer; il s'en eſt attribué l'invention, & en a voulu paſſer pour l'Auteur.* Voyez *Bochart* (*Hieroz.* P. II. L. I. c. 16. p. 114.) & *De Mey*, (*Phyſ. Sac.* p. 365.)

JOB, Chap. XXXVIII. verſ. 37. 38.

Qui comptera les Régions d'en-haut avec sa sagesse & qui dispose le gîte des courses des Cieux?
Quand la poudre est détrempée par les eaux qui l'arrosent, & que les fentes de la terre se viennent à rejoindre.

Qui expliquera toute la disposition des Cieux, ou qui fera cesser toute l'harmonie du Ciel?
Lorsque la poussiere se répandoit sur la terre, & que les mottes se formoient & se durcissoient, où étiez-vous?

De tout ce qu'on a dit jusqu'ici sur les Météores, on peut conclure que le mot *Schechakim* ne signifie pas ici cet Air subtil ou l'*Æther*, qu'on appelle communément *Ciel*, & qui remplit ces vastes espaces qui sont entre les Etoiles fixes & les Planetes; mais qu'il faut plutôt entendre cet Air mêlé avec l'Æther, qui est le théatre des Météores. La Version Latine de Zurich porte *Æther*, mais l'Allemande a traduit *Wolken*, *Nuées*, qui sont bien differentes de l'Æther. Les *Septante* l'ont traduit de même, *Nuées*. Lorsqu'on dit l'Air, ou l'Atmosphere, on entend le contenant & le contenu, c'est à dire l'élement de l'Air pris abstractivement, & les nuages qui s'y forment. De cette maniere la question que Dieu adresse à Job, selon la Version de Zurich: *Qui est-ce qui par sa sagesse ordonnera à l'air ce qu'il doit faire?* revient à peu près à ceci: Que Job, ou quelque autre, dise s'il le peut, qui est-ce qui dispose l'élément de l'air, les vapeurs & les exhalaisons dans un ordre si précis, & dans une proportion si juste, dans un poids & dans une mesure déterminés, dans un degré de chaleur ou de froid, de densité ou de raréfaction, si proportionné; & dans une légereté ou pesanteur convenable pour pouvoir être utile aux Hommes, aux Animaux, & aux Plantes, & afin que les pluyes ne soient ni trop abondantes ni trop modiques, que l'Hiver ne soit ni trop long ni trop court? Ce sens se confirme par les paroles suivantes. *Qui est-ce qui arrêtera les bouteilles des Cieux?* (c'est ainsi que porte la Version de Zurich,) mots que les *Septante* traduisent par, *Qui a fait pancher le Ciel sur la Terre?* & Symmaque, *Qui est-ce qui disposera les conduits du Ciel vers la Terre?* D'autres par forme de Glose, l'expliquent ainsi: *Qui fait assembler les nuages, & fait descendre le Ciel vers la Terre?* Si l'on suit la Version des *Septante*, bien loin que notre Texte parle d'*arrêter les bouteilles des Cieux*, comme porte notre Version Latine, il marquera une pluye prochaine, l'assemblage des nuages qui se baissent vers la Terre. C'est sans doute Dieu qui répand sur la Terre ces Mers qui flottent librement dans les airs. C'est lui qui règle la pluye, qui en établit la mesure, & qui lui prescrit des bornes qu'elle ne passe point. Le sens qu'on vient de donner à ces paroles se justifie par le verſ. 38. *Quand la poussiere est détrempée par les eaux qui l'arrosent, & que les fentes de la terre se viennent à rejoindre.* Les *Septante* ont traduit: *La cendre étoit dispersée comme la terre, & je l'ai formé en mottes quarrées comme par une pierre:* Version très obscure. Il est vrai que la terre se rejoint par la pluye; mais le suc nourricier qui s'y trouve doit s'y répandre & se délayer, afin d'être propre à pénétrer dans les petits orifices qui sont aux extrémités des racines. On peut rapporter à cet endroit ce que dit *Pline*, L. VI. c. 65. *Il faut croire que l'Auteur de la Nature a tellement disposé les choses, que la terre qui ne sauroit subsister d'elle-même sans le secours de l'eau, & l'eau qui ne sauroit subsister sans la terre, fussent jointes ensemble; & que la terre ouvrît son sein pour recevoir l'eau, & que l'eau humectât la terre de toutes parts en dedans, par dehors, & au dessus, par des veines & des conduits entrelacés, par lesquels elle s'élève jusqu'aux sommets des montagnes.* La terre doit être humectée & arrosée, en partie par les eaux de la Mer, qui y coulent par des endroits souterrains, par les Fleuves & par les Rivieres; & en partie par la pluye. C'est la raison pourquoi Dieu *a fondé la Terre sur les mers, & l'a établie sur les fleuves*, Pſ. XXIV. 2. Notre Texte explique élégamment la maniere, dont les mottes se forment, par ces mots בְּצֶקֶת עָפָר, *en fondant la poussiere*, où עָפָר signifie proprement la poussiere seche & légere, qui n'est point liée; & יָצַק *fondre*, *jetter en moule*, afin que cette poussiere réunie puisse former des mottes.

JOB, Chap. XXXVIII. verſ. 39.40. (XXXIX. 1. 2.)

Chaſſeras-tu de la proie pour le vieux Lion, & raſſaſieras-tu les Lionceaux qui cherchent leur vie?
Quand ils ſe tapiſſent dans leurs repaires, & qu'ils ſe tiennent dans leurs forts aux aguets?

Prendrez-vous la proie pour la Lionne, & en raſſaſierez-vous la faim de ſes petits?
Lorſqu'ils ſont couchés dans leurs antres, & qu'ils épient la proie du fond de leurs cavernes?

JUſqu'ici la Sageſſe, la Bonté, la Puiſſance de Dieu, ont paru d'une maniere ſenſible, dans la Providence avec laquelle il dirige l'Atmoſphere, & les Météores. Nous verrons dans ce qui ſuit, que la conſervation, le mouvement & toutes les operations des Animaux, dépendent uniquement de cet Etre infiniment parfait, qui les a créés; & que les Quadrupedes, les Volatiles, les Poiſſons, & les Reptiles ſont autant d'Automates, qui renferment un méchaniſme infini.

Le prémier Animal que le Créateur expoſe ici à nos yeux, eſt le *Lion*. On lui donne ici deux noms, dont nous avons parlé plus amplement ailleurs. Celui de *Labi* ſignifie proprement *Lionne*, comme porte notre Verſion Latine, & celui de *Cephir*, *Lionceau*, & auſſi *Dragon*, ou *Serpent*; ce qui a donné lieu aux *Septante* de traduire, *Raſſaſieras-tu les ames des dragons?* Le Texte donne auſſi deux noms aux Cavernes des Lions, ſavoir, *Syccah*, qui ſignifie proprement *Cabane*, *Tente*; & *Meonah*. Il ne s'agit pas tant ici des Lions qui quittent leurs Cavernes pour aller chercher leur proie, que de la Providence qui prend ſoin des Lions affoiblis par l'âge, auſſi-bien que de la Lionne pendant qu'elle eſt obligée de reſter au fond de ſon Antre pour nourrir ſes Petits. On lit dans *Elien* (*Hiſt. Anim.* L. IX. c. 1.) que les jeunes Lions vont à la chaſſe, & qu'après avoir ſaiſi leur proie, ils font retentir les Cavernes de leurs rugiſſemens, pour attirer par ce moyen, & inviter les vieux Lions à venir prendre leur part du butin; ce qui paroit aſſez conforme à ce paſſage d'Amos III. 4. *Le Lion rugira-t-il dans la forêt, s'il n'a quelque proie? Le Lionceau jettera-t-il ſon cri de ſon gîte (s'il n'a pris quelque choſe?)* Ou: *Le Lion rugit-il dans une forêt, ſans qu'il ait trouvé de quoi repaitre ſa faim? Le Lionceau fait-il retentir ſa voix dans ſa taniere, ſans qu'il ſoit prêt de ſe jetter ſur ſa proie?* C'eſt comme ſi Dieu diſoit ici à Job: Eſt-ce toi qui prends ſoin des Lions décrépits, ou bien vas-tu à la chaſſe pour les Lionceaux? Ici on voit une preuve particuliere de la Providence, en ce que le Lion, cet Animal d'ailleurs ſi cruel, & ſi carnacier, peut cependant dès qu'il s'eſt une fois raſſaſié, paſſer deux ou trois jours ſans manger, lorſqu'il ſe trouve deſtitué de proie. Concluons donc que c'eſt Dieu qui donne cet appétit dévorant aux Lions, qui les incite à la chaſſe: on peut même dire qu'il chaſſe lui-même en quelque ſorte avec eux. Voyez *Bochart* (*Hieroz.* P. I. L. III. c. 2. p. 737. P. III. c. 3. p. 376.)

JOB, Chap. XXXVIII. verſ. 41. (XXXIX. 3.)

Qui apprête la viande au Corbeau, quand ſes petits crient au DIEU fort, & qu'ils vont errans parce qu'ils n'ont point dequoi manger?

Qui prépare au Corbeau ſa nourriture, lorſque ſes petits courant çà & là crient à DIEU, parce qu'ils n'ont rien à manger?

LE *Corbeau*, qui eſt en lui-même un Oiſeau vil & mépriſable, tant à cauſe de ſa forme extérieure, qu'à cauſe des choſes dont il ſe nourrit, & qui a été rangé parmi les Animaux immondes par la Loi cérémonielle, eſt pourtant l'objet du ſoin particulier de la Providence; & ce ſoin ſi ſouvent marqué dans la Sainte Ecriture, eſt bien digne de notre admiration & de nos adorations. C'eſt Dieu, *qui donne au bêtail ſa pâture, & aux Petits des Corbeaux qui crient*, Pſ. CXLVII. 9. Notre Sauveur lui-même s'en explique en ces termes, Luc XII. *Conſiderez que les Corbeaux ne ſement point, & ne moiſſonnent point, & qu'ils n'ont point de cellier ni de grenier; & toutefois Dieu les nourrit.* Les anciens Juifs ont cru qu'il faloit prendre à la lettre, ce que le Texte rapporte ici du *cri des Petits du Corbeau.* Pluſieurs d'en-

d'entre les Peres, comme *S. Hilaire* ſur le Pſ. CXLVI. *S. Jerôme* ſur les Pſeaumes, ne ſont pas de ce ſentiment, parce qu'une telle invocation de Dieu ſuppoſeroit dans les Corbeaux une ame raiſonnable. *S. Auguſtin* s'exprime ainſi: *Croirons-nous que les Corbeaux crient, & invoquent* Dieu *pour en obtenir leur nourriture? N'en croyons rien, une ame irraiſonnable ne peut invoquer* Dieu &c. De-là vient que le ſens figuré a prévalu chez les Peres, & que par les *Corbeaux* ils ont entendu les Gentils, & par les *Petits des Corbeaux*, les Chrétiens. Pour moi s'il eſt permis de recourir à la figure, j'aimerois mieux dire que Dieu, en choiſiſſant parmi les oiſeaux, non ceux qui font le plus de plaiſir à la vue par leur beauté & la variété de leurs couleurs, ni ceux dont la chair fournit les mets les plus exquis, ni qui réjouiſſent le plus par la douceur de leur chant, ou qui ſe diſtinguent des autres par leur force ou leur grandeur, mais le *Corbeau*, cet oiſeau immonde & hideux par ſon plumage; a voulu déſigner par cet emblème les Hommes, ces Créatures naturellement immondes, & rebelles contre Dieu; & faire admirer ſon extrême bonté dans le ſoin continuel que ſa bienfaiſante Providence prend pour de telles Créatures. Je ne prétens aſtreindre perſonne à cette Allégorie. Quoi qu'il en ſoit, elle ne préjudicie point au ſens litteral, qui eſt celui que je préfere, & qui ne convient pas moins ici aux Corbeaux, qu'ailleurs aux Lions, aux Anes ſauvages, aux Chevaux, aux Aigles, & aux Autruches. Ce ſentiment eſt confirmé par le paſſage parallele de Matth. VI. 26. *Regardez les oiſeaux du Ciel, car ils ne ſement, ni ne moiſſonnent, ni n'amaſſent rien dans des greniers, & votre Pere céleſte les nourrit*; & par ce qui ſuit tant en cet Evangile, qu'en S. Luc XII. 24. qui en eſt comme la conſéquence: *N'êtes-vous pas beaucoup plus excellens qu'eux? Combien valez-vous plus que les oiſeaux?* Les Petits des Corbeaux ne ſont pas les ſeuls qui crient à Dieu: *Les Lionceaux bruyent après la proye, & pour demander au* Dieu *fort leur pâture*, Pſ. CIV. 21. *Auſſi chacune des bêtes des champs a bramé après toi, parce que les cours des eaux ſont taris, & que le feu a conſumé les cabanes du déſert.* Ou: *Les bêtes même des champs levent la tête vers vous, comme la terre alterée qui demande de la pluye, parce que les ſources des eaux ont été ſechées, & que le feu a dévoré ce qu'il y avoit de plus agréable dans les prairies*, Joel I. 20. *Théodoret* parle en ces termes du cri du Corbeau: *Il n'eſt pas de la nature du Corbeau d'être raiſonnable, & ils ne crient pas vers le Créateur par un principe de raiſonnement; mais le cri qu'ils font, eſt ſemblable à une demande.* Cette maniere de parler métaphorique eſt d'autant plus belle, que tandis que les autres oiſeaux chantent avec mélodie les louanges de Dieu, & qu'ils lui rendent graces des biens dont ſa bonté les comble; le Corbeau de ſon côté croaſſe, & fait par ſes cris bruyans, le perſonnage de ſuppliant, comme le rapporte *Elien* (*Hiſt.* L. II. c. 48.) au ſujet des Corbeaux qui ſe trouvent le long du Nil, qui par leurs croaſſemens deſagréables ſemblent ſupplier ceux qui navigent ſur ce fleuve de leur faire quelque aumône. Et dans *Heſychius* κοράζαι, mot dérivé du nom que les Grecs donnoient au Corbeau, ſignifie la même choſe que ſupplier inſtamment, comme font les Corbeaux qui volent autour des maiſons, & qui ne les quittent qu'après en avoir emporté quelque choſe.

Les Rabbins, & les Arabes agitent dans leurs Ecoles une queſtion, qui à mon avis eſt fort inutile; ſavoir, pourquoi dans David & dans Job on ne lit pas que les vieux Corbeaux, quoique fort affamés, crient vers Dieu, mais ſeulement les Petits? C'eſt de ces ſortes de Gloſes dont ils chargent le Texte. *R. Eliezer (in Capitulis* c. 21.) dit que ſi les Corbeaux voyent en naiſſant leurs Petits, lorsqu'ils ne ſont pas encore revêtus de leur couleur noire, ils ne les reconnoiſſent pas pour être de leur famille, mais les regardent comme la production des Serpens, & les abandonnent; de ſorte qu'ils périroient de faim, ſi Dieu ne leur préparoit une nourriture; & ces alimens au ſentiment de *R. Salomon* ſont les mouches & les moucherons, qui naiſſent des excrémens des vieux Corbeaux, & qui volent d'eux-mêmes dans le bec des petits. *Aben Ezra* & *Kimchi* ſont de ce ſentiment, & parmi les Arabes, *Harir*; *Alkazuin Damir.* Ils ont été ſuivis en cela par quelques-uns des Peres. Voy. *S. Chryſoſtome* (*Serm. de Elia*) *Olympiodore* (*in Job.*) *S. Gregoire* (*in Job.* L. XXX.) & *Iſidore* (*Orig.* L. XII. c. 7.) *Caſſiodore* (*in Pſalmos*, qu'on met ſous le nom de *S. Jerôme*) renchérit ſur le prodige, en donnant la roſée pour nourriture aux Petits des Corbeaux. Mais qui pourroit croire de bonne foi, qu'il pût s'engendrer des mouches & des moucherons en aſſez grande quantité dans le nid du Corbeau, pour ſervir de pâture à ſes Petits; & que ces inſectes ſe jettent d'eux-mêmes dans leurs goſiers? Que les Peres ne peuvent ſouffrir leurs Petits pendant qu'ils ſont jeunes, à cauſe qu'ils ne ſeroient pas encore parvenus au point de noirceur, auquels ils parviennent dans la ſuite? car ce défaut eſt commun à tous les autres oiſeaux. Sur quel fondement enfin aſſure-t-on, que les Peres reviennent vers leurs Petits, lorsqu'ils ont atteint ce degré de couleur? n'y ayant perſonne qui ne ſache que chaque animal chérit les ſiens, & en particulier les Petits de ſon Eſpece: ſur quoi *Ciceron* (L. I. *de la Nature des Dieux*) s'exprime ainſi: *Croyez-vous qu'il y ait ſur la Terre, ou dans les Eaux, une bête qui ne ſe plaiſe pas avec ſon ſemblable? s'il en étoit ainſi, pourquoi le Taureau ne prendroit-il pas plaiſir à l'approche de la Cavalle, ou le Cheval à celle de la Vache? Eſt-ce que vous croyez que l'Aigle, le Lion, ou le Dauphin, préfèrent à leur figure celle de quelque autre animal que ce ſoit?* D'ailleurs, ceux qui liront avec attention le Texte de Job, s'appercevront que ce ne ſont pas les *Petits* nouvellement éclos qui *crient à* Dieu, mais *ceux qui n'ayant pas dequoi manger, courent çà & là*, & qui par conſéquent commencent à devenir grands.

Par-

Par-là on peut voir en même tems le peu de fonds qu'on doit faire ſur les Légendes & les Interpretations des Juifs & des Arabes, que les Peres ont favoriſées. Les Naturaliſtes nous apprennent que les Corbeaux n'abandonnent pas leurs Pouſſins, mais ſeulement ceux de leurs Petits qui commencent à voler: voyez *Ariſtote* (*Hiſt.* L. IX. c. 31.) *Pline* (L. X. c. 12.) parlant de la Corneille, dit qu'*elle eſt la ſeule qui nourrit encore quelque tems ſes Petits, lorsqu'ils commençent à voler; tous les autres de même eſpece chaſſant leurs pouſſins loin du nid, les obligent de voler, comme le Corbeau qui éloigne du ſien ceux qui ſont aſſez forts pour prendre la volée.* Ceux donc qui errent en faiſant leurs efforts pour voler, croaſſent pour avoir à manger, & ſemblent ſe plaindre de la dureté de leur Pere. Dans cette extrémité DIEU vient à leur ſecours, non pas par un miracle, mais en ſuivant toujours les loix qu'il a établies dans la Nature. Enfin il eſt inutile d'agiter la queſtion, Pourquoi dans le Texte il eſt fait mention des Petits du Corbeau, & non point de ceux qui ſont déja forts? JESUS-CHRIST (Luc XII. 24.) dit des Corbeaux en général, & ſans diſtinction d'âge, qu'ils ne ſément, ni ne moiſſonnent, & que cependant DIEU prend ſoin de leur nourriture; & Matth. VI. 26. que la Providence de DIEU s'étend ſur tous les oiſeaux, juſqu'aux Paſſereaux dont on fait le moins de cas. On trouve dans le même Evangéliſte, X. 29. *Deux Paſſereaux ne ſe vendent-ils pas une pite? & néanmoins il ne tombera pas un d'eux à terre ſans votre Pere.* Voyez *Bochart* (*Hieroz.* P. II. L. II. c. 11. p. 203.)

JOB, Chap. XXXIX. verſ. 1-4. (4-7.)

Sais-tu le tems que les Chamois des rochers font leurs petits? As-tu obſervé quand les Biches faonnent?

Compteras-tu les mois qu'elles achevent leur portée, & ſauras-tu le tems qu'elles feront leurs petits?

Et qu'elles ſe courberont pour faire ſortir leurs petits, & ſe délivreront de leurs douleurs?

Leurs enfans ſe portent bien, ils croiſſent par les blés, ils ſortent, & ne retournent plus vers elle.

Savez-vous le tems auquel les Chevres ſauvages enfantent dans les rochers? ou avez-vous obſervé l'enfantement des Biches?

Avez-vous compté les mois qu'elles portent leur fruit, & ſavez-vous le tems auquel elles s'en déchargent?

Elles ſe courberont pour faire ſortir leur faon, & elles le mettent au jour en jettant des cris, & des hurlemens.

Leurs petits enſuite ſe ſéparent d'elles pour aller aux pâturages, & étant ſortis ils ne reviennent plus à elles.

LE prémier Animal qui paroit ici ſur le grand Théatre des œuvres de DIEU, eſt nommé *Jaal*; dont les uns font un *Cerf*, les autres un *Mulet*, ceux-ci un *Daim*, un *Chevreau*, & ceux-là un *Chamois*, une *Chevre ſauvage.* Il eſt parlé de ce même Animal I. Sam. XXIV. 3. & Pſ. CIV. 18. où ſe trouve le pluriel *Jeelim. Bochart* (*Hieroz.* P. I. L. III. c. 23.) croit que c'eſt un *Bouc ſauvage.* Comme j'ai expoſé ſes raiſons ſur le Paſſage de Samuel que je viens de citer, je me diſpenſe de les rappeller ici.

Une autre ſorte d'Animal dont le Texte fait mention, ce ſont les *Ajaloth*, les *Cerfs.* C'eſt particulierement ſur ces Animaux, que DIEU fait ſubir l'examen à Job, & particulierement ſur le tems que les femelles ſe déchargent de leurs Petits: ſur quoi il eſt bon de ſavoir que ce tems eſt connu, & que Job le ſavoit peut-être. Mais il ne s'agit pas tant ici de la ſcience de Job &. de celle des autres Hommes, que de celle de DIEU, du ſoin de ſa Providence, & de l'ordre avee lequel elle procède dans la génération; ce qui fait que les *Septante* ont traduit ces mots, *As-tu obſervé le tems que les Biches faonnent?* par ceux-ci, *As-tu gardé l'accouchement des Biches?* car le mot Hébreu *ſchamar* ſignifie non-ſeulement *obſerver*, mais auſſi *garder.* En effet, la Biche eſt expoſée à tant de périls & de dangers, elle eſt tant de fois pouſſée par les chaſſeurs, elle s'expoſe ſi ſouvent elle & ſon fruit dans les bois, que ce ſeroit un vrai miracle dans la Nature d'en voir une vivante, & qui ſans avorter pût mettre heureuſement bas ſon Faon, ſi DIEU par une Providence particuliere ne veilloit ſur elle. C'eſt ainſi que *S. Chryſoſtome* s'en exprime: *C'eſt avec raiſon qu'il eſt écrit*, Vous l'avez gardé; *car cet Animal étant continuellement pourſuivi, toujours dans la crainte & l'appréhenſion, ſautant & bondiſſant à tous momens, il eſt étonnant qu'il n'avorte pas, & qu'il puiſſe heureuſement mettre bas.* Adorons ce ſoin bienfaiſant de la Providence, qui regarde non-ſeulement les Biches, mais qui s'étend auſſi ſur les Hom-

Hommes & les autres Animaux, qu'il conserve dans le tems de leur naissance. Nous n'avons pas besoin après cela de nous arrêter aux honteuses fables des Juifs, que les Rabbins *Levi* & *Salomon* rapportent gravement. Ils prétendent que les Biches ont l'orifice interne de la matrice si étroit, que non-seulement il leur seroit difficile de se délivrer de leurs Petits, mais même qu'il leur seroit impossible, si DIEU ne leur avoit destiné un Serpent, qui en faisant l'office d'Accoucheur, en dilate l'ouverture en s'y glissant. Les Naturalistes disent aussi, que les Biches auroient bien de la peine à mettre bas sans le secours de l'herbe nommée *Seseli.* C'est ainsi que *Ciceron* (II. *de Nat. Deor.*) en parle: *Les Biches, un peu avant de mettre bas, se purgent avec une petite herbe nommée Seseli. Pline* (L. VIII. c. 33. XXV. c. 8. XX. c. 5.) & *Elien* (*Var.* L. XII. c. 35.) disent la même chose. J'en supprime quantité d'autres, avec d'autant plus de raison, que la plupart de ces traditions sont peu fondées. Assurément, s'il étoit nécessaire aux Biches d'avoir du *Seseli* pour les aider à faire leurs Petits, ce seroit fait de toutes celles qui n'en auroient pas, aussi-bien que de celles qui vivent dans des lieux où cette herbe ne croît pas. Par cette raison encore, toutes les Biches des Remparts de Zurich devroient mourir en mettant bas.

Il est dit au vs. 4. *Que leurs Petits se portent bien, & croissent par les blés.* On lit dans le Texte original בַּבָּר, que la Version Latine de Zurich a rendu aussi par *à frumento* (*par les blés*), & que la Version Allemande traduit bien mieux par *vom Futter, par le fourage.* Il est certain que le blé n'est pas la nourriture ordinaire des Faons, mais l'herbe. D'autres ont traduit *in agro* (*dans les champs*) *foris, foras,* (*dehors*), ensorte que le sens seroit, que les Faons *sortent dehors* l'endroit où ils sont nés, ou de celui où ils auroient été nourris. Les Faons de cet âge s'appellent en Arabe *Sadin*, & en Grec νεβρὸς; & ceux qui tettent encore, κεμὰς. Voyez *Bochart* (*Hieroz.* P. I. L. III. c. 17. pag. 889-892. c. 23. p. 915. &c.) & *De Mey*, (*Phys. Sac.* pag. 396.)

JOB, Chap. XXXIX. vers. 5.6.7.8. (8.9 10.11.)

Qui est-ce qui a laissé aller libre l'Ane sauvage, & qui a délié les liens de l'Ane farouche?

A qui j'ai donné la campagne pour maison, & la terre salée pour ses lieux de retraite.

Il se rit du bruit de la Ville, il n'entend point le bruit éclatant de l'exacteur.

Les montagnes qu'il va épiant çà & là sont ses pâturages, & il cherche toute verdure.

Qui ai laissé aller libre l'Ane sauvage, & qui lui ai rompu ses liens?

Je lui ai donné une maison dans la solitude, & des lieux de retraite dans une terre stérile.

Il méprise toutes les assemblées des Villes, il n'entend point la voix d'un maitre impérieux.

Il regarde de tous côtés les montagnes où il trouvera ses pâturages, & il cherche par-tout des herbages verds.

L'*Ane sauvage* est appellé de deux differens noms dans l'Ecriture Sainte, savoir, *Pere* & *Arod.* Nous avons parlé du prémier sur Job VI. 5. Le second semble désigner des *cris*, parce qu'au rapport de *Leon l'Africain* & de *Marmol*, cet Animal se met à braire dès qu'il apperçoit un Homme. Les noms Arabe *Æjr*, fém. *Æjret*, plur. *Æ-jar, Ujuret, Tarat, Mæjura*, qui signifient également l'Ane sauvage & le domestique, ressemblent beaucoup au nom Hébreu. Notre Version Allemande traduit *Arod* par *Mulet.* Elle auroit pu garder aussi la Paraphrase Latine, qui porte, *Ane sauvage*; car il est certain que les deux mots que nous avons expliqués, ne désignent que le même Animal. Dans le Texte, l'Ane sauvage est appellé *libre: Qui est-ce qui a laissé aller libre l'Ane sauvage, & qui a délié les liens de l'Ane farouche?* En effet, il n'est pas, comme l'Ane domestique, assujetti à l'Homme: mais il est libre, & tellement indépendant, qu'au sentiment de quelques Interpretes, il ne peut être dompté. *S. Chrysostome* (*in Catena*) dit que *c'est un animal fort & indomptable, que l'Homme ne soumettra jamais, quelques efforts qu'il fasse. Olympiodore* & *Polychronius* l'appellent ἀνυπότακτον, qui veut dire *indomptable.* C'est le sentiment de *Vincentius* (*in Doctrinali* L. XVI. c. 97.) & *Deodati* dit la même chose dans ses *Gloses.* Les Naturalistes sont cependant d'un autre avis. *Varron* (*Rei rust.* L. II. c. 6.) dit que l'*Ane sauvage est propre au labour, qu'on l'apprivoise aisement, & que dès qu'il l'est une fois, il ne reprend jamais sa férocité. Pline* (L. VIII. c. 43.) écrit que *les Mules s'engendrent du mêlange d'une Cavale, & de*

de l'Ane ſauvage apprivoiſé. Anatolius (*in Hippiatric.* c. 14.) dit qu'*il eſt très utile d'apprivoiſer les Anes ſauvages, parce que la race que l'on en tire eſt excellente.* Les Rabbins ſont d'accord avec nous ſur ce Texte, & croyent que Job n'a voulu dire autre choſe, ſinon que cet Animal *a la campagne pour maiſon, & la terre ſalée pour ſes lieux de retraite*, pendant le tems qu'il eſt ſon propre maitre, & qu'il jouït de ſa liberté.

On trouve ici deux mots qui ont beaucoup de force, *Arabah*, *Arabah melechah*. Ils ſignifient proprement un champ inculte, une terre inhabitée: ce qui fait que *Symmaque* les traduit tantôt par πεδινή, tantôt par ἀνοίκητος; & peut-être que ce mot tire ſon origine du nom de l'Arabie même, dont la plus grande partie eſt inculte & inhabitée. *Melechah* ſignifie de la *Saumure*: il ſe prend auſſi pour une *terre ſalée* & ſtérile. De-là cette expreſſion du Pſ. CVII. 34. Dieu *a converti la terre fertile en terre ſalée*; & dans Jérém. XVII. 6. *Il demeurera au déſert dans des lieux ſecs, en une terre ſalée, & inhabitable.* L'Interprete Chaldéen ajoute, *déſerte comme Sodome* qui eſt contiguë à la Mer ſalée. On trouve divers témoignages appuyés ſur l'expérience, touchant la ſtérilité d'une terre ſalée. *Pline* (L. XXXI. c. 7.) aſſure que *toute terre où il ſe trouve du ſel, eſt naturellement ſtérile, & ne produit rien.* Et *Virgile* (*Georg.* L. II.)

Salſa autem tellus & quæ perhibetur amara,
Frugibus infelix (ea nec manſueſcit arando,
Nec Baccho genus, aut pomis ſua nomina ſervat.)

„ Il y a des terres ſalées qui ſont auſſi ameres: „ elles ne valent rien pour le blé; les bien la„ bourer c'eſt peine perdue. Les raiſins, les „ fruits, tout y dégénere". Toutes les Plantes ont bien un ſel qui leur eſt eſſentiel, & qui fait une partie de leur ſubſtance; mais ce ſel eſt different du ſel commun. Il conſtitue une eſpece differente, & entre ſelon diverſes proportions dans la compoſition des autres parties de ſon Eſpece. Les particules du ſel commun ſont contraires aux Plantes: ſa rigidité offenſe & déchire les petits tuyaux dont elles ſont compoſées. Auſſi il eſt expreſſément marqué au Deuteron. XXIX. 23. l'Eternel *affligera cette terre, il fera que toute la terre de ce païs-là ne ſera que ſouphre, & que ſel; & qu'embraſement, qu'elle ne ſera point ſemée, & qu'elle ne fera rien germer, & que nulle herbe n'en ſortira, telle que fut la ſubverſion de Sodome,* &c. Sophon. II. 9. *C'eſt pourquoi je ſuis vivant; dit* l'Eternel *des Armées, le* Dieu *d'Iſraël, que Moab ſera comme Sodome, & les Enfans d'Ammon comme Gomorrhe, un lieu embarraſſé d'orties, & une carriere de ſel, & déſolation à jamais.* Ou: *C'eſt pourquoi je jure par moi-même, dit le* Seigneur *des Armées, le* Dieu *d'Iſraël, que Moab deviendra comme Sodome, & les enfans d'Hammon comme Gomorrhe, leur terre ne ſera plus qu'un amas d'épines ſeches, que des monceaux de ſel, & une ſolitude éternelle.* On peut auſſi rapporter ici cet endroit de l'Ecriture où il eſt marqué qu'Abimelec en *ruïnant la Ville de Sichem y répandit du ſel*, Jug. IX. 45. pour ſignifier que cette terre étoit déſolée à jamais; ou bien, comme dit *R. Levi*, pour empêcher qu'on ne la labourât dans la ſuite, ou qu'on n'y plantât des vignes. Voici donc quel ſeroit le ſens du Texte. L'Ane ſauvage peut vivre bien plus commodément dans les Déſerts ſtériles & incultes, de quelques herbes ou racines qu'il y trouve, que dans les Villes, où ſouvent il rencontre un dur eſclavage avec l'abondance. Quelqu'un peut-être croira trouver une explication contraire à la nôtre, dans le verſet 8. où il eſt dit que l'Ane ſauvage *va épiant çà & là les montagnes qui ſont ſes pâturages, & qu'il cherche toute verdure.* Cependant Jérémie (XIV. 6.) confirme la prémiere expoſition. *Les Anes ſauvages ſe ſont tenus ſur les lieux élevés, ils ont attiré l'air comme les Dragons, leurs yeux ſont défaillis, parce qu'il n'y a point d'herbe.* Voyez *Bochart* (*Hieroz.* P. I. L. III. c. 16. p. 871.)

JOB, Chap. XXXIX. verſ. 9-12. (12-15.)

La Chevre ſauvage voudra-t-elle te ſervir, ou s'établira-t-elle près de ta creche?

La lieras-tu de ſon lien pour labourer au ſillon? ou herſera-t-elle les vallées après toi?

T'aſſureras-tu d'elle parce que ſa force eſt grande, & lui abandonneras-tu ton travail?

Le Rhinocerot voudra-t-il vous ſervir, & demeurera-t-il à votre Etable?

Lierez-vous le Rhinocerot aux traits de votre charrue afin qu'il laboure, & qu'il rompe après vous les mottes des vallons?

Aurez-vous confiance en ſa grande force, & lui laiſſerez-vous le ſoin de votre labour?

Croiras-tu qu'elle te rendra ta ſemence, & qu'elle l'amaſſera dans ton aire?

Croirez-vous qu'il vous rendra ce que vous aurez ſemé, & qu'il remplira votre aire de blé?

LE Verſ. 22. du XXIII. Chap. des Nombres nous a donné occaſion de rapporter divers ſentimens ſur la ſignification du mot *Reem*, & d'établir qu'au-lieu des noms de *Licorne*, de *Monoceros*, d'*Einhorn*, qui ſont des termes vagues, on pourroit commodément ſubſtituer dans les Verſions Allemandes celui de *Nashorn*, qui répond au mot de *Rhinoceros* employé par la Verſion Latine de Zurich. Cet Animal, qui eſt commun dans les Déſerts d'Afrique, d'Abyſſinie, de Bengale, & de Patane, comme *Ludolf* le ſoutient contre le ſentiment de *Bochart*, étoit inconnu à *Ariſtote*. *Agatharchide*, qui vivoit du tems de Ptolemée VI. eſt le prémier qui en ait fait la deſcription. Il a été ſuivi d'*Artemidore*, de *Diodore*, de *Strabon*, de *Pline* & de pluſieurs autres. Cet Animal a au deſſus du nez une corne aſſez forte, longue de trois ou quatre pieds, épaiſſe d'un demi-pied environ à la racine, de couleur noire ou cendrée. Il n'en n'a qu'une; & il eſt étonnant que *Martial* (*Spectaculor. Epigr.* 22.) lui en donne deux:

Namque gravem gemino cornu ſic extulit urſum,
Jactat ut impoſitas Taurus in aſtra pilas.

„ Le Rhinoceros ayant enlevé l'Ours avec ſes „ deux cornes, le jetta en l'air avec autant de „ facilité, qu'un Taureau ſecoueroit de petites „ bales qu'on lui auroit miſes ſur la tête". *Bochart* (*Hieroz.* L. III. c. 26.) a écrit fort au long ſur ce Paſſage, qu'il a corrigé.

Le Rhinoceros eſt preſque auſſi grand que l'Eléphant: mais il a les jambes beaucoup plus courtes, la peau épaiſſe, tirant ſur le noircendré, pleine de rides, particulierement ſur le dos & vers les flancs: il a les yeux petits, & un muſeau de Porc. Il vit d'herbes & de fruits, mais il ne rumine pas. On en vit un en Angleterre en 1684 & 1685, & on le regarda comme une choſe fort extraordinaire. On en avoit vu un auſſi du tems d'Auguſte, ſur les Théatres publics. On a vu plus ſouvent de ces Animaux en Eſpagne & en Portugal. Ils ſont forts & indomptables. Emmanuel Roi de Portugal en vit un en 1515, qui ſe battoit contre un Eléphant. Voyez *Bochart* (*Hieroz.* P. I. L. III. c. 27. p. 948.)

JOB, Chap. XXXIX. verſ. 13.-18. (16-21.)

As-tu donné aux Paons le plumage qui eſt ſi gai? ou à l'Autruche les ailes & le plumage?

As-tu fait qu'elle abandonne ſes œufs à terre, & qu'elle les faſſe échauffer ſur la terre?

Et qu'elle oublie que le pied les écraſera, ou que les bêtes des champs les fouleront?

Elle ſe montre cruelle envers ſes petits, comme s'ils n'étoient pas ſiens; & ſon travail eſt vain, ſans qu'elle craigne rien pour eux.

Car DIEU l'a privée de ſageſſe, & ne lui a point départi d'intelligence.

A la prémiere occaſion elle ſe dreſſe en-haut, & ſe moque du cheval & de celui qui le monte.

La plume de l'Autruche eſt ſemblable à celle de la Cigogne & de l'Epervier.

Lorſqu'elle abandonne ſes œufs ſur la terre, ſera-ce vous qui les échaufferez?

Elle oublie qu'on les foulera peut-être aux pieds, ou que les bêtes ſauvages les écraſeront.

Elle eſt dure & inſenſible à ſes petits, comme s'ils n'étoient point à elle: elle a rendu ſon travail inutile, ſans y être forcée par aucune crainte.

Car DIEU (en ceci) l'a privée de ſageſſe, & ne lui a point donné l'intelligence.

A la prémiere occaſion elle court, élevant ſes ailes; elle ſe moque du cheval, & de celui qui eſt deſſus.

NOus trouvons dans ces ſix Verſets, la deſcription du naturel de l'*Autruche*: mais le prémier de ces Verſets eſt très obſcur, & un des plus difficiles qu'il y ait dans toute l'Ecriture Sainte. Les *Septante* l'ont traduit ainſi: πτέρυξ τερπομένων νεέλασσα, ἐὰν συλλάβῃ ἀσίδα, καὶ νέσσα. Aquila: πτερύγιον αἰνούντων συναναπλέκει - - - - - ἐρώδιος, καὶ ἱέραξ. Et *Symmaque*: πτερὸν ἀγλαϊσμοῦ περιφύεται, εἰ ἐναγκαλίσεται ὁ κύκνος πτίλους αὐτοῦ. Pour peu qu'on ſoit verſé dans le Grec, on s'appercevra aiſément, outre l'obſcurité de ces Verſions, que ces Interpretes diffèrent dans la conſtruction, & qu'ils ne conviennent pas même entre eux ſur le nom des Oiſeaux. Les *Septante* ſe ſervent de noms qui nous ſont inconnus. *Aquila* employe ceux de *Heron* & d'*Epervier*. *Symmaque* veut que ce ſoit un *Cygne*. *S. Jerôme* traduit, *la plume de l'Autruche eſt ſemblable à celle de la Cigogne & de l'Epervier*. Ainſi les *Septante*, les Syriens, les Chaldéens ne ſont pas d'accord entre eux; non plus que parmi les Modernes *Caſtalion*, *Arias*, & *Junius*: les Verſions Angloiſe, Allemande, Hollandoiſe, Italienne ſont toutes differentes.: la Verſion Latine de Zurich diffère de l'Allemande. Le moyen de concilier tant de differens ſentimens?

Les Interpretes Grecs en liſant ſans points le mot *Renanim*, l'ont confondu avec *Ronenim* qui ſignifie *chantans*, *louans*, *ſe réjouïſſans*: mais ſuivant le ſentiment des Syriens, des Chaldéens & des Juifs, ce mot ſignifie un Oiſeau, quoiqu'ils ne ſoient pas d'accord entre eux touchant ſon eſpece. L'Interprete Chaldéen veut que ce ſoit un *Coq*, qui chante les louanges de DIEU; & il compare ce Paſſage à ceux de Job III. 7. XXXVIII. 36. & du Pſ. L. 11. *Aben Ezra* prétend que le mot *Renanim* vient de *ranan*, qui ſignifie *chanter*. De-là vient que pluſieurs, au rapport de *Pomarius*, veulent par ce mot entendre un *Roſſignol*; & que *Pomarius* lui-même croit qu'il ſignifie un *Paon*, cet oiſeau conſacré à Junon, & dont la queue ſemble repréſenter les Etoiles. Pluſieurs Verſions Européennes, après *Kimchi*, & entre autres la Verſion Allemande de Zurich, traduiſent de même: *Wer hat den Pfauen die ſtoltzen Flügel gegeben?* Tout le monde ſait que le Paon s'enorgueuillit de la beauté de ſon plumage. *Ovide* L. I. *de Arte*:

Laudatas oſtendit avis Junonia pennas:
Si tacitus ſpectes, illa recondit opes.

„ Le Paon étale avec orgueil la beauté de ſes „ plumes: ſi vous le regardez ſans admiration, „ il la dérobe auſſi-tôt à vos yeux. Et *de Medicamine faciei*:

Laudatas homini volucris Junonia pennas
Explicat, & formâ multa ſuperbit avis.

„ Le Paon expoſe aux yeux des hommes la „ beauté de ſes plumes, & cet oiſeau s'enor„ gueillit en conſiderant ſa beauté". Et *Metamorph.* L. XIII. *Fabl.* 8. *de Galat.*

Laudato Pavone ſuperbior.

„ Elle eſt plus glorieuſe qu'un Paon qui voit „ qu'on l'admire". Cette comparaiſon eſt aſſez bien appliquée à un jeune homme, qui occupé de ſa beauté, admire ſans ceſſe la proportion de ſa taille, ou à une jeune fille qui s'imagine ſurpaſſer en beauté ſes compagnes. Je paſſe ſous ſilence un grand nombre de Paſſages, où il eſt fait mention de l'orgueil de cet oiſeau ſuperbe. Liſez *Bochart* (*Hieroz.* P. II. pag. 240. &c.) Je m'abſtiens de les rapporter d'autant plus volontiers, que le mot Hébreu n'eſt pas exactement rendu par celui de *Paon*. Voici ſur quoi j'appuye mon ſentiment. Il paroît par 1. Rois X. 22. & 2. Chron. ou Paralip. IX. 21. que le Paon eſt un oiſeau venu des Indes, parmi les autres raretés étrangeres que la Flotte de Salomon apporta en Judée longtems après Job; ce qui certainement ne ſeroit pas remarqué comme une choſe extraordinaire, ſi cet oiſeau eût été connu auparavant aux Juifs, ou aux Arabes leurs voiſins. Les Grecs l'ont connu encore plus tard. On voit dans *Elien* (*Hiſt. Anim.* L. V. c. 21.) qu'on en montra à Athenes comme une choſe fort rare pour de l'argent, & que le couple avoit couté 1000 drachmes; & que les Lacédémoniens, & les Theſſaliens s'y étoient rendus en foule pour les voir. On lit dans le même Auteur, & dans *Quinte Curce*, L. IX. que cet oiſeau commença d'être connu des Grecs du tems d'Alexandre le Grand, & à l'occaſion de ſes conquêtes dans les Indes. Mais le nombre en devint bientôt ſi grand, qu'au rapport du Poëte *Antiphon*, ils le diſputoient en nombre avec les Cailles (1). Nous avons outre cela pluſieurs autres raiſons, qui font voir que le Paon ne convient pas du tout à l'explication de notre Texte. Car cet oiſeau ne ſe glorifie pas tant de ſes *ailes* ou de ſes *plumes*, que de ſa queue. *Lucrece*, L. II.

Caudaque pavonis larga cum luce repleta eſt,
Conſimili mutat ratione obverſa colores.

„ Lorſque la queue du Paon eſt expoſée aux „ rayons du Soleil, elle change, & emprunte „ differentes couleurs. *Ovide* L. XV. *Metamorph. Fab.* 35.

Junonis volucrem quæ caudâ ſidera portat.

„ L'Oi-

(1) Τῶν ταῶν μὲν ὡς ἅπαξ τις ζεῦγος ἤγαγεν μόνον,
Σπάνιον ὂν τὸ χρῆμα, πλείους δ' εἰσὶ τῶν ὀρτύγων.

„ L'Oiſeau de Junon, dont la queue eſt parſe-
„ mée d'étoiles". *Stace* (*Sylvar.* L. II. *in Pſittaco Melioris.*)

Quem non gemmatâ volucris Junonia caudâ
Vinceret aſpectu.

„ Le Paon, cet oiſeau conſacré à Junon, mal-
„ gré l'éclat qui brille ſur ſa queue, ne l'em-
„ porteroit pas en beauté ſur lui". Il s'enſuit donc de tout ceci, que nous devons chercher un oiſeau qui ſe glorifie de la beauté de ſes ailes. Nous le trouverons dans l'*Autruche*, & principalement dans ſa femelle, appellée ailleurs *Jeenim*, & ici au nombre pluriel *Renanim.* Joignez à cela, que les Racines *anah*, & *ranan*, déſignent le même chant, ſignifient le même cri, avec cette ſeule difference qu'il eſt plus fort dans les mâles, mais plus perçant dans les femelles. Les Arabes ont differens noms pour diſtinguer ces oiſeaux: ils appellent les femelles *Zimar*, *Zamara*, & les mâles *Arra.* Pour bien entendre cet endroit de Job, il faut ſavoir que l'Autruche ne ſe ſert pas tant de ſes ailes pour voler, que comme d'une voile pour hâter ſa courſe. *Xenophon (in Cyro minore)* ſe ſert de la même comparaiſon: *Lorſqu'elle expoſe & déploye ſes ailes au vent, elle vole bientôt avec autant de rapidité qu'un vaiſſeau qui a le vent en poupe.* Ce qui fait que les Chaſſeurs les prennent aiſément, dès que le vent vient à ceſſer, ou que leurs ailes commencent à être trempées de ſueur. Quoiqu'*Elien* (L. II. c. 27. & IV. c. 3.) ſoit de même avis, cela n'eſt pas capable de me faire adopter cette comparaiſon. Il s'enſuivroit de-là, que l'Autruche ne pourroit pas éviter la pourſuite des Chaſſeurs, à moins qu'elle n'eût le vent favorable; ce que fait pourtant cet oiſeau, qui au rapport de *Pline*, *devance la viteſſe des chevaux*, *Pline* L. X. c. 20. Elle ne pourroit donc s'échaper, lorſqu'il ne fait point de vent, & que l'air eſt tranquille. Ce que rapportent les Anciens touchant la chaſſe des Autruches, ne s'accorde pas avec les relations des Modernes. Il eſt certain, que la viteſſe de cet oiſeau conſiſte principalement dans ſes ailes, & qu'elles tirent toute leur force de leurs muſcles: ce qui fait qu'elles volent & courent en même tems, comme *Plaute* s'en exprime (*in Perſa Act.* 2. *ſcen.* 2.)

Vola curriculo. P. Iſthuc marinus paſſer per
circum ſolet.

où par *Paſſereau marin*, il entend l'Autruche. Outre la viteſſe de la courſe, cet oiſeau a encore d'autres raiſons de s'enorgueillir de ſes ailes. Ses plumes ſont belles, blanches comme la neige; elles ſervoient autrefois d'ornement aux caſques des ſoldats, & chacun ſait l'uſage qu'on en fait encore aujourd'hui. *Pline* dit que *les caſques, & les bonnets étoient ornés de plumes*; & *Theophraſte* (*Hiſt. Plant.* L. IV. c. 5.) parle d'un arbre des Indes, dont *les feuilles ſont longues, aſſez reſſemblantes aux plumes de l'Autruche dont on ſe ſert pour l'ornement des caſques.* C'eſt des ailes, & de la queue, qu'on tire ces plumes. On vante ſur-tout leur égalité, qui n'a point d'exemple dans les autres oiſeaux, ce qui fait que les Egyptiens s'en ſervoient de ſymbole, pour déſigner la Juſtice, comme le rapporte *Horus* L. II. Cette circonſtance contribue beaucoup à relever le prix des plumes de l'Autruche. Il faut remarquer outre cela, que dans ce Chapitre & le ſuivant, l'Ecriture nous fait la deſcription de dix Animaux differens, & que chacune de ces deſcriptions eſt précédée à peu près des mêmes paroles. Ainſi: XXXVIII. 39. *Chaſſeras-tu de la proie pour le vieux Lion?* 41. *Qui apprête la viande au corbeau?* Ou: *Qui prépare au Corbeau ſa nourriture?* XXXIX. 1. *Sais-tu le tems que les Chamois des rochers font leurs petits?* Ou: *Savez-vous le tems auquel les Chèvres ſauvages enfantent dans les rochers?* 5. *Qui eſt-ce qui a laiſſé aller libre l'Ane ſauvage?* Ou: *Qui a laiſſé aller libre l'Ane ſauvage?* Or comme il eſt certain que toute la deſcription qu'on trouve ici regarde l'Autruche, & qu'on ne peut la rapporter à un autre oiſeau, on ne peut douter que l'Auteur Sacré n'ait mis devant, le nom même de l'Oiſeau, puiſqu'il ne s'y trouveroit pas, ſi רְנָנִים ne marque pas l'Autruche, car *Chaſidah* ſignifie certainement *Cigogne*, & *Notſah* une *plume*, & non pas un *oiſeau*: ce qui eſt prouvé par Ezech. XVII. 7. où il eſt fait mention de l'*aigle à grandes ailes, & de beaucoup de plumes*, רַב נוֹצָה. De tout ceci il réſulte, que ce Texte peut être traduit ainſi ſuivant l'Hébreu, comme l'a fait *Bochart*: *Ala ſtruthionum exultat, verè ala ciconiæ & pluma.* Ce que la Verſion Allemande de Zurich a rendu ainſi: *Die Strauſſen ſtoltzieren mit ihren Flüglen, und haben wahrhaftig Flüglen, und Federen, wie der Storch.* On peut ajouter pour appuyer cette explication, que l'Autruche eſt un animal qui tient comme le milieu entre les Quadrupedes & les Oiſeaux, ce qu'obſerve auſſi *Ariſtote* (L. IV. *de Partib.*) Il a ceci de commun avec les prémiers, qu'il ne s'élève pas en l'air; que ſes plumes ſont comme une eſpece de poil, & differentes des plumes d'oiſeau; qu'il a des ſourcils; la tête chauve, une ſorte de corne aux pieds, & le pied fendu, toutes choſes qui ne ſe rencontrent point ordinairement dans les autres oiſeaux; avec leſquels il ne convient qu'en ce qu'il a deux pieds, & une ſorte de plume. Ce qui fait dire à *Diodore* (L. II. *de Arabia*) que c'eſt un compoſé de l'Oye & du Chameau. *Pline* dit *que c'eſt une ſorte de bête*; & *Tertullien*, que *c'eſt plutôt une bête, qu'un oiſeau.* De-là eſt venu le proverbe que les Arabes employent pour ſignifier un homme ſimple, & embaraſſé, qui peut à peine diſtinguer le bien d'avec le mal: *C'eſt une Autruche, qui n'eſt ni oiſeau, ni chameau.* Ce qui répond au proverbe Allemand, *Er iſt weder Hund noch Leuſch.* Quoique cet oiſeau dans ce

ce Chapitre de Job, ſoit mis au nombre des Quadrupedes, & que, comme nous l'avons dit plus haut, il ait beaucoup de choſes communes avec eux, il eſt pourtant marqué qu'il a auſſi *véritablement des plumes*; ce qu'on infere de ce que la particule אם ſignifie quelquefois *ſi*, & quelquefois *véritablement*, *aſſurément*. La deſcription que nous en fait *Marmol*, eſt une paraphraſe de ce Verſet. *En las alas, y en la cola tiene grandes plumas negras y blancas, comme las de la Ciguenna.* Parmi les differens noms que les Modernes donnent à l'Autruche, je n'en trouve pas qui approche du nom Hébreu; à moins qu'on ne le cherche dans ces mots Turcs, *Reel*, *Ral*, Pl. *Rial*, *Rilan*, *Er-iil*, *Rialet*, qui ſignifient *Pouſſin*; ou bien dans *Remda*, *Remdam*. Voyez *Meninzki Lex.* 2264. 2360.

Paſſons à une Deſcription plus particuliere de l'Autruche.

Verſ. 14. *Il abandonne ſes œufs à terre, & il les laiſſe échaffer ſur la poudre.* Ceci ne convient à aucun autre oiſeau; l'Autruche eſt le ſeul qui ait un naturel ſi cruel. *Damir*, & pluſieurs autres Ecrivains Arabes (que l'on doit conſulter ſur cette matiere, préférablement aux Auteurs Grecs & Latins,) rapportent que l'Autruche étant pourſuivie par les Chaſſeurs, ne retourne jamais aux œufs qu'elle a une fois abandonnés, mais qu'elle couve les prémiers qu'elle trouve en ſon chemin. *Elien* (L. IV. c. 7.) dit que cet oiſeau fait un trou dans le ſable pour y cacher ſes œufs, & qu'il les couvre avec ſoin, de peur qu'ils ne ſoient expoſés à la pluye. Les Arabes & les Hébreux appellent cet œuf, qui eſt le plus gros de tous ceux des oiſeaux, *Bitſah*, qui dans ſa racine ſignifie *blancheur*. Les Arabes lui donnent encore d'autres noms, tels que celui de *Thauma*, qui dans la Langue Grecque ſignifie *merveille*, *prodige*; *Tewmet*, *Tüwmet*, *Tümet*. Voyez *Meninzki Lexic.* 1480. *Tharicha* eſt auſſi un nom qu'ils lui donnent, lorſque le Petit eſt ſorti de la coque; auſſi-bien que *Nethel*, qu'ils employent quand cet œuf enſeveli dans les ſables des Déſerts, ſe remplit d'eau. Ils ſe ſervent des mots *Udeha*, *Udchua*, *Udchia*, pour ſignifier ſon *Nid*. Ces paroles de Job, *Elle laiſſe échauffer ſes œufs ſur la poudre*, ne doivent pas ſe prendre à la lettre, comme ſi le Soleil ſeul, pénétrant le ſable par la vertu & l'influence de ſes rayons, les faiſoit éclorre ſans que la femelle les couvât en aucune ſorte; comme on fait éclorre en Egypte des œufs de Poule artificiellement, en leur donnant un certain degré de chaleur proportionné. Le mot Hébreu *Thechammen* ſignifie ſeulement que ces œufs *ſont échauffés*, & couvés dans le ſable où ils écloſent, comme dans un nid. Si on en croit les Arabes, les œufs abandonnés dans le ſable ſe gâtent, & ſe pourriſſent: ce qui fait qu'*Iſidore*, *Albert*, *Cardan* & les autres ſe ſont trompés, & trompent leurs Lecteurs, lorſqu'ils diſent que ces œufs écloſent par la ſeule chaleur du Soleil ou du ſable. On lit outre cela dans *Damir*, que les Autruches font leurs œufs, & les rangent ſur une ligne droite; & qu'il ſuffit que la mere en couve un ſeul, pour que les autres qui ſe touchent participent de la même vertu; à peu près comme l'Aiman attire à ſoi pluſieurs anneaux de fer. Le croira qui voudra.

Verſ. 15. *Elle oublie que le pied les écraſera, ou que les bêtes des champs les fouleront.* L'Auteur ſacré veut dire ici, que cet oiſeau ſe met ſi peu en peine de ſes Petits, qu'il dépoſe ſeulement ſes œufs ſur le ſable, & abandonne le ſoin de leur conſervation à la Providence, ſans s'arrêter à les couver, comme font les autres oiſeaux.

Verſ. 16. *Elle ſe montre envers ſes petits, comme s'ils n'étoient pas ſiens; & ſon travail eſt vain, ſans qu'elle craigne rien pour eux.* Les *Septante* traduiſent, *Elle endurcit ſon cœur à l'égard de ſes petits.* A quoi ſe rapportent ces paroles de Lament. IV. 3. *La fille de mon Peuple eſt cruelle comme les Autruches du Deſert.* Celles qui ſuivent dans notre Texte, marquent que ſe mettant peu en peine d'eux, *elle eſt ſans crainte*, *ſans inquiétude*, *ſans allarmes*, & ſe doivent entendre encore de l'abandon qu'elle fait de ſes œufs: car on dit que cet oiſeau eſt d'ailleurs fort craintif, ce qui lui a fait donner le nom de *Igphil* par les Arabes, & parmi eux ils diſent, *Cet homme eſt plus timide qu'une Autruche*: façon de parler proverbiale dont ils ſe ſervent pour déſigner un homme fort peureux, & qui s'épouvante de ſon ombre. Dans les autres oiſeaux, on voit que la conſervation de leurs Petits leur cauſe de vives allarmes, parce qu'ils les aiment. Mais il ne doit pas paroitre étrange, que ceux qui n'ont point de tendreſſe pour leurs Petits, ſoient auſſi ſans inquiétude pour eux. Nous avons montré plus haut, qu'on ne doit pas en croire *Elien* lorſque (*Hiſt.* L. XIV. c. 7.) il donne à l'Autruche tant de tendreſſe pour ſes Petits, & qu'il dit que lorſque revenant vers eux elle les trouve entourés de crochets de fer, elle entre en fureur, & s'expoſe à en être percée. Le même Naturaliſte s'eſt trompé ailleurs ſur le nombre des œufs de cet oiſeau, lorſqu'il lui en donne 80: quoique *Leon d'Afrique*, *Marmol*, & pluſieurs autres Modernes plus dignes de foi, ne lui en donnent que 12.

Verſ. 17. DIEU *l'a privée de ſageſſe, & ne lui a point departi d'intelligence.* Quelqu'un peut-être, en voyant le ſoin que les autres oiſeaux prennent pour leurs Petits, inferera de ce Paſſage qu'ils ſont doués d'intelligence, & que l'Autruche ſeule eſt deſtituée de ſageſſe. Il faut remarquer ici, que l'Ecriture Sainte attribue en pluſieurs endroits la Raiſon aux Bêtes. Geneſ. III. 1. *Le Serpent étoit le plus fin de tous les animaux des champs.* Ou: *Le Serpent étoit le plus fin de tous les animaux, que le* SEIGNEUR DIEU *avoit formés ſur la terre.* Matth. X. 16. J. CHRIST nous commande d'être *prudens comme des Serpens.* Iſaïe I. 3. *Le Bœuf connoit ſon poſſeſſeur, & l'Ane la creche de ſon maitre; mais Iſraël n'a point de connoiſſance, mon Peuple n'a point d'intelligence.*

gence. Jérém. VIII. 7. *La Cigogne a connu dans les Cieux ſes ſaiſons; la Tourterelle, & l'Hirondelle, & la Grue ont pris garde au tems qu'elles devoient venir: mais mon peuple n'a point connu le droit de* l'Eternel. Ou: *Le Milan connoit dans le Ciel quand ſon tems eſt venu; la Tourterelle, l'Hirondelle, & la Cigogne ſavent diſcerner la ſaiſon de leur paſſage: mais mon peuple n'a point connu le tems du Jugement du* Seigneur. Salomon parle ainſi au pareſſeux, Proverb. VI. 6. *Va, pareſſeux, vers la Fourmi, regarde ſes voies, & ſois ſage.* Ou: *Allez à la Fourmi, pareſſeux que vous êtes; conſiderez ſa conduite, & apprenez à devenir ſage.* Le même, Prov. XXX. 24. &c. dit que *la Fourmi ſurpaſſe en ſageſſe les animaux les plus aviſés, le Lapin, les Sauterelles, & l'Araignée.* Aſſurément ces animaux, & tous les autres, ſont doués de ſageſſe; ils travaillent avec un ordre admirable, à ce qui peut ſervir à leur conſervation, ou à l'uſage de l'Homme; ils font leurs nids avec beaucoup d'induſtrie; ils viennent & s'en retournent dans des tems fixes, & qui ſont toujours les mêmes; ils filent avec beaucoup d'art des toiles très déliées. Mais il s'agit de ſavoir, ſi on doit chercher ce principe de ſageſſe dans les Animaux même, ou hors d'eux? Voulez vous réſoudre tous vos doutes? conſiderez la fabrique d'une Horloge: vous vous appercevrez que ſes mouvemens règlés marquent avec exactitude les jours, les heures, les minutes, le mouvement de la Lune, & le cours des Planetes: Jettez les yeux ſur la ſtructure d'un Moulin, qui écraſe le grain & le réduit en farine. Il n'y aura, je croi, perſonne aſſez dépourvu de bon-ſens, pour chercher de la Raiſon dans ces machines, ou dans les roues qui les compoſent; tous généralement l'attribueront à celui qui les a inventées, ou qui les a faites. Dieu cependant a refuſé à l'Autruche la ſageſſe, qu'il a donnée aux autres oiſeaux: il s'eſt réſervé à lui-même & à ſa gloire le ſoin de ſes Petits. Si nous conſultons *Elien* (*Hiſt.* L. IV. c. 37.) *Phile* (*de Anim.*) *Damir*, *Alkazuin* & les autres Ecrivains Arabes, nous trouverons qu'ils contrediſent ouvertement notre Texte, en ce qu'ils attribuent à l'Autruche beaucoup de ſageſſe, d'inquiétude & de ſoin pour la conſervation de ſes Petits. Ils nous diront que cet oiſeau range exactement ſes œufs ſous trois claſſes; qu'il conſerve les prémiers pour en avoir des Petits; qu'il expoſe les ſeconds au Soleil, & qu'après en avoir rompu la coque il en nourrit ſes Pouſſins; qu'il enterre enfin ſous le ſable les troiſiemes, afin que les vers qui s'y engendrent puiſſent ſervir de pâture à ſes Petits lorſqu'ils ſont un peu plus grands, ou qu'il les déterre pour que les mouches, les fourmis & autres Inſectes venant s'y cacher, puiſſent fournir une nouvelle nourriture à ſes Petits. Qui eſt-ce qui entendant parler ainſi les Arabes, ne croiroit pas qu'ils ont été élevés dans l'Ecole des Autruches, & qu'ils ſont informés de leurs moindres pratiques? Nous laiſſons toutes ces belles traditions à leurs Auteurs, & nous revenons à l'Autruche. *Bochart* regarde comme un défaut d'intelligence dans cet animal, que pendant que les autres oiſeaux ne prennent que des alimens qui peuvent contribuer à leur nourriture & à leur conſervation, celui-ci dévore ſans choix tout ce qu'il rencontre, comme du fer, des os, des pierres, du verre, de la terre, du charbon, & du bois, & même qu'il digere toutes choſes. Cette matiere eſt digne de nos recherches. *Pline* (L. X. c. 1.) parle de la conſtitution admirable de leur eſtomac, qui digere indifferemment tout ce qu'ils avalent. *Elien* (L. XIV. c. 7.) dit qu'il a la force de digerer les pierres. *Averroës* (*in Porta Cœli* f. 22. d.) dit qu'il peut liquéfier l'or. *Alkazuin* rapporte, que l'Autruche peut avaler des charbons ardens, & que les pierres ſe diſſolvent en eau dans ſon eſtomac. Il eſt certain que l'Autruche avale bien des choſes, & même des moins propres à la digeſtion. Mr. *Valliſnieri* (*Notomia del Struzzo, nelle Oſſervazioni & Experienze*, p. 165.) trouva dans l'eſtomac d'une Autruche, des clous, des pierres, des cordes, du verre, des pieces de monnoye, du plomb, de l'étain, du cuivre, du laiton, des os, du bois, & differens fruits. Dans une autre il trouva un clou qui étoit enfoncé dans les muſcles de l'eſtomac, & dont une partie étoit déja rongée. C'eſt une opinion généralement reçue, que les oiſeaux avalent des pierres, & d'autres matieres dures, afin que l'attrition de ces corps puiſſe ſervir à broyer les grains & aider à la digeſtion des autres alimens. Mais nous pouvons conjecturer avec le même Profeſſeur de Padoue, que ces ſortes de matieres dures, & particulierement le fer, ſervent à temperer l'acide qui eſt dans l'eſtomac de ces animaux (& qui de lui-même ſeroit capable de digerer tout, ſans le ſecours des petites pierres,) comme les Médecins, lorſque pour temperer cet acide ils emploient les abſorbans terreſtres & martiaux, & même la limaille d'acier. On pourroit auſſi croire que ce fer fournit à ces animaux une teinture qui leur eſt ſalutaire, & qui fortifie leur eſtomac. Quoi qu'il en ſoit de ces conjectures, il eſt certain que l'Autruche avale toutes les differentes choſes qu'elle rencontre, non par une ſtupide gourmandiſe, mais pour une fin qne Dieu a ordonnée. Ce ſeroit bien une autre marque de folie, ſi ce qu'on nous rapporte d'elle étoit vrai, que *lorſque ce grand animal a caché ſa tête ſous les arbres, il ſe croit en ſureté, comme ſi tout le reſte de ſon corps étoit auſſi caché*, ainſi que le dit *Pline*. Et *Claudien* (*in Eutrop.* L. II.) dit que l'Autruche ferme les yeux, & cache ſa tête, & croit dérober à la vue des Chaſſeurs le reſte de ſon corps, parce qu'elle ne le voit pas (1). Mais *Diodore* la défend, prétendant que l'Au-

(1) - - - - *ſtat lumine clauſo*
Ridendum revoluta caput, creditque latere,
Quæ non ipſa videt.

l'Autruche ne cache ſa tête, que parce qu'elle eſt la plus noble partie de ſon corps; & *Tertullien* le réfute en ces termes: *Pendant qu'elle met ſa tête en ſureté, la plus grande partie de ſon corps qui reſte à découvert, fait que les Chaſſeurs la prennent toute entiere.* Pour moi, je croi que nous n'avons rien de fort certain là-deſſus, & que par conſéquent il eſt fort inutile d'accuſer, ou d'excuſer l'Autruche. *Bochart* rapporte encore une autre marque de la ſtupidité de ce même oiſeau; c'eſt qu'au rapport de *Strabon*, L. XVI. il ſe laiſſe facilement tromper par les Chaſſeurs, qui ſe couvrant de peaux d'Autruches, les approchent ſans peine en leur jettant du grain, ou d'autre nourriture. Mais quand cela ſeroit vrai, l'Autruche ne devroit pas nous paroitre pour cela plus inſenſée, que ces petits oiſeaux, & ces Anes dont il eſt parlé dans l'Hiſtore, qui voyant les tableaux de *Zeuxis* & de *Le Brun*, y accouroient, trompés par la beauté de ces peintures, pour manger des fruits qui n'étoient que l'ouvrage du pinceau. Cet Animal enfin ſeroit-il plus ſtupide que ces Hommes préſomptueux, qui s'imaginant pénétrer juſques dans les Cieux, cependant pour les ſujets les plus frivoles ſe laiſſent aller à des actions abſurdes & impies? Le plus ſûr eſt de s'en tenir à l'idée que nous fournit le Texte même, & de faire conſiſter la folie de l'Autruche dans ſon défaut de tendreſſe, & en ce qu'elle ſe montre *cruelle envers ſes Petits, comme s'ils n'étoient pas ſiens.* Car ce défaut de ſenſibilité pour ſes Petits doit être regardé comme une choſe extraordinaire, & preſque incroyable. Iſ. XLIX. 15. *La femme peut-elle oublier ſon enfant qu'elle allaite, qu'elle n'ait pitié du fruit de ſon ventre?* Nous n'adoptons pas les pitoyables raiſonnemens des Arabes, qui attribuent la ſtupidité de l'Autruche à l'extrême petiteſſe de ſa tête & de ſa cervelle, dont le volume doit être bien petit, puiſqu'Heliogabale s'en fit ſervir ſix-cens dans un ſeul repas. L'expérience nous apprend que parmi les Hommes mêmes, la prudence & la ſageſſe ne ſe meſurent pas ſur la groſſeur de la tête, ni ſur l'épaiſſeur du corps, ni ſur le volume du cerveau: ſi cela étoit, les Tribunaux & les Académies ne devroient être compoſés que d'hommes à groſſes têtes, & ceux qui ont la tête petite devroient être exclus des Dignités. Les Arabes ne ſont pas plus heureux dans cette autre conjecture, lorſqu'ils nous diſent que les Autruches en remuant continuellement la tête, émouſſent la force de leur imagination. De tout ce qu'ils en racontent, on peut ſeulement admettre la dureté d'oreille, ou la ſurdité, dont les Voyageurs & les Naturaliſtes conviennent.

Il ne nous reſte plus à expliquer que le Verſet 18. *A la premiere occaſion elle ſe dreſſe enhaut, & ſe moque du cheval, & de celui qui le monte.* La Verſion Latine de Zurich a traduit, *Elle éleve ſes ailes*: S. Jerôme, *Elle dreſſe ſes ailes*, ce qui vaut mieux que l'Allemande qui traduit, *quand elle vole en-haut.* Car l'Autruche éleve & dreſſe ſes ailes, mais elle ne peut s'élever dans les airs. Par conſéquent Job parle ici de la maniere dont elle étend ſes ailes, ou il a en vue la grandeur de cet oiſeau qui ſurpaſſe tous les autres, & qu'on dit égaler en hauteur un Homme à cheval. *Elle ſe moque* ſans doute *du cheval & de celui qui le monte*; à cauſe qu'elle l'emporte ſur eux en grandeur & en force, comme le Scholiaſte Grec l'explique, καταφρονῦσα ἵππα σὺν τῷ ἀναβάτῃ διὰ τὴν ἰσχὺν, ὥς φασι, ϗ τὸ μέγεθος; ou par la rapidité de ſa courſe, qu'un Homme à cheval ne peut atteindre. *Pline* dit *qu'elles ſurpaſſent la hauteur d'un homme à cheval, & que leur courſe eſt plus vite que la ſienne.* *Xenophon* (L. I. *Anabaſeos*) rapporte que les cavaliers de Cyrus lorſqu'ils étoient en Arabie, pouvoient bien prendre des Anes ſauvages, & des Chevres, mais qu'ils ne purent jamais attraper d'Autruches. On lit dans *Marmol*, L. I. c. 23. qu'on eſtime mille ducats d'or ou cent Chameaux, un Cheval Arabe qui peut prendre à la courſe un animal qu'on appelle *Lamten*, ou bien une Autruche. *Cavallos Barbaros ſon llamados en tota Europa los, que vienen de Berberia: mas ay una eſpecie de cavallos en Africa, y en Egypto, y en las Arabias, y en toda Aſia, que llaman cavallos Arabes, que ſon de caſta de cavallos ſalvages, que ſe crian por los deſiertos de Arabia, &c. ſon eſtrannamente ligeros, y la major experiencia que ſe haze de ſu ligereza es, quando alcalcan una fiera llamada Lamte, o un Abeſtruz. Porque eſte tal cavallo es apreciado en mil ducados de oro, o en cien camellos.* Bien plus, ſi nous en croyons les Arabes, il n'y a point d'animal au monde qui ſoit égal en viteſſe à l'Autruche, ou qui puiſſe la ſurpaſſer à la courſe; d'où vient qu'ils lui donnent differens noms, qui ont tous rapport à la viteſſe de ſa courſe. Voyez *Bochart* (*Hieroz.* P. II. L. II. c. 16 & 17. pag. 238-262.)

JOB, Chap. XXXIX. verſ. 19-25. (22-28.)

As-tu donné la force au cheval? & as-tu revêtu ſon cou d'une criniere?

Feras-tu bondir le cheval comme la ſauterelle? Son magnifique henniſſement eſt effrayant.

Il creuſe la terre de ſon pied, il s'égaye en ſa force, il va à la rencontre de l'homme armé:

Il ſe rit de la frayeur, & ne s'épouvante de rien, & il ne ſe détourne point devant l'épée.

Le carquois reſonne ſur lui, & le fer de la hallebarde & du javelot.

Il creuſe la terre en ſe ſecouant & ſe remuant, il ne peut ſe retenir dès que la trompette ſonne.

Quand la trompette ſonne, il dit, Ha ha: il ſent de loin la guerre, le tonnerre des capitaines, & le cri de triomphe.

Eſt-ce vous qui donnerez au cheval ſa force, qui lui ferez pouſſer ſes henniſſemens?

Ou qui le ferez bondir comme les ſauterelles? Le ſouffle ſi fier de ſes narines répand la terreur.

Il frappe du pied la terre, il s'élance avec audace, il court au-devant des hommes armés.

Il ne peut être touché de peur, le tranchant des épées ne l'arrête point.

Les fleches ſifflent autour de lui, le fer des lances & des dards le frappe de ſes éclairs.

Il écume, il frémit, & ſemble manger la terre; il eſt intrépide au bruit des trompettes.

Lors que l'on ſonne la charge, il dit, Allons: il ſent de loin l'approche des troupes, il entend la voix des capitaines qui encouragent les ſoldats, & les cris confus d'une Armée.

JE croi qu'il eſt à propos & même néceſſaire, avant d'entrer dans le détail des inclinations nobles du Cheval, de dire quelque choſe du rapport que le Cerveau de cet animal a avec celui de l'Homme. On obſerve, particulierement dans la tête des animaux les plus ſtupides, tels que ſont le Bœuf & le Mouton, qu'à l'entrée des arteres Carotides dans le Cerveau, il ſe forme par la complication des differentes branches de ces mêmes arteres une eſpece de Rets, qui eſt couché ſur la *Selle de cheval*, & qu'on nomme le *Rets admirable.* Mais dans la tête de l'Homme & du Cheval, il n'y a que peu de rameaux qui ſe croiſent, & ce ne ſont que les plus gros, & autant qu'il en faut pour l'anaſtomoſe des Carotides. Et voici la raiſon de ce méchaniſme. Pour faire circuler le ſang d'un Bœuf, & le faire paſſer du Cœur dans toutes les parties du corps, il faut que la force du Cœur qui pouſſe ce fluide vital ſoit bien grande, & la contraction de ſes muſcles bien conſiderable. La ſituation preſque horizontale de la tête du Bœuf pouvoit cauſer quelque inondation dans ſon Cerveau: mais cet inconvénient n'étoit nullement à craindre dans le Cheval, qui porte la tête haute; beaucoup moins encore dans l'Homme, dont la tête eſt poſée perpendiculairement. C'eſt pourquoi dans le Bœuf &c. le mouvement du ſang devoit être temperé par le moyen de ce Rets admirable, de même que la rapidité d'un Fleuve eſt affoiblie par les Canaux que l'on fait à côté. Cette obſervation regarde auſſi les paſſions des Hommes, & même des Brutes. Car les Brutes ont auſſi leurs paſſions, quoiqu'elles ſoient purement méchaniques & deſtituées de Raiſon. Au moindre mouvement qui s'éleve dans l'Homme, le Cœur en reçoit auſſi-tôt l'impreſſion; & ſuivant ſa contraction plus ou moins forte, le ſang ſe porte avec plus ou moins de violence au Cerveau. Dès qu'un Homme ſe met en colere, ce feu embraſe toute la partie ſupérieure; la rougeur s'empare du viſage; les yeux deviennent étincelans, les levres tremblantes, & la bouche ne reſpire que menaces. Si l'on conſidere cette paſſion, ou quelque autre ſemblable, on ne trouvera point d'animal qui ait en cela plus de reſſemblance avec l'Homme, que le Cheval. On conviendra même avec moi, que la force, la nobleſſe & les autres qualités du Cheval, dont il eſt fait mention dans le Texte, ſont fondées ſur cette reſſemblance. Nous allons en parler en détail, & nous conſacrons ce que nous en dirons, uniquement à l'honneur & à la gloire de celui qui l'a formé. Nous en parlerions ſans doute

doute plus exactement, ſi le Traité que Mr. le Docteur *de Meyenburg* méditoit ſur ce Rets admirable, avoit vu le jour.

Verſ. 19. *As-tu donné la force au cheval? As-tu revêtu ſon cou d'une criniere?* Le mot Hébreu *Geburah* ſignifie le *courage* ou la *force*, tant de l'eſprit que du corps. L'une & l'autre convient ici, avec cette ſeule difference que ce qu'on dit ici des paſſions du Cheval, doit s'entendre dans un ſens qui convient aux Brutes. Les Poëtes donnent aux *Chevaux* l'épithete de *forts* & de *courageux*, dans l'un & l'autre ſens. Au-lieu qu'en parlant des *Taureaux*, ils les appellent ſeulement *forts* & *robuſtes* (1). C'eſt ce qui fait que les Egyptiens, au rapport de *Clement* (L. V. *Stromat.*) s'en ſont ſervis pour ſignifier la Générosité, de même qu'ils prenoient le Lion pour ſymbole de la Force, quoique cette qualité ne manque pas au Cheval, puiſqu'on l'employe ordinairement à porter, à tirer, & à courir.

As-tu revêtu, dit DIEU à Job, *ſon cou d'une criniere?* Le mot Hébreu רַעְמָה a pluſieurs ſignifications. *Arias*, & avec lui pluſieurs autres, de même que les Verſions de Zurich, le prennent au propre pour le *tonnerre*, & ici au figuré pour le *henniſſement* ou le *frémiſſement*, qui ſort comme le tonnerre, de la bouche du Cheval. *Boot* s'étoit d'abord recrié contre cette interpretation; parce que צַוָּאר, le *cou*, n'eſt pas l'organe de la voix, mais גָּרוֹן, le *gozier*. Pſ. CXV. 7. *Ils ne rendent aucun ſon de leur gozier*, בִּגְרוֹנָם. Eſa. LVIII. 1. *Crie à plein gozier*, בְגָרוֹן. Il ſe fondoit encore, ſur ce que dans toute l'Ecriture on ne lit nulle-part que la parole appartienne au cou proprement dit; ſi ce n'eſt dans ce ſeul endroit du Pſeaume LXXV. 6. *Ne parlez point avec un cou endurci*: mais il faut remarquer ici, que ces mots de cou *dur*, *fier*, *endurci*, ne doivent pas ſe rapporter à l'organe de la voix, mais aux mauvaiſes diſpoſitions d'un cœur ſuperbe & orgueilleux, ce que les Allemands rendent avec énergie par le mot *halsſtarrig*. Il faut outre cela faire attention au mot הֲתַלְבִּישׁ, qui ſignifie proprement, *avez-vous revêtu?* ſavoir *le Cheval*: expreſſion qui n'a aucune connexion, aucun rapport avec le henniſſement. C'eſt donc avec raiſon que par רַעְמָה nous entendons, non pas le henniſſement, mais la criniere, qui fait l'ornement du cou du Cheval: comme dit *Ovide*, *Metamorph.* L. XIII. *Fab.* 8.

Turpis equus, niſi colla jubæ flaventia velent.

„ Un Cheval eſt laid, quand ſon cou n'eſt pas „ couvert d'une belle criniere". D'ailleurs, la racine רַעַם ſignifie non-ſeulement *tonner*, mais auſſi *être élevé*, d'où vient que les Grecs appellent la criniere des Chevaux λοφίη, parce qu'elle eſt ἐν τῷ λόφῳ, c'eſt à dire ſur le ſommet de la tête. Il paroît même que c'eſt ainſi que les Interpretes Grecs ont entendu cet endroit de Job: ἐνέδυσας τραχήλῳ αὐτοῦ φόβον; c'eſt à-dire, *Avez-vous revêtu ſon cou de terreur?* où peut-être au lieu de φόβον, *terreur*, il faut lire φόβην, qui ſignifie la *criniere* d'un Cheval ou d'un Lion. Il eſt à préſumer que l'Auteur ſacré, qui nous donne une deſcription ſi exacte du Cheval, n'aura pas oublié de nous parler de ſa criniere, qui fait un de ſes plus beaux ornemens: ce qui fait que les Grecs donnent aux Chevaux differentes épithetes, priſes de leur criniere, Καλλίτριχες, ὔτριχες, κυανότριχες, πυῤῥέτριχες, βαθύτριχες, βαθυπλόκαμοι, κυανοχαῖται, χαιτήεντες. Ce n'eſt pas ſeulement chez les Anciens, que la criniere a ſervi de marque pour diſtinguer les bons Chevaux; elle en eſt encore aujourd'hui le caractere. *La criniere des Chevaux ne doit pas être courte, trop épaiſſe, ſombre, crêpue, ni mêlée de crins menus du côté droit*, dit *Varron* L. II. c. 7. *de Re Ruſt.* Et *Virgile* L. III. *Georg.*

Denſa juba, & dextro jactata recumbit in armo.

„ Il a ſur le cou des crins épais, qui lui tombent „ ſur l'épaule droite". *Pallad.* L. IV. c. 13. *Il a la queue & les crins du cou fort longs.* C'eſt ce qui a donné lieu à cette fable de *Sophocle (in Tyro)*, qu'un bon Cheval mourroit de douleur, s'il s'appercevoit qu'on lui a coupé ſa criniere. Par tout ceci il eſt clair que le Texte ne peut être plus heureuſement rendu que par ces paroles, *As-tu revêtu*, ou *as-tu couvert ſon cou d'une criniere?*

Verſ. 20. *Feras-tu bondir le Cheval comme la Sauterelle? Son magnifique henniſſement eſt effrayant.* Cette Traduction eſt fidele, & très litterale. Les François & les Italiens ont emprunté leurs noms de *Sauterelle* & de *Saltarella*, des ſauts continuels que fait ce petit Inſecte. Les Grecs employent le mot σκαίρειν, pour marquer un Cheval qui bondit, & qui foule à grand bruit la terre: d'où peut-être les Allemands

(1) Lucret. L. III.

- - Quidnam tremulis facere artubus hædi
Conſimile in curſu poſſint ac fortis equi vis?

Et L. IV. v. 984.

Quippe videbis equos fortes, cum membra jacebunt,
In ſomnis ſudare tamen. - - -

Virgil. Æneid. L. XI.

- - Quid tam egregium, ſi fœmina forti
Fidis equo?

Auſonius, de Auguſti equo, in Heroum Epitaphiis.

Improperanter agens primos à carcere curſus,
Fortis prægreſſis ut potereris equis.

mands ont pris leur mot de *ſcharren*. *Homere* (*Iliad.* XIII.) appelle les Chevaux de Neptune εὔσκαρθμοι. La comparaiſon du Cheval qui bondit, & de la Sauterelle qui ſaute, n'eſt pas fondée ſeulement, ſur ce que le Cheval en s'élevant ſur ſes jambes de derriere, ſe dreſſe; mais encore ſur ce que ſon corps s'élance tout à fait en l'air : ce que les Grecs appellent ἀναπηδᾷν, σκιρτᾷν, ἀνασκιρτᾷν, & les Latins *inſultare*, c'eſt à dire *ſauter*. *Virg. Æn.* L. XI. dit en ce ſens :

- - - - - Fremit æquore toto
Inſultans ſonipes, & preſſis pugnat habenis.

„ La plaine retentit du bruit du Cheval, & il „ combat en rongeant ſon mords". Et *Georg.* L. III.

- - - - Equitem docuere ſub armis
Inſultare ſolo, & greſſus glomerare ſuperbos.

„ Ils ont appris aux Chevaux à faire des bonds „ ſous le Cavalier, & à caracoler". Notre Texte peut donc exprimer deux ſortes de ſauts, dont l'un ſe rapportera à l'utilité, & l'autre à la beauté & à l'agrément. Le prémier rendra le Cheval propre à franchir un foſſé, ou une haye; le ſecond l'exercera au manège, ou bien, comme diſent les François, lui fera faire des cabrioles. La Verſion Allemande, *Kanſt du das Pferd erſchrecken wie einen Heuſchrecken?* paroit moins bonne aux Grammairiens; parce que le mot הֲתַרְעִישֶׁ, ne ſignifie pas proprement *écraſer*, mais *ſecouer*, *remuer*; ce qui fait que la Verſion Latine de Zurich a bien traduit par *excitabis*.

Ses narines répandent auſſi *la terreur*. Nous avons traduit après *S. Jerôme*, *Pagninus*, *Arias*, *Munſter*, *Mercerus*, *Caſtalion*, *Druſius*, & d'autres, le mot נַחַר par *narines*. Par conſéquent, *ſon magnifique henniſſement eſt effrayant*, ſans doute parce qu'en le pouſſant, il dilate ſes narines. *Lucrece* L. V.

Et fremitum patulis ſub naribus edit ad arma.

„ Au bruit des armes, il ouvre ſes naſeaux „ & pouſſe des henniſſemens". *Virg. Georg.* III.

Collectumque premens volvit ſub naribus ignem.

„ Il ſort de ſes naſeaux une haleine embraſée". *Nemeſianus* in *Cynegetico*, dit :

Fumant humentes calida de nare vapores.

„ Il s'exhale de ſes naſeaux échauffés, une va„ peur continuelle". *Claudien*, in IV. *Conſulat. Honorii* :

Igneſcunt patulæ nares. - - - -

„ Son Cheval jette du feu par les naſeaux".

Les *Septante* ont traduit ainſi : Δόξα δὲ ϛηθέων αὐτȣ̃ τόλμη, ou, δόξῃ ϛηθέων αὐτȣ̃ τόλμην. Ainſi par נַחַר, ils ont entendu le *poitrail* du Cheval, que les Arabes appellent aujourd'hui *Nachar*. Ceux qui ſe connoiſſent en Chevaux, n'ignorent pas qu'un poitrail large & puiſſant eſt une marque infaillible de la vigueur d'un Cheval (1). On peut trouver d'autres éclairciſſemens ſur cette matiere, dans *Buxtorf*, qui explique les termes du Texte par *vehementiam fremitus*, la *force de ſon frémiſſement*. Son frémiſſement & la fierté de ſa démarche dans les combats, eſt célébrée & atteſtée dans preſque tous les Auteurs profanes.

Verſ. 21. *Il creuſe la terre de ſon pied, il s'égaye en ſa force, il va à la rencontre de l'Homme armé*. C'eſt encore ici une bonne marque dans le Cheval, lorsqu'*en marchant il frappe du pied*, dit *S. Chryſoſtome*. *Apollonius* L. III. *Argonaut*.

Ὡς δ' ὅτ' ἀρήϊος ἵππος, ἐελδόμενος πολέμοιο,
Σκαρθμῷ ἐπὶ χρεμέθων κρούει πέδον.

„ Comme un Cheval animé du deſir de combat„ tre, hennit, & frappe la terre de ſon pied". כֹּחַ, qui ſe trouve dans le Texte, ſignifie nonſeulement le *courage*, mais auſſi toutes les autres qualités d'un bon Cheval. Les *Septante* ont bien traduit le mot, *il s'égaye*, par γαυριᾷ, dont *Demoſthene*, *Elien*, *Apollonius*, & pluſieurs autres Auteurs Grecs ſe ſervent pour ſignifier un Cheval fougueux, d'où vient qu'on employe ſouvent les ſynonymes γαῦρος, γαυρούμενος, γαυριώμενος. Peut-être que du Grec γαῦρος vient le mot Allemand *Gaul*; & comme ces mots Perſans *Gürre*, *Kürre*, ont beaucoup de rapport au mot Grec γαῦρος, rien n'empêche qu'on n'en diſe autant des mots Allemands *Gurren*, & *Gurre*. Voyez *Meninzki Lexic.* 3079. 3936. Les Auteurs s'étendent beaucoup ſur les nobles inclinations du Cheval, qui ne ſe font jamais mieux remarquer que lorsqu'on le voit revenir victorieux du combat. Tout le monde ſait ce qu'en dit *Ovide*, *de Pont.* L. III. Eleg. 11.

Acer, & ad palmæ per ſe curſurus honores,
Si tamen horteris, fortius ibit equus.

„ Quoique le Cheval ſoit toujours prêt à entrer „ en lice pour remporter le prix de la courſe, „ pour

(1) Virgil. Georg. L. III.

Luxuriatque toris animoſum pectus. - -

Xenophon in Hippico : Στέρνα πλατύτερα, καὶ πρὸς κάλλος, καὶ πρὸς ἰσχὺν, καὶ πρὸς τὸ μὴ ἀπαλλάξ, ἀλλὰ διὰ πολλȣ̃ τὰ σκέλη φέρειν εὐφυέϛερα. *Varro de Ruſt.* L. II. c. 7. *Pectus latum & plenum*. *Columella* L. VII. c. 28. *Latum & muſculorum toris numeroſum pectus.*

„ pour peu cependant que vous le preſſiez, vous „ lui verrez redoubler ſes efforts". *Pline* L. VIII. c. 43. *Quand je les vois*, dit-il, *attelés à un char, je ne puis m'empêcher de croire, qu'ils ſont ſenſibles à la voix qui les anime, & à la gloire.* *Lactance* L. III. c. 8. *L'expérience nous fait voir que les Chevaux ont une noble émulation pour la gloire; nous les voyons joyeux dans la victoire, triſtes & abattus dans la défaite.* Ce que nous liſons du Cheval, qu'*il va au-devant des combats*, convient parfaitement avec ces vers d'*Oppien* (*Cyneget.* L. I. v. 203.)

Μάλα θαρσήεντες
Ὅπλοις ἀντιάαν, πυκινὴν ῥῆξαί τε φάλαγγα.

„ Ils oſent affronter les armes, & ſe jetter au „ milieu des Ennemis". Et *Ovide* (in *Halieut.*)

- - - *adverſis infert ſua pectora telis.*

„ Il ſe jette ſans crainte ſur les traits des Ennemis".

Verſ. 22. *Il ſe rit de la frayeur, & ne s'épouvante de rien, & il ne ſe détourne point de devant l'épée.* Les *Septante* ont traduit auſſi, *il ſe rit de la frayeur.* Voici une autre marque de ſon courage martial, en ce qu'*il ſe rit des dangers*, & s'expoſe à toute ſorte de périls ſans crainte. Le *ris* dont il eſt ici parlé, doit ſe prendre dans un ſens métaphorique.

Verſ. 23. *Le carquois reſonne ſur lui, le fer de la halebarde & du javelot.* Le mot אַשְׁפָּה ſignifie un *carquois*, qui eſt une eſpece d'étui dans lequel on met les fleches, leſquelles ſe frottant les unes contre les autres, rendent quelque bruit au moindre mouvement du Cheval; ce qui a fait dire aux Poëtes, le *ſon* & le *bruit* du carquois. *Virg.* L. VI. *Æn.*

- - *pharetramque fugâ ſenſere ſonantem.*

„ Ils ont entendu en fuyant le cliquetis des carquois". *Silius*, L. XII.

- - *plenâ tenet & reſonante pharetrâ.*

„ Un carquois rempli de fleches qui font beau- „ coup de bruit". Et dans un autre endroit:

Turba ruunt, ſtridentque ſagittiferi coryti.

„ On les voit ſe jetter en foule, & le bruit des „ carquois ſe fait entendre". *Homere* en parlant d'Apollon (*Iliad.* I.) decrit ce bruit plus élégamment encore:

Τόξ' ὤμοισιν ἔχων, ἀμφηρεφέα τε φαρέτρην,
Ἔκλαγξαν δ' ἄρ' ὀϊστοὶ ἐπ' ὤμων χωομένοιο.

„ Il portoit ſur ſes épaules un Arc & un Car- „ quois, & le bruit de ſes fleches exprimoit la „ colere dont il étoit animé". L'expreſſion de Job ſemble mieux convenir avec le bruit, ou le ſifflement que fait une fleche lorſqu'elle fend les airs. On attribue auſſi ce ſon à la lance & à la pique. *Ennius* (*Annal.* L. XI.)

Miſſaque, per pectus dum tranſit, ſtriderat haſta.

„ On entendit le bruit que fit la lance en le per- „ çant". *Virgile* (*Æn.* L. X.)

- - - *ſtridentemque eminus haſtam Conjicit.*

„ Il lui lança de loin un javelot qui fit beau- „ coup de bruit". La Verſion Latine de Zurich a traduit le mot Hébreu *Cidon* par *Geſum*, *Lance*, *Javelot*: & l'Allemande par *Schild*, c'eſt à dire *Bouclier*. *S. Jerôme*, les *Septante*, *Aquila*, *Symmaque*, ont traduit de même. *Gæſum*, *Geſum*, qui ſe trouve dans notre Verſion Latine, répond au mot Grec γαῖσον dont les *Septante* ſe ſervent dans Joſué, & qui ſignifie *Lance*. D'autres veulent que ce ſoit l'*Humeral*, habillement de guerre, fait de petites plaques d'acier ou d'autre métal, propre à garantir le cou & les épaules. Il vaut mieux cependant s'en tenir à la Lance, ou au Javelot. *Bochart* (*Hieroz.* P. I. L. II. c. 8.) confirme ce ſentiment plus au long, par la comparaiſon qu'il fait de ce qui eſt dit ici, avec ce qui ſe trouve Joſ. VIII. 18. I. Sam. XVII. 6. 45. Job XLI. 21. Nous voyons tous les jours, que le Cheval ne craint ni le bruit des carquois, ni le ſifflement des fleches, ni l'éclat des boucliers & des lances: ou pour parler à la moderne, qu'il ne s'effraye pas du bruit du canon, ni des bombes. Nous avons ſur ſon intrépidité le témoignage des Anciens. *Oppien* (*Cyneget.* L. I. v. 208.)

Ἦ πῶς ἀναδέδορκεν ἀσκαρδαμύκτοισιν ὀπωπαῖς
Αἰζηοῖσι λόχον πεπυκασμένον ὁπλίτῃσι,
Καὶ χαλκὸν σελαγεῦντα, καὶ ἀστράπτοντα σίδηρον.

„ Comment ſe peut-il faire qu'il voye toujours „ ſans s'effrayer les campagnes couvertes de ſol- „ dats, & qu'il ne ſoit pas ſaiſi de peur à l'é- „ clat du fer & de l'airain? *Virgile* (L. III. *Georg.*)

Nec vanos horret ſtrepitus - -

„ Il ne craint pas le bruit". *Columelle* (L. III. c. 28.) dit *que c'eſt une bonne marque dans un Cheval, quand on le voit gai, intrépide, & ſans épouvante à l'aſpect des nouveaux objets.* De-là eſt venu chez les Anciens l'uſage d'eſſayer les Chevaux par le ſon des clochettes, ce qu'ils appelloient κωδωνίζειν, διακωδωνίζειν. Aujourd'hui on les dreſſe à bien plus grand bruit. On peut lire touchant l'ancienne maniere de dreſſer les chevaux, *Virgile*, *Philoſtrate* (L. II c. 25.) *S. Greg. de Nazianze* (*Epiſt.* 242. 213.) Et même on offroit autrefois des ſacri-

ſacrifices dans les Jeux Olympiques, à une Divinité particuliere, nommée *Taraxippe*, pour empêcher que les Chevaux ne fuſſent ſaiſis d'épouvante à la vue des nouveaux objets, ou en entendant beaucoup de bruit.

Verſ. 24. *Il creuſe la terre en ſe ſecouant & ſe remuant, il ne peut ſe retenir dès que la trompette ſonne.* Il y a dans l'Original, *Il creuſe la terre en ſe remuant avec force & colere, & ſemble vouloir la dévorer.* C'eſt ici une alluſion, non pas à un Cheval arrêté, mais à uu Cheval qui en courant frappe la terre de ſes pieds; ce que les Poëtes décrivent élégamment (1). Le mot יְגַמֶּא reçoit diverſes interpretations. La Verſion Latine de Zurich, & celle de *Junius*, portent, *effodiet*, vel *fodiet terram*, *Il creuſera la terre.* La Verſion Allemande ſe ſert du mot *ſcharren.* *Munſterus* après *R. Salomon* a traduit, *foveam facit in terra*, *Il fait un trou dans la terre.* *S. Jerôme* a mis, *ſorbet terram*, *Il mange la terre.* *Symmaque* ὡς καταπίων, *comme s'il vouloit l'avaler.* Les *Septante*, ἀφανιεῖ τὴν γῆν, *Il fait diſparoitre la terre.* Les Rabbins entendent ceci de la courſe rapide du Cheval, que les Allemands & les François appellent *galop*. Les Arabes l'interpretent de même. Les François diſent d'un tel Cheval, *Il mange beaucoup de chemin.* C'eſt auſſi l'expreſſion de *Virgile* (*Georg.* L. III.)

> - - - - - - - *acri*
> *Carpere prata fugâ.* - -

Et *Stace* (*Theb.* L. VIII.) dit des Chevaux qui courent l'un contre l'autre:

> - - *Spatiis utrimque æqualibus acti*
> *Adventant, mediumque vident decreſcere campum.*

„ En courant l'un contre l'autre, ils voyent diſ-
„ paroitre l'eſpace qui étoit entre eux". Et un Poëte François:

> *Fait décroitre la plaine, & ne pouvant plus être*
> *Suivi de l'œil, ſe perd dans la nue champêtre.*

Les paroles qui ſuivent: *Il ne peut ſe retenir dès que la trompette ſonne*, commencent ainſi dans l'Original, *Il ne croira pas*, & peuvent s'entendre ainſi: Lors que le Cheval entend le ſon de la trompette, il eſt tellement animé du deſir de combattre, qu'il ne fait pas attention au ſignal, il ne croit même pas l'avoir entendu; ce qui nous arrive auſſi lorſque nous ſommes ſaiſis d'une joye inopinée. C'eſt ainſi que, Geneſe XLV. 26, *Jacob tomba preſque en défaillance*, lorſqu'on lui rapporta que ſon Fils Joſeph vivoit, & *qu'il n'en croyoit pas* ſes autres Enfans. D'autres traduiſent: *Non conſiſtit firmus*, *Il ne put ſe tenir ſur ſes pieds.* Ainſi *Virgile* (L. III. *Georg.*)

> - - *tum ſi qua ſonum procul arma dedere,*
> *Stare loco neſcit.*

„ S'il vient à entendre de loin le bruit des ar-
„ mes, il ne peut ſe tenir en repos".

Verſ. 25. *Quand la trompette ſonne, il dit Ha ha; il ſent de loin la guerre, le tonnerre des Capitaines, & le cri de triomphe.* Le Texte Hébreu porte; *Il dira ha ha*, en ſautant de joye. Ce mot répond à celui des Ethiopiens *oho*, au *haha* des Allemands & des François. Ainſi *Stace* (*Theb.* L. XI.) dit:

> - - *ad lituos hilarem, intrepidumque tubarum*
> *Proſpiciebat equum.*

„ Il conſideroit avec quelle gayeté & quelle in-
„ trépidité le Cheval entendoit le ſon des trom-
„ pettes" Ce que Job dit ici du Cheval, qu'*il ſent de loin la guerre*, s'accorde avec ce qu'en dit *Pline* L. VIII. c. 42. *qu'il préſage le combat.* Il faut remarquer ici, que les Hébreux ont pris en général l'*odorat* pour toute ſorte de ſenſation. Job XIV. 9. *Dès qu'il ſentira l'eau, il germera comme un arbre nouvellement planté.* Jug. XVI. 9. *Alors Samſon rompit les cordes, comme ſe romproit un filet d'étoupes dès qu'il ſent le feu.* Ou: *Et auſſi-tôt il rompit les cordes, comme ſe rompt un filet d'étoupes, lorſqu'il ſent le feu.* Par le mot de רעם, *bruit, fracas*, Job entend aſſurément toute ſorte de bruit qui s'éleve parmi les combattans, comme le cri des Généraux, des Officiers, le cliquetis des boucliers & des armes. Et qui pourroit aujourd'hui bien décrire le bruit de l'Artillerie & du Canon? *Tacite* parlant des Allemands, dit *qu'ils font un bruit épouvantable, & qu'ils portent leurs boucliers à la bouche, afin que la répercuſſion de la voix rende un ſon plus fort.* On dit auſſi que les Romains abordoient l'ennemi avec de grands cris, ce qui fit que Joſeph ordonna aux habitans de Jotapa de ſe boucher les oreilles. Tel eſt encore le cri de guerre des Turcs, *Allah, Allah.* On lit dans Plutarque (*in Craſſo*) que les *Parthes faiſoient un grand bruit par le moyen de certaines maſſues de cuir creuſes, & entourées de ſonnettes d'airain:* tels que ſeroient nos Tambours, s'ils étoient garnis de clochettes de cuivre.

(1) Ennius, Annal. L. VI.

> *Explorant Numidæ, totam quatit ungula terram.*

Et LXVII.

> *It eques, & plauſu cava concutit ungula terram.*

Virgile, L. IV. Æn.

> *Quadrupedante putrem ſonitu quatit ungula campum.*

vre. Il paroit auſſi que les Juifs prenoient beaucoup de plaiſir à ce bruit militaire, comme on le peut lire Exod. XXXII. 17. 18. *Alors Joſué entendant la voix du Peuple qui menoit du bruit, dit à Moïſe: Il y a un bruit de bataille au Camp. Et Moïſe lui répondit: Ce n'eſt point une voix ni un cri de gens qui ſoient les plus forts, ni une voix ni un cri de gens qui ſoient les plus foibles; mais j'entens une voix de perſonnes qui chantent.* Ou: *Or Joſué entendant le tumulte & les cris du peuple, dit à Moïſe: On entend dans le Camp comme les cris de perſonnes qui combattent. Moïſe lui répondit: Ce n'eſt point-là le cri de perſonnes qui s'exhortent au combat, ni les voix confuſes de gens qui pouſſent leur ennemi pour le mettre en fuite; mais j'entens les voix de perſonnes qui chantent.*

Ce que l'Auteur ſacré a dit juſqu'à préſent des inclinations du Cheval, eſt conforme à ce qu'en dit *Oppien* (L. I. Κυνηγετ. v. 203.)

- - - - ἐπεὶ μάλα θαρσήεντες
Ὅπλοις ἀντιάαν, πυκινήν ῥῆξαί τε φάλαγγα,
Θηρσί τ' ἐνυαλίοισιν ἐναντία δηρήσασθαι.
Πῶς μὲν γάρ τε μάχαισιν ἀρήϊος ἔκλυεν ἵππος
Ἦχον ἐγερσίμοθον δολιχῶν πολεμήϊον αὐλῶν;
Ἤπως ἀναδέδορκεν ἀσκαρδαμύκτοισιν ὀπωπαῖς
Αἰζηοῖσι λόχον πεπυκασμένον ὁπλίτῃσι
Καὶ χαλκὸν σελαγεῦντα καὶ ἀστράπτοντα σίδηρον.
Καὶ μάθεν εὖτε μένειν χρειὼ, πότε δ' αὖτις ὀρούειν;
Καὶ μάθεν εἰσαΐειν κρατερῶν σύνθημα λοχαγῶν.

Il brule de ſe jetter au milieu des armes, de rompre les plus épais bataillons, & d'attaquer les bêtes les plus terribles. Dès qu'il entend le bruit confus du Camp, & le ſon des trompettes qui donnent le ſignal de la charge, il regarde tous ces dangers d'un œil aſſuré: ſoit qu'il faille tenir ferme, ou ſe jetter ſur l'ennemi, l'éclat du fer ni de l'Airain n'eſt pas capable de lui faire cligner les yeux. Voyez *Boot* (*Sacrar. Animadverſ.* L. III.) *Bochart* (*Hieroz.* P. I. L. II. c. 8. p. 115-152.) *De Mey* (*Phyſ. Sac.* pag. 403.) *Schook* (*de Sternut.* pag. 11.)

JOB, Chap. XXXIX. verſ. 26. (29.)

Eſt-ce par ta ſageſſe que l'Epervier ſe remplume, & qu'il étend ſes ailes vers le Midi?

Eſt-ce par votre ſageſſe que l'Epervier ſe couvre de plumes, étendant ſes ailes vers le Midi?

Le mot Hébreu *Nets*, ſuivant tous les Interpretes, doit ſe traduire par *Epervier.* Ce nom a du rapport avec le *Nitſa*, *Natſa* des Syriens, & le *Netſatſa* des Chaldéens & des Samaritains; & tous ces noms dérivent de l'Hébreu *natſah*, qui ſignifie *voler.* Outre ce que l'expérience nous apprend du vol rapide de cet oiſeau, nous pouvons rapporter pluſieurs paſſages où il en eſt parlé. *Homere* (*Iliad.* XIV. v. 237. & *Odyſſ.* XIII. v. 86.) l'appelle *le plus vîte & le plus léger des Oiſeaux. Thuanus* (*de Re Accipitrariâ*) dit *qu'on a de la peine à croire en combien peu de tems cet oiſeau fait beaucoup de chemin, & parcourt differens rivages:*

Vix credas parvo quam tempore longa locorum
Intervalla volans ſuperet, quam multa peragret
Æquora.

De-là eſt venu ſans doute que les Egyptiens en ont fait le ſymbole des Vents, ſelon *Horus.* L. II. c. 14. & les Tentyrites celui du Feu; & que la Fable l'avoit conſacré au Soleil. Voy. *Euſtathe* (in *Odyſſ.* XIV.) On lit même dans *Herodote* (*Euterpe*) que celui qui tuoit un Epervier, ou un Ibis, étoit puni de mort. On diſtingue deux ſortes d'Eperviers; des Eperviers nobles qui ſont propres pour la chaſſe; & des Eperviers communs, qui ne peuvent s'apprivoiſer. *Willoughby* (*Ornithol.* p. 36.) les diſtingue en Eperviers à grandes ailes, & en Eperviers à petites ailes. Outre les Faucons, on range encore dans la Claſſe des Eperviers le *Niſus*, qui vraiſemblablement tire ſon nom de l'Hébreu *Nets.* Au reſte, la queſtion que Dieu fait ici à Job: *Eſt-ce par ta ſageſſe que l'Epervier ſe remplume, & qu'il étend ſes ailes vers le Midi?* regarde toute ſorte d'Eperviers. *Bochart* (*Hieroz.* P. II. L. II. c. 19.) a traduit le mot Hébreu יַאֲבֶר par *plumeſcit, ſe couvre de plumes*; les Traductions de *S. Jerôme*, de *Geneve*, & notre Verſion Françoiſe, portent la même choſe. Pour bien entendre ceci, il faut ſavoir que l'Epervier ſe déplume, & ſe remplume enſuite. On trouve dans le *Hieracoſophion* de *Demetrius*, quelques Chapitres touchant la maniere de faire venir les plumes aux Eperviers. Cela n'empêche pourtant pas que Dieu ne puiſſe demander à Job, ſi c'eſt à ſa prudence, ou à ſon intelligence, qu'on doit attribuer les nouvelles plumes de ces oiſeaux; & c'eſt à titre de Créateur que Dieu lui fait ici cette queſtion. Car quoique la Philoſophie nous explique la formation des plumes, qu'elle nous enſeigne la maniere & les moyens de les faire venir; il ſera pourtant toujours vrai de dire, qu'aucun des Philoſophes, quelque habile qu'il

qu'il puiſſe être, ne pourra jamais en former une ſeule. Et l'on voit aſſez par-là que c'eſt un ouvrage qui ne convient qu'au Créateur, & qui ne ſera jamais du reſſort de la Créature. Les remedes, par exemple, qui font venir les dents, ou les cheveux, ſont du reſſort de la Médecine; tout de même que l'art de faire croitre les plantes & de leur faire produire des fleurs ou des fruits précoces, appartient à l'Agriculture: mais la formation de ces choſes ſurpaſſe de beaucoup la portée du Jardinier, & du Médecin. Or à cet égard, les plumes ſont abſolument comme les dents; celles-ci ſont cachées ſous les gencives, celles-là ſous la peau & dans la peau; & l'on peut aſſurer, que la formation d'une ſeule plume eſt au-deſſus des forces de la Nature: comme nous l'avons amplement démontré ailleurs.

L'autre membre de la queſtion que Dieu fait ici à Job touchant l'Epervier, *qui étend ſes ailes vers le Midi*, eſt bien digne de notre attention. Il ne ſera pas inutile de rapporter à ce ſujet les paroles de *S. Gregoire*: *Quand on veut*, dit-il, *faire venir les plumes aux Eperviers prives, il faut les placer dans des lieux humides, & un peu chauds. Car les ſauvages ont coutume d'étendre leurs ailes lorsqu'il ſouffle un vent de Sud, afin qu'étant échauffées par ſa chaleur, leurs vieilles plumes s'étendent. Mais lorsqu'il ne fait pas de vent, ils étendent leurs ailes au Soleil, & en les battant leur agitation produit un petit vent & une chaleur moderée, qui dilatant les pores, fait ſortir les plumes cachées ſous la peau, ou bien en produit de nouvelles.* Ajoutons ce que dit *Petrus Creſcentienſis* (*Lib. de Animalibus*): *Les Eperviers changent tous les ans de plumes. On doit pour cela les mettre vers le mois de Mars, ou d'Avril, dans des cages faites exprès pour cela, qui doivent être chaudes, & expoſées au Midi.* Tout ceci s'accorde aſſez avec ce qu'enſeignent les Philoſophes modernes. Il eſt néceſſaire que l'Epervier, ainſi que les autres oiſeaux, ſoit couvert de plumes pendant l'Hiver, pour pouvoir ſe défendre contre la rigueur du froid. La peſanteur de l'air pendant l'Hiver, le froid même contribue à leur faire ſupporter plus aiſément cette ſaiſon, en ce qu'il reſſerre les pores, & que par ce moyen les plumes s'affermiſſent dans la peau. Dès que la premiere chaleur du Printems ſe fait ſentir, les pores s'ouvrent & ſe dilatent, les vieilles plumes ſe détachent & tombent, ſur-tout ſi le tems eſt humide, ce qui relâche les fibres: lorsqu'avec cela le vent du Midi ſouffle, la preſſion de l'air devient moindre, l'air contenu dans les vaiſſeaux ſanguins ſe dilate, & les pores s'ouvrant encore plus, les plumes tombent d'autant plus aiſément. Si la diminution du froid, ſi la chaleur du Printems, & le vent du Midi qui dilate l'air, ne ſuffiſent pas, les Eperviers ont recours au Soleil, ſe tournent vers lui, & *étendent* par conſéquent *leurs ailes vers le Midi*, afin que la chaleur accélérant la circulation du ſang, les pores s'ouvrent & ſe dilatent. Pour cette même raiſon, ceux qui en ont ſoin, expoſent leurs volieres au Soleil. On pourroit appuyer tout ceci en examinant les cauſes qui font tomber, ou revenir le poil, aux Hommes & aux Animaux, & même celles qui font renouveller la peau; mais nous réſervons à une autre occaſion la diſcuſſion de cette matiere.

Notre Verſion Allemande a traduit ainſi: *Iſt es aus deiner Fürſichtigkeit, daſs der Habich fleugt, und ſeine Flügel gegen Mittag auſtrecket?* On voit, qu'à l'exemple des Rabbins *Kimchi*, *Levi*, *Aben Eſra*, elle a eu en vue non pas le *renouvellement des plumes*, mais le changement de climat de ces oiſeaux, qui à l'approche de l'Hiver vont chercher des Païs plus chauds. On ne doit pas mépriſer ce que *Budé* a écrit ſur ce ſujet dans ſa *Philologie*, parce que ces paroles ſervent à l'éclairciſſement de notre Verſion. *Il y a*, dit-il, *une ſorte d'Eperviers, qui s'élevent fort haut, & qui renonçant à la proye lorsqu'il commence à faire mauvais tems, s'aſſemblent par troupes pour s'envoler dans les Païs méridionaux, & ſe dérobent pour un tems à la vue des hommes, comme des déſerteurs.*

Les *Septante* ont traduit: Ἐκ δὲ τῆς σῆς ἐπιστήμης ἕστηκεν ἱέραξ, ἀναπετάσας τὰς πτέρυγας, ἀκίνητος, καθορῶν τὰ πρὸς Νότον; Il paroit qu'ils ont voulu dire, que l'Epervier, comme l'Aigle, regarde ſans cligner les yeux, le Soleil lorsqu'il eſt le plus brillant, & ſans que leur vue en ſouffre; ſuivant ce qu'*Elien* aſſure (L. X. c. 14.) Et c'eſt ce qui a fait, peut-être, que les Egyptiens l'ont conſacré à *Horus*, ou à *Apollon*, qu'ils confondoient avec le Soleil. Si cela eſt vrai, ce que j'ignore, il faut que les yeux des Eperviers ſoient d'une ſtructure bien plus forte que ceux des Chauves-ſouris & des Chouettes, qui ne peuvent ſoutenir la lumiere du jour. Il faut même que leur vue ſoit meilleure que celle des Hommes, qui ne pourroient pas ſans danger regarder fixement le Soleil.

Le Rabin *Salomon* entend ici par l'Epervier, un Ange ſous la forme d'un Epervier, qui étendant ſes ailes ſoutient l'effort du vent du Midi, & empêche par ce moyen qu'il ne détruiſe le Monde. Aſſurément, s'il y avoit un Ange qui eût cette fonction, il mériteroit bien d'avoir une Chapelle exprès, où les habitans des Cantons d'Uri & de Glaris, & d'autres habitans des Alpes, qui ſont ſi ſouvent tourmentés pendant pluſieurs jours par la violence de ce vent, devroient lui faire leurs offrandes. Mais il faut laiſſer aux Juifs cette impertinente explication, qui s'éloigne trop du ſens literal, & la mettre au nombre des autres fables Judaïques.

S. Chryſoſtome agite ici une queſtion, à mon avis très ſuperflue; ſavoir, pourquoi Dieu ne parle que des Animaux qui ſont inutiles, ou qui ne ſont propres qu'à faire du mal, ſans parler des Bœufs, des Moutons, ou des autres Animaux ſi utiles à l'Homme? Pour réſoudre cette queſtion, il ſuffit de ſavoir qu'il n'y a pas d'Animal, ſi mépriſable qu'il paroiſſe, qui n'ait ſes uſages & ſa fin. Veut-on ſavoir à quoi ſert l'Eper-

l'Epervier? il ne faut qu'interroger ceux qui s'en ſervent pour la Chaſſe. On lit parmi les *Extraits* que *Photius* nous a laiſſés de *Cteſias*, l'un des plus anciens Auteurs, que les Indiens ſe ſervent de Corbeaux, d'Aigles de mer, de Corneilles, & d'Aigles, au-lieu de Chiens, pour prendre les Lievres & les Renards; & dans *Ariſtote (in Mirabilibus)* que les Enfans d'Amphipolis dans la Thrace ſe ſervoient d'Eperviers pour prendre les oiſeaux. Il y a ſur l'Epervier une jolie Epigramme de *Martial*, Epigr. 216. L. XIV.

Prædo fuit volucrum, famulus nunc aucupis: idem
Decipit, & captas non ſibi mœret aves.

„ Avant d'être apprivoiſé, il ſe nourriſſoit de „ ſa proye: à préſent qu'il obeït au Fauconnier, „ il n'en eſt pas moins voleur; mais il a la dou„ leur de voir que le gibier qu'il prend n'eſt „ pas pour lui". Il paroit cependant que cette Chaſſe n'étoit gueres en uſage du tems de *S. Chryſoſtome*, ou qu'elle étoit regardée comme un amuſement inutile. Mais *Proſper*, qui a vêcu peu après lui, s'en exprime ainſi: (*De vita Contemplativa*, L. III. c. 17.) *On dreſſe des Eperviers & des Chiens pour la chaſſe.* Et *Sidonius* dans ſon *Panégyrique* à *Avitus* ſon Beau-pere, qui fut Conſul & Empereur, l'an 416:

Quid volucrum ſtudium, dat quas natura rapaces
In vulgus prope cognatum? Quis doctior iſto
Inſtituit varias per nubila jungere lites?
Alite vincit aves, celerique per æthera plauſu
Hoc nulli meliùs pugnator militat unguis.

„ Que dirai-je de ſon adreſſe à inſtruire les oi„ ſeaux de proye, à qui la Nature a donné des „ inclinations cruelles envers des oiſeaux à peu „ près de même eſpece? Qui entend mieux que „ lui à leur faire faire la petite guerre dans l'air? „ Il triomphe des oiſeaux par les oiſeaux mê„ me, & perſonne n'a des oiſeaux de proye qui „ ſoient mieux dreſſés que les ſiens". Mais dans la ſuite des tems, la Chaſſe aux Chiens & aux Faucons a été d'un ſi grand uſage, ſur-tout parmi les Eccléſiaſtiques, à qui il conviendroit mieux de s'occuper du ſoin des ames, qu'au VI. ſiecle les Conciles, ſur-tout ceux de France, furent obligés d'en interdire l'uſage. C'eſt ainſi que parle le Concile d'Agde tenu l'an 506. Can. 55. *Il eſt défendu aux Evêques, aux Prêtres, aux Diacres, d'entretenir des Chiens ou des Eperviers pour la Chaſſe.* Celui d'Epaune tenu en l'an 517. Can. 4. dit à peu près la même choſe, de même que le ſecond tenu à *Macon* l'an 585. Can. 13. *Leander* & *Pancirolle* ſe trompent donc quand ils attribuent l'origine de cette Chaſſe à *Frederic Barberouſſe*, auſſi bien que *Pandolphe Collenutius*, qui veut qu'*Henri VI.* en ſoit le prémier auteur. Voyez *Bochart* (*Hieroz.* P. II. L. II. c. 19. pag. 265-272.)

JOB, Chap. XXXIX. verſ. 27-30. (30-33.)

L'Aigle s'élevera-t-elle en-haut à ton commandement? & élevera-t-elle ſa nichée dans les lieux élevés?
Elle habite ſur les rochers, & elle ſe tient ſur les ſommets des rochers, & dans les lieux forts.
De là elle découvre le gibier, ſes yeux voyent de loin.
Ses petits auſſi ſucent le ſang; & où il y a des corps morts, elle s'y trouve.

L'Aigle à votre commandement s'élevera-t-elle en-haut, & fera-t-elle ſon nid dans les lieux les plus élevés?
Elle demeure dans des pierres, dans des montagnes eſcarpées & dans des rochers inacceſſibles.
Elle contemple de là ſa proye, & ſes yeux découvrent de loin.
Ses petits ſucent le ſang; & en quelque lieu que paroiſſe un corps mort, elle fond deſſus.

NOus trouvons dans ces Verſets une deſcription de l'*Aigle*, qui mérite toute notre attention. L'Aigle eſt le plus grand & le plus noble des oiſeaux de proye qui chaſſent de jour. Il diffère du Vautour, principalement en ce que ſon bec commence d'être crochu depuis ſa racine; la groſſeur, & la grandeur de ſon bec le diſtinguent auſſi de l'Epervier. L'Aigle dont il eſt ici queſtion, *fond du haut des airs ſur ſa proye, avec autant de rapidité qu'un coup de tonnerre*, comme le dit *Apulée* (*Florid.* L. I.) d'où vient que quelques-uns veulent que ἀετὸς vienne du verbe Grec ἀΐσσειν, & que le mot Hébreu עַיִט qui ſignifie toute ſorte d'oiſeau de proye, vienne de הֵעִיט, ces racines ſignifiant dans l'une & l'autre Langue, *fondre ſur quelque choſe* Ce qui au ſentiment de *Feſtus* a fait donner le nom d'*Aquilon* à un des Vents, parce qu'il ſouffle avec *impétuoſi-*

té, * par une comparaiſon priſe du *vol rapide de l'Aigle.* On lit Deut. XXVIII. 49. l'Eternel *fera lever contre toi de loin, du bout de la Terre, une Nation qui volera comme l'Aigle.* Ou: *Le* Seigneur *fera venir d'un païs reculé, & des extrémités de la Terre, un Peuple qui fondra ſur vous, comme un Aigle fond ſur ſa proye.* Et dans *Homere* (*Iliad.* XXI v. 252.) la fureur d'Achille fondant ſur les Troyens eſt comparée à l'impétuoſité de l'Aigle. Et au 2. de Sam. I. 23. il eſt dit que *Saül* & *Jonathan* ſont *plus légers que les Aigles.* Jer. XLVIII. 40. *Voici il volera* (l'Ennemi) *comme une Aigle, & étendra ſes ailes ſur Moab.* On ne doit pas ſeulement conſiderer dans le vol des oiſeaux, la viteſſe, mais auſſi la continuité. L'Aigle peut voler longtems ſans ſe fatiguer, & on la voit parcourir ſans peine les plus grands eſpaces. Tout le monde ſait ce qu'ont dit les Poëtes, de deux Aigles meſſagers de Jupiter, dont l'un partoit de l'Orient, & l'autre de l'Occident, qui voloient continuellement ſans s'arrêter jamais qu'à Delphes, ou au Mont Parnaſſe. Il n'y a pas auſſi d'oiſeau qui s'éleve plus haut dans les airs, que l'Aigle; & c'eſt pour cela qu'il eſt dit au vſ. 27. *l'Aigle s'élevera-t-elle en-haut?* c'eſt à dire ſi haut qu'on ne l'apperçoit plus. *Apulée* (*Florid.* L. I.) en parle ainſi: *l'Aigle s'éleve par la force de ſon vol, au plus haut des nuées, & après avoir paſſé tout ce grand eſpace où ſe forment la pluye & la neige, au-deſſus duquel il n'y a plus de foudre ni de tonnerre à redouter, elle y paſſe l'Hiver, & demeure pour ainſi dire au plus haut des Cieux.* De-là eſt venu qu'on a donné à cet oiſeau l'épithete de ὑψιπέτης, ὑψιπετήεις, c'eſt à dire, *qui vole fort haut.* C'eſt ce qui a ſans doute auſſi donné lieu à ſon *Apotheoſe*, & ce qui a fait dire que l'Aigle étoit toujours dans le ſein de Jupiter, qu'elle lui ſervoit pour porter ſes foudres. C'eſt ſans doute encore ce qui a donné lieu à cette quantité de Médailles, frappées après la mort des Empereurs, ſur le champ deſquelles on trouve la tête d'un Empereur, & ſur le revers cette Légende, CONSECRATIO. S. C. & dans le milieu du champ, un Aigle. Les Romains croyoient qu'à la mort d'un Empereur, un Aigle deſcendoit ſur ſon bucher, & venoit recueillir ſon Ame pour la porter au Ciel; ce qui arriva à la mort d'Auguſte, comme le rapporte *Dion*, L. XVI. Au Livre des Prov. XXIII. 5. les richeſſes ſont comparées au vol de l'Aigle: *Les richeſſes ſe font des ailes, & elles s'envolent aux Cieux comme une Aigle.* Dieu demande ici à Job, ſi c'eſt par ſon ordre, ou bien par ſa ſageſſe, que l'Aigle eſt diſpoſé de façon à pouvoir s'envoler ſi haut? ſi c'eſt lui qui a formé ſes ailes? qui a ſi artiſtement creuſé ſes os, enſorte que ſon corps fût en équilibre avec l'air? ſi c'eſt lui qui a donné à ſon bec, & à ſes ſerres, la figure néceſſaire pour ſaiſir, & déchirer ſa proye? Et c'eſt comme ſi Dieu diſoit ici: Ne m'avoueras-tu pas, Job, & avec toi les plus habiles Naturaliſtes ne conviendront-ils pas, *que la trace de l'Aigle dans l'air*, Prov. XXX. 19. eſt au-deſſus de leur portée? Ou bien, l'Aigle *élevera-t-elle, à ton commandement, ſa nichée dans des lieux élevés?* Au rapport d'*Ariſtote* (*Hiſt.* L. IX. c. 32.) les Aigles ne font pas leur nid contre terre; mais dans des lieux élevés, & ſur la pointe des rochers eſcarpés. *Pline* (L. X. c. 3.) dit *qu'ils font leur nid ſur les rochers.* Dieu en donne ici deux raiſons: la prémiere ſe trouve au verſet 28.

Elle habite ſur les rochers, & elle ſe tient ſur les ſommets des rochers, dans des lieux inacceſſibles, & dans des lieux forts. C'eſt ainſi que traduit la Verſion d'*Aquila.* En effet, le ſommet des rochers, où les Aigles font leur nid, ſont proprement des lieux forts, inacceſſibles, naturellement fortifiés, quoique deſtitués pour l'extérieur de Remparts, de Redoutes, & dépourvus au dedans de Magaſins & de Gardes. C'eſt dans ces lieux où les Aiglons, en l'abſence des Peres, ſont en ſureté, ſans avoir beſoin d'être gardés. Ce qui fit, qu'au rapport de *Damir*, *Beſar* Poëte Arabe, Fils de *Jazid*, étant interrogé quel animal il aimeroit mieux être, ſi on lui donnoit la liberté de choiſir ſon Eſpece, ſe déclara pour l'*Alokab*, c'eſt à dire l'Aigle, parce qu'il habite dans des lieux inacceſſibles aux autres bêtes.

La ſeconde raiſon eſt contenue au verſet 29. *De là elle découvre le gibier, ſes yeux voyent de loin.* *Ariſtote*, à l'endroit cité, dit à peu près la même choſe: *L'Aigle vole fort haut pour découvrir une plus grande étendue*; & *Apulée*: *Du haut des airs il regarde, & choiſit ſa proye.* C'eſt donc pour cette raiſon que ce Roi des oiſeaux ſe met en embuſcade ſur le ſommet des rochers, ſavoir, pour découvrir de plus loin ſa proye. C'eſt auſſi pour cela que le Créateur lui a donné une vue ſi perçante. *Homere* (*Il.*) XVIII. v. 674.)

- - - ὥς τ' αἰετὸς, ὅν ῥά τέ φασιν
Ὀξύτατον δέρκεσθαι ὑπουρανίων πετεηνῶν.

„ Comme l'Aigle, qu'on dit avoir la vue plus „ perçante qu'aucun autre oiſeau". *Elien* (*Hiſt.* L. I. c. 42.) s'exprime de même. *Horace* (*Serm.* I. *Sat.* 3.)

- - - tam cernit acutum,
Quam aut aquila, aut ſerpens Epidaurius.

„ Il a les yeux auſſi perçans que ceux de l'Ai- „ gle, ou du Serpent d'Epidaure". *Phile* c. I.

Πλὴν ὀξυδερκής ἐστιν ὁ πτηνοκράτωρ,
Καὶ μέχρι σητὸς ἐκ νεφῶν πάντα βλέπει.

„ Le Roi des Oiſeaux a les yeux très perçans; il voit „ toutes choſes du haut des nues, juſqu'à un Ciron". On peut voir ſur ce ſujet d'autres Paſſages dans *Sene-*



IOB. Cap. XL. v. 10-19.
Behemoth, Hippopotamus.

Buch Hiob Cap. XL. v. 10-19.
Behemoth, Wasser-Ochs, See-Pferd.

I. G. Pintz sculps.

Seneque (*de Benefic.* L. II. c. 29.) dans *Apulée* (*Florid.* L. I.) *Iſidore* (*Orig.* L. II. c. 7.) *Sidonius* (L. VII. *Epiſt.* 14.) Je ſupprime les fables des Arabes qui, au rapport de *Damir*, diſent que la vue de l'Aigle s'étend juſqu'à 400 Paraſanges dont chacune, ſuivant le calcul d'Herodote, contient 30 ſtades, & ſuivant *Strabon* 40 à 60, chaque ſtade contenant 49 perches & 6 pieds meſure de *Rhinlande.* Ainſi les 400 Paraſanges monteront au moins à 594000 pieds, ou 120 milles, le mille étant eſtimé 396 perches & 7 pieds de Rhinlande.

Verſ. 30. *Ses petits auſſi ſucent le ſang*, de la proye dont les Peres fourniſſent leurs nids. Car la chair crue ſeroit indigeſte & malfaiſante à leurs eſtomacs délicats. Le ſang que les Aigles donnent pour nourriture à leurs Petits, leur tient lieu de lait, & des autres alimens légers qu'on donne aux Enfans. Les Auteurs profanes diſent la même choſe. *Oppien* (*in Ixeuticis*) cité par *Geſner*, dit que *le ſang de leur proye ſuffit pour la nourriture de leurs Petits, & qu'ils ne boivent jamais d'eau. Horus Apollo* dit de l'Epervier, *qu'il ne boit jamais d'eau, que le ſang lui ſuffit. Elien* (L. X. *Hiſt.* 14.): *Il vit de chair, il en boit le ſang, & en nourrit ſes Petits.* Il eſt parlé dans *Heſychius* d'une eſpece de Vautour nommé *Torgos*, qui boit le ſang. Il eſt aiſé après cela d'accorder ce que les Naturaliſtes diſent de l'Aigle, qu'il *ne boit jamais*, qu'il *ne reſſent pas les àrdeurs de la ſoif*, & qu'il *ne fait aucun cas de l'eau:* c'eſt ainſi que parlent *Ariſtote* (*Hiſt.* L. VIII. c. 3. 18.) *Elien* (*Hiſt.* L. II. c. 26.) Car le ſang tient lieu d'eau à l'Aigle, & aux autres oiſeaux de proye.

Il ne nous reſte que ces derniers mots du vſ. 30. *Où il y a des corps morts, elle s'y trouve.* Ils ſont ſemblables à ceux du Sauveur, Matth. XXIV. 28. & Luc XVII. 37: *Ou ſera le corps mort, là s'aſſembleront les Aigles.* L'Aigle, ce Roi des oiſeaux de proye, a pour cet effet un eſtomac membraneux, un odorat fin, & une vue très perçante. Ce n'eſt pas à nous à donner le ſens myſtique de ces paroles: nous laiſſons volontiers à ceux qui s'appliquent à la Théologie myſtique, le ſoin de concilier deux ſentimens diametralement oppoſés, ou la liberté de choiſir celui qui leur plaira davantage. Voyez *Bochart* (*Hieroz.* P. II. L. II. c. 2. p. 169-176.)

PLANCHE DXXXII.

Le BEHEMOTH.

JOB, Chap. XL. verſ. 10-19.

Or voilà le Behemoth que j'ai fait avec toi; il mange le foin comme le bœuf.	*Conſiderez le Behemoth que j'ai créé avec vous; il mangera le foin comme un bœuf.*
Voilà maintenant ſa force eſt en ſes flancs, & ſa vertu eſt dans le nombril de ſon ventre.	*Sa force eſt dans ſes reins, ſa vertu eſt dans le nombril de ſon ventre.*
Il remue ſa queue comme un cedre, les nerfs de ſes épouvantemens ſont entrelacés.	*Sa queue ſe ſerre & s'éleve comme un cedre; les nerfs de cette partie qui ſert à la conſervation de l'eſpece ſont entrelacés l'un dans l'autre.*
Ses os ſont des barres d'airain, & ſes menus os ſont comme des barreaux de fer.	*Ses os ſont comme des tuyaux d'airain, ſes cartilages ſont comme des lames de fer.*
C'eſt le chef-d'œuvre du DIEU fort; celui qui l'a fait lui a appliqué ſon épée.	*Il eſt le commencement des voyes de DIEU: celui qui l'a fait, appliquera & conduira ſon épée.*

De plus, les montagnes lui rapportent leur revenu, & toutes les bêtes des champs se jouent là.

Il se couche dans les lieux où il y a de l'ombre, dans la cachette des roseaux & des marècages.

Les arbres le couvrent de leur ombre, & les saules des torrens l'environnent.

Voici qu'une riviere fasse du ravage, il n'en aura point peur; il sera en assurance encore que le Jourdain se dégorgeroit dans sa gueule.

Il l'engloutit en le voyant, & son nez passe au travers des empèchemens qu'il rencontre.

Les montagnes lui produisent des herbages; c'est là que toutes les bêtes des champs viendront se jouer.

Il dort sous l'ombre dans le secret des roseaux, & dans des lieux humides.

Les arbres couvrent son ombre; les saules du torrent l'environnent.

Il absorbera le fleuve, & il croira que c'est peu encore; il se promet même que le Jourdain viendra s'écouler dans sa gueule.

On le prendra par les yeux, comme un poisson se prend à l'amorce, & on lui percera les narines avec des pieux.

Après une infinité de Chasses & de Pêches que les Savans ont faites pour tâcher de découvrir le *Behemoth*; après avoir comparé ensemble les Historiens, les Naturalistes & les Lexicographes; sur-tout après les savantes démonstrations de *Bochart* (*Hieroz.* P. II. L. V. c. 15.) & de *Ludolf* (*Hist. Æthiop.* L. I. c. 11. & *Comment.* p. 115.) on convient assez généralement, que cet Animal, que Dieu propose ici à Job comme une marque insigne de sa puissance, est celui que l'on appelle *Hippopotame*, ou *Cheval marin*. Nous nous proposons d'en donner ici la description & la figure, suivant l'ordre de notre Texte, conformément à ce que nous en trouvons dans l'Histoire moderne des Animaux; nous commencerons par la structure de ce monstrueux animal, telle que l'a décrite *Fab. Columna* (*Aquatil. & Terrest. Obs.* c. 15.) sur l'original embaumé que *Frederic Zerenghi* Chirurgien de Narni apporta d'Egypte en Italie, & qui quelque prodigieux qu'il fût n'étoit pourtant pas encore des plus gros. Sa figure avoit quelque chose de semblable à celle du Bœuf, ou plutôt de l'Ours. Mais il étoit plus grand que le Bœuf. Il avoit 13 pieds de long depuis la tête jusqu'à la queue. La largeur, ou le diametre de son corps, étoit de $4\frac{1}{2}$ pieds, & la hauteur du corps de $3\frac{1}{2}$; de sorte que son ventre étoit plutôt plat que rond. La circonference de son corps étoit égale à sa longueur: ses jambes avoient $3\frac{1}{2}$ pieds de longueur depuis le ventre jusqu'à terre; & 3 pieds de tour. Sa tête, qui étoit grande par rapport à son corps, de ses yeux & de ses oreilles, avoit $2\frac{1}{2}$ pieds de largeur, 3 de long, $7\frac{1}{2}$ de tour. L'ouverture de sa gueule étoit d'un pied. Son mufle étoit épais & charnu. Ses yeux petits, larges d'un pouce, & longs de deux. Ses oreilles étoient minces, courtes, & n'excedoient pas 3 pouces. Il avoit dans la mâchoire d'en-bas 6 dents, dont les deux extérieures étoient longues d'un demi-pied, larges en travers de $2\frac{1}{2}$ pouces, & dans leur circonference d'un demi-pied: (on en voit quelquefois de longues d'un pied, & épaisses à proportion:) elles étoient un peu rabaissées en arriere, comme les défenses du Sanglier; elles n'étoient point crochues, ni ne sortoient en dehors, mais fort visibles, sur-tout quand cet animal ouvroit sa gueule. Leur dureté surpassoit celle des pierres, & on en faisoit sortir du feu en frappant dessus avec la lame d'un couteau. Le corps étoit par-tout fort gras. La tête étoit grande, à peu près comme celle d'un Bœuf. Ses pieds étoient larges, & divisés en quatre cornes; elles étoient de couleur noire, partagées en quatre; le talon étoit plat, & rempli de cals, comme les animaux qui ont le pied fourchu. Il avoit la mâchoire d'en-haut mobile, comme le Crocodile. Sa queue ressembloit plus à celle d'un Ours, ou d'une Tortue, qu'à celle du Sanglier; grosse dans sa racine, courte, & terminée en pointe, on ne peut ni la remuer, ni l'entortiller à cause de sa grosseur, & de son peu de longueur qui n'excède pas un demi-pied. Son cuir est épais, dur, & couleur de gris tanné. On lui remarque, comme dans le Lion & le Chat, un museau armé de poils, qui naissent plusieurs à la fois d'un même trou; & on ne lui en voit pas d'autres sur le reste du corps. Cet Animal ne nage point, mais il se tient & marche dans le fond des fleuves, comme le Loutre, & le Castor. On en trouve dans le Nil, dans le Niger, dans la Riviere de Zaire en Afrique, & dans d'autres Fleuves. J'ajoute la description qu'on en trouve dans les *Voyages de Thevenot*, P. II. c. 72. *Cet animal*, dit-il, *étoit de couleur quasi tannée; il avoit le derriere tirant fort à celui du Buffle; toutefois ses jambes étoient plus courtes, & grosses. Sa grandeur étoit semblable à celle du Chameau, son muffle à celui d'un Bœuf. Il avoit le corps deux fois gros comme un Bœuf; la tête pareille à celle d'un Cheval, mais aussi grosse; les yeux petits.*

tits. Son encolure étoit fort groſſe, l'oreille petite, les naſeaux fort gros, & les pieds très gros & preſque ronds, & avec 4 doits chacun, comme ceux du Crocodile; petite queue comme un Eléphant, & peu ou point de poil ſur la peau, non plus que l'Eléphant. Il avoit en la mâchoire d'en-bas quatre dents groſſes, & longues d'un demi-pied, dont deux étoient crochues, & groſſes comme des cornes de bœuf; & y en avoit une à chaque côté de la gueule; les deux autres droites, & de même groſſeur que les deux crocs, étoient entre les ſuſdits deux crocs, & avançoient en long en dehors. Pluſieurs diſoient que c'étoit un Buffle marin; *mais j'ai reconnu avec quelques autres, que c'étoit un* Cheval marin, *vu la deſcription qu'en font ceux qui en ont écrit. Il fut amené mort au Caire par des Janiſſaires, qui le tuerent à coups de mouſquet en terre, où il étoit venu pour paitre. Ils lui tirerent pluſieurs coups ſans le faire tomber, car à peine la balle paſſoit-elle toute la peau, comme j'ai remarqué; mais ils lui en tirerent un, qui lui donna dans la mâchoire, & le jetta bas.* Ce que nous en rapporre auſſi Mr. *Kolb* (*Cap. Bon. Spei* p. 168 &c.) merite bien de trouver place ici. Il dit que cet Animal eſt doué d'un odorat très fin, qui lui ſert à ſe préſerver des embuches de ſes ennemis. Qu'il eſt de couleur gris tannée, ſemblable au Rhinoceros, à qui il ne cède ni en longueur ni en peſanteur, mais bien en hauteur: qu'il a la tête plus reſſemblante à un Cheval, qu'à un Bœuf, à l'exception de l'ouverture de la gueule qui reſſemble davantage à ce dernier. Il a les conduits des narines fort larges, & il s'en ſert principalement pour ſouffler l'eau qu'il a avalée, ſur-tout lorsqu'il veut aller paitre hors des Fleuves. Il a quelques poils au bout de la queue, comme on le remarque dans les Eléphans. Il a dans la mâchoire d'en-bas 4 groſſes dents, longues, & tranchantes, qui lui ſervent pour couper l'herbe, qu'il mâche enſuite avec les dents molaires: de ces 4 dents, deux ſont un peu crochues, & les deux autres droites, de la groſſeur à peu près d'une corne de Bœuf, longues environ d'un demi-pied, ou d'une coudée, peſant environ dix livres chacune, d'une ſubſtance plus précieuſe que l'Ivoire, qu'elles ſurpaſſent en beauté & en blancheur. Leurs mamelles, qui ſont petites, ſont placées entre les pieds de derriere; elles ont de fort petits mammelons qui ſervent à allaiter leurs Petits, leſquels pèſent aſſez ordinairement 100 livres. Le cuir en eſt épais d'un pouce, impénétrable en pluſieurs endroits aux balles de mouſquet. La chair en eſt ſi délicate, qu'on la compte parmi les mets les plus exquis: on en conſerve la graiſſe, pour s'en ſervir au-lieu de beurre à préparer les autres viandes.

L'incomparable *Bochart* eſt le prémier qui a appliqué le nom de *Behemoth* à l'*Hippopotame* ou Cheval marin, & celui de *Leviathan* au *Crocodile*. Dans le Chapitre qui précède, il a été parlé des Animaux terreſtres, & des volatiles; celui-ci nous en préſente deux aquatiques, & ſi cet Auteur ne s'eſt pas trompé, on trouvera que ce ſont des Quadrupedes d'une grandeur énorme, d'un naturel indomptable, tous deux Habitans du Nil, & ayant par conſéquent pluſieurs choſes qui leur ſont communes. *Pline* L. XXVIII. c. 8. dit *qu'il y a un certain rapport entre le Crocodile, & l'Hippopotame, qui vivent & ſe nourriſſent dans le même Fleuve.* C'eſt ce qui fait que pluſieurs Auteurs rangent ſouvent le *Behemoth* & le *Leviathan* dans la même claſſe. Le nom Hébreu *Behemoth* convient aſſez à *l'Hippopotame*, comme à un des plus grands Quadrupedes, car *Behemah* ſignifie en général un Animal à quatre pieds. On voit par les deſcriptions que nous avons rapportées ci-deſſus, que cet Animal n'eſt pas ſeulement de la grandeur d'un Ane; mais qu'il égale même celle du Bœuf, & du Rhinoceros, comme le rapporte *Ariſtote*. *Herodote* dit, *qu'il eſt de la grandeur du plus gros Bœuf*; *Diodore*, *qu'il n'a pas moins de cinq coudées*; *Achilles Statius*, dit *qu'il reſſemble au Cheval, mais qu'il eſt trois fois plus gros*: ce qui fait qu'il nomme cet Animal, Eléphant d'Egypte D'autres veulent qu'il ſoit plus grand que l'Eléphant même. Quoi qu'il en ſoit, on peut aſſurer que c'eſt un des plus grands Animaux d'entre les Quadrupedes, & que c'eſt par excellence qu'on lui donne le nom de *Behemoth*, qui marque une des plus groſſes bêtes. Il eſt certain encore, que les Arabes ſe ſervent du mot *Bahima* pour toute ſorte de Quadrupede, ſoit qu'ils vivent ſur terre, ou dans l'eau; ce que *Golius* prouve par le témoignage d'*Alkamus* & de *Giauhari*. *Bochart* obſerve encore ici, que *Behemoth* n'eſt pas un nom pluriel, mais ſingulier, & que les Egyptiens ont pluſieurs noms ſinguliers qui ſe terminent en *oth*, tels que *Tôth*, *Phaôth*, *Phamenôth*, noms de mois, *Soth*, *Sothi*, Chien &c. (*Anthol.* L. I. c. ult.)

Il eſt tems à préſent de nous tranſporter aux bords du Nil, pour y conſiderer le monſtrueux Animal dont parle notre Texte.

Verſ. 10. *Or voilà le Behemoth, que j'ai fait avec toi; il mange le foin comme le bœuf.* C'eſt ainſi que DIEU parle à Job; comme s'il lui diſoit: „Pour te montrer quelle eſt ma puiſſance, „ il n'eſt pas néceſſaire de parcourir les extrémités du Monde, de te conduire à travers „ l'eſpace immenſe des Cieux, pour t'y faire „ conſiderer le mouvement des Corps céleſtes; „ ou bien de te propoſer des choſes inviſibles: „ vien ſeulement avec moi ſur les bords prochains du Nil, là je te montrerai le *Behemoth* „ cette bête *que tu vois tous les jours*". Le diſcours que DIEU tient ici à Job doit nous ſervir de modèle, toutes les fois que nous voudrons démontrer ſes Perfections infinies. Car comme il n'eſt pas donné à tout le monde d'être inſtruit dans les Sciences, de monter ſur les Obſervatoires pour y conſiderer le mouvement des Aſtres, meſurer la grandeur du Soleil, la diſtance preſque infinie des Etoiles fixes; & que tout le monde ne peut pas parcourir les extrémités de la Terre & les Iles les plus éloignées, pour y con-

conſiderer les differentes merveilles que la Nature y expoſe; il pourroit arriver qu'un homme ſimple n'ajouteroit pas aiſément foi aux choſes qu'il n'auroit point vues. Les argumens dont on ſe ſert doivent donc être clairs, intelligibles, palpables, & proportionnés à la portée de ceux à qui on les propoſe. Un Homme ſimple, un Païſan, doit être convaincu par des objets qui lui ſont familiers: il faut le conduire à ſes propres Etables, lui montrer ſes Chevaux, ſes Brebis, ſes Chevres, ſes Poules; le transporter dans ſes Champs, dans ſes Prairies, au milieu de ſes Bois, & l'arrêter par la conſideration des Arbres, des Blés & des Pâturages: en un mot tout ce qui eſt autour de lui, une Mouche, un Papillon, tout doit ſervir à le convaincre: il faut le faire réfléchir ſur ſoi-même, lui faire comprendre le méchaniſme admirable & la proportion de ſon corps, & le conduire ainſi, comme par la main, juſqu'à la connoiſſance de ſon Ame, cette ſubſtance immortelle dont il eſt doué.

Le Behemoth mange le foin comme le Bœuf. Cette nourriture convient auſſi à l'*Eléphant*, que la Verſion Latine de Zurich, *Franzius* (*de Animalibus*) & pluſieurs autres reconnoiſſent pour le *Behemoth*. Cela ne doit pas paroitre ſurprenant, puiſqu'il vit ſur terre, & dans les forêts; car ſans les végétaux, de quoi un ſi grand Animal pourroit-il ſe nourrir? Mais ce qu'il y a d'admirable, c'eſt que l'Hippopotame, cet habitant des Fleuves, quitte le ſein des Eaux pour venir paitre l'herbe des champs, comme les Bœufs. *Diodore* dit que toute l'Egypte ſeroit bien-tôt broutée, ſi cet Animal faiſoit ſes Petits tous les ans, ou s'il les faiſoit plus ſouvent & en plus grand nombre. *Pline*, L. VIII. c. 25. dit que *l'Hippopotame vient paitre les moiſſons. Elien*, L. V. c. 53. que *dès que les moiſſons commencent à mûrir, & que les épis jauniſſent, il vient paitre dans les campagnes. Ammien Marcellin*, L. XXII: *Cette bête ſe cache dans l'épaiſſeur des roſeaux, elle épie attentivement l'occaſion d'aller ravager les moiſſons. B. Tellez*, L. I. c. 6. p. 14: *Os Cavallos marinos ſahem a paſcerna terra ems alguns lugares mays razos, & fazem nelles grande deſtrutcam nos mantenimentos.* La comparaiſon de cet animal avec le Bœuf, eſt fondée ſur ce que ſa grandeur eſt à peu près la même, & qu'ils ſe nourriſſent tous deux d'herbe; ce qui lui a fait donner auſſi le nom de *Bœuf marin*, *Bomarin*.

Verſ. 11. *Voilà maintenant ſa force eſt en ſes flancs, & ſa vertu eſt dans le nombril de ſon ventre.* La prémiere partie de ce Verſet n'a pas beſoin d'explication. C'eſt dans la force des muſcles, & dans la groſſeur des os, que la vigueur des reins conſiſte. Nah. II. *Fortifie tes reins, ramaſſe toutes tes forces.* Pſ. LXIX. 24. *Que leurs yeux ſoient tellement obſcurcis, qu'ils n'en puiſſent voir; fai continuellement trembler leurs reins.* Ou: *Que leurs yeux ſoient tellement obſcurcis, qu'ils ne voyent point; & faites que leur dos ſoit toujours courbé contre terre.* On appelle *elumbes* (*éreintés*) ceux que leur foibleſſe empêche de ſe tenir ſur leurs jambes; & le mot *delumbare* (*éreinter*) a la même ſignification que *debilitare* (*affoiblir.*) *La force*, que notre Texte fait conſiſter *dans le nombril de ſon ventre*, ne convient pas à l'Eléphant; cet animal ayant la peau du dos fort épaiſſe, mais fort mince ſous le ventre, de ſorte que le Rhinoceros le perce facilement lorsqu'il ſe bat avec lui. *Il cherche ſon ventre, parce qu'il ſait que ſa peau eſt en cet endroit plus aiſée à percer*, dit *Pline* L. VIII. c. 20. *Elien* dit la même choſe, *Hiſt.* L. XVII. c. 44. Il y a une ſorte de moucheron qu'on nomme *Jattus*, ἐμπὶς, qui eſt formidable à ce gros animal, qui le pique ſous le ventre, & lui cauſe de grandes douleurs; ce qui a donné occaſion à un proverbe parmi les Juifs. Ce que nous avons dit du peu de dureté de la peau de l'Eléphant ſous le ventre, eſt confirmé par l'action généreuſe du vaillant *Abaron*, qui combattant contre Antiochus, *ſe mit ſous le ventre de ſon Eléphant, le tua, & le fit tomber par terre; & mourut ſous lui*, 1. Maccab. VI. 46. Il perça, comme l'explique *Gorionides* L. III. c. 2. le nombril de cette bête. Il paroit par-là que le caractere qu'on attribue ici au *Behemoth*, ne convient pas à l'Eléphant, mais à l'Hippopotame dont la peau eſt épaiſſe par tout le corps, enſorte qu'elle eſt impénétrable aux balles de mouſquet; & que cet animal ne peut être tué ni bleſſé, à moins qu'on ne le frappe à la tête, comme le rapporte *Kolbe*. *Diodore* veut que cette peau ſoit *la plus forte de toutes celles des Animaux*; & *Ptolemée*, L. VII. c. 2. faiſant la deſcription des *Leptes*, ou des Voleurs de l'Inde au-delà du Gange, compare leur peau à celle de l'Hippopotame, & dit que comme elle, la leur eſt impénétrable aux fleches.

Verſ. 12. *Il remue ſa queue comme un Cedre, les nerfs de ſes épouvantemens ſont entrelacés. Bochart* a traduit le mot יַחְפֹּץ par *retorquet*, c'eſt à dire, il *replie* ſa queue, à peu près comme font les Porcs. *Ariſtote* dit: qu'*il a des dents qui ſortent en dehors, & une queue de Porc. Pline*, que *dans le même fleuve du Nil, on trouve l'Hippopotame qui a la queue & les défenſes ſemblables à celles du Sanglier. Solin*, que *l'on trouve dans les mêmes terres, & dans le même Fleuve, l'Hippopotame, qui a des défenſes de Sanglier, & la queue tortueuſe.* Mais cette explication ne s'accorde pas avec les deſcriptions des Modernes, qui diſent qu'il a la queue groſſe & courte, enſorte qu'on ne peut ni la plier ni la tourner. Ainſi la comparaiſon de la queue de cet Animal avec le Cedre, eſt fondée apparemment ſur ſa figure ronde, ou plutôt conique, ſur ſa peau unie, ſur ſa groſſeur, ſa force, ou ſa grande roideur. *Euſtathe d'Antioche* (*in Hexaemeron*) donne auſſi à entendre qu'elle eſt *groſſe, & liſſe. Achilles Statius* dit de même, qu'elle eſt *courte, & ſans poil. Bellon*, qu'elle eſt *courte, groſſe & ronde.* Ainſi les deux Verſions de Zurich

rich, qui traduiſent le mot יַחְפֹּץ par *ſtringit*, *ſtrecket*, ſont à préférer à la correction de *Bochart*. Ce Savant entend par גִּידֵי פַחֲדָיו les nerfs des cuiſſes, ou des reins. C'eſt auſſi le ſentiment de la Verſion Arabe, & de la Syriaque. *Arias* a rendu par, *ils ſe ramifieront*. *Bochart* par, *ils ſont entrelacés*: en ſorte que le ſens ſeroit, que les Nerfs de qui viennent le ſentiment, le mouvement, & la force du corps, ſont entrelacés entre eux comme les branches dans un arbre; ce qui eſt conforme à l'Anatomie, car on trouve en pluſieurs endroits du Corps de ces *Plexus* ou entrelacemens de nerfs. Mais peut-être s'agit-il ici de ramifications & d'entrelacemens d'un autre genre, tels qu'on en remarque dans les Vaiſſeaux ſpermatiques, & dans le Corps pampiniforme ou pyramidal. Il nous manque ici une deſcription anatomique de cette Bête, qui répandroit beaucoup de jour ſur notre Texte. C'eſt pourquoi je prie tous ceux qui ſe trouveront à portée de diſſequer cet Animal, de vouloir bien nous en faire une exacte Anatomie.

Verſ. 13. *Ses os ſont des barres d'airain, & ſes menus os ſont comme des barreaux de fer.* Les *Septante* ont traduit, σίδηρος χυτὸς, *fer de fonte*. *Symmaque*, des *jointures*, des *membres de fer*. *S. Jerôme*, des *lames de fer*. Le ſens eſt, que les os de l'Hippopotame ne ſont pas comme ceux des Poiſſons, mous, cartilagineux; mais durs comme l'airain & le fer. Et ſes os ſont très bien repréſentés ſous l'idée de *tuyaux d'airain*, de *lames de fer*, étant autant de cylindres creux, & compoſés de l'aſſemblage d'une infinité de tuyaux, & de petites lames. On doit entendre ceci principalement des os des jambes. Les os du Behemoth ſurpaſſent de beaucoup en ſolidité, & en dureté, ceux des Chevaux & des Bœufs, auxquels cependant les Poëtes Grecs ont donné l'épithete de *pied-d'airain*. Tout le monde connoit la dureté de l'Ivoire; & nous avons vu ci-deſſus, que les dents du Behemoth l'emportent encore ſur lui en ſolidité. *Odoardus Barboſa* dit que *les dents de l'Hippopotame ſont ſemblables à celles des jeunes Eléphans: l'Ivoire en eſt beaucoup meilleur; il eſt plus blanc, plus dur, & ne change jamais de couleur.* Ce qu'affirme auſſi *Scaliger* (*in Cardan. Exercit.* 2.) *Pauſanias* (*in Arcadicis*) rapporte que les Proconneſiens avoient fait à la ſtatue d'or de Cybele Déeſſe de la Terre, une tête faite de dents d'Hippopotame.

Verſ. 14. *C'eſt le chef-d'œuvre du* Dieu *fort: celui qui l'a fait, lui a appliqué ſon épée.* Ce qui eſt dit dans quelques Verſions, *qu'il a été fait dans la prémiere origine des choſes*, peut s'entendre de cette maniere: Que les autres Quadrupedes ayent été créés le ſixieme jour, le Behemoth a pu être tiré du néant le cinquieme, lorsque Dieu dit: *Que les eaux produiſent en toute abondance des reptiles qui ayent vie*, Geneſ. I. 20. ou bien en ce ſens, que le Behemoth eſt un des principaux ouvrages qui ſoient ſortis des mains de Dieu; comme Nomb. XXIV. 10. il eſt dit: *Hamalec eſt un commencement de Nation*, רֵאשִׁית גּוֹיִם; & ailleurs, *La crainte de* Dieu *eſt le commencement de la ſageſſe*, c'eſt à dire la partie la plus eſſentielle. Et le Fils de *Sirac* appelle le Miel, *le commencement des douceurs*. La grandeur de cette Bête, ſa force, ſon avidité, ſon génie ſur tout, s'il eſt permis de parler ainſi, ſont admirables. Voici ce qu'en rapporte *Ammien* (L. XXII.) *Après avoir brouté les moiſſons & lorsqu'il a le ventre plein, il a ſoin avant que de s'en retourner de marcher à reculons, & de tracer differentes routes, de peur que les Chaſſeurs conduits par la ſeule trace de ſon paſſage, ne viennent le tuer dans ſon gîte. Après s'être rempli le ventre avec beaucoup d'avidité, il ſe livre à la pareſſe, il frotte ſes cuiſſes & ſes jambes ſur des roſeaux nouvellement coupés, afin que le ſang qui ſort des playes qu'il ſe fait, ſoulageant ſon embonpoint, diminue la groſſeur de ſon ventre; il met enſuite du limon ſur ſes playes, juſqu'à ce qu'elles ſe ferment.* C'eſt pourquoi *Pline* (L. XXVIII. c. 8. & L. VIII. c. 26.) dit que l'*Hippopotame a trouvé la maniere de tirer le ſang, & l'art de guérir les playes.* Et même, au rapport d'*Herodote* & de *Plutarque*, cet Animal étoit ſacré chez les Papremitains.

Les paroles qui ſuivent: *Celui qui l'a fait, lui a appliqué ſon épée*, ſont aſſez difficiles à expliquer. *Bochart* traduit חַרְבּוֹ par *Harpen*, qui eſt une ſorte de *Cimeterre recourbé*; d'autres ont traduit par *Epée*. La Verſion ſans doute ſera plus claire, ſi on traduit ainſi: *Celui qui l'a fait, lui a donné une faulx.* Ἅρπη (*Harpè*) chez les Grecs tire ſon origine du mot Phénicien *harba* qui ſignifie, *faulx*: & ainſi le ſens du Texte ſera, que l'Hippopotame moiſſonne avec le trenchant de ſes dents, comme avec une faulx, l'herbe des campagnes & le blé des champs. Les Grecs lui ont auſſi donné une faulx. *Nicandre* (*Theriacôn*, v. 566.)

> Ἣ ἵππυ τὸν Νεῖλος ὑπὲρ Σάϊν αἰθαλόεσσαν
> Βόσκει, ἀρούρησιν δὲ κακὴν ἐπιβάλλεται ἍΡΠΗΝ.

Le Cheval marin que le Nil nourrit dans ſes eaux, fait bien du tort aux moiſſons avec ſa faulx. A quoi le Scholiaſte ajoute l'explication ſuivante: Ἅρπη σημαίνει μὲν δρεπάνην, νῦν δὲ τὺς ὀδόντας λέγει, δεικνὺς ὅτι ὅλυς τὺς σάχυας τρώγει. Harpe *ſignifie proprement une faulx; mais ici il marque les dents avec leſquelles cet animal moiſſonne les grains.* Il y a encore, ſur l'Hippopotame, un autre paſſage de *Nonnus* dans ſes *Dionyſiaques*, que l'on peut voir au bas de la page (1). Selon *Achilles Statius* L. IV. & *Diodore* L. I. cet Animal eſt ſi vorace, qu'il ſuffiroit

(1) Αἰχμῇ κ' ἀρχαρόδοντι διαχίζων ῥάχιν ὕλης, Καὶ διερὴν ἀχάρακτον ἔχων γένυν ἅρπαγα καρπῶν,

roit ſeul pour affamer l'Egypte, s'il faiſoit des Petits tous les ans. Il eſt évident par ce que nous avons dit ci-deſſus de ces *faulx*, que ces ſortes de dents en forme de faulx ne conviennent nullement à l'Eléphant. D'où vient que ceux qui veulent que ce ſoit un Eléphant dont il eſt ici queſtion, comme le prétendent les Verſions de Zurich, expliquent ainſi le Texte: *Celui qui l'a fait, le frappe avec ſon Cimeterre;* par où ils entendent que Dieu ſeul par le glaive redoutable de ſa Toute-puiſſance, tue cette bête; au-lieu qu'il eſt certain que l'Eléphant eſt ſouvent tué par les Chaſſeurs, ou par le Tigre, le Rhinoceros, ou le Dragon. Certainement les paroles du Texte conviennent beaucoup mieux à l'Hippopotame.

Verſ. 15. *De plus les montagnes lui rapportent leur revenu, & toutes les bêtes des champs ſe jouent là.* C'eſt dans cette vue que le Créateur a donné des dents en forme de faulx au Behemoth, afin qu'il pût moiſſonner les plantes ſur les montagnes. *Les montagnes rapportent leur revenu*, c'eſt à dire le fourage; & ce revenu eſt bon, & excellent: mais ce n'eſt point elles qui le produiſent, c'eſt Dieu *qui fait produire le foin aux montagnes*, Pſeaum. CXLVII. 8. *Car toute bête de forêt eſt à moi, & les bêtes qui paiſſent en mille montagnes.* Ou: *Parce que toutes les bêtes des forêts m'appartiennent, auſſi-bien que celles qui ſont répandues ſur les montagnes, & les bœufs*, Pſ. L. 10. C'eſt une choſe très rare & digne de toute notre attention, qu'un Animal né dans le fond des eaux, quitte ſon propre élément, les poiſſons, les plantes aquatiques, pour venir ſur les montagnes chercher dequoi ſatisfaire ſa voracité: cela ne paroit guere moins ſurprenant, que de voir *les coquillages & les limaçons de mer ſe trainer juſques ſur les montagnes*; (*Tertullian. de Pallio*, p. 530. Edit. de Basle 1521.) Toutes ces choſes ſe rapportent à une fin. Le Behemoth quitte le ſein des eaux, pour monter ſur les montagnes, & y être une preuve de la Puiſſance Divine; à peu près comme les Poiſſons & les Coquillages de mer que l'on trouve ſur les montagnes, ſont autant de monumens de la vengeance que Dieu exerça autrefois ſur les Hommes, en les faiſant tous périr par le Déluge. *Ovide* décrit ainſi les phénomenes du Déluge:

- - Hic ſumma piſcem deprendis in ulmo,
Et modo, qua graciles gramen carpſere capellæ,
Nunc ibi deformes ponunt ſua corpora phocæ.

„ On vit les poiſſons ſur le ſommet des arbres; „ & les monſtres marins couchés dans les mêmes lieux, où les chevres broutoient autrefois l'herbe". Mais par le nom de montagnes, on nè doit pas entendre ces monts qui ſont extrêmement hauts, & toujours couverts de neiges, tels que ſont les Alpes de la Suiſſe; mais les collines qui ſont dans le voiſinage du Nil, dont parle *Strabon*, L. XVII. *Le Nil inonde toute l'Egypte, juſqu'aux maiſons qui ſont bâties ſur le haut des collines ou ſur les plus hautes digues.* On voit auſſi en Ruſſie une ſorte de bête, qu'on nomme *Mors*, qui quitte le ſéjour des eaux, & qui ſemble être le Behemoth. Il en eſt parlé dans *Sigiſm. ab Herberſtein, Moſcov.* & dans *Leonard Nogarola* cité par *Scaliger* (*in Cardan. Exercit.* 218.) qui la met au nombre des poiſſons. Enfin: *Tous les animaux ſe jouent* auprès du Behemoth, paiſſant en pleine aſſurance auprès de lui.

Verſ. 16. *Il ſe couche dans les lieux où il y a de l'ombre, dans la cachette des roſeaux & des marécages.* Cette circonſtance encore ne convient pas à l'Eléphant, mais à l'Hippopotame. L'Eléphant habite dans les Bois, & dans les Campagnes; il égale & ſurpaſſe ſouvent la hauteur des arbres, ſelon *Elien* (*Hiſt.* VII. c. 6.) comment ſe cacheroit-il dans des roſeaux? Outre cela, l'Eléphant ſe couche rarement: quelques Auteurs même, malgré l'expérience contraire, aſſurent qu'il dort toujours debout. Ce que nous liſons dans Job du Behemoth, eſt auſſi appuyé du témoignage de *Marcellin* (L. XXII.) *Cette bête pareſſeuſe*, dit-il, *ſe couche dans des lieux que la hauteur & l'épaiſſeur des roſeaux rend bourbeux & ſales.* Ces roſeaux ne lui ſervent pas ſeulement de lit, mais auſſi de nourriture. *Bellon* dit qu'*il vit de roſeaux, de cannes de ſucre, & de feuilles de la plante appellée Papyrus*: d'où vient que les Chaſſeurs couvrent de roſeaux les Trebuchets où ils les prennent, comme *Achilles Statius* le rapporte (*in Hexaëmer.*) Tout le monde ſait que l'Egypte & les bords du Nil ſont remplis de roſeaux, & en ſi grande quantité, que non-ſeulement les Crocodiles & les Hippopotames s'y retirent, mais auſſi qu'ils ſervent de cachette aux Voleurs, ſelon *Heliodore.* En effet, ils ſe font des eſpeces de retranchemens dans les roſeaux. De-là vient que *Bacchylide*, dans *Athenée* L. I. donne au Nil l'épithete de δονακώδης, *abondant en roſeaux.* Le Roſeau eſt appellé dans le Texte *Kaneh*, d'où eſt peut être venu le nom de *Canne*, que preſque tous les Peuples d'Europe employent pour déſigner toutes ſortes de Roſeaux. Les noms Turcs *Kamys*, *Kæmys*, ont beaucoup de rapport avec celui-ci, auſſi-bien que ceux des Perſans, *Nei, Nai, Naje, Najek* (*Meninzki Lex.* p. 3598. 5123. 5125. 5294. 5301.) il n'y a qu'à changer dans les noms Turcs l'*m* en *n*, & mettre au-devant des noms Perſans la lettre *k. Kamma*, ſignifie auſſi chez les Japonnois le *Cyperinum paluſtre*, au rapport de *Kæmpf. Amœnit. Exot.* p. 900.

Verſ. 17. *Les arbres le couvrent de leur ombre, & les ſaules des torrens l'environnent.* *Geſner* a tiré du Voyage de Hambourg de l'an 1549,

Μιμήλη δρεπανῇ σταχυηφόρα λήϊα τέμνει, Ἀμητὴρ ἀσίδηρος ἀμαλλοφόρε τοκῆος.

1549, ce qui ſuit de l'Hippopotame: *Ces Animaux ſe tiennent ordinairement le long des rivages, dans des lieux remplis de bois & de taillis, derriere leſquels ils ſe cachent pour ſe jetter ſur les Hommes, qu'ils dévorent enſuite: c'eſt pourquoi les paiſans ont grand ſoin d'abattre tous les arbriſſeaux des environs, afin de détruire leurs retraites.* Les Zuricois ont traduit le mot עַרְבֵי נָחַל par ces mots, *les ſaules des torrens*; ſavoir du Nil, comme dans tous les autres endroits de l'Ecriture où il eſt parlé du *Torrent d'Egypte*, ainſi que Nomb. XXXIV. 5. Joſ. XV. 4. 47. Il paroît même que le mot *Nil*, vient de l'Hébreu *Nachal*, que les Anciens n'ont pas exprimé par *Nachal*, ou *Nahal*, mais *Neel*, comme il paroît par *Epiphane* (*in Hæreſ. Manich*) Du mot *Neel*, les Grecs ont formé le nom *Neilos* qu'ils donnent au Nil. Les Poëtes Latins même ont donné le nom de *Torrent* à ce grand Fleuve. *Lucain* L. IX.

Atque alii Reges Nilo torrente natabunt.

Valerius Argonaut. L. IV.

Contra Nilus adeſt, & toto gurgite torrens.

Ce n'eſt pas ſans raiſon, qu'on donne cette épithete à ce Fleuve, puiſque, comme les Torrens ordinaires, on le voit croître, ou baiſſer, ſuivant qu'il tombe plus ou moins de pluye. Ce qui fait que dans *Homere* (*Odyſſ.* IV. v. 471. 581.) il eſt appellé διιπετής, c'eſt à dire, *tombé du Ciel.* Sur quoi *Euſtathe* remarque qu'Homere eſt le prémier qui ait appris des Prêtres d'Egypte la vraye cauſe de la diminution & du débordement des eaux du Nil, ſavoir les pluyes abondantes de l'Ethiopie; ſentiment qu'*Ariſtote* & *Eudoxe* ont adopté enſuite. *Strabon* L. XV. p. 692. & L. XVII. p. 789. dit que les Anciens appuyés ſur des conjectures, & les Modernes fondés ſur les obſervations, ont attribué les débordemens du Nil aux pluyes qui tombent en abondance en Ethiopie, pendant l'Eté. Aujourd'hui on diroit *aux pluyes d'Hiver*: car il n'y a perſonne qui ne ſache que dans l'Ethiopie, & dans les autres Provinces voiſines où ce Fleuve prend ſa ſource, il y tombe pendant l'Hiver une grande quantité de pluye, qui fertiliſe toute l'Egypte. On peut ici, toute proportion gardée, comparer le Fleuve du Nil avec les Torrens de Suiſſe, qui croiſſent par les pluyes. Et comme le long de nos Torrens il croît des Saules, on voit aux bords du Nil une ſorte d'Oſier nommé *Agnus Caſtus*, & des Oliviers ſauvages, comme le rapporte *Theophraſte* L. IV. c. 11. C'eſt de la grande quantité de cette ſorte d'Oſier, qu'on a donné le nom de *Corne d'oſier* à un Promontoire d'Egypte ſitué entre les deux embouchures du Nil qu'on nommoit *Bolbitique* & *Sebenitique*, & dont *Heſychius*, après *Strabon*, fait mention. Et c'eſt peut-être la raiſon pourquoi les *Septante* ont mis *branches d'oſier*, κλῶνες ἄγνυ, & non pas κλῶνες ἄγρυ, comme portent quelques Exemplaires: les Egyptiens même appellent cette ſorte d'Oſier, *Saule Marin.* Et au vſ. 16. les *Septante* traduiſent, πάπυρον καὶ κάλαμον, *Papyrus & Calamus*, parce qu'en Egypte on trouve beaucoup de ces ſortes de plantes appellées *Papyrus*, ſurtout aux environs de *Saïs*, où l'on voit beaucoup de Behemoths. Les Verſions Syriaque & Arabe ont traduit ainſi les paroles de notre Texte: *Les corbeaux du torrent l'environnent*: ils ont lu ſans doute, עֹרְבֵי נַחַל au-lieu de עַרְבֵי נַחַל. *Aquila* & *S. Jerôme* ont conſervé, *Saules des torrens*, expreſſion qui ſe rencontre en divers autres endroits de l'Ecriture, comme Lev. XXIII. 40. *Et au prémier jour vous prendrez - - des Saules de riviere.* Pſ. CXXXVII. 2. *Nous avons ſuſpendu nos violons aux Saules.* Ou: *Nous avons ſuſpendu nos inſtrumens de muſique aux Saules.* Iſaïe XLIV. 4. *Ils germeront comme parmi l'herbage, & comme les Saules auprès des Eaux courantes.* Ou: *Et ils germeront parmi les herbages, comme les Saules plantés ſur les eaux courantes.* Comme l'*Agnus Caſtus*, ou le *Vitex*, eſpece d'Oſier, me paroit convenir aſſez ici, je donne à la lettre A. la figure du *Vitex foliis anguſtioribus Cannabis modo diſpoſitis*, C. B.

Verſ. 18. *Voici, qu'une Riviere faſſe du ravage, il n'en aura point peur; il ſera en aſſurance, encore que le Jourdain ſe dégorgeroit dans ſa gueule.* Il ſe promet de pouvoir engloutir le Jourdain, & il n'a point de peur de la grande quantité de ſes eaux. Ceux qui veulent qu'il s'agiſſe ici de l'Eléphant, traduiſent: *il preſſera, il comprimera le Fleuve*; comme s'ils vouloient dire, que ce gros Animal en ſe mettant dans l'eau, arrête ſon cours, & engloutit pour ainſi dire ſes eaux; de même que le Dragon Python dont parle *Stace* (L. VII. *Theb.* v. 349.)

Cephiſi glaciale caput, quo ſuetus anhelam
Ferre ſitim Python, amnemque avertere Ponto.

„ La ſource du Cephiſe, où le Serpent Python „ va étancher ſa ſoif, & arrête le cours du „ Fleuve". Et *Claudien* (*Præfat. in Ruffinum:*)

Qui ſpiris tegeret montes, hauriret hiatu
Flumina, ſanguineis tangeret aſtra jubis.

„ Il pouvoit couvrir les montagnes de ſes replis, „ tarir les Fleuves en venant s'y deſalterer, & „ élever juſqu'au ciel ſa criniere ſanglante". On voit aſſez que toutes ces hyperboles ne conviennent pas à notre ſujet. On ne peut auſſi, avec quelque vraiſemblance, attribuer à l'Eléphant ce que les Anciens nous diſent de l'Armée de Xerxès, à laquelle il falut une ſi grande quantité d'eau, qu'elle tarit le Scamandre & le Méandre, Fleuves d'Aſie, le Pont dans la Theſſalie, & l'Iliſſus dans l'Attique. Ce qui a fait

fait dire à *Juvenal (Sat. 10.)*

> - - - - - - *Creditur olim*
> *Velificatus Athos, & quicquid Græcia mendax*
> *Audet in Hiſtoria: conſtratum claſſibus iisdem*
> *Suppoſitumque rotis ſolidum mare: credimus altos*
> *Defeciſſe amnes, epotaque flumina Medo*
> *Prandente, & madidis cantat quæ Soſtratus alis.*

„ On croit que le Mont Athos devint autrefois
„ navigable: on croit auſſi tout ce que les Grecs
„ oſent débiter dans leurs Hiſtoires fabuleuſes.
„ Les menſonges ne leur coutent rien. Ils diſent
„ que la Mer étant toute couverte de Vaiſſeaux,
„ & devenue par-là ferme & ſolide, on y fai-
„ ſoit rouler deſſus des fourgons & des chariots.
„ Si on les en croit, les Fleuves les plus pro-
„ fonds furent épuiſés à un ſeul diner de l'Ar-
„ mée de Perſe; & il faut ajouter foi à tout ce
„ que nous aſſure le Poëte Soſtrate quand il eſt
„ échauffé par les vapeurs du vin".

L'explication la plus naturelle, eſt celle qu'a ſuivi notre Verſion Françoiſe: *Qu'une Riviere faſſe du ravage*, (Hébr. *que le Fleuve le preſſe*) c'eſt à dire, qu'elle inonde la campagne, l'Hippopotame *ne ſe hâtera point*, ou *n'en aura point peur*, il ne cherchera point ſon ſalut dans la fuite; *il ſera en aſſurance, quand même le Jourdain viendroit ſe dégorger dans ſa gueule.* Il faut remarquer, qu'ici le Jourdain ſe prend pour toute ſorte de Fleuves, & même pour les plus grands; à peu près comme dans les Auteurs Profanes, l'Acheloüs ſe prend pour toute ſorte de Rivieres, & le Mont Ida pour toute ſorte de Montagnes. Or ces choſes ne conviennent nullement à l'Eléphant, qui, au rapport d'*Ariſtote (Hiſt.* L. IX. c. 46.) ne ſe met dans l'eau que dans des endroits où il a fond, & où il puiſſe porter toujours au-deſſus de l'eau, la trompe qui lui ſert à reſpirer. *Elien (Hiſt.* L. VII. c. 15.) dit que c'eſt ainſi que les Eléphans d'Annibal échaperent lorsqu'ils paſſoient le Rhône, les Indiens qui étoient deſſus ayant été noyés, comme on le lit dans *Polybe* L. III. Mais le Behemoth, quoiqu'il ne ſache pas nager, (ce qui pourtant eſt conteſté par *Nonnus, Dionyſiacôn* L. XXVI.) vit ſans danger au fond des eaux; il paſſe le jour dans le fond du Nil, & en ſort pendant la nuit pour aller paitre dans les campagnes, & reſpirer en même tems. On peut encore moins dire de l'Eléphant, qu'il traverſe les Fleuves à la nage; il ſe tient bien le long des eaux, mais jamais ſous les eaux, comme le dit *Ariſtote (Hiſt. Animal.* L. IX. c. 46.) ζῶον παραποτάμιον, ȣ̓ ποτάμιον. Voici ce que dit *Tite-Live* (L. XXXI. c. 28.) de la timidité de cet Animal, lorsqu'il lui faut traverſer un Fleuve. *Ils furent ſaiſis de frayeur, lorsqu'ils virent les vaiſſeaux prendre le large. - - Ils étoient tout tremblans, & la crainte que leur cauſoit la vue de l'eau les faiſoit tenir tranquilles. Ariſtote*, contre le ſentiment de *Strabon*, dit que cet Animal n'eſt point du tout propre pour nager, νεῖν. ȣ̓ πάνυ δύναται. Et *Nearque* dit tout le contraire, au rapport de *Strabon* L. XV. νεῖν δὲ κάλλιϛα.

Verſ. 19. *Il l'engloutit en le voyant, & ſon nez paſſe au travers des empêchemens qu'il rencontre.* Ou plutôt: *On le prendra par les yeux, & on lui percera les narines avec des liens.* Notre Verſion Allemande traduit ceci par interrogation, pour exprimer la difficulté & l'impoſſibilité de la choſe. *Wer dörffte ſich unterſtehen, ihn offentlich zu fangen? Wer dörffte ihn ein loch durch die naſen ſtechen, und einen ſtrick anlegen?* L'Hébreu porte proprement, *à ſes yeux*; c'eſt à dire: Qui eſt-ce qui a aſſez de courage pour s'offrir à la vue de cette bête, & pour s'en rendre maitre, ſoit par force, ſoit par adreſſe? La Verſion Latine de Zurich eſt appuyée du témoignage d'*Achilles Statius* L. IV. & d'*Euſtathe (in Hexaemer.)* qui rapportent que l'Hippopotame ſe laiſſe attraper par ruſe dans des piéges, tels que ſont des foſſes, des trous creuſés en terre, leſquels on couvre de branches de roſeaux & de ſable, pour l'y faire tomber; ou bien, ſuivant *Albert & Vincent*, dans des *filets de fer*, où dès qu'il s'eſt une fois embarraſſé, on l'aſſomme avec des *maillet de fer*; ce *qui demande les forces de pluſieurs perſonnes*, comme l'écrit *Diodore.* On vit pluſieurs fois paroitre dans les Spectacles de Rome, des Hippopotames. Les prémiers qu'on y vit, furent ceux que Scaurus, Pere de celui pour qui Ciceron plaida, fit voir au Peuple pendant ſon Edilité. On en vit enſuite du tems d'Antonin le Pieux, & d'Heliogabale. Mais du tems de Julien l'Apoſtat, ils commencerent à devenir rares dans l'Egypte même, comme le rapporte *Themiſtius (Orat.* 10.) Voici ce qu'en dit *Marcellin* (L. XXII.) *On n'en trouve plus à préſent, ce qui fait conjecturer aux habitans que ces animaux, fatigués par la multitude des Chaſſeurs, ſe ſont retirés chez les Blemmyes.* A préſent que ces ſortes de ſpectacles d'Amphithéatre ont ceſſé, on n'en prend plus de vivans en Egypte, ni en Afrique, & on n'en amène plus de vivans en Europe: mais on les tue à coups de mouſquet. Il ne ſera pas inutile de rapporter ici quelques monumens de l'Antiquité touchant cet Animal.

Fig. I. Medaille tirée du Cabinet de Brandebourg, frappée ſous Trajan, par laquelle les Egyptiens font remarquer à cet Empereur qui eſt prêt de marcher contre les Parthes, l'abondance & la fertilité du Nil. On voit ſur le revers le Nil, qui tient dans ſa main droite un Roſeau, & de la gauche une Corne d'abondance; on y a joint auſſi l'Hippopoptame.

Fig. II. Médaille d'*Otacilia*, avec cette Légende: SÆCULARES AUGG. où l'on voit d'un côté un Hippopotame.

Fig.



IOB. Cap. XL. v. 20. ad fin. XLI.
Leviathan, balæna.

Buch Hiob Cap. XL. v. 20. Ende C. XLI
Leviathan, der Wallfisch.

G. D. Heumann sculp.



IOB. Cap. XL. v. 20. ad fin. XLI.
Leviathan, Crocodilus.

Buch Hiob Cap. XL. v. 20. ad fin. XLI.
Leviathan, das Crocodil.

I. G. Pintz sculps.

Fig. III. Sur celle-ci on voit encore le Nil, avec la Corne d'abondance, le Roſeau, & l'Hippopotame.

La Fig. IV. repréſente le cou & les dents de l'Hippopotame. Voyez *Bochart* (*Hieroz.* P. II. L. V. c. 15. p. 753-769.) *Ludolf* (*Hiſt. Æthiop.* L. I. c. 11. & *Comment. in eand.* p. 155.) *De Mey* (*Phyſ. Sacr.* p. 406.) *Kirchmajer* & *Schade* (*Diſſ. de Behemoth.*)

PLANCHES DXXXIII. DXXXIV.

Le LEVIATHAN.

JOB, Chap. XL. vſ. 20. juſqu'à la fin, & le Chap. XLI. tout entier.

Tireras-tu le Leviathan avec un hameçon, & ſa langue avec un cordeau que tu auras plongé?	*Pourrez-vous enlever Leviathan avec l'hameçon, & lui lier la langue avec une corde?*
Mettras-tu un jonc en ſes narines? ou perceras-tu ſes mâchoires avec une épine?	*Lui mettrez-vous un cercle au nez, & lui percerez-vous la mâchoire avec un anneau?*
Employera-t-il envers toi beaucoup de prieres, ou parlera-t-il à toi doucement?	*Le réduirez-vous à vous faire d'inſtantes prieres, & à vous dire des paroles douces?*
Fera-t-il un accord avec toi, & le prendras-tu pour eſclave à toujours?	*Fera-t-il un pacte avec vous, & le recevrez-vous comme un eſclave éternel?*
T'en joueras-tu comme d'un oiſeau, & le lieras-tu pour tes jeunes filles?	*Vous jouerez-vous de lui comme d'un oiſeau, & le lierez-vous pour ſervir de jouet à vos ſervantes?*
Les compagnons feront-ils des feſtins ſur lui? Sera-t-il partagé entre les marchands?	*Ferez-vous que vos amis le coupent par pieces, & que ceux qui trafiquent le diviſent par morceaux?*
Rempliras-tu ſa peau de piquans, & ſa tête entreroit-elle dans une naſſe de poiſſons?	*Remplirez-vous de ſa peau les filets des pêcheurs, & de ſa tête le réſervoir des poiſſons?*
Mets ta main ſur lui; il ne te ſouviendra jamais de lui faire la guerre.	*Mettez la main ſur lui; ſouvenez-vous de la guerre, & ne parlez plus.*
Voilà comme l'eſperance qu'on avoit de le prendre ſe trouve fauſſe: même ne ſera-t-on pas atterré à ſon regard?	*Il ſe verra enfin trompé dans ſes eſperances, & il ſera précipité à la vue de tout le monde.*

CHAPITRE XLI. tout entier.

Il n'y a homme ſi cruel qui l'oſe réveiller: & qui eſt-ce qui ſe trouvera devant moi?

Qui eſt celui qui m'a prévenu, & je le lui rendrai? Ce qui eſt ſous tous les cieux eſt à moi.

Je ne me tairai point de ſes membres, ni de ce qui appartient à ſes forces, ni de la grace de la diſpoſition de toutes ſes parties.

Qui eſt-ce qui découvrira le deſſus de ſon vêtement, & qui ſe jettera entre les deux branches de ſon mors?

Qui eſt-ce qui ouvrira les portes de ſa gueule? la terreur ſe tient autour de ſes dents.

Les lames de ſes boucliers ne ſont que magnificence, elles ſont étroitement ſerrées comme avec un cachet.

L'une approche de l'autre, & le vent n'entre point entre deux.

Elles ſont jointes l'une à l'autre, elles s'entretiennent, & ne ſe ſéparent point.

Ses éternuemens éclaireront la lumiere, & ſes yeux ſont comme les paupieres de l'aube du jour.

Il ſort des flambeaux de ſa bouche, & il en rejaillit des étincelles de feu.

Une fumée ſort de ſes narines, comme d'un pot bouillant ou d'une chaudiere.

Son ſouffle enflâmeroit des charbons, & une flâme ſort de ſa gueule.

La force eſt dans ſon cou, & la fâcherie devant lui.

Les moignons de ſa chair s'entretiennent; tout cela eſt maſſif en lui, rien n'y branle.

Son cœur eſt maſſif comme une pierre, & maſſif comme une piece de la meule de deſſous.

Les forts tremblent quand il s'éleve, & ne ſavent où ils en ſont, voyant comme il rompt tout.

Je ne le ſuſciterai point par un effet de cruauté; car qui eſt-ce qui peut réſiſter à mon viſage?

Qui m'a donné le prémier, afin que je lui rende ce qui lui eſt dû? Tout ce qui eſt ſous le ciel eſt à moi.

Je ne l'épargnerai point, je ne me laiſſerai point fléchir, ni à la force de ſes paroles, ni à ſes prieres les plus touchantes.

Qui découvrira la ſuperficie de ſon vêtement, & qui entrera dans le milieu de ſa gueule?

Qui ouvrira l'entrée de ſes mâchoires? la terreur habite autour de ſes dents.

Son corps eſt ſemblable à des boucliers d'airain fondu & couvert d'écailles, qui ſe ſerrent & qui ſe preſſent.

L'une eſt jointe à l'autre, ſans que le moindre ſouffle paſſe entre deux.

Elles s'attachent enſemble, & elles s'entretiennent, ſans que jamais elles ſe ſéparent.

Lorſqu'il éternue il jette des éclats de feu, & ſes yeux étincellent comme la lumiere du point du jour.

Il ſort de ſa gueule des lampes qui brulent, comme des torches ardentes.

Il lui ſort une fumée de ſes narines, comme d'un pot qui bout ſur un braſier.

De ſon haleine il allume des charbons, & la flâme lui ſort du fond de la gueule.

La force eſt dans ſon cou, la famine marche devant lui.

Les membres de ſon corps ſont liés les uns avec les autres; les foudres tomberont ſur lui, ſans qu'il s'en remue d'un côté ni d'autre.

Son cœur s'endurcira comme la pierre, & ſe reſſerre comme l'enclume ſur laquelle on bat ſans ceſſe.

Lorſqu'il ſera élevé, les Anges craindront, & dans leur frayeur ils ſe purifieront.

Si

Qui s'en approchera avec l'épée? elle ne pourra pas subsister devant lui, non plus que la halebarde, le dard, ou la cuirasse.	*Si quelqu'un l'attaque, ni l'épée, ni les dards, ni les cuirasses ne pourront subsister devant lui.*
Il ne tient non plus compte du fer que de la paille, & de l'airain non plus que du bois pourri.	*Car il méprisera le fer comme de la paille, & l'airain comme un bois pourri.*
La fleche ne le fera point fuir, les pierres de fronde ne lui sont pas plus que du chaume.	*L'Archer le plus adroit ne le mettra point en fuite, les pierres de la fronde sont pour lui de la paille seche.*
Il tient les machines de la guerre comme des brins de chaume, & il se moque lorsqu'on lance le javelot.	*Le marteau n'est encore pour lui qu'une paille légere, & il se rira des dards lancés contre lui.*
Il a sous soi des tests aigus, & il s'étend sur des choses pointues sur la boue.	*Les rayons du Soleil seront sous lui, & il marchera sur l'or comme sur la boue.*
Il fait bouillir la mer profonde comme une chaudiere, & il rendra la mer comme un chaudron de parfumeur.	*Il fera bouillir le fond de la mer comme l'eau d'un pot, & il la fera paroitre comme un vaisseau plein d'onguens qui s'élèvent par l'ardeur du feu.*
Il fait reluire son sentier après soi, & on prendroit l'abîme pour une tète blanche de vieillesse.	*Sa lumiere brillera sur ses traces, il verra blanchir l'abîme après lui.*
Il n'y a rien sur la Terre qui lui puisse être comparé, ayant été fait pour ne rien craindre.	*Il n'y a point de puissance sur la Terre qui lui puisse être comparée, puisqu'il a été créé pour ne rien craindre.*
Il voit au-dessous de soi tout ce qui est haut élevé: il est Roi sur tous les plus fiers animaux.	*Il ne voit rien que de haut & de sublime: c'est lui qui est le Roi de tous les enfans d'orgueil.*

IL paroit par ce que nous venons de dire, qu'après bien des disputes & des dissertations, on a enfin reconnu l'*Hippopotame* pour le *Behemoth*. On verra par ce qui suit, qu'il n'en est pas ainsi du *Leviathan*, & que toutes les disputes qui se sont élevées à son sujet, ne sont pas encore finies. Ici le Crocodile, & la Baleine, les Amphibies & les Poissons, combattent entre eux, & presque à forces égales. De grands Hommes, appuyés sur de fortes raisons, se déclarent pour le Crocodile; de ce nombre sont, *Bochart* (*Hieroz.* P. II. L. V. c. 16. 17. 18.) *Ludolf* (*Hist. Æthiop.* L. I. c. 11. *Commentar.* p. 159.) L'autorité de ces Ecrivains du prémier ordre a été d'un si grand poids dans le Monde savant, que presque tous se sont déclarés pour le Crocodile; jusqu'à ce que le savant *Theodore Hasæus*, dans le Livre plein d'érudition qu'il a composé sur le *Leviathan*, ait rangé cette monstrueuse & redoutable bête parmi les poissons, & parmi le genre de la Baleine. J'ai moi-même embrassé le parti du Crocodile, dans ma *Physique de Job*, p. 446. & suivantes; & je ne change pas même encore tout à fait de sentiment. Daus la suite de cette Dissertation, je mettrai en parallele le Crocodile & la Baleine; afin que si je ne suis pas tout à fait du même avis que le savant Auteur dont nous avons parlé, il puisse voir que je suis plutôt emporté par la vérité, que par aucune opiniâtreté à défendre mes sentimens.

On trouve en divers endroits de l'Ecriture le nom לִוְיָתָן joint avec celui de תַּנִּין; & même selon *Aquila* & la Version Arabe, on voit dans les Passages suivans, ce même mot mis pour תַּנִּין, qui signifie, comme tout le monde sait, tantôt un Dragon, tantôt une Baleine, ou un gros poisson. Ps. LXXIV. 13. 14. *Tu as fendu la mer par ta force, tu as cassé les têtes des Baleines* תַּנִּינִים *sur les eaux. Tu as brisé les têtes du Leviathan* לִוְיָתָן. Ou: *C'est vous qui avez brisé les têtes des Dragons dans le fond des eaux. C'est vous qui avez écrasé les têtes du grand Dragon.* Isa. XXVII. 1. *En ce jour-là*, L'ETERNEL *punira de sa dure, grande, & forte épée Leviathan le serpent traversant*, לִוְיָתָן נָחָשׁ, *même Leviathan le serpent tortu; & tuera la Baleine*, הַתַּנִּין

qui est dans la mer. Pour ce qui est du mot en lui-même, Mr. *Hasæus* a montré p. 94. avec autant d'étendue que d'érudition, qu'il n'est composé que des seules lettres radicales, & qu'il signifie en général une Bête d'une grandeur prodigieuse, לִוְיַת תַּן, *augmentation* ou *addition du Than*, c'est à dire d'une grande bête.

Venons maintenant à la description de cette bête, telle que nous la trouvons XL. 20. *Tireras-tu le Leviathan avec un hameçon, & sa langue avec un cordeau que tu auras plongé?* c'est à dire, lui perceras-tu la langue avec un hameçon, que tu auras attaché au bout d'une corde, pour pouvoir ensuite le conduire à ton gré? Ces paroles ne paroissent pas convenir à la Baleine ordinaire, que tous les Peuples d'Europe pêchent sans beaucoup de peine tous les ans, & en si grand nombre, que les seuls Hollandois en ont pris 3352 depuis 1670 jusqu'en 1719. On peut les appliquer avec plus de vraisemblance à cette sorte de Baleine armée de dents, dont nous avons donné la figure Planche XVI. Fig. B. *& qui est si grosse, si pesante, & d'une grandeur si énorme, qu'on ne peut la blesser, ni avec le croc, ni avec l'hameçon, ni la tirer à terre, ou dans le vaisseau, quand même on lui auroit passé une corde au travers du nez. - - - Bien plus, elle avale toutes sortes de choses, sans se blesser le gosier:* (*Hasæi Leviath.* p. 47. 128.) Ceci convient plutôt à cette Baleine qu'au Crocodile, si, comme le rapportent presque tous les Auteurs Grecs & Latins, il est vrai qu'elle n'a point de langue. Ceux qui tiennent pour le Crocodile, répondront qu'il n'a pas à la vérité une langue mobile, aisée à percer avec l'hameçon, avec lequel on ne peut pas aisément le prendre; mais qu'il a au lieu de langue, une membrane épaisse, solide, immobile, & attachée à la mâchoire inférieure. Voyez *Aristote* (*de Partib. Animalium*, L. II. c. 17. Et L. IV. c. 11.) *Pline* (L. XI. c. 37): *La langue n'est pas de même façon dans tous les animaux. Elle est presque entierement attachée dans les poissons, & elle l'est tout à fait dans le Crocodile.* Et ailleurs il dit: *Cet animal terrestre est le seul qui soit privé, (non de la langue) mais de son usage.* C'est aussi ce que *Marcgraf* rapporte du *Cayman*, qui est le Crocodile d'Amerique: *Il n'a point de langue, mais seulement une membrane attachée à la mâchoire d'en-bas: elle ressemble à une langue, quoiqu'il ne puisse point la remuer.* Il paroit par la description anatomique qu'en a faite *Borrichius*, & que rapporte *Blasius* (*Anat. Animal.* p. 275.) *qu'il ne faut pas être fort clairvoyant, pour s'appercevoir que le Crocodile a une langue; elle est placée dans le lieu ordinaire, assez élevée, mais cachée sous une peau épaisse. Si l'on ouvre cette espece d'envelope, la langue paroit dans une juste grandeur, & d'une substance délicate, glanduleuse, blanche, & environnée d'une graisse ferme.* Le Crocodile étant un Animal vorace, qui avale tout sans rien mâcher, une langue mobile, telle qu'on la remarque dans les Hommes & les autres Animaux, ne lui auroit été ni utile, ni nécessaire. C'est aussi pour cette raison, que dans la plupart des poissons, la langue est attachée à la mâchoire inférieure. Il est donc certain, que le Crocodile ne peut pas avancer la langue pour prendre quelque chose, & qu'on ne peut pas la percer avec l'hameçon. Nous avons cependant plusieurs témoignages, tant des Anciens, que des Auteurs modernes, qui prouvent qu'on les prend avec l'hameçon. On les trouve cités fort au long par Mr. *Hasæus*, p. 58. & suiv. *Herodote* L. II. c. 51. *Diodore* L. I. p. 31. *Hesse Ost-Ind. Reise* c. 3. *Breuning. Ost-Ind. Reis.* p. 137. *Saar Ost-Ind.* p. 74. *Rennefort Hist. des Ind. Orient.* L. II. c. 12. *Leguat Voyag.* T. II. p. 94. *Leon d'Afrique, Afric. Descript.* p. 762. On dit que les Tentyrites, habitans d'une Ile que forme le Nil, redoutoient si peu la cruauté de cette bête, que lui ayant jetté un frein, ils montoient dessus sans crainte, & la tiroient ainsi sur le rivage, comme le rapportent *Strabon* L. XVII. & *Solin* c. 32. On lit aussi dans les *Transact. Anglic.* A. 1668. m. Nov. 689. *qu'un homme habile & adroit peut se rendre maitre du Crocodile, & le tuer facilement, en s'armant d'une longue & forte massue, & l'attaquant de côté; car si on venoit à eux de front, ils surpasseroient leur ennemi en vîtesse, & pourroient le tuer d'un seul saut. Mais si le Chasseur vient les frapper de sa massue vers les épaules, ou bien aux pieds de derriere, cet animal tombe aussitôt sans mouvement, & on s'en rend aisément maitre.* Ces témoignages font beaucoup contre le Crocodile, dans la discussion présente.

Vers. 21. *Mettras-tu un jonc en ses narines? ou perceras-tu ses mâchoires avec une épine?* Le mot אַגְמוֹן, *Agmon*, ne signifie pas un *Croc*, mais un *Jonc*, proprement une corde faite de Jonc. Il faut remarquer ici en passant, qu'avant l'usage du Lin & du Chanvre, on faisoit en Egypte, & dans les autres Païs de l'Orient, des cordes de Jonc; on les fit ensuite de Genêt, & enfin d'une sorte de Roseau appellé Papyrus. Quand nous lisons dans *Pline*, *Papyraceæ Naves, armamenta Nili*, des *vaisseaux de Papyrus*, cela ne doit pas s'entendre des Vaisseaux mêmes, mais des cordages, & des autres agrès. *Ils calfeutrent*, dit *Pline*, *leurs vaisseaux de Papyrus, ils en employent l'écorce pour faire des voiles, des couvertures, des habits & des cordes.* Voyez *Saumaise* (*in Solin.* p. 1116.) On employe encore aujourd'hui le Jonc pour faire des cordes & des sacs. Les Turcs appellent cette sorte de Jonc *Ghærwase*, & les Persans *Ghyse*, (*Meninzki Lex.* p. 3397. 3445.) Notre mot Hébreu *Agmon* a beaucoup de rapport avec celui des Persans *Nemg*, *Nem*, qui signifie *Jonc*, si seulement on transpose les lettres. (*Le même* 5257.) חוח (*Choach*) signifie une Epine, & un Hameçon pointu comme une épine. Le sens naturel & litteral est donc clair, savoir: qu'il est difficile de prendre

le

le Leviathan avec l'hameçon comme on fait les autres poiſſons. On lit dans les *Mémoires de l'Amerique Septentrionale du Baron de la Hontan*, p. 43. que les Indiens prennent les Crocodiles vivans, en leur jettant au cou de groſſes cordes faites d'écorce d'arbre, avec leſquelles ils leur attachent les pieds & le ventre: ils les enferment enſuite entre 10 ou 12 pieux, afin d'en venir plutôt à bout, les renverſent par terre, & les écorchent. Cette circonſtance nuit encore au parti du Crocodile. Il y en a qui croyent que cette Chaſſe du Crocodile eſt repréſentée par ces chaines de palmes qu'on remarque ſur une Médaille *COLoniæ NEMauſenſis*, frappée du tems d'Auguſte.

Verſ. 22. *Employera-t-il envers toi beaucoup de prieres? ou parlera-t-il à toi doucement?* C'eſt ici une Proſopopée, qui n'a pas beſoin d'explication; elle revient à ceci: Qu'il n'eſt pas aiſé de prendre & de ſoumettre cette bête. רכות ſignifie des paroles douces, agréables, obligeantes: קשות au contraire, des diſcours durs, des paroles fieres, & deſagréables. Geneſe XLII. 30.

Verſ. 23. *Fera-t-il un accord avec toi, & le prendras-tu pour eſclave à toujours?* C'eſt ici une alluſion à la maniere dont on rachetoit autrefois ſa vie chez les Anciens, lorſqu'après avoir été vaincu, on paſſoit au ſervice du vainqueur. De-là viennent les mots de *Mancipia*, & de *Servi*, parce qu'on les conduiſoit comme par la main à l'eſclavage. עֶבֶד עוֹלָם (*Ebed olam*) ſignifie un Eſclave dont la ſervitude doit durer un ſiecle; c'eſt à dire pendant toute ſa vie, à peu près comme on dit *des Alliances éternelles*, quand elles doivent durer longtems. C'eſt une maniere de parler dont on ſe ſert encore aujourd'hui, même dans les moindres Contrats.

Serviet æternum, qui parvo neſciet uti.

„ Celui-là ſera eſclave toute ſa vie, qui ne ſait „ pas vivre dans la médiocrité". Ce Verſet favoriſe encore le ſentiment de Mr. *Haſæus* contre le Crocodile: car on trouve des paſſages qui prouvent que ſon naturel n'eſt pas indomptable, dans *Ammien Marcellin* L. XXII. c. 15. *Pline* L. VIII. c. 46. *Solin* c. 32. *Diodore de Sicile* L. I. *Herodote* (*in Euterpe*. p. 116.) *Stephanus* au mot Διόσπολις. *Elien* L. XVII. c. 6. *Strabon* L. XVII. *Anderſen Itiner*. p. 12.

Verſ. 24. *T'en joueras-tu comme d'un oiſeau? & le lieras-tu pour tes jeunes filles?* C'eſt à dire, les jeunes filles ſe ſerviront-elles du Leviathan comme de jouet, & le meneront-elles avec elles pour s'en divertir? Catulle:

Paſſer, deliciæ meæ Puellæ,
Qui cum ludere &c.

„ Heureux Moineau, qui fais le plaiſir de ma „ Maitreſſe, &c. *Plaute* (*in Captivis* Act. 5.)

- - *Quaſi patritiis pueris, aut monedulæ*
Aut anates, aut coturnices dantur, qui cum
luſitent.

„ A peu près comme on donne aux petits en- „ fans, des Choucas, des Canards, des Cailles, „ pour leur ſervir de jouet". Ce ſeroit ſans doute une choſe bien dangereuſe de jouer avec le Crocodile, cet Animal qui fait la guerre aux jeunes enfans, qu'il engloutit ſouvent ſur les bords du Nil. On peut rapporter ici le malheur qui arriva aux enfans des Ombites, & à la Fille du Roi Pſammuth (ou plutôt *Pſammitichus* où *Pſammys*) comme le rapporte *Elien*; ou a un autre Enfant qu'une femme Egyptienne avoit élevé dans la compagnie d'un Crocodile, comme on le lit dans *Maxime de Tyr* (*Serm.* 38.) Mr. *Haſæus* cite encore, p. 71. d'autres exemples, pour faire voir qu'il n'eſt pas impoſſible de jouer avec le Crocodile; ce que perſonne n'a encore oſé, & n'oſera jamais éprouver avec la Baleine armée de dents.

Verſ. 25. *Les compagnons feront-ils des feſtins ſur lui? Sera-il partagé entre les marchands?* יִכְרוּ ſignifie proprement: les Pêcheurs *feront-ils leurs repas ſur lui*; mangeront-ils ſa chair, ou la vendront-ils aux autres? *Les marchands*, comme l'a traduit la Verſion de Zurich, ſont appellés dans le Texte *Cananéens*; כְּנַעֲנִים. Les *Septante* ont mis *Phéniciens*, & *Aquila* a traduit ſimplement *les marchands*. Toutes ces Verſions s'accordent, les Cananéens & les Phéniciens ont toujours été connus pour des Peuples fort marchands. Si on en croit *Philon de Byblos*, qui a le prémier donné une traduction Grecque de *Sanchoniathon*, l'un des plus anciens Ecrivains Phéniciens, le prémier Χνᾶ, (*Chna*) *Chanaan*, d'où ſont ſortis les *Chananéens*, étoit ſurnommé *le Phénicien*. De-là vient que dans *Etienne de Byzance*, la Phénicie eſt nommée Χνᾶ. Ce caractere ne convient pas à la Baleine ordinaire, dont les Marchands d'Europe trafiquent chaque année, & dont on charge tous les ans 300 Navires tant de Hollande, que de Hambourg & de Brème, qui vont pêcher la Baleine dans les Mers du Groenland, & rapportent le lard de plus de 2500 de ces poiſſons. Il convient encore moins au Crocodile, dont des Nations entieres ſe nourriſſent, &c. qui mettent ſa chair au nombre des meilleures viandes, & regardent ſa graiſſe comme un remede excellent.

Verſ. 26. *Rempliras-tu ſa peau de piquans, & ſa tête entreroit-elle dans une naſſe de poiſſons?* L'Hébreu שכות ſignifie proprement toute ſorte de *traits*, & צִלְצַל דָּגִים *des dards qui ſervent à la pêche*; d'où il eſt aiſé de voir qu'on doit traduire ainſi: *Rempliras-tu ſa peau de traits, & lui perceras-tu la tête avec des dards à pêcher?* Il paroit que cette queſtion regarde plutôt le Crocodile, qui eſt revêtu d'une peau couverte d'écailles extrêmement dures & ſerrées, que la Baleine, qui, comme tout le monde ſait, eſt aiſée à percer, & ſuccombe ordinai-

dinairement ſous le harpon des pêcheurs. Les Verſions varient beaucoup. Si vous conſultez l'Interprete Syriaque, vous traduirez ainſi : *Emplirez-vous ſa peau de chair, & ſa tête à l'ombre du feu?* Les *Septante :* πᾶν δὲ πλωτὸν συνελθὸν ὐ μὴ ἐνέγκη (al. ἐνέγκωσι) μίαν βύρσαν ὐρᾶς αὐτῦ. *Olympiodore :* πάντα τὰ πλωτὰ ὁμῦ συνελθόντα ὐκ ἂν ἐνέγκωσι μίαν λεπίδα τῆς ὐρᾶς αὐτῦ. *Tous ceux qui vont à la pêche n'en emportent pas une peau*, ou *une écaille de ſa queue.* Ces paroles, ſi on les veut prendre à la lettre, ſentent bien la fable, & au jugement de *Bochart*, elles ne conviennent pas à la Baleine, ni même à aucun des Animaux. *Haſæus*, p. 136. eſt du ſentiment des *Septante*, qui mettent βύρσαν, *une peau*, *un cuir*; en ſorte que ce Paſſage ſignifieroit ſimplement, que de tous les Vaiſſeaux qui ſe mettent en mer pour pêcher, on ne voit jamais, ou du moins rarement, que l'un deux rapporte la tête, ou la peau de cette ſorte de Baleine qui eſt armée de dents : il prétend que ἐνέγκη, ἐνέγκωσι, doit ſe traduire par *rapporter*, & non par *porter*; & que βύρσαν ὐρᾶς chez les *Septante*, & עור en Hébreu, ſignifient *la peau extérieure*. Car l'*Orque* ou l'*Epaulard*, pour lequel *Haſæus* ſe déclare, eſt un poiſſon naturellement ſi féroce, & d'une force ſi extraordinaire, qu'aucun Vaiſſeau ne s'en eſt encore rendu maitre, & n'a voulu ſe donner la peine de le rapporter : cet animal n'étant bon à rien, on n'auroit aucun profit à le prendre. Il eſt ici expreſſément fait mention de la *Tête*, parce que c'eſt cette partie qui conſtitue & diſtingue particulierement cette ſorte de Baleine armée de dents. Les *Septante* mettent : Καὶ ἐν πλοίοις ἁλιέων κεφαλὴν αὐτῦ. *Et apporteront-ils ſa tête, dans des barques de pêcheurs? Joh. Georg. Schelhorn*, de Memmingen, (*in Bibl. Brem. Claſſ.* IV. p. 572.) donne un autre ſens à ce Paſſage : il explique le mot Hébreu *Tſiltſal* par une Cymbale, ſorte d'Inſtrument de muſique : ce qu'il appuye ſur le paſſage de 2 Sam. VI. 5. & de Pſeaum. CL. 5. En ſorte que ſuivant cet Auteur, on doit entendre notre Texte ainſi : que le Leviathan ne ſe laiſſe pas attirer par le ſon des Cymbales, & des autres Inſtrumens de muſique ; qu'il n'eſt pas ſenſible à leur harmonie, comme les Dauphins & les autres animaux qui aiment la muſique ; c'eſt pourquoi il traduit ainſi : *Pourras-tu le prendre* (*ou prendre ſa tête*) *avec le ſon d'un Inſtrument de muſique, par lequel pluſieurs autres ſortes de Poiſſons ſe laiſſent attirer?* Mais d'un autre côté Mr. *Haſæus* (*in Bibl. Brem. Claſſ.* V. p. 563.) confirme le ſentiment des Interpretes Grecs, qui veulent qu'il ſoit parlé ici d'une petite Barque de pêcheur, πλοῖον ; & il apporte une multitude d'argumens ſolides, qui démontrent ici, comme par-tout ailleurs, la profonde Literature de ce ſavant Auteur.

Verſ. 27. *Mets ta main ſur lui, il ne te ſouviendra jamais de lui faire la guerre.* Selon *Bochart*, cela ſignifie que ſi l'on vient à toucher ſeulement la peau impénétrable du Crocodile, on ſongera plutôt à fuir, qu'à lui faire la guerre. Mr. *Haſæus* dans ſon *Leviathan*, p. 161. s'exprime ainſi : *Repréſentez-vous cet énorme poiſſon, lorsqu'à l'approche des Vaiſſeaux & au bruit des matelots, il entre en furie, qu'il excite des vagues & des tourbillons affreux au milieu des flots, qu'il traverſe avec une viteſſe ſurprenante l'onde qui blanchit ſous lui, qu'il ouvre une gueule affamée, & tourne vers ſes agreſſeurs ſes dents armées de ſcies, pour les engloutir, eux, & leurs Vaiſſeaux. Et ſongez quel affreux ſpectacle ce doit être, quand ce monſtrueux poiſſon s'élance en l'air, pour ſe replonger enſuite avec précipitation dans le fond des eaux : il s'agite avec autant de fureur qu'une bête féroce, qui fuit au bruit d'une meute de chiens.* Il ajoute ce qu'en rapportent *Joh. Smith*, *Richard Stafford*, & *Oldmixon*, qui diſent que ce poiſſon eſt ſi agile, ſi féroce, & ſi fort, qu'on n'a pu encore s'en rendre maitre, ou le tuer.

Ce qui eſt rapporté vſ. 28. répandra beaucoup de jour ſur ce que nous avons déja dit : *Voilà comme l'eſperance qu'on avoit de le prendre ſe trouve fauſſe : même ne ſera-t-on pas atterré à ſon regard?* C'eſt à dire, tous ceux qui le pourſuivent, perdent l'eſperance de le prendre. Y a-t-il quelqu'un qui ne ſoit pas ſaiſi de frayeur, en le voyant? Ce que nous venons de dire fait voir que ceci peut s'appliquer à l'Orque ou Epaulard. On lit dans *Heliodore*, que *Cnemon* fut ſaiſi d'une frayeur terrible, en voyant ſeulement l'ombre d'un Crocodile qui paſſoit. On rapporte auſſi d'*Artemidore le Grammairien*, qu'il fut tellement troublé en voyant un Crocodile couché ſur le ſable, qu'il en perdit entierement l'uſage de la Raiſon. C'eſt ce que dit *Cœlius Aurelianus*, après *Apollonius*. Le ſavant *Bochart* ſe donne ici bien de la peine pour concilier le naturel farouche du Leviathan, avec le Crocodile, pour lequel il s'eſt déclaré dans cette occaſion. Car il eſt certain que le Crocodile ſe laiſſe prendre à l'hameçon, & en differentes autres manieres ; de plus, on vient à bout de le dompter, on le tue. L'on tue auſſi les plus & groſſes Baleines. *Oppien* (L. V. *Halicuticôn*) :

Ἀλλ' ἔμπης καὶ τοῖσιν ἐπεφράσσαντο βαρεῖαν
Ἄτην ἡμερίων ἄμαχον γένος, ἐν δ' ἁλιέων
Ὄλλυνται, κήτειον ὅτ' εἰς μόθον ὁρμήσονται.

„ L'Homme cependant, à qui rien ne réſiſte, „ ſait trouver le moyen de venir à bout de la „ Baleine ; le pêcheur, lorsqu'il va les combat- „ tre, ſait fort bien les réduire". L'Homme, à la vérité, eſt inférieur en force à la Baleine, & au Crocodile ; mais ſa raiſon, ſon adreſſe, lui aſſerviſſent tous les animaux. Il n'eſt pas beſoin de citer pour cela les Auteurs Profanes ; nous avons l'expérience pour nous, & le témoignage de l'Ecriture, qui nous apprend que DIEU donna à l'Homme puiſſance *ſur les poiſſons de la mer, & ſur les oiſeaux des Cieux, & ſur toute bête qui rampe ſur la terre*, Geneſe I. 28. Nous voyons que le même droit lui fut confirmé, lors-

lorsque Dieu renouvella ſon Alliance avec les Hommes après le Déluge. *Que toutes les bêtes de la terre, tous les oiſeaux des Cieux, avec tout ce qui ſe meut ſur la terre, & tous les poiſſons de la mer vous craignent, & vous redoutent: ils ſont remis entre vos mains.* Ou: *Que tous les animaux de la terre, & tous les oiſeaux du Ciel ſoient frappés de terreur & tremblent devant vous, avec tout ce qui ſe meut ſur la terre: j'ai mis entre vos mains tous les poiſſons de la mer,* Geneſe IX. 2. *Tu l'as établi dominateur ſur les ouvrages de tes mains, tu lui a mis toutes choſes ſous ſes pieds; toutes les brebis, & tous les bœufs, & même les bêtes des champs, les oiſeaux des Cieux, & les poiſſons de la mer, ce qui paſſe par les ſentiers de la mer.* Ou: *Vous l'avez établi ſur les ouvrages de vos mains, vous avez mis toutes choſes ſous ſes pieds, & les lui avez aſſujetties; toutes les brebis, & tous les bœufs, & même les bêtes des champs; les oiſeaux du Ciel, & les poiſſons de la mer, qui ſe promènent dans les ſentiers de l'Océan,* Pſ. VIII. 7. 8. 9. Aucun animal n'eſt excepté de ce droit & de ce domaine, non pas même le Behemoth, le Leviathan, l'Eléphant, l'Hippopotame, la Baleine, ou le Crocodile. Ainſi, dans le diſcours que Dieu tient ici, il veut faire comprendre à Job, qu'il n'eſt pas aiſé à l'Homme de ſe rendre maître du Crocodile, tant à cauſe de ſa force, que de la grande agilité dont il eſt doué: cet Animal au rapport d'*Elien* étant quelquefois de la grandeur de 25 ou 26 coudées, & ſuivant *Pierre Martyr* (*Dec.* V. c. 9.) de 42 pieds. Cette grandeur eſt inférieure à celle de ce poiſſon que les Portugais trouverent mort ſur les bords du Fleuve Cicama, & qui étoit de 60 pieds: *Voſſius* (*ad Melam*) en parle. *Joh. de Lopez* (*Hiſt. Ind.* L. VI. c. 1.) *Joh. de Levi* (*Americ.* c. 10.) parlent des Crocodiles de Panama qui ont juſqu'à 100 pieds de long. Cet Animal avec ſa queue renverſe les bêtes les plus fortes. On voit par-là que ſa chaſſe eſt des plus difficiles & des plus périlleuſes; il faut s'armer non de crocs, de harpons & de fuſils, mais de piéges de fer, comme on le lit dans *Diodore*. Ce qui fit qu'Auguſte, parmi les Médailles qu'il fit battre après avoir ſoumis l'Egypte, en fit frapper une où l'on voit, comme dans celle de Nîmes, un Crocodile enchainé à un Palmier, avec cette Légende: NEMO ANTEA RELIGAVIT. (*Ant. Auguſtin. de Num. Dial.* VI. *Sect.* 9.) & l'on croit que par-là ce Prince a voulu inſinuer qu'il avoit eu autant de peine à ſubjuguer les Egyptiens, qu'il eſt difficile à un Chaſſeur d'enchainer un Crocodile. On donne encore aujourd'hui au Caire dix Ducats à celui qui en prend un, pour le récompenſer de ſa valeur. Suppoſons encore qu'à force de peines, & après un long tems, on vienne à bout de dompter le Crocodile; ce que Dieu dit à Job n'en demeure pas moins vrai: *Employera-t-il envers toi beaucoup de prieres? ou parlera-t-il à toi doucement? Fera-t-il un accord avec toi, & le prendras-tu pour eſclave à toujours?* Ce que dit *Plutarque*, *in Iſide*, & dans ſon Livre *Utrum animalia* &c. eſt certain, que *c'eſt le plus féroce des Animaux.* Mais nous ne pouvons pas diſconvenir, que l'*Orque* ou l'*Epaulard*, pour lequel ſe déclare Mr. *Haſæus*, ne ſoit encore plus féroce & plus difficile à dompter. Paſſons au Chapitre ſuivant.

Chap. XLI. 1. *Il n'y a homme ſi cruel qui l'oſe réveiller: & qui eſt-ce qui ſe trouvera devant moi?* ou, comme porte la Verſion Latine de Zurich, *qui eſt-ce qui l'a combattu devant moi?* On lit dans la Geneſe XLIX. 9. *Il s'eſt couché comme un Lion qui eſt en ſa force, & comme un vieux Lion; qui le réveillera?* On trouve encore ces mêmes paroles Nombres XXIV. 9. & elles paroiſſent convenir davantage au Crocodile, qu'à la Baleine, car ſelon *Pline* & *Solin*, cet Animal après avoir mangé va dormir ſur les bords des Fleuves. Mais on peut auſſi appliquer à l'Epaulard le défi dont il eſt ici queſtion. Car qui eſt-ce qui eſt aſſez hardi, ou aſſez prodigue de ſa vie, pour aller l'irriter ou le combattre?

Verſ. 2. *Qui eſt celui qui m'a prévenu, & je le lui rendrai? Ce qui eſt ſous tous les Cieux eſt à moi.* Dieu reclame ici le pouvoir abſolu qu'il a ſur les créatures.

Verſ. 3. *Je ne me tairai point de ſes membres, ni de ce qui appartient à ſes forces, ni de la grace de la diſpoſition de toutes ſes parties.* *Ammien* dit que *s'il avoit auſſi bien des doigts, comme il a des ongles, il ſuffiroit pour renverſer les plus gros Vaiſſeaux.* Ceci nous apprend que quand il s'agit de prouver l'exiſtence de Dieu, nous ne devons pas nous contenter d'employer des argumens généraux, tirés de la figure, de la grandeur, & du naturel des Animaux; mais que nous pouvons auſſi en prendre de la conſideration particuliere de chacune de leurs parties, telles que ſont les yeux, les oreilles, le cœur, l'eſtomac &c.

Verſ. 4. *Qui eſt-ce qui découvrira le deſſus de ſon vêtement? & qui ſe jettera entre les deux branches de ſon mords?* Le Crocodile eſt couvert d'une peau armée d'écailles, qu'il ne change jamais; & en cela il differe des Serpens, qui en changent tous les ans. Le *mords* ſignifie *l'une & l'autre mâchoire*, ou plutôt une double mâchoire, armée de dents fortes & aiguës; telle eſt la deſcription qu'en fait *Pollux* L. II. c. 4. *Sect.* 20. Il dit qu'il a des mords comme attachés à chaque bout de ſes mâchoires. Mr. *Haſæus*, p. 167. entend par פְּנֵי לְבוּשׁוֹ *le dehors de ſon vêtement, ce qui eſt au devant de ſon vêtement, de ſa peau, ou bien ſa ſuperficie, les parties extérieures, ſa face, ſa tête, avec cette grande gueule qui frappe d'abord les yeux:* & par בְּכֶפֶל רִסְנוֹ un *double mords*, la même choſe qui dans le Verſet ſuivant eſt appellée סְבִיבוֹת שִׁנָּיו, *le tour, les rangées de dents.* En ſorte que le ſens de ce Verſet ſera: *Il n'y aura jamais perſonne aſſez hardi pour oſer ouvrir la gueule de cet animal, ou*

s'y exposer quand elle est ouverte, à moins qu'il ne veuille être dévoré & passer dans son ventre, ou être brisé sous l'effort de ses dents.

C'est aussi le sens du Vers. 5. *Qui est-ce qui ouvrira les portes de sa gueule? la terreur se tient autour de ses dents.* Ici sans doute *les portes de sa gueule*, se prennent pour son ouverture: dès que le Leviathan vient à l'ouvrir, il répand aussi-tôt l'effroi parmi tous ceux qui le voyent. Tout ceci jusqu'à présent s'accorde assez bien avec ce qu'*Achilles Statius* écrit du Crocodile: *Sa tête est jointe immédiatement à son corps, sans en être séparée par la distance du cou. Il a l'ouverture de la gueule terrible, & continuée presque d'un bout à l'autre de la mâchoire, en sorte que lorsqu'il a la gueule fermée, on lui apperçoit une forme de tête; mais lorsque voulant dévorer sa proye il vient à l'ouvrir, alors tout son corps ne paroît plus qu'une affreuse gueule.* *Pierre Martyr* fait mention d'un Crocodile dont la gueule avoit 7 pieds d'ouverture. De-là vient que *Martial*, L. III. *Epigr.* 90. compare la bouche d'une Vieille à l'ouverture de la gueule du Crocodile.

Cum comparata rictibus tuis ora
Niliacus habet Crocodilus angusta.

„ Les Crocodiles du Nil ont l'ouverture de „ la gueule moins grande que ta bouche". Et pourquoi la *terreur* ne se *tiendroit-elle pas autour de ses dents?* car il en a 50, au rapport d'*Elien*, de *Gesner* & de *Damir*, & elles excèdent presque la proportion du reste de son corps; quelques-unes sont plus élevées, d'autres sont rangées en forme de scie, & leur morsure n'est pas moins dangereuse que celle des chiens enragés. *Leurs dents sont rangées comme celles d'un peigne; leur morsure est très dangereuse; quoique l'on fasse, ils ne lâchent point prise:* (*Marcellin.*) Il y en a plusieurs qui lui donnent plus de 60 dents. *Achilles Statius* veut qu'ils en ayent autant qu'il y a de jours en l'an. *Alkazuin* leur en attribue 200. *Abuhamed*, Auteur Espagnol, 80. Contentons-nous de 60. Ce nombre même dans *Elien*, L. X. c. 21. semble contenir quelque chose de mysterieux; car il dit que le Crocodile demeure 60 jours dans le ventre de sa mere, qu'il dépose ses œufs au nombre de 60, qu'il employe 60 jours à les couver, qu'il a 60 vertebres au dos, qu'il est 60 jours à pondre, qu'il vit 60 ans, qu'il a 60 dents, & que chaque année il observe un jeûne de 60 jours. *Damir* ajoute qu'il s'accouple 60 fois. Il y a dans tout ceci de l'hyperbole. Mais la *Baleine armée de dents*, pour laquelle se déclare Mr. *Hasæus*, n'est pas moins terrible par ses rangées de dents, & l'ouverture affreuse de sa gueule.

Vers. 6. *Les lames de ses boucliers ne sont que magnificence, elles sont étroitement serrées comme avec un cachet.* Vers. 7. *L'une approche de l'autre, & le vent n'entre point entre deux.* Vers. 8. *Elles sont jointes l'une à l'autre, elles s'entretiennent, & ne se séparent point.* Ici les écailles du Crocodile, & la contiguïté avec laquelle elles sont jointes entre elles, est comparée à un bouclier qui couvre & défend tout son dos. Ces derniers mots embarassent tellement *Bootius*, que lorsqu'il veut expliquer la maniere dont ces écailles se joignent, & s'entretiennent entre elles, il est sur le point d'abandonner la Baleine pour laquelle il s'étoit déclaré, & ne sachant plus quel parti prendre, il est contraint d'avoir recours au sens figuré & allégorique. Il croit que ce Passage ne veut dire autre chose sinon, que cette bête vit dans une aussi grande sécurité, que si elle étoit couverte de tous côtés de cuirasses & de boucliers. Il est aisé de voir cependant que ces paroles doivent se prendre à la lettre. Ce qui fait que Mr. *Hasæus*, p. 171. a imaginé une autre échapatoire, au moyen de laquelle il défend encore son sentiment & son Orque, quoique cependant elle n'ait pas d'écaille. Il prétend que *les lames* ou *la force de ses boucliers*, signifie les dents horribles dont nous avons parlé plus haut; & veut que toute la beauté, la force, & la défense de cet animal consiste dans l'arrangement, la longueur, la magnificence, & l'excellence de ses dents. Il en a au nombre de 52, pesant chacune deux livres, étroitement serrées entre elles *comme avec un cachet*, & si étroitement jointes l'une à l'autre, que le moindre souffle, le moindre petit *vent* auroit de la peine à s'y insinuer; en sorte qu'on peut lui appliquer ces Vers d'*Oppien* (*Halieut.* L. V. v. 325.)

Ἔνθ' οἱ μὲν γενύων ὀλόας στίχας ἠγάσσαντο,
Δεινοὺς χαυλιόδοντας ἀναιδέας ἠΰτ' ἀκόντας
Διστοιχεῖ πεφύωτας ἐπασσυτέρησιν ἀκώκαις.

On admiroit le bel arrangement de ses dents, qui formoient deux rangées que le fer ne sauroit entamer, & qui étoient aussi serrées entre elles qu'un Bataillon de soldats armés. *Clusius* (*apud Nierembergium Hist. Nat.* c. 61.) décrit, mais dans un plus petit Animal, ces sortes de dents, qui sont seulement placées dans la mâchoire inférieure, & parle ainsi de leur connexion avec la mâchoire supérieure: *Son museau depuis l'extrémité jusqu'à l'œil avoit 15 pieds. On remarqua que son palais étoit percé de 42 trous ou alvéoles, c'est à dire 21 de chaque côté, pour recevoir autant de dents qui étoient attachées à la mâchoire inférieure, dont chacune étoit plus grosse que le pouce de l'homme le plus grand.* Ce qui est rapporté depuis le v. 4. jusqu'au 13, où l'on trouve la description de la gueule, de la tête, & de toutes les parties du Leviathan, donne beaucoup de poids à cette explication, & confirme le sentiment de ceux qui tiennent pour une espece de Baleine. Tout cela même paroit assez savamment & heureusement appliqué, excepté le rapport des dents avec des boucliers, lesquels paroitroient mieux convenir aux écailles du Crocodile. On trouve dans le Verset 6. le mot גַאֲוָה qui reçoit diverses significations: plusieurs le tradui-

traduisent par *enflure*, *orgueil* des boucliers. La Version Allemande de Zurich porte aussi *Pracht der Schilden. Aquila* & *S. Jerôme* ont mieux aimé employer le mot de *Corps*, ou dos, couvert d'écailles; parce que dans Isaïe XXXVIII. 17. גֵּו se prend pour le *dos*. Mr. *Hasæus*, comme nous l'avons vu, a traduit, *la force des boucliers*; & *Aben Esra*, *Ses dents sont comme des boucliers*. On remarque que les anciens Auteurs mettent souvent les dents au nombre des armes. Dans le Verset que nous venons de citer, les mots חוֹתָם צָר se prennent pour *un cachet exactement fermé*. Il paroit qu'au-lieu de *Chotam tsar*, les *Septante* ont lu *Chotum tsur*, sorte de pierre propre pour les cachets, & ils ont traduit σμιρίτιν λίθον, pierre dont on se servoit autrefois pour y graver les Cachets. Nous ferons voir ailleurs, que l'Ecriture se sert d'un autre mot pour exprimer *l'Emeril*.

Vers. 9. *Ses éternuemens éclaireront la lumiere, & ses yeux sont comme les paupieres de l'aube du jour.* C'est à dire, suivant l'explication qu'en donnent quelques-uns: Le Crocodile éternue avec tant de violence, qu'il semble jetter des étincelles. Et qui sait, si pendant la nuit le souffle du Leviathan, lorsqu'il respire avec force, ne répand point de lumiere dans l'air, à peu près comme les Phosphores, & telle qu'on en remarque dans les Chats, principalement lors qu'on passe la main sur eux, dans plusieurs personnes lorsqu'elles se peignent, & dans la friction de differens corps? D'ailleurs les nouvelles expériences des Chymistes démontrent qu'il n'y a point d'Animal, point de partie, sans en excepter même les excrémens, qui ne contienne en soi les propriétés du Phosphore. Peut-être le Crocodile éternue-t-il souvent, parce qu'il regarde ordinairement le Soleil: car *Aristote* a remarqué (*Probl. Sect.* 32. L. IV.) que l'aspect du Soleil provoque l'éternument. Cette observation est conforme à la raison, à l'expérience, & à ce que l'Anatomie enseigne touchant la communication des nerfs du nez, avec ceux des yeux. Ce que nous disons du Crocodile, qu'il regarde ordinairement le Soleil, & que dans cette situation il ouvre sa gueule, est appuyé du témoignage de *Strabon* L. XVII, d'*Elien*, & de plusieurs autres. Les plus anciens Ecrivains d'Egypte sont d'accord ici avec Job, touchant la description de l'œil du Crocodile. Job les compare *aux paupieres de l'aube du jour. Horus* (*Hieroglyph.* L. I. c. 65.) rapporte que les Egyptiens représentoient autrefois l'Aurore sous l'emblême d'*yeux de Crocodile*, parce qu'on apperçoit plutôt l'éclat de ses yeux qui brillent au fond des eaux, que le Crocodile même; à peu près comme on voit l'Aurore avant le lever du Soleil. Mais si nous nous en rapportons à *Herodote*, *Aristote*, *Pline*, *Solin*, *Ammien*, les yeux du Crocodile s'affoiblissent dans l'eau, en sorte que sa vue est bien plus perçante lorsqu'il en est dehors. De même les Poëtes ont dit du Soleil, qu'il sortoit du fond des eaux avec une nouvelle splendeur. Si le Crocodile a la vue extrêmement perçante en plein air, comme le dit *Herodote* (*in Euterpe*), il n'est pas étonnant que l'on compare ses yeux avec l'Aurore. Ce Verset ne paroît pas convenir à la Baleine, si ce qu'*Elien* (*Hist.* L. II. c. 13.) & les autres rapportent est vrai: qu'elle se sert peu ou point de ses yeux, en sorte que lorsqu'elle est destituée de guide, elle va se heurter contre les rochers, ou échouer sur le rivage. Il est certain que les yeux des Baleines sont fort petits à proportion de leur corps; ce qui fait voir qu'*Albert le Grand* a bien outré la vérité, quand il a dit que la circonference de l'œil d'une Baleine étoit assez grande pour pouvoir aisément contenir 15 hommes. On trouve, Planche XVII. la grandeur précise de son œil. Dans la sorte de grand poisson que Mr. *Hasæus* prend pour le Leviathan, il a remarqué quelques circonstances qui semblent convenir au Texte, comme celle d'avoir des yeux de la grandeur d'un pied, rouges & brillans; ce qui ne s'accorde pas mal avec ce que les Poëtes nous disent de l'Aurore, à qui ils donnent *une bouche vermeille*, *une chevelure couleur de rose*, *un char couleur de pourpre*, & plusieurs autres épithetes semblables. (*Leviath.* p. 190.)

Vers. 10. *Il sort des flambeaux de sa bouche, & il en rejaillit des étincelles de feu.* Vers. 11. *Une fumée sort de ses narines, comme d'un pot bouillant, ou d'une chaudiere.* Vers. 12. *Son souffle enflâmeroit des charbons, & une flâme sort de sa gueule.* On voit ici une image plus vive du Phosphore, dont nous avons parlé plus haut. Quoiqu'il paroisse qu'il y a beaucoup d'hyperbole dans ces paroles, & qu'on ait de la peine à concevoir que le souffle du Leviathan puisse enflâmer des charbons, je croi cependant qu'on ne doit pas s'éloigner du sens literal & se contenter de la simple allégorie. On lit quelque chose de semblable dans *Achilles Statius* touchant l'Hippopotame. *Il a les naseaux extrêmement larges, & il en sort une vapeur enflâmée, comme d'une source de feu. Eustathe d'Antioche* en parle ainsi: *Il a le mufle large, & il en sort, comme d'une fournaise, une vapeur enflâmée.* Le Crocodile & l'Hippopotame, après avoir demeuré quelque tems sous l'eau, se trouvent essoufflés par le défaut de respiration, & poussent au dehors un souffle violent & précipité, qui par sa violence jette peut-être quelques étincelles lumineuses. Nous ne pouvons rien dire là-dessus de fort certain, ces sortes d'animaux ne nous étant pas bien connus. Mr. *Hasæus* p. 179-190. a recours à l'eau que l'Epaulard rejette avec violence par deux especes de trompes, longues de 4 pieds, qu'il a au-lieu de naseaux; il dit que c'est aussi de-là que nous vient cette sorte de morve huileuse qu'on nomme *Sperma ceti*, qu'il laisse échapper en éternuant. Il prétend que les autres expressions sont métaphoriques; telles qu'on en trouve souvent dans les Auteurs profanes, qui lorsqu'ils parlent des mouvemens violens excités dans les Hommes ou dans les Animaux, donnent à leur colere les épithetes d'ardente, enflâmée, brulante, agitée,

gitée, bouillante, toute de feu. Au reste, *lorsque ces grands poissons se sentent blessés, & qu'ils veulent se sauver, ils excitent un mouvement si prompt & si violent au milieu des eaux, que la corde où est attaché le harpon avec lequel on les darde, s'échauffe dans le moment, répand de la fumée, & s'allume; ce qui mettroit les barques en danger d'être consumées, si on ne l'éteignoit au-plutôt. Ces poissons au surplus sont d'une constitution si chaude, que le lendemain de leur mort, leur chair devient toute noire, & répand au dehors une fort mauvaise odeur, qui incommode & enflâme les yeux des matelots. L'eau de mer enfin contient elle-même des particules ignées, & on en voit sortir des étincelles de feu lorsque le mouvement des rames ou d'un bâton l'agite violemment.* Nous trouverons peut-être quelque jour dans l'Histoire Naturelle dequoi rapporter aux seules causes de la Nature, ce que nous prenons aujourd'hui dans un sens allégorique.

Vers. 13. *La force est dans son cou, & la fâcherie s'égaye devant lui.* Ceci paroit moins convenir à la Baleine qui n'a point de cou, qu'au Crocodile, quoique, selon *Achilles Statius*, il n'en ait point aussi: *La nature*, dit-il, *ne lui a point donné de cou.* Et *Eustathe* (*in Hexaemer.*) dit *qu'il a la tête attachée au dos.* Mais *Aristote* (*de Part. Anim.* L. IV. c. 11.) lui donne à meilleur titre un cou: *La constitution de leurs poumons*, dit-il, *requiert un cou.* Nous voyons que les Animaux qui n'ont point de cou, ne peuvent ni remuer ni tourner la tête; le Crocodile au contraire *tourne la tête en arriere pour mordre*, selon *Pline* L. VIII. c. 55. *Antigonus* (*Mirab. Hist.* 39.) & *Aristote* (L. IX. c. 6.) rapportent que lors que le *Roitelet*, petit oiseau qui sert au Crocodile pour lui nettoyer les dents, veut sortir de la gueule de cet animal, il tourne le cou, de peur de l'écraser sous ses dents. Ce qu'il y a de vrai, c'est que cet animal a le cou court, ce qui le rend d'autant plus fort: il est composé de l'assemblage de 9 vertebres: l'épine entiere, suivant *Borrichius*, en contient 60: *Grew* (*Mus.* p. 13.) en compte 7.

Les paroles qui suivent: *La fâcherie s'égaye devant lui*, ne rendent pas le véritable sens du Texte, qui signifie proprement: *la crainte, ou la terreur, saute devant lui.* Ceci a besoin d'être expliqué. C'est une chose certaine, que tout Homme se sent saisi de frayeur, lorsqu'il rencontre un Crocodile. Sa rencontre étoit un mauvais présage chez les anciens Egyptiens: on peut se souvenir à cette occasion de ce qui est rapporté dans *Heliodore*, d'un certain *Calasiris* Prêtre Egyptien, qui ayant rencontré par hazard un Crocodile en son chemin, en tira un mauvais augure pour le voyage qu'il méditoit. L'expression du Texte sacré est métaphorique & sublime: ce sont des façons de parler ordinaires chez les Orientaux, & familieres sur-tout aux Poëtes, lorsqu'ils veulent orner les fables de leurs Dieux. Il leur a plu de donner la Colere, la Fureur, & la Terreur, pour attributs au Dieu Mars. *Stace* (*Thebaid.* L. III. v. 424.)

- - - Comant furor iraque cristas,
Fræna ministrat equis pavor armiger.

„ La Fureur & la Colere ornent son casque; l'Epouvante armée lui sert de cocher". D'autres disent, que Mars est porté dans un Chariot, qui au-lieu de chevaux, est traîné par ces passions. *Il avoit à ses côtés la Crainte & la Terreur, qui ne respirent que les combats.* (*Hesiod. in Clypeo.*) D'autres font danser devant Pallas, la Terreur & la Crainte, sous la figure de deux Enfans, avec des épées nues. *Valerius Flaccus* (L. III. *Argonaut.*)

- - nec dextra Jovis, terrorque, pavorque
Martis equi.

„ Ni le bras de Jupiter, ni la Terreur & l'Epouvante, Chevaux du Dieu Mars". *Homere* (*Il.* L. VIII.)

- - φέρον δέ μιν ἐς μόθον ἵπποι,
Αἴθων, καὶ Φλόγιος, κόναβος δ' ἐπὶ τοῖσι, φόβος τε.

Ses chevaux Æthon, Phlogius, Conabus, accompagnés de la Terreur, le portoient au combat. Apulée L. X. s'exprime ainsi: *Celle que son ardeur guerriere a érigée en Minerve, étoit accompagnée de deux Enfans, qui servoient comme d'Ecuyers à cette Déesse des combats, & qui sautoient devant elle tenant leurs épées nues.* Ce passage convient d'autant mieux ici, que le mot *sauter* se trouve aussi dans notre Texte. Le mot Hébreu *Duts* ou *Dits*, ne se trouve qu'une fois; mais il est fort en usage parmi les Arabes, les Chaldéens, les Syriens, & on le trouve trois fois dans la Version Syriaque de l'Evangile selon S. Luc, pour *sauter.* Luc I. 41. 44. VI. 23. De-là sans doute est venu aux Chaldéens le mot *Ditsa*, qui se prend dans leur Dialecte pour un *Chevreuil.* Le même mot signifioit chez les Lacédémoniens *une Chevre*, & généralement toute sorte d'animaux qui sautent. C'est peut-être delà aussi que le mot Allemand *Gitz, Gitzlein*, tire son origine. Tout ce que nous avons dit jusqu'ici ne regarde pas seulement les Hommes qui s'effrayent à l'aspect de l'Epaulard, mais aussi toute sorte d'animaux, qui sont bien-tôt mis en pieces par cette épouvantable bête, dès qu'elle les a pris.

Vers. 14. *Les moignons de sa chair s'entretiennent, tout cela est massif en lui, rien n'y branle.* C'est à dire, que sous ses écailles il a des muscles forts, qui sont très étroitement attachés entre eux, & avec les os. *Junius* a traduit, *melandrya carnis*; mais il paroît qu'il n'a pas bien rencontré: car il s'agit ici de la chair d'un Animal vivant; & *melandrya* ne se dit que pour signifier des viandes salées, telles qu'on en prépare avec la chair des Thons, & des autres poissons: (*Pline* L. IX. c. 15. *Martial* L. III. Epigr. 76. *Festus in Elacatena. Athenée* L.

I.

I. *Oribase* L. II.) Mr. *Hasæus*, p. 192. entend ici, *ces tronçons, ces morceaux quarrés qu'on coupe dans les chairs des Baleines, & qu'on appelle communément* Græven, *lesquels on fait bouillir dans une marmite pour en préparer ensuite cette sorte de graisse, qu'on nomme* Traan *ou* Huile de Baleine. - - *Cette chair est si compacte, remplie de tant de nerfs, de fibres, & de muscles si durs & si solides, qu'on ne peut presque la couper ni la percer; ce qui fait que l'Epaulard ne donne presque point d'huile.*

Vers. 15. *Son cœur est massif comme une pierre, & massif comme une piece de la meule de dessous.* Il y en a plusieurs qui expliquent ceci de l'Ame; mais il est plus naturel d'appliquer ces paroles au Cœur même, qui doit nécessairement être d'une constitution extrêmement forte, pour pouvoir porter le sang jusques dans les vaisseaux capillaires. Que dirons-nous si, suivant le calcul de Mr. *Geoffroy*. (*Quæst. an Medicus Philosophus Mechan. Chymicus.* p. 6.) pour pousser le sang dans l'Homme à 4 ou 5 pieds de distance du Cœur, il faut qu'il surmonte une résistance de 180000 livres? quoique d'autres Médecins rabattent beaucoup de ce calcul. Que sera-ce du Cœur du Crocodile, qui distribue le sang dans toutes les parties d'un corps long de 50 pieds? Que penser enfin du Cœur de la Baleine, qui doit faire circuler le sang dans une distance bien plus considerable? Et en considerant le Cœur de cette bête ne sera-t-on pas bien fondé à le comparer avec *une meule de moulin*? Le rapport consiste en ceci, que le Cœur par son mouvement systolique comprime le sang qui a été porté dans ses ventricules, & qu'en le comprimant il le dissout, & le pousse jusques dans les vaisseaux les plus éloignés. Nous ne sommes plus dans ces tems d'ignorance, où les Scholastiques s'imaginoient que le Cœur n'avoit d'autre fonction dans les Animaux, que de contribuer à la conservation de la chaleur naturelle, comme le dit *Aristote* (*de Part. Anim.* L. III. c. 4.) ou bien, ce qui montre encore une plus grande simplicité, pour renfermer cette étincelle, cette petite flâme vitale, semblable à celle de ces Lampes perpétuelles qu'on enfermoit, dit-on, dans les sépulchres; ou pour contenir un certain Ferment qu'ils croyoient nécessaire à la conservation de la vie. Tout cela n'étoit que de vaines imaginations. Le Cœur est une espece de Seringue d'un méchanisme infini, qui dès qu'il a reçu le sang, le jette par le Ventricule droit dans les Poumons, & le distribue par le Ventricule gauche dans toutes les autres parties du corps. Celui qui connoit exactement la force & le mouvement des fibres, comprendra aisément que le Cœur doit être nécessairement très solide, très dur, & très fort. Aussi les Arabes ont coutume de désigner un homme fort & robuste, sous le symbole d'un Cœur de pierre. *S. Basile* se sert de l'expression de *cœurs de pierre*; & chez les Allemands, *Leuthe von hartem Hertzen*, signifie des hommes cruels, sans pitié; & en ce sens on peut dire du Crocodile, qu'il a un cœur de pierre. Cette explication ne convient pas avec la Fable que l'Antiquité a débitée, que le Crocodile répand des larmes par une fausse compassion, avant que de dévorer l'Homme; ce qui a donné lieu au proverbe: *Larmes de Crocodile.* C'est ici un échantillon des réflexions des Naturalistes sur les mœurs des Brutes, dont nous nous passerons volontiers, ne les voyant appuyées sur aucun fondement.

Vers. 16. *Les forts tremblent quand il s'éleve, & ne savent où ils en sont, voyant comme il rompt tout.* Il n'y a personne, quelque courage qu'il ait, qui ne soit saisi de frayeur en voyant sortir du sein des eaux un Crocodile, & qui ne se trouble à la vue de cette bête terrible, vorace, couverte d'écailles, & armée de griffes & de dents. L'Hébreu a beaucoup d'énergie, & a été heureusement rendu dans la Version Latine de Zurich par, *nesciunt quo se vertant, sese peccare facient, aberrabunt*; *Ils ne savent ou ils en sont, ils s'égarent, & se troublent*, incertains s'ils doivent tourner à droite ou à gauche. *Drusius* traduit, *Ils se sentent défaillir, & vomissent*: *Arias Montanus*, *Ils se purgent*, savoir, par bas. Cet effet de la crainte, qui bouleversant tout le corps produit ces sortes de purgations, a donné lieu à plusieurs façons de parler, que la bienséance ne nous permet pas de rapporter. Lorsqu'un homme est saisi de frayeur, le mouvement de contraction des nerfs emporte l'équilibre, & mettant en mouvement l'estomac & les intestins, leur fait rejetter ce qu'ils contiennent, par les issues qui leur sont naturelles.

Vers. 17. *Qui s'en approchera avec l'épée? elle ne pourra pas subsister devant lui, non plus que la halebarde, le dard, ou la cuirasse.* Vers. 18. *Il ne tient non plus compte du fer que de la paille, & de l'airain non plus que du bois pourri.* Vers. 19. *La fleche ne le fera point fuir, les pierres de fronde ne lui seront pas plus que du chaume.* Vers. 20. *Il tient les machines de la guerre comme des brins de chaume, & il se moque lorsqu'on lance le javelot.* Nous voyons dans ces Versets, la force du Leviathan mise en parallele avec les armes dont on se servoit autrefois: on en distingue ici de trois sortes, dont il n'est parlé dans aucun autre endroit de l'Ecriture. מַסָּע, signifie ailleurs, *voyage, départ*; mais ici, comme il est aisé de le prouver par les Auteurs Arabes, il doit se prendre pour un *trait*, un *dard*, tel peut-être que les Arabes le portoient lorsqu'ils étoient en voyage. שִׁרְיָה se prend ordinairement pour שִׁרְיֹן, une *Cuirasse*; mais comme cette armure ne sert que pour la défense, & n'est d'aucun usage pour l'attaque, il paroit que ce n'est point d'elle dont il est ici question. *Siria* signifie chez les Arabes, un *petit javelot*, une *petite fleche.* Les Interpretes Grecs ont rendu תּוֹתָח du vs. 20 par σφῦραν; *S. Jerôme* par des *marteaux*, ainsi que la Version de Zurich par *Hammer*; & la Latine par *Catapulta*; la Chaldéenne, une *hache*; la Syriaque & l'Arabe, *le bois d'une pique*: *Bochart* a mis simplement *un bâton.* Verset

19. בֵּן קֶשֶׁת, *le fils de l'arc*, eſt une maniere de parler métaphorique, qui chez les Orientaux ſignifie *une fleche*; c'eſt ainſi que les fleches ſont appellées, Lament. III. 13. בְּנֵי אַשְׁפָּתוֹ, *les fils, les enfans du carquois*. כִּידוֹן, ſignifie une *Lance*, ou un *Javelot*, tel à peu près que les Harpons dont les Pêcheurs ſe ſervent pour la Baleine. Il y en a de deux ſortes: un tel qu'on le voit repréſenté Fig. a. que les Hollandois appellent *Harpoen*, & les François *Harpon*, d'où vient qu'on appelle *Harponiers*, ceux qui le lancent: l'autre eſt repréſenté Fig. b. & ils l'appellent *Lens*, ce qui fait qu'ils appellent *lenſſen*, l'action de tuer la Baleine à coups de dard quand elle eſt priſe. (Mr. *Haſæus Lev.* p. 200.) Celui qui comparera la figure du Crocodile, avec ce qui eſt dit du Leviathan dans notre Texte, lui donnera ſon ſuffrage; car cette bête eſt impénétrable aux armes dont nous avons parlé. *Sa peau eſt impénétrable à toute ſorte de coups:* Pline. Seneque, (*Nat. Quæſt.* L. IV. c. 2.) *La partie ſupérieure de ſon corps eſt dure, impénétrable aux dents même des plus forts animaux.* Solin: *Sa peau eſt ſi dure, que tous les coups des machines de guerre réjailliſſent ſur elle.* Ammien: *Cet Animal eſt couvert d'une peau qui eſt ſi dure, qu'elle eſt à peine pénétrable aux coups des machines de guerre.* Les Modernes rapportent auſſi du Crocodile, qu'il réſiſte aux bales des plus gros mouſquets. (*Scalig. in Cardan.*) Ici ſans doute le parti de la Baleine ſe trouve affoibli; ſa peau & ſa chair ſont faciles à percer, le couteau s'y inſinue ſans beaucoup de peine; cet Animal d'ailleurs eſt ſi timide, qu'à l'approche des Vaiſſeaux & des Pêcheurs, il prend la fuite: on dit même qu'il tremble de peur. Mr. *Haſæus* appelle encore en cet endroit à ſon ſecours *l'Epaulard*, dont la peau eſt plus dure, & la chair plus ferme, & à peu près comme celle du *Veau marin*, dont *Oppien* (*Halieut.* L. V. v. 375.) s'exprime ainſi:

Φώκη δ' ὐκ ἄγκιςρα τετεύχαται, ὔτε τις αἰχμὴ
Τρίγλυφος ἤκεν ἕλοι κείνης δέμας. ἔξοχα γάρ μιν
Ῥινὸς ὑπὲρ μελέων ςερεὴ λάχεν, ὄϐριμον ἕρκος.

Le Veau marin ne ſe prend pas aux appas de l'hameçon, ſon corps eſt impénétrable au triple crochet du harpon, à cauſe de la dureté de la peau qui l'environne. L'illuſtre Mr. *Haſæus* obſerve encore, qu'au vſ. 17. le mot שריה eſt mal traduit par une *Cuiraſſe*, & ſignifie *renvoi, rejailliſſement, rétorſion*; en ſorte que le ſens de ce Paſſage ſera: *Si on lance un trait au Leviathan, il le relance & le renvoye avec autant de force qu'on le lui avoit jetté.*

Verſ. 21. *Il a ſous ſoi des teſts aigus, & il s'étend ſur des choſes pointues, ſur la boue.* Cet autre trait convient encore au Crocodile, qui n'a d'autre lit que des cailloux pointus, ou des coquillages, qui ne peuvent aucunement percer les écailles dont ſa peau eſt couverte: au-lieu que les autres animaux ſe couchent ſur la paille, ſur le gazon, ou la terre molle. Il ne ſera pas hors de propos de rapporter à cette occaſion le cruel martyre que les Payens faiſoient autrefois ſouffrir aux prémiers Chrétiens, en les faiſant coucher ſur des morceaux de pots caſſés; ce qui fait dire à *Prudence*, dans ſon *Hymne ſur S. Vincent Martyr:*

Fragmenta teſtarum jubet
Hirta, impolitis angulis,
Acuminata, informia,
Tergo jacentis ſternerent.

„ Le Tyran commande qu'on ramaſſe des morceaux de pots caſſés, hériſſés de pointes, & taillés en mille figures differentes; & ordonne qu'on les faſſe coucher deſſus". *Bochart* a traduit ainſi ce Verſet: *Les pointes des teſts ſont pour lui, il s'étend comme un traineau dans la boue.* Ce qui ſignifie, que ſi on vouloit bleſſer le Crocodile avec l'épée, ou avec d'autres armes, on ne lui feroit pas plus de mal que ſi on frappoit ſur des pots caſſés, ou bien, ſur un traineau. Ainſi le dos du Crocodile eſt comparé à ces Teſts tranchans, auxquels *Elien* L. X. c. 24. compare auſſi le dos du Crocodile, ἐοίκασιν (λεπίδες τε καὶ φολίδες) ὀςράκοις καρτεροῖς; & à cette ſorte de Traineau, ou de planche armée de pierres ou de morceaux de fer, dont *Varron* fait la deſcription (*de Re Ruſt* c. 52.) & dont on ſe ſervoit à battre le Blé. *R. Selomo* le compare à une lime rude. Mais Mr. *Haſæus*, p. 203. applique auſſi heureuſement les expreſſions de notre Texte à l'Epaulard, *dont la peau eſt ſi dure, qu'il peut ſe coucher ſur la pointe des rochers, & ſe repoſer dans les endroits pierreux, comme ſur la vaſe. On ſait d'ailleurs*, ajoute-t-il, *que les gros poiſſons ſe plaiſent dans les endroits de la Mer les plus pierreux. Et c'eſt peut-être cette multitude d'écueils & de rochers, qui a donné l'origine au nom de Spitz-Bergen*, qui ſignifie Montagnes pointues. Peut-être auſſi que cela regarde les coquillages, & les poiſſons teſtacées, ſur leſquels ces animaux ſe couchent; ou bien les glaçons (*Eiſsſchollen*) dont les Mers du Groenland ſont remplies.

Verſ. 22. *Il fait bouillir la mer profonde comme une chaudiere, & il rend la mer comme un chaudron de parfumeur.* Ceci convient également au Crocodile, & à la Baleine. Lorſque le Crocodile s'agite au fond des eaux, il s'éleve ſur leur ſurface, comme ſi l'eau étoit bouillante, des bulles remplies d'air, & l'eau eſt tellement bourbeuſe, qu'elle reſſemble à de l'onguent. *Damir* & *Alkazuin*, Auteurs Arabes, rapportent une circonſtance, qui mérite notre attention, & qui, au rapport de *Pierre Martyr* L. XIII. c. 4. fut auſſi remarquée dans l'Amerique, par les compagnons de *Colomb*; ſavoir, que lorſque le Crocodile s'enfonce dans l'eau, il laiſſe après ſoi une odeur de muſc; odeur que l'on remarque auſſi dans ſa chair, quoique d'ailleurs d'un goût exquis, ſelon *Purchas* (*Deſcript. Florid.*) & *Vinc. le*

Blanc

Blanc. (*Navigat.*) Ce qui est cause que quelques-uns attribuent la prémiere origine de l'Ambre au Crocodile. Ainsi la comparaison que Job fait des eaux avec un Parfum, seroit très-juste. Mais d'où vient qu'il est ici parlé de la Mer, puisque le Crocodile est un habitant des Fleuves, & non point de la Mer? Pour résoudre cette question, il suffit de savoir que non-seulement les Arabes, mais même les Auteurs Sacrés, prennent souvent le Nil pour la Mer. C'est le sens qu'*Eutyche d'Alexandrie* P. I. p. 86. donne à ces paroles de la Genese XLI. 2. *Voici sept vaches* (sept bœufs) *montoient hors du fleuve*, (hors de la mer). Savoir du Fleuve du Nil, à qui on a donné le nom de Mer, tant à cause de sa largeur, qu'à cause que dans certaines saisons, il inonde toute l'Egypte, & la rend comme une Mer. Le Nil ressemble à une Mer, selon *Pline* L. XXXV. c. 11. Il faut aussi remarquer que cette bête ne vit pas seulement dans les Fleuves, mais aussi dans les Lacs, qui lorsqu'ils sont grands s'appellent souvent du nom de Mer. Tels sont la Mer salée, la Mer de Genesareth, le Lac de Constance à qui on a donné le nom de Mer d'Allemagne. Bien plus, on trouve en Afrique, & dans les deux Indes, des Crocodiles qui habitent & vivent dans la Mer même. Notre Texte peut aussi s'appliquer à la Baleine, qui lorsqu'elle se remue avec violence, & se tourne d'un côté & d'autre, rend les eaux de la Mer troubles, épaisses, & bouillonnantes comme un chaudron de Parfumeur. Le *Sperma Ceti* entre pour beaucoup dans l'explication de notre Texte. Ces animaux en jettent une si grande quantité, qu'il arrive quelquefois que toute la surface de la Mer en est couverte; elle suffit pour nourrir ces sortes d'oiseaux qu'on appelle *Meeuwen*, & *Mallemuken*, qui viennent par bandes pour s'en rassasier. On ne doit pas oublier aussi cette autre circonstance; que lorsque la Baleine est blessée, elle répand une si grande quantité de sang, que toute la Mer, les Vaisseaux qui s'y trouvent, & les morceaux de glace en sont teints. Ensorte que les eaux de la Mer étant mêlées avec le *Sperma Ceti* & le sang de cette bête, il en résulte une espece d'onguent, avec lequel on peut fort bien les comparer.

Vers. 23. *Il fait reluire son sentier après soi, & on prendroit l'Abîme pour une tête blanchie de vieillesse.* Il faut remarquer qu'ici le mot תְּהוֹם, aussi-bien que dans le Verset précédent celui de מְצוּלָה, signifie en général *la profondeur des eaux*, ou de la *boue*. Ps. LXIX. 3. Zach. X. 11. מְצוּלוֹת יְאֹר, signifient *les eaux très profondes*, savoir du Nil. La trace que le Leviathan laisse après soi, en sorte *qu'on prendroit l'Abîme pour une tête blanchie de vieillesse*, peut fort bien s'entendre de cette écume que le Crocodile excite à son passage, & qui se continue un espace assez considerable, à peu près comme celle qu'excite le mouvement des rames. Les Vaisseaux, & les Baleines, produisent le même effet. Ce sillon visqueux que les Baleines laissent après elles, & qui venant à se mêler avec l'eau de la mer, répand une lueur blanchâtre, peut fort bien s'appliquer au Parfum dont il est parlé ici. On peut alleguer aussi ce que pratiquent ordinairement les Plongeurs du Golphe de Perse, qui au moyen de quelques gouttes d'huile qu'ils laissent tomber de leur bouche, distinguent aisément les objets dans le fond de l'eau; comme ceux qui vont pêcher les Eponges, dont il est parlé dans *Oppien* (*Halieut.* L. IV. vers. 611.)

Ἀυτάρ ὀγ' ἐς βύσσον προμόλων ἐξέπτυσ' ἀλοίφην,
Ἧδε μέγα στίλβει τε ϗ ὕδατι μίσγεται ἀυγὴ,
Ὄρφνης ἠΰτε πυρσὸς ἀνὰ κνέφας ὄμμα φαείνων.

Lorsqu'il est descendu au fond des eaux, il laisse tomber de sa bouche quelques gouttes de graisse; ce qui produit une grande clarté, qui se répand dans l'eau comme la lumiere d'un flambeau dans les ténèbres. Enfin, nous ne devons pas aussi négliger ce que rapportent les Voyageurs, de cette trace luisante que les Baleines laissent après elles, & qui s'étend l'espace d'un mille d'Allemagne. *Martens*, *Spitzberg.* P. II. c. *Rennefort*, *Hist. des Ind. Orient.* L. I. c. 11. *Hasæus*, *Leviat.* 213.

Vers. 24. *Il n'y a rien sur la terre qui lui puisse être comparé, ayant été fait pour ne rien craindre.* Il y a proprement, *sur la poussiere*, comme Deut. XXXII. 24. il est parlé de *ce qui se traine sur la poussiere.* Si on convient que le Crocodile est le Leviathan, cette expression doit le faire ranger parmi les Reptiles, & cela d'autant plus volontiers que ses pattes étant fort courtes, on peut véritablement dire de lui qu'il *rampe.* Nous avons traduit, *ayant été fait pour ne rien craindre*; mais il vaudroit mieux traduire, *afin que personne ne l'écrase*, *ne le foule aux pieds*, comme on fait les autres Reptiles. On ne sait pas bien encore si le Crocodile est exempt de crainte. *Pline*, *Solin*, & d'autres disent au contraire, *que le Crocodile fuit devant un Animal courageux*, *mais qu'il se montre très hardi devant un Animal timide.* L'explication du Texte sera plus claire si on reconnoit l'Orque pour le Leviathan, cet Animal surpassant tous les autres en force, en férocité, & en vitesse. *Oppien* (L. I. v. 360.)

Κήτεα δ' ὀβριμόγυα, πελάρια θαύματα Πόντυ,
Ἀλκῇ ἀμαιμακέτῳ βεβριθότα, δεῖμα μὲν ὄσσοις
Ἐισιδέειν, ἀεὶ δ' ὀλοῇ κεκορυθμένα λύσσῃ.

Les énormes Baleines, & les Monstres cruels de la Mer, sont d'une force indomtable, leur regard est affreux, ils ne respirent que la rage & la fureur.

Vers. 25. *Il voit au dessous de soi, tout ce qui est haut elevé: il est Roi sur tous les plus fiers Animaux.* L'Hébreu porte, *les enfans de la hauteur.* On comprend ici sous ce nom toutes sortes d'Animaux dont les jambes sont fort

fort élevées, & dont les plus forts ſont renverſés d'un ſeul coup de la queue du Crocodile. Cet Animal eſt ſi vorace, qu'il dévore tout ſans diſtinction, Hommes & Animaux. *Diodore*, & *Horus* (*Hierogl.* L. I. c. 67.) rapportent qu'il commence par les abattre avec ſa queue, & qu'il les dévore enſuite. *Pierre Martyr* (*Legat. Babylonic.* L. III.) dit qu'*il terraſſe le Chameau, le Cheval, le Taureau, & généralement toute ſorte de quadrupedes qu'il trouve ſur ſon chemin. Lorsque la faim fait ſortir du fond des eaux quelque grand Crocodile pour aller chercher ſur terre dequoi ſe repaitre, il frappe de ſa queue, & abat tout ce qu'il rencontre. Sa queue eſt d'une ſi grande force, qu'on lui a vu quelquefois caſſer d'un ſeul coup les quatre jambes d'un gros animal.* On rapporte que dans l'Ile de Manille, l'une des Philippines, un Crocodile ayant tenu longtems un Eléphant par le pied, fut pourtant vaincu, & que l'Eléphant le punit enfin de ſa témérité Et *Texeira* (*de Perſiæ Regib.* L. I. c. 29.) rapporte un combat qui ſe donna ſur les bords du Fleuve Cuama, entre un Tigre & un Crocodile, & qui fut fatal à tous les deux. Mr. *Haſæus* donne à plus juſte titre, ce caractere de Royauté ſur tous les autres Animaux, à l'Epaulard, & appuye par-là les deux Verſions de Zurich.

La PLANCHE DXXXIII. repréſente la maniere de pêcher la Baleine. On voit à la bordure, a. & b. les Dards dont on ſe ſert, dont le prémier s'appelle *Harpon*, & le ſecond *Lens*.

La PLANCHE DXXXIV. repréſente le Squelete d'un Crocodile, tiré de *Grew* (*Muſ. Societ. Reg.* Tab. IV.)

On voit pour ornement à la bordure:

A. Une Médaille, ſur le revers de laquelle eſt un Crocodile, & de l'autre côté la proue d'un Vaiſſeau avec cette Légende CRAS. qui, ſuivant l'explication de *Patin*, ſignifie, *Canidius Craſſus* qui commandoit l'Infanterie du Triumvir Marc-Antoine, à la bataille d'Actium; ou bien un autre *Craſſus* de la Famille Licinia, comme le croit *Vaillant*.

B. Médaille où l'on voit la tête de Jules-Céſar couronnée de laurier. De l'autre côté, un Crocodile avec cette Légende, ÆGYPTO CAPTA. Cette Médaille fut frappée en mémoire de la conquête que Ceſar fit de l'Egypte l'an de Rome 70$\frac{d}{7}$. (*Dion*, L. XLII.)

PLANCHE DXXXV.

Heureuſe vieilleſſe de Job.

JOB, Chap. XLII. verſ. 16. 17.

Et Job vêcut après ces choſes-là, cent & quarante ans; & il vit ſes fils, & les fils de ſes fils, jusqu'à la quatrieme génération.

Puis il mourut âgé, & raſſaſié de jours.

Job vêcut après cela cent quarante ans; il vit ſes fils, & les enfans de ſes fils, juſqu'à la quatrieme génération.

Et il mourut fort âgé, & plein de jours.

POur peu que l'on faſſe attention au cours ordinaire de la Nature, on remarquera que les travaux, la douleur, & la triſteſſe abregent inſenſiblement la durée de la vie, & la terminent enfin, les eſprits animaux ceſſant d'être en équilibre avec le ſang. Outre ces accidens ordinaires de la vie des Hommes, Job en avoit éprouvé bien d'autres, & infiniment plus qu'aucun Mortel: affligé par la perte de ſes biens & de ſes Enfans, attaqué de longues & de douloureuſes maladies, en butte aux tentations de Satan, & aux moqueries de ſes Amis; ce ſaint Homme cependant, malgré toutes ces traverſes, & les autres infirmités de la vie humaine, *vêcut encore cent quarante ans; & il vit ſes fils, & les fils de ſes fils, juſqu'à la quatrieme génération.* Le période dont il eſt ici parlé n'exprimant point le nombre des années qui précéderent celles de ſon affliction, ne peut ſervir à fixer la juſte durée de la vie de Job. On lit verſet 10. que L'ETERNEL *rendit à Job au double tout ce qu'il avoit eu.* Les Juifs, & quelques Interpretes avec eux, croyent que ces paroles doivent auſſi s'entendre de ſon âge: ils veulent que Job avant les jours de ſon affliction, eût déja vêcu la moitié de cent quarante ans; qu'il



IOB. Cap. XLII. v. 16. 17.
Iobus Senex, felix, pius.

Buch Hiob Cap. XLII. v. 16-17.
Hiobs frommes glückseliges Alter.

Catharina Sperlingen sculps.

qu'il étoit ſeptuagenaire lorſque les miſeres dont il fut comme accablé commencerent à fondre ſur lui, & que par conſéquent le tems de ſa vie fut de 210 ans. Maison doit faire peu de fonds ſur ce calcul, parce que dans le verſet que nous venons de citer, il eſt uniquement parlé de ſes biens, & non pas de ſon âge; & que d'ailleurs, le nombre de ſes Enfans ne fut pas doublé. Il eſt certain par le Chap. I. 2. qu'il avoit déja 10 Enfans, lorſque tous ces maux vinrent fondre ſur lui; & les repas que nous voyons qu'ils ſe donnoient réciproquement les uns aux autres, nous portent à croire qu'ils étoient dès-lors déja grands. Il eſt probable même que les jours de ſa miſere, de ſon épreuve & de ſa patience, furent prolongés pendant quelques années; en ſorte que ſans crainte de ſe tromper de beaucoup, on peut conclurre que le tems depuis ſa naiſſance juſqu'à ſon rétabliſſement fut au moins de 60 ans, & que par conſéquent toute ſa vie a été de deux-cens ans. Les *Septante* diffèrent de l'Hébreu, car ils mettent: *Toutes les années de ſa vie furent deux-cens quarante ans.* D'autres Exemplaires portent *deux-cens quarante-huit ans.* (*Caten. Græcor.*) Quoi qu'il en ſoit, les 200 ans, que ce ſaint Homme doit certainement avoir vêcu, nous indiquent l'Age du Monde dans lequel il floriſſoit. Cette diſpute s'agite particulierement parmi les Juifs, comme on peut le voir dans *Maimonides* (*More Nevoch.* P. III. 22.) Il y en a qui remontent juſqu'au tems des Patriarches, d'autres juſques au tems de Moïſe, quelques-uns à celui de David; & il y en a même qui prétendent que Job étoit un de ceux qui revinrent en Judée après la Captivité de Babylone. Mais ſi nous réfléchiſſons que la vie des hommes, du tems de Moïſe, n'étoit déja plus ſi longue que le fut celle de Job; qu'avant la Loi, chaque Pere de famille immoloit ſes victimes, ce qui ne fut plus permis depuis ſous ſon œconomie, ni après; & qu'on ne voit nulles traces dans le Livre de Job, de la Loi, & des Miracles que DIEU opera en faveur de ſon Peuple; ſi nous réfléchiſſons, que les révélations furent plus fréquentes au tems des Patriarches, que dans la ſuite; ſi, dis-je, nous faiſons attention à toutes ces choſes, nous ne nous tromperons pas en plaçant l'Homme de DIEU entre *Moïſe* & *Joſeph*, (comme l'ont déterminé *Uſſerius*, *Broughton*, *Heidegger* & d'autres,) remontant ainſi juſqu'au tems de la Captivité d'Egypte. *Cluvier* (*Geolog.* p. 236.) le place entre *Heber* & *Abraham.* Sur les mêmes fondemens, il eſt aiſé de conclurre que ni la Monarchie des Egyptiens, ni celle des Aſſyriens, ne remontent point juſqu'au VII. ou VIII. Siecle après le Déluge, puiſqu'on ne lit nullepart qu'aucun de leurs Rois ait vêcu auſſi longtems que l'on vivoit dans ces Siecles-là. Voy. *Heidegg. Enchirid.* p. 383.

Nous terminerons la Phyſique de Job par le Portrait au naturel d'un Vieillard du Païs des Griſons, (Fig. A.) qui après avoir trainé ſa miſerable vie juſqu'à l'âge de 109 ans, la finit enfin dans l'Hôpital de Zurich, avec une pleine connoiſſance, & une tranquillité parfaite. J'y ajoute ce que j'obſervai à l'ouverture de ſon corps, & ce que je pris ſoin de noter dans mes Recueils, le 2 de Fevrier 1723.

Les differens âges ont chacun leurs caractères particuliers. Le corps de l'Homme, fluide dans ſa formation, devient inſenſiblement plus ſolide, juſqu'à ce qu'enfin ſes fibres venant à ſe roidir & acquerant une eſpece d'immobilité, leur inaction cauſe la mort. Cette réflexion, tirée de la Médecine, n'eſt pas à mépriſer dans la pratique.

Il y a quelques années qu'à cauſe de ſon grand âge, on reçut à l'Hôpital ce Vieillard nommé *Jean Leonard Vopper*, Griſon, qui, comme le portoit ſon Certificat, étoit né en 1614 le 1. de Mai. En 1634, comme il travailloit aux Mines, il fut enſeveli l'eſpace de 33 heures ſous l'écroulement des terres. On le dégagea au bout de ce tems, & on l'en tira plus mort que vif; mais il conſerva toujours depuis un flux d'urine, cauſé par la grande preſſion qu'il avoit ſoufferte. En 1637 il vint à Veniſe, après avoir parcouru la Hongrie, la Turquie, & la Terre-Sainte. Il ſervit après, en 1639, ſous Charles Duc de Lorraine; & en 1652, il fut ſoldat dans la Compagnie de Gaſpar Du Mont, dans le Milanez. Enſuite en 1663, il ſervit en Portugal ſous le Colonel Planta. Il ſe trouva en 1682 au Siège de Vienne, & dans la derniere guerre à celui de Landau, & à la Bataille de Hochſtet. Malgré tant de périls & de travaux, il vêcut cependant juſqu'à l'âge de 109 ans, moins trois mois.

Voici ce que j'obſervai à la hâte, à l'ouverture de ſon cadavre, (car le tems ne me permettoit pas de m'arrêter beaucoup à ſa diſſection.) Je trouvai dans la cavité du bas-ventre, quoiqu'en petite quantité, une ſorte de ſéroſité ſanguinolente extravaſée. Les Inteſtins grêles étoient tous enflâmés, & de couleur rougeâtre; & le Duodenum entre autres extraordinairement dilaté, gâté au dedans & corrompu. L'Epiploon étoit ſi amaigri, qu'on avoit de la peine à le reconnoitre. Le Pancréas retiré; le Foye ſain; la Véſicule du fiel remplie de bile; les Conduits Cholédoques en étoient remplis auſſi, & tout le voiſinage des Inteſtins & du Méſentere étoit teint de vert, en ſorte qu'il paroiſſoit que la bile devoit s'être extravaſée quelque part; & il ne fut pas poſſible de découvrir ſon entrée dans le Duodenum. Il y avoit dans la partie ſupérieure du Ventricule proche le Pylore, une expanſion venteuſe, plus groſſe qu'une noix. Les Reins & la Rate étoient ſains; la membrane extérieure de la Rate offroit aux yeux quelque choſe de curieux: elle étoit ſemée de petites taches blanches comme la neige, plus ou moins grandes les unes que les autres; on les auroit priſes d'abord pour des puſtules de petite-vérole, lorſqu'elles ſont en maturité; leur ſubſtance étoit dure & cartilagineuſe, & elles étoient plus élevées que le reſte de la ſuperficie de la membrane. Je remarque ici, avant que d'aller plus loin, que non-ſeulement dans l'extrême vieilleſſe, les fibres

bres ſe roidiſſent & ſe retirent, mais auſſi qu'elles perdent preſque leur ſenſibilité: car il n'y a point d'Enfant ni d'Homme-fait, qui pût ſupporter ſans de vives douleurs une inflammation d'inteſtins comme fit cet Homme, qui ne s'eſt jamais plaint, même avant ſa mort, après être revenu des délires cauſés par ſon grand âge, & auxquels il étoit quelquefois ſujet. Cette croute cartilagineuſe, qui ſe forma ſur la ſuperficie de la Membrane de la Rate, fait voir que les membranes peuvent ſe roidir juſqu'au point de ſe durcir.

L'ouverture de la Poitrine ne cauſoit pas peu d'embaras; car non-ſeulement les éminences du Sternum, qui par-tout ailleurs ſont d'une ſubſtance cartilagineuſe, étoient ici des os ſolides, mais preſque continues avec les côtes mêmes: ce qui démontre évidemment, que les cartilages ſe convertiſſent à la fin du tems en os, comme les membranes & les arteres deviennent cartilagineuſes, & même quelquefois oſſeuſes, ainſi que le rapportent diverſes Obſervations. Les Poumons étoient tachetés de marques verdâtres: des deux côtés de la poitrine, ils étoient adhérens aux côtes par leur partie poſtérieure. Le Pericarde étoit vaſte, rempli de beaucoup de ſéroſité; il y en avoit auſſi un peu dans la cavité de la poitrine. Le Cœur étoit aſſez gros; les oreillettes ſur-tout étoient extraordinairement dilatées; elles étoient remplies, auſſi bien que les Ventricules mêmes, de ſang caillé: ce qui fait voir que le mouvement élaſtique des petites arteres ayant ceſſé, la circulation du ſang avoit été interrompue, & que le Cœur n'ayant plus aſſez de force pour chaſſer le ſang qui étoit diſpoſé à ſe cailler, avoit été au contraire comme ſuffoqué par la trop grande réſiſtance qu'il rencontroit. Je m'attendois que le tendon par lequel les arteres s'inſerent dans le Cœur, ſeroit converti en os, ou en cartilage; car je ſai certainement que cela arrive aux Cerfs lorsqu'ils ſont parvenus à un certain âge, d'où ſe forme l'os qu'on appelle l'Os du Cerf. Je trouvai en effet quelque choſe de ſemblable, ſavoir les Valvules ſémilunaires preſque cartilagineuſes, & principalement celles de l'Aorte, ſur-tout vers leur milieu. J'obſervai outre cela que l'Aorte deſcendante étoit fort groſſe, ayant deux fois autant de diametre que l'Oeſophage, & environ d'un pouce meſure de Paris. L'Oeſophage étoit parſemé de glandes dures, & de la forme d'une lentille. Cette dilatation de l'Aorte fait voir que le ſang ne circula pas aſſez vîte dans les dernieres années de ſa vie, ce qui fit que les arteres ſe dilaterent d'autant plus, qu'elles étoient plus proches du Cœur; comme on a ſouvent remarqué qu'il arrive quand la réſiſtance eſt trop grande, en ſorte que la grande Artere qui ſort du Cœur devient aneuriſmatique.

J'examinai auſſi la Tête. La ſubſtance du Crane étoit extraordinairement dure, & exigeoit un travail plus pénible qu'à l'ordinaire: les ſutures, ſur-tout les Sagittales & les Lambdoïdes, étoient preſque effacées, & ne pénétroient pas les deux Tables, en ſorte qu'il ne pouvoit ſe faire par-là aucune tranſpiration de la grande cavité de la Tête, & que le ſuc qui ſert de nourriture aux os, s'étant extravaſé dans les petites fentes des Sutures, s'étoit auſſi converti en ſubſtance oſſeuſe. On appercevoit trois trous aſſez grands au ſommet de la tête, placés aux deux côtés du Sinus Sagittal, éloignés de près d'un pouce l'un de l'autre: ils pénétroient la lame intérieure juſqu'à l'extérieure, mais aucun ne perçoit les deux Tables. La Dure-Mere étoit preſque trois fois plus épaiſſe qu'à l'ordinaire, & d'une ſubſtance à peu près comme du cuir. La Pie-Mere ayant reçu une trop grande abondance de ſéroſités du Cerveau, ſe ſéparoit ſans peine. Tous les Ventricules étoient remplis de ſéroſités: il y en avoit auſſi une aſſez grande quantité à la baſe du Cerveau, ſur-tout vers l'endroit où ſort la Moëlle de l'Epine. Le Plexus Choroïde étoit parſemé de glandes groſſes comme des pois, remplies d'une lymphe congelée. On appercevoit très diſtinctement le Septum Pellucidum. Du reſte, la ſubſtance du Cerveau, ſur-tout l'intérieure, étoit plus molle qu'à l'ordinaire.

J'ai appris depuis la mort de ce Vieillard, que durant ſa vie il avoit dit à des perſonnes dignes de foi, que ſon Pere, après avoir vêcu plus d'un ſiecle, avoit eu trois Enfans; & que parmi ſes ancêtres, il y en avoit peu qui fuſſent morts au-deſſous de cet âge. Mais ce qu'il y a de certain, c'eſt que notre Vieillard eut de ſa Femme Urſule Hirzel, de Näniken Village du Canton de Zurich, une Fille nommée Marie-Madeleine, qui fut baptiſée à Dieſſenhof le 18 Août 1707.



L E



PSAL. I v. 3.
Iustus arbor ad rivos.

Psal. I. v. 3.
Der Gerechte ein Baüm am Wasser gepflanzt.

G. D. Heüman sculps.

LE LIVRE DES PSEAUMES.

PLANCHE DXXXVI.

Le Juste semblable à un Arbre planté près des Ruisseaux d'eaux courantes.

PSEAUME I. verf. 3.

Car il sera comme un arbre planté près des ruisseaux d'eaux courantes, qui rend son fruit en sa saison, & duquel le feuillage ne se flétrit point: & ainsi tout ce qu'il fera, prosperera.

Et il sera comme un arbre qui est planté proche le courant des eaux, lequel donnera son fruit dans son tems, & sa feuille ne tombera point: & toutes les choses qu'il fera, auront un bon succès.

LA Nature, ou l'Univers, est un grand Théatre, où la Sagesse & la Puissance Divine paroissent avec éclat. Tout y est ordonné & arrangé avec tant de justesse, que la critique la plus outrée n'y peut rien trouver à reprendre; & avec tant d'art, que notre esprit borné ne sauroit comprendre tout le méchanisme qui compose une Mouche, ou le moindre brin d'herbe. D'un autre côté, la Nature sert encore à nous faire comprendre la bonté Divine, si nous appliquons la constitution, les actions, & les passions des Corps naturels à la Philosophie Morale. Ainsi ces Orateurs muets, & tout ensemble éloquens, nous conduiront insensiblement par une route facile & agréable à un genre de méditation plus sublime. La Nature fera naitre au dedans de nous des pensées salutaires, pour lesquelles l'Homme charnel a naturellement tant d'éloignement. C'est ce qui a donné lieu à JESUS-CHRIST, aux Prophetes & aux Apôtres, d'employer tant de belles métaphores, tant de paraboles empruntées, comme celle du Psalmiste, des arbres, des herbes, & des fruits. Ici l'état de prospérité, la bénédiction répandue sur les gens de bien, est comparée à une Vigne, à un Olivier, à un Palmier; là, la dépravation des méchans, leur obstination à faire le mal, est comparée aux épines: la puissance de ceux-là est durable comme les Cedres & les Chênes, la stérilité & l'endurcissement de ceux-ci est semblable à une Vigne qui ne produit que des raisins amers; leur hypocrisie enfin est désignée sous l'emblème d'un Figuier stérile. C'est ainsi que les Bois, les Jardins, les Vergers, se changent en autant d'Ecoles instructives. Un Homme attentif à l'étude de la Nature, & qui en examine l'ordre & les forces, annonce par-tout les perfections du Créateur; il conduit ses auditeurs, même les plus simples, tantôt vers ces Pruniers & ces Pommiers sauvages, qui ne rapportent que des fruits amers; tantôt il les transporte dans leurs Vignobles, dans leurs Campagnes, au milieu de ces Jardins plantés d'arbres qui rapportent les plus excellens fruits. Le Psalmiste nous donne ici un exemple de la maniere dont on doit parler de

de la profpérité des Bons & des Méchans. Il compare l'Homme *qui ne marche point fuivant le confeil des méchans, & qui ne s'arrête point dans la voye des pécheurs, & qui ne s'affied point au banc des moqueurs; mais duquel le plaifir eft en la Loi de* L'ETERNEL, *tellement qu'il médite jour & nuit dans fa Loi,* (v. 1. 2.) l'Homme pieux, en un mot, il le compare *à un arbre planté près des ruiffeaux d'eaux courantes.* Le mot Hébreu *Ets* fignifie un Arbre, cet affemblage de fibres qui au prémier coup d'œil n'offre rien que d'informe, & d'où fortent cependant des fleurs douces & odoriferantes, qui fe changent enfuite en autant de fruits agréables au goût & à la vue. Il en eft de même de l'Homme: car comme ce n'eft pas par fa propre vertu que l'Arbre produit fon fruit, mais par les bénignes influences du Soleil qui échauffe la Terre, ou plutôt par la Puiffance de DIEU qui donne le mouvement à toutes ces chofes; de même l'Homme naturellement corrompu, & mort en lui-même, fi cependant il eft éclairé par les infpirations de l'Efprit faint, & qu'il ferve DIEU avec une vraye foi, il produira non-feulement par la vertu de ce même Efprit, des branches, des feuilles, & des fleurs, mais auffi des fruits excellens. Cet Arbre moral ne quitte pas de lui-même fon naturel fauvage, pour fe revêtir d'un meilleur; mais de planté qu'il eft dans un lieu ingrat & ftérile, la main du Tout-puiffant le tranfplante dans une terre fertile. L'Homme en un mot, foumis, obeïffant à la voix de la Grace, eft changé, renouvellé, fanctifié. Lui *qui étoit un Olivier fauvage, eft fait participant de la racine & de la graiffe de l'Olivier,* Rom. XI. 17. C'eft un *farment qui porte du fruit* étant joint au *vrai Sep,* Jean XV. 1. 2. *En-vain Paul plante, envain Apollos arrofe; ni celui qui plante, ni celui qui arrofe, ne font rien: mais c'eft* DIEU *qui donne l'accroiffement,* 1. Cor. III. 6. (7.) Cet Arbre eft planté *près des ruiffeaux d'eaux courantes:* Ou: *fur les ruiffeaux d'eaux, fur les divifions des eaux,* comme porte l'Hébreu: c'eft à dire, dans un lieu où il trouve une nourriture abondante, qui le fortifie & le fait profiter. Le Palmier fi commun en Orient, eft un de ces Arbres qui fe plaifent le long des eaux; & il paroît que c'eft à cet arbre que le Prophete fait ici allufion, plutôt qu'à l'Olivier. De même l'Homme pieux fe nourrit & fe fortifie par la communication de la Grace de DIEU: la fource en eft unique & intariffable; mais *fes divifions* fe multiplient & fe divifent en une infinité de ruiffeaux, en faveur de chacun des Fideles. Cet Arbre, *planté pres des ruiffeaux d'eaux courantes, rend fon fruit en fa faifon:* il produit non-feulement des branches, des feuilles, & des fleurs, mais auffi des fruits excellens: & on doit remarquer en paffant, que ces fruits ne font pas l'ouvrage d'un jour, ou d'une femaine; mais qu'il faut donner le tems aux divines femences de fe déveloper, de croître, pour parvenir enfuite au point de perfection ou de maturité. Le tems qui eft accordé pour la culture de cette Plante myftique, c'eft cette occafion de faire le bien, ce moment où nous trouvons devant notre porte un Lazare périffant de faim & de mifere, où nous rencontrons un Samaritain que des Voleurs ont bleffé, & qui gît languiffant dans fon fang. Les Lévites, affurément, & les Prêtres ne l'auroient pas laiffé fans fecours, s'ils euffent été comme ces Arbres myftiques dont parle ici le Prophete. Ce tems enfin, eft celui où fe préfente l'occafion de fervir l'Eglife, l'Etat, les Lettres, d'inftruire le prochain & de lui faire du bien. Non-feulement cet Arbre durera longtems, mais même la verdure de fon feuillage fera permanente à jamais. Son *feuillage ne fe flétrit point.* La révolution des faifons nous apprend que pendant l'Hiver, les Arbres fe dépouillent de leurs feuilles, parce qu'alors le froid venant à fe faire fentir, l'action de la féve eft retardée; ce fuc nourricier venant à manquer, les Arbres fe concentrent comme au dedans d'eux-mêmes, ce qui fait que dès que la belle faifon eft paffée, les queues des feuilles fe refferrent, & les feuilles tombent. Il y en a d'autres, tels font les Pins, dont le fuc eft gluant & vifqueux, & dont les fibres réfiftent mieux à l'action du froid, lefquels étant plantés dans des climats chauds proche le courant des eaux, s'y confervent dans une verdure perpétuelle. On trouve dans Ezechiel XLVII. 12. un Paffage parallele à celui de David: *Et auprès de ce torrent, & fur fon bord deçà & delà, il croitra des arbres fruitiers de toutes fortes, dont le feuillage ne fe flétrira point, & où l'on trouvera toujours du fruit, dans tous leurs mois ils produiront des fruits hâtifs.* Ou: *Il s'élevera auffi fur les bords, & aux deux côtés du torrent, toutes fortes d'arbres fruitiers: leurs feuilles ne tomberont point, & ils ne manqueront jamais de fruit; ils en porteront de nouveaux tous les mois.*

PSEAUME VI. vers. 3. 4. 7. 8.

ETERNEL, aye pitié de moi, car je suis sans aucune force: guéri moi, ETERNEL, car mes os sont étonnés;	*Ayez pitié de moi, SEIGNEUR, parce que je suis foible: SEIGNEUR, guérissez moi, parce que mes os sont tout étonnés;*
Même mon ame est fort troublée: & toi, ETERNEL, jusqu'à quand?	*Et mon ame est toute troublée: mais vous, SEIGNEUR, jusqu'à quand me laisserez-vous dans cet état?*
Je me suis travaillé en mon gémissement: je baigne ma couche toutes les nuits, je trempe mon lit de mes larmes.	*Je me suis épuisé à force de soupirer, je laverai toutes les nuits mon lit de mes pleurs, j'arroserai de mes larmes le lieu où je suis couché.*
Mon regard est tout défait de chagrin, il est envieilli à cause de tous ceux qui me pressent.	*La fureur a rempli mon œil de trouble: je suis devenu vieux au milieu de tous mes ennemis.*

CEs Versets expriment quel fut le triste état du Fils de Jessé, lorsque sous les yeux de DIEU, & à la face de tout l'Univers, la divine Providence permit que ce Prophete fût proposé comme un exemple du plus triste abattement auquel l'Homme puisse être sujet. Cet abattement étoit si violent, que la tristesse que peut causer la mauvaise disposition du Corps, n'en approche aucunement. Un homme qui se trouve dans cet état d'affliction, ne fait où porter ses regards; il ne voit au-dessus de lui qu'un DIEU irrité, il n'apperçoit sous ses pas qu'un Enfer prêt à le dévorer. Pour peu qu'on connoisse l'étroite liaison qu'il y a entre le Corps & l'Ame, le rapport intime qu'ils ont entre eux, avec combien de justesse & d'harmonie les actions de l'un influent sur les opérations de l'autre; pour peu, dis-je, qu'on soit instruit des loix & du commerce continuel d'action & de réaction qui se fait entre eux, qu'on connoisse les causes & les effets de la tristesse, comme nous les avons expliquées sur Job XVI. 16. & ailleurs; on comprendra aisément la nature des plaintes que le Prophete-Roi adresse ici à DIEU.

Il parle 1°. de l'*infirmité*, de la *débilité* de son corps, causée par la difficulté que le fluide nerveux rencontre à couler dans les muscles du Cœur, & par celle que trouve le sang à s'élancer des Ventricules du Cœur jusqu'aux extrémités du corps; ce qui fait qu'un homme a de la peine à se soutenir sur ses pieds. De-là vient 2°. *le tremblement des os: Mes os sont troublés* ou *étonnés*. Il semble que cette phrase signifie non-seulement la foiblesse des membres, mais aussi des douleurs, & en particulier dans les os. Ainsi le *trouble*, ou l'*obscurcissement* des yeux, est accompagné d'inflammation: *Le trouble, l'obscurcissement des yeux*, nommé en Grec τάραξις, *se dit lorsque l'œil paroit troublé, ce qui arrive lorsqu'il est demeuré trop longtems exposé à la fumée, ou qu'il est fatigué par une trop grande friction, compression, ou par quelque autre cause semblable.* (*Actuar.* L. I. περὶ διαγν. παθ. c. 7.) Et dans *Hippocrate* (*Porrh. Sect.* 1.) les *urines troubles* sont celles qui en *les rendant excitent de la douleur & des picotemens*, ainsi que *Galien* l'explique.

3°. On ne doit plus s'étonner après cela du *grand trouble* de David: son esprit est déchiré de mortelles inquiétudes, & son corps attaqué des plus vives douleurs. On dit que l'Ame est troublée, lorsque dans sa détresse elle ne fait de quel côté tourner.

4°. L'Homme étant affligé en toutes ses parties, & le corps entier étant pour ainsi dire réduit à l'étroit par l'impression du chagrin, la circulation du sang est interrompue dans les endroits voisins du Cœur, ce fluide inonde les Poumons: dans cette triste situation, il est impossible que le Cœur ne soit pas oppressé, & que le vif sentiment de tant de maux ne lui arrache des soupirs, *des gémissemens*.

5°. Y a-t-il après cela dequoi s'étonner, si tant de violentes agitations des fibres qui se trouvent dans le voisinage du Cœur, sont suivies de la fatigue, qui est l'effet de la tension des fibres, suivie de leur détension? Dans *Hippocrate*, les *lassitudes spontanées*, ou qui n'ont point de cause sensible, sont regardées comme les symptomes & les avant-coureurs des grandes maladies. Les Grecs appellent *lassitude, certaine disposition du corps entier, ou de quelques-unes de ses parties, causée par de grands & de violens mouvemens. Ces lassitudes sont sur-tout incommodes à ceux qui se remuent ou s'agitent.* (*Gal. de Comp. Med. per genera*, L. VII. c. 11.)

6°. C'est

6°. C'eſt ce qui donne occaſion *aux larmes*, dont je traite ailleurs: *Je laverai toutes les nuits mon lit de mes pleurs: j'arroſerai de mes larmes le lieu où je ſuis couché.* Il eſt ici parlé de la nuit, parce que c'eſt alors qu'on reſſent plus vivement les impreſſions de la triſteſſe.

7°. Le ſang enfin ceſſant d'être en équilibre avec le ſuc nerveux, tout le corps doit en ſouffrir: il faut néceſſairement que les coctions, les ſécrétions, ſoient vicieuſes & imparfaites, en ſorte que l'aliment venant à manquer, ce deſordre doit cauſer naturellement cet air décharné & défait, que les Médecins appellent *Atrophie. Mon regard eſt tout défait de chagrin, il eſt envieilli à cauſe de tous ceux qui me preſſent. La fureur a rempli mon œil de trouble, je ſuis devenu vieux au milieu de tous mes ennemis. Symmaque* au-lieu de, *a rempli mon œil de trouble*, traduit, *mon œil eſt enflâmé d'amertume.* Ceci eſt entierement conforme au ſentiment des anciens Médecins, que nous avons rapporté plus haut.

PSEAUME VII. verſ. 3.

De peur qu'il ne me déchire comme un Lion, me mettant en pieces ſans qu'il y ait perſonne qui m'en retire.

De peur qu'enfin il ne raviſſe mon ame comme un Lion, lorsqu'il n'y a perſonne qui me tire d'entre ſes mains & qui me ſauve.

On ſait que le Lion briſe ſous ſes dents les choſes les plus dures, & qu'avec ſes griffes il met en pieces ce qui eſt plus aiſé à déchirer. C'eſt ce qui a donné lieu d'exprimer les actions de cet animal féroce tantôt par שָׁבַר *briſer*, tantôt par פָּרַק *déchirer*, comme en cet endroit du Texte, où le Pſalmiſte compare avec beaucoup de juſteſſe la cruauté des Méchans à la rage du Lion; & ailleurs, comme Pſ. X. 9. *Il ſe tient aux embuches en un lieu caché, comme un Lion dans ſon fort: il ſe tient aux embuches pour attraper l'affligé: il attrape l'affligé l'attirant en ſon filet.* Ou: *Ses yeux regardent toujours le pauvre: il lui dreſſe des embuches dans le ſecret, ainſi qu'un Lion dans ſa caverne: il ſe tient en embuſcade afin d'enlever le pauvre; afin, dis-je, d'enlever le pauvre lorsqu'il l'attire par ſes artifices.* XVII. 12. *Il reſſemble au Lion qui ne demande qu'à déchirer, & au Lionceau qui ſe tient aux lieux cachés.* Ou: *Comme un Lion qui eſt préparé à ravir ſa proye, & comme le Petit d'un Lion qui habite dans les lieux cachés.* XXII. 22. *Délivre-moi de la gueule du Lion.* XXXV. 17. Seigneur, *combien de tems le verras-tu? retire mon ame de leurs tempêtes, mon unique d'entre les Lionceaux.* LVII. 5. *Mon ame eſt parmi les Lions: je demeure parmi des boutefeux, parmi des hommes dont les dents ſont des halebardes & des fleches, & dont la langue eſt une épée aiguë.* Ou: *Et il a arraché mon ame du milieu des petits Lions: j'ai dormi plein de trouble: les enfans des hommes ont des dents qui ſont comme des armes & des fleches; & leur langue eſt une épée très aiguë.* LVIII. 7. O Dieu, *caſſe-leur les dents dans leur bouche.* Eternel, *romps les dents mâchelieres des Lionceaux.* Je m'abſtiens de rapporter les autres Paſſages des Auteurs Sacrés, croyant qu'il ſuffit pour le préſent de citer ceux dont s'eſt ſervi David, qui devoit connoitre les Lions, lui qui en avoit tué; & qui avoit véritablement le courage d'un Lion.



PLAN-



PSAL. VIII. V. 4. 5.
Ecquid est homo mortalis.

Psal. VIII. v. 4. 5.
Was ist der Mensch.

I. A. Fridrich sculp.

PLANCHE DXXXVII.

Qu'est-ce que l'Homme mortel?

PSEAUME VIII. verſ. 4. juſqu'à la fin.

Quand je regarde tes Cieux, l'ouvrage de tes doigts; la Lune, & les Etoiles que tu as agencées;	*Quand je conſidere vos Cieux, qui ſont les ouvrages de vos doigts; la Lune, & les Etoiles, que vous avez affermies;*
Je dis: Qu'eſt-ce que l'homme mortel, que tu te ſouviennes de lui? & le fis de l'homme, que tu le viſites?	*Je m'écrie: Qu'eſt-ce que l'homme, pour mériter que vous vous ſouveniez de lui? ou le fils de l'homme, pour être digne que vous le viſitiez?*
Car tu l'as fait un peu moindre que DIEU, & tu l'as couronné de gloire & d'honneur:	*Vous ne l'avez qu'un peu abaiſſé au-deſſous des Anges, vous l'avez couronné de gloire & d'honneur:*
Tu l'as établi dominateur ſur les œuvres de tes mains: tu lui as mis toutes choſes ſous ſes pieds:	*Et vous l'avez établi ſur les ouvrages de vos mains: vous avez mis toutes choſes ſous ſes pieds:*
Toutes les brebis, & tous les bœufs, & même les bêtes des champs:	*Vous lui avez aſſujetti toutes les brebis, tous les bœufs, & même les bêtes des champs:*
Les oiſeaux des cieux, & les poiſſons de la mer, ce qui paſſe par les ſentiers de la mer.	*Les oiſeaux du ciel, & les poiſſons de la mer, qui ſe promènent dans les ſentiers de l'Océan.*
ETERNEL notre SEIGNEUR, que ton nom eſt magnifique par toute la Terre!	*SEIGNEUR notre Souverain Maitre, que la gloire de votre nom paroît admirable dans toute la Terre!*

LE Roi-Prophete nous ouvre ici le grand Théatre de l'Univers. Ce pieux Guide nous conduit à travers les eſpaces immenſes des Cieux, pour nous ramener enſuite à ce petit point de Terre que nous habitons. Son deſſein n'eſt pas de nous fatiguer par de vaines ſpéculations, ou de nous donner une connoiſſance ſtérile de la Phyſique, ni de nous faire rechercher les mets délicats qui peuvent engraiſſer ce miſerable corps; mais il veut que notre ame s'éleve juſqu'à la connoiſſance du Créateur, Auteur de toutes perfections, & qu'après l'avoir connu, nous célébrions ſa magnificence avec des chants d'allegreſſe. Ce que David ſe propoſe ici d'expoſer à nos yeux, ce n'eſt pas un amas des plus riches tréſors, l'éclat d'une réputation acquiſe par une érudition profonde, ou fondée ſur le mérite des belles actions; encore moins un détail circonſtancié d'une infinité de deſordres, de paſſions tumultueuſes, d'injuſtices, d'hypocriſies, de fraudes, de diſſimulations. Son deſſein ſe réduit à faire un magnifique éloge de DIEU. ETERNEL *notre Seigneur, que ton Nom eſt magnifique par toute la Terre!*

Ce pieux & ſavant Philoſophe nous propoſe en abregé la connoiſſance du Ciel, & des Corps céleſtes; il nous inſtruit ſur la nature de nos Corps, & de la Terre que nous habitons, pour nous mener par-là à la connoiſſance de DIEU.

Verſ. 4. *Quand je regarde tes Cieux, l'ouvrage de tes doigts; la Lune, & les Etoiles, que tu as agencées.* C'eſt ici le lieu de parler

de l'Aſtronomie, cette Science qui comprend tout le Syſtème de l'Univers, & qui, après la Théologie révélée, eſt de toutes les connoiſſances la plus utile & la plus belle. Son objet, ſa certitude, & ſes uſages en font l'éloge. Cette Science ravit notre eſprit en une ſainte admiration; elle nous conduit dans un moment à travers les eſpaces immenſes des Cieux, nous approche de ces vaſtes Corps qui ſont ſéparés de notre Terre par des eſpaces preſque infinis, & nous communique pour ainſi dire un avant-goût de la gloire & de l'immortalité qu'on goûte dans le Ciel. Elle n'embraſſe point toutes les vaines queſtions qu'on forme ſur la Matiere prémiere; elle rejette cet appareil pompeux, mais toujours obſcur, de diſtinctions & de ſous-diſtinctions qu'on trouve chez les Scholaſtiques: c'eſt une Science réelle, ſans aucun mêlange de fables. Elle détermine le mouvement des Etoiles fixes, & des Planetes; elle fixe non-ſeulement les heures, mais les minutes & les ſecondes qu'elles employent à achever leurs cours; elle meſure la diſtance, & la grandeur des Corps les plus éloignés. Elle n'eſt point fondée ſur de vaines conjectures, ni appuyée ſur l'opinion d'un Maitre, dont on reſpecte les déciſions ſans les approfondir: mais elle eſt établie ſur des démonſtrations certaines, & mathématiques. Ces caracteres de certitude & de vérité manquent à l'Aſtrologie Judiciaire, qui apprend à tirer les Horoſcopes, qui ſe vante impudemment de lire dans le ſecret du Deſtin, de prédire les jours heureux ou malheureux; qui prétend connoitre la naiſſance ou la décadence prochaine des Empires, des Royaumes, les variations qui arrivent dans l'air. L'Aſtronomie eſt pour nous un genre d'étude très profitable. Nous y apprenons à connoitre DIEU, & ſes infinies perfections. Elle nous apprend, que L'ETERNEL *qui a créé les bornes de la Terre, ne ſe laſſe point, & ne ſe travaille point, & qu'il n'y a point de moyen de ſonder ſon intelligence.* Ou: Que DIEU *a créé toute l'étendue de la Terre, qu'il ne ſe laſſe point, qu'il ne travaille point, & que ſa ſageſſe eſt impénetrable:* Iſaïe XL. 28. 29. *Combien eſt encore plus puiſſant celui qui les a créés? car la grandeur & la beauté de la créature peut faire connoitre, & rendre en quelque ſorte viſible le Créateur:* Sap. XIII. 4. 5. L'exhortation qui ſe lit dans Iſaïe XL. 26. devroit être gravée ſur le bronze, ſur les métaux les plus précieux, ou plutôt elle devroit être empreinte dans le cœur de tous les hommes: *Elevez vos yeux en-haut, & regardez qui a créé ces choſes. C'eſt celui qui fait ſortir leur Armée par ordre, & les appelle toutes par leur nom. Il n'y en a pas une qui manque, à cauſe de la grandeur de ſes forces, parce qu'il excelle en puiſſance.* Ou: *Levez les yeux en-haut, & conſiderez qui a créé les Cieux: qui fait marcher dans un ſi grand ordre l'Armée des Etoiles, & qui les appelle toutes par leur nom, ſans qu'il manque rien à leur harmonie; tant il excelle en grandeur, en vertu, & en puiſſance.* Voici ce que *Lactance* (*Inſt.* L. II. c. 5.) dit à ce ſujet: *La raiſon nous dicte, que tant de grandeur, tant d'arrangement, un ordre ſi conſtant dans la révolution des tems & des ſaiſons, ne peuvent venir que d'un Ouvrier infiniment ſage & prévoyant, & que toute cette harmonie n'a pu ſubſiſter, ou durer ſans interruption pendant tant de ſiecles, ſans l'entremiſe de quelque Etre infiniment puiſſant, ni ſans la ſageſſe & l'habileté d'un prémier Moteur.* Et Ciceron (*Tuſcul.* I.) *La Nature nous inſpire d'abord le reſpect des Dieux, & enſuite elle nous donne des principes de modeſtie & de grandeur d'ame.* Mais pour tirer ce fruit de l'Aſtronomie, il faut en avoir une connoiſſance plus que ſuperficielle: car comme il ne ſuffit pas pour prouver l'exiſtence de DIEU, de ſavoir que le Corps humain eſt un aſſemblage qui comprend une tête, des yeux, des pieds, des mains, qui renferme au dedans de ſoi un cœur, un eſtomac; mais qu'il faut outre cela pénétrer juſqu'aux reſſorts les plus cachés du corps, examiner en particulier la ſtructure de l'œil, les parties intérieures & extérieures de l'oreille, comprendre tout le méchaniſme du cœur, des poumons, avoir une connoiſſance parfaite des muſcles & des nerfs; & connoitre juſqu'à la moindre petite fibre: de même ſi on veut que les Corps céleſtes nous convainquent de l'exiſtence de DIEU, & de l'excellence de ce divin Ouvrier, il faut porter ſes regards vers les Planetes, obſerver leurs Satellites; conſiderer en particulier chacune des Etoiles fixes, leur mouvement, leur diſpoſition, leur figure, & leur éloignement. On ne ſauroit aſſez relever les grands avantages qui reviennent à la Société, de l'étude de l'Aſtronomie. Cette Science diviſe le tems conſideré en lui-même & mathématiquement, en minutes, en jours, en mois, en années; elle marque la révolution des ſaiſons, elle rend raiſon de leurs changemens pour l'utilité des Mortels; elle règle les voyages qu'on entreprend, tant ſur Mer que ſur Terre; elle fixe la ſituation des Païs, & des Villes. Je paſſe ſous ſilence pluſieurs autres uſages. Examinons le tableau que le Pſalmiſte nous préſente, où nous trouverons une exacte deſcription des merveilles que la Nuit expoſe à nos yeux. Il nous parle des *Cieux*, de la *Lune*, & des *Etoiles*, & ſous ce ſeul nom, il comprend les Etoiles fixes, & les errantes, de l'uſage & de la nature deſquelles nous aurons occaſion de parler ailleurs. Il ne dit rien du Soleil, ce centre majeſtueux du Tourbillon planétaire; d'où l'on pourroit inferer que ce Pſeaume fut compoſé pendant la nuit. David nous propoſe ici le Firmament, non point comme un ouvrage qu'il attribue à la Nature, ou qu'il regarde comme la production aveugle du Hazard; mais comme un ouvrage ſorti de la main de DIEU, comme *l'ouvrage de ſes doigts: A toi ſont les Cieux, à toi auſſi eſt la Terre; tu as fondé la Terre habitable, & tout ce qui y eſt.* Ou: *Vous avez fondé l'Univers, avec tout ce qu'il contient:* C'eſt dans ce ſens qu'il faut entendre ici ce qu'il dit de la *Lune*, & des *Etoiles*, *que* DIEU *a agencées.* Il faut

faut remarquer que כּוֹנַנְתָּה, qui eſt la Racine de כּוּן, ne ſignifie pas ſimplement *production*, mais un ouvrage parfait, fini avec ſoin, en ſorte qu'il n'y manque rien; un ouvrage qui n'eſt ſujet à aucune alteration, à aucun changement: ce qui convient parfaitement à la durée des Cieux, & des Corps céleſtes. Il n'y aura perſonne, je crois, aſſez ſimple ou aſſez groſſier pour s'imaginer que Dieu a fait toutes ces choſes avec des *doigts* proprement dits. Les doigts de Dieu, c'eſt ce que le Pſalmiſte appelle la *main de* Dieu, Pſ. CIX. 27. *Afin qu'on connoiſſe que c'eſt ici ta puiſſance*, (ta main) *& que toi*, Eternel, *as fait ceci.* La main de Dieu, c'eſt ſa Puiſſance infinie, que les Magiciens mêmes d'Egypte ont reconnue dans la production des Poux. *C'eſt ici le doigt de* Dieu, Exod. VIII. 19.

Si David eût continué ſa deſcription depuis les Cieux juſqu'à la Terre, *ce point que tant de Nations ſe diſputent le fer & la flâme à la main*, (*Sen. Nat. Quæſt.* I.) il auroit eu des eſpaces immenſes à parcourir; la diſtance qui eſt entre la Lune & la Terre, étant de 50000 milles, & celle des Etoiles fixes juſqu'à notre Hémiſphere de 500 000 000 000. Mais il deſcend encore plus bas, il paſſe de la conſideration de ces vaſtes Corps céleſtes, juſqu'à l'*Homme* qui n'eſt qu'un Atome à l'égard de la Terre, laquelle n'eſt elle-même qu'un point à l'égard de ces grands Corps. *Qu'eſt-ce que l'Homme mortel, que tu te ſouviennes de lui? & le fils de l'Homme, que tu le viſites?* Qu'eſt-ce que le Monarque d'un grand Empire, ou, que ſont tous les Monarques enſemble, ſoit qu'ils ſoient unis par des Traités ou par des Alliances, ſoit qu'ils ſoient diviſés par des guerres? *Conſiderez, hommes terreſtres, ſur quoi vous étendez votre domination: car pourriez-vous vous empêcher de rire, ſi voyant une aſſemblée de Rats, vous en apperceviez un parmi eux qui voulût s'arroger la puiſſance ſur les autres?* (*Boët. de Conſolat.* L. II.) Les Fourmis ne peuvent-elles pas diſtribuer le petit eſpace qui leur ſert de demeure, en Royaumes, en Principautés, en Républiques? Que ſera donc un Empereur, un Roi, un Prince, un Comte, un Sénateur, un Noble? Que ſera enfin le Riche, l'Avare, l'Ambitieux, le Voluptueux? quelque choſe moins qu'un point, ou plutôt, quelque choſe moins que le néant. Ecoutons encore une fois *Boëce*, & appliquons à notre Texte la deſcription qu'il fait d'un Ambitieux.

Quicunque ſolam mente præcipiti petit
Summumque credit gloriam,
Latè patentes ætheris cernat plagas,
Arctumque terrarum ſitum:
Brevem replere non valentis ambitum
Pudebit aucti nominis.

„ Que celui qui ſe livre tout entier à l'amour de „ la gloire, & la regarde comme le ſouverain bien, lève les yeux vers le Ciel; „ qu'il conſidere ces vaſtes eſpaces, & combien „ eſt petit celui que la Terre occupe: il aura „ honte de s'être donné tant de peines pour acquérir un nom, qui ne peut encore le remplir". Sans doute que le Pſalmiſte, dans l'oppoſition qu'il fait ici, a eu en vue de nous dégouter des choſes terreſtres, telles que ſont les dignités, les richeſſes, & les plaiſirs, qui ne nous préſentent qu'une fauſſe apparence de bien; & qu'il a voulu par-là nous élever aux choſes céleſtes. *Regardez la vaſte étendue des cieux, leur ſolidité, leur viteſſe; & ceſſez enfin d'admirer des bagatelles.* (*Boet.* loc. cit.) La queſtion que propoſe ici le Prophete, *Qu'eſt-ce que l'Homme mortel?* nous fournit une belle occaſion d'examiner notre excellence, & en même tems notre miſere. Nous ſommes en effet des créatures très nobles, ſi nous nous conſiderons du côté de l'Ame, ſi nous réfléchiſſons ſur toute l'étendue de notre Entendement, & avec quelle viteſſe nos penſées ſe ſuccedent les unes aux autres; ſi nous penſons à ce fonds inépuiſable de ſubtilités & d'inventions, à la fertilité de notre mémoire, aux continuelles variations & à l'inconſtance de nos deſirs; ſi nous fouillons les profondeurs de notre volonté; ſi nous pénétrons l'artifice infini de notre Corps, ce compoſé de ſolides & de fluides, & que nous nous élevions juſqu'à l'union miraculeuſe qui ſubſiſte entre le Corps & l'Ame, ces Etres qui n'ayant aucun rapport entre eux, ſe mêlent néanmoins & ſe confondent, pour ainſi dire, dans leur union: Si, dis-je, nous réfléchiſſons ſur toutes ces choſes, nous ſerons perſuadés de notre excellence, nous comprendrons que nous ſommes en effet des créatures très nobles, que nous renfermons au dedans de nous un petit Monde, qui joint enſemble le Monde ſpirituel, & le matériel. D'un autre côté, la condition de l'Homme eſt miſerable: nous n'avons pour nous en convaincre, qu'à conſiderer notre Ame agitée par une multitude de paſſions, & qui, comme une petite barque battue par la tempête, eſt ſans ceſſe emportée çà & là. Souvenons-nous que l'image de Dieu, par un malheur qu'on ne peut aſſez déplorer, eſt effacée au dedans de nous; que notre entendement eſt obſcurci, notre volonté dépravée. Penſons à la fragilité de notre Corps, au pouvoir tyrannique qu'il uſurpe ſur notre Ame, cette partie la plus précieuſe de nous-mêmes. Songeons combien peu eſt durable l'union de l'Ame avec le Corps; elle ne tient qu'à un fil, plus délié que celui de l'Araignée, que le moindre ſouffle, le moindre changement dans l'air, une nourriture peu convenable, une légere maladie, peut interrompre & trancher dans le moment. Cette connoiſſance de nous-mêmes où le Prophete nous conduit comme par la main, eſt, après la connoiſſance de Dieu, la plus utile. Les autres Sciences nous inſtruiſent, & nous rendent plus éclairés; mais celle-ci nous rend plus pieux, & plus humbles. Un Homme inſtruit dans cette Ecole, dans cette connoiſſance de lui-même, règle ſes paſſions ſuivant ce que la droite Raiſon lui in-

inſpire; il examine, il pèſe ſes actions au poids du Sanctuaire; il ne fait que ce qui eſt juſte, & que ce qui peut contribuer à le rendre heureux en ce Monde & en l'autre; il évite avec ſoin tout ce qui eſt mal, ou tout ce qui pourroit l'y conduire. La Raiſon, ſur-tout la Raiſon éclairée de la Parole de DIEU, préſide à toutes ſes actions, modere ſes paſſions, & le conduit heureuſement au Port. Un Homme au contraire, agité & emporté par le torrent tumultueux des paſſions, ſe précipite dans des abîmes de malheurs. Il eſt néceſſaire que l'Homme, qui tient le milieu entre les Anges & les Animaux brutes, ſoit ſuſceptible de paſſions; car cette *Apathie*, ou cet état *dépouillé de paſſions*, que les Stoïciens prétendoient établir, n'eſt qu'une illuſion, une chimere. Si les bonnes diſpoſitions dominent dans un Homme, ſa condition approche de celle des Anges; ſi au contraire il ſe laiſſe emporter au torrent des mauvaiſes habitudes, il devient ſemblable aux bêtes, ou plutôt, ſes paſſions le rendent l'eſclave du Démon, & le précipitent ainſi dans un état mille fois plus ignominieux & plus malheureux que celui des Bêtes. La Raiſon doit gouverner les paſſions ſans leur ôter la liberté. Le reſpect, & l'obeïſſance que des Citoyens libres ont pour les Loix, doit être un acte libre & volontaire, & non point une ſoumiſſion ſervile & forcée. Ainſi la queſtion de David: *Qu'eſt-ce que l'homme mortel?* ne doit pas être regardée comme une ſimple ſpéculation, mais elle doit nous mener à la pratique de ce qui eſt juſte & conforme à la volonté de DIEU, de laquelle ſeule la volonté & les actions de l'Homme dépendent. Comme le plus précieux tréſor que l'Homme mortel poſſede pendant qu'il eſt ſur la Terre, c'eſt le repos de l'ame en DIEU, & l'empire ſur ſes paſſions joint à la piété; ſon union avec DIEU eſt le terme de ſes eſperances. Celui qui eſt parvenu à cet heureux état de tranquillité, eſt à l'abri des inſultes des paſſions, & des tentations. C'eſt à ce point de perfection que tendoit ce deſir du Souverain-Bien, qui faiſoit l'objet des diſputes des Philoſophes Payens; c'eſt-là auſſi où tendent tous les Chrétiens. La joye qui revient de cet état, n'eſt point comme celle des choſes de ce monde, paſſagere, chimerique; mais elle eſt conſtante & durera éternellement. C'eſt la Vertu qui nous met en liberté, & nous arrache de l'eſclavage de Satan & du Monde. Un homme qui eſt maitre de ſes paſſions, partage avec DIEU l'empire abſolu ſur ſoi-même, ſur ſon imagination, ſa volonté, & ſes penchans; il jouït en paix des biens que DIEU lui accorde; il eſt riche dans la plus grande pauvreté, joyeux au milieu des plus vives douleurs; il fait entrer dans des diſpoſitions convenables aux circonſtances où il ſe trouve; tranquille dans la tempête, content de tout ce que la Divine Providence ordonne. C'eſt dans cette parfaite réſignation à la volonté de DIEU, que conſiſte la ſanté de l'Ame. Un Homme dans cet état, eſt comme un Rocher que rien n'ébranle; on le voit toujours le même, dans la pauvreté, dans les richeſſes, dans la mort; rien n'eſt capable de l'arracher de ce centre de tranquillité. Il paſſe ſa vie au milieu d'un Monde tumultueux, il ſe conſerve pur au milieu des ſcandales & des tentations qu'il y rencontre, & arrive ainſi heureuſement au Port de l'Eternité. Il s'approche d'autant plus de DIEU, qu'il voit avancer le terme de ſa vie; juſqu'à ce qu'enfin la mort venant à l'enlever, il paſſe de cet état à la poſſeſſion des biens éternels, & va ſe perdre dans cet Océan de perfection & de béatitude.

La belle deſcription que nous trouvons ici de l'Homme, mérite une attention particuliere. *Qu'eſt-ce que l'Homme mortel, que tu te ſouviennes de lui? & le fils de l'homme, que tu le viſites?* Voilà notre néant! *Car tu l'as fait un peu moindre que les Anges* (אֱלֹהִים les Dieux), *tu l'as couronné de gloire & d'honneur.* Ici paroît notre excellence! ici éclatent ces richeſſes que l'Homme tient de L'ETERNEL DIEU *qui l'a formé*, Geneſ. II. 7. *Tes mains ont pris la peine de me former, elles ont arrangé toutes les parties de mon corps; & tu me détruirois? Souvien-toi, je te prie, que tu m'as formé comme de la boue, & que tu me feras retourner en poudre. Ne m'as-tu pas coulé comme du lait? & ne m'as-tu pas fait cailler comme un fromage? Tu m'as revêtu de peau & de chair, & tu m'as compoſé d'os & de nerfs. Tu m'as donné la vie, & tu as uſé de miſericorde envers moi; & par tes ſoins continuels tu as gardé mon eſprit.* Ou: *Ce ſont vos mains,* SEIGNEUR, *qui m'ont formé; ce ſont elles qui ont arrangé toutes les parties de mon corps; & voudriez-vous après cela m'abîmer en un moment? Souvenez-vous, je vous prie, que vous m'avez fait comme un ouvrage d'argile, & que dans peu de tems vous me réduirez en poudre. Ne m'avez-vous pas fait d'abord comme un lait qui ſe caille, comme un lait qui s'épaiſſit & qui ſe durcit? Vous m'avez revêtu de peau & de chair, vous m'avez affermi d'os & de nerfs. Vous m'avez donné la vie, & comblé de bienfaits; & la continuation de votre ſecours a conſervé mon ame.* Job X. 8-12. Mais comment concevoir toutes ces choſes? Croirons-nous que cette noble Créature, formée à l'image de DIEU, ait été faite d'or, de diamant, ou de pierres précieuſes? Non. Elle retient le nom de ſon origine. אָדָם, *Adam*, qui ſignifie *terre*, eſt celui qui lui fut impoſé pour ſignifier que *le prémier Homme fut formé de la poudre de la terre*, Geneſe II. 7. Job, dans l'endroit que nous avons cité, reconnoit auſſi ce prémier principe de notre origine. Il eſt donc certain que l'Homme fut fait d'une matiere informe, & peu propre à former un corps ſi parfait; & c'eſt ce que les Philoſophes appellent *Négation.* Il a donc fallu que DIEU y employât une Sageſſe & une Puiſſance infinies. Ceci nous fournit une belle occaſion de nous inſtruire. Si nous ne ſommes que *terre* & que *poudre*, 1. Cor. XV. 47. nous ne devons pas nous enorgueillir, nous ne devons pas mépriſer les autres, qui ont

ont une même origine avec nous. Penſons continuellement que nous ſommes fragiles & mortels, & dirigeons ſans ceſſe nos actions à la gloire de notre bon & grand DIEU; méditons ſans ceſſe ces belles paroles : *Connoi-toi toi-même, & ne va pas t'embaraſſer des choſes qui ſont hors de toi.* Nous habitons dans un Corps matériel & fragile; cette maiſon, ce composé de chair & d'os, eſt cependant uni intimement avec un Etre ſpirituel & intelligent. Cette union nous préſente un ſpectacle nouveau, bien digne de notre admiration. Dites-moi, je vous prie, qui eſt celui qui a pu former une union ſi étroite, ſupérieure à toutes les forces de la Nature? Eſt-ce Adam qui a lui-même aſſocié une compagne ſi noble à ſon Corps? La Terre, par un concours fortuit & aveugle, a-t-elle produit tout d'un coup ce Corps, & ce Corps s'eſt-il aſſocié de ſoi-même cette Subſtance capable de penſer? Comment ſe peut-il faire que la moindre impreſſion, le moindre mouvement du Corps, ſe communique avec autant de viteſſe que de certitude, & paſſe en un moment du Corps juſqu'à l'Ame? Pourquoi l'Ame n'empêche-t-elle pas la communication de tant de ſentimens, qui lui ſont ſouvent deſagréables? D'où vient que les impreſſions excitent précisément dans notre Eſprit, des idées qui répondent parfaitement aux mouvemens de notre Corps? Pourquoi certains mouvemens de notre Corps ſuivent-ils ſi préciſément certaines idées? & d'où vient que ni l'Ame, ni le Corps ne peuvent interrompre cette union, qui doit durer autant que la vie? Que nous ſerions heureux, ſi par quelque ſecret notre Ame pouvoit pour un tems, ſéparée de notre Corps, ſe tranſporter juſqu'aux Etoiles, à la Lune, & aux Planetes, ces Aſtres d'une grandeur ſi prodigieuſe; & de ce point d'élévation & de grandeur, deſcendre & s'abaiſſer juſqu'à la conſideration de notre Corps, cet atome que nous aurions perdu de vue pendant notre extaſe? Qui eſt-ce qui a cimenté l'union indiſſoluble qui unit le Corps & l'Ame? Eſt-ce l'Ame, eſt-ce le Corps? Pourroit-on ſe ſouvenir du tems auquel cette union a commencé? Pourquoi l'Ame, la partie la plus noble des deux contractans, ne s'eſt-elle pas réſervé les principaux droits? Pourquoi s'eſt-elle aſſujettie elle-même juſqu'à dépendre, ſouvent malgré elle, des mouvemens corporels? Pourquoi, en faiſant ſon Traité d'union, ne s'eſt-elle pas affranchie de la douleur, & de toutes ſenſations triſtes? Pourquoi s'eſt-elle aſſujetti les pieds & les mains, tandis qu'elle abandonne à un autre Maitre, ou qu'elle laiſſe à un mouvement fortuit & machinal la conduite du Cœur, de l'Eſtomac, ces viſceres ſi nobles & ſi néceſſaires à l'entretien de la vie? Quand vous donneriez la torture à votre eſprit, vous n'en trouverez point d'autre cauſe que cet Acte abſolu & libre de la volonté de DIEU, *QU'IL SOIT FAIT*, par la puiſſance duquel L'ETERNEL DIEU *a formé l'homme de la terre, & a ſoufflé dans ſes narines une reſpiration de vie, & l'homme fut fait en ame vivante*; (c'eſt à dire un Etre doué de Raiſon, & uni à un Corps, ou un Corps uni à un Eſprit, ce qui conſtitue l'Animal raiſonnable;) Gen. II. 7. Cette union de l'Ame avec le Corps, *qui fait l'Homme un peu moindre que* DIEU, (ou *les Anges*), qui l'élève au-deſſus des autres Animaux & de tout le Monde materiel; cette union, dis-je, eſt bien digne de notre admiration C'eſt principalement à l'égard de ſon Ame raiſonnable, que l'Homme *eſt couronné de gloire & d'honneur.* Si nous conſiderons la nature de l'Ame, ſes forces & ſes operations, d'un côté nous verrons ſa nobleſſe & ſon excellence, de l'autre nous appercevrons des ſouillures & des infirmités en grand nombre. On remarque ſur cette couronne les plus belles pierreries, mais accompagnées d'un grand nombre de pierres fauſſes. On y découvre un petit Infini, & en même tems une grande foibleſſe. C'eſt de l'Or mêlé avec de la Terre. Notre Ame n'embraſſe pas ſeulement le paſſé & le préſent, mais elle s'étend encore juſques ſur l'avenir. C'eſt une riche ſource d'idées matérielles & ſpirituelles. Toute finie qu'elle eſt, elle a cependant l'idée de l'Infini; elle le conçoit, mais elle ne le comprend point; elle ſait plutôt ce qui ne l'eſt point, que ce qui l'eſt. Elle ſait, & elle ſait certainement, que l'Infini n'eſt point quelque choſe de quarré, de rond; qu'il ne peut s'exprimer par l'aſſemblage des nombres, quand même on en joindroit autant qu'en peut contenir le Monde entier. Elle a l'idée de l'Infini, mais elle ne ſauroit l'exprimer. Bien plus: ce qui eſt borné, ce qui eſt fini, ne lui eſt point connu; elle ne le comprend que relativement à l'idée qu'elle a de l'Infini: de même que la ſanté, la force, & les richeſſes nous frappent davantage quand nous leur oppoſons les maladies, l'infirmité, la mort, & la pauvreté. L'*Univerſalité*, l'*Eternité*, l'*Immutabilité* de nos idées doit nous remplir d'étonnement & d'admiration. On appelle idées univerſelles, des Vérités, des Notions communes à pluſieurs Etres, & particulierement à ceux qui ſont de même eſpece: telles ſont celles ci: *Il eſt impoſſible qu'une même choſe ſoit, & ne ſoit point, en même tems. Le tout eſt plus grand que ſa partie. Toute ligne droite, tirée d'un point à un autre, paſſe par le plus court chemin. Tous les points de la circonference d'un Cercle ſont également éloignés du Centre. Tous les angles d'un Triangle ſont égaux à deux droits.* Ces Vérités ſont *éternelles*, elles ont été vrayes avant la création du Monde, & elles le ſeront après qu'il ſera anéanti. Elles ſont *immuables*, parce qu'elles conviennent également à toutes ſortes d'Etres, de Cercles, de Triangles, ſoit qu'ils ayent été, ou qu'ils doivent être. Quand bien même la Raiſon voudroit douter de tout, elle ne pourroit cependant révoquer en doute ces Vérités fondamentales. Mais, bon DIEU! combien ne ſe manifeſte-t-il pas ici d'infirmités! Notre Ame ne ſe connoit pas elle-même; elle eſt plongée dans un abîme d'ignorance, & envelopée de ténèbres. Elle ne ſait ce qu'elle eſt; elle ne peut rendre raiſon de ſon union avec le Corps; elle ignore quand, & comment a commencé

mencé le médiocre empire qu'elle a ſur lui; elle ne connoit pas même ſes propres penſées, & ſa volonté Combien de fois lui arrive-t-il de penſer qu'elle croit, ou qu'elle veut quelque choſe, lorsque réellement elle ne fait ni l'un ni l'autre? Combien de fois s'en impoſe-t-elle à elle-même, ſe trompant dans ſon entendement, & dans ſa volonté? Qui eſt-ce qui après cela ne ſera point dans l'étonnement de voir que DIEU a imprimé l'idée de l'Infini au dedans d'un Etre ſi foible, ſujet à tant de doutes, d'erreurs, & d'imperfections? L'idée de l'Infini ne vient aſſurément point de nous, qui ſommes des créatures finies; nous ne ſommes pas capables de la former. Il faut donc qu'il y ait un Etre infiniment parfait qui l'ait gravée au-dedans de nous, qui ait créé nos Ames infinies dans un certain ſens, & qui leur ait donné un Entendement, une Volonté. Ces idées immuables, univerſelles, éternelles, ſervent de baſe à notre *Raiſonnement.* Et pourquoi n'en ſeroit-il pas ainſi? Ces dons ne nous viennent-ils pas de la main d'un DIEU éternel, & ſouverainement véritable? Voilà l'Oracle qu'il nous faut conſulter; il ne nous eſt pas permis d'y contredire. Bien plus, quelque effort que nous faſſions, il eſt impoſſible de nous refuſer à l'évidence de cette Propoſition, *Deux fois trois ſont ſix.* Suppoſons pour un moment que nous voulions en douter, nous ſentirons au dedans de nous quelque choſe qui lèvera nos ſcrupules, & nous ramènera au centre de la Raiſon. Si les choſes dont nous voulons juger ne ſont pas au-deſſus de notre portée, nous n'avons qu'à nous laiſſer conduire, ces guides nous mèneront ſurement dans la voye du juſte raiſonnement, pourvu que nous les ſuivions: ſi au contraire l'objet que nous nous propoſons ſurpaſſe la portée de notre entendement, ils nous avertiront de ſuſpendre nos jugemens, & nous éviterons ainſi de tomber dans l'erreur. Ces éternelles Vérités nous ſont données pour Conſeilleres, & ce ſont elles qu'on reconnoit ſous le nom ſi familier de *Raiſon.* Elle nous eſt donnée comme un Maitre qui doit nous apprendre à parler, à nous taire, à douter, à croire, à juger, à affirmer, ou à nier. C'eſt un Oracle commun à tous les Hommes; le Scythe & l'Indien ne jugent pas autrement que le Chrétien, des Vérités mathématiques; le Bracmane, & le Profeſſeur en Théologie, ſont là-deſſus d'un même ſentiment. Il ſuit naturellement de tout ceci, qu'il y a une certaine Raiſon unique, très parfaite & infiniment ſage, qui allume ce précieux flambeau au dedans des Hommes, & qui les éclaire par ſa lumiere: & c'eſt cette lumiere qui fait le lien le plus étroit de la Société. La Raiſon force les plus grands ennemis à avoir les mêmes ſentimens, à porter le même jugement ſur le même objet, à moins qu'entrainés par leurs paſſions, & n'écoutant plus les mouvemens de leur conſcience, ils ne veuillent réſiſter au torrent. C'eſt ce qui fait que même les plus corrompus n'oſent appeller le Vice Vertu, ou donner à celle-ci le nom de Crime. La Raiſon a quelque choſe de ſi reſpectable & de ſi majeſtueux, que le Vice n'oſe ſe produire en ſa préſence, que ſous le maſque de la Vertu. De-là vient que depuis le commencement du Monde, perſonne n'a encore pu ſe perſuader, ou inculquer aux autres, que la Fraude vaut mieux que la Sincerité; que l'Envie, la Haine l'emportent ſur la Charité; ou que l'Injuſtice, les Concuſſions, le Carnage, ſoient préférables à la Juſtice & à la Bénéficence. Car comme, dans le Monde matériel, il n'y a qu'un Soleil qui éclaire tout par ſa lumiere; il n'y a auſſi dans le Monde ſpirituel qu'un Soleil de vérité qui répand ſes rayons dans tous les cœurs: il ne ſe couche jamais, il n'eſt ſujet à aucun changement, ſa lumiere pénètre par-tout, il éclaire à la fois l'un & l'autre Hémiſphere, en tout tems, la nuit comme le jour; il eſt en même tems notre Docteur, & notre Juge; il nous apprend à diſcerner le vrai d'avec le faux, la Vertu d'avec le Vice, ce qui n'eſt qu'apparent d'avec ce qui eſt réel. C'eſt ainſi que dans ma Raiſon, toute foible & ignorante qu'elle eſt, quoiqu'erronée, & prête à changer de moment en moment, c'eſt ainſi, dis-je, que je retrouve au dedans de moi un DIEU qui connoit toutes choſes, un DIEU infini, éternel, véritable, de qui ſeul procèdent les Vérités fondamentales qui doivent ſervir de règle à mes jugemens, & à qui on doit rapporter *toute bonne donation.* Ce que nous n'avons juſqu'ici conſideré qu'en général, peut & doit s'appliquer en particulier aux Sciences mathématiques, qui ne démontrent aucune Vérité dont l'évidence ne puiſſe forcer un Pyrrhonien. C'eſt ſur ce fondement inébranlable que ſont appuyées toutes les propriétés des Quantités, ſoit continues ſoit diſcretes, des Nombres & des Grandeurs qui ſe réduiſent toutes à l'Unité. Mais cette Unité proprement dite ne ſe rencontre nulle-part dans la Nature, & ne réſide qu'en DIEU ſeul. Le moindre petit atome eſt compoſé de parties, il a un côté ſupérieur, & un inférieur; il a un côté droit, & un gauche. Notre Ame eſt à la vérité une, c'eſt une Subſtance unique, un Etre indiviſible; mais elle n'eſt point la prémiere ſource de l'Unité: c'eſt l'Unité de DIEU qui nous fait appercevoir que notre Ame eſt indiviſible. Si nous n'avions pas une idée claire de cet attribut, tant de doutes, tant de penſées contraires qui s'élèvent au dedans de nous, nous porteroient à croire la diviſibilité de notre Ame. En un mot, l'idée que nous avons de l'Unité vient de DIEU, & cette idée nous ramène elle-même à ſa ſource. Notre Ame dépend uniquement de ce ſeul Créateur, & unique Conſervateur. Si elle ne dépendoit que d'elle-même, elle ſe communiqueroit ce degré de perfection auquel elle tend, & après l'avoir acquis elle le conſerveroit conſtamment; elle ne s'égareroit pas, comme on voit qu'il lui arrive de moment à autre; elle n'abandonneroit pas le ſentier de la Vérité, & la pourſuite du Bien, mais ſi elle n'étoit pas encore montée au plus haut point de perfection, elle s'attacheroit conſtamment à devenir plus parfaite. La *Volonté*, dont DIEU a doué notre Ame,

Ame, eſt un don bien précieux; mais de vouloir ce qui eſt juſte, louable, vertueux, & ce qui eſt conforme à la vérité, eſt un avantage bien plus précieux encore. Si la ſimple faculté de vouloir dépend de DIEU, pourquoi les perfections de cette même faculté, n'en dépendroient-elles pas? Et ſi le vouloir vient de DIEU, n'eſt-ce pas lui auſſi qui produit le bon-vouloir? Si le changement, le mouvement, & la formation des Corps dépendent de DIEU, comme du prémier Moteur & Créateur, pourquoi tous les bons mouvemens de notre Volonté, qui l'élèvent au plus haut point de perfection, ne dépendroient-ils pas auſſi de lui? L'être, le vouloir, le bon-vouloir, l'exécution du bien, ſont en nous differens degrés de perfection, plus relevés les uns que les autres. Si l'on convient que la prémiere & la derniere de ces perfections ſont des dons de DIEU, pourquoi n'en ſeroit-il pas de même des autres? *Car c'eſt* DIEU, *qui produit en vous avec efficace, & le vouloir, & le parfaire, ſelon ſon bon-plaiſir*, Phil. II. 13. Il faut obſerver cependant, qu'il y a une grande difference entre les changemens qui arrivent dans les Corps, & ceux qui ſurviennent dans la Volonté. Les Corps ne ſe meuvent pas tout ſeuls, mais c'eſt DIEU qui les meut, ſuivant les règles qu'il a établies dans la Nature. Il y a encore cette autre difference dans notre Volonté; c'eſt que nous avons la puiſſance de vouloir, & de ne vouloir pas. Adam avant ſa chute étoit parfaitement libre; mais depuis ſon péché, lui & toute ſa poſtérité ſont déchus de la liberté qu'ils avoient pour le bien, ils ne conſervent plus qu'une malheureuſe pente vers le mal. Nous ne devons donc à préſent regarder tout le bien que nous faiſons, ou que nous ſouhaitons de faire, que comme un bienfait dont nous ſommes entierement redevables à la grace de DIEU. C'eſt principalement dans cette liberté de vouloir, que conſiſte l'image de DIEU, qu'on voit briller au dedans de l'Homme; cette *gloire* & cet *honneur* dont DIEU l'a *couronné*. Les Epicuriens ont donné dans une abſurdité inconcevable, ſur l'eſſence de l'Ame, & ſur ſa Liberté; en ſoutenant que ce n'eſt autre choſe qu'un *penchant* d'Atomes, qu'une certaine inflexion qui tient le milieu entre la ligne droite, & la courbe. Il n'y a qu'un Homme entierement dépourvu de bon-ſens, qui puiſſe attribuer une liberté aux Atomes, eux qui ne ſont pas même capables de penſer, & qui ne peuvent aucunement ſe détourner de la ligne droite. Un tel Syſtème mérite plutôt notre mépris, qu'une réfutation ſérieuſe.

L'*Immortalité de l'Ame* eſt encore une partie de cette *gloire* & de cet *honneur* dont DIEU *a couronné* l'Homme. Ce dogme que la Raiſon nous enſeigne, nous eſt auſſi clairement révèlé dans la Parole de DIEU. Ici la lumiere ſe joint à la lumiere, l'une eſt allumée par l'autre; celle-là eſt commune à tous les Hommes, celle-ci n'éclaire que les Chrétiens. Quoique les preuves que nous fourniſſent la Philoſophie morale & naturelle, ne ſoient pas d'une certitude mathématique, elles ſuffiſent cependant pour impoſer ſilence à l'Impiété. Il ne ſera pas inutile de remarquer ici, que la Raiſon ne nous fournit aucunes armes pour combattre la certitude d'une Vie à venir, & qu'on peut au contraire emprunter d'elle une multitude d'argumens aſſez probables en ſa faveur. Le deſir de l'Immortalité étant naturel à tous les Hommes, il n'y a qu'un inſenſé, & un Homme ennemi de ſon propre bonheur, qui puiſſe ſe priver de l'eſperance d'une Vie à venir, quoiqu'elle ne ſoit que probable. Préférer la mort & le néant à la vie, c'eſt être brutal, & n'avoir pas ſeulement les ſentimens d'un Homme. Ciceron a ſoutenu contre Epicure, que l'Homme devoit être content de la ſimple probabilité d'une Vie à venir, quand même elle devroit ne point arriver. C'eſt à l'impie à détruire non-ſeulement la certitude, mais auſſi la probabilité de cette Vie à venir. Celui qui regarde ſeulement cette vérité comme probable, s'efforcera de vivre dans ce monde, de maniere qu'il n'ait pas ſujet de ſe repentir dans l'autre, de la vie qu'il aura menée ici-bas. Il n'y a point d'Athée aſſez effronté pour oſer nier, que ſi l'on ſuppoſe une fois une autre Vie, il faut néceſſairement admettre des récompenſes pour les bons, & des peines pour les méchans. Ce qui eſt probable, ne peut plus être regardé comme faux. C'eſt-là le chemin qui conduit au bercail de la Religion Chrétienne, & que les Miſſionaires doivent tenir en prêchant aux Infideles. Nous nous étendrons une autre fois davantage ſur cet argument.

Il faut maintenant parler de l'Empire accordé à l'Homme, cette créature tout à la fois ſi noble & ſi mépriſable. Verſ. 7. 8. 9. *Tu l'as établi Dominateur ſur les œuvres de tes mains, tu lui as mis toute choſe ſous ſes pieds; toutes les brebis, & tous les bœufs, & même les bêtes des champs; les oiſeaux des Cieux, & les poiſſons de la mer, ce qui paſſe par les ſentiers de la mer.* Celui qui eſt maitre de ſoi-même, conduira d'autant mieux les autres: c'eſt pourquoi je commencerai mon explication par le *domaine de l'Ame ſur le Corps*, empire fondé ſur l'union étroite & miraculeuſe qui eſt entre eux, laquelle dépend immédiatement de DIEU. L'Ame placée dans le Cerveau, comme un Monarque dans ſon Palais, n'a pas plutôt penſé ou voulu que le Corps marche, s'arrête, s'aſſeye, qu'auſſi-tôt le corps s'empreſſe d'exécuter ſes ordres; on le voit marcher, s'arrêter, s'aſſeoir, & toujours conformément aux règles que DIEU a établies. Au moindre mouvement de l'Ame, les eſprits animaux ſe répandent ſubitement, paſſent des nerfs dans tels ou tels muſcles, & font qu'ils l'emportent ſur l'équilibre des muſcles oppoſés; auſſi-tôt les véſicules des muſcles ſe gonflent, & par leur contraction qui ſe fait enſuite, les os & les membres ſont mis en mouvement, ſans que l'Ame qui préſide à tout ce méchaniſme, ſache la maniere dont il s'exécute. Semblable à un Général, qui conduiroit ſon Armée, qui la diſpoſeroit pour une expédition, ſans connoitre le nombre ni la qualité de ſes

Troupes, fans favoir fi elles font armées, & de quelle maniere; ignorant même de quel côté elles doivent diriger leur marche. Les Soldats, les Officiers même qui doivent recevoir fes ordres, font deftitués de Raifon; ils font même incapables d'en avoir. Ici cependant brille un méchanifme parfait, à l'exécution duquel un Païfan eft auffi propre que le Philofophe le plus fubtil. Mais que cet empire aveugle & abfolu de l'Ame fur le Corps, eft renfermé dans des bornes étroites! Il ne s'étend que fur les actions volontaires; & combien n'y en a-t-il pas qui fe font fans fon aveu, ou même malgré elle? Cette Monarchie ne s'étend à quoi que ce foit hors des limites du Corps. Cet empire fi abfolu d'une part, & fi limité de l'autre, nous en indique un autre infiniment puiffant, qui difpofe abfolument de tout. La grandeur & l'étendue de ce *domaine* paroit principalement dans le pouvoir abfolu, avec lequel notre Ame tire du fond de notre Cerveau cette multitude d'idées qui font comme entaffées dans ce riche magafin. Si on pouvoit y pénétrer, on y appercevroit l'image d'une infinité d'objets, tant extérieurs qu'intérieurs; on y obferveroit tous les degrés & toutes les variétés des qualités fenfibles, telles que font la lumiere, les couleurs, le fon, l'odeur, les faveurs de tous les Corps de l'Univers, & de leurs parties. C'eft un Cabinet orné des tableaux les plus parfaits & les plus précieux; celui qui en eft maitre, les place, les ordonne, & les difpofe au moindre mouvement, & cela dans l'efpace d'un moment. Tous les tableaux des autres Peintres ne font qu'imparfaits, en comparaifon de celui-ci. Au moyen de ce tréfor d'idées innées, les plus fimples d'entre les Hommes peuvent rectifier les tableaux des meilleurs Peintres. Qu'on me dife à préfent qui eft celui qui en a préparé les pinceaux, qui a conduit la main de l'Ouvrier, ou qui a broyé les couleurs. Ce Tréfor eft comme un gros volume, rempli de la plus vafte fcience, & que les plus fimples cependant lifent & comprennent. Mais qui eft celui qui a difpofé & arrangé les caracteres qui le compofent? Il n'y a pas moyen de recourir ici au Hazard. Nous ne fommes pas non plus les Ouvriers de cette Imprimerie; nous favons bien que ce n'eft pas nous qui avons formé nos idées, & qui les avons arrangées. D'où me vient donc l'empire que j'exerce fur elles? D'où vient qu'à l'exemple des Soldats dont j'ai parlé, elles fe hâtent d'obeïr à mon commandement, qu'elles s'éloignent ou s'approchent fuivant ma volonté? qu'elles m'échappent fans que je fache ce qu'elles deviennent, qu'elles reviennent enfuite je ne fai comment? Quoiqu'à chaque inftant elles s'offrent & naiffent dans mon efprit, j'avouerai cependant avec les plus ignorans, que j'ignore de quelle nature elles font, leur étendue, & en quel endroit elles réfident. Je les change, je les joins, je les fépare, fans qu'elles fe confondent aucunement. Si une autre que celle que je cherche vient quelquefois s'offrir à mon efprit, je la renvoye, fachant bien que j'ai au dedans de moi celle qu'il me faut. Je cherche, je trouve fans favoir où, ni comment. Je me cherche fouvent moi-même au dedans de moi, parce qu'il m'arrive fouvent de m'oublier moi-même. Je me reffouviens de ce que j'avois oublié. Cet Homme, ce Moi, paffe en revue devant moi; je me rappelle ce que j'étois dans mon enfance, dans mon adolefcence, dans ma jeuneffe, dans l'âge avancé, & ce que fuis dans ma vieilleffe. Je me fouviens d'un plaifir que j'ai goûté il y a vingt ans & plus, quoique je n'éprouve pas cependant la même volupté que je fentois alors; tous les malheurs qui me font arrivés autrefois fe préfentent à mon efprit avec toutes leurs circonftances, mais je n'y fuis pas auffi fenfible qu'autrefois; ils ne font pas plus d'impreffion fur moi que n'en feroit un feu que je vois repréfenté dans un tableau, & qui ne me brule point. La differente impreffion que fait le fouvenir des chofes paffées, eft une marque affurée pour diftinguer le Jufte, d'avec l'Impie. L'Homme pieux fe fouvient dans l'amertume de fon cœur, des crimes qu'il a commis, il fe réjouït des adverfités qui lui font arrivées, il fe confie en Dieu feul, comme au centre unique de toute tranquillité: l'Impie au contraire fe fouvient avec plaifir des criminelles voluptés où il s'eft plongé, & ne peut foutenir l'idée des maux qu'il a éprouvés.

Ce n'étoit pas affez à l'Homme, que fon Ame étendît fon *domaine* fur le *Corps*, & fur les *idées*; Dieu l'a encore établi Maitre & Dominateur fur les autres créatures. *Tu l'as établi dominateur fur les œuvres de tes mains, tu lui as mis toutes chofes fous fes pieds; toutes les brebis, & tous les bœufs, & même les bêtes des champs; les oifeaux des cieux, & les poiffons de la mer, ce qui paffe par les fentiers de la mer.* On voit par l'hiftoire de la Création, que tous les biens de la Nature ne furent pas feulement montrés à Adam comme un fimple fpectacle, mais qu'ils lui furent donnés. Le prémier Homme pouvoit fe nourrir des plus excellens fruits, & *manger librement de tout arbre du jardin*, excepté de *l'arbre de fcience de bien & de mal*, qui attira dans la fuite tant de maux fur fa pofterité, Gen. II. 16. 17. L'Homme dans l'état d'innocence fouloit aux pieds les pierres précieufes & les plus belles perles, l'or naiffoit fous fes pas. Toutes les bêtes venoient lui rendre hommage comme à leur Maitre, & recevoient de lui leur nom, en figne de fervitude. *Le nom qu'Adam donna à tout animal vivant fut fon nom. Et Adam donna les noms à tous les animaux domeftiques, aux oifeaux des cieux, & à toutes les bêtes des champs.* Ou: *Et le nom qu'Adam donna à chacun des animaux eft fon nom véritable. Adam appella donc tous les animaux du nom qui leur étoit propre, tant les oifeaux du ciel, que les bêtes de la terre.* Genefe II. 19. 20. A peu près comme on voit que Pharaon donna un nouveau nom à Jofeph, en figne de fervitude, Genef. XLI. 45. La même chofe arriva à Daniel, & aux compagnons de fa captivité, fous Nebucadnezar, Dan. I. 7. Ceux qui entrent dans les Monaf-

naſteres tant d'Hommes que de Femmes, prennent auſſi de nouveaux noms; & le Souverain-Pontife de l'Egliſe Romaine, ce Monarque ſi abſolu, affecte cependant le titre de *ſerviteur des ſerviteurs.* On trouve encore un Acte authentique du domaine que Dieu donna à l'Homme ſur les autres créatures, Gen. I. 28. *Croiſſez, multipliez, rempliſſez la terre, & l'aſſujettiſſez, & dominez ſur les poiſſons de la mer, & ſur les oiſeaux des cieux, & ſur toute bête qui rampe ſur la terre.* Et encore Geneſe IX. 2. *Que toutes les bêtes de la terre, tous les oiſeaux des cieux, avec tout ce qui ſe meut ſur la terre, & tous les poiſſons de la mer, vous craignent & vous redoutent: ils ſont remis entre vos mains.* Ou: *Que tous les animaux de la terre, & tous les oiſeaux du ciel, ſoient frappés de terreur & tremblent devant vous, avec tout ce qui ſe meut ſur la terre: j'ai mis entre vos mains tous les poiſſons de la mer.* On lit auſſi Jaq. III. 7. *Car toute la nature des bêtes, & d'oiſeaux, & de reptiles, & de poiſſons de mer, ſe domte, & a été domtée par la nature humaine.* Il eſt à remarquer, qu'ici le domaine de l'Homme s'étend auſſi ſur les poiſſons de la Mer, quoiqu'on ne liſe nulle-part qu'Adam leur ait impoſé des noms. On ne peut nier que depuis la chute de notre prémier Pere, l'Homme n'ait beaucoup perdu de ce domaine qu'il a reçu ſur les Animaux. Si l'Homme avoit conſervé l'Image de Dieu telle qu'il la reçut dans ſa création, les Animaux les plus féroces ne ſe ſeroient point ſouſtraits à ſon obeïſſance. Le même Dieu qui a conſervé Daniel en fermant la gueule aux Lions dans la foſſe, qui a préſervé S. Paul du venin de la Vipere, auroit tellement veillé à la conſervation de l'Homme, qu'il auroit pu vivre ſans crainte au milieu des Serpens, des Lions & des Tigres. Mais dès le moment de notre rebellion contre Dieu, les Animaux ont ceſſé de nous être ſoumis: les Lions, les Tigres, les Serpens ne ſont pas les ſeuls qui ont ſecoué le joug de notre domination; le moindre Inſecte, un Moucheron, la Vermine la plus vile & les plus petits Animaux ſe ſont auſſi rebellés contre nous. Et qui ne fait les maux que nous cauſent ces Animaux imperceptibles, que quelques-uns regardent comme la cauſe des Peſtes, & de tant d'autres calamités? Il nous eſt cependant reſté des veſtiges de ce ſouverain Domaine que nous avions dans l'état d'innocence. Le moindre petit Enfant conduit à la boucherie le Bœuf le plus fort, il monte le Cheval & l'Eléphant, il conduit à ſon gré une meute de Chiens. Il n'y a point d'Animal, pour féroce qu'il ſoit, qui puiſſe s'affranchir abſolument du domaine de l'Homme; la ruſe, la force lui deviennent inutiles. Les Payens, inſtruits par l'expérience & par les ſeules lumieres de la Raiſon, ont connu cette vérité. *Euripide* (dans *Plutarque, Lib. utr. Animalia* &c.) s'exprime ainſi: (1) *La force de l'Homme eſt peu de choſe; mais par ſon adreſſe, il vient à bout des monſtres marins, & de l'induſtrie des animaux terreſtres.* Et *Oppien* (*Halieut.* V. vers le commencement: (2) *Car l'Homme ne reconnoit point de puiſſance au-deſſus de ſoi, il ne le céde qu'aux Immortels. L'Homme vient à bout des plus furieuſes bêtes qui ſont répandues ſur les montagnes. Quoiqu'il habite ſur la terre, il eſt en poſſeſſion depuis pluſieurs ſiecles de prendre les oiſeaux qui traverſent les airs, & qui volent dans les nues. La force du Lion, la viteſſe du vol de l'Aigle, ne les mettent pas à couvert. Les Hommes ſe ſont ſoumis par la force les Bêtes féroces des Indes qui ont la peau noire, & leur mettant un rude fardeau ſur le dos, ils les ont réduites ſous le joug, & les ont condamnées au travail comme des Mulets.*

Il nous reſte encore quelques obſervations à faire ſur les paroles de David, que nous regardons comme un Commentaire de l'hiſtoire de la Création rapportée par Moïſe. Le Roi-Prophete deſcend tout d'un coup du Ciel empyrée juſqu'à nous; il ne s'arrête point à diſcourir de Saturne, de Jupiter, de Mars, & de leurs Satellites; il ne nous parle point des habitans des Planetes, de leur nature, ces choſes n'étant point ſoumiſes à notre domaine: mais du plus haut des Cieux il paſſe tout d'un coup ſur la Terre, il deſcend juſqu'à nous, & aux Animaux qui nous ſont ſoumis. Il en eſt de même de Moïſe: car après avoir expoſé à nos yeux le grand Théatre de l'Univers, Geneſe I. 1. Dieu *créa au commencement les Cieux & la Terre*, il paſſe tout d'un coup à l'ouvrage des ſix jours, & nous parle de la maniere dont Dieu créa le Globe terreſtre. Moïſe & David ne ſe ſont point propoſé de nous donner un Syſtème Aſtronomique, de nous faire une deſcription du Monde & de tout ce qu'il contient; mais ils ont eu en vue d'enſeigner aux Juifs, auſſi-bien qu'à nous, que le bel ordre que nous y remarquons n'a point toujours exiſté, qu'il n'eſt point l'ouvrage du Hazard, ou la production d'une Néceſſité aveugle, mais l'ouvrage d'un Dieu tout-puiſſant & infiniment ſage; que c'eſt à ce Dieu infiniment bon, infiniment grand, qne nous devons rapporter notre origine, & celle de toutes les Subſtances; *Car c'eſt par lui que nous avons la vie,*

(1) βραχύ τοι σθένος ἀνέρος, ἀλλὰ ποικιλίας πραπίδων δαμᾷ φῦλα Πόντε, χθονίων τ' ἐναλὰ παιδεύματα.

(2) - - - ἐ γάρ τι πέλει καθυπέρτερον ἀνδρῶν,
Νοσφι θεῶν. Μέγοισι δ' ὑπείξομεν ἀθανάτοισιν.
Ὅσσες μὲν κατ' ὄρεσφι βίην ἄτρεστον ἔχοντας
Θῆρας ὑπερφιάλες βροτὸς ἔσβεσεν; ὅσσα δὲ φῦλα
Οἰωνῶν, νεφέλησι καὶ ἠέρι δινεύοντα
Εἷλε χαμαιζηλόν περ ἔχον δέμας; ἐδὲ λέοντα
Ρῦσατ' ἀγηνορίη δμηθήμεναι. ἐδ' ἐσάωσεν
Αἰετὸν ἠνεμόεις πτερύγων ῥόθος. ἀλλὰ καὶ Ἰνδῶν
Θῆρα κελαινόρρινον ὑπέρβιον ἄχθος ἀνάγκη,
Κλῖναν ἐπιβρίσαντες, ὑπὸ ζεύγλησι δ' ἔθηκαν
Οὐρήων ταλαεργὸν ἔχειν πόνον ἑλκυστῆρα.

vie, & le mouvement, & l'être, Act. XVII. 28. Reconnoiſſons-le donc pour notre Maitre & notre Légiſlateur, montrons que nous ſommes ſes Sujets, rempliſſons nos devoirs, adorons avec reſpect ſes divines perfections; remercions-le de ce que non-ſeulement il a peuplé la Terre que nous habitons, de créatures propres à notre uſage, mais de ce qu'il a encore deſtiné à cet effet les Corps céleſtes, la Lune, & le Soleil, les Etoiles fixes & les Planetes. Ces ſaints Hommes ont pour but de nous inſpirer une ſincere dévotion, de nous détourner du péché & en particulier de l'Idolatrie, qui nous a fait perdre la plus eſſentielle partie du Domaine que nous avions ſur les Créatures. Ces Hommes de Dieu nous enſeignent que tout bien vient de Dieu; que c'eſt en lui qu'il en faut chercher la plénitude; que c'eſt de nous ſeuls, & de notre malheureuſe apoſtaſie, que vient tout le mal. Les Corps céleſtes ne ſe trouvent proprement décrits ici, que pour nous donner une idée ſuffiſante de la grandeur de celui qui a créé les Cieux & la Terre. Les Livres Saints ne nous donnent pas même une deſcription entiere de la Terre, ils ne nous parlent point de ce qui ſe paſſe dans ſon ſein, ils ne nous préſentent que ſa ſuperficie, & les choſes intérieures qu'elle expoſe. Enfin David termine tout ce qu'il a dit, par cette pieuſe exclamation: Eternel *notre* Seigneur, *que ton Nom eſt magnifique par toute la Terre!*

PLANCHE DXXXVIII.

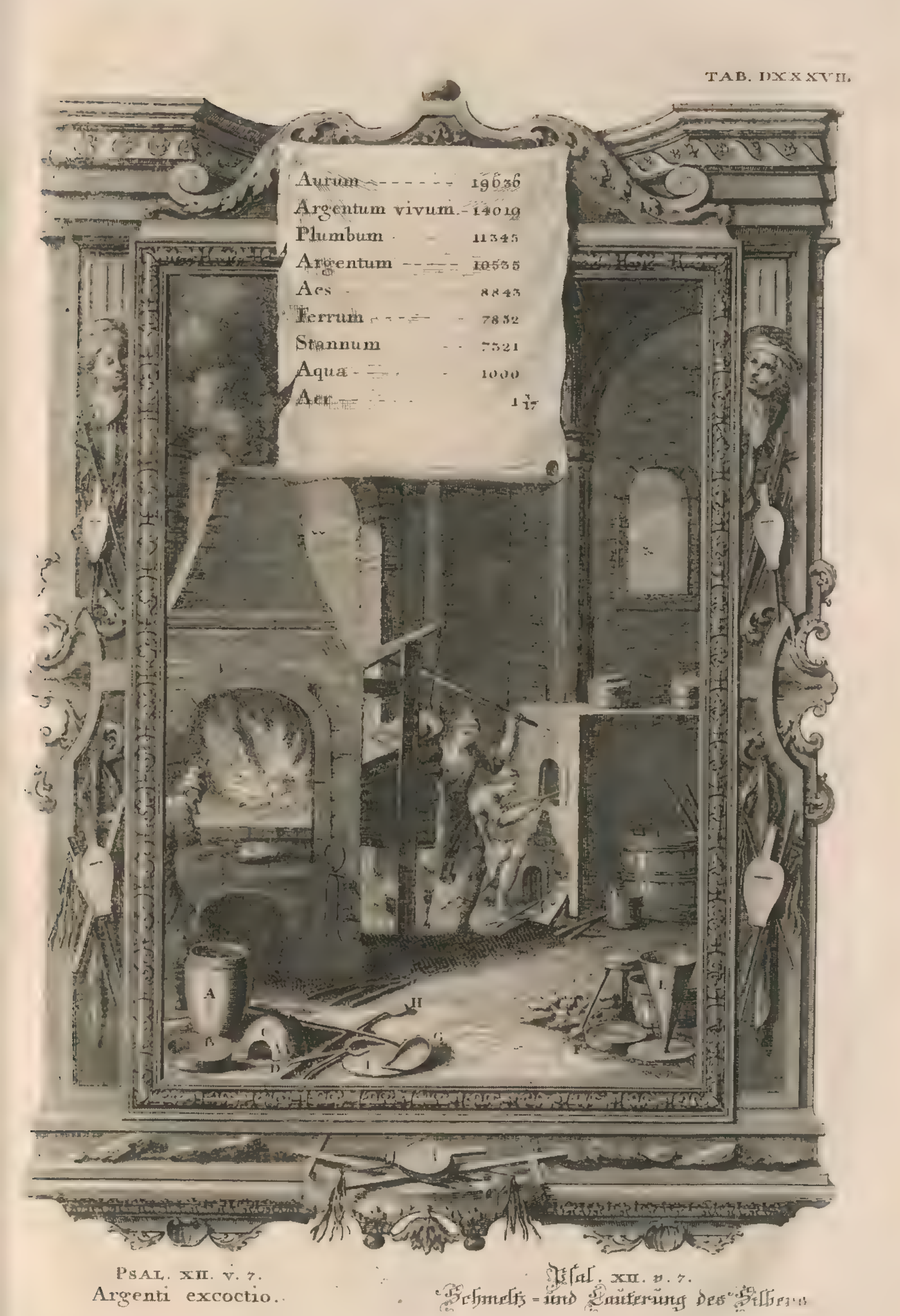
Affinage de l'Argent.

PSEAUME XII. verſ. 7.

Les paroles de l'ETERNEL ſont des paroles pures, c'eſt un argent affiné au fourneau de terre, épuré par ſept fois.

Les paroles du SEIGNEUR ſont des paroles chaſtes & pures; c'eſt comme un argent éprouvé au feu, purifié dans la terre, & raffiné juſqu'à ſept fois.

Imroth Jehovah, les *paroles de* l'Eternel, la parole de Dieu, la volonté de Dieu révélée dans ſa Parole, les Loix & les Décrets que Dieu ſe propoſe dans l'ordre de la Nature & de la Grace, ſont *des paroles pures, c'eſt un argent affiné au fourneau de terre, épuré par ſept fois.* Ce n'eſt pas ſeulement de l'Argent, on ne doit pas ſeulement les comparer à l'Argent par rapport à ſon prix, comme il eſt dit que *la langue du juſte eſt un argent d'élite,* Proverb. X. 20: ce n'eſt pas ſeulement un Argent ſimplement épuré, comme ſont par exemple ce que les Mineurs appellent un *Pain* d'argent, en Allemand *Blick, Plick, Blick-Silber, der Kuchen, ſo vom Treib-Herd kommt,* & qu'on appelloit en Grec dans le bas Empire, ὀφθαλμικὸν, à cauſe peut-être qu'il brille comme les yeux, & qu'il eſt de figure ſphérique: Mais c'eſt de l'argent bien affiné, ſéparé de tout alliage; en un mot, *de l'argent épuré par ſept fois.* On ne trouve point par-tout, & même il eſt rare de rencontrer dans les entrailles de la Terre de l'Argent tout pur, & qui ſe trouve d'abord homogène, comme celui qu'on tire à la Filiere: mais on trouve differentes ſortes de veines qui ont chacune leur nom particulier, qui ſont mêlées de parties hétérogènes, de terre, de pierres, & de differens minéraux; qu'il faut faire paſſer ſouvent par le feu pour les purifier; & qui après tout cet affinage ne ſont pas même encore cet Argent tout-à fait pur ou très fin, qu'on appelle en Allemand *ein 16 löthiges Silber.* Cette opération exige beaucoup de peine & de travail; car ſi les veines ſont ce qu'on appelle en Allemand *wilde, ſpeiſſig, heiſsgretig,* c'eſt à dire ſauvages, fieres, qu'elles réſiſtent, & qu'on ne puiſſe aiſément en ſéparer l'Argent, il faut avant toutes choſes les mettre au feu, mortifier par ſon action les parties plus les groſſieres, il faut les adoucir avec du Plomb qu'on mêle dans le creuſet, pour en tirer enfin de l'Argent affiné. Mais ſi les *Pains* ne ſont pas bien épurés, on doit encore les faire paſſer par le feu, & les mettre pour cet effet de nouveau dans la coupelle, ſortes de vaſes qu'on prépare avec de la terre & des cendres bien lavées. La Parole de Dieu affranchie de toutes traditions humaines, ſéparée de toutes fauſſes gloſes & interpreta-



PSAL. XII. v. 7.
Argenti excoctio.

Psal. XII. v. 7.
Schmeltz - und Laüterung des Silbers

G. Lichtensteger sculps.

pretations, eſt comparée par le Pſalmiſte avec cette ſorte d'Argent le plus pur, avec celui qui eſt de meilleur aloi. On employe ordinairement le Plomb, ou l'Antimoine, pour purifier l'Or & l'Argent. Si l'Argent ſe trouve mêlé de Cuivre, on le calcine ſans peine en y jettant ſeulement un peu de Souphre, le Souphre ſe ſépare enſuite aiſément du Cuivre par le moyen des Sels fixes, & ainſi le Cuivre ſe précipite en ſcories, & il ne reſte plus que le plus fin de l'Argent. Mr. *Homberg*, dans les *Mém. de l'Ac. Roy. des Sciences* 1701. p. 41. nous donne une maniere nouvelle & commode pour purifier les Métaux: il calcine de l'Argent avec la moitié autant de Souphre commun; lorsque cette maſſe eſt fondue, il y jette à differentes repriſes de la limaille de Fer, l'Argent ſe ſépare du Souphre, il ſe mêle avec la limaille, qui nage au-deſſus de la maſſe fluide en forme de ſcories, & l'Argent ſe précipite au fond du creuſet. Voici l'explication de tout ceci. Le Souphre commun contient beaucoup de Sels acides, auſſi-bien que l'Eau-forte. Ces Sels fondus par l'action du feu, fondent l'Argent, & ſe mêlent avec la limaille qu'on jette dans le creuſet, parce que le Fer ſe diſſout plus facilement que l'Argent; car les métaux ſe diſſolvent plus ou moins facilement les uns que les autres, ſelon la differente configuration de leurs parties: les uns étant plus ou moins compactes que les autres, conſéquemment les parties aiguës & ſalines du menſtrue s'y inſinuent plus ou moins facilement. Et communément, plus un métal eſt léger, plus il eſt aiſé à fondre, l'Etain plus que l'Or, le Fer plus que le Cuivre, le Cuivre plus que l'Argent. Bien plus, un métal précipitera l'autre: ſi l'on fait diſſoudre de l'Or dans de l'Eau Régale, & qu'on y jette de l'Etain, on le verra ſe précipiter comme une pouſſiere de couleur de violet-pourpre: l'Argent qu'on a fait diſſoudre dans de l'Eau-forte, ſi on vient à y jetter du Cuivre, ſe précipite en forme de chaux; ſi on ajoute encore du Fer à cette préparation, on trouvera au fond du vaſe le Cuivre qui s'y ſera ramaſſé comme une pouſſiere rouge: le métal qui a plus de peſanteur ſpécifique, ſe précipitant toujours le prémier. Si un Soldat veut ſe former l'idée de la difficulté qu'il y a à fondre les métaux peſans, & de la facilité avec laquelle on fond les métaux légers, il n'a qu'à ſe figurer une Armée, ou un Régiment, dont les Troupes ſont en bon ordre & bien ſerrées. Un Politique ſe repréſentera la même choſe, ſous l'idée d'une Société où regne l'union entre le Supérieur & l'Inférieur, où le maintien des Loix, la Juſtice rendue ſans acception de perſonnes, forment comme un mur inébranlable contre toutes les entrepriſes des voiſins; il verra au contraire qu'il n'y a rien de plus aiſé à ébranler qu'une Société où ne regne pas une exacte Police, qui n'eſt appuyée ſur aucunes Loix fondamentales, ou qui eſt diviſée intérieurement.

Les Figures ſuivantes ſerviront à l'explication du Texte.

A. Un Creuſet. *Der Tiegel.*

B. Le Baquet. *Der Teſt.*

C. Le Couvercle. *Die Muffel.*

D. Les Tenailles. *Eine Zange.*

E. Creuſet de fer, ou de cuivre, *Giſspukel.*

F. Baquet dans lequel il y a un petit Pain d'Argent. *Teſt worinn ein Blick Silbers.*

G. Cuillier dont on ſe ſert pour prendre le Pain d'Argent. *Eine Kelle, wormit die Prob genommen wird.*

H. Pêle ou Coin de fer, dont on ſe ſert pour ſoulever une maſſe d'argent. *Schleiſs-Eiſen, wormit das Silber aufgehaben wird.*

I. Gros Pain d'Argent. *Kuchen.*

J'ai ajouté une Table, où ſont marquées les peſanteurs ſpécifiques des Métaux.

PSEAUME XII. verſ. 9.

Car les méchans ſe promènent de toutes parts, pendant que des gens abjets ſont élevés parmi les fils des hommes.

Les impies marchent en tournant ſans ceſſe; vous avez, SEIGNEUR, ſelon la profondeur de votre ſageſſe, multiplié les enfans des hommes.

IL n'y a perſonne qui s'imagine que ces paroles ont quelque rapport à la Sangſue; c'eſt pourtant elle que l'Interprete Chaldéen y trouve: car il traduit ainſi ce Paſſage: *Les Impies marchent tout à l'entour, comme une Sangſue qui ſuce le ſang des fils des hommes.* Ce Reptile a un corps compoſé de l'aſſemblage de differens anneaux; il eſt flexible, afin que cet animal puiſſe ramper en tout ſens ſur le limon. Lorſqu'il veut ſe remuer, il s'étend d'abord, enſuite il attache ſa tête contre quelque choſe, & accourcit ſon corps en approchant ſa tête de ſa queue. On peut obſerver le même mouvement dans les Vers de terre. De même les Impies marchent par des voyes détournées & tortueuſes, ils rampent ſur le limon de l'injuſtice, & cherchent à ſurprendre les Juſtes. Mais le Texte Hébreu, & les *Septante*, ne parlent aucunement de la Sangſue; ces derniers ont traduit comme nous: *Les impies tournent ſans ceſſe, ſelon votre grandeur, vous avez multiplié les enfans des hommes.* Peut-être l'Interprete Chaldéen a-t-il eu en vue les Tyrans qui ſucent le ſang des peuples. Ainſi Salamon, Prov. XXIX. 2. dit:

Quand le méchant domine, le peuple gémit. Ou: *Quand les méchans prendront le gouvernement, le peuple gémira*; & verſ. 16: *Quand les méchans ſont avancés, les forfaits ſe multiplient.* Ou: *Les crimes ſe multiplieront dans la multiplication des méchans.* L'Interprete Chaldéen a pris le mot Hébreu *zylloth* (*baſſeſſe*) dans un ſens qui ſignifie non-ſeulement un homme vil, mépriſable, mais qui marque encore un débauché, un homme qui aime les excès de table, & il a lu le mot *cerym* par un ך, de ſorte qu'en ce ſens il faut traduire, *comme une Sangſue qui ſuce le ſang. Bochart* (*Hieroz.* P. II. L. V. c. 19.) a été le prémier qui a découvert la ſource de cette erreur. Nous traiterons plus au long de ce qui regarde la Sangſue, quand nous ſerons parvenus au Chap. XXX. des Proverbes, verſet 15.

PSEAUME XIII. verſ. 6.

Or pour moi je me confie en ta gratuité. Mon cœur s'égaye en ta délivrance. Je chanterai à l'ETERNEL, de ce qu'il m'aura fait ce bien.

Mais j'ai mis mon eſperance dans votre miſericorde. Mon cœur ſera transporté de joye, à cauſe du ſalut que vous me procurez.

LA phraſe que le Prophete employe ici, *Mon cœur s'égayera*, eſt fort énergique, quand on n'en conſidereroit même que le ſens literal. C'eſt comme s'il diſoit: Après une infinité de périls & d'afflictions, j'ai enfin trouvé le Souverain-Bien. Je me repoſe ſur les bontés de mon DIEU dans cette vie, perſuadé que mon amour m'unira éternellement avec lui dans l'autre. Je ſuis certain d'obtenir le Salut que m'a mérité le Meſſie; cette penſée remplit mon cœur d'allegreſſe; il eſt tellement agité par l'abondance du fluide nerveux, que le ſang ſortant avec plus d'impétuoſité qu'à l'ordinaire, les eſprits animaux ſont forcés de ſe retirer vers les extrémités du corps: mon cœur en eſt à la vérité abbreuvé; mais il triomphe du cerveau même qui les lui envoye.

PSEAUME XIV. verſ. 1.

L'inſenſé a dit en ſon cœur, Il n'y a point de DIEU. Ils ſe ſont corrompus, & rendus abominables en leurs faits; il n'y a perſonne qui faſſe le bien.

L'inſenſé a dit dans ſon cœur, Il n'y a point de DIEU. Ils ſe ſont corrompus, & ſont devenus abominables dans toutes leurs affections & leurs deſirs: il n'y en a point qui faſſent le bien, il n'y en a pas un ſeul.

AU jugement de David, l'Athée eſt un Inſenſé, *nabal*, il eſt deſtitué de Raiſon, ſoit qu'on le regarde comme un Athée de ſpéculation, ou de pratique. Quelque induſtrie qu'il ait d'ailleurs, malgré tous les honneurs & toutes les richeſſes dont il eſt environné, quelque pénétration qu'il ait pour les Arts & les Sciences, il eſt cependant dépourvu de ſens. Tel eſt le triſte aveuglement de l'Homme, qui en toute autre occaſion ſe montre ſi éclairé! Il s'imagine pouvoir bannir de l'Univers un Etre infini, éternel, qui a créé le Monde par ſa puiſſance, & qui le conſerve par ſa ſageſſe; il croit pouvoir détruire toute Moralité, brouiller toutes les idées, confondre ſans aucune diſtinction le bien avec le mal, le bon avec le mauvais, le juſte avec l'injuſte; il veut que ces choſes n'ayent d'autre difference entre elles, que celle que les Loix humaines, ou les diverſes manieres de vivre qui varient ſuivant les differens climats, y ont introduites: il place dans un même rang les actions vertueuſes, & les crimes les plus énormes; il s'adonne indifferemment aux unes & aux autres, pourvu ſeulement qu'il lui en revienne quelque avantage.

La plupart des Interpretes prennent ces paroles du Pſalmiſte dans un ſens rigoureux, & les appliquent aux Athées de pratique, à ces Hommes qui étant perſuadés de l'Exiſtence de DIEU, vivent cependant comme s'il n'y avoit point de Providence; ou qui étant convaincus de cette Providence, vivent comme s'il n'y avoit point de DIEU, & n'obſervent point ſa Loi. Ces Interpretes nient qu'il y ait des Athées de ſpéculation.

lation; ils avouent cependant, qu'il peut y avoir des hommes aſſez eſclaves des voluptés de la chair, pour étouffer pour un tems l'idée de l'Etre ſuprème, qui eſt née avec eux; mais ils aſſurent que cette idée ne peut jamais entierement s'effacer, & qu'on voit toujours quelques étincelles de Raiſon s'élever & ſe faire jour à travers la corruption de l'Ame, & les convaincre par le ſentiment de leur conſcience. Pour nous, ſous ce nom général d'*Inſenſés, qui diſent en leur cœur, Il n'y a point de* Dieu, nous croyons pouvoir comprendre toutes ſortes d'Athées. Quel autre nom, en effet, peut-on donner au Déiſte qui nie la Providence de Dieu, ſa Sageſſe, ſa Toute-puiſſance, ſa Juſtice dans la création & dans la conſervation du Monde? Le ſoin, & la conduite de toutes choſes, & de toutes les actions, n'eſt-il pas une ſuite de la nature & de l'eſſence même de Dieu? Celui donc qui nie la Providence de Dieu, nie auſſi ſon exiſtence. Quels que ſoient ſes diſcours, *il dit en ſon cœur, Il n'y a point de* Dieu. Les Stoïciens, & les autres Philoſophes Payens, ont généralement adopté cet Axiome: *Il y a un* Dieu, *donc il y a une Providence.* Mais ces inſenſés renverſent ce ſyllogiſme, & diſent: *Il n'y a point de Providence, donc il n'y a point de* Dieu. Ne ſont-ce pas des Athées, que les Déiſtes modernes, qui non-ſeulement ne ſe joignent à aucune Société Chrétienne, mais qui font encore tous leurs efforts, qui employent mille ſubtilités pour ruïner les Vérités fondamentales, la Providence de Dieu, l'Immortalité de l'Ame, un Jugement dernier, l'exiſtence de tout Etre ſpirituel? Ces Hommes, ſous le nom ſpécieux de Déiſtes, ſont à l'abri de la haine du Genre-humain, ils échappent aux recherches des Magiſtrats, & aux cenſures Eccléſiaſtiques, quoiqu'ils ne reconnoiſſent d'autre Divinité qu'une Matiere éternelle, inanimée, deſtituée de vie, de ſentiment, & incapable de penſer, une Ame univerſelle qui anime tout le Monde, & qui n'eſt ni infiniment ſage, ni infiniment bonne. Ils ne diffèrent donc pas des Athées, de ces *inſenſés qui diſent en leur cœur, Il n'y a point de* Dieu. Ils ſont pires qu'Epicure, qui vivoit dans un ſiecle où le Monde entier étoit plongé dans l'Idolatrie, & qui voulant néanmoins éviter la fureur du Peuple & la haine du Magiſtrat, a beaucoup parlé de la Divinité, mais comme ſemblable à un Perſonnage muet dans une Tragédie, comme d'un Etre qui ne prend aucun ſoin des choſes humaines: il conſideroit le Monde comme un amas fortuit d'atomes: il traitoit fort au long, de la Vue, de l'Imagination, de la Penſée qui pénètre par-tout, & qui conſerve l'idée des differens objets auxquels elle s'étend: il établiſſoit en apparence la Divinité dans ſes diſcours, mais il la nioit en effet. Le Monde entier étoit pour-lors plein d'opinions inſenſées: on adoroit ſous la figure humaine une infinité de Dieux & de Déeſſes: les Philoſophes ſurprenoient la raiſon des Peuples, & leur en impoſoient par ces repréſentations de Dieux corporels: Jupiter dépouillé de ſa majeſté & de ſa puiſſance, ne s'inquietoit ni du paſſé, ni du futur; on le reléguoit au plus haut des Cieux pour y mener une vie tranquille & oiſive, dont la félicité ne pouvoit être troublée que par le mouvement confus d'un Eſſain fortuit d'atomes.

Démontrons maintenant toute la folie des Athées. Que penſeroit-on d'un Homme, à qui un Médecin habile aſſureroit qu'il eſt prêt de tomber dans un délire total qui doit le priver pour toujours de ſa Raiſon, & qui néanmoins ſe réjouïroit dans l'eſperance d'un riche héritage? Ne croiroit-on pas qu'un Homme eſt enragé, ſi après qu'on lui a annoncé que dans peu de jours, ou dans quelques momens, il doit ſubir la mort, il ſe livroit à la joye en recevant un préſent conſiderable qu'on viendroit lui faire? Il en eſt de même des Athées & des Déiſtes; ce ſont des fous, des inſenſés beaucoup plus extravagans que ceux dont je viens de parler. Des Hommes élevés dans le ſein du Chriſtianiſme, inſtruits dans la connoiſſance d'un Etre infini; qui ſavent que celui qui les a créés eſt infiniment bon, ſage, & puiſſant; qu'ils ont reçu de lui par une grace particuliere, une Ame raiſonnable; que c'eſt lui qui les a placés ſur le Théatre du Monde pour y conſiderer la grandeur & la magnificence des Corps céleſtes & terreſtres, afin que ces conſiderations les portent à exalter les Grandeurs de l'Eternel qui a créé toutes ces choſes par ſa puiſſance: Des créatures à qui Dieu par un pur effet de ſa grace a promis le Salut, & la délivrance de toutes leurs miſeres, pourvu ſeulement qu'ils obeiſſent à ſa Loi: Des créatures qu'il a tant aimé, qu'il leur a donné *ſon Fils unique*, Jean III. 16. l'image expreſſive de ſon Eſſence, qui eſt lui-même Dieu coéternel avec lui, *qui a mis en lumiere la vie, & l'incorruptibilité*, 2. Tim. I. 10. qui n'a point impoſé aux Hommes un joug inſupportable, mais *un joug aiſé, & un fardeau leger*, Matth. XI. 30. *dont les commandemens ne ſont point pénibles*, 1. Jean V. 3; qui nous promet *un ſalut éternel*, Hébr. V. 9. *un héritage incorruptible qui ne ſe peut ſouiller, ni flétrir*, 1. Pier. I. 4. une joye qui ne finira jamais, une vie éternelle où notre corps ne ſera plus expoſé aux maladies, ni notre eſprit déchiré par les ſoins & les inquiétudes; *des choſes*, en un mot, *que l'œil n'a point vues, que l'oreille n'a point entendues, & qui ne ſont point montées au cœur de l'homme*, 1. Cor. II. 9: Des Hommes parfaitement inſtruits de toutes ces choſes, mais qui n'y font pas plus d'attention qu'aux illuſions du ſommeil; qui doutent s'il y a en effet un Créateur, un Conſervateur, dont la puiſſance & la bonté ſoient infinies; ou plutôt, qui prétendent qu'il n'y a rien autre choſe dans le Monde, qu'une Matiere inſenſible, paſſive, opaque, emportée par le concours fortuit des atomes; qui doutent ſi les Hommes ne ſont pas ſortis d'eux-mêmes du ſein de la Terre; qui ſoutiennent que la Penſée, & ce que nous appellons l'Ame, n'eſt autre choſe qu'une certaine impulſion, qu'un mouve-

vement, cauſé par la rencontre & le frottement des atomes, & qui ceſſe dès que les corps ſont en repos; qui enivrés de ces rêveries, rejettent toute eſperance d'une Vie à venir, s'applaudiſſent de retomber dans le néant, & ſe bercent de l'eſperance d'une ruïne totale: Que ſont de tels Hommes, ou plutôt de tels Monſtres dans la Société, ſinon des fous, des inſenſés, des Hommes en un mot deſtitués de Sentiment & de Raiſon? La vaſte étendue des Cieux, ce ſéjour de la Béatitude, cette *Couronne de juſtice, & d'immortalité*, 2. Tim. IV. 8. Jaq. I. 12. eſt-elle donc ſi peu eſtimable? Si on met dans la balance *ce poids éternel de gloire*, 2. Cor. IV. 17. avec la deſtruction totale, & la mort que les Athées attendent ſans eſperer d'autre vie, direz-vous que leur ſentiment eſt préférable au nôtre? Quel autre nom, que celui d'Inſenſés, peut-on donner à ces gens qui combattent impudemment toutes les démonſtrations qu'on leur apporte en faveur de la vérité, quoiqu'appuyées ſur les principes les plus ſolides? *Ceux qui rejettent la parole de* Dieu, *ſe jugent eux-mêmes indignes de la vie éternelle*, Act. XIII. 46. Ils préférent les ténèbres à la lumiere; ils aiment mieux périr éternellement, que d'hériter la Vie éternelle; *leur fin eſt la perdition*, Phil. III. 19. Ils ſont privés pour jamais de tout bien. *Ils ſe font un Dieu de leur ventre*, en ſe livrant aux voluptés charnelles: *leur gloire eſt dans leur confuſion.* Ce ſont des Hommes changés en Brutes: d'autant mieux que leur Athéiſme n'eſt pas fondé ſur le raiſonnement, mais ſur leur aſſerviſſement aux voluptés brutales. Le ſéjour de la Béatitude n'eſt pas un héritage auquel tout le monde a droit de prétendre: la Couronne de vie n'eſt réſervée qu'à ceux qui vivent *dans ce préſent ſiecle, ſobrement, juſtement, & religieuſement*, Tit. II. 12. Je voudrois bien que ces Hommes, ou plutôt ces Monſtres cherchaſſent dans leur eſprit les raiſons qui les engagent à renoncer auſſi gayement qu'ils paroiſſent le faire, à l'eſperance de l'Immortalité; ils auront beau chercher, ils perdront leurs peines, & leurs recherches n'aboutiront à rien. Il y auroit quelque choſe de plauſible, ſi on nous avoit propoſé des conditions impoſſibles, ſi on exigeoit de nous des choſes qui répugnent à la Raiſon ou au Sens-commun; ſi on nous propoſoit de croire qu'une même choſe peut être en même tems de telle, & telle façon, & ne point être telle; que deux & deux ne font point quatre; que le diametre du Cercle eſt en proportion égale avec ſa circonference; qu'un corps peut être en même tems dans différens lieux. Une Religion fondée ſur de tels principes, ſeroit l'opprobre du Genre-humain; le Royaume des Cieux ſeroit le partage des fous & des idiots, les perſonnes ſenſées ne pourroient y prétendre: ſi ces perſonnes ne devoient s'appuyer que ſur des fondemens ſi ruïneux, ils ne pourroient manquer de perdre toute eſperance; il n'y auroit pas la moindre apparence de pouvoir prévoir ou concevoir l'accompliſſement des promeſſes qui ne ſeroient fondées que ſur des principes ſi faux. Si la Religion Chrétienne n'étoit pas appuyée ſur un fondement plus ſolide; ſi le Ciel après lequel nous ſoupirons n'étoit pas le Souverain-Bien; ſi les moyens qui nous y conduiſent étoient d'un plus grand prix que le Ciel même; ſi, dis-je, après avoir bien examiné, on trouvoit que les voluptés charnelles fuſſent préférables, & que la Béatitude à laquelle nous tendons ne valût pas la peine d'accomplir une Loi qui coute tant à la chair & au ſang; la Religion Chrétienne ne mériteroit pas de gagner un ſeul Proſélyte, ni qu'on ſe donnât la peine *de renoncer à ſoi-même, & de charger ſa propre croix*, Marc VIII. 34. Les Athées nous objectent que la frayeur du feu de l'Enfer nous rend inquiets, & qu'il n'y a point de meilleur moyen pour nous délivrer de nos craintes que l'Athéiſme. Car ces ſortes de gens, s'étant fermé la porte de la Béatitude par une vie toute charnelle, préfèrent le néant, la deſtruction totale du Corps & de l'Ame, aux tourmens des damnés. Mais par-là ils ne ſe mettent pas encore à couvert de la folie & de l'extravagance dont on les accuſe: car ces reproches ne ſont pas ſeulement fondés ſur ce qu'ils préfèrent le néant, la deſtruction totale, à l'Immortalité bienheureuſe; mais encore ſur ce qu'ils choiſiſſent pour remedes à leurs maux un ſentiment qui abrutit l'Ame, préférablement au repentir ſalutaire & à une ſincere pénitence; qu'ils aiment mieux ignorer *les richeſſes de la bonté, de la patience, & de la longue attente de* Dieu, Rom. II. 4. & que Jésus-Christ *eſt venu dans ce monde pour ſauver les pécheurs*, & principalement les grands pécheurs, 1. Tim. I. 15. *qu'il eſt mort pour nous qui étions des impies, & ſes ennemis*, Rom. V. 6. 10. La cauſe de cette terreur panique qui entraine la damnation de ces miſerables, ne doit pas être rejettée ſur la Religion, mais bien plutôt ſur l'Irréligion, & le défaut de Piété, ſur les Erreurs & les Superſtitions en fait de Religion. Un Homme de bien ſe met peu en peine des châtimens que les Loix de ſon Païs ordonnent contre les Voleurs & les Parjures. Il en eſt de même du Fidèle: quoiqu'il ſache bien que la colere que les Impies amaſſent ſur leurs têtes, eſt un feu conſumant, il n'en eſt pourtant pas épouvanté; elle l'anime au contraire à *s'employer à ſon propre ſalut avec crainte, & tremblement*, Philipp. II. 12. avec une crainte reſpectueuſe & filiale, accompagnée d'eſperance, de charité, d'une joye que rien ne peut alterer: perſuadé que s'il craint, s'il honore celui *qui peut perdre l'ame & le corps dans la gehenne*, Matth. X. 28. il n'y ſera point précipité. Les craintes, & les remords ſont comme des bourreaux, qui s'endorment à la vérité quelquefois, mais qui ne laiſſent point cependant de ronger & de déchirer la conſcience; non-ſeulement de ceux qui commençant à profeſſer l'Athéiſme ſe laiſſent effrayer par des illuſions, des fantômes, des hiſtoires, comme celles dont on fait peur aux petits enfans, mais qui déchirent auſſi ceux qui ſont les plus endurcis dans l'Athéiſme. L'Hiſtoire de tous

tous les tems nous fait voir, qu'il n'y a eu perſonne qui ſe ſoit livré plus entierement à la crainte & au deſeſpoir, que ceux qui pendant leur vie & leurs débauches ont affecté de ne rien craindre. Ils ſont devenus tout differens d'eux-mêmes, lorsqu'ils ſe ſont trouvés dans la ſolitude, affligés de maladies, ou effrayés de la foudre ou du tonnerre. Un Athée tranquille, heureux, & content dans ſon eſprit, eſt quelque choſe de plus difficile à trouver qu'un corbeau blanc; on n'en trouve de tels que dans les Livres.

Les avantages au contraire qui nous reviennent de la Religion, ſont d'un très grand prix. Celui qui adore & qui aime Jesus-Christ, eſt rempli de joye & d'eſperance, à la vue des promeſſes évangéliques; il attend avec foi la poſſeſſion éternelle d'une félicité parfaite, qui ne s'alterera jamais, qui ne ſouffrira aucun changement après la révolution d'un million de ſiecles, qui ſera toujours la même pendant toute une éternité, & qui, plus on la poſſedera, plus on voudra la poſſeder. On ne ſauroit exprimer combien l'eſperance de cet état glorieux, ſoutient le Corps, & élève l'Ame du Fidèle. Le deſir ſeul de l'Immortalité eſt d'un prix ineſtimable, il eſt un gage aſſuré du bonheur éternel, c'eſt un Ciel anticipé ſur la Terre, quand même, (ce qui eſt impoſſible) on pourroit prouver que cette eſperance eſt inutile & vaine. Comparez l'eſperance dont ſe flattent les Athées, le néant, une deſtruction & un anéantiſſement total, avec cet état de reſtitution. Dignes récompenſes de l'Impiété! ce qu'elle promet, révolte la Nature. Les Payens mêmes ont mieux aimé ſouffrir pendant cette vie la rigueur des ſupplices de l'Enfer qu'on trouve décrits dans les Poëtes, que de courir le danger de l'Immortalité d'une vie miſerable; ils ont préféré de ne point être du tout, plutôt que de vivre éternellement malheureux. Cette penſée des Payens revient à cet Oracle du Sauveur, Marc XIV. 21. *Malheur à cet homme-là par lequel le Fils de l'homme eſt trahi; il eût été bon pour cet homme-là de n'être point né.* Si le deſir de l'Immortalité eſt profondément gravé dans notre ame, comment l'Athée peut-il réfléchir ſur ſon Syſtème, ſans être rempli de crainte, de trouble & de deſeſpoir, en ſongeant que ſes principes ne le conduiſent qu'à un anéantiſſement total? On objectera peut-être, que ce deſir finira après la mort: mais tant qu'on reſpire, cette triſte idée ne manque point de ſe préſenter à l'eſprit, & change en amertume les plaiſirs les plus doux. Si l'Ame conſidere la nobleſſe de ſa nature, ſa divine origine, &, ce qui eſt bien plus, l'image de Dieu qu'elle renferme, elle ſera bien plus tranquille, que ſi elle eſtime la condition de l'Homme pareille à celle des Vers, qui s'engendrent au dedans d'un bois pourri, & échauffé par le Soleil: Si elle penſe que tout a été créé, ordonné, & conſervé pour une bonne fin, & dirigé en particulier pour le bien de la Société humaine; elle ſera, dis-je, bien plus tranquille que ſi elle regarde l'Univers comme une maſſe confuſe, ſans ordre, ſans arrangement, & uniquement produite par un concours fortuit d'atomes matériels. De quel côté voulez-vous que l'Homme ſe tourne dans ſes afflictions, s'il ne peut ſe repoſer ſur l'amour bienfaiſant & ſur l'affection d'un Etre infiniment bon, ſage & puiſſant, qui ſeul connoit ſes beſoins, qui peut ſeul venir à ſon ſecours, & qui veut le ſauver? Un Homme avec cette confiance *peut toutes choſes en* Christ *qui le fortifie*, Phil. IV. 13. Il eſt patient dans les afflictions, parce qu'il ſe ſoumet avec joye à la volonté divine. Il poſſede le tréſor d'une joye ſpirituelle, d'une conſcience tranquille qui diminue le ſentiment de ſa miſere préſente, & éloigne de lui toute crainte pour l'avenir. L'Athée au contraire eſt de toutes les créatures la plus miſerable, il eſt privé de toute conſolation dans ſes afflictions. Le ſeul remede qu'il connoit à ſes maux, c'eſt le poiſon, le fer, la corde, le précipice; il a recours en un mot à tout genre de mort violent, ce que *Lucrece*, L. III. nous vante comme le caractere qui diſtingue ſa Secte; ſans conſiderer que la vie a quelque choſe qui nous attache à elle, & qui mérite que nous faſſions nos efforts pour la conſerver. Les devoirs que la Religion Chrétienne nous impoſe, ſont tous conformes à la Raiſon. Le culte que nous rendons à Dieu, eſt raiſonnable, & favoriſe même nos interêts temporels. Qu'y a-t-il en effet de plus convenable à notre ſanté, à notre dignité, à notre ſureté & en général à toutes ſortes de biens, que la Charité, la Modeſtie, la Sobriété, la Probité, & une attention ſcrupuleuſe à remplir nos devoirs? Celui que vous voyez aujourd'hui s'enorgueillir dans le haut rang qu'il occupe, ſera bien-tôt dans ſa chute l'objet du mépris général. Ne reſpirant que la haine & la vengeance, ne ſe briſe-t-il pas contre ſes ſemblables, comme un raſoir contre la pierre? Les plus cruels Tyrans n'ont point inventé de plus affreux ſupplices, que l'Envie. Les Envieux, ceux qui s'abandonnent à la Colere, les Avares, ne ſont-ils pas leur propre bourreau? Ne voyons-nous pas tous les jours, que des gens oiſifs, adonnés à l'intemperance & à la luxure, qui ne reſpirent que les voluptés charnelles, ſe précipitent dans des maladies dangereuſes, qui les couvrent de honte & d'infamie, & les réduiſent dans une affreuſe miſere? L'Adultere & la Fornication ne ſont-ils donc défendus qu'aux Juifs, & aux Chrétiens? Ne voyons-nous pas au contraire, que les Légiſlateurs Payens ont puni ces mêmes crimes par les amendes, la priſon, l'exil, & la mort même? C'eſt ce qui donna occaſion à Julien l'Apoſtat de reprocher aux Chrétiens, que ce précepte n'étoit pas nouveau. Bien plus, ſi vous en exceptez la ſanctification du Sabbat, & la défenſe d'adorer les faux Dieux, vous trouverez chez toutes les Nations le Décalogue entier, vous trouverez par-tout les mêmes Loix, & les mêmes peines dénoncées aux tranſgreſſeurs. Cet Empereur Apoſtat, l'ennemi déclaré des Chrétiens, confond les Impies de nos jours, eux qui s'imaginent que ces Commandemens ſont trop ſé-

ſévères, quoique cependant ils ſoient entierement conformes à la Raiſon, qu'ils ſoient communs non-ſeulement à la Grece & à l'Italie, mais même qu'ils ayent été dictés généralement par tous les Sages & les Philoſophes de toutes les autres Nations, même les plus Barbares. Le Brachmane dans les Indes, les Banianes dans le Mogol, les Talapoins du Royaume de Siam, les Mandarins de la Chine, les Docteurs du Perou & du Mexique, n'ont là-deſſus qu'un même ſentiment. Que les Athées ceſſent donc de rejetter la cauſe de leur dépravation ſur l'infirmité de la nature, les tentations de la chair & du ſang, auxquelles, diſent-ils, il leur eſt impoſſible de réſiſter; qu'ils accuſent plutôt leurs propres concupiſcences charnelles, qui, comme le temoigne *Platon* (L. X. *de Legib.*) précipiterent pluſieurs des Gentils dans l'Athéiſme. Il regne dans ce ſiecle une multitude de vices, comme le Jurement, l'Intemperance, l'Yvrognerie, la Cruauté, qu'on ne peut attribuer à la diverſité des climats, cette contagion n'étant pas particuliere à un ſeul & même Païs, mais cauſée par de honteuſes habitudes.

La folie des Athées paroitra encore dans un plus grand jour, ſi nous conſiderons l'utilité que la Religion apporte à la Société hnmaine. Cet avantage eſt ſi manifeſte, que les Athées voulant diffamer la Religion, ont dit qu'elle n'étoit qu'une invention politique, dont on s'eſt ſervi pour aſſembler les hommes en corps de Société, & les ſoumettre aux Loix. Cela étant, ces Hommes pervers n'ont pas le moindre prétexte pour ruïner ce fondement, qui eſt le lien de la Société civile, ni pour confondre & brouiller toutes choſes. Il eſt facile de démontrer qu'aucune Société d'Hommes ne peut ſubſiſter ſans Religion. Et qui eſt-ce qui pourroit concevoir un Gouvernement, où l'on n'obſerveroit aucunes Loix? Qui eſt-ce qui alors feroit la fonction de Juge, ou qui eſt-ce qui auroit conferé à un autre cette Charge, ſans lui faire prêter le ſerment? Y a-t-il quelqu'un qui ignore que toute la religion du Serment eſt fondée ſur l'exiſtence d'un Etre ſuprème, qui ſait tout ce qu'il y a de vrai & de faux, qui connoit les parjures & qui les punit? Quelle Société libre, telle qu'eſt la Société humaine en ne la conſiderant que dans l'état naturel & primitif, pourroit confier l'adminiſtration de la Juſtice à un Juge Athée qui ne connoit point de Dieu, qui ne le craint ni ne l'adore? Un tel Homme ne jugera-t-il pas ſelon ſes affections, ſa fantaiſie, ou ſes préjugés? Ainſi qui ne voit que l'Athéiſme détruit toute la force du Serment, qu'il renverſe toute Société, avec les avantages qui en reviennent? Le Syſtème politique des Athées, tel que celui de *Hobbes* dans ſon Livre *de Cive*, ou dans ſon *Leviathan*, ſeroit une choſe auſſi abſurde & auſſi ridicule que ce Livre d'Epicure, *de Sanctitate, & Pietate adverſus Deos*, περὶ ὁσιότητος, (*de la Sainteté, & de la Piété contre les Dieux*) dont parle Ciceron. On peut voir par l'exemple de quelques Peuples de l'Amerique (*De Laet*, p. 34. 47. 50. *Voyage du Sieur de Champlain*, p. 28. 93.) qu'il n'y a rien de plus miſerable qu'une Nation qui eſt deſtituée de Religion, & des avantages qu'elle produit; qui eſt ſans Loix, ce lien des Sociétés; ſans Sciences & ſans Arts, errante ça & là ſans avoir de demeure fixe. Néanmoins ceux qui la compoſent ſont moins féroces & moins barbares, que ces Hommes élevés dans le ſein du Chriſtianiſme, qui employent toutes les forces de leur eſprit corrompu pour énerver l'Exiſtence de Dieu. Ces infortunés ne *diſent point en leur cœur, Il n'y a point de* Dieu; parce qu'ils n'ont jamais penſé à Dieu, ou au moins qu'ils n'y ont jamais penſé comme ils le devoient. Une telle diſpoſition mérite plutôt le nom d'ignorance craſſe & brutale, que d'impiété; ceux-là méritent notre compaſſion, ceux-ci notre haine; ces derniers même doivent être punis, s'ils répandent le venin de leurs opinions dans la Société. Ils ſont pires que les Inſenſés de notre Texte, *qui diſent* ſeulement dans leurs cours, *Il n'y a point de* Dieu, mais qui ne profeſſent point publiquement ce Syſtème d'impiété. Un Magiſtrat, un Prince, un Juge Athée, eſt ſur toute choſe une peſte très dangereuſe. Les Sectateurs d'Epicure peuvent nous ſervir d'exemple. Dès que ces Hommes, contre le précepte de leur Maitre, de *paſſer leur vie dans l'obſcurité*, ſe répandirent dans toutes les Villes de la Grece, s'ingererent dans les affaires de l'Etat, ils furent, au rapport de Plutarque, proſcrits par des Edits très ſévères. L'Athéiſme n'eſt pas même ſupportable dans un Particulier, ou un Homme privé; mais ce monſtre devient plus furieux s'il eſt placé ſur le Trône, s'il eſt à la tête des Armées, ou qu'il rempliſſe les Tribunaux; on ne doit en attendre que des perfidies, des trahiſons, l'oppreſſion des innocens, des rapines, des cruautés, l'infraction des Loix, des atteintes contre la liberté, la Tyrannie enfin, & quantité d'autres maux. Bien plus, ſi l'Irréligion étoit la Religion dominante d'un Païs, ſes habitans ſeroient les plus malheureux de tous les Hommes; ce ſeroit le Royaume de Satan, diviſé en lui-même; les Provinces entieres ſe changeroient en Déſerts; ce ne ſeroit plus qu'une demeure de Voleurs, & d'Aſſaſſins. *Joſeph* (*de Bell. Jud.* L. II. c. 12.) rend ce témoignage des Saducéens, qu'on peut appeller à juſte titre des Juifs Epicuriens, qu'on les vit non-ſeulement nourrir des haines cruelles contre les autres Sectes, mais qu'ils furent encore perfides & cruels entre eux-mêmes. La juſtice, la générosité, la reconnoiſſance ne font aucune impreſſion ſur un Athée, *s'il eſt d'accord avec lui-même, & que la Nature ne prenne pas quelquefois le deſſus*, (*Cic. de Offic.* I. 2.) Un véritable Athée ne ſera jamais bon Ami, ou fidèle Sujet. Et qui eſt-ce qui voudroit chercher de l'amitié parmi des Voleurs & des Brigands? Tout amour, toute fidelité envers le Prince, n'eſt-elle pas bannie d'une Société qui rompt tous les liens, qui foule aux pieds la probité, & qui étouffe toute charité; où le Gouvernement eſt ébranlé & chancelle, où l'on proſcrit les Arts & les Sciences, les Manufactures & les autres avantages



PSAL. XV.
Deo, Proximo, Tibi ipsi.

Psal. XV
Liebe Gott den Nächsten und dich selbst.

G. Lichten[illegible]

ges de la vie; où tout ce qu'il y a de louable, & d'utile disparoit, & périt.

Il suit naturellement de tout ce que nous avons dit, que la folie de l'Athée est extrême; qu'un Déiste qui s'attache librement à cette damnable Doctrine, préfère *la mort & le mal, à la vie & au bien*, Deuteron. XXX. 15. les ténèbres à la lumiere, Jean III. 19. Sa folie est d'autant plus grande, que rien ne le force à suivre ces dogmes absurdes, qu'il n'y est obligé par aucune nécessité, qu'il ne lui en revient, ni à la Société aucun avantage. Bien plus, la profession publique, ou cachée de l'Athéisme est non-seulement une Sagesse dépourvue de sens, qui est le nom que les Epicuriens donnoient eux-mêmes à leur doctrine, mais c'est une Folie extravagante; ces miserables ne se privant pas seulement des avantages qui reviennent de la Religion, mais encore de l'esperance de l'Immortalité bien-heureuse dans l'autre Vie, & se laissant précipiter par le desespoir au fond des Enfers.

PLANCHE DXXXIX.

L'Homme de bien, fidèle à ses devoirs envers Dieu, envers le Prochain, & envers lui-même.

PSEAUME XV.

ETERNEL, qui est-ce qui séjournera dans ton tabernacle? qui est-ce qui habitera en la montagne de ta sainteté?	*SEIGNEUR, qui demeurera dans votre Tabernacle? où qui reposera sur votre sainte montagne?*
Celui qui marche en intégrité, & fait ce qui est juste; & qui profere la vérité ainsi qu'elle est en son cœur.	*Celui qui vit sans tache, & qui pratique la justice; qui parle sincerement selon la vérité qui est dans son cœur.*
Qui ne médit point par sa langue, qui ne fait point de mal à son compagnon, qui ne lève point de diffame contre son prochain.	*Qui n'a point fait de mal à son prochain, & qui n'a point écouté la calomnie contre ses freres.*
Aux yeux duquel est méprisable celui qui n'est pas recevable: mais il honore ceux qui craignent l'ETERNEL; & s'il a juré, fût-ce à son dommage, il n'en changera rien:	*Le méchant paroît à ses yeux comme le néant: mais il releve & honore ceux qui craignent le SEIGNEUR; il ne trompe point son prochain dans les sermens qu'il lui fait.*
Qui ne donne point son argent à usure, & ne prend point de présent contre l'innocent. Celui qui fait ces choses, ne sera jamais ébranlé.	*Il ne donne point son argent à usure, & ne reçoit point de présens pour opprimer l'innocent. Quiconque pratique ces choses, ne sera jamais ébranlé.*

ON peut considerer ces paroles du Pseaume, comme le Portrait d'un Homme qui embrasse par une foi sincere le Messie qui étoit promis dès le tems du Psalmiste, qui devoit sortir de sa race, & qui vint ensuite dans la plénitude du tems. Mais elles nous présentent aussi l'idée d'un Homme de bien, qui ne suivant que les impressions de la droite Raison, s'acquitte de ce qu'il doit à DIEU, au Prochain, & à lui-même. Je laisse l'exposition du prémier sens, à ceux qui sont appellés & établis pour enseigner la Religion révélée dans la Parole de DIEU, & qui doivent conduire les autres par cette voye à la Vie éternelle; je me restraindrai dans

dans les bornes de la Religion Naturelle, & des devoirs auxquels est obligé un Homme doué d'une droite Raison. Je laisse à la Justice, & à la Bonté de Dieu, le jugement de ceux qui parmi le grand nombre des Gentils, *font naturellement les choses qui sont de la Loi - - - qui montrent l'œuvre de la Loi écrite dans leurs cœurs*, Rom. II. 14. 15.

Qu'il y ait une Religion Naturelle, subordonnée à la Révélation, & fondée sur des principes certains, c'est de quoi on ne peut douter; & il est même conforme à la bonté de Dieu, que cela soit ainsi. On a écrit des Livres entiers sur ce sujet; mais j'abregerai autant qu'il me sera possible. Il n'est point de Payen qui ayant la droite Raison en partage, ne reconnoisse un Dieu, une Cause prémiere, un Etre éternel, indépendant, un Créateur, un Directeur, un Conservateur souverainement sage, qui prenne soin sur-tout du Genre-humain; un Etre infiniment parfait, & qui par conséquent n'est limité à aucune grandeur déterminée, qui n'est renfermé dans aucun lieu particulier, ni exclus d'aucun espace; un Etre immuable, exempt de toutes douleurs & de toutes passions, se suffisant à soi-même, doué d'un entendement infiniment sage, & d'une volonté toute-puissante.

La *Bonté* infinie du Créateur tout-puissant, & la Sagesse de mon Conservateur, qui m'a donné aussi bien qu'aux autres Hommes une Ame raisonnable, & un Corps qui renferme un artifice infini; un si grand bienfait, dis-je, exige de moi l'*Amour* le plus tendre pour mon Bienfaiteur, de la puissante volonté duquel dépendent originairement & actuellement tous les avantages que nous retirons des créatures. La *Crainte*, la dévotion soumise, doit nécessairement accompagner l'Amour que j'ai pour Dieu. En effet, si j'aime Dieu de tout mon cœur, je ne serai point desobeïssant à cet Etre suprème, dont la bonté & la clémence sont infinies; je n'aurai pas un mépris injurieux pour ses Commandemens; je ne changerai point par de honteux & criminels abus les Loix générales, qu'il a établies afin de suppléer abondamment à notre impuissance pour les accomplir. Si je considere attentivement la Puissance infinie qui m'a accordé de si grands bienfaits, & en si grand nombre, par un pur effet de sa liberalité paternelle, & sans les avoir nullement mérités, ces réflexions me feront voir que Dieu peut sans injustice, en vertu du droit absolu qu'il a sur moi, me priver de ces mêmes biens; & que si mon obstination dans le mal change sa patience en colere, il peut en vertu de ce pouvoir suprème, & en conséquence des loix de sa Justice qui sont gravées au dedans de mon ame, me condamner à des peines temporelles & éternelles, dont ce Dieu tout-puissant a toujours un trésor tout prêt. Ecclésiast. XXXIX. 32. 34. (32. 35. 36.) *Comme toutes ces choses sont un bien pour les saints, aussi se changent-elles en maux pour les méchans & les pécheurs: -- Le feu, la grêle, la famine & la mort, toutes ces choses ont été créées pour exercer la vengeance, ainsi que les dents des bêtes, les scorpions, & les serpens, & l'épée destinée à punir, & à exterminer les impies.*

De la Crainte & de l'Amour résulte l'*Obeïssance* que nous devons à Dieu, & à sa volonté qu'il nous a manifestée dans sa Loi. Il est mon Créateur & mon Maître, je suis sa créature; qu'y a-t-il donc de plus juste ou de plus conforme à la Raison, que de se soumettre la créature au Créateur? Puis donc que les Vérités certaines que le Créateur a imprimées dans mon esprit, m'obligent à mener une vie honnête, à fuir le vice, à rendre à chacun ce qui lui est dû, à ne point faire à autrui ce que je ne voudrois pas qu'on me fit; je conclus de-là, que c'est en cela précisément que consiste la volonté de Dieu, à laquelle je dois soumettre la mienne & conformer ma vie. Si je considere Dieu entant que juste, je ne saurois avoir d'autre idée de sa justice, sinon qu'elle punira mes transgressions, tant en cette vie, qu'en l'autre; la Raison même me dictant, que puisque mon Ame est un Etre que toutes les forces de la Nature ne peuvent détruire, Dieu seul, qui en auroit la puissance s'il le vouloit, ne l'anéantira pas non plus; elle m'apprend au contraire, que dès qu'elle aura une fois rompu les liens qui l'attachent au Corps, elle doit subsister éternellement: vérité qui est plus clairement révélée dans la Parole de Dieu. Si je considere Dieu entant que bon, clément, & misericordieux, je puis entierement m'assurer que j'aurai part à sa grace, pourvu qu'avec les sentimens d'une vive douleur, & d'une sincere pénitence, je pleure mes péchés, que je mette toute ma confiance en Dieu: *Esperance* dont le principal fondement, qui est supérieur à la Raison toute seule, consiste dans les mérites de Jesus-Christ. Cette Esperance est suivie d'une entiere *Confiance* en la puissance infinie de Dieu. C'est à lui seul qu'il faut s'adresser par de ferventes prieres, parce qu'il n'y a que lui qui connoisse toutes choses. Nous ne devons pas nous abandonner aux plaintes & aux murmures, quand nous n'obtiendrions pas ce que nous demandons; la Raison même peut nous faire comprendre, que pour plusieurs motifs, justes & légitimes quoiqu'ils nous soient inconnus, Dieu peut refuser ou suspendre l'effet de nos demandes. Corrompu d'ailleurs comme je le suis, je pourrois souvent demander des choses nuisibles tant pour le Corps que pour l'Ame, des choses qu'un judicieux Conseiller ne me permettroit jamais, beaucoup moins un Dieu dont le jugement est infaillible & souverainement sage. La Raison m'apprend encore, que Dieu étant l'Auteur libre du Mouvement & des Loix de la Nature, il exerce sur elles un souverain empire; qu'il s'est réservé la liberté & la puissance de les changer, de les suspendre, & de faire même des Miracles. D'ailleurs puisque, suivant le témoignage de ma conscience, il ne m'arrive que trop souvent de ne faire aucun cas des salutaires & paternels avertissemens de Dieu, je ne dois pas être surpris s'il n'exauce pas mes prieres: quand

même

même il me puniroit, & me traiteroit selon mes mérites, je dois recevoir & souffrir en *patience* les châtimens qu'il m'impose, comme venant de la part d'un Dieu dont la volonté est libre & toute-puissante. Il est de mon devoir de ne point abreger le cours de ma *vie* par quelques mouvemens déréglés de l'Ame ou du Corps, tels que sont les transports de colere, la vengeance préméditée, l'avarice, les soucis rongeans, & la débauche. Je dois laisser à Dieu le soin de terminer ma vie, & me reposer entierement sur celui qui me l'a donnée. Quoique la Raison seule, & abandonnée à elle-même, ne puisse point s'élever jusqu'à la connoissance d'un Christ Sauveur & Médiateur, & aux autres Mysteres de la Religion Chrétienne, je sai pourtant avec la derniere certitude, qu'il y a un Dieu tout-puissant, Créateur du Ciel & de la Terre; & je mets toute ma confiance dans cette puissance & cette bonté infinies, qu'on remarque dans la production des Créatures & qu'on voit briller d'une façon particuliere dans le précieux don qu'il m'a fait de la Raison. J'adore Dieu par un culte raisonnable, conforme sur-tout à ce qu'il m'a révélé dans sa Parole; je rends graces à ce Dieu, de tant de bienfaits qu'il m'a accordés; ravi en admiration, j'annonce par-tout ses infinies perfections: je ne jure que dans une pressante nécessité, & ce que j'ai une fois promis ou juré au nom du Dieu tout-puissant & tout sage, je l'accomplis inviolablement; je ne me parjure point: je ne parle jamais de Dieu qu'avec un respect profond; j'adore & j'honore cette Majesté devant laquelle tout l'Univers est dans la crainte & le tremblement: je fais tous mes efforts pour remplir les devoirs que me prescrit la Loi que je porte écrite dans mon cœur. En un mot, *je marche en intégrité, & je fais ce qui est juste.* Je suis d'autant plus obligé à la pratique de ces vertus, si la grace prévenante de mon Dieu m'a ouvert la porte de la Révélation: ici j'apprends des Vérités que j'ignorois auparavant; la Révélation m'enseigne comment l'Homme est tombé par sa propre faute, comment son Entendement a été obscurci, sa Volonté dépravée; comment en conséquence de son péché, il a été l'objet de l'indignation de Dieu, & sujet à la mort éternelle: j'apprends aussi, que j'ai été délivré de cet état triste & déplorable par les mérites très parfaits de Jesus-Christ, seul & unique Médiateur & Sauveur.

Si je réfléchis sur mes *devoirs envers le Prochain*, je vois qu'il y a des Hommes qui, comme moi, ont un Corps qui renferme un art infini, une Ame raisonnable comme la mienne, & qui reçoivent chaque jour de nouveaux bienfai . Je conclus de-là que mon Prochain est, aussi-bien que moi, l'objet de l'amour de mon Dieu, que c'est l'ouvrage de ses mains, qu'il m'est uni par des liens très étroits; & que par conséquent je dois l'*aimer*, parce que nous avons un même Dieu pour Pere & Créateur. Si je réfléchis sur toutes les liaisons qui m'attachent au Prochain, je ne le haïrai point, je ne le calomnierai point; je n'employerai point pour le tromper, la fraude & le mensonge; je me garderai sur-tout de lui faire tort en sa vie, ou en ses biens. S'il arrive que quelquefois il se laisse entrainer au Vice, c'est à moi à le ramener dans le chemin de la Vertu: s'il s'égare du sentier de la Vérité, je ne dois pas employer le feu, le fer, la roue & la torture; mais je dois corriger les erreurs de son Entendement par des argumens fondés sur la Raison, accompagnés sur-tout de modestie: la charité doit me porter à fléchir sa volonté en lui témoignant de la compassion, & par des exhortations fraternelles. Je me garderai bien après cela de mépriser le Prochain, qui comme moi est l'image de Dieu, & qui a une même origine avec moi: je n'admettrai d'autre difference entre les Hommes, que celle qui est entre la Vertu & le Vice; & en ce cas, je détesterai le Vice sans haïr la Personne. Le mépris que j'aurai pour ces Hommes corrompus, ne sera point accompagné de haine; je n'aurai aucun dessein de leur nuire, je ne me proposerai uniquement que de les corriger. Si je ne puis en venir à bout par ces moyens, j'en laisserai le soin au jugement de Dieu, & aux Magistrats. Je me ferai une loi *de proferer la vérité ainsi qu'elle est en mon cœur*, de parler conformément à ce que je pense en mon cœur: *de ne point médire par ma langue; de ne faire point de mal à mon compagnon; de ne point souffrir qu'on diffame mon prochain; de mépriser celui qui n'est point recevable; d'honorer ceux qui craignent l'Eternel; de ne rien changer de ce que j'aurai juré, fût-ce à mon dommage; de ne point donner mon argent à usure; de ne point prendre de présent contre l'innocent.* Il est bon de remarquer ici en passant, que la Loi Naturelle ne défend point de prêter à un modique & juste Interêt, mais qu'elle interdit l'Usure exorbitante. Car le Débiteur tire un profit de l'argent qu'on lui prête. Mais l'interêt ne doit point surpasser ce profit. Je passe à dessein sous silence plusieurs autres choses, qui servent de fondement à une saine Politique.

Il est tems à présent de parler, mais succinctement, des *Devoirs* auxquels l'Homme est obligé envers *lui-même*. Ces devoirs sont fondés sur l'amour qu'il se doit, qui l'oblige à veiller à sa propre conservation, à augmenter sa fortune & son rang, sans toutefois enfraindre les Loix divines & humaines. Il doit pour cela bien distinguer *l'Amour de soi-même*, de *l'Amour-propre*. Le premier est bon, permis & nécessaire; l'autre est nuisible & pernicieux. Cet amour de moi-même, aussi-bien que l'amour du Prochain, est fondé sur l'amour de ce Dieu qui nous a créés. Je m'aime moi-même, je suis même obligé à cet amour, parce que je suis une créature excellente, sortie des mains de Dieu; je ne souhaite par conséquent rien, de ce qui pourroit nuire à mon *Corps* ou à mon *Ame*; je suis *temperant*, & chaste; j'évite l'intemperance, la luxure, & toutes sortes d'excès, parce que par-là je

je ferois le meurtrier de moi-même, que j'avilirois ma Raison, & que la condition spirituelle de mon Ame dégénereroit en stupidité & en brutalité, & deviendroit même pire que celle des Bêtes. Jettez les yeux, je vous prie, sur un Homme adonné à l'Ivrognerie, dont les yeux & les facultés sont offusquées par le vin; & voyez si un tel Homme mérite le nom qu'il porte? Il tremble, & se tient à peine sur ses pieds; le vin & le sommeil le font chanceller; l'estomac ne demande plus d'alimens, & ne les sauroit digerer; toute la machine de son Corps menace d'une prochaine ruïne; sa langue palpite; ses pieds s'enflent; toutes ses sécrétions sont vitieuses; son Corps enfin périt, inondé par l'Hydropisie, ou détruit par l'Apoplexie. Si je pense sérieusement à ce précieux & nécessaire équilibre qui subsiste entre le sang & le fluide nerveux, je comprendrai aisément que je dois éviter tout mouvement déréglé de l'Ame, surtout la colere, l'envie, la haine, la crainte & la terreur. Je dois outre cela réfléchir, que je ne suis point dans ce Monde seulement pour moi-même, mais que j'y suis pour la gloire de mon Dieu & de mon Créateur, pour servir ma Patrie & mes Amis, pour être utile à mon Prochain, fut-il même mon ennemi. Les Payens ont connu ces devoirs avec le seul secours de la Lumiere naturelle; mais la Révélation nous les met dans un bien plus grand jour. Je dois sur-tout avoir un soin particulier de mon *Ame*, qui de sa nature est immortelle, & je ne dois rien négliger de ce qui peut procurer son salut en ce Monde, & en l'autre. Car ce n'est pas seulement l'Ecriture Sainte qui m'apprend que mon Ame subsistera pendant toute une éternité, & qu'après cette vie elle jouïra d'un bonheur parfait, si elle persévère dans l'obeïssance qu'elle doit à Dieu, & qu'elle l'honore par une foi sincere; qu'elle sera au contraire dans un état triste & déplorable, si contre les lumieres de sa conscience, elle demeure impie & infidèle, & qu'elle provoque par son obstination dans le mal, la colere de Dieu: La Raison naturelle m'enseigne aussi, que mon Ame ne peut être détruite par les forces de la Nature, qu'elle ne peut être anéantie que par la volonté de celui qui l'a créée; & que vraisemblablement cela n'arrivera jamais, parce que tant qu'elle est unie étroitement avec le Corps, elle est corrompue elle-même, & ne forme de Dieu & des choses divines, que des pensées très imparfaites: au-lieu qu'elle espere d'en former dans l'autre vie de plus dignes, & de plus conformes à ces grands objets; pleinement persuadée, que lorsqu'elle sera dégagée de tout lien, elle verra & adorera Dieu dans un état de sainteté parfaite, qu'elle glorifiera sans cesse & aimera ardemment son Créateur, cet Etre tout-bon & tout-puissant. L'Immortalité de l'Ame paroitra dans un plus grand jour, si nous considerons qu'il est de la bonté de Dieu, que les Justes qui pendant cette vie sont exposés aux injures des Méchans, qui sont affligés par tant de calamités, éprouvent les joyes de la vie bienheureuse, où le Corps n'est exposé à aucunes maladies, où l'Esprit n'est déchiré par aucun soin: que de même il est de la Justice divine de punir les Impies, qui pendant cette vie ont tout à souhait, & de les enveloper dans les ténèbres d'une mort éternelle. Je m'occuperai donc principalement du soin de mon Ame raisonnable & immortelle; je m'appliquerai donc sérieusement à l'instruire dans la connoissance & le culte de Dieu son Créateur; je ferai tous mes efforts pour l'instruire dans la connoissance d'elle-même, de son Entendement & de sa Volonté; je lui rappellerai sa noblesse, & sa corruption; je ne la repaitrai point de vaines pensées; mais je lui proposerai un but certain, possible, & salutaire; je l'exercerai à juger sainement des choses, à ne desirer rien que ce qui est conforme à la Raison; à calculer ses forces avant que de rien entreprendre; à se munir contre toutes sortes d'adversités; à juger sainement de ce que valent les cupidités, les plaisirs, les dignités, les honneurs, les richesses; à soumettre les passions à la Raison: j'ornerai & j'exercerai mon Esprit par differentes sortes de Sciences & d'Arts, aussi utiles qu'agréables; je ne permettrai jamais qu'il s'endorme dans l'oisiveté. Je conserverai & augmenterai les forces de mon Corps par la nourriture, & par le travail; je défendrai ma vie, mes biens, mes dignités, par des moyens licites; je n'ôterai la vie à mon Agresseur que dans le cas d'une extrème nécessité. Si je pratique toutes ces choses, *je fais ce qui est juste*. Ce sont-là les Devoirs d'un Homme raisonnable, d'une Créature sortie de la main de Dieu, d'un Citoyen qui veut vivre dans la Société; ils servent de base au Droit des Gens, & à la plus saine Politique. De tels Hommes, par la grace de Dieu, & par le mérite efficace du Médiateur dont la connoissance nous est révèlée dans les Ecritures, *séjourneront dans le tabernacle de* Dieu, *habiteront en la montagne de sa sainteté, & ne seront jamais ébranlés.*

PSEAUME XXIII. verſ. 9-16.

Une fumée montoit de ſes narines, & de ſa bouche un feu qui dévoroit, tellement que des charbons en étoient embraſés.

Il abaiſſa donc les Cieux, & deſcendit, ayant une obſcurité ſous ſes pieds.

Et il étoit monté ſur un Chérubin, & il voloit; & il étoit guindé ſur les ailes du vent.

Il mit les ténèbres pour ſa cachette: ſon Tabernacle étoit tout à l'entour de lui, aſſavoir les ténèbres d'eaux qui ſont les nuées de l'air.

De la lueur qui étoit au devant de lui, ſes nuées furent écartées; & il y avoit de la grêle, & des charbons de feu.

Et l'ETERNEL tonna aux Cieux, & le Souverain jetta ſa voix avec de la grêle, & des charbons de feu.

Il tira ſes fleches, & les écarta: il lança des éclairs, & il les mit en déroute.

Alors le fond des eaux apparut, & les fondemens de la Terre habitable furent découverts: comme tu les tançois, ô ETERNEL, & par le ſouffle du vent de tes narines.

La fumée s'eſt élevée dans ſa colere, & le feu s'eſt allumé par ſes regards; des charbons en ont été embraſés.

Il a abaiſſé les Cieux, & eſt deſcendu: un nuage obſcur eſt ſous ſes pieds.

Et il eſt monté ſur les Chérubins, & il s'eſt envolé; il a volé ſur les ailes du vent.

Il a choiſi ſa retraite dans les ténèbres: il a ſa tente tout autour de lui, & cette tente eſt l'eau ténébreuſe des nuées de l'air.

Les nuées ſe ſont fendues par l'éclat de ſa préſence, & il en a fait ſortir de la grêle, & des charbons de feu.

Et le SEIGNEUR a tonné du Ciel; le Très-haut a fait entendre ſa voix, il a fait tomber de la grêle, & des charbons de feu.

Et il a tiré ſes fleches contre eux, & il les a diſſipés: il a fait briller par-tout ſes éclairs, & il les a tous troublés & renverſés.

Les ſources des eaux ont paru, & les fondemens du vaſte corps de la Terre ont été découverts, par un effet de vos menaces, SEIGNEUR, & par le ſouffle impétueux de votre colere.

Voy. ſur 2. *SAM.* Chap. XXII. verſ. 8-16.

PSEAUME XVIII. verſ. 34.

Il a rendu mes pieds égaux à ceux des biches, & m'a fait tenir debout ſur mes lieux haut élevés.

Qui a rendu mes pieds auſſi vîtes que ceux des Cerfs, & m'a établi ſur les lieux hauts.

LEs Animaux ne manquent point de moyens pour ſe conſerver la vie. Les uns ſe défendent avec leurs cornes, les autres avec leurs dents; le Cerf trouve ſon ſalut dans la fuite, & dans la légereté que lui a donné le Créateur. *Virgile* lui donne l'épithete de *pied-d'airain*:

Fixerit æripedem cervam licet. Æn. L. VI.

„ Soit qu'il perce une biche au pied d'airain". *Servius* a cru qu'il faloit lire *aëripedem, auffi vite que le vent.* Mais on peut conferver *æripedem, au pied d'airain*; de même que les Auteurs Grecs donnent fouvent aux Chevaux & aux Bœufs l'épithete de χαλκοπόδες, & de χαλκοκρόται, parce que la corne de leurs pieds étant extrèmement dure, ils font du bruit en courant, comme un airain refonnant. Le Cerf & la Biche peuvent être appellés *pieds-d'airain*, à caufe de la fermeté de leur pas. Ce que David dit ici s'accorde avec ce que nous lifons dans Habacuc III. 19. L'Eternel *le* Seigneur *eft ma force, & il rendra mes pieds femblables à ceux des biches, & me fera marcher fur mes hauts lieux.* La fin de cette Prophetie, de même que la confiance de David, doit s'entendre des Fidèles qui voulant marcher dans cette vallée de mifere, femée de dangers, d'épines & de ronces, mettent toute leur confiance en Dieu: fe muniffant ainfi contre toutes les adverfités, ils marchent fans broncher, comme un Cerf à travers les rochers.

PLANCHE DXL.

Les Cieux racontent la gloire du DIEU fort.

PSEAUME XIX. verf. 2-7.

Les Cieux racontent la gloire du DIEU fort, & l'Etendue donne à connoitre l'ouvrage de fes mains.	*Les Cieux racontent la gloire de DIEU, & le Firmament publie les ouvrages de fes mains.*
Un jour dégorge des propos à l'autre jour, & une nuit montre la fcience à une autre nuit.	*Un jour annonce cette vérité à un autre jour, & une nuit en donne la connoiffance à une autre nuit.*
Il n'y a point en eux de langage, & il n'y a point de paroles; toutefois fans cela leur voix eft ouïe.	*Ce n'eft point un langage, ni des paroles dont on n'entende point la voix.*
Leur allignement eft forti par toute la Terre, & leurs propos jufqu'au bout de la Terre habitable: il a pofé en eux un pavillon pour le Soleil.	*Leur bruit s'eft répandu dans toute la Terre, & leurs paroles fe font fait entendre jufqu'aux extrémités du Monde.*
Tellement qu'il eft femblable à un époux fortant de fon cabinet nuptial, & il s'égaye comme un homme vaillant pour faire fa courfe.	*Il a établi fa tente dans le Soleil; & il eft lui-même comme un époux qui fort de fa chambre nuptiale: il fort plein d'ardeur pour courir comme un géant dans fa carriere.*
Son départ eft de l'un des bouts des Cieux, & fon tour fe fait fur l'un & l'autre bout; & il n'y a rien qui fe puiffe cacher loin de fa chaleur.	*Il part de l'extrémité du Ciel, & il arrive jufqu'à l'autre extrémité du Ciel; il n'y a perfonne qui fe cache à fa chaleur.*

Le Monde, ce Théatre d'une étendue immenfe & d'une beauté achevée, peut être appellé à jufte titre une Affemblée d'Orateurs, dont toute la fonction eft de célébrer la gloire de l'Etre fuprême. Ces Orateurs à la vérité font muets, & deftitués de Raifon, mais leur langage eft des plus éloquens; tandis que ceux qui font doués d'une Ame raifonnable, gardent au contraire le filence. Si ceux-ci fe taifent, ceux-là ouvrent la bouche, & élèvent leur voix. Si les



Psal. XIX. v. 2-7.
Coeli enarrant Gloriam DEI.

Psal. XIX. v. 2-7.
Die Himel erzehlen die Ehre Gottes.

I. G. Pintz sculps.

les Hommes oubliant leur devoir négligent de glorifier leur Créateur, on entend en leur place la voix des Cieux, des Etoiles fixes, & des Planetes; l'Air, le Jour, la Nuit, les Pierres, les Métaux, les Plantes, les Animaux, élèvent leur voix. Toutes ces Créatures ne nous mettent pas ſeulement ſur les voyes des louanges divines, comme ces colomnes érigées dans les carrefours & les grands-chemins; mais elles célèbrent elles-mêmes à haute voix la Sageſſe, la Puiſſance, & la Bonté de DIEU.

Les Cieux, dit le Pſalmiſte, *racontent la gloire du* DIEU *fort, & l'Etendue donne à connoître l'ouvrage de ſes mains. Les Cieux*, שָׁמַיִם ſont cette étendue d'une matiere ſi déliée, renfermée entre les Etoiles fixes & les Planetes, qui ne réſiſte pas aux exhalaiſons des Cometes, ni aux Planetes & aux Cometes mêmes, quoique, ſelon les loix de la Nature, tout fluide réſiſte aux corps ſolides, à raiſon de ſa gravité & de ſa denſité, de maniere que la réſiſtance du Mercure eſt 13⅗ plus grande que celle de l'Eau, & 850 fois plus que celle de l'Air; & ſuivant cette hypotheſe, Mr. *Newton* a calculé qu'en ſuppoſant Jupiter un peu plus denſe que l'eau, il perdroit preſque $\frac{1}{11}$ de ſon mouvement dans l'eſpace de 30 jours, durant leſquels il parcourt 459 de ſes demi-diametres, s'il ſe mouvoit dans un fluide ſemblable à notre air. On peut donc regarder avec raiſon la ſubtilité des Cieux comme étant infinie, & preſque égale à un eſpace entierement vuide, puiſqu'on ne voit aucune diminution de mouvement dans Jupiter & dans les autres Planetes, & que les Cometes & leurs exhalaiſons y trouvent un paſſage entierement libre. Cette ſubtilité eſt ſi prodigieuſe, que du conſentement de tous les Aſtronomes, les rayons du Soleil & des Etoiles fixes ne ſouffrent aucune réfraction en paſſant au travers pour venir à notre air, lequel ſuivant la loi par laquelle la denſité des corps répond au poids de la matiere dont ils ſont preſſés, eſt 1000 000 000 000 000 000 fois moins denſe à la diſtance de 210 milles de la Terre, que dans le voiſinage de la Terre. (*Newton Opt.* 210. 212.) L'étendue des Cieux eſt ſi vaſte, qu'aucun des Aſtronomes modernes n'a encore oſé la déterminer; & que DIEU lui-même le Maitre des Cieux, voulant nous décrire la hauteur, la largeur & la profondeur de ſes voyes, de ſa grace & de ſa miſericorde, les compare à cet ouvrage, parce que c'eſt le plus grand & le plus magnifique qui ſoit ſorti de ſes mains. Iſaïe LV. 9. *Car autant que les Cieux ſont élevés par deſſus la Terre, autant mes voyes ſont élevées par deſſus vos voyes, & mes penſées par deſſus vos penſées.* Pſ. CIII. 11. *Car autant que les Cieux ſont élevés par deſſus la Terre, autant ſa gratuité eſt grande pour ceux qui le craignent.* Ou: *Puis qu'autant que le Ciel eſt élevé au deſſus de la Terre, autant a-t-il affermi la grandeur de ſa miſericorde.* La plupart des Hommes ne ſauroient comprendre l'utilité, les uſages infinis de cet immenſe eſpace. Si la denſité du Ciel égaloit celle de notre Atmoſphere, dont la couleur bleue nous paroit ſi agréable dans l'éloignement, les rayons du Soleil & ceux des Etoiles fixes auroient à ſurmonter une réſiſtance preſque invincible, les Planetes perdroient enfin leur mouvement, & les rayons innombrables de lumiere venant à ſe rompre & à ſe réfléchir en une infinité de manieres differentes, nous empêcheroient d'avoir aucune connoiſſance certaine de la ſituation & du mouvement des Etoiles: que dis-je? nous ne pourrions pas même voir ces brillans flambeaux qui luiſent dans les Cieux pendant l'obſcurité de la nuit, & l'Aſtronomie ne ſeroit fondée ſur aucun principe certain.

Et l'Etendue donne à connoitre l'ouvrage de ſes mains. C'eſt à dire l'*Air*, cet Elément répandu par-tout ſur notre Terre, qui nous eſt abſolument néceſſaire, ſans lequel les Hommes & les Animaux ne peuvent vivre, ni les Plantes croitre. C'eſt une ſubſtance extrêmement fluide & légere, & qui cependant agit ſur la Terre (ſuivant le calcul du célèbre *Jaques Bernouilli, de Meth. ratiocin. ſeu uſu Logicæ, Th.* 2) avec une preſſion égale à celle de 66000 000 000 000 000 quintaux, ou ſelon Mr. *Poleni* (*Giorn. de' Lett. d'Italia* T. V. p. 309.) de 10373277074741409868725 livres. Ce calcul eſt fondé ſur le Barometre, & la peſanteur ſpécifique du Mercure, qui eſt à celle de l'Air comme 10 à 11000 à 1. Ce fluide n'eſt pas ſeulement peſant, mais il eſt encore élaſtique, capable de condenſation & de raréfaction, comme le prouvent les Fuſils à vent, les Veſſies qu'on remplit d'air dans le fond des vallons & qu'on tranſporte enſuite ſur le haut des montagnes, la Pompe pneumatique, & les autres machines que la Phyſique moderne a inventées. Il ſe dilate encore par la chaleur, & cette propriété produit des phénomenes ſurprenans dans les fermentations, & dans la végétation des plantes & des fruits. On peut conſulter là-deſſus, & ſur les autres propriétés de l'Air, le célèbre Mr. *Chriſtian Wolf* dans ſon *Aërometrie*, Livre qui mériteroit d'être gravé ſur l'airain. Nous ne rechercherons point ici quelle eſt la figure des particules qui compoſent l'Air, ſi elles ſont rameuſes, ſi elles reſſemblent à de petites plumes, ou ſi elles ſont ſpirales & élaſtiques: nous ne déterminerons pas auſſi leur grandeur, qui ſuivant le calcul de *Laur. Bellini* (*Giorn. de' Letter. d'Italia* T. IV. p. 156.) eſt 400000 fois moindre que l'épaiſſeur d'un cheveu. Il ſuffira pour le préſent d'avoir averti le Lecteur, que cet Elément eſt d'un ſi grand uſage qu'on ne ſauroit l'exprimer. En effet, c'eſt de l'Air que dépendent les differens changemens qui ſe font dans nos corps, la ſanté & les maladies, la diverſité des climats, la viciſſitude des ſaiſons, la vie des animaux, l'accroiſſement & la végétation des plantes: d'où il ſuit néceſſairement, que celui qui a créé l'Air, qui a marqué avec tant d'exactitude ſa peſanteur, ſa ſubtilité, ſa fluidité, ſon élaſticité, le froid, le chaud, & les autres propriétés de cet Elément, conformément aux beſoins de la Nature, de la Terre, & de ſes Habitans, eſt un Etre dont la puiſſance, la ſageſſe, & la bonté ſont également infinies. Car il

il eſt certain que la Terre ne pourroit nullement ſubſiſter, ſi la nature de l'Air étoit differente de celui que nous reſpirons. *L'air eſt une partie néceſſaire au Monde, car c'eſt lui qui unit le Ciel avec la Terre. - - - C'eſt par lui que nous voyons, que nous entendons, que nous parlons: rien de tout cela ne pourroit ſe faire ſans lui.* (*Ciceron de la Nat. des Dieux*, L. II. c. 4. & 33.) Et dans le ch. 39. du même Livre: *L'air ſe condenſe en nuages, & aſſemblant les vapeurs, il fertiliſe la Terre par les pluyes: en ſe répandant de côté & d'autre, il produit les vents. C'eſt encore lui qui produit chaque annee les differens degrés de chaud & de froid; il ſoutient le vol des oiſeaux, nourrit & conſerve les animaux, en s'introduiſant dans leurs corps par la reſpiration.*

Ici, ce ne ſont plus des Subſtances qui parlent: les Accidens mêmes montent, pour ainſi dire, en chaire, & étalent leur éloquence. En voici deux qui ſe produiſent devant nous: *Un jour degorge des propos à l'autre jour, & une nuit montre la ſcience à une autre nuit.* Voici une Aſſemblée toute particuliere, où le Jour eſt le Prêtre, la Nuit le Diacre, & les Hommes ſont les Auditeurs. La Lumiere produit le Jour, par ſa préſence; & la Nuit, par ſon abſence. L'un & l'autre doivent leur exiſtence au mouvement diurne de la Terre autour de ſon axe, d'où il arrive que les deux hémiſpheres & toutes les régions de la Terre ſont ſucceſſivement expoſées aux regards du Soleil, de qui procedent la lumiere & la chaleur. Si cette révolution étoit plus ou moins longue, bien loin qu'il en revînt quelque avantage aux Hommes, ils en ſeroient au contraire très incommodés. Ce ſont-là les diſcours que nous font entendre non-ſeulement les viciſſitudes du Jour & de la Nuit, mais encore la maniere imperceptible dont la lumiere s'approche & s'éloigne de nous, la durée préciſe des jours & des nuits toujours la même dans les mêmes climats, differente dans les differens Païs, & dans les mêmes tems: ſur quoi nous nous ſommes étendus davantage à l'occaſion du paſſage de la Geneſe I. 14. *Qu'il y ait des luminaires dans l'étendue des Cieux, pour ſéparer la nuit d'avec le jour, & qui ſervent de ſignes, & pour les ſaiſons, & pour les jours, & pour les années.* De cette maniere nous ſommes toujours à portée de nous inſtruire: chaque jour, chaque inſtant, à toutes les heures du jour, à midi, le ſoir comme le matin; l'Hiver, le Printems, l'Eté & l'Automne, ſont pour nous des Sermons continuels, des Sermons prononcés dans une Langue entendue de tout le monde, des Sermons auxquels on peut appliquer en un certain ſens, ce que l'Ecriture dit du prémier Sermon des Apôtres au jour de la Pentecôte: *Voici tous ceux-ci qui parlent ne ſont-ils pas Galiléens?* Act. II. 7. 8. 9. 11. Les Cieux, l'Air, le Jour, la Nuit, les qualités des Corps, ne ſont-ce pas tout autant de créatures ſourdes & muettes? *Comment donc les entendons-nous parler chacun le langage du païs où nous ſommes nés, Parthes & Medes, - -Cretois, & Arabes, nous les entendons parler en nos Langues les choſes magnifiques de* Dieu. Oui, ces Orateurs ſont muets, mais ils ſont en même tems très éloquens; leur langage eſt entendu de l'Européen, & de l'Indien. *Toutefois*, pour m'exprimer avec le Pſalmiſte, *il n'y a point en eux de langage, il n'y a point de parole, & leur voix n'eſt point ouïe*; & cependant *leur allignement eſt ſorti par toute la Terre, & leur propos juſqu'au bout du Monde habitable.* Cet ordre merveilleux, cette raviſſante architecture des Cieux & de la Terre, eſt pour nous comme un Livre inſtructif, dont les caracteres ſont clairs, & que les plus ignorans peuvent lire.

Pénétrons, avec notre Guide Théologien & Philoſophe tout enſemble, juſqu'au *Soleil*, ce centre du Monde, cet Aſtre dont la deſcription qu'en fait le Pſalmiſte mérite d'autant plus notre attention, que les Sectateurs de Ptolomée s'en ſervent comme d'un rempart contre ceux qui adoptent le Syſtème de Copernic. Quoi de plus clair, diſent-ils, que ces paroles, pour établir le mouvement local de cet Aſtre lumineux? *Le Soleil eſt ſemblable à un époux ſortant de ſon cabinet nuptial; il s'égaye comme un homme vaillant pour faire ſa courſe. Son départ eſt de l'un des bouts des Cieux, & ſon tour ſe fait ſur l'un & l'autre bout; & il n'y a rien qui ſe puiſſe cacher loin de ſa chaleur.* Qui ne voit que David parle ici comme Ptolomée, & fait par conſéquent crouler le Syſtème de Copernic? Telle eſt l'objection des Sectateurs de ce prémier Philoſophe. Leurs Adverſaires, pour les forcer dans ce retranchement, élèvent contre eux deux batteries differentes. La prémiere eſt dreſſée par ceux qui diſent que les expreſſions de l'Ecriture Sainte ſont accommodées à la portée du Vulgaire, & que pour cette raiſon elle dit avec lui, que le Soleil ſe lève, ſe couche, & tourne autour de la Terre: *Jean Wilkins* Evêque de Cheſter a défendu vivement cette Theſe, dans ſa *Défenſe de Copernic.* L'autre batterie eſt élevée par ceux qui expliquent à la lettre le paſſage de David, & tous ceux qui lui reſſemblent; mais qui les appliquent au mouvement du Soleil autour de ſon centre. Nous allons examiner la ſolidité des raiſons que ces Philoſophes employent contre leurs Adverſaires.

Il a poſé, en eux, dit le Pſalmiſte, *un pavillon pour le Soleil.* Où eſt donc à préſent cet *Ohel*, ce Pavillon du Soleil? Eſt-il plus raiſonnable de le placer dans cette vaſte orbite, que le Soleil parcourt avec une viteſſe inconcevable dans l'eſpace de 24 heures? ou bien dans le centre même du Tourbillon Planétaire?

Il eſt ſemblable à un époux ſortant de ſon cabinet nuptial, & il s'égaye comme un homme vaillant pour faire ſa courſe. Son départ eſt de l'un des bouts des Cieux, & ſon tour ſe fait ſur l'un & l'autre bout. Ici les Sectateurs de Ptolomée ſont forcés de choiſir entre deux extrémités. Si, ſelon leur hypotheſe, ils veulent prendre ces paroles à la lettre, & les expliquer

quer du mouvement local du Soleil, il faut qu'ils diſent auſſi que le Soleil ſe repoſe pendant la nuit dans ſon Pavillon, & qu'après avoir dormi il ſe lève de grand matin, qu'il ſort comme un Epoux bien paré de ſa Chambre nuptiale, & qu'il commence enſuite ſa courſe gayement, & la continue d'Orient en Occident, pour venir encore la nuit ſuivante ſe repoſer dans ſon Pavillon: Ou bien, que l'Ecriture s'exprime ſelon les fauſſes idées qu'on avoit peut-être du tems de David, & qui ont eu cours autrefois parmi les Gentils & les Chinois, qui croyoient avant l'arrivée des Européens, que le Soleil ſe repoſoit pendant la nuit. Mais aucune de ces deux explications n'accommode les Ptolemaïciens. Car il eſt certain que pendant la nuit, & dans le tems que nous concevons que le Soleil ſe repoſe dans ſon Pavillon, il eſt ſous notre horizon, & il y continue la rapidité de ſa courſe; de ſorte qu'il courroit, & ſe repoſeroit en même tems, ce qui eſt contradictoire. Bien plus, ſelon leur propre hypotheſe, cet Aſtre n'eſt jamais en repos, & continue ſa courſe ſans relâche, ce qui doit le faire comparer plutôt à un Héros infatigable, qu'à un Epoux dormant. D'ailleurs, ſon cours ſe faiſant ſelon eux dans l'eſpace qui eſt entre Mars & Vénus, on ne peut pas dire qu'il ſoit dans le point le plus élevé du Ciel, ni dans le plus bas: dans quel ſens dira-t-on donc de lui, *que ſon départ eſt de l'un des bouts des Cieux, & que ſon tour ſe fait ſur l'un & l'autre bout?* On apperçoit encore ici l'opinion du Vulgaire, qui parce qu'il ne voit que la moitié du cercle que décrit le Soleil, s'imagine que ce ſont les deux extrémités de ſa courſe, l'une vers l'Orient, l'autre vers l'Occident. Cette idée du Peuple n'eſt pas même reçue des Théologiens Orthodoxes.

Mais paſſons du côté de Copernic, & voyons de quel œil ſes Défenſeurs regardent le Soleil, & quel ſens litteral ils donnent à ce Paſſage. Selon eux, cet Aſtre eſt ſitué dans le centre du grand Tourbillon Planetaire, il eſt là comme dans ſon Pavillon: ſemblable à un Epoux, ou plutôt à un Monarque, répandant la ſplendeur de ſa majeſté dans tout ſon Empire, & envoyant ſes ordres de l'une à l'autre extrémité. Car on peut fort bien conſiderer comme l'une de ces extrémités, l'endroit où il tient le Siège de ſon Empire; & l'autre ſera chaque point de la circonference. De cette extrémité centrale, pour ainſi parler, ſortent la clarté majeſtueuſe & la chaleur du Soleil, qui ſemblable à un Epoux ſortant du lit nuptial, pénètre juſqu'aux endroits les plus reculés du Tourbillon Planetaire, & fait le tour entier ſur ſon axe dans l'eſpace de 27½ jours, moins pour lui-même, qu'en faveur des Planetes, dont il emporte avec ſoi le Tourbillon entier, ſuivant cette loi établie par la Divinité même, que les Planetes achevent leur cours annuel dans un tems proportionné à leurs diſtances, enſorte que celles qui ſont plus proches du Soleil l'achevent en moins de tems, que celles qui en ſont plus éloignées. Ainſi le mouvement éternel que Dieu a imprimé au Soleil, entraine avec ſoi le Ciel entier des Planetes; & tous les corps qui nagent dans ce Tourbillon, en quelque endroit qu'ils ſoient placés, reſſentent ſa lumiere & ſa chaleur; la lumiere & la chaleur paſſant avec tant de viteſſe d'une extrémité du Ciel juſqu'à l'autre, que dans l'eſpace de 7 ou 8 minutes les rayons ſolaires parcourent un chemin, que pourroit à peine parcourir un boulet de canon dans l'eſpace de 25 ans.

Il n'y a rien qui ſe puiſſe cacher loin de ſa chaleur. Il n'y a rien ici, qui fourniſſe matiere de diſpute aux deux Partis: quoique partagés d'ailleurs, ils conviennent cependant que les Planetes au nombre deſquelles ils mettent notre Terre, ſont des corps opaques, froids, qui ont beſoin de lumiere & de chaleur, qu'elles ne peuvent recevoir que du Soleil. Il faut remarquer touchant cette bénigne influence du Soleil, que chaque Planete reçoit préciſément autant de lumiere & de chaleur, qu'il en eſt beſoin pour la vie & la conſervation de ſes habitans. Et comme la chaleur eſt plus ou moins grande à proportion de la denſité des rayons ſolaires, on voit par-là que chaque Planete a dû être placée à une diſtance du Soleil, convenable à la nature & à la conſervation de ſes habitans; que Vénus & Mercure étant les plus proches du Soleil, doivent être plus denſes que notre Terre, qui l'eſt auſſi plus que Mars, celui-ci plus que Jupiter, & ce dernier plus que Saturne. Certainement ſi les eaux de notre Terre étoient dans Saturne, elles demeureroient toujours glacées; ſi elles étoient dans Mercure, elles s'évaporeroient, parce que la lumiere du Soleil eſt ſept fois plus forte dans Mercure que ſur notre Terre; or l'eau bout, lorsqu'elle eſt expoſée à une chaleur ſept fois plus grande que celle que nous reſſentons en Eté. Il faut auſſi remarquer, que les petites Planetes ſont plus denſes que les grandes, la Lune par exemple plus que la Terre, la Terre plus que le Soleil. C'eſt ſur de tels principes que les Mathématiciens modernes calculent les gravités réciproques des Corps céleſtes. Voyez *Newton*, *Princ. Phil. Math.* L. III. *Prop.* VIII. *Theor.* 8.

Après ce que nous venons de dire, un Philoſophe pieux pourra facilement appliquer notre Texte à la Sageſſe & à la Puiſſance infinie du Créateur ſouverainement bon. Un Prédicateur pourra comparer l'influence bénigne & conſtante que le Soleil communique aux Planetes, opaques de leur nature, en y envoyant la chaleur & la lumiere, à Jesus-Christ ce Soleil de Juſtice, & aux influences de ſa Grace, qu'il envoye dans nos Ames obſcurcies par la chute du prémier Homme. Abandonnons à leur propre ſens, ceux qui avec *Herm. Deuſing* (*in Bibl. Brem.* Cl. II. p. 773.) ſoutiennent que tout ce Pſeaume XIX. eſt prophétique, & qui expliquent les v. 2-5. de la Prédication de l'Evangile, s'appuyant ſur S. Paul Rom. X. 15. Suivant eux, le *Ciel* c'eſt le Nouveau Teſtament. *La gloire de* Dieu, c'eſt l'ouvrage de la Redemption, conſommée par la mort & la réſurrection de Jesus-Christ. *Raconter ſa gloire*, c'eſt prêcher l'Evangile par toute la Terre. *L'E-*

tendue, c'eſt le Regne de Dieu, répandu au loin parmi les Nations, à la ſeule prédication des Apôtres. *L'ouvrage de la main de* Dieu, ce ſont ceux qu'il a élus parmi les Juifs & les Gentils. *Le jour qui dégorge des propos à l'autre jour, & la nuit qui montre la ſcience à une autre nuit*, ce ſont les diſcours & la doctrine de ce prémier jour, la patience & les bonnes œuvres de la prémiere nuit, néceſſaires pour règler notre foi, & être un modèle de conduite pour les jours & les nuits à venir. *Il n'y a point en eux de langage, il n'y a point de parole, leur voix n'eſt point ouïe*; ſavoir dans le tems que la voix des Cieux, de l'Evangile, des Apôtres, devoit ſe faire entendre par toute la Terre. C'eſt des Apôtres que l'*allignement* eſt ſorti, leur règle *eſt ſortie par toute la Terre, & leur propos juſqu'au bout du Monde habitable. Le Soleil*, c'eſt Jesus-Christ, la lumiere du Monde. *Il a poſé en eux un pavillon pour le Soleil*; c'eſt à dire, ſur les Elus d'entre les Juifs, parmi leſquels il a habité. *Et il eſt ſorti comme un Epoux de ſon cabinet nuptial*, pour y introduire ſon Epouſe, ſes Elus. *Comme un homme vaillant s'égaye pour faire ſa courſe*, il a répandu ſon Evangile, & fondé ſon Royaume parmi les Gentils. *Son départ eſt de l'un des bouts des Cieux, & ſon tour ſe fait ſur l'un & l'autre bout*, depuis le commencement du Regne que Jesus-Christ recouvra du tems de Conſtantin le Grand, après avoir défait tous ſes Ennemis, & dans lequel il eſt rentré par la Réformation. *Et il n'y a rien qui ſe puiſſe cacher loin de ſa chaleur*; ſa chaleur vivifiante pénètre par-tout. Conferez auſſi *Lampe, Spicilegium ad Pſalmum* XIX. (*in Bib. Brem. Cl.* II. p. 827.)

Je me range plus volontiers du parti de ceux qui s'attachent au ſens litteral & naturel, ou qui le ſubordonnent au ſens myſtique, ou bien qui ſubordonnent celui-ci au prémier. Tel eſt un des plus ſavans Interpretes de l'Ecriture Sainte, *Conr. Pellican*, l'un de nos Réformateurs, T. IV. p. 63. Je rapporterai ſes paroles, du moins celles qui ont rapport à mon but. *Outre la Terre, & les choſes qui en dépendent - -, tout ce que nous voyons s'appelle en Hébreu* שמים, *& ce terme comprend dans ſa ſignification le Ciel & l'Æther, c'eſt à dire, l'Air; & tous les Corps céleſtes, le Soleil, la Lune, les Etoiles fixes, & les Planetes. Toutes ces choſes qui ſont au-deſſus de nous, & auxquelles nous ne pouvons atteindre que par nos regards & nos idées, doivent nous exciter à contempler la gloire du* Dieu *tout-puiſſant, comme la Nature nous y convie par ſa beauté, & les ouvrages qu'elle renferme. Pourrions-nous imaginer quelque choſe qui fût plus glorieux, plus puiſſant, plus admirable, & plus beau, que cette machine céleſte, ſi l'habitude de la voir ne nous la rendoit indifferente? moins cependant que les merveilles de notre Terre, qui préſentent à tout homme raiſonnable une beauté qui eſt au-deſſus de nos conceptions & de nos expreſſions, & une activité admirable. Toutes ces choſes nous prêchent & nous racontent la gloire incompréhenſible du Créateur qui les gouverne, & qui les fait ſervir à l'utilité des Fidèles ſes Enfans. - - Chaque jour qui ſuccède à un autre jour, découvre de nouveaux ouvrages du Créateur; tous les jours & toutes les nuits il arrive quelque nouveauté, qui fait connoitre d'une maniere particuliere, la puiſſance, la ſageſſe, & la bonté de* Dieu. *Ainſi le mouvement des Cieux, & la viciſſitude des jours nous fourniſſent une nouvelle matiere de louange; le bel ordre, & la continuité de leur mouvement, célèbrent à l'envi la puiſſance & la ſageſſe de* Dieu. *Quoique les Cieux ne faſſent entendre aucun ſon, & qu'ils ne parlent pas comme les Hommes, ils ont pourtant une langue qui leur eſt propre, & qui ſe fait entendre; ils parlent aux oreilles de l'Eſprit, je veux dire à un Entendement éclairé par cette voix qui leur eſt propre, ils lui parlent, dis-je, de la Science admirable de* Dieu, *& de ſa Sageſſe infinie. Cette ſtructure ſurprenante & ſi bien règlée, cette ſituation, ce mouvement, cette proportion, cet ornement, cette conſtance: voilà leur voix, ce ſont-là leurs diſcours. Diſcours ſi clair, voix ſi intelligibles, qu'ils ſe font entendre par toute la Terre, & juſqu'à ſes extrémités; mais ils ne ſe font entendre qu'à ceux qui ſont attentifs, & qui font un bon uſage de leur Raiſon; ils prêchent avec magnificence la bonté & la grandeur de* Dieu, *mais ils ne prêchent qu'aux Hommes, & non aux Bêtes; ils ne prêchent qu'aux Fidèles, & non aux Impies; ils ne prêchent qu'à des Hommes éclairés, & non à ceux qui négligent leur ame, pour ne prendre ſoin que de leur ventre. - - Le* Seigneur Dieu *ne montre nulle-part plus viſiblement la gloire de ſa Majeſté, que dans le Soleil, qui comme un Général d'Armée eſt placé dans ſon pavillon, où tout le monde a les yeux ſur lui & l'admire. - - Les anciens Juifs, & ceux de nos jours, obſervent encore de remettre l'Epouſe à ſon Epoux ſous un voile qu'on a étendu exprès; & quand l'Epoux en ſort, ils ſe réjouiſſent tous, & commencent la fête des noces: de même quand le Soleil ſe lève, & qu'il fait voir à l'Univers ſon viſage doré, toute la face de la Terre en eſt réjouïe, & ſemble ſe renouveller.*

PLAN-



PSAL. XIX. v. 11.
Mel et Cera Divinum Artificium.

Psal. XIX. v. 11.
Honig und Wachs eine Göttliche Kunst.

G. Lichtensteger sculps.

PLANCHE DXLI.

Travail admirable des Abeilles.

PSEAUME XIX. verſ. 11.

Plus deſirables que l'or, même que beaucoup de fin or; & *plus doux que le miel, même que ce qui diſtille des rayons de miel.*

Ils ſont plus deſirables que l'abondance de l'or, & *des pierres précieuſes;* & *plus doux que n'eſt le miel,* & *qu'un rayon plein de miel.*

LE Pſalmiſte parlant des Loix, des Statuts, & des Commandemens de DIEU, dit qu'ils ſont *plus deſirables que l'Or, même plus que beaucoup de fin Or*, que l'Or le plus affiné & dont on a ſéparé toutes les parties hétérogènes, qui eſt appellé dans un autre endroit *Zahab Ophir*, de l'*Or d'Ophir*, *Cethem Uphaz*, *de l'Or d'Uphaz*, Dan. X. 5. dont nous parlons plus au long ailleurs. Il ajoute: *Et plus doux que le miel, même que ce qui diſtille des rayons de miel.* Nous avons traité amplement de la douceur du Miel, qui ſert d'objet de comparaiſon aux autres choſes douces, & cela à l'occaſion de la ſolution que donnerent les Philiſtins du Problème que Samſon leur avoit propoſé, *Qu'y a-t-il de plus doux que le miel?* Jug. XIV. 18. Ici David compare dans un ſens métaphorique les Commandemens de DIEU, avec l'agréable douceur du Miel; & ces ſortes de métaphores ſont auſſi très familieres aux Auteurs profanes, lors qu'ils veulent exprimer l'éloquence des Orateurs. On trouve dans notre Pſeaume les mots *Nophet tſuphim*, que les *Septante* rendent auſſi par Κηρίον, *un rayon de miel*, & qui proprement & à la lettre ſignifient, *ce qui diſtille des rayons*, *un rayon diſtillant.* Ainſi dans le Cantique des Cant. IV. 11. *Tes levres diſtillent des rayons de miel*; & dans les Proverb. V. 3. *Les levres de l'Etrangere* (*de la Proſtituée*) *diſtillent des rayons de miel.* Proverb. XXVII. 7. *L'Ame raſſaſiée foule les rayons de miel.* Ou: *L'Ame raſſaſiée foulera aux pieds les rayons de miel.* Proverb. XVI. 24. *Les paroles agréables ſont des rayons de miel.* Ou: *Le diſcours agréable eſt un rayon de miel.* On peut rapporter à ces rayons diſtillans, *les ruiſſeaux* & *les torrens de miel*, Job XX. 17. On fait l'éloge de la Terre de Canaan, dont il eſt rapporté *qu'elle découloit de miel* & *de lait*, Exod. III. 8. 17.

Il ſe préſente ici une occaſion naturelle de parler de la maniere dont ſe fait le Miel & la Cire, & de célèbrer la Sageſſe immenſe de DIEU, ſa Puiſſance, & ſa Bonté.

Si les Abeilles ne ſont pas au-deſſus des autres animaux, elles les égalent au moins par leur merveilleuſe induſtrie, par la maniere dont elles ſe gouvernent, par l'ordre qu'elles obſervent, par l'artifice avec lequel elles travaillent; par la ſtructure & les uſages des parties qui compoſent leur corps; toutes choſes qui ne peuvent que ravir les Hommes en admiration. L'Antiquité me fournit pour témoin de ce que j'avance, un *Ariſtomaque* qui employa 58 ans à étudier ce qui concerne ces Animaux. Joignons-lui *Philiſcus*, *Frederic Cæſius* Prince Romain, *Swammerdam*, qui ont écrit ſur les Abeilles des Ouvrages entiers, mais que nous n'avons plus.

Les *Abeilles* forment une République très bien règlée. Il y en a depuis 10 juſqu'à 18000 dans une même Ruche. Cette République comprend trois ſortes d'Animaux. La prémiere ſorte eſt le *Roi*, ou plutôt la *Reine*, parce que l'Abeille qu'on appelle ainſi eſt femelle. Fig. 1. Quelquefois elle regne ſeule, quelquefois auſſi elle partage ſon autorité avec deux ou trois Abeilles de même grandeur. Cette Princeſſe ſe diſtingue des autres par ſa groſſeur, par la beauté de ſes couleurs, par ſa démarche majeſtueuſe: elle eſt ordinairement ſuivie de 8 ou 10 autres Abeilles, qu'on peut appeller ſes Gardes du Corps, ou ſes Miniſtres d'Etat. Après la *Reine* viennent les *Abeilles communes.* Fig. 3. Celles-ci ſont laborieuſes, & leur exemple eſt un modèle parfait; elles voltigent dans les vertes prairies, elles ſucent les fleurs, & en tirent le miel & la cire; elles conſtruiſent les alvéoles, & les nettoyent; elles ont ſoin de fournir de vivres toute leur République; & , comme la Reine, elles ſont armées d'un aiguillon. 3°. Les *Bourdons*, Fig. 2. conſtituent la troiſiéme Eſpece. Ils ont le corps plus long, & ſont d'une couleur plus

plus obſcure; leur nombre eſt petit, & ils ne portent point d'aiguillon. On les voit rarement ſortir de la ruche, ſi ce n'eſt vers les deux ou trois heures après midi, lorsque le tems eſt ſerain. Ils amaſſent auſſi du miel, mais au-lieu de l'apporter dans la ruche pour en faire part aux autres Abeilles, ils le gardent tout pour eux: ſemblables en cela aux Miniſtres d'Etat, qui s'enrichiſſant des revenus publics, ruïnent le Tréſor. Mais ſur la fin de Juillet & d'Août, la Guerre civile s'allume; les Bourdons ſont chaſſés de la ruche par les Abeilles du ſecond ordre, qui n'épargnent pas même les petits Bourdons, les tuent à coups d'aiguillons, & les jettent dehors. Si, comme il y a lieu de le croire, les Bourdons ſont les mâles, on peut appeller leur mort un horrible parricide, commis par leurs Enfans ou par leurs Femmes: attentat énorme, qui ne ternit pas peu l'éclat de leurs qualités d'ailleurs ſi eſtimables.

Un des principaux & des plus admirables travaux des Abeilles, c'eſt la conſtruction de leurs *Cellules* ou *Alvéoles*, auxquels on les voit travailler avec tant de chaleur, que dans un jour elles achevent un eſpace d'un pied de long, & d'un pied & demi de large. On ne ſauroit croire la confuſion & l'ordre, qui regnent en même tems dans cet ouvrage. Les unes apportent dans leurs bouches de petits morceaux de cire, que leur fournit cette pouſſiere jaune qu'on voit ſur le haut des fleurs, & qui donne la fécondité aux plantes: les autres poſent le fondement de l'édifice, ſe ſervant pour cela de leurs bouches, ou de leurs mâchoires, comme de petits ciſeaux; elles y employent auſſi leurs pieds, & leurs ailes: d'autres forment les angles, poliſſent les parois, & perfectionnent l'ouvrage. S'il y a de la cire de reſte, elles la transportent ailleurs pour d'autres uſages; & afin que l'entrée & la ſortie ſoient libres, elles laiſſent toujours entre deux rangs de cellules un chemin ouvert, & aſſez large pour que deux Abeilles y puiſſent aller & venir en même tems ſans s'incommoder. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'eſt la figure des cellules, qui ſont des hexagones parfaits, & qui ont toujours trois rhombes pour baſe: de ſorte qu'on voit comme une Ville bâtie ſuivant les règles les plus exactes de l'Architecture, & composée de petites maiſons placées avec une ſymétrie très agréable, & propres à loger 4000 habitans. Cette figure hexagone n'eſt pas de l'invention des Abeilles, deſtituées de Raiſon; mais elle vient du Créateur ſouverainement ſage, & eſt ordonnée exprès afin qu'il ne reſtât aucun vuide entre les cellules. L'Angle obtus des rhombes eſt de 110 degrés, & l'aigu de 70. Il eſt vrai que les Triangles équilateraux, & les Quarrés ou Parallelogrammes, ne laiſſent pas non plus aucun eſpace entre eux; mais ils ont le deſavantage d'être d'une moindre capacité que l'Hexagone. Les trois rhombes ſe rencontrent toujours en un centre, par deux angles obtus, & deux aigus; les autres côtés ſervent de limites pour la conſtruction des parois de cire. Il faut encore obſerver que les Abeilles en entrant & ſortant pluſieurs fois, preſſent les parois les unes contre les autres, & les rendent par ce moyen de plus en plus ſolides; ce qui fait qu'on peut concilier le Syſtème de ceux qui veulent que les cellules ſoient au commencement de figure cylindrique, & qu'elles deviennent hexagones par la compreſſion des parois voiſines & contiguës.

La Propagation, ou la *Génération des Abeilles*, ne cauſe pas moins d'admiration, que leur maniere de travailler. Elles ſont toutes de Sang Royal, & ont pour Mere la Reine, qui ſeule en produit 8 à 10000 par an. La ruche ne contient pas moins d'Abeilles ſur la fin de l'Eté qu'au commencement, quoiqu'il en ſorte par trois fois des Eſſains de 10 à 12000 chacun. La Reine-Mere, eſcortée de dix à douze Miniſtres d'Etat, met bas un petit œuf dans le centre d'une cellule, Fig. 7. Cet œuf ſe change le quatrieme jour en un Ver, Figure 8. que les autres Abeilles nourriſſent du miel le plus délicat. Ce petit Ver croît tellement, qu'au bout de huit jours, il remplit toute la cellule, Fig. 9. Alors les Abeilles la ferment avec de la cire. Ce petit Fœtus reſte enfermé dans cette priſon pendant 12 jours, Fig. 10. au bout deſquels il ſe change en Nymphe, Fig. 11. Enfin 20 jours après ſa naiſſance, devenu Abeille parfaite, il rompt ſa priſon en rongeant tout autour la cire qui la fermoit, avec ſes dents en forme de ciſeaux, & s'envole. Enſuite deux des anciennes Abeilles vont ôter l'une la cire qui avoit bouché ſa priſon, pour l'employer ailleurs; l'autre répare les ruptures qui auroient pu être faites aux parois, les raffermit avec la bordure épaiſſe qui eſt autour de chaque cellule, emporte les membranes dont la nouvelle Abeille s'eſt débaraſſée, & nettoye la cellule.

La Cire que font les Abeilles eſt de deux ſortes. Celle que les vieilles apportent eſt plus brune, plus viſqueuſe ou gluante: elle ſert ſurtout à boucher les trous de la ruche, & à joindre enſemble les rangs des alvéoles. Celle des jeunes eſt blanche, & on l'appelle *Cire vierge*; c'eſt de celle-là que ſont composés les rayons. La maniere dont les Abeilles recueillent la cire, eſt admirable. Elles ſe roulent ſur les feuilles & les fleurs, qui ſont chargées d'une poudre jaune; par ce moyen la cire s'attache à leurs poils; & de retour à la maiſon, elles la ſecouent & ſe peignent, pour ainſi dire, avec leurs pieds. Elles prennent auſſi de petits morceaux de cire avec leur bouche, d'où elles les font paſſer entre les pieds de devant, de là à ceux du milieu, & enfin aux pieds de derriere dont la jointure du milieu eſt creuſée en forme de cuillier, & garnie de poils: elles tiennent ainſi leur proye avec les deux jambes de derriere, de peur qu'elle ne tombe, & l'emportent dans la ruche. Afin que les Abeilles puſſent former de cette pouſſiere de petites maſſes de cire plus compactes, la Sageſſe du Créateur leur a donné les deux jambes du milieu plus larges que les autres, pour s'en ſervir comme de palettes pour comprimer & rendre compacte cette pouſſiere. Auſſi-tôt que les Abeilles ſont arrivées à leurs ruches

chargées de butin, elles ſe poſent ſur leurs pieds de devant, & ſecouent les morceaux de cire attachés à leurs poils, en remuant leurs ailes; d'autres arrivent là-deſſus, & emportent avec leur bouche ce que les prémieres ont quitté; d'autres enfin débaraſſent les pieds de la cire qui y étoit fortement collée, & la portent ailleurs. Quelquefois l'Abeille qui eſt chargée de cire, va elle-même dans une des cellules vuides, & s'attachant aux rebords avec ſes pieds de devant, elle étend ſon corps dans le trou, & avec les pieds du milieu détache la cire adhérente à ceux de derriere, & la fait tomber dans la cellule. Alors l'Abeille bat cette cire, & l'aplattit; ou bien une autre vient, & fait cette fonction: bien-tôt d'autres arrivent dans la même cellule, y apportent de nouvelle cire, & font le même manège, ce qui fait que ſouvent dans le même endroit on trouve des couches de cire de differentes couleurs, une ſorte étant blanche, l'autre jaune, celle-ci rougeâtre, ou brune, ſuivant les differentes fleurs dont elle a été tirée. Ces cellules ainſi remplies de cire ſont autant de magaſins, où les Abeilles vont en prendre pour boucher les autres cellules pleines de miel, ou occupées par les petits Fœtus.

Pour ce qui eſt du *Miel*, il y en a de trois ſortes: le plus brun eſt recueilli par les vieilles Abeilles: le blanc, ou le *Miel vierge*, eſt l'ouvrage des plus jeunes: le *Miel ſucré* enfin, qui eſt plus ferme, plus grené, blanc pour l'ordinaire & meilleur que les autres. Voici comme il s'amaſſe. Les Abeilles fourrent leur trompe creuſe au fond de la fleur, d'où elles tirent le ſuc mielleux; elles en rempliſſent une petite veſſie ou ſac, & prennent le chemin de leurs ruches avec cette charge de miel. Quand elles ſont arrivées, elles y vomiſſent ce ſuc, en étendant la tête. De toutes ces cellules remplies de miel, les unes ſont deſtinées pour la proviſion de l'Hiver, & ſont bouchées; les autres reſtent ouvertes pour la nourriture des jeunes Abeilles.

J'abregerai ce qui me reſte à dire des Abeilles, mon deſſein n'étant pas d'en donner l'Hiſtoire complete. Elles ont un grand ſoin de tenir leurs corps & leurs ruches propres, elles n'y reçoivent rien d'impur. Elles bouchent tous les trous de la ruche avec de la cire la plus gluante, afin de fermer le paſſage aux autres Inſectes. S'il arrive que les autres Inſectes veuillent entrer par la porte de la ruche, ils attirent bien-tôt ſur eux les Abeilles qui ſont là en ſentinelle, & prêtes à combattre l'ennemi; & ſi celles-ci ne ſont pas aſſez fortes pour les chaſſer, elles ſont bien-tôt ſoutenues par d'autres. On a vu un Limaçon qui avoit tenté l'entrée de la ruche, être criblé de coups d'aiguillons; tué, & embaumé de cire, de peur que venant à ſe pourrir, il ne s'y engendrât des Vers. Les Abeilles ont l'odorat extrêmement fin, pour ſentir de loin la cire & le miel. Si la recolte d'Automne n'eſt pas aſſez bonne, elles s'entre-battent, & pluſieurs d'entre elles périſſent dans ce combat. Quand elles ſentent approcher quelque tempête, elles ſe retirent de bonne heure dans leurs ruches, connoiſſant les variations de l'air, & étant pour ainſi dire des Barométres vivans. Elles aiment beaucoup la chaleur, & en Hiver elles ſe tiennent ſerrées au milieu de la ruche, pour ſe réchauffer mutuellement & ſe conſerver la vie. Elles travaillent jour & nuit, & partagent entre elles les differentes fonctions; les unes vont chercher le butin, les autres reſtent à la maiſon & réchauffent les Petits. Si ces petits Animaux étoient doués de Raiſon, ils ne pourroient ſe communiquer leurs penſées avec plus de juſteſſe. Celle qui travaille aux rayons, inſere ſon bec dans la bouche de quelqu'une qui arrive chargée de miel, & reçoit ce qui va être vomi, afin qu'il ne s'en perde rien. Elles battent des ailes pour appeller du ſecours, quand elles ſont embaraſſées de cire dont elles ne peuvent ſe dégager, ou quand elles vont à la quête, ou qu'elles ſortent en Eſſain pour former ailleurs une Colonie. Ceux qui voudront être inſtruits plus au long, peuvent lire la deſcription des Abeilles par Mr. *Maraldi*, qu'on trouve dans les *Mém. de l'Acad. Roy. des Sciences*, 1712. p. 299.

Les Figures ſuivantes pourront donner beaucoup de jour à ce Commentaire.

1. Le Roi des Abeilles, ou plutôt la Reine, dans ſa grandeur naturelle.
2. Un Bourdon, qui eſt peut-être le Mêle.
3. Une Abeille.
4. La trompe de l'Abeille étendue dans ſa longueur, plus grande que le naturel, avec ſes quatre branches ſéparées les unes des autres.
5. La tête de l'Abeille.
6. La patte de l'Abeille chargée de cire.
7. La baſe d'un Alvéole dans une ſituation horizontale, avec un petit Oeuf au milieu.
8. La même baſe dans une ſituation verticale, avec l'œuf changé en Ver ou en Chenille le 4e. jour après ſa naiſſance, & environné de nourriture liquide.
9. Le même Ver, tel qu'il eſt au bout de huit jours.
10. Le même, tel qu'il eſt au bout de douze jours.
11. Le même changé en Nymphe: devenu plus grand, il repréſente l'Abeille encore blanche & molle.
12. Un Alvéole entier ſéparé des autres, & vu par dehors.
13. Une partie d'un Rayon, repréſentant deux rangées d'Alvéoles.
14. Un autre morceau de Rayon coupé horizontalement, afin qu'on puiſſe appercevoir la cavité intérieure des cellules, avec les bordures qui les fortifient.
15. Pluſieurs Alvéoles dont on a ôté les côtés, pour en faire voir ſeulement les baſes. L'angle A eſt le ſolide concave. B eſt le ſolide convexe dans le fond de la cellule, & oppoſé au prémier.
16. Un Canal du Bourdon, qui a ſon origine en A, où il y a 4 corps glanduleux; & ſon extrémité en B.
17. Une portion du même Canal plus grande

de que le naturel, où l'on voit les deux Ailes A, le Sac B, & les deux Ligamens C C.

18. Le Sac A plus grand que le naturel, afin qu'on puiſſe diſtinguer les plis dans leſquels paſſe la matiere ſéminale.

19. La même portion du Canal, vue de l'autre côté, où l'on apperçoit quatre portions d'anneaux noirâtres, durs presque comme de la corne, qui embraſſent une partie de la circonference du Canal.

20. L'Aiguillon de l'Abeille, vu au Microſcope: d, b, eſt le Fourreau où l'Aiguillon eſt caché: ce Fourreau eſt comme partagé en plusieurs nœuds, f, g, h, i, k, l, m, n, o, & hériſſé de crochets fourchus, p, q, r, s, t. L'Aiguillon a, b, eſt auſſi armé de pointes crochues au moyen deſquelles il s'inſinue dans les chairs, y reſte attaché, & cauſe de la douleur. *Hook Micrograph.* p. 163.

PLANCHE DXLII.

L'Homme de bien, environné de Bêtes féroces.

PSEAUME XXII. verſ. 13. 14.

Pluſieurs taureaux m'ont environné, des taureaux puiſſans de Baſçan m'ont enceint.
Ils ont ouvert leur gueule contre moi, comme un Lion déchirant & rugiſſant.

J'ai été environné par un grand nombre de jeunes bœufs, & aſſiegé par des taureaux gras.
Ils ouvroient leur bouche pour me dévorer, comme un Lion raviſſant & rugiſſant.

LE Païs de *Baſan* & de *Saron*, de même que la Vallée d'*Achor*, étoient autrefois les plus célèbres quartiers de la Paleſtine pour l'abondance du bêtail, comme la Suiſſe l'eſt aujourd'hui de toute l'Europe. Ce Païs, appellé *Batanée* par *Etienne le Géographe*, étoit ſitué entre le Torrent de *Jabok*, & celui d'*Arnon*, au-delà du Jourdain. On ſait par le Chap. XXXII. des Nomb. vſ. 4. que les Tribus de Gad & de Ruben demanderent que ce Païs leur échût en partage, parce qu'elles étoient riches en bêtail. *Car*, dirent-ils, *ce païs-là eſt un païs propre à tenir du bêtail.* Et Moïſe dans ſon Cantique Deut. XXXII. 14. *Il lui a fait manger le beurre des vaches, & le lait des brebis, avec la graiſſe des Agneaux*, (d'autres liſent, *des Béliers*) *de Baſan.* Et David dans notre Texte dit, *les taureaux de Baſan.* Les *Septante* mettent ταῦροι πίονες, *Aquila* λιπαροὶ, *Symmaque* σιτιστοὶ, la Vulgate & S. Jerôme, *des Taureaux gras*, de même que la Verſion Allemande de Zurich, & la Latine *des Taureaux très robuſtes.* Les Peres ont auſſi donné de grands éloges à cette Suiſſe Orientale, à cauſe de l'abondance de ſon bêtail. *S. Jerôme* (ſur Amos IV.) *Qu'ils connoiſſent qu'ils ſont des vaches graſſes du troupeau, nourries dans les pâturages de Baſan, qui ſont des contrées extrêmement fertiles en herbages.* *Theodoret* (ſur Amos, IV. 5.) *Amos les appelle des Geniſſes de Baſan, pour ſignifier qu'ils mènent une vie molle, s'abandonnant au luxe; car telles étoient les vaches de Baſan, qui bondiſſoient à cauſe de l'abondante nourriture qu'elles avoient.* *S. Cyrille* témoigne, *que le païs de Baſan eſt abondant en pâturages, & propre ſur-tout à nourrir & à engraiſſer le bêtail.* Ceux qui font leur étude des Langues, remarquent que *Baſan* ſignifie auſſi *graiſſe.* Chez les Arabes, *Bathſana*, *Bathſania*, ſignifie en même tems une Terre graſſe, fertile, & une belle Femme, comme auſſi le Païs qui eſt auprès de Damas; il ſe peut même que ce Païs tire ſon nom de ſa fertilité.

Il ne faut pas omettre l'épithete *abbir* (*robuſte*) qui eſt donnée aux Bœufs de Baſan, & qui ſe trouve auſſi au Pſ. LXVIII. 31. Les Auteurs profanes vantent auſſi la force du Bœuf. *Virgile Georg.* L. I.

Pingue ſolum primis extemplo à menſibus anni
Fortes invertant tauri.

„ Que les robuſtes taureaux labourent les terres „ graſſes dès les prémiers mois de l'année". *Tibulle*, L. II.

Fortis



PSAL. XXII. v. 21. 22.
Pius feris ferocibus cinctus.

Psal. XXII. v. 21. 22.
Der Fromme mit grimmigen Thieren umgeben.

Catharina Sperlingen sculps.

Fortis arat valido ruſticus arva bove.

„ Le païſan employe la force des taureaux pour „ cultiver ſes terres". *Ovide* L. IX. *Met.* où il décrit le combat d'Hercule & d'Acheloüs:

Non aliter vidi fortes concurrere tauros.

„ Les forts taureaux ne combattent pas avec „ plus de fureur". *Homere*, dans la deſcription du combat d'Ajax & de Diomede:

Ταῦρος ὥστε συνόρσαιν ἀταρβέες, ὅτ' ἐν ὄρεσσι
Θαρσαλέῃ μένεος πειρώμενοι, εἰς ἓν ἵκωνται.

„ Semblables à deux taureaux intrépides, qui „ pour eſſayer leurs forces combattent ſur les „ montagnes". Mais l'éloge qu'*Oppien* fait des Bœufs de Syrie, (L. II. *Cyneget*) convient ſurtout à notre ſujet.

Αἴθωνες, κρατεροὶ, μεγαλήτορες, εὐρυμέτωποι,
Ἄγραυλοι, σθεναροὶ, κερεάλκεες, ἀγριόθυμοι.

„ Ils ſont noirs, robuſtes, courageux, ils ont „ le front large, ils paſſent les nuits dans les „ champs, ils ſont redoutables par leurs cornes". De-là vient que les anciens Grecs diſoient ἐπίταυρος pour *robuſte*. *Heſychius* explique ἐπίταυρον, par ἰσχυρὸν, c'eſt à dire *fort*, *puiſſant*. Nous laiſſons aux Eſpagnols le ſoin d'éprouver quelle eſt cette force dans leurs combats de Taureaux. Pour nous autres, nous nous contentons en Suiſſe de l'eſtimer, & de l'employer au charroi & à la charrue. Il ne ſera pas inutile pour l'éclairciſſement de notre Texte, de rapporter quelques exemples de Taureaux conſiderables par leur force, leur grandeur, & leur peſanteur. On a coutume dans quelques Hôpitaux de Suiſſe, d'engraiſſer & de tüer tous les ans un Bœuf d'une groſſeur extraordinaire, & de mener comme en triomphe à la boucherie cet énorme animal couronné de fleurs. L'an 1676, on vit dans l'Hôpital de S. Gal un Bœuf qui peſoit 1850 livres: l'année 1682, on en vit un autre dans la boucherie de l'Hôpital de Zurich, dont le poids étoit de 2653 livres, & qui avoit 7 pieds de hauteur, & 9 de longueur.

PSEAUME XXII. verſ. 15. 16.

Je ſuis écoulé comme de l'eau, & tous mes os ſont déjoints: mon cœur eſt comme de la cire, s'étant fondu dans mes entrailles.

Ma vigueur eſt deſſechée comme un teſt, & ma langue tient à mon palais: & tu m'as mis en état d'être en la pouſſiere de la mort.

Mon cœur au milieu de mes entrailles a été ſemblable à de la cire qui ſe fond.

Toute ma force s'eſt deſſechée comme de la terre qui eſt cuite au feu: & ma langue eſt demeurée attachée à mon palais; & vous m'avez conduit juſqu'à la pouſſiere du tombeau.

LE Pſalmiſte a expoſé un peu auparavant dans ſa propre perſonne, & dans celle du MESSIE, les dangers extérieurs auxquels il avoit été expoſé de la part des *Taureaux de Baſan*, des *Lions raviſſans*, déchirans, *rugiſſans*. A préſent il parle des tourmens intérieurs qui déchirent ſon ame, & il s'en explique d'une maniere ſublime. David n'avoit ni la dureté, ni la conſtance d'un rocher, pour réſiſter aux flots qui venoient battre contre lui; JESUS-CHRIST vrai homme fut ſujet aux mêmes infirmités que lui, excepté le péché; l'un & l'autre ſouffroient en leur eſprit des douleurs ameres, David à cauſe de ſes péchés, JESUS-CHRIST à cauſe des péchés des Fidèles. Ni l'un ni l'autre n'étoient Stoïciens; ils n'avoient pas non plus la fermeté du Philoſophe Anaxarque, qui étant pilé dans un mortier par l'ordre de Nicocreon, *Pile, Pile*, dit-il, *tu piles le vaſe où Anaxarque eſt enfermé, mais tu ne piles pas Anaxarque lui-même.* (*Diogene Laerce*, dans la Vie d'*Anaxarque*.) Il faloit détruire dans l'un & dans l'autre l'équilibre du ſang & des eſprits animaux, leſquels venant à prédominer, ne pouvoient cauſer que la plus grande triſteſſe. Alors le corps tremble d'une maniere ſurprenante, le Cœur accablé n'a plus que de foibles mouvemens, & ne peut vaincre la réſiſtance du fluide. *Mon cœur s'eſt fondu comme la cire, dans le milieu de mon ventre*, comme portent les *Septante*: paroles qui ne peuvent pas être priſes à la lettre, mais qu'il faut expliquer de la colere de DIEU qui brule & fond l'objet ſur qui elle tombe, & qui eſt comparée au feu dans pluſieurs endroits de l'Ecriture, Jer. IV. 4. Lament. I. 13. II. 4. L'Agneau Paſchal, qui devoit être rôti au feu en a fourni le type. *Mes Os ont été diſperſés*, c'eſt à dire, la force manque aux appuis qui me ſoutenoient; & les ſécrétions ne ſe faiſant plus dans aucune partie de mon corps, *ma force eſt ſechée comme un teſt, & ma langue s'eſt attachée à mon palais.*

PSEAUME XXII. verſ. 21. 22.

Délivre ma vie de l'épée, mon unique de la patte du chien.

Délivre-moi de la gueule du Lion, & me réponds me retirant d'entre les cornes des Licornes.

Délivrez mon ame de l'épée, ô mon DIEU, délivrez de la fureur du chien mon Ame qui eſt tout à fait abandonnée.

Sauvez-moi de la gueule du Lion, & des cornes des Licornes, dans cet état d'humiliation où je ſuis.

SOus le nom de *Chiens* ſont ici compris les Ennemis de Jesus-Christ, de l'Egliſe, & des Fidèles. C'eſt dans ce ſens qu'il faut prendre le vſ. 17: *Car des Chiens m'ont environné, & une aſſemblée de gens malins m'a circuit.* Ou: *Car un grand nombre de chiens m'ont environné, une aſſemblée de perſonnes remplies de malice m'a aſſiegé.* On s'appelle Chien par humilité, on donne auſſi ce nom à toute autre perſonne par mépris. Abiſaï dit au Roi David, au ſujet de Semeï qui le maudiſſoit, *D'où vient que ce chien mort maudit le Roi mon Seigneur?* C'eſt auſſi dans le même ſens qu'Hector parlant des Grecs qui aſſiegeoient Troye, leur dit, *qu'il eſperoit chaſſer de là ces chiens amenés par le Deſtin.*

Ἐξελάαν ἐνθένδε κύνας κηρεσσιφορήτους.
Homere Iliad. VIII.

Si la Sageſſe divine brille dans la conſtruction de chaque partie des Animaux, elle éclate particulierement dans celle de leur gueule, qui répond précisément au genre de vie qui leur eſt propre. Une gueule étroite ne convient pas au *Lion*, qui ſe jette avec violence ſur ſa proye, & la déchire à belles dents. La gueule du Lion eſt terrible. Dan. VI. 22. *Mon* Dieu *a envoyé ſon Ange, & a fermé la gueule des Lions, & ils ne m'ont fait aucun mal.* 2 Timot. IV. 17. *J'ai été délivré de la gueule du Lion.* Hebr. XI. 33. *Qui ont fermé la gueule des Lions.* Virgile dit du Lion, *Æneid.* L. VII.

Impavidus frangit telum, & fremit ore cruento.

„ Il briſe le trait ſans s'effrayer; & de ſa gueule enſanglantée ſortent d'affreux rugiſſemens". Le Lion a, comme je l'ai déja inſinué, une grande gueule. *Virgile*, Æn. X.

Gaudet hians immane - -

„ Il ſe réjouït en ouvrant une gueule démeſurée. *Lucain* L. I.

- - - vaſto & grave murmur hiatu
Infremuit - - -

„ Un rugiſſement affreux ſortit de ſon horrible gueule". Si grande en effet, que *dans ſa rage il peut engloutir ſans peine un Faon de Biche.* Ῥοφεῖ δὲ νεβρὸν εὐχερῶς βρύχων. (*Phile* c. 31.) Le même Auteur donne à la gueule du Lion l'épithete de κατάφρακτον, ce qui marque *une gueule bien armée, défendue par des dents très dures.* *Oppien* (L. IV. *Cyneget.*) appelle la gueule du Lion, *un cahos, une ouverture mortelle*, φόνιον χάος. Les Lions & les Chiens ont les muſcles *temporaux* & *maſſeteres* extrêmement forts; & d'autant plus forts qu'ils ont le muſeau fort allongé, & que les dents de devant ſont cinq fois plus éloignées du point d'appui que les muſcles: de ſorte que les forces d'un Lion qui terraſſe un Bœuf peſant 400 livres, peuvent être évaluées à 1080 quintaux. *Schmidt, Macht der Muſculn*, p. 16.

Pour ce qui regarde la Licorne, appellée *Reem*, *Rem*, j'en ai traité au long ſur Nomb. XXIII. 22. Job XXXIX. 9.

PSEAUME XXIV. verſ. 1. 2.

La Terre appartient à l'ETERNEL, & tout ce qui y eſt; la Terre habitable, & ceux qui y habitent.

Car il l'a fondée ſur les mers, & l'a établie ſur les fleuves.

La Terre, & tout ce qu'elle renferme, eſt au SEIGNEUR; toute la Terre habitable, & tous ceux qui l'habitent, ſont à lui.

Parce que c'eſt lui qui l'a fondée au deſſus des mers, & établie au-deſſus des fleuves.

ON ne ſauroit conſiderer avec quelque attention la Terre que nous habitons, ſa figure, ſa ſituation par rapport au Soleil; cette diviſion faite avec un ordre ſi admirable, en eaux, en terres ſeches, en montagnes & en vallées; ſans s'écrier avec le Pſalmiſte, *La Terre appartient à* l'Eternel, *& tout ce qui y eſt; la Terre habitable, & ceux qui y habitent.* On aura les mêmes ſentimens ſi on examine la Terre entiere: car on verra clairement par cet examen que le *Monde, le tour* du Monde, (*Ærets, Thebel*) & *ce qu'il renferme*, (*Umeloah*) & *ſa plénitude*, ſes *Tréſors* immenſes, tant ceux qui ſont cachés dans les entrailles de la Terre, que ceux qu'on apperçoit ſur ſa ſurface, ont été préparés non-ſeulement pour la conſervation des Hommes, des Animaux, & des Plantes, mais encore pour leur procurer des plaiſirs: on ne ſauroit, dis-je, s'empêcher d'éprouver les mêmes ſentimens que le Prophete, ſi on examine avec ſoin toutes ces choſes, & qu'on réfléchiſſe ſur notre Terre, ce petit point ſuſpendu dans un air ſi fluide; ce point qui décrit tous les ans un eſpace elliptique, qui tourne tous les jours autour de ſon centre, & qui cependant conſerve toujours la même ſituation à l'égard du Ciel: on ſera forcé de reconnoitre Dieu pour le Créateur & le Conſervateur de la Terre, pour celui qui lui a donné ſon mouvement, & de le regarder comme un Etre infiniment puiſſant & ſage. *Il l'a créée*, Geneſe I. 1. *Tu as jadis créé la Terre*, Ou: *Vous avez,* Seigneur, *dès le commencement fondé la Terre.* Pſ. CII. 26. *Où étois-tu*, diſoit Dieu à Job, *où étois-tu quand je fondois la Terre? Si tu as de l'intelligence, di-le moi? Qui en a règlé les meſures, ſi tu le ſais? ou qui a appliqué le niveau ſur elle? ſur quoi ſont fichés ſes pilotis? ou qui eſt celui qui a poſé la pierre angulaire pour la ſoutenir?* Job XXXVIII. 4. 5. 6. Le Seigneur, l'Eternel, cet Etre infiniment parfait, *l'a fondée ſur les mers, & l'a établie ſur les fleuves.* Les anciens Peres de l'Egliſe ont pris ces paroles du Texte dans un ſens litteral, *S. Clement* (*Recog.* 8.) *S. Athanaſe* (*Orat. contra Idolol.*) *S. Hilaire* (in Pſ. CXXXVI. 6.) *Euſebe* (in Pſ. XXIV.) comme ſi la Terre habitable étoit en effet fondée ſur les eaux. Ils ont appuyé leur ſentiment par le paſſage du Pſ. CXXXVI. 6. *Il a étendu la Terre ſur les eaux. Calvin* notre grand Réformateur, voulant éviter les erreurs des Peres, a recours aux idées du Vulgaire. *David*, dit-il, *ne parle point en Philoſophe, de la ſituation de la Terre, lorsqu'il dit qu'elle a été fondée ſur les mers; mais il employe cette expreſſion populaire, pour s'accommoder à la portée des ignorans.* (*Comm. in Pſal.* 147.) Mais ſans recourir à ce détour, nous pouvons conſerver le ſens litteral, & le concilier aiſément avec la Philoſophie. Il eſt certain qu'il y a dans les entrailles de la Terre des Réſervoirs d'eaux vaſtes & immenſes, & même un Abîme avec lequel nos Mers & nos Montagnes ont une communication conſtante. Et il eſt aſſurément plus que vraiſemblable, qu'il y a dans le centre profond de la Terre plus d'amas d'eau, que de feu. Ainſi l'on peut concevoir que cet amas d'eau y eſt environné de la croute extérieure de la Terre, comme une amande dans ſa coque, ou comme un jaune d'œuf l'eſt de ſon blanc. De cette maniere, en retouchant un peu l'hypotheſe des Peres, on pourroit la concilier avec nos idées. Il n'y a qu'à tranſporter les eaux de l'Hémiſphere inférieur de la Terre, à ſon centre, qui juſques-là eſt appuyée ſur des fondemens très ſolides, & qui eſt voûtée vers ſon milieu. Nous ne donnons ceci que pour des conjectures ſavantes. Jamais aucun Mortel ne deſcendit dans ces bas lieux; il eſt même impoſſible d'y pénétrer plus avant que $\frac{1}{1720}$ d'un Mille d'Allemagne, ou tout au plus juſqu'à un demi-mille. Voici quelque choſe dont on eſt mieux informé. On ſait que les flots de la Mer vont ſe briſer avec impétuoſité contre le rivage, & que ſi les fleuves n'étoient pas retenus par de fortes digues, ils abſorberoient le Continent. Il y a des bornes, que les eaux, & les terres, ne paſſeront jamais. Il faloit que les Hommes & les Animaux vécuſſent, auſſi bien que les Poiſſons. C'eſt pour cela que Dieu *a fondé la Terre ſur* (ou plutôt, ſuivant Pellicanus & d'autres, *le long*) *des Mers, & l'a établie ſur* (ou bien, *le long*) *des fleuves.* La Terre n'eſt pas tant défendue par des digues, & par des rochers élevés, que par une rampe douce, qui comme un plan incliné va par

par degrés de la Mer, juſqu'au ſommet des Alpes. Les terres qui ſont ſur le bord de la Mer, ne ſont pas les ſeules qui ſoient défendues par ce plan incliné; il ſert auſſi de rempart aux plus éloignées. Celles-ci tiennent le prémier rang, & les autres les ſuivent. Cela étant comme je viens de le dire, ſi la ſage Providence de Dieu a fondé & affermi la Terre auprès des Mers & des Fleuves, auprès d'un Elément tel que l'Eau, dont la propriété eſt d'entrainer tout ce qu'elle rencontre; ne ſommes-nous pas indiſpenſablement obligés, (tant ceux d'entre nous qui habitent près des Mers & des Fleuves, que ceux qui ſont répandus par toute la Terre,) d'honorer ce puiſſant Architecte, de le craindre & de l'aimer? Ne devons-nous pas publier ſa bonté immenſe, & obeïr à ſa volonté ſuprème? Cette obligation eſt d'autant plus indiſpenſable, qu'outre la ſureté qu'il nous accorde, il nous fait de plus jouïr d'une abondance de biens de toute eſpece, & des tréſors que renferment la Terre & la Mer. Les Princes du monde, à qui l'Autorité Souveraine a été confiée, ont ici dequoi s'inſtruire. *Ils doivent s'humilier, ſachant qu'ils ne ſont pas les Maitres de la Terre, mais ſes Habitans, & comme des Fermiers établis par l'Etre ſuprème; qu'ils ſont les Paſteurs des Hommes ſur la Terre, ſous la conduite & la puiſſance d'un ſeul vrai Paſteur. Qu'ils ne ſe vantent pas, comme les Rois Payens, d'être les Maitres des Hommes; mais qu'ils s'étudient plutôt à devenir les ſerviteurs de* Dieu*: car la Terre, & ſa plénitude, c'eſt à dire tout ce qui habite dans l'Univers, & tout ce qui y eſt contenu, n'eſt pas à eux; elle n'appartient par excellence qu'à* Dieu *ſeul, qu'à* l'Eternel, *qui ſeul eſt infiniment puiſſant.* (*Pellican. in Pſalm.* p. 69.)

PLANCHE DXLIII.

La Voix du SEIGNEUR.

PSEAUME XXIX. verſ. 3-10.

La voix de l'ETERNEL eſt ſur les eaux: le DIEU fort de gloire fait tonner; l'ETERNEL eſt ſur les grandes eaux.	*La voix du SEIGNEUR a retenti ſur les eaux; le DIEU de majeſté a tonné; le SEIGNEUR s'eſt fait entendre ſur une grande abondance d'eaux.*
La voix de l'ETERNEL eſt forte; la voix de l'ETERNEL eſt magnifique.	*La voix du SEIGNEUR eſt accompagnée de force; la voix du SEIGNEUR eſt pleine de magnificence, & d'éclat.*
La voix de l'ETERNEL briſe les cedres même, l'ETERNEL briſe les cedres du Liban,	*C'eſt la voix du SEIGNEUR qui briſe les cedres, car le SEIGNEUR briſera les cedres du Liban;*
Et les fait ſauter comme un veau: le Liban, & Scirjon, comme un faon de Licorne.	*Il les briſera & les mettra en pieces, auſſi aiſément que ſi c'étoient de jeunes taureaux du Liban, ou les petits des Licornes chéris de leurs meres.*
La voix de l'ETERNEL jette des éclats de flâme de feu.	*C'eſt la voix du SEIGNEUR qui diviſe la flâme du feu.*
La voix de l'ETERNEL fait trembler le Déſert, l'ETERNEL fait trembler le Déſert de Kadez.	*C'eſt la voix du SEIGNEUR qui ébranle le Déſert, car le SEIGNEUR fait trembler le Déſert de Cades.*

C'eſt



PSAL. XXIX. v. 3-10.
Vox Domini.

Psal. XXIX. v. 3-10.
Die Stimme des Herrn.

G. D. Heüman sculps.

La voix de l'ETERNEL fait faonner les biches, & découvre les forêts: mais quant à ſon Palais, chacun l'y glorifie.
L'ETERNEL a préſidé ſur le Déluge, & l'ETERNEL préſidera comme Roi éternellement.

C'eſt la voix du SEIGNEUR qui prépare les cerfs, & qui découvrira les lieux ſombres & épais; & dans ſon Temple tous publieront ſa gloire.
C'eſt le SEIGNEUR qui fait demeurer un Déluge ſur la Terre, & le SEIGNEUR aſſis ſur ſon Trône regnera éternellement.

Fils des Princes, attribuez à l'Eternel, *attribuez à* l'Eternel *la gloire, & la force: Attribuez à* l'Eternel *la gloire due à ſon nom; proſternez-vous devant* l'Eternel *dans ſon Sanctuaire magnique.* Ou: *Apportez au* Seigneur *vos préſens, enfans de* Dieu, *apportez au* Seigneur *les petits des béliers: Rendez au* Seigneur *la gloire & l'honneur qui lui ſont dûs: rendez au* Seigneur *la gloire due à ſon nom. Adorez le* Seigneur *à l'entrée de ſon Tabernacle*, verſ. 1. 2. C'eſt ainſi que s'écriera avec David tout homme qui conſiderera attentivement le Tonnerre naturel, & le Tonnerre ſpirituel qui eſt la Parole de Dieu. Je me ſuis propoſé de ne point m'écarter des bornes que la Nature me preſcrit, & je laiſſe à d'autres le ſoin d'expliquer les effets admirables, que produit le Tonnerre ſpirituel.

Quant au Tonnerre naturel, je crois pouvoir aſſurer que le bruit des Canons, des Mortiers, des Mouſquets, & tous les ſons bruyans qui ſont produits par l'Or fulminant ou la Poudre fulminante, peuvent répandre quelque jour ſur l'explication de ce Météore; & que ſuivant ce parallele, le Tonnerre n'eſt autre choſe qu'une vibration forte & tremblante d'un Air ſonore. J'avoue cependant que ce que les Philoſophes les plus éclairés ſavent du Tonnerre, n'eſt rien en comparaiſon de ce qu'ils en ignorent. Nous entendons bien une voix, mais nous ne ſavons ce que c'eſt. L'air eſt un fluide très délié: il n'y a point ici de Canons, de Mortiers faits d'un métal ſolide, point de Bombes remplies de poudre; & cependant nous entendons un bruit effroyable qui ébranle toute l'Atmoſphere, nous entendons une voix qui éveille ceux qui ſont enſévelis dans un profond ſommeil, qui excite l'attention des plus diſtraits, qui étonne & atterre les Pécheurs les plus audacieux. Ecoutons ſur ce ſujet un Poëte Payen: c'eſt *Horace*, qui négligeoit pourtant aſſez le culte de ſes Dieux. L. I. Od. 34.

Parcus Deorum cultor & infrequens,
Inſanientis dum ſapientiæ
Conſultus erro. nunc retrorſum
Vela dare, atque iterare curſus
Cogor relictos: namque Dieſpiter
Igni coruſco nubila dividens
Plerumque, per purum tonantes
Egit equos, volucremque currum
Quo bruta tellus, & vaga flumina,
Quo Styx, & inviſi horrida Tænari
Sedes, Atlanteuſque finis
Concutitur - - - -

„ Tant que j'ai ſuivi les égaremens d'une folle „ Sageſſe, j'ai fort négligé le culte des Dieux. „ Je ſuis à préſent forcé de retourner ſur mes „ pas, & de reprendre la route que j'avois quit- „ tée: car enfin Jupiter, qui ne lance ordinai- „ rement ſon tonnerre que pour fondre les nues „ groſſes de pluyes, vient de précipiter ſon „ char & ſes chevaux foudroyans dans un ciel „ pur & ſerain. La Terre brute, les fleuves „ impétueux, le Styx, les Abîmes impénétra- „ bles des Enfers, l'une & l'autre extrémité du „ Monde en ſont ébranlés". Si Dieu ſe manifeſte ordinairement par des voix douces & agréables, il fait auſſi éclater de tems en tems ſa puiſſance par des voix fortes, qui pénètrent juſques dans les replis les plus cachés des cœurs les plus rebelles. David lui-même, & les autres Miniſtres de Dieu, nous offrent tantôt la clarté brillante du Soleil, qui éclaire & échauffe tout ce qui eſt dans l'Univers; tantôt ils nous préſentent le Théatre magnifique des Etoiles fixes & des Planetes: mais ſi nous fermons l'oreille à ces voix, ils ne nous parleront plus que de Tonnerre, d'Eclairs, de Foudres, de Pluyes & d'Orages. Des voix de cette nature réveillent de la Léthargie la plus profonde. On doit bien remarquer ici, que le Pſalmiſte donne ſept fois au Tonnerre le nom de *voix du* Seigneur, & qu'il fait mention cinq fois du nom du Seigneur, de l'Eternel lui-même, de ce Dieu tout-puiſſant, tout-ſaint; de ce Dieu Souverain qui gouverne les Hommes de toute éternité par ſa Providence, qui les effraye par ſa Foudre, & qui fait trembler tout le Ciel quand il le juge à propos. Vous ne l'entendez point parler de cette Idole qu'on nomme la Nature, ni de ce qu'on appelle le Hazard; il nous conduit directement à Dieu, qui ſeul opere tout ce qui ſe fait dans l'Univers.

Verſ. 3. *La voix de* l'Eternel *eſt ſur les eaux, le* Dieu *fort de gloire fait tonner,* l'Eternel *eſt ſur les grandes eaux.* Il n'y a point ici de difficulté: ces *Eaux*, ces *grandes Eaux*, ſur leſquelles Dieu fait rouler ſon Tonnerre, ce ſont les nuées, qui ſont com-

me un Arſenal & un Magaſin vaſte & bien muni. Dieu tonne, non pas toujours pour jetter la terreur dans le cœur des habitans de la Terre, mais quelquefois auſſi pour les convaincre de l'amour qu'il a pour eux. *C'eſt* Dieu *qui cauſe le bruit effroyable du Tonnerre qui ſe fait entendre ſur les eaux; il fait les pluyes, & les orages. Cet Etre infini ne manifeſte pas ſeulement par-là ſa colere toute-puiſſante, il ſe ſert auſſi de ces voyes pour faire éclater le grand amour qu'il a pour ſes créatures. Pour ſe convaincre de cette vérité, on n'a qu'à conſiderer l'avantage conſiderable qui revient aux fruits de la terre, du tonnerre, de la foudre, & des orages.* (*Pellican.* in h. l.)

Verſ. 4. *La voix de* l'Eternel *eſt forte, la voix de* l'Eternel *eſt magnifique.* Perſonne n'a jamais nié que la voix de Dieu, ou le Tonnerre, n'ait quelque choſe de majeſtueux, qui fait une forte impreſſion ſur l'eſprit des Hommes les plus pervers, & qui émeut les cœurs auſſi bien que les oreilles.

Verſ. 5. 6. *La voix de* l'Eternel *briſe les cedres, même* l'Eternel *briſe les cedres du Liban, & les fait ſauter comme un veau, le Liban, & le Scirjon comme un faon de biche.* Tout le monde convient que le bruit du Tonnerre fait trembler les corps les plus ſolides, les maiſons, les villes, les forêts, les montagnes, auſſi bien que l'élément fluide de l'air. Ainſi, quoiqu'il ne faille pas préciſément entendre à la lettre, que *les Cedres ſautent comme un veau, le Liban & Scirjon comme un faon de Licorne*, il eſt cependant très vrai que les arbres & les montagnes tremblent, & que ce tremblement eſt plus ſenſible au haut des arbres, comme *Virgile* dit que cela arrivoit lorſque Silene chantoit:

- - - *Rigidas motare cacumina quercus.*

„ On voyoit les Chênes ſecouer leurs cimes". Sur quoi *Servius* remarque, *que le Poëte veut faire paſſer le mouvement qui ſe faiſoit au haut de ces arbres, pour une ſorte de danſe.* C'eſt par conſéquent une façon de parler figurée, métaphorique & hyperbolique. Puiſque les arbres, les rochers, les montagnes, & les forêts tremblent; nous autres Mortels qui avons l'uſage de la Raiſon, nous devons connoitre & adorer avec une ſainte frayeur l'Eternel, à la vue duquel toute la Terre eſt ſaiſie de tremblement. Il faut que toutes les fois que nous conſiderons les ouvrages de Dieu, cette contemplation produiſe en nous une frayeur ſalutaire. *C'eſt une ſcience diabolique*, dit Calvin ſur ce Paſſage, *qui nous occupant à la contemplation de la Nature, nous éloigne de* Dieu. Le mot Hébreu וַיַּרְקִידֵם, que nous avons rendu par, *il les fera ſauter*, eſt traduit differemment par les Interpretes Grecs. La Vulgate met, *il les briſera*; l'Interprete Chaldéen, après *Aquila* & *Symmaque*, a rendu par *danſer*. Il eſt dit de même: *Les montagnes ſauterent comme des moutons, & les côteaux comme des agneaux*, Pſ. CXIV. 4. C'eſt à dire, par des tremblemens qui ont ébranlé la Terre. On trouve auſſi ailleurs dans l'Ecriture, la comparaiſon des Veaux qui ſautent & qui bondiſſent. Malach. IV. 2, les *Septante* ont traduit: *Vous ſauterez comme des veaux.* La Verſion de Zurich, *Vous ſerez refaits comme des veaux engraiſſés, Ihr werdet wachſen wie die Maſt-Kälber. Homere Odyſſ.* IX.

Ὡς δ' ὅταν ἄγραυλοι πόριες περὶ βοῦς ἀγελαίας,
Ἐλθούσας ἐς κόπρον, ἐπὴν βοτάνης κορέσωνται,
Πᾶσαι ἅμα σκαίρουσιν ἐναντίαι - - -

„ Semblables aux geniſſes des champs, qui après
„ qu'elles ſe ſont bien raſſaſiées d'herbe, bon-
„ diſſent près des vaches qu'on ramène à l'éta-
„ ble. *Théocrite*, (*in Bucoliaſtis*):

Ὠρχεῦντ' ἐν μαλακᾷ ταὶ πόρτιες αὐτίκα ποίᾳ.

„ Les geniſſes ſautoient auſſi-tôt ſur le gazon". De-là vient qu'on trouve dans *Heſychius*, μοσχίναιοι, σκιρτητικοί. S'il y a un endroit où l'on éprouve que le Tonnerre ait la vertu de faire ſauter ou treſſaillir, c'eſt principalement dans le voiſinage des Alpes, où il arrive ſouvent que le mouvement des rochers fait tomber une ſi grande quantité de neiges, qu'il s'en forme des tas prodigieux. Le bruit des mouſquets produit les mêmes accidens, en ſorte que les habitans de ces contrées ont été obligés de défendre d'y tirer. On peut lire ſur cela, ce que nous avons dit dans l'explication de Nomb. XXIII. 22. où nous avons traité fort au long ce qui regarde la *Licorne* appellée *Reem.* *Comme*, ſuivant *Pellican* (*in h. l.*) *le tonnerre, les éclairs, & la foudre, vont preſque toujours enſemble; le Prophete*, ſelon le même Auteur, *a ſouvent compris les deux autres ſous le nom de tonnerre, parce qu'il eſt plus ſenſible, & par conſéquent beaucoup plus propre à effrayer.* Les Allemands ſe ſervent auſſi du mot de Tonnerre, pour déſigner la Foudre: *Der donner hat, hier oder dort, eingeſchlagen.*

Verſ. 7. *La voix de* l'Eternel *jette des éclats de flâme de feu. St. Auguſtin* traduit; *précipite la flâme du feu.* Symmaque, *diviſe la flâme du feu.* On peut fort bien entendre à la lettre ces mots & ces verſions, de la matiere ſulphureuſe qui compoſe la Foudre, qui ſe diviſe & s'étend en éclairs; on peut les expliquer de la Foudre même, qui ſe fend & ſe diviſe en pluſieurs branches par la réſiſtance de l'air agité. *David parle nommément des éclairs, qui par le moyen d'un certain mouvement rapide de l'air agité, lancent avec force ces particules de feu détachées; & il ſe ſert de ces mots pour exprimer la violence de la foudre, lorſqu'elle briſe les arbres, voulant peut-être déſigner le feu qui prend aux arbres quand ils en ont été frappés.*

Verſ. 8. *La voix de* l'Eternel *fait trembler le Déſert*, l'Eternel *fait trembler le Déſert de Cades.* D'autres mettent, *fait enfanter. Le Pſalmiſte entend par cet ébranlement du Déſert, le péril que la grande violence de la tempête fait courir aux animaux lorsqu'ils mettent bas leurs petits; car la frayeur ſaiſiſſant les bêtes des forêts, relâche leurs entrailles & les fait avorter.* (*Pellican.*) Suivant cette explication, il faudroit lier ce Verſet avec celui qui le ſuit immédiatement. On peut l'expliquer auſſi de cette maniere: La voix tonnante de l'Eternel effraye bien plus les hommes dans un Déſert, que dans des Villes bien peuplées, ou qu'en raſe campagne; parce que le bruit étant réfléchi par les arbres, augmente beaucoup, ſingulierement dans les vallées environnées de hautes montagnes. Il ſemble auſſi que le Pſalmiſte fait alluſion au paſſage des Iſraëlites par le vaſte Déſert de Kades, qui va juſqu'en Idumée.

Verſ. 9. *La voix de* l'Eternel *fait faonner les biches, & découvre les forêts; mais quant à ſon Palais, chacun l'y glorifie. C'eſt la voix du* Seigneur *qui prépare les cerfs, & qui découvrira les lieux ſombres & épais; & dans ſon Temple tous publieront ſa gloire. Aquila* traduit le mot יְחוֹלֵל, *qui fait faonner. Symmaque, qui multiplie les champs;* & la cinquieme Edition porte, *qui aide les Biches à mettre bas.* Selon cette explication, le Tonnerre accélère la naiſſance des Faons, en faiſant avorter les Biches. Voici comme cela s'explique. Le Tonnerre ébranle le corps des Biches & des Femelles des autres Animaux qui ſe trouvent pleines; il produit auſſi quelquefois le même effet ſur les Femmes enceintes: cet ébranlement précipite le Fœtus qui eſt à terme, à peu près comme le vent fait tomber le fruit d'un arbre. On pourroit auſſi en chercher la raiſon dans les paſſions de l'Ame, & dire que le bruit du Tonnerre ôtant l'équilibre du ſang avec les eſprits animaux, reſſerre par ce moyen les fibres de la matrice, & qu'ainſi le fruit en eſt expulſé, & même quelquefois avant ſon terme. On peut apporter en preuve l'exemple de la Belle-fille d'Heli. *Et ſa belle-fille femme de Phines, qui étoit groſſe & ſur le point d'accoucher, ayant appris que l'Arche de* Dieu *étoit priſe, & que ſon beau-pere & ſon mari étoient morts, ſe courba & enfanta, car ſes douleurs lui étoient ſurvenues.* Ou: *La femme de Phines belle-fille d'Heli étoit alors groſſe, & prête d'accoucher: & ayant appris la nouvelle que l'Arche de* Dieu *avoit été priſe, & que ſon beau-pere & ſon mari étoient morts, ſe trouvant ſurpriſe tout d'un coup par la douleur, elle ſe baiſſa, & accoucha.* 1. Sam. IV. 19. Le Tonnerre produit ſon effet ſur les Animaux, d'une maniere méchanique; mais il inſpire aux Hommes une crainte qui ſe ſaiſit de leur eſprit, & dont les plus ſcélérats ne ſont pas exemts, comme je l'ai dit plus haut. *Suetone* rapporte qu'*Auguſte* avoit ſi grand' peur du Tonnerre, que quelque part qu'il fût, il portoit toujours pour préſervatif une peau de Veau marin, & qu'il ſe retiroit dans un lieu caché & voûté, lorsqu'il appréhendoit l'orage. Et *Caligula*, qui pouſſa l'Athéiſme juſqu'à menacer quelquefois ſon Jupiter, ſe couvroit ordinairement la tête aux moindres éclairs, & au moindre coup de tonnerre; s'il venoit à redoubler, il ſe déroboit avec précipitation pour aller ſe cacher ſous un lit. Si les bêtes ſont ſi frappées de la voix tonnante de l'Eternel, & ſi elle produit cet effet même ſur les Epicuriens les plus infames; les perſonnes pieuſes doivent à plus juſte raiſon s'éveiller de l'aſſoupiſſement dans lequel elles ſont quelquefois enſévelies, & revenir à leur devoir. Elles ſont obligées de *publier la gloire de* l'Eternel *dans ſon Temple;* non-ſeulement dans l'Ecole du Monde, mais encore dans leurs converſations journalieres, dans toutes les compagnies, & principalement au milieu de celles qui ſont compoſées de Fidèles; il eſt de leur devoir de louer les choſes admirables de Dieu, non-ſeulement dans les Temples, mais dans toutes les maiſons, dans tous les cabinets. Le devoir particulier d'un Philoſophe, eſt de ne point s'arrêter à la contemplation des œuvres de Dieu, mais de rapporter tout à la gloire de cet Etre ſuprême, à ſon propre ſalut, & à celui de ſes prochains. Quand il eſt dit des *forêts*, que la *voix de* l'Eternel *les découvrira;* on peut entendre par cette expreſſion, que les arbres étant agités par le bruit du Tonnerre, accompagné de pluyes impétueuſes, de vent, & de grêle, les feuilles & les fruits en ſont abbattus, & que les forêts les plus épaiſſes ne ſont pas à l'abri de la violence de l'orage.

Verſ. 10. L'Eternel *a préſidé ſur le Déluge. Le* Seigneur *eſt aſſis ſur le Déluge.* Le Souverain Monarque de l'Univers n'a pas ſeulement préſidé ſur l'inondation fatale du Déluge, mais il préſide encore à toutes les pluyes ſoudaines qui tombent avec impétuoſité, comme auſſi à tous les débordemens des Torrens & des Fleuves. L'Eternel, *qui eſt Roi éternellement*, démontre dans toutes ces occaſions ſa juſtice & ſa bonté.

PSEAUME XXXI. verſ. 10. 11.

ETERNEL, aye pitié de moi, car je ſuis en détreſſe; mon regard eſt tout défait de chagrin; pareillement mon ame, & mon ventre:

Car ma vie eſt défaillie d'ennui, & mes ans de ſoupirer; ma vertu eſt déchue pour la peine de mon iniquité, & mes os ſont conſumés.

Ayez pitié de moi, SEIGNEUR, parce que je ſuis très affligé; mon œil, mon ame, & mes entrailles ſont toutes troublées par la colere:

Parce que ma vie ſe conſume de douleurs, & mes années ſe paſſent dans de continuels gémiſſemens; toute ma force s'eſt affoiblie par la pauvreté où je ſuis réduit, & j'en ſens le trouble juſques dans mes os.

NOus voyons ici le Pſalmiſte accablé d'un nombre infini de calamités, devenu vieux avant le tems, exténué par la violence de ſes angoiſſes, & réduit à l'état pitoyable où nous voyons ceux qui ont langui longtems dans la triſteſſe. Pour bien concevoir ceci, il faut ſe former une juſte idée de la Triſteſſe, & de la Nutrition. La Nutrition demande qu'une quantité ſuffiſante de bon ſang ſoit portée vers les petits vaiſſeaux qui ſont à l'extrémité du corps; & ce commerce ne ſauroit ſubſiſter, ſi la circulation eſt empêchée par une trop grande quantité d'eſprits animaux. On trouve dans les Pſeaumes d'autres expreſſions paralleles à celles-ci, & qui doivent être expliquées ſuivant les mêmes principes. XXXII. 3. 4. *Quand je me ſuis tu, mes os ſe ſont envieillis; pareillement quand je n'ai fait que crier tout le jour: parce que jour & nuit ta main s'appeſantiſſoit ſur moi, ma vigueur s'eſt changée en une ſechereſſe d'Eté.* Ou: *Parce que je me ſuis tu, mes os ſe ſont envieillis, tandis que je criois tout le jour: parce que votre main s'eſt appeſantie jour & nuit ſur moi, je me ſuis tourné vers vous dans mon affliction, pendant que j'étois percé par la pointe de l'épine.* XXII. 15. 16. *Je ſuis écoulé comme de l'eau, & tous mes os ſont déjoints: mon cœur eſt comme de la cire, s'étant fondu dans mes entrailles. Ma vigueur s'eſt deſſechée comme un teſt, & ma langue tient à mon palais.*

PSEAUME XXXIII. verſ. 5-9.

- - - La Terre eſt remplie de la gratuité de l'ETERNEL.

Les Cieux ont été faits par la parole de l'ETERNEL, & toute leur Armée par le ſouffle de ſa bouche.

Il aſſemble les eaux de la mer comme en un monceau, il met les abîmes comme dans des celliers.

Que toute la Terre ait peur de l'ETERNEL, que tous les habitans de la Terre habitable le redoutent.

Car il a dit, & ce qu'il a dit a eu ſon être; il a commandé, & la choſe a comparu.

La Terre eſt toute remplie de la miſericorde du SEIGNEUR.

C'eſt par la parole du SEIGNEUR, que les Cieux ont été affermis; & c'eſt le ſouffle de ſa bouche, qui a produit toute leur vertu.

C'eſt lui qui raſſemble toutes les eaux de la mer dans leur lit, comme en un vaiſſeau. C'eſt lui qui tient les abîmes renfermés dans ſes tréſors.

Que toute la Terre craigne le SEIGNEUR, & que tous ceux qui habitent l'Univers tremblent devant lui.

Car il a parlé, & toutes choſes ont été faites: Il a commandé, & toutes choſes ont été créées.

Cha-

CHacune des Perfections ou des Propriétés du Dieu infini, nous conduit comme par la main à la connoiſſance, au culte, à l'amour & à la crainte de cet Etre ſuprème. Telle eſt entre autres ſa *Juſtice*. *Il aime la Juſtice*, (*la miſericorde*) *& le droit*, vſ. 5. Sa *Bonté* ſur-tout, qui ſe manifeſte dans tout l'Univers, mais particulierement dans cette partie que nous habitons, où il ſe trouve autant de témoins irréprochables de ce Divin Attribut, qu'il s'y rencontre d'Animaux, de Plantes, de Minéraux, de Montagnes, de Vallées, d'Air, & d'Eau. *La Terre eſt remplie de la gratuité de* l'Eternel. *La Terre eſt toute remplie de la miſericorde du* Seigneur. *Il ne s'offre rien à la vue des hommes dans l'Univers, qui ne ſoit une preuve de la miſericorde & de la libéralité de* Dieu; *il a tout créé & diſpoſé pour l'uſage de l'Homme, afin que tout lui ſoit ſoumis, & que lui-même le ſoit au Créateur.* (*Pellican.* in h. l.) Le Prophete nous montre d'abord ce qui eſt ſous nos yeux, ce que nous touchons, & dont nous jouïſſons chaque jour; mais après avoir parcouru ces choſes, il nous tranſporte aux Cieux les plus éloignés, vers les Corps céleſtes, les Planetes & les Etoiles fixes, & à la Création même. *Les Cieux ont été faits par la parole de* l'Eternel, *& toute leur Armée par le ſouffle de ſa bouche. C'eſt par la parole du* Seigneur *que les Cieux ont été affermis; & c'eſt le ſouffle de ſa bouche qui a produit toute leur vertu.* Le Monde ne s'eſt certainement pas produit de lui-même, il n'a point exiſté de toute éternité, il n'a point été engendré par un autre Monde; il a donc été créé par la *Parole* de l'Eternel, laquelle exiſte de toute éternité avec ſon Pere tout-puiſſant. Mais ſi la Sageſſe & la Puiſſance de Dieu ont préſidé dans la création du Monde, elles ne concourent certainement pas moins à ſa conſervation. De la conſervation de l'Univers, nos réflexions nous font inſenſiblement remonter juſqu'à ſa création. L'Etre Suprème n'a pas plus beſoin de machines, d'ouvriers, ni même de ſe donner plus de peines ou de ſoin, pour conſerver le Monde, qu'il lui en a falu pour le créer de rien. La *Parole* de l'Eternel, un ſeul acte de la volonté de Dieu, lui a ordonné de ſortir des abîmes du Néant, & peut l'y replonger avec autant de facilité qu'il l'en a tiré. Je laiſſe à d'autres le ſoin d'éclaircir les argumens qu'on tire du vſ. 6. contre les Sabelliens, les Ariens, & les autres Hérétiques qui nient la Divinité de Jesus-Christ, & du Saint-Esprit.

Il aſſemble les eaux de la Mer comme un monceau, il met les abîmes comme dans des celliers. Il les raſſemble comme un outre (d'autres traduiſent *comme dans un outre.*) *Il tient les abîmes comme renfermés dans ſes tréſors.* Notre Verſion de Zurich qui traduit, *comme un monceau*, n'eſt peut-être pas aſſez claire: ce qui a fait naitre, ou du moins autoriſé l'opinion de ceux qui comparant la Mer à un amas de ſable, ou à un tas de blé, croyent qu'elle eſt comme un monceau plus élevé que la Terre; d'où ils concluent que c'eſt un miracle qu'elle ne l'inonde pas. Il traite ailleurs plus au long de cette erreur, dans laquelle *Calvin* même eſt tombé. La Verſion Allemande de Zurich eſt plus claire. *Er faſſet das Waſſer im Meer wie in einen Schlauch zuſammen: (Il raſſemble les eaux dans la Mer, comme dans un outre.)* Le lit de la Mer eſt un ouvrage merveilleux de la main de Dieu: il nous conduit aux eaux de l'Abime, à ces *Celliers*, à ces *Abîmes*, à ces Réſervoirs d'eaux qui ſont cachés dans les entrailles de la Terre, & que tous les Philoſophes reconnoiſſent à préſent. On eſt ravi en admiration, ſoit qu'on conſidere l'équilibre conſtant, tant des Mers qui ſont renfermées au milieu des terres, que de celles qui environnent le Continent; & celui de la Terre même, qui ſubſiſte depuis tant de ſiecles ſans avoir ſouffert le moindre changement, quoiqu'elle ſoit fondée ſur les eaux. Dieu *démontre par-là le pouvoir abſolu qu'il a ſur la vaſte étendue de la Mer, dont il diſpoſe avec autant de facilité, qu'un homme tranſporteroit où il jugeroit à propos, une petite quantité d'eau qu'il auroit renfermée dans un outre. - - - Les Abîmes de la Mer ſont des tréſors inacceſſibles à la portée des hommes, où* l'Eternel *opere les plus grandes merveilles de la Nature, pour ſa gloire, & que les Saints contempleront dans leur Patrie céleſte. Car les ames des Fidéles ne ſeront pas oiſives dans ce ſéjour bien-heureux, elles connoitront viſiblement, non-ſeulement l'Eſſence Divine, mais les œuvres glorieuſes de ſa Toute-puiſſance, tant dans le Ciel, que ſur la Terre & dans les Mers.* (*Pellican.*)

Il eſt clair par-là, que tous les habitans de la Terre doivent leur conſervation à la volonté d'un Dieu infiniment bon & infiniment puiſſant; & que ſi nous périſſons, ce n'eſt qu'en conſéquence de ſa Juſtice. Le Tout-puiſſant n'a qu'à vouloir, les colomnes qui ſervent de fondement à la Terre ſeront ébranlées, les Villes & les Provinces entieres ſeront auſſi-tôt renverſées, & le Continent ſera changé en Mer. *Que toute la Terre craigne donc* l'Eternel, *que tous les habitans de la Terre habitable le redoutent.* Que cette lecture ſerve d'avertiſſement à ceux qui ne connoiſſent point Dieu, qui vivent comme s'il n'y en avoit pas, comme ſi cet Etre très parfait ne gouvernoit pas cet Univers par ſa Providence, comme ſi quelque choſe pouvoit échaper à ſa Science infinie, ou qu'il ne fût pas la Juſtice même. Que les perſonnes pieuſes, qui aiment Dieu, & qui l'adorent avec un cœur ſincere, en faſſent auſſi leur profit, ſuivant l'exhortation du Pſalmiſte, vſ. 1. 2. *Vous juſtes, chantez de joye touchant* l'Eternel: *ſa louange eſt bienſeante aux hommes droits. Célébrez* l'Eternel *avec le violon, chantez-lui des Pſeaumes avec la mu-*

ſette & l'inſtrument à dix cordes. Ou: *Juſtes, réjouiſſez-vous dans le* SEIGNEUR*: c'eſt à ceux qui ont le cœur droit, qu'il appartient de le louer. Louez le* SEIGNEUR *avec la harpe, chantez ſa gloire ſur l'inſtrument à dix cordes.*

Le Pſalmiſte fait une deſcription ſublime de la volonté de DIEU qui a créé l'Univers, & qui le conſerve par ſa puiſſance infinie. *Il a dit, & ce qu'il a dit a eu ſon être: Il a commandé, & la choſe a comparu.* On trouve une expreſſion parallele à celle-ci, Gen. I. DIEU *dit, & ainſi fut.* Ici toute la Philoſophie eſt muette. Ce paſſage du néant à quelque choſe, paſſe les bornes de notre foible entendement. DIEU n'a qu'à vouloir, pour produire. DIEU *n'a pas fait de grands préparatifs pour créer le Monde: il a commandé de telle maniere, que l'œuvre a pris ſur le champ la place du commandement.* (*Calvin* ſur ce Paſſage.)

PLANCHES DXLIV. DXLV.

DIEU a formé le Cœur de l'Homme.

PSEAUME XXXIII. verſ. 15.

C'eſt lui qui a formé également leur cœur - - -

C'eſt lui qui a formé le cœur de chacun - - -

LE Pſalmiſte nous conduit à la connoiſſance du Cœur, & de là à celle de DIEU. DIEU veut être aimé & adoré, comme celui qui a fait le Cœur, & qui en ſonde les replis les plus cachés. Le *Cœur*, qui eſt un ouvrage où brille un art infini, fait l'éloge de l'Ouvrier qui l'a formé; & nous lui devons autant de louanges, que ce Réſervoir de ſang qui circule perpétuellement, en envoye de gouttes vers les extrémités de nos corps, pour la conſervation de notre vie. Il faut, pour ſe former une juſte idée de cette machine, ſe tranſporter dans les boutiques des Artiſans, & ſur les Théatres d'Anatomie. Il n'y a rien à quoi le méchaniſme du Cœur ſe puiſſe mieux comparer, qu'à ces Pompes ou ces machines dont on ſe ſert pour éteindre les incendies. Cette pompe eſt compoſée de deux cylindres, leſquels reçoivent l'eau qui doit être rejettée; & de deux valvules, ou ſoupapes, dont l'une permet l'entrée dans la cavité des cylindres, à l'eau qui eſt contenue dans un vaſe; & l'autre lui donne entrée vers les ſiphons recourbés; celle-là ſe ferme par l'eau qu'elle a attiré en dedans, celle-ci par celle qui eſt pouſſée au dehors: les autres parties qui compoſent cette machine, ſont des cylindres ſolides ou piſtons, qui ſervent à comprimer l'eau; & des tubes, ou des ſiphons de cuivre. Tous ceux qui connoiſſent cette machine, ſavent qu'elle a d'autant plus de force pour lancer l'eau, que le cylindre creux eſt plus grand à proportion que le diametre des petits ſiphons, ou à proportion que ceux qui compriment ou aſpirent l'eau, le font avec plus de force ou de promtitude: de même qu'on voit les Fleuves couler avec plus de rapidité, lorsque leurs eaux paſſent d'un lit ſpacieux dans un canal plus étroit. Il faut de plus que l'orifice d'en-bas qui introduit l'eau ſoit proportionné, c'eſt à dire qu'il ſoit aſſez large afin de faciliter la force aſpirante & la force foulante. Le cœur eſt une ſorte de Pompe, à peu près ſemblable à celle-ci, mais qui renferme un art infini. On y trouve des cavités ou des ventricules, des vaiſſeaux qui y conduiſent & qui en rapportent le ſang, des valvules; & le tout dans la derniere proportion. Il y a des forces diſpoſées pour comprimer, & pour étendre les ventricules; enfin il n'y manque rien, & le méchaniſme en eſt parfait. Mais afin de connoitre que cette machine eſt l'ouvrage de DIEU, nous devons l'examiner avec plus d'attention. Je commence par une deſcription générale.

Soit la Fig. I. une Pompe; a b. les cylindres creux; f. g. le piſton; d. la valvule, ou ſoupape, qui introduit l'eau dans la cavité des cylindres; e. celle qui introduit l'eau dans les ſiphons, & qui l'empêche en même tems de retourner dans les cylindres; & h. h. le ſiphon qui pouſſe l'eau.

La Figure II. repréſente le Cœur humain A. dans ſa ſituation naturelle. B. les rameaux des veines Coronaires. D. L'Oreillete droite. E. Les rameaux veineux qui partent de l'oreillette droite. F. L'Oreillette gauche. G. Le tronc de la Grande artere. H. Le tronc de l'artere Pulmonaire. I. Le tronc aſcendant de la veine Cave.

De même que les Pompes dont j'ai parlé, le Cœur



PSAL. XXXIII. v. 15.
Finxit Deus omnia corda.

Psal. XXXIII. v. 15.
Gott bildet der Menschen Hertzen.

I. A. Fridrich sculps.

TAB. DXLV.



PSAL. XXXIII. v. 15.
Cor αἱμακοντιστήριον.

Psal. XXXIII. v. 15.
Das Hertz eine künstliche Blut-Sprütze.

I. A. Fridrich sculps.

Cœur de l'Homme, celui des Quadrupedes & des Oiseaux, a aussi deux cylindres creux, & deux ventricules; dont le droit sert à porter dans les Poumons & dans ses arteres les plus déliées, le sang qui est reporté au cœur par les veines, de toutes les parties du corps; le gauche pousse le sang par tout le corps jusqu'aux plus petites arteres. Ces ventricules sont de la derniere nécessité, parce que le sang qui a circulé par tout le corps, se trouvant épuisé d'esprits, est disposé à se coaguler, & par cela même formeroit des obstructions mortelles dans les poumons, si le ventricule droit ne lui communiquoit pas un nouveau mouvement. Que si ce même sang eût passé du ventricule gauche aux poumons, pour s'y atténuer & s'y changer en sang artériel, les poumons mêmes en auroient essuyé le plus grand effort, & ce qu'il lui seroit resté de force n'auroit pas été suffisant pour le porter jusqu'aux extrémités des arteres dans toutes les parties du corps.

Ceux qui ont la moindre connoissance du méchanisme du corps, s'apperçoivent aisément qu'il faloit, pour conserver la vie des Hommes & des Animaux, une circulation uniforme, règlée, & toujours égale; que le cœur eût des forces suffisantes; que le sang cèdât promtement aux forces qui le poussent, qu'il y eût une proportion exacte entre le cœur & ses ventricules, entre les vaisseaux qui portent le sang au cœur & ceux qui l'en rapportent, & que le tout enfin fût proportionné à la masse du sang elle-même. Les ventricules du cœur devoient se remplir en même tems, & en une fois, & se vuider de même. Au-lieu qu'ils contiennent environ deux onces, s'ils avoient été un peu plus grands qu'ils ne sont relativement à la capacité des vaisseaux, & les vaisseaux par conséquent trop étroits relativement aux ventricules, le sang auroit été expulsé avec plus de force & de vitesse, & à une plus grande distance; mais alors le mouvement du sang auroit été semblable à celui qu'excite la fievre; le cœur auroit eu besoin de plus de forces; les vaisseaux étant frappés plus violemment auroient souffert une plus grande dilatation, ce qui auroit été accompagnée d'agitations & de douleurs; il auroit fallu plus de tems au cœur pour se remplir & se vuider; toutes choses qui auroient été directement contraires à la conservation de la vie. D'aussi fâcheux inconvéniens auroient résulté, si les ventricules eussent été plus petits, & les vaisseaux plus larges.

Ce n'est pas seulement le nombre & la capacité des ventricules, qui répondent aux operations nécessaires pour la conservation de la vie, mais encore leur figure oblongue. Il falloit que le sang fût poussé en une fois & tout ensemble hors des ventricules, en sorte qu'il n'en restât pas une seule goutte; il faloit même que le cœur se tordît, pour ainsi dire, pour le chasser; ce qui n'auroit pu se faire, s'ils avoient eu toute autre configuration, s'ils eussent été par exemple ronds, cubiques, ou pyramidaux.

Chaque ventricule a deux orifices dans sa partie supérieure, dont l'un sert à introduire le sang, & l'autre à le renvoyer. De-là nait la nécessité des valvules, qui devoient empêcher que le sang qui entre par un des orifices, ne s'échapât par la même voye; ou que celui qui en sort, n'y rentrât; ce qui auroit causé la mort dans le même instant. Car dès que le sang qui circule dans tout le corps, est entré dans le ventricule droit du cœur par l'orifice de la veine Cave, il en est expulsé par la systole qui survient aussi-tôt: or pour empêcher que le sang ne sortît par la même voye qu'il est entré, le Créateur a placé à la circonference de l'orifice trois valvules tricuspidales ou à trois pointes, qui par la contraction & l'accourcissement du cœur, s'étendent comme des voiles enflées par le vent, & bouchent avec tant d'exactitude l'orifice de la veine Cave dont nous avons parlé, qu'il n'en sauroit sortir la moindre petite goutte, & que tout le sang s'écoule par l'artere Pulmonaire. Cette artere a aussi trois valvules autour de son orifice, à qui leur figure a fait donner le nom de *Sémilunaires*, & qui empêchent absolument le retour du sang dans le ventricule droit. On apperçoit le même méchanisme dans le ventricule gauche du cœur; il a aussi deux orifices, l'un de la veine Pulmonaire, l'autre de la Grande artere; artere qui porte dans les parties les plus éloignées du corps, le sang que le ventricule a rejetté. Tout ce méchanisme nous montre une Sagesse infinie, qui paroitra dans un bien plus grand jour par ce qu'il nous reste à dire. Le sang, & la machine du cœur, sont mus sans poids, ni pistons, ni aucunes autres forces extérieures. La direction de l'Ame raisonnable n'y entre pour rien: le cœur, malgré elle, se meut nuit & jour, tant que le suc nerveux passe du cervelet dans la substance musculeuse & infiniment artificieuse du cœur, c'est à dire, tant que nous vivons & que notre sang circule avec une vitesse convenable.

La cavité intérieure du ventricule gauche est expliquée par la Fig. III. PLANC. DXLIV.

a a. La veine Pulmonaire avant son entrée dans le cœur.

b. L'Oreillette gauche du cœur.

c. Trou ovale, par lequel le sang est porté directement de la veine Cave à l'entrée du ventricule gauche.

d. Deux Membranes ou Valvules mitrales, semblables aux valvules tricuspidales du ventricule droit.

e e. Colomnes charnues qui s'élevent des deux côtés du ventricule.

f. Base du cœur, où le sang entre de la veine Pulmonaire dans le ventricule.

g. Endroit au dessous des valvules mitrales, où le sang entre dans l'Aorte.

h. La pointe du cœur.

i i i. Fibres charnues qui tapissent tout l'intérieur du ventricule.

La Fig. IV. représente les Valvules sémilunaires, telles qu'elles sont à l'entrée de l'Aorte, relâchées, & se prêtant au mouvement du sang que le cœur envoye.

a, a Une partie du Ventricule gauche, ouverte.

b.b.b. Les trois Valvules ſémilunaires.

c. Le Tronc de l'Aorte ouvert.

d.d. Les deux arteres Coronaires, ſortant du tronc de l'Aorte immédiatement au dedans des valvules ſémilunaires.

ee. La racine de l'aorte, à l'endroit où elle s'unit avec le Tendon du cœur.

f.f. Les valvules mitrales ſéparées, & repliées des deux côtés, pour faire voir les valvules ſémilunaires.

Le Créateur, voulant empêcher que le ſang ne ſe portât continuellement & ſans intervalle dans les ventricules, & afin qu'au contraire il y entrât plutôt bruſquement que d'y couler uniment, a placé à l'entrée de chacun de ces ventricules une oreillette muſculeuſe, qui n'eſt pas plutôt remplie de ſang, qu'elle ſe vuide dans la cavité de ſon ventricule; en ſorte que le mouvement ſyſtolique des oreillettes ſe fait en même tems que le diaſtolique du cœur, & que la diaſtole des oreillettes ſe fait au même inſtant que la ſyſtole du cœur.

Pour bien juger de l'art infini que renferme la ſubſtance muſculeuſe du cœur, il faut ſavoir ſéparer ſes muſcles les uns d'avec les autres en le faiſant bouillir. On voit alors avec admiration les fibres qui s'entrecoupent obliquement, & qui étant tournées en ſpirale, font tout le tour du cœur, afin que lorſqu'elles viennent à ſe raccourcir, la pointe du cœur approche de la baſe, que tout le cœur ſe reſſerre & qu'en ſe reſſerrant le ſang ſoit chaſſé avec violence; mais avec plus de violence dans toutes les autres parties du corps, que dans les poumons; & c'eſt pour cette raiſon que les muſcles du ventricule gauche du cœur ſont beaucoup plus forts que ceux du ventricule droit.

La Fig. V. repréſente les ouvertures du cœur, & les directions des fibres.

a. L'ouverture de la veine Cave.

b. L'ouverture de l'artere Pulmonaire.

c. L'ouverture de la veine Pulmonaire.

d. L'ouverture de l'Aorte.

e.e.e. Le Tendon qui environne les ouvertures du cœur.

f.f.f. Les fibres qui reviennent de toutes parts du circuit extérieur du cœur, & qui s'inſerent dans le tendon du cœur.

g.g.g. Les fibres intérieures, dont la direction eſt entierement oppoſée à celle des fibres extérieures, & qui vont ſe terminer au même tendon.

La Figure VI. repréſente les fibres les plus déliées, qui dirigées tout droit en en-haut ſur la ſuperficie du ventricule droit, ſe terminent à la baſe.

a. La baſe du cœur.

b. b. Le cône ou la pointe du cœur.

c.c.c. Les fibres, qui tendent directement en en-haut vers la baſe.

On trouve, PLANC. DXLV. les Figures ſuivantes.

La Fig. VII. repréſente les fibres qui ſont placées immédiatement au-deſſous de ces fibres droites dont je viens de parler, & qui montant obliquement vers le côté droit, & ſe terminant à la baſe du cœur, repréſentent par leur direction ſpirale, une Vis.

a. La baſe du cœur.

b. Sa pointe.

c. Les fibres qui embraſſent le ventricule droit.

d. Les fibres qui embraſſent le ventricule gauche.

e. Sillon creuſé entre les deux ventricules, pour recevoir les vaiſſeaux du cœur.

La Fig. VIII. repréſente les fibres intérieures qui partant du côté droit du cœur, s'étendent obliquement vers le côté gauche, & qui environnant ſes deux ventricules, s'élevent vers la baſe du côté gauche, & forment une autre vis dans un ſens renverſé.

a. La baſe du cœur.

b. Sa pointe.

c. Le côté droit.

d. Le côté gauche.

e. Les fibres du ventricule droit.

f. Les fibres du ventricule gauche.

La Figure IX. montre les fibres qui ne vont pas juſqu'à la pointe du cœur, mais qui comme un arc recourbé, ſe plient vers le milieu du circuit du cœur, & s'inſerent obliquement dans le tendon de l'autre côté & de l'autre ventricule.

a. Le tendon qui eſt autour de l'ouverture du ventricule droit.

b. Celui qui eſt autour de l'ouverture du ventricule gauche.

c. Les fibres qui vont d'un tendon à l'autre, avec des fibres intermédiaires qui s'étendent deçà & delà pour ſe ſecourir mutuellement.

d. L'endroit où les fibres ſe courbent après qu'elles ont envelopé le ventricule droit, & où elles vont finir obliquement au tendon du ventricule gauche.

La Figure X. repréſente les fibres extérieures du ventricule gauche.

a. La baſe du ventricule.

b. Sa pointe.

ccc. Les fibres qui montent obliquement vers la baſe par le côté droit.

d. Le côté voiſin du ventricule droit.

e. Le côté gauche.

Dans la Fig. XI. on voit les fibres intérieures du ventricule gauche, qui montent dans un ſens oppoſé & obliquement vers la gauche juſqu'à la baſe; & dont les plus longues ſe tordent autour de la pointe du cœur.

a. Le tendon du côté droit.

b. Le tendon du côté gauche.

c. Quelques fibres de la paroi extérieure.

d. Des fibres de la paroi intérieure, & la maniere dont ces deux ſortes de fibres ſe tournent autour de la pointe du cœur.

Fig. XII. aaa. Ce ſont les fibres extérieures qui vont ſe réunir en ſpirale à la pointe du cœur, comme dans un centre.

Il ſuit naturellement de ce que j'ai dit juſqu'ici, que cette Pompe, cette machine du cœur, dont DIEU a été lui-même l'Artiſan, ſurpaſſe infiniment toutes celles que l'induſtrie des Hommes a pu inventer, & qu'elle eſt autant au deſ-

ſus

ſus d'elles, que l'Intelligence Divine eſt au-deſſus de l'Entendement humain. Vous donc qui aimez DIEU, conſiderez que non-ſeulement le cœur de l'Homme dont je viens de donner la deſcription, mais celui de tous les Animaux, eſt proportionné préciſément à la longueur & à la grandeur de ſon corps, afin qu'il puiſſe envoyer le ſang juſqu'aux vaiſſeaux les plus éloignés, avec le degré de viteſſe néceſſaire à la vie de l'Animal: que la grandeur de cette Pompe eſt proportionnée auſſi à chaque âge, & qu'elle ne fait pas moins ſa fonction dans le cœur des petits oiſeaux, quoiqu'il ne ſoit encore qu'un point qui ſautille, ce qui lui en a fait donner le nom, que dans le cœur de ceux qui ont atteint leur grandeur ordinaire. Faites attention au mouvement de cette Pompe admirable qui agit jour & nuit, ſans jamais diſcontinuer. On compte 60 battemens de cœur dans un Homme ſain, pendant une minute; ce qui en fait environ 3600 dans une heure, & 86400 dans l'eſpace de 24 heures. Ceux dont le calcul eſt le moindre, comptent 2000 battemens dans une heure, & par conſéquent 48000 dans 24 heures. Suppoſez de plus avec *Harvée*, que chaque mouvement ſyſtolique du cœur expulſe deux onces de ſang, & que la maſſe entiere du ſang ſoit de 25 livres: vous trouverez ſuivant le ſentiment de ceux dont le calcul eſt le moindre & qui ne comptent que 2000 battemens de cœur dans une heure, que le ſang circule 13 fois dans une heure, & tous les jours 302 fois. Ne vous laſſez pas de calculer: comptez combien de fois le ſang circule dans l'eſpace de 80 ou de 100 ans: contemplez avec admiration ce mobile perpétuel, qui ſe meut tantôt plus vîte, tantôt plus lentement, ſuivant les divers mouvemens de l'Ame ou du Corps; & qui de peur qu'il ne vint à ſe deſſécher, eſt toujours arroſé d'une lymphe douce contenue dans le Pericarde: il s'offrira toujours à votre eſprit de nouveaux motifs d'admirer la Puiſſance & la Sageſſe infinie de DIEU, qui opere ſans relâche au dedans de nous, & des Animaux. Cela paroit ſingulierement en ce que le cœur, bien loin d'être conſumé par ſon mouvement continuel, s'accroît au contraire avec l'âge, par le moyen de l'aliment que les arteres Coronaires lui fourniſſent; au-lieu que toutes les autres machines qui ſont de l'invention des Hommes, s'uſent continuellement, & dépériſſent.

Il faut bien remarquer ici, que le mouvement du cœur de dépend pas de la direction de notre Ame; mais qu'il s'exécute ſuivant les loix méchaniques que DIEU a établies dans la Nature, comme je vais l'expliquer. Lorſque le ſang a été pouſſé dans les ventricules du cœur, ſes fibres cèdent à ſon impétuoſité, juſqu'à ce que le mouvement du ſang, & la réſiſtance du cœur, reviennent en équilibre. La force du ſang ceſſe, dès que les ventricules en ſont remplis; les fibres, qui l'emportent alors par la force de leur élaſticité, ſe reſſerrent & chaſſent le ſang de toutes leurs forces; après cette expulſion les fibres du cœur ſe relâchent de nouveau, & elles ſont forcées de cèder au nouveau ſang qui revient. Le ſang, & les fibres du cœur, ſont comme deux antagoniſtes qui ont tour à tour le deſſus. Si vous voulez confirmer cette vérité par l'expérience, vous n'avez qu'à lier le nerf de la paire Vague, à l'endroit du cou, & vous vous appercevrez qu'auſſi-tôt le cœur tremblera, & que peu de tems après il perdra tout ſon mouvement. S'il ne ceſſe pas ſur le champ de ſe mouvoir, c'eſt parce que les eſprits animaux qui reſtent dans le cœur, y exercent encore leurs forces pendant quelque tems; comme on le voit dans le cœur d'une Grenouïlle, après qu'on l'a tiré du corps de l'Animal.

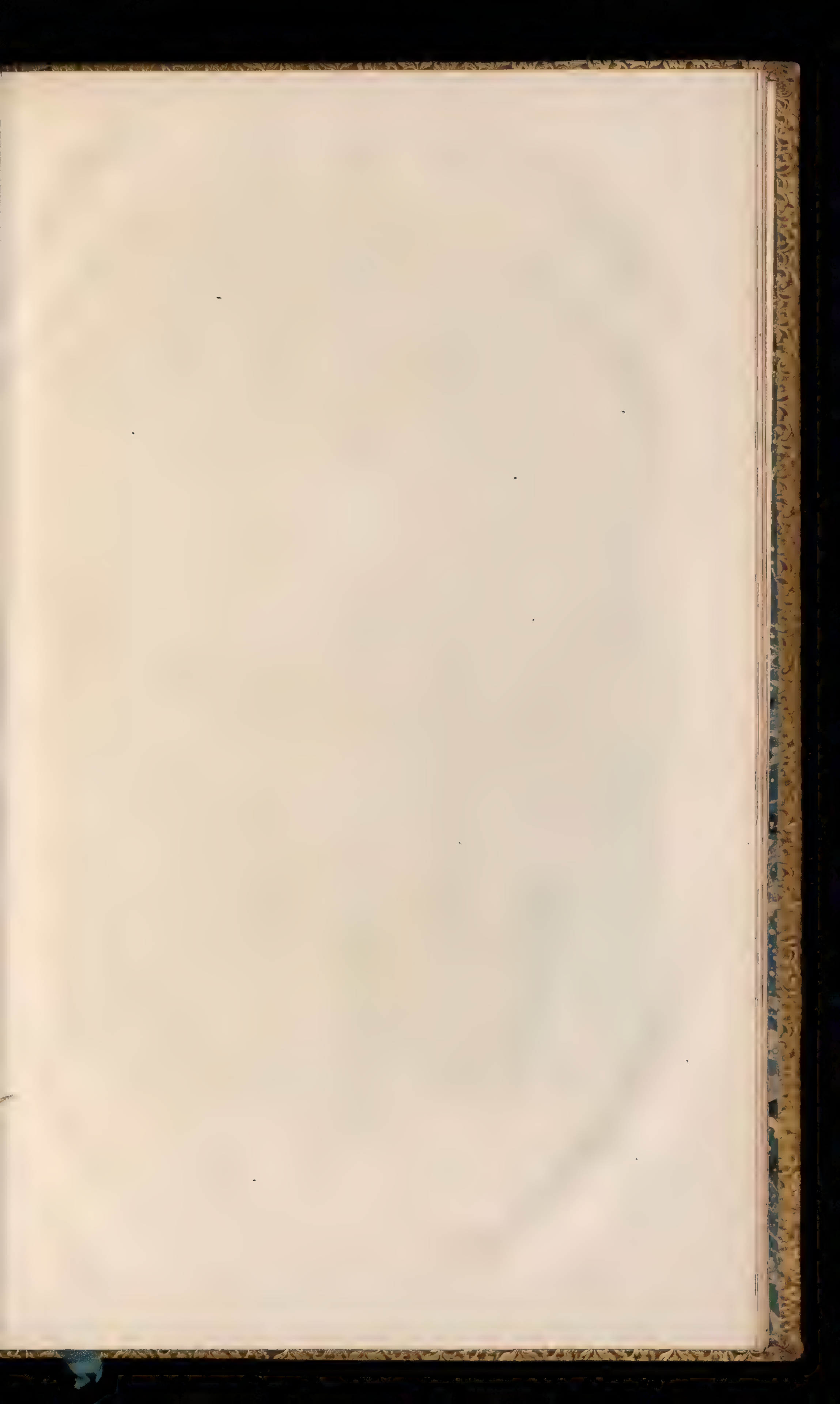
Pour peu qu'on ait de ſentiment & de raiſon, on tirera de la deſcription du cœur que je viens de faire, une multitude d'argumens invincibles pour prouver l'exiſtence de DIEU. Lorſque nous voyons une Horloge, une Machine Pneumatique, ou une de ces Pompes dont on ſe ſert pour éteindre le feu, nous jugeons avec raiſon que ces machines ne ſe ſont point donné elles-mêmes leur mouvement, mais qu'elles ſont de l'invention & l'ouvrage d'un Artiſan doué de Raiſon, qui les a deſtinées à une certaine fin. Et pourquoi ne conclurions-nous pas, à la vue de la conſtruction du cœur, qui eſt fait avec un art auſſi infini qu'inimitable, dont la grandeur eſt toujours proportionnée à l'âge & à l'Eſpece des differens Animaux, qui ſe communique à leurs deſcendans & à tous ceux de leur Eſpece; pourquoi, dis-je, ne conclurions-nous pas de tout ceci, & de tant d'autres circonſtances dignes de notre admiration, qu'il doit ſon exiſtence à un Ouvrier infiniment puiſſant & infiniment ſage? & qu'en un mot, c'eſt DIEU *qui a formé les cœurs?* Il eſt vrai que le cœur de l'Homme & celui des Animaux eſt produit dans la génération par des Animaux de leur Eſpece; mais il faut auſſi convenir que nous ne contribuons aucunement à cette conſtruction du cœur, & que même nous ne la connoiſſons pas du tout. Nous ne ſaurions pas en effet, ſans le ſecours de l'Anatomie, qu'il y a un cœur au dedans de nous; & combien y en a-t-il parmi les Hommes, qui ignorent abſolument les circonſtances du méchaniſme infini que j'ai expliquées plus haut? Et où trouverez-vous des Anatomiſtes, qui avec les meilleurs microſcopes ſoient en état de le démontrer dans ce point ſautillant qui compoſe le cœur d'un petit Poulet, ou d'un Embryon humain? Comment ſe peut-il que l'Ame, quelque intelligente qu'elle ſoit, ſoit que vous admettiez qu'elle ait été formée avec le Corps, ou bien qu'elle y ait été miſe après ſa formation; comment, dis-je, ſe peut-il qu'elle ne ſe ſouvienne pas d'un ſi merveilleux ouvrage? Il ſeroit inutile d'objecter, que les Corps ſont engendrés des Corps par une ſuite continuelle: car toute la force de cette objection s'évanouïra, dès qu'on fera attention que le Corps entant que Corps, & par conſéquent tous ceux des Hommes & des Animaux, ſont entierement deſtitués d'intelligence & de forces; ainſi il ſeroit auſſi ridicule d'attribuer à la Matiere elle-

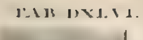
même une construction où l'on remarqueroit un art infini, que si quelqu'un vouloit soutenir que le cuivre ou le fer se seroient donné la forme d'une Horloge sans le secours d'aucun Ouvrier. Je ne nie pas qu'il n'y ait des machines capables de frapper les oreilles par une musique très agréable, de faire des bas, & des étoffes ornées de couleurs & de figures admirables: mais je sais aussi que de telles machines ont été inventées & travaillées avec soin par des Hommes habiles & raisonnables. Ceci est un coup de foudre, qui confond la vaine supposition des Successions à l'infini. Car on en reviendra toujours à demander, qui est le prémier qui a inventé ou composé la prémiere de ces machines? Ou bien les Athées seront contraints de recourir à ce subterfuge, comme à leur derniere ressource, & de dire que la Matiere s'est créée, s'est formée elle-même, & qu'elle est par conséquent toute-puissante, toute-sage, infiniment parfaite; en un mot, qu'elle est DIEU. Cette Succession éternelle de Causes qui se succèdent sans interruption, par une certaine nécessité fatale, est une Idole morte & sans mouvement. La Nature, cette Idole tant vantée autrefois, ne trouve point ici de lieu. Je demande à un de ces Idolatres, qu'est-ce qu'il entend par la Nature? Veut-il parler d'un, ou de plusieurs corps? parle-t-il des corps célestes, ou des terrestres, ou bien du Monde entier? Entend-il certaines Loix établies dans le monde? Quelque parti qu'un tel Homme prenne, il trouvera par-tout des difficultés insurmontables. Car les corps sont ou grands, ou médiocres, ou petits, minces, ou épais; ils sont matiere, & par conséquent un Etre purement passif, destitué d'entendement & de forces. Il faut donc nécessairement qu'ils ayent eu un Législateur, & que quelqu'un leur ait imprimé le mouvement. S'il n'y a point de DIEU, l'Apothéose est certainement due à l'Homme; elle l'est même à chaque Brute en particulier, car elles ont toutes un cœur, des yeux, des oreilles, & d'autres parties, où il regne un art infini; & l'on tombera ainsi dans un Polythéisme absurde & inouï. De quelque côté, & de quelque maniere que nous nous tournions, nous ne trouverons jamais d'autre Etre que DIEU, *qui ait formé le cœur*, & qui le conserve tandis que nous vivons. C'est L'ETERNEL *seul qui sonde le cœur*, Jer. XVII. 10. Nous devons par conséquent employer les mouvemens de nos cœurs, entant qu'ils dépendent de nos passions, nous devons, dis-je, les employer, les diriger, & les exercer à la gloire de DIEU. Que chaque battement de cœur nous porte à louer DIEU, & à lui rendre de très humbles actions de graces: c'est de sa bonté que nous dépendons, c'est lui seul qui peut rendre immobile quand, & de la maniere qu'il lui plait, cette machine qui entretient notre vie, & qui la prive en effet de mouvement lorsqu'il veut nous demander compte de notre conduite.

S'il est vrai, comme les Mathématiciens prétendent nous le démontrer, que cette machine par excellence, qui entretient notre vie, surmonte une résistance de 180000 livres, toutes les fois qu'elle se resserre dans la systole; c'est certainement une preuve bien convaincante de l'art infini qui y regne. Qui ne s'étonneroit d'entendre dire que le cœur employe chaque heure des forces équivalentes à 64800000 livres, & par conséquent de 1555200000 livres dans 24 heures; ou de 756000000 livres, si l'on aime mieux s'en rapporter au sentiment de Mr. *Hecquet*? J'ajouterai enfin pour un plus grand éclaircissement, que suivant le calcul le moins haut, cela monte à 3240000000 livres, selon *Schmied*, *Macht der Musculn* p. 23. Consultez son calcul, à l'endroit cité.



PLAN-





Psal. XXXVII. v. 2.
Foenum et Herba mortalit. Symbol.

Psal. XXXVII. v. 2.
Heut gesund morgen todt.

I. G. Thelot sculp.

PLANCHE DXLVI.

L'Herbe & le Foin, ſymboles de la Mortalité.

PSEAUME XXXVII. verſ. 2.

Car ils ſeront ſoudain retranchés comme le foin, & ſe faneront comme l'herbe verte.

Parce qu'ils ſecheront auſſi promtement que le foin, & ſe faneront auſſi vite que les herbes & les légumes.

Le mot Hébreu *Charits*, ſignifie quelquefois un *Porreau*. Les *Septante* l'ont traduit par χόρτος, & nos Verſions Françoiſes par *Foin*, & l'Allemande de Zurich par *Gras*, (*Herbe*.) On ne doit pas entendre par-là ſeulement ce que les Botaniſtes appellent *Gramen* ou *Chiendent*, mais toutes ſortes d'herbes qui croiſſent dans les prés, & qu'on fauche ordinairement, dont l'*Herbe* proprement dite conſtitue la plus grande partie. De-là vient que les Allemands appellent *Gras*, & les François *Herbe*, toutes ſortes d'herbes dont on fait le foin, à l'imitation des Poëtes Latins qui déſignent par *Gramen* toutes ſortes d'herbes. Le mot Hébreu *Deſche* a auſſi la même ſignification générale; car il ſe prend pour toutes ſortes d'herbes tendres qui pouſſent, & qui viennent d'elles-mêmes. Les *Septante* l'ont rendu par λάχανα χλόης, *herbes potageres*. Les Verſions de Zurich portent, *de l'herbe verte*; & en cela il paroit que les Traducteurs ont eu égard au λάχανον des *Septante*, & qu'ils ont voulu indiquer la *Bette*, cette ſorte d'herbage que les Suiſſes nomment par excellence *Kraut*, & les autres Allemands *Mangold*. Il ſemble donc que David a eu en vue de parler des Impies ſous l'emblême des herbes qui croiſſent dans les prés, dans les forêts, & dans les jardins, parce qu'on ne les a pas plutôt cueillies ou fauchées, qu'elles ſe flétriſſent incontinent par le défaut de ſuc, celui qui eſt dans leurs tuyaux s'exhalant alors. De même la félicité des Méchans ne s'écoule pas ſeulement, mais la juſte colere du Tout-puiſſant fait qu'elle s'envole & diſparoît. *Les ennemis de* l'Eternel *ſeront conſumés comme de la graiſſe d'agneaux, ils s'en iront en fumée.* Ou: *Les ennemis du* Seigneur *n'auront pas plutôt été honorés & élevés dans le monde, qu'ils tomberont & s'évanouïront comme la fumée.* Pſ. XXXVII. 20. *Seneque* (*in Thyeſte*) s'exprime ainſi:

Quem dies vidit veniens ſuperbum,
Hunc dies vidit fugiens jacentem.

„ Celui qui étoit bouffi d'orgueil au matin, a
„ été couché le ſoir dans la pouſſiere.



PLANCHE DXLVII.

Le Laurier, ſymbole des Impies.

PSEAUME XXXVII. verſ. 35.

J'ai vu le méchant terrible, & verdoyant comme le verd Laurier.

J'ai vu l'impie extrèmement élevé, & qui égaloit en hauteur les cedres du Liban.

LEs ſentimens des Interpretes ſont fort partagés ſur la ſignification du mot *Ezrach.* Les *Septante* ont traduit, *Les Cedres du Liban*; d'autres ont cru qu'il ſignifioit *un arbre du Païs*, parce qu'il marque une choſe née dans le Païs, comme venant de *Zarach, il eſt né.* Pour nos Verſions de Zurich, elles l'ont rendu par *Laurier.* Les Rabbins modernes ſont en cela de notre ſentiment, auſſi-bien que *Pagninus*, *Vatable*, *Luther*, *Urſinus* (*Arbor. Bibl.* c. 42.) Cet Arbre, qui eſt le ſymbole des Riches & des gens puiſſans, étoit conſacré aux Couronnes des Vainqueurs chez les Delphiens, on s'en ſervoit à Rome dans les Triomphes, & on le regardoit dans les ſonges & les prodiges comme un heureux préſage. *Artemidore*, L. II. c. 25. lui fait repréſenter *une femme riche, à cauſe de la durée de ſa verdure, de ſa beauté, & de ſes agrémens:* mais il veut auſſi qu'il ſignifie *un mauvais ſuccès dans ce qu'on eſperoit, à cauſe de ſon amertume, & que ſon fruit n'eſt pas bon à manger:*

Pulchra comis, verùm baccas fert laurus amaras:
Neu ſpe fallaci decipiare, cave.

„ Le Laurier a de belles feuilles, mais ſon fruit „ eſt amer: prenez donc garde de vous laiſſer „ ſéduire par une eſperance trompeuſe". Cet Arbre a été conſacré à Apollon, auſſi bien qu'à Eſculape, au bon Génie, & à d'autres Divinités; & il étoit ordonné de s'en ſervir dans les ſacrifices. Il étoit regardé comme un meſſager de joye & de victoire; on s'en ſervoit auſſi dans les enchantemens. *Paſſerat* dit de lui:

Laurus amica bonis Geniis, longeque repellit
Nube cava tectos Lemures - - -

„ Les bons Génies aiment le Laurier, & il a la „ vertu de chaſſer les Spectres qui ſe cachent „ dans un nuage". Les Impies croyent n'avoir rien à craindre de la foudre lorſqu'ils ſont à l'ombre du Laurier, ils s'imaginent même qu'il fait peur au Diable. Cet arbre cependant eſt expoſé à une infinité d'accidens, qui le ruïnent tout d'un coup. *Pline* dit de lui, *qu'il vieillit fort vite.* On trouve dans *Urſinus*, loc. cit. pluſieurs autres choſes qui ont rapport à cette matiere. Le Laurier, dans les Païs chauds, eſt un arbre d'une grandeur raiſonnable, ſuivant la deſcription de Jean Bauhin. Son tronc n'a point de nœuds; ſon écorce eſt mince; ſon bois eſt peu ſerré & peu ſolide. Ses racines ſont groſſes, inégales, obliques. Sa verdure eſt perpétuelle, d'un verd clair dans les jeunes, obſcure & chargée dans les vieux. Ses feuilles ſont longues de quatre pouces environ, larges d'un & demi ou de deux, pointues, dures, leurs pointes étant plus ou moins aiguës, d'un goût acre, aromatique & un peu amer: les queues qui attachent les feuilles aux rameaux, ſont fort courtes. Ses fleurs ſortent de la tige par bouquets, elles ſont à peu près ſemblables aux fleurs de Lierre, blanches & garnies de beaucoup de pointes au milieu. Il leur ſuccede des bayes groſſes comme de petites ceriſes, & oblongues, vertes au commencement, & prenant une couleur noire en mûriſſant: on trouve ſous leur peau qui eſt mince, un noyau aſſez dur, qui ſe ſépare en deux, amer au goût, & huileux. La Fig. A. repréſente cet arbre, & la Fig. B. ſes Caracteres. Je ne dirai rien de plus du Laurier, ne m'étant point propoſé d'en donner une deſcription complete. Qu'il me ſoit permis ici, ſans déplaire aux Interpretes, de ſubſtituer au Laurier la *Laureole.* Il y en a de deux ſortes. La prémiere eſpece eſt ce que l'on nomme en François *Boisgentil*: les Botaniſtes l'appellent *Laureola folio deciduo, ſive Mezereon Germanicum* J. B. *Laureola folio deciduo, flore purpureo, Officinis Laureola femina* C. B. L'autre eſpece porte



PSAL. XXXVII. v. 35.
Laurus Impiorum Symbolum.

Psal. XXXVII. v. 35.
Der Lorbeer Baum ein Bild der Gottlosen.

I. G. Pintz sculps.



PSAL. XXXIX. v. 6. 7.
Mors ultima linea rerum.

Psal. XXXIX. v. 6. 7.
Heüte reich, morgen eine Leich.

G. D. Heuman sculp

porte proprement en François le nom de *Laureole* : c'eſt la *Laureola ſemper virens flore luteolo*, J. B. *Laureola ſemper virens flore viridi*, *quibusdam Laureola mas*, C. B. La Fig. C. repréſente la prémiere, & la Fig. D. ſes Caracteres. Telle eſt la deſcription qu'en donne J. B. Cet arbriſſeau croît juſqu'à la hauteur d'environ trois coudées. Sa racine ſe diviſe en pluſieurs branches, elle eſt groſſe à peu près comme le petit doigt, longue, blanche, & fort enfoncée dans la terre. Elle pouſſe des tiges ordinairement ſimples, flexibles, longues, rondes, menues, couvertes d'une double écorce; celle qui eſt en dehors eſt mince, fragile, & de couleur cendrée; celle qui eſt en dedans paroît verte à l'extérieur & blanche au dedans: elles ſont extrèmement flexibles & difficiles à rompre; lorsqu'on les arrache, il en ſort une ſorte de bourre qui reſſemble aſſez à du coton; le bois en eſt blanc, ſolide, & renfermant peu de moelle. Les fleurs tiennent aux côtés des branches ſans queues, quelquefois ſeules, quelquefois auſſi diſpoſées en bouquets; elles paroiſſent avant les feuilles; elles ſont de couleur rouge-pâle, tirant ſur le pourpre, longues, découpées en quatre parties pointues & repliées, d'une odeur douce, & ayant dans le milieu quelques étamines jaunes. Il ſort ordinairement des tubercules pluſieurs feuilles enſemble, de couleur verte. Ses bayes lorsqu'elles mûriſſent ſont de couleur rougeâtre, elles noirciſſent lorsqu'elles viennent à ſe ſecher; elles contiennent un noyau ſemblable à de la graine de chanvre, rempli d'une moelle blanche. Toute cette plante, à l'exception des fleurs, a l'odeur forte, & le gout très âcre & très brulant. Ces deux ſortes de Laureole me ſemblent plus convenables que le Laurier, pour l'explication du Texte. Celle *qui conſerve toujours ſa verdure*, peut auſſi-bien que le Laurier être priſe pour le ſymbole de l'Impie, à qui tout réuſſit à ſouhait dans ce monde, & qu'on appelle heureux, parce qu'il ſe trouve environné d'honneurs & de richeſſes. Celle *dont les feuilles tombent*, repréſente aſſez bien l'inconſtance des richeſſes, la chute des Impies, le renverſement de leur fortune, & tous les maux qu'ils amaſſent volontairement ſur leurs têtes. Le gout âcre & brulant de ces deux plantes, déſigne la tyrannie des Méchans, la haine qu'ils portent aux Gens de bien. Si ce que nous avons dit ne ſuffit pas pour donner la préférence à la Laureole, qui paroît être le *Chamædaphne*, & le *Daphnoides* des Anciens, comme Pline, Dioſcoride &c., nous avons des argumens tirés du nom même. L'une & l'autre Eſpece eſt appellée *Mezereon* par *Tragus* & *Cæſalpinus*; celle dont les feuilles tombent eſt nommée *Mezereum d'Allemagne*, par *Lobel*; & il paroît que ce mot nous vient de l'Orient. Les Perſans appellent encore aujourd'hui cette plante *Mazerijun*; ſur-tout celle qui croît dans le *Germijan* à la hauteur de 5 ou 6 pieds, dont les branches ſont fortes, & les bayes ſemblables à des Capres, & qui étant confites au vinaigre ſont bonnes contre l'Hydropiſie. (*Meninzki Lex.* p. 4232.) C'eſt à ceux qui ſont verſés dans les Langues, à juger ſi ce mot a du rapport avec le mot Hébreu *Ezrach*.

PLANCHE DXLVIII.

Vanité de la Vie, & des Richeſſes.

PSEAUME XXXIX. verſ. 6. 7.

Voilà tu as réduit mes jours à la longueur de quatre doigts, le tems de ma vie eſt devant toi comme un rien. Certainement tout homme n'eſt que vanité, quoiqu'il ſoit debout: Selah.

Je vois que vous avez mis à mes jours une meſure fort bornée, & que le tems que j'ai à vivre eſt devant vous comme un néant. En vérité, tout homme qui vit ſur la terre, & tout ce qui eſt dans l'homme, n'eſt que vanité.

Certainement l'homme ſe promène parmi ce qui n'a que l'apparence. Certainement ils tempêtent pour le néant.

En vérité, l'homme paſſe comme une ombre, & comme une image: & néanmoins il ne laiſſe pas de s'inquieter, &

On amaſſe des biens, & on ne ſait qui les recueillera.

& de ſe troubler. Il amaſſe des tréſors, & il ne ſait pas pour qui il les aura amaſſées.

Les plaintes précèdent la priere, verſ. 5. Eternel, *donne-moi à connoitre ma fin, & qu'elle eſt la meſure de mes jours; que je ſache de combien petite durée je ſuis.* Ou: *Faites-moi connoitre,* Seigneur, *quelle eſt ma fin, & quel eſt le nombre de mes jours, afin que je ſache ce qu'il m'en reſte encore.* Ces paroles de David ne doivent pas s'entendre comme ſi le Prophete abattu par une multitude d'afflictions & de maladies, eût demandé à Dieu par un mouvement de curioſité, quand arriveroit le moment précis qui devoit terminer ſa vie & ſes miſeres. Nous devons plutôt les conſiderer comme une pieuſe préparation à la mort, comme les mouvemens d'un homme qui réfléchit ſur ſoi, qui penſe à ſa fin, & qui regarde ſon dernier jour comme le plus heureux de ſa vie; comme nous voyons tous les jours, que ceux qui ſont attaqués depuis longtems de maladies continuelles & douloureuſes, ſe détachent de la vie, & ſoupirent après leur délivrance: & c'eſt-là préciſément le meilleur fruit que nous pouvons tirer de nos infirmités & de nos afflictions. L'Etre ſuprème qui dirige tout avec tant de ſageſſe & de bonté, a voulu qu'une ſenſation triſte ſuccedât dans l'Ame à la douleur que cauſe au Corps une trop grande tenſion des fibres. Celui qui eſt dans cet état de ſouffrance, implore par d'humbles ſoupirs la grace & le ſecours du Dieu qui lui a donné la vie; mais ſur-tout celui qui eſt aſſuré par la foi d'obtenir la vie éternelle, s'écrie avec le Prophete: *Et maintenant qu'ai-je attendu,* Seigneur*? mon attente eſt à toi. Délivre-moi de toutes mes transgreſſions.* Ou: *Et maintenant quelle eſt mon attente? N'eſt-ce pas le* Seigneur*? Tout mon tréſor eſt en vous, mon* Dieu. *Délivrez-moi de toutes mes iniquités.* Il conſidere attentivement, que le tems qui lui reſte à vivre eſt comme un néant; que le tems qu'il a vêcu n'eſt rien en comparaiſon de l'éternité; que la vie n'eſt qu'une ſuite de maux, & un enchainement malheureux de miſeres & de calamités. *Voilà,* dit le plus pieux des Rois, *que tu as réduit mes jours à la meſure de quatre doigts, & le tems de ma vie eſt devant toi comme rien. Certainement, tout homme n'eſt que vanité. Certainement, l'homme ſe promène parmi ce qui n'a que l'apparence. Ils tempêtent pour le néant. On amaſſe des biens, & on ne ſait qui les recueillera.* Et Pſ. XC. 9. 10. *Tous nos jours s'en vont par ta grande colere, & nous conſumons nos années comme une penſée. Les jours de nos années reviennent à ſoixante-dix, & s'il y en a de vigoureux, à quatre-vingts ans; & le plus beau de ces jours n'eſt que facherie, & que tourment: même il s'en va ſoudain, & nous nous envolons.* Ou: *Tous nos jours ſe ſont conſumés, & nous nous ſommes trouvés conſumés nous-mêmes par la rigueur de votre colere. Nos années ſe paſſent en de vaines inquiétudes, comme celles de l'araignée. Le cours ordinaire de nos jours ne paſſe point ſoixante & dix ans. Que ſi les plus forts vivent juſqu'à quatre-vingts ans, le ſurplus n'eſt que peine & que douleur; & c'eſt même par un effet de votre douceur, que vous nous traitez de cette ſorte.* Joignez à ceci, l'aveu que le Patriarche Jacob fit à Pharaon, Geneſ. XLVII. 9. *Les jours des années de mes pélerinages ſont cent trente ans: les jours des années de ma vie ont été courts & mauvais, & n'ont point atteint les jours des années de la vie de mes peres, du tems de leurs pélerinages.* Et Job XIV. 1. 2. *L'homme né de femme eſt de courte vie, & plein d'ennui. Il ſort comme une fleur, puis il eſt coupé, & il s'enfuit comme l'ombre qui ne s'arrête point.* Ou: *L'homme né de la femme vit très peu de tems, & il eſt rempli de beaucoup de miſeres: il nait comme une fleur, qui n'eſt pas plutôt écloſe, qu'elle eſt foulée aux pieds; il fuit comme l'ombre, & il ne demeure jamais en un même état.* Tout homme qui voudra réfléchir ſur ſoi, & ſur la condition humaine, conviendra aiſément de cette vérité fondamentale, que tous les Hommes de Dieu annoncent d'un commun accord. Notre ſanté demande qu'il regne un équilibre parfait entre le Corps & l'Ame, entre les parties ſolides de notre Corps & les fluides; mais cet équilibre conſiſte pour ainſi dire dans un point indiviſible, dont nous ne jouïſſons preſque jamais pendant cette vie: en ſorte qu'on peut dire ſans hyperbole, qu'il n'y a perſonne qui jouïſſe d'une ſanté parfaite. La moindre irrégularité qui arrive dans le mouvement du ſang & des eſprits, ou la moindre altération entre les parties du ſang, dérange cet équilibre; il ne faut pour cela que le moindre mouvement de l'ame, qu'une fibre un peu plus ou un peu moins tendue. Servons-nous donc de notre Raiſon pour nous repréſenter à chaque moment le peu de fonds que nous devons faire ſur la vie: que ces réflexions excitent en nous un deſir violent de cet état bienheureux, où il regnera un équilibre parfait entre toutes les parties qui compoſent l'Homme; & dans lequel nous glorifierons Dieu dans un Corps parfaitement ſain, & avec une Ame à jamais bien-heureuſe. *Tout ce qui eſt mortel n'eſt proprement que le ſigne & l'indice d'un Etre réel. Tout ce qu'on recherche avec tant d'avidité, tout ce pour quoi l'on s'agite & l'on ſe trouble, n'eſt que vanité; toutes ces choſes paſſent avec rapidité, & nous approchent de la mort. Telle étant la condition de tout Homme, il montre ſa folie lorſqu'il ſe donne tant de peine pour accroitre ſes biens par quelques légeres augmentations, ou qu'il ſe fatigue pour amaſſer* des



PSAL. XXXIX. v. 12
Tinea, pulvis et umbra.

Psal. XXXIX. v. 12.
Der Mensch eine Schabe und Eitelkeit

I. A. Fridrich sculp.

des richeſſes qui doivent bien-tôt périr, qu'il ne peut conſerver ſans inquiétude, dont il ne ſait s'il jouïra, ni à qui elles ſeront après ſa mort. Il arrivera peut-être que ce qui lui a donné tant de peine à amaſſer, deviendra le partage d'un ennemi déclaré, ou d'un fils indigne ou ingrat. (Pellican. in h. l.)

PLANCHE DXLIX.

L'Homme conſumé par les jugemens de DIEU, comme par la Tigne.

PSEAUME XXXIX. verſ. 12.

Auſſi-tôt que tu châties quelqu'un, le reprenant de ſon iniquité, tu conſumes ſon excellence comme la tigne. Certainement tout homme eſt vanité.

Vous avez puni l'homme à cauſe de ſon iniquité, & vous avez fait deſſecher ſon ame comme l'araignée. En vérité, c'eſt bien en-vain que tous les hommes ſe troublent & s'inquietent.

Il n'y a perſonne qui ne ſache que la *Tigne*, cet Animal ſi petit, cauſe de grands dégâts en rongeant les habits, les fourrures, le bois, & d'autres corps ſolides; & c'eſt ce qui fait dire ici à David, que l'Homme, & ſur-tout l'Impie, tant en ſa propre perſonne que dans celle de ſes deſcendans, eſt conſumé par les ſecrets jugemens de Dieu, en ſorte que *ſon excellence eſt conſumée comme la tigne*; que ſa ſanté ſe détruit, qu'il périt malgré tout ſon éclat, que ſes richeſſes s'évanouïſſent, & que tous ſes honneurs s'en vont en fumée. Ecoutons comme Dieu menace ſon Peuple, Oſ. V. 12. *Je ſerai comme la tigne à Ephraim, & comme la vermoulure à la maiſon de Juda.* Ici on doit remarquer que Dieu ne dédaigne pas de ſe comparer à un inſecte auſſi petit que mépriſable; & que par-là il veut nous faire comprendre que ſes jugemens n'éclatent point tout d'un coup, mais qu'ils rongent peu à peu, & minent inſenſiblement. Les *Septante* au-lieu de *Tigne* ont traduit *Araignée.*

C'eſt ici le lieu de parler de la *Tigne argentée*, qui a les ailes chargées de plumes, telle que l'a vue avec le microſcope *Hook (Micrograph. p. 195.)* Son corps ſans microſcope paroiſſoit être très petit, de couleur blanchâtre; elle avoit quatre ailes de même couleur, les deux de devant étoient plus longues que celles de derriere: elles étoient toutes garnies de plumes, & des fibres ſortoient des deux côtés comme d'une tige. Avec le microſcope ſes ailes ne paroiſſoient pas ſeulement être couvertes de plumes, mais encore la moindre petite pouſſiere qui paroiſſoit ſur ſa peau, étoit réellement de vraies plumes. L'Inſecte lui-même paroiſſoit environné d'une croute extrèmement tendre. Le Lecteur peut voir & admirer dans la Figure, la délicateſſe extrème du corps de ce petit animal. On peut comparer, ſi l'on veut, ces petites plumes avec les monceaux d'or & d'argent, dont les riches ſont quelquefois privés pendant leur vie; ou qui leur ſont enlevés avec la même facilité, que les plumes de la Tigne tombent au moindre attouchement; ou qui ſont ſouvent conſumés par les flâmes, ainſi que la Tigne.



PLANCHE DL.

Le Cerf alteré.

PSEAUME XLII. verf. 2.

Comme un Cerf brame après le cours des eaux, ainfi mon ame brame après toi, ô DIEU.

Comme le Cerf foupire après les eaux, de même mon ame foupire vers vous, ô mon DIEU.

NOus avons ici plufieurs obfervations à faire, qui regardent l'Hiftoire-Naturelle. De 10 noms que l'Ecriture Sainte donne au Cerf, & au Chevreuil qui lui reffemble beaucoup, nous trouvons ici celui d'*Ajjal*, duquel vient *Ajjalah*, (*Biche*): fur quoi l'on peut voir ce que nous avons dit Deuter. XIV. 5, 6. Ici le Cerf eft joint avec la terminaifon féminine, תַּעֲרֹג. Delà vient que les *Septante* au-lieu du *Cerf* ont mis la *Biche*; de même que la Verfion Latine de Zurich. *Kimchi* croit que c'eft peut-être à caufe que la voix de la Biche eft plus forte; mais *Ariftote* (*Hift.* IX. c. 14.) nous affûre du contraire. *Les Cerfs mâles*, dit cet Auteur, *brament plus fort que les femelles. Le cri de la Biche ne dure pas longtems, mais il n'en eft pas de même de celui du Cerf.* Il faut auffi remarquer, que dans les Langues Grecque & Hébraïque on donne quelquefois la terminaifon féminine au fexe mafculin. Nous lifons dans *Ariftote* (*in Mirab.*) que *les Biches d'Epire enterrent leur corne droite*, & Hift. L. IX. c. 5. *que les Biches fe dépouillent de leurs bois*, ce qu'on ne peut dire, car tout le monde fait qu'il n'y a que les Cerfs qui ayent du bois. Il eft rare qu'une Biche ait des cornes; mais pourtant cela n'eft pas fans exemple. Une Dame de Zurich éleva pendant quelque tems une Biche qui en avoit, & on l'a vue pendant trois ans confécutifs dans la Ménagerie de cette Ville. On voit encore le Squelete de fa tête, dans le Cabinet public de Zurich. J'ai écrit à fon occafion une Lettre, *De la Biche cornue*, qui fe trouve jointe à la Differtation *de Alce*, que Mr. *Jean Frid. Leopold*, autrefois mon Ami intime, compofa pour fes Licences à Basle en 1700. On trouve encore ailleurs des exemples de Biches à cornes, témoin ce que dit *Pindare* (Ol. I. B. 7.) de Taygete fille d'Atlas, qui avoit confacré à Diane

χρυσόκερον ἔλαφον θήλειαν,

une biche aux cornes dorées. On trouve auffi dans *Sophocle* l'épithete de κέρωσσα ἔλαφος, *une biche cornue*; & dans *Anacreon*, κερόεσσα, *qui a des cornes.* Ce feroit m'écarter de mon fujet que de rapporter d'autres autorités, & de chercher à rendre raifon de ces conformations extraordinaires. Il ne s'agit pas tant ici de ce qui eft rare & furprenant, que de ce qu'on trouve ordinairement.

Cornu præcipuè fexum tibi dicet & annos,
Cernere nempe tibi fi fas: hæc pondera frontis
Fœmina nulla gerit, nec vos Erymanthia Cerva,
Herculeos inter quondam celebrata labores,
(Fabula feu fuerit, feu res monftrofa) moretur.
Fœmina nulla gerit per frontem cornua — —

„ Vous connoitrez au bois du Cerf, fon âge & „ fon fexe; car aucune femelle ne porte fur fon „ front ce pennache, non pas même la Biche „ d'Erymanthe dont la prife a été mife au nom- „ bre des Travaux d'Hercule, foit que cette „ hiftoire foit une fable, ou qu'il faille regar- „ der cette Biche comme un animal extraordi- „ naire. La Biche n'a jamais de bois". C'eft ainfi que s'exprime *Jaques Savary*, auffi habile Poëte que bon Chaffeur, dans fon Poëme *de Venat.* cité par *Bochart*. J'ai cru pourtant qu'il ne feroit pas hors de propos de repréfenter dans la Planche la Biche cornue, dont le bois eft de la groffeur d'un doigt, de la longueur de deux, qui n'eft qu'une éminence allongée de l'os du front, qu'Albucafis appelle une *Corne*, d'autres *Dyonififcum*, & qui eft par conféquent continue au crane, Fig. A. Je mets avec cette Biche, les cornes d'une Chevre fauvage prife dans la Forêt de Sila au mois de Juin 1698,



Psal. XLII. v. 2.
Cervus ὑδρόδιψος.

Psal. XLII. v. 2.
Der lechzende Hirsch ein Frommen-Bild

I. A. Fridrich sculp

1698; Fig. B. Et pour qu'il ne manque rien ici en fait de monſtres de cette eſpece, la Fig. C. repréſente la Tête d'un Chevreuil, dont le bois étoit monſtrueux; & la Fig. D. la Cuiſſe d'un Cerf nain d'Afrique, dans ſa grandeur naturelle. Je conſerve toutes ces choſes dans mon Cabinet.

Pour ce qui concerne le cri du Cerf, il eſt à remarquer que le mot Hébreu *Arag* qu'on trouve dans le Texte, eſt, ſuivant les Rabbins *Kimchi*, *Salomon*, *Pomarius*, propre & particulier au Cerf. Car les Hébreux ont, auſſi bien que les Latins, des termes pour exprimer les différens cris des animaux.

נָהַם ſignifie le rugiſſement du Lion.
שָׁקַק, le cri de l'Ours.
נָעַר, le henniſſement du Cheval.
נָבַח, l'aboi du Chien; & ainſi des autres.

Les Savans de notre tems trouvent dans le mot Hébreu *Argah*, qui ſignifie le cri du Cerf, auſſi-bien que dans le deſir pieux de David, l'origine de la fable qu'on a inventée au ſujet de la Chaſſeuſe *Argé*, qui, ſuivant ce qu'on en rapporte, étant à la pourſuite d'un Cerf, lui parla ainſi: *Quoique tu puiſſes ſuivre à la courſe le mouvement du Soleil, je ne laiſſerai pas cependant de t'atteindre.* Ces paroles irriterent tant le Soleil, qu'il la métamorphoſa en Biche. *Argé* en effet eſt le même mot qu'*Argah*, qui ſignifie, bramer à la maniere des Cerfs. Voyez *Hygin* (*Fab.* 205.) Les anciens Interpretes n'ont pas toujours pris ce mot pour le cri du Cerf. Les *Septante* ont traduit ἐπιποθεῖ, *il deſire.* *Symmaque* a employé le mot ἱμείρεσθαι, qui ſignifie la même choſe. On trouve dans les Scholies, ὡς σπεύδει ἔλαφος, *comme le Cerf ſe hâte*; la ſixieme Edition porte, ὃν τρόπον πεδίον παρασιωπᾷ, *comme un champ a ſoif de la pluye.* *S. Jerôme* & la *Vulgate*, qui ont ſuivi les *Septante*, ont traduit *deſire.* Le mot Hébreu עָרַג a beaucoup de rapport avec le mot ὀρέγεσθαι & ὄρεξις, des Grecs, qui ſignifie, *deſir*, *appétit.* Ce qu'il y a de certain, c'eſt que ſi עָרַג ſignifie un cri, ce mot ne marque point en particulier celui du Cerf, mais il convient auſſi à celui des autres animaux. Joël I. 20. *Auſſi chacune des bêtes des champs a bramé après toi* (תַּעֲרוֹג thaarog) *parce que les cours des eaux ſont taris, & que le feu a conſumé les cabanes du déſert.* Ou: *Les bêtes même des champs lèvent la tête vers vous, comme la terre alterée, qui demande de la pluye; parce que les ſources des eaux ont été ſechées, & que le feu a dévoré ce qu'il y avoit de plus agréable dans les prairies.* Les Grecs, ni les Latins n'ont pas de noms particuliers pour exprimer le cri du Cerf. On trouve dans *Virgile* (L. III. *Georg.*) *rudentes*, *brayans*; dans *Oppien* (*Halieut.* L. II.) βεβρυχότες, *rugiſſans*; dans *Xenophon* (*in Cyneget.*) βοῶντες, *qui crient*; dans *Euſtathe*, μηκάζοντες, *qui bêlent.* *Louis de Dieu*, qui a ſuivi les Verſions Ethiopique & Arabe, traduit ainſi les paroles du Pſalmiſte: *Comme une Biche monte au courant des eaux, ainſi mon ame s'élève à toi.* D'autres deſapprouvent cette explication, parce qu'on ne monte point ordinairement vers le courant des eaux, mais qu'au contraire on deſcend. Mais on peut fort bien dire, ſans irrégularité, que le Cerf monte vers le *cours* des eaux, & entendre par là les torrens & les ravines qui tombent des montagnes.

Kimchi nous donne trois raiſons naturelles de la ſoif du Cerf. 1. Parce qu'il habite dans des lieux arides. 2. Parce que ſes entrailles ſont échauffées par les Serpens qu'il dévore. 3. Parce qu'il ne peut échapper à la pourſuite des Chiens qu'en traverſant les fleuves à la nage. Ces raiſons phyſiques ont beſoin de quelques éclairciſſemens. Le Cerf ſe plait dans les lieux arides, au milieu des Bois: cependant lorſqu'il a ſoif, il cherche l'eau; mais il la quitte d'abord, comme un Chien qui s'arrête un moment pour boire à la Riviere. Il n'eſt pas fort certain que la ſoif des Cerfs ſoit cauſée par les Serpens dont ils ſe nourriſſent; car s'il en étoit ainſi, il faudroit que les Cerfs qui ſe trouvent dans les Païs froids où il n'y a point de Serpens, n'euſſent jamais ſoif. *S. Chryſoſtome* cependant, *Theodoret*, *S. Auguſtin*, *Arnobe*, *S. Jerôme*, *Bede*, *Xenophon* (*Geopon.* L. XIX. c. 5.) *Theophraſte* (*Cauſ.* L. IV. c. 10.) *Plutarque* (*Lib. utrum Anim.*) *Elien* (*Hiſt.* L. VIII. c. 6.) *Joſeph* (*Antiquit. Jud.* L. II. c. 5.) *Nicandre* (*Theriac.* vſ. 140.) & pluſieurs autres avec eux, croyent que la ſoif du Cerf n'a point d'autre cauſe. Pluſieurs d'entre eux croyent que la ſeule haleine du Cerf fait ſortir le Serpent de ſa cachette; & que lorſque le Cerf eſt vieux, il ſe fortifie en mangeant des Serpens. *Tertullien* (*de Pallio* c. 3.) *S. Baſile* (ſur le Pſeaume XXVIII.) ſont de ce ſentiment. On peut rendre pluſieurs raiſons phyſiques de ce fait: Les Serpens abondent en ſels volatils, qui en ſubtiliſant le ſang accélèrent ſa circulation, ce qui excite la ſoif: ils contiennent outre cela des parties huileuſes, viſqueuſes, qui ſont la meilleure nourriture; & c'eſt pour cette raiſon que la chair de Vipere eſt ſi convenable aux Etiques. Quand un Cerf pourſuivi des Chiens vient à ſe jetter dans une Riviere, ou dans un Etang, il n'échape pas ſeulement au danger qui le pourſuit; mais ſes pores venant tout à coup à ſe reſſerrer, il ſe remet de l'épuiſement que lui avoit cauſé une trop grande transpiration. On peut lire à ce ſujet *Xenophon* (*Cyneget.*) *Ariſtote* (*Hiſt.* L. VI. c. 29.) *Budæus* (*de Venatione Cervor.*) Il eſt aiſé de raiſonner ſur cet endroit du Pſeaume. Lorſque le Cerf s'agite en courant, les fluides & les ſolides ſont dans un plus grand mouvement, la transpiration s'augmente, une grande quantité d'eſprits animaux ſe diſſipe, la ſechereſſe des glandes de la gorge & de l'œſophage provoque la ſoif, qui eſt toujours accompagnée du deſir de ſe deſalterer. En ſorte que nous n'avons pas beſoin

 pour

pour expliquer cette ſoif du Cerf, de recourir au miracle avec les Auteurs du Talmud, ou bien de regarder ſon cri comme quelque choſe d'inutile. La Biche, au ſentiment de ces Mythologiſtes, eſt un animal très compâtiſſant. Car les bêtes des champs ſe rendant en foule auprès d'elle pour lui demander du ſecours, elle ſe baiſſe & enfonce ſes cornes (ſans doute ces Auteurs avoient vu auſſi des Biches cornues) elle enfonce, dis-je, ſes cornes dans une foſſe qu'elle a creuſée exprès, elle crie à DIEU, & en eſt exaucée, elle obtient l'eau qu'elle demande, & s'en ſert pour deſalterer les autres Animaux. C'eſt ainſi que ces Rabbins ridicules font d'un Cerf ou d'une Biche, un Moïſe ou un Elie.

On s'imaginera peut-être, que plus les Animaux ſont vîtes à la courſe, plus ils ſont ſujets à la ſoif: mais voici de quoi s'étonner; c'eſt que les *Chamois*, qui ſurpaſſent en vîteſſe les Cerfs, les Chevreuils, & tous les Animaux de cette ſorte, n'éprouvent jamais les ardeurs de la ſoif, & que quoiqu'ils ne prennent pendant l'Hiver que des nourritures ſeches, ils ne boivent point, & ne lechent même jamais la neige. J'atteſte ce rare phénomene, ſur les obſervations & l'expérience qu'en a fait pendant 20 ans Mr. *Gaſpar Wertmiller*, digne Conſeiller de la Ville de Zurich, mon illuſtre Protecteur. Ce Problème mériteroit de plus amples recherches.

Je ne m'arrêterai point à donner le ſens myſtique de ce Paſſage. Il ne ſera point difficile à ceux qui gouteront l'explication que nous avons donnée, de comparer la ſoif du Cerf au deſir d'une Ame enflâmée de l'amour de DIEU. Cette Ame fatiguée de la pourſuite des méchans, humiliée & réduite aux abois ſous le poids de la main de DIEU, ſoupire avec ardeur vers ſon Créateur, cette ſource d'eaux vives d'où découlent des torrens de conſolation. *Comme le Cerf brame après le cours des eaux, ainſi brame mon ame après toi, ô* DIEU.

PSEAUME XLIV. verſ. 20.

Bien que tu nous ayes froiſſés parmi des Dragons, & couverts de l'ombre de la mort.

Parce que vous nous avez humiliés dans un lieu d'affliction, & que l'ombre de la mort nous a tous couverts.

NOus avons déja remarqué pluſieurs fois que le mot *Thannim (Dragons)* chez les Ecrivains Sacrés & chez les Profanes, ne ſignifioit point ces Dragons ailés & à quatre pieds, tels que les Poëtes & les Peintres nous les repréſentent; & qu'on n'entend autre choſe par *Dragons*, que les grands Serpens qui vivent d'ordinaire dans les lieux déſerts & inhabités. C'eſt pourquoi en ſtile prophétique on appelle *retraite de Dragons*, les Villes & les Provinces floriſſantes, qui par un juſte jugement de DIEU ſont devenues déſertes & déſolées. Iſaïe XIII. 21. XXXIV. 13. Jer. IX. 11. X. 22. XLIX. 23. LI. 37. Mal. I. 3. Pour cette raiſon, *Aquila* a mieux aimé traduire *dans un lieu inhabité*. Il eſt certain que ces paroles du Pſalmiſte, *Tu nous as froiſſés parmi les Dragons, & couverts de l'ombre de la mort*, n'ont pour objet que les perſécutions de l'Egliſe, qui malgré leur excès n'ont pas été capables d'abattre ſon courage. *Notre cœur n'a point recalé en arriere, & nos pas ne ſe ſont point détournés de tes ſentiers*, Ou; *Notre cœur ne s'eſt point retiré en arriere, & vous n'avez point détourné nos pas de votre voye.* Verſ. 19.

PSEAUME XLV. verſ. 9.

Ce n'eſt que Myrrhe, Aloë & Caſſe, de tous tes vêtemens, quand tu ſors des Palais d'Yvoire dont ils t'ont réjouï.

Il ſort de vos habits, de vos maiſons d'yvoire une odeur de Myrrhe, d'Aloë, & de Canelle; ce qui a engagé les filles des Rois à vous procurer de la joye dans l'éclat de votre gloire.

CE ne ſont pas ſeulement les Hommes, ni les actions des Hommes, qui ſont ſujets aux viciſſitudes: les Animaux, les Plantes, les Mineraux, & leurs noms mêmes, ont auſſi leurs variations, & leurs cataſtrophes; de ſorte qu'il eſt ſouvent difficile, & quelquefois même impoſſible de les tirer des ténèbres épaiſſes où ils ont été enſevelis. Il ſuffit d'alleguer pour exemple

ple les Pierres du Pectoral d'Aaron. Non ſeulement les Théologiens, quoique les moins verſés dans la connoiſſance des choſes naturelles, mais auſſi tous les Gens de Lettres, en particulier ceux qui poſſedent les Langues Orientales, les Naturaliſtes & les Voyageurs, ont travaillé avec peu de ſuccès à leur découverte. Cependant la connoiſſance des choſes dont il eſt parlé dans l'Ecriture Sainte eſt très néceſſaire aux Interpretes, même à ceux qui rapportent tout à un ſens myſtique; parce qu'à moins de connoitre la nature des choſes dont il s'agit, il eſt impoſſible d'en faire l'application. En voici une preuve évidente dans notre Texte, où les vêtemens du Roi & de l'Epoux, l'Humanité du Meſſie, & la Majeſté du Verbe Divin, ſont comparées aux précieux Aromates de *Myrrhe*, d'*Aloë*, & de *Caſſe*.

Mor ſignifie certainement *Myrrhe*. Ce nom ſe prend non-ſeulement pour l'Arbriſſeau qui la produit, & qui croît dans l'Arabie & dans pluſieurs autres Païs Orientaux, mais auſſi pour le ſuc qui en coule de ſoi-même, ou qu'on en exprime. Les Arabes l'appellent aujourd'hui *Mürr*, & les Turcs *Mürri ſafi*. Et en général ils appellent *Mürr*, tout ce qui eſt amer. (*Meninzki Lex.* 4538.) Il y en a pourtant qui doutent que la Myrrhe connue préſentement parmi nos Drogues, ſoit cette Myrrhe précieuſe dont il eſt parlé ici & dans pluſieurs autres endroits de l'Ecriture. On peut conſulter nos remarques ſur Exod. XXX. 23.

Ahaloth ſignifie communément l'*Aloë*. Il ſemble pourtant que les *Septante* n'étoient pas ſûrs de la ſignification de ce mot, puiſqu'ils le rendent ici par Σταχτὴν, Prov. VII. 17. par Κροκινὸν, & Cant. IV. 14. par Ἀλὼϑ. Nous avons remarqué ailleurs, que Σταχτὴ (*Stacté*) eſt la ſorte de Myrrhe la plus excellènte & de la meilleure odeur, qui découle d'elle-même de l'Arbriſſeau. Aujourd'hui on tient pour la meilleure, celle qui eſt un peu huileuſe intérieurement. Si l'on adopte ici l'Aloë, comme font la plupart des Interpretes fondés ſur l'analogie du mot Hébreu *Ahaloth*, il s'agira encore de ſavoir ſi l'on doit entendre le bois de l'Aloë, ou le ſuc. En ſuppoſant que ce ſoit le ſuc, il reſte encore à ſavoir ſi c'eſt celui qu'on appelle *Sucotrin*, ou l'*Hépatique*, qu'on exprime des feuilles de l'Aloë, dont on ſe ſert chez les Apoticaires pour faire des Pillules & des Elixirs, & qui fut employé avec la Myrrhe pour embaumer le Corps du Sauveur: (or celui-ci ne convient point du tout en cet endroit, parce qu'il eſt plutôt de mauvaiſe que de bonne odeur:) ou ſi au contraire on doit entendre l'Aloë qu'on appelle *Aloë foſſile* (*Dioſc. Præf.* L. I.) eſpece d'Aloë qu'on doit rapporter parmi les Bitumes, & qui eſt très propre pour faire des Mumies. Le mot Κροκινὸν que les *Septante* employent pour rendre le mot Hébreu *Ahaloth* dans le Paſſage des Proverb. VII. 17. a donné lieu à *Edmond Caſtellus* (*Orat. de Botanolog. Sacr.* p. 19. de ſe déterminer pour le *Safran*, que les Juifs mettent encore aujourd'hui parmi les Aromates les plus exquis. Ajoutez à cela que le Safran à cauſe de ſon odeur étoit autrefois employé pour parfumer les lits & les habits, & que les Indiens l'appellent *Alad*, nom qui a beaucoup de rapport à celui d'*Aloth*. Mais le Paſſage de Cant. IV. 14. où l'on trouve l'Aloë & le Safran en même tems, eſt contraire à ce ſentiment. On ne ſauroit non plus adopter le bois de Sandal, comme fait *Buxtorf*, parce que le rouge n'a point d'odeur, & que le blanc & le jaune n'en ont que très peu. Mr. *Le Clerc* (ſur Nomb. XXIV. 6.) veut que ce ſoit le *Coſtus*. Nous ſouſcrivons plutôt au ſentiment de *Wedelius* (*Diſſ. de* אֲהָלִים *ſeu ligno Aloes*). Cet Auteur ſoutient qu'il faut entendre ici le *Bois d'Aloë*, *Agallochum*, *Xyloaloë*, ou *Bois de Paradis*, ainſi nommé à cauſe qu'il croît autour de l'Euphrate, Fleuve du Paradis terreſtre, ſelon *Cluſius* (*Not. ad Hiſt. Aromat. Garc. ab Hort.* L. I. c. 16.) L'odeur de ce bois eſt très agréable, & les Indiens de l'ancien tems s'en ſervoient dans les parfums, de même qu'aujourd'hui les habitans de Sumatra, de Malacca, de Cambaye & de la Chine. Le plus eſtimé eſt celui que C. B. appelle *Calambac*, *Calampart*. Cependant *Pomet* (*Hiſt. des Drogues* L. I. c. 1.) diſtingue celui qu'on appelle *Calambuc*, d'un autre qu'on appelle *Calambac*; il donne au prémier le nom d'*Agallochum vulgaire*, & appelle le ſecond *Moelle* de ce bois, qui l'emporte de beaucoup ſur le prémier & en prix & en odeur. Outre le Calambuc, on diſtingue deux autres eſpeces de Bois d'Aloë. La prémiere eſt l'*Agallochum Officinarum*, que *Linſchoten* appelle *Palo de Aguilla*; & la ſeconde ou la troiſieme, *l'Aquila brava*. C'eſt ce bois dont les Portugais font des grains de Chapelet, & dont les Indiens conſtruiſent les Buchers où ils brulent les corps des grands Seigneurs & des Prêtres. On peut donc ſans inconvénient entendre par *Ahaloth*, ou ce bois qui eſt le plus précieux, ou la ſubſtance réſineuſe qu'on en tire, & que *Grew* (*Muſ. Soc. Reg.*) prétend avoir été l'Aloë des Anciens. Le Calambac de la meilleure ſorte eſt ſi eſtimé chez les Indiens, que ſouvent ils le tiennent plus cher que l'or & l'argent. On peut auſſi mettre parmi ces ſortes de bois, une eſpece de Bois de Roſe, *Lignum Rhodium*, ou de Bois d'Aloë, *Aloë Lauro affinis*, *Terebinthi folio alato*, *ligno odorato candido*, *flore albo*, (*Sloane Nat. Hiſt. of Jamaica* Vol. II. p. 24. Tab. 168. Fig. 4.) qui eſt peut-être le *Lucinum arbor Tilii foliis minoribus Americanum*, (*Pluk. Alm.* p. 228. *Phyt.* Tab. 201. Fig. 3.) C'eſt, dit-on, l'odeur agréable de ce dernier bois qui attira Colomb à l'Ile de Cuba. Parmi les noms que les Orientaux modernes donnent à l'Aloë, on trouve chez les Turcs *El-hijet Aghaluchy*, & *Elwa*, qui ſe rapportent à l'Ahaloth des Hébreux; de même que *Aluwwe* chez les Perſans (*Men. Lex.* p. 4217. 5769. 5816.) comme auſſi *Jelengeg*, *Elengeg*, *Jelengiug*, *Elengeg*, *Jelengiug*, *Elengiug*, *Jelengiugi*, (ſelon le même,

me, p. 5604. 5815,) qui ſont des épithetes qu'on donne au bois d'Aloë.

Le troiſieme parfum dont le Pſalmiſte parle dans cet endroit, eſt le קְצִיעוֹת, que la Verſion Latine de Zurich a rendu par *Caſia*, l'Alleman- par *Keſia*, & les *Septante* par *Caſia* (*Caſſe*). L'Interprete Chaldéen le prend pour l'Hébreu *Kiddah*, Exod. XXX. 24. où je renvoye mes Lecteurs.

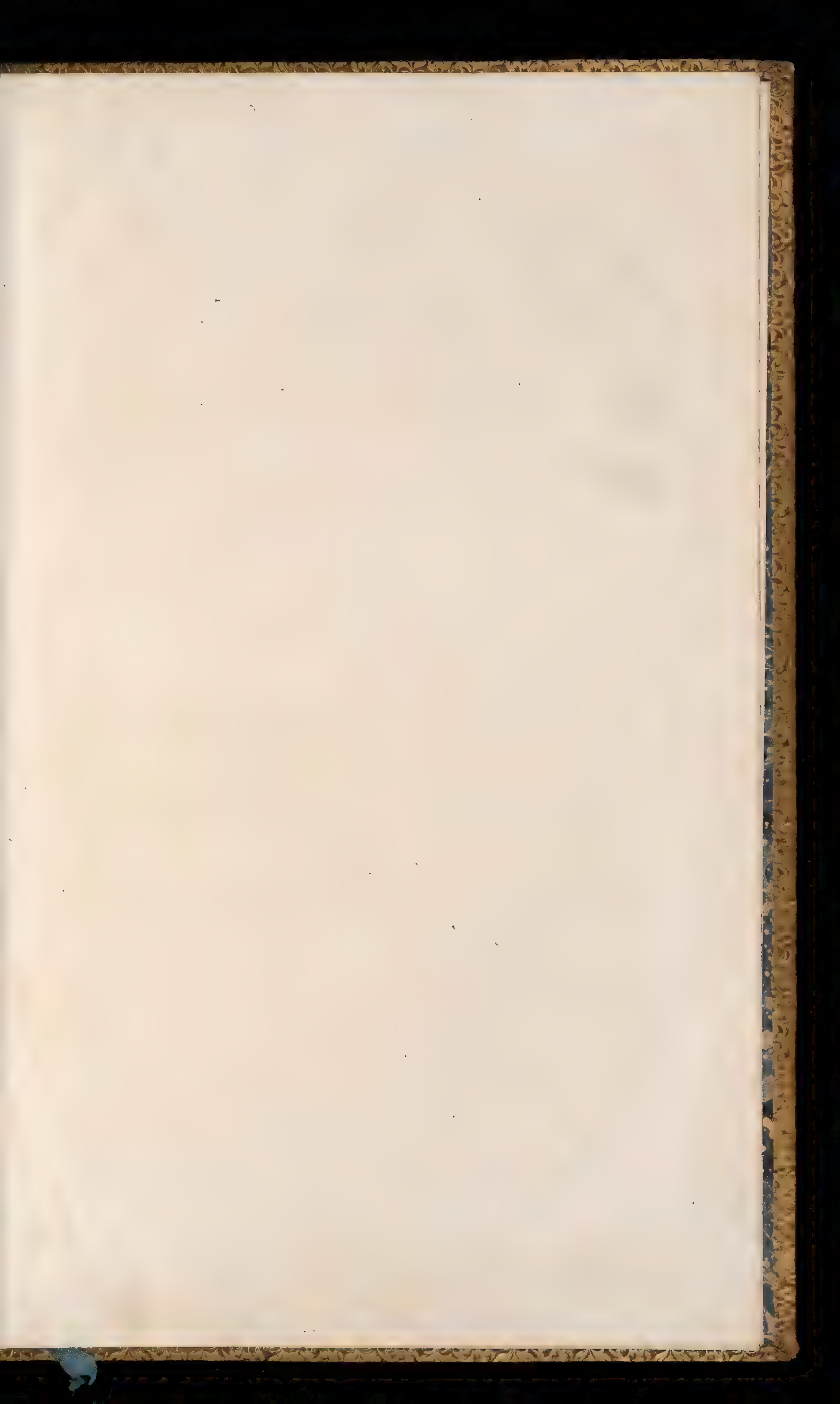
Le Pſalmiſte fait enfin mention des *Palais d'yvoire*, traduction confirmée par les *Septante*. On lit auſſi 1. Rois X. 18, que Salomon *fit un grand Trône d'yvoire, qu'il couvrit d'or fin.* Ou: *Le Roi Salomon fit de plus un grand Trône d'yvoire, qu'il couvrit d'or très pur.* Avant Salomon, il n'eſt point parlé d'Yvoire dans l'Ecriture Sainte. Mais on trouve 1. Rois XXII. 39. qu'Achab fit bâtir une Maiſon d'Yvoire. Il eſt auſſi parlé d'une ſemblable maiſon dans Amos III. 15. & de Lits d'Yvoire VI. 4. *Homere*, *Odyſſ.* IV. v. 72. 73. dit que les Palais de Menelas étoient ornés d'Or, d'Argent, d'Ambre & d'Yvoire :

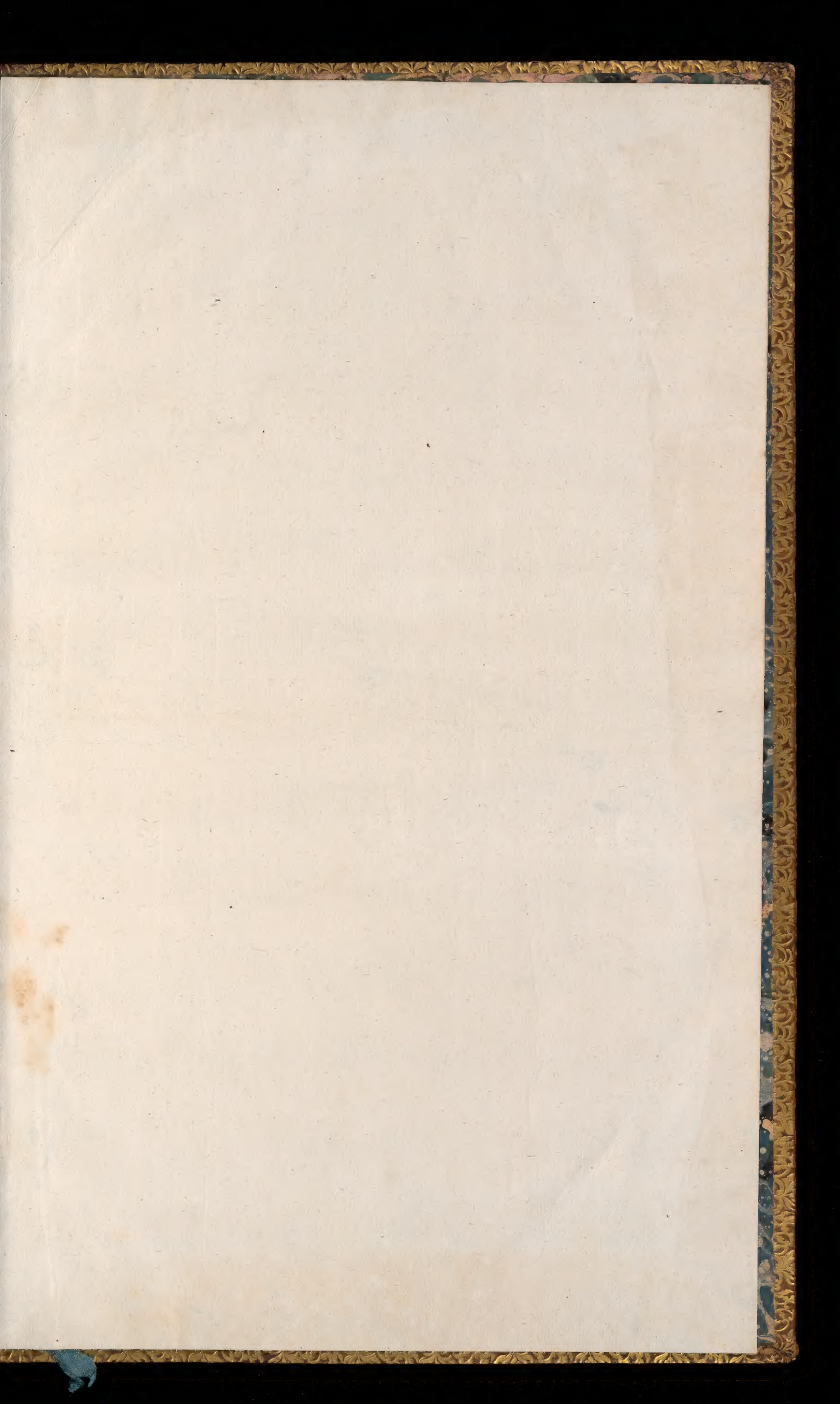
- - - - - δώματα ἠχήεντα
Χρυσȣ̃ τ', ἠλέκτρȣ τε ϰ̀ ἀργύρȣ, ἠδ' ἐλέφαντος.

Bacchylide rapporte auſſi, que les grands Seigneurs de l'Ile de Cée habitoient des maiſons enrichies d'Or & d'Yvoire : χρυσῷ δ' ἐλεφαντί τε μαρμαίρȣσιν οἶκοι. Si on ajoute foi aux Interpretes Chaldéens, Joſeph Viceroi d'Egypte plaça ſon pere ſur un lit d'Yvoire (*Deſindaphin.*) Nous avons parlé ſuffiſamment ailleurs de l'Yvoire.

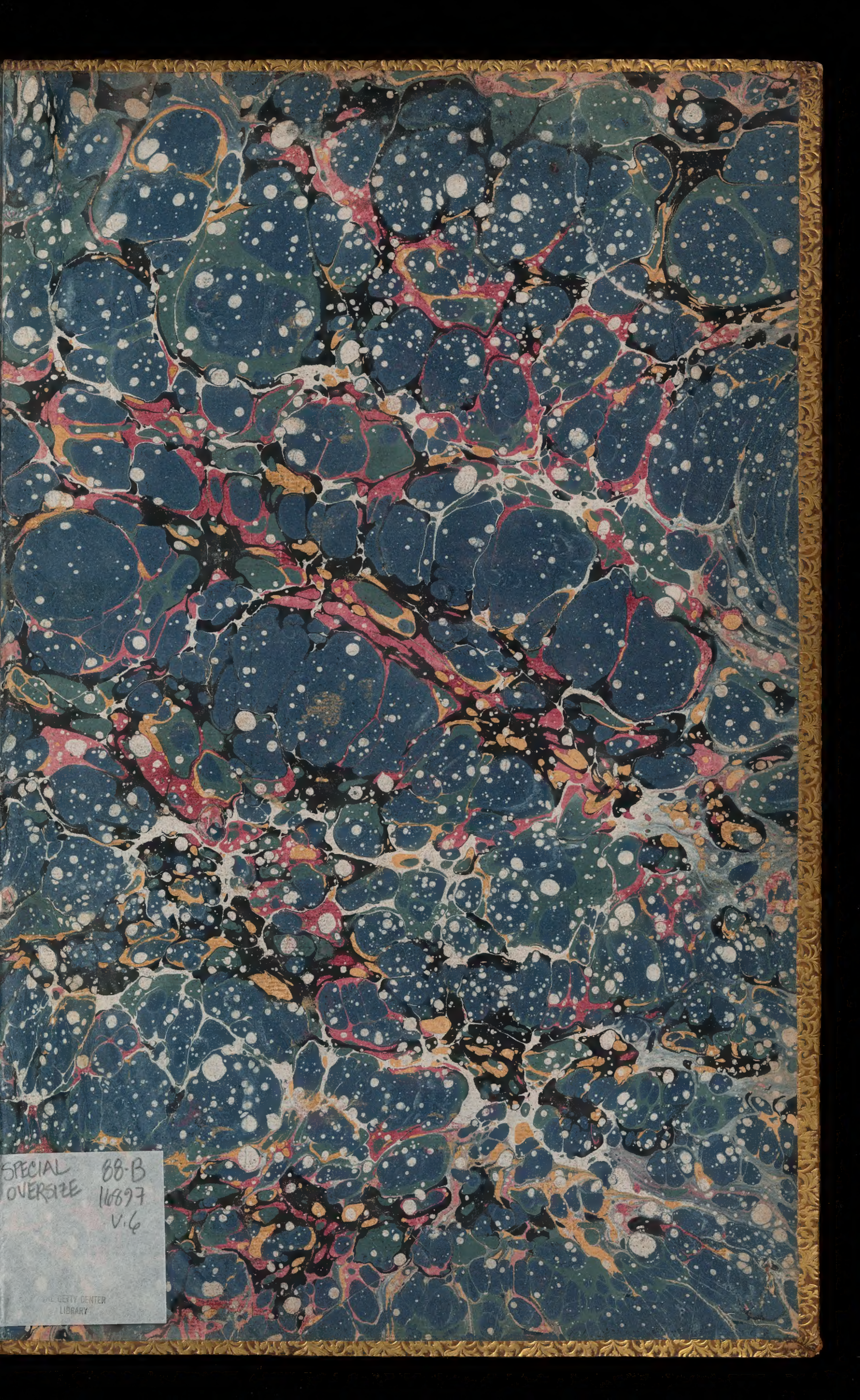
FIN DU TOME VI.










SPECIAL OVERSIZE
88-B
16897
V.6
THE GETTY CENTER
LIBRARY

